
3 1761 08158214 0

IMPRESSIONS

de

VOYAGE EN APHARRAS

PUBLICATIONS DE L'AUTEUR

Les Vandales du Louvre.
Réflexions sur les Volcans et les Tremblements de terre.
De l'Attraction et autres Joyeusetés de la Science.
La Philosophie aux prises avec la Mer Rouge, le Darwinisme et les trois règnes des corps organisés.
Des Végétaux parasites de l'homme.
Du Choléra, traitement nouveau, guérison.
Influence des microbes sur l'organisme.
Infibulation chez les peuplades des bords de la Mer Rouge.
Observations anthropologiques faites par le comte Teleki.
Tumulus et Silex taillés chez les Çomalis et les Danakils.
Division méthodique de la famille des Purpuridæ.
Division des Cypræidæ.
Monographie des Triphoridæ.
— *de la famille des Marginelles.*
Mollusques recueillis à Ceylan par M. Simon.
— *du voyage de M. Simon au Vénézuela.*
— *de la Mer Rouge recueillis par M. le Dr Faurot.*
— *nouveaux de l'Équateur.*
Coquilles du Haut-Sénégal.
Famille de Cancellaridæ.
Réflexions sur la faune malacologique de la Mer Rouge.
Etc., etc.

Impressions

DE

VOYAGE en APHARRAS

◆ ANTHROPOLOGIE ◆

◆ ◆ PHILOSOPHIE ◆ ◆

◆ ◆ ◆ MORALE ◆ ◆ ◆

D'UN PEUPLE ERRANT

BERGER & GUERRIER

Par le Docteur F. JOUSSEAUME

TOME I



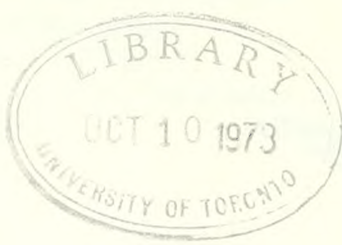
PARIS

Librairie J.-B. BAILLIÈRE et Fils

19, rue Hautefeuille (VIe)

—

1914


LIBRARY
OCT 10 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

Oh ! Je comprends qu'on vole, et qu'on tue et qu'on pille...

A l'époque où Victor Hugo écrivait ce vers, les actes qui y sont exprimés n'étaient pas compréhensibles ; maintenant ils semblent faire partie de notre mentalité ; on n'attend plus d'avoir de la barbe au menton pour voler à main armée ; hommes, femmes, enfants semblent considérer la chose comme un droit naturel ; en cela, comme en tout du reste, notre évolution sociale a fait un si rapide progrès que les générations futures prendront peut-etre le vol comme caractéristique de notre époque ! J'espère cependant qu'elles choisiront de préférence, pour la caractériser, la publicité intensive, répandant de toutes parts les vigoureux rayons de son éblouissante lumière. Elle séduit au point que tout le monde en est vertigineusement fasciné : l'envie d'écrire est maintenant irrésistible ; on ne veut pas mourir sans avoir publié l'histoire de sa vie, de ses amours, de ses pensées, de ses rêves, de ses voyages ou émerveiller ses électeurs par les visions de son imagination ; ou encore, sans abuser du style académique, annoncer qu'il fait chaud quand on sue au moindre mouvement ; ou qu'il fait froid quand on court pour se réchauffer ou qu'on reste bien clos auprès du feu. On ne saurait croire, quand j'entends le vent souffler avec rage, l'impression que j'éprouve en lisant quelque part que des naufrages sont à craindre ou que le manque d'aliment conduit à la famine et la politique d'assiette au beurre.

Ce ne sont plus quarante siècles qui nous contemplent, c'est l'immortalité qui nous attend.

Si l'avenir paraît brillant à tous les écrivains, le présent, sans atténuer le charme de l'espoir, est moins poétique : les auteurs sont si nombreux et leur fécondité si grande qu'il ne se trouve plus un nombre de lecteurs assez grand pour la consommation du dixième et même du centième de ce qu'ils produisent : aussi arrive-t-il que des ouvrages sérieux, instructifs, pleins de verve littéraire ou de science n'ont souvent d'autres lecteurs que ceux qui les font imprimer. A ces infortunés convives de la pensée, j'adresse cordialement, en n'y changeant qu'un seul mot, le vœu exprimé par Gilbert dans les deux vers suivants :

Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un « *lecteur* » leur ferme les yeux.

A cet espoir, le courage me manque, la sagesse me conseille de rester au repos, sachant qu'un écrivain qui rêve gloire, honneurs, profit, n'entasse à chacun de ses écrits que déceptions sur déceptions. Ses œuvres, enfants chéris de son intelligence, de ses veilles et de ses soins, entraînés par le courant des publications journalières, glissent dans le gouffre obscur où s'entassent tant d'ouvrages sérieux, tant de pensées sublimes, tant de chants harmonieux, tant de sentiments séraphiques.

Sortir péniblement de sa tête des écrits destinés à ce sort malheureux est certainement folie. Mais est-ce que tout ici-bas n'est pas folie ? Est-ce que l'homme n'est pas le jouet de sa destinée ; a-t-il jamais trouvé la route qui l'a conduit à l'accomplissement de tous ses rêves et de tous ses désirs ? S'il était le maître de sa destinée, s'il était libre de prendre une autre voie, pourquoi irait-il, sans s'en douter, sans en avoir conscience, chercher la mort, la ruine ou tout autre infortune, là où l'a conduit le destin ?

Un entiché du libre arbitre me dit un jour en explorant le ciel : « Le temps menace, sortirai-je, ne sortirai-je pas » ? Après avoir exprimé plus de dix fois cette réflexion, en se promenant dans sa chambre, il s'écria : « Tant pis, je sors ». A son retour : un homme qu'on tire d'une mare boueuse ne peut être plus mouillé et crotté qu'il ne l'était. « Pourquoi, lui dis-je, n'as-tu pas pris un parapluie ? « Parce que je suis un imbécile, je n'y ai pas pensé ». Dis donc plutôt que l'envie de sortir l'a emporté sur le bon sens, la volonté et la prudence. Nous sommes tous ainsi : une seule de nos pensées, de nos envies, de nos passions ou de nos sensations commande à tout le reste et nous conduit souvent où nous ne voudrions pas aller. A-t-on jamais su en prenant une détermination si on n'y est sollicité par les grelots

de la folie ou les conseils de la sagesse? Etre persuadé d'avoir son libre arbitre est la plus fâcheuse des prétentions, car bien des gens qui font le mal, qui portent préjudice, croient stupidement à la dignité de leur libre arbitre et se figurent n'avoir aucun compte à rendre à la société.

Sous l'influence des suggestions sociales j'ai cru que nous étions libres en respectant les lois ; ensuite, je me suis aperçu que j'avais puisé tout ce que je sais intellectuellement et moralement dans le milieu social de ma patrie, que sans mes concitoyens je n'aurais pu rien faire ni rien apprendre, que seul abandonné sur l'un des points du globe je serais mort de faim avec une mine d'or ou de diamant à mes pieds ; j'ai pensé alors que jeune et vigoureux nous devions notre sang à la patrie et que vieux de corps et vif d'intelligence nous lui devions nos pensées. Le moi, l'égoïsme, l'orgueil ne doit soustraire aucun de nous à ses devoirs sociaux, devoirs qui sont pour les uns travail corporel et pour les autres travail intellectuel.

L'âge ayant désorganisé mes forces corporelles, je n'avais plus, sous ce rapport, aucun service à rendre ; de l'autre côté, en me sondant, il m'a semblé qu'il restait encore quelques lueurs au fond de mon foyer intellectuel et, sans hésiter, sans chercher le motif qui m'entrainait, je me suis lancé avec une juvénile ardeur dans la publication de ce volume, laissant à l'avenir sa destinée.

L'avenir, l'avenir, mystère ! a dit Victor-Hugo, et jusqu'à son dernier souffle le poète a tenu sa plume à la main, sans arrêt et sans faiblesse.

Le proverbe dit pourtant : « Dans le doute, abstiens-toi ». Douter que son travail puisse porter des fruits ne doit pas arrêter l'activité de l'homme puisqu'il ne sait jamais ce que l'avenir lui réserve et que c'est bien souvent, après avoir cessé de vivre, que la postérité récolte ce qu'il avait ensemencé. Franklin, Papin, Mongolfier et tant d'autres ont-ils jamais su ce qu'on retirerait de leurs observations et de leurs tentatives.

« Fais ce que dois, arrive que pourra » Puisque nous ignorons ce qui doit arriver, je préfère cette devise de nos aïeux et j'irai de l'avant jusqu'à mon dernier souffle, soutenu par l'espoir qu'il se trouvera peut-être dans mon labeur une idée qui en fera éclore d'autres, une observation qui pourra conduire à une découverte. Ne voit-on pas de petits travaux manuels et de mesquins travaux intellectuels, que souvent on néglige, doter la société d'une source de revenus, qui s'accroit et se perpétue.

Au pis aller, si de ma semence intellectuelle on ne peut rien tirer, je n'en aurai pas moins, pour la répandre, procuré une rémunératrice occupation à l'imprimerie, la papeterie et plusieurs autres

industries. Tous ces industriels en retireront plus ou moins quelque chose et aucun d'eux ne m'en saura gré, car ils se considèrent, non sans raison du reste, comme des artistes et, à ce titre, pour mettre au point votre œuvre, ils font habilement poser.

Le titre de cet ouvrage : Impressions de voyage en Apharras, *est tombé de ma plume naturellement ; car, de nos jours, sédentaires et voyageurs sont tous tentés par le désir d'écrire, les uns l'histoire de leur vie, les autres celle de leurs voyages ; mais ma pensée était autre, car je trouvais qu'il y avait assez de voyages de publiés, pour satisfaire la curiosité de vingt générations de lecteurs : depuis le Voyage autour de ma Chambre jusqu'au Voyage Sentimental, depuis le Voyage dans la Lune jusqu'au Voyage au Fond des Mers, depuis les Voyages en Suisse et mille autres localités jusqu'aux Voyages autour du Monde, le nombre en est si grand qu'en étalant bord à bord tous les feuillets de ces volumes on couvrirait toute la surface du globe. Où aurait-on pu trouver les feuillets de celui que j'aurais ajouté ? Est-ce au Pôle Nord, à l'Equateur ou au Pôle Sud ? On eût fait cent fois le tour du monde avant de jeter les yeux dessus.*

Ne criez pas à l'exagération, car vous pourriez bien faire de nombreuses fois le tour du monde sans rencontrer certains volumes littéraires ou scientifiques. J'en appelle au témoignage des érudits ; il n'en est peut-être pas un seul parmi eux qui ait pu se procurer, pour la bibliographie d'une question, tous les ouvrages dont on lui a signalé l'existence. Ils sont nombreux les auteurs qui n'ont jamais pu lancer dans la circulation qu'un ou deux volumes, mettons dix pour ne pas les froisser ! d'un ouvrage sérieux et consciencieux. Le reste de l'édition est allé aux papiers ou au pilon. C'est un désastre, et il ne guérit pas de la maladie d'écrire !

On livre à l'impression un laborieux travail qui ne rapportera ni gloire ni fortune et s'il a la chance rare de trouver cinq lecteurs, il en énerve trois et fait sourire les deux autres. Les lecteurs ne manquent pas, ils sont même très nombreux, mais les écrivains se multiplient avec tant de rapidité que beaucoup, pour être lus, distribuent leurs œuvres avec dédicace ou se paient quelques lignes de réclame. Si cette rapide évolution continue avec la même intensité, l'auteur se verra obligé de payer ses lecteurs.

Voici où nous en sommes pour les aliments intellectuels : production abondante, consommation relativement très restreinte ; et pour les aliments corporels c'est l'inverse : production faible, décadante, consommation des plus prospères. Les ménagères s'en aperçoivent et se plaignent qu'il ne leur reste plus un sou pour acheter des couronnes aux braves gens qui diminuent les heures du travail producteur et multiplient les heures du repos consommateur.

L'augmentation des bottes de cresson et de poireaux me laisse froid; je sais ne pas les payer plus cher que mes concitoyens, que c'est le même prix pour tout le monde, et cette égalité me plait. Je trouve également que l'Etat a raison de ne rien reclamer pour les feuilles de papier que je fais imprimer, mais je me demande où est cette égalité qui me plait, quand l'Etat fait payer douze sous des feuilles de papier larges comme la main et qu'il ne me réclame rien pour celles que je fais imprimer : Ça lui plaît, c'est très bien ; ça ne me déplaît pas, c'est encore mieux, mais si j'étais à sa place, j'en trouverais des centimes et des centimes, plus qu'il ne m'en faudrait, pour combler mon déficit et me payer de bons diners malgré l'augmentation des denrées. Enfin, on peut boire à bon compte, on peut lire à bon marché, qu'importe le reste.

On peut juger par le début de cette introduction que ce n'est pas un récit de voyage que j'ai livré à l'impression, mais l'analyse et la synthèse de ce que j'ai observé en Apharras et en explorant la mer Rouge et la mer d'Aden.

Les idées émises par Lamarck et plus tard par Darwin sur l'origine des êtres m'avaient séduit ; et je rêvais par des observations et des faits palpables d'étayer leurs séduisantes théories. Le transformisme, c'était mon homme et je m'embarquais avec lui. A nous deux nous ne faisions qu'un, enserrés par les liens de l'histoire naturelle et par les ficelles philosophiques. Cette entente cordiale, cette intimité, ainsi qu'on le verra, ne fut pas de longue durée : A ce que je voyais, à mes observations et à mes objections, mon intime me répondait par des arguments philosophiques dont la plupart n'étaient souvent que des divagations. Notre désaccord allait s'accentuant de plus en plus, lorsqu'il eut la fâcheuse pensée de me dire, ce qu'a répété plus tard un bouillant professeur d'une de nos facultés, que les faits devaient se plier à la théorie ! ! ! Ce fut le comble, je l'empoignai et le fit sauter pardessus bord ; je croyais qu'il allait s'effondrer dans l'abîme, mais ayant à peine touché l'eau, il prit la forme d'un poisson et s'enfuit à tire-de-nageoire. Longtemps après, à mon retour de voyage, j'appris qu'il avait traversé le canal de Suez, la Méditerranée, le détroit de Gibraltar, gagné la Manche où, après avoir hésité un instant entre la France et l'Angleterre, qu'il s'était décidé à remonter la Seine et à se rendre à Paris. Aussitôt arrivé, m'a-t-on conté, il secoua ses écailles, se couvrit de plumes, changea ses nageoires en deux pattes palmées et se rendit sous la forme de canard mandarin au berceau de son lieu de naissance.

Si les poètes usent de beaucoup d'imagination, les représentants de la science en abusent souvent. Sur ce qu'ils voient autour d'eux et dans l'espace ils imaginent une théorie, ils en font même

sur ce qu'ils ne voient pas et ne peuvent apprécier. Comparée à certaines de ces vastes conceptions, à ces incommensurables produits de l'imagination, la théorie de l'origine des espèces est bien peu de chose. Quel que soit le rôle joué par les corps vivants dans l'ensemble si harmonieux de la vie universelle, ils ne sont jamais qu'un organe plus ou moins important dans le concert de ce grand ensemble dont nos yeux ne découvrent certainement qu'une infime partie.

A quoi servent à la science ces efforts d'imagination ? A créer des théories qui hypnotisent le progrès, arrêtent les recherches et retardent les découvertes ? Quand on les prend au sérieux : on ne cherche plus, on dogmatise.

Je me trouve souvent en face de ces obstacles, je déchaîne sur eux toutes mes forces intellectuelles et, lorsqu'elles ne peuvent pas les briser, elles les franchissent en sautant par dessus ou en les contournant, mais jamais elles ne les prennent au sérieux, jamais elles ne s'y attardent.

J'aurais dû joindre à ce travail le résultat de mes recherches et de mes observations dans les branches de l'histoire naturelle, mais un travail de spécificité, de technique est trop positif, trop absolu et trop en désaccord avec l'histoire d'un peuple et l'exposé de généralités philosophiques pour en souffrir le voisinage. L'étude des espèces et leur classification est une étude sérieuse et exacte, ce qui ne veut pas dire que le naturaliste ne puisse pas se tromper, et commettre souvent des inexactitudes ; cette erreur prouve simplement, non l'inexactitude du fait, mais un manque de savoir, tandis que l'origine des espèces est du domaine de la philosophie, de l'imagination. C'est par la vue qu'on étudie l'une de ces sciences, c'est par la pensée qu'on étudie l'autre. On réfléchit à ce qu'on voit, on pense à ce qu'on ne peut voir. La science, c'est le positif ; la philosophie est l'incertain : aucun trait d'union ne saurait exister entre elles, elles se combattent plutôt qu'elles ne s'allient.

Le cerveau débarrassé de mon mystérieux acolyte, je continuai avec une fiévreuse ardeur les recherches et les observations que j'avais limitées aux sciences naturelles : courses, fatigues, coups de soleil, ennuis et bien d'autres petites misères ne pouvaient m'arrêter ; j'avais fini par y être si bien habitué que je faisais un voyage de Paris à Aden avec la même indifférence qu'une excursion au Bois de Boulogne. Ça ce comprend puisqu'il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Cependant je puis certifier que si les premiers pas coûtent, les derniers ne se font gratis.

Voilà un homme à l'esprit tranquille, au corps assoupli à la fatigue, ne réclamant rien aux immortels et aux mortels, jouissant en liberté de son intellect et de ses forces corporelles, n'ayant d'autre

ennemi que lui même, d'autre maître que lui, et cet homme n'a pas pu s'obéir toutes les fois qu'il voulait commander.

O, si j'avais pu m'obéir, je n'aurais pas négligé l'étude de mes récoltes, pour entreprendre cet ouvrage, où l'anthropologie et la philosophie se disputent à tour de rôle la plus large part. Evidemment ces sciences ont pour moi un mystérieux attrait; je les aime parce que j'aime à rire et que je puis rire en traitant sérieusement des sujets qui s'y rapportent. Mais sans une circonstance qui a rompu le fil de mes occupations, jamais il ne me serait venu la pensée de leur sacrifier quelques années de mon existence, pour dire noir, rouge ou bleu où d'aussi compétents que moi diront blanc, vert ou jaune.

Ce qui m'a perverti, ou si on le préfère ce qui m'a entraîné, c'est de ne pouvoir supporter l'injustice sans me révolter. J'ai beau me raisonner, m'ordonner de rester tranquille, me dire qu'on n'a rien à gagner à se faire redresseur de torts; qu'il eut été préférable de continuer à redresser des troncs, des bras et des jambes que de fuir la médecine pour me faire un redresseur des difformités intellectuelles et sociales. Est-ce que les raisonnements les plus serrés ont jamais empêché l'homme d'obéir servilement à l'un de ses sentiments ou à l'une de ses passions ?

On avait écrit : « les Danakils sont des hommes pires que des animaux, ils n'ont ni pudeur, ni morale, ni retenue et s'accouplent comme des chiens partout où ils se rencontrent ; ce sont des gens bien au dessous des bêtes », et je n'avais rien observé de semblable pendant deux ou trois séjours passés à Obock. Ma curiosité fut tout de suite éveillée ; quand je l'eus satisfaite, une impérieuse envie me vint de rétablir les faits, et de rendre à ce peuple sa dignité morale outragée et de lui restituer sa place dans l'espèce humaine. Ce fut une idée fixe à laquelle il me fallut obéir.

Accuser à tort ou à raison une femme de débauche, porte plus préjudice à l'accusateur et lui attire plus de mépris qu'à l'accusée. Accuser sans un motif sérieux tout un peuple d'un dévergondage bestial est d'une imprudence qui bouleverse, donne à réfléchir et impose aux compatriotes de l'imprudent le devoir d'atténuer le fait s'il est véridique ou de le démentir s'il est inexact. A moins de chercher querelle à une nation, lui lancer des insultes méritées ou non, c'est s'attirer sa haine et préparer la mort de ceux qui vont chez elle isolément. Ce sont ces considérations qui ont fait d'un paisible naturaliste un historien d'occasion.

Je me suis, avec une prétention de ministre, lancé d'un cœur léger dans cette aventure. Quand je fus engagé dans cette histoire des Apharras et que je me trouvai aux prises avec les difficultés, mon cœur perdit de sa légèreté, je crois même qu'il me conseillait de profiter, pour m'enfuir, du peu de légèreté qui lui restait.

Appeler à mon aide les colons d'Obock et les employés de l'administration m'eut embourbé dans un marécage de racontages, de récits, de contes d'un autre monde. Car aucun d'eux n'avait la moindre idée de ce qui se passait chez les Danakils dont ils occupaient un tout petit coin de territoire, dont ils ne franchissaient jamais les limites. Ce n'est certes pas la peur qui les retenait, c'était seulement pour enlever aux Danakils le plaisir de leur plonger le fer d'une lance ou d'un poignard dans la poitrine. Ces braves avaient si copieusement servi des récits erronés et fantaisistes à l'un de mes dignes mais trop crédules confrères que je jugeais leur silence bien plus instructif que leur verbiage.

Ce qui m'eût tiré d'embarras était tout simplement d'armer une vingtaine d'hommes, de préparer une caravane et d'aller à mes risques et périls visiter l'intérieur du pays. Mais la gratuité de ma mission et la modestie de mes ressources ne me permettaient pas d'agir en grand seigneur, et d'un autre côté, côté le plus sérieux, le Ministère des Affaires Etrangères m'avait fait promettre de ne lui occasionner aucun dérangement : « Surtout, me disait-on, pas d'affaires! Soyez prudent, pas d'affaires, pas d'affaires »! Je promis d'être prudent, je pris à ma charge les accidents, les éventualités et la responsabilité de ma mort. Cette promesse était bien inutile, car si j'étais revenu avec un bras ou une jambe de moins, ou simplement anémié ou neurasthénique, jamais je n'aurais eu le courage de tendre la main à ma patrie pour lui réclamer une pension alimentaire, il faut être politiqueur pour avoir cette énergie.

Quand j'eus bien réfléchi et me fus rendu compte des difficultés que présentait l'étude des Danakils, je sentis vaciller mon projet ; la lutte que je soutenais en moi-même me faisait longuement osciller. Je me sentais vieilli et accablé, en me rappelant qu'au temps de ma folle jeunesse, un municipal m'avait poliment conduit à la porte du Prado pour avoir dansé le tango une soixantaine d'années avant son admission en France. Soyons juste : est-ce qu'un étudiant aux jambes lestes et au cœur chaud pouvait attendre soixante ans pour danser le tango ou quelque chose d'approchant, car on ne tangotait *pas encore on chahutait. Il fallait danser correctement à cette époque et ne pas faire baisser les yeux de l'argus de la morale : un entrechat un peu osé était passible d'une expulsion. Aujourd'hui si je dansais comme au temps de ma jeunesse on m'expulserait encore! Mais ce ne serait plus, tant le progrès a été rapide, pour être trop licencieux mais pour ne l'être pas assez.*

Ces réflexions sont sans importance. L'important c'est qu'on m'avait fermé la porte au nez et que cinq minutes après, mon municipal stupéfait me vit dans la salle me promenant avec la grâce, le

sérieux et la majesté d'un Sénateur : « C'est bien, me dit-il en s'approchant de moi, ne recommencez pas ».

A cette époque rien ne m'étonnait, rien ne me surprenait, rien ne m'arrêtait et à ce moment je ne savais plus me tirer d'affaire. On a cependant perfectionné et inventé le moyen de filer à toute vitesse et sur terre et sur l'eau et dans les airs; on ira bientôt explorer la lune ce qui permettra d'en multiplier les trous.

Une exploration dans la lune m'intéresserait, cependant moins qu'un voyage dans Mars où je serais sûr de trouver les habitants, dont notre populaire et savant astronome M. C. Flammarion nous a révélé l'existence; habitants dont la constitution, le mode d'existence, le genre de vie nous est maintenant en partie connu, grâce à l'intuition philosophique de mon illustre ami M. Edm. Perrier, membre de l'Institut et directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, je puis même ajouter, sans descendre aux bassesses de la flatterie : le plus ingénieux savant de notre époque.

Ce n'est pas seulement parce que ces deux immortels savants ont amorcé en moi l'envie d'un voyage dans Mars de préférence à celui de la lune, car une autre raison m'y pousse également : c'est que dans Mars je pourrais faire autant de trous que je voudrais sans porter atteinte à ma réputation, tandis que dans la lune un seul trou suffirait.

La vétusté et l'affaissement physique n'avaient point encore atténué mon goût des voyages, ni ma volonté de triompher des obstacles qui se dressaient devant moi, et ma devise était toujours : En avant, advienne que pourra ; l'attaque conduit à la victoire, la défensive prépare la défaite.

Etant en Apharras et ne pouvant avoir aucun renseignement sur ce peuple, je dressai mes batteries intellectuelles de manière à pouvoir tirer dans toutes les directions. J'avais déjà usé, sans succès, pas mal de munitions, quand d'un coup mieux visé, le hasard me fit atteindre un jeune Danakil ou Apharras, c'est la même chose. Il passait près de moi et me salua en Français. Stupéfait, je m'arrête pour lui rendre son salut. Il comprit mon geste, en fit autant et nous entrâmes en conversation : il me dit qu'il avait appris le français chez les frères ; frères, entre nous soit dit, qui rendent, en pays étranger, plus de services à leur patrie que les très chers frères qui les poursuivent d'une implacable haine et d'une insatiable ambition.

Ce jeune homme, placé comme domestique chez le médecin de notre colonie, me dit qu'il s'y trouvait très bien, double raison qui m'enlevait tout espoir de l'avoir à mon service, car je trouve indélicat et méprisable l'acte de ceux qui soutirent un serviteur d'une maison où il se trouve bien.

Lui ayant témoigné mon regret de ne pas le savoir libre, il me dit qu'il était souvent libre de faire ce qu'il voulait pendant une heure ou deux, après le déjeûner de son maître, et qu'il en disposait comme bon lui semblait. C'était déjà quelque chose ; mais hélas ! l'heure dont il pouvait disposer était justement celle de notre table d'hôte et je ne voyais guère la possibilité d'écrire des notes d'une main et de manger de l'autre ! Tant pis, lui dis-je, après une seconde de réflexion, viens quand même lorsque tu seras libre, nous parlerons de ton pays et je te donnerai bakshich. « Pas besoin bakshich, me répondit-il, mon maître me paye et je lui appartiens ». Très bien, j'approuve ta délicatese, lui dis-je, mais ton maître n'y verra aucun mal et te conseillera même d'accepter, car il est bien entendu que tu le préviendras de ce que je te réclame.

Il vint presque tous les jours s'asseoir auprès de moi, en dehors du rang des convives. Ayant inscrit, avant de me mettre à table, les questions sur lesquelles je désirais me renseigner, je n'avais plus à la fin des repas, en prenant le café, qu'à ajouter les réponses et les détails que je n'avais pas prévus.

Je fus assez heureux pour rencontrer également à Djibouti un autre Danakil qui remplissait la fonction d'instituteur français. Ces heures de conférence assez régulières ne m'empêchaient pas d'observer et d'interroger, quand l'occasion se présentait, et de faire demander aux grands chefs de ce peuple les renseignements qu'ils pouvaient seuls me donner. Enfin j'ai pris à cœur de faire un ouvrage véridique et sérieux, un de ces ouvrages dont le public respecte la virginité, laissant à son auteur le plaisir de le lire et relire, et de le couronner de son admiration.

L'étude de ces bergers sans instruction et celle que j'avais faite des civilisés riches d'instruction m'ont lancé à chaque instant sur l'un ou l'autre sommet de leurs philosophies. Je me suis trouvé parfois très haut perché et au lieu de me concentrer dans l'orgueil philosophique, je me suis lancé dans l'exubérance d'une sérieuse jovialité. Que les philosophes malgré leur continuel désaccord se regardent sans rire, je les approuve ; mais qu'ils n'exigent pas de moi un grand sérieux quand je pénètre dans leur domaine. Si je me regarde dans une glace à ce moment, c'est au dessus de ma volonté, je ne puis m'empêcher de rire. Ce n'est donc pas célestement mais terrestrement, c'est-à-dire sans mélancolie et sans obscurité, que j'exposerai mes aperçus et mes considérations philosophiques.

Est-ce qu'on ne peut pas dire, sans se couvrir de sérieux et de prétention, qu'affirmer le contraire de ce qu'un autre dit ou écrit réclame un arbitrage pour trancher la question. Les arbitres n'ont jamais varié, ils donnent gain de cause à celui dont le sentiment est le

plus rapproché du leur ou à celui qui s'est acquis le plus de prestige et jouit d'une plus grande popularité, tandis que le public, arbitre moins prétentieux et plus sensé, se contente simplement d'envoyer dos à dos les deux adversaires.

Est-ce qu'on ne peut pas dire sans prendre un air grave et prophétique qu'aller chez un peuple pour critiquer ses mœurs et coutumes ne peut conduire à aucun autre résultat que de s'en faire un ennemi ; et qu'il est préférable de voir, observer et étudier en silence ce qui se passe chez une nation et, d'en rapporter, au profit de sa patrie, ce qu'on a jugé beau, bon, utile, et de laisser sur place ce qu'on croit défectueux.

On a chez soi de trop nombreux sujets, donnant prise à la critique, sans aller en chercher chez les autres nations. En quoi leurs difformités sociales peuvent-elles nous nuire? Si elles leur plaisent ou s'ils y trouvent leur avantage, qu'ils les gardent. Quelquefois cependant on peut tirer profit de ces polémiques lorsqu'on a avantage à se faire déclarer la guerre. La guerre, quel terrible mot vient de m'échapper à un moment où on ne rêve que paix universelle. En cela, voici mon sentiment : Une nation peut arriver par de sévères châtiments à diminuer le nombre et la fréquence des coups que se donnent ses sujets, mais jamais, à moins qu'une nation soit à elle seule maîtresse du globe, on n'arrivera à empêcher les peuples de se faire la guerre. J'aime la paix, mais cet amour ne m'aveugle pas, et je dis : il faut être toujours prêt non à la défensive, mais à l'attaque, et quand votre ennemi lève le bras, qu'il soit frappé avant qu'il ne l'abaisse.

Ce ne sont pas les mots symboliques, paix, humanité, concorde, entente, qu'on doit aller quérir chez les autres nations, ce sont les procédés qui les ont conduites au progrès, à l'amélioration de leur existence et à leur force. Chez tous les peuples on trouve à glaner même en Apharras, chez ces pauvres bergers nomades, promenant leurs troupeaux sur un sol si aride et si différent de celui de nos plaines fertiles qu'on ne pourrait y vivre sans modifier sa morale et sa législation.

L'étude de ce peuple m'a conduit à des comparaisons et à des considérations philosophiques qui ne sont pas toujours à l'avantage des civilisés, ou plutôt des peuples bourrés d'instruction et surchargés de rouages civilisateurs. Chez ces malheureux bergers, ces rouages sont moins nombreux et moins perfectionnés, mais ils sont aussi solides et marchent, je crois, avec plus d'ensemble et de régularité que ceux des peuples civilisés.

La séculaire stabilité sociale des Apharras m'a conduit à parler de l'évolution si rapide qui envahit l'Europe, et dont la France a été le premier et le plus ardent foyer. On verra par quelques épisodes

que la génération actuelle diffère sensiblement de celle qui s'est formée sous l'inspiration des géants de la littérature, des arts et des sciences, colossale phalange qui a formé dans son ensemble l'école de 1830 ; école née du romantisme émancipé en 93 par la Révolution.

C'est dans les œuvres de ces émancipateurs de la pensée dont la mort avait déjà éclairci les rangs, que la génération de ma jeunesse puisait en liberté, et admirait selon ses sentiments et ses facultés. On était libre de suivre les cours des professeurs qui savaient enseigner, et de laisser aux trop savants pour être compris des débutants les banquettes pour auditeurs. Je me suis quelquefois égaré à ces cours solitaires : à l'un, nous étions six, le professeur et son aide compris ; à un autre, quatre seulement se trouvaient dans la salle, le professeur, son préparateur, Considérant et moi. Une heure après, changement à vue la salle était bondée d'auditeurs attentifs aux paroles d'un professeur éloquent, méthodique ou spirituel, d'un professeur qui savait instruire sans fatiguer ses auditeurs.

La liberté dont nous jouissions nous glissait dans le cœur un inviolable sentiment de justice : nous avions pour les professeurs délaissés le meme respect et la même déférence ; nous trouvions que notre absence à leurs cours devait les abreuver d'assez d'amertume sans besoin d'y ajouter d'autres manifestations. Nous aurions eu tort du reste, car les heures de liberté qu'ils nous laissaient nous permettaient de nous réunir par petits groupes et d'étudier ensemble les questions relatives à notre genre d'études ou de discuter les œuvres de nos poètes, de nos littérateurs, de nos romanciers, de nos peintres et sculpteurs, ce qui nous obligeait à voir, lire et relire pour ne pas paraître trop ignorant.

Nous regardions de loin avec une orgueilleuse indifférence les journalières gazettes : que nous importaient les questions politiques, les faits divers et les fatras d'opinions personnelles? Nous laissions mon vieil ami Naquet travailler, Gambetta pérorer, Pipe en bois fumer, et nous nous moquions de Floquet « Vive la Pologne ». Nous étions trop honnêtes pour aller prendre à autrui son opinion, et assez intelligents pour nous en former une sans le secours des journalistes. Nous préférions à ces prétentieuses lectures aller battre un entrechat ou chanter dans la rue une assommante grivoiserie, et très souvent chez soi, en petit comité, entonner avec admiration et conviction du Béranger, du Dupont, du Nadaud, noms disparus aujourd'hui de la scène moderne de la studieuse jeunesse.

Maintenant l'étudiant ne rit pas ; il est sérieux, il lit son journal avec assiduité, il manifeste et revendique, il a à peine franchi le seuil d'une faculté où l'attendent les cours obligatoires qu'il est déjà un homme accompli ; il n'a donc d'autres soucis que de retirer son

diplôme afin de jouir en liberté de son émancipation. Avant de s'ériger en société, l'Eugénie avait déjà produit les germes des vigoureux représentants de notre génération ; n'est-ce pas elle qui a renversé l'empire ?

Nous n'étions ni plus beaux, ni plus laids qu'on ne l'est aujourd'hui : chacun de nous était bon pour soi, et n'était pas meilleur pour les autres ; nous nous sommes attelés au char du progrès et la rapidité avec laquelle il a marché depuis cinquante ans crève les yeux et ne laisse rien à désirer ; la poule-au-pot a gagné plus de trois unités ; on hésitait, il y a cinquante ans, de la payer deux francs avant de la plonger dans la marmite, aujourd'hui, à cinq francs, on l'y plonge sans hésiter.

Tout le monde est touché de cette progressive augmentation des denrées alimentaires et s'en montre surpris ; je suis également surpris, non de cette augmentation, mais de la surprise qu'elle occasionne à mes illustres frères en l'humanité. Je ne comprends pas pareille surprise puisque cette chèreté croissante est mathématiquement rationnelle. Est-ce que la hausse et la baisse d'un produit n'a pas été de tout temps sous la dépendance de la production et de la consommation? Comme depuis la République n° 2 on fait tous ses efforts pour atténuer la production qui rapporte peu à la caisse du gouvernement et pour favoriser la consommation qui lui rapporte beaucoup, il s'ensuit que le nombre des consommateurs, étant hors de rapport avec celui des producteurs, a conduit fatalement à la hausse des produits.

Vous n'y êtes pas, m'objecte triomphalement un progressiste ; puisque à cette augmentation des produits répond une augmentation des salaires qui sont actuellement plus du triple de ce qu'ils étaient autrefois.

Ce raisonnement qui paraît juste est erroné puisque en augmentant les salaires on a facilité et augmenté la consommation sans toucher à la production, si ce n'est pour la diminuer, en restreignant les heures et les jours de travail. Ils font nombre de nos jours les salariés qui ne produisent rien ou presque rien et qui consomment beaucoup ce qui augmente encore la disproportion entre la production et la consommation.

Si les étudiants de 1830 à 1860 laissaient la politique aux politiciens et les journaux aux journalistes et aux vieilles têtes à cheveux blancs, ils ne restaient pas indifférents aux questions sociales. Toutes celles qui ont été depuis si légèrement adoptées avaient été sérieusement étudiées et discutées ; les unes avaient été rejetées comme inexécutables et les autres comme bien plus désavantageuses qu'utiles à la société, les retraites ouvrières, par exemple, que nous appelions les retraites sociales pour indiquer que tous les

membres de la nation devaient y prendre part et pouvoir jouir à soixante ans de six cents francs de rente, somme qui était à cette époque l'équivalent de douze cents francs, car avec six cents on pouvait vivre et aujourd'hui avec douze cents on ne le pourrait peut-être pas. Votre projet est malheureusement irréalisable, nous dit un des tenanciers du Trésor. A quoi pourrions-nous employer les milliards qui nous rentreraient en caisse pour les faire rapporter? Ce serait conduire la France à sa ruine après avoir dépouillé ses enfants. Et ce projet que nous avions si mûrement étudié s'effondra sous le coup de cette judicieuse et honnête observation. Je ne parlerai pas de l'Etat, unique intermédiaire entre le producteur et le consommateur, et de quelques autres questions semblables qu'on reprendra peut-être un jour pour les solutionner... politiquement.

On était libre de s'instruire comme on l'entendait et pour nous délivrer un diplôme on ne nous demandait pas de certificats d'assiduité, ni à quels cours nous avions puisé notre savoir ; il suffisait de se montrer intelligent et d'avoir acquis assez de savoir pour répondre aux questions qui nous étaient faites.

La liberté dont nous jouissions nous inspirait des sentiments républicains et nous entraînait à l'étude des questions sociales ; et c'est de notre génération, les hommes qui avaient en 1870 de vingt-huit à trente-cinq ans qui ont remplacé l'Empire par la République au grand ébahissement des vieux républicains. Ils en furent si peu surpris qu'enfermés dans le palais Bourbon, ils demandèrent, pour se donner le temps de revenir de leur surprise, de proclamer la République à l'hôtel de Ville.

La République proclamée, tout le monde était républicain de la veille et du lendemain, et les plus vaillants se sont mis à arroser ce que les politiciens, les philosophes, les économistes, etc., avaient semé sous l'Empire. Cet arrosage ininterrompu a été si vigoureux et si abondant qu'on entend dire de toutes parts : Où allons-nous? Nous allons directement au despotisme : la liberté d'enseignement a conduit à la République, l'enseignement jugulé ne peut conduire qu'à l'autocratie ou aux guerres civiles.

Sans établir l'unité de religion, on espère par l'obligatoire, gratuite et laïque, établir une homogénéité de pensée et une égalité civique... Espérez, l'espoir fait vivre et la mort vient avant d'avoir atteint le but rêvé.

Notre évolution sociale dont j'ai vu en 48 la première effervescence, a gagné toute l'Europe et, par un saut rapide, elle envahit maintenant l'Extrême Orient. Pouvais-je n'être pas ébloui par la rapidité de cette évolution, en étudiant les Apharras qui sont restés ce qu'ils étaient depuis quatre à cinq mille ans, et peut-être davantage?

Sans les considérations philosophiques qui me sont apparues, et quelques coutumes spéciales, et certaines manières d'envisager les choses, à quoi eût pu servir l'histoire physique, politique et morale des Apharras? A rien, puisque sans les connaître, même de nom, nous avons fait de si rapides progrès. Ne suis-je pas resté plusieurs mois dans leur pays sans qu'il me vînt l'envie de les observer, de savoir ce qui se passe chez eux? N'a-t-il pas fallu qu'un sentiment de justice m'entraînât dans une étude à laquelle j'étais loin de penser?

Si j'ai éprouvé, par la suite, une véritable satisfaction, en faisant l'analyse de la mentalité de ce peuple, de sa morale, de sa psychologie, de son mode d'existence ; si j'ai constaté chez lui des actes si opposés à ceux des autres groupements humains, et saisi au passage l'hypnotisme national à l'ombre duquel s'endorment tous les sujets d'une même nation, cette étude, hérissée de nombreuses difficultés, ne m'a pas moins été très pénible. Sortir de son pays où les cerveaux sont bondés d'instruction jusqu'à faire tomber les cheveux de la tête, c'est du moins ce que l'on suppose, en attribuant la calvitie aux travaux intellectuels! et tomber dans un pays où les gens vivent à l'état primitif, sans instruction et sans idée d'un sort meilleur dans un autre monde, le changement était trop grand et trop tranché pour qu'on puisse en combler facilement la différence.

Si cette étude m'a fait pénétrer dans le domaine philosophique, je n'ai point établi de système ; je laisse cette besogne aux spécialistes, et j'évite ainsi de mettre en contradiction un système de plus avec ceux déjà trop nombreux qui ont jeté le désaccord parmi les philosophes, désaccord si tranché qu'aucun d'eux ne peut admettre le système sorti du génie des autres; le sien seul est l'expression de la vérité, le sien seul le bon. Il n'est pas toujours facile d'en juger, car beaucoup de philosophes expriment leur pensée en langage incompréhensible, ce qui semble indiquer qu'ils ne comprennent pas très bien ce qui leur vient à l'esprit. Les positivistes, les phalanstériens, les humanitaires, les utopistes, les pacifistes, les révolutionnaires, les socialistes, les spiritualistes, les matérialistes, etc, etc., et enfin les philosophes embêtants ou assommants, et quelques rares philosophes amusants comme le spirituel Toussenel, je n'ai trouvé chez eux que de la mégalomanie qui plus ou moins ne manque dans aucuns ; tous croient planer entre ciel et terre au-dessus de leurs semblables. Comme l'illusion est la fleur parfumée de la philosophie, j'en exhale le parfum avec la vieille gaîté gauloise de nos aïeux et l'indépendance de l'homme qui n'envie rien à ses semblables et qui les laisse libres de profiter du charme de l'existence. Cela me permet de recevoir stoïquement leurs coups de plume et de mettre un peu de gaîté dans les sujets sérieux et un peu de sérieux dans les sujets badins.

Ce n'était pas la partie difficile de ce travail : une facétie se présente naturellement à l'esprit dans des moments de grand sérieux, et une pensée d'un sérieux monastique vous traverse l'esprit dans les moments où la jovialité s'est emparée de vous. Le difficile, c'était de coordonner et résumer ce que j'avais vu, observé et appris au cours de huit voyages. Engager le lecteur à refaire avec moi ces huit voyages eut été abuser de sa patience et lui faire fermer le livre à la dixième page. Pou lui éviter ce commencement de besogne et à moi cet accablant désagrément, j'ai résumé ces huit voyages en un seul, dans lequel j'ai réuni tout ce qui m'a paru intéressant et instructif; je n'ai trouvé à cette condensation aucun inconvénient puisque j'ai presque toujours suivi la même route, vu les mêmes côtes et que, sur ces petites cités flottantes, on voyage entre gens qui ne s'étaient jamais vus. Presque tous redoutent le mal de mer et quelques uns au moment d'une tempête se croient prêts à rendre l'âme tant ce mal les terrasse et les anéantit. Quand on a subi la tourmente d'une tempête et qu'on en est sorti, il est bien inutile de faire assister le lecteur à une autre tempête, car à moins qu'un naufrage ne vienne y ajouter quelque chose de nouveau ou quelques incidents imprévus, les faits saillants, curieux, amusants ou instructifs, ne sont pas assez fréquents pour qu'on ne puisse les ranger tous dans une traversée.

Pour ce qui se passe à terre je n'ai également tenu compte de l'unité de temps et de lieu, que pour ce qui exige de la précision. J'ai pu ainsi réunir plusieurs récits entendus dans des lieux différents et les attribuer à un seul narrateur. Mais je ne suis jamais sorti de la plus scrupuleuse exactitude ; à moins que mes sens ne m'aient trompé ou qu'on ne m'ait induit en erreur, je ne redoute aucune contestation. Ce qu'on pourra me reprocher c'est de m'être exempté du sérieux d'un savant et d'un philosophe et, par ce fait, perdu le prestige dont j'aurais pu m'entourer. Cette perte m'est sensible, mais ne me changera pas, n'ayant jusqu'à ce jour jamais eu d'autre prétention que de rester ce que je suis et de lancer dans ma patrie les meilleures de mes semences intellectuelles, sans aspirer à d'autres récompenses que l'espoir d'en voir quelques-unes fructifier et porter des fruits.

Voici pour ce Voyage en Apharras *l'itinéraire que j'ai tracé : Marseille, Port-Saïd, Suez, Obock, avec excursion à Djibouti, Tadjourah, Zeyla, Perim, Aden et au retour, sans mentionner l'époque et la route suivie, Massawa, Souakim, Djeddah, Suez, Le Caire. Ce que j'ai observé dans ces dernières localités se trouve disséminé dans le corps de l'ouvrage.*

Les Apharras, peuple sans instruction et à civilisation primitive, n'ont de commun avec les autres peuples civilisés que les senti-

ments humains et la vie végétative : leur existence se trouve sur tant de points en si grande contradiction avec la nôtre, que j'ai souligné en y revenant à plusieurs reprises, les faits qui m'ont paru les plus invraisemblables tels que leur insuffisante alimentation lactée.

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur des questions méta-physico-philosophiques, travail de l'esprit dans lequel nos sens ne sont pas consultés. Il m'était difficile de les passer sous silence puisque l'étude de l'une d'elles, la création des espèces par transformation, fut la principale cause déterminante de ce voyage.

Afin qu'on puisse lire plus facilement dans ma pensée et voir, sans s'arrêter, les tableaux qui se sont déroulés sous les yeux, j'ai exagéré les coloris et accentué les contours ; mais, comme on le dit souvent pour les œuvres d'art, je n'ai pas truqué. Vous vous en assurerez en venant avec moi refaire ce voyage : vous verrez ce que j'ai vu, vous entendrez ce qu'on m'a appris, vous toucherez ce que j'ai touché, vous sentirez ce que j'ai senti, vous goûterez à ce que j'ai goûté et vous éprouverez ce que j'ai éprouvé. Afin d'éviter que la monotonie ne vous conduise à la neurasthénie, une brise joviale soufflera dans les voiles de notre transport ; quelques vents contraires soulèveront probablement dans votre esprit de petites tempêtes. Il arrive si rarement que les pensées des lecteurs soient toutes en harmonie avec celles de l'auteur, qu'on doit toujours s'attendre à quelques désaccords. Ne prenez pas la chose au sérieux, car votre esprit serait inutilement tourmenté, rien ne vous obligera à vous emparer de ce qui vous déplaira ; choisissez ce qui vous plaira, et laissez le reste de ma pacotille. Les goûts intellectuels sont si variés et parfois si bizarres que ce qui ne plaît pas à l'un fait le charme de l'autre. Chercher à plaire à tout le monde est le plus droit chemin pour arriver à ne plaire à personne.

Aux festins intellectuels il faut des plats variés et nombreux, des doux et des amers, des fades et des épicés, des parfumés et des sans arômes, des pimentés et des fadasses, des succulents et des grossiers ; il en faut en un mot pour tous les goûts, si on ne veut pas que quelques-uns des convives sortent de table la tête vide.

Les mets, entremets et hors-d'œuvre que j'ai à servir, devraient être cuisinés en style académique. C'est surtout ce que j'aurais désiré afin de me montrer digne d'une récompense dont m'a honoré l'Institut. Mais ce vers de La Fontaine « Ne forçons point notre talent » m'a fait gratter l'oreille et je n'ai pas cherché la pureté de style de Georges Sand, ni la grande et facile lucidité d'Alexandre Dumas, ni la finesse et l'élégance des Toussenel et des Veuillot, ni la suavité poétique du style si limpide de Chateaubriand, le dieu de notre prose. Puisque d'après cet aphorisme « Le style, c'est

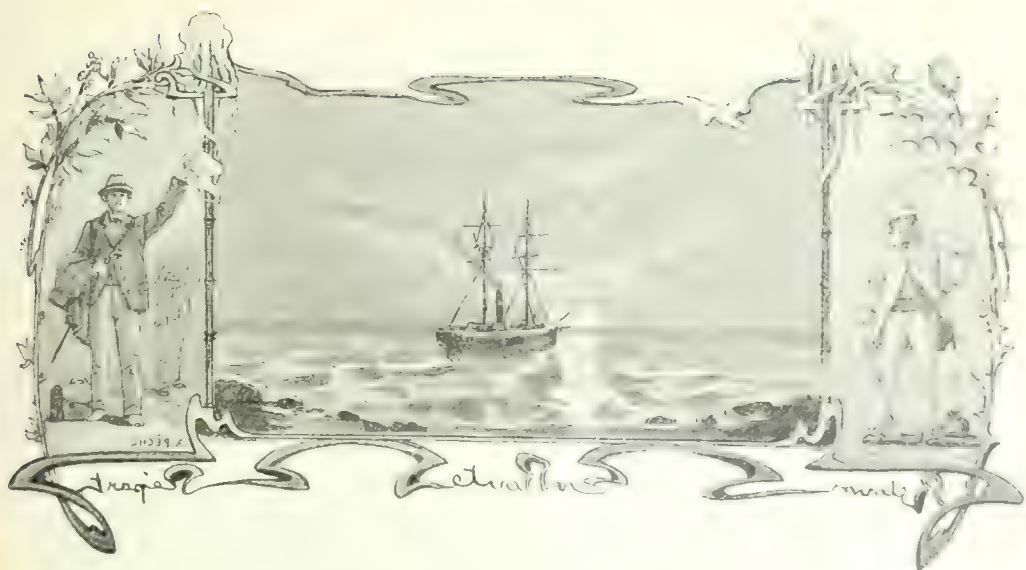
l'homme inutile de tenter à imiter nos écrivains. J'avais cependant la bien grande envie de me faufiler parmi ceux si nombreux de la pléiade actuelle qui s'expriment presque tous avec une si épatante perfection, que les générations futures pourront désigner la leur par ces seuls mots : un beau geste littéraire.

Malgré les nombreuses imperfections dont l'ironie qui apparaît trop souvent n'est pas la moindre, il serait difficile à une première lecture d'en saisir tout le contenu et d'en retirer quelque chose de productif.

La première lecture d'un livre est comme un premier voyage ; tant de choses passent si rapidement sous les yeux qu'il ne reste dans la mémoire que ce qui est le plus saillant, tout le reste se confond dans le vague. Il faut après quelques mois de repos revoir ce qu'on a déjà vu pour que tout apparaisse avec clarté et se classe dans la mémoire. Lorsqu'on lit un livre ou qu'on étudie une question, si on n'en trouve pas tout de suite la solution satisfaisante, inutile de persister, aucun éclaircissement ne se montre à l'esprit ; plus on persiste et moins on y voit clair. Si l'on veut arriver à une solution, le seul moyen alors est de l'abandonner à la discrétion de son esprit, de ne pas lui dire : il me faut cela tout de suite. Laissez-le travailler seul sans le commander. Et notre esprit, infiniment plus intelligent que nous-même, finit par débrouiller ce qui nous paraissait insoluble ; et quand, quelques mois après, on lui demande un nouvel effort on est surpris de trouver la besogne faite, tant on y voit clair là où on n'y voyait goutte.

Maintenant nos préparatifs sont, je crois, suffisants ; mettons-nous en route ; je vais vous servir de guide.





CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A OBOCK

Désirez-vous connaître, voir, apprendre? Votre esprit affamé veut-il se repaître de nouveautés et de curiosités? Aime-t-il se plonger dans l'onde mystérieuse de la pensée? Accompagnez-moi dans ce voyage : vous verrez un pays bien étrange et des habitants ayant conservé les mœurs des âges primitifs. Allons, pas d'hésitation, de l'énergie, de la persévérance ! Ne redoutez ni ennui, ni fatigue : de joyeuses curiosités feront évanouir l'un, et quelques heures de sommeil vous guériront de l'autre. N'est-ce pas s'enfermer dans la monotonie, quand notre rayon visuel embrasse chaque jour le même horizon? remuez-vous, n'hésitez pas ; partons, demain matin nous serons à Marseille.

Nous sommes arrivés, réveillez-vous, allons au vieux port, chez un restaurateur, engloutir une copieuse bouillabaisse : attaquez-la vigoureusement et continuez avec persévérance jusqu'au dernier morceau ; elle ne garantit pas du mal de mer, mais elle endort l'appétit. Si vous n'êtes pas Provençal, cette soupe aux tranches de pain, aux crustacés et aux poissons entiers ou découpés sera la première nouveauté, dont votre palais vous transmettra l'impression. Ne perdons pas de temps ; allons prendre le café

dans l'un des luxueux établissements de la Canebière: nous l'aurons sous les yeux, cette merveille des merveilles! Si elle ne soulève pas en vous un violent enthousiasme, vous vous souviendrez que si *Paris avait une Canebière, ce serait un petit Marseille.* Gardez-vous en public de manifester votre impression, à moins qu'elle ne soit favorable, car on dirait de vous : C'est un Parisien rongé par le dépit.

La bouillabaisse goûtée, la Canebière vue, et de deux! Ne perdons pas de temps, notre bateau part à quatre heures, allons vite jeter un coup d'œil au musée de Longchamp. Arrêtez-vous devant ce monument superbe, regardez-le, et gravez-le dans votre mémoire, nulle part ailleurs vous n'aurez le plaisir d'admirer le semblable.

Rendons-nous maintenant, en traversant la ville, au port de la Joliette. Là chauffe le bateau, qui doit nous transporter. Il était temps d'arriver ! On vient d'embarquer le dernier sac de dépèches, la cloche du bord sonne à toute volée son troisième rappel ; montons vite, les bras sont déjà prêts à retirer la passerelle. Nous voilà embarqués ; on détache les amarres ; le sifflet de la machine lance dans l'air son cri strident ; l'hélice tourne ; le navire est en marche. Saluons, en passant, cette foule groupée à l'entrée du port, au bout de la jetée ; voyez les mouchoirs et les chapeaux qu'on agite, et les bras qui se tendent pour souhaiter bon voyage et prompt retour à ceux qu'on voit partir avec regrets et quelquefois avec plaisir. Nous nous éloignons : c'est comme un rêve, on ne voit déjà plus le groupe d'amis et de curieux, ils se sont dispersés dans le splendide et vaste panorama où Marseille déroule son grandiose à nos yeux. Nous passons à peu de distance du château d'If ; un romantique souvenir aiguise notre curiosité ; c'est fini, nous sommes en pleine mer. On voit bien encore au loin se dessiner la côte, mais dans une heure ou deux on ne verra plus rien, si ce n'est un bateau filant entre le ciel et l'onde pour se rendre à destination.

Nous franchirons demain le détroit de Bonifacio ; ceux, que le mal de mer ne retiendra pas dans leur cabine, verront, en arrivant, les montagnes de la Corse couronnées de neige et, en traversant le détroit, le monument funèbre des naufragés de la *Sémillante,* attristante et solitaire colonne se dressant au milieu d'un groupe de lugubres rochers continuellement battus par les flots de la mer. Si, détournant les yeux de ce triste spectacle, on les porte à tribord, on voit sans impression la côte de Sardaigne se dérouler pendant une heure.

Si vous êtes pris du mal de mer, tant pis, couchez-vous, il

n'y a rien à faire ; si vous êtes bien portant, mangez, buvez, lisez, fumez, faites la conversation, promenez-vous, et si la mer est belle, je vous attendrai sur le pont, mais si elle est agitée, je n'y verrai que ceux qui ont le pied marin et l'estomac solide.

Hourra ! quel bonheur ! le soleil s'est levé radieux, la brise se fait à peine sentir, la mer s'étale comme un tapis d'azur au-dessous de l'immense et mystérieuse coupole du ciel. Les cabines sont vides, tout le monde est sur le pont.

— Comment allez-vous?

— Bien ! J'ai eu le mal de mer ; j'étais anéanti ; on m'aurait jeté à l'eau que je me serais laissé faire ; maintenant c'est fini, je ne ressens plus rien.

— Vous n'avez donc pas vu la Corse et la Sardaigne?

— Je n'y pensais guère à la Corse et à la Sardaigne. Oh ! je vous l'assure, on n'est pas curieux quand ce mal vous abat ; je n'aurais pas fait un pas pour me rendre au boudoir de la plus jolie femme.

— C'est trop fort ! la mer n'était cependant pas mauvaise, c'est à peine si ses flots balançaient le navire.

— C'est possible, mais cela ne m'a pas empêché d'être affreusement malade ; je n'étais pas le seul, car avant d'être pris, j'ai entendu dans leurs cabines plusieurs de nos compagnons de voyage se plaindre vivement. Je crois même que ce sont leurs roucoulements intempestifs qui ont déterminé chez moi la première détente. Voyez ! en ce moment il fait beau, nous glissons



Pl. 2. — Le Stromboli, d'après un des [illegible]

sur une mer d'huile, et cependant plusieurs dames sont encore malades et incapables de venir jusqu'ici respirer en plein air.

Le pont en ce moment est bruyant et animé, on va, on vient, on parle, on fume, on braque lorgnettes et longues-vues sur un bateau qui passe, on écrit ses notes de voyage et l'on atteint ainsi les îles Lipari.

Quand on voyage sur la plaine humide, voir au loin le profil d'un navire, une île ou une bande de terre est une distraction, mais lorsqu'on aperçoit le Stromboli, ce foyer volcanique, cône immense dressé au-dessus des flots, soufflant et vomissant avec fureur des nuages de fumée qui décorent son sommet d'un gigantesque et vacillant panache, ce n'est plus une distraction mais un imposant spectacle ; avec orgueil de l'avoir vu on en emporte le souvenir.

Distractions et spectacles sont bien vite passés, car sans en avoir conscience nous filons quatorze nœuds à l'heure. On aperçoit les côtes de Sicile et celles de l'Italie ; on arrive à l'entrée du détroit de Messine. Il faut être bien près et en face de cette étroite embouchure pour voir où l'on pourra passer ; de la côte de Sicile une langue de terre, se prolongeant assez loin dans la mer, masque cette ouverture et rétrécit la passe; de l'autre côté, en face, un abrupte et sombre rocher, dressé à pic au-dessus de la mer, soutient à une grande hauteur le sol de l'Italie. C'est Charybde et Scylla. Sur Charybde les navires s'ensablent, contre Scylla ils se brisent. Nous sommes en face la passe, le moment est anxieux : notre énorme bateau, comme un monstre docile, tourne sur lui-même en décrivant une courbe de quarante-cinq degrés et majestueux, sans crainte, il s'élance rapide entre les deux écueils.

Il faut être prévenu pour sentir le danger que fait naître à l'esprit la triste renommée de ces deux monstres redoutés ; rien, absolument rien, ne nous eût, en les voyant, révélé leur présence, nous serions passés entre, sans nous douter qu'ils étaient là.

Dans le détroit de Messine la mer est calme : tout le monde est sur le pont, allant de bâbord à tribord, et ajustant les lorgnettes, tantôt sur l'Italie, tantôt sur la côte de Sicile. Messine, en partie suspendue sur un versant montagneux, attire surtout l'attention. Quoique vue d'assez loin et à vitesse de course, on est heureux d'en emporter le souvenir et de pouvoir dire : « J'ai vu Messine ». Le ciel étant sans nuages, nous allons, à la sortie du détroit, apercevoir au loin, au-dessus des monts et des collines, le vaste sommet de l'Etna, couvert d'un immense et épais tapis de neige. Les côtes de Sicile disparaissent, et celles de l'Italie ne tarderont pas. Maintenant plus rien, partout la mer, et au milieu notre

navire, comme un petit îlot flottant. Nous coupons obliquement, à l'entrée de l'Adriatique, la mer Ionienne. Le vent souffle ce matin, les vagues se dressent et sur elles, notre morne bateau se dandine et avance sans trop s'en émouvoir.

Pour la seconde fois, la clochette, promenée dans les couloirs du navire, tinte et nous convie au déjeuner. Sur une seule des trois rangées de tables, le couvert est mis. Le grand nombre des absents était prévu ; on a jugé suffisant une vingtaine de couverts. Ils le sont en effet, car cinq ou six convives viennent seuls s'asseoir en face. On commence à manger en surveillant verres, bouteilles, assiettes, prêts à chaque instant à perdre l'équilibre. Les assiettes trop penchées répandaient bien un peu de leur contenu sur la nappe, mais, à la guerre comme à la guerre, on fait de son mieux. Nous allions sans encombre atteindre la fin du déjeuner, patatras ! clac, clac, clac ! bouteilles, verres, assiettes se brisent pêle-mêle sur le seuil des cabines. On regarde devant soi, la table est desservie, il n'y a plus rien dessus, si ce n'est la nappe bien étalée, attendant le couvert. Une vague plus forte que les autres avait frappé brusquement le navire et l'avait couché en le soulevant d'un côté.

Ce soir, pour éviter une semblable catastrophe, on mettra les violons ; c'est-à-dire qu'on tendra d'une extrémité à l'autre de la table, une quadruple rangée de ficelles, pour maintenir les couverts en place.

Le déjeuner fini, je monte sur le pont en ce moment désert, avec lenteur et prudence j'avance, en m'accrochant à tous les montants qui sont à ma portée, et j'arrive au fumoir. Enfin, je suis assis, et avec des amis j'engage une partie de whist. Oh ! maintenant le vent peut mugir, les vagues se cabrer et le bateau trembler ; on peut parler, ou jouer, ou fumer, on est en équilibre, on est là installé relativement bien. Les heures passent rapides, mais le dîner approche, il va falloir descendre pour s'y préparer. Avec le chirurgien du bord, je sors l'un des derniers : « Attention ! me dit-il, allez doucement et prenez garde. » Mais nous n'avions pas fait quatre pas, que brusquement je suis assis par terre et, gisante à mes côtés, mon insensible pipe ; l'ingrate m'était sortie de la bouche et s'était laissée choir au risque de casser son écume et son ambre. Cette fugue intempestive lui fut funeste car, en ce moment, elle étalait à mes yeux ses morceaux ; moi, plus élastique, je ne m'étais rien brisé ; mon sacrum seul portait la trace d'une large contusion. Pendant ce court instant, le chirurgien était précipité, plaqué, contre la lisse du bateau : je le vois là, debout, la tête nue : un coup de vent lui ayant emporté son képi,

et il le regardait avec mélancolie naviguer sur les flots et s'éloigner sans espoir de retour : « Heureusement que ce n'est pas mon neuf », me dit son propriétaire, en se tournant de mon côté.

Pour se rendre à la salle à manger la chose n'est pas facile, on marche comme on peut, tantôt à pas lents, tantôt à enjambées rapides, mais toujours saccadées. Par moment, le pied quitte le sol sans effort, de lui-même, il semble soulevé par un souple ressort ; presque aussitôt après, on peut à peine le retirer : on éprouve la sensation d'un poids énorme qui le retient. Enfin nous voilà arrivés et assis à table ; c'est bien, mais manger n'est pas facile, il faut se hâter, et surtout ne pas laisser dormir la soupe en son assiette, ni le vin dans son verre, si l'on veut être sûr d'en avoir la jouissance. Le dîner pris, on entre dans sa cabine pour y passer la nuit, là on n'arrive à se déshabiller et à gagner sa couchette qu'en déployant des prodiges de gymnastique ; on s'étend sous ses couvertures, mais ce n'est plus la vaste plaine humide qui va doucement nous bercer, ce sont des montagnes d'eau qui vous soulèvent et vous laissent tomber.

Avant de me livrer à cet exercice, je monte sur le pont et vois comme tout à l'heure une gigantesque lame, couronnée au sommet de lapis-lazuli. Elle s'affaisse écumante et se creuse en vallons; sa blanche écume se joue maintenant dans les replis mouvants d'une nappe immense teintée de bleu céleste. A une montagne d'eau en succède une autre puis une autre, et une autre et toujours. Sous mes yeux tout se meut, tout glisse, tout se dresse, tout se brise, tout s'écrase, c'est d'un bouleversement, le plus sublime des spectacles. Dans le lointain, là-bas, à l'horizon où la mer paraît calme, on voit danser des ombres fantastiques et courir comme des feux follets sur terre, de blanches lueurs au-dessus des flots. Dans le chaos de cette arène mouvante, notre navire s'élance contre les hautes lames ; comme un taureau fougueux il court tête basse au monstreux obstacle qui lui barre le chemin ; il attaque une lame, la divise en partie, se soulève et saute par-dessus, en perdant l'équilibre. Il plonge son avant, se soulève en arrière ; son hélice hors de l'eau tourne avec bruit comme une folle ; la lame est déjà loin ; le bateau se redresse et marche péniblement à la rencontre d'un nouvel adversaire : à chaque secousse il pousse des cris plaintifs, de longs gémissements s'échappent de l'intérieur, on entend tout craquer, on est au plus fort de la tempête. Je veux gagner un couloir ; je suis jeté, comme un paquet, contre la porte d'une cabine. Quelques secondes après ce violent coup ,la porte s'ouvre et une jeune dame me crie toute effarée :

— Sommes-nous perdus?

— Je ne crois pas, Madame, mais quel mauvais temps ! on ne tient pas debout, il pleut et le vent souffle avec rage. Entendez-vous ce bruit?

— Je ne l'entends que trop, il me tient en éveil et me rappelle un souvenir de jeunesse : c'était mon dernier jour de vacances, le temps était beau ; j'entraînai mon père à une promenade en forêt ; nous étions déjà loin ; mon père, en me montrant au ciel des nuages noirs, m'engageait à retourner mais, avec l'insouciance de la jeunesse, et un peu énervée par le temps orageux, je lui dis : « Cette promenade me fait du bien »; et je le suppliai de la continuer encore. Un quart d'heure s'était à peine écoulé que de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber : « Tu le vois, dit mon père, nous allons être trempés ; viens vite. » Et nous nous dirigeâmes d'un pas rapide vers la cabane d'un bûcheron. Le jour, comme ce soir, s'était obscurci ; en courant nous gagnons la cabane, il était temps; la pluie tombait à flots, un vent effroyable la fouettait contre la maison et, comme ce soir dans les mâts et les cordages, on entendait dans les branches des arbres des sifflements lugubres. Tout mugissait, tout craquait autour de nous, la pluie continuait à tomber par rafales, et le vent, par toutes les issues de la cabane, s'introduisait en sifflant. Nous écoutions silencieux et impassibles ce bruit nerveux et strident. Je fus sous le poids d'une si vive émotion que j'en ai toujours conservé l'impression. Depuis que le vent souffle dans la mâture et que la pluie tombe sur le pont, j'entends les mêmes bruits, et j'en suis effrayée ; mon mari est malade, il ne peut pas parler. Je suis seule près de lui, son silence me tue.

Un haut-le-cœur, parti de la cabine, mit fin à la conversation; la jeune femme apeurée fut soutenir la tête de son mari ; et moi, je gagnai, en sautillant, la salle à manger. J'entrai dans ma cabine et, cinq heures avant mon habitude, j'étais roulé dans la couverture de mon étroite couchette. La nuit fut terrible, et je fus si bien bercé, que je dormis profondément et fis, comme toujours, la grasse matinée.

Au réveil, en m'étirant le corps un peu brisé, la mer me parut moins mauvaise ; aussitôt je me lève ; je monte sur le pont. Un spectacle indescriptible m'y attendait. Plus de toile tendue pour se garantir de la pluie, plus de chaises traînantes, plus de ballots épars, nettoyage complet ; je ne vois que trois mâts, s'élevant dans l'air comme dans un désert trois troncs de palmiers morts et au milieu, un vaste tube cylindrique d'où s'échappe à flots la fumée de la machine à vapeur : une lame puissante, tombée à bord, comme une masse, avait tout balayé sur son passage, et

brisé la lisse de bâbord sur une longueur d'au moins vingt mètres. Bah ! le calme est rétabli ; nous longeons la côte de Candie.

Comme par enchantement les désastres de la tempête viennent d'être en partie réparés, et à toute vapeur nous nous dirigeons sur Port-Saïd.

Nous y voilà enfin après cinq jours de traversée, et quelle traversée ! Vous avez dû la trouver longue et fatigante, mes compagnons de voyage, c'est fâcheux, mais notre halte à Port-Saïd n'en sera pas pour cela prolongée ! on restera juste le temps nécessaire pour s'approvisionner de charbon, pas une seconde de plus. L'ancre est tombée, dans un instant la poussière va partout se répandre ; il ne fera pas bon à bord ; descendons vite. Le quai de Port-Saïd est là en face : dans cinq minutes, nous serons dans la ville. Voulez-vous vous rafraîchir? les cafés ne manquent pas ; ils sont toujours ouverts à n'importe quelle heure quand arrive un paquebot. Les passagers éprouvent un certain plaisir à marcher sur la terre ; tout le monde descend; on va se rafraîchir de boisson, de chant et de musique dans l'un des plus joyeux établissements de cette ville. On peut même, en entrant, se glisser dans une petite salle latérale, où l'on pourra ponter deux francs et davantage sur rouge ou noir, pair ou impair ou sur un chiffre. La pièce sortie de votre poche ne doit plus y rentrer ; il faut en sortir une autre, puis une autre et, en partant, on se trouve allégé de quelques louis. C'est autant de moins à porter pendant le cours de son voyage ; on trouve cela bête : cependant si en perdant deux louis, on a pris pour cinquante francs de plaisir, on se trouve encore avec dix francs de bénéfice. Cet argent envolé est encore beaucoup moins regrettable que celui qu'on échange contre des verres d'absinthe. Le nombre des suicides occasionnés par l'un et l'autre est à peu près égal ; mais il n'en est point ainsi pour les survivants. La bourse épuisée par le jeu laisse son homme intact, et celle qu'épuise l'absinthe ruine la santé de son propriétaire et abrutit le malheureux.

Les petites attractions de Port-Saïd vous font heureusement oublier qu'on a le pied sur le sol égyptien, patrie des Pharaons. Ce sol, si riche de souvenirs et de curiosités, pourrait nous retenir, et nous ne sommes pas au bout de notre voyage ; pas d'hésitations! Notre projet est d'aller plus loin, voir ce que personne n'a encore vu. Allons ! montons à bord, l'heure approche, on va bientôt lever l'ancre.

La traversée du canal, sur les côtes duquel s'étendent à perte de vue des plaines sablonneuses, se fait lentement : on peut à loisir voir ce qui se passe au loin et autour de soi. A chaque ins-

tant ce sont de petits incidents, de petites distractions et des choses imprévues qui font trouver moins longues seize heures de traversée. On vient de quitter Port-Saïd, on en est déjà loin, un passager s'écrie :

— Regardez donc ce lac à notre droite ; je ne me rappelle pas l'avoir vu à mon dernier voyage, ou je n'y ai pas fait attention. Vous, docteur, dit-il en s'adressant à moi, vous devez le connaître ; vous passez assez souvent ici.

— De quel lac parlez-vous? je ne vois pas de lac.

— Comment ! vous ne voyez pas ce lac? Mais il crève les yeux ; vous ne voyez pas là-bas cette grande étendue d'eau?

— Ce que vous voyez n'est pas de l'eau ; c'est l'effet du mirage.

— Quelle plaisanterie ! celle-là est trop forte, mon cher docteur ! Permettez-moi de vous dire, que vous avez la berlue, si vous ne voyez pas cette eau ; elle est trop visible pour qu'on puisse s'y méprendre.

— Vous en êtes bien sûr?

— J'en mettrais ma tête à couper.

— Je ne chercherai pas à combattre par le raisonnement votre conviction, je n'y parviendrais pas ; dans quelques instants du reste, les faits vont parler d'eux-mêmes : vous allez voir votre lac disparaître comme par enchantement.

— Parbleu ! quand nous l'aurons perdu de vue, il est bien évident qu'on ne le verra plus.

— Gardez-vous bien de le perdre de vue, vous regretteriez d'avoir laissé vous échapper une curiosité à renverser toutes les curiosités que l'homme a pu produire. Tenez, attention ! votre lac disparaît.

Au grand ébahissement de tous les spectateurs, le lac disparut.

— Viens, petite, dit un homme à longue barbe, en entraînant son enfant ; ne t'approche pas de ce vieux, ajouta-t-il en me montrant : c'est un sorcier :

On venait de voir l'eau disparaître et une plaine de sable en occuper la place ; malgré cela beaucoup de passagers ne purent se rendre à l'évidence, et emportèrent la conviction, ébranlée il est vrai, que ce qu'ils avaient vu, ne pouvait être autre chose que de l'eau.

Les discussions, qui s'entamèrent à ce sujet, nous conduisirent jusqu'à Ismaïlia, ensuite on fut distrait, en traversant les Lacs Amers, par des régiments de hérons et d'ibis immobiles sur la plage, comme des soldats en rang. Nous continuons notre route

jusqu'à Suez, sans incident ni malaise : la traversée du canal, pour les personnes sujettes à ce mal, est un narcotique, qui leur fait oublier leurs souffrances passées. A Suez personne ne descend: on s'arrête assez loin de Port-Tiwfik, et très loin de la ville, et on ne reste que peu d'instants.

C'est dans le fond du golfe, en face l'ouverture du canal, qu'on jette l'ancre. Sur la côte opposée se déroule la chaîne du Ghebel Attaka. Lorsqu'on se met en route, on aperçoit à gauche dans une plaine déserte un petit massif de verdure: c'est la fontaine de Moïse, connue par les habitants de la localité sous le nom de Sources de Moïse. Il existe en effet plusieurs sources échelonnées, sur un espace de plusieurs centaines de mètres. A la vue de ces différents puisards, on se demande si les historiens n'ont pas exprimé leur pensée en termes poétiques, en disant que Moïse fit jaillir l'eau en frappant le rocher d'un coup de baguette. Je croirais plutôt qu'il découvrit cette nappe d'eau en enfonçant le bout de son bâton dans le sable ; à moins, qu'à l'instar de nos chercheurs de source, il n'ait fait tourner dans ses mains une baguette de coudrier. Qui sait ! Moïse à son époque a dû être un peu sorcier, et c'est peut-être de lui que nous vient ce mystérieux moyen de rechercher les eaux souterraines.

Pendant la traversée du golfe de Suez, on voit presque toujours l'une ou l'autre côte, et souvent les deux à la fois ; cette traversée est monotone ; cependant, quand le temps est beau, on voit des reflets de lumière étendre sur les montagnes de vaporeuses couleurs : le bleu, le gris, le rose et le violet y étalent, en nuances séraphiques, de passagers et suaves coloris : on est charmé, surpris ; on croit voir une main magique tirer du ciel des teintes inimaginables pour les répandre sur les flancs des montagnes.

Au bout du golfe nous voyons, le séparant du golfe Akaba, le cap Mohammed, et pendant que le navire continue sa course nous regardons en arrière pour découvrir le Sinaï. Il est là-bas, perché au milieu d'un massif montagneux. Regardez bien, vous le verrez peut-être, car je le crois caché derrière les sommets des hauteurs voisines. J'ai souvent regardé, je ne l'ai jamais vu ; cela se conçoit, je suis un incrédule ; mais ceux qui ont la foi peuvent se persuader de l'avoir aperçu, et emporter le souvenir de cette ineffable et inoffensive conviction.

Le cap Mohammed vient de disparaître ; une joyeuse discussion surgit d'un groupe de passagers :

— Tu vois bien, dit l'un, répondant à son camarade, que l'eau n'est pas rouge ; ce n'est donc pas la couleur de son eau qui lui a valu son nom de mer Rouge.

Chacun à ce sujet émet son opinion : on discute, on conteste, la présence des œufs de poissons, des coraux rouges, les reflets des nuages, les effets de lumière, l'influence de la lune, du soleil etc.

J'écoutais, sans rien dire, quand un fâcheux voisin me demanda mon avis.

— Mon avis est que la mer Rouge tire son nom de la couleur de son eau ; en ce moment elle n'est pas rouge, et cependant il y a du rouge dedans. Regardez : elle est verte.

Tout le monde se mit à rire à cette réflexion.

— Puisque vous riez avec un aussi touchant ensemble, ditesmoi donc pourquoi cette eau est verte au lieu d'être bleue comme celle de la Méditerranée? Si vous ne le savez pas, demandez-le à un artiste peintre : il vous apprendra qu'il forme du vert en mélangeant du bleu avec du jaune. Comme les eaux de la mer Rouge sont bleues ordinairement, j'avais raison de vous dire qu'étant actuellement vertes, il y avait du rouge, ou plutôt du jaune rougeâtre de mélangé dedans. Vous pouvez, du reste, vous en convaincre en faisant passer de cette eau, pendant une heure ou deux, à travers un linge blanc ; vous verrez sur ce linge s'étaler peu à peu un limon rouge brique. Si vous examinez ce limon au microscope, il vous apparaîtra formé d'un amas de petits filaments, et si vous vous servez d'un très fort grossissement, vous découvrirez dans chaque filament des cellules empilées comme des pièces de cent sous. On a donné à ce petit organisme le nom de *Trichodesmium erythræum*. Il pousse sur les eaux de la mer comme la moisissure sur le fromage et, comme à la surface du vin, ce qu'on appelle la fleur. Cette crasse vivante croît avec tant de vigueur et se développe avec tant de rapidité, qu'elle recouvre en peu de jours la surface de l'eau sur une vaste étendue. La mer en cet endroit prend la couleur rouge brique, ou pour me servir de l'expression employée par les officiers de l'*Etoile*, qui ont constaté ce phénomène dans la baie de Tadjourah : l'eau ressemble à du purin. Lorsque le vent agite la mer ; les filaments de cette moisissure, étalée comme un épais tapis, se désagrègent, se dispersent, se mélangent à l'eau, d'apparence bleue et lui donnent sa couleur verte actuelle.

— Alors, dit d'un air triomphant un interpellateur, on n'aurait par dû lui donner le nom de mer Rouge, mais de mer Verte.

— Certainement, et avec plus de raison à l'appui : car on voit très souvent les eaux de cette mer prendre une couleur verte et très rarement se colorer en rouge.

— Vous pouvez dire jamais, car je connais bien des gens qui

ont fait vingt fois cette traversée, et personne n'a encore vu ici des eaux rouges.

— C'est possible, mais les officiers de l'*Etoile* les ont vues dans la baie de Tadjourah et moi-même une fois à Massawah, sur les bords de la ville. Si vous aviez été avec moi en ce moment, vous auriez assisté à d'amusantes scènes : toutes les personnes qui se jetaient dans l'eau en sortaient phosphorescentes; le soir, quand la mer déferlait sur le port, tous les objets atteints brillaient eux-mêmes d'une vive phosphorescence : on les voyait dans la nuit aussi distinctement qu'en plein jour.

Sans prendre part à nos jeux et à notre conversation, notre navire avançait toujours, et nous faisait faire six à sept lieues à l'heure. Un matin, en montant sur le pont, nous vîmes les eaux presque entièrement rouges ; cette coloration anormale était répandue par places : elle formait, dans son ensemble, comme un archipel d'îles et d'îlots flottants. L'officier de quart nous dit que nous naviguions dans ces eaux rouges depuis cinq à six heures.

Tous les passagers furent frappés de ce curieux phénomène : il est impossible, en effet, de voir semblable inattendu, sans en être vivement impressionné ; personne, au contraire, ne se serait aperçu que les eaux, vues la veille étaient vertes, si je n'avais, sur ce fait, appelé l'attention ; on avait vu la chose d'un œil indifférent et il ne serait venu à l'esprit de personne de dire : « J'ai vu la mer Verte. » Il n'en est point ainsi lorsqu'on se trouve au milieu d'une eau rouge, c'est trop anormal, et personne ne peut s'empêcher de dire : « J'ai vu la mer Rouge. » Il ne serait peut-être pas insensé, mais bien imprudent, d'attribuer à une autre cause qu'à cette coloration partielle et intermittente le nom de mer Rouge. Le fait est trop frappant et sa déduction trop logique.

— Vous avez peut-être raison, me dit un passager, pendant que nous examinions curieusement cette eau rouge, entourant le navire. On voit dans ce pays des choses si bizarres! Je pense encore au mirage de Port-Saïd, et je ne puis me persuader que ce que nous avons vu n'était pas de l'eau. J'ai bien vu, en nous éloignant, que c'était du sable ; mais j'ai l'eau dans la tête, on ne pourra pas me l'ôter.

— Ce serait imprudent ! il vaut mieux la garder que de se faire trépaner le pariétal, l'occipital ou le frontal, pour la faire sortir.

— Voir de l'eau où il n'en existe pas, c'est tout de même inimaginable : ce n'est certainement pas comme le rayon vert ; voilà une blague que l'on m'a souvent faite : « Regardez bien la mer, me disait-on, au moment où le soleil allait disparaître, vous

allez voir le rayon vert. » En fait de rayon, je n'ai vu que des badauds, comme moi, parmi lesquels s'en trouvaient un ou deux soutenant mordicus avoir vu cet invisible rayon.

— J'y ai été pris comme vous, mon cher compatriote, et comme vous, j'étais devenu sceptique; lorsqu'un soir, étant à Djibouti, je vis le soleil rouge se coucher derrière la montagne qu'on aperçoit au loin à l'extrémité de la baie de Tadjourah ; il était à peine disparu qu'une très vive lueur orange éclaira l'horizon ; au même instant, les eaux de la baie prirent une couleur verte d'une grande intensité ; cette couleur persista beaucoup plus d'un quart d'heure ; et ce fut quand s'éteignit au ciel la belle lueur orange, que l'eau reprit sa couleur normale.

Le matin de notre conversation sur l'étymologie de la mer Rouge, un bienveillant promeneur dit en passant près de nous :

— Messieurs, la cloche sonne le second coup, descendons, le couvert nous attend.

A bord, le premier coup de cloche dit : allez faire votre toilette si vous n'êtes pas présentable, et le second vous convie à aller sans tarder vous mettre à table.

— Déjà le déjeuner, dit un autre, et moi qui voulais auparavant changer d'effets ; j'étouffe dans mon vêtement d'hiver. Vous êtes prévoyant, vous, ajouta-t-il, en me regardant ! vous avez pris déjà le costume d'été ; si j'avais fait comme vous, j'aurais pu déjeuner à l'aise ; maintenant il est trop tard. La chaleur doit être insupportable en bas.

— Si vous avez trop chaud, vous demanderez qu'on agite le panka.

Notre déjeuner pris, non pas dans une étuve, car les premiers jours de chaleur il fait moins chaud dans l'intérieur du navire qu'en plein air ! tout le monde se retrouve sur le pont en costume d'été ; beaucoup de passagers ont même sur la tête le casque colonial ; des toiles tendues horizontalement forment couverture et, celles des bords servent de cloison ; nous sommes à l'abri des rayons solaires : on est partout à l'ombre; le soleil est si terrible dans ces parages qu'on ne saurait prendre de trop grandes précautions. Au cours de la traversée, on voit parfois, de grand matin un hublot s'ouvrir ; le navire ralentit sa marche, et sur une planche, on glisse à la mer une victime d'une insolation.

En décembre on a froid à Suez le matin et le soir ; trente-six heures après, on se trouve en pleine chaleur d'été. On peut alors sans crainte remiser ses vêtements d'hiver et se préparer à rôtir le jour et à bouillir dans sa sueur la nuit. L'homme le plus robuste ne pourrait résister à l'une ou l'autre de ces cuissons, si [illegible]

ne venait tempérer à chaque instant la violence de la chaleur. Sous l'influence de cette chaleur torride, on devient moins turbulent : on préfère s'étendre dans une chaise longue que de s'agiter. La chaleur est comme le froid, elle endort : la tension du système nerveux s'amollit, le foyer de l'intelligence s'engourdit ainsi que le corps qui trouve dans le repos un charme inexprimable : sortir de cette somnolente paresse leur est désagréable ; quelquefois cependant l'intelligence se révolte, se réveille et reprend passagèrement toute son activité.

Depuis notre entrée dans la mer Rouge, on laissait le navire poursuivre sa course et, bien souvent on oubliait où l'on était ; dans ces petites cités flottantes, on vit sans se soucier de leur déplacement.

Un jour, cependant, à la fin du déjeuner, un des passagers dit :

— Je crois que nous ne marchons plus.

— Il me semble, en effet, répond un autre, que nous sommes arrêtés.

Pour s'assurer du fait nous montâmes sur le pont. Nous sommes en panne au milieu de la mer et, hâtivement, notre œil explore de tous côtés l'horizon : mais ni continent, ni île, n'apparaît dans le champ de nos rayons visuels. La mer, heureusement, est calme et, comme un fier lutteur, notre navire reste immobile à sa surface.

— Qu'y a-t-il?

— Un accident à la machine.

— Allons-nous bientôt partir?

— Quand l'accident sera réparé.

— Est-ce sérieux?

— Non, un tuyau à remplacer, l'affaire d'une heure ou deux.

Rassurés par ces paroles, on attend patiemment. On n'est pas en danger, c'est le principal : le reste passe au compte des profits et pertes.

A l'arrière du bateau, un groupe se forme et suit de l'œil les évolutions d'un troupeau de sept ou huit requins, se promenant, comme de grands seigneurs, dans cet endroit de leur domaine. Ils avaient l'air bien doux et bien paisibles, et même civilisés, ces monstrueux et redoutables nageurs, pompeusement accompagnés d'un cortège de pilotes aux brillantes écailles. Ce cortège de poissons, à reflets lumineux, permet de suivre la marche des requins : on les perd de vue, une gerbe lumineuse, à peu près de leur taille, marque l'endroit où ils se trouvent.

Vers nous un groupe de matelots s'avance et fend la foule des

curieux : l'un d'eux a sur l'épaule un câble enroulé et terminé à un bout par une grosse chaîne, portant un hameçon aussi long que le bras et plus gros que le doigt ; arrivé près du bord, il amorce sa colossale ligne avec plusieurs kilos de tripes et de viandes de déchet. L'hameçon copieusement amorcé, est jeté à la mer. A peine avait-il touché l'eau, qu'il est happé par l'un des plus alertes et le plus vigoureux de cette bande de poissons monstrueux et voraces. Aussitôt quinze ou vingt personnes, les matelots en tête, tirent sur le câble, et en très peu d'instants le terrible glouton est hissé à bord. On l'étend sur le pont, au milieu d'un cercle de curieux se tenant à distance. On le touche du regard, mais personne ne s'approche .Il est pris, on en a encore peur et, on a raison, car il pourrait d'un petit coup de queue jeter son homme à terre et, sans lui dire gare, le blesser grièvement. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que deux autres requins, non moins monstrueux que le premier, se trouvaient sur le pont, étendus à ses côtés.. On les aurait tous pris si le signal n'était venu interrompre cette émotionnante pêche.

Quelques heures après, nous étions déjà loin.

— Qu'avez-vous fait des requins, dis-je à un matelot? Je ne les vois plus sur le pont.

— Les Chinois leur ont pris les nageoires ; ils nous ont dit, c'est délicieux ; on va se régaler. Le docteur a fait enlever à l'un d'eux la colonne vertébrale pour s'en faire une canne ; nous avons ensuite jeté ces trois monstres à la mer. Leurs frères, cousins, amis et connaissances pourront se régaler : mais il n'y en aura pas pour tout le monde, je vous le certifie, car les requins pullulent ici de tous côtés. Si un homme tombe à la mer, crac ! d'un seul coup de dent, il a un bras, une jambe coupée, ou la moitié du corps enlevée.Un requin vous opère avec la même facilité et bien plus prestement qu'un habile chirurgien. Si vous restez ici, n'allez pas vous baigner en pleine eau. A Aden, un Somalis a eu la jambe coupée, d'un seul coup de dent, par un requin et un autre le ventre complètement enlevé. Avez-vous vu pendant la pêche un de mes camarades avec un pied enveloppé?

— Oui ! j'ai surtout remarqué l'acharnement qu'il mettait à tirer malgré son pied malade ; il était de vous tous le plus empressé.

— Eh bien ! en démarrant de Suez, il est tombé à la mer, et au lieu de chercher à nous rattraper, il s'est dirigé en nageant vers une bouée et, en nous attendant, s'y est accroché. Nous avons stoppé, mis une embarcation à la mer, et l'on a été le cueillir.

— Est-ce un requin qui lui a mordu le pied?

— Non, il s'est blessé en voulant grimper sur la bouée ; mais il nous a dit : « En vous attendant, je n'ai eu qu'une crainte, celle d'être dévoré par les requins. Tout le temps j'ai eu cette pensée ; à chaque instant j'avais peur d'être pris. »

— Ce que vous venez de me dire m'explique l'acharnement presque féroce qu'il mettait à les sortir de l'eau ; il voulait se venger de la peur qu'il en avait eue. Je ne me suis pas aperçu de sa chute à notre départ, ni de notre arrêt pour le repêcher.

— Nous sommes partis de grand matin, et vous dormiez probablement.

— C'est plus que probable, c'est certain. C'est égal, vous avez un rude métier.

— Ce n'est rien sur un bateau à vapeur ; c'est sur un bateau à voile qu'il faut trimer, surtout par un mauvais temps et quand tout est gelé. Ah ! comme vous le dites, ces moments-là sont rudes.

— Et dangereux.

— Le danger, on n'y pense pas, on est habitué, c'est le métier qui le veut.

— Vous êtes des braves ; mais dites à votre camarade que les requins l'auraient mangé, s'ils l'avaient pris ; et, qu'il aurait dû leur rendre la pareille, en dévorant, jusqu'au dernier morceau, les trois que vous avez capturés.

— Ça, c'est une idée ; je ne manquerai pas de lui dire, afin qu'il en profite à la première occasion. Il n'arriverait pas, cependant, à leur rendre tout à fait la pareille.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il n'irait pas aussi vite qu'eux en besogne.

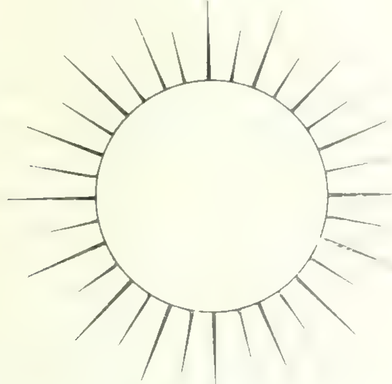
A quatorze nœuds à l'heure le bateau file sur Périm ; les passagers, le soir, voient dans son sillage de petits corps brillants comme des étoiles et, comme de pâles lunes, de larges disques phosphorescents, c'est-à-dire des noctiluques, des méduses et autres animaux marins qui, troublés par l'hélice, deviennent lumineux.

En traversant le détroit de Bab-el-Mandeb, nous longeons à distance la côte de l'île Périm aux crêtes sombres et aux plages blanches. Rien à sa vue ne réjouit l'œil. C'est l'île de la désolation se dressant au milieu du détroit des Trépassés. A quelque milles plus loin, la vue des îlots des Trois-Frères est loin d'atténuer la mélancolique impression produite par Périm : ils paraissent bien plus tristes et plus désolés encore.

Enfin nous approchons ; l'impatience énerve ; le temps passe moins vite : Périm a disparu comme un caillou abandonné au milieu d'une route. Nous obliquons à droite : nous sommes dans le golfe

de Tadjourah; encore quelques tours d'hélice et nous serons rendus. Préparons-nous, nous arrivons au but. Nous allons voir Obock, la ville, le village, la bourgade, le bourg, tous les qualificatifs lui conviennent : par son flafla administratif, c'est une ville capitale; par le nombre de ses habitants, c'est un canton; par son commerce une commune; par le luxe de ses monuments, une pauvre bourgade.

Voici à l'arrivée le panorama d'Obock avant d'apercevoir les maisons de cette capitale.





Pl. 3. — Obock vu du bateau

CHAPITRE II

Obock

Obock, Obock, Obock ! tout le monde est sur le pont : en joue lorgnettes et longues-vues ! Nous sommes près du premier phare, tour solitaire dressée sur la falaise d'un vaste plateau, qui semble s'étendre au loin jusqu'au pied des montagnes. Maintenant nous voici en face d'un large val, encaissé entre les pentes abruptes de deux plateaux immenses. Sur le plateau situé à notre gauche, le regard est attiré par une maison cubique, éclatante de blancheur, qui repose sur le sol comme une boîte à thé sur un guéridon. En avant de ce monument, se tient, en sentinelle raide et immobile, la tour du second phare ; elle masque bien un peu, mais elle n'atténue pas l'austère régularité de ce vaste édifice. A quelques pas de ce castel, dans l'intérieur des terres, on aperçoit moins distinctement plusieurs bâtiments de dimensions variables et de construction uniforme ; c'est le quartier administratif, dont la maison cubique, palais du gouverneur, est le pompeux ornement : enfin en contre-bas de ce plateau, et en face du palais, on voit, sans le moindre enthousiasme, s'aligner au bord de la mer des maisons blanches, perdues dans un fouillis de paillottes. Ce bas-quartier, dominé par le précédent, est l'Obock commercial.

Sur le bord du plateau opposé, la vue se porte sur la Facto-

rerie et le Pénitencier, établissements éloignés de la ville d'un kilomètre environ. En plongeant le regard dans le vaste ravin encaissé entre ces deux plateaux, on aperçoit, au loin un bouquet de verdure : c'est le Bois de Boulogne de la localité. Là se trouve un jardin à la fois potager et d'agrément. Pour jouir de son agrément, il faut faire à travers une plaine aride deux kilomètres au moins, et endurer tout le long de la route les insupportables et brûlantes caresses des rayons du soleil, faisant monter le thermomètre à 55 degrès. On parvient ainsi le corps en nage à se procurer le plaisir d'avoir au-dessus de la tête l'ombre de grands arbres plantés de distance en distance. Sous ces arbres, l'on peut, en arrosant souvent, faire sortir de terre des plantes comestibles. Avec une dépense de cinq francs, on fait pousser un choux, une botte de radis, de poireaux ou de carottes. O les carottes ! à Obock, comme partout, on les cultive en grand, et comme partout aussi, on ne les tire pas toutes des jardins maraîchers.

Tel est, vu du bateau, le panorama d'Obock : à gauche le plateau de la ville administrative entourée, comme une demeure seigneuriale, d'un large fossé ; en contre-bas, sur le bord de la mer, la ville commerciale bâtie sur un plateau nain, se prolongeant dans l'ouverture du ravin comme une petite langue de terre. Une large voie de communication établit les rapports entre les habitants de la ville bourgeoise et ceux de l'enceinte administrative, distantes l'une de l'autre d'une centaine de mètres. Au milieu du ravin coulent, quand il a plu, les eaux torrentielles de la Moya, dont le lit est presque toute l'année à sec. Au loin, dans le ravin, un peu de verdure et, sur le bord du plateau de droite, deux vastes constructions, éloignées l'une de l'autre, la Factorerie et le Pénitencier. Il existe également sur le plateau du domaine seigneurial, en dehors de son enceinte et assez loin dans les terres, un ermitage, où se trouvent d'un côté les anachorètes de notre religion, et de l'autre de saintes filles adressant à Dieu des prières, et soignant les malades quand l'occasion se présente.

Nous sommes dans le port, on a jeté l'ancre.

Les passagers regardent d'un œil stupéfait les habitants de la contrée : les uns sont dans des barques et les autres dans l'eau, nageant, s'agitant et criant comme des diables sortis de l'enfer. Quand on entend ces cris auxquels on ne comprend rien : quand on voit ces corps grêles aux souplesses de singe, ces figures noires percées de trois trous blancs, les yeux et les dents d'une bouche grimaçante, on ne prendrait jamais ces êtres pour des hommes. Celui qui n'a pas l'esprit bourré d'une forte dose d'études scientifiques subit cette impression et croit voir des singes.

Pour se distraire, on leur jette à la mer de la menue monnaie, et l'on voit aussitôt plusieurs de ces corps noirs plonger et revenir quelques secondes après à la surface ; l'un d'eux lève une main en l'air, et vous montre, d'un air triomphant, la pièce qu'il a pu saisir avant qu'elle ait atteint le fond. Cet amusement distrait, sans atténuer la préoccupation et l'ennui de quitter ses compagnons de route pour vivre au milieu de ces noirs. On serait enchanté d'un retour immédiat ; la perspective d'un séjour prolongé dans un pays semblable vous énerve, et vous fait regretter celui qu'on a quitté. Vains regrets, retour impossible ! il faut s'exécuter : Le bateau va en Chine ou à Madagascar, il nous éloignerait bien plus encore de la France.

L'esprit sans pensée, le corps sans volonté, on descend machinalement l'échelle du navire ; on s'asseoit dans l'une des barques de ces hommes noirs, qui crient tous et gesticulent comme des forcenés. C'est fait, la barque s'éloigne du bateau et se rapproche du rivage, elle n'en est plus qu'à cent mètres ; elle s'enfonce dans le sable ; l'eau manque de profondeur, elle ne peut pas aller plus loin. Il faut maintenant monter sur les épaules de nos noirs matelots, à moins qu'on ne préfère se mettre à l'eau. On est libre mais après une hésitante réflexion, on se laisse porter. Cette décision prise on ose s'asseoir sur les bras de deux de ces hommes se tenant les mains, ou on monte à califourchon sur les épaules de l'un d'eux. Ce moyen de transport n'est pas sans appréhension, on craint à chaque instant que sa monture ne fasse un faux-pas, et ne vous entraîne dans sa chute. Enfin, sans incident, on se sent sous les pieds la terre ferme ; une détente se produit dans tout l'organisme et, d'un pas alerte, on se dirige vers l'hôtel, en ruminant dans sa pensée le projet de revenir en France par le prochain courrier.

Allons ! un peu d'énergie et de volonté, ne nous laissons pas abattre : l'impression produite par ce monde inconnu va bientôt disparaître. Pourquoi regarder d'un œil mélancolique le départ du bateau qu'on vient de quitter? laissez-le partir, et que votre courage soit à la hauteur des paroles de ce brave : *J'y suis, j'y reste*.

Le bateau s'éloigne, s'éloigne, on le suit des yeux ; on ne voit plus que sa fumée dans le lointain, tout disparaît; on ne voit plus maintenant que la mer étalant à perte de vue sa barrière, en ce moment infranchissable. Nous sommes ici loin de notre patrie, nous la reverrons plus tard. Allons à l'hôtel.

L'hôtelier est Français ; il est tout guilleret, il se réjouit intérieurement de notre arrivée. Avec empressement et aménité il

nous offre ses services, nous montre à chacun une chambre et commande à son boy d'y déposer nos bagages. Si on est plus de quatre, les derniers arrivés n'auront la nuit pour se coucher, qu'un hangareb installé dans le magasin, la salle à manger ou dans tout autre endroit où un espace vide, permettant de dresser cette primitive couchette. On aurait tort d'être exigeant en voyage ! Là on doit s'attendre à tout ; surtout à se coucher non pas où l'on voudrait, mais où l'on pourra. On dort bien partout quand on est fatigué, et la nuit se passe sans s'en apercevoir. L'hangareb, dans toute cette contrée, est le lit national, on n'en connaît pas d'autres ; celui du prolétaire a très souvent des cordes rompues et des pieds peu solides, mais, sauf cela, il ne diffère en rien de celui du riche. S'il y a ici comme partout inégalité dans la fortune, il y a égalité dans le meuble du repos.

Nous voici installés ; tout le monde dans l'hôtel parlant notre langue, on appelle, on commande, on converse, et on oublie où l'on est. Notre vieille gaieté gauloise a repris le dessus ; on est à plus de mille lieues de France, et on croit se trouver avec quelques voisins dans une auberge de province.

Notre hôtel est à la fois le plus aristocratique et le plus démocratique d'Obock. Tout le monde y descend, et tout le monde y est bien reçu, en payant. Ce n'est ni à son luxe, ni à son manque de confortable qu'il doit sa renommée et la vaste étendue de son hospitalité : il est le seul ; il faut s'y rendre à moins d'aller loger chez l'habitant.

L'absence de concurrents permet à l'hôtelier de recevoir ses clients à la bonne franquette, et le dispense d'exagérer le grandiose de son hôtel et le luxe de son installation. On y est à l'abri, c'est le principal ; on a en outre l'avantage de ne pas s'essouffler à monter cinq à six étages pour arriver haletant, harassé, dans sa chambre. Elles se trouvent toutes au rez-de-chaussée, on y entre de plain-pied, rien de plus agréable et de plus avantageux pour un homme fatigué, un vieillard, un paralytique, un cul-de-jatte ou tout autre impotent.

Notre hôtel est aligné sur la grande rue d'Obock qu'il domine de toute la hauteur de son rez-de-chaussée. Une spacieuse véranda se déroule dans toute la longueur de sa façade et, en arrière, faisant suite, une immense salle, ou plutôt un vaste hangar dont le toit est soutenu au milieu par des colonnes de bois. C'est la pièce de résistance, elle sert à la fois de magasin et de salle à manger : dans ses murs latéraux s'ouvrent deux chambres à coucher, les deux autres, qui leur font suite, ouvrent sous la véranda; derrière ce bâtiment se trouve, en contre-bas d'un à deux mètres, une cour

assez vaste, autour de laquelle on a construit des servitudes, cuisine, débarras, buanderie et autres communs.

En arrivant à cet hôtel, rien, absolument rien ne nous ayant réjoui la vue, on se regardait tristement sans raison ; maintenant qu'on y était installé, on était gai sans cause.

Le corps rafraîchi, l'esprit réconforté, on ne tenait plus en place : on avait, poussé par la curiosité, le désir de sortir, de se promener, d'arpenter les rues de la ville, de toiser les habitants et surtout de scruter du regard les habitantes ; cela se comprend après douze jours de traversée et de rigoureuse abstinence ; c'est plus que suffisant pour éveiller dans l'homme des ardeurs juvéniles. Jadis je m'en suis rendu compte ! maintenant, je suis votre serviteur. Je vais, en tout bien tout honneur, me joindre à votre promenade : je vous servirai de cicerone, ne m'en demandez pas davantage. Allons, êtes-vous prêts? Avant de sortir mettez votre casque et n'oubliez pas votre parasol : si votre ardeur est grande, celle des rayons du soleil l'est bien plus encore ! N'y soyez pas indifférent : ne faites pas les matamores, car leur ardeur pourrait en un instant vous guérir de la vôtre et vous priver du reste de vos jours.



Pl. 4. — La grande rue d'Obock

Vous êtes prêts, en marche ! Nous sommes ici dans la grande rue, ouvrez vos parasols. Cette grande rue d'Obock est son boulevard des Italiens, ses allées de Tournis, sa Canebière, tout s'y concentre hommes, bêtes, commerce, distractions. La hauteur des maisons alignées en bordure n'empêche pas l'air d'y circuler librement, ni les rayons du soleil d'y pénétrer à l'aise ; celle-ci cependant a deux étages, c'est inouï, voyez les autres : presque toutes n'ont qu'un rez-de-chaussée. Si, à votre retour en France vous voulez donner à vos amis une idée assez nette de cette vaste rue, vous la comparerez à une route départementale traversant un gros bourg ; la seule différence est qu'une grande route se prolonge indéfiniment et qu'on y voit passer des cavaliers et des voitures, alors qu'ici la route se termine aux deux extrémités du village, et qu'on n'y voit jamais que des piétons à deux et quatre pattes.

Plaçons-nous au milieu : vous allez juger de son étendue et de sa rectitude. On a dû la tracer au cordeau car de chaque côté les maisons en bordure sont sévèrement alignées sur deux droites parallèles ; sa largeur est bien grande, mais le peu de hauteur des maisons la fait paraître exagérée. Le matin avant le lever du soleil et le soir après son coucher, on y prend l'air, on y respire ; au milieu du jour, quand le soleil darde ses rayons sur le sable dont elle est pavée et sur la façade des maisons, c'est une fournaise, on y étouffe, on y cuirait dans sa sueur en moins d'une heure.

Pendant le cours de ces heures pénibles, prenez garde à votre tête, ne la découvrez sous aucun prétexte, pas même pour saluer, en passant, notre cher gouverneur : il vaut mieux encourir l'inimitié des potentats petits et grands ou de dimensions intermédiaires, que celle du soleil. Dans ces pays-ci, du reste, personne ne se découvre en signe de respect, le plus humble des habitants peut se présenter devant le plus haut personnage sans ôter sa coiffure.

Cette rue s'étend sur une surface plane, mais à son extrémité nord-ouest, elle dévie un peu, et monte assez rapidement, pour arriver sur le plateau administratif. Si vous voulez gravir avec moi cette petite montée, et pénétrer dans l'enceinte du gouvernement, par l'entaille aussi large que la rue, ménagée dans le parapet, le fossé et la contrescarpe de cette forteresse, nous allons trouver en face de nous le palais du gouverneur, vu à notre arrivée et, à distance respectueuse, le local du trésorier-payeur, le mess des officiers, l'hôpital, la poste et autres locaux inoccupés. Presque tous ces bâtiments supportés par des poutres sont maintenus en l'air à un mètre du sol. Ils ont un peu l'aspect de granges



Pl. 5. — Bâtiments des employés de l'Administration ; au loin, dans la plaine, le couvent des Frères et des Sœurs

ou de greniers : mais dans ces pays-ci on n'y regarde pas de si près, le principal est d'avoir un abri ! leur élévation au-dessus du sol, laissant un mètre de vide au-dessous de leur plancher, empêche les bêtes, plus ou moins désagréables et quelquefois dangereuses, de monter dans l'intérieur de ces logis. Le même modèle, à peu de chose près, a servi de plan au constructeur de ces monotones bâtiments, faits d'une carcasse de fer qui maintient des cloisons de planches ou de briques et soutient une couverture de zinc ondulé. Ils sont tous isolés et semblent courir les uns après les autres. Des treillis, formant les tracés de larges rues, assignent à chacun d'eux une vaste cour carrée. Le tracé des rues a dû être fait après coup, car de ces bâtiments les uns ont pignon sur rue et les autres sur cour. La plus utile et la moins laide de toutes ces constructions est cette haute colonne montante servant de phare, placée en avant : à quelques mètres en face du palais du gouverneur elle n'est pas en harmonie avec les autres bâtiments, mais ne nuit en rien à la monotonie de ce spacieux village, aux très rares maisons. La vaste boîte à thé, résidence du potentat, manque d'élégance et de beauté, mais, comme la robe pudique d'une jeune mariée, elle éclate de blancheur. Inclinons-nous, Messieurs, de ce palais rayonne la puissance. Vous êtes dans l'une de nos colonies et dans nos colonies un gouverneur est roi.



Pl. 6. — Le Palais du Gouverneur

Maintenant, volte-face, allons à l'autre bout. Ici la rue débouche dans un terrain vague et sablonneux : vous la voyez, elle s'arrête brusquement aux deux dernières maisons. On dirait que ces deux maisons se sont entendues pour se mettre en alignement. Du côté de la plaine, l'espace inoccupé est bordé de paillottes se continuant jusqu'à l'extrémité du plateau où, réunies en nombre, elles forment un petit village, séparé de la ville par le terrain vague que je viens d'indiquer. Vous ne savez pas ce que c'est, ce petit village? Approchez votre oreille, je vais vous le dire tout bas : C'est la Cythère d'Obock, le séjour voluptueux des prêtresses de Vénus. O versatilité des choses ! à ce bout de la rue, la servitude, la misère, à l'autre, le pouvoir, l'opulence, et aux deux bouts un foyer de jouissance.

C'est dans l'ordre des choses, chacun de nous ici-bas, dans cette vallée de larmes, fait ce qu'il peut pour adoucir son sort. Le chef commande, le magistrat juge, l'avocat plaide, le médecin soigne, le prêtre prie, l'artisan fabrique, le paysan cultive, le citadin consomme, et tous n'ont qu'un seul but : Vivre, et augmenter le plus possible les satisfactions de l'existence. Dans ce milieu, la femme reste dans la sublimité de son rôle sans s'inquieter du pivot social auquel sa chaîne est rivée ; reproduire est son ambition, élever et chérir ses enfants le plus vif de ses désirs. Lorsque sous l'influence d'un penchant naturel, elle perd la raison et se laisse entraîner, elle est plus à plaindre qu'à blâmer : On lui doit le respect, comme on doit le respect à une personne malade.

Les maisons, en alignement sur la grande rue, sont construites avec des moellons extrait des bancs madréporiques de la plaine et de ceux de la mer : elles ne sont pas, comme les Pyramides, construites avec d'énormes blocs formés par agglomération de graviers et de Nummulites, mais avec des blocs de Porites taillés. Une chemise de crépi, blanchi à la chaux, leur donne un air propret et unit leur surface.

Leur toit est rasé, c'est un plancher recouvert d'une épaisse couche de mortier durcie au soleil. Quand la pluie tombe à flots sur ce revêtement elle filtre à travers : il pleut alors dans la maison aussi fort qu'au dehors. Les quatre murs, s'élevant de plusieurs centimètres au-dessus de cette plate couverture, la transforment en terrasse : sur laquelle en plein air, on étend le jour le linge lessivé et, où le soir, on va prendre le frais. A ce moment on jouit là, loin du sol, sous la voûte éthérée, de la réconfortante fraîcheur de la brise, qui caresse le corps de sa douce influence et lui enlève peu à peu l'accablement produit par la chaleur du jour. Un indéfinissable bien-être s'infiltre dans tout l'organisme et l'on se sent heureux.

Toutes les maisons sont sobres d'ouvertures, la porte et une ou deux, rarement plus, très petites fenêtres. La porte de dimension normale, supplée pour l'éclairage et l'aération à l'étroitesse des fenêtres, car celles-ci, réduites assez souvent à de simples meurtrières, ne laissent pénétrer dans l'intérieur de la maison qu'une très petite quantité d'air et de rayons lumineux : C'est bien ! mais les murs, chauffés toute la journée, finissent par échauffer l'intérieur des demeures et les rendent le soir pénibles à habiter. A ce moment on monte sur sa terrasse, on s'étend sur le pas ou sur les côtés de sa porte. Aussi, dans ces contrées, quelques propriétaires font-ils bâtir hors de leur maison, de chaque côté de la porte, un lit de repos sur lequel ils s'étendent et fument ou sommeillent, en attendant que la fraîcheur ait pénétré dans leur chambre avant d'y entrer pour y passer le reste de la nuit.

A Paris, ce n'est pas sur le toit de sa maison qu'on passe ses soirées ; c'est sur le trottoir des boulevards envahi presque en entier par les tables et les chaises des cafés. On se greffe à une table, on sirote une consommation et on voit se dérouler le ruban des passants. On laisse ainsi s'écouler la foule et les heures, en prenant le frais, sans oublier de prendre un liquide pour se dessécher le palais et s'arroser l'estomac. L'oisiveté, la paresse, le désœuvrement sont les trois haridelles qui traînent les Parisiens aux tables des cafés; plus tard c'est un besoin contracté par l'habitude.

L'homme des pays chauds a trop de peine à se remuer pour courir après des rafraîchissements, des centres d'oisiveté, et de paresse, il est, malgré lui, naturellement paresseux ; c'est pourquoi il préfère s'étendre à côté de sa porte dans l'ombre de sa maison, et laisser sans les compter se succéder les heures: il fume quelquefois avec une molle lenteur un narguilé ou un chibouk, mais le plus souvent, la paupière demi-close, il voit devant lui, d'un œil indifférent, circuler promeneurs affairés ou passagers.

Cette vie en plein air me rappelle une de mes promenades

> Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
> Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger.

J'avais depuis longtemps franchi le Pausilippe et, en suivant le bord de la mer, j'étais arrivé en face de la Grotte du Chien. Saisi par le désir de voir cet attrait des touristes, je pris à travers champs des sentiers inconnus; je marche plus d'une heure, je me trouve à l'entrecroisement de deux chemins; je ne sais lequel prendre, j'étais égaré.

Le soleil avait déjà franchi les deux tiers de l'espace qui sépare le zénith de l'horizon, et j'étais seul, perdu au milieu de la plaine et beaucoup trop éloigné de Naples pour pousser plus loin des investigations qui pouvaient me conduire à coucher le ventre à jeun sur le bord d'un fossé. Cette déplaisante perspective me fit rebrousser chemin, et pour m'orienter, je cherchai des yeux le Pausilippe. Dans cette direction, je pris alors d'un pas incertain et l'esprit préoccupé, un sentier étroit et solitaire. Un grand quart d'heure s'écoule sans savoir où je suis, sans rencontrer personne ; aiguillonné par l'inquiétude, je fis d'un pas rapide de grandes et énergiques enjambées. J'allais vite, très vite et le temps me paraissait long. Tout à coup, ma poitrine oppressée se dilate, j'éprouve un grand soulagement, je viens d'apercevoir le cailloutis blanc d'une grande route. Pour reprendre haleine, je m'asseois sur l'un de ses bords et d'un regard amical, j'embrasse cette large et belle voie; comme elle portait les traces d'un continuel passage de voitures et de piétons, la pensée me vint qu'une route pareille ne pouvait aboutir à nul autre endroit qu'à Napoli. J'avais appris que Naples s'appelait Napoli. Comme j'éprouve un certain contentement à me servir des mots usuels dans le pays où je me trouve, je me suis encore donné en cette occasion une peine inutile ! On me comprenait mieux en français qu'en italien ; je disais bien les mots, mais je n'avais pas l'*acent*. Aucun Italien n'a pu comprendre ce que je voulais dire, lorsque sortait de ma bouche, le mot *dolce*. Cela ne m'empêcha pas, quand je fus reposé, d'adresser la parole

en italien à la première personne que je rencontrai ; après l'avoir saluée, je lui dis, Napoli, et de mon bras dressé j'indiquais du doigt la direction où je supposais se trouver Naples. Sa réponse m'ayant paru affirmative, je la saluai de nouveau. A partir de ce moment mon pas devint alerte et, pour en soutenir la cadence, je me mis à chanter.

Arrivé à Fiori-Grotta, où de chaque côté la route est bordée d'un rang bien aligné de très hautes maisons, je penchais la tête en arrière pour permettre à mon regard d'atteindre leur cinquième étage. Elles sont séparées de la route dans toute la longueur de la ville par des larges trottoirs ; je pris celui de droite, où, à l'ombre des maisons, je n'avais pas à supporter les rayons du soleil couchant : ce trottoir était à perte de vue couvert de monde : « Fiori-Grotta est en fête, me dis-je, en voyant se dérouler devant moi ce long ruban humain; heureux hasard... ralentissons le pas, et d'un œil curieux je vais y prendre part. »

Entre la foule et les maisons, était heureusement ménagé un étroit passage, dans lequel je m'engage d'un pas tranquille, l'œil fixé sur les groupes interrompus des citadins. Les uns après les autres je les passais tous en revue. Je m'étais trompé, Fiori-Grotta n'était pas en fête ; ses habitants, avaient simplement déserté l'intérieur de leurs demeures et élu domicile sur le bord de la route où ils étaient paisiblement installés. Chacun d'eux se livrait à son occupation : les uns fabriquaient des objets de leur métier, les autres s'abandonnaient aux douceurs du farniente : les enfants, les vieillards et les malades reposaient dans leurs lits, les désœuvrés causaient, les dormeurs rêvaient, les musiciens remplissaient l'air d'une pétillante musique, les artisans travaillaient, les vieilles grand'mères cherchaient avec amour les poux de leurs petits-enfants, les mamans faisaient la cuisine, et les jeunes filles jetaient de tous côtés, comme des pièges subtils, des regards langoureux.

Les maisons étaient vides, les trottoirs étaient pleins, comme dirait un écrivain du jour : C'était par un beau soir d'automne, eut ajouté un maître du passé, *l'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable*, un fragment poétique de la vie champêtre venait de se dérouler sous mes yeux et de me révéler tout le charme de la vie en plein air.

A peu de distance de Fiori-Grotta une autre curiosité m'attendait, le vaste et antique tunnel du Pausilippe qui me permit de passer sous la montagne pour arriver à Naples.



Fig. [illegible] — Le tunnel [illegible]

CHAPITRE III

Excursion dans Obock. — Les Magasins, les Danakils et autres Curiosités

Dans Paris, dans nos villes de province, et même dans nos villages, on rencontre partout des cafés tentateurs. Pour augmenter l'attrait de ces agréables séjours, on ajoute souvent à la consommation les chants, la musique et autres attractions, auxquelles l'homme se laisse facilement entraîner. Saint-Antoine, seul, a su se préserver de l'une d'elles, en fixant son regard sur une tête de mort, et en se bouchant de ses doigts les oreilles, afin de n'entendre du ciel que les mystérieux et séraphiques concerts et, plein d'espoir dans une vie future, d'absorber toute sa pensée dans une pieuse méditation. Par désœuvrement bien plus que par besoin, homme et femme contractent l'habitude d'aller s'asseoir aux petites tables d'un café.

Pour attirer le client, on ajoute encore aux consommations : les sirènes quotidiennes, séduisantes gazettes qui sont servies à souhait et gratuitement offertes jusqu'au moment du départ. Qu'on est heureux en pays civilisé !... On sait quand une femme fait son mari cocu.

Obock, moitié civilisé, moitié sauvage, n'a pas son journal, mais il est pourvu de cafés à l'européenne et de cafés indigènes ; ils ne sont pas nombreux, mais il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Pour nous, Européens cosmopolites, les cafés indigènes sont de beaucoup les plus intéressants : Sous un toit de feuillage soutenu par des poteaux, sont rangés de petites tables, des bancs, des chaises, et des canapés rustiques, le tout mal équilibré et rarement essuyé. Ce mobilier est si primitif et si peu tentant, qu'il n'est encore venu à l'idée de personne, de demander l'adresse du fabricant. Sous ce hangar ouvert de deux ou trois

côtés, quelquefois d'un seul, les oisifs se réunissent ; ils causent, jouent ou prennent du café, quand ils ont quelques sous dans la poche.

Ce n'est pas engageant, mais puisque nous sommes devant celui-ci, entrons et ne nous retirons pas sans prendre une tasse de café. Tenez, je vois là-bas derrière ce double rang de consommateurs une table inoccupée ; allons, pas de fausse honte, suivez-moi ; il faut voir et toucher pour bien juger des choses. Asseyez-vous,



Pl. 8. — Un Café indigène

je vais commander : Boys, cafés ! L'attente n'a pas été longue : le café est servi ; ne regardez donc pas votre tasse, refoulez vos haut-le-cœur, et buvez chaud à petites gorgées. Nous sommes ici tout près du pays du Moka ; il faut en profiter ; avec deux sols seulement, on peut s'en payer une tasse et en offrir une à son ami, j'allais dire une amie, mais je me suis heureusement retenu : Avec des gens sérieux, il faut savoir chasser le naturel et prendre un air sérieux. Du reste ici les femmes ne vont pas au café : d'abord elles ont trop à faire, et d'ailleurs on ne leur permet pas cette distraction, et leur permettrait-on, elles n'en auraient certes pas le loisir ; ce n'est pas comme en France, où la femme passe

son temps à des futilités et peut aller, si bon lui semble, au café sans que son mari s'en aperçoive. Ici, les maris riches mettent leurs épouses sous scellés; les moins fortunés leur laissent les soins du ménage et les obligent à pourvoir chaque jour à la nourriture de toute la famille. Le mari est guerrier, son rôle est d'assurer sous son toit le repos et la tranquillité,de protéger le sol de la patrie et de s'occuper des intérêts sociaux ; il n'a d'autre fatigue que de porter ses armes ; il chique, quand il a du tabac, et il passerait volontiers ses loisirs au café si ses moyens le lui permettaient. Privés de cette distraction, ces guerriers passent leur temps à causer, se promener, dormir: un Apharras prend du repos pour toute la famille, et la femme de la fatigue pour tout son monde.

Il y a, on le voit, compensation, ce qui rétablit l'équilibre dans le ménage: un équilibre stable et de longue durée, car la femme, en se mariant, connaît le sort qui lui est réservé : Elle sait qu'elle aura des enfants, et elle en désire ; elle sait qu'il lui faudra travailler pour son époux et ses enfants, elle y est préparée, elle ne comprendrait pas qu'il en fût autrement.

Les maris du reste sont peu exigeants; si leurs femmes peuvent leur procurer de quoi rassasier la moitié de leur faim, ils sont non satisfaits mais contents, et le soir dans la paillote bien close, ils leur donnent le témoignage de leur contentement. Nous verrons dans un autre chapitre que beaucoup de Danakils ne prennent, une fois par jour seulement, que du lait pour toute nourriture : ils jeûneraient d'un bout de l'année à l'autre, si les jours de fêtes ou plutôt de festin, car en Apharras il n'y a pas de fêtes sans festin, s'ils ne mangeaient de la viande à satiété.

Les quelques cafés indigènes installés à Obock sont d'importation arabe. Je ne crois pas qu'il en existe dans les autres villes d'Apharras; ce n'en est pas le désir qui manque à ces pauvres nomades, ils feraient volontiers comme tout le monde s'ils pouvaient avant tout assouvir leur faim.

Bravo, Messieurs, je vois avec plaisir que mon verbiage ne vous a pas empêchés de vider vos tasses; tout en parlant, je vous regardais faire, vous vous êtes conduits en braves, je vous exhibe mes félicitations : Tous comme un seul homme, vous avez pris vos tasses d'assaut, aucun de vous n'a sourcillé, n'a fait la grimace : c'est bien, très bien ! car on avait l'œil sur nous ; la plus légère défaillance eût jeté la défaveur sur tous les hommes à peau blanche. C'est bien ! oui ! mais voici le douloureux moment ; je vous ai invité : c'est à vous de payer. Que d'empressement à mettre la main à la poche, on dirait que votre argent la brûle, modérez un peu ce désintéressé emportement, on pourrait mal

l'interpréter ! un seul de vous suffit pour régler la dépense, avec pleine et entière liberté d'y ajouter un pourboire; mais je vous avertis, c'est en dehors des habitudes ; il n'en sera pas pour cela plus mal reçu, une gratification est la bien venue partout : Petit blanc, petit jaune, petit nègre reçoit toujours avec plaisir ce qu'on lui donne. Cependant ici vous ne saurez pas si votre pourboire fera plaisir ; aucun remerciement, aucun trait du visage ne vous attestera de la satisfaction ; il pourrait même se faire qu'en réponse à votre générosité on vous servît une autre tasse de café ; vous pouvez donc, sans perdre en considération, négliger le pourboire ; du reste ceci vous regarde, mais en donnant, sans pourboire, un sou par chaque tasse, vous agirez encore en grand seigneur, il m'est arrivé de m'en faire servir deux pour la même somme.

— On ne vous prendra jamais au sérieux, Monsieur le Docteur dit un convive : qu'on donne une tasse de café pour un sou, passe encore, mais deux ! vous n'auriez pas seulement deux tasses d'eau de chicorée, et encore moins deux tasses de glands doux : ce qu'on vous a fait prendre, c'était de l'eau chaude sans sucre, colorée en noir avec quelque ingrédient.

— Vous vous trompez, c'était du café semblable à celui que vous venez de boire, comment l'avez-vous trouvé?

— Ni bon, ni mauvais ; mais il n'a pas le goût de celui que nous buvons en France. Si c'est ça du Moka, ce n'est pas moi qui le ferai renchérir ! je préfère l'autre, celui qu'on nous sert à Paris.

— Votre réflexion me plaît, mon cher compatriote ; en effet le café que nous venons de prendre, est plus astringent et n'a que vaguement le goût de café ; c'est cependant du pur Moka. Si vous n'en trouvez pas de pareil à celui-ci en France, c'est qu'on le garde dans le pays pour la consommation de ses habitants.

— Il y a cependant du Moka en France, dit un autre convive, je vous le certifie ; j'en ai bu, chez mon oncle, qui lui venait directement de l'Arabie ; il en vendait et, pour le rendre meilleur, il y mêlait du Bourbon et du Martinique : le Moka seul ne fait pas de bon café, il faut qu'il soit mélangé. Si on avait fait comme mon oncle en mélangeant par tiers à celui-ci du Bourbon et du Martinique, le café qu'on vient de nous servir, eût été excellent.

— Je suis de votre avis, ce mélange l'eût rendu infiniment meilleur, mais pour excellent ! permettez-moi d'en douter ; d'abord ce que vous venez de boire n'est pas à proprement parler du café, il n'en est pas entré un seul grain dans sa confection : c'est avec l'enveloppe qu'on a fait cette infusion. Les habitants de ce pays font comme nos campagnards, ils vendent le meilleur de leurs récoltes, et gardent les déchets pour leur alimentation. Les

grains de café, comme les noix et les châtaignes, sont enfermés dans une coque, dite mésocarpe : la différence entre ces fruits est qu'à maturité, la coque du café ne se fend pas comme les deux autres, pour laisser échapper les grains : il faut rompre, en passant le fruit sous une meule, cette enveloppe dure et coriace : quand elle est broyée, on peut alors faire le triage et mettre d'un côté les grains et leur enveloppe brisée de l'autre. Les grains sont vendus et exportés, et l'on garde l'enveloppe qui, torréfiée, moulue et infusée, donne le café que vous venez de boire. Nos vignerons n'agissent pas autrement, ils vendent le jus de leur raisin et font, avec la râpe, les pépins et la peau, le tout arrosé d'eau et macéré ensemble, de la piquette pour leur consommation. L'homme est partout le même : seulement ses habitudes sont plus ou moins soumises à la fertilité du pays. Dans tous les pays producteurs où l'écoulement des denrées est facile, l'homme vend ce qui lui donne le plus de revenu, et consomme ce qu'il ne peut pas vendre ou ce qui ne lui rapporterait que très peu de chose.

Si vous êtes satisfaits, nous allons reprendre notre promenade. Voici la boutique d'un boulanger européen ! approchez donc, et regardez attentivement dans l'intérieur, sans cela il vous serait impossible de vous douter que dans ce fournil on fait et l'on vend du pain qui peut lutter sans trop de désavantage avec le pain fabriqué en Europe ; il est même infiniment meilleur que celui qu'on y mange, non seulement dans la campagne, mais encore dans beaucoup de grandes cités. Suivez-moi. Cette échoppe au mur noirci, cette boutique enfumée, donnez-lui le nom qui vous conviendra, est la cuisine d'un restaurateur indigène : regardez, il essuie à son corps ses mains graisseuses ; sa peau lui sert de tablier et de torchon, il n'en connait pas d'autre, aussi voyez comme de la tête au pied sa peau est luisante. C'est fait, ses mains sont essuyées, si vous désirez un des peu appétissants morceaux de sa cuisine, il peut maintenant les plonger dans le plat et vous servir. — Quelqu'un de vous, dit l'un des nôtres, a-t-il trois sous à me prêter? je n'ai pas de monnaie, et voudrais manger une des galettes que cet homme fait cuire dans la graisse comme chez nous les beignets. — Vous n'êtes pas dégouté, dis-je. — J'en verrai bien d'autres en montant en Abyssinie, répond-il : vous serez peut-être heureux, si vous vouliez m'accompagner, de trouver l'une de ces galettes à chaque repas : en voyage on succomberait à la fatigue et à la faim si l'on s'amusait à regarder ce que l'on mange.

A quelques pas plus loin, nous sommes en présence d'un marchand de foulards et autres légers tissus ; sa boutique n'est pas plus spacieuse que les précédentes, mais elle est plus propre, et

les produits y sont pour la plupart méthodiquement rangés. Regardez, mais ne prêtez pas l'oreille au boniment de cet astucieux vendeur ; surtout n'entrez pas dans sa boutique, vous n'en sortiriez pas, à moins d'acheter tout ce qu'elle contient, et encore, je ne suis pas certain qu'il vous laissât partir, avant de vous avoir vendu les effets qu'il a sur lui, pantoufles et chemises compris. Aussi faites la sourde oreille et n'entrez pas.

Ici nous pouvons séjourner sans redouter d'ennuyeuses sollicitations et voir à loisir cette boutique, son contenu, et le boutiquier; il faut venir de loin pour en rencontrer une semblable! Regardez bien : homme, marchandises, boutique, le tout dans son ensemble ne fait qu'un. Est-il assez réussi ce gros marchand d'épices, trônant au milieu de ses caisses, assis sur sa table les jambes croisées comme un tailleur? A sa tête majestueuse et son torse immobile, à son ventre rebondi reposant sur les cuisses de ses jambes entre-croisées, ne dirait-on pas Bouddha trônant dans le sanctuaire d'une pagode.

Approchez-vous donc de ce Bouddha vivant, pour l'encenser de notre admiration ; il ne demande pas mieux, puisqu'il laisse son temple ouvert dans toute l'étendue de la façade de sa maison. Il désire être vu du dehors et veut que personne ne pénètre dans son sanctuaire. Ce divin personnage, qui n'est après tout qu'un majestueux épicier, a garni la devanture de son magasin, de petites caisses cubiques symétriquement disposées en gradins qui partent de la rue et s'élèvent successivement jusqu'au milieu de la boutique ; on ne pourrait donc pénétrer dans cette enceinte qu'en sautant sur les caisses disposées en rang et formant comme des marches d'escalier. Regardez ; chaque caisse contient un produit différent : farines de toutes sortes de graines, fruits de toutes espèces et de tous les pays, sucre à tous ses états, pains, comestibles et condiments des plus variés, sucreries de toutes dimensions et de toutes couleurs et, comme produit à part, le mieux réussi, l'épicier au milieu, assis sur une table, sa balance d'un côté et une palette de l'autre.C'est étourdissant et malgré cela la foule circule et passe indifférente devant cette boutique.

En ce moment notre imposant marchand de denrées coloniales fume un chibouck dont le fourneau repose devant lui sur la table ; on dirait à son immobilité une statue aspirant et rejetant de la fumée par la bouche. Notre présence ne lui produit aucun effet, il reste dans son calme, et, sans s'en départir, il aspire lentement de sa pipe à long tuyau un petit nuage blanchâtre qu'il rejette avec insouciance quelques secondes après ; son placide visage porte la douce empreinte de la béatitude; jamais [illegible]

et les soucis n'ont dû rider le front de ce mortel, il est la quintessence du sage, le suprême des philosophes.

Cet homme a conscience de sa profession ; il sait ses produits nécessaires à l'alimentation ; il a la certitude qu'on viendra chaque jour s'en approvisionner.

A quoi lui serviraient les tourments, la fatigue, la verbeuse réclame? sa meilleure réclame n'est-elle pas le besoin de manger il peut rester tranquille et, dans un doux repos, attendre le client ; s'il ne le voit pas venir dans la matinée il le verra dans la soirée. Que lui importe l'heure? il est toujours certain de le voir accourir d'un moment à l'autre. Attention! voilà quelqu'un qui cherche du regard, en passant l'étalage en revue, ce doit-être un acheteur, cherchant de l'œil, dans les produits étalés, celui qu'il désire. Tenez ! il a trouvé, de sa main tendue il indique du doigt la caisse, et dans l'autre il montre une pièce de monnaie. Notre épicier ventru a compris : il sort lentement de sa torpeur, il retire gravement de sa bouche, avec une majestueuse lenteur, le tuyau de sa pipe, et sans manifester ni déplaisir ni regret, il le pose devant lui sur la table. De la main droite, il saisit doucement l'extrémité du manche de sa palette, palette absolument semblable à celles dont on se sert dans les bazars parisiens pour recevoir la monnaie ! il la soulève et en dirige le plateau vers la caisse indiquée. Le plateau s'abaisse, tombe dans la denrée et celui qui le fait manœuvrer, après avoir jeté un dernier coup d'œil à la monnaie, le relève rempli d'une quantité de marchandise dont la valeur est approximativement égale à celle de l'argent qu'on vient de lui montrer ; maintenant le plateau lesté de marchandise décrit un quart de cercle et va déverser son contenu dans la main ouverte de l'acheteur. Celui-ci en échange y dépose sa monnaie; la palette est retirée, le client s'en va, le marchand reprend son chibouck, son immobilité et attend paisiblement un nouvel acquéreur.

Pour les produits de peu de valeur la chose se passe toujours ainsi : l'épicier donne au jugé une quantité de marchandise de valeur à peu près équivalente à l'argent qu'on lui montre. Pour les produits chers, il est plus scrupuleux; de la main gauche il soulève une balance, s'assure si les plateaux sont bien en équilibre, place ensuite dans l'un un poids égal à la quantité de marchandise qu'il doit honnêtement délivrer ; de l'autre main il fait suivre à la palette la même marche que dans le cas précédent ; mais, au lieu d'en déposer le contenu dans la main du client, il le verse lentement dans le plateau vide de sa balance ; aussitôt que ce plateau s'est abaissé au niveau de l'autre, notre homme cesse de verser sans perdre son temps à rechercher une trop grand

précision. Sa pesée faite, il dirige le plateau de sa balance vers le client qui, d'une main grande ouverte et tendue, reçoit la marchandise, et de l'autre passe l'argent : c'est réglé : notre épicier reprend sa pipe, pour indiquer qu'il continue à vivre, car à son calme et à son attitude on pourrait facilement le prendre pour un mort.

Si ce marchand philosophe, en distribuant ses différents produits, donne un peu plus à l'un, un peu moins à l'autre, sa recette n'en est pas moins au bout de la journée équivalente à la valeur des produits délivrés; en agissant ainsi, il ne subit aucune perte matérielle, et il économise beaucoup de temps. Le temps, pour un Anglais, c'est de l'argent, pour notre philosophe c'est le plaisir, le bonheur qu'on éprouve dans l'éden d'une voluptueuse indolence. On ne peut apprécier ce bonheur de se sentir vivre, l'esprit somnolent et le corps en repos, qu'en habitant quelque temps un pays où la chaleur accable.

Jetons un dernier coup d'œil à ce sublime épicier, il est digne d'un regard et mérite l'épithète; car, les dieux me préservent de vouloir amoindrir le prestige des divinités orientales, peut-on s'empêcher, à la vue de cet homme, d'avoir cette pensée : c'est, à n'en pas douter, sur un semblable modèle qu'un artiste a taillé dans un bloc de pierre ou de marbre la première statue de Bouddha : il n'est pas dieu possible, il a dû s'inspirer d'un marchand de comestibles, dont le nôtre est resté l'un des derniers et parfaits modèles.

Certains peuples d'Orient, non de l'Extrême, ont été plus ingénieux et plus psychiques dans la création de leurs divinités; les uns ont concentré Dieu dans une pierre noire, les autres dans une boîte bien recouverte et hermétiquement fermée, pour l'empêcher de s'échapper et le masquer aux yeux des profanes.

Les peuples d'Occident ont marché sur les traces de l'extrême Orient, en cela, c'est exact, les extrêmes se touchent, seulement, au lieu de s'inspirer d'un épicier ventru, les artistes de l'Occident choisirent parmi les garçons et les filles de la localité, les plus beaux et les plus parfaits corporellement pour sculpter d'après nature les statues de leurs célestes divinités ; ce n'est pas avec les premiers venus, qu'on a pu faire en Grèce, source de l'art occidental, la Vénus de Milo et la Callipyge, etc., l'Apollon du Belvédère, et les Jupiter, les Junon, les Hercule et tant d'autres dieux et déesses adorés en Europe dans une bien récente antiquité.

Comme tout lasse, tout s'efface, tout passe, on a délaissé ces divines beautés. Les remplacer n'était pas facile ; on s'est creusé l'esprit, on a mis sous pression toute son intelligence pour en tirer

la quintessence, et l'on est arrivé à reproduire un bon dieu en prenant pour modèle un crucifié.

Beaucoup de savants, de penseurs, de rêveurs, d'ignorants et de philosophes m'ont certifié et me certifient encore que l'homme est fait à l'image de Dieu. Sans discuter, je crois à leur parole, mais je doute du fait ; ce qui me fait douter, c'est que de leurs trois dieux en une personne, deux sont représentés sous la forme d'un corps humain, l'autre d'une colombe, et que les chérubins, les séraphins, les anges ne sont, avec variante, qu'une copie de l'ancien dieu Cupidon. Enfin ce sont toujours des objets qu'on avait sous les yeux qui ont servi à la figuration d'une divinité : l'imagination et l'habileté des artistes ne sont pas arrivées à créer autre chose. Aussi dans ma pensée, je renverse les facteurs, et au lieu de l'homme créé à l'image de Dieu, je crois les dieux, quels qu'ils soient, tous créés à l'image de l'homme, des animaux, des plantes ou autres produits de la nature.

De la pensée sublime de cette idée grandiose, une seule force régissant l'univers, on a fait des maquettes pour en tirer profit. Sur ces questions je laisse le cœur de chacun battre sous le fouet de ses impressions. Qu'on croie ! Qu'on adore! Qu'importe si chacun peut jouir de sa pensée en liberté. Je suis un incrédule, j'irai tout droit en enfer : je n'ai aucun remords, et cependant je regrette, mes chers compagnons de voyage, de n'avoir à vous montrer ici qu'un seul temple, une église catholique, apostolique et romaine. Elle est peu fréquentée, m'a-t-on dit ; je le conçois, la majorité des habitants d'Obock professant une autre religion ou plutôt beaucoup d'autres religions que la nôtre ; il faut avoir l'esprit bien étroit et bien intolérant pour priver ces rêveurs d'un temple de prière, d'un lieu où ils pourraient dans la méditation et le silence s'entretenir avec leurs imaginaires divinités. Est-ce que toutes les religions ne sont pas respectables? Si l'une d'elles veut être respectée, ne doit-elle pas respecter les autres ? Est-ce qu'on doit imposer aux gens une chose qui n'est pas reconnue d'utilité publique? Si l'esprit religieux jouit d'une grande liberté en France, il devrait être ici bien plus libre encore. Le souffle libéral a bien changé depuis que j'ai écrit cela ! il tourne maintenant vers l'intolérance sa girouette intellectuelle.

On envahit un pays, par la ruse ou la force on s'en empare, mais pour s'en rendre maître, il faut, c'est là le grand savoir ! s'attirer le respect, gagner la sympathie des habitants et s'en faire estimer. L'on y parvient par la méthode anglaise en leur laissant la liberté de penser, de prier et d'aimer. Parmi les gens que nous venons de voir se trouvent des protestants, des juifs, des

bouddhistes, des musulmans, et certainement bien d'autres croyants. Eh bien ! aucun d'eux n'a ici, pour se procurer l'espoir du bonheur dans ce monde et dans l'autre, de temple pour prier ou de fétiches à invoquer. Qu'on n'oblige pas les catholiques à participer aux frais d'une autre religion, rien de plus sensé et de plus juste. Si dans toutes les associations humaines, on laisse à l'homme le droit d'habiller son corps selon ses goûts, il en fait toute la dépense, la société ne lui vient pas en aide et tout marche à souhait ; je ne vois pas pourquoi on lui refuse le droit d'habiller sa pensée comme il l'entend et, encore moins pourquoi on l'oblige à subvenir aux frais des costumes de la pensée des autres. Je comprends l'uniforme national obligatoire, je comprends qu'on impose à la pensée une direction qui conduirait à l'unité nationale, mais je ne comprends pas qu'une nation, laissant tout le monde libre de s'habiller et de penser selon ses goûts, ait la stupidité de favoriser les uns au détriment des autres.

Permettre, comme ici où viennent chercher fortune tant de peuples divers, la construction d'une église et s'opposer à celle d'une mosquée, c'est exciter l'envie, souffler la discorde, échauffer le fanatisme et attiser le feu de la désunion. Qu'on laisse donc chacun penser ce que bon lui semble, aimer qui lui plaît, prier ce qui l'inspire. Quand des hommes que la concorde unit travaillent paisiblement au bien-être social et à leur propre bien-être, que demander de plus? Ce qu'on demande, dans nos colonies, c'est de se faire des ennemis implacables, au lieu de s'assurer le concours de paisibles colons.

Comme l'huile, emblème maçonnique de la sagesse, l'Anglais en tombant quelque part, s'infiltre, pénètre, glisse, s'étend. Il passe sans les heurter à travers religions, mœurs et coutumes ; et on le voit ainsi arrondir doucement, dans les quatre parties du monde, l'immense étendue de son domaine colonial.

Le Français, c'est la poudre ; il faut que tout ploie ou éclate sous le poids de son autorité ; il court à l'assaut d'une colonie un crucifix d'une main et une épée de l'autre.

L'Angleterre, sous l'influence d'inhabiles politiciens, vient d'essayer, dans le sud de l'Afrique, de notre système colonisateur ; elle sait aujourd'hui ce qu'il en coûte et ce qu'il lui en coûtera dans le Somaliland.

On ne tolère pas à Obock de monument où l'esprit de chacun pourrait, selon sa croyance, aller prendre une illusoire nourriture ; et, pour être conséquent, on a négligé de construire un marché couvert pour abriter les aliments du corps. C'est au bord de la rue à l'ombre des maisons, que les marchands étalent sur le sol, sur

des nattes ou sur de très petites tables, les outres de lait, le poisson, la viande, le pain et autres comestibles : tout cela est si dispersé, si petit, si pauvre, si mesquin, que vous en êtes passé bien près sans y faire attention. L'idée m'est cependant venue, en portant mon regard sur une petite table chargée de sucreries diverses, de vous les montrer, et de vous en offrir. Vous les verrez en repassant, elles ont très bon aspect. S'établir marchand de bonbons dans un pays où les habitants n'ont pas de quoi assouvir leur faim peut vous paraître insensé. N'ayez pas cette pensée ; ici comme à Paris, à Montélimar et ailleurs, les femmes et les enfants aiment ce qui est doux, croustillant et fondant; on préfère partout se passer une fantaisie que de se mettre un morceau substantiel sous la dent. L'estomac reste vide, mais le désir est satisfait.

Je n'ai pas attiré votre regard de ce côté de la rue, de peur que la petite quantité et le peu de variété des comestibles ne vous eût effrayé, et que leur vue, pour la moitié au moins, ne vous en ait dégoûté. C'est alors que vous m'auriez maudit de vous avoir conduit dans un pays semblable : « Nous allons mourir de faim, auriez-vous pensé, puisque de tout ce qu'on voit de comestible ici, il n'y a pas pour nourrir dix personnes. » Il était inutile d'ajouter à vos regrets cette douloureuse perspective, car vous serez nourris à votre hôtel aussi copieusement qu'en France. Lestez votre estomac d'abord et vous pourrez ensuite, sans me maudire, voir le curieux marché d'Obock. Je ne crois pas que depuis bien des siècles on ait vu son semblable autre part.

Inutile de vous préoccuper des besoins de votre estomac, votre ingénieux hôtelier trouvera le moyen de le sustenter. Il a en magasin d'abondantes provisions de comestibles solides et liquides. Un ou deux autres Européens ont également leur magasin bien fourni. Au pis aller nous trouverions encore des aliments solides dans les boutiques arabes : quant aux liquides, *mafisch* : ce mot veut dire il n'y en a pas, en voici la raison. Une goutte de vin qui tombe dans la bouche d'un fervent musulman lui est aussi redoutable qu'à un catholique une bouchée de viande mâchée un vendredi. Pour l'un et pour l'autre il y a infraction à la loi divine; la conséquence en est terrible ; malheur à celui qui se laisse entraîner et ne s'y soumet pas ! Le désobéissant ne pourrait jamais se faire ouvrir la porte du séjour des félicités éternelles de l'autre monde.

Le Dieu des musulmans, dans sa divine sagesse, avait d'excellentes raisons pour réprouver les boissons alcooliques et en défendre l'usage aux habitants des pays chauds ; malheureusement le souci de ses nombreuses affaires lui a fait oublier de doter

le sol de l'Apharras d'une quantité d'eau suffisante pour abreuver le nombre de ses habitants. L'eau manque en ces pays, et l'homme se rend souvent à de très grandes distances pour étancher sa soif et faire boire son troupeau. Pour réparer son oubli, Allah a délégué, dans ce pays où tout manque, de zélés serviteurs à gorges sèches, et les habitants ont dû partager leur peu d'eau et restreindre leur insuffisante ration de nourriture, pour nourrir ces envoyés de Dieu ; ceux-ci leur ont donné, en échange, des prières et de bonnes paroles.

Ces pauvres bergers n'étaient pas assez punis par la stérilité de leur ingrat pays, il leur fallait encore, pour ajouter à leurs privations, nourrir des bouches inutiles ! Bien inutiles, puisque ces nomades sont restés incrédules, et qu'il n'espèrent pas dans un autre monde trouver un sort meilleur. Le Dieu des musulmans est comme le nôtre, divin dans sa sagesse et dans son équité mais il a tant à faire qu'il ne pense pas à tout.

L'Obock commercial se trouve concentré dans la grande voie centrale, de laquelle partent de chaque côté des rues et des ruelles, conduisant les unes dans la plaine et les autres à la mer. Inutile d'aller nous promener en curieux, dans ces ruelles nous n'y rencontrerions que de rares passants. Dans celle-ci cependant, la plus large de celles qui descendent dans la plaine, nous allons rencontrer des Danakils campagnards, qui viennent passer leur



Pl. 9. — Une Station, dans l'intérieur du pays, le [illegible]

journée à Obock, les uns en désœuvrés et les autres pour y vendre leurs maigres produits. Suivez-moi sans crainte parmi ces groupes d'aspect peu rassurant. Ne dirait-on pas, tant ils sont noirs, une assemblée de ramoneurs? cependant, regardez-les de près et vous verrez qu'ils sont d'un noir lustré, plus vif et plus intense ; ils sont en outre d'une maigreur désolante et l'immobilité de leur regard les rend effrayants. Voulez-vous boire du lait? Ces outres, étendues devant ces femmes assises par terre, en sont pleines ; demandez et on vous en servira à meilleur compte qu'à Paris.

A deux pas plus loin, vous voyez ces trois hommes, ces deux femmes et cet enfant formant un petit groupe ; ils vont, sans bouger, rester là plantés une partie de la journée; quand ils en auront assez, ils prendront le chemin de leur village. Il doit en être ainsi de ces deux femmes, accroupies à côté d'eux, dont l'une est occupée à confectionner un vase avec des cordelettes de feuilles de palmier, et l'autre à tisser une natte, en entrecroisant des lanières tirées des mêmes feuilles. Un peu plus loin, à la descente de la rue, apercevez-vous ces deux hommes assis à quelques mètres de distance, presque entièrement masqués par un énorme tas de feuilles d'acacia? Ce sont des marchands de fourrage. Les feuilles d'acacia remplacent ici le trèfle, le sainfoin, la luzerne, le foin et les autres fourrages. S'il vous prend fantaisie, pendant votre séjour à Obock, d'avoir chèvres, moutons ou autres herbivores, n'oubliez pas que ces deux hommes sont ici les seuls pourvoyeurs de pâture.

Je ne sais si tous les gens, groupés dans cette rue, vous produisent l'impression que je ressens ; mais il me semble être en France près d'une halte de bohémiens. Cette pauvre vieille dont les os se dessinent sous la peau, n'a-t-elle pas l'air d'une sorcière? A côté, cet enfant pendu au cou de sa mère, et ces deux hommes plantés droit sur leurs jambes, ne produisent-ils pas l'effet d'une troupe de nomades, prenant un instant de repos avant de continuer leur route? Les deux hommes ont l'air si taciturnes et si peu avenants qu'on préfère les regarder en silence que de leur adresser la parole. Ce grassouillet enfant qui se tient devant eux, comme une sentinelle avancée, me paraît moins austère et moins timide ; la vie palpite dans tout le corps de cet espiègle noir, il ne tient pas en place, ses yeux semblent nous narguer. Si cette sentinelle avancée est turbulente, les deux femmes assez jeunes qui sont en arrière-garde semblent par leur immobilité beaucoup plus sérieuses. Ne vous fiez pas aux apparences : elles se dissimulent comme quelqu'un qui veut voir et désire être vu ; elles attendent de pied ferme, avec une éloquente assurance, l'attaque de vos regards.

Dédaignez ces coquettes et regardez plutôt, mais avec discrétion cette petite curieuse à l'œil vif et aux traits réguliers. A-t-elle seize ans? Ils sont peut-être sonnés depuis longtemps. Mais les femmes savent si bien prolonger le mois de leur printemps, que le corps de celle-ci, dont l'âge est incertain, conserve encore un très beau regain de séduction. Ne vous y laissez pas prendre, ce serait inutile ou plutôt dangereux. Voyez cette gamine qui tourne autour de vous comme une chatte! Elle n'a pas dix ans ; elle ne sait pas encore prendre des airs empruntés et timides ; elle est l'innocente qui fixe son fin regard sur le passant sans arrière-pensée, sans chercher à plaire ou se faire admirer ; ce qu'elle désire ce sont les caresses d'un regard ou d'une main amie ; elle sent déjà en elle bourgeonner le désir d'être mère, et elle ignore ce que c'est.

Trois enfants des deux sexes, enhardis par notre séance prolongée au milieu de leurs parents et compatriotes, s'approchent de nous en tapinois et viennent timidement nous saisir tendrement les mains. On sentait, dans le laisser-aller de ces petits êtres, la tendresse déborder de leur cœur.

Dans ce bout de rue de vingt mètres de long et trois ou quatre de large, d'assez nombreux groupes de Danakils se tenaient immobiles, la plupart debout et quelques-uns accroupis ou assis. Ils gardaient tous un si profond silence qu'on entendait remuer le sable sous ses pas. Dans cette foule n'ayant aucun motif de tristesse ou de recueillement, et où le nombre des femmes domine, on est surpris, impressionné, par l'inexplicable et majestueux silence qui plane en ce lieu.

Celui qui voyage tombe à chaque instant de surprise en surprise, et entend très souvent de joviales réflexions.

Frappé du silence qui régnait parmi les gens groupés autour de nous, quelqu'un dit : « On accuse toutes les femmes d'être bavardes! c'est trop dire, car celles-ci ne méritent pas ce reproche : on apprend toujours quelque chose en voyageant ; j'ai maintenant la certitude qu'entre le pôle et l'équateur le diapason féminin ne vibre pas partout avec la même intensité. En Europe, en France surtout, les maris sont obligés de se mettre en colère pour faire taire leurs femmes et ici il faudrait les battre pour les faire parler. N'est-ce pas le monde renversé? »

— Beaucoup moins renversé que vous ne vous le figurez, mon cher compatriote, ces femmes et ces hommes ne sont pas ici dans leur élément. Tous ces gens font paître actuellement leurs troupeaux sur le territoire d'Obock, ce qui leur permet, comme à nos campagnards, de se rendre à la ville pour vendre leurs produits, flâner, se distraire, voir ce qui s'y passe, entendre ce qui se dit.

L'homme est partout le même, seulement les manifestations de ses actes et de ses impressions varient suivant les conditions et le exigences sociales. Ce qui vient de l'instinct peut être adouci, opprimé, détruit : ce qui naît de l'intelligence, développé, faussé, exalté, cela n'empêche pas aux hommes de conserver partout leurs passions, leurs désirs, parmi lesquels apparaissent l'espoir, la crédulité, l'appréhension, la crainte, l'orgueil, l'ambition, la colère, la cruauté et, dominant tout, l'esprit batailleur qu'ils ont toujours eu, et qu'ils conservent pieusement comme une relique. Les premiers hommes se servaient de gourdins et de pierres pour s'assommer. Ceux qui vinrent ensuite, de poignards, d'épées et de lances pour s'égorger. Aujourd'hui les moyens de se détruire sont perfectionnés. On se tue avec des armes à feu. Les hommes se sont toujours battus et, jusqu'à l'extinction de notre espèce, ils se livreront à ce meurtrier exercice. Les femmes, de leur côté, ont appris à causer et elles n'en perdront jamais l'habitude.

Si l'homme a l'instinct batailleur il a, en même temps à un degré bien supérieur, l'instinct de la conservation; aussi, comme pour l'attaque, il a perfectionné l'art de se protéger. Depuis sa création jusqu'à nos jours, l'homme, sous ce rapport, n'a pas changé, l'eût-il voulu il ne l'aurait pas pu, c'est au-dessus de ses forces.

Le désir inconscient qui porte à l'union des sexes ne me paraît pas non plus s'être modifié ni transformé ; il est resté ce qu'il était dans la première femme. Eve, d'après ce que nous apprend l'histoire, n'a été ni plus ni moins sensible aux accents diaboliques de l'amour, que ne le sont de nos jours ses chères filles, nos charmantes et charmeuses contemporaines. Jusqu'à extinction, hélas ! leurs descendantes seront tourmentées du même désir ; elles ne peuvent s'y soustraire, c'est une loi écrite par la nature dans l'histoire fondamentale de notre espèce. J'aurais pu comme exemple prendre l'homme aussi bien que la femme, mais celle ci l'emporte sous ce rapport. Il n'en est point ainsi pour l'irascibilité, qui agite et monte souvent l'homme au point de lui faire perdre l'instinct de la conservation ; à ce moment il devient héroïque au milieu du danger, il s'y habitue vite, et quand il le voit en face, il s'élance hors de lui sous la grêle des balles et, brave au pas de course la gueule enflammée du canon. Hypnotisé par l'exaltation, il ne s'aperçoit de rien. C'est quelquefois longtemps après, quand il voit le sang couler qu'il revient à son état normal et a conscience de ses blessures. L'homme, dans un esquif, traverse les mers avec insouciance et courage; à chaque instant les flots peuvent engloutir sa minuscule embarcation ; il vogue sans inquiétude, sans penser au danger.

On s'habitue à tout ; mais lorsqu'on voit pour la première fois circuler dans la grande rue d'Obock un inconnu, découplé comme un athlète, tenant ouvert un rasoir à la main, ce n'est pas sans émotion et sans être un peu remué par cette désagréable rencontre. Regardez ce solide garçon qui s'avance vers nous, c'est un des plus beaux spécimens de la race apharrase ; sa prestance et son embonpoint dénotent en lui beaucoup d'intelligence ; c'est certainement un homme qui sait se tirer d'affaire et qui mange à sa faim lorsque les autres jeûnent. S'il avait la peau blanche, ce gaillard, en Europe, ferait à coup sûr fortune. Ne voit-on pas, tout de suite, à sa démarche calme et assurée, à son peu d'émotion au milieu d'un public où la majorité des gens lui sont inconnus, qu'il a confiance en sa force musculaire, qu'il ne redoute personne et se croit l'égal de tous. Les traits de son visage n'expriment ni mansuétude ni cruauté ; il n'a pas l'air d'un homme qui cherche une querelle, ou qui attend sournoisement l'occasion de commettre une mauvaise action. On irait, volontiers, lui souhaiter le bonjour, mais la lame du rasoir, qui brille dans sa main, gâte tout ; elle détruit l'harmonie de l'ensemble. Ces lames servent si souvent à faire la barbe, qu'on préfère les voir dans les mains d'un barbier que dans celles d'un promeneur danakil. Heureusement nous sommes en nombre et, mutuellement rassurés, nous regardons cet homme sans frissonner et sans reculer, sans nous approcher, nous le laissons passer sans déplaisir. Lui, de son côté, sans se préoccuper des personnes qui l'entourent, continue sa route à pas lents avec la lame de son rasoir et à tailler un peigne dans une longue plaquette de bois. Il est tout à ce travail, qu'il exécute artistement : on peut en juger par ce qu'il a déjà fait, en se promenant comme un homme qui joue avec une badine à la main. Il est si absorbé, qu'en passant près de nous, il ne nous a salués, ni de la parole ni du geste. Je ne sais même pas s'il a daigné nous gratifier d'un coup d'œil. Cela nous touche peu ; et sans regrets on le voit s'éloigner.

Allant de gauche à droite, de droite à gauche, et de groupe en groupe, nous atteignons le bout de la rue débouchant dans un terrain vague. Ici arrêtons-nous et rebroussons chemin. Si on nous voyait traverser cette petite plaine sablonneuse, on croirait que nous nous rendons pour affaires personnelles au groupe de maisons qui sont en face de nous. On n'y va pas le jour à ce petit hameau sans se voiler la face. Quand la curiosité ou tout autre aiguillon veut vous y entraîner, on se trouve aussitôt bridé par la pudeur et retenu par la honte. L'homme est si rusé, qu'il trouve encore moyen dans cette circonstance de tourner la difficulté. Il attend l'ombre de la nuit ou la pâle clarté de la lune pour s'y rendre, à

moins que sa curiosité ne l'emporte sur la peur d'être vu, alors il brave tout et s'y rend le jour.

Permettez-moi, à ce sujet, de poser aux grands savants et aux géants de la philosophie cette simple question : Pourquoi l'homme rougit-il d'accomplir en public un acte auquel les animaux se livrent naturellement,aussi bien en présence de l'homme que de leurs semblables? Voilà encore dans l'homme un instinct naturel, car c'est instinctivement que l'homme en ce moment, ne veut pas être vu.Cet instinctif sentiment de pudeur ne me semble pas nous relier sérieusement à la plus pudique des familles simiesques.

En attendant la réponse nous pouvons, sans qu'on ait rien à dire sur la chasteté de notre pensée et la pureté de nos mœurs, nous avancer dans ce terrain jusqu'à ce groupe de Danakils : je suis curieux de voir ce qu'ils font. Plaçons-nous derrière ce double et triple rang d'oisifs, les uns accroupis, les autres debout, qui suivent tous, d'un regard attentif, le jeu de deux des leurs, accroupis en face l'un de l'autre. La lutte est acharnée ; le résultat est incertain ; quel sera le gagnant? Voilà un point d'interrogation qui a conduit bien des gens à la misère et d'autre au suicide! Pour nos deux acharnés, cela n'est pas à craindre, le jeu ne peut pas les conduire à la misère : ils y sont plongés depuis le jour de leur naissance, et ils y resteront jusqu'au jour de leur mort. Pour le suicide, je ne crois pas que cette stupide pensée soit encore venue à un Danakil.

Le damier de nos joueurs est une double rangée de dix trous, creusés dans le sable sur deux lignes parallèles et opposés les uns aux autres. Huit crottes de chameaux durcies au soleil, quatre pour chaque joueurs, servent de jetons.

L'un des joueurs jette ses quatre pions dans l'un des trous ; l'autre jette les siens dans un autre trou et la partie commence. Les jetons, un à un, passent d'une case à l'autre, avec une telle rapidité qu'il est bien difficile de les suivre de l'œil ; on dirait qu'ils sont mus par les doigts de deux prestidigitateurs. La partie est finie, nous n'y avons rien compris ; lequel a gagné? Ce doit être celui dont les traits du visage paraissent les moins tendus .

— Avez-vous saisi la marche de ce jeu?

— Non !

— Ni moi non plus !

— Ni moi.

— Ni moi, ajoute un observateur de notre bande ; il n'est pas donné à l'homme de savoir tout ; si l'on savait tout, on n'aurait plus rien à apprendre, et si on possédait tout, on n'aurait plus

rien à désirer. Cependant je vous certifie avoir vu dans un musée ethnographique, parmi des objets provenant du Gabon, un jeu, absolument semblable. C'était bien, comme celui-ci deux rangées, de trous parallèles creusés dans une poutre si grosse que deux hommes n'auraient pu la porter. Plusieurs milliers de générations ont pu et pourront se servir de ce damier avant de l'user. Les billes rassemblées dans l'un des trous, étaient comme celles-ci de forme olivaire et à peu près de même grosseur, mais d'une autre substance. Je crois pourtant qu'il y en avait quelques-unes de sphériques. Docteur, avez-vous vu un jeu pareil dans ce pays-ci ?

— Non ! les Danakils ne peuvent pas avoir d'ustensiles aussi lourds. Tout ce qui leur sert doit être léger et de transport facile ; ces nomades sont obligés à de trop fréquents déplacements, pour se servir d'objets pesants et encombrants. A chaque instant il leur faut pousser devant eux leur fortune, emporter leurs maisons et tous les ustensiles du ménage. J'ai cependant vu, mais pas ici, un damier semblable à celui que vous venez de nous décrire et, comme vous, je me suis fait, à sa vue, cette réflexion : Il doit être inusable. Le damier temporaire de ces Danakils est certainement semblable à ceux que nous avons vus, mais d'un pays à un autre la manière de jouer peut différer beaucoup. Les Abyssins ont également un jeu, appelé *guabeta*, qui ne diffère de celui-ci que par une cupule plus large, creusée à chaque bout de la double rangée de trous parallèles.

— Assez de votre jeu ! auquel on ne comprend rien ; revenons vers l'hôtel, dit l'un des nôtres.

Le soleil, à ce moment approche l'horizon, l'ombre des maisons s'allonge sur le sol, la grande rue s'anime, la foule s'est accrue et par endroit se presse, il fait relativement bon de s'y promener : on respire plus à l'aise ; on n'a plus ces rayons de soleil qui vous crèvent les yeux de leur éblouissante lumière et vous irritent la peau de leur chaleur. Les femmes danakiles profitent de cette heure de la journée pour venir travailler en plein air sur le côté ombragé de la rue. Les unes, à notre approche, se couvrent rapidement le visage de leurs mains ou d'un lambeau de leur vêtement ; ce qui ne les empêche pas de regarder entre les doigts ou de soulever un peu la partie du vêtement qui leur masque la vue. les autres, comme si de rien n'était, continuent leurs travaux sans lever la tête. Des unes comme des autres, c'est une simple mise en scène ; toutes glissent un coup d'œil aux hommes, surtout aux étrangers qui passent à côté d'elles avec indifférence ou qui s'arrêtent pour les fixer attentivement. Quelques-unes [illegible] avec franchise, elles regardent sans scrupule et sans e[illegible]

les passants qui leur portent la moindre attention : seulement leurs mains s'agitent, non pour se couvrir le visage, mais pour ajuster leur primitif vêtement. Elles mettent à cette mesquine besogne autant de coquetterie et de sollicitude qu'une raffinée mondaine.

— Docteur, me dit le plus joyeux de nôtres, quel est donc celui qui a écrit qu'elles étaient toutes les mêmes?

— Je n'en sais rien, mais je sais que la femme veut plaire qu'elle cherche à attirer l'attention, prendre les cœurs, absorber la pensée et, que pour elle, aimer et être aimée est un besoin. C'est inséparable de sa nature ; elle voudrait faire autrement qu'elle ne le pourrait pas. Je parierais qu'aucun des psychologues, philosophes, prophètes ou autres à qui Dieu envoie sa divine inspiration ne saurait nous dire si la femme a tiré, d'une conception diabolique ou divine, ce qui l'oblige à aimer et à désirer avec usure la réciprocité. On trouve certainement quelque chose de divin dans leur attraction, mais les moyens dont elles se servent pour arriver à leur but, ont quelque chose de diabolique : quel homme depuis Adam, qui fut le premier pris, a pu résister à leur séduction?

— Ce n'est toujours pas moi, Docteur, je vous le certifie; quand je ne peux pas les séduire, je me laisse séduire, et ça revient au même.

— Vous êtes plus souvent séduit que séducteur ; tous les hommes sont logés à la même enseigne ; ils envient tous le grand bonheur de devenir leur esclave, de se faire leur très humble serviteur : elle est si belle, la femme aimée, qu'à son moindre signal on se jette à son cou et que, pour satisfaire le plus petit de ses désirs, on arrive souvent aux plus monstrueuses bêtises. Enfin, j'espère que vous serez leur victime bien des années encore ; l'homme au déclin de la vie regrette toujours de n'avoir pas trouvé plus souvent l'occasion de plier les genoux pour implorer les faveurs ou le pardon d'une femme.

L'Apharrase devient, en se mariant, et épouse et esclave ; habituée dès sa jeunesse à une passive obéissance, elle accepte son sort avec la même joie qu'une femme apportant une splendide dot à son mari ; elle remplit de tout cœur son devoir d'épouse et de mère, et travaille de toute sa force pour nourrir sa famille; le devoir n'empêche pas la coquetterie, l'envie, le désir, la curiosité et tout le cortège des passions féminines de lui agiter la pensée et de lui faire battre le cœur.

Apharras et Apharrases sont tous réservés et d'un abord glacial. Lorsqu'ils se trouvent en présence d'un étranger, ils

restent immobiles, impassibles et gardent le silence ou continuent à converser sans élever la voix et sans faire aucun geste : on dirait à les voir des corps insensibles dont les yeux d'un éclat terrifiant plongent un long regard dans les brumes du lointain. Dans ces yeux fixes et brillants on croit voir les reflets d'une pensée terrible.

Les enfants, entraînés par la turbulence de la jeunesse, n'ont dans leur maintien ni la pruderie des femmes, ni l'austère réserve des hommes ; ils regardent l'inconnu avec curiosité, font avec lui connaissance du regard, puis s'en approchent en tapinois, retournent vers leurs parents, reviennent à la charge et finalement, quand ils n'ont observé dans cet inconnu aucun sentiment hostile, ils lui saisissent bien doucement la main et paraissent enchantés.

On dirait que le besoin d'aimer et d'être aimé agite la pensée de ces petits êtres et que, conscients de leur faiblesse, ils recherchent autour d'eux aide et affection. Ces enfants abandonnés à leur instinct naturel n'ont pas, comme ceux que la civilisation éduque, la pensée de salir de boue le vêtement des femmes, de jeter des pierres à la tête des vieillards, d'insulter les passants et de répondre « cambronne » ou « mince » à leurs parents. On ne rencontre de ces espiègles qu'en pays civilisés : à Paris ils pullulent, et l'on trouve charmantes les espiègleries de ces petits vauriens :

« Eh ! Petit polisson, que je t'y rattrape, dit le père ou la mère en s'adressant à leur sauvage rejeton. » Ce petit polisson : il a si gentiment poché l'œil d'un vieillard que père, mère, frères, sœurs et grands-parents ne peuvent s'empêcher de rire de l'œil poché ; ils se réjouissent intérieurement de voir un bambin de cet âge avoir autant d'adresse. Ça promet, se disent-ils, il fera son chemin. Oui, ça promet un futur apache, un débauché le jour, un assassin la nuit. Ces ineptes parents sont souvent les premières victimes des espiègleries de leurs petits polissons. Celui qui ne veut pas corriger les enfants, ni régler sévèrement leur conduite, peut s'attendre tôt ou tard à être corrigé par eux. Dans sa stupidité, notre peu clairvoyante république suit les mêmes errements, elle ne veut pas qu'on se permette de fouetter les enfants,ni même de leur frôler de la main l'épiderme. C'est bien! Attendons qu'ils soient grands, elle sera fouettée par eux. Une société, où l'enfant fait ses volontés, où le serviteur commande, où les dirigeants ne cherchent qu'à s'enrichir, prépare une rude besogne à la magistrature, aux chassepots, à la guillotine, et aux nations voisines, une facile moisson.

CHAPITRE IV

Première soirée a Obock après soleil couché

Conversation sur les Danakils

Les Collectionneurs — Un Homme qui s'est cru libre

Les occupations terminées, la promenade faite et le soleil couché, c'est l'heure de l'apéritif. La véranda de l'hôtel ou celle d'un marchand de comestibles est la salle où l'on se réunit. On boit, on fume, on cause, on joue, et surtout dans ce lointain pays on jouit du grand plaisir de se trouver ensemble.

Après notre longue promenade, c'est dans cette salle ouverte de notre hôtel, que nous nous trouvons assis ; c'était inévitable, après la fatigue, de s'affaisser sur un siège, et inévitable encore, après la chaleur, de se faire servir une boisson rafraîchissante, excitante ou énervante, quelque liquide enfin plus ou moins débilitant. Quand on eût repris haleine et humecté sa bouche.

— Eh bien ! Messieurs, dis-je, êtes vous contents de votre promenade?

— Assez ! me répondit-on, mais on est mieux ici.

— Assurément ! mais en restant ici, vous n'auriez pas vu les Danakils. Comment les trouvez-vous?

— Je les trouve trop noirs, répondit un convive en couvant de l'œil son opaline absinthe. Comme nos ramoneurs, ils doivent prendre des bains de suie, et pour l'étendre uniformément sur leur peau et la faire reluire, ils doivent la brosser.

— C'est surtout le ventre qu'ils doivent se brosser, repartit son voisin: avez-vous vu comme ils sont maigres? Cette pauvre vieille ridée m'a fait pitié ; si je l'avais vue dans un cercueil, je l'aurais prise pour une momie ; heureusement qu'elle a remué les

yeux, sans cela j'aurais douté qu'elle fût vivante. Dites donc, Docteur, est-ce à leur maigreur qu'il faut attribuer la finesse de leur peau? car j'ai remarqué qu'ils avaient tous la peau très fine.

A cette question, je me grattai l'oreille : un homme interrogé est censé tout savoir et avoir réponse à toutes les questions, sous peine de passer pour un ignorant.

— La finesse de la peau, répondis-je gravement, la taille et l'embonpoint des individus dépendent en général de la constitu-



Pl. 10. — Trois Apharras des plus robustes et des mieux constitués avec leurs lances, poignards et boucliers

tion. Un homme peut être gras sans manger plus qu'un [illegible]. L'influence du milieu et de l'alimentation joue certainement un très grand rôle, mais il est secondaire: ce qu'elle produit est tem-

poraire, quelque fois partiel et souvent individuel ; l'influence charnelle est autrement sérieuse et durable.

Les enfants apportent en venant au monde la réunion combinée des forces vitales du père et de la mère. Si ces derniers sont tous les deux sains, robustes, et que leurs ascendants aient joui des mêmes avantages, ils auront des enfants sains et vigoureux à moins qu'une cause accidentelle ne vienne troubler la marche régulière de leur développement ou qu'ils subissent par trop l'influence du milieu et de l'alimentation qui font souvent dévier la régularité naturelle de la loi de croissance. Si le père et la mère sont, l'un fort et l'autre maladif, leurs enfants en subiront les conséquences. Dans cette combinaison des éléments du germe, si le sain l'emporte sur celui qui est altéré, le produit sera assez bon, et quelquefois même irréprochable ; il sera au contraire mauvais, médiocre ou passable, si les éléments du germe impur l'emportent sur ceux du germe sain. Ceci est la loi naturelle : loi qui préside au développement des êtres et qui maintient la stabilité des espèces. Les déviations, quelle qu'en soit la nature, proviennent toutes de causes artificielles, parmi lesquelles se trouvent en première ligne le milieu et l'alimentation. Est-ce clair?

— Pas trop ! Mais c'est intéressant et ce que vous venez de nous expliquer me paraît juste.

— C'est toujours ainsi, répondis-je, vous ne faites pas exception à la règle : ce qu'on ne comprend pas intéresse et, ce que, à vol d'oiseau, la pensée saisit bien passe ou reste dans l'esprit sans qu'on s'en aperçoive. Quand on s'y arrête, qu'on y fait attention ce n'est pas très clair : alors on discute. Maintenant voici la conclusion de ce que vous n'avez pas très bien compris. Vous avez constaté chez les Danakils une maigreur extrême et vous avez pu voir que cette maigreur ne les empêche pas d'être bien charpentés et d'atteindre une taille au-dessus de la moyenne. La taille des hommes a dû vous faire paraître, ainsi qu'à moi, les femmes bien petites. Elles ne le sont cependant pas, car la moyenne de leur taille doit dépasser de beaucoup celle des femmes du monde entier prises dans leur ensemble. En résumé, les hommes et les femmes sont tous bien bâtis, solides et de tailles au moins égales aux nôtres. Il a fallu à ces pasteurs une constitution bien robuste pour résister à toutes les misères de cet inculte et infernal pays. D'où pourrait leur venir cette constitution, si ce n'est de leurs ascendants qui, de père en fils, la leur ont transmise? On peut donc dire, sans crainte de se tromper, que dans le sang de ce peuple n'a pas encore pénétré le germe des maladies constitutionnelles et que, de génération en génération, leur sang a conservé sa pureté naturelle. Leur

maigreur provient uniquement du manque d'alimentation. Le fait est incontestable, puisqu'il suffit de les nourrir copieusement quelques semaines pour la faire disparaître. La couleur de la peau est plus difficile à expliquer. Si elle ne provient pas de l'influence du milieu, toutes les races humaines ne sont pas sorties d'un couple unique, mais de plusieurs Adam et plusieurs Eve. L'esprit sur ce chapitre peut faire entrevoir bien des choses, faire faire des suppositions, et en fin de compte, on n'y verra peut-être jamais clair, car jusqu'à ce jour personne n'a encore pu sortir le mystère de la création de sa profonde obscurité. Certains prétentieux croient avoir là-dessus découvert quelque chose, mais depuis Aristote, personne n'a encore jamais pu nous dire, de l'œuf ou de la poule lequel est apparu le premier.

— Très bien, Docteur. Je ne discuterai pas ces questions avec vous ; elles sont en dehors de ma compétence ; seulement je vois ce que je vois, et je ne puis m'empêcher de vous dire que, trouver beaux les Danakils dépasse les bornes. Ils ont des yeux de tigre ; on dirait des bêtes féroces ; je suis homme à me défendre ; je ne suis pas peureux ; cependant je ne voudrais pas, me trouvant seul dans un bois, rencontrer sur ma route un de ces vilains apôtres. Ils ont dans le regard quelque chose de terrible ; il ne doit pas faire bon de vivre parmi eux.

— Certainement qu'il n'y fait pas bon, s'écria notre hôtelier, qui, en nous écoutant, se tenait debout derrière nous. Ces gredins, quelques mois avant votre arrivée, ont encore assassiné deux soldats à quelques pas d'ici. Ces deux paisibles garçons allaient tranquillement aux jardins, lorsque, éloignés de la ville de trois cents mètres à peine, deux Danakils vinrent amicalement leur tendre une main et, sans mot dire, ils leur plongèrent de l'autre leurs poignards dans la poitrine.

— C'est pour vous effrayer, ce que raconte notre hôte. Il emploie ce moyen pour vous retenir à son hôtel, ce qui lui permettra d'engraisser la note qu'il nous présentera au moment du départ. Les affaires du voyageur passent toujours après celles de l'hôtelier ; le nôtre, bonhomme au fond, ne diffère pas des autres ; il ne rêve qu'au moyen à employer pour nous laisser partir le gousset vide.

— Je ne suis pas de ceux-là, s'écria-t-il : ce n'est pas dans un but intéressé, comme le suppose le Docteur, que je vous ai raconté la mort de ces deux soldats ; c'est la vérité pure, tout le monde à Obock peut certifier le fait.

— Je ne conteste pas le fait, mon hôte, je prétends seulement que vous voulez nous effrayer, en nous le racontant. C'est peine

perdue. nous sommes des braves : nous n'avons pas peur. Monsieur que voici. ajoutai-je en montrant mon interlocuteur, sera le premier à m'accompagner dans ma prochaine excursion.

— Vous voulez donc aller dans l'intérieur de ce pays? dit la personne désignée.

— Ce voyage n'a pas d'autre but.

— Alors, je suis votre homme, comptez sur moi : vous n'aurez qu'à m'indiquer l'heure et le jour de votre excursion ; je tiendrai ma pensée toute prête à vous suivre, et à vous soutenir avec énergie et courage en cas d'accident. Quant à mon corps, avec ou sans votre permission, je le laisserai à l'une de ces tables ; notre hôtelier lui servira du meilleur de sa cave pour lui donner des forces et faciliter votre retour : vous marcherez pour moi, je boirai pour vous, soyez sans crainte, je vous promets de me conduire vaillamment. Si quelqu'un s'approche de vous, n'hésitez pas, crac ! Il vaut toujours mieux tuer un tigre que de se laisser dévorer par lui. Seulement, je vous en prie, si vous abattez un tigre à face humaine, coupez-lui la tête et n'oubliez pas de me la rapporter.

— Est-ce une tête de tigre ou une tête d'homme que vous demandez ?

— Une tête d'homme, parbleu ! Je ne suis pas votre ennemi pour vous demander une tête de tigre. J'ai voyagé dans l'Inde, je les connais, ces bêtes ! Vous n'auriez pas le temps de porter votre fusil à l'épaule, que votre chair et vos os seraient déjà enfouis dans leur estomac. Vous n'êtes pas allé dans l'Inde ?

— Non.

— Alors, vous ne savez pas ce que c'est que de se trouver en face d'un tigre : moi j'en ai vu un qui avait dévoré dix hommes et je ne sais combien de bœufs et autre gros bétail ; il était l'effroi de la contrée. Malgré cela on s'est décidé à lui tendre un piège où il s'est laissé prendre. Je l'ai vu comme je vous vois, on l'avait enfermé dans une cage très solide, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer aussi féroce qu'en liberté.

— Vous l'aviez donc vu en liberté ?

— Dieu m'en garde ! Je ne serais certainement pas ici en ce moment. Un tigre, voyez-vous, c'est plus terrible qu'un lion. Et vous voudriez que je vous charge de m'apporter la tête d'un pareil animal ? Jamais ! Je vous le jure.

— Calmez-vous, mon cher compatriote, l'exaltation dans ce pays échauffe la bile, congestionne le foie et vous accable de graves maladies ; évitez la colère, la mauvaise eau et les boissons alcooliques, sans cela vous n'aurez jamais l'orgueil d'emporter en France la tête d'un Danakil ; c'est la vôtre que vous laisseriez ici.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain : mais je connais votre prudence. Ce n'est pas vous qui, par forfanterie ou autrement, irez affronter un danger.

— Quand c'est inutile, je préfère en effet voir un autre partir à ma place.

— Ainsi c'est bien entendu, vous ne voulez pas m'accompagner chez les Danakils.

— C'est parfaitement entendu, je reste ici.

— Eh bien, j'irai seul et si je puis, pour vous être agréable, décrocher une tête d'homme ou de femme, je serais heureux d'avoir pu vous procurer le plaisir de placer à votre retour, sur la cheminée de votre chambre à coucher, ce précieux souvenir de voyage.

— Au diable votre souvenir ! Que dirait ma femme si elle voyait dans notre chambre une tête de mort? elle serait capable d'en avoir une crise de nerfs. Pauvre amie ! Sois sans crainte, ce n'est pas à toi que j'offrirai un pareil bouquet ! C'est au Jardin des Plantes. Oui, monsieur, c'est pour l'offrir au Muséum que je vous demandais cette tête. Au moment de partir je suis allé voir un des grands professeurs de cet établissement. Quand il a su que je me disposais à faire dans ces parages un voyage d'amateur : « Faites votre possible, m'a-t-il dit, pour vous procurer une tête de Danakil ; vous la mettrez dans une caisse et vous me l'expédierez. »

« Avec plaisir, ai-je répondu, comptez sur moi, je ferais tout pour vous être agréable ». C'est tout de même une drôle de commission ; il devrait pourtant en trouver assez de têtes de morts, il pourrait en charger un navire ; on en voit partout dans son laboratoire, même sur son bureau ; il m'a fait tout visiter et partout j'ai vu des crânes rangés sur des étagères comme des livres dans une bibliothèque. Des livres cela se comprend ! Mais des crânes grimaçants, c'est macabre ; je n'avais jamais vu une aussi répugnante exhibition. Si dans ces crânes alignés on allumait le soir une bougie et qu'on invitât le public à assister à une séance de nuit ; le lendemain, je vous certifie, les médecins et les croque-morts auraient une rude besogne. La frayeur tuerait la moitié des assistants et rendrait fous les autres. En agissant ainsi, on rendrait au moins la chose utile à toute une classe de citoyens parmi lesquels, Docteur, vous et vos confrères, occupez le premier rang. En dehors de cela je ne vois pas à quoi ça peut servir.

— Ne cherchez jamais à voir ce qui vous déplaît : si, par hasard vos yeux tombent sur une collection semblable à celle qui vient d'éveiller votre verve satirique, détournez la tête et dites-vous

intérieurement. Si on a mis tant de soins à ranger ces objets et à les conserver si précieusement, ça ne doit pas être sans raison et sans utilité.

— Docteur, dans ces choses vous y voyez peut-être plus clair que moi ; mais n'empêche qu'il faut avoir des goûts de l'autre monde, pour trouver du plaisir à vivre dans un ossuaire.

Après tout, ce n'est guère plus surprenant que de venir ici, dans ce chien de pays, chercher des escargots. C'est encore une idée qui ne me serait jamais venue de me crever les yeux, comme vous le faites, à trier dans du sable des coquilles plus petites que la pointe d'une épingle ; à quoi cela peut-il servir? Avouez qu'il faut avoir du temps à perdre pour se livrer à ces recherches. Vous m'avez dit : « C'est pour doter la science d'espèces nouvelles et enrichir ma collection. » Ce n'est certes pas le poids et le volume de celles que vous m'avez montrées avec votre microscope, qui l'enrichiront beaucoup. Enfin, vous vous êtes laissé entraîner par le courant de la vie moderne : tout le monde aujourd'hui veut avoir sa collection ; moi, qui vous parle, je fais celle des timbres-poste ; je ne m'en cache pas, j'ai le courage de mon opinion; beaucoup de mes amis me demandent des timbres, d'autres me proposent des échanges, et tous me disent : « C'est pour mes enfants; c'est pour ma femme. » Ce n'est jamais pour eux ; ils n'osent pas avouer leur manie. Les uns me donnent pour raison, que ça apprend la géographie aux enfants, les autres que ça occupe l'esprit de leur femme et les empêche de penser à autre chose. Moi je dis ce qui est : ça m'amuse, même par moment ça me passionne : ne vaut-il pas mieux passer ainsi son temps que d'aller s'attabler à la porte d'un café en face d'un verre de vermouth ou d'absinthe?

— Incontestablement, je préfère voir quelqu'un collectionner comme vous des timbres ou, comme un de mes amis, des morceaux de vieux plats et de vieilles assiettes que de passer son temps à s'absinther.

— Je parierais que votre collectionneur de plats et d'assiettes est comme le collectionneur de culs de bouteilles, que je connais, qu'il s'extasie à la vue de sa collection de débris, et qu'il ne l'échangerait pas pour des timbres, des livres ou des tableaux. Moi je ne leur donnerais pas un sou de leurs morceaux de vaisselle ; non pas un sou ! quand ils en mettraient treize à la douzaine.

— Je vous crois, le contraire m'eût surpris ; j'ai vu cependant mon collectionneur payer dix francs des morceaux de vieux plats, et un louis une moitié d'assiette ; le plus curieux de tout cela, c'est que je vous crois capable de payer le même prix un timbre-poste.

— Pour un timbre que je n'ai pas, c'est possible ; mais c'est différent ; je collectionne les timbres ; quant à vos tessons, je ne me baisserais pas pour en ramasser. A ces collections de débris, je préfère celle d'un vieil amateur de mes connaissances ; dans sa collection on y voit des objets de valeur, dont on pourrait se défaire à bon prix. Ce n'est pas comme nous un collectionneur ordinaire ; c'est un savant. Il a rangé lui-même sa collection dans les tiroirs de six meubles magnifiques ; tout est étiqueté et, m'a-t-il dit, méthodiquement et scientifiquement classé. Il y travaille depuis cinquante ans, et trouve qu'il lui faudrait encore trois fois autant d'années pour se procurer ce qui lui manque.

Je suis allé voir sa collection ; elle est admirable. J'y suis resté quatre heures ; je n'ai vu que six tiroirs et il en a au moins cinq cents. Il s'arrêtait à chaque objet et m'en faisait l'histoire, il m'a parlé des Assyriens, des Babyloniens, des Arabes, des Égyptiens, des Turcs, des Chinois, etc. ; c'était très bien ce qu'il disait : je n'y ai rien compris ; j'en avais assez ; je me suis sauvé en lui disant que ma femme m'attendait. Vous, Docteur, ça vous intéresserait peut-être de voir sa collection. Si vous voulez, je puis vous donner l'adresse de ce riche amateur, il sera enchanté de votre visite.

— Je le serais autant que lui ; la vue d'une collection m'a toujours beaucoup intéressé, mais, avant de faire une démarche, je désire savoir si elle en vaut la peine.

— Sous ce rapport vous n'avez rien à craindre, il m'a dit qu'elle était dans son genre la plus complète et la plus belle du monde. Je le crois en effet, et cela fermement, car je suis persuadé qu'il est le seul sur terre à avoir eu la pensée de collectionner des boutons.

— Des boutons ! Est-ce des boutons de fleur d'oranger ? s'écrièrent en riant des convives assis auprès de nous.

— Non, messieurs, répondit gravement mon interlocuteur, ce sont des boutons de culottes, de gilets, de chemises, de pardessus et autres vêtements ; il n'y a pas là de quoi rire ! Si mon amateur vous voyait en ce moment, vous passeriez à ses yeux pour de purs ignorants. Vous ne savez donc pas, c'est lui qui me l'a dit, que la collection des boutons est à la fois le corollaire et le complément de la collection des médailles.

Monsieur Jeanjean, me disait-il, la collection des médailles n'instruit que sur les genres de gouvernements, sur le nom des potentats qui se sont trouvés à leur tête et sur leur degré de civilisation. Ma collection à moi renferme tout entière l'histoire des peuples. Dans chacun de mes boutons, je vois, comme un trait de lumière, l'histoire d'une nation et, dans leur ensemble, l'his-

toire de tous les peuples qui se sont succédés depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Ces épines, ces bâtonnets, insistait-il en me les montrant, m'indiquent une époque primitive ; ces boutons de nacre une époque récente, ceux d'argent et d'or, dont quelques-uns sont enrichis de pierres précieuses, une nation puissante et riche, qui vacille dans l'opulence avant de tomber en décadence. Il m'a dit encore en le quittant : j'ai bien peur de mourir avant de terminer l'œuvre immense que j'ai entreprise. Je trouve bien encore à ajouter à ma collection, mais ça devient de plus en plus rare. Tous les marchands me connaissent et me mettent de côté ce qu'ils savent pouvoir me convenir ; ils ne me trouvent plus rien ou peu de chose. C'est à désespérer, car je crois qu'il m'en manque encore plus que je n'en ai.

— Eh bien ! dit un plaisant, j'ai vu jadis au quartier Latin un collectionneur encore plus fort que tous les vôtres.

— Que collectionnait-il?

— Il collectionnait ses repas. Chaque matin, il allait, furetant, chez ses amis et connaissances et chez les amis et connaissances de ses amis et de leurs connaissances, et finissait par trouver chaque jour un déjeuner à ajouter à sa collection. Dans l'après-midi, il recommençait sa tournée pour recruter un dîner, et il engloutissait dans sa collection le complèment du déjeuner. Dites-moi, maintenant, s'il n'était pas plus fort que votre collectionneur de boutons, qui n'avait, lui, que le complèment des médailles et de leur revers.

— Qu'avez-vous fait de cet intelligent collectionneur?

— Je ne sais ce qu'il est devenu ; mais je l'ai vu plus de dix ans, collectionner avec ardeur et persévérance.

— Ce n'était pas un collectionneur, c'était un pique-assiette ; n'est-ce pas votre avis, Docteur, dit le philatéliste?

— Mon avis est que de nous tous, collectionneurs de timbres et autres, lui seul avait dans le cerveau autre chose qu'une monomanie. Si cet homme eût vécu au temps des Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et ad libitum, Périandre ou Myson, la Grèce eut ajouté son nom à ceux des sept sages, qu'elle nous a transmis.

Tous les collectionneurs, vous et moi compris, trouvent très sensée la collection qui les occupe, et traitent avec indifférence et dédain celles que font les autres. Ceux qui collectionnent des objets de même nature, se gobent, permettez-moi cette expression, et se jalousent. C'est à qui aura ce que n'ont pas les autres. Ce sont des frères jaloux et envieux, fraternisant tous dans la même manie : Ils se soutiennent et s'admirent, et comme les très chers frères

maçons, ils croient, qu'en dehors de leur clan, il n'y a plus rien qui vaille. Les collectionneurs d'objets, ayant trait à l'histoire naturelle, voient d'un œil de pitié les collectionneurs de tableaux ou de toute autre chose de provenance artistique ; ces derniers, à leur tour, leur rendent, avec usure, la monnaie de leur dédain. Pour moi, je traite avec urbanité tous les collectionneurs : je les considère tous comme des maniaques utiles, aussi j'encourage leur manie.

— En quoi sont-ils utiles ? Vous savez bien, Docteur, qu'ils font cela pour leur plaisir ; que leur satisfaction est toute personnelle.

— Oui, mais ils sont, en même temps, les pourvoyeurs, les aides, les soutiens des travaux scientifiques et artistiques : ils alimentent la vie intellectuelle, dont ils sont les plus solides appuis. Peut-on nier les services que rendent à notre vie matérielle l'âne le mulet, le cheval, le bœuf, etc.? Ces précieux animaux tirent inconsciemment la charrue et creusent dans le sol un pénible sillon sans se douter du fructueux résultat de leur dure besogne. L'homme tire du travail de ces puissants esclaves d'indispensables produits ; il choisit et se réserve ce qui lui est utile, et distribue le reste à ses auxiliaires. Il sème exclusivement pour eux afin de leur donner une pâture abondante et variée ; il leur construit des abris ; il les veille avec une paternelle sollicitude, ayant tout intérêt à les bien soigner. Les collectionneurs sont dans le même cas, on a tout intérêt à les bien soigner et à les choyer afin de leur faire rapporter le plus possible.

L'animal domestique est soumis à de rudes travaux ; mais il est protégé, il reçoit chaque jour nourriture et litière, sur laquelle il repose à l'abri des intempéries dans un bâtiment clos. Les animaux esclaves montrent tant de docilité qu'il ont peut-être conscience de leur sort, car on ignore encore jusqu'où peuvent s'étendre en eux le raisonnement, les impressions, et la lucidité de la pensée.

Que cet animal esclave ait conscience ou non des actes de la vie, il est soigné, nourri, logé ; s'il reçoit des coups lorsqu'il s'attarde à la besogne, à qui la faute? Est-ce à celui qui frappe ou à celui qui s'expose à être frappé? En d'autres termes, quel est l'injuste, est-ce celui qui punit un acte répréhensible, ou celui qui le commet? Vous n'avez pas, dira-t-on, le droit de frapper les animaux ; s'ils ne veulent pas vous obéir à la parole, envoyez-les vivre en liberté. Parfait, Bestialitaires ! Vos affranchis auront pour litière un sol brûlant l'été et gelé l'hiver ; ils trouveront un jour pâture abondante, et jeûneront une semaine. Ils pourront,

il est vrai, hennir ou mugir à pleins poumons : à bas l'esclavage, vive la liberté ! Ce qui ne les empêchera pas de crever de soif ou de faim ou d'intempérie.

N'est-ce pas, Messieurs, que ce cri « Vive la liberté ! » est sublime, étourdissant de sonorité et grand comme l'espace ? Hélas ! Trois fois hélas ! Ce n'est qu'un cri. Croyez-vous qu'il suffise de crier vive la liberté pour être libre? Non ! Il faudrait pour être libre pouvoir se passer de tout le monde, être exempt de passions, avoir à chaque heure du jour de la nourriture, afin de pouvoir manger quand on a faim! ça ne suffirait pas on resterait encore l'esclave de soi-même.

— Docteur, Docteur ! Qu'est-ce que vous dites ? Je vous croyais l'un des plus chauds partisans de la liberté.

— Vous ne vous êtes pas trompé. La liberté fut le rêve de toute ma vie ; mais j'ai senti les jours, les mois, les années, les décades, s'accumuler sur ma tête ; j'ai couru le monde et vu bien des pays : Eh bien ! Je cherche encore un homme libre, et mon regret sera de descendre dans la tombe sans l'avoir rencontré.

— Mais vous, Docteur, vous êtes libre. Ne faites-vous pas maintenant tout ce que vous voulez ?

— Oui, je suis libre de dormir, de manger, de boire et de me faire servir ; mais je suis de moi-même le plus esclave des esclaves. Une voix impérieuse me dit : va là, j'obéis ; arrête-toi ici, j'obéis ; ne fais pas cela, j'obéis ; pars vite, cours, cherche à te rendre utile, et j'obéis comme l'esclave obéit à son maître.

— Mais ce n'est pas la même chose ; vous êtes libre, que diable ! de ne pas vous obéir.

— Personne ne se soustrait à cette obéissance, elle est fatale, et l'homme ne s'aperçoit de cet inexorable exclavage qu'au moment où il vient de faire une bêtise, ou de commettre une mauvaise action. Certainement, mon corps n'est pas cinglé par la cravache d'un maître, mais il est très souvent privé de sommeil, fatigué, éreinté par des marches forcées, nourri d'aliments qui lui répugnent enfin, à chaque instant une cravache torture ma pensée et mes passions. Je voudrais penser mieux que je ne le fais, et assouvir mes passions quand elles me viennent, cela m'est défendu ; je suis, de plus, l'esclave de mon hôtelier, l'esclave de vous tous qui me faites parler, et qui m'entraînez bien souvent à la promenade, quand je voudrais me reposer.

— Pourquoi ne nous refusez-vous pas?

— Parce que je ne puis pas me passer de vous, et que vous ne pouvez pas vous passer de moi. Nous sommes solidaires les uns des autres. J'ai vu dans mes voyages bien des peuples, tous

avaient des mœurs et des coutumes différents, et tous étaient soumis au plus dur esclavage. Ce qui sans doute va vous surprendre, c'est que chez les peuples, le plus esclave de tous est celui qui commande aux autres. Quelle que soit sa nationalité, l'homme a sa chaîne rivée au boulet social et ne peut la briser sans encourir le risque d'un très dur châtiment. On pourrait mutuellement, sans jamais la briser, s'en alléger le poids, en tendant les mains pour s'aider et donner, et non pour recevoir, ou frapper en résumé, ce qui veut dire, fraterniser au lieu de se plumer.

Dans la vie sociale les uns commandent et dirigent, les autres travaillent et produisent ; la production de ces derniers serait très souvent dérisoire sans l'habile direction des premiers. Les peuples qui ont laissé les majestueuses traces d'une brillante civilisation ont presque tous employé la force pour obtenir une passive obéissance. Lorsque par persuasion, on ne pouvait obtenir d'une partie de la population ce qui devait profiter à l'intérêt commun, on l'y forçait par des moyens cœrcitifs. C'est ainsi que de simples manœuvres, n'ayant d'autres talents que la force de leurs bras, ont pu, sous la direction d'hommes remplis de savoir et d'intelligence, élever au-dessus du sol des monuments exquis de beauté, merveilleux d'élégance, fabuleux de grandiose. Ils sont toujours jeunes, ces monuments, les siècles ne les ont pas vieillis. Ils resteront ainsi, nous pénétrant d'une admirative méditation, jusqu'au jour où l'effritement de leur dernier moellon les aura définitivement réduits en poussière.

La chaîne sociale n'est pas la seule à river l'homme au pilori de l'esclavage. Un jour, sur le port de Marseille, au moment d'embarquer, un homme dit, en passant près de moi : « Enfin, je suis libre, et ce n'est pas trop tôt. »

Quelques semaines après, j'arpentais en curieux les rues de Massawah. Tout à coup, derrière moi, j'entends crier : Monsieur, Monsieur ! Quoique surpris d'entendre parler français, je continuai ma route sans détourner la tête. Je n'avais pas fait vingt pas, qu'un homme essoufflé me dit d'une voix haletante : « Vous ne m'entendez donc pas, Monsieur, voilà plus de cinq minutes que je vous appelle. »

— C'était donc à moi que s'adressait le mot Monsieur ! Monsieur !

— A qui voulez-vous que ce soit, puisqu'il n'y a que vous de Français ici !

— Pardon, il y en a d'autres : aussi, j'étais loin de penser que votre appel s'adressait à moi, nouveau débarqué, ne connaissant personne.

C'était bien à vous, cependant. Ce qui m'a fait vous courir après, c'est qu'on m'a dit, en arrivant : « un Français vient de débarquer d'un autre bateau que le vôtre; le connaissez-vous? » Un Français, me suis-je écrié, il y a un Français ici? où est-il descendu? Je suis allé à votre hôtel, on m'a dit que vous veniez de sortir ; je me suis mis à votre poursuite. Vous allez comprendre le grand désir que j'avais de vous parler. Vous ne sauriez croire combien votre rencontre m'est agréable! Je viens de Djeddah,où j'ai passé dix jours : dix siècles, Monsieur, tant je m'y suis ennuyé. Je vous prie de m'excuser, mais depuis plusieurs jours je n'ai rencontré personne à qui causer. Je n'y tenais plus, j'avais besoin de me délier la langue. Ils sont insupportables, dans ce pays, avec leur baragouinage auquel on ne comprend rien. Pardonnez-moi de m'être permis de vous suivre ; c'était plus fort que moi, il fallait que je vous parle. Je vous en prie, accordez-moi le grand plaisir de rester un instant avec vous. Je ne voudrais pas être indiscret, mais je reste si peu de temps ici : je pars demain matin pour Hodeïdah; je suis si heureux de vous avoir rencontré et de pouvoir parler français avec vous.

A partir de ce moment, ce brave homme s'attacha à mes pas avec autant de soumission et de persévérance qu'un chien fidèle; il m'aurait, je crois, suivi dans l'autre monde, s'il m'eût pris la fantaisie de quitter la terre, pour me jeter dans la mer. Je lui fis, jusqu'au moment de son départ, le sacrifice de mon temps et, ce qui m'est rarement arrivé, ce fut sans déplaisir et sans regrets que je passai la soirée avec lui.

— Au cours de notre promenade, j'ai bien peur de vous ennuyer, me répéta-t-il pour la troisième ou quatrième fois, mais, je vous en prie, permettez-moi de rester encore avec vous. Votre rencontre me procure le seul plaisir que j'aie éprouvé depuis mon arrivée dans ces parages ; il me tarde déjà d'en être parti : j'attends avec impatience mon retour à Paris.

— Comment, depuis votre départ de Marseille, vous avez déjà oublié le grand plaisir d'être libre?

— Vous étiez là !

— Probablement, puisque je vous ai entendu faire tout haut cette réflexion : enfin je suis libre, et ce n'est pas trop tôt.

— C'est vrai ; mais voyez-vous, Monsieur, l'homme n'est pas parfait, on a beau être heureux, on aspire toujours à autre chose c'est plus fort que soi; on ne peut pas rester tranquille à moins qu'on vous y oblige.

Depuis vingt-cinq ans, je suis employé dans une grande maison de fabrication, qui est, dans son genre, l'une des plus

importantes et des meilleures de Paris. Je connais ce qu'on y fait et ce qu'il y a à faire aussi bien que le patron ; il a du reste en moi une entière confiance et n'entreprend jamais rien sans me consulter. Il y a quelques semaines : « Voulez-vous, me dit-il, aller en Arabie? Il doit y avoir là quelque chose à tenter ; vous étudierez la question, vous nous créerez des relations, et vous achèterez ce qui peut nous convenir, si vous trouvez la chose à de bonnes conditions. Je vous accorde même crédit pour établir des comptoirs si vous le jugez utile. » Vous devez comprendre ma joie, à cette proposition ; j'allais être mon maître, travailler à ma guise. Vous ne savez pas ce que c'est que travailler vingt-cinq ans à la même chose, sans pouvoir donner l'essor à ses pensées, et faire exécuter les améliorations qu'on entrevoit.

— Je comprends très bien, au contraire, le grand désir que vous aviez de briser votre chaîne et le grand plaisir que vous ressentiez à vous trouver libre d'agir selon votre volonté.

— Oui, mais je suis maintenant désillusionné ; les dix jours à Djeddah m'ont éclairé. Je vois bien aujourd'hui qu'il n'y a rien à faire ici, ou si peu de chose que cela n'en vaut pas la peine. C'était bien inutile d'entreprendre ce voyage, où je m'ennuie à mourir. Un forçat qui traîne son boulet a plus de distractions que moi. J'ai encore à voir Hodeïdah et Aden, où j'espère rester le moins longtemps possible, et je retourne en France à mes occupations ; j'en ai assez de l'Arabie et de ses habitants.

Quinze à vingt jours après cet entretien, je retrouve mon homme à Aden au Grand Hôtel de l'Univers.

— Eh bien, lui dis-je, les affaires vont-elles mieux? Avez-vous réussi à détourner la mauvaise chance qui vous a poursuivi jusqu'à Massawah?

— J'ai réussi à faire quelques achats, mais les affaires sont encore plus difficiles ici qu'en France. On pourrait cependant arriver à un résultat avec de la persévérance et en sacrifiant beaucoup d'argent. Les négociants arabes sont difficiles à convaincre et savent très bien s'y prendre pour tromper l'acheteur. Si je vous disais qu'à Hodeïdah on m'a montré les mêmes ballots de marchandises dans trois magasins différents ; ce que j'avais vu le jour chez un marchand, on le transportait la nuit dans les magasins d'un confrère ; il fallait s'y connaître comme je m'y connais et être bien mûr dans le métier pour s'y reconnaître, et ne pas se laisser attraper. On avait, non seulement changé la marchandise de magasin, mais encore refait les ballots. C'était présenté si différemment que, sur cent acheteurs, quatre-vingt-dix-neuf y auraient été pris.

Quatre jours après, mon voyageur s'embarquait, n'emportant en France presque rien autre chose que le plaisir de revoir son Paris. Qu'est-il devenu? Je n'en ai plus entendu parler ; mais il a certainement repris sa chaîne et éprouvé le grand plaisir et le soulagement de n'être plus son maître.

Etre libre, pouvoir se passer de tout le monde, agir à sa guise et n'avoir de despote que sa volonté, c'est le beau, le sublime, le merveilleux, le rêve : c'est l'idéal ! mais ce n'est pas terrestre. L'enfant, le vieillard, l'impotent, le faible, le fort, l'infirme, le puissant, tous ont un boulet plus ou moins lourd à traîner ; personne dans les flots de la mer sociale ne peut, comme le poisson dans l'eau, nager en liberté. L'homme est noyé dans la société, il lui faut en subir les fluctuations ; il profite des avantages qu'elle procure et supporte les ennuis et les tracas qu'elle impose. Nous crions tous en France : Vive la liberté ! Et nous sommes tous enchaînés à des milliers de décrets et de lois.

La liberté est un mirage dans les plaines de la civilisation tout le monde en a soif,et l'on court après sans pouvoir s'y désaltérer. C'est le miroir aux alouettes, tourné avec vigueur par un tas d'ambitieux.

— Docteur, Docteur, s'écria un convive, arrêtez-vous, et vive la liberté ! On a accompli en France une rude besogne, quand on l'a conquise cette liberté que nous chérissons tous ; si l'on a attenté à la liberté de votre voyageur de commerce en l'envoyant ici, il était libre de n'y pas venir.

— Mon cher compatriote, la liberté est trop subtile pour qu'on puisse l'enchaîner. Les choses, appréciables à nos sens, peuvent seules être déchirées, meurtries, rongées, détruites ; ce qui n'a aucune autre consistance que la pensée et l'imagination est intangible, inattaquable, indestructible ; l'esprit humain, sans savoir ce que c'est, en sera imprégné jusqu'au jour où il disparaîtra avec le dernier homme. Criez, criez : Vive la liberté ! Soyez libre, et sachez profiter de cette chimère pour vous rendre utile : sans cela vous sentirez à tous moments les douloureuses empreintes des liens de l'esclavage ; soyez libre pour vous élever bien haut dans l'estime de vos concitoyens et vous supporterez sans douleur le poids de vos chaînes.

— Soyons libres, s'écrièrent en chœur toutes les personnes présentes : Vive la liberté, vive la France !

Ce cri, sorti avec tant d'instantanéité et d'ensemble de la poitrine des assistants, mit le feu à mon patriotisme, fit passer en moi un frisson d'enthousiasme, me glissa une larme sous la paupière, et jeta ma pensée dans un rêve de réflexion.

Je rêvais à l'invincible puissance de ces armes chimériques sur l'esprit des nations.

— Docteur, dit le patriote qui m'avait interpellé, à quoi pensez-vous ? Vous ne dites plus rien ; nous demandons la suite : donnez-nous maintenant l'égalité et il ne nous restera plus qu'à fraterniser.

— Je n'ai à ce sujet plus rien à dire. Je ne veux pas atténuer le plaisir que vos sentiments patriotiques viennent de me procurer ; à demain la suite, ce soir fraternisons.

CHAPITRE V

Deuxième Soirée. — Ce qu'on doit penser des Collectionneurs et des Collections. — La Victuaille des Tables d'Hôte

Au sortir de table, je me trouvais l'un des derniers à me rendre sous la véranda : — Monsieur, me dit un homme respectable, au moment où je passais près de la table où il était assis : je me suis permis hier d'écouter votre conversation sur la liberté humaine. Permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur ; votre esprit se laisse trop facilement prendre aux sophismes et aux paradoxes ; ce sont des pièges qu'il faut éviter. L'homme est libre, Monsieur ; Dieu, en le créant, lui a laissé le libre arbitre et la pleine et entière liberté de ses actes ; s'il use de cette liberté pour se conduire selon les lois divines, il aura sa récompense au ciel ; s'il en abuse pour faire le mal, il ira dans l'enfer.

— Si Dieu existe, ce qui ne m'est pas prouvé, il a autre chose à faire que de s'occuper de nous. En supposant qu'il nous ait créés, s'il nous avait faits libres, vous seriez le premier à jouir de cette liberté; vous en profiteriez illico pour envoyer au gibet un vieil hérétique comme moi ; votre divin Maître vous serait reconnaissant d'avoir purgé la terre d'un satané libre-penseur ; n'est-ce pas que vous seriez très heureux d'accomplir cet acte pie pour la plus grande gloire de Dieu? Si vous ne le faites pas ; ce n'est certes pas la bonne volonté qui vous manque, mais le châtiment des hommes qui vous retient. C'est fort heureux ! Car si on lâchait la bride aux esclaves associés, qui n'ont qu'une pensée : « Faire plier tout le monde à leur autorité », le sang coulerait nuit et jour dans les rues de nos grandes cités.

— De quels esclaves parlez-vous ?

De tous les hommes qui attellent leur esprit au char de la crédulité et propagent leur croyance. Je pourrais, parmi eux vous signaler nos ecclésiastiques, ces représentants de Dieu sur terre, qui ne sont libres ni de leur pensée, ni du battement de leur cœur ; il leur est défendu de penser autre chose que ce qu'une religion, vieille de dix-huit cents ans, leur enseigne ; il leur est défendu de manger selon le désir de leur estomac, il leur est défendu de se marier sans être exclus de leur association. Les chaînes de leur esclavage paraissent si lourdes qu'on béatifie comme des martyrs ceux qui les ont supportées stoïquement pendant le cours de leur existence. Je vous engage, Monsieur, à continuer de prier Dieu matin et soir, et à garder pour vous vos croyances et vos convictions, sans les étaler au grand jour, et sans chercher surtout à les imposer. Je le saluai et fus rejoindre mes amis.

— Ah ! ah ! Docteur, me dit-on en arrivant, on vient de vous raser. Chacun son tour ! c'était le nôtre hier, aujourd'hui c'est le vôtre, manche à manche !

Après avoir parlé à bâtons rompus de choses personnelles et peu intéressantes, le philatéliste nous étala des timbres d'Obock qu'il venait d'acheter, une série neuve et une autre oblitérée.

— Que dites-vous de cela, Docteur, dit d'un air narquois l'un des nôtres ?

— Je ne puis que vous répéter ce que j'ai déjà dit : tous les collectionneurs sont des maniaques utiles. Les plus nombreux, il est vrai, ne travaillent que pour eux ; ils couvent de l'œil leur collection comme un avare son trésor ; leur grand bonheur est d'y accumuler pièce à pièce ce qu'ils peuvent se procurer ; ils collectionnent avec passion et s'imposent les plus grands sacrifices ; leur collection passe avant tout, même avant les choses nécessaires. Ces passionnés rendent à leur insu plus de services à la société que les collectionneurs désintéressés : d'abord ils jettent dans la circulation jusqu'au dernier sou qui leur entre dans la poche ; ensuite, ce qui est bien plus à considérer, ils sauvent d'une perte irréparable des chefs-d'œuvre artistiques et des objets, précieux par leur substance, leur rareté ou leur antiquité ; enfin ils appellent l'attention sur mille et mille choses que le public regarde avec indifférence et à la fin, quand ils ont réussi à faire une collection incomparable, ils la lèguent très souvent à un musée, où le public peut en jouir et les savants s'instruire.

Les personnes qui font une collection dans l'intérêt public sont rares ; comme, en général, elles n'ont pas le feu sacré elles n'y mettent pas l'ardeur de ceux qui se passionnent ; elles livrent leurs découvertes une à une ou par petits lots, ayant hâte de jouir de la

reconnaissance publique ; ce désir de paraître fait pour la plupart des chercheurs intelligents, de qui les découvertes alimentent chaque jour les foyers de la science et des arts. Parmi ces collectionneurs il y a des chercheurs bénévoles, se contentant de ramasser ce qui leur tombe sous la main. Quoique ce genre de récolte soit facile et à la portée de toutes les aptitudes et de toutes les intelligences, les ramasseurs sont cependant très peu nombreux. Ils recueillent, sans y attacher d'importance ce qu'ils rencontrent au cours d'un voyage ; dans ce stock se trouvent bien souvent des choses inutiles, mais bien souvent aussi des matériaux précieux et de solidité remarquable, qui, livrés aux savants servent à édifier des œuvres aussi durables, aussi grandioses que les monuments construits avec du porphyre ou de la pierre et du ciment.

Pour préparer au corps des aliments succulents, il faut au cuisinier des comestibles variés et de bonne qualité ; pour procurer à l'esprit une nourriture saine et abondante, il faut aux savants de bons et solides documents; ce sont ces documents que d'intelligents chercheurs procurent ; plus le nombre en sera grand plus les savants pourront préparer de mets succulents et variés pour assouvir l'insatiable faim de l'intelligence. Chez tous les peuples l'intelligence bien nourrie élève le niveau social, répand le bien-être, préside à la sécurité, impose le respect et attire l'admiration.

Les explorateurs, les voyageurs, les missionnaires, les coureurs d'aventures, tous ceux enfin qui se déplacent, devraient saisir de l'œil, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, de la pensée et de la main, ce qu'ils rencontrent sur leur route ; ensuite, à leur retour, livrer leurs observations et leurs récoltes à des hommes sachant les placer utilement dans l'un des domaines des connaissances humaines.

— A vos souhaits, Docteur ! s'écria le philatéliste, vous éternuez comme un prédicateur ; si cette secousse ne vous a pas fatigué le cerveau, elle a dû vous dessécher la gorge ; buvons un coup à votre santé et à celle des collectionneurs désintéressés, vous me direz après si c'est avec des discours que vous guérissez vos malades. Des paroles consolent, c'est certain, mais pour guérir j'ai plus de confiance dans les médicaments et, quoi qu'on dise, une pièce de vingt francs à toujours été plus éloquente que le plus éloquent discours. On devrait faire ceci, on devrait faire cela, dites-vous, et moi je vous réponds : qu'est-ce que ça rapporte, que peut-on gagner à suivre vos conseils? Vous avez le désir de passer pour vaillant et vous vous êtes fait ouvrier plein de zèle et de persévérance ; on m'a même dit que vous étiez également cons-

tructeur de livres ; ça vous a-t-il rapporté beaucoup? Qu'avez-vous retiré de vos lointains et fatigants voyages? pas grand'chose, dites la vérité ; enfin ça vous plaît, vous paraissez satisfait, cela vous regarde ; moi, n'étant pas de ceux qui travaillent pour leur plaisir, je me permettrai de ne pas suivre votre exemple.

— Comme vous le dites, je suis satisfait, très satisfait ; je n'ai rien à désirer, j'ai retiré de mes voyages tout ce qu'on pouvait en tirer : indispositions fréquentes, fièvre, insolation, dysenterie engorgement du foie, sans compter les nombreux parasites qui s'acharnaient à me faire la cour. Jamais, en France, je n'ai eu autant de courtisans et d'amis. Les moustiques, les poux, les puces, les punaises venaient à tour de rôle, et quelquefois ensemble, me surprendre dans mon premier sommeil, et me prouver, par leurs persévérantes caresses, toute l'étendue de leur affection. Je les recevais mal, je les chassais, ils revenaient à la charge, et m'obligeaient à me livrer à des luttes homériques pour me débarrasser de leurs vives étreintes. Mon seul regret est d'être sorti de ces combats tout couvert de blessures sans m'être couvert de gloire.

— Vous combattiez pour votre défense personnelle ; il n'y a pas grand mérite à cela. On ne peut pas judicieusement vous couvrir de lauriers pour de pareils faits d'armes.

— C'est juste ; aussi n'ai-je éprouvé aucune déception. Je me suis toujours dit : la fatigue ne compte pas ; elle ouvre l'appétit, et procure du plaisir à gagner sa couchette. Il arrive bien parfois en s'étendant dessus, qu'un désaccord surgit entre la souplesse du corps et la résistance du matelas ; aucune position ne peut persuader ce dernier, ni vaincre son hostilité ; impassible, il reste insensible à toute sollicitation. La chair se soumet, cède, s'aplatit, se plie, se tasse, se fait petite par endroits, se gonfle autre part, et le sommeil arrive, avant que l'entente se soit tout à fait établie. Le matin, on se lève gaiement, le corps meurtri, courbaturé et un peu plus fatigué que la veille. Si tout cela n'était pas suffisant pour assurer à ses vieux jours une colossale rente de souvenirs et quelque reste de maladie, il faudrait être bien ambitieux.

Tout à coup une voix vibrante, partie du fond de la salle, fit retentir ces mots sous notre véranda : Messieurs, la soupe est sur la table, le dîner vous attend.

— Présent, répondit notre philatéliste, avec non moins de vigueur et d'ampleur dans la voix. Voilà, Docteur, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, un discours qui me va; je le comprends tout de suite, et jamais je n'élève la moindre contestation : j'y trouve bien quelquefois autant d'ironie que dans les vôtres, mais

quelle que soit l'ironie du dîner, c'est encore cela qui me convient le mieux. C'est peut-être ma nature qui le veut ainsi ; mais j'ai toujours préféré ce qui me rentre dans la bouche à ce qui m'entre dans l'oreille.

Assis à table, silencieux et d'un cordial accord on attaque le potage ; avec entrain on fait disparaître le premier plat ; l'élan fléchit, on souffle ; la parole revient, et à la fin du dîner on ne s'entend plus parler : Messieurs, dis-je en criant à tue-tête, vous avez, hier, en dignes fils de la France, répondu victorieusement à mes paroles. Je vous dois la revanche, et je dis à mon tour : Nous pouvons différer de pensée, mais nos cœurs sont unis par les mêmes sentiments, aussi levons nos verres, et trinquons à notre chère patrie et aux amis absents.

Il faut être éloigné de son pays, et séparé de ceux qu'on aime, pour pouvoir apprécier toute l'étendue du frénétique enthousiasme qui surgit tout à coup dans un pareil moment : les verres se lèvent, se cherchent, se choquent, et dans leur bruyante mêlée le patriotisme déborde de tous les cœurs.

On fut assez longtemps sous le coup de cette frémissante émotion ; enfin, comme après un violent orage, le calme se rétablit et la conversation reprit son cours. A la fin elle tournait en langueur ; le philatéliste venait pour la troisième fois de prendre la parole : Tais-toi donc, lui dit son ami, et ne prends pas cet air important. Depuis que le docteur t'a dit que tous les collectionneurs étaient utiles, tu crois avoir changé de peau et être tout à coup devenu un autre homme ; laisse-nous tranquilles ; tu ne vois donc pas que le Docteur a encore quelque chose à dire ; ça se lit dans ses yeux. Parlez, Docteur, on vous écoute.

— Je crois vous avoir dit ce que j'avais à dire sur les collectionneurs, votre ami compris qui en sent maintenant toute l'importance. Aussi permettez-moi de me mettre en jeu, et de vous faire juger, en ma personne, ce que l'on doit penser des explorateurs et autres turbulents qui, pouvant vivre tranquillement en France, se lancent dans les tribulations de la vie errante. Un Parisien peut faire, chaque matin, sans tourments ni fatigue, sa promenade au bois et, le soir après dîner, se rendre dans un salon ami, se mêler à de futiles conversations, faire un quatrième au whist, se placer en adversaire devant un échiquier. Si le jeu l'ennuie, rien ne l'empêche d'aller au théâtre, en soirée, ou de porter à Jacqueline de troublantes émotions, agrémentées d'un billet bleu pour être bien compris. Ce petit papier orné de bleu céleste aura toujours plus d'éloquence que le plus passionné des discours : tout le monde en raffole, même les femmes.

Lorsqu'on a sous les yeux tous les charmes de l'existence parisienne, on dit, vous les premiers, en ce moment si éloignés de la France : il faut avoir dans l'esprit quelque chose de mal équilibré, pour quitter cette vie de plaisir, et aller courir à l'aventure bien loin de son pays, qu'on ne reverra peut-être jamais.

J'ignore si j'ai l'esprit solide ; mais ceux qui n'ont rien à faire et qui peuvent comme moi voyager, deviennent des non-valeurs en restant en France, des bouches inutiles, des unités sans signification, noyées dans le courant social comme d'imperceptibles gouttes d'eau dans le courant d'un fleuve. Nous sommes insensés d'aller courir le monde, pouvant faire autrement ! Des insensés, soit ! Mais ces insensés, dans la mesure de leur force, de leur intelligence, de leur savoir, rapportent de leurs voyages des produits et des observations inestimables, dont bien souvent eux-mêmes ignorent l'importance. Ils ne sont plus des non-valeurs, des bouches inutiles, ils sont des rouages utiles à la société.

Pour que la roue sociale tourne sans s'arrêter, il faut à chaque instant verser dans ses godets de nouveaux produits ; ce sont les voyageurs surtout, qui vont recueillir ces produits à leur source et les rapportent dans leur patrie, pour être déversés dans le godet des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, du commerce ou de l'agriculture. C'est grâce à leurs efforts que la roue sociale, au lieu de s'immobiliser, tourne, tourne sans cesse, et entraîne la nation au progrès et au bien-être.

Ils sont heureux, les hommes qui savent se rendre utiles, car ils peuvent, entourés d'égards et d'estime, passer fiers, la tête haute, au milieu de leurs concitoyens : celui qui donne et ne réclame rien est toujours bien venu, bien vu, bien reçu et estimé dans tous les pays du monde.

— C'est une vérité que n'aurait pas désavouée Monsieur de La Palice, mon cher Docteur.

— Laissez-moi donc terminer, et ne m'interrompez pas, surtout pour me montrer, avec votre La Palice au lieu de La Galice, votre faiblesse en littérature ; ceci dit, je n'ai plus qu'une question à vous adresser : quel est, entre un riche, oisif consommateur et un pauvre, vagabond producteur, celui dont l'existence est la plus utile et la plus digne?

A cette question, les convives se regardent et semblent réfléchir, quand l'un d'eux, rompant tout à coup le silence, me décoche ce trait : « Vous êtes un brave homme, et s'appuyant la main sur la poitrine, il ajouta : vrai ! on est heureux de vous serrer la main ».

Quelle que soit notre philosophie, notre indifférence, notre

insensibilité, on se sent malgré soi remué jusqu'au fond des entrailles par de telles paroles. Elles gravent dans l'esprit plus de satisfaction que ne peuvent en procurer tous les trésors de la terre, et leur souvenir est un baume qui guérit de bien des déceptions.

Fier comme un gueux que l'on vient d'habiller, j'avais baissé, les yeux avec une hypocrite modestie ; je fus désagréablement surpris en apercevant une large tranche de gigot étalée sur mon assiette. J'avais faim, cette vue aurait dû me réjouir ; elle me produisit l'effet contraire ; l'odeur du mouton m'a toujours été désagréable et chaque jour, à tous les repas, je voyais apparaître un ou deux plats me rappelant cet animal. J'aurais dû finir par m'y habituer ; au contraire, plus j'en mangeais et plus je le prenais en dégoût ; aussi, à la vue de cette tranche au fond de mon assiette, je fronçai les sourcils et j'hésitai à l'attaquer ; heureusement une pensée me vint, et me fit dire mentalement : Allons, un peu de courage, on vient de te qualifier brave, il faut coûte que coûte te montrer digne de ce qualificatif. Sans tarder, je saisis mon couteau d'une main et ma fourchette de l'autre ; j'entaille avec bravoure le résistant morceau qu'on m'avait destiné ; je le divise en bouchées énormes, pour en avoir moins à m'introduire dans la bouche. Avec dextérité, aisance et facilité, je mis mon ennemi en pièces, mais ce n'était pas tout ; le plus dur de la besogne me restait à faire. Je vise, de l'œil, la plus grosse bouchée, je lui plonge les dents de ma fourchette au milieu du corps, je la soulève et me l'introduis rageusement dans la bouche où j'aurais désiré qu'elle passât sans en toucher les parois ; je me mis sans ardeur, à la mâcher et, quand je l'eus jugée suffisamment triturée, j'essayai de lui faire franchir l'isthme de mon gosier. Celui-ci se contracte, refuse le passage ; je cherche à combattre sa résistance ; trois fois, ma tentative échoue ; j'arme ma volonté, je rassemble toutes mes forces, je tends le cou, en contractant les muscles, et d'un puissant effort, je lui fais prendre la route de l'estomac. Par le même procédé, je réussis à faire disparaître les quatre à cinq suivantes ; tout allait bien ; je tombe sur une rebelle, elle refuse tout accommodement, impossible de la convaincre. Je saisis mon verre, je le porte à mes lèvres, je noie l'obstinée dans une gorgée d'eau rougie et le courant l'entraîne. On m'a dit que j'étais brave ! Toutes y passeront.

Je ne méprise pas la viande du mouton, très souvent j'en ai mangé avec plaisir ; mais quand, jours ouvrés, maigres ou gras, jours de jeûnes et de fêtes, je vois à tous les repas de la soupe au mouton, des ragoûts, des hachis, des grillades, des rôtis et autres préparations tirées de cet animal, je redoute le moment de me

mettre à table : j'appréhende la lutte entre le dégoût et la faim. Il n'y a rien à dire, rien à faire, il faut se soumettre au régime imposé par les Frères de la Côte. C'est le nom que donnait à nos hôteliers un secrétaire d'un feu président de notre République.

Je suis trop exclusif en disant : on ne sert que du mouton ; car autant que possible les cuisiniers arabes remplacent très souvent, à l'insu du patron, les gigots de mouton par des gigots de chèvre. Ces princes de la marmite, du gril et de la broche retirent de cette substitution un double avantage : d'abord ils préfèrent, comme goût, la viande de chèvre, ensuite, comme prix, ils la préfèrent encore : ils achètent moins cher un gigot de chèvre, le comptent à leur maître au prix du mouton et empochent la différence ; le soir, après dîner, ils se régalent de ce qui reste de leur viande préférée. Il faut les voir en ce moment tirer d'un reste de gigot un morceau aussi respectable que possible, pour juger le plaisir qu'ils doivent éprouver, quand à l'aide des doigts ils se l'introduisent dans la bouche ; ils ont à leur disposition des couteaux, des fourchettes, mais ils dédaignent de s'en servir ; ils arrachent le morceau avec les doigts et, quand ils le tiennent à la main, ils coupent à même avec les dents.

J'ai découvert, sans déplaisir, le subterfuge de cet acte indélicat, et le mobile qui en était la cause; et j'ai peut-être eu tort de donner à leur auteur mon absolution; cela suffit, car je n'ai aucune préférence pour la viande de l'un ou l'autre de ces gigots, et leur substitution m'a permis de constater que l'Européen n'a pas seul le monopole du vil sentiment, désigné en France par le mot égoïsme.

Les habitants de cette contrée ont du reste raison de préférer la viande de chèvre ; elle est incontestablement supérieure à celle du mouton, mais comme cela dépend du goût de chacun et des habitudes, et que dans ces pays on tient à contenter tout le monde, les boucheries de la contrée sont approvisionnées de viande de mouton pour les Européens, et de chèvre pour les indigènes : cela n'empêche pas ces derniers de manger du mouton avec plaisir, quand ils n'ont pas de la chèvre. Je les ai vus quelquefois à l'œuvre, lorsque je leur offrais un quartier de mouton : je ne crois pas qu'ils auraient mis plus d'ardeur à dévorer un quartier de chèvre.

Aux tables d'hôte le bœuf apparait rarement, sa viande est du reste inférieure aux deux précédentes, aussi n'avait-elle pour nous aucun autre attrait que d'interrompre l'assiduité des deux autres. On voit quelquefois le poulet faire irruption et remplacer au lendemain le rôti habituel.

Quand ils n'allaient pas du côté de l'abattoir, j'aimais à voir

défiler devant moi les troupeaux de ces gros moutons blancs, à tête noire, aux longues oreilles pendantes, et aux poils droits comme ceux de la chèvre; ils avaient l'air si doux avec leur œil bonasse, que je les avais pris en affection. De plus je trouvais si étrange leur queue complètement noyée dans une énorme poche de graisse, leur pendant au derrière comme une loupe aussi grosse que leur tête, que je ne pouvais m'habituer à voir, avec indifférence, cette grostesque difformité.



Pl. 11. — Les deux variétés de moutons à grosses queues *(ovis laticauda)* et en arrière, la boucherie de Djibouti

En parlant, tout à l'heure, avec un peu d'acrimonie de la viande de ces pauvres bêtes, j'ai été injuste ; car ce n'était entre elles et moi qu'une question personnelle, mon dédain, joint à celui de quelques-uns de mes compatriotes, ne m'empêche pas de souhaiter aux habitants des quartiers de Paris, où le travail lutte avec la misère, de voir, suspendue aux étals des boucheries, la chair saignante de ces moutons replets : elle ferait pâlir ces viandes sans arome et sans suc, sorties des sentines frigorifiques. Si les ménagères de ces quartiers malheureux pouvaient servir, au repas de famille, un bon quartier de ce mouton à tête noire, richement entouré de pommes de terre, frites dans la graisse de sa poche caudale, la joie s'épanouirait dans leurs cœurs, et la satisfaction sur leurs visages.

L'énorme poche caudale, dont sont pourvus tous les moutons

de cette région, est un vrai trésor culinaire : son contenu peut remplacer, sans désavantage, la graisse, le beurre et l'huile ; les aliments préparés avec ce corps gras peuvent se rendre dans l'estomac, sans froisser le palais d'un Brillat-Savarin.

Ce mouton à tête noire, abondant au Somal, doit être rare en Apharras ; ceux que j'y ai vus diffèrent moins des nôtres. Ce qui les en distingue, c'est leur énorme queue et leurs poils non frisés. A la *planche* 11, on peut voir les deux races de moutons de ces contrées, ainsi que de leur quartiers suspendus aux traverses de la boucherie de Djibouti.

Un jour ou deux par mois, l'hôtelier interrompt le service régulier de la viande de mouton. Il fait servir des poulets rôtis à la place du gigot. Quand on voit apparaître au milieu de la table ces petits rôtis dorés, l'estomac se réjouit à la perspective d'avoir une autre viande à digérer ! Il ne sait pas, le gourmand, qu'il faut avoir les dents solides et bien plantées, pour lui procurer cette satisfaction. Cette jouissance psychique se prolonge jusqu'au moment où l'on se met sous la dent une bouchée de ce nouveau et appétissant rôti ; à ce moment désillusion complète ! Pour vaincre la résistance de cette chair blanche, les muscles, les dents coupeuses et broyeuses font des efforts désespérés ; elles arriveraient bien plus vite et plus facilement à mettre en pièces un morceau de bois qu'une cuisse de ces poulets.

J'exagère probablement, mais en fin de compte, la palme reste à la chair du mouton. Cet honneur coûte cher à ce pauvre animal car il supporte presque à lui seul toute la charge de l'alimentation. Son grand défaut, dans ces pays, est d'être trop abondant, d'un prix modeste, et d'apparaître à chaque repas sous différents états.

Aux gigots et côtelettes, comme plat de résistance, on adjoint des légumes de conserve, des œufs, un plat de feuilles de mauve, des salades de concombre ou de feuilles de radis et, à l'occasion, des fruits et des légumes, cueillis à bord des bateaux. Aden est très favorable pour ce genre de récolte ; il y passe chaque jour des navires, mais on n'y trouve pas toujours à s'y approvisionner. A Obock nous ne devons pas compter sur cette ressource, les navires n'y viennent relâcher qu'à de longs intervalles, et on trouve à leur bord rarement à glaner.

Le poisson, quoique abondant dans les mers Rouge et d'Aden, entre pour une très faible part dans l'alimentation ; on pourrait en servir à tous les repas, et on ne le voit apparaître que trois ou quatre fois par semaine, et encore pas toujours ! Les habitants des mers ont, dans ces parages, une mauvaise renommée : à tort ou à raison on les accuse, à certains mois de l'année, d'empoison-

ner ceux qui mangent de leur chair : aussi préfère-t-on s'abstenir que de courir le risque d'un empoisonnement. J'en ai cependant mangé, et vu manger très souvent et je n'ai vu aucun accident, aucune indisposition se produire. Les huîtres quelquefois déterminent une diarrhée abondante, mais de courte durée et sans suites fâcheuses : leur effet n'a d'autre suite que celui d'un purgatif parfois assez violent. L'innocuité des produits de la mer n'est probablement pas aussi grande qu'elle m'est apparue. Comment admettre, en effet, qu'en cette contrée, les habitants des côtes, très souvent à court d'aliments, puissent négliger sans motif la nourriture abondante, agréable et facile à se procurer, que peuvent leur fournir les poisson , les huîtres et autres produits de la mer?

On m'a signalé, comme empoisonneurs très dangereux, les poissons pris sur les récifs madréporiques au moment de la *floraison* des coraux. J'ai souligné le mot floraison employé par les personnes de ces localités, lorsqu'elles me parlaient du danger de manger des poissons pêchés sur les récifs. Si mes observations ne m'ont pas trompé, je crois, comme les habitants de ce pays, que les coraux sont plus voisins des plantes, que des animaux ; ils m'ont paru endormis à certains mois, et se développer avec vigueur à un autre moment : Leurs polypes s'épanouissent alors comme des fleurs, avec une luxurieuse abondance, sur leurs tiges calcaires. Je crois du reste avoir démontré dans un précédent ouvrage, que les polypiers n'étaient ni des plantes ni des animaux, qu'ils appartenaient à un règne spécial, le règne *cellulal*.

Il y a plus d'un siècle que des savants naturalistes avaient déjà compris la nécessité de diviser en trois règnes l'ensemble des corps vivants ; mais le corps enseignant a préféré laisser cette question dans les ténèbres que de changer quelques chose à sa chère routine. Et c'est avec ensemble qu'on apprend aux enfants que les *corallines* sont des plantes et les *coreaux* des animaux. Que depuis 1900 nous sommes dans le 20[e] siècle, que les corps s'attirent en raison de leur masse ! ! ! etc., etc.



Pl. 12. — Obock vu du plateau administratif.
Dans le lointain : à droite la factorerie et à gauche le pénitencier

CHAPITRE VI

Troisième Soirée. — Obock à la nuit sombre et au clair de lune
Le Pénitencier. — Deux Commandants aux prises

Ce soir tous les convives, réunis à table d'hôte, cherchent plutôt à se repaître de distraction que d'un succulent repas. Aucun d'eux n'appartenait à cette catégorie de poseurs, qui juge la qualité des mets d'après le prix marqué sur la carte et qui, bien souvent, ne savourent qu'en pensée ceux dont le prix trop élevé ne leur permet pas de se payer la jouissance.

Nous n'étions pas de ceux-là. Notre regard, nullement distrait, ni attiré par les plats déposés sur la table, laissait sans protester nos masticateurs accomplir religieusement et courageusement leur besogne. Ce travail n'empêchait pas les cordes vocales de vibrer, et d'égayer le repas d'une hilarante cacophonie; les lèvres cependant ne laissaient tomber, sur les plats servis, aucun mot de critique. C'eût été, du reste, peine perdue et des mots inutiles.

puisque l'on n'avait pas la liberté de se démettre, il fallait coûte que coûte se soumettre.

Au début, notre clavier dentaire ne fit entendre que trémolos et staccatos : c'était à peine si de temps en temps un mot ou une courte phrase venait interrompre cette infernale musique. Ce prélude exécuté avec ensemble fut assez rapidement enlevé. En vidant à chaque instant son verre, et en passant d'un plat à l'autre, la parole était doucement revenue, et la conversation était passée du *piano* au *forte ;* tout à coup au milieu du bruit des voix et du cliquetis des couverts un soliste sortit de son gosier, comme du pavillon d'un trombone, la réflexion suivante :

— Si la vertu ne fleurit pas partout, on rencontre partout de jolies femmes : N'est-ce pas, Docteur, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, que cette jeune Danakile était gentille? Vous devez la connaître ; les marmots qui étaient avec elle, ses sœurs et frères probablement, sont accourus à vous, comme à leur père. Après tout, il n'y aurait rien d'étonnant ! vous êtes venu si souvent ici ! la voix du sang parlait peut-être en eux?

— Monsieur l'amateur du beau sexe, dis-je, vous n'avez pas mauvais goût ! J'ai remarqué, comme vous, la beauté de cette jeune fille : elle est jolie, mais n'en restez pas là, allez à Massawah, vous en verrez de plus jolies encore, de plus sveltes, de plus gracieuses, d'un noir un peu moins foncé et, ce qui ne gâte rien, peut-être aussi un peu moins réservées... Ne parlons pas de cela, soyez calme, surtout à Obock ; regardez, mais n'y touchez pas, c'est du fruit défendu.

— Pour vous, Docteur, c'est possible ! Votre âge et votre dignité sont peut-être suffisants pour vous empêcher d'y toucher, mais moi ! Je n'ai aucun de ces préservatifs et, d'un autre côté, je vous dirai que je ne crois nullement à l'insensibilité des femmes, et que je n'ai aucune confiance dans leur imposante et farouche vertu ; je ne me fierais même pas à la vôtre... Je vous en prie, Docteur, excusez ma franchise, je n'ai pas eu l'intention de vous dire une chose désagréable et encore moins de vous blesser.

— J'accepte vos excuses. Du reste, je partage votre opinion, surtout en ce qui concerne l'homme : sa vertu apparente n'est bien souvent qu'un masque d'hypocrisie; de celle de la femme je n'en parle pas, elle est presque toujours de la vertu enchaînée. Le plus curieux est de rencontrer beaucoup de femmes qui enchaînent leur vertu elles-mêmes, tout le cours de leur existence.

— Vous croyez, Docteur, qu'une femme peut rester vertueuse toute sa vie?

— De corps, oui ! de pensée, non ! Je suis peut-être trop

absolu, car personne ne sait et ne saura jamais ce qui se passe au juste dans l'esprit des femmes et, c'est heureux pour le bonheur des hommes! Car la plupart seraient bien malheureux, s'ils savaient ce qui passe dans la pensée de leurs épouses.

Certaines femmes restent vertueuses par tempérament, beaucoup d'autres par l'ascendant d'une sévère éducation ou par l'imposant miroitement de la morale sociale. La majorité de ces dernières méritent à juste titre le nom de vertueuses ; la lutte, qu'elles soutiennent à chaque instant, pour étouffer dans leur cœur et passion et désir, est terrible; celles qui succombent, à bout de résistance, sont plus à plaindre qu'à blâmer. La peur de la maternité et beaucoup d'autres craintes augmentent encore le nombre des vertueuses.

— Quoique vous en disiez, Docteur, les femmes, à mon avis, sont plus vertueuses que les hommes.

— Elles n'en ont que plus de mérite ; aussi devons-nous leur en savoir gré. Dans certains pays les maris ne leur sauraient pas gré d'être vertueuses ; ils seraient outragés de les voir refuser leurs faveurs aux voyageurs, qu'ils reçoivent amicalement sous leur toit. Ici, les femmes subissent l'influence de l'éducation de famille et des coutumes sociales. Si par entraînement elles devenaient accommodantes, les maris ne le souffriraient pas ; ils sont sous ce rapport inflexibles. Un mari outragé condamne à mort celui qui fourrage dans sa propriété et, sans autre forme de procès, il exécute la sentence. N'essayez pas de lui faire pousser au front le moindre appendice car, en reconnaissance de votre amical don, il vous plongerait le fer de sa lance ou la lame de son poignard dans la poitrine. Sa femme, votre complice, ne serait pas mieux traitée. Cette perspective, n'est-ce pas, devrait les refroidir ; mais dans tous les pays le diable s'en mêle.

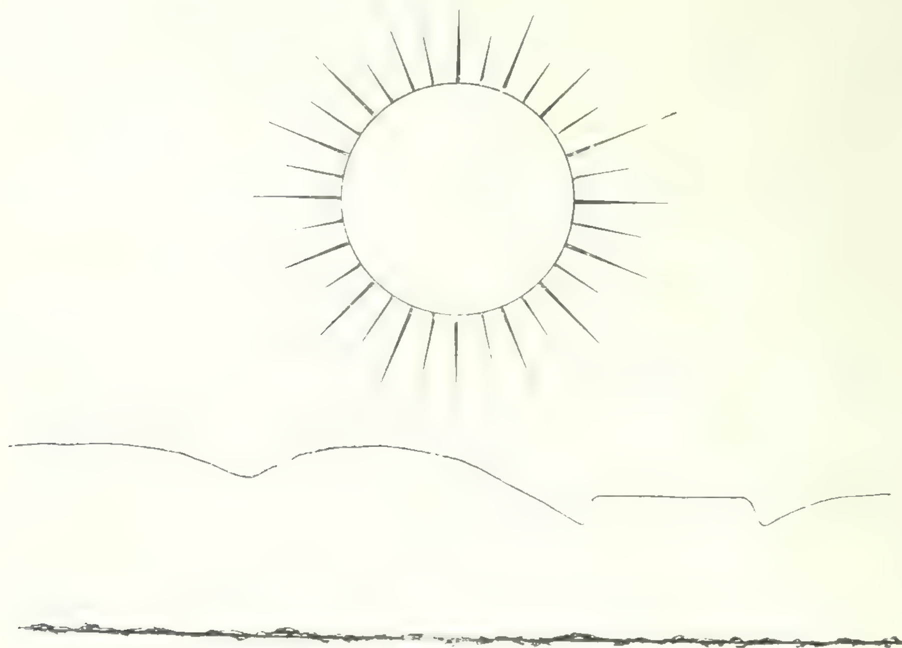
J'ai appris par mon domestique, que les porteuses de lait aiment beaucoup à causer, et qu'il leur arrive souvent, lorsqu'elles portent le lait à domicile, de rester beaucoup plus de temps qu'il ne faut pour le mesurer. Il y a sans doute un peu de vantardise dans l'assertion de mon domestique ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que les Danakiles ont aussi leur faiblesse, et qu'elles se laissent entraîner par le penchant naturel. Dans les villes du littoral, où les échanges commerciaux attirent les étrangers, les femmes n'ont pas échappé à l'importation des maladies vénériennes. Il est bien évident que ce produit n'a pu se propager sans que le terrain s'y prête. Vous voilà prévenu ; si vous allez en chasse, vous pourrez rapporter, ou le poignard du mari dans la poitrine ou le cuisant souvenir de son épouse.

— Merci, Docteur, de vos renseignements ! Si nous allons en chasse, nous ne tirerons pas sur les femmes mariées.

— Je vous conseille de viser encore moins les filles ; car si votre coup portait et qu'il leur fît enfler le ventre : la blessée irait trouver le chef de sa tribu, vous désignerait comme l'auteur de son enflure et, bon gré mal gré, il vous faudrait l'épouser. Vous n'auriez qu'une chance d'en réchapper, ce serait que quelque autre se soit livré, comme vous, à cette agréable chasse et que, de préférence à vous, cette victime ne le désignât comme l'auteur de la mésaventure. Si vous étiez le préféré, ce ne serait pas dans ce cas un mari qui vous jugerait et vous exécuterait, mais un chef de tribu qui vous forcerait à réparer votre maladresse.

— Et si je me refuse? Il ne peut toujours pas m'obliger à faire ce que je ne voudrais pas.

— Si vous refusez, il vous condamnera à mort, et le père, les frères, ou tout autre parent de la victime vous appliqueront la peine de ce jugement ; ils ne peuvent pas s'en dispenser. Croyez-vous que recevoir la mort d'un époux ou d'un membre d'une famille, la différence soit grande?



Pl. 13. — Vue d'Obock, d'après le croquis d'un dessinateur impressionniste

— Docteur, docteur, vous nous avez pris en traître, en nous conduisant dans un pays, où tous les désirs restent en souffrance : on a soif, et on ne trouve pas à se désaltérer ; on a chaud, et l'on ne rencontre pas un arbre pour se mettre à l'ombre ; on voudrait... et il faut s'abstenir, ou payer de sa vie un instant de satisfaction. C'est trop fort, vous voulez donc nous faire mourir, en nous engageant avec vous dans un pays semblable.

Tenez, messieurs, continua-t-il en tendant une feuille de papier sur laquelle étaient tracées horizontalement une ligne droite, au-dessus, à faible distance, une ligne brisée, et, tout en haut, une circonférence entourée de rayons, voilà d'un trait de plume l'exacte reproduction du pays, où l'on nous a entraînés. C'est un artiste embarqué avec nous qui a fait ce dessin en arrivant en rade. C'est, vous pouvez en juger, un dessin réussi et d'une irréprochable exactitude. Passez-le au Docteur ; il pourra l'apprécier, lui qui connaît depuis longtemps le pays.

N'est-ce pas, Docteur, que ces trois traits en rendent bien l'impression? La ligne droite indique la côte, en avant se trouve la mer et de l'autre côté la terre, la ligne ondulée, c'est les montagnes à l'horizon, et la grande circonférence, entourée de rayons, représente le soleil dominant tout en seigneur et maître. Avez-vous vu ici autre chose que la mer, une terre dénudée et un soleil insupportable? Jamais impressionniste de l'école moderne n'a rendu aussi bien, que mon dessinateur, l'impression de ce pays sans végétation. Voyez cet immense soleil, il accable de sa chaleur, on ne respire plus, en le regardant. Ne trouvez-vous pas que l'on étouffe ici? Si nous allions sous la véranda prendre le café?

Après le coucher du soleil la véranda est un petit paradis ; on y respire avec plaisir et l'on sent à chaque instant la brise vous fouetter le corps, le rafraîchir agréablement, et le tirer, par instant, des bras de la somnolence.

C'était un de ces soirs où les ombres de la nuit sont à peine transparentes ; tout était sombre et les objets, entourés de mystère, se détachaient vaguement en noir ; l'air, agité par la brise, frissonnait de fraîcheur et la mer, à vingt mètres de nous, roulait sur le rivage ses flots plaintifs. Leurs monotones gémissements s'interrompaient quand la vague s'étalait en mourant et, un instant après, ils lançaient des notes mélancoliques dans le silence de la nuit.

Au loin, on voyait, sans les entendre, les vagues se briser sur les bords du récif de la Clochetterie : elles se dressaient tout à coup comme de mystérieux fantômes, et se couvraient, en s'affaissant, d'un tapis argenté. A chaque coup violent d'une lame plus

forte, couraient, comme des feux follets, des lueurs phosphorescentes tout le long du récif. Ce spectacle surprenant, mystérieux, fantastique, était si impressionnant, qu'à son apparition on retenait son souffle. Jamais nuit ne fut plus favorable au développement de ce curieux phénomène ; partout où la mer battait au loin ses flots contre un obstacle, on voyait courir des lueurs passagères.

Le mirage, si fréquent dans le désert, et la phosphorescence, bien plus fréquente encore sur les bords de la mer, sont des phénomènes si extravagants qu'il faut les avoir vus pour y croire. Ces lueurs sur la côte, ces bateaux entourés de flammes, qui paraissent se mouvoir dans un vaste incendie, les poursuivant dans leur course, sont trop fantastiques pour que l'imagination ait jamais pu rêver quelque chose de pareil. La vue de ces feux sur la mer, la vision de cette eau dans le désert restent comme une réalité gravée dans la pensée ; à moins qu'on ait acquis la certitude, en vérifiant le fait, qu'on a été le jouet d'une illusion, on emporte la conviction d'avoir vu du feu sur la mer et de l'eau dans la plaine. En agitant l'eau de la main on fait jaillir des flammes : ces flammes ne brûlent pas. On court dans le désert après une eau transparente et limpide, cette eau disparaît à votre approche. On a vu les effets trompeurs de la phosphorescence et du mirage ; on ne les comprend pas : et l'esprit s'y reprend à plusieurs fois, avant de se rendre à l'évidence.

De notre véranda, séparée de la rue par une simple balustrade de bois, n'ayant pas un mètre de haut, on voit passer tout près de soi les personnes qui vont du plateau administratif à la ville et de la ville au plateau administratif. Le soir, à la clarté de la lune,on aperçoit en face, de l'autre côté de la rue, la mer déroulant la vaste étendue du miroir de ses eaux, tantôt tremblantes, agitées, courroucées, tantôt calmes, silencieuses et brillantes de clarté dans la vaste étendue où tombent directement des rayons de la lune. A notre gauche, en penchant la tête hors de la balustrade, on peut voir, dans toute sa longueur, la grande rue, et à droite un coin du plateau administratif et le castel blanc du gouverneur, dont le bas est en partie caché par le talus-bordure d'un large fossé. Comme Monsieur de l'Isle, le seigneur d'Obock a fait entourer sa demeure d'un grand fossé, que le manque d'eau empêche d'être bourbeux.Les colons, ces vilains des temps modernes, n'ayant pas le droit de s'établir dans cette enceinte féodale, se sont groupés auprès : là en cas d'attaque, ils sont très bien placés pour recevoir les premiers coups, il leur serait difficile d'échapper, n'ayant pour se protéger, que la palissade de leur cour et le treillage de leur paillotte.

Un des consommateurs qui avait franchi le seuil de la véranda et traversé la rue nous dit en revenant : je viens de voir de la lumière sur le plateau du gouverneur, mais très loin dans la plaine: que signifie cela?

— Ne vous en effrayez pas, lui dis-je : c'est à la maison des frères ou des sœurs, séparées l'une de l'autre par un large boulevard, que vous est apparue cette lumière. On prie là, jour et nuit, pour la prospérité et la tranquillité de notre colonie.

— C'est du temps perdu et des prières inutiles, dit un commerçant, assis auprès de nous.

Il avait raison car, quelque temps après, ces bons prieurs ont dû abandonner leur coûteux prieuré pour accompagner leurs ouailles à Djibouti! C'était ruineux, mais leur divin maître l'avait ainsi décrété.

— Je vous avais cependant désigné cette maison à notre arrivée, dis-je à celui qui s'était absenté un instant.

— Oui, mais je n'y pensais plus et j'ai été surpris de voir une lumière dans cet endroit désert.

— Si vous aviez été derrière l'hôtel vous auriez pu en voir d'autres sur le plateau opposé, soit à la Factorerie ou au Pénitencier, quoique ce dernier soit actuellement veuf de ses pénitents.

— Qu'appelez-vous le Pénitencier?

— Un vaste enclos avec des bâtiments que Soleillet fit construire pour servir de comptoir à une société, qu'il avait fondée dans l'intention d'établir, d'une façon suivie, des relations commerciales entre la France et l'Abyssinie. Lorsqu'on prit définitivement possession d'Obock, le local Soleillet était le seul bâtiment où l'on pût décemment se loger. Aussi le gouverneur envoyé à Obock, n'ayant pour titre à cette époque que celui de commandant, vint s'installer avec sa suite dans la maison de Soleillet jusqu'au moment où les constructions, aussitôt commencées sur le plateau opposé, furent prêtes à le recevoir.

Ces constructions terminées, le commandant, ayant reçu le titre de gouverneur, abandonna la maison Soleillet, qui fut achetée plus tard par le gouvernement ; intelligente acquisition ! On ne sut plus à quoi employer ce vaste local, devenu vacant. Après avoir longtemps cherché, on eut l'idée d'en faire un séjour de retraite pour les mauvaises têtes, les gens trop irascibles ou trop turbulents. Comme le nombre des habitants d'Obock était trop restreint pour fournir des recrues en nombre suffisant, on fit venir des autres colonies ceux que la justice avait condamnés aux arrêts forcés. Aussitôt arrivés, on les enferma dans cette maison de campagne ; ils étaient là chez eux comme des coqs en pâte. Ils

chauffés, éclairés, blanchis et nourris : eh bien ! aucun d'eux n'a trouvé suffisant un pareil bien-être : aussi, comme cela se pratique à Paris : très promptement, tous déménagèrent successivement à la cloche de bois. Le Parisien déménage ainsi pour s'exonérer du paiement de sa location. Les locataires d'Obock n'avaient pas ce souci, on les logeait gratis, mais ces volages préféraient la vie en plein air à celle limitée par les quatre murs de leur vaste habitation.

— Vous les blâmez, Docteur? moi, j'en aurais fait autant.

— Je ne blâme personne d'aimer sa liberté, mais je refuse le droit d'attenter à celle des autres, et de nuire à son semblable.

Jamais, à mon avis, on ne punira assez sévèrement celui qui abuse de sa force corporelle ou intellectuelle, pour opprimer son voisin.

Nous sommes ici dans un pays où les coutumes servent de lois : tous ceux qui dérogent aux coutumes sont soumis aux mêmes peines. En France, c'est souvent l'arbitraire, les circonstances, les conditions sociales ou individuelles, parfois le bon plaisir, qui déterminent la gravité des actes délictueux.

— Pardon de vous interrompre, Docteur, dit un monsieur en se rengorgeant, on en voit souvent de bien tristes à ce sujet et de bien amusantes. A Paris, l'homme qui déménage sans payer sa location est absous par l'opinion publique ; l'autorité voit la chose d'un œil paterne, plaint ces déménageurs et adoucit souvent la peine de leur déménagement, en leur accordant une indemnité sous la dénomination de secours. Si au contraire le locataire a été en désaccord avec les lois sociales, on le loge et le nourrit aux frais des contribuables et qui plus est, on l'empêche de déménager ; on est pour lui inexorable ; on veut à toute force le retenir et le loger gratis jusqu'au dernier jour de son dernier terme. Aux premiers, gens souvent malheureux, parmi lesquels se trouvent des travailleurs honnêtes, la société refuse un abri ; elle laisse le soin de les loger à un vil proprio, sans lui retrancher, bien entendu, un seul centime de ses impôts et charges. Quant aux voleurs, aux malfaiteurs, aux criminels, elle les prend à sa charge ; elle les loge, les nourrit, et les entretient.

Cette manière d'agir est certainement légale, mais elle n'est pas égalitaire. Si la société prend à sa charge les malfaiteurs, est-ce qu'elle ne devrait pas, à plus forte raison, en faire autant pour les victimes du devoir, les malheureux, les faibles, tous ceux enfin qui ne pensent pas à s'assurer par eux-mêmes le droit de vivre. Et pour les lutteurs qui tombent dans la misère par le fait même de notre régime social, on n'a pas même un regard de compassion !

La société se charge des malfaiteurs, c'est bien ; mais pourquoi loge-t-elle ceux-ci, et fait-elle loger les autres par les particuliers, dont quelques-uns sont bien souvent plus besogneux que ceux qui déménagent sans payer?

— Bravo, m'écriai-je, si vous vous présentez à la députation dans mon arrondissement, je vous donne ma voix.

— Vous êtes propriétaire, s'écria-t-on ! Ça se voit.

— En effet ; par acte notarié, j'ai acquis une maison : je l'ai payée intégralement à mon vendeur ; mais je n'en suis que le gérant ; l'Etat et la Ville en disposent à leur gré : vous allez me la badigeonner, me disent-ils. Cette cour est trop petite, vous allez l'agrandir. Vous allez me balayer ce trottoir devant la façade de votre immeuble. Vous allez m'acheter mon eau ; celle de votre puits n'est pas bonne. Vous allez me conduire le tout à l'égout, je viens d'en construire un dans votre rue. Si nous vous avons laissé vingt ans sans égout ce n'est pas de notre faute, vous auriez dû nous le réclamer ; vous avez, du reste, très bien fait de rester tranquille, car votre réclamation n'aurait servi à rien. N'oubliez pas d'apporter mensuellement votre redevance, sans cela nous vendons la propriété dont vous vous croyez le maître.

Maintenant plus de réplique, envoyez-moi tout à l'égout, et payez-moi quelques centimes additionnels, c'est peu de chose pour cette année, nous verrons l'année prochaine à ajouter encore un petit supplément. Voilà ce qu'on appelle un propriétaire, et ce que j'appelle la vache à lait sociale.

— Ne vous plaignez donc pas, Docteur, l'ouvrier est encore plus malheureux que vous.

— Assurément, car celui qui travaille est, comme le propriétaire ou plutôt le gérant d'une maison, une vache à lait et, de plus une bête de somme. Il lui faut subvenir aux besoins de sa famille, et nourrir en dehors deux fainéants et un paresseux. Parmi les sauvages qui nous entourent ici, vous ne trouverez pas de ces monstrueuses inégalités.

— Allons, monsieur le Docteur, propriétaire, ne pleurez pas, on vous laissera gérer votre maison, en attendant que tout passe à l'Etat. Vous auriez dû vous abstenir de faire des économies : vous auriez vécu aux dépens des travailleurs, au lieu de laisser aux paresseux le droit de vivre aux vôtres.

— C'est bien; je m'attends à tout et je m'y soumets d'avance, n'en parlons plus. Tout à l'heure vous ne m'avez pas laissé achever ce que j'avais à vous dire du Pénitencier. Vous avez dû voir au milieu de cet enclos une tour carrée ; elle porte le nom de Soleillet ; rien, pour perpétuer la mémoire de ce vaillant et réglé explo-

rateur, ne pouvait mieux convenir qu'une tour munie de son horloge, mais, soit oubli ou autrement, ce précieux compteur des heures manque à celle-ci. C'est impardonnable ou d'une fâcheuse négligence, car jamais explorateur n'a relevé avec autant de précision les étapes et les incidents de ses voyages : heure par heure, minute par minute, seconde par seconde, on sait où il était, ce qu'il voyait, ce qu'il faisait : A 6 h. 4 m. 3 s. il était là ; à 7 h. 17 m. 28 s. il voyait cela ; à 7 h. 59 m. 36 s. il passait par là ; à 8 h. 1/2 2 m. 13 s. il faisait cela ; on m'a dit, mais je ne puis l'affirmer, qu'il avait noté avec une scrupuleuse exactitude l'heure à laquelle il



Pl. 15. — La tour Soleillet à Obock

faisait la vidange de son gros intestin. On a même ajouté que se trouvant un soir dans un endroit où, quelques semaines avant, lui et sa caravane avaient fait de petits dépôts ; il fut si surpris d'y trouver des fleurs et de la verdure, qu'il ne manquait jamais de dire, en racontant le fait : « Chaque étoile au ciel avait sa lumière et chaque étr... sur terre avait sa fleur. »

— Docteur, vous dépassez les bornes de la plaisanterie.

— Je ne plaisante pas, j'admire au contraire l'esprit méthodique de notre compatriote, et si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas comme lui scrupuleusement noté ce que j'ai vu et appris en

voyage, car je pourrais vous dire l'année, le jour et l'heure de sa mort. C'est à Aden, au grand hôtel de l'Univers, sur le siège du cabinet d'aisance, que notre illustre et regretté compatriote a rendu le dernier soupir. Ses cendres reposent dans le cimetière de cette localité ; une tour à Obock perpétue la mémoire de sa conquête ; maintenant, dans sa patrie, il ne reste plus de ce pionnier colonial, que le récit de ses voyages, enfoui dans le coin obscur de quelques bibliothèques ; il est presque oublié ; dans trois mille ans, on n'en parlera plus.

— C'est à désespérer, Docteur ; donnez-vous donc du mal, après cela, pour acquérir de la gloire, et viser à l'immortalité.

— Cette pensée ne trouble pas plus mon esprit que le vôtre : le plus sage est de nous laisser vivre aussi longtemps et heureux que possible ; le présent est sûr, l'avenir est trompeur.

Qu'importe la mort, si on peut lui dire quand elle vient nous surprendre : je te livre mon corps, c'est celui d'un honnête homme. Doit-on désirer autre chose que de mourir honnête et regretté ? L'ambition est un désastre, la gloire un peu de fumée, la renommée une coquette, l'immortalité un rêve, car tout disparaît tôt ou tard.

— En ceci, Docteur, je suis d'un avis contraire. L'homme ne se meut pas sans y être poussé par un motif: il ne travaillera ni pour lui, ni pour sa famille, et encore moins pour la société, s'il n'est pas excité par un stimulant. Nous resterions plongés dans l'immobilité si l'ambition, l'amour de la gloire, de la fortune et surtout celui de la femme, le désir d'être immortel ou le plaisir de posséder des titres honorifiques, ne nous entraînaient pas.

— C'est votre opinion ?

— Oui.

— Eh bien ! je la partage, nous sommes en tout point d'accord ; seulement vous envisagez la chose en homme plein d'espérance et d'avenir ; moi, en vieillard aux portes de la tombe, n'ayant plus qu'un désir : mettre ses semblables en garde contre les déceptions. Puisque nous sommes d'accord, à votre santé.

— A la vôtre, Docteur. A propos, quand nous conduisez-vous au jardin?

— Quand vous voudrez ; ce soir, si vous êtes dispos ; nous y verrons moins clair, mais nous aurons moins chaud. Cependant, il serait préférable d'y aller le jour, afin de mieux voir ce que l'homme peut tirer d'une couche de sable, déposée par les eaux. Vous verrez des arbres magnifiques, des légumes variés, salades, choux, radis, petits pois, etc., et surtout des tomates et des concombres ; ce sont, de toutes les plantes cultivées, ces deux der-

nières qui poussent les mieux et à moins de frais dans le sable de ces jardins.

On dépense beaucoup pour obtenir peu de chose ; mais la satisfaction qu'on éprouve à se mettre des légumes frais sous la dent, compense largement le temps qu'on passe et l'argent qu'on dépense à les faire pousser. On a en outre le plaisir de se promener à l'ombre de grands arbres dans de vastes allées, bordées de verdure et de fleurs.

En ce moment, un : (Que veux-tu prendre?) nous fit tourner la tête et porter nos regards à l'un des bouts de la véranda. C'était le commandant du *Pingouin* qui, avant de s'asseoir à une table, venait de faire cette question au commandant de la place forte d'Obock. Ils n'avaient avec eux aucune autre escorte qu'un copieux dîner, qu'ils avaient dû arroser avec un bien touchant ensemble.

Le commandant de place, continuant une conversation commencée avant leur arrivée, disait à son collègue :

— Je t'affirme que la colonie est pleine d'avenir ; on peut maintenant y dormir tranquille, j'en ai assuré la défense ; Obock est imprenable.

— Imprenable ! s'écria le loup de mer, en ouvrant une bouche creusée dans une tête de Breton, Obock imprenable ! tu es fou, ou tu veux plaisanter. Avec mon *Pingouin*, c'était le nom de son bateau ! je ne demande qu'une heure pour m'en emparer.

— T'emparer d'Obock, toi, avec ton *Pingouin* qui ne tient pas sur l'eau ! Tu dors, mon ami, et tu rêves en ce moment que tu commandes, en qualité d'amiral, une flotte de dix cuirassés.

— Des cuirassés pour prendre Obock ! tu as l'esprit malade ! à ta santé, bois ton petit verre, cela te remettra et laisse-moi tranquille avec tes cuirassés ; mon *Pingouin* me suffit ; tiens, laisse moi aller à bord ; dans un quart d'heure tu vas voir. Pan ! pan ! En deux coups, je démonte ta batterie ; je lance à terre douze de mes marsouins, pif ! paf, paf, paf ! Te voilà pris d'assaut, et l'on te ramène prisonnier à mon bord.

— Tête de Breton ! Avec ton *Pingouin*, tu ne pourrais pas démolir les canons de bois d'une forteresse anglaise ; tu ne briserais pas même la croûte d'un paté; et tu parles de prendre Obock !

— Oui ; je ne demande pas plus de dix minutes pour le prendre.

— Dans le champ de ta longue-vue, c'est possible, mais pour le reste n'y compte pas ; tiens ne t'avise pas de faire un coup de tête, car du premier coup de canon je démolis les roues de ton

bateau, du second je lui perce le flanc, et du troisième je t'envoie avec lui au fond de la mer. Si pour vous sauver, toi et tes matelots, vous aviez le malheur de descendre à terre, je vous reçois à la mitraille ; je vous crible de balles et, en moins de cinq minutes, je vous couche tous par terre. Retourne à bord maintenant ; mais avant, va faire ta prière et commande une messe pour le repos de ton âme.

— Démolir le *Pingouin*, nous cribler de balles ! Avec quoi?

— Avec ma batterie.

— Mais il me suffirait de souffler dessus pour te la démonter ; tiens, laisse-moi partir, en dix minutes tu es mon prisonnier.

— C'est toi qui le serais, mon prisonnier, si tu tentais cette folie. J'ai préparé tout ce qu'il faut pour incarcérer les téméraires qui viendraient m'attaquer, aussi tiens-toi tranquille, ou je t'enferme dans l'un de mes cabanons. Viens chez moi te coucher, ce sera préférable ; demain tu m'en seras reconnaissant.

— Je veux bien aller coucher chez toi, mais je veux avant te flanquer une brossée, démolir tes canons ; et qu'il ne soit plus question de ta colonie ; on n'en fera jamais sortir que des cailloux : c'est une éponge, on y meurt de soif, tout le monde a la gorge sèche : la mienne surtout !

— Qui t'empêchait de l'arroser pendant que nous dînions?

— Je crois que nous l'avons assez arrosée, avant, pendant et après ; eh bien, j'ai encore soif, plus soif qu'au moment où nous nous sommes mis à table. Tu n'as pas pu me dessécher la gorge ; comment t'y prendrais-tu pour dessécher celle de tes canons. As-tu soif, toi?

— On ne fait pas cette demande à un ami, et encore moins à un artilleur ; tu sais bien que, dans l'artillerie, tous les coups échauffent la pièce, et que par le coup suivant on rafraîchit le précédent.

— Boy, deux cognacs !

Les deux verres servis : houp !... houp ! leur contenu tomba séparément, comme dans un gouffre, dans l'estomac des commandants ; un double coup de langue appliqué brusquement contre le palais exprima leur satisfaction ; ces deux petits verres, comme petite pluie qui abat grand vent, firent disparaître la mésintelligence des deux amis.

— Sais-tu, dit le marin à l'artilleur, toi, qui vantes tant ta colonie, ce que signifie le mot Obock? Tu ne le sais pas, je m'en doutais ; te voilà pris, tous les mêmes dans l'artillerie, vlan ! On les démonte d'un seul coup. Ne te creuse donc pas la tête à chercher ; approche ton oreille. — Notre marin, sans baisser la voix,

jeta aux oreilles de son camarade et aux nôtres un mot de cinq lettres, et ajouta : « As-tu compris, malin défenseur d'Obock » *La garde meurt et ne se rend pas* ! voilà pourquoi le gouverneur LAGARDE, toi ici présent et tout ce que contient la colonie de subordonnés et de flatteurs ont préféré le mot Obock à celui d'Ouano. Que dis-tu de cela ? Je te surprends ; tu es pris et repris ; on ne résiste pas au commandant du *Pingouin*. Maintenant tu es mon prisonnier : allons prendre l'air ! viens à l'autre bout de la rue, là tu pourras, si tu veux, dresser tes batteries.

Cette conversation, dont je ne garantis pas le texte mais dont le sens n'a pas été altéré, permet d'apprécier l'influence de la chaleur et des petits verres sur la raison des hommes les plus respectables, et les mieux doués. Si je l'ai reproduite, c'est qu'elle donne une exacte idée des moyens de défense d'Obock à cette époque ; et qu'elle montre combien deux défenseurs de la patrie trouvaient dérisoire le rôle qu'on leur faisait jouer.

Nous venons de voir Obock, cette capitale de notre colonie ; nous avons vu son commerce et ses habitants ; un administrateur, quatre hommes et un caporal étaient suffisants pour la gérer, y maintenir l'ordre et en assurer la sécurité. Mais de ce triste et improductif pays, on a voulu faire une colonie attrayante et prospère ; on y a envoyé un gouverneur entouré d'une riche administration. Le sol n'a pas bronché, il a continué à ne rien produire, ce qui n'a pas empêché la colonie de prospérer et de produire des employés à tous degrés, à tous crins et de toutes les tailles. On a enlevé à Obock cette fortune administrative pour en doter Djibouti, n'accompagnons pas d'un seul pleur cette émigration ! regrettons seulement les vingt à trente millions dépensés en pure perte à Obock, aujourd'hui abandonné et désert. Avec un million, on aurait obtenu le même résultat. On a pu voir par la photographie des planches 1 et 5 que les maisons d'Obock subsistent encore mais elles sont veuves de leurs habitants ; il ne s'y trouve plus qu'un employé des postes et télégraphes et quelques soldats sénégalais.

Ce malheureux employé, tout à fait isolé du monde civilisé, vit paisiblement et dort d'un sommeil calme au milieu de ces farouches Danakils. Lui et ses quelques soldats sont abandonnés là depuis plusieurs années, et aucun d'eux n'a encore eu la peau effleurée par la pointe d'une lance ou d'un poignard. Pendant le séjour fortuné d'une abondante administration, on était beaucoup moins en sécurité ; peu de mois se passaient sans conduire au cimetière une victime des Apharras.

Des millions enfouis, des hommes tués, petites misères ! Pec-

cadilles ! La France est assez riche en hommes et en numéraire ; elle peut sacrifier l'un et l'autre, afin de procurer de grosses sinécures à ceux de ses enfants, sortis de bonne souche, et riches d'incapacité. Pour un grand nombre, cette incapacité eût été trop apparente en France; il fallait, ainsi qu'aux turbulents, aux ambitieux, au gênants, leur trouver un emploi autre part.

M'étant permis un jour une réflexion semblable en présence d'un politicien !

— Vous ne comprenez rien, me dit-il, à notre politique et à notre régime social. Nous ne cherchons pas à faire de nos colonies des maisons de rapport ; c'est simplement pour nous des dépotoirs (textuel) ; nous y expédions tous ceux qui gênent ou peuvent devenir gênants. Peut-on trouver un meilleur moyen d'assurer la tranquillité de la métropole, sans faire des mécontents, que de les envoyer aux colonies? L'argent qu'on y dépense est de l'argent bien placé, puisqu'il sert à se débarrasser de ceux qui pourraient semer parmi nous le désordre.

N'étant point, comme on venait de me le dire, un homme politique, je ne répondis rien. Mon politicien prit certainement mon silence pour une approbation ; mais je pensais autrement et en m'éloignant de lui, il baissait à chaque pas dans mon estime.

Je constate cependant le progrès et l'amélioration faits en France depuis un siècle : les souverains de notre première république, qui se trouvaient en désaccord ou qui se redoutaient, s'envoyaient à la guillotine ; de nos jours, les souverains de la république, troisième du nom, s'envoient tout simplement aux colonies : c'est moins dangereux, plus lucratif, et cela permet de fraterniser au retour, et de boire, à la santé de la république, le vin fourni par les contribuables. Nos trois républiques ont poussé les hommes à l'intempérance : à la première on s'enivrait de sang ; à la seconde on s'enivrait d'illusions, et à la troisième on s'enivre de vin. A la quatrième on ne s'enivrera plus, on roulera sous la table.

CHAPITRE VII

De l'Instinct et de l'Intelligence
Les Danakils sont-ils des Hommes intelligents ou des Tigres à face humaine

Les documents, rassemblés dans le cours de mes voyages, me permettent de vous conduire avec sécurité dans les villages danakils, et de vous montrer les traits les plus saillants de la vie privée et sociale de ces pasteurs nomades et guerriers.

On m'avait fait sur ce peuple des récits fantastiques, des contes effrayants, et mis sous les yeux des tableaux si sombres et si extraordinaires, que mon imagination en fut frappée, ma curiosité excitée et ma tête échauffée. Enflammé par le désir de voir ces êtres à face humaine, dépourvus d'intelligence, et à corps mu par d'autres instincts que les nôtres, je pris le chemin de fer, ensuite un bateau pour me rendre chez eux. On ne m'avait encore montré dans aucune baraque de saltimbanques pareille monstruosité; c'était si surprenant que je ne pouvais le croire sans y aller voir.

L'homme est incontestablement, au physique et au moral, le plus souple et le plus élastique des animaux. De ses doigts il sait faire vibrer les corps sonores et il en tire des sons mélodieux, il pétrit l'argile, taille le marbre, coupe le bois, lime le fer et fait prendre à ces corps des formes utiles, élégantes, gracieuses, artistiques et souvent surprenantes. Au moral, il est susceptible de tous les vices et accessible à toutes les vertus ; l'éducation peut, en lui, atténuer les uns et développer les autres. Mais qu'il traîne sa vie dans les déserts baignés par le Nil ou dans le vaste réseau des affluents de l'Amazone, qu'il soit perché sur les versants de l'Himalaya, ou emprisonné par l'eau dans une île petite ou grande, ses actes sont partout éclairés par le flambeau de l'intelligence; la lumière de ce flambeau ne brille pas en tout lieu d'un vif éclat, mais, quelle que soit sa faiblesse, elle est toujours suffisante pour éclairer l'homme dans les sentiers de la vie. Si ce bimane, portant

haut la tête sur un corps cylindrique, que supportent deux longues et fortes jambes, en était réduit aux facultés instinctives des animaux, il ne saurait ni pourvoir à sa nourriture, ni éviter la dent des carnassiers et de tant d'autres ennemis : le lion, le tigre, le requin, le boa, le porc lui-même n'en ferait qu'une bouchée. Il ne saurait même pas se défendre contre une bande de rats affamés.

Privé de son intelligence, l'homme serait le moins parfait de tous les êtres de la création ; sa vue est moins perçante que celle des oiseaux, son ouïe moins sensible que celle des poissons, son odorat moins fin que celui d'un épagneul. Il ne pourrait pas à la course, lutter avec le cheval, les antilopes, les gazelles, etc.; sa force est inférieure à beaucoup de carnassiers, de pachydermes, de ruminants ; il trouverait également des maîtres parmi les quadrumanes. Que deviendrait-il dans de telles conditions ce pauvre haut-perché sur jambes, sans le secours de son intelligence? Elle seule est sa sauvegarde, elle seule lui permet de suppléer à tous ses désavantages corporels et sensoriels.

On a dit et écrit : L'homme est le plus parfait de tous les êtres, mais l'on a écrit aussi : « De Paris au Japon, du Pérou jusqu'à Rome, le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme. » Eh bien, on peut m'en croire, *cet animal, le plus parfait, et ce sot animal*, ne mérite ni ce tribut d'éloges ni cet excès de bile. Pour remplir le rôle qui lui est assigné, il n'a ni plus ni moins de perfection que les autres êtres ; toutes les espèces, contrairement à l'assertion mystique des darwinistes, en sont arrivées à leur dernier degré de perfection. Telles elles sont apparues, telles elles disparaissent. Une espèce participe peut-être à la formation d'une espèce nouvelle ; je dis peut-être, car nous ignorons tous comment s'opère leur création,

Comme personne n'a encore vu une espèce transformer ses organes pour revêtir une forme nouvelle, il faut plus de crétinisme que d'intelligence pour admettre son perfectionnement et surtout sa transformation. Que peut-on ajouter à un cheval, à un bœuf, à un dindon, à une chauve-souris, à un brochet, à un crapaud, à un hanneton, à un escargot pour les rendre plus parfaits? On peut pour quelques-uns les engraisser, mais en dehors de cette réponse villageoise, il serait impossible d'en ajouter une autre.

Je vais jeter une question dans le domaine de la science : si on la résout, je courberai la tête devant mon ignorance. Voici : L'homme serait-il plus parfait avec un doigt de plus ou un doigt de moins? Je choisis à dessein les doigts de la main, ces appendices sont d'un ordre secondaire ; nous en avons dix, un de plus un de moins ne doit porter à l'existence aucun préjudice. Si l'existence

n'en souffre pas, il faut croire cependant que quelque chose en souffre, puisqu'on retranche, autant que faire se peut, les sixièmes doigts, et tous doigts supplémentaires s'ajoutant à un membre contre les lois de la nature ; il en est ainsi pour les doigts en moins ; si l'on pouvait les remplacer on n'y manquerait pas, car tous ceux qui ont un nombre de doigts restreint regrettent les absents.

Je le demande aux perfectionneurs, l'homme serait-il plus parfait avec des doigts en plus ou en moins? Ils ne répondront pas et en voici la raison : Leur ignorance sur cette question est égale à la mienne.

L'homme facilement s'emballe et, en mouton de Panurge, il répète inconsciemment ce qu'on lui a appris. Quelqu'un s'écrie : l'intelligence est de l'instinct perfectionné, et l'on répète à l'unisson : l'intelligence est de l'instinct perfectionné. Pauvres moutons à deux jambes ! Sans cette intelligence qui supplée à votre faiblesse et rétablit pour vous l'équilibre vital, c'en serait fait de votre existence : l'humanité aurait disparu le jour de son apparition. Entre l'instinct et l'intelligence, il existe autant de différence qu'entre la lune et le soleil. Ces deux astres font partie de la vie planétaire, on les connaît à peine ; l'instinct et l'intelligence font partie de la vie humaine, ils ne sont guère mieux connus.

Quel que soit le perfectionnement de leur instinct, les animaux se servent des produits de la nature tels qu'ils les trouvent. L'homme seul en dispose à son gré ; il peut les modifier et les transformer dans une mesure qui surprend très souvent et dépasse quelquefois les bornes de l'imagination.

L'animal se taille-t-il des habits sur mesure, ensemence-t-il la terre pour se nourrir, met-il au feu un pot pour cuire ses aliments, les assaisonne-t-il à son goût, a-t-il quelquefois pris une plume pour transmettre sa pensée, a-t-il jamais taillé son image dans un bloc de pierre ou un morceau de bois, l'a-t-il reproduite en mariant des couleurs étalées sur un plan, a-t-il construit des appareils pour s'élever en l'air et naviguer sur l'eau, a-t-il trouvé le moyen de franchir l'espace plus vite que ses forces et son agilité le lui permettent, a-t-il trouvé un appareil lui permettant de transmettre avec la rapidité de l'éclair sa voix et sa pensée d'un continent à l'autre? Quels progrès les espèces animales ont-elles réalisé depuis leur création? L'escargot est resté escargot ; pendant la rigueur du froid ou des grandes chaleurs de l'été il bouche d'une cloison l'ouverture de sa coquille ; il en ajoute une autre et même deux ou trois, lorsqu'il juge la première insuffisante ; et c'est en se basant sur des faits semblables qu'on a dit : les animaux ne sont pas dépourvus d'intelligence. Ce n'est certainement pas

bête ce que fait l'escargot, mais c'est un acte naturel, comme celui de manger, de se moucher avec les doigts ou de se gratter le gros orteil qui vous démange ; mais fabriquer des mouchoirs pour suppléer aux doigts, cela est autre chose. N'est-ce pas pitoyable d'être poussé à faire d'aussi triviales comparaisons, pour démontrer à quelques-uns de ses semblables que leur pensée est restée vierge de réflexion et de raisonnements.

La vue des yeux trompe quelquefois ; la vue de l'esprit trompe neuf fois sur dix, peut-être davantage. L'homme croit ce qu'on lui dit ; il se crée une idée, c'est fini ; juste ou fausse, il y tient, et il est bien rare qu'il ne la garde pas jusqu'à la fin de ses jours. On meurt avec elle dans l'impénitence finale : on croit aussi fermement à la réalité d'une chose fausse que d'une vraie. Il est des hommes dans la cervelle desquels n'a jamais pénétré une lueur de réalité ; ils voient dans leur pensée l'opposé de ce qui existe, ils ne peuvent accepter une idée raisonnable ; c'est plus fort qu'eux. On ne peut pas plus changer la vue de son esprit que celle de ses yeux ; les myopes, les presbytes et les vues basses restent en général toute la vie avec cette infirmité ; la cécité intellectuelle est aussi incurable. Cherchez donc à guérir de sa cécité le diplômé qui ne voit dans un fait que l'interprétation qui lui est suggérée par son faible intellect et de son peu de savoir.

Il existe en ce moment beaucoup de naturalistes à la surface du globe ; un bien plus grand nombre encore les ont précédés. Eh bien ! aucun pontife de cette savante phalange n'a vu de progrès dans l'industrie des animaux. Ils en ont vus d'industrieux et de bornés, et ils ont pu constater que tous avaient conservé leur manière de vivre et d'agir, sans rien changer aux mœurs et habitudes de leurs ancêtres ; qu'aucun n'avait dévié, qu'aucun n'était sorti des limites de l'instinct naturel.

Selon les besoins de l'existence, l'instinct se perfectionne, mais il ne change pas ; c'est toujours la même chose à différents degrés, toujours les mêmes sensations, les mêmes sentiments plus ou moins vifs. Les animaux sont des copistes ; l'homme est un créateur. Il faut avoir sur les yeux une bien épaisse taie d'ignorance pour ne pas voir, entre l'instinct et l'intelligence, leur manque d'identité. C'est ainsi, l'esprit noyé dans une profonde obscurité, que les matérialistes et les spiritualistes se font la guerre.

Dans un cerveau humain s'élabore un produit, qu'on chercherait en vain dans les autres espèces animales. Qu'on appelle cela âme, esprit, intelligence ou autrement, le nom importe peu, l'important serait d'étudier la chose et de chercher à la connaître, au lieu de la nier par entêtement. Cette mystérieuse manifesta-

tion, incertaine, indécise chez l'enfant, atteint toute sa puissance dans la force de l'âge, puis elle va s'atténuant au déclin de la vie. Elle n'est plus qu'un reflet dans l'homme qui s'éteint. Morbleu ! qu'on l'étudie, et l'on pourra alors discuter avec connaissance de cause sur la mortalité ou l'immortalité de cette essence qui fait de l'homme un être supérieur. S'éteint-elle avec lui? le fait me paraît incontestable : mais cette question, étudiée jusqu'à ce jour à coups de poings et d'injures, ne peut que diviser les penseurs, les rêveurs et les savants dignes de ce nom. Discuter sur l'existence et la non-existence de l'âme est ce qu'on peut appeler de la puérilité. Voici dans sa saine simplicité ma conclusion : l'homme a quelque chose de plus que les animaux, de même les animaux ont quelque chose de plus que les végétaux. Nier le fait, c'est nier l'évidence. L'existence de l'âme ou de l'intelligence laisse, du reste intact, le champ des discussions entre matérialistes et spiritualistes ; car tout se borne à savoir si notre intelligence ou notre âme, qu'importe le nom, est inhérente à la matière, ou si elle en est distincte, si elle persiste enfin après la désorganisation de ce qui entre dans la formation du corps humain.

L'acte de la reproduction est instinctif chez l'homme, il ne diffère en rien de celui des animaux. L'homme, sous ce rapport, est même moins bien doué que certaines espèces animales.

Je le répète, l'instinct comme l'intelligence est susceptible de développement : aussi voit-on souvent certains individus d'une espèce animale avoir des sentiments affectifs, de la mémoire, de la reconnaissance et du raisonnement, bien plus développés que dans le cœur et l'esprit de certains hommes.

Se basant sur ce fait des écrivains ont dit : « Puisque l'animal aime, pense, raisonne, l'animal est intelligent ; son intelligence est moindre, mais entre elle et la nôtre il n'y a qu'un pas. » Ce pas est même de trop, car l'amour, la pensée et le raisonnement sont des actes naturels ; les animaux en jouissent comme nous. On ne peut empêcher que la pensée ne vienne, que l'aiguillon de l'amour ne se fasse sentir, que le souvenir des choses ne reste et que la conscience de ses actes ne se manifeste : l'homme n'est donc pas libre, il éprouve malgré lui ces diverses impressions. Mais il est libre et parfaitement libre de devenir savant, peintre, sculpteur, musicien, architecte, joaillier, ébéniste, tailleur, cuisinier, etc., ou de rester un grand bêta. Je suis honteux de cette expression, mais je le suis bien davantage, en voyant graviter, autour de nous, des gens qui corporellement nous ressemblent et qui ne trouvent pas en eux la moindre trace de ce qui fait la supériorité de notre espèce : qu'ils restent ce qu'ils sont, je croirais mal agir, en cher-

chant à les désillusionner. Pourquoi les empêcher de croire à un autre monde où s'ouvrira pour eux le royaume des cieux : *beati pauperes* !

Les questions de doctrine empêchent les hommes de voir clair et d'entendre ; l'un dit : « Nous avons une âme ; » l'autre répond : « Vous vous moquez de moi ! Entre nous et les animaux il existe si peu de différence qu'on passe insensiblement des uns aux autres. » Mais l'*homo sapiens* est un être intelligent, retorque le premier. « Hum ! dit le second, l'intelligence n'est qu'un instinct perfectionné ; les animaux sont souvent aussi intelligents que nous, et même quelquefois plus. » La discussion est engagée, ils ne s'entendront pas.

On ne devrait pas dire d'un animal, plein de gentillesse, il est intelligent, mais il est bien doué ou doué d'un instinct supérieur : nous avons également dans l'espèce humaine des hommes bien doués intellectuellement, ou d'intelligence supérieure, mais l'animal, quel que soit le développement de son instinct, ne plantera jamais un cep pour tirer de son fruit de l'alcool ; idem pour faire pousser des plantes alimentaires.

Le chien va chercher les chaussures désignées et les apporte à son maître ; lorsqu'elles seront usées, il n'en fera pas d'autres pour les remplacer. Il ira chez un marchand chercher un journal et si un singe, au retour, peut le lui saisir, il le déploiera, fera semblant de le lire, et au bout d'un instant il le mettra en pièces : c'est amusant ! Mais ni l'un ni l'autre de ces deux plaisants n'aurait eu la pensée de le faire imprimer ; ils ont pourtant de bons yeux, une ouïe fine, et ne sont pas maladroits ; puisqu'on peut même leur apprendre à jouer au loto et à faire de curieux exercices.

Nos ménagères sont prévoyantes, elles font des provisions, l'abeille en fait autant ; elle construit, avec art, de curieux édifices pour y placer sa réserve. Elles sont merveilleuses, les alvéoles d'un gâteau de miel ! Le cuisinier fait également de merveilleux pâtés, des confitures et autres conserves ; ce n'est pas tout chez lui : il varie à l'infini son industrie. Si un savant ou un simple artisan s'avisait de lui dire qu'il fait cela instinctivement, l'artiste culinaire les enverrait dîner à Charenton ou à Bicêtre.

L'oiseau, dans la confection de son nid, déploie un incontestable talent d'architecte ; il le fixe ou l'attache solidement, le construit artistement et en capitonne l'intérieur d'un moelleux duvet. Ils sont charmants ces nids ! Et ravissants les gazouillements de leurs propriétaires ! Mais de nid en nid, et de père en fils, c'est toujours la même chose : l'animal en est arrivé du premier coup à la dernière limite de la perfection.

L'homme comme l'oiseau se prépare une chambre nuptiale et un berceau pour sa progéniture ; mais les nids de l'espèce humaine sont presque aussi variés que le nombre des couples. Il en est assurément de moins solides, de moins doux, de moins beaux, que le nid d'un oiseau; mais il en est bien d'autres qui jettent l'esprit dans un tel étonnement, qu'on se demande si une fée n'a pas présidé à leur installation.

En usant de patience et de persévérance, on a appris aux oiseaux à chanter, aux chevaux et aux chiens à danser ; jamais, au grand jamais, on n'a pu en faire des artistes et encore moins des compositeurs et des littérateurs.

— Si vous pouviez comprendre le langage et la mimique des animaux, me dit un jour quelqu'un, vous seriez étonné de l'étendue de leur pensée.

Comment en juger, puisqu'on ne comprend pas leur langage, lui répondis-je : apprenez-leur à écrire et cela suffira à mon étonnement ?

Cependant j'ai bien souvent compris les cris et la mimique de certains animaux ; de leur côté, ceux-ci me comprenaient au geste et à la parole. J'ai vu des chiens sensibles à la musique et à la poésie ; il suffisait, pour les mettre en émoi, de leur jouer avec éclat un bruyant morceau ou de leur déclamer avec conviction une vibrante poésie. Le chien subit, du reste, tous les reflets des impressions de son maître ; il obéit à sa parole et, au moindre de ses gestes, il saisit sa pensée avec une étonnante ponctualité.

J'ai un chien ratier qui ne peut souffrir aucun animal dans mon jardin. Un ami m'ayant envoyé un jeune poulet accompagné de ces mots : « engraisse-le bien, et quand il sera grand et que tu l'auras tué, engraisse-le encore avec des truffes, je viendrai t'aider à le manger. »

— Que va faire, monsieur, de ce poulet, dit ma domestique ? la chienne va le dévorer, comme elle l'a déjà fait de la poule du voisin et de mes deux moineaux.

— Si vous ne lui aviez pas passé tous ses caprices, lui dis-je, cela ne serait pas arrivé.

Je pris d'une main le poulet, j'appelai la chienne, je lui mis le poulet sous le nez, et de la main libre je lui fis la leçon ; je cherchai à lui faire comprendre, que je lui donnais un compagnon, avec lequel elle devait vivre en bonne intelligence ; que si elle avait le malheur de le traiter en ennemi, elle serait à son tour vertement corrigée.

Mes recommandations faites, je lâchai le poulet, et je caressai la chienne pour lui enlever l'idée d'une malveillante poursuite:

cela fait, elle rentra dans sa niche, et le poulet se mit à picorer dans le jardin.

Les jours suivants, mes deux pensionnaires, ayant fait connaissance, se traitèrent en amis, jouèrent ensemble et se taquinèrent comme deux enfants. Quand la poulette, car c'était une femelle que m'avait envoyée mon ami ! allait en tapinois becqueter à la sourdine dans la pâtée de la chienne, celle-ci sortait furibonde de sa niche et mettait la chapardeuse en fuite. La fuyarde, partie précipitamment, s'arrêtait après avoir parcouru une distance de deux à trois mètres, là, se dressant sur ses pattes et faisant face à sa poursuivante, elle l'attendait tête haute, de pied ferme et la recevait à coups de bec. La chienne répondait à cette agression en repoussant son ennemie à coups de nez, la renversant et la roulant par terre ; c'était alors, pendant un instant, une succession de coups de bec et de culbutes. Cette lutte aurait duré longtemps si la chienne, plus raisonnable, n'y eût mis fin en abandonnant le champ de bataille à son adversaire. La poulette du reste, en était arrivée à faire plier la chienne à toutes ses volontés : le jour, elle lui sautait sur le dos ; le soir, elle allait souvent la trouver dans sa niche, se couchait sur elle ; et elles s'endormaient ensemble.

Sur ces entrefaites, un marchand de volailles vint à passer devant ma porte ; je profitai de l'occasion pour augmenter ma basse-cour de trois unités, deux poulettes et un jeune coq. Celui-ci, en arrivant, ne vit pas d'un bon œil les premiers occupants, la chienne et la poulette. Sans coup férir, il prit possession du jardin en becquetant par-ci par-là ; puis, tout à coup avisant la poulette, il se dresse sur ses pattes, lève la tête, tient haut la queue et tend les ailes. A la vue de ces préparatifs, je saisis un bâton et je me précipite au secours de la poulette. J'arrive trop tard ; ce coq, stupide, sans égards pour le sexe faible, avait déjà atteint la pauvrette et la frappait des ailes, des pattes et du bec. Me trouvant à portée de ce lâche, je lève mon bâton et je l'abaisse sur son dos avec rapidité et violence ; il évite le coup ; je relève mon arme : j'allais frapper de nouveau, mais je vis que c'était inutile ; mon agile batailleur s'était enfui à tire-d'aile. Quand il fut à distance, il se posa en matador et eut l'air de me narguer. A cette vue, je lui lance mon bâton, il saute par-dessus et le laisse passer. Me voyant désarmé, il s'avance et revient à la charge ; je ramasse plein les mains de terre et de petits cailloux qui, lancés sans relâche, lui tombaient sur le dos, comme dans un champ la grêle. Surpris par cette attaque imprévue et ne sachant plus où donner de la tête, il s'enfuit dans un coin retiré du jardin, et s'y tint paisible.

Ma chienne, assise sur son derrière, avait assisté à ce tournoi et, d'un œil attentif, elle en avait suivi toutes les péripéties.

Le calme rétabli, je remonte dans mon appartement. J'y étais depuis plus d'une heure, quand je me mis à la fenêtre, pour voir dans le jardin, comment mes hôtes s'y comportaient. J'assistai alors à une scène héroï-comique. Dans une partie du jardin, la poulette picorait paisiblement ; à dix mètres plus loin, le coq, hargneux et sournois, faisait les cent pas ; la chienne, assise sur son derrière, se tenait entre eux à peu près à égale distance. Au bout d'un instant, le coq, après plusieurs allées et venues, voulut se rapprocher de la poulette ; la chienne se lève aussitôt, se met à sa poursuite, l'éloigne, retourne à sa place et reprend sa première posture. Jusqu'à la nuit tombante, elle remplit le rôle de gardien défenseur .

Ce fidèle animal, en me voyant pourchasser le coq, avait saisi ma pensée et, sans le lui commander, il avait spontanément rempli le rôle d'un zélé serviteur. Il eût fallu peut-être bien des explications pour faire comprendre à un très grand nombre de mes semblables ce que ma chienne avait compris sans lui rien dire. Il n'est donc pas douteux que, sous certains rapports, le chien et bien d'autres animaux sont mieux doués que l'homme et paraissent en cela aussi intelligents. L'homme ne fera jamais un veilleur de nuit aussi attentif et aussi perspicace qu'un chien de garde. Les chiens, instinctivement, sont tous observateurs, chasseurs et gardiens ; l'homme, en faisant choix des chiens les mieux doués, et en développant leur tendance instinctive, en a tiré profit comme il a tiré profit de la force du bœuf et de l'agilité du cheval.

L'instinct, je le répète, est comme l'intelligence susceptible d'un grand développement : tous les individus d'une même espèce n'en sont pas pourvus au même degré ; il est obtus chez les uns et largement ouvert chez les autres ; si largement même qu'on n'a pas hésité de dire intelligents ceux qui en sont les mieux doués. Dans notre langue, les mots sont élastiques, et nous avons l'esprit porté à la métaphore. Il nous coûte de nous exprimer clairement et avec précision. C'est beau en poésie, mais en science exacte, cela conduit à de multiples sources d'inutiles discussions.

Si notre intelligence était simplement de l'instinct, cet instinct serait fugace, sans consistance, variable à l'infini, puisque chaque seconde engendre, en nous, une pensée, et que chaque minute produit une nouveauté et, qu'à jet continu, se succédent, sous des formes variées, les produits du travail et de l'imagination.

L'intelligence est une vagabonde, qu'aucune loi ne régit, et ne pourra régir. On peut l'emprisonner, la forcer à dévier ou ralentir

sa course, arrêter ses élans, mais on n'arrive pas à lui tracer une limite infranchissable. L'homme peut s'élever dans l'air, courir sur l'eau, se faire transporter sur terre, cela n'est pas dans sa nature; il se trouverait donc hors des lois naturelles s'il n'y avait que de l'instinct en lui.

L'instinct est perfectible, mais il est enfermé dans l'enclos des lois matérielles ; il ira jusque-là, et n'ira pas plus loin.

Si je faisais cette question : qu'entendez-vous par les mots instinct et intelligence? Je recevrais autant d'opinions différentes que de réponses. Si je me faisais la même question, je répondrais : l'instinct et l'intelligence sont d'une essence qui m'est inconnue. L'instinct tient à la chair vivante, il préside à tous les actes de la vie animale, de la vie matérielle des êtres compliqués en organisation ; l'intelligence est un produit de l'organisme humain, qui préside aux différents actes de la vie intellectuelle, qui tient les rênes de la vie matérielle et de la vie sociale, qu'elle bouleverse, quand la roue du char casse.

L'instinct, je le répète encore, peut acquérir un tel degré de développement, que l'on pourrait appliquer, ainsi qu'on le fait pour les hommes d'une intelligence supérieure, le mot génie aux animaux qui en sont les mieux doués ; mais un animal, quel que soit son génie, n'accomplira jamais aucun des travaux faits par une main guidée par la plus obtuse des intelligences. Discerner, apprécier, raisonner, juger, imiter, se souvenir, aimer, se fait naturellement, instinctivement ; tous ces actes sont inhérents à la matière vivante. Les animaux, les végétaux et les cellulaux, tout ce qui vit enfin, sait reconnaître les substances alimentaires et les distinguer de celles qui sont nuisibles ; un corps vivant sait donc discerner, apprécier les choses, juger de la force de son ennemi, se conduire dans tous les actes de la vie et, dans un ordre plus élevé, conserver le souvenir de beaucoup de choses et imiter ce qu'il a vu faire. Tous les êtres ont également cette impulsion des sens qu'on désigne par le mot aimer. On n'apprend pas ces choses, elles viennent naturellement et, plus ou moins obtuses, elles existent, je crois, dans tous les corps vivants, quel que soit leur degré d'organisation.

L'impulsion qui enjoint aux sexes de s'unir occupe-t-elle dans l'homme le premier rang? C'est douteux ; car, dans son intensité, l'amour paraît bien plus violent dans beaucoup d'espèces inférieures à l'homme. Chez l'animal, il est temporaire, il pousse comme les fleurs sur les arbres ; il est au contraire coutumier chez l'homme ; cet animal parfait peut aimer en tout temps.

L'accouplement des animaux ne varie pas ; c'est toujours la

même chose, ces pauvres bêtes n'y ont apporté aucun raffinement. L'homme, sous ce rapport, se sépare encore des espèces animales. Comme tous les corps dioïques, sa chair l'entraîne naturellement, mais elle est gouvernée par l'influx nerveux de son intelligence : celle-ci lui permet de maîtriser ses sens, enchaîner ses passions, exciter ses désirs, augmenter ses plaisirs et varier les contacts; en un mot, toutes les espèces animales font l'amour bestialement, tandis que l'homme, seul, peut à sa volonté le faire bestialement ou intelligemment. Est-ce bestialement ou intelligemment qu'opèrent ceux qui se croient les descendants des espèces animales? Je fais la question sans en demander la réponse.

L'amour qui électrise les individus de sexes différents et les force à s'unir, n'est pas seul instinctif ; l'amour maternel l'est certainement à un aussi haut degré de puissance. Cet amour a, comme le précédent, un épais bandeau sur la vue. Sous une impulsion instinctive, la mère, aveuglée par le dévouement, sacrifie sa vie pour sauver celle de ses petits; quand elle ne la sacrifie pas, c'est que l'instinct de la conservation l'emporte sur celui de l'amour maternel et arrête son premier élan.

A l'époque déjà lointaine où j'écrivais le manuscrit de ce travail, j'ai été distrait par une bien curieuse et instructive scène, ayant trait à l'amour maternel.

Un de mes voisins, pour construire un toit, avait surélevé, de soixante-dix centimètres environ, un mur de clôture dans la moitié de son épaisseur; de sorte que de mon côté, l'autre moitié formait une corniche plate d'un à deux décimètres de largeur. Le toit de mon voisin, recouvert de zinc, était le rendez-vous des chats, des chattes et de leur progéniture. Les mères y promenaient leurs petits au soleil pendant que les matous allaient rôder.

Un jour, un jeune imprudent, en jouant trop près du bord, se laissa choir, et fut assez heureux dans sa dégringolade pour s'arrêter sur le rebord du mur formant corniche. La mère accourt aussitôt, se penche et voit son rejeton à soixante-dix centimètres au-dessous d'elle : sans hésiter elle descend près de lui, le regarde et semble lui adresser des reproches, mêlés de caresses, et lui recommander de se tenir tranquille. Ses recommandations faites elle promène son regard en haut, en bas et de chaque côté : puis, s'aidant d'une treille, descend dans mon jardin, lève les yeux en l'air, examine, paraît réfléchir un instant, remonte sur le toit et regarde l'endroit où se trouve son fils : elle redescend dans le jardin, remonte encore et recommence deux à trois fois ce manège. Enfin, ayant probablement jugé que ses efforts seraient insuffisants pour retirer le petit inconscient de sa fâcheuse situation, elle se mit à courir sur le toit, en miaulant avec force.

A ses cris de détresse, je vis bientôt accourir un matou. La chatte se tut et conduisit le chat, venu à son secours, au bord du toit ; là elle lui montre son fils, et aussitôt, sans tailler de bavette, elle descend près de lui accompagnée du matou, qui la suivit, sans se faire prier. Quand ils furent tous les trois réunis sur la longue et étroite corniche, ils prirent, sans discuter, une décision.

La mère saisit dans sa bouche la tête de son enfant, le matou lui saisit à son tour l'autre extrémité, puis tous les deux se dressent parallèlement le long du mur, enfonçent leurs griffes dans le plâtre et grimpent lentement et avec précaution jusqu'au faite ; quelques instants après ils déposaient sur le toit leur précieux fardeau.

Le sauvé se mit à gambader comme si rien de fâcheux ne lui fût arrivé. Ses deux sauveteurs me parurent satisfaits et heureux, et me semblèrent s'adresser de mutuelles félicitations ; puis le matou se retira sans réclamer la moindre récompense.

A la vue de faits semblables, l'imagination travaille, l'esprit s'emballe et, s'il est enclin à la littérature, se complaît à distiller, dans un petit volume, de charmantes et enivrantes absurdités. L'auteur affirmera n'avoir jamais vu chez l'homme un tel éclair d'intelligence, et volontiers il se persuade que l'homme n'a jamais inventé la poudre, la vapeur, l'électricité, ni même les échelles pour monter sur un toit. Avec de ces pensées, sans nom, on séduit l'intelligence du public et, selon l'expression vulgaire, on finit par lui faire croire que des vessies sont des lanternes.

Aucun autre animal n'est susceptible de ces enivrements ; l'animal ne croit à rien ; on pourra lui prêcher, depuis le jour de sa naissance jusqu'à sa mort, la crainte de Dieu et la peur du diable, lui répéter cent fois qu'il est venu sur terre avant l'homme, ce sera inutile ; jamais on ne pourra lui faire pénétrer rien de pareil dans le cerveau ; on ne parviendra pas à lui faire croire toutes les belles choses, dont se goberge l'esprit humain.

Les pauvres bêtes s'éteignent toutes dans l'impénitence finale. En serait-il ainsi si elles avaient la plus petite lueur d'intelligence? N'entreverraient-elles pas quelques-uns des mystères divins et un peu de celui de la création? L'on dit à l'un de ses semblables : « Vous êtes un imbécile » ; qu'il la mérite ou non, cette épithète le fâche. Est-il jamais venu à l'idée de quelqu'un de dire d'un animal : c'est un imbécile? L'animal, ainsi qualifié, se fâcherait-il?

L'animal est sensible, il possède, souvent à un très haut degré, nos sentiments et nos passions. L'amour, l'amitié, la reconnaissance, la mémoire, le raisonnement, la colère et probablement

bien d'autres sentiments, qui nous sont inconnus, agitent ses pensées. Un observateur, limitant ses recherches et ses études aux banales impressions de la foule, et surtout à celles qu'il ressent, est fatalement conduit à ne trouver aucune démarcation entre l'instinct et l'intelligence. Mais il en est autrement si, ouvrant les yeux, il jette un rapide regard sur les travaux et les découvertes de l'homme, sur son mode d'existence varié à l'infini, sur sa morale et ses habitudes sans cesse modifiées, sur ses écrits et ses travaux artistiques où brillent les éblouissantes étincelles de cette intelligence qui s'élance sans cesse, à l'assaut du progrès, dans le domaine des choses connues et inconnues ; si on a vu cela, la confusion n'est plus possible, pas même pour l'aveugle sachant glisser ses doigts sur une page écrite.

Quel que soit la délicatesse, le fini, la beauté des merveilleuses productions sorties de l'usine animale, elles sont, je viens de le dire, toujours les mêmes ; l'animal n'apporte aucun progrès, aucune amélioration dans la production de ses œuvres ; il fait, sans s'en écarter, ce que lui a appris son ancêtre, la nature. On est émerveillé du travail des abeilles, des toiles d'araignées, de la vie sociale des fourmis ; on le serait davantage en portant son attention sur les éponges, les madrépores, et les merveilleuses constructions des infiniment petits.

Parmi ces constructions se trouvent des merveilles d'élégance, de délicatesse, de fini et de beauté. Le producteur de ces étonnants édifices n'est qu'une petite masse gélatineuse de matière vivante, sans trace d'organisation et souvent informe. Allons, mes chers rêveurs, cherchez de l'intelligence dans cette gélatine vivante? Ses productions sont cependant, au point de vue de l'art, bien supérieures à celles des articulés et des vertébrés.

On peut dire et prêcher au bon public : vous et moi sommes sortis d'une matière aussi gélatineuse que les gélatineux producteurs des merveilles, dont je viens de parler, par conséquent notre esprit n'est qu'un perfectionnement de celui de notre primitif ancêtre. Le bon public émerveillé, ému et transporté, s'empresse d'effacer la croix noire atavique, que portent sur le dos bien des gens, sans s'en douter. Pour compenser cet effacement, on leur en place une autre sur la poitrine et le public est convaincu.

« Ah ! le voilà encore en dehors du sujet, vont crier les critiques il a encore senti le besoin de dire sans suite ni méthode ce qui lui traverse l'esprit ; que viennent faire ici l'instinct et l'intelligence ? ça n'a aucun rapport avec les mœurs et coutumes des Apharras. »

Cette critique est juste ; j'ai la fâcheuse habitude, quand

j'écris, de chercher à me faire comprendre et d'expliquer les choses lorsque, sur un sujet, je me trouve en contradiction avec un écrivain. J'ai lu dans les ouvrages scientifiques les plus sérieux : Les Danakils sont des êtres à face humaine dépourvus d'intelligence et d'instinct, ils sont inférieurs aux animaux. Je ne reproduis pas le texte, ne voulant pas froisser la susceptibilité de l'auteur. Si je m'étais permis d'émettre une opinion contraire, sans en donner la raison, la question restait en suspens entre deux assertions et, comme l'âne de Buridan, le public restait indécis entre le ratelier et l'auge.

Dans un travail méthodique les hors-d'œuvre, loin d'ouvrir l'appétit, sont fatigants et aussi énervants que dans un discours les interruptions ; ils empêchent de suivre la pensée de l'auteur et on a, bien souvent, beaucoup de peine à la repêcher.

Je ne pouvais cependant pas parler d'un peuple, mis au-dessous des animaux et le considérer comme un troupeau de brutes, sans démontrer l'impossibilité d'une semblable assertion.

Les écrivains *impressionnistes*, ce sont les plus nombreux ! jettent à l'esprit populaire les impressions vraies ou fausses, mesquines ou sublimes qui illuminent leurs cerveaux, et savent très souvent cacher leur insuffisance sous les attraits d'un style brillant et coloré. Le lecteur glisse avec plaisir sur le vernis de cette surface, sans s'apercevoir des plaisantes et extravagantes absurdités qui se trouvent au-dessous.

J'en ai lu et entendu de ces extravagances, de ces contes inouïs, fantastiques, inimaginables ; je ferai mon possible pour que rien de semblable ne s'échappe de ma plume ; je veux, en me lisant, qu'on assiste à mes courses, à mes interrogatoires, à mes conversations, à mes réflexions. Je n'aime pas à voyager seul, je prends chaque lecteur pour compagnon de route et lui promets de ne rien faire, de ne rien cacher, de ne rien inventer ; il recevra l'impression de ce que j'ai vu, entendu, senti, goûté, touché, éprouvé.

Sur les choses douteuses, je laisse planer le doute, je redis franchement, sans interprétation, les récits que j'ai entendus. Je ne donne pas mot à mot ces récits, mais aucune des pensées n'en est travestie, atténuée ou passée sous silence.

Je vais maintenant vous faire sortir d'Obock et vous promener avec prudence dans les villages danakils ; nous n'y trouverons pas des hommes conduits par la bestialité, mais des hommes sensés, intelligents ; ils le seraient autant que nous, et beaucoup plus que ceux qui les dénigrent, s'ils avaient pour patrie le sol fertile de la France.

CHAPITRE VIII

Réflexions sur les mots Danakils, Apharras, Obock
Un aspirant Gouverneur, Plainte d'un Négociant

Le peuple, que nous allons voir et étudier au physique et au moral, a reçu des Arabes le nom de Dankali au singulier et Danakil au pluriel. Les Européens, ayant trouvé cette double dénomination digne de leur science, l'ont adoptée d'un commun et savant accord.

J'avais subi cette influence, j'étais même fier de savoir dire, un Dankali des Danakil ! Je croyais trouver des Danakil en me rendant à Obock, et quelques jours après mon arrivée, j'appris que les Danakil se nommaient Apharras, non seulement entre eux, mais que les habitants des pays voisins leur attribuaient également ce nom. Pour désigner ce peuple j'avais deux noms et même trois, pour un, et j'étais embarrassé : car, quoi qu'on en dise, abondance de biens n'est pas toujours avantageux. En conservant à ce peuple, son nom véritable d'Apharras, on n'aurait pas su en Europe de qui je voulais parler ; en le désignant au contraire par celui de Danakil, je passais aux yeux des habitants de la contrée pour un vulgaire ignorant. Aussi pour être compris des uns et pour n'être pas taxé d'ignorance par les autres, j'emploierai alternativement les mots Apharras et Danakil, pour désigner ce pays et ses habitants. Quant au mot Dankali, je crois qu'on peut le raser sans inconvénient ; nous avons assez de mots irréguliers dans notre langue! Elle en est assez riche, il est bien inutile d'en ajouter d'autres. Quand je vois cinq noms différents, comme taureau, bœuf, vache, veau et génisse, pour désigner les individus de la même espèce, je ne puis m'empêcher de voir trop

de dévergondage dans la désignation des choses les plus usuelles ; j'ai toujours trouvé bête et stupide ce qui s'apprend difficilement et ne se conçoit pas clairement. Ce qui pourrait surprendre, si on ne connaissait pas l'inconstance de l'esprit humain, c'est de voir l'âne, l'ânesse, l'ânon nous tracer le chemin de la logique, et nous indiquer, que bœuf, bœuve, bœuveau : bœuvine, serait bien plus simple et plus sensé.

Puisque j'ai résolu, pour les raisons que je viens de donner, de désigner de temps en temps les Apharras sous la dénomination de Danakil ; je ferai le pluriel de ce dernier mot en ajoutant un s, et pour son féminin, un *e*. Aux yeux des érudits, je ne passerai certes pas pour un savant, mais je suis certain d'être compris par tous ceux qui me liront, n'eussent-ils passé qu'une année sur les bancs de l'école primaire. Je ne cherche qu'une chose, en traçant une phrase : c'est qu'on y voie rapidement et clairement l'expression de ma pensée, afin d'éviter au lecteur de perdre du temps, en cherchant à comprendre ce que j'ai voulu dire.

Depuis sa conquête, Obock nous a coûté, bon an mal an, cinq à six cent mille francs de bon argent français, et quelques gouttes d'un sang non moins bon et non moins français. Pour une nation qui brasse des milliards et qui a plusieurs millions de soldats, la dépense peut paraître minime ; mais quelque minime qu'elle soit, il n'est pas permis, surtout en république où chaque citoyen a conquis le droit de savoir où va tomber la sueur de son travail, d'ignorer le nom d'un pays qui en pompe quelques gouttes.

On attribue aux Portugais le monopole de la gaîté ; c'est une erreur, car les Français peuvent, à ce jeu, leur tenir tête. Les Arabes également occupent un très bon rang dans le concert de la jovialité ; ils ont toujours un mot pour rire aux dépens de leurs voisins. Une petite grossièreté bien tournée et bien dite, un petit trait méchant habilement décoché, est pris en bonne société, pour un spirituel amusement ! Les peuples ont également entre eux de ces spirituels divertissements ; ce qui ne les empêche pas de rester les meilleurs ennemis du monde. Aussi, quand deux nations sœurs s'embrassent, c'est toujours avec le plus grand désir de s'étouffer ; elles n'y manquent pas, du reste, aussitôt que l'occasion se présente. En temps de paix, elles se dénigrent un peu, beaucoup, passionnément ou, ce qui est rare, pas du tout. Comme des personnes obligées de vivre en bonne intelligence, les nations se donnent réciproquement de ces petits noms charmants : petite sœur, louloute, chienne jolie, ou perfide, sanguinaire, sauvage, inhumaine !

Personne, autant que les sectaires, n'aime à changer les noms

des pays, des personnes et des choses : ils professent une sainte horreur pour le langage usuel ; leur désir est que personne ne sache ce qu'ils disent et ce qu'ils font. En cela je les approuve, car, s'ils étalaient en public leur naïveté et leur momerie, ce serait fait de leur prestige. Aussi la majorité des associations ont-elles, à l'usage de leurs membres, un vocabulaire spécial ; ce qui conduit assez souvent à des quiproquos qui font dégénérer en acerbes disputes d'amicales conversations.

Loin de France, je me trouvais un jour à une table d'hôte, où l'on parlait français, anglais, italien, russe, germain. Quelques Français fraîchement débarqués s'étaient emparés d'un bout de la table et s'étaient assis en silence les uns à côté des autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Ils s'interrogeaient du regard avant de s'adresser la parole, et leur air concentré, indiquait clairement, que chacun d'eux cherchait dans sa pensée ce qu'il pourrait dire pour rompre la monotonie du lourd silence qui régnait parmi eux. Pour des Français, ça ne pouvait pas durer ! Aussi en peu de temps la conversation fut engagée et, pour rattraper le temps perdu, elle devint générale et, très rapidement, animée. Les figures s'étaient épanouies ; tout allait bien, quand l'un des convives, se croyant probablement à une loge de table, dit en s'adressant à son voisin : « Voudriez-vous avoir l'obligeance de me passer la pierre brute ». A ce mot brute, tous les assistants dressèrent automatiquement la tête ; l'interpellé, devenu blême, répondit après un instant de lugubre silence : « Non ! Monsieur ; je n'ai encore jamais gâché le mortier avec vous ! Gardez pour vos semblables votre inqualifiable expression. »

— Voilà, dis-je tout haut, une réponse qui ne manque pas d'a-propos !

— Que voulez-vous dire, me cria-t-on du bout de la table?

Je venais d'attirer sur moi l'orage ; il fallait m'expliquer : la chose me parut d'abord difficile ; mais il paraît qu'elle ne l'était pas autant que je l'avais supposé, car au bout d'un instant j'avais réconcilié les deux adversaires, rétabli le calme et mis tout le monde à son aise. La glace étant rompue, d'un bout de la table à l'autre *on fit feu de toute part*, les uns avec connaissance de cause, les autres par entraînement. A ces détonations succéda un concert vocal en différentes langues, dans lequel les Français furent les plus bruyants.

Si le lecteur n'a pas compris quels sont les canons dont on se sert à table pour faire feu, et quelle est la pierre brute, dans laquelle on taille pour former la partie la plus consistante du repas, il peut se faire initier à l'une de ces sociétés où les honnêtes gens cou-

vrent de leur droiture les astucieux bandits qui se glissent parmi eux.

Comme on arrive toujours à s'entendre entre personnes, sachant vivre et n'ayant pas fait abnégation de sa liberté, en se liant à des sociétés secrètes, discrètes, turbulentes ou paisibles, il n'y eut, du précédent malentendu, aucune conséquence fâcheuse.

Il n'en est point ainsi quand l'homme se laisse enchaîner par l'esprit qui domine dans une association : il ne s'appartient plus, il devient fanatique, il n'y a rien de bon et de bien, en dehors de la petite église à laquelle il appartient ; il redit comme un perroquet les traits malins sortis de ces officines. Ce sont, entre les sociétés, les débuts des petites escarmouches qui précèdent les mêlées, dont tous les membres ne sortent pas toujours le corps intact.

L'esprit religieux a fait de l'Arabe un fanatique ; tous les croyants d'une autre religion sont à ses yeux des êtres inférieurs, des dégradés, des animaux : les chrétiens sont des chiens, les Ethiopiens, un ramassis, les Oromos, des chameaux, les Apharras, des féroces, des barbares ; l'Arabe désigne par une outrageante épithète tous les peuples qui ne prient pas comme lui. Ça le regarde, il est parfaitement libre de se créer des ennemis. Je laisse également libres les savants européens qui transcrivent dans les ouvrages scolastiques, littéraires et scientifiques, les outrageantes épithètes données aux nations par les Arabes ; mais, je les trouve bien imprudents, s'ils ne pèchent pas par ignorance.

Pour les peuples d'Afrique, que je viens de citer, les géographes européens, et à leur suite les historiens, ont recopié ce que les Arabes leur ont transmis. Sous le règne de Louis le Grand, les médecins et les pharmaciens avaient déjà pris la copie de leur pharmacopée ; après 89, nos révolutionnaires leur ont pris le système décimal ; les géographes ont, également, suivi ce procédé ; ils ont pris au sérieux des quolibets pour des noms véritables. C'est ainsi qu'ils ont accepté le mot Danakil, pour désigner les Apharras.

Dans ma *Philosophie aux prises avec la mer Rouge*, j'ai signalé la puissance de reproduction dont sont doués les géographes. Tous sans une seule exception, pour confirmer la règle! donnaient le nom de golfe d'Aden au bras de mer, resserré entre la côte d'Afrique et d'Arabie, qui fait communiquer la mer Rouge et l'Océan Indien, par lequel passe chaque jour un très grand nombre de navires.

Que l'on donne, ai-je dit, à cette embouchure oblique de la

mer Rouge le nom de *Mer* comme on l'a fait pour la mer de Marmara ou, si on le préfère, celui de détroit ou de large canal ; mais par sainte Logique qu'on ne lui conserve pas son nom de golfe.

Pour les savants sans prétention, le nom de mer d'Aden était tout indiqué pour désigner ce détroit ; pour les érudits, celui de mer des Avalites ferait davantage éclater leur savoir et il aurait, de plus, le mérite d'épater le public. Eh bien, je parierais cent savants contre un imbécile, qu'il se trouvera un géographe en Europe pour donner au golfe d'Aden, que j'ai rayé d'un trait de plume, le nom de mer d'Arabie, Arabique, Somalienne, Erythréenne, etc. Quand on est embourbé dans la crasse de son ignorance, on ne peut plus en sortir. Mer d'Aden ! C'est trop simple, trop vulgaire, se diront les savants de sept ou huitième ordre, il nous faut autre chose pour montrer ce que nous sommes ! Pour sceller l'étalage de leur prétention, et de leur ignorance, je ne serais nullement étonné de leur voir donner à ce détroit le nom de mer Arabique ou d'Arabie. La mer Rouge ayant déjà porté le nom de sinus Arabicus et de mer Arabique, les écrivains à venir ayant à parler de l'une de ces mers Arabiques, se verraient obligés d'ajouter : la nouvelle, ou l'ancienne, pour indiquer de laquelle ils voudraient parler. On peut s'attendre à tout de gens dont la spécialité est de faire du nouveau et qui ne se doutaient pas, avant qu'on le leur dise ou signalé, que le golfe d'Aden était un détroit.

Le golfe est tombé dans la mer. J'espère que le mot Danakil tombera en synonimie, et que l'on finira par désigner les Apharras par leur vrai nom; cela demandera beaucoup de temps encore, car les savants sont si clairsemés à la surface du globe ,et les copistes prétentieux si abondants que leur ivraie étouffe les meilleures semences.

Nous, Français, pleins d'urbanité, de tact et de savoir vivre, nous avons préféré désigner les Apharras par le surnom outrageant de Danakil au pluriel, Dankali au singulier ; cela n'a pas empêché ce peuple de dormir et d'être heureux, deux fois heureux, car il n'a pas d'histoire, et il porte deux noms, l'un à l'usage de ses voisins, et l'autre à l'usage des étrangers.

« Ce nom patronymique Apharras signifie errant, m'a dit quelqu'un ». « Ce n'est pas cela, m'a dit un autre ; ce mot correspond dans notre langue à celui de libre : quant au sobriquet Dankali au singulier et Danakil au pluriel, il signifie tout ce qu'il y a de plus cruel, de plus barbare, de plus féroce. » Cette épithète ne convient nullement à ce malheureux peuple. Si l'occasion se présente, il en profite pour assassiner l'imprudent qui pénètre dans son pays, mais on doit lui rendre cette justice ; il assassine pro-

prement, sans cruauté et sans férocité. La qualification de libre ne lui convient pas mieux. Je suis persuadé qu'il aime la liberté : mais la liberté d'une nation ne dépend pas des volontés individuelles ; depuis plus de trente ans, les Français ont dû s'en apercevoir. Le mot errant est certainement celui qui convient le mieux à ces pasteurs, car ils sont par vaux et par déserts depuis le premier jour de leur existence jusqu'à celui de leur mort.

Ils appellent leur pays l'Apharras ; certains géographes, soit par abréviation, ou pour faire du nouveau, ou pour tout autre motif lui donnent celui d'Afer. J'ai demandé aux habitants de ces contrées où se trouvait l'Afer. « Connais pas », m'ont-ils dit. Il n'en est point ainsi pour le mot Danakil ; ce nom est de date plus ancienne ; aussi un assez grand nombre parmi eux savent qu'on les nomme ainsi, et d'où leur vient ce blessant surnom.

L'Apharras est loin d'être hospitalier, mais, s'il a pu conserver jusqu'à ces derniers temps toute son indépendance, il le doit certainement à sa haine des étrangers et au peu de convoitise que doit éveiller sa grande misère. L'Italie au nord, et la France au sud se sont installées aux confins de ce pays, sans que ni l'une ni l'autre se soit décidée de pénétrer dans l'intérieur. Ce n'est certainement pas le désir qui leur en a manqué, mais elles ont dû se dire comme de bons villageois : « Le jeu n'en vaut pas la chandelle. » Si les pachas ont accepté de nous la raison du plus fort et une rente annuelle de quelques milliers de francs, le peuple a conservé son indépendance.

Les Arabes, ainsi que je viens de le dire, avaient désigné ces errants par le sobriquet Danakil ; les Français, excellents copistes, ont conservé ce nom et, pour montrer toute l'étendue de leur savoir en langue arabe, ils ont également accepté celui de Dankali. C'est très fort, très savant, et d'une érudition qui m'éblouit et m'oblige de fermer les yeux. Cela m'empêche de voir comment les Arabes, les Chinois, les Hindous et les autres peuples de la terre forment le pluriel de leurs mots et de leurs noms. Mais je sais, les yeux fermés que Danakil, en français prend un *s* au pluriel et un *e* au féminin ; j'ai la certitude, en m'exprimant ainsi, d'être compris de tous ceux qui ont du sang français dans les veines.

Ne forçons point notre talent... Restons modestement dans les limites étroites de nos connaissances. Les savants et les *savantissimes* sont des exportateurs, non des importateurs, ils envoient à l'étranger le produit de leurs connaissances. Ceux qui se servent des produits étrangers ne sont encore que des apprentis. Quant aux matamores de l'érudition, avec leur Targui et leur Touareg, leur Dankali et leur Danakil, ils peuvent dans une arène scientifique

en imposer à des adversaires de leur calibre ; mais le public s'y endort ou reste indifférent, trouvant les règles de notre grammaire beaucoup trop embrouillées, pour écouter et applaudir des gens qui mettent leur gloriole à ajouter de nouvelles difficultés à celles si nombreuses qui existent déjà.

Avant d'exposer les divisions territoriales de l'Apharras, je vais laisser encore s'envoler ma pensée et la faire planer un instant sur Obock, la capitale de notre colonie. On l'a dit dans un précédent chapitre, Obock signifie quelque chose qui ne sent pas bon. C'est à peu près une expression synonyme du mot parti, comme un boulet, de la bouche de Cambronne, à l'adresse des Anglais. L'historien a gazé et poétisé le mot par cette phrase : « La garde meurt et ne se rend pas ! » la poésie, dans sa sincérité, nous l'a restitué sans répugnance ; l'historien s'est fait poète et le poète s'est fait historien ; nous sommes ainsi en France, aucun de nous ne peut rester dans la limite de ses attributions.

L'endroit où est construit Obock s'appelait Ouano. Il faut croire que les négociants, débarqués dans ce lieu, ne le trouvèrent ni propre ni favorable, car ils dirent : Obock (c'est sale) ; ce n'était vraiment pas une raison suffisante pour préférer cette dénomination à celle d'Ouano, et pour la faire graver au fronton des édifices de notre colonie ; il y a certainement eu dans ce fait une délicate intention ; on a voulu perpétuer le souvenir d'un mot historique et probablement aussi flatter l'amour-propre de notre gouverneur Lagarde, car on ne peut s'empêcher, en prononçant le mot Obock, d'avoir cette phrase présente à la mémoire : *La garde meurt et ne se rend pas* ; la conversation entendue au chapitre précédent me semble confirmer cette supposition.

Aujourd'hui Obock n'existe plus. Son palais veuf et ses maisons délaissées tombent en ruines. Le gouverneur, suivi de sa smala d'administrateurs et d'employés de toute sorte, a transporté ses pénates à Djibouti, situé en face d'Obock sur le rivage opposé. Les colons ont suivi le chef de la colonie ; le désert a repris ses droits à Obock, le désert les a perdus à Djibouti, il s'est rapidement peuplé. Dans ce pays, les Français, ayant subi en peu de temps l'influence du milieu, sont devenus errants comme les Danakils : aujourd'hui à Obock, demain à Djibouti, après-demain ils iront probablement autre part.

Je suis loin de critiquer ce déménagement ; j'applaudis, au contraire : Djibouti est, en toutes choses, préférable à Obock ; on ne pouvait choisir un meilleur endroit pour s'installer ; seulement où l'on pourrait trouver un peu plus qu'un cheveu, c'est qu'Obock était la capitale d'une colonie et que Djibouti n'est que le siège

d'un protectorat. De telles choses, quand elles arrivent, devraient être passées sous silence et, comme dans un bilan, être glissées aux profits et pertes ; et on en fait son deuil. Mais dans sa prospérité comme dans sa décadence l'homme éprouve le besoin, de crier bien haut ce qui lui est arrivé afin de se faire admirer ou de se faire plaindre .Aussi pour qu'on n'en ignore, on a eu soin, d'inscrire sur les timbres-poste de Djibouti et au fronton de ses monuments : *Protectorat de la Côte des Somalis !* C'est d'une sincérité et d'une loyauté à l'épreuve de la plus exigeante susceptibilité.

On a parlé, à une époque, de céder Obock à notre puissante alliée la Russie. Je ne sais si le fait est vrai, mais les journaux s'en sont fait l'écho. Céder à la Russie notre colonie d'Obock et garder pour nous le protectorat de la côte des Somalis eût été ce qu'on appelle un comble. Nous aurions dépensé plus de quarante millions, pour en arriver à la protection d'un bout de côte, n'ayant pas en ligne droite quarante kilomètres ! De sorte qu'une batterie anglaise à l'un des bouts et une batterie russe à l'autre auraient pu, avec des canons à longue portée, faire pleuvoir des obus sur Djibouti ; en outre la baie de Tadjourah serait devenue franco-russe. De plus, notre brave allié le négus d'Ethiopie aurait bien pu nous dire un jour : « Retirez-vous, je vous prie, je désire me charger du protectorat de la côte des Somalis ; Djibouti me convient, son port est excellent, il me remplacera avec avantage celui de Massawah.» L'astucieuse Angleterre promettrait à l'Italie monts et merveilles et d'un commun accord, elles appuieraient, plutôt que de les contrecarrer, les visées du Négus. Au règlement des comptes, l'Italie demanderait sans doute, en compensation de son appui moral, d'élargir son territoire colonial de l'Erythrée, l'Angleterre ne réclamerait rien, si ce n'est à l'Italie une toute petite compensation : la permission d'établir sur un tout petit rocher du détroit de Messine ou des îles Lipari un dépôt de charbon, où l'on verrait plus tard les gueules de canons d'un second Gibraltar. La France et l'Italie, fières d'avoir des protecteurs, des amis, des alliés, s'apercevraient alors de ce qu'il en coûte. Les autres nations s'apercevraient également de la vaste place qu'occupe dans l'esprit la naïveté des races latines.

Une nation s'efforce, en général, d'ériger un protectorat en colonie. L'Angleterre à cela n'a jamais failli : tôt ou tard ses concessions deviennent des protectorats et ses protectorats des colonies. Elle va doucement, ne froisse personne, arrive à son but et le tour est joué ; si quelqu'un s'avise de le trouver mauvais, elle laisse passer l'orage sans sourciller, sans souffler un seul mot ; ce

ne bronche pas et reste. Si un seul ou plusieurs Européens s'avisaient de me contredire, je leur jetterais l'Egypte à la face.

Les Français ne sont pas de cette trempe, ils aiment à dire où ils vont et ce qu'ils veulent faire. Le repos, la tranquillité, la rêverie, voilà ce que nous recherchons ! Si nous ouvrons les yeux, c'est pour lire un journal ; si quelques intrépides veulent aller de l'avant, la masse les oblige d'aller à reculons ; aussi, sans hésiter, avons-nous fait d'une de nos colonies un protectorat. Quand on s'est avancé, on devrait au moins se maintenir en place ; quant à reculer, déclarer sa faiblesse et l'écrire partout, ça dépasse en niaiserie tout ce qu'on peut rêver. Se vanter de ses conquêtes est stupide ; parler de ses défaites est lâche.

— Vous ne comprenez rien à la politique et aux affaires, me dit un jour, à ce sujet, un rejeton de bonne souche. Le plus petit protectorat est bien préférable et plus avantageux que la meilleure des colonies : dans un protectorat, on est son maître, on peut disposer à son gré des fonds alloués par la métropole ; dans une colonie, ne m'en parlez pas, on est soumis au méticuleux contrôle d'un trésorier-payeur. C'est un gérant, ou plutôt un gênant, avec lequel il faut compter ; il appartient au ministère des Finances et ne dépend en rien de celui des Colonies. Il fait des rapports et signale les abus sans qu'on le sache; on est toujours sur les épines, la situation est intenable ; vous la voyez d'ici, et vous devez comprendre !

— Je comprends, en effet, que rien n'est plus désagréable que de ne pouvoir pas disposer, sans contrôle, de l'argent qu'on a entre les mains ! C'est humiliant et contrariant.

— Un protectorat a justement ceci d'avantageux, c'est qu'il aplanit tout. Le trésorier-payeur d'un protectorat est un hybride, créé par le concours de deux ministères : celui des Finances le nomme, celui des Colonies le paie ; tout est pour le mieux et marche bien, l'argent surtout !

— Tout marche pour le mieux, je n'en doute pas, mais je ne vois pas ce qu'il y a de changé. Que ce soit le ministère des Finances qui paye ou celui des Colonies, cela importe peu, puisque les colonies ne produisent presque rien, c'est toujours, dans l'un et l'autre cas, la France qui paie. Si nos colonies pouvaient se suffire, ce serait alors une dépense de moins pour le budget de l'État et, une charge pour elles ; et, de plus, très avantageux pour l'équilibre du budget métropolitain.

— Vous ne ferez jamais un homme politique.

— Que le destin m'en préserve !

— Comment, vous ne comprenez pas qu'un homme, fût-il

le plus loyal et le plus intègre du monde, se rangera toujours à l'avis de celui qui le paye ! Il découle de cela que, sur l'argent dépensé dans un protectorat, le ministère des Finances n'a plus qu'un contrôle illusoire. Moi, je ne m'en cache pas, être nommé grand maître dans un protectorat, c'est mon rêve; on tient tout le monde sous sa coupe et, si l'on est intelligent, on peut y faire de bonnes petites affaires.

— Qu'un bon génie vous soit favorable ! Je joins mes vœux à ses faveurs : que votre désir s'accomplisse, et que la France devienne assez riche pour nourrir grassement ses colons et entretenir luxueusement ses colonies.

— Nourrir ses colons ! s'écria un négociant présent à la conversation ; mais on les laisse plutôt mourir de faim. Ici, le gouvernement préfère s'adresser aux négociants d'Aden que de venir chez nous. Voilà comment on nous vient en aide ! C'est pénible à dire, mais quand on le pourrait, on s'abstient de nous faire gagner quelques sous. Est-ce qu'on ne devrait pas se soutenir entre Français ?

— Les négociants d'Aden, auxquels vous faites allusion, sont des Français comme vous, dis-je, et j'ai tout lieu de supposer qu'on leur donne la préférence parce qu'ils livrent leurs produits à meilleur marché ; aussi, ne puis-je blâmer le gouverneur, de s'adresser à eux. Du reste, le mot colon, que je viens de prononcer tout à l'heure, ne concernait pas les négociants. Vous êtes en trop petit nombre pour qu'on s'occupe sérieusement de vous. D'ailleurs, vous êtes libre, si vous ne faites pas vos affaires ici, de transporter vos comptoirs autre part. Les vrais colons, Monsieur le négociant, ce sont les employés ! Leur nombre suffit pour peupler nos colonies, les administrer et les faire fructifier sans votre concours. Quant aux colons libres, aux commerçants surtout, j'ai le regret de vous dire : ce sont des *gêneurs*. Vous, comme les autres, auriez dû rester chez vous ; qu'êtes-vous venu faire ici ? vous en a-t-on prié? Non ! Vous venez sans rien dire à personne, vous vous installez à votre gré ; on vous laisse faire, on vous fournit un nombre de soldats suffisant pour assurer votre tranquillité, et un nombre d'employés plus suffisant encore pour vous administrer luxueusement ; vous n'êtes pas contents ; il faudrait encore qu'on vous fournît à chaque repas, poissons, viandes, légumes, fruits et boissons à volonté ! Ça ne suffirait pas, vous trouveriez encore, qu'on ne fait pas assez largement les choses ; si jamais on me nommait votre gouverneur, je vous chasserais tous : je ne garderais que mon personnel administratif et des soldats pour le protéger.

— Ce serait préférable, car l'on saurait au moins à quoi s'en tenir.

— Puisque vous m'approuvez, je vous tiens quitte de vos autres griefs ; vous en avez encore certainement un bon nombre que vous voudriez bien m'écouler, comme un vieux stock de marchandises défraîchies ; gardez-les ! Je ne saurais qu'en faire. Avis : adressez-les à notre aspirant-gouverneur ici présent, il les enregistrera dans sa mémoire et aussitôt qu'on l'aura nommé gouverneur il saura vous en tenir compte. Moi, je ne comprends rien aux questions coloniales ; je suis un bon Français et, comme tous mes semblables, j'acquitte régulièrement et intégralement mes impôts de l'année, sans me préoccuper où va l'argent qui sort du trésor de la France.

— Voulez-vous que je vous dise où il va? repartit mon négociant.

— Non. Je préfère l'ignorer, car le sachant, il ne me serait pas permis de le faire dévier de sa route.

— Eh bien ! Je vous quitte. Si nous vous avions pour gouverneur, vous ne vaudriez pas mieux que les autres !

— C'est probable ! Aussi ne comptez désormais que sur vous.

Après le départ de notre négociant, l'aspirant à une haute sinécure me dit :

— Vous avez bien fait de lui parler ainsi ; ils sont tous d'une exigence insupportable. Je préférerais avoir cent Danakils à conduire qu'un seul Français.

— Votre pensée à l'égard des colons est exactement celle que les colons professent pour les employés. Cette cordiale entente doit fatalement conduire le bon peuple français à arroser d'or ses colonies pour les faire prospérer ; mais, comme vous venez de me le dire, je ne comprends rien à la politique. Je viens cependant de trouver un nom à celle dont vous me semblez être un chaud partisan.

— Lequel?

— La politique à la tire.

CHAPITRE IX

Divisions territoriales et politiques de l'Apharras
Les Incidents d'une Excursion a Tadjourah

Le territoire occupé par les Apharras ou Danakils est compris entre la mer Rouge, la baie de Tadjourah, le Somal, le Harrar, le Choa et l'Ethiopie. Je ne sais si les limites qui séparent ce peuple des nations voisines sont bien nettement déterminées ; mais j'ai la presque certitude qu'elles ne sont pas respectées.

L'Apharras est un royaume féodal, divisé en trois grandes provinces ayant chacune à leur tête un grand chef. Les limites territoriales de ces trois divisions sont plutôt indécises que tracées: il n'en est point ainsi pour leurs habitants : chaque famille appartient à sa commune, la commune à sa tribu, et la tribu au grand chef de l'une ou l'autre des provinces ; la délimitation individuelle des tribus est chez eux nettement tranchée.

Les pasteurs d'une province mènent parfois leurs troupeaux paître sur le territoire d'une autre province, sans que cela porte atteinte à la division territoriale du royaume.

L'une de ces divisions, ayant pour limite la mer Rouge, la baie de Tadjourah, et une ligne allant de Massawah au fond de la baie de Tadjourah, porte le nom de *Adoyiamara* ; c'est plutot au groupement des habitants qu'à son territoire, qu'on doit donner ce nom.

La deuxième province, habitée par les *Doyiamara* dont elle porte le nom, est située au sud de la précédente, elle contourne le fond de la baie de Tadjourah, en longeant sa côte sud jusqu'au territoire des Issas, tribu des Somalis ; dans l'intérieur des terres

elle est limitée, au sud, par le Harrar et à l'ouest par la dernière province de l'Apharras.

Celle-ci, à cheval sur les deux précédentes est limitée par l'Ethiopie : elle porte ainsi que ses habitants le nom de *Assayiamara.*

Ces trois grandes provinces, districts, ou plutôt ces trois divisions d'un peuple, sont gouvernées chacune par un sultan, qui a reçu des Apharras, le nom de *Dardar.*

Ces trois grands groupes de populations sont formés d'un très grand nombre de tribus ; chacune de ces tribus a également un chef, désigné par le mot *Mackaban.*

Dans le territoire occupé par les Adoyiamara se trouvent, sur la côte, les villes d'*Assab*, d'*Obock*, de *Tadjourah* et de *Reyta* ou *Raheita*, capitale de cette province. A l'époque où je me trouvais à Obeck, Hamed Ibrahim, en était le grand chef, le sultan, ou dardar.

Les Doyiamara avaient pour dardar Houmed Loita, et pour capitale *Gobahad* (prononcé Goubad) : le mot Gobahad signifie bouclier blanc (*Goba*, bouclier, *had*, blanc).

Les Assayiamara forment le groupe le plus important au point de vue politique et administratif. Leur capitale est *Aoussa* et leur chef Mahammed Anfarré.

Mahammed Anfarré est non seulement le dardar de sa province, mais encore le grand chef, l'*Alta* de tous les Danakils. On ne peut faire une plus juste comparaison qu'en assimilant l'Alta des Danakils aux rois de France sous la féodalité et les dardars aux ducs de Bourgogne et de Normandie, ces deux provinces seules prises pour exemple.

Le nom d'Anfarré, *l'Alta* des Apharras, rappelle celui d'anfari (charitable) donné par Mahomet aux habitants de Médine.

Cette qualification est restée aux Médinois ; c'est toujours un titre de gloire de se dire le descendant d'un habitant de Médine. L'Alta Mahammed Anfarré a-t-il eu parmi ses aïeux un habitant de Médine, ou a-t-il pris le nom Anfarré pour augmenter son prestige? C'est très probable ; car chez tous les peuples pauvres ou riches, ignorants ou instruits, on est sûr de trouver des hommes intelligents, des ambitieux, des intrigants et beaucoup de pauvres hères qui se laissent mener ! L'ambitieux et l'intrigant n'ont qu'un désir, montrer leur supériorité et vivre aux dépens de la société. Sous ce rapport le régime républicain ouvre une large voie à toutes les ambitions ; des palais, des chaumières, on voit de tous côtés sortir, de leur humble existence, d'imposantes et onéreuses personnalités.

Les Apharras n'ont point d'idée religieuse dans la pensée ; mais du dehors, on leur en passe. Les chefs, en hommes clairvoyants, ont su profiter de cette nouveauté ; ils ont tous embrassé l'Islamisme, qu'ils pratiquent ouvertement, en y mettant intérieurement peu de dévotion. Ils s'astreignent cependant très dévotement à des manifestations religieuses, mais je ne crois pas leur foi de force à remuer les montagnes ; ils font de la religion une question politique. Lorsqu'ils ont vu l'Islamisme frapper aux portes de leur pays, au lieu de s'opposer à son introduction, ils ont laissé faire et ont pris les devants ; ils se sont aussitôt proclamés les chefs suprêmes de cette innovation. Pour des gens, auxquels on a refusé des lueurs d'intelligence, ça n'était pas trop mal pensé, car ils ont ajouté l'autorité spirituelle à la temporelle, qu'ils possédaient déjà.

Nos ancêtres pensèrent autrement, ils conservèrent en France l'autorité temporelle et laissèrent la spirituelle s'établir et faire groupe à part. La royauté était, à cette époque, à la merci du catholicisme, comme la république l'est de nos jours de la franc-maçonnerie. Si le catholicisme et la franc-maçonnerie cherchaient à s'introduire en Apharras, l'*Alla* Mahammed Anfarré se ferait pape de l'un et grand maître de l'autre.

Ces prétendus sauvages veulent être maîtres chez eux ; impossible, à ce sujet, de leur faire entendre raison ; ils veulent jouir en liberté de leur mœurs et de leurs coutumes ; ils n'en démordront pas. Pour se nourrir du pain de l'esclavage, ils laisseront difficilement la civilisation ensemencer chez eux.

Leurs chefs, quoique maîtres absolus en politique et en religion, ont conservé la simplicité d'une existence primitive. La paillote, qui leur sert de palais, est peut-être un peu plus grande, mais ne diffère en rien de celles de leurs sujets. L'on m'a, du reste, affirmé qu'il était défendu aux Apharras de se construire une demeure en employant d'autres matériaux que ceux tirés du règne végétal. Cette assertion m'a paru justifiée, car toutes les habitations que j'ai vues étaient faites de branches et de broussailles, et recouvertes d'herbages. Cependant on voit quelquefois des peaux d'animaux domestiques servir de couvertures ou de portières. Allah seul se permet, dans ce pays, des mosquées construites avec des pierres; il a apporté de l'Arabie le modèle de ce genre de constructions.

Les paillotes varient de forme et de dimensions : dans la campagne où elles sont beaucoup plus petites, elles ont toutes la forme d'une rotonde ; dans les villes, au contraire, elles sont quadrilatérales, presque deux fois aussi longues que larges, avec un toit arrondi dans le sens de la largeur.

Certains novateurs cherchent à mettre les Européens au régime végétarien: en Apharras ce leur serait impossible: on ne trouverait peut-être pas dans toute la contrée assez de végétaux comestibles pour nourrir le dix millième des habitants. Ne pouvant pas imposer ce régime à leur estomac, ils l'ont imposé à leurs habitations. Les hommes en tout pays savent se tirer d'affaire.

A la campagne, les paillotes rotondes sont groupées sans ordre sur le coin d'un plateau ; dans les villes, elles sont toutes méthodiquement alignées sur des rues ou des ruelles et sont, pour la plupart, précédées d'une cour entourée d'une haute palissade, construite avec le même soin et les mêmes matériaux que les paillotes. Une porte assez large, ouvrant sur la rue, donne accès à la cour. Cette porte en treillis, ainsi que celle de la paillote, n'a qu'un seul battant. Les rues, pour tout pavage, ont le sol naturel ; c'est également la terre du sol, nivelée et battue, qui forme le pavage des cours et des habitations.

Je dois, à la délicate obligeance de mon regretté ami Henri Imoucha, une chaude excursion à Tadjourah ; ce petit voyage d'agrément m'a permis de visiter cette ville, et procuré l'honneur d'asseoir mes ischions à côté de ceux du sultan sur l'hangareb qui lui servait à la fois de fauteuil, de canapé et de lit. Ce meuble peu luxueux tirait tout son prestige de ses longs et nombreux services, et de l'homme qui s'y trouvait assis. Un autre hangareb adossé à la cloison de l'un des bouts de la pièce était, avec le précédent, les seuls meubles du salon où nous fûmes reçus.

Ce jour-là le sultan, comme un simple mortel, était malade ; ce qui explique que nous le trouvâmes encore étendu sur son hangareb au moment où nous franchîmes le seuil de la chambre. Mais en l'homme qui sait faire plier ses souffrances aux exigences de sa charge, il se redressa aussitôt sur son siège et, du geste, me fit signe de venir prendre place à ses côtés. J'étais de beaucoup le plus âgé de notre petite troupe : c'est donc à mes cheveux blancs, que je dus cet honneur ; je n'en suis pas plus fier, au contraire ! Car le souvenir de cette glorieuse réception ne me vient jamais à la pensée sans un grain d'amertume et deux grains de dépit. Elle me revient souvent, cette pensée, accompagnée de cette réflexion : « j'ai dû laisser dans l'esprit de ce haut personnage une haute opinion de ma maladresse. » Ce souvenir détruit tout le plaisir de l'honneur qui me fut fait; je voudrais le chasser de mon esprit, impossible ! le coup fut trop violent ! il ne s'effacera jamais de ma mémoire.

La maladie du sultan fut certainement la cause de ma mésa-

venture; mais quelle était à lui la cause de son mal? Je l'ignore. Je ne suppose cependant pas, qu'il fût indisposé par les quatre à cinq cents pièces de vingt francs que la France lui compte chaque année ; car, dans tous les pays, ce qui procure l'aisance est plutôt un remède qu'une cause de maladie. Il faut croire pourtant que ce remède ne suffit pas pour rétablir la santé ; puisque, au milieu de la chambre de notre malade, on avait placé, en face de son hangareb, un large plat rempli de cendres et de charbons ardents. L'usage, dans le pays, de placer un foyer semblable dans la chambre des malades m'a beaucoup intrigué. Est-ce empiriquement ou par ordonnance de médecin qu'on emploie ce remède? Je n'ai pas pu résoudre cette question ; mes confrères danakils sont certainement sociables, mais pendant mes différents séjours dans leur pays, je n'ai eu la bonne fortune de lier connaissance avec aucun d'eux ; de sorte que j'ignore, si ce sont eux qui préconisent l'usage du réchaud dans la chambre des malades ou, si les charbons ardents, dont il est rempli, attirent le mal ou le chassent de la case : je regrette de n'avoir eu aucun éclaircissement sur le mystérieux effet d'un semblable remède, et de n'avoir pas su ce qu'en pensent les médecins et les habitants du pays.

J'en ai trop dit : je ne puis plus maintenant taire ce qui m'est arrivé, ni passer sous silence le récit de notre curieuse excursion.

Partis de Djibouti de grand matin sur un petit vapeur, nous jetions l'ancre entre neuf et dix heures dans le port de Tadjourah, à cent mètres environ du rivage.

Aussitôt débarquée, notre petite troupe, composée de quatre bons vivants et d'un combattant de la mélancolie, se dirige vers la case du sultan ; il eût été on ne peut plus imprudent de se promener dans la ville et dangereux d'aller aux environs, sans rendre visite au premier chef de la localité et réclamer sa protection. D'un pas alerte, le fusil sur l'épaule, nous prenons le chemin le plus court. En cinq à six minutes nous arrivons à sa demeure : la porte s'ouvrit ; sans hésiter nous entrons dans la cour ; un homme, non armé, qui était derrière la porte en sentinelle, fut prévenir le sultan de notre arrivée.

Le sultan, en homme sachant vivre et ponctuel au devoir de sa haute fonction, ne nous fit point attendre ; l'unique battant de sa porte fut aussitôt largement ouvert. Pour répondre à cet empressement, nous nous précipitâmes dans la demi-obscurité qui régnait dans l'intérieur de la paillote.

En Apharras, ce n'est pas comme en France ; les petits, les maigres, les gras et les gros fonctionnaires ne mesurent pas l'importance de leur personnalité à la longueur des heures qu'ils font



Pl. 16. — Ce portrait d'un sultan, en tenue de grande cérémonie, présente, dans tous les traits du visage, les caractères les plus saillants de la race apharras

attendre, ni au nombre des baillements que provoque cette attente. Ces habitudes de grands seigneurs se sont généralisées en République : le médecin, l'avocat, fait comme les fonctionnaires attendre les clients ; les employés ont également réglé leur conduite sur celle des fonctionnaires ; les domestiques, avec un grand sérieux, font poser leurs maîtres ; c'est de bon ton, c'est de haut goût, c'est la mode. Le temps qu'on fait attendre permet de fumer un cigare, de continuer avec quelqu'un une conversation banale, ou de suivre attentivement les ébats d'une mouche. En agissant ainsi on croit s'entourer de prestige, donner le change au public et lui faire croire qu'on est surmené, accablé de besogne.

Habitué à ces coutumes, on ferme les yeux et, finalement, on les trouve naturelles. Aussi, ma surprise fut grande, quand nous fûmes reçus sans faire antichambre ! En ce moment, à vrai dire, ma pensée était autre part : je ne croyais pas être dans un pays où les hommes ne sont pas encore assez civilisés pour passer la moitié de leur temps à feindre, et l'autre moitié à se moquer des gens, mais où ils ont pour se guider le bon sens naturel et ne se permettent pas d'être grossiers avec leurs inférieurs, en leur faisant sentir leur supériorité.

Quand la porte fut ouverte, avantagé par l'âge, j'entre le premier ; je dépose mon fusil le long d'un montant de la porte, puis tournant sur mes pieds comme une statue sur un pivot, je fis faire demi-tour à mon corps et, dignement, je me tins immobile en face du sultan. Lorsque du regard nous eûmes mutuellement cherché à lire dans nos pensées, ce qui ne fut pas long, le sultan m'indiqua par signe de venir m'asseoir à sa droite.

A cette invitation, ce que l'on m'avait dit de ces terribles Danakils me revint tout à coup à l'esprit et je me dis : « Est-ce bien sûr que cette déférence ne cache pas un piège » ? Enfin, oubliant ce qui me concernait, pour me rappeler que j'étais Français, je fis taire les battements de mon cœur et, tête haute, l'air grave, je me dirigeai vers le sultan d'un pas ferme, et le regard fixé sur lui comme sur un ennemi. J'avais fait deux pas, en appuyant vigoureusement la semelle de mes bottes sur le sol, le troisième tombe, pouf ! claf ! je sens sous mon pied droit le sol fléchir ; d'un œil effaré je regarde à terre ; malédiction ! j'avais posé le pied dans le plat-chaufferette, placé au milieu de la chambre ; d'un seul coup, je l'avais divisé, avec une innocente habileté, en deux moitiés égales ; cette division, je puis m'en vanter, était proprement faite, mais la cendre en désordre et les charbons ardents qui avaient jailli de tous côtés autour de moi étaient loin d'attester autant d'habileté ; ces charbons brillant sur le sol comme un semis de

petites étoiles et la botte du pied briseur, couverte de cendre jusqu'au genou, attiraient mon regard, agitaient ma pensée. Je jugeai aussitôt que, pour le plat, l'affaire était réglée, qu'il ne fallait pas penser en ce moment à le remettre en état ; le seul remède à apporter à ce désordre était de faire tomber la cendre couvrant la botte du pied maladroit ; aussi, levant prestement la jambe, je frappai du pied vigoureusement le sol.

Navré de cet accident, je fis encore trois enjambées et je m'assis, avec déférence et respect, à côté du grand chef de Tadjourah.

Mes compagnons stupéfaits, étaient tombés dans un morne silence et, d'un regard troublé, se communiquaient leurs pensées. Le sultan et son personnel, comme si rien d'insolite ne fût arrivé, conservaient leur froide et solennelle attitude : pas un cri, pas un geste, pas une ride au visage, n'avait souligné ma maladresse : on eût dit au contraire qu'ils cherchaient, par cette calme attitude, à atténuer l'ennui que devait me causer ce désagréable accident. Ils devaient se dire : « C'était écrit, Allah est grand, Mahomet est son prophète, puisque c'est arrivé, ça devait arriver. » Aucun d'eux ne me parut surpris de cette catastrophe, mais moi ! J'avais les yeux sur ces deux morceaux de plat gisant sur le sol, sur les charbons épars jetant une dernière lueur au moment de s'éteindre et tout cela avait l'air de me dire : Maladroit, vois ce que tu as fait !...

Le sultan ne parlait pas français, moi je ne comprenais aucun mot de sa langue : il me fut donc impossible de lui exprimer mes regrets et de lui faire accepter mes excuses. En prenant place à sa droite, j'avais dû en silence lui présenter mes hommages, il m'avait répondu sur le même ton. Enfin après quelques minutes de ce silencieux et éloquent palabre, le sultan nous indiqua du geste que nous pouvions nous retirer. Je m'inclinai sans bassesse, en lui exprimant, du regard, le regret d'avoir éteint le feu de son foyer médicinal : je me dirige ensuite vers la porte, je prends mon fusil et, au moment de sortir, je détourne la tête pour lancer un dernier coup d'œil aux deux moitiés de ma victime et aux charbons éteints répandus sur le sol.

Si pareil accident me fût arrivé, en Europe, chez un riche parvenu ou chez un personnage irascible, l'émoi eût été grand : on aurait cru que tout était perdu dans la maison, que l'incendie avait déjà pris des proportions effrayantes. A la voix étranglée du maître, une nuée de larbins serait accourue et, tous, depuis l'habit noir et cravate blanche jusqu'au tablier, depuis la fine taille jusqu'à la gardeuse de dindons, se seraient précipités sur le lieu du désastre où gravement, pour bien faire sentir toute la gravité de

cette inconcevable maladresse, ils auraient mis une méticuleuse lenteur à enlever les morceaux du plat brisé et à balayer la cendre et les charbons épars.

Sous le toit d'un ami, un invité se serait écrié intérieurement : quel maladroit! il n'en fait jamais d'autres; comment s'y est-il pris pour ne pas voir ce plat? puis s'exprimant tout haut, il aurait dit d'une voix compatissante : « ce n'est rien, ne vous tourmentez pas pour si peu, ça peut arriver à tout le monde ; le malheur heureusement n'est pas grand ! d'un coup de balai il sera réparé et l'on n'y verra plus rien ». Passons dans la pièce à côté le temps de faire le nettoyage, eût dit notre hôte. Aussitôt installé dans ce nouvel asile, on aurait cherché à ranimer la conversation et à faire renaître une factice gaîté, en faisant des allusions sentencieuses plus ou moins spirituelles sur ce qui venait d'arriver : « Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence ; un air grave cache parfois un casseur d'assiettes. » « Serait-ce malheureux d'avoir, comme les singes, des mains au lieu des pieds, on ne pourrait pas mettre les pieds dans le plat ! » et ainsi de suite jusqu'à l'heure de la séparation. Le lendemain on aurait lu, dans la gazette locale, le fait raconté simplement ou avec commentaire.

Ne soyez pas froissés de ces réflexions, mes chers frères en civilisation ; pardonnez à celui qui vous parle, il a subi l'influence des milieux : pendant le cours de ses voyages, il a pris, malgré lui, des goûts un peu sauvages, en constatant chez les peuples arriérés une délicatesse de sentiments et des élans de générosité auxquels il n'était pas habitué. Cette transformation sensorielle est jusqu'à ce jour la seule qui puisse sérieusement militer en faveur du transformisme.

J'avais brisé le réchaud d'un malade, c'était peut-être d'un très mauvais présage ! J'avais, ce qui est incontestable, mis le désordre dans une maison et causé un préjudice matériel ; le sultan vit cela avec indifférence et, pour nous prouver que cet acte n'avait pas atténué sa bienveillance à notre égard, il nous donna de ses serviteurs pour nous accompagner dans notre excursion.

Aussitôt dans la rue, nous gagnâmes la campagne d'un pas rapide, et, en moins d'un quart d'heure, nous nous trouvons en face d'un bosquet de dattiers ; ces arbres ont la forme de colossals plumeaux, le bout du manche planté dans le sol. Sous le plumet étalé de leurs longues feuilles vertes, on est à l'ombre, on respire librement et on sent la fraîcheur vous asperger le corps d'une délicieuse impression. Une oasis dans ces plaines arides est comme l'œil séduisant d'une jolie femme : elle attire et invite à s'arrêter.

Avant de pénétrer dans ce riant bosquet, ils nous fallut fran-

chir une épaisse bordure de branches d'acacias hérissées de longues épines : elle en interdisait si bien l'accès que nous dûmes nous faire ouvrir une porte. Intérieurement, ce plant de dattiers est divisé, par des clôtures semblables à celles de l'entourage, en plusieurs parcelles de forme et d'étendue différentes. C'est de la plus grande qu'on nous ouvrit la porte. A peine entrés, de mignonnettes tourterelles, habitantes du lieu, furent mises en émoi par notre apparition. Sans paraître effrayées, ces gracieuses et gentilles imprudentes voltigeaient d'arbre en arbre, et se cachaient dans la feuillée, sans se douter que leur vol nous dévoilait leur



Pl. 17. — Les dattiers de l'oasis de Tadjourah

présence. A leur vue, notre instinct de chasseur se réveille ; nous avançons en tirailleurs et, sans remords ni merci nous attaquons le bataillon de cet inoffensif et insouciant adversaire. A chaque instant, les coups de fusil ébranlent l'air et, du haut des dattiers, tombent sur le sol de petites victimes : celle qui n'est pas atteinte s'en va un peu plus loin attendre un second coup. C'était un jeu d'enfant, et les tireurs, à chaque coup mortel, vantaient leurs prouesses avec autant d'orgueil que s'ils eussent terrassé un animal terrible et des plus dangereux.

Heureusement pour les survivantes, ce carnage fut de courte durée : l'estomac des chasseurs sonnait trop violemment l'heure du déjeuner. Le feu de la cuisine, aussitôt allumé, éteignit subitement celui de la mousqueterie. Chaque chasseur devint marmiton : l'un souffle le bois mort allumé, l'autre, en guise de nappe, étale

des journaux sur le sol, un troisième ouvre les boîtes de conserves, un affamé sort des paniers les viandes froides, un altéré fait sauter le bouchon des bouteilles, un tempérant va puiser de l'eau à la fontaine. Maintenant, tout est prêt, l'eau chauffe pour le café.

Le tronc d'un arbre mort, allongé sur le sol, va servir de siège à ceux qui ne voudront pas rester debout ou s'étendre par terre. Sans étiquette, chacun prend position et attaque à volonté, hors-d'œuvre, gigot, pâté, volailles, asperges, dessert varié et vin à discrétion. On peut le boire pur ou le baptiser avant d'y plonger ses lèvres ; on a pour cet usage plein un broc d'une eau assez limpide, puisée à quelques pas de nous dans un trou peu profond, creusé dans le sol.

Permission d'être gai, plaisant ou taciturne ; de se passer, à tour de rôle, couteaux, fourchettes et verres; de se servir des doigts en guise de couvert ; de boire à la bouteille ; de se gratter sans honte la partie du corps piquée par un insecte ; de s'essuyer la bouche au revers de sa manche. En pareille circonstance, tout est bon, tout est bien, la soif et la faim justifient des moyens ! Il fallait nous lester l'estomac ; faire pénétrer dans nos veines l'équivalent du liquide perdu par la transpiration et, surtout, éviter que la mélancolie ne vînt troubler notre digestion. Sous ce triple rapport, chaque convive remplit sa tâche avec courage et acharnement ; tout le monde fit consciencieusement son devoir.

Phébus, qui nous regardait faire, en éclairant l'espace de ses rayons, continuait silencieusement sa course, et était sur le point de passer de l'est à l'ouest. On voit le coup : Alerte, vite, vite ! nous n'avons plus que la dernière moitié de sa course pour explorer la montagne et le ravin de Tadjourah. Les intrépides ont déjà le fusil sur l'épaule ; ils prennent les devants ; les autres nonchalamment s'équipent. Malheur aux retardataires ! Il va leur falloir, pour rattraper l'avant-garde, prendre d'un pas rapide la montagne d'assaut, mitraillés d'un côté par les rayons du soleil et bombardés de l'autre par la chaleur du sol.

Ces replis de terrains austères, abruptes, silencieux, immobiles, sont imposants et d'une attristante monotonie ; rien ne s'y agite, n'y voltige, n'y court ; rien n'y remue au souffle de la brise, le soleil couvre tout de ses éblouissants rayons et embrase l'atmosphère de sa vibrante chaleur. Les roches de granit, de basalte, de grès et les blocs de fer plus gros que des maisons brulent les pieds et les mains de qui les touchent. Au milieu de ce chaos de roches sombres, on voit, disséminées, de vastes plaques blanches. Ces plaques, vues de loin : c'est de la neige, recouvrant par endroits le versant des montagnes, vues de près, c'est une roche

compacte qui s'effrite à l'air et se désagrège en fine poussière jusqu'à un mètre de profondeur ; sur ces îlots de poudre blanche, il suffirait de répandre quelques tonnes de nitro-glycérine et d'y mettre le feu, pour faire sauter la montagne et disloquer le pays.

Dans les parties caillouteuses du sol, dans les interstices des rochers et dans le lit du ravin poussent par-ci par-là un peu d'herbe et quelques arbustes qui se groupent par endroits, surtout aux bords du ravin, pour former des buissons et des petits bouquets. Cette végétation de maigre apparence est si restreinte qu'elle paraît noyée dans les roches disloquées, les sables et les cailloux, et semble se confondre avec eux.

Si la végétation de ce lieu est précaire, l'animalité l'est encore davantage : à peine pûmes-nous, faisant feu de toutes armes et de tous engins, capturer une quarantaine d'espèces. Jamais produit d'une chasse ne fut plus facile à porter : la plus grosse pièce de nos victimes n'atteignait pas la taille d'un rat. Nous avions cependant, dans le fond du ravin, rencontré des *damans* en assez grand nombre, mais ce curieux animal se précipite comme une vision dans un trou de rocher, sans laisser au chasseur le temps d'épauler son fusil. Nous en tirâmes quelques-uns et, à notre dire, ils étaient atteints et mortellement blessés ; aucun de ces morts ne nous donna, cependant, la satisfaction de vérifier le fait ; ces mortellement blessés s'étaient tous enfuis, avec la rapidité de l'éclair, dans le fond de leurs trous.

Au risque de se casser le cou, cuisses ou jambes, en sautant de rocher en rocher, mon intrépide et savant ami M. Coutière, maintenant professeur à l'Ecole de Pharmacie leur fit sans succès une poursuite acharnée. De mon côté, en ayant vu un se montrer en éclaireur à l'ouverture de son étroit repaire, je l'ajustai, le coup partit, la bête entra précipitamment dans sa demeure. « Il est blessé, m'écriai-je, avez-vous vu le poil voler? Je parie qu'il est mort sur le bord de son trou. » Je pouvais sans crainte lancer cette provocation : le trou était creusé à vingt mètres au-dessus de nos têtes, dans une roche à pic dont la paroi était aussi nette et unie que celle d'un mur soigneusement crépi ; il eut été impossible de vérifier le fait.

Pour retourner à Tadjourah, le large lit accidenté du ravin nous servit de grande route. Les débris de roches, roulés par le torrent au moment des pluies, se trouvaient là, partout accumulés; il n'y avait qu'à choisir et sė baisser pour en ramasser. Monsieur Coutière, pour augmenter le poids de sa chasse et l'enrichir un peu, recueillit une vingtaine de kilos de roches différentes. Il faut être transporté par l'amour de la science, pour se charger d'un poids

pareil, dans un pays où les jambes trouvent le poids du corps suffisamment lourd et pénible à porter. Si notre excellent ami revoit dans nos collections publiques, les spécimens de roches et de madrépores que je lui ai vus quelquefois porter plusieurs heures de suite, il pourra leur dire : « Que de sueurs et de fatigues vous m'avez coûtés ! »

C'est au milieu d'éboulis et de cailloux roulés, pavant le fond du ravin, que, meurtris par la chaleur et accablés de fatigue, nous marchions dos voûté, tête basse et le pied trébuchant. Dans ce



Pl. 18. — Dans le fond du ravin de Tadjoura, quatre [illegible] sous une touffe d'arbustes : le cinquième est [illegible] l'appareil photographique.

vaste couloir bordé de chaque côté par une chaîne de montagnes, nous suivions les sentiers tracés par les troupeaux de moutons et de chèvres. La chaleur de fournaise, les pénibles sauts de cette marche accidentée, la fatigue de la journée et la monotonie du paysage, n'avaient point étouffé la verve légendaire de la gaieté française. A tous moments sortaient, de nos poitrines haletantes, d'hilarantes réflexions, des mots comiques et des éclats de rire : si à notre droite ou à notre gauche, un objet curieux attirait nos regards, nous avions encore assez d'énergie pour obliger nos jambes à courir après.

L'homme, aiguillonné par la foi, peut, dit-on, transporter les montagnes : l'homme que l'amour de la science ou l'autre amour aiguillonne, peut exécuter, lui aussi, ce miraculeux tour de force.

Enfin, après une heure de marche, nous arrivons cahin-caha au mur d'enceinte de la citadelle de Tadjourah. Par une brèche de son mur en ruine, nous pénétrons sans résistance dans l'intérieur. Aucun autre défenseur que de rares lézards et deux ou trois insectes ne s'y trouvait pour la défense. La forteresse prise et visitée, nous l'évacuons sans retard, en passant par une brèche opposée à celle de notre entrée. Aussitôt descendus dans la plaine, nous filons en droite ligne vers le puits où les habitants de Tadjourah s'approvisionnent d'eau douce. Ce puits de deux à trois mètres de profondeur et de deux mètres au moins de diamètre, est creusé au milieu de l'embouchure du ravin, à quelques centaines de mètres du bord de la mer. Nous y plongeâmes nos regards, puis, obliquant à gauche, nous prîmes la route conduisant à la ville, distante de ce puits de plus d'un kilomètre.

En arrivant, nous longeâmes le cimetière contigu aux premières maisons, et continuant notre route, nous suivons une rue dont j'ignore le nom. Ayant ralenti le pas pour satisfaire mon insatiable curiosité, je me trouve, après quelques minutes, seul en arrière-garde, à une assez grande distance du bataillon. Ce poste me permettait d'examiner par les portes entr'ouvertes les groupes qui s'étaient formés pour voir le défilé de notre petite troupe. Hommes en avant, femmes en arrière, entassés, sans armes, sur le pas de leurs portes, avaient l'air de paisibles citadins, attirés hors de leurs demeures par quelque chose de curieux.

De mon côté, non moins curieux, je poursuivais paisiblement ma route ; tout à coup, au milieu d'un groupe de cinq à six personnes, je vois un robuste gaillard tenant à la main son poignard dégaîné : la vue de cette brillante et longue lame coudée me produisit un désagréable effet, et me fit instinctivement hâter le pas pour rejoindre au plus vite le gros du bataillon.

Cet homme avait-il l'intention de plonger son poignard dans l'une de nos poitrines? Je ne le crois pas ; il en avait certainement le désir, non l'intention de le satisfaire en ce moment ; sans cela il n'aurait pas montré ouvertement son arme, il l'aurait cachée et m'eût frappé en traître. Je crois qu'en voyant passer devant sa porte des étrangers armés de revolvers et de fusils, il avait jugé prudent de s'armer d'un poignard pour se défendre en cas d'attaque. Les Danakils doivent penser, que tous les hommes ont, comme eux, le désir de tuer, pour acquérir le titre de héros.

Enfin, nous arrivons sans incident à la paillote du sultan ;

nous fûmes reçus sans une minute d'attente. Le digne homme, pressentant notre hâte de partir, ne nous retint que le temps de nous donner congé. Sur la terre battue du sol de son palais, il ne restait plus aucun témoin de ma maladresse ; cendre, charbon et plat écartelé, tout avait disparu. Je sortis de cette case d'un grand chef, en emportant le regret d'avoir privé un malade de son mystérieux remède.



Pl. 19. — Paillotes en bordure de la plage de Tadjourah, à une centaine de mètres de la mer

Quelques minutes après, nous étions sur la [illegible] les feux croisés des regards de tous les enfants et des grandes personnes du voisinage, réunis à cet endroit pour [illegible] départ, nous passons rapidement et gagnons notre embarcation.

L'ancre levée, nous filons à toute vapeur vers Djibouti ; notre dîner nous y attendait ; prévoyant un grand retard, nous jugeâmes prudent de faire patienter notre estomac, en prenant un acompte avec les restes de notre déjeuner. Cette précaution avait, sous tous les rapports, sa raison d'être ; notre précédent repas

était depuis longtemps digéré. le soleil allait quitter l'horizon, et nous avions encore bon nombre d'heures à attendre, avant d'arriver à destination. Lorsque nous débarquâmes, nous étions si pressés de gagner nos demeures, que j'ai oublié de regarder l'heure de notre arrivée ! Il devait être très tard ou de très bonne heure, car, au lieu du dîner, ce fut notre lit qui nous reçut. Je venais de m'endormir, quand un bruit, que je crus entendre, me réveilla en sursaut. C'était, comme un reproche, le plat du sultan qui craquait sous mon pied. Pour calmer ma conscience, je me promis à mon prochain voyage de rapporter deux beaux plats neufs, et remplacer ainsi par deux entiers les deux moitiés du plat brisé. J'ai grand désir de pouvoir un jour tenir cette promesse et réparer ma faute d'inattention mais le temps court, la mort approche, qui sait où je serai demain.

Nous venons de voir Tadjourah, l'une des plus importantes villes maritimes de ce peuple nomade, et l'un de leurs chefs dans toute sa majestueuse simplicité. Il n'est, à vrai dire, que le sultan de Tadjourah et des tribus qui en dépendent car il est tributaire du sultan de Reyta ; il est quand même maître absolu de sa circonscription et peut agir selon sa volonté. Reyta ou Raheita devrait plutôt s'écrire Reyéta ; on serait plus près de la phonétique du mot employé par les Danakils pour désigner cette ville.

Ce qui vient d'être dit de Tadjourah et de son sultan permet de juger des autres villes et de leurs chefs.

Je rappelle le commencement de ce chapitre : l'Apharras est divisé en trois grandes sections, qui sont plutôt des divisions politiques que territoriales : je transcris de nouveau leurs noms : *Adoyiamara*, gouverné par le dardar Hamed Ibrahim : *Doyiamara* dont le dardar est Houmed Loïta. Les *Assayiamara*, dont Mohammed Anfarré et à la fois le dardar de sa province et l'*Alla* de tout le royaume Apharras.

Ce n'est pas sur un territoire nettement délimité, mais sur un certain nombre de tribus, qu'un dardar exerce son autorité. En dehors des villes la population est errante; ce sont des bergers conduisant leur troupeau où l'herbe pousse après la pluie, et qui vont ailleurs quand elle est épuisée. Les premiers arrivés, par droit de premiers occupants, ont la jouissance de l'endroit où ils viennent se fixer.

Les trois *dardars* de ces grandes divisions ont sous leur direction un très grand nombre de tribus, ayant chacune un chef, désigné par le mot *Mokaban*.

Le capitaine Pino, l'un des premiers Français qui se soit établi dans cette contrée, a eu l'amicale obligeance de me donner

les noms des tribus du sultanat de Tadjourah, qui n'est qu'une faible partie de la province des Adoyiamara. Ces tribus, au nombre de sept, sont : les *Assoba*, *Adali*, *Dalaouski*, *Adelnitès*, *Leka*, *Lermeta* et *Somalis*. Les sujets de cette dernière tribu n'ont aucun rapport avec les habitants du Somal. Ils forment dans Tadjourah un groupe d'artisans sédentaires, ayant le langage, les mœurs, et les coutumes des Apharras. Tous les membres de cette tribu Somalis-Apharras sont forgerons ; il est à peu près certain, que leurs ancêtres étaient des émigrants du Somal, venus à Tadjourah pour y exercer leur industrie ; en dehors d'eux, aucun Apharras n'exerce ce métier. Au Somal, au contraire, les forgerons sont très nombreux, il en est même quelques-uns qui s'essayent à des travaux artistiques. Les Danakils deviendraient certainement aussi habiles que les Somalis dans l'art de forger, mais ils délaissent ce métier, comme presque tous les autres métiers, du reste ; aussi, est-ce aux Somalis de Tadjourah qu'ils viennent acheter leurs lances, leurs poignards et leurs bijoux de fer forgé. Voilà un peuple dont l'industrie du fer se trouve exclusivement exploitée par un groupe de leurs compatriotes, portant le nom de Somalis ; pendant qu'au Somal les habitants s'y livrent indistinctement. On peut se tromper ; mais en considérant les Somalis de Tadjourah, comme des descendants des Somalis, on ne sort pas du sentier tracé par la logique. Du reste, on pourra peut-être élucider, un jour, cette question par l'étude anthropologique de ces Somalis-Apharras qui, comme les Juifs, se marient entre eux.

Je suis même certain que l'œil exercé d'un anthropologiste peut toujours découvrir, en examinant attentivement un sujet, s'il a conservé le sang pur d'une race ou s'il provient d'un mélange. On reconnaît un homme qu'on a vu une fois ; il me paraît aussi facile, à celui qui s'adonne à l'étude de l'homme, de reconnaître la race ou la variété à laquelle appartient un individu.

Je viens de donner les noms des sept tribus du sultanat de Tadjourah, je pourrais encore indiquer quelques noms de tribus des autres districts, tels que : *les Débèné, les Modëito, les Mofa, les Guétérisso, les Woumma, etc., etc.*, mais dans leur ensemble, tribus sont si nombreuses que je n'ai pas cherché à en dresser la liste.

Sur le côté sud de la baie de Tadjourah le territoire occupé par les Apharras touche au Somal. Les habitants de la zone limitrophe de ce dernier pays portent le nom d'Issas. Ces Issas, par conséquent, sont bien des Somalis par le territoire qu'ils occupent ; mais par leurs mœurs, leurs coutumes et leur caractère physique, ce sont certainement des Apharras. Ils ont comme eux

le large bouclier et le poignard coudé ; les Somalis, au contraire, ont des boucliers étroits et un poignard droit, poignard identique aux épées dont se servaient les anciens Grecs. En présence d'un étranger, l'Issas est aussi taciturne qu'un Danakil, et il ne paraît pas avoir dans le regard des sentiments meilleurs ; si j'avais à donner ma confiance, ce n'est pas à un Issas que je la confierais ! Ils m'ont paru bien plus à redouter que les Danakils. L'Issas n'est pas souple et familier comme le sont, en général, les Somalis : je ne l'ai jamais vu se départir d'une sombre réserve ; il restera plusieurs années en service chez un Européen, sans lui porter plus d'amitié et lui manifester plus de sympathie que le jour de son arrivée.

Je crois l'Issas inaccessible à de bons sentiments. Il m'a également paru avoir, bien nettement tranchés, les caractères physiques de la race apharrase. Beaucoup parmi eux ont certainement subi de profondes altérations ; leur territoire faisant partie du Somal, ils se trouvent, par ce fait, en rapport constant avec les Somalis ; ces derniers sont très entreprenants; les femmes Issas ont, comme partout, le cœur tendre ; il a dû fatalement se produire entre Somalis et Issas de fréquentes unions licites et illicites.

Je puis ajouter à l'appui de cette thèse que les personnes, habitant Djibouti depuis quelque temps, distinguent très facilement, à première vue, un Issas d'un Somalis. Ces considérations ont leur importance en anthropologie, mais elles n'ont qu'un rapport indirect avec la division territoriale et administrative des Danakils ; il est donc inutile d'insister.

L'Alta, le chef suprême, le roi des Danakils, dirige l'une des provinces et gouverne les deux autres, administrées par des sultans (dardars) presque aussi maîtres chez eux que si le roi n'existait pas. Ces dardars, ducs de leur province, ont au-dessous d'eux des chefs de tribus (mackabans), enfin, plus bas encore, les maires ou chefs de communes et, en dernier, les chefs de famille. On a ainsi, en allant du plus faible au plus puissant, les Chefs de famille, les Maires, les Mackabans, les Dardars et l'Alta.

Ce rouage administratif n'est pas très compliqué, mais il est bien suffisant pour moudre le peu de fortune de ce malheureux peuple ; il aurait dû s'en contenter. Non ! l'homme en général ne redoute pas la misère : aussi, comme de vrais civilisés, ont-ils ajouté à la machine gouvernementale un rouage supplémentaire le *Maholinat*. Les Maholins sont des savants, qui mettent au service de leurs compatriotes l'étendue variée de leur savoir et de leur savoir faire. Ils jugent les différends, instruisent les enfants, marient les époux, conduisent les morts au cimetière, chassent

le diable, vendent des amulettes, etc., etc., je ne sais s'ils font la barbe ; on ne m'a rien révélé à ce sujet, mais, entre nous soit dit, je les crois aussi raseurs que leurs confrères des pays policés ; il suffirait du reste de retrancher la syllabe *ho* du mot Maholin pour avoir son équivalent dans notre langue.

Le Maholin, ou le malin, souche primitive de la science du bien, a donné naissance, en Europe, à de nombreux rejetons : l'un pour développer notre intelligence, l'autre pour extirper du corps de malfaisants microbes, un troisième pour cloîtrer et mettre au pain sec et à l'eau ceux qui n'observent pas les règles de la sagesse sociale, un quatrième pour préparer notre âme à aller en paradis, un cinquième instruit les travailleurs de leurs revendications et vit à leur dépens, un sixième conserve dans leur intégrité les prérogatives nationales, etc., etc., ce n'est pas fini, il va en naître d'autres ; la vapeur et l'électricité réclament leur place ; le nombre toujours croissant des Assistés réclame depuis longtemps la sienne et la presse ! la presse pullulante et débordante peut-elle rester ainsi? Matin et soir, elle fournit chaque jour une abondante pâture intellectuelle ; pas un citoyen français ne serait digne de ce nom, s'il ne dévorait pas son journal, sa feuille, sa gazette ou sa nouvelle; depuis plus de trente ans nous sommes en République, et la presse n'a pas encore son ministère ; l'assistance publique se morfond, en attendant le sien ; celui des récompenses, on n'y songe même pas. On en a créé un pour punir le vice et on a oublié d'en créer un autre pour récompenser la vertu ; on aurait peine à croire à tant de négligence si on n'était pas embourbé dans la stagnation. N'est-ce pas incroyable de voir un ajusteur pour dame un professeur en Sorbonne, un scribe, un académicien, un artiste, un littérateur, etc., et un vaillant défenseur de la patrie, porter tous au même endroit le même signe distinctif. Comment ! le même signe glorieux porté au même endroit par un découpeur d'étoffe, un découpeur de chair humaine, un auteur, un professeur, un inventeur, un scribe et un défenseur de la patrie, qui sous une pluie de balles et de mitraille, semant autour de lui les morts, va planter le drapeau de la France dans le camp ennemi ! est-ce croyable? non ! et cela est.

L'homme peut être vertueux sans courage, courageux sans vertu, utile sans instruction, instruit sans être utile, dévoué sans être honorable, honorable sans être dévoué ; en accordant à tous le même signe distinctif, comment s'y retrouver? Ne pouvant pas s'y reconnaître, on prend un homme dévoué pour un homme instruit et ce dernier pour un héros. Je croisais un jour un officier de marine en habit de ville, n'ayant pour tout signe distinctif que sa

décoration ; le connaissant de vue, je le saluai ; lorsqu'il fut à distance, un jeune ouvrier allant à son travail me dit en passant près de moi : « Ça doit être un rond-de-cuir ! Il en porte la marque. » Je lui infligeai, en mots durs, une petite correction ; je n'avais pas fini que, d'une répartie gouailleuse, j'avais reçu la mienne. Pourquoi accorde-t-on à tous les actes de la vie, à peu de chose près, la même récompense? est-ce qu'on inflige la même peine à tous les délits?

La civilisation est la résultante d'un équilibre social. Cet équilibre manque souvent à des nations qui sont brillantes, arrogantes, bruyantes, fortes, puissantes; quant à leur civilisation, il faudrait un puissant télescope pour la découvrir. L'amour-propre, la vanité, l'orgueil, poussent les citoyens à se sacrifier pour leur patrie ; l'attrait d'une récompense équitable pousse au génie, à l'héroïsme et à tout ce qui élève une nation, lui assure sa sécurité et la fait briller d'un vif éclat.

Si un ministère des récompenses ne se discute pas, celui de l'assistance a son utilité. Je puis en dire autant des autres ; leur installation à tous me paraît urgente.

Trois ou quatre nouveaux portefeuilles d'un seul coup : quelle aubaine ! rien que d'y penser, l'eau en vient à la bouche. Nous avons tant de fortes têtes qui battent de la semelle le sol français, en rêvant jour et nuit à cette lucrative place, et tant de nobles cœurs qui cherchent à se caser ! Quatre ministères, c'est pour le moins quatre mille places à créer. Que d'heureux on peut faire !

L'ouvrier, solide et courageux, le proprio fourbu et sans défense, en règleront la dépense. Au lieu de trois repas, ils n'en feront que deux : ils s'astreindront au maigre six jours par semaine jeûneront le septième, et s'en iront mourir à l'hôpital. Ça m'est égal ! Je n'en démords pas, je suis pour la multiplication des ministres : mais, entendons-nous, des ministres ayant de quoi vivre, des ministres n'étant pas obligés d'aller chaque mois plonger la main dans la caisse publique : l'honneur d'être ministre me paraît assez digne pour qu'un homme y sacrifie son temps et ses revenus. On va de suite me jeter cette exclamation à la face : « Et s'il n'a pas de revenus ! » S'il n'a pas de revenus, c'est qu'il est moins intelligent, moins travailleur, moins économe, moins débrouillard et que… ce n'est pas à lui que je confierais la gérance de ma fortune, bien moins encore celle de la France qui ne m'appartient pas. Je radote, je ne suis plus d'un siècle où tout le monde est d'une prodigalité sans égale de ce qui ne lui appartient pas et, où après avoir prélevé une honorable dîme sur ce qu'on a pu agripper, on fait des heureux avec le reste, quand il en reste, ce qui est bien rare !

Tout le monde ayant droit à la lumièreet à l'eau, on devrait avoir droit à sa part de pitance ; mais c'est un rêve ! On trouve trop de plaisir à passer les heures de la journée avec sa voisine, quand le mari travaille. Aussi, en pays civilisés, sauvages ou barbares, voit-on chez tous les peuples la misère des uns procurer le bien-être des autres.

Les Danakils ne cultivent pas leur intelligence, et ils redoutent de fatiguer leur corps. Ils doivent avoir tous les vices, ces paresseux ! ils doivent être anarchistes, bestials, immondes. Pas du tout ! leur paresse et leur manque d'instruction ne les empêchent pas de se bien gouverner et de s'administrer dans toutes les règles de l'art. Ils ont des orateurs pour soutenir leur droit ; ils s'astreignent à une morale d'une austérité patriarcale ; ils ont à leur tête des hommes ayant appris le métier de diriger avec sagesse et de commander avec intelligence.

Toutes les hautes fonctions sont héréditaires, non d'une hérédité continue, mais d'une hérédité alternante : dans chaque sultanat habitent deux familles de sultans qui prennent à tour de role les rênes du pouvoir. A la mort d'un sultan, c'est un membre de l'autre famille qui le remplace, et ce n'est qu'à la mort de ce dernier, qu'un des membres de la famille du premier reprendra le pouvoir.

Voici comment la chose se passe. Le sultan, à son avènement, prend pour vizir le fils aîné de l'autre famille : celui-ci ne le quitte plus, c'est son *alter ego*, son fils. Il l'élève et lui apprend toutes les roueries administratives, sociales et politiques : car il sait qu'à sa mort, c'est ce fils adoptif, et non l'un des siens, qui doit lui succéder.

Quand ce vizir devient sultan, il adopte à son tour le fils du sultan dont il avait pris la place et en fait son vizir. Le choix porte toujours sur le fils aîné. A défaut d'enfant mâle, c'est, au plus haut degré de parenté, un des membres de la famille qui est élevé au rang de vizir.

Dans ce pays, où l'étincelle de la civilisation n'a pas encore pris feu, sa lumière n'a pas pu éblouir les masses ni aveugler le bon sens des individus, il se passe des choses incroyables : Chez ces Apharras ignorants, les hommes doivent apprendre à gouverner pour occuper la place de gouverneur !

En Europe, en France surtout, pays civilisé, si onques en fut au monde, savants ou ignorants, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, tout le monde croit avoir dans la peau l'étoffe d'un ministre. L'enfant, à peine sorti du giron maternel et des bras de la scolastique, se sent apte à tout faire et rien ne l'arrête quand il a

frotté quelques années son fond de culotte sur le banc d'une école supérieure : il sort de là bouffi de prétentions : il devient assidu aux réunions publiques, il y prend la parole ; sa vocation se révèle; il s'enhardit, fait un discours où les mots ronflants, les phrases sonores, les utopies et les insanités masquent le vide des pensées, le manque de réflexion et l'absence d'idées, ça n'a, du reste, aucune importance ! car pour être sérieux aux yeux du public, il suffit de le paraître, et de parler plus d'une heure sans s'arrêter. Ce n'est pas à la qualité, mais à l'aune, que les auditeurs apprécient les discours.

Notre homme a parlé plus d'une heure : donc, il est mûr pour un parlement. Il n'a plus qu'à se faire recevoir franc-maçon pour poser sa candidature, se mettre en campagne, faire de longues séances chez tous les mastroquets, visiter les personnes influentes, et se créer un comité. Il va, vient, se multiplie et se ruine en promesses : les pauvres auront les biens des riches ; les riches un dégrèvement d'impôts ou des expropriations avantageuses ; il enlace l'ouvrier en lui promettant seize heures de repos et huit heures de travail, le dégrèvement des grands et des petits verres ; il promet, au nom de la liberté, d'exiler les curés et, au besoin, de les faire rôtir. « Qu'on me nomme ! s'écrie-t-il, et le locataire n'aura plus de loyer à payer, l'employé verra doubler ses appointements, le vieillard, exclu par l'âge des ateliers, aura son pain assuré » ; enfin, en terminant, il promet des bonbons aux enfants et du plaisir aux femmes.

Ces moyens, plus ou moins habilement employés font d'un Français un homme d'Etat ; comme le nombre des prétendants est grand, on change les placés le plus souvent possible, afin que chacun puisse arriver à son tour. Ce n'est pas à leur verbiage que les Apharras apprécient les hommes, mais à leur jugement, leur expérience, et à leur pratique des affaires.

La traversée de Marseille à Alger suffit au Français pour se croire capable de commander une flotte, et la lecture, dans un livre quelconque des campagnes de l'Empire, pour se croire un invincible général. Il lui suffit d'avoir conçu deux lignes pour acquérir la conviction qu'il était né poète. S'il a trompé sa femme sans qu'elle s'en aperçoive, il est persuadé qu'en le nommant ministre, il saura tromper avec la même facilité les ministres des autres nations.

Pour commander un corps d'armée, il faut au moins trente ans d'apprentissage ; ce n'est pas trop pour connaître les hommes, s'en faire obéir, pourvoir à leurs besoins, choisir leur place sur le champ de bataille et, au moment du combat, soulever leur enthou-

siasme, les entraîner et les conduire à la victoire. Pour faire un amiral il faut autant d'années. Pour faire un ministre de la Guerre ou de la Marine, vingt-quatre heures suffisent : pour se mettre sous le bras les portefeuilles des autres ministères, il n'en faut pas davantage. Si cela se passait en Chine ou en Turquie, le Français satirique dirait de ces peuples :

« Ils n'ont que des ministres de parade. »

Je puis maintenant poser cette question à mes compatriotes : où se trouvent la logique et le bon sens? Est-ce chez les peuples qui confient leurs destinées à des hommes à tout faire, ou chez les sauvages qui se laissent guider par des hommes ayant appris, par une continuelle observation et une très longue expérience, à commander, diriger ou gouverner?

Le premier chapitre du volume, où l'on m'apprit à lire, commençait par ces mots : *Douze métiers, treize misères* ! Je crois, en effet, que c'est treize misères et même davantage, qui attendent la nation dont les hommes d'Etat passent à chaque instant d'un ministère à l'autre. Se croire d'un seul coup administrateur, juge, soldat, agriculteur, homme de lettres, homme de science, économiste, politicien, philosophe, c'est avoir du toupet, pas autre chose !

On pourrait certainement adoucir la pente rapide qui s'incline sur le gouffre où les nations vont s'anéantir, sans laisser d'autres traces qu'un vague souvenir historique, en revivifiant leur vieille et dure écorce au contact des peuples primitifs, au contact de ces grands et robustes enfants, dont les cœurs pleins de sève n'ont encore reçu aucune autre impulsion que celle de la nature.

Dans les vastes domaines de la civilisation, tout se porte au cerveau : les cœurs s'étiolent et l'égoïsme, épouvantable lèpre, ronge les meilleurs sentiments et finit par détruire tout ce que l'homme a de noblesse en lui. Sans l'union, pas de force ! Lorsque, dans une nation, l'individualité, le Moi, commande; cette nation, quels que soient son éclat et son apparente vitalité, se désagrège et va d'un pas rapide à sa fin prochaine. Sans consistance, pas de résistance ! Si le *Moi* absorbait le cœur et la pensée de ces pasteurs apharras, de ces pauvres nomades, la moitié de leur population aurait disparu en quelques années, et l'autre moitié les années suivantes. Heureusement, le sentiment d'assistance mutuelle tient en bride le Moi ; le fortuné d'un jour vient naturellement, instinctivement, au secours du pauvre. Les fêtes avec festins, auxquelles on ajoute des lendemains qui durent plusieurs jours, sont des fêtes où tout le monde est invité à se repaître ; on donne sans calculer ce que l'on peut donner.

Nous pouvons être très intelligents ; nous pouvons avoir de l'orgueil à revendre, mais, du sol aride, sur lequel les Apharras se meuvent depuis des siècles, aucun de nous ne saurait retirer de quoi vivre. Ce n'est pas que l'orgueil manque aux habitants de cet inculte pays, ils en ont autant que les Européens. Le Danakil renferme sa pensée, il est impossible de savoir ce qui lui passe dans la tête. Chez leurs voisins, j'ai souvent entendu dire : *Blanc très fort, mais noir encore plus fort.* Ce mot fort, dans leur pensée, exprime à la fois la force physique, morale et intellectuelle. Leur force physique est généralement inférieure à la nôtre ; par contre, ils sont aussi intelligents, beaucoup plus rusés et moins instruits. Leur prétention nous fait sourire ; il y a de quoi, puisqu'à la fin de nos humanités, nous nous croyons des puits de science ; nous nous sentons l'étoffe d'un amiral sur mer, d'un général sur terre, d'un ingénieur des mines, d'un académicien. On a confiance dans son armée nationale, dans ses armes perfectionnées ; on ne doute plus de rien et, d'un cœur léger, on attaque une de ces *quantités négligeables* ; et l'on reçoit parfois une homérique brossée de gens qui n'ont, pour défendre le sol de la patrie et maintenir leur droit, que des lances et quelques mauvais fusils. Pour atténuer l'effet de ces désagréables déceptions, on en parle à voix basse, on cherche le silence ; mais les autres nations se chargent de dire bien haut tout ce qui s'est passé. La conséquence de ces échecs, c'est l'enterrement de son prestige. Les vainqueurs disent alors, avec leur victoire à l'appui : « Blanc très fort, mais noir encore plus fort ! » De son côté, la nation éprouvée crie de dépit : « Que diable allait-on faire là-bas? C'était bien inutile, on aurait bien mieux fait de rester tranquille. » Cette philosophique et tardive réflexion n'est pas, malheureusement, dans le tracé des voies naturelles. L'homme court tête baissée vers l'inconnu ; son imagination l'y pousse, le besoin d'améliorer son sort l'entraîne ; la légende du Juif errant est le cliché d'un des mobiles de notre existence. Les nations se succèdent et l'homme marche toujours sans devenir plus riche, car avoir dans ses poches cinq sous ou cinq milliards auxquels on ne touche pas, c'est exactement comme si on n'avait rien. Le fortuné, quel que soit son avoir, est celui qui sait jouir de sa fortune.

On fera, autant que l'on voudra, miroiter aux yeux de l'homme les plaisirs de la vie sédentaire ; il ne les verra pas, il est enclin à la vie agitée, une force le pousse, malgré lui, à sortir des limites de son enclos ; il se trouve trop à l'étroit chez lui, il veut aller plus loin. Pour un pouce de terrain, les nations se ruent les unes contre les autres, ce qui a fait dire à notre immortel chansonnier Béranger :

Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.

Si les hommes, sous l'influence de cette impulsion naturelle les obligeant à se déplacer, allaient droit devant eux, une branche d'olivier à la main, au lieu d'un fusil sur l'épaule ; et que, guidés par le plus noble des sentiments humains, ils semassent sur leur route le grain prospère des améliorations, au lieu d'y répandre la destruction,les contienents pourraient nourrir plus du double de leur population actuelle.

Mais non ! on déploie, on fait flotter aux quatre vents le drapeau civilisateur et, sous cet emblème, on s'élance, en semant l'épouvante et la mort partout où l'on passe. Triste humanité, insondable mystère ! pourquoi les plus policés et les plus intelligents de tes fils sont-ils les plus cruels, les plus inexorables? Comment leur cerveau, si finement brodé de tant de connaissances, peut-il évacuer, à chaque instant, tant de petitesses, d'irréflexions, d'inconséquences et d'invraisemblances? C'est incompréhensible.

Je disais tout à l'heure : pour commander en chef sur un champ de bataille, il faut, en passant par l'école du soldat, conquérir successivement et péniblement ses grades ; montrer de l'aptitude, déployer de l'intelligence et faire trente ans d'apprentissage. Pour être député, sénateur ou ministre, il suffit de plaire aux électeurs, et pour être président, de plaire aux élus. On était médecin, avocat, journaliste, artiste, agriculteur, abbé, ou sans emploi, et du jour au lendemain on devient un homme d'État ! nous devons cependant leur rendre cette justice, ils ont la pudeur de ne se donner que comme hommes politiques.

Les oies du Capitole ont sauvé Rome : le bruit des trompettes *laryngiennes* des orateurs actuels feront crouler nos Babylones modernes. Dans le fleuve dont personne ne connaîtra ni la source ni l'embouchure, dix siècles auront à peine coulé, que les buissons, les herbes, couvriront de leur tapis de verdure les vestiges de nos grandes et solides cités.De ses bras vigoureux, la civilisation aura tout fait crouler, tout enfoui, tout dispersé. Partout où l'homme s'est écarté des lois naturelles, la nature a repris ses droits.

Lorsqu'on a vu, ces temps derniers, deux cent mille descendants des vainqueurs de Waterloo, mis deux ans en échec par vingt mille paysans, on aperçoit, de l'ouest à l'est, la décadence fouler d'un pas rapide le sol européen.

Je pose encore cette question :

Quels sont, parmi les peuples, les plus intelligents et les plus réfléchis? Est-ce ceux qui confient leur destinée à des personnes

qui apparaissent et disparaissent comme des météores ou des bolides sans éclat, ou ces arriérés, sauvages à nos yeux, qui n'acceptent pour chefs que des hommes ayant acquis, par une longue pratique, tout ce qui touche à l'existence et aux intérêts d'une nation, avant d'être appelés à la gouverner?

Avoir trop de confiance en soi et trop de dédain pour les autres donne le vertige : tous les peuples arrivés au sommet de la civilisation en sont pris et ils tombent dans le gouffre insondable de l'éternel néant, où l'oubli les recouvre d'un voile qui va chaque jour s'épaississant. Une nation disparaît ; très peu de siècles après, il n'en reste plus rien. L'humanité est vieille de quelques centaines de mille ans, et nous savons à peine ce que l'homme a construit depuis moins de cinq mille. Que de nations sur nations se sont entassées dans l'oubli, sans nous laisser la moindre trace de leur passage.

Si le civilisé, ce vieillard de l'espèce humaine, allait puiser de jeunes sentiments aux sources vives d'un peuple encore enfant, il arriverait peut-être à calmer sa soif de jouissance, à apaiser la fébrile excitation de son cerveau, à assoupir son égoïsme et à reprendre un peu de vigueur ; il arroserait la sécheresse de son cœur de quelques bons sentiments et il pourrait, en agissant ainsi, prolonger son existence sociale, et les nations, à leur déclin, retarder l'heure de leur chute.

L'existence sociale, l'existence des nations suit le même cours que la vie de l'homme : elle apparaît quelque part, se développe, grandit et, lorsqu'elle a atteint toute sa force, elle dépense sa vigueur, décroît et disparaît. Sentant venir sa décrépitude une nation devrait se soigner ; elle n'y pense pas ; elle adore le veau d'or : ce dieu métallique lui absorbe toute la pensée, il devient son unique souci, sa seule préoccupation, son idéal, son dieu.

Le peuple apharras compte plusieurs centaines de siècles d'existence, il en est encore au berceau de la vie nationale. L'instinct, chez lui, préside à la vie animale et l'intelligence à la vie sociale ; il puise dans son cœur les sentiments qui le placent au-dessus de l'animal et lui permettent de jouer une harmonieuse partition dans le concert de l'humanité. Son premier maître, son maître absolu, est son père qui lui a donné la vie.

Le père est chef de famille, son autorité est sans réplique; ce qu'il dit est bien dit, ce qu'il fait est bien fait. A l'approche de la mort, un pieux chrétien dit : « Dieu m'a donné la vie, il me la retire, que sa volonté soit faite. » Les Apharras ont la même pensée, mais, ne connaissant aucun autre père que celui d'ici-bas, l'époux de leur mère ; ils disent, en voyant un père tuer son en-

fant : « Il lui avait donné la vie, il la lui retire, que sa volonté soit faite. » Ils suivent en cela les lois de la nature ; aussi le père temporel est-il chez eux aussi inhumain que chez nous le père spirituel de qui nous sommes l'image ou plutôt qui est la nôtre.

Lorsque le père meurt sans avoir marié tous ses enfants, son fils aîné devient chef de famille et le remplace dans toutes ses prérogatives et son autorité. Si le père, en mourant, ne laisse pas d'enfant mâle, c'est l'un des plus proches parents qui est désigné comme chef de famille. Ce parent plus ou moins éloigné doit agir à l'égard des enfants qui lui sont confiés comme s'ils étaient ses propres enfants.

Si, à la mort d'une personne, il ne se trouve aucun parent de sexe masculin ou, si ceux qui existent sont jugés indignes d'être chefs de famille, les habitants de la commune se réunissent, choisissent parmi eux l'homme le plus digne et le chargent de remplir les devoirs d'un bon père de famille et de traiter, comme les siens, les enfants qu'on lui confie.

Quoique toutes les fonctions soient héréditaires, lorsque celui qui les remplit est jugé indigne, on procède, comme on le fait chez nous, pour le choix d'un tuteur des enfants : on se réunit et on élit pour le remplacer l'homme le plus digne, le plus marquant et le plus intelligent de la localité. Comme aucun fonctionnaire n'émarge au budget de l'Etat, c'est, en général, le plus digne, le plus fortuné que l'on choisit.

Voilà ce qui se passe chez ces pasteurs, ne sachant ni lire ni écrire et à peine compter, vivant au jour le jour et promenant avec eux leurs troupeaux, leur seule fortune, leur seul moyen d'existence. On croit voir revivre en eux ces primitifs pasteurs dont l'histoire nous rappelle le lointain souvenir.

Dans les immenses plaines arides, où errent ces groupes de nomades, on pourrait croire que l'homme vit, sinon dans l'abondance, du moins en liberté ; qu'il ne s'y trouve soumis à aucune autre loi que celle de sa volonté. Là, pas plus qu'ailleurs, ne fleurit la liberté ; ce produit velouté de l'imagination n'a jamais eu plus de consistance que l'ombre du corps projetée sur le sol, que l'image d'une personne vue dans une glace, que l'écho répercutant la voix : il est à la fois songe et mensonge ; on le prône partout, et nulle part la liberté n'existe.

Deux hommes, vivant ensemble dans un îlot désert, ne sauraient jouir de leur pleine et entière liberté : le plus fort ou le plus intelligent se ferait obéir et, au besoin, nourrir par l'autre : il en ferait son esclave, soit par la ruse, soit par la force. De son côté, le dominateur, de peur que son esclave ne lui échappe, subirait

les tourments d'une continuelle surveillance ; il n'en dormirait pas, il serait plus esclave que celui dont il s'est fait le maître.

Les Apharras, comme tous les peuples, se sont pourvus d'une machine administrative ; les rouages sont un peu moins nombreux, moins compliqués et bien peu différents de ceux que les Européens se sont fabriqués, mais ils sont plus solides et marchent très bien quoique, mensuellement, ils ne soient pas graissés et éclairés par les deniers des contribuables.

Cet étincelant et puissant graissage, si énergique en Europe, n'existe pas en Apharras ; ce peuple, n'ayant aucun intérêt à compliquer les choses, les laisse se mouvoir dans leur simple et sérieuse régularité.

Celui qui commande connaît son devoir, il se tient à sa charge et sait s'en contenter sans en rechercher d'autres ; il se dispense même, quand il le peut, de remplir avec trop de zèle celle qui lui est confiée ; celui qui obéit sait ce qu'il a à faire : en commettant un acte préjudiciable à son prochain ou à la société, il connaît la pénalité qui lui sera infligée. C'est très bien sous beaucoup de rapports, mais cela ne rend les Apharras ni plus sages, ni meilleurs ; ils savent profiter d'une occasion favorable pour piller, voler et tuer avec autant d'astuce et de dextérité que les cambrioleurs de nos grandes villes. L'homme, du reste, est par nature instinctivement porté à s'approprier ce qu'il juge lui être nécessaire et, très souvent même, tout simplement, ce qui lui plaît. A la vue d'un panier de fruits ou d'un bocal de sucreries, l'enfant plonge instinctivement la main dedans ; il ne demande pas avis et s'inquiète encore moins de savoir si son acte est répréhensible. A cette tendance de notre perverse nature, on oppose l'éducation et l'instruction ; ce double redressement appliqué à notre instinct chapardeur ne suffit pas toujours, puisqu'il reste, quand même, un certain nombre de gens qui conservent la déplorable habitude de plonger la main dans ce que possède autrui.

Pour remédier à cette incompatibilité sociale, je crois la civilisation impuissante. Dans l'un des plus grands centres de civilisation, de la France ma patrie, on m'a volé, cambriolé plusieurs fois ; je puis bien l'avouer : chacun a ses faiblesses ! j'ai trouvé la chose mauvaise, j'ai crié, je me suis plaint. « On vous a volé, m'a-t-on dit : eh bien ! indiquez-nous ou amenez-nous votre voleur et nous le coffrerons !... » J'ai fait quelques voyages ; nulle part à l'étranger, je n'ai eu l'occasion de crier au voleur. Il est vrai, que je me tenais sur mes gardes, que je me protégeais moi-même ; tandis que parmi mes concitoyens, j'avais comme tous les gens honnêtes, une confiance absolue dans la sécurité qui nous est

assurée, ou plutôt qui nous est promise ; je n'avais qu'une crainte, celle d'enfreindre la défense de me faire justice moi-même. J'ai toujours eu pleine et entière confiance dans notre organisation sociale. J'ai respecté les lois de mon pays et mon pays a respecté la liberté de mes voleurs. Je plains ces misérables et je méprise ceux qui, en dessous, les font parfois agir. Si ces lignes tombent sous les yeux de ceux qui m'ont fait voler mon portefeuille, à mon premier voyage, au moment de partir, ils sauront, que je n'ai pas été dupe de leur déloyauté.

L'autorité d'un chef apharras, n'étant soumise à aucun contrôle, est absolue et respectée ; on ne peut passer outre ; se révolter serait entraîner, après soi, la réprobation de tous les habitants de la contrée ; tout le monde s'éloigne d'un récalcitrant ; il est mal vu, il est, comme un paria, repoussé et exclu de la vie sociale. Un enfant qui se refuse d'obéir aveuglément aux ordres de son père ou du chef de famille qui le remplace, est en butte aux représailles de ses frères et sœurs, de ses parents, des habitants de la commune et même des communes voisines.

Le chef de famille est le maître absolu de ses subordonnés, mais il agit en père ; ce n'est que forcé par les mauvais instincts de ceux qu'il a sous sa dépendance, qu'il se décide à corriger ; il ne peut faire autrement, il serait mal vu de ses concitoyens, s'il ne redressait pas assez sévèrement l'enfant qui tend à mal tourner. Tous les autres chefs sont également responsables devant l'opinion publique.

Si, dans une famille, un membre vient à mourir, le père, ou celui qui le remplace comme chef, préside au partage des troupeaux et des loques du défunt ; il laisse les héritiers libres de choisir la part qui leur convient ; mais il peut, s'il le veut, assigner la part de chacun, sans que personne y trouve à redire et ait le droit de se plaindre.

Tous les membres d'une famille doivent se plier à la volonté de leur chef ; s'il se trouve parmi eux un incorrigible, un mauvais sujet, non seulement le chef a le droit, mais l'obligation de le corriger et de le mettre dans l'impossibilité de nuire. Si c'est un pauvre fou ou un être dangereux, on lui attache les mains derrière le dos et on le laisse se promener en liberté. En le voyant passer, on le plaint ; mais il ne vient à l'idée de personne de lui délier les mains pour mettre un terme à son châtiment ou pour en adoucir la peine.

Chez nous, civilisés sensibles, les bonnes âmes, elles le sont presque toutes ! seraient émues à ce spectacle. On crierait à l'infamie en voyant ce martyr ! et l'on s'empresserait de couper ses liens. Cela n'empêcherait pas les crieurs de réclamer immédiate-

ment une cellule d'hôpital pour le pauvre fou dont on délierait les mains : là, enfermé entre quatre murs, il pourrait respirer à l'aise ; pour un mauvais garnement, on s'applaudirait de l'avoir laissé libre de commettre plus tard une mauvaise action, afin d'avoir plus d'un motif pour le mettre en prison.

La civilisation rend les cœurs si sensibles que, bien souvent, on fait le mal en croyant rendre service. On rend à un pauvre fou ou à un malfaiteur la liberté de ses mains, et ce service le conduit infailliblement à l'incarcération. Les Apharras, sous ce rapport, sont certainement moins sensibles, mais ils sont plus sensés.

Chez ce peuple, la peine du talion est la règle : celui qui tue doit être tué. Il est condamné d'avance pas le fait même de son acte ; la famille du mort doit exécuter la sentence. Aucun meurtrier ne peut s'y soustraire ; s'il essayait de fuir, il serait arrêté et ramené dans sa tribu pour y subir sa peine. Le sentiment du devoir, le respect des lois, ou plutôt des coutumes, et la bonne entente dispensent ces nomades d'avoir une police, des bagnes, des prisons et un exécuteur des hautes œuvres ; hautes œuvres sociales, basses œuvres humanitaires !

En Apharras, c'est la vie patriarcale : tout se passe en famille; l'Alta, les Dardars, les Mackabans et autres chefs de moindre importance, sont plutôt des pères que des maîtres ; ils en ont les faiblesses et les sévérités. Chacun d'eux s'occupe de ce qui le regarde et agit selon sa conscience, sans se départir des règles imposées par les us et coutumes.

Les habitants de ce pays connaissent leurs devoirs de famille et leurs devoirs sociaux. Ceux qui méconnaissent ces devoirs et refusent de s'y soumettre savent le châtiment qui les attend.

Les devoirs de famille sont tombés en désuétude en France ; mais, en revanche, les devoirs sociaux sont devenus si nombreux et si variés que personne ne les connaît ; cependant, tout le monde est censé les connaître. Ce (*Est censé les connaître*) est beau comme du moderne ! Jamais l'antique n'aurait trouvé pareille chose. Si vous ne connaissez pas vos devoirs, vous êtes censé les connaître, c'est d'une force à faire entrer un homme intelligent à l'hôpital des fous.

Ces vieux bêtas d'anciens vous disaient simplement : *Aimez-vous les uns les autres et ne faites pas au prochain ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Personne n'aura de congestion cérébrale, en cherchant à comprendre le sens de cette phrase. L'homme qui fait des traits à son épouse ne serait pas flatté qu'elle lui rendît la pareille ! Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ou vous… aurez sur les doigts. Le complément

de cette maxime, étant « faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît », indique au riche de donner aux pauvres le superflu de ses repas ; à l'enfant, qu'il doit aux auteurs de ses jours obéissance et respect, et à ceux-ci, qu'ils doivent guider leurs enfants dans le droit sentier de la vie. L'homme se doit à sa patrie, à ses amis, à sa famille ; celui qui ferme son cœur à ces sentiments mérite de voir autour de lui les cœurs se fermer. Nos ancêtres ont trouvé cela sans efforts d'imagination ; mais être censés connaître les milliers de lois, de décrets, d'arrêtés, de défenses, d'ordonnances, de règlements, c'est très fort.Si pareille trouvaille est sortie de la tête d'un mortel, ce ne fut certes pas d'un mortel ordinaire.

Combien de pauvres victimes de leur ignorance, condamnées à des peines infamantes, sont exclues de la famille sociale ! Elles peuvent dire, sans se gonfler d'admiration : « Quelle belle chose que le filet civilisateur où d'honnêtes gens sont souvent pris et des coquins passent par mailles. »

CHAPITRE X

De la Race apharras, sa Caractéristique

Le mot race, appliqué à l'espèce humaine, a une toute autre signification qu'en histoire naturelle. Pour le naturaliste, la race est un groupe d'individus, soit animal, végétal ou cellulal, reliés entre eux par des caractères physiques qui se perpétuent dans la série des âges. Ces caractères sont tous d'ordre secondaire et trop peu importants, pour élever la race, la mieux caractérisée, au rang d'espèce.

On peut considérer la race comme une variété constante de l'espèce, variété dont les individus conservent et perpétuent sans modification les caractères acquis. L'idée qu'on se fait de la race est-elle dans la nature, telle qu'elle apparaît à l'esprit? Pourrait-on affirmer que des variétés constantes, placées dans certaines conditions, ne puissent perdre à la longue leurs caractères de race et retourner au type spécifique qui leur a donné naissance? D'un autre côté, est-on certain qu'une race, placée dans un milieu différent de celui auquel elle est habituée, conserverait les caractères qui permettent d'en faire un groupe distinct? En un mot, ne faut-il pas aux individus d'une race, des milieux d'existence semblables ou analogues pour conserver indéfiniment leur caractéristique?

Je crois qu'on a été trop loin, en disant, qu'en tout lieu et en tout temps la race conservait ses caractères distinctifs. Puisque la race est un groupe sorti de l'espèce, elle a évidemment acquis les caractères qui la distinguent ; elle les a acquis, elle peut les perdre.

Le mot race appliqué à l'espèce humaine est très élastique ; il comprend, non seulement une réunion d'individus groupés d'après les caractères physiques, mais encore d'après la similitude des caractères intellectuels et moraux ; aussi, sous ce triple rap-

port, un homme peut être à la fois de race blanche, de race latine, de bonne ou de mauvaise race.

En parlant de la race apharras, je m'appuierai sur des caractères plus sérieux que celui de la coloration de la peau et autres semblables. Quand on a dénommé par le mot *blanche* la race caucasique, on était certainement très loin de se douter que des hommes comme les Apharras, qui sont d'un noir aussi foncé que les représentants de la race éthiopique, feraient un jour partie de la race blanche ou caucasique.

Le groupement des individus est chose délicate et difficile : notre œil sous ce rapport a bien plus de discernement que notre intelligence : il saisit rapidement et avec certitude ce qui distingue entre eux les individus et les objets et, entre elles, les choses : il voit les caractères semblables et différents, il rapproche les uns, éloigne les autres et transmet ses observations au cerveau sans lui indiquer ce qui lui a permis de faire ces distinctions. L'œil voit et l'intelligence perçoit sans s'en rendre compte ; cela se passe instinctivement : on apprécie ce que l'on voit, comme on absorbe ce que l'on mange, sans en avoir conscience.

Les animaux jouissent de ce discernement à des degrés divers ; ils savent reconnaître ce qu'ils ont vu, mais ils ne peuvent pas transmettre cette impression à un tiers ; il faut être pour cela un artiste habile ou un écrivain réfléchi.

Les objets qui se trouvent dans le rayon visuel sont instantanément photographiés ; l'image produite est transmise au cerveau ; le cerveau emmagasine souvent l'image, mais, souvent aussi le cliché s'efface sans qu'il en reste la moindre trace. Ils sont rares, très rares, les hommes de qui le cerveau peut emmagasiner et conserver les clichés de toutes les choses vues ; et bien plus rares encore ceux qui peuvent, comme les Rembrandt, les Chardin, les Cuvier, les Buffon, les Victor Hugo, reproduire dans leurs moindres détails les clichés de choses vues, apprises ou imaginées, et en graver la reproduction dans l'esprit du public lorsqu'on les lui passe sous les yeux.

De nos jours, artistes et écrivains se contentent de donner une vague impression de ce que l'œil a vu ou de ce que l'esprit a conçu. L'œil d'un observateur saisit rapidement ce qui distingue les Apharras des autres groupes de l'espèce humaine : mais sans le secours de l'intelligence, cette impression resterait personnelle. C'est par comparaison, synthèse et analyse, c'est-à-dire à la suite d'un long apprentissage et d'un pénible travail, que notre cerveau arrive à reproduire ce que l'œil lui transmet, et à le faire passer ensuite dans le cerveau d'autrui.

L'Apharras race, sous-race ou simple variété, fait partie de la grande famille humaine ; il y forme certainement un groupe assez distinct mais, quoi qu'on en ait dit, il est intimement relié par sa forme corporelle et son intelligence à la race caucasique.

Mon confrère et ami M. le Dr Faurot, après un séjour de plusieurs mois à Obock, a consigné dans un intéressant mémoire le résultat de ses savantes observations. Quelques années plus tard, M. le Dr Santelli mit intelligemment à profit son court séjour dans cette localité, en faisant sur les Danakils un nombre suffisant de mensurations pour donner une juste idée de leur taille et de beaucoup d'autres caractères anthropométriques. Dans un mémoire de haute valeur scientifique publié dans les Bulletins de la Société d'Anthropologie, cet auteur a consigné toutes les mesures prises, ainsi que le résultat de ses observations et les récits fantaisistes qui lui furent faits sur les mœurs danakils par les résidents d'Obock. Son imagination, frappée par ces récits extravagants, l'entraîna malgré lui à amplifier encore des choses déjà trop surprenantes : il arrive ainsi à placer, avec une énergique conviction, l'intelligence et la moralité des Danakils bien au-dessous de celles des animaux. Chez ce peuple, d'après son dire, l'accouplement se ferait sans pudeur, sans retenue, sous les yeux de la foule, au milieu de la rue ; les couples enfin assouviraient, partout où ils se trouvent, leur bestiale passion. Il n'a pas assisté à ce débordement d'immoralité ; il est même très surpris de n'avoir pas vu une seule Danakile parmi les prostituées ; ça ne fait rien, il croit fermement ce qu'on lui a raconté. L'absence de Danakile parmi les prostituées aurait dû cependant lui donner à réfléchir et tempérer un peu les élans de son imagination, non, il a sacrifié, suivant l'humaine habitude, ce que ses yeux voyaient pour accepter le dire de gens qui savent toujours tout, sans avoir rien vu, rien appris.

Quand je lus le mémoire de M. le Dr Santelli, je connaissais depuis longtemps les Danakils ; je les avais vus à maintes reprises, je savais tout ce qu'ils ont de haines pour les étrangers, et je savais aussi, qu'ils n'étaient pas tels qu'on les dépeignait dans ce mémoire. Si cet écrit, me dis-je, arrivait jusqu'à eux, tous les explorateurs ou autres voyageurs qui leur tomberaient sous la main paieraient de leur vie ce qu'imprudemment on leur attribue.

C'est chez ce peuple aussi indignement traité que je vais, en compagnie de mes lecteurs, faire une nouvelle et longue excursion. On pourra voir, juger et, m'aider ensuite à appliquer le baume de la vérité sur les blessures faites par d'erronés récits.

Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte : ce perroquetage

est la plus absurde des trivialités ; au premier pas, on a, comme Mercure, des ailes à chaque pied, on est transporté de plaisir et d'espoir ; le premier pas est toujours léger, alerte et facile ; on voit tout en rose devant soi sous un ciel bleu, troublé d'aucun nuage. Le dernier pas, au contraire, est presque toujours lourd, pénible, plein de lassitude ; on est désillusionné, vieilli, abattu ; on voit tout en noir. Presque toujours, on se lance, le cœur gai, dans une entreprise, et c'est le plus souvent la mort dans l'âme qu'on en sort ; pas toujours cependant, mais c'est l'exception.

Pour nous rendre à Obock, la route a été longue et, sans trop de fatigues, les jours se sont passés gaiement ; nous étions installés tant bien que mal, plutôt mal que bien ; mais en voyage, on n'est pas exigeant ; la nouveauté plaît, et elle fait supporter bien des choses. Enfin, jusqu'à présent, tout a marché à peu près au gré de nos désirs ; nous avons vu les Danakils, nous allons maintenant chercher à les connaître et à les reconnaître.

Avez-vous appris la langue de ce peuple? Non ! ni moi non plus. Comment faire, qui va nous renseigner? Est-ce les Européens établis depuis longtemps à Obock? Ce qu'a obtenu d'eux le Dr Santelli n'est pas encourageant. Du reste, je connais à ce sujet toute l'étendue de leur savoir. Le Danakil, dans leur pensée, est un terrible animal, un tigre qui tue, sans pitié ni merci, l'imprudent qui s'approche de lui. Dans les veines de tous les Européens d'Obock, cette pensée fait circuler quelque chose qui n'est pas ordinaire ; aussi, armés de prudence, ils restent chez eux, ouvrent l'œil, et quand ils aperçoivent un de ces monstres sanguinaires, ils tendent les bras; non pour lui faire signe d'approcher, mais pour lui dire de passer à l'écart et de se tenir à distance.

Rien, comme la peur imaginaire, la crainte de ce qu'on ne connaît pas, ne porte autant à l'exagération. A la vue des Danakils, les habitants d'Obock ne sont pas rassurés ; ce n'est pas le courage qui leur manque; ils ont certainement autant de bravoure qu'un paisible citoyen, foulant du pied le sol de sa commune. Mais ici c'est l'inconnu, et l'inconnu est toujours redoutable ; aussi ne sort-on jamais hors de la ville sans être armé d'un fusil ou d'un revolver. Lorsqu'ils s'en trouvent éloignés de plus d'un kilomètre, ils s'arrêtent un instant pour prendre haleine et réfléchir : en poursuivant plus loin sa promenade : on ne sait pas ce qui peut arriver et réflexion faite, on en a assez, on se trouve fatigué, on revient sur ses pas. Quels renseignements les personnes, ayant à ce point l'imagination frappée, peuvent-elles donner sur les habitants d'un pays?

A mon premier voyage, aussitôt débarqué, la première de

mes visites fut pour le gouverneur ; c'était son droit et à moi mon devoir. Je fus reçu presque amicalement par cet homme charmant et prévenant. Il me bourra la tête de recommandations et m'invita pour le soir à l'accompagner dans sa journalière promenade aux jardins. C'était, je crois, dans un but hygiénique, plutôt que par habitude ou pour sa distraction qu'il faisait tous les soirs cette promenade avant dîner; le grand sérieux du gouverneur me le fit supposer du moins.

A l'heure indiquée, je vois, de mon hôtel, le gouverneur sortir de son palais. Je vais à sa rencontre ; il n'était pas seul, il avait, comme sauvegarde, le commandant du *Météor* à son côté.

Après présentation et salut d'usage, le gouverneur nous invita à prendre place sur la plate-forme d'un wagonnet Decauville, où se trouvaient, à notre intention, trois chaises d'une patriarcale modestie. Pour les faire tenir sur cet étroit plateau, on avait, négligeant la symétrie, avancé l'une, reculé les deux autres et mis leurs bras à se toucher. Assis sur ces sièges, le plateau en marche, il fallait se raidir pour maintenir son équilibre ; la moindre secousse intempestive aurait fait rouler par terre et entassé les uns sur les autres, le gouverneur, le commandant et votre serviteur. Afin de prévenir un pareil accident et d'empêcher, le cas échéant, que l'un de nous ne tombât sans entraîner les deux autres, nos mains s'étaient vigoureusement crispées à l'un des bras de la chaise du voisin.

Aussitôt installés sur cette plate-forme, quatre hommes au service du gouverneur qui attendaient debout aux quatre coins, nous firent rouler, au premier signal, sur les rails du Decauville. Délicatement d'abord, ils nous firent glisser, mais ce ne fut pas long, ils eurent prestement accéléré la vitesse, et c'est au pas de course qu'ils nous menèrent au jardin.

Nous avions pour escorte un domestique, portant un fusil de chasse sur l'épaule : « Tiens, me dis-je, à la vue du fusil, le gouverneur aime la chasse et, comme un simple mortel, il va profiter de notre présence pour montrer son adresse. »

Arrivés au jardin, nous nous engageons dans une large allée bordée d'arbres vigoureux et bien feuillés ; de leurs feuilles, je voyais, à tout moment, sortir et s'envoler, à notre approche, de fluettes et gentilles tourterelles et, à chaque envolée, mon regard se portait sur l'arme destructive horizontalement posée, à quatre pas en arrière de nous, sur l'épaule du domestique ; il tombait ensuite sur le gouverneur, qui marchait impassible d'un air indifférent ; la vue du gibier ne lui produisait aucun effet ; avec la même impassibilité, la même indifférence, le domestique nous

suivait pas à pas, à distance respectueuse, en tenant sur l'épaule son fusil immobile.

Cette indifférence m'étonne, je concentre mes cellules cérébrales pour en chercher l'explication : je ne puis en rien sortir, si ce n'est, de guerre lasse, cette réflexion :

« Quand on veut laisser le gibier s'envoler sans le tirer, il est bien inutile de se charger d'un fusil. Il me semble cependant qu'une douzaine de ces tourterelles feraient un suffisant et délicat rôti ».

De retour à Obock le gouverneur me dit, en me donnant congé :

« N'oubliez pas mes recommandations, soyez prudent, ne sortez pas sans armes et ne vous éloignez pas sans me prévenir ».

Un dernier coup d'œil jeté au fusil à double canon qui s'éloignait en ce moment avec son porteur, me révéla le mystère qui m'avait intrigué. J'avais compris enfin, que ce n'était pas pour chasser les tourterelles qu'on avait emporté cette arme à deux coups.

Diable ! me dis-je en m'éloignant, il ne doit pas faire bon d'aller ici chanter au clair de lune !

Viens, gentille dame. — Viens, je t'attends !

Les recommandations du gouverneur me revinrent en mémoire et s'y gravèrent profondément ; elles m'avaient si vivement impressionné, qu'à la moindre excursion, mon regard anxieux explorait tour à tour l'horizon et ce qui, de près, m'entourait. Un jour, ayant vu un Français et un Danakil marcher l'un vers l'autre dans le même sentier, j'appréhendais leur rencontre ; mais tous les deux, sans s'arrêter, ni même se saluer, se croisèrent en se lançant un de ces coups d'œil, qu'on exprime en français par se regarder en chiens de faïence. Pendant le court instant de leur rencontre, quelle pensée traversa le cerveau du Danakil, je n'en sais rien ; mais si l'on veut connaître celle du Français, on en trouvera le fidèle écho dans le Mémoire de M. le Dr Santelli, où le Danakil n'est pas considéré comme un homme, mais comme un animal redoutable et dangereux. A cette époque, la vue d'un Danakil donnait la chair de poule aux habitants d'Obock ; personne ne les redoutait, et tout le monde, sans s'en rendre compte, en avait peur comme d'une mystérieuse et funeste apparition.

Mon jeune et regretté ami H. Imoucha n'avait cependant pas de ces craintes. Il allait parmi eux sans se préoccuper si la pointe de leur lance et le tranchant de leur poignard étaient bien affilés. Il était parvenu à se faire connaître et, les Danakils le voyaient passer comme s'il eût été un des leurs ; dans l'esprit

d'aucun d'eux ne germait la pensée de lui chercher querelle ou d'attenter à ses jours.

J'aurais pu obtenir des documents sérieux de cet excellent homme qui avait rassemblé des notes sur les mœurs et les coutumes des Danakils, mais je savais qu'il avait l'intention de les publier, je ne pouvais donc pas lui demander des renseignements, sans jeter quelque trouble dans la délicatesse de ses affectueux sentiments.

Je lui dois malgré tout un ineffaçable souvenir de reconnaissance, car il m'a quelquefois tiré d'incertitude en me confirmant certains faits et, de plus, facilité très souvent des excursions qu'il m'eût été bien difficile d'entreprendre sans son précieux concours. C'était l'homme du devoir et de l'honnêteté. Quand la mort l'a surpris, bien jeune encore, il était à Djibouti, remplissant stoïquement son emploi, en homme sachant se faire estimer et aimer : il a emporté dans la tombe les regrets et l'amicale sympathie de tous ceux qui l'ont connu, et laissé à ses enfants et à sa famille un nom respecté.

Pour savoir ce qui se passe chez les Danakils, il n'y a qu'un moyen, nous adresser directement à eux. D'abord, nous trouverons plus facilement un Danakil parlant français, qu'un Français parlant danakil, ensuite ce que nous pourrons lui tirer sera toujours puisé à meilleure source. Je ne sais, s'ils comprendront toujours bien le sens de nos questions ; mais avec de la patience, de la persévérance, nous finirons par en sortir quelque chose de sérieux.

Avant de se lancer dans l'étude des mœurs et coutumes d'un pays, il faut, avant tout, connaître les traits caractéristiques de ses habitants. Sans cela, les méprises sont faciles : on peut attribuer à un peuple ce qu'on a observé sur un individu d'une autre nation.

On est de bonne foi et l'on passe dans la science des erreurs qui se transmettent ensuite de savant à savant.

Le jour où l'on débarque pour la première fois en pays étranger, tout paraît nouveau ; on voit passer des gens ayant l'allure de l'homme, mais ils paraissent différents de ceux que l'on est habitué à voir, l'esprit se refuse à les identifier. Notre oreille perçoit les sons partis de leur bouche, mais ces sons sont des cris auxquels on ne comprend rien ; cependant, peu à peu, l'oreille s'y habitue et l'on finit, à la longue, par saisir ce qu'ils disent. Il en est de même pour le sens de la vue; l'œil, de prime abord, voit tout confusément, il n'arrive qu'ensuite, plus ou moins rapidement, à distinguer, les uns des autres, les personnes et les

objets ; cela se passe instinctivement, l'intelligence n'intervient presque jamais. Aussi, des hommes illettrés, même des inintelligents, arrivent-ils parfois à reconnaître les personnes et les objets avec plus de certitude et de rapidité que le plus instruit des savants.

Il suffit d'un rapide coup d'œil, pour que l'image d'une personne ou d'un objet se grave profondément dans la mémoire; mais intellectuellement, il serait impossible d'indiquer les caractères qui permettent de faire cette distinction. Pour démêler ces caractères, l'intervention de l'intelligence est nécessaire ; sans son concours, on voit les caractères machinalement, sans les interpréter ; ils sont saisis sans qu'on en ait conscience. Lorsque les recherches de l'esprit sont couronnées de succès, l'homme peut transmettre à ses semblables l'impression de ce qu'il a vu, senti, goûté, entendu, touché : il a saisi et raisonné les caractères physiques, des objets, des individus ou des choses. Il peut alors les classer, les grouper, les expliquer. Le groupement des sons a conduit à l'harmonie musicale, celui des couleurs à la reproduction exacte des choses vues dans la nature ; le groupement des individus, a été la base des sciences naturelles et, par ce moyen, on est arrivé à leur détermination.

Le chien, le cheval et d'autres animaux reconnaissent la route où ils ont antérieurement passé. Le chien qui est, comme discernement, l'un des mieux doués de tous les animaux a, je crois, plus de méthode dans la mémoire : il ne range jamais dans un même groupe, le muscadin et le porte-haillons ; dans sa pensée, ce sont deux êtres à part ; puisque, mis en sentinelle, il laisse passer l'un et montre ses crocs à l'autre. Le chien bien dorloté, fait partie de la maison, il a conscience qu'il est chez lui, qu'il est le dévoué serviteur de la famille. Quelqu'un frappe à la porte : il tend l'oreille ; si c'est un indifférent, il le reçoit sans manifestation; si c'est un ennuyeux, il grogne et ne se tait qu'à la voix impérieuse du maître, le rappelant au respect et à la bienséance ; il obéit avec répugnance à cette injonction, va se coucher sur un siège ou s'asseoir dans un coin du salon où, se tenant immobile, il suit de l'œil ce qui s'y passe et manifeste quelquefois ses impressions par de petits grognements sourds. Quand le visiteur se lève pour partir, le chien, d'un air soulagé, lui fait quelques pas de conduite, mais il va rarement jusqu'à la porte.

Un ami a sonné : le chien se précipite, il a reconnu le coup de sonnette, il veut être le premier à fêter l'arrivant par ses joyeuses gambades et par ses accolades trop touchantes parfois ; il prend les devants, en remuant la queue et en détournant à chaque ins-

tant joyeusement la tête : son œil semble dire au visiteur : suis-moi. Le visiteur assis, le turbulent gardien reste calme un instant ; il guette le moment où tout le monde semble l'avoir oublié, pour venir en tapinois écouter, flairer et faire le câlin auprès de l'invité. Il en attend des caresses, il veut avoir sa part du plaisir qu'on éprouve à recevoir un ami.

Il peut se présenter le jour, la nuit, ce visiteur sympathique, il est toujours joyeusement reçu par ce vigilant veilleur. Dans le chien se reflète la pensée de son maître ; il n'est pas prudent de manifester en présence de ce fidèle animal ce qu'on voudrait cacher ; il lit dans la pensée et reconnaît les gens à leur maintien, au son de leur voix et à leur odeur. C'est toujours par le flair qu'il s'assure en dernier ressort, si sa vue et son ouïe ne l'ont pas trompé. Selon ses sympathies et ses antipathies, il groupe les gens par catégories ; les hommes en habit, les hommes en blouse, les hommes en haillons, les hommes à chapeau, les hommes à casquette, les hommes à bâton. Ce quadrupède a été par instinct le précurseur des Linné, des Jussieu, des Cuvier, etc. Aussi pourrait-on dire de ces savants auteurs qu'ils avaient du chien dans la cervelle, alors que tant d'autres ont de l'âne. Ce dernier animal a surtout transmis son essence à des privilégiés, à ceux qui se disent orgueilleusement les descendants des nomades, comme nos gentilshommes se disaient autrefois les descendants des croisés. Puisque je parle des croisés, je veux à mon tour descendre dans l'arène, armé de l'opinion que je vais lancer ; on peut venir la plume au poing, l'olifant à la bouche, j'attends qu'on réfute ceci : celui qui sans y croire propose une doctrine n'est qu'un être personnel et sans dignité ; celui qui sans avoir vu, ni touché, croit à l'existence d'un fait sans aucune preuve apparente à l'appui, est un illuminé. Les Darwinistes sont dans ce cas, car personne, ni dans les temps passés, ni dans les temps modernes, n'a encore assisté à la transformation d'une seule espèce ; on peut ranger ces prétendues transformations parmi les métaphores : c'est un jeu de l'esprit.

Des apôtres du Christ, saint Thomas fut le plus sérieux et le moins emballé ; il ne voulut pas croire avant d'avoir touché.

L'exaltation de notre intelligence, sa tendance à croire ce qui n'existe pas, est encore un des traits distinctifs, séparant l'homme des autres espèces animales.

Il est des animaux, et même en très grand nombre qui, par le cri, le chant et le toucher transmettent leurs impressions à ceux de leur espèce, mais aucun d'eux ne peut, par l'écriture et les nombreux moyens inventés par l'homme, transmettre, et sa

parole, et sa pensée d'un bout du monde à l'autre. Faire lire un aveugle, faire comprendre un sourd et se croire aussi bête qu'un singe, c'est avoir un peu trop d'imagination.

L'oiseau, le mammifère, que quelque chose effraie, jette un cri de terreur ; si la chose lui plaît, il le manifeste par un chant joyeux ; qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que la peur et la joie sont des sensations naturelles à tous les êtres pourvus d'un système nerveux ; les cris poussés à cet effet sont instinctifs et invariables dans chaque espèce, l'espèce humaine comprise. Mais en dehors de ces manifestations instinctives, l'homme peut pleurer ayant envie de rire ; en d'autres termes, il peut manifester le contraire de ses impressions et dire le contraire de sa pensée, ce dont il use souvent et, plus souvent encore, abuse.

Dans l'homme se trouvent donc réunies deux choses bien distinctes, l'instinct animal et l'intelligence : si, pour classer les êtres, l'intelligence n'intervenait pas, l'homme classerait les êtres, comme le font les chiens, il établirait ses divisions d'après ce qui frappe l'un ou l'autre de ses sens : il grouperait les plantes en comestibles, herbacées, ligneuses ou grasses, en droites, rampantes ou grimpantes, etc., et les animaux en terrestres, aériens, aquatiques, amphibies, en blancs, gris, noirs, rouges, etc. Le cerveau dans ce cas, reproduirait simplement ce que l'œil a vu, ce que la main a touché. Mais pour ranger dans le même embranchement le singe, l'éléphant, le rat, la baleine et la chauve-souris, il faut, pour arriver à un tel résultat, avoir dans le cerveau autre chose que les impressions des sens. Il faut aussi autre chose que la dextérité de la main pour produire un chef-d'œuvre et faire sortir d'un instrument les sons harmonieux d'une mélodie. Dans toutes ses productions et reproductions, l'homme exerce sa main et lui apprend à obéir à son intelligence.

Si parvenir à mettre à jour ses sensations est chose longue et difficile, pour arriver à la détermination des espèces, à leur classification basée sur leurs affinités naturelles, la difficulté est bien plus grande encore.

Nous avons vu les Apharras ; nous avons observé qu'il existe chez eux presque autant de différence individuelle que chez les autres peuples et que, dans leur ensemble, ils paraissent peu distincts des Ethiopiens et des Somalis. Ils ont cependant ce qu'on peut appeler un cachet à part, quelque chose qui les caractérise, mais cette caractéristique est si atténuée chez certains individus, qu'on ne peut en découvrir les traces sans se livrer à de fréquentes et sérieuses observations.

Avant de nous engager dans cette problématique étude, rap-

pelons ce que MM. les docteurs Faurot et Santelli ont écrit à son sujet. Lorsque nous aurons bien gravé dans notre esprit ces précieux documents, nous tâcherons, en les prenant pour base, d'y ajouter ce que nous aurons vu et observé : nous arriverons ainsi, je l'espère, à découvrir les traits caractéristiques à l'aide desquels il est, sinon facile, du moins possible de reconnaître un Apharras.

« Dans mes excursions, dit le Dr Faurot, je fis plusieurs fois la rencontre de pasteurs appelés « Danakils » par les Européens. Ils ne se désignent cependant entre eux que par le mot « Afara », les « errants ». Bien que d'aspect farouche, ils ne manifestaient aucune intention hostile. Ils paraissaient même montrer assez de confiance à la vue de mes deux noirs (des Somalis), qui comprenaient leur langage.

« Lorsque j'étais accompagné par MM. Oschlager et Henry, interprètes de la colonie, les traits des Danakils que je rencontrais abandonnaient bien vite leur immobilité féroce pour s'épanouir sous l'influence d'un bavardage comparable à celui d'enfants étonnés et rieurs.

« Les Danakils sont en général de haute taille, leur visage n'a rien de celui du nègre de Guinée ; leurs traits sont encore plus fins que ceux des Ethiopiens que j'ai pu observer. Leur peau est d'un noir de suie ; leurs cheveux sont frisés et non pas laineux. Leur angle facial ne diffère pas de celui des Européens. »

Voici, d'un autre côté, la description qu'en fait, dans son mémoire, le docteur Santelli :

« D'après les mensurations de trente-cinq Danakils adultes, j'ai trouvé, comme taille moyenne, 1 mètre 67. »

Ce chiffre exprime bien l'impression qu'on éprouve en voyant des Danakils en nombre.

« La dolichocéphalie est presque générale ; la peau est lisse, douce au toucher, généralement mate. La coloration est d'autant plus faible que l'individu est moins âgé.

« Le visage est un ovale bien marqué, accentué par la finesse du menton, légèrement saillant, presque en pointe ; l'évidement des tempes, la saillie des pommettes sont la règle générale, mais l'arcade zygomatique est néanmoins peu proéminente.

« Le front bombé ne présente rien d'anormal.

« Les yeux sont droits, bien ouverts, sans obliquité, ils sont noirs ou tout au moins d'un brun foncé. La sclérotique est presque toujours d'un blanc jaunâtre.

« Le nez est le plus souvent droit, mais la forme aquiline n'est pas rare. Sa charpente est généralement fine et il ne s'élargit qu'aux narines.

« Les lèvres sont un peu épaisses, l'inférieure plus que la supérieure. J'ai quelquefois constaté des lèvres assez minces, chez les femmes surtout.

« Le menton, généralement fin, m'a frappé par... *la faible épaisseur du bord inférieur du maxillaire.*

« Les dents sont généralement belles, blanches, régulièrement plantées.

« L'oreille est plutôt grande, bien ourlée, à bonne distance de la tête. Le lobule est généralement adhérent et peu prononcé, sauf quand il est déformé par les pendants d'oreilles.

« Le système pileux est peu développé, les régions axillaires et pubiennes sont à peu près les seules où il existe, et il n'est pas rare de constater que les membres et le tronc sont complètement glabres ou à peine velus. La barbe est bien rare et, quand elle existe, elle est bien peu fournie ; la moustache est le plus souvent nulle et le menton seul est garni de poils auxquels on ne touche pas. Les cheveux sont *frisés fortement* ; la disposition en graine de poivre ne s'observe jamais et les cheveux, quoique très longs, restent généralement libres et ne s'entortillent jamais avec leurs voisins pour former des touffes crépues comme celles de la laine, ou pendre en torsades.

« Le système adipeux est peu développé et la stéatopygie n'existe pas. Les saillies musculaires sont très faibles ; les attaches des pieds et des mains sont très petites ; mais le mollet est très haut placé et à peine dessiné. Le corps est généralement grêle et svelte, le talon peu allongé, l'abdomen peu saillant; l'ensemble de ces caractères imprime aux formes générales, bien dégagées, une finesse élégante. Je n'ai pas sur les femmes, qui n'ont pas voulu se soumettre aux mensurations, assez de données pour établir leurs caractères ; elles m'ont paru plus petites que les hommes, leurs traits ont plus de régularité et,sans partager à leur sujet l'enthousiasme de Rochet d'Héricourt, j'en ai vu quelques-unes qui, à part les cheveux et la couleur, peuvent être comparées à certaines Indiennes. »

Ce qui vient d'être dit par mes deux savants confrères est d'une irréprochable exactitude ; mais, au sujet de la beauté des femmes, notre confrère le Dr Santelli ne partage pas l'enthousiasme de Rochet d'Héricourt ; il dit cependant avoir vu à Obock des femmes *comparables à certaines Indiennes.* Si à Obock on trouve des femmes comparables à des Indiennes, il peut très bien se faire que Rochet d'Héricourt ait rencontré, dans certaines contrées, des Danakiles comparables à des Arlésiennes. Celles que j'ai vues à Massawah étaient plus gracieuses que celles d'Obock ; elles



Pl. 20. — Jeune femme Somali aussi belle de forme qu'une jeune Apharrase

Cette reproduction photographique, que je dois à la persévérante obligeance de mon excellent ami M. Pierre [illegible], est la confirmation de ce que je viens d'écrire sur la beauté corporelle des femmes de cette contrée.

étaient presque toutes élancées, élégantes, fort jolies et, comparées à celles d'Obock, d'une beauté infiniment supérieure. Un fruit, pour devenir beau, succulent, à peau fine et veloutée, exige un arbre sain et vigoureux planté dans un milieu fertile et favorable. Une femme, pour devenir belle, doit avoir également des ascendants sains et se développer dans un milieu où la nourriture est suffisante et le travail une distraction. Si les privations et les travaux de chaque jour n'affaissaient pas les Apharrases, on verrait parmi elles une grande majorité de beautés attrayantes ; mais, sans relâche à la besogne et privé chaque jour d'une nourriture réparatrice suffisante, le corps de ces malheureuses porte les empreintes de la souffrance et de l'excès du travail. Aucun rire folâtre ne s'épanouit sur leur placide visage, aucun gracieux mouvement ne détruit l'impassible immobilité de leur corps, dressé sur le sol comme sur son socle une statue de bronze.

Quelquefois cependant un regard admirateur fait palpiter les fibres de ces corps noirs ! Que le climat soit chaud, froid ou tempéré, rien ne fait vibrer le cœur de la femme et ne lui produit autant de satisfaction que d'être sous le charme d'un regard admirateur ; elle en est rajeunie, et bien souvent, sous l'énivrante chaleur de l'œil qui la couve, elle s'épanouit dans toute sa splendeur.

Une douce rosée fait épanouir les fleurs, la sécheresse les étiole : l'admiration ranime la femme, l'indifférence la tue. Quand un regard lui dit : vous êtes belle ! C'est pour elle un triomphe, elle en éprouve une satisfaction intime, elle se repaît de ce bonheur : elle est heureuse et attend, pour rougir, que les lèvres s'entr'ouvent et que la bouche lui murmure à l'oreillle : je vous aime.

Si dans le regard de mon savant confrère Santelli avait brillé le même enthousiasme que dans celui de Rochet d'Héricourt, il eût certainement ajouté à ses mensurations exclusivement masculines un nombre important de mensurations féminines.

Mais, dans sa persuasion que ces pudiques et vertueuses femmes se livraient comme des chiennes, en tout lieu et en tout temps, au premier venu, il leur a jeté un regard de dégoût et de mépris. Elles ont été froissées et aucune d'elles n'a voulu passer sous la toise et lui montrer la forme de ses seins.

Ces légères critiques, faites au travail de mon confrère, ne m'empêchent pas de trouver merveilleux le résultat auquel il est arrivé.

Décider des gens timorés, ignorants et méfiants, à passer sous la toise, à se laisser poser sur différentes parties du corps des ins-

truments dont ils ignorent l'usage, est une victoire plus difficile à gagner que celles qui se gagnent sur un champ de bataille.

Actuellement, la chose serait relativement facile, les Danakils, devenus plus familiers avec les Européens, se laisseraient certainement mesurer sans redouter les instruments qui ont dû leur paraître diaboliques à l'époque où M. Santelli fit ses observations.

Comme tous les natifs de ces contrées, les Danakils sont soupçonneux : ils croient au diable, au sorcier, au mauvais œil, aux amulettes, et lorsqu'ils voient dans les mains de quelqu'un un objet dont ils ne connaissent pas l'usage, ils se persuadent qu'avec cela, on peut nuire, jeter un mauvais sort, tourner en bourrique ou faire mourir. Le plus habile diplomate ne pourrait les décider à en subir le contact ; Crésus lui-même, tenant son escarcelle grande ouverte à la main, ne les déciderait pas ; on pourra en juger par le récit suivant :

A l'un de mes voyages, descendit à Aden, à l'hôtel où j'étais, un jeune prince polonais, riche de noblesse et d'écus. Il voyageait bien moins pour son plaisir, que pour prendre des vues photographiques ; il était aussi glorieux de ses clichés qu'un artiste peut l'être de ses meilleurs tableaux. Assis, deux fois par jour, à la même table, je fis sa connaissance.

Quelques jours après son arrivée, étant sous la véranda en face d'une tasse de café, je le vis descendre de son appartement en compagnie de deux bons vivants et, à leur suite, un domestique, portant avec précaution un appareil photographique et tous ses accessoires. Tête haute et fier comme un paon, le prince passa silencieux devant moi ; il était déjà dans la rue, quand tout à coup, se tournant de mon côté, il me cria cette invitation :

— Venez-vous avec nous, Docteur ; nous allons photographier ces dames.

— Très volontiers, prince, c'est pour moi un plaisir et... un devoir de vous accompagner, car votre entreprise n'est pas sans danger et, en cas d'accident, la présence d'un médecin n'est pas à dédaigner.

— Vous n'avez rien à craindre pour les accidents auxquels vous faites allusion ; j'aimerais cent fois mieux me satisfaire moi-même que de toucher à l'une de ces p...... Je tais le mot épicé de colère, de mépris et de dégoût qui termina sa phrase.

Je fus terrifié par cette hardie et vigoureuse sortie. Je ne suis pourtant pas de ceux qu'un gros mot épouvante ; mais je craignais d'avoir blessé la susceptilité du prince. Aussi, sans attendre la suite des quelques mots prononcés, je lui dis :

— Vous m'avez mal compris, prince : les mots (sans danger) ne s'adressaient pas à vous, mais à votre entreprise. Je vois maintenant qu'elle sera sans danger ; vos paroles m'ont complètement rassuré, mais j'ai la conviction qu'elle sera infructueuse.

— Vous croyez cela?

— Oui, prince.

— Qu'est-ce qui peut m'empêcher de réussir?

— Ces dames ne voudront pas poser devant votre appareil.

— Ne voudront pas poser, allons donc ! Vous allez voir. Tenez, ajouta-t-il, en tirant de sa poche une poignée de roupies, voilà un argument auquel personne ne résiste.

— En Europe peut-être, prince, mais ici votre argument pourrait trouver des sourds et des sourdes.

— C'est ce que nous allons voir, me dit-il en relevant fièrement la tête, et en me jetant un regard dans lequel je crus lire : « Bonhomme, vous ne savez pas ce que c'est que l'argent ou vous ignorez le moyen de s'en servir ».

Nous fîmes en silence encore quelques pas et nous nous arrêtâmes en face la demeure de ces dames, un très long bâtiment n'ayant qu'un rez-de-chaussée, divisé en plusieurs pièces, ayant chacune une porte et une étroite croisée s'ouvrant sur la façade. L'étroitesse de la croisée ne permet pas à ces dames d'étaler leurs charmes à la vue du passant comme elles le font dans les échoppes de quelques grandes villes du midi de la France et en l'Egypte.

Les Anglais, ayant trouvé shoking la présence de dames compatissantes au centre de la ville, leur avaient fait construire une demeure dans la partie excentrique et la moins fréquentée.

Nous les trouvons groupées sur le pas de leurs portes en train de se raconter leurs bonnes et mauvaises fortunes, leur espoir et leurs déceptions. Notre arrivée ne les ébranla pas et, sans reculer, elles attendirent nos salutations.

Le prince, jugeant leur immobilité et leur groupement on ne peut plus favorable, ne perdit pas de temps ; il s'éloigna de huit à dix mètres, dressa son appareil et quand il l'eut mis en face, il passa, pour ajuster, sa tête sous le drap noir. Debout à ses côtés, nous le regardions faire ; ce manège attirait si fortement notre attention, qu'un léger bruit de froufrou et de portes qui se ferment, ne nous fit même pas détourner la tête, mais le prince, en ce moment, sort la sienne de dessous le drap noir et regarde en face !...

Nos regards prennent du sien la même direction. Plus personne, la place est vide, nous n'avons plus, en face de nous, qu'un long mur blanc à ouvertures closes.

— Prince, dis-je en souriant, savez-vous comment cela s'appelle au théâtre?

— Non.

— Un changement à vue.



Pl. 21. — Une échoppe de prostituées dans certaines rues des grandes villes de l'Égypte et du midi de la France ; ces boutiques sont presque toutes occupées par une ou deux de ces dames.

— C'est de l'enfantillage, me répondit-il. Vous allez voir, et il se mit à frapper l'une des portes. Encouragés par l'exemple, nous en fîmes autant aux autres portes.

A cet appel réitéré, rien ne bouge ; nous le continuons quand

même, en y ajoutant de mielleuses et suppliantes paroles : quelques-unes des portes s'entr'ouvrirent alors discrètement, mais pas assez pour nous livrer passage ; c'est égal, on est en vue, on peut se parler et s'expliquer ; enfin les portes entre-bâillées s'ouvrent plus largement ; nous entrons. La locataire a déjà pris place à l'un des bouts d'un petit canapé et nous indique de la main la place vide à son côté ; sans façon et sans volupté, nous y posons notre rotondité fessière.

Aussitôt installés, les pourparlers commencent ; mais impossible de s'entendre, de se mettre d'accord. Nous désirions obtenir moyennant finance la photographie de notre interlocutrice : elle, de son côté, a bien grande envie d'accepter nos largesses, mais elle veut, en échange, nous accorder autre chose que ce que nous lui demandons.

— Ce n'est pas pour cela que nous sommes venus vous voir, dit le prince, sortez de vos demeures, placez-vous à côté de votre porte ; je ne vous toucherai pas, je me tiendrai là, à distance ; et il leur montrait son appareil. Deux minutes seulement, et je vous donnerai à chacune une roupie.

L'offre de la roupie n'ayant produit aucun effet, le prince double la mise, en promet trois, quatre, cinq, dix, quinze, mais, au lieu de les décider à sortir par ses brillantes promesses, ce sont elles qui voulaient à toute force le faire entrer.

— Voyons, leur dit-il, pas de plaisanterie, écoutez-moi, venez vous placer là debout à côté de votre porte, et je vous donnerai à chacune vingt roupies.

Aucune de ces femmes ne voulut sortir ; elles cherchèrent au contraire à barricader leur porte afin de nous enfermer et à nous donner, pour les roupies offertes, une touchante et cordiale hospitalité.

Etant restés insensibles à leurs sollicitations, et voyant qu'il nous serait impossible de vaincre leur obstination par des moyens loyaux, nous cherchâmes par la ruse à les faire sortir ; nous fûmes encore déjoués.

L'appareil du prince était prêt à fonctionner ; mais il était écrit que dans ce lieu de séduction et de perversion ses plaques resteraient vierges ; aucun portrait impur ne devait les souiller. Comme les plaques de son appareil, le prince devait également conserver sa virginité ; ce n'est pas ma faute, car j'avais de mon côté sournoisement offert vingt roupies à celle qui le ferait succomber.

Lorsque nous vîmes qu'insister davantage serait perdre temps, le prince, d'un ton bref, ordonna à son domestique de pren-

dre son appareil et nous nous dirigeâmes vers le centre de la ville : nous n'avions pas fait dix pas que le prince, désappointé, furieux s'écria : « Ces salopes ! ça livre son corps tout nu pour une roupie, et pour vingt roupies ça ne veut pas poser tout habillée devant un appareil. Je les aurais décidées, en leur offrant davantage ; j'ai bien vu que c'était cela qu'elles cherchaient ; je n'ai pas voulu être la dupe de ces viles créatures. »

En écoutant, sans mot dire, cette sortie du prince, nous avions atteint l'une des rues fréquentées de la ville. A la vue de deux chameaux qui se dandinaient : « Prince, dis-je, voilà votre affaire, photographiez ces deux-là, je suis sûr qu'ils se laisseront faire et ne s'enfuiront pas à la vue de votre objectif. »

Le prince, silencieux, me jeta un terrible coup d'œil, regarda les deux bêtes, réfléchit un instant, dressa son appareil, mit au point, clac ! « C'est fait, dit-il, nous ne reviendrons pas bredouilles. »

Arrivés à l'hôtel, notre hôtelier lui dit : « Eh bien ! prince, êtes-vous satisfait de votre promenade? »

— Oui, oui, répondit-il prestement ; j'ai trouvé à peu près ce que je désirais. »

Ce récit, en tout point historique, fera bien mieux comprendre qu'une simple assertion, à quelles difficultés on se heurte quand il s'agit de décider des ignorants à se soumettre à des actes auxquels nous n'attachons aucune importance. Aussi, je le répète, notre confrère M. le Dr Santelli a fait, peut-être sans s'en douter, un véritable tour de force, en obtenant d'un assez grand nombre de Danakils de se laisser appliquer des instruments sur différentes parties du corps ; cette partie de son travail est donc à tous égards digne des plus grands éloges.

Il nous apprend, et ceci est exact, que la taille moyenne des hommes est relativement de beaucoup supérieure à celle des femmes et qu'elle dépasse la moyenne des tailles de tous les habitants du globe pris dans leur ensemble ; enfin leur conformation, dit-il, est irréprochable ; c'est exact.

Nous avons vu que presque tous les Danakils étaient maigres, mais que cette maigreur ne détruisait pas l'harmonie des organes : il suffit de leur donner, quelques semaines seulement, une nourriture abondante, pour en faire de beaux représentants de l'espèce humaine.

Leur maigreur n'est pas une maladie, elle est la conséquence du manque de nourriture ; un Danakil naît avec la faim et meurt avec la faim. Ils sont rares, dans le cours de l'existence, les jours où cet homme se sent à l'aise, l'estomac satisfait.

Oh ! oh ! vont penser les savants, oh ! oh ! vont dire les médecins, le manque de nourriture concorde mal avec le développement normal et régulier des organes ; on voit chaque jour cent preuves du contraire ; la misère est un foyer de maladie, de dégénérescence, de malformations. »

Qu'on ait cent ou mille preuves du contraire, cela n'empêche pas le Danakil de se contenter chaque jour d'une nourriture insuffisante : beaucoup parmi eux ne boivent que du lait une seule fois par jour, le soir, vers les sept heures ; et encore, m'ont-ils souvent répété : « il en est bien peu qui en boivent leur suffisance. » De plus, ces affamés couchent sur le sol, respirent un air surchauffé le jour et quelquefois plus que frais la nuit : ils sont mal vêtus, mal couchés, mal nourris, et tout cela réuni ne les empêche pas d'être bien constitués. Je n'ai vu parmi eux ni boiteux, ni bossus, ni rachitiques. Il en existe cependant quelques-uns, m'ont-ils dit, mais je n'en ai vu aucun ; ils doivent par conséquent être beaucoup plus rares que dans nos pays où la nourriture abonde et où, sauf quelques exceptions, on ne se soumet au jeûne que pour complaire à une mystique divinité.

En pays civilisés, les affamés sont très nombreux ; les ventres à jeun excessivement rares. En Apharras, les affamés sont rares et les ventres à jeun aussi nombreux que la population. La maigreur de ce peuple pourrait servir de caractéristique, mais elle est loin d'être sans exception.

Les Danakils ont le regard farouche, c'est l'expression admise par les auteurs. Il est certain qu'au-dessous de leurs sourcils tendus et crispés, cet œil noir, immobile, brillant et fixe, qui semble chercher au loin à découvrir quelque chose qui préoccupe, produit une impression terrifiante. Mais, ainsi que l'a observé le Dr Faurot, *cet œil perd cet éclat farouche, les traits du visage se détendent* et leur corps sort de l'immobilité lorsqu'ils sont en présence de personnes connues ; ils apparaissent alors comme de grands enfants qui ont conscience de la dignité humaine.

La persuasion, de n'avoir rien à craindre d'un étranger, leur vient quelquefois subitement, mais elle est, en général, lente à pénétrer dans leur esprit ; voici, en deux mots, ce qu'ils m'ont paru être : toujours méfiants et rarement ouverts.

L'étranger, l'inconnu est pour le Danakil un ennemi ; aussitôt qu'il l'aperçoit, il n'a qu'une pensée, le tuer par ruse. Il prend en traître, tue lâchement et croit avoir accompli un acte méritoire et un haut fait d'armes.

Ses concitoyens, imbus du même préjugé, considèrent ce lâche assassin comme un héros ; ils l'admirent, le fêtent et le

reçoivent avec enthousiasme ; ils voient en lui un César ou un Napoléon. Ce héros ne serait à nos yeux qu'un vulgaire et lâche assassin, qu'on enverrait à la potence au lieu de le fêter.

Les Apharras, ayant le continuel désir de tuer l'étranger qu'ils rencontrent, supposent à tout le monde la même envie. C'est pourquoi, à la vue d'un Français ou de tout autre visage qui leur est inconnu, ils se disent intérieurement : « cet homme va profiter de la moindre occasion pour nous envoyer une balle dans la tête ou nous plonger son poignard dans le cœur. » Lorsqu'une semblable pensée absorbe l'imagination, le désir de se débarrasser de celui qui préoccupe explique le maintien taciturne de ces timorés lorsqu'ils sont en présence de personnes étrangères.

Sous l'empire de la crainte, leurs corps deviennent rigides, leurs regards féroces. Dans l'ordre normal de leurs sensations, ils devraient, au contraire, être aimables et prévenants pour aborder les gens et les tuer plus à l'aise, mais ainsi que l'a dit le Dr Faurot : « *Bien que d'aspect farouche, ils ne manifestent aucune intention hostile. Ils paraissaient même montrer assez de confiance à la vue de mes deux noirs qui comprenaient leur langage. Lorsque j'étais accompagné de MM. Oschlager et Henry, interprètes de la colonie, les traits des Danakils que je rencontrais, abandonnaient leur immobilité féroce pour s'épanouir sous l'influence d'un bavardage comparable à celui d'enfants étonnés et rieurs.* » Au lieu de *étonnés*, je crois que *rassurés* aurait mieux rendu ce qui se passait en eux. La vue des Somalis, comprenant leur langage, et celle des interprètes, avec lesquels ils avaient de fréquents rapports, les rassuraient et, persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre, ils devenaient confiants et joyeux.

Le visage des Apharras n'a rien d'anormal et cependant il impressionne. Quand je vis à Obock les premiers groupes de ces nomades, je crus revoir, dans un lointain souvenir, les troupes de bohémiens, que j'avais vu campées sur le bord de nos routes. Dans les femmes surtout, je croyais reconnaître les bohémiennes, tireuses de cartes et les diseuses de bonne aventure. Est-ce un effet de l'imagination ou un mirage trompeur de ma pensée? Je ne sais ; mais cette impression a été si vive, qu'elle ne s'est pas effacée ; je crois maintenant que j'en conserverai l'empreinte jusqu'à ma dernière heure.

Plus tard, un autre rapprochement, mais plus indécis, me revint en mémoire : il me semblait voir certains Danakils ressembler aux gitanos que j'avais vus à Grenade. Cet enchaînement d'idées devait arriver, puisque, d'après certains auteurs, les gitanos de Grenade auraient pour ascendants une tribu de bohémiens

nomades qui se serait fixée en Espagne. Mais est-il bien certain, que ces Gitanos de Grenade soient venus de Bohême? Ne sont-ils pas plutôt les descendants de Maures qui se seraient cachés dans les trous de rochers, où ils habitent encore, et qui auraient pu ainsi échapper à la mort et à l'émigration? J'expliquerai dans un autre chapitre comment du sang maure aurait pu s'infiltrer dans les veines des Danakils.

La peau des Danakils est d'un noir beaucoup plus foncé que celle des bohémiens et surtout que celle des gitanos de Grenade. Sa coloration est d'un noir de suie, dit le Dr Faurot. On dirait, en effet, que du noir de fumée leur teint la peau sans en atténuer l'éclat, la finesse et la porosité. Cette teinte a quelque chose de particulier ; elle serait, je crois, suffisante pour permettre à un œil exercé de reconnaître un Danakil des autres habitants de la région.

La race Apharras, sans être d'une irréprochable homogénéité, ne paraît pas avoir subi les retouches qu'on observe si souvent chez les peuples qui fraternisent et se lient par de fréquentes et amicales relations. L'Apharras est satisfait de sa personne, il n'a aucune envie d'être perfectionné : c'est un arriéré, un stationnaire, il se refuse, pour marcher au progrès, d'emboîter le pas aux nations civilisées; il n'a aucun souci des améliorations ; il est Apharras et veut rester Apharras ; je le crois même, sous ce rapport, beaucoup plus entêté que ne le sont les Juifs.

Les femmes seraient certainement plus libérales et plus portées au progrès, qui dit progrès dit changement! mais il leur faut subir le joug de l'éducation, de l'obéissance, et suivre, sans trébucher, le droit sentier d'une vertueuse morale.

Je ne sais, si la haine de l'étranger et la retenue forcée des femmes en sont la cause, mais les Apharras forment dans l'espèce humaine un groupe bien distinct. Est-ce une race, une sous-race, une simple variété? De savants explorateurs et même des savants sédentaires pourraient sans doute résoudre la question. Quant à moi, j'avoue mon impuissance ; l'observation, la réflexion, l'étude ne m'a, à ce sujet, absolument rien révélé ; il m'a fallu souvent de bien longs mois et même des années pour apprendre à connaître et à grouper les individus.

Je me rappelle le premier mois de mon séjour à Aden. De la véranda donnant sur la route qui relie Steamer-Point à Aden-Camps, je voyais aller et venir le mélange confus de vingt peuples divers. Entre le blanc et le noir en passant par le brun et le rouge, toute la gamme de ces couleurs se déroulait sous mes yeux et je n'y voyais que du bleu. Je reconnaissais assez facilement les Euro-

péens, surtout à leur costume qui me facilitait cette distinction ; sans leurs vêtements, j'aurais pu me tromper, car quelques-uns d'entre eux étaient aussi bronzés que les Africains et les Asiatiques.

J'avais l'esprit noyé dans ce mélange humain ; je veux l'en tirer, j'appelle à mon aide mes connaissances anthropologiques et je cherche à découvrir dans chaque homme qui passe des caractères distinctifs me permettant de lui assigner une nationalité. L'emploi de ce moyen, au lieu de me tirer d'incertitude, mit encore plus d'angoisse à mes hésitations. Intérieurement humilié de ce manque de discernement, je redouble d'efforts, je braque mes regards sur tous les passants avec une attentive persévérance : plus je m'entête à cette besogne, et plus les choses s'embrouillent.

Les jours se succédent, les mois se passent et, à la fin de mon premier voyage, j'étais moins avancé que le jour de mon arrivée ; la vue de tous ces gens, noirs pour la plupart, avait obscurci mon intellect. J'en étais arrivé à n'y plus rien voir ; les noirs se confondaient avec les bistrés, les bistrés avec les jaunes, les jaunes avec les blancs. Je sentais ma pauvre cervelle vacillante, déséquilibrée et je me disais, en me frappant le front, il n'y a donc plus rien là-dedans. Quatre-vingt-dix jours d'efforts assidus et neuf mille sept cent quatre-vingt-douze observations, peut-être plus, peut-être moins, avaient ébranlé ma philosophie et mis ma rhétorique en déroute. J'aurais encore supporté stoïquement cette déchéance, sans la sagacité de mon hôtelier : la facilité avec laquelle ce marchand de soupe et de biftecks semblait reconnaître tous ces gens m'humiliait et me désespérait.

Cet intelligent hôtelier était l'homme le plus avenant et le plus liant du monde ; on ne pouvait rester avec lui plus d'un jour sans devenir son ami. Aussitôt arrivés, il vous considérait comme de vieilles connaissances et vous traitait en frères, seulement, le jour du départ, il vous traitait en grands seigneurs, en vous présentant l'addition de la note à solder.

A l'heure du café, j'allais m'asseoir en face de lui à la plus petite des tables. Son désir à ce moment était de digérer à l'aise, sans être dérangé. Nous causions sans entrain, en regardant les allants et venants qui circulaient dans la rue. Quand je l'interrogeais : « Celui-ci, me disait-il, est un Parsi, celui-là un Somalis, cet autre un Abyssin, les deux qui suivent des Arabes ; tiens, voilà un Hindou, et l'homme qui le précède un habitant de la côte de Zanzibar ; regarde bien celui qui vient derrière, on n'en voit pas tous les jours ici, c'est un Danakil. » A propos de chacun, il me parlait de leurs mœurs et de leurs coutumes, et oubliait rarement d'ajouter : « je suis allé dans son pays à telle époque ». Il

devait se tromper quelquefois et se vanter souvent, mais il parlait avec tant d'assurance et j'étais si peu apte à juger de la valeur de ses assertions, que j'admirais sa perspicacité et croyais naïvement à tout ce qu'il me disait.

— Mais, comment peux-tu t'y reconnaître, lui disais-je souvent, je ne vois entre tous ces gens aucune différence, ils se ressemblent tous. A cette question, je recevais invariablement cette réponse :

— Ouais! rien n'est plus facile, il suffit de les voir pour les reconnaître.

— Facile, facile, pour toi c'est possible, mais moi, je ne leur vois pas de signe particulier ; rends-moi donc le service de me donner la clef de ta serrure intellectuelle.

— Ouais !

Ceci dit, il tirait d'une main son cigare de sa bouche et y portait de l'autre son verre à bière ou sa tasse à café; le liquide bu, il posait majestueusement le verre ou la tasse sur la table, rejetait son torse en arrière pour l'adosser à son fauteuil, reprenait gravement sa pipe ou son cigare et continuait à fumer. Moi, bouche béante et l'oreille aux aguets, j'attendais sa réponse, mais la réponse ne venait pas.

L'homme est trop orgueilleux pour se figurer qu'on puisse ajouter quelque chose au contingent de son intelligence. Cependant quelquefois, il s'aperçoit de son infériorité, en constatant chez un autre une apparente supériorité ! Notre hôtelier, propriétaire du Grand Hôtel de l'Univers, aimait surtout à poser, avec bonhomie, en homme supérieur ; c'est pourquoi nous l'appelions tous le père Suel, quoique personne au monde ne lui ait connu un enfant légitime.

J'ai été huit hivers un assidu de sa table d'hôte où je l'ai vu, à tous les repas, assis à l'un des bouts ; il était immobile, comme un sphinx de granit, entre deux rangées de turbulents convives. Il mangeait avec grâce, de très bon appétit, buvait avec conviction et ne laissait jamais un plat passer devant lui sans en faire tomber un morceau dans son assiette. Il avait, sans en avoir l'air, l'œil à tout et l'oreille à la conversation ; il lui arrivait même assez souvent d'y prendre part, sans perdre une bouchée. Il s'exprimait brièvement, sans gestes, d'un ton posé et sentencieux.

A sa large et très longue table, où un escadron aurait pu prendre place, des prétendants, des amiraux, des généraux, des princes, des marquis, des comtes, des seigneurs, des hommes d'Etat, ont quelquefois dîné entre deux modestes et humbles voyageurs.

On se plaçait où l'on voulait, on mangeait ce qui faisait plaisir et parfois à son goût. Les plats n'étaient ni nombreux ni variés, mais on pouvait s'en servir une noble portion et, en redemander une autre, si on ne trouvait pas la première suffisante. La liberté dans les goûts, l'égalité dans les rangs, et souvent, la fraternité dans la conversation, faisaient de cette table d'hôte une petite république.

Suel recevait tout le monde, ayant de quoi payer, avec la même insouciance et la même déférence ; mais, en homme correct, il savait, par le montant des notes, élever chaque convive à son rang ; de sorte qu'en partant, tous étaient enchantés, ravis: les uns d'avoir payé en grand seigneur, les autres de n'avoir pas été pris pour de trop pauvres hères. Sous ce rapport, personne n'avait à se plaindre : tout le monde était dignement traité ; on en jugeait d'après la dépense, le peu de confortable des chambres, la qualité des repas, et l'on était fier de la réception. Quand une fois on avait mis le pied dans le Grand Hôtel de l'Univers, c'était plus fort que soi, on ne pouvait, à chaque voyage, s'empêcher d'y descendre, ne fût-ce que pour y prendre une consommation.

Pour en être arrivé à un tel résultat, il fallait à notre hôtelier beaucoup de flair et de discernement. Il en avait à me revendre, car où je ne voyais que des vieux, des adultes, des jeunes, des grands, des moyens, des petits, des difformes, des laids, des jolis, des gras, des maigres, des bruns, des blonds, des rouges, il voyait d'un coup d'œil ce qui distingue les individus, et appliquait à chacun sa nationalité. Il avait acquis cette faculté, par l'habitude, par ses relations continuelles avec des hommes des différents pays et, surtout par l'intérêt qu'il avait à faire cette distinction à première vue. Comme il n'a jamais pu m'indiquer un seul des caractères, lui permettant de reconnaître la nationalité des individus : il y était incontestablement arrivé, comme on arrive à distinguer les différentes lettres de l'alphabet.

L'œil, en cela, est bien plus intelligent que l'esprit ; il grave mieux dans la mémoire l'image des personnes et des choses ; la plus exacte des peintures, la plus précise des descriptions, ne transmettent jamais cette impression si correcte et si vive que celle produite par la vue des individus et des objets.

Un ensemble de choses vues la première fois étourdit par sa nouveauté : on voit la masse ; les détails échappent ; ce n'est qu'à force de voir et de revoir qu'on finit par distinguer, dans leurs moindres détails, les formes et les nuances : les jardiniers, à la suite d'une longue habitude, reconnaissent les différentes variétés de roses à la nature du bois, à l'aspect des feuilles, les variétés

de tulipes et autres plantes bulbeuses, à la simple inspection des oignons. Quelque savant qu'on soit, on n'arrivera jamais à cette finesse de discernement, à moins, comme les jardiniers, d'avoir eu constamment l'objet sous les yeux, et non sa description, son dessin ou sa photographie, qui induisent souvent en erreur.

La lecture d'une description exacte, parfaite et aussi claire que possible, produit bien souvent une impression différente de



Pl. 22. — Suel fumant son cigare dans la véranda-vestibule de son hôte.

celle, que la vue de l'objet décrit a produite à l'auteur. L'image donne déjà une impression meilleure ; elle est encore souvent insuffisante ; la vue seule donne presque toujours une impression exacte des objets ; un auteur, un sculpteur, un peintre peut reproduire avec exactitude ce qu'il a sous les yeux ; mais s'il n'a, pour se guider, que des documents, sa reproduction ne sera jamais qu'approximative.

En sciences naturelles, la vue est le meilleur des maîtres, mais elle ne suffit pas ; il faut, comme pour toute chose, faire intervenir l'intelligence pour apprendre à l'homme à se servir avec discernement de ses organes.

Ma pensée s'absorbait dans ces réflexions, un soir, à Djibouti, pendant que mon voisin de chambrette dormait à tour de bras et ronflait à étouffer le bruit de cent trompettes : une simple cloison de planches séparait à mi-hauteur sa chambre de la mienne, je me trouvais ainsi aux premières loges, pour entendre, dans tout son éclat, cette ronflante musique qui à chaque *forte* me produisait une horripilante sensation. Réveiller un dormeur, berçant son somme d'un aussi vigoureux accompagnement, fut ma première pensée ; mais, après réflexion, je la repoussai comme une mauvaise action ; et je pensai à autre chose en attendant, que mon voisin eût fini de ronfler pour clore les paupières à mon tour et me livrer aux douceurs du sommeil. Jamais comme cette soirée je n'ai eu autant envie de dormir, et jamais ronfleur n'a mis autant de persévérance à s'y opposer.

En prévision d'une longue attente, j'avais allumé le vaste fourneau d'une pipe dont j'aspirais lentement la fumée; sa durée fut insuffisante, j'en rallumai une seconde qui fut suivie de plusieurs autres ; ma seule distraction était de pousser des bouffées de fumée dans l'obscurité ; ma tête, heureusement, reposait sur un oreiller, et mon corps en position horizontale, sur un matelas ; dans cette pose, favorable au repos, ma pensée cherchait mentalement, sans fatigue, les caractères de la race danakile ; j'avais l'esprit si occupé à cette besogne, que les sonores coups de nez de mon voisin ne me produisaient plus aucune sensation désagréable, aucun soubresaut. Ces recherches, sans rien produire, jointes au besoin de sommeil, m'énervaient ; de guerre lasse, je fis enfin cette réflexion : « C'est inutile, tu n'arriveras à rien faire de bon » et, pour me confirmer cette opinion, un souvenir de jeunesse me revint en mémoire ; j'avais à cette époque l'âge où l'on saisit facilement la pensée des autres, où l'on voit tout en grand, amour, plaisir, [illegible], haine, chagrins, où l'esprit enfin est lucide et prompt, le corps souple et alerte.

J'avais cet âge, lorsqu'un de mes amis me fit la luxueuse et attrayante description d'une jeune personne : au feu de ses paroles à sa verve persuasive, il me semblait voir flamboyer à mes yeux l'image de la fille, si bien que tous les traits de la charmante enfant se gravaient dans ma tête. J'aurais fait le pari de la reconnaître entre mille, mais cette prétention, ainsi qu'on le verra, fut de courte durée ; aussi, depuis cet incident, je me demande toujours, quand j'ai lu une phrase, si j'en ai bien compris le sens.

Permettez-moi de remettre le récit de cette histoire au chapitre suivant ; mon voisin respire en ce moment sans jouer de la trompette nasale, le morceau est fini, je vais en profiter pour m'endormir au plus vite : je connais mon homme, il est capable de recommencer dans un instant son énervante musique; deux ou trois fois il m'a déjà joué ce mauvais tour et, cependant je le jure, pas une seule fois je ne lui avais crié : *bis !*

CHAPITRE XI

Une Histoire du Passé. — Les Caractères de la Race Apharras

Voici, à douze cents lieues de France, le corps couché sur un lit de sangle, ce qui me revint, en mémoire, entre onze heures du soir et deux heures du matin. Je le répète, mon voisin de chambrée soufflait dans son nez comme un virtuose dans un trombone; cet inexorable et insupportable bruit m'empêchait de dormir; ma pensée profita de cette veille forcée pour remonter le cours des années d'un demi-siècle et traverser l'espace pour me transporter à Paris.

Je me voyais, arrivant de province, rue Saint-Honoré, dans une cour irrégulière, à peu de distance du temple de l'Oratoire, mais de l'autre côté. Je venais de descendre d'une énorme voiture à trois compartiments ; les voyageurs introduits dans ces locaux se pressaient, s'entassaient, ayant au-dessus de la tête, à cinquante centimètres de distance quand ils étaient assis, un monceau de malles et de colis. Lorsqu'on avait passé un jour et une nuit dans ce véhicule, on n'était plus un homme, on était un ballot, un paquet de chair engourdie, harassée, meurtrie.

Sur l'un des côtés de la cour, on venait de déposer ma malle sur le bord du trottoir, et moi, l'esprit endormi, debout auprès d'elle, en face du bureau des messageries, je faisais sentinelle. Les voyageurs étaient partis, les chevaux dételés, rentrés dans l'écurie ; en un clin d'œil, tous les êtres vivants avaient disparu comme par enchantement ; je n'avais plus sous les yeux que la lourde voiture, derrière moi le bureau, et à gauche, au fond de la cour, un hangar et des écuries. A chaque instant passaient auprès de moi, comme des corps sans pensée, des gens affairés à qui cette cour servait de passage, et non moins affairés, les employés des

messageries, allant d'un bâtiment à l'autre ; du regard, je suivais tout ce monde allant et venant et, aussitôt que l'un d'eux passait près de moi, je me préparais à lui adresser la parole ; le temps d'ouvrir la bouche il était déjà loin, il avait disparu. J'étais hypnotisé par le courant de cette vertigineuse existence, et je ne sais quel fut, à ce moment, de moi ou de la malle, le plus embarrassé ; trancher cette question serait du reste difficile car, à cette époque, ainsi que de nos jours, une malle abandonnée trouve bien plus rapidement un logeur qu'un homme perdu.

Étourdi, sans idée, je restais planté là. J'attendais, quoi? Je n'en sais rien ; j'attendrais peut-être encore, si une voix, prononçant ces paroles, ne fût venue me tirer de cet hébétement :

— Monsieur veut-il quelqu'un pour lui porter sa malle ?

— Je n'attends que cela.

— Très bien, pour lors ! attendez encore un instant ; je vais chercher mon crochet et je reviens de suite.

Quelques minutes après, ma malle était chargée sur le dos de ce portefaix qui me dit, au moment de nous mettre en route :

— Où allons-nous, bourgeois?

— A l'hôtel !

— Je m'en doute ; mais encore faut-il savoir lequel ; ce n'est pas ici comme en province ; les hôtels, à Paris, sont nombreux, vous pourriez en changer deux fois par jour que vous ne les auriez pas tous vus dans une année. En connaissez-vous un, mon bourgeois?

— Je n'en connais pas, mais vous devez en connaître ; conduisez-moi dans une maison tranquille, où l'on soit bien, sans payer cher.

— C'est facile, il y en a ici pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Dans quel quartier désirez-vous loger?

— Au quartier Latin, parbleu! Vous ne voyez donc pas que je suis étudiant?

— Au contraire ! dit-il, ironiquement, ça se voit tout de suite ; mais il est toujours préférable de se bien renseigner.

Il se mit en marche; je lui emboîte le pas; nous arrivons à la Seine, traversons le Pont-Neuf, gagnons les rues Dauphine, de l'Ancienne-Comédie, de l'Ecole-de-Médecine, des Mathurins, Saint-Jacques, de la Sorbonne, et nous venons échouer, place du Collège-Louis-le-Grand, dans le couloir d'un hôtel tranquille, de modeste et coquette apparence. Ne cherchez pas cet hôtel, ni la place où il se trouvait, la docte Sorbonne, en étendant ses ailes, les a recouverts ; ils sont ensevelis sous ce gigantesque et magnifique monument.

Il y avait heureusement dans cet hôtel une chambre vacante et une place à la table des pensionnaires: pour la modeste somme de quatre-vingt-cinq francs je retins l'un et l'autre; je fis déposer ma malle, et je mis dans la main de mon commissionnaire l'argent qu'il me demandait pour le prix de sa course. Cet homme, au lieu de se retirer, s'approche de l'hôtesse et lui réclama un petit pourboire ; il lui avait procuré un locataire, il voulait sa remise : le pourboire à cette époque, quoique moins en honneur que de nos jours, jouissait du même prestige !

L'hôtesse qui avait vu, sans indignation, le commissionnaire glisser dans sa poche la pièce de cinq francs qu'il m'avait réclamée, fut indignée d'une réclamation l'obligeant à délier les cordons de sa bourse.

— Ah ! s'écria-t-elle, d'une voix vibrante d'émotion, vous n'êtes pas content du prix de votre course? Nous allons voir ! Je vais vous conduire chez le commissaire.

Cet obligeant portefaix m'avait traité comme un Anglais, en me faisant payer triple le prix de sa course. Le gredin, à son tour, fut refait par l'hôtesse. Cette rusée, en me laissant exploiter, avait escompté la friponnerie de cet homme.

Ce début me donna, des Parisiens, une triste opinion ; et la pensée me vint de retourner en province, après avoir pris un ou deux jours de repos.

Quand les quarante-huit heures de repos que je m'étais promis furent écoulées, j'avais huit heures de cours, deux heures de gais repas, des amis, plusieurs connaissances et, à partir de minuit, sept heures de sommeil ; l'idée du retour en province s'était complètement effacée sous le flot tumultueux de ces occupations.

Je me trouvai, à table, à côté d'un ex-notaire de province, très bel homme, vingt-huit ans, attrayant de visage, séduisant de manières, beaucoup de bonté dans le cœur et d'inconstance dans l'esprit. En quête chaque jour de bonnes fortunes, nous avions du plaisir à lui faire raconter le soir ce qui lui était arrivé dans la journée. Il était venu à Paris dans l'intention de suivre les cours de droit, mais chaque jour une nouvelle rencontre l'empêchait de s'y rendre.

Un soir, contre son habitude, il arrive au moment de nous asseoir à table.

— Le cours de droit a donc fini de bonne heure? lui dis-je.

— Ne m'en parlez pas, me répondit-il, c'est une fatalité. J'avais la ferme intention d'y aller aujourd'hui, mais j'ai rencontré Flavie ; elle m'a barré le chemin. La pauvre petite n'avait pas déjeuné et, m'a-t-elle dit, elle pensait à moi depuis huit jours ;

je l'ai menée dans une crémerie ; la pauvre mignonne, elle était si heureuse de me revoir que je n'ai pas eu le courage de la laisser en plan ! Nous avons passé la journée ensemble ; elle vient de me quitter pour aller voir une amie, en me donnant rendez-vous pour demain, mais c'est fini ; je n'irai pas ; je me remets au travail.

— Pour se remettre au travail, lui dit un journaliste de nos amis, il faut d'abord s'y mettre et, mon cher Catincourt, depuis trois ans que j'ai le plaisir de vous avoir en face de moi à cette table, je ne sache pas que vous ayez encore pénétré une seule fois dans l'Ecole de Droit ; vous préférez, c'est naturel, trousser les jupes que de tourner les feuillets d'un livre ; je vous approuve sans vous donner raison. A vos bonnes fortunes ! ajouta-t-il, en levant son verre.

Catincourt, un matin, vint frapper à ma porte ; me trouvant couché, il me lança, en entrant, ces paroles :

— Paresseux, encore au lit !

— Quelle heure est-il? lui dis-je.

— Je ne sais pas au juste, répondit-il, ma montre, depuis huit jours, est encore en retard de soixante-cinq francs. Quand j'aurai cette somme, j'irai la retirer ; pour le moment mes moyens ne me permettent pas cette dépense. Hier au soir, j'ai rencontré Angélique, nous avons dîné et passé la soirée ensemble ; j'ai dépensé le peu d'argent qui me restait ; j'avais bien l'intention de l'inviter à déjeuner, mais vous comprenez !...

— Je comprends très bien. Vous avez mis les bourses à sec, et votre intention, eût-elle été aussi vaste que le monde, n'aurait pu solder le déjeuner. Où avez-vous encore déniché cette Angélique?

— Elle m'est tombée du ciel, hier dans l'après-midi, sur les grands boulevards ; ses yeux ont croisé les miens, je l'ai suivie et, arrivé près d'elle : Petite chérie, lui dis-je, où vas-tu de ce pas ? « Où vous me conduirez, m'a-t-elle répondu, si vous êtes un galant cavalier. » Figurez-vous, cher ami, une femme superbe, gentille au possible et belle à ravir.

Superbe, charmante, gentille, splendide, magnifique, belle à ravir, m'écriai-je, à vos yeux, mon cher, nous savons cela ; elles sont toutes superbes. La femme qui vous séduit est toujours ravissante, vous lui trouvez toutes les qualités et toutes les beautés.

Je mettais de l'ironie en disant cela, car je n'avais vu suspendus à son bras que de petits laiderons.

— J'ai parlé de vous à Angélique, me dit-il, elle serait enchantée de faire votre connaissance ; il a été convenu qu'elle

viendrait un jour avec une de ses amies et que nous irions, tous les quatre, dîner ensemble. L'amie d'Angélique est très bien, une femme superbe.

Ce qualificatif superbe lui trottait dans la tête.

— Je ne l'ai pas vue, ajouta-t-il, mais c'est tout comme, Angélique me l'a dit.

— Si c'est Angélique qui vous a dit que son amie était belle et superbe, il faudra en rabattre, car les femmes, entre elles, n'ont pas encore pris l'habitude de se faire des compliments, à moins, si cette femme est vraiment superbe, que votre Angélique ne soit une merveille de beauté.

— Vous êtes tombé juste, c'est l'expression qui lui convient: une merveille! Quand vous verrez ce beau buste arrondi, gracieusement planté sur deux hanches splendides, vous en serez stupéfait. On pourrait, des deux mains, lui entourer la taille. Sur un cou grassouillet, se balance, comme un épi de blé au souffle du zéphir, une tête idéale. Voulez-vous que je vous décrive son portrait? Je l'ai là, encore sous les yeux, ajouta-t-il en se touchant le front et en posant ensuite la main sur son cœur.

— Continuez, cher ami, m'écriai-je, votre début promet ; à votre geste et vos paroles, je le vois : vous avez le portrait de cette belle sérieusement gravé dans la tête et le cœur.

— Sans s'arrêter à ma réflexion, vous verrez, me dit-il, luxueusement encadré dans un diadème de cheveux noirs, un front royal où la lumière se joue comme dans une opale: des yeux, je n'en parle pas, vous ouvrirez les vôtres quand vous verrez les siens, dont le mystérieux charme, séduit, fascine, entraîne: lorsqu'ils sont grands ouverts et que leurs longs cils noirs, y projetant leur ombre, en atténuent leur éclat, on n'est plus de ce monde les jambes fléchissent et l'on tombe à genoux ; de sa prunelle noire sort alors un regard d'une ineffable volupté.

— Ineffable volupté, c'est peu, mon cher Catincourt, si la vue seule s'en repaît.

— Ne m'interrompez pas ! J'ai sous les yeux l'ovale de son charmant visage, où se dresse gentiment, faisant très bel effet, un délicieux aquilin : de chaque côté de cette merveilleuse saillie s'inclinent, arrondis, les deux coteaux veloutés de ses joues où le rose tendre étale toutes les nuances de sa ravissante couleur, et où le moindre sourire creuse deux petites fossettes qui font plaisir à voir. De sa bouche mignonne, les deux lèvres roses, d'un contour merveilleux et d'un brillant et tendre éclat, disent beaucoup plus que je ne pourrais dire : « je voudrais un baiser ». Le menton, proéminence austère, gracieuse plutôt que grosse, n'interrompt pas

la suave harmonie des traits charmants de son visage. Tiens ! J'allais oublier les oreilles, deux chefs-d'œuvre d'élégance, de finesse et de beauté.

Catincourt, au milieu de ma chambre, se berçait mollement d'une jambe sur l'autre, en me parlant et, le visage tourné vers la fenêtre, il semblait du regard chercher l'inspiration dans la grande lumière. Moi, bercé par le balancement de son corps, j'avais fermé les yeux et j'allais m'endormir, quand j'entendis tout à coup ces paroles :

— Je crois que vous dormez !

— Vous vous trompez, lui dis-je. J'avais fermé les yeux pour ne perdre de vue aucun trait de votre description.

— Je suis certain que vous dormiez !

— Non, vous dis-je, j'étais comme dans un rêve, je suivais votre description et je voyais les traits d'une tête idéale se dessiner dans mon cerveau ; il ne lui manquait plus que les oreilles, quand votre interpellation m'a fait ouvrir les yeux.

— J'en étais sûr ; vous ne m'avez pas écouté ; voulez-vous que je recommence?

— C'est inutile ; je puis vous répéter mot à mot ce que vous avez dit. Vous pouvez continuer en faisant de grands gestes, mais ne vous balancez pas, ce mouvement me porte trop au rêve.

— C'est bien, je continue. Savez-vous, me dit-il, ce que j'ai constaté, par l'étude et l'observation?

— Je ne le sais pas encore, mais je sais que vous avez beaucoup vu et surtout beaucoup pratiqué : quant à l'étude et à l'observation, je vous les laisse pour compte, vous ne les passerez jamais à aucun de vos amis : vous aimez trop soulager l'humanité souffrante, pour avoir le temps d'observer et d'étudier ; je suis certain que votre excellent cœur n'a jamais résisté aux douceurs d'un regard vous demandant l'aumône.

— Ce n'est pas de cela que je voulais parler ; j'ai observé, vous dis-je, que la femme n'était pas faite comme l'homme.

— Voilà une observation digne de passer à la postérité.

— Si vous m'aviez laissé continuer, je vous aurais évité votre facétieuse interruption. En vous disant que l'homme n'était pas fait comme la femme, je voulais vous signaler, en passant, que l'homme a les épaules plus larges que le bassin, et la femme le bassin plus large que les épaules ; cela est si apparent sur Angélique, que j'en ai été frappé. Sa poitrine est assez étroite, bombée, et l'on voit sur son gracieux contour se dresser, majestueux à donner le vertige, deux hémisphères tentateurs. Au-dessous des épaules, la taille se rétrécit et semble s'emboîter entre deux larges

hanches supportées par deux cuisses arrondies et puissantes. Le ventre, bien tendu, légèrement bombé, est d'un blanc velouté, où le bleu, le jaune et le rose se marient voluptueusement. Je ne vous parle pas du reste, vous pourrez en juger par vous-même si vous voulez y jeter un coup d'œil.

— Avec plaisir, cher ami ; il me tarde déjà de voir votre Angélique.

J'avais alors près de vingt ans, et Catincourt venait de mettre le feu aux poudres de la jeunesse et du désir.

Un jour, deux jours se passent. Le temps me parut long. Enfin, le troisième ! « ce sera pour demain, me dit Catincourt en arrivant pour dîner. »

L'effervescence, à ces mots, s'était calmée, l'incertitude envolée ; l'heure était fixée ; j'attendis en patience cette entrevue tant désirée ; et je me rendis place Sorbonne, lieu de notre rendez-vous, sans avoir écourté d'une seule minute mon dernier cours.

Faisant les cent pas dans la même direction, j'attends patiemment dix minutes, mais quand sonna le quart, ma patience fut à bout : je quitte la place, je descends la rue et, arrivé au bout, je plonge mon regard dans les quelques rues s'entrecroisant autour de moi ; je ne vois rien, je remonte la rue, je la descends, je la remonte encore, la redescends, rien ! De ces allées et venues, j'en avais fait combien et combien? quand j'aperçus d'assez loin Catincourt, ou plutôt son buste, car il avait le bas de son corps complètement noyé dans l'ampleur de deux crinolines. Au sommet de ces deux cloches recouvertes de jupes ébouriffées, émergeaient, souples et gracieux, deux bustes de femmes et, au milieu, celui de Catincourt. La tête de gauche lui arrivait à l'épaule, celle de droite, au contraire, beaucoup plus élevée, dominait les deux autres.

En m'approchant, j'examinai attentivement les deux femmes : celle de droite, grande et bien faite, était superbe, irréprochable et d'un gracieux à danser le menuet. Quant à son visage il laissait beaucoup à désirer : les traits étaient réguliers, mais la couleur de la peau, et un je ne sais quoi gâtait tout. Sous un voile épais, c'était une femme charmante ; sans voile, le charme était rompu.

La petite de gauche était grassouillette, fraîche, belle à croquer, appétissante comme une mauviette ; on n'en eût fait qu'une bouchée.

En m'avançant vers elles, mon regard, plongeant, allait de l'une à l'autre ; j'avais beau regarder, je ne voyais pas la belle Angélique : l'une, par le port et la taille, me paraissait répondre

à son portrait, ou plutôt au portrait que je m'en étais fait, et l'autre par la beauté du visage. Ne reconnaissant Angélique ni dans l'une ni dans l'autre, je m'arrêtai alors à cette réflexion : « elle n'a pas pu venir, Catincourt lui aura substitué une de ses *amies* ».

— Nous vous avons fait attendre, me dit Catincourt, quand nous fûmes en présence ; ne le regrettez pas, c'est pour vous plaire et non pour moi, j'en suis persuadé, qu'Angélique a voulu se faire belle ! Elle n'en finissait pas d'ajuster sa toilette : si nous l'avions écoutée, elle y serait encore. Rien de plus mignon qu'une femme, mais jamais on ne sait ce qu'elle désire et ce qu'elle pense. Du reste, cher ami, c'est préférable !.. Ne cherchez jamais à lire dans le cœur de la femme, encore moins à savoir ce qu'elle fait, et permettez-moi de vous présenter Mademoiselle Amélie de Tolbec, l'amie d'Angélique qui s'est fait un plaisir de nous accompagner.

A cette présentation, la plus grande s'inclina ; par une inclinaison semblable, je répondis à sa politesse.

— A ton tour, Angélique, reprit Catincourt. Je te présente mon meilleur ami.

Nouvelle et réciproque inclinaison.

J'avais la langue clouée et les lèvres collées ; je n'en revenais pas : quoi ! Cette petite femme, c'était Angélique ! Il fallut, pour me persuader, que Catincourt prononçât encore deux ou trois fois son nom en me la désignant.

Quand je fus bien certain de ne pas me tromper, j'adressai à Angélique les compliments que m'inspirait l'image de la gracieuse personne, gravée dans mon esprit par la chaleureuse description de Catincourt.

— Je vous aurais reconnue entre mille, lui dis-je, mais je suis très heureux que cette occasion me permette de vous offrir, ainsi qu'à votre amie, l'hommage de mon admiration et...

— Et mes petites amies, dit Catincourt, ne l'écoutez pas, si vous ne voulez pas passer ici votre soirée. Allons au café nous rafraîchir, en attendant le dîner.

Quand sept heures sonnèrent, nous fûmes, au pas accéléré, nos estomacs battant la charge, nous installer dans un restaurant du jovial quartier Latin ; restaurant où, pour 1 fr. 20 ou 1 fr. 50, on servait au dîner : potage, deux plats au choix, un dessert, un carafon ou une demi-bouteille de vin et pain à discrétion, on obtenait même, pour chaque repas, cinq centimes de remise en prenant vingt cachets d'avance. Ce n'était ni la succulence ni la grosseur des portions qui attiraient les étudiants dans ces établissements démocratiques ; aucun de nous, à cette époque, ne

posait en Crésus ni en Lucullus : la vie s'épanouissait en nous dans toute sa splendeur : nous étions dans l'âge où on ne vit pas pour manger, mais où l'on mange pour vivre ; les besoins de notre vitalité exubérante étaient si nombreux qu'il eût été impossible de leur donner à tous une plus grandiose satisfaction.

On plaçait souvent son invitée à gauche, ce qui permettait de lui enlacer la taille du bras gauche, de lui servir à boire de la main droite et quelquefois de lui porter à la bouche des aliments qu'on ne lui laissait grignoter qu'à moitié, pour les partager en frère. Nous nous mîmes à table cérémonieusement, en nous inclinant et en laissant le choix aux dames ; ce choix mit à ma gauche Amélie et en face Angélique. Lorsque nous fûmes assis et que je vis le buste de cette petite femme se dresser au-dessus de la table qui semblait lui servir de piédestal, ce fut pour moi une révélation : je revis trait pour trait dans cette moitié de femme ce que m'avait dit Catincourt. J'avais, d'après sa pompeuse description, assigné à son Angélique une taille au-dessus de la moyenne ; je fus désorienté quand il me présenta cette petite beauté : son manque de taille m'avait voilé tous les autres caractères. Debout, elle n'était pas assez grande pour la femme dont je m'étais gravé les traits dans la mémoire ; elle manquait de prestance. Assise, c'était elle, son long buste rachetait le défaut de longueur de ses jambes.

Il en est ainsi de toutes les descriptions : il y manque toujours quelque chose pour être correctement saisie par le lecteur. Si Catincourt m'avait donné approximativement la taille de son idole je ne me la serais pas figurée grande, je l'aurais reconnue sans hésitation.

Au lieu de cette langoureuse et enfantine description, il aurait pu, en quelques mots vigoureux, exprimer sa pensée comme l'a fait Barbier, l'immortel auteur des *Iambes* :

C'est une forte femme, aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées.
. . . .
. . . .
Qui ne prend ses amours que dans la populace
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

Je n'ai jamais rencontré sur ma route la femme que dépeint Barbier. Cependant, je la vois, je vois tous ses traits en imagina-

tion ; mais je pourrais passer cent fois à côté d'elle, que mes yeux ne la reconnaîtraient pas.

Une description est comme un morceau de musique : un auditeur arrive quelquefois à en saisir le sens, un autre croit comprendre, un troisième n'y comprend rien, le quatrième s'endort.

Chacun, selon son penchant, l'étendue de son intelligence, son instruction, son éducation, la disposition de son esprit, interprète les choses, les voit à sa manière; de là la source, sur un même sujet de discussions interminables. On lit un auteur, on écoute un orateur et, après s'être gravé ce qu'ils ont exprimé dans la mémoire, on leur fait dire bien souvent des choses auxquelles ils n'ont jamais pensé.

La vue est moins trompeuse, elle prend l'image des objets et les transmet au cerveau, où ils sont fidèlement enregistrés, ce qui permet à la mémoire de les reproduire exactement jusqu'au moment où, dans l'esprit, s'en effacent les traits.

Ce que les sens perçoivent n'appartient pas au domaine de la vie intellectuelle, mais de la vie animale ; les animaux sont doués de cette perception presque au même degré que l'homme. Tout ce qui frappe les sens est perçu par les sens, c'est dans la nature même de l'animalité. Dans la série animale, l'œil a été fait pour voir, l'oreille pour entendre, le nez pour sentir, etc., la chose est évidente, elle nous paraît naturelle, mais ce qui est incompréhensible, c'est qu'elle soit surnaturelle pour notre intelligence : nous avons conscience de ce qui se passe, nous en connaissons le mécanisme et notre intellect n'y comprend rien encore ! On ne peut s'expliquer comment les nerfs olfactifs transmettent les odeurs, le nerf optique les images, l'auditif les sons, et ainsi de suite pour les autres sens. Lorsqu'un savant a dit : la bouche parle, l'œil voit, l'oreille entend, le nez sent, et qu'il en a décrit le mécanisme, il dresse son col et se croit un phénix au milieu de ses auditeurs ! Le malheureux, il ne sait même pas pourquoi il peut, au gré de sa volonté, faire agir ou sa main droite ou sa main gauche : ces actes, comme les autres qu'il produit à chaque instant du jour, sont autant de phénomènes sur lesquels il ne peut donner aucune explication ; c'est actuellement pour lui et pour nous tous autant de mystères qu'on découvrira peut-être un jour.

Si les actes de la vie se passent en nous naturellement, on pourrait même dire bêtement, cela n'empêche pas notre intelligence d'observer, de raisonner, de comparer, d'analyser, de se rendre compte, de découvrir, de perfectionner ; elle peut diriger les sensations, les atténuer, les exalter ; elle peut, en un mot, les conduire à sa guise et en transmettre les impressions par la parole

le dessin, l'écriture, et depuis peu de temps par l'électricité, et j'ai de plus la conviction qu'elle n'en est pas à sa dernière étape : l'homme trouvera certainement encore quelque ingénieux moyen de transmettre sa pensée.

Pourquoi, me dira-t-on, charger votre récit de ces hors-d'œuvre, de ces plaisanteries? Vous n'êtes pas sérieux, diront certains lecteurs, vous jetez pêle-mêle tout ce qui vous passe par la tête. C'est juste, car s'il n'y passait rien, j'aurais dit simplement, sans aucun commentaire, ce que j'ai vu et ce que j'ai fait pendant le cours de mes voyages. Seulement, je crois que les hors-d'œuvre ouvrent l'appétit et permettent de mieux savourer et de digérer plus facilement les mets ordinaires, parfois peu succulents. Du reste, ceux qui n'aiment pas les hors-d'œuvre peuvent n'y pas toucher et ne s'arrêter qu'aux plats de consistance.

On m'a vu à Aden, cherchant à quelle nation, à quel groupe humain appartenaient les individus qui passaient près de moi. Après trois mois d'observation, mes yeux, secondés à jet continu par les efforts de mon intelligence, n'avaient encore pu faire aucune distinction. Ce n'est qu'en multipliant mes voyages que je suis arrivé, presque sans m'en douter, à reconnaître un Hindou d'un Arabe et un Somalis d'un Danakil et d'un Ethiopien. Comment, à mon insu, ce discernement m'est-il arrivé? Si j'avais la prétention de vouloir tout expliquer, je dirais, comme le font souvent ceux qui ne veulent pas rester court, qu'elle m'est arrivée par l'opération du Saint-Esprit. Mais je suis sans prétention et cependant, l'instinct me pousse à vouloir m'élever au-dessus de mes semblables. Je crois cet instinct dans tous les corps vivants; dans chaque espèce, les individus tendent réciproquement à s'élever les uns au-dessus des autres. Chez les animaux, on trouve des directeurs, des instructeurs, des guides, et chaque individu veut avoir la plus grosse part de nourriture ; par nature, les animaux ne sont pas des partageux, *le tout pour moi et rien pour les autres* est inné chez eux. Les végétaux ne sont pas moins égoïstes, ils s'efforcent de pousser avec vigueur, de s'élever au plus vite au-dessus de ceux qui les entourent, et les plus forts étouffent les plus faibles : c'est ce que Darwin appelle la sélection naturelle et les Allemands la raison du plus fort.

Les disciples de Darwin, qui ne pèchent pas par le manque de naïveté, ne se sont pas encore aperçus que dans l'espèce humaine la sélection naturelle est en contradiction avec l'énoncé de la théorie. Chez l'homme, ce n'est plus la force vitale ni la force corporelle qui président à cette sélection, c'est sa force intellectuelle. Comme les forces intellectuelles se trouvent le plus souvent chez des rachi-

tiques, des mal formés, des nabots, presque toujours enfin chez les abrégés de la nature ou les mauvais reproducteurs, il est bien évident que ce n'est pas, tel que l'entend Darwin, la sélection naturelle qui peut améliorer notre espèce : puisque les forts par l'intelligence envoient les rejetons les plus vigoureux et les mieux constitués corporellement se faire tuer à la guerre avant d'avoir reproduit. Notre intelligence est certainement selon les lois de la nature, mais sa sélection naturelle est différente de celle des autres corps vivants, ce qui me laisse vacillant sur le bien fondé de la sélection naturelle, pivot d'une théorie sans consistance.

L'instinct dominateur de la vie animale se traduit chez les hommes par ce qu'on appelle l'orgueil ; ils en ont tous, mais un grand nombre ne le laisse pas paraître, aussi les plus humbles sont-ils souvent les plus orgueilleux. Quand j'entends quelqu'un dire : je travaille uniquement par amour de la science, par amour de l'art, il me semble voir l'orgueil lui sortir de la bouche. Travailler par amour ou par orgueil, la différence est grande :

L'amour est le mobile des grandes actions, des vastes pensées, des dévouements sublimes ; l'orgueil n'a jamais conduit qu'à de petites témérités, de mesquines folies. L'amour, légal ou non, est un péché mignon, l'orgueil un péché mortel ; l'un est procréateur et l'autre destructeur.

Est-ce l'amour de la science, ou l'orgueil à satisfaire, ou tous les deux à la fois, qui m'ont lancé dans le pénible labeur de ce travail? J'en étais arrivé à reconnaître un Danakil, cela aurait dû me suffire ; non ! quelque chose m'a forcé à aller plus loin, m'a poussé à la recherche des signes permettant de faire cette distinction, et cela, certainement, dans l'unique but de les indiquer et de les transmettre au monde savant. Cette recherche flattait mon amour-propre et pouvait, en cas de réussite, me procurer quelque satisfaction personnelle. Passons !

Ce qui permet de reconnaître une personne, c'est la taille, l'attitude, la démarche, la couleur de la peau et les traits du visage. Dans les précédents chapitres, j'ai assez longuement et suffisamment parlé de la taille, de l'attitude, de la couleur et du maintien des Apharras ; il ne me reste donc plus qu'à signaler les traits les plus frappants de leur visage.

Le visage des Apharras présente, comme celui des autres peuples, des variétés à l'infini. Aucun ne se ressemble, ils ont tous un facies différent ; cependant, ainsi que je l'ai dit, on ne leur voit de prime abord aucune différence et on les confond tous ; on ne peut pas même les distinguer des autres noirs des pays limitrophes ; enfin on n'y voit rien, mais comme pour apprendre à

lire, on arrive avec le temps, de l'assiduité et de la patience à reconnaître les gens qu'on a continuellement sous les yeux.

Les Apharras ont tous quelques traits du visage qui permettent de les reconnaître individuellement ; ils ont tous également, à des degrés divers, des caractères d'ensemble, des caractères de race ; quelque chose enfin qui les relie entre eux et qu'on ne trouve pas chez les peuples voisins.

Je vais indiquer de ces caractères ceux qui m'ont le plus frappé. Il en existe probablement d'autres, mais trois seulement ont attiré mon attention, ce sont : la saillie des pommettes, la forme du menton et le méplat de la base du nez.

Les pommettes sont assez larges, saillantes, latéralement placées et fortement déjetées en dehors, ce qui les fait paraître très distantes l'une de l'autre. Comme elles se relient aux parties environnantes par un contour adouci, elles n'offrent rien d'étrange ni de disgracieux ; elles paraissent, au contraire, en harmonie avec les autres traits du visage ; les tempes larges et déprimées font encore ressortir la proéminence de ces saillies, et cependant, sans être prévenu, elles ne fixent pas l'attention ; cette particularité, comme le reste, passe inaperçue.

Le menton paraît assez petit sans l'être, agréable sans être gracieux. Cette impression provient probablement de ce qu'il est, en général, assez saillant et large et que sa dimension se trouve ainsi en parfaite harmonie avec la saillie des pommettes.

Le bord inférieur de la mâchoire se dessine presque toujours très nettement sous la peau. Il paraît, ainsi que l'a observé notre confrère le Dr Santelli, d'une minceur exagérée ; la courbe qu'il décrit a beaucoup d'ampleur ; les deux lignes latérales de cette courbure sont droites et normalement convergentes, mais, au lieu de se rejoindre en avant par une courbure arrondie en forme de fer à cheval, elles sont reliées par un bord presque droit; de sorte que le bord inférieur de la mâchoire d'un Danakil serait plus fidèlement représenté par deux lignes convergentes reliées en avant par une ligne droite ; les deux angles formés par la réunion de ces trois lignes sont fortement accusés, quoique très arrondis. Cette forme de la mâchoire est rarement aussi accentuée que je l'indique ; mais, quoique souvent très atténuées, on retrouve toujours des traces apparentes de la réunion de trois lignes droites et surtout la minceur du bord inférieur. Ce qui est inexplicable, c'est que le menton des Apharras, quoique large et saillant, paraît, ainsi qu'on l'a dit, presque toujours fin et délicat. Il faut passer une attentive revue de toutes ses parties pour le voir tel qu'il est. D'où peut venir cette aberration de la vue? Probablement de ce

que nous devons trouver beau, ainsi que je viens de le dire, ce qui forme avec les autres parties du visage un ensemble harmonieux et que nous trouvons disgracieux au contraire ce qui fait contraste.

Le front bombé et le menton saillant se rencontrent assez souvent sur le même visage. L'on croirait voir alors le profil d'une de ces figurines inscrit dans la concavité d'un croissant de lune.

Le nez des Apharras présente également un caractère typique. Comme chez tous les peuples, son arête dorsale est droite ou plus ou moins convexe ou concave, mais chez eux presque toujours étroite et mince dans toute sa longueur ; cependant, elle s'élargit souvent à son extrémité inférieure et le bout du nez paraît alors assez gros ; ses faces latérales peu bombées et rarement accidentées s'inclinent sur les joues et s'y relient sans présenter de caractères particuliers. C'est à l'extrémité, à la base du nez qu'on observe un ensemble de particularités bien caractéristiques : cette base est plane, on dirait que, d'un coup de hache, la nature en a coupé, dans un plan perpendiculaire à la lèvre supérieure, le bord inférieur des ailes, du bout et de la cloison, ce qui fait paraître les ailes plus longues, moins larges, et leur bord inférieur droit ; le sillon qui les limite supérieurement, décrit un arc dont la ligne droite du bord inférieur simule la corde ; en arrière, cependant, l'angle formé par la rencontre de ces deux lignes est plus ou moins arrondi. Je n'ai jamais vu chez les Apharras le gracieux contour de l'aile des nez considéré par les artistes comme un type de beauté. Le bout du nez, comme je viens de le dire, est généralement fort, relativement à ses autres parties.

Sans être prévenu, ces particularités échappent ; elles ne sont pas disgracieuses, on n'y fait pas attention ; mais, si je me suis clairement exprimé, je crois qu'il suffira maintenant de fixer un instant son attention sur ces différents signes pour reconnaître facilement, un Apharras au moins neuf fois sur dix, n'eut-on sous les yeux que sa photographie. S'il n'est pas facile de les reconnaître tous à ces différents signes, c'est que, dans ce pays comme dans les autres, l'origine de certains individus est douteuse. Le nombre de ces dégénérés m'a paru très restreint et infiniment moins grand en Apharras que chez les autres peuples, surtout chez les civilisés.

Les Apharrases sont, en général, de taille moyenne, quelques-unes sont petites et quelques autres grandes, ce qui rétablit l'équilibre; cependant, à côté des hommes, dont la taille prise dans l'ensemble est supérieure à la moyenne, les femmes paraissent petites. N'ayant aucune donnée précise pour juger de leur taille,

je ne puis en donner que l'impression produite en les voyant. Quoique paraissant petite à côté des hommes, je crois la moyenne de leur taille égale, sinon plus, à la taille moyenne de toutes les femmes du globe, prises dans leur ensemble. Je n'ai vu chez ce peuple ni naines ni géantes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas, mais qu'elles sont, comme partout et peut-être plus que partout, relativement très rares. A ce sujet, je puis en ces quelques mots exprimer ma pensée : ni trop grandes ni trop petites, toutes moyennes !

Elles sont bien conformées, disent les auteurs. J'accepte leur dire sans approbation ni désapprobation, rien de ce qu'on appelle une bonne fortune ne m'ayant permis de vérifier le fait. Je n'ai vu qu'une fois, allant prendre un bain, six ou sept jeunes filles de quatorze à seize ans et je ne crois pas qu'on puisse rêver des corps plus harmonieux de forme et de proportion et de contour, que présentaient quelques-unes d'entre elles.

« Les attaches des pieds et des mains sont très petites », a dit notre savant confrère le Dr Santelli. Ce « très petites » est certainement exagéré et ne convient guère, je dirai même, aux femmes, pas du tout : elles ont presque toutes de gros pieds et de grosses mains, avec des attaches en rapport. Ces appendices sont disgracieux : on dirait que ces pauvres mercenaires ont des battoirs au bout des bras et des massues au bas des jambes. Il y a peut-être de ma part un peu d'exagération, mais l'exagération fixe mieux les idées et on y voit plus clair à l'examen des choses. Le développement exagéré des mains et des pieds des Apharrases est la conséquence des travaux pénibles et des courses incessantes auxquelles elles sont soumises.

L'Apharrase, ai-je déjà écrit, sait le sort qui lui est réservé et le double rôle qu'elle aura à remplir lorsqu'elle sera mariée : travailler et reproduire. Elle sait que pour nourrir son mari et ses enfants, il lui faudra, comme une bête de somme, se livrer chaque jour à de pénibles travaux. Elle est instruite, depuis sa naissance, des devoirs qu'elle aura à remplir ; elle accepte cette lourde tâche naturellement, sans y penser, sans se plaindre, et elle se persuade que tout est pour le mieux; elle ne comprendrait pas qu'il en fût autrement. Elle voit dans son mari, le père de ses enfants, le protecteur du foyer conjugal, le soutien des intérêts de la commune, le défenseur de la patrie, et se trouve flattée de travailler pour le nourrir et très heureuse si elle peut lui donner des enfants dignes de lui. Pendant qu'elle travaille, son époux, la lance sur l'épaule, le bouclier au bras, le poignard à la ceinture, se promène, se rend aux réunions, fait la conversation, et se bat quand l'occa-

sion se présente. La coutume le veut ainsi : l'homme est guerrier, la femme ouvrière ; tout le monde fait son devoir, personne ne se plaint, et l'on trouve entre mari et femme beaucoup moins de mauvais ménages que partout ailleurs.

C'est à leurs courses et à leurs rudes et incessants travaux que les femmes doivent le développement presque anormal des mains et des pieds, puisque, selon l'expression de notre confrère, les attaches sont fines et délicates chez presque toutes les fillettes. Cette expression convient également aux hommes : souvent leurs pieds prennent par la marche un assez fort développement, mais les attaches ainsi que celles de leurs mains sont généralement fines et se conservent ainsi jusqu'à la mort. Les femmes, au contraire, pauvres victimes des exigences sociales, n'ont pas vingt ans, que les extrémités des membres sont déformées, et elles n'ont pas encore atteint leurs trois décades qu'il ne leur reste plus, de la jeunesse et de la beauté, que le cœur de la mère et le dévouement de l'épouse.

Des enfants je ne dis rien, mais on peut voir par la photographie ci-jointe qu'ils ont l'air aussi délurés que ceux des pays européens.



Pl. 23. — Jeunes Apharras d'Obock [illegible] du haut [illegible]

CHAPITRE XII

Excursions aux Environs d'Obock

Nous n'avons pas de chance ! Le moment est mauvais pour courir la campagne, il n'a pas plu depuis plusieurs mois ; la chaleur a épuisé l'humidité du sol et la sève des plantes ; tout est sec, il ne reste plus rien.

Plus rien sur ces plateaux déserts, qu'un sol brûlant, de la lumière, de la chaleur et la monotonie d'une vaste solitude ! Plus de villages, plus de paillotes sur l'un de leurs coins rocailleux, plus de troupeaux sur les bords des ravins, plus d'habitants dans l'immense étendue de la plaine! Plus rien que des rochers fantômes, des arbres et des arbustes immobiles et sans vie apparente, ayant résisté seuls au complet anéantissement de ce qui vit, par moments, dans ces lieux. Pendant notre excursion, si votre œil aperçoit dans le lointain quelque chose remuer, laissez-lui le champ libre, il serait imprudent de se trouver sur son chemin ; ce vivant ne peut-être qu'un animal affamé en quête d'une proie ou un homme à redouter, traversant cette terre de désolation pour se rendre, d'un pas rapide et l'œil au guet, d'une localité à une autre.

Etes-vous prêts? Nous devrions être déjà en route ; le soleil va paraître ; il ne fait pas bon dans la plaine quand ses rayons projettent à vos pieds l'ombre de votre tête. Ici quand midi sonne, on doit aussitôt son second repas et son café pris, avoir le corps étendu sur une couchette et, en faisant la sieste, attendre pour sortir que le soleil ait accompli les deux tiers de sa course.

Les excursions ne doivent se faire, et ne peuvent, sans trop de fatigue procurer un peu de plaisir,qu'en partant bien avant le

lever de l'aurore et en rappliquant au logis quand la montre marque neuf heures. Ce n'est pas tout, il faut encore, au retour, être prudent, car déjà à neuf heures le soleil est ardent et, comme vers les trois heures de l'après-midi, il glisse obliquement au-dessous du chapeau ses dangereux rayons sur les côtés de la tête, et qu'il les introduit partout où le vêtement manque, cuit la peau lentement sans qu'on s'en aperçoive, et l'on est, au retour, gratifié d'une insolation.

Pour rattraper le temps perdu, nous avons marché vite. Nous sommes à plus de trois kilomètres d'Obock, arrêtons-nous ici, regardez un instant. Que vous avais-je dit? Avez-vous vu pendant notre trajet hommes ou bêtes qui vivent? Peut-on se figurer que des humains, aussi hommes que vous et moi, puissent passer des mois dans ces plaines arides? En route !

N'allez pas si vite et regardez à votre droite, là près de vous, ces tracés circulaires, ces pierres noircies par le feu, ces débris épars de tissus et d'ustensiles, ces petits amas de cendre et de charbon. Là était un village, une petite cité humaine, il y a à peine quelques mois et l'on dirait déjà que sa disparition remonte à plus de vingt années. Pourrait-on croire qu'il y avait ici des habitants il y a quelques mois ! Vous allez en avoir la preuve, continuons notre route et jetons un coup d'œil sur ces arbres et ces arbustes réduits à l'état de squelettes ; ce sont des herbivores sauvages, des chèvres et des moutons qui ont brouté leurs feuilles et leurs jeunes pousses. Tous ces mutilés qui avancent le bout de leurs branches, comme des dents de crocodile, nous font une affreuse grimace et font pitié à voir; dans quelques jours, si la pluie tombe, ils vont se réveiller, reverdir et vous les verrez alors guillerets et parés.

Suivez-moi, nous allons certainement rencontrer sur ces plateaux ou dans le fond des ravins un petit cimetière dans lequel se trouvera peut-être, pour vous tirer d'incertitude, une ou deux tombes recouvertes de terre fraîchement remuée.

Quand on porte ses pas dans le désert de ces lieux au sol rocailleux, aride et désolé, on passe sans les voir, à côté de ces tombes, de ces vestiges, indice d'un séjour certain et depuis peu abandonné. La chaleur accablante, le sol sans parure, la plaine sans eau, anéantit la pensée; la monotonie absorbe le regard et sans rien voir, on foule d'un pas rapide la bruyante rocaille de ce désert. Les minutes, en ces lieux, s'écoulent lentes et tristes ; le temps paraît long et pour un prompt retour on souhaite le raccourcir.

L'excursion terminée, une détente se produit dans tout l'or-

ganisme lorsqu'on franchit le seuil de sa demeure : On respire, les idées reviennent et l'on ne comprend pas qu'un être humain ait pu séjourner dans l'endroit que l'on vient de quitter. On a vu des traces de villages, des tombes récentes, des marques nombreuses laissées par les troupeaux ; l'on doute, l'esprit se refuse à croire à ce que l'œil a vu et il se demande si cet organe ne l'a pas trompé.

Ce terrain disloqué, ces arbustes fantômes, ces tiges de plantes dressées comme des pieux, cette chaleur de fournaise, ce lugubre silence, tout paraît placé là sur ce lambeau de terre depuis la création. Aucun être vivant ne vous semble avoir encore troublé cette imposante et effrayante solitude.

Les jours, les mois se passent, tout reste dans l'immobilité. Enfin, après une longue attente, on voit apparaître un nuage noir à l'horizon, il glisse dans l'espace et vient tomber en pluie sur ce sol altéré. Partout l'eau coule à flots, partout elle déborde, les plateaux en sont couverts, les ravins remplis, et l'air en est saturé. La terre a bu à sa soif, le nuage a disparu, le soleil reparaît ; tout ce qui avait résisté aux brûlantes morsures de ses rayons et aux fougueux courants des pluies torrentielles se ranime et revit : les graines germent, les herbes poussent, les arbres se couvrent de feuilles et de rameaux, et aussitôt, dans cette parure, les insectes viennent se repaître et dormir ; les oiseaux à tire-d'aile arrivent, les mammifères accourent et l'homme avec ses troupeaux ne tarde pas à se montrer : tout ce qui vit se hâte de profiter au plus vite de cet heureux moment, et semble dire, tant il met d'activité : hâtons-nous et absorbons vite, vite, avant que le soleil ait complètement épuisé l'humidité du sol et desséché les plantes.

La régénération est complète ; là, dans le calme d'un austère désert, où tout était morne, abattu, silencieux, la gaieté de la vie s'épanouit maintenant et tout vibre sur la terre et dans l'air.

Les Danakils de loin surveillaient le nuage ; ils ont vu l'endroit où, tombé en pluie, il s'est dissipé; ils savent ce que la chute abondante de son eau va produire ; ils s'en réjouissent, enlèvent leur paillote, entraînent leurs troupeaux et se mettent en marche : ils veulent profiter de la réfection générale, ils accourent vers ce lieu, et s'y installent sans tarder. Ils prévoient ce qui doit arriver, ils savent que le soleil aura rapidement jauni, brûlé, détruit les tapis et les bosquets de verdure et qu'il faudra en peu de temps abandonner ce lieu et transporter autre part sa demeure. Ce n'est donc ni par goût ni par penchant, mais par la force des choses que les habitants de ces déserts sont devenus pasteurs errants et guerriers.

Aussitôt arrivés à ce coin de terre promise, ils en prennent

possession et s'y installent sans savoir combien de mois ils pourront y rester. Comme le duvet emporté par le vent,les Danakils sont le jouet des éléments et des circonstances qui président à leur sort. Ils sont là aujourd'hui, ils s'y trouvent très bien : demain le soleil, leur cruel ennemi, ayant tout flétri et tout détruit, les force à s'éloigner ; ils ont déjà porté leurs regards vers le ciel, non pour invoquer Dieu, mais pour y chercher un nuage qui sera leur boussole, pour se rendre à l'endroit où il s'est arrêté, où il a inondé le sol de son eau bienfaisante.

Le soleil attriste et chasse ces tribus errantes ; la pluie les attire et les console : leur existence dépendant de ces deux éléments il leur faut en subir les oscillations. La pluie tombe, les herbes vont pousser ; ils vont trouver assez de pâture pour nourrir leurs troupeaux et au fond des ravins, coulant sous le sable, assez d'eau pour les désaltérer.

Les ravins sont presque toujours à sec ; l'eau, dans le lit des torrents, ne jaillit par endroits que très rarement : elle coule sous le sable dans lequel on creuse de larges et profondes cuvettes qui, sans discontinuer, se remplissent d'eau à mesure qu'on la puise. Le soleil tarit souvent ces couches superficielles d'eaux souterraines ; les troupeaux, de leur côté, dépouillent rapidement les arbres et le sol de leur verdure. Il n'y a plus d'eau, l'herbe manque, l'heure a sonné, il faut partir. Chaque pasteur procède alors à son déménagement ; il démolit sa paillote, met de côté tout ce qui peut en être utilisé et le charge, avec les ustensiles du ménage, sur le dos d'un chameau ou d'un autre animal porteur. Le dos des femmes vient en aide et supplée même assez souvent à celui des coursiers domestiques.

L'homme, en général, n'a autre chose à porter que ses armes : il est libre de ses mouvements et se trouve, en cas d'attaque, toujours prêt à faire face à l'ennemi.

Quand tout ce qu'ils peuvent emporter est chargé, ils rassemblent leurs troupeaux et se mettent en route. Les plus actifs partent en avant-garde, les insoucieux et les lambins suivent successivement. Par d'étroits sentiers, on va un peu à la dérive, à travers monts, ravins et plaines et, après plusieurs jours d'une pénible marche, on arrive à l'endroit où l'on avait cru voir la pluie tomber. En cours de route, les troupeaux se nourrissent de ce qu'ils trouvent, c'est peu ! et le soir, ils ne fournissent qu'un peu de lait pour apaiser la faim de leurs propriétaires, ou plutôt pour les empêcher de tomber d'inanition et mourir en chemin. Ce n'est pas la jalousie et encore moins l'hostilité qui empêcherait ces pauvres bestiaux de fournir davantage à leur maître : les animaux

domestiques, dans leur instinct naturel, ont assez de bon sens pour aimer ceux qui leur rendent service ; l'homme seul est assez intelligent pour mépriser et porter préjudice à ceux qui lui procurent les moyens de prendre place au banquet de la vie.

Le soir, après chaque repas, bimanes et quadrupèdes se couchent sur le sol et s'abandonnent avec calme, sous la voûte du ciel, à un sommeil que ne trouble jamais une pénible digestion.

Quand une tribu en marche est arrivée à l'endroit où elle veut se fixer, chaque commune dont elle est composée s'empare d'un plateau; les premiers arrivés de celui qui leur convient, et les autres successivement de ceux qui restent inoccupés. La prise de possession par droit de premier occupant est observée. Les retardataires respectent, en général, les limites tracées par les premiers arrivés : parfois, ne trouvant plus où se placer, ils contestent et revendiquent, par droit vital, un coin de terrain pour faire paître leurs troupeaux.

Chaque habitant est lié à sa commune, mais s'il ne s'y plaît pas il est libre d'en changer ; toutefois, cette liberté est illusoire, car il lui faut, avant de se fixer dans une autre commune, se faire agréer des habitants, et faire ensuite une demande au maire, qui l'accepte ou la refuse : elle est rarement refusée, car avant tout le requérant doit payer au maire une redevance, un droit d'acceptation.

En Apharras, ainsi qu'en France, les petits cadeaux, et encore mieux les gros, font tourner les gonds des portes, ouvrent les cœurs, aplanissent les difficultés et cimentent l'amitié. Ce vulgaire et honteux talisman permet de s'introduire là, où aucune autre puissance ne pourrait faire entrer. On m'a certifié, tant sa vertu est grande, qu'il fait ouvrir à deux battants les portes du paradis.

Jadis, pour se rendre favorables les dieux mythologiques, on leur faisait des offrandes ; de nos jours, pour s'assurer après la mort la jouissance d'une béatitude éternelle, c'est encore aux offrandes qu'il faut avoir recours. Nos divinités mystiques y sont aussi sensibles que les Jupiter, Apollon, Junon, Vénus, Cupidon, Mercure, etc., etc. Dans un prochain avenir, on verra que le grand architecte de l'univers se laissera attendrir comme les autres immortels, qu'il ouvrira les bras aux offrandes. Changer de bon argent terrestre pour la promesse d'un bonheur présent ou futur, est une idée sublime ; elle n'a pu se produire, cela est évident ! que sous l'influence d'une divine inspiration. Pour comprendre de si belles choses, touchant presque au sublime, il ne faut pas avoir un cerveau atrophié: celui des Danakils n'a pas encore pompé assez

d'instructives connaissances pour avoir cette finesse de compréhension ; son manque de culture intellectuelle n'a cependant pas atténué sa perspicacité ; un Danakil, ne dépose pas ses cadeaux au pied d'un fétiche, mais il en offre à un père de famille pour obtenir la main de sa fille, et il en fait à ses chefs pour gagner leur sympathie et s'assurer leur bienveillance. Les chefs, de leur côté, se servent de cadeaux pour obtenir la soumission de leurs sujets.

Mesurer le mérite, l'intelligence, la vertu, la probité, le courage, le dévouement d'une personne à l'étendue de sa générosité, est et sera toujours l'une des plus grandes faiblesses de notre humaine espèce.

Sans me faire précéder par des cadeaux et des promesses, j'ai visité des villages danakils, j'ai pénétré dans les demeures ; la foule, c'est certain, ne s'est pas assemblée pour me recevoir ; aucun discours élogieux n'a bourdonné à mes oreilles ; l'indifférence accueillait toujours mon arrivée ; on regardait avec un peu de curiosité cet étrange bimane ; vers lui ne se tendait ni une main amie ni une main hostile ; cette indifférence était selon le gré de mes désirs ; j'errais en liberté, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir l'œil bien ouvert et le revolver à la ceinture.

Mon excellent confrère et ami le Dr Charles Henri Martin, intrépide entomologiste et grand voyageur devant l'immortalité eut cependant un jour une réception déplaisante, en passant près d'un village danakil.

De retour à l'hôtel, il vint de suite à moi et me dit, en ami prévenant :

— Si vous allez de ce côté, et il me montrait du doigt la direction ! Ne passez pas auprès du village, ses habitants sont terribles.

La réticence de ses paroles et son air mystérieux jetèrent le trouble et l'inquiétude dans mon esprit.

— Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? repartis-je vivement.

— Non, non, rien ! J'avais mon fusil et j'étais accompagné de mon domestique ; il n'y avait rien à craindre.

— Il est certain qu'étant armé, le danger est moins grand ; mais enfin, que vous est-il arrivé?

— Rien de sérieux, vous dis-je : j'avais mon fusil ! Je passais pour me rendre sur le plateau situé en face les jardins, quand j'ai vu, en approchant du village, un Danakil d'un air menaçant, qui faisait de grands gestes.

— A votre place, mon cher confrère, je serais passé outre et je l'aurais laissé gesticuler.

— C'est ce que j'ai fait ! J'ai bien compris qu'il me disait de ne pas approcher et de passer au large. Je n'avais rien à craindre, mon domestique était à deux pas derrière moi et mon fusil était chargé. Mais, j'ai préféré revenir sans rien dire, que d'avoir des explications.

C'était agir en sage, surtout en ce pays où les habitants ne rêvent qu'à tuer tout étranger qui se permet de pénétrer chez eux. On sait toujours quand on entre dans ce maudit pays, mais on ne sait jamais si on en sortira. Ses habitants ont la mauvaise habi-



[illegible] — [illegible] Dr Charles Henri-Martin, assis au premier plan à côté de son boy. A sa droite Lefebvre et sur les marches M. Grandjean, en face la porte de son domicile.

tude de vous plonger leur lance ou leur poignard dans la poitrine sans vous prévenir et en vous faisant parfois d'amicales protestations. Jamais ils ne s'y prennent autrement, aussi l'homme que vous avez vu, faisant de grands gestes, n'était pas à redouter : il est même très probable qu'il avait plus peur de vous que vous n'en aviez de lui : vous étiez deux contre un, la partie n'était pas égale ; de plus, il n'avait qu'une lance à opposer à votre fusil à deux coups, ce qui diminuait encore ses chances. Je suis même

certain, mon cher confrère, que cette mitrailleuse, soutien de votre bravoure, lui a produit un effet terrifiant. Croyez-moi, vous avez fait à ce terrible Danakil une terrible peur. On n'a rien à craindre de celui qui manifeste son intention et tout à redouter de qui vous aborde poliment ou vous laisse passer sans rien dire. Méfiez-vous, mon brave ami, de ceux qui s'approchent de vous d'un air bon enfant, si vous voulez rapporter, en France, la caractéristique de votre sexe.

— Mais quand je vous dis que celui-là avait un air terrible...

— Je vous crois ; il serait difficile qu'il en fût autrement ; ils ont tous l'air terrible.

— Vous n'étiez pas avec moi, vous ne pouvez pas en juger ; je vous dis que celui-là avait l'air bien plus terrible que les autres.

— Ce n'est guère possible. Quant à ses gestes, c'est la peur qui l'avait émoustillé ; l'un de nous, à sa place, n'aurait pas été plus rassuré. Je vous certifie que, me trouvant seul dans une bourgade des environs de Paris, n'ayant pour forteresse et pour abri qu'une paillote, et pour arme offensive qu'une lance, je ne verrais pas d'un œil tranquille s'avancer vers moi deux hommes solides, l'un armé d'un fusil à double coup et l'autre d'une trique et d'un filet à papillons ; ce dernier objet surtout, dont je ne connaîtrais pas l'usage, me produirait un effet fantastique. Je vous le jure par saint Félix, mon patron, la vue de ces deux inconnus me ferait passer un frisson et, comme votre Danakil, je ferais mon possible pour les décider à passer au large. La vue d'un fusil produit mauvais effet ; mais ce qui a surtout effrayé cet ignorant, ce sont vos ustensiles de chasse, qu'il a certainement pris pour des armes diaboliques.

— Ce n'est pas ce que vous pensez. J'ai vu tout de suite qu'il nous défendait d'approcher du village ; si vous aviez été avec moi, vous auriez vu comme cet homme était terrible.

— Eh bien, mon cher confrère, j'irai demain voir ce curieux personnage, et je compte sur vous pour m'accompagner.

— Demain !... C'est impossible ; une autre fois ! Demain, je ne sortirai pas ; j'ai beaucoup d'insectes à piquer et à ranger. Je vous donnerai Ali, il ira avec vous, je puis m'en passer.

Ali était son domestique, un grand diable de Somalis, ne manquant ni d'intelligence ni d'initiative, mais préférant toujours deux repos à une fatigue ; malgré cela, c'était un serviteur honnête et un aide intelligent ; comme j'étais sûr de lui, l'ayant eu précédemment deux ou trois fois à mon service, je l'avais désigné à mon confrère et ami.

— Merci de votre offre gracieuse, répondis-je à mon obligeant

confrère ; je n'ai pas besoin d'Ali pour m'accompagner ; je connais la route et j'ai mon domestique ; seulement, je regrette que vous ne puissiez pas venir.

— Une autre fois, une autre fois ! Je vous l'ai dit : demain, c'est impossible ; j'ai beaucoup à faire.

— Puisqu'il en est ainsi, écoutez ! Lui dis-je tout bas, en approchant mes lèvres de son oreille. Comme on ne sait jamais dans ce gueux de pays ce qui peut advenir, si vous ne me voyez pas de retour à l'heure du déjeuner, je vous en prie, venez voir où je suis; vous ne voudriez pas je suppose, laisser votre vieux compagnon dans la plaine.

— Soyez tranquille, soyez tranquille ! Si vous n'êtes pas de retour, j'avertirai le gouverneur et l'on ira vous chercher.

— Merci ! dis-je en lui serrant chaleureusement la main. Alors, c'est bien décidé, vous ne m'accompagnez pas ?

— Mais non, vous dis-je, j'ai trop à faire.

— Alors, n'en parlons plus.

Le lendemain, je mis mon revolver sous mon veston, de manière à le tenir caché. J'appelai mon domestique, et avant le lever du soleil, nous nous mîmes en route. A chaque arbre ou arbuste rencontré, je m'arrêtais pour en frapper les branches à grands coups de bâton, afin de faire tomber dans mon parapluie, tendu dessous largement ouvert, les insectes endormis dans le feuillage ; tout ce qui tombait des branches secouées par mes vigoureux coups de bâton, s'accumulait dans la concavité de ce large récipient ; je n'avais plus alors, dans ce tas de débris de toute nature, qu'à chercher les insectes qui s'y trouvaient mêlés. Il ne faut pas, à ce moment, avoir les yeux tournés vers l'Éternel ni la main engourdie : les insectes, réveillés par leur chute, s'enfuient de toutes parts comme des dératés ; on est énervé de n'avoir qu'une main pour courir après dix, quarante, cent fuyards qui se dérobent de tous côtés.

Cette chasse est attrayante et des plus fructueuses ; on y met une ardeur incroyable, on court d'un arbre à l'autre, on frappe à coups redoublés et on ramasse avec une fiévreuse volupté d'insignifiantes petites bestioles. Il faut aller vite, ne pas perdre un instant, car aussitôt que le soleil paraît à l'horizon et projette ses rayons sur un arbre, les insectes s'éveillent et s'envolent à la moindre secousse, au lieu de se laisser choir.

Une heure après le lever du soleil, la chasse au parapluie est terminée ; mais il vous reste encore les pierres à remuer, les troncs d'arbres morts à tourner, les tas de détritus et les ordures à fouiller. Cette dernière chasse est le revers de la médaille. On est empesté toujours et quelquefois piqué par les scorpions. Bast ! Quand

elle est fructueuse, on en oublie les désagréments. Quelquefois on s'asseoit par terre pour chercher les micros, petits insectes presque imperceptibles, qui échapperaient à la vue s'ils n'avaient pas la fatale habitude de s'enfuir lorsqu'on les dérange.

J'avais dépassé le village aux habitants terribles, l'heure était avancée et, en toute autre circonstance, je me serais rendu directement à Obock, mais ayant résolu de passer par ce village avant mon retour, je fis, pour me procurer cette fantaisie, un détour qui me retardait inutilement d'un quart d'heure. Arrivé à l'endroit où il se trouvait, je passai près d'une femme occupée à construire sa paillote. Ma présence ne dut pas la préoccuper, car



Pl. 25. — Un chercheur de Micros dans le jardin d'Ambouli

elle continua sa besogne sans détourner la tête ni me gratifier ostensiblement d'un regard. Très peu flatté, mais nullement froissé de cette indifférence, je continue ma route et je rencontre, à quelques pas plus loin, une autre femme se livrant en plein air aux soins du ménage. Je n'eus pas le temps de voir ce qu'elle faisait, car elle s'enfuit précipitamment et s'enferma dans sa paillote aussitôt qu'elle me vit venir de son côté. Elle avait certainement vu en moi un homme terrible, pour s'enfuir aussi vite, se mettre en sécurité et me fermer la porte au nez ; aussitôt en sûreté, elle dut, naturellement poussée par la curiosité, appliquer son œil à quelques trous de sa paillote et suivre tous les mouvements de son paisible et inoffensif visiteur.

N'ayant rencontré aux abords du village que ces deux défen-

seurs, je m'engageai dans l'intérieur par un étroit sentier contournant les paillotes. Je pensais, en marchant, aux femmes qui vous jettent brusquement la porte au nez et qui mettent aussitôt leur œil à la serrure pour juger de l'effet produit. Une telle réception est peu encourageante et, pour un homme âgé, est significative. Il fut un temps où je la préférais aux réceptions polies, obséquieuses, dégagées ou gracieuses ; elle est plus naturelle, plus sévère, et laisse un peu d'espoir à l'homme entreprenant. La pensée de la femme et, de l'homme également, est un labyrinthe où le plus fin s'égare ; on est souvent au sud et l'on se croit au nord, et quand on va à l'ouest, c'est vers l'est qu'il faudrait se diriger.

De réflexions en réflexions et d'enjambées en enjambées, j'avais traversé le village ; j'en étais déjà à plus de cent mètres, lorsque je dis à mon domestique : « Hassen, tu as vu cette femme qui, à notre arrivée, s'est enfermée dans sa paillote ; elle doit maintenant avoir repris son calme et ses occupations : va lui dire que je ne suis ni le diable, ni un sorcier, que je n'ai pas le mauvais œil, que je suis un ami des Apharras qui la salue en passant ; que je ne désire de mal à personne, que je souhaite au contraire la prospérité de son troupeau ; que tous les membres de sa famille aient une santé robuste, une longue existence ; que son mari la rende heureuse, qu'elle ait beaucoup d'enfants et que tous les habitants de la commune trouvent pour leurs bestiaux de gras pâturages. »

J'étais encore loin d'Obock ; mon estomac me réclamait un déjeuner; je hâtai le pas et pris en ligne droite un chemin vicinal au lieu de la grande route. En Apharras et chez les autres peuples de cette région, les grandes routes sont d'étroits sentiers plus ou moins apparents et, par endroits, sans tracé à la surface du sol. Si l'on veut prendre une autre voie, rien n'est plus facile, on trace son chemin à travers la plaine ; on peut passer partout, sans avoir à redouter les justes récriminations d'un propriétaire.

Trois quarts d'heure de marche ! et j'arrive à l'hôtel ; on allait se mettre à table ; je cherche du regard mon vénérable ami, je ne le vois nulle part, je vais à sa chambre, personne ! Je reviens sur mes pas et m'adressant à l'hôtelière :

— Qu'avez-vous fait, lui dis-je, de mon illustre compagnon?

— Ce qu'il fait ne me regarde pas, j'ai mon mari ! ! !

— Mais vous savez peut-être où il est?

— Je ne l'ai pas vu de toute la matinée, je le croyais avec vous.

— Ce que vous dites me surprend, car il m'avait assuré qu'il

ne sortirait pas ; quelque chose de sérieux ou d'imprévu aura dû l'obliger à sortir ! Son absence m'inquiète.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, pourvu qu'il n'ait pas fait une mauvaise rencontre ; elles sont si fréquentes ici : Les Danakils ont encore tué quelqu'un dernièrement.

— Rassurez-vous, lui dis-je, sa dernière heure n'a pas encore sonné.

Je voyais à ce moment mon intrépide ami qui, la figure réjouie, gagnait d'un pas décidé et rapide la porte de l'hôtel.

Je cours à sa rencontre.

— Il ne vous est rien arrivé, au moins? lui dis-je.

— Non, non ! répondit-il, en continuant à marcher, et moi à le suivre.

— Je parie, continuai-je, que vous m'avez cru perdu ; et que, malgré votre travail pressé, vous n'avez pas pu résister au désir de venir me rejoindre, pour me prêter main-forte en cas d'accident.

— Ce n'est pas cela, je vous assure ; je savais qu'il n'y avait aucun danger. De mon côté, je suis allé à la chasse ; j'ai pris quelques bons insectes ; je vous les montrerai après déjeuner.

— C'est bien, mais, si un malheur vous était arrivé on n'aurait pas su où vous prendre.

— Il ne pouvait rien m'arriver, Ali était avec moi.

— Parfait, voilà pour vous, mais moi, votre imprudent ami ! Je suis allé au village du Danakil terrible et je comptais sur vous pour me porter secours en cas d'attaque ; où vous aurait-on trouvé si pareil fait s'était produit? Vous m'auriez laissé là, n'est-ce pas, au milieu de ces hommes terribles sans me donner la satisfaction de vous serrer la main avant de mourir.

— Attendez-moi un instant, je vais dans ma chambre déposer mon fourniment de chasse ; je reviens de suite.

Je me mis à table, il vint me rejoindre et il ne fut plus question de ce qui venait de se passer.

Quatre à cinq jours après, me trouvant avec mon savant ami à chasser dans le ravin, bordant d'un côté le plateau du village que j'avais surnommé *au Danakil terrible*, j'en gravis le talus pour aller droit à ce village et de là à Obock ; c'était le chemin le plus court, l'heure était avancée et il n'y avait pas plus de danger de ce côté qu'autre part. Je marche lentement dans la plaine pour donner à mon confrère le temps de me rejoindre ; j'arrive au village, je me détourne et, ne le voyant pas venir, j'envoie mon domestique lui dire de se hâter.

Au bout de cinq minutes, mon domestique était de retour :

— Eh bien, lui dis-je, qui le retient là-bas? Va-t-il venir bientôt.

— Il est parti, me répondit-il, je l'ai vu avec Ali du côté des jardins. Tu ne les rattraperas pas, ils sont déjà très loin.

— Tu ne t'es pas trompé?

— Non, je t'assure, je l'ai bien reconnu.

Je fis encore quelques pas et je m'arrêtai à deux mètres de la femme que j'avais vue antérieurement construisant sa paillote. Je la regardai un instant travailler sans la distraire par ma présence de son occupation ; ma curiosité parut cependant la gêner et il me sembla lire cette phrase dans sa pensée :

« Ce que je fais ne te regarde pas, tu ferais bien mieux de continuer ta route et de me laisser tranquillement travailler. »

Je pris cette tacite remontrance en considération, et je me dirigeai aussitôt vers l'autre femme qui se trouvait encore en dehors de sa paillote, occupée aux soins de son ménage. C'était en ce moment un grand vase en forme de marmite qui l'absorbait. Je m'avance auprès d'elle ; sans broncher, elle soutînt héroïquement mon approche ; la glace était rompue ; nous étions désormais de vieilles connaissances.

Mon domestique lui demanda un peu d'eau ; je profite du temps qu'elle met à le servir pour jeter, par la porte entr'ouverte, un regard curieux dans l'intérieur de sa paillote. A droite, je vois un lit de sable adossé au pourtour de la palissade que maintient de l'autre côté un rang de pierres; ce lit, faisant corps avec le sol, s'élevait au-dessus de quinze centimètres à peine ; il était si petit qu'un enfant de dix ans l'eût rempli tout entier. En face du lit, à gauche, j'aperçois, creusé dans le sol, un trou semblable à celui, d'un fourneau.

Nous verrons plus tard quel est l'usage de ce trou, meuble intime dont les femmes se servent pour leurs journalières fumigations. C'était dans l'intérieur à peu près tout le mobilier, les ustensiles du ménage se trouvant en ce moment étalés au dehors.

Toutes les paillotes rurales sont à peu près meublées avec le même luxe. Cependant j'ai aperçu, dans l'une d'elles, un hangareb aussi respectable par sa vétusté que peu sérieux par sa solidité. Ce lit de sangle, monté haut sur quatre pieds, doit être en Apharras un meuble princier : il élève son homme au-dessus du sol à plus de quarante centimètres.

Ce n'est pas par le lit, que les Européens s'entourent de prestige ; quelques Européennes peut-être ! Mais respectons l'alcôve et glissons-nous dedans sans rien dire : le silence s'impose, la moral le réclame, la considération l'exige. Quant aux hommes, un lit

ne leur a jamais servi qu'à se coucher. Il n'en est point ainsi de la voiture ; ce véhicule traîne après lui la considération et sème le prestige ; le médecin qui descend d'un coupé à la porte d'un client est autrement considéré et recherché qu'un pédestre praticien. Mangin, sans sa voiture, aurait perdu les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de sa valeur ; sa voiture et son casque jetaient tant de prestige sur ses paquets de crayons qu'on les trouvait meilleurs en les payant plus cher.

Couché sur un hangareb, un Apharras en impose ; assis sur les coussins d'une voiture, un Français s'attire une jalouse admiration. Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on attrape les mouches, ni avec de la simplicité qu'on attrape les hommes !

Mon jovial domestique désaltéré et ma curiosité à peu près satisfaite, je m'engage dans l'un des sentiers tortueux du village. A un tournant, je rencontre un homme étendu à l'ombre de sa paillote, avec sa lance d'un côté, son bouclier de l'autre et son inséparable poignard à la ceinture. Comme il barrait la moitié du sentier, il me restait juste assez d'espace pour poser les pieds sans lui passer sur le corps. Je passe sans le toucher ni lui rien dire, et lui me laisse faire sans remuer ni manifester la moindre hostilité : intérieurement il eut peut-être été heureux de profiter de l'occasion pour se couvrir de gloire, en me passant sa lance à travers le corps, car cet acte lui aurait permis de se planter une plume blanche dans les cheveux, de se présenter en héros à ses concitoyens et de promener de village en village mon appendice procréateur. Tout le monde eût admiré, non la triste figure de l'appendice trophée, mais le mâle et héroïque visage de mon traître assassin : on se serait réjoui de son brillant fait d'armes.

C'est la gloire du présent et non le désir d'inscrire son nom au temple de mémoire qui fait des Danakils de vulgaires assassins : leur ambition est de jouir pendant la vie du titre de héros. Un étranger a tout à redouter de ces nomades, ne voyant dans un lâche assassinat qu'un acte glorieux et méritoire. En général, pour tuer un homme sans défense, il faut être fou, ivre ou doué d'un courage féroce. Le Danakil est sain d'esprit, buveur d'eau, rarement téméraire, et jamais courageux quand il est de sang-froid. C'est un assassin, poltron, hypnotisé par la morale sociale, la coutume de son pays ; il chérit le rêve de devenir héros et devient assassin. Des héros de ce genre, on en trouve partout ; ils ne sont peut-être pas moins nombreux en Europe qu'en Afrique, mais en Apharras on les laisse pousser ; en Europe on leur coupe la tête, ce qui en diminue le nombre et les fait paraître moins nombreux chez les civilisés.

De prime abord, l'Apharras m'a produit, comme à tout Européen, une terrifiante impression ; après de longues et fréquentes observations, je n'ai vu en lui qu'un homme craintif, ombrageux et timide, se tenant sur ses gardes l'esprit préoccupé et plein d'appréhension : comme son plus cher désir est de tuer un passant inconnu, il est persuadé que celui-ci a la même pensée et, il se dit, en le voyant apparaître devant lui : « attention ! cet homme va chercher à me tuer pour se couvrir de gloire ». Ces ignorants redoutent autant un inconnu que nous redoutons un Apharras. La croyance au diable et aux sorciers porte, en outre, ces esprits incultes à voir dans l'étranger un être malfaisant, dangereux, qui peut d'un mauvais œil jeter un sort à leurs troupeaux ou à eux personnellement.

Quand j'allais seul en excursion, les gardiennes de moutons, en me voyant apparaître sur le haut d'un plateau, s'enfuyaient comme si le diable eût été à leurs trousses. Je suivais d'un œil contrit la course effrénée de ces pauvres insensées ; je les voyais, de plateaux à ravins, paraître et disparaître et, ne devaient probablement s'arrêter, qu'à bout de forces ou lorsqu'elles m'avaient perdu de vue.

L'apparition d'un étranger ne produit pas un si terrible effet aux habitantes des villes. Les citadines voient souvent les trafiquants qu'attirent dans les grands centres les relations commerciales ; elles finissent en peu de temps par s'amadouer, et même par regarder certains d'entre eux avec des yeux compromettants. Celles de la campagne ne voient presque jamais que des figures connues : aussi une personne étrangère ou étrange qui leur apparaît les bouleverse : elles croient que c'est le diable, et fatalement cette pensée leur fait perdre la raison ; il n'est donc pas surprenant qu'elles m'aient pris très souvent pour un malin esprit. J'ai dû être le sujet de terrifiantes histoires, dans les villages, le soir à la veillée.

Je crois les civilisés un peu moins timorés, mais je les crois tout aussi crédules et aussi insensés. Quand ils se font assassins, c'est presque toujours le vol, la vengeance ou la passion qui arment leur bras. Les Apharras, au contraire, tuent pour s'anoblir, pour acquérir un titre de gloire, pour devenir quelqu'un aux yeux de leurs compatriotes. Le vol seul les pousse rarement au crime ; mais, le crime commis, ils ne se font aucun scrupule de dépouiller leur victime.

Pour devenir riche, se rendre important, s'entourer de considération, se faire saluer et s'assurer des titres honorifiques, on ne tue pas le corps en pays civilisés, on cherche seulement à le dé-

charner, à le faire lentement mourir de misère. Cette tuerie lente est dans notre morale : la mort rapide est dans la morale danakile : chaque nation a ses contrats sociaux : ce qui est approuvé par l'une est souvent réprouvé par l'autre. Tous les peuples sans exception ont sur la vue un bandeau les empêchant de voir dans toute son étendue le vaste ensemble des devoirs de l'humanité : la jalousie, la haine, la rapacité leur ronge le cœur. Les nations, comme les individus, ne sont libres et ne jouissent avec orgueil d'une grande liberté que, lorsqu'elles ont assez de confiance en elles-mêmes pour vivre sans le secours d'autrui, et qu'elles ne tendent pas une main suppliante à la fortune et à la gloire.

Les Apharras ont conservé, dans une naïveté primitive, de nobles et généreux sentiments ; mais, sous l'influence des conditions et exigences sociales, ils en ont acquis d'autres qu'il nous serait impossible de ne pas condamner.

Dans les pays où le Pactole charie de l'or qu'il coule à flots, le héros est celui qui sacrifie sa vie pour assurer aux autres les douceurs d'une paisible existence ; en Apharras, où coule la misère, le héros est celui qui, sans s'exposer, tue l'inconnu qui s'introduit dans sa patrie : « Que vient faire ici cet intrus ? Y jeter le trouble, réclamer sa part de nourriture ; nous faudra-t-il, pour le nourrir, imposer à notre estomac un sacrifice surhumain? » Je ne sais ce qui se passe dans le crâne d'un Danakil, mais je crois que ces pauvres déshérités de la fortune ne tuent en général que pour conserver leur tranquillité, leur indépendance, et n'avoir pas à supporter un surcroît de privations, car au fond du cœur ils se croient obligés de nourrir ceux qui ont faim.

Ces meurtres isolés, qualifiés héroïques, sont pour ainsi dire des actes personnels, des assassinats individuels ; ils ne sont plus héroïques à leurs yeux lorsqu'ils font la guerre à une autre nation, ou qu'ils se battent entre eux ; dans ces combats, tout le monde est censé se conduire en héros ; ils ne peuvent donc établir aucune distinction entre les combattants. Tous les hommes valides prennent part à ces luttes sanguinaires ; en cela, ils ont devancé depuis longtemps les Européens, qui sont arrivés, bien des siècles après eux, à voir dans chaque homme valide un défenseur de la patrie. Ils marchent également de pair avec les nations les plus civilisées dans la folie suivante : quand ils n'ont pas trouvé un prétexte pour se battre avec un peuple voisin, ils se rattrapent de leur déception, en se battant entre eux.

En 1870, nous avons été acculés par l'Allemagne, et pour nous venger de cet échec, nous nous sommes battus entre nous. J'ai même entendu dire, par des voix étrangères, que nous nous

étions assassinés comme des bêtes féroces, comme des insensés. A cette dure mais trop juste appréciation, j'ai baissé la tête et j'ai maudit les lâches ambitieux de cette criminelle époque qui s'étaient, en pleurant, courbés en face l'ennemi et se sont vengés de leur bassesse dans le sang de leurs concitoyens et concitoyennes ; on tuait même les enfants pendus au sein de la mère, et à ces mitrailleurs de combattants désarmés, on a tressé des couronnes ! La mort efface tout, dit-on ; c'est inexact, la lacheté et le crime avilissent la mémoire des individus et l'histoire transmet leur ignominie aux générations.

Dans un pays dont je tairai le nom, un orateur s'est écrié, en désignant une partie de ses concitoyens : *Voilà l'ennemi* ! Les auditeurs, électrisés par ces paroles, couvrirent l'orateur de frénétiques applaudissements. Il venait de prêcher une nouvelle Saint-Barthélemy et, chose incroyable, ceux qui applaudirent maudissaient dans leur cœur la Saint-Barthélemy. Les vulgaires ambitieux, en voyant brouter les ânes ont toujours réclamé leur part de chardons !

Par son intolérance dans le passé, l'ennemi désigné avait, comme le fer, vil métal, attiré sur sa tête les foudres de l'intolérance ; il récolte aujourd'hui les fruits de cette infecte semence. Je le plains, sans lui porter ni envie, ni haine, ni mépris. Un jour viendra, où les intolérants de notre époque seront à leur tour exclus de la société par de futurs raseurs qui pourraient bien, comme cela s'est vu trop souvent, hélas ! leur faire la barbe avec le rasoir de Guillotin.

Le Danakil, aussi sensé qu'un tribun, s'écrie également, en voyant un étranger : Voilà l'ennemi ! Seulement, il fait lui-même sa besogne, pendant qu'un tribun se contente de l'indiquer et s'abstient de prendre part à l'exécution. Le premier est un héros dans son pays, le second, un grand homme dans le sien, et l'humanité, prise pour juge, les enverrait tous les deux à la potence. Si, fanatisé par ces paroles : voilà l'ennemi ! un fils égorgeait son père, un frère sa sœur, un mari son épouse, un ami son ami, parce qu'il les trouverait priant dans une église ! Quel nom pourrait-on donner à celui qui a désigné ces innocentes victimes et à leurs exécuteurs?

La vie sociale bouleverse, corrompt et tue les sentiments naturels ; sans discernement, elle excite les uns, et ce sont bien souvent les mauvais, et bien souvent aussi, elle étouffe ou modifie les bons. Dans la vie sociale des Apharras, tuer un inconnu conduit à la gloire, tuer un habitant du pays conduit à la mort. Dans ce dernier meurtre, c'est sang pour sang, mort pour mort :

la tombe d'un fils de la patrie appelle auprès d'elle celle de son meurtrier. Celui qui, avec ou sans préméditation, tue de colère ou de sang-froid un compatriote est condammé d'avance à la peine de mort ; la famille de la victime doit en exécuter la sentence. Cette sentence, tout le monde la connaît, et tout le monde en favorise l'exécution. C'est probablement un châtiment semblable que redoutaient les exécuteurs des communards, en fusillant tous les membres d'une famille, jusqu'aux enfants à la mammelle. La perte de l'Alsace et de la Lorraine, les tombes de tant de braves, morts au champ d'honneur, ne suffisaient pas ; il fallait encore faire couler le sang de trente mille Français, dont la plupart avaient participé à l'héroïque résistance de Paris.

Dans la même tribu, la chose se règle ainsi que je viens de le dire. J'ai cependant acquis la certitude que de tribu à tribu, les Apharras se traitent quelquefois en étrangers. En pareil cas, si la famille du mort est très éloignée de celle du meurtrier, celui-ci peut échapper au sort qui l'attend.

Lorsque celui qui tue est tué, l'ère de la vendetta est close. La famille du mort a rempli son devoir ; tout le monde s'incline et trouve que c'est bien.

Ainsi que je l'ai dit, je crois les Apharras plus craintifs que hardis ; ils n'en sont pas moins dangereux, car tout poltron qui mûrit un projet est bien plus redoutable qu'un homme courageux. Lorsque deux d'entre eux, ne se connaissant pas, viennent à se croiser en route, ils n'ont pas l'air tranquille, ils avancent l'un vers l'autre d'un pas mal assuré. Ils ont soin cependant de n'en faire rien paraître ; car passer outre, retarder le pas, serait manifester de la crainte, montrer sa faiblesse. Quand ils se trouvent en présence, ils ont déjà cherché à lire mutuellement dans les yeux leur intention, ce qui s'agite dans leur pensée. En s'abordant, leur premier mot est un salut et leur premier mouvement, se toucher la main ; ceci fait, l'un d'eux prend la parole ; il dit qui il est, ce qu'il fait, d'où il vient, où il va, parle longuement de sa famille, de ses troupeaux, de sa commune, de sa tribu ; il se fait l'écho des nouvelles du jour et des espérances de demain. Il parle enfin le plus qu'il peut et cherche à renseigner de son mieux son interlocuteur. Celui-ci l'écoute sans l'interrompre, ce qui est en dehors des usages de nos assemblées parlementaires et de nos réunions publiques, où les interruptions font partie du programme et où, généralement, l'auditeur préfère les interruptions au discours de l'orateur.

L'Apharras écoute toujours en silence celui qui parle ; cependant, il souligne quelquefois les faits intéressants, les pass[illegible]

pathétiques, par de petits hum ! hum ! grognés très gentiment. Ces *hum* ! *hum* ! signifient : ce que vous dites me plaît ; c'est très intéressant, continuez ; je vous écoute.

Quand le discoureur n'a plus rien à conter, l'auditeur à son tour prend la parole et redit, en ce qui le concerne, ce qu'il vient d'entendre ; il parle de lui, de sa famille, de ses amis, de ses voisins, de ses troupeaux, etc. : l'autre, à son tour, écoute gravement, en silence, sans ouvrir une seule fois la bouche pour approuver ou faire une réflexion. Ce long palabre, ces mutuelles confidences font naître la confiance entre les deux voyageurs ; ils se rassurent réciproquement : ils se décident ensuite à se remettre en marche, et s'en vont chacun de leur côté, ou prennent le même chemin pour faire route ensemble.

J'ai raconté à des Danakils l'impression que m'avaient produite deux des leurs se rencontrant dans un lieu isolé. « C'est comme tu le dis que les choses se passent, m'ont-ils répondu, mais nous n'avons pas peur quand nous nous rencontrons. » Cependant, j'ai pu leur faire avouer que loin de leur tribu, dans les endroits déserts, ils préféraient ne rencontrer personne. Quand ils disent qu'ils n'ont pas peur, je mets en doute leur assertion : les peureux sont comme les ivrognes ou les femmes légères, ils n'avouent jamais leur faible ; on peut les prendre sur le fait, ils se défendent toujours et n'avouent jamais. Aussi les Apharras les moins courageux étaient dans ma pensée ceux qui disaient, en se redressant, nous n'avons pas peur.

Tirer au clair la pensée qui agite le cerveau de l'homme et les impressions qui lui font battre le cœur n'est pas chose facile en temps ordinaire ; s'il est méfiant, comme l'Apharras, on en retire souvent le contraire de ce qu'il pense ou de ce qu'il éprouve. A chaque question faite, un Apharras redoute sa réponse, il réfléchit avant de parler, quelquefois il y répond, bien souvent il l'élude. Si, ignorant l'idiome, on a recours à un interprète, celui-ci ne saisit pas toujours le sens exact de votre demande, ou donne un autre sens à la réponse qui vous est faite ; aussi ce qui vous est transmis, en passant par un intermédiaire, a deux chances sur trois d'être défiguré ; souvent même, pour vous plaire, on ajoute de son cru une petite interprétation.

Il est très difficile de faire parler un Danakil sur une chose qu'il veut garder secrète : il faut avant tout capter sa confiance, arriver à ce qu'il vous considère comme un parent ou un ami; ce qui ne l'empêchera pas de vous répondre, je ne sais pas, à de certaines questions qui lui sont connues.

La cavalerie de Saint-Georges, dont l'Angleterre se sert avec

tant d'habileté, pour faire parler un civilisé, n'arriverait pas à vaincre l'obstination des Danakils; elle aurait beau charger et recharger, ses efforts resteraient sans effet. Les Danakils recevraient gaiement et mitraille et obus et se réjouiraient intérieurement de la naïveté de leur agresseur.

Le Danakil ne voudrait pas mentir à celui qui l'interroge ; il lui répugne également de le tromper, aussi se trouve-t-il embarrassé quand il ne veut pas dévoiler sa pensée. Ses paroles sont alors incertaines et ses réponses vagues ; il est sur le qui-vive, il craint toujours d'en trop dire.

Je crois, que le beau sexe me pardonne ! Qu'il serait plus facile de faire taire une femme que de faire parler un Danakil.

Si l'on parvient à gagner leur confiance, le premier pas est fait ; mais on n'est qu'à la première étape des difficultés : l'homme à qui vous vous adressez est quelquefois rempli de bonne volonté et disposé à vous répondre avec sincérité ; mais habitué à des mœurs et coutumes différentes des nôtres, il a d'autres pensées et un autre jugement que nous sur bien des choses ; de plus, il se laisse vivre sans analyser ses sensations et ses pensées; aussi lui arrive-t-il souvent de ne rien comprendre à la question qu'on lui fait sur certains sujets ; il faut alors, pour en obtenir une réponse, lui ouvrir les yeux, éveiller son esprit sur les choses auxquelles il n'avait pas pensé, et surtout user de beaucoup de persévérance et de patience pour découvrir en lui des pensées et des sentiments dont il ne s'était pas rendu compte. Ce qui est en dehors de l'instinct naturel et de leurs mœurs et coutumes, ils ne le comprennent pas, c'est du nouveau pour eux ; quand je leur faisais de ces questions, ils paraissaient ennuyés de ne pas comprendre ; ils faisaient un grand effort, concentraient leurs pensées, puis au bout d'un instant, n'ayant rien entrevu, ils pensaient à autre chose. Quelquefois ils ne veulent pas répondre à la question qui leur est faite ; alors, ainsi que je viens de le dire, ils gardent le silence, font les ignorants ou se dérobent par la tangente, ne voulant ni mentir, ni dire la vérité ; en ce qui touche la guerre, ils me brodaient d'astucieuses réponses, et ne me révélaient rien.

Sur beaucoup de sujets, leur intelligence paraît moins avancée que celle d'un enfant ; si on demandait à ce jeune écolier pourquoi il préfère le jeu à l'école, il répondrait : « c'est que le jeu m'amuse et que l'école m'ennuie. » Un Danakil n'aurait pas assez de présence d'esprit pour faire cette réponse : le pourquoi des choses ne le préoccupe pas, ce qui arrive devait arriver ; cette pensée le dispense d'en rechercher les causes.

Quand on se trouve aux prises avec ces difficultés plusieurs

années consécutives, on se demande comment un homme, quelle que soit l'étendue de son intelligence, peut saisir, en passant, les mœurs et habitudes d'un pays où tout lui est inconnu ; il lui est impossible de prendre autre chose que ce qu'il peut attraper à vol d'oiseau : cependant, cela lui suffit bien souvent, pour broder sur les mœurs et coutumes d'un pays des histoires plus ou moins incroyables, amusantes et aussi véridiques que les contes de fées et des mille et une nuits : mais ! puisqu'il est passé là, il a vu le pays, il doit savoir ce qui s'y passe, s'écrie le bon gogo ! Il s'écrie encore, lorsqu'il l'écoute parler dans une réunion ou qu'il le voit passer sur le boulevard, la boutonnière ornée d'une récompense honorifique : *c'est Lui* ! C'est lui, le public le gobe, l'un est heureux, les autres satisfaits. J'admire de l'un cette puissance de savoir-faire, mais je refuse mon admiration à ceux qui s'y laissent prendre.

En lisant les récits de voyage d'un explorateur, l'esprit s'attache à ses pas ; il traverse avec lui les monts, les coteaux, les glaciers et les rivières ; il partage sa vie, ses émotions ; il se trouve, comme lui, en sueur ou trempé par la pluie ; il voit, comme on n'en a jamais vu, des hommes, des femmes, des animaux, des plantes ; il rit des burlesques aventures et tremble en face des dangers. Si les chaussures usées, les cailloux de la route meurtrissent les pieds du voyageur, on souffre à chaque pas qu'il fait de ce qu'il a souffert ; et si, arrivé près d'un ruisseau, il y plonge ses pieds endoloris, on éprouve moralement une incroyable sensation de bien-être. Si, ayant vu de loin se dresser le sommet d'une montagne, il dit que le pays est montagneux, l'esprit, pour établir une comparaison, se transporte en Suisse ; s'il entend les plaintes d'un mari trompé, et raconte, de ce fait, que toutes les femmes sont aussi avenantes que faciles et légères, le lecteur éprouve le regret de ne pouvoir aller en villégiature dans un pays aussi hospitalier.

Les explorateurs apprécient quelquefois la vertu des femmes à la longueur de leurs vêtements et l'honorabilité des hommes à la souplesse de leur intelligence. Ils désignent par le mot sauvages les femmes court vêtues et les hommes qui préfèrent vivre en liberté que de se plier aux exigences d'une civilisation raffinée. Pour tirer ces sauvages de leur ignorance, ils prêchent une croisade ; ils ne voient pas de plus grands services à leur rendre que de les civiliser. A leur appel, tous les bienfaiteurs de l'humanité, dressent l'oreille ; on se concerte et, pour civiliser ces pauvres ignorants, on s'empresse de leur envoyer des canons à poudre, des canons de l'église, des canons d'alcool. Quand les premiers ont

détruit la moitié de la population, et que les deux autres ont abruti l'autre moitié, la civilisation a accompli son œuvre. Quelle bizarre chose, la morale des nations !

Sont-ils bien inspirés les apôtres, les colporteurs de la civilisation, lorsque ayant vu dans un pays se commettre un assassinat, ils colportent que tous les habitants sont des assassins ? Sont-ils bien inspirés, quand ayant essuyé les refus d'une femme ils racontent, pour embaumer leur amour-propre froissé, que toutes les femmes se prostituent ? Sont-ils bien inspirés lorsqu'ils cornent partout qu'ils ont été injuriés, battus, volés, ou simplement mal reçus, quand on n'a pas jeté de fleurs sur leur passage. Mais, dans tous les pays du monde cela pouvait leur arriver ! N'y a-t-il pas partout des hommes grossiers, de mauvais coucheurs, des gens toujours prêts à vous chercher querelle, à vous assassiner, des voleurs plus ou moins habiles, et des femmes prévenantes. Il est bien inutile de quitter son pays pour trouver de ces déchets sociaux ; pourquoi s'absenter? on les a sous la main et, bien souvent, on en est la victime sans sortir de sa demeure.

Mettre à l'avoir de tout un peuple des actes isolés est un moyen infaillible pour s'attirer la haine de chaque individu en particulier et de la masse en général. Si l'on ne cueille pas soi-même les fruits de ses téméraires paroles, de ses assertions inconsidérées, celui qui vient après vous en fait la récolte.

Il nous est difficile, malgré notre instruction, de distinguer un nègre d'un autre nègre. Les noirs éprouvent la même difficulté pour distinguer un blanc d'un autre blanc ; à leurs yeux tous les blancs sont indiscutablement des blancs, et ils passent à l'actif de tous les hommes blancs les désagréments qu'ils ont supportés de l'un d'eux.

On a dit : les Apharras n'ont aucun sens moral, ils n'ont ni pudeur ni retenue, ils s'accouplent en plein air comme des chiens. Confiant dans ces paroles, un voyageur d'une vingtaine d'années débarque en pays apharras, accoste gaillardement une femme et se fait clouer dans la poitrine le poignard ou la lance d'un mari, d'un père ou d'un frère. Avant de juger de la vertu des femmes on devrait au moins, par quelques tentatives, appuyer son jugement et ne pas laisser à d'autres cette éventualité ; mais c'est partout la même grandeur d'âme, quand il y a du danger à courir on préfère en envoyer un autre à sa place.

L'espèce humaine est représentée sur terre par beaucoup moins d'individus que ne le sont beaucoup d'autres espèces animales et végétales, mais en revanche son aire de dispersion est de beaucoup la plus étendue. Partout où apparaît sous un rayon de

soleil et une motte de terre, on est à peu près sûr d'y rencontrer l'homme ; il vit au milieu des glaces ou sur des terres couvertes de neiges, il abonde sur le sol fertile des climats tempérés, il brave à l'équateur les rayons du soleil ; il est enfin, de tous les êtres, le plus souple, le plus malléable et le plus facile à s'acclimater ; il se plie à tous les climats, à tous les sols, et il sait en tirer des moyens d'existence ; seulement, il est obligé, pour s'adapter aux variations de la température et à la fécondité du sol, de se créer des mœurs et des coutumes suivant les climats et les localités. Il subit malgré lui les modifications que lui impose le milieu où il vit ; la chaleur l'amollit, le froid l'endort, la variabilité de la température lui fouette le sang ; il vit au jour le jour dans un milieu aride, il pense à l'avenir dans un milieu fertile ; l'influence du milieu l'entraîne malgré lui à des modifications corporelles, morales et sociales. Dans un milieu fertile, la lutte pour la vie demande peu d'efforts ; dans un milieu stérile, il faut, pour cette lutte, plus de force vitale. Corporellement, l'homme n'est pas le plus robuste des êtres, mais il est le plus vivace.

Si, dans les plaines arides où vivent les pasteurs nomades, venait se fixer un peuple au sang vicié par les microbes de la civilisation, il disparaîtrait avant d'avoir atteint sa troisième génération. Il lui faudrait, pour s'adapter à ce nouveau genre d'existence, avoir longtemps recours à des produits de toute nature, tirés des contrées fertiles. De ce peuple émigré, les plus robustes résisteraient sans doute et pourraient, à la longue, former une population capable de supporter les privations de la vie nomade, mais leur genre de vie serait complètement changé ; ils auraient contracté d'autres mœurs et coutumes. Si l'on imposait à tous les habitants du globe la même morale et les mêmes coutumes, ce serait un moyen infaillible pour arriver plus rapidement à la dégénérescence et à la décroissance de l'espèce humaine.

CHAPITRE XIII

Les Apharras comme Ouvriers. — Esquisse de la Campagne d'Obock

Le Danakil a cela de commun avec la majorité des représentants de l'espèce humaine, il préfère une occupation agréable à un travail pénible. Il est obligé, sur le sol aride de son ingrat pays, de promener sa misérable existence, aucun travail fructueux ne pouvant lui procurer un peu de bien-être. S'il ne fait rien c'est qu'il n'a rien à faire ; il pourrait certainement prendre à sa charge les pénibles travaux qu'il impose à sa femme, mais il est soldat, il est le défenseur et le soutien de la famille, celle-ci doit travailler et le nourrir. Pour qu'il se décide à se mettre au travail, il lui faut déployer une grande énergie : rien n'est plus difficile et à la fois plus méritant que de vaincre sa paresse, et rien n'est plus pénible à un paresseux que de se décider à se mettre au travail ; rien au contraire n'est plus facile à un homme laborieux que de devenir oisif ; il en use même souvent par une retraite anticipée.

Le Danakil ne travaille pas, mais il n'est pas l'ennemi du travail. Il s'y soumet à l'occasion, obéit sans murmurer, travaille sans enthousiasme et ne regimbe pas lorsqu'il se trouve en face d'une tâche ennuyeuse ou pénible.

Sans s'être laissé séduire par la beauté de notre civilisation et les qualités de notre administration, si enviée en Europe, le Danakil a fini par se persuader que notre présence ne mettait pas sa vie en danger ; un peu rassuré, il est devenu plus sociable, tout en restant prudent, réservé et taciturne ; il n'a pas encore su chasser de sa pensée que nous n'ayons comme lui le désir de tuer : mais cette pensée chimérique s'efface rapidement, quand il se trouve quelques jours en relations suivies avec nous et la crainte d'être tué et le désir de tuer ne le tourmentent plus alors.

Je ne sais par quel courant d'idées je suis arrivé à voir de grands penseurs, de grands politiques, dans les hommes qui leur ont inspiré l'inexorable haine qu'ils vouent aux étrangers. Si on ne les avait pas fanatisés pour arriver à leur interdire de pacifiques relations avec les autres peuples, ces malheureux auraient contracté des habitudes qu'il leur serait matériellement impossible de satisfaire. Si quelqu'un eût introduit dans leur pays le jus de la treille et la farine de froment, comment ces pasteurs, après en avoir pris goût, auraient-ils pu le satisfaire? C'eût été à la fois, leur infliger un supplice et commettre une mauvaise action.

Les habitants de ces contrées contractent rapidement nos vices et nos défauts, sans acquérir aucune de nos vertus et de nos qualités. Leur inculquer nos principes civilisateurs serait vouloir faire d'insatiables vicieux, de véritables sauvages de ces enfants de la nature.

Le sol de leur pays, rebelle à la culture, ne peut fournir à ses habitants aucune plante alimentaire ; il renferme peut-être dans son sein, de grandes richesses minières, mais ce n'est pas ceux qu'il nourrit à peine qui sauraient et pourraient en tirer profit. Si dans le cours de mes voyages, j'avais découvert le gisement d'un de ces trésors, j'aurais fermé les yeux et gardé pour toujours un obstiné silence ; la soif de l'or s'étanche trop souvent avec du sang ! Pour s'emparer des mines d'un pays, on tue, on disperse et on tient ceux qui restent dans l'esclavage.

J'espère bien quitter pour toujours mes semblables sans avoir été la cause directe ou indirecte de ces honteuses exterminations. Qu'on aide les gens à vivre en leur procurant du travail, rien de mieux ; mais qu'on ne les tue pas après les avoir dépouillés de leur bien.

A la Factorerie, on engageait des Danakils pour travailler à la journée. Le matin, ils arrivaient en nombre, s'alignaient à la file, comme des soldats en rang, et attendaient, assis sur leurs talons, qu'on vînt les embaucher. Mon regretté ami H. Imoucha désignait du doigt ceux qui lui paraissaient les plus aptes à faire la besogne du jour. Les désignés sortaient des rangs et, le choix terminé, ils se rendaient au travail ; les refusés regagnaient tranquillement leur demeure.

Pas un mot, pas un geste, rien, absolument rien, ne troublait ces matinales revues ; sur le visage des acceptés, on ne voyait s'épanouir aucune marque de satisfaction et, sur celui des refusés aucune altération des traits ne reflétait de la déception ; refusés et acceptés trouvaient la chose naturelle et tout se passait paisiblement. Le loustic, cette incarnation des peuples brillants d'esprit

et riches d'instruction, n'a pas encore trouvé chez les Apharras un milieu favorable à son épanouissement. Ces pauvres nomades, nature primitive, ont encore la simplicité de respecter leurs semblables et de vouloir être respectés ; ils ne semblent pas émus par les coups de la fortune, ni accablés par ceux de l'adversité ; intérieurement, ils n'y sont point insensibles, mais par aucun signe extérieur ils ne manifestent ce qu'ils éprouvent. Malheureux, ils restent malheureux sans chercher à se faire plaindre ; heureux, ils jouissent de leur bonheur sans accabler leurs voisins de leur jubilation.

Le Danakil surveillé remplit son engagement : il travaille et à la fin de la journée il compte sur la rémunération promise. Il est persuadé d'avoir loyalement rempli sa tâche ; il ne saurait admettre qu'on ne remplît pas à son égard toutes les conditions convenues. Par exemple, je ne sais pas ce qu'il pense lorsque, comme un grand enfant, il quitte sournoisement le travail pour aller faire l'école buissonnière. S'il n'a pas trouvé d'occupation, il va se reposer sans envier le sort et encore moins la paye de celui qui travaille. Il ne voit qu'une chose : c'est qu'en se fatiguant à la besogne, il en trouve la récompense dans le salaire qui lui est alloué. Ceux qui n'étaient requis pour aucune corvée s'en allaient palabrer ou se coucher à l'ombre de leur paillote ; le repos qu'ils prenaient leur était aussi agréable qu'un salaire reçu après une longue journée de fatigue ; tous se trouvaient heureux et satisfaits, les uns de s'être reposés, les autres du produit de leur travail. Cela se comprend, ces primitifs n'ont encore reçu aucune culture intellectuelle et, il faut un peuple, arrivé à un très haut degré d'intelligence, pour que la moitié de la nation se fasse héberger par l'autre. En France, où le développement intellectuel est actuellement au superlatif ; le travailleur manuel a les corps de trois intellectuels à nourrir et, quelquefois davantage : le sien d'abord et celui de deux de ses compatriotes qui prennent, en rêvant ou sans rêver, une consommation aux frais de son labeur et de sa fatigue.

Les Somalis, proches voisins des Danakils, traités même sévèrement, mais avec justice, ont pour leur maître un attachement filial, des sentiments dévoués et affectueux, ce qui ne les empêche pas de travailler le moins possible et de profiter de la moindre occasion pour aller se distraire. Les Danakils sont moins démonstratifs, je les crois cependant animés des mêmes sentiments. Les uns et les autres sont comme de grands enfants, ils aiment ceux qui les nourrisssent ou leur en procurent les moyens ; mais ils profitent, c'est naturel chez eux ! d'un manque de surveillance pour abandonner leurs travaux et aller s'amuser.

A mon premier voyage, je débarque à Aden. Quelques jours après, je m'embarque pour me rendre à Obock sur un minuscule bateau à vapeur, faisant entre ces deux localités un service régulier pour le transport de dépêches.

Le constructeur de ce petit navire avait dû pressentir les sous-marins, car son bateau était une première ébauche de ces bateaux-plongeurs : à mer calme il se maintenait sur l'eau, et à mer agitée il passait sous les vagues. C'était le bon moment de rester sur le pont pour se procurer une ou deux heures, et même davantage, de douches successives. Voulant m'éviter le désagrément de ces avalanches humides le capitaine Robert, commandant du bateau, m'avait cédé sa cabine, au-dessus de laquelle ce marin sans peur et sans reproche tenait d'une main ferme la barre du gouvernail, alors qu'au-dessous du pont le chauffeur, alimentant le feu, faisait marcher la machine ; tout était pour le mieux, les vagues passaient autour de ma chambrette, glissaient sur le pont au-dessus de la tête du chauffeur et au-dessous des pieds du commandant. On pouvait rester ainsi vingt-quatre heures ; mais arrivé à destination, on était heureux de pouvoir sortir de sa prison, de revoir la lumière et surtout, de se remplir l'estomac.

Pendant ces pénibles traversées, le capitaine Robert, marin au cœur solide et aux muscles d'acier, maintenait de la main son navire, aussi naturellement qu'une mère son enfant ; je n'ai jamais su, pendant la tempête, si c'était lui ou le bateau qui nous portait, je crois que c'était lui et que le bateau serait allé au fond de la mer s'il ne l'avait retenu. L'exercice qu'il prenait pendant ces traversées lui fortifiait les muscles et lui ouvrait un appétit d'enfer ; il restait stoïquement à son poste, mais les cris de son estomac le faisaient rêver aux produits de la terre. Aussi, arrivé au port, l'ancre à peine jetée, il mettait deux hommes au travail, bâclait ses affaires, prenait son fusil et allait sur le plateau voisin courir après les lièvres et les gazelles. Faire courir son bateau d'Aden à Obock et d'Obock à Aden était pour lui un devoir sacré; courir après les lièvres et les gazelles était sa passion. Le capitaine Robert remplissait son devoir en conscience, chassait avec ardeur et restait en tout temps le plus droit et le meilleur des hommes.

A Obock, il employait deux Danakils pour monter et ranger à bord sa provision de charbon ; quand il leur avait tracé la besogne et fait ses recommandations, il partait pour la chasse. Ces deux journaliers s'aperçurent rapidement de sa passion et de ses longues absences et, comme de fins matois, ils se disaient, en voyant le capitaine prendre son fusil et monter dans sa barque : « le voilà parti, nous ne le verrons pas de sitôt. » il leur vint

naturellement à la pensée de profiter de son absence ; aussi, à peine le capitaine avait-il gagné la plaine, que mes deux gaillards se jetaient à la mer, arrivaient au rivage et allaient faire l'école buissonnière ; puis, avant le retour de leur chef, ils regagnaient le bord par le même chemin et se mettaient au travail sans se douter,ces grands enfants, que le peu de besogne faite était un incontestable témoin de leur absence ou de leur paresse.

« Que diable peuvent-ils faire quand je ne suis pas là? se dit le capitaine! il faut que j'en aie le cœur net. » Le lendemain, sans rien changer à ses habitudes, il prend son fusil, prépare son canot, fait à ses hommes, travaillant dans la cale, ses recommandations, descend dans son canot et se met à ramer ; mais au lieu d'aller à terre, il fait le tour de son bateau, s'en approche, amarre sa barque du côté opposé au rivage, remonte à bord, gagne sans bruit sa cabine, fait le guet et attend.

Lorsque les Danakils eurent jugé, par le temps écoulé, que le capitaine devait être déjà loin, ils montèrent sur le pont, explorèrent du regard la mer du côté du rivage et, ne voyant personne, ils piquèrent aussitôt une tête dans l'eau, apparurent à la surface à vingt mètres du bateau, et se mirent à nager avec vigueur. Au même instant, une double détonation se fait entendre et une pluie de plomb tombe auprès d'eux ; instinctivement ils plongent et s'éloignent au plus vite, en nageant entre deux eaux.

Quelques heures après cette équipée, le capitaine, se trouvant à Obock, vit l'un de ses fuyards entrer au poste de police ; il le suit sans rien dire, se place sans être vu derrière lui et écoute la plainte qu'il portait contre lui. « Ah ! tu te plains, dit tout à coup le capitaine, tiens voilà pour ta plainte et t'apprendre à quitter mon bord sans ma permission » ; et sur la tête et le bas des reins du pauvre diable les coups de poing et de pied pleuvaient. Le Danakil à cette apostrophe oublie sa plainte et, sans attendre le reste, s'enfuit à toutes jambes, accompagné de quelques derniers horions. Quand il fut hors d'atteinte, le capitaine lui lança ces paroles : « Je te paie pour travailler, tu as profité de mon absence pour ne rien faire et tu viens te plaindre ! Si jamais je te rencontre à Obock, je te casse les reins ; » et, d'un geste expressif, il appuya ces dernières paroles. Le battu, en courant, s'enfuit dans la campagne et depuis ce moment on ne le revit plus.

La raison du plus fort étant considérée comme la meilleure, le malheureux battu n'a pas trouvé, j'en suis certain, un seul de ses compatriotes pour déplorer sa mésaventure; il est même très probable qu'il n'en a soufflé mot.

Sans avoir les biceps aussi vigoureux que ceux du capitaine,

on peut franchir les limites que la crainte, la peur, la frousse, qu'on lui donne le nom que l'on voudra, a assignées aux habitants d'Obock. Il est peut-être imprudent de franchir ces limites ! mais, pour connaître les mœurs et les habitudes des Danakils, il faut voir dans ses campements cette population de nomades, ne se fixant jamais, que provisoirement, dans une localité. Sauf quelques villes comme Aoussa, Gombad, Rheita, Assab, Tadjourah, Obock, il n'existe dans tout l'Apharras que des villages ambulants.

Dans chaque ville est un grand chef gouvernant une province ou un simple district. Obock, cette brillante capitale de notre colonie, n'a cependant aucun dignitaire danakil ; sa création par les Français est trop récente, et cette localité était redoutée de ces nomades ; jamais, avant notre occupation, ils n'auraient eu le courage de s'y fixer. Obock était la propriété du diable; avec terreur, on respectait son domaine. Personne n'a pu me dire à quelle époque le diable en avait pris possession; mais on savait qu'il était là, on l'avait vu ; pas un Danakil n'aurait été assez téméraire pour y mener paître son troupeau. Heureusement notre arrivée a mis en fuite ce terrible ennemi des hommes et des bestiaux ; il est parti sans faire d'observation ; il nous a laissé le champ libre et nous l'avons occupé. Les Danakils, sans être rassurés par son départ et par notre arrivée, nous ont cependant jugés moins redoutables que notre prédécesseur; aussi, très peu de temps après notre installation, n'ont-ils pas craint de venir à Obock et de construire des paillotes à côté des demeures européennes. Cependant, au début, nos quelques colons et les dignes représentants de la France préféraient les savoir à distance. Les Danakils redoutaient le diable, et nous, nous redoutions les Danakils: personne, sans être armé, ne se serait éloigné de la ville à plus d'une portée de fusil. Au lieu d'aller dans la campagne respirer le grand air, on respirait la brise sur le bord de la mer.

Avait-on tort, avait-on raison? Chacun de nous est, ici-bas, le juge de ses actes. Je crois qu'on eût pu sans danger se promener dans la campagne,en évitant de froisser les habitants et en s'abstenant de leur réclamer quoi que ce soit, surtout de la nourriture. Ils n'ont pas mauvais cœur, mais une bouche à nourrir est, pour ces estomacs affamés, un surcroît de privations. La faim a toujours été une mauvaise conseillère, elle pousse les civilisés comme les sauvages à des actes inhumains.

Dans tous les pays du monde, le meilleur sauf-conduit est de donner et ne rien demander. On peut, par ce moyen, se promener aux environs d'Obock sur les plateaux rocailleux sillonnés de ravins aux bords abruptes ou aux pentes plus ou moins rapides.

C'est par les éboulis et par l'effritement produit par le concours des eaux et de la chaleur, que ces bords se sont adoucis à la longue; ils ne sont pas partout accessibles, mais partout ils paraissent déchirés et hérissés, de distance en distance, de disgracieux buissons, d'arbustes bizarres et de quelques arbres sans majesté.

Dans ces rocailles, où les rayons du soleil absorbent continuellement l'humidité, les plantes, ne recevant de l'eau qu'une ou deux fois par an, se cramponnent comme des désespérées aux fissures des rochers, aux anfractuosités du roc et aux dépressions du sol. Les cavités et les bas-fonds où les eaux pluviales entraînent un peu de terre végétale sont autant, je ne dirai pas de pots à fleurs, mais de pots agrestes où poussent des plantes rachitiques. Dans ces endroits et même ailleurs un peu partout, tout pousse et reverdit quand la pluie tombe ; très peu de temps après, tout s'étiole, se dépouille et en partie succombe, épuisé par l'inexorable sécheresse.

Lorsque sur ces plateaux la verdure apparaît, le Danakil accourt avec ses troupeaux ; il construit sa paillote et reste là campé pour quelques mois. Comme les troupeaux sont nombreux, de grand appétit et très actifs à la besogne, l'herbe est bientôt broutée, les arbres effeuillés et leurs rameaux rongés; il ne reste plus rien, tout est mangé ou sur le point de l'être. Le Danakil anxieux ne peut plus prolonger son séjour sur ce sol dénudé ; il cherche, il voit, pressent ou apprend je ne sais comment, que là bas, à dix, vingt, trente ou cinquante kilomètres, la pluie a arrosé le sol. Il y court au plus vite, car là-bas c'est la vie, et ici c'est la mort.

Les Danakils partis, le désert étale sur les plateaux abandonnés le majestueux silence de son imposante et vaste solitude. Le hardi voyageur, en parcourant ces plaines, ne trouve plus alors, disséminées et assez distantes, que les traces à demi effacées de petits campements et, par endroits, quelques tombes groupées: ici on a vécu, maintenant rien n'y vit.

Dans ces cimetières, on réunit les morts de la tribu ou des communes qui font paître leurs troupeaux dans le voisinage ; c'est presque toujours au cimetière le plus proche qu'on transporte ses morts. Chaque famille préfère cependant enterrer les siens les uns auprès des autres dans le même cimetière ; aussi, toutes les fois qu'on le peut, on ne manque jamais de se donner cette pieuse satisfaction, mais ces nomades en sont souvent privés par leur éloignement.

A la vue de ces tombes portant encore l'empreinte de soins touchants et d'attentions délicates, le voyageur dit, [illegible]

sa pensée : « le peuple qui entoure ses tombes d'une telle sollicitude a dans le cœur, profondément gravé, le souvenir et le respect des morts ».

Les monuments funèbres portent l'empreinte des pensées, des souvenirs, des sentiments ; on peut y lire à livre ouvert l'histoire morale d'une population, alors que dans les séduisants récits d'auteurs trop crédules ou faciles à tromper, on ne trouve autre chose que les vaporeux produits de l'imagination. Parler sans savoir, c'est parler en aveugle ; croire ce que l'on dit, c'est éteindre le flambeau de son intelligence, se barrer le chemin de toute initiative, de toute découverte ; voir par les yeux d'un autre, c'est se placer un bandeau sur la vue. Comme la pensée réceptrice est rarement, exceptionnellement même, en harmonie avec celle de l'expéditeur, il suffit à la première d'arroser la seconde d'un peu d'imagination, pour en faire germer des monstruosités, agrémentées, pour en masquer l'énormité et la difformité, de fleurettes littéraires, d'explications, de considérations d'interprétations. De ce qu'il a entendu dire, un auteur trop crédule se fait une inébranlable conviction ; il n'en démord plus, il est persuadé, il veut persuader son lecteur, et celui-ci, arrivé à la fin du volume, le ferme, satisfait : il en a lu pour son argent.

Si, dans ce voyage, j'ai pris le lecteur pour compagnon de route, c'est pour lui faire voir ce que j'ai vu et ce que tout le monde peut voir. On peut mettre avec moi le pied sur le sol brûlant de ces arides et rocailleux plateaux : on peut voir se dérouler sous ses yeux leur vaste et austère étendue, leur désolation, leur tristesse. Nous nous sommes arrêtés un instant auprès d'un cimetière où, dans le silence du lieu, reposent des morts regrettés, et il nous est resté dans la pensée que la population, errant dans ce désert, a dans toute leur fraîcheur de nobles sentiments et beaucoup d'autres, en harmonie avec cet attristant milieu. Nous avons vu cela, vous pourrez le revoir ; les idées changent rapidement, les choses ne changent pas si vite, on peut les voir et les revoir longtemps.

Quoi qu'on en ait dit et écrit, ces nomades ne sont ni chiens, ni loups, ni tigres, ni cochons : regardez leur conformation, cherchez à lire dans leur cœur et leur pensée, et vous direz après un instant de réflexion : « Si ces hommes avaient la peau blanche, il serait difficile de ne pas les confondre avec les Européens » ; ils prouvent bien, du reste, qu'ils font partie de l'espèce humaine et qu'ils en ont l'intelligence, puisqu'ils voient un ennemi dans la personne d'un étranger. Ces soi-disant animaux, ces prétendus sauvages, sont assez clairvoyants et ont assez de jugement pour

savoir qu'on ne va pas sans but dans un pays si pauvre, et que la tranquillité de leur existence dépend de leur complet isolement.

Ce n'est certainement pas avec plaisir qu'ils nous voient à Obock occuper un coin de leur territoire ; mais leur ayant laissé l'entière liberté de leurs pâturages, ils ont fini par ne plus voir en nous de dangereux ennemis. L'on peut donc s'avancer actuellement à quelques kilomètres dans l'intérieur du pays avec chance d'en revenir. Ils se sont amadoués ; le soleil seul, ce sans pitié, est resté insensible, majestueux et brillant ; chaque jour, il se lève et poursuit sa course vibrante de lumière, terrible de chaleur ; chaque jour, de ses brûlants baisers, il embrase le sol, soutire aux végétaux leur sève et force les animaux à fuir ou à se terrer. Il fait la solitude en passant fièrement sur ces plateaux arides.

Le kamsim, pendant quarante jours, vient encore ajouter à cette chaleur insupportable les désastreux effets de son souffle brûlant. Le soleil surchauffe l'air, le kamsim le rend irrespirable ; pour n'être pas étouffé par cet air brûlant chargé de sable, l'homme s'enferme dans un appartement hermétiquement clos et l'animal se terre.

Dans cet état de souffrance où se trouve la nature, les jours se passent, les mois se succèdent, enfin dans le ciel apparaît un nuage qui masque le soleil de son humide voile ; tout à coup il se rompt, la pluie tombe à flots ; la terre, depuis longtemps altérée, ne peut tout absorber ; l'eau de toute part coule, se précipite, creuse le sol et s'engouffre dans les ravins,laissant sur son passage des arbres, et des arbustes, déracinés, couchés, traînés et dispersés, la tête meurtrie par le soleil et les pieds dévastés par l'eau.

C'est fini, le nuage a disparu, le soleil reparaît, la nature se réveille, la vie renaît. Les graines germent, les racines se gorgent, les rameaux s'étendent et se couvrent de bourgeons et de feuilles, des tapis de verdure s'étalent sur le sol,la nature a repris sa parure printanière, une parure de pauvre faite de pièces et de morceaux qu'appauvrissent encore de nombreuses et vastes déchirures. Les insectes rampants et voltigeants apparaissent, les fleurs vont s'épanouir ; le mammifère arrive au pas de course, l'oiseau à tire-d'aile, et l'homme enfin, suivi d'innombrables troupeaux, vient à son tour prendre possession de cette localité régénérée : il construit ses paillotes par groupes et forme des villages ; ce coin de terre, désert il y a quelques jours, est maintenant peuplé ; on y voit dispersés, sur le coin des coteaux, de petits villages, et dans les ravins paître les troupeaux,mais c'est en vain que l'œil y chercherait nos vertes prairies, nos coteaux boisés et nos champs cultivés ; rien ne rappelle ici la luxueuse et féconde parure de nos pays fertiles.

La paillote du Danakil, toute petite coupole, repose sur le sol, comme un nid renversé : sa hauteur, à peu près égale au diamètre de sa base, atteint rarement deux mètres. Dans la plupart, un homme de haute taille ne pourrait tenir debout sans se courber ; grands ou petits y sont obligés pour en franchir la porte, impossible de passer sans faire prendre à son épine dorsale une direction horizontale.

La construction des paillotes fait partie du ménage, du moins je le suppose, car c'est toujours des femmes que j'ai vues à ce travail. Les hommes m'ont cependant affirmé qu'ils construisaient eux-mêmes leur paillote; c'est possible ! En cas de force majeure, ils ne peuvent guère s'en dispenser et quand ils n'ont à courir après aucune distraction, il serait bien étonnant qu'ils n'y prêtassent la main. Les citadins se chargent même de faire eux seuls toute la besogne, et ne sont pas considérés, pour cela, comme meilleurs maris. En résumé, l'homme se dispense de ce travail, et de tous les autres, toutes les fois qu'il le peut. Dans les villes où les paillotes sont plus vastes et la force de la femme insuffisante pour en placer les matériaux, ce sont les hommes qui se chargent de leur construction. Ils m'ont même paru s'appliquer à bien faire et mettre à ce travail de l'activité et un certain amour-propre. En Apharras, comme partout du reste, l'activité de l'homme m'a semblé beaucoup plus sérieuse à la ville qu'à la campagne.

Toutes leurs habitations sont faites de rames et de ramées ; avant de les construire, on en trace d'abord le contour, et sur ce tracé on plante perpendiculairement dans le sol la grosse extrémité des branches les plus fortes, les plus longues et les plus flexibles. Lorsque ces rames, distantes les unes des autres de dix à vingt centimètres, sont solidement fixées, on plie en arc leur extrémité, qu'on entre-croise et qu'on lie ensemble pour les maintenir dans cette position arquée : l'on obtient ainsi la voûte de ces petits édifices. La charpente ou plutôt la carcasse terminée, on n'a plus qu'à en boucher les intervalles en entre-croisant des branches plus petites et à couvrir le faîte avec des feuillages, des herbes, des nattes, ou tout autre tissu hors d'usage.

Pendant la construction de ces cases, on a le soin de ménager une ouverture qui sert à la fois de porte et de croisée ; cette ouverture, dans les paillotes de la campagne, est juste suffisante pour le passage d'un homme le dos baissé, elle est au contraire, dans les paillotes des villes, assez large et assez haute pour qu'un homme puisse facilement passer debout. Les plus luxueuses de ces paillotes ne peuvent se comparer qu'aux plus humbles chaumières de notre pays, n'ayant, ce qui est exceptionnel, aucune

autre ouverture qu'une porte, ne laissant pénétrer dans l'intérieur qu'une quantité insuffisante d'air et de lumière. L'ouverture des paillotes est, à la campagne, cintrée en haut en style roman, à la ville elle a la forme de nos portes ordinaires. On se sert à la campagne, pour en clore l'ouverture, d'une natte, d'une peau, ou d'un morceau d'étoffe attaché à l'une des parties latérales ou dans le haut ; à la ville, c'est un clissage sur un châssis, attaché d'un côté à l'un des montants de l'ouverture, attache qui lui permet de tourner comme une porte sur ses gonds. Pour empêcher l'eau, au moment des averses, de pénétrer dans l'intérieur et les animaux de s'introduire, on adosse autour de la base des paillotes un gros bourrelet de terre et de rocaille que l'on recouvre de branchages hérissés de longues épines. Cette armature, comme des chevaux de frises autour d'une forteresse, tient en respect les animaux nocturnes, ce qui évite à l'habitant la désagréable surprise d'être réveillé en sursaut par les indiscrètes visites de ces rôdeurs.

Dans les quartiers excentriques de Paris, on voit encore au fond d'une ruelle ou dans un terrain vague des demeurs analogues à celles des Apharras ; elles en diffèrent un peu par la forme et les matériaux employés mais, par contraste, leur aspect dans cette luxueuse et grande ville paraît plus misérable et plus attristant. Ce contraste n'existe pas en Apharras, où tout parait uniformément pauvre.

Si vous m'avez suivi dans mes précédentes excursions, vous avez dû voir, en jetant un coup d'œil dans l'intérieur de ces paillotes, que le mobilier ne sortait pas d'une fabrique du faubourg Saint-Antoine, et que ce n'était ni de Limoges ni de Rouen que venait la vaisselle. Tous les vases de provenance étrangère que vous avez pu voir ont, du reste, subi tant de chocs et de frottements qu'ils ont perdu leur cachet d'origine. Cependant la forme, et la matière de quelques-uns, l'odeur des autres permet sans hésitation d'en reconnaître la provenance. Parmi ces derniers se trouvent en première ligne les bidons à pétrole, ces grands cubes de fer-blanc sont pour les Danakils des récipients très recherchés. Ils avaient du reste, pour se faire accepter de ces pauvres nomades, toutes les conditions requises : légèreté, capacité et bon marché. On emploie ces boîtes à différents usages ; c'est surtout pour charroyer de l'eau et en avoir chez soi en réserve qu'elles leur sont utiles. Elles doivent faire prime, car je suis convaincu qu'aucun d'eux ne changerait sa vieille boîte à pétrole toute bossuée et rouillée pour le plus beau vase de Sèvres ou une coupe émail sur monture d'or. Je devrais dire *en or* selon l'usage, mais selon la logique je trouve qu'il faut avoir des yeux de verre pour voir une montre en or, des

couverts d'argent, une monture en bronze et un cheval de bronze. L'esprit français s'attarde avec plaisir à ces vétilleries, à ces petits casse-cous de la langue, qui se discutent avec un grand sérieux. Il change des *de* en *en* et croit avoir fait une grande découverte. Je ne veux pas descendre avec lui dans l'arène; il est armé d'un sabre *en* or d'une latte *en* fer et je n'ai qu'une épée de bois à lui opposer.

Ce n'est pas avec un œil artificiel ni un lorgnon sur l'intellect que nous avons vu dans l'intérieur des paillotes un petit terre-plein formé de petits graviers et de sable fin. Il occupait à droite à peu près le quart de ce petit réduit. Comme il est adossé au treillage de l'enceinte, il est, en demi-lune, plus large au milieu qu'à ses extrémités. Sa longueur est un peu plus d'un mètre et sa largeur de soixante-dix centimètres. Sur ce tertre on étend quelquefois une natte, une peau ou un morceau d'étoffe en guise de tapis ; l'addition de ce recouvrement est d'un luxe oriental.

Sur cet amas de poussière le Danakil vient au monde, il y repose la nuit, il y procrée dans la force de l'âge et il y rend le dernier soupir. La curiosité a posé à mon esprit cette colle : Sur ces durs matelas de graviers, les souffrances sont-elles plus aiguës et les plaisirs moins vifs que sur un lit moelleux? N'ayant su que répondre, je demande en ami, votre opinion à ce sujet : croyez-vous que le plus ou le moins de dureté du lit, auquel le corps s'est habitué, puisse influer sur nos sensations? Pour moi, je suis perplexe, je n'ose ; cependant je crois que couché sur la pierre, la terre, un lit de feuilles, de mousse, de crins, de laine ou de plumes, repos, plaisirs, souffrances vibrent à l'unisson; oui, je crois que l'on dort aussi bien sur la dure que dans le duvet et que les plaisirs sont aussi vifs sur l'un que dans l'autre.

Un autre problème, dont je n'entrevois pas la solution, me titille l'esprit depuis bien longtemps. Nous venons de voir dans les paillotes l'étroitesse du lit, le peu d'espace qu'il occupe et à sa vue je me suis demandé, comment deux corps humains, de taille moyenne, pouvaient trouver place dans un espace aussi étroit? Au moindre mouvement l'un des coucheurs doit jeter l'autre hors du lit. On met bien quelquefois, pour maintenir le sable, un rang de gros cailloux, mais cette bordure, ne dépassant pas le niveau du sable, ne saurait empêcher un dormeur agité de rouler à terre.

Le jour de mon arrivée à Aden, je me trouvais le soir en nombreuse compagnie sous la véranda de l'hôtel ; la brise nous apportait la fraîcheur de la mer, se déroulant en face de nous de l'autre côté de la rue ; à notre gauche s'étalait une place assez grande qui entrait lentement dans le calme et le silence, à mesure que les

heures se succédaient. Vers les onze heures plus rien que le murmure des flots : tout était silencieux, tout était estompé par l'ombre de la nuit, tout avait pris un aspect mystérieux.

— Venez-vous, dis-je à l'un de mes voisins, faire le tour de la place avant de nous coucher.

— Avec plaisir, me répondit-il, car j'allais m'endormir et cette promenade va me réveiller.

A peine avions-nous fait cinquante pas, que je vis sur la place et le long des maisons, comme des sacs pleins de farine, de longs paquets blancs étendus sur le sol. Très intrigué, je me demandais ce que ça pouvait être ; je réfléchis un instant et ne trouvant aucune solution :

— Qu'est-ce que cela ? dis-je, en arrivant en face d'une rangée de ces sacs couchés sur le terre-plein d'une maison, bordant la rue.

— Vous allez voir, me répondit mon compagnon d'un air jovial, et aussitôt il se mit à frapper successivement trois ou quatre de ces paquets avec le bout de sa badine. Je vis alors ces sacs remuer intérieurement, puis rouler d'un demi-tour, les uns à droite les autres à gauche ; ces mouvements, qui auraient dû m'éclairer, ne firent qu'ajouter la surprise à mon incertitude et qu'augmenter encore le nombre de mes réflexions. Enfin, une seconde tournée de la canne magique, un peu plus éloquemment appliquée que la première, produisit son effet. Je vis alors sortir nonchalamment d'un des bouts de ces sacs une tête, puis deux, puis trois, nous regardant d'un air hébété ; le doute n'était plus possible : j'avais sous les yeux une partie du contenu de ces mystérieux paquets.

A leur sortie, ces têtes nous regardaient un instant sans rien dire ; puis elles se retiraient et disparaissaient dans leur enveloppe. Ces paquets blancs avaient repris leur forme primitive et leur immobilité, sans que leur contenu eût desserré les lèvres pour demander une explication sur le motif qui nous faisait troubler leur sommeil. Ces pauvres sans asile étaient couchés, les uns sur le sable, les autres sur des dalles de pierre, et tous ne demandaient qu'à dormir.

Ces coucheurs en plein air ont un lit toujours prêt : quand le sommeil se fait sentir, ils s'enveloppent dans un toob les jambes et les bras repliés sur le corps comme des momies péruviennes. Presque tous les Africains, qui venaient à Aden chercher fortune, n'avaient d'autre logement que la place publique et les terrains inoccupés ; je crois qu'à cette époque il y avait à Steamer-Point presque autant de dormeurs en plein air que dans l'intérieur des maisons ; la nuit on en rencontrait partout, sur les places, le bord

des maisons, dans le creux des rochers, sur le versant de montagnes. j'en ai vu sur des pentes rapides, installés à vingt mètres au-dessus du sol sur d'étroits retraits, qu'ils avaient bordés de grosses pierres. Cette précaution n'était pas inutile, car s'ils étaient sortis du lit pendant leur sommeil, ils auraient roulé d'un seul bond jusqu'au pied de la montagne. Parmi ces dormeurs haut perchés, quelques-uns étaient couchés sur un hangareb : à la vue de leurs lits au-dessus de ma tête, prêts à perdre l'équilibre à la moindre secousse, je tremblais pour la vie de ces dormeurs, pour ces aristos qui s'offraient le luxe d'un hangareb suspendu au flanc d'une montagne ou sur le bord d'un précipice.

L'hangareb, ce treillis de cordages monté sur un châssis que supportent quatre pieds placés à chaque coin, est ainsi que je l'ai dit précédemment la couchette des grands seigneurs, des riches, des gens aisés et de tout prolétaire qui peut se le procurer. Sur ce châssis, comparable à un lit de sangle, on ajoute quelquefois un matelas ou deux ; cette addition, qui doit être d'importation européenne, n'est pas une amélioration : le coucher est incontestablement moins dur et il serait plus agréable si le matelas ne triplait pas l'étendue du campement des insectes : ils sont là aux aguets et attendent patiemment qu'on soit couché, qu'on ait clos sa paupière et livré son corps au sommeil pour se mettre en mouvement ; alors sans sonner la charge, ils se précipitent, montent à l'assaut, attaquent et piquent de tous côtés ; réveillé en sursaut, on veut rendre coup pour coup; on frappe, on gratte et l'on passe sa nuit à guerroyer. Lorsqu'au lieu de dormir, on s'est livré toute une nuit à cette émouvante lutte, on envie au lieu de les plaindre ceux qui dorment sur le sol, en plein air, le corps enveloppé dans un morceau d'étoffe. Si leur couchette est dure, ils ont au moins le précieux avantage de dormir tranquilles.

Pour bien juger les choses, il faut les voir de près, et encore mieux en sentir les effets. A la vue des coucheurs en plein air, celui qui irait de porte en porte crier d'un air compatissant : faut-il que ces gens-là soient malheureux pour en être réduits à coucher sur le sol, afficherait son ignorance et s'attirerait des haussements d'épaules, en voulant se farder d'un tic humanitaire.

Nous avons des habitudes, fruit d'une longue expérience ; elles sont pour nous ce qu'il y a de meilleur ; sous un autre ciel, les peuples contractent, comme nous, des habitudes qui sont le résultat d'une longue expérience ; elles sont pour eux ce qu'il y a de meilleur. Le meilleur des uns n'est pas celui des autres ! aussi dit-on souvent : ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. On lance cette sentence sans réfléchir, sans y penser, et cinq minutes après on dit le contraire.

Par la porte entr'ouverte d'une paillote danakile il est permis, pendant le jour, de voir une couchette inoccupée : si quelqu'un y dort, et que la porte soit fermée, ne vous arrêtez pas, passez votre chemin ; tenter de voir dans l'intérieur, en un pareil moment, serait une témérité que calmerait promptement un coup de poignard ou de lance.

En face la couchette, du côté opposé, nous avons vu, creusé dans le sol, un trou de quinze à vingt centimètres de diamètre et autant de profondeur ; dans un sol meuble, de larges pierres plates en maintiennent et tapissent les parois. Comme au fond, on peut apercevoir un peu de cendre et des charbons, notre pensée ne lui assigne aucun autre usage que celui d'un fourneau de cuisine. Un trou semblable en France n'ayant jamais servi qu'à cela ! On part joyeux et on emporte la certitude d'avoir vu dans une paillote danakile un fourneau de cuisine. Que de fois, trompé ainsi par l'apparence, on a colporté des impressions erronées ! malgré soi, l'esprit reporte toujours ce que l'on voit dans un autre pays aux choses dont on se sert dans son pays natal.

En examinant la petite cavité creusée, dans le sol des paillotes l'œil ne s'était pas trompé : c'est bien un petit fourneau ; seulement, ce fourneau sert à un autre usage qu'à faire cuire des aliments. En Apharras, c'est toujours en plein air, en dehors de la paillote, qu'on fait la cuisine. On place sa marmite sur trois pierres, comme sur un trépied, et on allume du feu dessous. Quant au petit fourneau de l'intérieur des paillotes, il me donne le vertige : je ne voudrais pas froisser les pudibondes susceptibilités des personnes chastes par vertu, et des gens chastes par principe, et d'un autre côté, je voudrais en dévoiler le mystérieux usage ; mais j'hésite, et vous allez comprendre mon hésitation : Un cambrioleur force la porte d'un appartement pour s'emparer des objets qui y sont enfermés ; cet acte, aux yeux de tout le monde, est incorrect et répréhensible : un curieux jette son regard dans l'alcôve d'une femme pour saisir le secret usage des différents objets de toilette ; c'est un vol sans préjudice matériel et même sans préjudice moral si on garde le silence ; il n'en est point ainsi lorsqu'on en révèle l'usage : la morale et souvent la personne en seront blessées. Si un auteur se permettait de dire à quoi sert un bidet ! toutes les personnes ayant quelque respect pour la littérature crieraient, en lisant ce passage : Haro sur le baudet. Cette révélation pourrait même en certains pays conduire l'auteur sur les bancs de la correctionnelle où, indépendamment des peines corporelles, il serait condamné à des dommages et intérêts envers la propriétaire du petit meuble, si elle se portait partie

civile. Par amour de la vérité et par amour du progrès des connaissances humaines, le pape pardonnerait peut-être ces infractions, mais le saint homme n'est sur terre que le représentant de la bonté divine, quant aux juges, bras droits de l'inexorable justice? malheur, s'il leur arrivait de trop faiblir sur certains points de morale : nous avons, par bonheur! des apôtres de chasteté qui les ramèneraient bien dans la voie d'une juste sévérité.

Cette pensée me bouleverse: Je ne voudrais pas me mettre sur la conscience une mauvaise action ; mes sentiments sont si purs et mes pensées si honnêtes, qu'il me faut un tonneau d'énergie pour me décider à parler. Tant pis, je vais d'une main l'écrire et de l'autre me couvrir le front pour en cacher la rougeur.

En fait de toilettes extérieures, les Apharrases n'en font, je le crois, que le jour où elles remplacent un vêtement usé par un neuf. Il n'en est point ainsi pour leur toilette intime ; citadines et villageoises y procèdent chaque jour, et même plusieurs fois par jour. Si la propreté des vêtements et des autres parties du corps laisse à désirer, elles tiennent toujours propre et avenant leur *locus pudicus*. Elles lui font le matin une fumigation aromatique, et dans le courant de la journée des ablutions d'eau ordinaire.

Les corps, dont les voluptueux contours dénotent le gracieux de la femme, ont beau être aussi noirs que l'ébène, le désir de plaire fait bouillonner les cœurs qu'ils renferment. Les Danakiles ont peut-être plus que les blanches filles d'Eve l'intuition de ce qui plaît aux hommes: aussi, pour que leur attractif soit toujours séduisant, l'entourent-elles de soins particuliers : une fumigation matinale, des ablutions fréquentes dans la journée ; c'est l'habitude, tout est là : la mère la transmet à sa fille et de génération en génération la chose se passe ainsi.

Vous devez pressentir maintenant l'usage du fourneau dont je viens de parler. C'est un brûle-parfum : on allume dans le fond des buchettes d'un bois aromatique, et la femme, en écartant les jambes, place au-dessus le bas de son corps, entouré comme d'une crinoline, d'un jupon ou d'un toob. Dans cette position, elle reçoit la fumée à la face interne des cuisses et... au bon endroit.

Le bois dont elles se servent exhale, en brûlant, une odeur si pénétrante qu'on la sent à plus de vingt mètres à la ronde. « Cette odeur ne convient pas aux narines européennes, elle est trop forte, trop répugnante, disent certains auteurs ; elle fait faire la grimace, oblige à détourner la tête, à se boucher le nez et à prendre la fuite. » Les Danakils, au contraire, la trouvent très agréable, du moins tout le fait supposer.

Est-ce que les Danakils, ces nomades ignorants, auraient

trouvé dans l'emploi de ces fumigations le moyen de conserver intacte la vertu de leurs femmes? En l'important en France, quel service on rendrait aux maris ombrageux! Ils n'auraient qu'à s'habituer à l'odeur de ces fumigations et obliger leur femme à se fumiger, quand ils auraient à sortir. Personne ne viendrait attenter à la vertu des femmes pendant l'absence des maris, à moins de s'être habitué comme eux à cette odeur répugnante. C'est mon idée, je la crois bonne, et personne n'est fichu de la prendre au sérieux ; ce serait cependant, comme le jouet des enfants, le repos des maris et la tranquillité des familles. Si jamais une vierge me séduit, m'entraîne à la mairie, et me fasse dire oui, je ne laisserai pas, à d'autres, l'essai de cet heureux moyen. Ah ! Si j'avais connu ce parfum répulsif à l'époque où quelques bons amis m'accablaient de leurs visites, je ne conserverais aucun doute aujourd'hui sur le motif de leur cordiale assiduité.

Est-ce dans ce but ou pour une autre cause que, suivant un usage établi depuis longtemps, elles se parfument l'extrémité du tronc opposé à la tête? A cette question l'un répondra : c'est simplement dans un but hygiénique; un autre, c'est pour raffermir les chairs ; un troisième, c'est pour guérir ou atténuer les affections utérines ; un quatrième, etc., donnera une autre explication et, chose remarquable, ce que chacun dira paraîtra vraisemblable. Ce que j'ai de mieux à faire, n'ayant à ce sujet aucune certitude, c'est de me taire et de laisser les gens penser ce qu'ils voudront.

Je sais que dans chaque paillote on voit un lit et un brûle-parfum ; qu'en dehors de cela, toute autre partie de mobilier et les ustensiles de ménage sont considérés comme des accessoires, et qu'on les voit plus souvent en dehors que dans l'intérieur des paillotes.

Les observateurs qui ont dit de ces fumigations que l'odeur en était désagréable, repoussante, se sont encore trompés. Le bois dont on se sert produit, en brûlant, une fumée aromatique si abondante qu'elle pourrait suffoquer en mettant le nez dessus, mais à distance l'odeur en est plutôt suave que désagréable.

Les récipients et ustensiles du ménage sont de toutes provenances, de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes substances : fer, bois, cuir, lanières de feuilles roulées et assemblées ; ces vases cordelettes m'ont paru par leur nombre et leur résistance tenir un rang respectable, avec les outres de peau, ils tiennent même le premier pour le transport du lait. Ils varient de forme et de dimension selon l'emploi auquel on les destine. Leur fabrication et celle des nattes sont une des rares industries

du pays. Comme pour la généralité des travaux, cette industrie est exclusivement réservée aux loisirs des femmes.

Pour la fabrication de ces vases, on emploie des feuilles de palmier découpées dans toute leur longueur, en lanières très étroites : on assemble plusieurs de ces lanières pour en faire une cordelette qu'on enroule en spirale, en superposant les tours, que l'on maintient serrés en contact par une couture faite avec une lanière de même substance. Les femmes mettent à ce travail tant de soin et de dextérité, que ces vases, quelle que soit leur forme, peuvent contenir de l'eau ou tout autre liquide sans en laisser s'échapper une goutte ; il suffit pour cela qu'on s'en soit servi deux ou trois jours de suite ou qu'aussitôt la fabrication on les ait intérieurement frottés avec un corps gras.

Le jour, les Danakils passent leur vie en plein air ; la nuit, ils retournent dans leurs petites cases, plantées comme des mamelles sur la poitrine du sol. A la vue de ces minuscules locaux, uniques logements pour tous les membres d'une famille, le voyageur frémit à la pensée des immorales conséquences d'un tel entassement. Tristement il s'éloigne ; cette écœurante pensée le poursuit, il en rêve, il en parle à chaque personne qu'il rencontre, il en est obsédé, il n'y tient plus et d'une main énergique il écrit que les Danakils sont immondes, qu'ils vivent dans la plus honteuse promiscuité, que les enfants assistent aux ébats de l'alcôve et se livrent de bonne heure à l'immoralité ; que le père quitte sa femme pour prendre sa fille, le frère sa sœur, le fils sa mère, la mère son gendre; enfin que tous, à tour de rôle, s'embrassent et s'enlacent. C'est monstrueux, horrible, honteux, désespérant ; ce ne sont pas des hommes, ce sont des dégradés, pires que les chiens ; leur dégradation est si grande qu'elle les place au-dessous de tous les animaux ! Puis, en terminant, il annonce que la plume lui en tombe des mains. Oh, laissez-la tomber, c'est ce qu'elle a de mieux à faire! car sans cette chute, on ne sait vraiment pas ce qu'il en sortirait : il est même regrettable, très regrettable, qu'elle ne soit pas tombée avant de vous en servir ! Elle n'aurait pas écrit de ces insanités sur un peuple qui est le plus moral de tous les peuples que je connaisse, et j'en connais beaucoup.

Bienheureux Apharras, vous ne savez pas lire ! Ce qu'on écrit sur vous ne vous froissera pas ; votre repos et votre digestion n'en seront point troublés. Dormez en paix et soignez vos troupeaux ; si votre misère est grande, si vous avez des coutumes que réprouvent les nôtres, vous possédez au moins, dans toute sa pureté, le sens moral de la famille ; ce ne sont pas les traits d'une plume, trompée par les apparences, qui arrêteront dans

vos cœurs les battements d'un sentiment si noble. Soyez calmes, restez indifférents aux inconscientes médisances. L'homme qui les a écrites est plus à plaindre qu'à redouter.

Tourner sept fois la langue dans la bouche avant de parler, fut le conseil d'un sage ; il aurait dû ajouter pour tripler la dose de sa sagesse : avant d'écrire, réfléchissez sept jours et, avant de croire, regardez sept fois.

Le mot promiscuité est inconnu des Apharras : ils n'ont dans leur manière de vivre aucun acte qui s'y rapporte. Ce mot a pris naissance dans les grands centres civilisés, dans ces agglomérations compactes, qu'engendrent, d'un côté, le bien-être, le confort, le luxe et l'opulence et, de l'autre, la sordide misère. Dans l'encombrement des grandes cités, plus les uns s'élèvent dans l'échelle sociale, plus les autres descendent bas. Si les uns atteignent les hauteurs où tout abonde, les autres tombent dans le bourbier où tout manque. La civilisation ayant toujours été la fille de la vertu et la mère du vice, l'imagination peut largement puiser dans les grandes villes et distiller ensuite tout ce qu'elle voudra : les exagérations et les réticences trouvent toujours dans quelques recoins d'une ville une confirmation plus ou moins apparente de ce qu'on a rêvé. Mais elle se fourvoie, la malheureuse, lorsqu'elle va chercher chez les Danakils l'entassement des âges et des sexes. Le pinceau qui vernit et fait briller l'intelligence des nations civilisées n'a pas badigeonné les cerveaux de ces nomades, de ces robustes primitifs ; l'intuition est leur guide et le discernement, le régulateur de leurs actes. Ils s'abandonnent aux impulsions naturelles ; ils aiment avec passion, et leur tendresse pour l'enfant est celle de la plus tendre et de la plus aimante des mères. Ce grand amour sous l'égide d'une austérité patriarcale est sans faiblesse. Pour conserver à leurs enfants la virginité du corps jusqu'au jour du mariage, rien ne les arrête ; tous les moyens sont employés, les mutilations même, pour affaiblir en eux les excitations génésiques.

L'enfant à sa naissance a droit au logis ; il couche dans la case près du lit du père et de la mère, et reçoit là tous les soins réclamés par sa frêle existence ; lorsqu'il atteint l'âge où le discernement permet de se rendre compte des choses, il n'a plus ce droit, il ne peut plus dormir dans le local occupé par le père et la mère ; l'heure a sonné, il y voit clair ; on lui achète un toob et on le fait coucher hors de la paillote, où il passe ses nuits avec le ciel bleu sur la tête, comme Don César de Bazan « devant l'ancien palais des comtes de Tevé ».

Ne demandez pas l'âge auquel les enfants sont exclus, la

nuit, du logis paternel. Les Danakils laissent s'écouler les jours sans les compter ; ils oublient l'heure passée, sans en noter le souvenir et profitent du présent, sans escompter l'avenir ; aucun d'eux ne sait son âge et encore moins l'âge de ses parents : l'homme dans ce pays est jeune, adulte ou vieux, selon sa force corporelle. Aussi lorsqu'on s'aperçoit qu'un enfant, couchant dans la paillote, est assez développé intellectuellement pour discerner ce qui s'y passe, on le fait coucher dehors. On juge plus tard à sa force corporelle s'il peut porter des armes ; on lui procure alors deux lances, un poignard et un bouclier sans s'inquiéter du nombre d'années qui se sont écoulées depuis sa naissance ; on le juge assez fort, cela suffit. Armé, il devient soldat, il est un homme ; il perd ce titre et prend celui de vieux quand il n'a plus la force de porter son équipement.

Quoique armés et soldats, les jeunes Danakils vivent dans leur famille sous la tutelle du père et des soins de la mère ; ils ont droit à leur part de nourriture et, hors de la paillote, à une place sur le sol pour y passer la nuit. Étendus sur ce lit, enroulés dans leur toob, ils peuvent si bon leur semble, dans l'attente du sommeil, contempler les étoiles et le lever de la lune ; malgré tout ce qu'on a dit de l'immoralité de ce peuple, je ne crois pas que ce spectacle puisse inspirer aux enfants de libidineux désirs.

Ces pasteurs exposent leurs enfants à la voracité des hyènes, aux piqûres des scorpions, aux morsures des serpents, aux dangers des intempéries, et cela! pour leur conserver l'innocence du cœur, la pureté des sens, le calme de la pensée ; et l'on accuse ces gens de n'avoir pas le sens moral, de se laisser entraîner par l'instinct génésique à des débordements, dont aucun animal n'a présenté d'exemples ! eh bien, on s'est trompé et c'est, je le répète encore, très regrettable. Se tromper à l'avantage d'une nation est une erreur sans conséquences, se tromper à son désavantage est une faute dont les suites sont très souvent funestes.

En Apharras, chaque couple a son nid, comme dans le monde des oiseaux : les paillotes, du reste, sont comme de grands nids renversés. Le chacun-chez-soi est de rigueur ; un père qui passerait la nuit dans la paillote de son fils serait regardé avec mépris et poursuivi par la réprobation générale ; la mère qui coucherait une seule nuit dans la paillote de sa fille ou de sa bru ne serait pas mieux vue.

Il faut avoir eu dans les yeux des reflets d'une imagination, surchargée de préjugés, pour avoir entrevu de la promiscuité dans les villes et villages de ces pauvres bergers, aux mœurs patriarcales.

Nous avons vu leurs villages sur les coins d'un plateau : chaque couple avait sa paillote, et chaque famille son troupeau de chèvres ou de moutons, cherchant de la pâture sur les bords et dans les fonds des ravins. Quand d'un plateau élevé nos regards se portaient à l'horizon, là-bas dans le lointain, nous pressentions le désert, déroulant calme et silencieuse, sous la chaude coupole de la voûte éthérée, la vaste étendue de sa solitude.

Dans ce lointain, où règne le désert, tout va renaître à la vie quand la pluie va tomber. Les plantes sur le sol étaleront leurs tapis de verdure, les animaux s'agiteront et dans l'air et sur terre, le Danakil et son troupeau apparaîtront dans ce domaine revivifié. Ici, où tout vit actuellement, se fera le désert, et là-bas où était le désert la vie reparaîtra. Rien n'est stable dans ce pays, tout se meut, tout apparaît et disparaît ; la pluie chasse le désert de l'endroit où elle tombe et quelques mois après le soleil le ramène, c'est la vie ambulante ; chassée d'une localité, elle apparaît dans une autre, d'où elle déserte au bout de quelques mois pour se porter ailleurs.

CHAPITRE XIV

Religiosité et Crédulité. — Imprévoyance des Pères de la Médecine

L'en-tête de ce chapitre me fait poser cette question : l'homme a-t-il en naissant le sentiment religieux ou le tire-t-il plus tard de l'exemple et de l'étude? en d'autres termes l'homme est-il naturellement religieux ou apprend-il à l'être?

C'est grave ! c'est sérieux ! et cependant jamais cette question n'a agité ni troublé le sommeil de l'homme qui cultive péniblement son champ pour en tirer de quoi vivre. Dans l'autre champ, dans le champ des connaissances humaines, cette question a mis en branle les cellules cérébrales de très nombreux cultivateurs intellectuels. Le savant est insatiable, il veut tout connaître, tout savoir ; il lance à fond de train sa pensée vers des horizons sans limites et son intelligence dans des mondes inconnus. Transporté par son imagination, il navigue sans cesse sur les flots mouvants de l'incertain et, dans cette mer d'incertitude, son esprit tôt ou tard rencontre fatalement cet écueil : l'homme, quel que soit le milieu dans lequel il se trouve, possède-t-il en lui l'essence ou la quintessence du sentiment religieux, ou en reçoit-il le germe de ses éducateurs, de ses parents, de ses amis ou connaissances?

L'utilité de ces recherches ne me saute pas clairement à l'esprit. Entre les adorateurs de Whisnou, Apis, Jupin, Bouddha, Mahomet, Jésus, etc., quelle est la différence? Je n'en vois aucune. Ce sont tous des inspirés, des croyants, des crédules, qui ne sont divisés que par des intérêts personnels. Comme l'intérêt des uns n'est pas celui des autres, la discorde se met dans les groupes de ces trop nombreux croyants, et ils se font la guerre au lieu de vivre

en paix, et d'unir leurs efforts pour combattre l'incrédulité. Cette divergence de pensées, d'idées et d'opinions indique clairement que l'homme n'est pas constitué pour se créer des impressions, mais pour les recevoir. Les monades aux longs bras de la cervelle humaine se touchent, s'entre-croisent, s'unissent et vivent tranquillement comme les différentes cellules dont les autres parties de notre corps sont formées, mais à la moindre impression que leur transmettent nos sens, elles sortent de leur vie végétative, se mettent en mouvement et se transforment avec une surprenante rapidité ; comme un être affamé qui attend sa proie, elles attendent les impressions des sens, les absorbent avec avidité, s'en imprègnent et, si la chose leur plaît, elles en conservent le souvenir.

Indépendamment des aliments sensoriels, que leur procure le toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, nos cellules cérébrales aiment à la folie à se repaître d'aliments imaginaires, surnaturels ou passionnels ; elles raffolent des substances psychiques, éthérées, vaporeuses et, quand elles s'en sont gorgées, enivrées, elles planent avec bonheur dans des mondes inconnus. Leur vision dans cet enivrement dépend de la tête dans laquelle elles se meuvent et surtout, comme celles produites par l'opium, le haschisch, etc., de la complexion et du tempérament ; aussi, sur les questions de doctrine religieuse, scientifique, philosophique et autres, voit-on surgir presque autant d'opinions que d'individus. Dans le cerveau des hommes les pensées sont comme les feuilles d'un arbre ; il n'y en a pas deux d'exactement semblables ; deux hommes n'auront jamais, sur le même sujet, la même pensée, à moins qu'ils ne l'aient puisée à la même source ; et encore !

Après un temps plus ou moins long, quand les cellules cérébrales se sont bien gorgées de nectar mystique, elles en dégorgent le trop-plein dans le cerveau d'un parent, d'un ami, d'un voisin et dans celui du public ; cette transmission se fait surtout par la parole, le geste, l'écriture, et la réception par le globe oculaire, le conduit auditif et le toucher. L'aveugle voit par le toucher et le sourd entend par la vue. Une chose bien envoyée, fût-elle en désaccord avec la pensée du récepteur, est acceptée par le cerveau avec confiance, crédulité. En toute chose, moins on y voit clair, plus on se persuade et plus on affermit sa conviction.

A une époque, de grands savants ont dit : ce qui brille au firmament nous est inconnu ; parmi ces points brillants il en est cependant qui nous rendent d'importants services ; ne soyons pas ingrats, construisons des temples, dressons des autels en leur honneur ; adorons le soleil qui chauffe et qui éclaire, prions Phébé, l'astre des nuits de nous procurer de douces faveurs.

Faites des offrandes à ces mystérieuses puissances, nous nous chargeons de les leur faire accepter et par ce moyen de vous les rendre favorables. Autre part, d'autres ont dit : ce qui vit en vous passe après votre mort dans le corps d'un autre être ; ce qui anime votre chair se glissera dans le corps d'un bœuf, d'un chien, d'un chou, d'un poireau, d'un oignon, etc. Respectez, plantes et animaux car ils ont dans le corps la vie de nos ancêtres ; il pourrait même se faire que le parent ou l'ami que vous regrettez se trouve dans l'un d'eux. Les auditeurs de ces profonds philosophes acceptèrent la carotte comme article de foi et en devinrent les convaincus adorateurs. Ça ne pouvait pas durer : Imposteurs, leur crie un jour un imposant prophète, des choux, des oignons, des carottes et du bœuf, c'est bon pour le pot-au-feu, et ce n'est pas pour autre chose qu'on les a mis sur terre ; puis s'adressant au public il ajouta : écoutez mes paroles et gravez-les profondément dans votre mémoire, je vous le dis en vérité, car une puissance surnaturelle m'inspire ! il y a de par le monde, partout répandus, des esprits invisibles, dont les uns sont méchants, les autres bienfaisants ; quand les premiers viennent frapper à votre porte, c'est pour vous accabler de toutes sortes de maux, les seconds, au contraire, pour faire entrer chez vous l'abondance et le bonheur. Faites des sacrifices et vous conjurerez les maléfices des esprits mauvais ; faites des sacrifices, et vous vous attirerez les faveurs des esprits bienfaisants ; je les connais tous, je suis continuellement en rapport avec eux ; ce que je leur demande, ils me l'accordent : je puis, si vous le désirez, intercéder pour vous, éloigner les mauvais esprits de votre demeure et vous rendre les bons favorables. La foule a religieusement écouté ces paroles et tout le monde, dans l'espoir de gagner, a pris des billets à cette loterie.

Il est facile de suivre les successives transformations qui se sont opérées pour en arriver à la création de notre Dieu en trois personnes. Celui-ci, comme les autres, finira dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné par crouler sous la truelle du Grand Architecte de l'Univers, ou sous les efforts de quelques autres grotesques figurations de la crédulité humaine. Les nations auront alors pour directeur moral et social, au lieu des envoyés d'un Dieu en trois personnes, des adeptes de sociétés secrètes : ce ne sera plus comme à Venise un Conseil des Dix, mais un conseil des mille, des cent mille, cela dépendra du nombre des initiés. Heureux moment ! l'homme frappé ne saura pas d'où lui viendront les coups ; ce ne sera plus en famille, mais en secret que se règleront les questions individuelles et sociales.

Savants, philosophes, penseurs, rêveurs et ignorants, je vous

le dis en vérité : avant d'avoir trouvé dans nos cervelles ce qui sépare la raison de la folie, on usera plus d'encre, pour arriver à la solution de ce problème que la mer ne contient d'eau, plus de plumes qu'il ne s'en trouve sur les corps de tous les oiseaux et plus de feuilles de papier que la presse n'en consomme pendant le cours des siècles.

Chacun a sa pensée, chacun la croit bonne et bien supérieure à celle du voisin. Si l'on est heureux ainsi, où est le mal? Cette satisfaction de soi-même ne porte préjudice à personne. Est-ce que chacun de nous n'a pas le droit de jouir de son bonheur? Si j'espérais, après ma mort, avoir dans un autre monde l'ineffable jouissance d'un éternel délice, je maudirais celui qui viendrait de mon vivant me ravir cette illusion,en me glissant la conviction que tout meurt avec moi.

Actuellement, en France, l'unité de croyance n'existe plus : les uns, encore très nombreux, aspirent à de futures jouissances ; les autres, sans préoccupation d'une vie future, boivent avec plaisir, mangent avec satisfaction et se livrent avec bonheur à la propagation de l'espèce ; ils se contentent de la vie d'ici-bas, et laissent aux autres l'espoir d'une vie meilleure dans un monde idéal. Si chacun d'eux se trouve heureux ainsi, il n'est pas charitable de troubler son bonheur. Charitable! ce mot m'a toujours paru synonyme d'ostentation : on fuit l'homme qui a faim, on l'évite tant qu'on peut pour n'avoir pas à lui venir en aide, mais on veut, à toute force procurer un bonheur illusoire à celui qui n'a aucun besoin et ne réclame rien. On donne des consolations, des conseils, des avis à pleines mains, ça n'appauvrit pas, au contraire, le plus souvent c'est d'un très bon rapport. Quant à la monnaie, c'est du bout des doigts qu'on la donne.

Plongeons notre esprit dans notre for intérieur et sans trop de fatigue nous y découvrirons les deux dominateurs de notre existence : le désir de vivre et la peur de mourir.

Pour certaines autres sensations, je suis peut-être un dégénéré, un être n'ayant de son espèce qu'une partie des attributs. Quant au désir de vivre et à la peur de mourir, aucune atténuation ne s'est produite en moi ; je redoute le choc des automobiles et autres engins de mort ; je sens que la vie s'est cramponnée à moi et que l'envie de la chasser ne me vient nullement. Suis-je sous ce rapport un normal ou une exception? Cela me vient-il de ce que je n'ai pas la moindre croyance aux sorciers, aux diables, aux esprits invisibles frappeurs ou silencieux, ni à la possession d'une âme immortelle, ni au bonheur d'une vie future? Je suis sur ces futilités, c'est triste ! plus insouciant qu'un Apharras.

J'ai frappé à toutes les cases de mon cerveau, je n'ai pas trouvé celle de la crédulité ; ou elle est vide, ou elle me manque. Je ne suis pas le seul à avoir des cases vides ou absentes ; un de mes bons amis, en voyant l'effet que me produisait un morceau de musique, me disait chaque fois : « Tu es plus heureux que moi, tu possèdes quelque chose qui me manque : la musique te procure du plaisir, et elle ne me produit aucun effet. Je fais tous mes efforts, je tâche de comprendre ; je voudrais qu'elle me dise quelque chose, qu'elle me fasse éprouver une sensation et en fin de compte, je préfère ne rien entendre que d'écouter des chants ou des bruits d'instruments. »

Ils sont nombreux les hommes auxquels il manque des touches au clavier de leurs sensations. Un peintre de talent reproduit sur une toile le sublime de sa pensée, la poésie de son cœur ou les imposantes et impressionnantes beautés de la nature : L'un dit de cette toile, c'est un chef-d'œuvre ! et bien des gens autour de lui n'y voient qu'un mélange de couleurs, un barbouillage insignifiant et parfois déplaisant : Millet, si puissant dans l'art d'exprimer sa pensée et d'animer les bêtes et les gens, reproduits sur ses toiles, est mort dans la misère. Corot, qui rendait avec tant de suavité les accents poétiques de la nature, en saisissant dans l'air ce qui la fait vibrer, est resté plus d'un demi-siècle sans attirer l'attention : il ne souffrit pas de la faim, il était riche, mais ce qu'il dut souffrir de l'indifférence du public, et de la cécité de ses collègues ! Il s'est vengé de la bêtise humaine, en disant à ses tardifs admirateurs : « Lorsque je faisais bien, personne ne voulait de mes toiles, maintenant je fais mal, on se les arrache. » Corot avait raison, lorsqu'il peignait avec une incomparable exactitude tout ce que la nature avait de vrai, de charme et de poésie, c'était trop beau, trop fini, trop harmonieux, tout était à sa place, rien n'attirait l'attention, et le jour où il jeta un voile mystérieux sur ses paysages, comme de tout ce qui est mystérieux, l'esprit en fut frappé, on vit quelque chose qu'on ne comprenait pas ! et l'on trouva sublimes les œuvres de Corot. On peut avoir du talent, beaucoup de talent, et même du génie, on passe inaperçu si on oublie de mettre dans ses œuvres un peu de mystérieux ou d'excentricité.

Chaque homme a ses bosses, ses dépressions, ses plans, ses vides : la bosse qui porte au mystérieux est la plus fréquente ; elle existe, plus ou moins développée, dans presque tous les crânes humains.

J'ai vu des gens à qui les sublimes accents de la musique ou de la poésie faisaient vibrer à ce point l'organisme, qu'ils perdaient

tout sentiment de la vie terrestre, pour s'envoler radieux dans un monde idéal. J'ai vu des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture et autres objets d'art soulever l'enthousiasme, jeter dans l'extase, et faire éprouver à leurs admirateurs de grandioses sensations. J'ai vu encore, et ce sont de beaucoup les plus nombreux, des admirateurs du beau sexe, dont la beauté d'une femme absorbait la pensée jusqu'à en perdre la raison.

— Vous appelez cela perdre la raison, docteur, et moi je dis qu'ils ont raison, me dit un interrupteur.

— Vous êtes sensible à ces impressions, mon cher compatriote, eh bien ! l'amour idéal, l'espoir d'un autre monde, où celui d'un bonheur éternel et toutes les autres imaginatives créations de la pensée procurent comme à vous, à ceux qui s'y abandonnent, d'agréables satisfactions ; je ne les ressens pas, mais la raison me dit qu'elles doivent exister.

L'envie et la jalousie, soufflées par les occupations et préoccupations aveuglent les hommes; ils ne veulent rien voir, rien savoir, sans cela on pourrait leur poser cette question : Existe-t-il une grande différence entre le poète exprimant l'exaltation de sa pensée par des vers, le musicien la faisant vibrer dans les sons de son instrument, le sculpteur l'imposant au ciseau qui taille le marbre, le peintre l'étalant dans un mélange harmonieux de couleurs et un sonneur de cloches absorbant toute sa force, sa pensée et son cœur pour produire à toute volée les sons qu'il désire envoyer le plus loin possible, à tous les fidèles qui désirent se rendre et prendre part à une idéale contemplation? Entre les moyens d'exprimer sa pensée la différence est grande ; quant aux satisfactions qu'on en retire je les crois identiques. Le sonneur convaincu est heureux quand il voit la foule accourir, se ranger dans l'église et la remplir ; le poète, le musicien et les autres artistes sont heureux, quand ils ont réussi à attirer sur leurs œuvres les regards et les applaudissements.

Dimanches et jours de fêtes, le son des cloches invite à l'imposant spectacle d'une cérémonie religieuse ; en d'autres temps, il publie une naissance, il proclame l'union des époux, il avertit que quelqu'un a cessé de vivre ou qu'un désastre vient de se déclarer, qu'un sinistre va s'abattre quelque part. Le son des cloches est impressionnant, car il proclame toujours une importante nouvelle bonne ou mauvaise.

La musique dans ses violents éclats fait dresser les cheveux, frissonner la tête, dans ses tristes langueurs elle arrache des larmes, dans ses folles gaîtés elle met le corps en mouvement et invite à danser. La poésie réveille en l'homme les mêmes impressions ;

entre ces deux sœurs jumelles le langage seul diffère : l'une s'exprime par des notes artistement rangées et l'autre par des mots rangés artistement. De la musique interprétée par l'Alboni et de la poésie interprétée par Rachel, laquelle a soulevé le plus d'enthousiasme? il faut avoir ressenti l'exaltation de leurs auditeurs, se pressant dans une vaste enceinte, pour se prononcer.

La peinture, la sculpture et l'architecture ne se perçoivent plus par le même sens, ce n'est plus l'oreille ébranlée par un son, c'est la vue impressionnée par une image. Les impressions transmises par ce dernier organe sont moins instantanées, moins vibrantes, moins irrésistibles ; mais elles deviennent plus imposantes et d'une majesté plus réfléchie. Dans un tableau, parfois l'illusion est complète : on voit marcher, regarder, parler les personnages et, dans le paysage, l'air circuler, les feuilles remuer. Dans le bronze d'une statue, on croit voir palpiter les chairs, et dans les découpures d'un monument gothique revivre, au clair de lune, et se mouvoir de tous côtés des êtres fantastiques. Quand, dans la transparence d'une atmosphère, éblouissante de clarté, on voit se dessiner, sous la céleste coupole azurée les lignes sévères d'un monument grec ou égyptien, l'admiration se joint à l'étonnement : l'esprit reste étourdi à la vue de tant de majesté sous des dehors si simples. Ces temples, ces statues, ces pyramides, ces obélisques, se dressant silencieux au milieu du désert, en imposent, frappent l'imagination et font rêver : la rectitude des lignes, la sobriété des ornements, les mettent en si parfait accord, avec la nudité d'une plaine sans parure et avec la transparence de l'air, qu'ici le génie de l'homme a atteint le sublime en traçant au-dessus du sol dans la clarté de l'atmosphère les harmonieux contours de ces monuments. Transportées dans un climat brumeux, au milieu d'une végétation variée et luxuriante, ces admirables et gigantesques constructions auraient l'air de vieilles cocottes aux contours déprimés, à bouche sans dents, à tête sans cheveux, mais d'un maintien sévère : sans doute elles trouveraient encore des adorateurs, ces austères vieilles, tant les goûts sont bizarres, mais les malheureuses feraient triste mine au milieu d'un essaim de jeunes filles pompeusement parées.

Le milieu exerce une grande influence sur les corps vivants ; cette influence n'est pas moindre sur les corps inanimés : couvert de verdure au sommet, le mont Blanc perdrait de son prestige et la Seine, coulant dans des roches abruptes, de ses attraits et de son sourire. Le grand talent d'un artiste est de savoir mettre son œuvre en parfaite harmonie avec l'aspect de la localité, il doit en un mot faire plier son art aux exigences du milieu.La toiture

arrondie du grand et du petit Palais, vus de la place de la Concorde n'est plus en harmonie avec les autres monuments de cette place ; c'est une fausse note dans un ensemble harmonieux.

L'homme est hypnotisé par tout ce qui l'entoure et lorsqu'il s'abandonne au courant de ce milieu de personnes, objets et choses il ne s'appartient plus et en arrive parfois, c'est rare ! à se moquer de l'or, à rire de la misère, à se martyriser, à se nourrir de rêves. L'un voudra s'illustrer, l'autre laisser son nom inscrit au temple de mémoire, un troisième se dévouer à sa patrie, un quatrième s'enchaîner à quelques hommes, formant ensemble une petite société, une petite corporation, un petit bloc. On plaisante d'abord leurs illusions et eux, par leur patience, leur persévérance, arrivent très souvent à s'imposer, à convaincre, et à entraîner même leurs détracteurs ; leur mesquine supériorité triomphe, tout le monde s'incline.

Nous avons vu, il y a moins d'un demi-siècle, le maestro Wagner tomber à Paris comme un oiseau des nues. A ce moment la poésie, la peinture et la musique faisaient de grands efforts pour s'affranchir de la scolastique ; on cherchait à exprimer ses sentiments et sa pensée par de nouveaux procédés. La poésie avait déjà assuré son triomphe, la peinture commençait à s'engager dans une voie nouvelle, la musique ne bronchait pas : les chefs-d'œuvre de Berlioz, écrasés sous le poids de l'indifférence, tombaient à la première audition. L'oreille n'était faite qu'à la musique classique ; aucune autre ne la frappait agréablement ; l'uniformité de son éducation ne lui permettait pas de saisir les accents d'une musique révolutionnaire. Wagner, dans un pareil milieu, ne pouvait donc trouver, à la hauteur de ses compositions, ni interprètes, ni auditeurs.

Les rôles d'un de ses opéras furent distribués aux musiciens et aux chanteurs qui déployèrent tout leur talent, les uns à chanter, les autres à jouer ce qu'ils voyaient écrit, mais aucun d'eux ne comprit le sens de cette nouvelle musique ; je crois qu'en les écoutant jouer et chanter, Wagner lui-même ne comprit plus ce qu'il avait écrit. L'exécution était des plus correctes, mais il lui manquait l'intonation et l'expression que l'on ressent en débitant une chose bien comprise et bien sentie. Le musicien, le chanteur, l'acteur ne fait passer l'enthousiasme dans son auditoire qu'en exprimant avec passion les sensations que lui fait éprouver ce qu'il joue ou débite.

Dans un concert, on me servit, un jour, un concerto de Mendelssohn; cette œuvre, l'une des plus remarquables du maître, m'avait-on dit, sera jouée par un premier violon de l'Opéra

avec accompagnement de grand orchestre. Je mis à écouter l'exécution de ce concerto une persévérante attention ; je ne saisis aucune imperfection, tant il fut joué correctement avec un parfait ensemble, ce qui ne m'empêcha pas de le trouver assommant. Quelques mois après cette déception, on jouait le même morceau, dans la salle du Conservatoire ; le solo de violon était joué par Allard, et l'accompagnement par les membres de la Société des Concerts. Je ne reconnus pas l'œuvre que j'avais entendue précédemment ; autant à la première audition ce chef-d'œuvre m'avait paru froid, terre-à-terre, incolore, autant à celle-ci il me parut magistral, grandiose, sublime. Au premier concert j'avais entendu une œuvre bien jouée et au second une œuvre bien interprétée.

Quand Wagner fit répéter à l'Opéra l'un de ses chefs-d'œuvre, les artistes l'exécutèrent sans en faire ressortir les vigoureuses tonalités, sans en sentir les violents effets et sans comprendre le sens de ce nouveau langage musical. Wagner, malgré ses efforts, ne parvint pas à éclairer ses interprètes ; il jura, tempêta, et de guerre lasse quitta la France, en emportant son ire et une triste opinion de notre sens musical.

Bonne ou mauvaise, toute nouveauté qui soulève l'orage et met le feu à la controverse laisse dans le public un écho persistant et le désir de voir, de juger par soi-même ; Pasdeloup, voulant répondre à ce vague désir, glissa timidement dans ses concerts populaires quelques morceaux de Wagner. Vint ensuite Lamoureux, exalté par sa fille, jeune pianiste de talent qui, à première lecture, avait compris la musique de Wagner et s'en était imprégnée. Elle en parlait avec exaltation et elle souffrait de ne pas voir le monde musical partager son enthousiasme.

Ce que femme veut, Dieu le veut, et ce que fille veut, son père l'accorde. Sollicité et encouragé par sa fille, Lamoureux partit en guerre. La lutte fut longue et sérieuse ; comme un simple soldat, il se rendit d'abord à Munich, où la musique de Wagner était comprise et bien interprétée. De retour à Paris, il s'entoura d'artistes éminents et fonda un concert dans l'unique but de faire entendre les morceaux les plus saillants des œuvres du maestro perturbateur ; l'indifférence, la contestation et l'hostilité, lui furent beaucoup plus prodiguées que les encouragements. Qu'importe, rien n'arrêtera ce convaincu lutteur, il sacrifiera, s'il le faut, la dot de sa fille ; il veut, n'eût-il d'abord d'autres auditeurs que les banquettes, que Paris entende, que Paris comprenne, que Paris juge ; il veut arriver. Après bien des efforts et quelques années d'une louable persévérance, il avait conquis le public, et l'Opéra ouvrit ses artistiques portes au *Tannhauser*.

Si Wagner est, en musique, un être supérieur, Lamoureux, en France, fut son zélé prophète : cet homme avait la foi et il sut convertir. On adore aujourd'hui ce qu'on avait méconnu et repoussé. Comment expliquer ces perturbations s'il n'existait pas, dans l'esprit, des cases vides où viennent se loger les faits imprévus, les choses nouvelles et les idées transmises. C'est surtout de surnaturel, de mystérieux, d'insensé et d'incroyable, que l'homme aime à remplir les cases vides de son cerveau.

Tout le monde, me dira-t-on, peut être impressionné par la musique sans en comprendre le langage. C'est exact. D'un autre côté, tous ceux qui parlent français comprennent ce langage ; à cette vérité, digne de M. de la Galisse, on peut me répondre également, c'est exact ! je n'en serais pas froissé ; évidemment on connaît sa langue et, cependant, la grande majorité des Français se passe la main sur le front, cherche à comprendre, baille et continue ou ferme le livre lorsqu'elle vient de lire des strophes poétiques aussi sublimes que celle-ci :

> Des sept [illegible]
> Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
> Sous quel poids de néant la poitrine respire,
> Comment le cœur palpite en approchant des dieux !
> Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
> D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
> L'herbe parle à l'oreille, où la terre bourdonne,
> Où la brise pleure en passant.
>
> [illegible]

Jamais le pinceau poétique n'a reproduit l'image d'une pensée avec d'aussi vives et si suaves couleurs ; jamais poète n'a atteint ce sublime ; c'est trop haut pour l'esprit du commun des mortels. On lit ces mots, ces phrases, sans saisir la pensée de l'auteur, sans que le sens pénètre dans une des cases vides du cerveau. Lamartine n'ayant pas lu le post-scriptum de la vie, ne pouvait pas savoir ce qu'un mort voit dans l'autre monde, et ce qu'il sent quand sur sa tombe la brise en passant dépose sa rosée et l'insecte bourdonne, et l'herbe frissonne. La majorité des Français, plus la majorité de la minorité, habituée à ne lire que de la prose, ne peut pas savoir comment la poésie, de son souffle harmonieux, idéalise la pensée. Avec un peu d'habitude on peut écrire en vers presque aussi facilement qu'en prose. Mais il faut un majestueux talent, une exquise sensibilité intellectuelle et une vaste puissance de pensée pour arroser ses vers de parfums poétiques.

On va se récrier, me traiter de pédant ; [illegible]

tant en langage vulgaire, si vulgaire que tout le monde devrait me comprendre: j'ai cependant la ferme conviction que la majorité de ceux qui ont lu ce que je viens d'écrire sur la musique et la poésie, ne savent pas encore où je veux en venir et que cette réflexion leur est déjà venue : c'est insensé de parler de musique et de poésie à propos de religion. Cette appréciation est prématurée : attendez la suite avant de porter un jugement et de déclancher l'arc de votre intellect.

Comme pour la musique et la poésie, le sentiment religieux n'existe pas dans l'esprit au début de la vie ; il y est importé, c'est une inspiration soufflée. On a employé tout ce qui peut frapper l'imagination pour le faire pénétrer dans l'esprit : Le grandiose des temples en impose par la majesté de l'architecture et le mystérieux de l'intérieur. N'est-elle pas mystérieuse la lumière qui pénètre dans nos églises par des ouvertures habilement ménagées, et troublante quand elle projette sur les dalles les vacillantes et magiques couleurs des vitraux? La mise en scène des cérémonies, les récitatifs, les chants, la musique, tout enfin, n'est-il pas majestueux, imposant et voilé de mystère? Un instant dans ce milieu suffit pour faire pénétrer en celui qui s'y trouve le sentiment d'un monde inconnu ; rien ne distrait ; la pensée et l'esprit s'endorment et entraînent le corps dans la somnolence ; aucune énervante sensation ne vient troubler cet abandon de soi-même ; tout ce qui frappe les sens est doux, prolongé, monotone ; l'organisme en est impressionné et, dans l'esprit, le sentiment religieux pénètre. Qu'on joigne à cela l'éducation et l'instruction religieuse, et l'on saura comment s'acquiert le sentiment religieux. Nous n'avons pas ce sentiment, ou plutôt, ainsi qu'avec juste raison on le désigne, nous n'avons pas l'esprit religieux ; qui dit esprit exprime une chose qui s'acquiert et se développe. Si l'esprit vient naturellement, on lui donne le nom d'esprit naturel ; personne n'a encore trouvé l'occasion de dire, l'esprit religieux est naturel. La crédulité est naturelle ; on croit à tout, et cela permet aux astucieux d'exploiter la naïveté publique.

L'esprit religieux est un produit de l'éducation, de l'instruction et de l'imitation ; c'est un entraînement de la pensée. S'il procure des jouissances spirituelles et s'il ne pousse pas les gens à s'entretuer, je ne lui vois aucun mal, et je laisse volontiers à mon voisin son espoir de jouissances en l'autre monde ; je lui cède même avec plaisir la part qui m'y est réservée, s'il veut me rendre la réciproque, en me laissant jouir de la vie d'ici-bas. Si cet insensé veut m'imposer son idée, en me frappant par le fer, je lui opposerai le fer et, tôt ou tard, il périra par le fer. Pour une

idée contraire ou contrariante, on a fait monter de pauvres diables sur un bûcher ; malheur à ceux qui commettent ces cruautés, ils seront à leur tour grillés comme des porcs. Ce n'est pas une prédiction que je fais, c'est de l'histoire ancienne et moderne ; est-ce que l'histoire ne nous apprend pas que, maintes fois en France, les guillotineurs de la veille furent les guillotinés du lendemain !

Que l'on soit politicien, philosophe, libre-penseur, athée, religieux, franc-maçon, ou rien de tout cela, l'homme reste toujours homme ; il n'y a que les idées qui diffèrent ; comme j'admets en principe que l'idée doit être combattue par l'idée, et le corps par le corps, je dis : quand une idée mauvaise succombe sous le poids des idées bonnes, c'est bien ; quand le corps qui tue est tué, c'est juste ; mais tuer le corps pour anéantir une idée, c'est un assassinat d'ambitieux, un crime d'intolérants, c'est, de tous les actes commis par la férocité humaine, le plus monstrueux. Admettons qu'un intolérant soit entraîné au meurtre et tue, guidé par sa conscience ou par la persuasion d'avoir une idée juste, bonne, la meilleure de toutes ; est-ce que sa victime n'emporte pas, en mourant pour la sienne, la même conviction ; ne la montre-t-il pas beaucoup plus forte et plus enracinée, puisqu'il sacrifie sa vie pour ce qu'il croit fermement? Le convaincu qui se croit éclairé par le flambeau de la vérité tue son semblable pour une idée contraire à la sienne ; un autre convaincu, se faisant à la fois juge et partie, criminel et bourreau, tue pour se procurer des moyens d'existence, voilà où conduisent les exigences de la vie : les loups égorgent les moutons; les tigres, les chevaux et les bœufs, et l'homme égorge l'homme ! Il montre encore en cela sa supériorité sur toutes les autres espèces animales, car celles-ci dévorent rarement un individu de leur espèce ; les animaux ont du respect pour leurs semblables. Ce respect n'existe pas chez l'homme : les païens ont fait égorger, dévorer, massacrer les chrétiens, et ceux-ci, à leur tour, ont fait brûler les sorciers, les hérétiques, fait massacrer, écarteler tous ceux qui leur portaient ombrage ou un semblant de préjudice. Leurs beaux jours sont passés, à leur tour maintenant; on les traque, ils n'ont qu'à s'incliner, ceux qui les frappent ne sont que les instruments de la justice divine. Quel autre justicier, quelle autre puissance que leur divin maître aurait pu armer le bras de leurs adversaires? Comment ces insensés n'ont-ils pas vu qu'en ôtant la vie à l'un de leurs semblables ils tuaient une créature, un enfant de leur Dieu, père unique de tout pouvoir ; et comment n'ont-ils pas pressenti que leur action criminelle leur préparait le tourment éternel des flammes de l'enfer. Elles y sont toutes dans l'enfer

les âmes de ces misérables, et leur bon Dieu, pour les rendre encore plus odieux, a permis qu'on dressât sur les places publiques des statues à leurs victimes. Leur divin maître a heureusement fini par jeter sur ses serviteurs un œil compatissant, il lui peinait de les voir en si grand nombre gagner l'enfer au lieu du Paradis, c'est pourquoi, de nos jours, il leur impose de si dures pénitences. Ouvrez vos yeux à la lumière : n'est-ce pas les monastiques qui furent les plus intolérants et les plus cruels? N'est-ce pas eux aujourd'hui qui sont les plus durement frappés? Le fils de Dieu avait dit : aimez-vous les uns les autres et, sourds à cette divine parole, ses serviteurs ont dit : hors de l'Église, point de salut. Les séculiers ont été moins farouches, mais ils ont laissé faire. Dieu les punira à leur tour de leur tacite participation.

Une nation a le droit et le devoir d'imposer à ses sujets ce qu'elle croit utile pour le bien général, mais je ne crois pas qu'une partie de la population ait le droit d'imposer sa volonté à tout le monde : ce n'est évidemment pas de l'anarchie individuelle, c'est simplement de l'anarchie *corporative* ; la société ouvre les yeux sur les uns, les ferme sur les autres, et place souvent au même rang ce qui est dissemblable. Si quelqu'un a frappé sur la joue, il mérite d'être frappé sur la joue ; s'il décoche une opinion contraire, il mérite une répartie ; mais par Dieu le père, le Fils, le Saint-Esprit et tous les saints du Paradis, par Mahomet, Bouddha et le Grand Architecte de l'Univers, on ne casse pas la tête à ses contradicteurs pour s'éviter le désagréable souci d'une réponse.

Dans un précédent volume, j'ai émis des idées que la phalange des Darwinistes a dû trouver mauvaises ; je les crois bonnes et utiles : qu'on les discute, si je me trompe qu'on détruise par des arguments, mes arguments, qu'on me prouve enfin que je ne suis qu'un pauvre ignorant ; je promets à tous ceux qui m'auront éclairé de leur tendre la main aussi chaleureusement qu'on la tend à ceux qui vous éclairent pécuniairement. Si, au lieu d'arguments, on assomme les gens de coups de bâton, ou si on les fourre dans un cachot, les idées qui leur valent cette inqualifiable faveur, loin d'en être atteintes, sont raffermies dans l'opinion publique, et se propagent rapidement au lieu d'être étouffées. Le martyre pour une idée religieuse ou autre en assure plus éloquemment la propagation que la parole et les écrits.

Cette question : le sentiment religieux existe-t-il dans l'homme au moment de sa naissance ou lui est-il transmis plus tard, doit paraître maintenant un peu moins obscure.

Si les tendances religieuse, poétique, musicale et artistique, s'acquièrent par transmission, il serait difficile d'indiquer d'où

elles viennent, et à quelle époque elles ont germé pour la première fois dans le cerveau des hommes ; cette difficulté me paraît insurmontable, car depuis l'apparition du premier représentant de notre espèce, on ne saura jamais le nombre des siècles qui se sont écoulés ni, quoique de date plus récente, le nombre de civilisations qui se sont succédé ; on ne saura pas davantage ce qu'ont pensé les hommes primitifs ; quels furent leurs observations, leur degré d'intelligence, leurs travaux, leurs innovations, etc... ; nous ne pouvons juger ces choses que par analogie, c'est-à-dire en les rapportant aux habitants de l'époque historique, époque récente puisqu'elle compte à peine cinq à six mille ans.

Laissons dormir paisiblement le passé dans le berceau de l'incertitude et raisonnons sur les faits connus ; ce qui est connu, bien connu, doit seul servir de jalons aux écrivains sérieux. Pendant le cours du siècle qui finit (ceci fut écrit en 1899) l'esprit humain a conquis la vapeur, la photographie et l'électricité, qui sont, parmi les conquètes modernes, de surprenantes découvertes : c'est récemment qu'elles ont germé dans l'esprit de l'homme ; on peut fouiller, chercher partout, on n'en trouvera aucune trace dans le cerveau de nos ancêtres; les cases, que ces découvertes occupent actuellement dans nos têtes, étaient complètement vides dans la leur. Si le moindre germe de ces récentes manifestations, auxquelles on pourrait actuellement en ajouter d'autres, eût existé de tout temps dans la cervelle humaine, il aurait mis bien trop de siècles avant de se décider à sortir de sa léthargie, environ six mille ans d'après l'histoire et au moins vingt fois plus d'après de sérieux documents scientifiques. Peut-on admettre que des choses actuellement si apparentes soient restées si longtemps enfouies dans le foyer de l'intelligence sans aucun signe de leur présence? Leurs germes assurément n'existaient pas ; ils ont été formés par la succession, l'union et l'harmonie de la pensée et des idées.

Les découvertes modernes étonneraient ceux qui nous ont précédés ; s'ils revenaient parmi nous, ils en seraient aussi étonnés que l'enfant qui vient de naître. Ces acquisitions ne sont donc pas innées, mais le résultat d'un travail cérébral, auquel ont pris part le progrès des connaissances acquises, le raisonnement, la réflexion, l'assiduité, la combinaison des idées, etc., c'est exactement ce qui s'est produit à l'époque où les hommes ont conquis la musique, la poésie, la peinture et tout enfin ce qui se trouve rangé sous le drapeau des lettres, des sciences et des arts. Les acquisitions, faites depuis longtemps, sont considérées par nous comme des choses naturelles ; il nous semble qu'elles ont

existé de tout temps, qu'elles sont apparues naturellement parmi les hommes ; c'est ce qui arrivera dans un avenir peu lointain pour l'électricité, la vapeur, la photographie ; on croira que ces merveilles étaient connues des plus anciens habitants de la terre, tant elles paraîtront naturelles à ceux qui les verront dans deux ou trois siècles.

Le cri qui s'échappe naturellement d'une poitrine animale a été la première syllabe du langage et la première note de la musique ; comme dans l'espèce humaine, l'intonation du cri varie, je ne dirai pas à l'infini, mais infiniment plus que chez les autres espèces de vertébrés; l'homme est arrivé par un travail intellectuel, soutenu et prolongé, à former le langage et, plus tard, à le rendre harmonieux. Cela a dû prendre beaucoup de temps, car on ne peut rendre harmonieuse une phrase poétique ou musicale qu'en y ajoutant, bien combinées, d'imaginaires sensations. Une idée jetée dans le cerveau en fait naître une autre et c'est, en passant de cerveau en cerveau, que les idées les plus simples et parfois les plus nuageuses s'élaborent, s'accroissent, s'éclaircissent, se perfectionnent et finalement conduisent au sublime et aux grandes découvertes.

En dehors des actes qui concourent à la lutte pour la vie et à la reproduction ou, en d'autres termes, ce que font les êtres pour assurer leur existence et perpétuer leur espèce, tout ce que fait, a fait et fera l'homme est le résultat d'un travail intellectuel, un produit de son intelligence.

Le plus stupide des hommes peut affirmer que l'esprit religieux date de l'apparition du premier bimane ; que tous les hommes, en venant au monde, ont naturellement l'esprit religieux ; un non moins savant adversaire soutiendra de son côté que la chose est impossible, « attendu, dira-t-il, que nous sommes les descendants d'un singe ou d'un autre animal un peu plus perfectionné, mais guère plus intelligent ; comme on ne trouve chez les animaux, nos ancêtres, aucune trace de religiosité, il est évident que la religiosité est une chose acquise ». Ils pourront discuter des mois et des années, ces deux illustres visionnaires, ils n'arriveront jamais à se mettre d'accord ; ils prendront tous les deux la mystérieuse appréciation de leur intellect pour le flambeau de la vérité ; ils ont le droit d'avoir une opinion, de la croire bonne et de la conserver ; elle leur appartient, c'est leur propriété, n'y touchons pas.

Avec de l'imagination on peut débiter sur l'inconnu toutes les fadaises, les invraisemblances et les absurdités avec la certitude d'avoir des auditeurs, des partisans, des admirateurs ;

l'homme est si facile à hypnotiser par ce qui l'impressionne, qu'il se laisse prendre, subjuguer et entraîner malgré lui : le plus ou moins d'influence qu'il en subit est toujours en rapport avec la délicatesse de ses sensations et de ses pensées. On donne le nom d'aptitude, de tendance, de vocation, aux suggestions faciles à séduire l'esprit qui, d'un son, d'une parole ou d'un regard, se trouve suggestionné ; cette sensibilité pour une chose ou pour une autre se développe si souvent à l'âge où le cerveau accepte tout sans réfléchir ni raisonner, qu'elle peut, en se développant, faire de l'homme un être supérieur ou un monstre de perversité. Pour les natures peu sensibles, on peut arriver au même résultat par une suggestion lente et continue ; il suffit de tenir l'esprit en éveil et de montrer ou répéter souvent la même chose pour déterminer la vocation d'une personne que la virilité n'a pas encore affermie.

L'homme n'est pas seulement le maître de la terre, il est aussi le roi des Gobeurs : son estomac reçoit comme un idiot tout ce qu'on lui donne, les substances indigestes et les mortelles même : son cerveau accepte sans plus de discernement les idées qu'on lui transmet. Quand ces organes sont vigoureux et qu'on leur sert des aliments copieux et de leur goût, ils se réjouissent ; quand ils sont affaiblis, la digestion est lente et pénible : ce n'est plus alors que des aliments légers, pris en petite quantité, qui peuvent leur procurer quelque satisfaction. Le corps devenu vieux, vit en s'affaiblissant sans se régénérer, et l'intelligence apprend péniblement et perd plus qu'elle ne gagne.

Entraînés par le courant intellectuel, les lettres, les sciences et les arts s'introduisent dans la tête des hommes par la porte, toujours grande ouverte, de la crédulité ; c'est par cette issue que la religiosité s'est introduite tout de go. Pour l'érudition, le savoir, l'entrée est moins facile, il faut apprendre pour devenir savant, tandis qu'il suffit de croire pour faire un parfait religieux : on se pénètre d'un seul coup que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète, ou qu'un seul Dieu en trois personnes attend ses élus dans le royaume des cieux.

L'Apharras, ne pouvant arriver à sustenter suffisamment son estomac, laisse son cerveau sans nourriture intellectuelle ; comme ce dernier peut se passer plus facilement de nourriture que l'estomac, l'Apharras concentre tous les efforts de sa pensée à la recherche d'aliments corporels et laisse jeûner son intelligence.

Les lettres, les sciences et les arts, tirant leur existence du superflu et du bien-être de peuples abondamment pourvus,

marchent de pair avec l'opulence et l'on peut juger, d'après leur degré de développement, de la richesse des nations. Les Apharras ayant très souvent l'estomac vide et l'escarcelle toujours, ne peuvent pas se procurer le luxe d'enguirlander leur esprit de fleurs de rhétorique, ni se livrer à la culture des sciences et des arts. Les peuples à escarcelle vide ne trouvent personne d'assez zélé pour leur passer des becquées intellectuelles. Les aliments du corps ne sont jamais à bon marché et ceux de l'esprit sont toujours chers, même quand on les prodigue *obligatoirement*.

Les pays riches engraissent le corps et gavent l'esprit de leurs habitants ; si le travail manuel nourrit à peine la moitié de la population, celui de l'esprit, beaucoup plus lucratif, enrichit l'autre moitié : parmi les plus ardents travailleurs de cette catégorie, trime à côté des apothicaires la trinité des guérisseurs : le médecin du corps, le médecin de l'âme et le médecin social. Le premier remédie aux souffrances physiques, le second aux souffrances morales et le troisième aux perturbations et déviations des sens et de la pensée ; pour distinguer ces deux derniers du premier, on a donné à l'un le nom de prêtre et à l'autre celui de magistrat. Quand on est si bien outillé on pourrait croire que tout va marcher avec un cordial ensemble : n'en croyez rien, car les deux dernières incarnations de cette trinité ne voient nullement leur aîné d'un œil fraternel ; ils s'entendent pour saper son influence et cherchent à le faire culbuter dans l'opinion publique. Attention ! mes confrères, soyez prudents ! prenez garde, coupeurs de bras et de jambes, prescripteurs de tisanes, de potions et d'opiats, arracheurs d'enfants qui s'entêtent à ne vouloir pas sortir du sein de leur mère; prenez garde! prenez garde! la magistrature vous regarde, prenez garde ! prenez garde ! la magistrature vous attend ; rappelez-vous qu'en voulant donner le jour à l'un de vos semblables, vous risquez de vous faire mettre à l'ombre. Avis : que tous vos instruments sortent d'une maison bien notée, ceux des autres maisons sont vus d'un mauvais œil, de cet œil dont les Danakils ont une peur atroce ; les tranchants, les piquants, les serrants, les frappants, les cisaillants, les sciants, tout enfin ne devient médical que sorti d'une maison spéciale. *Nota bene* : n'oubliez pas de les aseptiser ; sans l'aseptie point de salut.

Si, pris au dépourvu, vous n'avez pas sous la main un ciseau médical, un rasoir médical, un marteau médical, une lancette médicale, etc., etc., priez vos malades d'attendre, en leur recommandant, par des paroles bien senties, de ne pas vous jouer le mauvais tour de succomber, pendant que vous irez chercher

l'instrument rituel. S'ils mouraient, vous perdriez un client et le public vous reprocherait de n'avoir pas opéré sur-le-champ.

Ces temps derniers, on a vu sur la scène, non pas Grassot embêté par Ravel, mais la médecine par la magistrature ; c'est imprudent, car fatalement la médecine aura son tour, elle purgera, saignera et repurgera la magistrature. Aucun des enfants de cette digne mère tenant une balance à la main ne voudra quitter ce monde sans avoir réclamé, pour y voir clair en route, une lumière médicale. Médecins et magistrats, ne vous taquinez pas, soyez assez intelligents pour vivre en bonne intelligence,et gardez-vous surtout de taquiner le clergé ; vous avez tout à redouter des représentants du Père Éternel, il vous enverrait, sans pitié, brûler dans le fourneau du diable.

Tous les jours les magistrats et les médecins se servent de rasoirs, de couteaux, de cuillères, de fourchettes et autres ustensiles usuels sans les aseptiser, et le pubic, aussi indifférent qu'eux, suit les mêmes errements.

Je tremble à chaque instant pour ces imprudents, ces sans-soucis, qui se mettent à table sans qu'aucun des ustensiles dont ils vont se servir ait été plongé dans un bain de sublimé ou maintenu quelques heures dans l'eau bouillante. Vous ne savez donc pas, malheureux, que la moindre coupure ou la moindre égratignure peut être suivie d'un abcès, d'un phlegmon, d'un érysipèle, d'un empoisonnement, et que ces coursiers noirs attelés au char de la mort sont toujours prêts à vous mener dans l'autre monde. Que l'homme est insouciant ! Dans des assiettes, dont il ignore la propreté, on lui sert de la soupe, de la viande, des légumes, et l'imprudent prend tout cela et le porte à sa bouche avec des couverts à peine lavés et légèrement essuyés. Si le potage est bon, il l'avale sans crainte et ne s'informe pas si la soupière et la louche ont été aseptisées ; si le rôti est excellent, il ne s'inquiète pas si la broche, dont on s'est servi, était exempte d'impuretés ; c'est incroyable ! on pousse vraiment trop loin l'imprévoyance et l'indifférence. Pourquoi, comme dans les hôpitaux aux infirmiers, les médecins ne conseillent-ils pas aux cuisiniers des restaurants de se servir de sublimé en guise de savon?

Quel drôle de troupeau, les hommes ! quand l'un de ces corps droits et tête haute se met à courtiser la folie, les autres l'imitent, rien ne peut les arrêter, ils ne pensent plus, ils ne raisonnent plus et ils se mettent tous à la file pour le suivre comme les moutons de Panurge, sautant par-dessus bord, ils le suivent dans tous ses écarts.

A l'époque où la saignée, aujourd'hui bannie, tirait les con-

gestionnés des bras de la mort, si j'avais vu un apoplectique tomber dans la rue, n'ayant sur moi à ce moment aucun instrument pour lui ouvrir une veine, par Apollon, j'aurais cassé une vitre, et j'en aurais pris un morceau pour saigner ce moribond. Si le succès avait répondu à mon attente, on aurait applaudi à mon initiative et, en cas d'insuccès, personne ne l'eût considérée comme une témérité. Actuellement, si je me permettais une aussi vulgaire opération, on m'enverrait probablement à Cayenne ou en Nouvelle-Calédonie : d'abord pour m'être permis de saigner, ensuite pour m'être servi d'un morceau de verre au lieu d'une lancette et, troisième motif, pour ne l'avoir pas aseptisé. Pas un des apôtres modernes de la médecine ne m'absoudrait.

Des trois guérisseurs dont je viens de parler, le médecin du corps est apparu le premier. En lui, se trouvaient incarnés les deux autres, il pouvait tailler, trancher à son aise et tout accaparer : il avait le champ libre, il pouvait l'envahir et se l'approprier presque tout entier. Comme tous les hommes, il fut imprévoyant, il ne porta les efforts de son intelligence que sur les souffrances corporelles.

Les souffrances morales, les troubles et les anomalies des sens et de la pensé ne furent pas jugés dignes de ses tisanes et de ses révulsifs. Il lui fallait des entités morbides, des lésions organiques, entraînant rapidement la mort, pour faire jouer les ressorts de sa pensée et pour le décider à médicamenter. L'imprévoyant, en agissant ainsi, a laissé envahir les deux tiers de son domaine : ses héritiers, mes doux confrères, regrettent amèrement aujourd'hui qu'on ne leur ait transmis qu'un tiers de l'héritage médical. Ils essayent bien d'en rattrapper quelques parcelles, mais c'est trop tard ; ce qui est perdu est perdu.

On aura beau tirer du grec la cleptomanie et autres mots semblables pour s'emparer de certains dérangements de l'intellect, on ne parviendra pas à reprendre à Thémis ce qui appartient à Thémis.

Les cleptomanes iront toujours à la magistrature et seront soignés par les magistrats; les cœurs blessés ou blasés auront toujours recours aux consolations du clergé : tout homme qui sortira du sentier tracé par les coutumes et la morale sera daubé par Thémis, et celui qui se sentira affligé d'une peine morale ira chercher des adoucissements aux pieds d'un confesseur.

Ce qui est fait est fait, il n'y a plus à y revenir ; le mieux est d'accepter la chose et de souhaiter pour le bien général que la trinité des guérisseurs terrestres fasse comme la trinité céleste, un seul tout en trois personnes.

Emporté par les flots de l'esprit moderne, le médecin ne voit plus dans l'homme qu'une masse de matière : des os et de la chair ; tout est là. Il voit très bien que tous les hommes ne sont pas dépourvus d'intelligence et encore moins de savoir, et qu'une continuelle vibration agite la matière, la fait vivre, la fait croître, la fait se reproduire et la maintient dans une forme déterminée ; il voit très bien que cette matière ne se comporte pas comme la matière des corps inorganiques. Halte-là ! ça sent le spiritualisme et dans son âme et conscience il est matérialiste, il veut rester matérialiste, ne lui parlez pas de l'âme (anima), de ce principe de la vie apparaissant, dans tous les êtres, à la naissance et disparaissant à la mort ; de ce principe, qui assure la perpétuité, en se transmettant d'individu à individu. Il est assez logique de considérer la vie comme une essence ou un fluide immortel ; mais, attribuer cette immortalité à la vie de chaque individu est une conception plus intéressée que scientifique, elle prête à toutes sortes d'interprétations.

Lorsque l'existence de cette masse de matières était troublée, ou, pour m'exprimer plus clairement, était atteinte de maladie, nos ancêtres accusaient la fièvre de ce forfait ; aujourd'hui, on accuse les microbes. Etre rongé par la fièvre ou par les microbes conduit au même résultat; cependant le microbe me plaît davantage, j'ai toujours pour lui une faiblesse paternelle ; il est si gentiment petit qu'on peut dire à quelqu'un sans le froisser :

« Vous avez des microbes dans la tête. » Un hanneton, une araignée, c'est différent, ça froisse.

On rencontre des personnes qui entendent des bruits insupportables dans un milieu où règne le plus profond silence, d'autres qui sentent de très fortes odeurs dans un endroit où personne n'en sent, d'autres qui voient des êtres imaginaires et d'autres encore dans les cerveaux de qui poussent des idées auxquelles jamais personne n'avait songé.

Si les idées de ces derniers sont bonnes, elles passent pour du génie ; si elles sont mauvaises, on les taxe de folie ; pour arriver à ces perturbations, les sens déraillent de la route commune. Allons plus loin et posons-nous cette question : D'où viennent sous l'influence des perturbations atmosphériques ou telluriques les oscillations, les troubles de l'organisme? La matière seule peut-elle subir l'émotion qui, instantanément, frappe mortellement une mère, en apprenant la mort de son fils? et l'épouse qui se tue sur la tombe de son mari ou le mari qui se brûle la cervelle sur la tombe de son épouse, est-ce la matière qui engendre une telle douleur et pousse à de tels actes de désespoir? D'où viennent sous l'influence de la peur ces relâchements suivis d'une abon-

dante évacuation, et cet affaissement du corps sous le poids d'une douleur morale?

Pour expliquer ces faits, on les attribue à des lésions organiques, on fait l'autopsie du mort et quelquefois l'on trouve que ce malheureux avait une lésion au cerveau ou au cœur. Très bien ! mais aurait-il eu tous les maux et les lésions à leur suite, ce n'est pas moins l'émotion qui l'a tué; il était faible, il avait un anévrisme, il était prédisposé aux congestions, etc., etc., c'est correct et très scientifique cela! La lésion d'un organe prépare certainement le coup mortel, mais l'émotion frappe sans aggraver la lésion de l'organe.

Etre matérialiste ou spiritualiste, en quoi cela peut-il servir, quelle en est l'utilité? Quel soulagement cela peut-il apporter à un malade? N'y aurait-il là-dessous qu'un parti, un entêtement bête, un esprit de doctrine? l'intérêt personnel n'y serait-il pour rien?

Le corps évidemment est un composé de matière, mais d'une matière spéciale, dans laquelle se produisent continuellement des réactions chimiques qui établissent en elle le courant vital. Comme pour l'électricité, il faut à ce courant une matière choisie, et comme pour le courant électrique, la matière peut rester intacte et le courant être troublé. De ce trouble, on constate les effets, sans qu'il soit possible, dans l'état actuel de la science, d'en expliquer la cause.

Les microbes malfaisants sont dangereux, c'est incontestable : mais la chaleur, le froid, l'électricité le sont-ils beaucoup moins? Rapporter toutes les maladies à la même cause, c'est s'enfermer dans une étroite enceinte et permettre au passant de circuler autour.

Le médecin hypnotise ses malades ou les envoie à Vichy ; le prêtre soigne les siens avec des prières ou les envoie à Lourdes. Entre ces deux manières de traiter, où gît la différence? Dans l'esprit de ceux qui les conseillent : ils sont l'un et l'autre convaincus que l'aqua de Vichy et l'aqua de Lourdes ne se ressemblent pas et que la prière est tout autre chose qu'un puissant hypnotique. Ces deux convaincus, le médecin et le prêtre, croient, chacun dans son camp, tenir l'étendard de la science et de la sagesse !

Le soleil, le jour, les étoiles et la lune, la nuit, éclairent ces savants, sans nous dévoiler dans quel camp se trouve la raison. Prières, aqua fresca et baignade de Lourdes, hypnotisme, aqua fresca et baignade de Vichy, Caramba ! il faut être très fort pour juger de la puissance curative de ces deux médications, et discerner laquelle est la meilleure !

Évidemment, d'esprit et de cœur, je suis avec mes confrères, et je trouve comme eux qu'un ecclésiastique, un zouave, un sorcier, un rebouteur, une tireuse de cartes et autres guérisseurs sans diplômes, n'ont pas de suffisantes connaissances dans l'art de guérir.

L'appréhension, la crainte, la préoccupation met l'esprit sous pression et cause une perturbation plus ou moins grande dans les fonctions de l'économie, c'est incontestable.

Au moment de frapper à la porte d'un dentiste, nombre de gens ont été instantanément guéris d'un violent mal de dents.

Les pilules de *mica panis*, les potions d'*aqua fontinalis*, habilement ordonnées, ont souvent fait merveille. La foi sauve, la confiance guérit ; dans les médicaments, c'est ce qu'il y a de plus actif. Un médicament agit mal quand on n'a pas confiance en celui qui l'ordonne.

Au point de vue social et humanitaire, l'art de guérir devrait jouir d'une entière liberté ; mais en cela, comme en toute chose, il est nécessaire par de longues études que l'homme apprenne son métier. Comment pourrait-il autrement connaître le nombre, la forme, la position, la composition, l'usage et l'importance des différents organes du corps humain? Saurait-il que ces organes sont formés de cellules, presque toutes imperceptibles ; saurait-il que ces cellules sont formées de molécules qui échappent à nos sens? Saurait-il que toutes ces cellules ont une existence qui leur est propre, une existence individuelle, qu'elles ne peuvent maintenir sans s'entr'aider; en d'autres termes saurait-il que toutes les cellules d'un corps vivant sont solidaires les unes des autres et qu'elles ne peuvent vivre qu'en société ; saurait-il que toutes ces individualités cellulaires concourent au même but : assurer notre existence, et qu'en cherchant à vivre pour leur propre compte elles nous font vivre?

La cellule d'un corps ne saurait exister sans se trouver réunie aux cellules différentes qui entrent dans la composition d'un corps de même espèce ou *d'espèce très voisine*, ce qui permet la greffe de deux parties de corps d'espèces différentes, mais peu éloignées comme organisation.

Presque tous les êtres sont formés de cellules indispensables et de cellules accessoires; ces dernières ne constituent en général que des organes de protection, tel que le système pileux cutané et adipeux. Ces cellules sont utiles, mais non indispensables ; il n'en est point ainsi pour celles du cœur, du poumon, du cerveau, le corps ne peut pas vivre lorsqu'il en est privé. Pourrait-on savoir, ignorant notre organisation, que la gravité des maladies dépend

toujours du nombre et de l'importance des cellules atteintes dans leur composition chimique, d'où le trouble de leur action vitale, ou force active? Cette force, dans chaque cellule, vient du continuel déplacement de leurs molécules, dont les unes s'attirent et les autres se repoussent. Cette attraction et répulsion moléculaires entretiennent la vie cellulaire et la vitalité cellulaire maintient la vie des corps. La vie ne serait donc qu'un tourbillon moléculaire où des matériaux neufs sont attirés et les usés rejetés.

Si une substance mise en contact des cellules, en détruit ou transforme la composition au lieu de les nourrir, cette substance est un poison pour l'individu. L'homme peut manger de tout, l'agréable, l'utile et le nuisible. Il est bien rarement très fortement incommodé par des substances qui ne lui sont d'aucune utilité et même parfois nuisibles. Ses cellules ne prennent pas ce qu'elles veulent, il leur faut des substances qui puissent entrer dans leur combinaison chimique ; presque toutes les autres, en changent la composition et éteignent leur vitalité. Elles voudraient agir autrement qu'elles ne le pourraient pas ; il leur faut s'emparer, pour continuer à vivre, des molécules qui peuvent entrer dans leur composition sans en modifier la nature. Si les combinaisons qui s'opèrent dans les différentes cellules de l'organisme se font régulièrement selon les lois naturelles, c'est la force et la santé de l'individu. Si, au contraire, elles sont tuées ou modifiées par l'apport d'une substance qui ne leur convient pas, c'est la détérioration, la maladie : une comparaison fera mieux comprendre ma pensée : un globule de chlorure de chaux ne pourrait suppléer à sa déperdition qu'en attirant du chlore ou de la chaux ; tout autre corps mis en son contact lui serait indifférent ou dangereux, puisque un assez grand nombre, tel que l'acide sulfurique par exemple, en changeraient la nature.

Les cellules, quoique de composition plus complexe, ne se comportent pas autrement ; aussi un très grand nombre de substances détruisent-elles à notre insu l'organisation d'une ou de plusieurs de nos masses cellulaires.

La vie individuelle des cellules procure aux organes le sérieux avantage de n'être très souvent que partiellement atteint : une partie de l'organe ou quelques cellules disséminées se détériorent sans empêcher le fonctionnement des cellules saines. De plus, leur solidarité avec toutes les autres cellules du corps explique ce fait, qui paraît anormal : la douleur, produite par un organe malade, manifestant du trouble dans un organe sain. En cela, comme en toute chose, au lieu de chercher l'explication du fait, on a cherché un nom ; on a dû le trouver sans beaucoup

d'efforts, ce mot cherché, je le suppose du moins! alors, l'esprit satisfait, on a dressé la tête et jeté au public la bouche agrandie à toucher les oreilles : Action reflexe !

Par ce court aperçu, on entrevoit ce qu'il faut d'étude, d'observation et de recueillement pour remonter à la source des nombreux maux qui nous affligent et, pour arriver à reconnaître la substance qui convient à chacun d'eux pour obtenir leur guérison. Il ne suffit donc pas du désir d'être utile pour faire un guérisseur, il faut apprendre à savoir ce que l'on doit faire et à voir clair avant d'agir.

En Apharras, le médecin du corps existe depuis longtemps ; comme il est partout un des premiers rouages de la vie sociale, il a dû apparaître au moment où les hommes se sont réunis pour former une nation. Dans toutes les questions sociales, un rouage, quel qu'il soit, doit se mouvoir librement pour que la machine marche à souhait.

Le médecin devrait donc exercer son art avec indépendance pour être un rouage utile à la société.

Quelques guérisseurs psychiques se sont faufilés en Apharras ; ils y sont rares,ce pays est trop pauvre pour être exploité par cette catégorie de bienfaiteurs, les habitants en outre ont l'intelligence trop primitive pour croire à tout sans réfléchir. Quelle candeur ! ces pauvres gens n'ont pas encore rêvé les futures jouissances du bonheur éternel qu'on se procure là-haut par la vue resplendissante du Créateur de l'Univers ; ils n'ont même pas, ces arriérés, l'idée d'un Paradis où se trouvent, à foison, le superlatif des jouissances terrestres.

Chez eux, les déviations des sens et de la pensée se redressent en famille, et les désaccords sociaux sont réglés par des arbitres.

Le père dirige l'esprit de ses enfants et corrige leurs torts ou leur mauvaise conduite. Pour les questions sociales un arbitre, choisi d'un commun accord par les adversaires, en contestation ou d'opinion différente, est chargé de les juger et de rétablir l'ordre entre les particuliers, les groupes sociaux; d'aplanir enfin les difficultés, et ramener le calme et la concorde.

Ce peuple, aussi intelligent qu'on peut l'être, est ignorant et pauvre ; son troupeau seul le préoccupe et passe avant tout. Les troupeaux, de ce peuple, c'est sa vie, et le reste, un passe-temps. Quand l'herbe d'une région est épuisée, l'Apharras explore le ciel avec anxiété ; il y cherche un nuage, et se trouve soulagé lorsqu'il voit, quelque part, l'eau tomber en pluie ; aussitôt, il lève le camp et s'empresse d'accourir vers cette terre promise. Ces naïfs pasteurs n'ont pas eu l'intelligence d'implorer une puis-

sance surnaturelle ou divine, ni de la prier, vainement, afin de faire tomber de la pluie dans la localité où ils se trouvent ; ils n'y pensent pas et se plient, sans marmotter, aux vicissitudes des éléments : ils redoutent des êtres malfaisants, mais ne connaissent aucun bon manitou. Sans souci du passé, sans préoccupation de l'avenir, ils ont pour guide les lois de la nature, desquelles ils retirent ce qu'ils peuvent en tirer. Chercher au jour le jour à ne pas mourir de faim absorbe tellement leur pensée, qu'ils négligent leur développement intellectuel et oublient de prier les dieux de leur donner le bien-être.

Journellement affamés, et n'ayant jamais vu la main secourable d'une divinité leur venir en aide, ni améliorer leur situation, ils jugent les choses telles qu'elles sont ; aucun prisme trompeur n'a encore oblitéré leur vue ni jeté dans leurs cœurs une lueur d'espérance ; ils acceptent leur sort, et aucune idée religieuse n'a encore pénétré dans leur cerveau. Je parle ici des nomades de la campagne, des pasteurs errants, et non des citadins, à qui la vie sédentaire et les rapports commerciaux avec les étrangers, permettent de temps en temps de plonger les lèvres dans les nectars civilisateurs.

Ce sont les commerçants, les voyageurs et autres cosmopolites étrangers qui leur versent à petite dose cet enivrant breuvage; ils ont accepté sans résistance l'iniation religieuse, ils ont pris le goût des étoffes, des bijoux et autres objets dont ils peuvent se passer.

Ce n'est pas les seuls bienfaits que leur a transmis la civilisation ! elle leur a clandestinement passé les maladies vénériennes et aussi des apôtres, pour leur débiter les versets du Coran, et leur faire entrer dans l'esprit un peu d'idée religieuse. Le catholicisme s'est laissé devancer par l'islamisme :

— C'est fâcheux, me dit un jour un vénérable curé, en se signant trois fois, il aurait mieux valu leur apporter la peste que le Coran, un livre diabolique ! la peste ne tue que le corps, et le Coran tue l'âme. Malédiction ! ces hérétiques iront tous en enfer.

— Je ne le crois pas, l'abbé ! votre divin Maître est juste et miséricordieux, il traitera ces innocents comme les enfants qui succombent, en naissant, sans avoir reçu le baptême ; il les enverra avec eux dans les limbes.

— Non, non, monsieur, ils iront dans l'enfer. Dieu ne pardonne pas à ceux qui n'ont pas cherché à s'éclairer dans les divins mystères de notre religion.

— Cependant, l'abbé, s'il y a un coupable, ce n'est pas eux, mais vous et vos frères, qui auriez dû leur apporter le flambeau

de la foi. Oh ! s'ils avaient fermé les yeux au lieu de recevoir cette sublime lumière, je comprendrais que vous leur fassiez prendre le chemin de l'enfer ; mais ils n'ont rien vu, rien entendu, rien appris, ils sont sous ce rapport, ainsi que je viens de vous le dire, comme des nouveau-nés.

— Vos paroles, monsieur, expriment l'hérésie ; si nous ne sommes pas venus plutôt évangéliser ce peuple, c'est que Dieu ne l'a pas voulu, ses décrets sont insondables ; nous ne sommes ici-bas que les humbles serviteurs du divin Maître, nous le prions chaque jour pour qu'il nous éclaire et nous montre la voie du salut.

— Avec de pareilles idées, vous croyez marcher dans la bonne voie ; gardez vos illusions, l'abbé, et soyez heureux, mais de votre salut je ne donnerais pas dix centimes.

Ce bon vieux curé, vouant des hommes au tourment des flammes éternelles pour n'avoir pas connu sa religion, me fit l'effet d'un homme qui ferait un crime impardonnable à nos ancêtres de n'avoir pas connu l'Amérique. Aussi je m'abstins de lui dire : « Les décrets de votre divine Providence sont en effet insondables, car ce n'est pas l'Évangile, mais le Coran, qui s'est faufilé en Apharras ».

Dans le Coran, l'Apharras apprend à lire ; il en retient, les apprenant par cœur, quelques versets et, ensuite, récite sans savoir ce qu'il dit, Allah est grand, Mahomet est son prophète ! et il ignore qu'en suivant les préceptes de Mahomet il ira après la mort dans un séjour de délices où des femmes charmantes et séduisantes lui ouvriront les bras jusqu'à la fin des fins.

Le Coran étant écrit en arabe, l'Apharras ne comprend rien de ce qui s'y trouve exprimé. Il ignore le bonheur promis dans la vie future et n'a aucune idée d'un être suprême, c'est un indifférent en matière de religion. Il faudra de bien nombreux siècles et des sermons bien souvent répétés pour faire entrer dans sa naïve intelligence tous les mystérieux et très naïfs préceptes religieux et philosophiques.

Comme les naïvetés intellectuelles sont repoussées par les gens naïfs et acceptées par les esprits instruits, l'Apharras, étant sans instruction, est moins facile à se laisser prendre aux fables imaginées.

Je dis un jour à un Apharras, instruit et parlant bien le français :

— Quelle est votre religion?

— C'est le Coran, me répondit-il.

— Ton Coran n'est pas une religion, lui dis-je : c'est un livre

qui indique ce que vous devez faire et ce que vous devez éviter. Puisque tu connais le Coran, tu dois savoir ce qu'il renferme, ce qu'il recommande, ce qu'il dit d'espérer et de croire. A quoi croyez-vous ?

— Nous croyons au Coran.

— Mais, que dit le Coran?

— Il ne dit rien.

— Il doit cependant, en le lisant, vous apprendre quelque chose.

— Oui, il nous apprend à lire.

— Je le savais ; mais ne vous dit-il pas de faire ceci et d'éviter cela?

— Je ne sais pas.

— Mais ne vous a-t-il pas appris qu'Allah est grand et Mahomet son prophète.

— Oui, nous le disons souvent dans nos prières.

— Eh bien ! puisque tu connais Allah, dis-moi ce qu'il est, ce que tu en penses.

— Allah est Allah.

— Et Mahomet?

— Mahomet est Mahomet.

— Quelle brute ! dit, sans desserrer les dents, une personne assise à côté de moi.

— Où trouvez-vous que cet homme manque d'intelligence, dis-je à l'interrupteur? Est-ce que vous, moi et bien d'autres, serions capables de donner le sens d'une phrase apprise par cœur dans un livre, écrit dans une langue qui nous est inconnue et quelquefois même dans un livre écrit en français? On m'a appris dans ma jeunesse et à vous aussi probablement : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, etc. Je ne sais si vous pourriez donner l'explication de ces paroles ; quant à moi, je m'en trouve incapable ; je n'en saisis pas toute la profondeur, aussi vous pourriez dire de moi comme de ce Danakil : Quelle brute ! si en votre présence on me demandait l'explication de ces mystiques phrases.

Votre réflexion, mon compatriote, me remet en mémoire, un souvenir sur lequel a déjà passé plus d'un demi-siècle ; j'étais à Angoulême, sur une petite place dominant la vallée d'une grande hauteur.

De cet observatoire, je voyais à mes pieds se dérouler au loin le panorama de la campagne ; à quelques pas de moi un fil télégraphique, nouvellement placé, descendait de la place presque

perpendiculairement, pour gagner la campagne, où il se déroulait à perte de vue ; un paysan me dit, en s'approchant de moi :

— Les lettres passent vite dans cette machine?

— Comme la foudre, lui répondis-je.

— Ah ! Et après un moment de réflexion, il reprit : En effet, ça doit aller très vite à cette descente.

— Pas plus vite qu'ailleurs, lui dis-je.

— Ah ! fut sa seule réponse, et il s'éloigna, en se disant, j'en suis certain : « Il me croit donc bien bête pour me conter cela ».

A peu près à la même époque, un autre paysan me dit en chemin de fer : Nous serons bientôt arrivés, ça va bien plus vite qu'un cheval au grand galop. Qu'est-ce qui nous pousse, pour nous faire aller de ce train?

— C'est la locomotive, une machine à vapeur qu'on attelle à l'avant.

— On m'avait bien dit que ça allait à la vapeur ; mais je croyais que les wagons marchaient tout seuls.

De nos jours aucun Français n'aurait de ces naïves réponses ; l'instruction fleurit en France et tout le monde peut aspirer les savants parfums de ses multiples fleurs; du palais des riches à la cabane du pauvre, on l'oblige à se répandre, à se greffer partout. Tous les Français portent aujourd'hui sur les épaules une tête de savant ; cependant, si un Danakil, se rendant de Marseille à Paris en chemin de fer, demandait des explications sur le mécanisme d'une locomotive, il trouverait encore bon nombre de Français qui seraient incapables de donner, à sa question, une réponse satisfaisante ; quant à ceux qui pourraient lui expliquer avec précision le mécanisme d'une locomotive, ils la feraient certainement sauter avec le train au premier voyage, s'ils étaient chargés de la conduire. Comme conclusion j'ajoute :

Nous avons la prétention de tout connaître, de tout comprendre, de tout savoir, et pourtant à la fin de nos laborieuses études, nous sommes relativement aussi naïfs, et peut-être davantage, qu'un Danakil. Plein de confiance dans le savoir de nos ingénieurs, nous montons sans crainte, et même sans y penser dans un rapide. Nous avons dans la parole d'un prédicateur une foi inébranlable, et nous montons sans réfléchir dans le rapide, qui nous conduit au ciel ! Charmés par les gestes et la parole d'un orateur, nous montons dans le train de ses idées et nous les greffons dans notre cerveau sans les mûrir, et sans nous demander où elles nous conduiront.

L'Apharras monte aussi dans le train conduit par le Coran, sans réfléchir et sans se préoccuper où cela le conduira. Ce train

emportant l'homme dans le séjour des gens heureux, marche dans ce pays à si petite vitesse que la majorité de la population ne s'occupe que des choses d'ici-bas : elle préfère, comme ses aïeux, parcourir à pied le sentier de la vie.

Chez les peuples où l'esprit religieux domine, on n'attend pas l'âge où la raison commence à s'épanouir, pour l'introduire dans la tête des enfants. A peine sorti des entrailles de sa mère, on lui arrose la tête d'un sacrement ; quand sa langue commence à articuler des mots, on lui fait bégayer des prières ; puis on le catéchise pour l'éclairer dans sa croyance, et le pénétrer de divins mystères. Tant de précautions, de soins et d'assiduité seraient bien inutiles, si nous apportions l'esprit religieux en venant au monde.

Instinct, intelligence, goûts, sentiments, tout en nous, tend à se développer. Beaucoup d'actes instinctifs arriveraient par leur développement à bouleverser la société et à bestialiser les individus, si nos tendances naturelles n'étaient modérées, calmées et étouffées par l'éducation et l'instruction. Ce qui nous appartient instinctivement, nous l'apportons en naissant, et nous le développons sans qu'on ait besoin d'en alimenter le feu, en soufflant dessus. Il n'en est point ainsi pour l'idée religieuse, il faut souffler, souffler longtemps pour en faire jaillir dans le cerveau la première étincelle : c'est une révélation qui surgit sous le souffle d'un inspiré.

Les révélateurs et propagateurs de ces démences intellectuelles ont délaissé les Apharras. Dans ce pays si pauvre, et de misère si grande, ils ont redouté de trop grandes privations.

Les Arabes y ont cependant introduit un peu d'islamisme, en échange de quelques bols de lait, d'un gigot de chèvre ou de mouton et mieux, de l'animal entier, quand ils peuvent l'obtenir.

Les chefs apharras, hommes prudents et prévoyants, se firent initier les premiers à cette religion, et ils s'en instituèrent les chefs suprêmes, les premiers apôtres ; c'est ainsi que chacun d'eux est actuellement chef spirituel et temporel de sa circonscription. Ils sont à la fois évêques et sultans, et leur Alta roi et pape.

Nous traitons ce peuple par-dessous la jambe, qu'on me passe cette expression car elle est le miroir banal où se reflètent les sentiments que ces pauvres gens nous inspirent : leurs chefs me paraissent cependant avisés et très sensés : on ne prévoit pas l'avenir sans avoir l'esprit équilibré et réfléchi ! Quand ces hommes sans instruction ont vu des étrangers s'introduire chez eux, pour bouleverser l'esprit de leurs sujets par de mystiques paroles, ils ont entrebaillé la porte de leur royaume, ont regardé attentive-

ment ceux qui se présentaient et leur ont ensuite ouvert les bras pour les embrasser d'une puissante étreinte : « Soyez les bienvenus, leur ont-ils dit, nous vous considérons comme des amis, des frères, mais nous voulons rester les maîtres chez nous ».

C'est ainsi que les ancêtres de l'Alta actuel Mahammed Anfarré ont ajouté la tiare à la couronne, et que depuis cette époque, l'Alta des Apharras conduit le char de l'Etat, en tenant d'une main les rênes du pouvoir temporel et de l'autre celles du pouvoir spirituel.

On peut dire de ce peuple qu'il est insociable, méfiant et barbare, mais on ne peut pas dire de ses chefs : « ce sont des pauvres d'esprit, des inintelligents ». Leurs actes à chaque instant démontrent le contraire.

Les propagateurs de la foi musulmane sont désignés en Apharras par le mot *cadi*. Leur nombre est si restreint, et ils ont tant de fonctions à remplir, qu'il leur est impossible de faire des prosélytes ; aussi l'Islamisme n'a pas encore tatoué de ses dogmes, beaucoup de cerveaux apharras.

Ce n'est pas l'absence d'intelligence, ni le manque de crédulité, l'homme partout est né crédule ! c'est le manque de richesse qui entrave cette propagation : sans la fortune, point de salut, point de lettres, point d'arts, point de science ! quand le talent éclaire, il veut être éclairé pécunièrement, c'est dans l'ordre des choses et rien, sous ce rapport, ne sera changé jusqu'à la fin du monde.

Si on n'a pas encore réussi à faire pénétrer l'esprit religieux dans tout l'Apharras, on y a semé avec succès la crainte du diable, des sorciers et du mauvais œil, qui sont les précurseurs, l'avant-garde, des croyances religieuses. C'est toujours par la crainte ou le prestige, dont s'entourent les jongleurs, les intellectuels, les savants,les artistes et autres bons apôtres, que les hommes se laissent prendre.

D'où vient la crainte du mauvais œil? dans quel but a-t-elle été inspirée? Je ne sais ; mais chez l'Apharras et chez les peuples voisins, la pensée qu'un regard de côté va gâter les aliments, troubler la digestion et porter malheur aux hommes ainsi qu'aux bestiaux, fait trembler tout le monde; je crois qu'on redoute encore plus le mauvais œil que le diable.

J'ai dit précédemment que les gardiennes de troupeaux m'avaient quelquefois pris pour ce malin esprit. Je les ai vues s'enfuir à toutes jambes comme des écervelées et je restais stupéfait, et contrit de leur frayeur.

Si les fluides de nom contraire s'attirent, me dis-je un jour, il n'en est pas toujours ainsi, car j'ai beau montrer patte blanche

à ces belles au teint noir, et je développe plutôt un courant répulsif qu'attractif. Les courants répulsifs s'établissent souvent entre la femme et l'homme : ce dernier, blessé dans son amour-propre, dit à qui veut l'entendre : « elle était trop laide »! la femme en général est plus régence, elle se contente de dire : « il me déplaît ».

Ce n'étaient certes, ni les traits de mon visage, ni la couleur de ma peau qui effrayaient les bergères : la distance qui nous séparait était trop grande pour qu'elles pussent en juger; c'était certainement la bizarrerie de mon costume ; elles devaient se dire d'aussi loin qu'elles me voyaient : « il n'y a que le diable qui puisse se costumer ainsi »! et aussitôt elles s'enfuyaient comme des gazelles de plateau en plateau, sans se demander si c'était un bon ou un mauvais diable qui leur était apparu.

En retrouvant chez ces nomades la peur du diable et des sorciers, ma pensée remontait le cours des années : je me retrouvais à ces longues veillées d'hiver, écoutant d'une oreille attentive le récit des voisins qui avaient vu le diable tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Je revoyais dans nos villages ces malheureuses familles de sorciers, vivant seules en dehors de la famille communale, redoutées et mal vues de tous les habitants. L'instruction a donné un bon coup de balai à ces imaginaires croyances ; il en reste cependant encore de très nombreuses traces dans l'esprit de nos campagnards.

L'Apharras craint le diable, les sorciers, le mauvais œil, mais il est prévoyant : il porte des amulettes pour se préserver de leurs maléfices et de tout autre sortilège ; il croit, comme on l'a cru et comme on le croit encore dans nos pays civilisés, à l'influence préservatrice des gris-gris. Ces hommes ne diffèrent pas des autres hommes, ils ont pour certaines choses des défaillances et pour d'autres, de l'énergie.

Si le respect des morts découlait d'un sentiment religieux, l'Apharras serait l'homme le plus pieux du monde. Mais du respect inspiré par la mort à l'adoration d'une chose imaginaire, il y a autant de distance qu'entre le bon sens et l'absurde, entre un sentiment naturel et un sentiment inspiré.

Une tombe impose le respect ; l'Apharras y joint de la vénération ; nul d'entre eux ne passera auprès d'un monument funèbre sans s'y arrêter et, rendre hommage au mort, dans l'attitude d'une silencieuse contemplation. Si ce passant a appris par cœur des versets du Coran, il les récite sans savoir s'ils sont ou ne sont pas de circonstance. L'homme, profondément ému, éprouve malgré lui le besoin de manifester par des gestes ou par des paroles le sentiment qui agite sa pensée ou son cœur ! Le visiteur, après

être resté quelques instants debout en face d'une tombe, dépose dessus soit un objet apporté en cette intention, soit un petit caillou qu'il ramasse à ses pieds.

L'Apharras n'a pas l'esprit religieux, mais il a l'esprit prédisposé à en recevoir la semence ; celui qui croit au diable, aux sorciers et aux influences des amulettes, croira tout aussi bien à la puissance d'Allah, de Mahomet son prophète, et à celle d'un Dieu en trois personnes ; il suffira, comme à tous les croyants, de lui faire entrer cette idée dans la tête. Jamais une croyance n'a existé dans le cerveau avant d'avoir été apprise ; jamais si on ne me l'eût pas soufflé, je n'aurais deviné l'existence de Dieu et du Diable ; ce n'est pas d'un cerveau ordinaire comme le mien qu'est sortie cette conception. L'homme naturellement crédule, ajoute foi à ce qu'on lui dit ; tout ce qui vient de la crédulité est appris, on peut faire croire à tout ce que l'intelligence peut inventer de mystérieux et d'absurde ; de ces choses, quand on veut, on peut se débarrasser ; il n'en est point ainsi pour les choses naturelles, on les apporte avec soi, en naissant, on ne peut s'en défaire, rien ne peut les effacer. L'homme ne peut s'empêcher de distinguer un objet d'un autre, mais il peut changer de religion avec la plus grande facilité.

L'amulette, le porte-bonheur des Apharras, est un petit sachet ou un petit rouleau de cuir dans lequel se trouve, précieusement enfermé, un verset du Coran, pris au hasard et transcrit sur une feuille de papier. Ces sachets sont très artistement et solidement cousus, car ils perdraient toute leur vertu si le porteur en connaissait le contenu.

Latéralement, sur deux des coins opposés du sachet carré ou aux deux bouts du sachet cylindrique, sont cousus les bouts d'une lanière de cuir, ce qui permet de les attacher aux bras ou de les suspendre au cou.

Pour augmenter les chances, on prend plusieurs numéros à une loterie ; pour plus de sécurité, l'Apharras multiplie le nombre des amulettes, il s'en applique deux, trois et même davantage, quand il peut faire cette dépense. S'il ne peut pas en acheter plusieurs et c'est ce qui arrive le plus souvent, il se croit insuffisamment préservé.

Ce sont les cadis qui ont le monopole de ces ingénieux produits et qui, moyennant finance, les distribuent directement au bon public. L'homme qui possède de ces talismans n'a plus rien à redouter : il sera préservé de tous les maux et maladies, et ses troupeaux jouiront de la même immunité. Il peut dormir en paix : avec un si puissant préservatif, il n'a rien à craindre et tout à

espérer. Quand on peut, pour un à deux francs, se procurer un joujou si précieux, quel homme hésiterait d'en faire l'acquisition? Comme résultat, le seul efficace, est le produit qu'en retire le vendeur.

La vertu et autres propriétés de ces précieux talismans n'empêchent pas de mourir. Le cadi, dans ce cas, supplée à l'impuissance de ses sachets, en accompagnant le mort à sa dernière demeure et, en récitant tout le long de la route du funèbre cortège, des versets du Coran, répétés en chœur par les assistants. Dans ce douloureux moment, la famille du mort lui est reconnaissante de ce témoignage sympathique et, pour l'en remercier, elle lui fait un cadeau. Le prix de ses prières n'est pas tarifé; on lui donne ce qu'on veut, mais on serait mal vu en le laissant partir sans lui donner quelque chose.

Les Apharras désignent par le mot *Gnini* le mystérieux personnage que nous nommons le diable ; ce Gnini sent l'arabe à plein nez : ce sont certainement les trafiquants de ce pays qui leur ont révélé l'existence du diable : le but de cette révélation est facile à saisir.

L'Apharras en est arrivé à avoir une telle peur du Gnini que, pour tous les troupeaux de la terre, il ne pénétrerait dans la localité où ce malin esprit a fixé son diabolique séjour ; rien au monde ne pourrait le décider d'en franchir les limites. Sur l'esprit primitif de ce peuple, cet être mystérieux doit produire une vive impression, car ces pauvres gens prennent la fuite quand ils le savent établi quelque part. J'ai pu en juger de mes yeux par le sauve-qui-peut vertigineux des gardiennes de troupeaux, abandonnant, pour fuir, houlette, chien, chèvres et moutons quand elles me voyaient apparaître.

Lorsque, revenues de leur frayeur, ces fugitives retournaient à leurs moins bêtes et qu'elles les retrouvaient au complet, broutant avec ardeur sans inquiétude, j'aurais bien voulu lire dans leur pensée, et voir sur leur visage se peindre leur étonnement. Elles avaient eu peur, et les chèvres, les moutons n'avaient pas été effrayés. L'animal bien souvent a plus de discernement dans son instinct que l'homme dans son intelligence.

Le Gnini, si redouté des Apharras, peut à volonté se faire invisible ou revêtir une forme apparente. Quand il est invisible, on l'entend chanter, parler ou faire du bruit ; quand il se cache sous une forme apparente, c'est rarement la même qu'il revêt ; tantôt il prend celle d'un fantôme, tantôt celle d'un animal dangereux. S'il se transforme en carnassier, il se précipite au milieu des troupeaux, les disperse et emporte chaque nuit quelques chèvres ou

moutons ; s'il se change en serpent, il mord les animaux, les rend malades et arrive en peu de temps à détruire toute la bergerie. C'est effrayant ! les hommes et les bêtes ont tout à redouter de cette imaginaire incarnation. L'effroi n'est rien, car il surgit naturellement ; ce qui surpasse, c'est en cela, de trouver l'homme encore plus bête que les bêtes.

— Un ami me dit un jour : Tu as la prétention de connaître beaucoup de choses ! pourrais-tu me dire si les animaux ont un instinct, leur permettant de croire au mystérieux, au surnaturel ; s'ils tremblent à la pensée d'un malfaiteur imaginaire ; s'ils implorent intérieurement quelque bienfaiteur invisible de leur accorder une existence heureuse?

— Si un animal, mon vieil ami, te pose un jour cette question, tu pourras lui répondre que, de tous les êtres, il ne doit y avoir que l'homme d'assez intelligent pour créer des êtres imaginaires.

Le diable européen et le gnini apharras ont trop de ressemblance pour n'être pas le fruit de la même conception. Est-ce en Europe ou en Afrique qu'on doit chercher le berceau de cette diabolique incarnation? On répondra à cette question comme à toutes celles qui se glissent sous le mystérieux voile d'un lointain passé : toutes les réponses seront marquées d'un avis différent.

La conception d'un malin esprit a germé dans le cerveau de l'homme à une époque antérieure à la formation des continents européen et africain ; elle doit dater de la première génération humaine, génération qui a foulé dans ses pérégrinations bien des continents actuellement disparus.

C'est instinctif, naturel chez l'homme, d'effrayer son semblable pour en tirer profit. Ceux qui convoitent le bien d'autrui ont existé de tout temps, et les hommes primitifs, comme de nos jours leurs descendants, ont employé toutes sortes de ruses pour se l'approprier. Heureusement les pauvres d'esprit auront un jour la libre entrée du royaume des cieux ; et c'est justice, car ils sont ici-bas exploités, dépouillés, méprisés et quelquefois battus.

On n'a cependant pas toujours imaginé le diable pour se faciliter une mauvaise action, puisqu'on le fait quelquefois apparaître dans un but humanitaire. C'est dans ce but, je crois, qu'il est primitivement apparu aux Apharras. Dans ce pays, où les estomacs sont vides, où tout le monde est tenaillé par la faim, il ne viendrait certainement à la pensée de personne de retrancher une part de son insuffisante ration pour nourrir un passant, un inconnu, un étranger qui ne peut rendre aucun service, et qu'après son départ, on ne reverra plus. Pour imposer à des affamés un semblable sacrifice, on leur a dit et fait croire que le diable se

cachait très souvent dans le corps d'un étranger : Aussi malheur à qui ne recevrait pas les voyageurs avec une courtoise hospitalité ! il se verrait atteint dans sa personne, sa famille et ses troupeaux de toutes sortes de maladies et de maux. Sans la crainte de cette effrayante perspective, jamais un Apharras ne tendrait une main secourable à ceux qui ont besoin, et jamais un étranger, eût-il des diamants plein les mains et de l'or plein les poches, n'aurait pu se procurer dans un pays semblable une tasse de lait : il y serait mort de faim. Actuellement, les Apharras verraient encore un lingot d'or et une poignée de diamants, que cela ne les tenterait pas : des tissus à bas prix, des grosses perles de verre ou de porcelaine, colorées et luisantes, des clinquants sans valeur ont plus de prix à leurs yeux. Avec de telles futilités, un étranger serait à peu près sûr de ne pas mourir de faim ; on le tuerait plutôt soit pour lui voler sa pacotille, soit pour acquérir le titre de héros. Des hommes réfléchis ont probablement dit à ces peuples nomades d'accueillir et de secourir les passants ; et d'autres leur ont fait croire qu'ils se couvriraient de gloire, en tuant sans s'exposer tout étranger rencontré sur la route. L'Apharras suit le premier conseil quand il ne peut pas faire autrement et, en toute autre circonstance, il suit le second ; ce n'est jamais qu'en esquivant son désir et sa volonté que l'étranger lui échappe.

Chez tous les peuples se trouvent des hommes de cœur, des hommes intelligents qui considérent comme un devoir de travailler dans l'intérêt général, et de concourir avec désintéressement à tout ce qui peut conduire une nation au bien-être et au progrès : il en est même qui négligent leurs affaires et sacrifient leurs intérêts pour se rendre utiles à la société. Ceux-là sont les *rari nantes in gurgite vasto*, vaste gouffre où fourmillent d'innombrables ambitieux, se livrant sans vergogne et sans retenue à l'exploitation de la bêtise, de la faiblesse et de la crédulité. Ils sont onctueux polis, doucereux, obséquieux, mielleux ces hommes, et sournois comme les Danakils : ils ont la ruse de la femme qui trompe son mari ; et ils savent plumer leur victime avec tant de délicatesse, qu'elle se laisse faire sans s'en apercevoir ni sentir aucun mal. Elle en éprouve même assez souvent un chatouillement agréable, et semble très heureuse de se laisser plumer.

Profiter de sa force physique pour battre une femme, un enfant ou tout être plus faible que soi, est répréhensible et regardé comme une lâcheté ; profiter de sa force intellectuelle pour dépouiller des innocents est admis et considéré comme un trait de génie.

En Apharras, les exploiteurs se servent du sortilège et du

diable ; n'ayant pas trouvé autre chose, ils en sont restés là. La misère et le manque d'instruction ne leur ont pas permis de mettre à profit des moyens frauduleux perfectionnés.

Jéhovah, bon, juste, miséricordieux, charitable, etc. ! si l'homme est fait à ton image, ce qui n'est pas douteux pour bien des gens sensés, tu as raté ton œuvre, car on s'aperçoit chaque jour de quelques-unes de ses nombreuses défectuosités ; après tout, tu l'as peut-être abandonnée avant d'être achevée, si non, les descendants de ta créature ont dégénéré, ou le diable à ton insu leur a soufflé ses mauvais instincts. Lorsque je vois dans l'homme pervers des désirs immondes, de vils sentiments, on ne me fera jamais croire qu'il ne se trouve dans nos corps rien autre que de ta divine essence. Divin créateur ! tu as fait l'homme à ton image, tu l'as animé de ton souffle et aucun Apharras ne sait qu'il te doit la vie ! Cette pensée me navre, car la fatale ignorance, dont ils sont innocents, leur fermant la porte du paradis, les conduira fatalement en enfer. N'est-ce pas épouvantable ? Prions, mes frères, prions pour ces malheureux, et tâchons de réparer par nos prières les bévues du Père éternel ou de ses interprètes.

En prenant possession du territoire d'Obock, nous en avons chassé et dépossédé le diable. Depuis longtemps ce dangereux seigneur s'était emparé de cette localité, y avait fixé sa demeure, et les Danakils l'avaient laissé faire sans élever la moindre contestation. Aussi, à notre arrivée, ont-ils été surpris de notre témérité, et nous ont-ils laissés tranquilles, espérant que le diable nous anéantirait. Après notre conquête, ils ont trouvé merveilleux notre talent d'exorcisme, mais ils n'ont pas mis à profit la vaste étendue de nos connaissances en pareille matière : ce n'est pas à nous, c'est à leur cadi, l'homme à tout faire, qu'ils ont encore recours pour chasser le diable d'une localité. Le cadi seul a reçu du ciel le pouvoir d'accomplir cette mystérieuse besogne ; cet homme, armé de l'évangile selon Mahomet, s'avance vers le Gnini et, au lieu de l'asperger d'eau bénite, il lui lance, à haute et intelligible voix, des versets de son livre. Ce terrifiant exorcisme fait reculer le diable qui, ne pouvant plus résister, est mis en déroute et s'en va porter ailleurs ses pénates et ses maléfices. L'expulsion accomplie, les Danakils s'emparent du domaine abandonné et y mènent leurs troupeaux paître.

De la croyance au diable découle celle des sorciers ; ces deux incarnations redoutées sont inséparables, partout où l'on voit l'un on rencontre l'autre. En France, les sorciers se font rares, ils tendent à disparaître. En Apharras, ils se maintiennent ; le manque de toute chose est compensé chez eux par l'abondance des sor-

ciers, ils en ont deux ou trois, même quelquefois plus, dans chaque commune. Les sorciers peuvent, comme le diable, se rendre invisibles ou revêtir la forme qui leur plaît, ils peuvent, en conservant leur corps, en changer la couleur, mais c'est très rare. En général ils se transforment en bête : c'est presque toujours, d'après le témoignage des Danakils, sous la forme d'un animal qu'ils apparaissent.

Il existe à Obock un serpent qui crache au visage de la personne qui s'en approche, jamais un Danakil ne s'armera d'une hache pour faire de ce serpent *trois tronçons de deux coups*. Tous les habitants de la contrée sont persuadés que dans le corps de ce cracheur se cache un sorcier. On évite avec soin de lui faire du mal : on a une telle peur de lui déplaire, qu'au lieu de s'armer d'un bâton pour lui casser la colonne vertébrale on s'en éloigne sans lui faire du mal. Ce curieux animal en impose et ce n'est pas sans raison, car il lance avec une remarquable justesse un jet de liquide à la figure de celui qui le tourmente : comme sur la peau ce liquide ne produit rien, c'est toujours aux yeux que vise ce redoutable cracheur. Une goutte de sa salive dans l'œil produit une vive douleur, une sensation de brûlure qui persiste plusieurs jours.

A la vue d'un serpent, crachant avec autant d'habilité, beaucoup de nos campagnards diraient encore de nos jours : « bonnes gens, est-ce possible ! ça doit être un sorcier pour cracher aussi adroitement ».

Henri Imoucha, de qui j'ai déjà parlé, reçut dans l'œil une goutte du liquide craché par l'un de ces serpents : « Je ne sais, m'a-t-il dit, comment ils s'y prennent ; mais ils lancent leur jet de salive à la figure avec tant d'habileté et de précision qu'ils manquent rarement d'atteindre les yeux. Ce liquide sur la peau ne m'a occasionné aucune douleur, dans les yeux, au contraire, il m'a déterminé une douloureuse inflammation qui a persisté plus d'une semaine ».

La puissance occulte d'un sorcier français est une plaisanterie à côté de celle des sorciers danakils : non seulement les sorciers apharras peuvent faire ce qu'ils veulent de leur corps, et se livrer à toute sorte de maléfices, mais ils peuvent, ô infâme puissance ! imposer leur volonté aux gens ; les attirer malgré eux, les femmes surtout : oui, les faibles femmes, qu'ils obligent à se rendre au gré de leur désir. Toute résistance serait inutile, il leur faut se plier, céder sans résistance : si l'une d'elles voulait se soustraire à cette occulte entraînement, elle deviendrait folle.

Attirer, malgré elle, la femme d'un voisin, la faire venir dans

sa chambre et sous peine de folie l'obliger..... Que dites-vous de cela, mes illustres compatriotes? Voilà ce qu'on peut appeler de la haute sorcellerie, de la sorcellerie à tout vaincre ! C'est incroyable, incompréhensible car jamais un Danakil ne transige avec la morale, surtout en ce qui touche la pureté des mœurs. On comprend leur aversion pour les sorciers et la frayeur qu'ils ont de leurs lubriques cabales. On inventera tout ce que l'on voudra, mais trouver le moyen de faire plier une femme à ses désirs sans qu'il lui soit possible d'opposer la moindre résistance, c'est d'un magique sans égal. Après cela on peut tirer l'échelle et laisser son intelligence au grenier ; je n'aurais, quant à moi, jamais trouvé ce subterfuge. Nos grands seigneurs des temps passés avec leur droit de jambage n'ont pas mis, tant s'en faut, autant d'intelligence qu'un sorcier danakil, dans l'art de décocher.

Les questions religieuses ont joué un si grand rôle dans l'existance des nations que je leur consacrerai plus tard un autre chapitre.

CHAPITRE XV

Conquête d'Obock, de Djibouti et d'Ambado

Pour donner de l'ampleur au récit de ces conquêtes, sors de tes cendres, Quasimodo, et fais sonner à toute volée le bourdon de Notre-Dame. Ce n'est pas pour étouffer les bruits de la mêlée, le cliquetis des armes et le râle des mourants que je t'invoque; c'est pour célébrer en sonore musique l'exploit des conquérants. Qui pourrait sans ton concours raconter qu'un homme seul a conquis Obock et qu'un seul homme a pris d'assaut Djibouti? Seules également les vibrations sonores des cloches ou du canon peuvent donner de l'ampleur à mon récit et répandre la renommée de tout l'héroïsme déployé à ces brillantes conquêtes : carillonne, Quasimodo, carillonne ; je commence :

Obock n'existait pas ; Obock était un val désert entre deux collines. La mer s'enfonçait dans le val sans résistance et heurtait de ses flots les roches latérales des collines. Quelquefois des eaux torrentielles roulaient avec fracas dans la vallée, qu'elles bouleversaient et dévastaient ; et chaque jour sur les deux collines, vastes plateaux rocailleux, le soleil répandait ses rayons de vive lumière et de chaleur brûlante. En ce lieu, jadis inhabité les trois quarts de l'année, des trafiquants ont dû embarquer des denrées prohibées, de la chair humaine, et c'est à n'en pas douter, pour faciliter leurs inavouables transactions commerciales, que le diable vint s'installer en cet endroit.

A partir de ce moment, pas un seul Danakil n'eût été assez téméraire pour franchir les limites de ce domaine diabolique. On voyait très souvent apparaître de loin, sur des points différents, le maître de ce séjour, mais personne n'osait s'en approcher. « C'est là, m'ont-ils dit, en me désignant la factorerie et le pénitentier, qu'il nous apparaissait le plus souvent ».

Un jour, notre compatriote, l'intrépide explorateur Soleillet, arrive en boutre dans le port naturel de ce lieu redoutable ; il jette l'ancre, descend à terre et se dirige vers le plateau où le diable apparaissait souvent aux habitants de la localité. C'était

bien téméraire ! car le diable braquait des yeux ardents sur cet imprudent envahisseur et, chose surprenante ! malgré lui, sans s'en rendre compte, pas à pas il reculait. C'est à ne pas y croire, car Soleillet, m'a-t-on dit, ne voyait personne et ne se doutait pas de la présence de son adversaire. Il marchait de l'avant sans s'arrêter, avec fierté, assurance, et la bravoure d'un Français.

« Sauvons-nous, dit le diable, cet homme n'a peur de rien » !

Aussitôt dit, il prit son vol, s'enfuit dans la montagne et laisse à Soleillet toute l'étendue de son domaine.

C'est ainsi que ce digne et courageux fils de la France a conquis Obock ; je le crois du moins, car on n'a jamais su si Soleillet avait simplement chassé le diable par sa présence ou s'il avait passé un pacte avec lui ; après tout, que nous importe le moyen ! le diable fut dépossédé, c'était l'essentiel : le fait est historique.

Notre conquérant, après un court séjour dans ce lieu solitaire où le souvenir de ses nombreux voyages était sa seule distraction, se rembarqua pour voguer vers de nouvelles conquêtes. Plus tard il y fit de nouvelles apparitions, et finalement il se décida à faire construire le pénitentier pour servir de comptoir commercial à la Société Franco-Ethiopienne qu'il venait de fonder.

Après le premier départ de Soleillet, la plaine s'était de nouveau renfermée dans son calme et sa solitude. Combien de jours et de mois se passèrent ainsi? je ne le sais pas au juste, mais au retour de Soleillet un nouveau colon, cherchant fortune, vint échouer à Obock, il fit construire, sur le versant du plateau opposé à celui de Soleillet, une petite maisonnette dans laquelle il s'établit marchand de vin et de liqueurs. Cet homme courageux resta deux années à attendre le client, et vécut tout ce temps comme un ermite, n'ayant d'autre charme que ses réflexions: il ne lui en fallut pas davantage pour s'apercevoir que, dans un pays semblable, il n'y avait pour un marchand de liquide rien à retirer, rien à gagner, et que son espoir de faire fortune n'était qu'un rêve : « Inutile, se dit-il, de rester plus longtemps, je retourne en France. Ce qui m'ennuie c'est de laisser ici quelques milliers de francs, dépensés en pure perte et, en plus, deux ans perdus inutilement ».

Les quatre murs du toit de ce désillusionné commerçant doivent exister encore, je les ai vus à mon dernier voyage. L'enceinte de cette ruine servait de refuge aux passants que les besoins naturels forcent à s'arrêter dans un lieu isolé.

J'entendis un jour sortir ces paroles de ce petit enclos : « Si la vie a des charmes, tout n'y est pas rose ! en ce moment, surtout elle manque de poésie ».

Un traité ou une convention datant de 1862, accordait à la France le droit de s'établir à Obock : et ce n'est que vingt ans plus tard que Soleillet vint en prendre possession ! Enfin quelques années après, on eut l'heureuse idée d'établir un dépôt de charbon et un port de relâche pour les bateaux allant de la Méditerranée à l'Océan Indien ou en sens inverse. Cette station navale avec un dépôt de charbon parut d'une si importante utilité que l'on s'empressa de donner suite à ce projet. Mais, au lieu de charbon, ce fut une smala d'employés et de soldats que l'on expédia à Obock sous le commandement d'un diplomate : il fut le premier et le seul, je crois, à qui la diplomatie a décerné le titre de commandant ! Il dut y avoir maldonne, car peu de temps après on changea ce titre de commandant en celui de gouverneur.

Le nouveau commandant arrive à Obock avec des employés pour l'administration de la colonie, des soldats pour sa défense et un stationnaire, *le Renard*, pour surveiller le port et la mer ; ce malheureux bateau, quelques années plus tard, fut pris dans un cyclone en allant à Aden, et englouti sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu ; il sombra sans laisser la moindre trace de sa disparition.

Comme à l'arrivée de la smala administrative, il n'y avait dans la plaine aucun bâtiment logeable que la maison de Soleillet, c'est à la porte de notre grand explorateur que vint frapper le commandant avec les hommes de sa suite. Ils furent bien reçus et trouvèrent en ce lieu une cordiale hospitalité.

J'ai dit précédemment ce qu'est devenu Soleillet et sa maison d'Obock. C'est autour du local construit par lui et portant actuellement le nom de pénitentier que les premiers colons dressèrent leurs tentes. Le séjour administratif au comptoir Soleillet ne pouvait pas s'éterniser ; aussi le commandant, presque aussitôt après son arrivée, fit construire, sur le plateau opposé, les locaux d'une ville administrative, entourée de remparts. En contre-bas, sur un petit plateau, les colons se groupèrent, et se firent bâtir des maisons auprès desquelles vinrent s'ajouter assez lentement des paillotes danakiles. Plus tard, sur le plateau occupé par Soleillet, la maison Mesnier et Cie fit élever près de la mer le bâtiment qui porte le nom de Factorerie.

Obock était fait. Dans cet endroit désert, n'ayant d'autre habitant que le diable, il existait déjà (1892) une ville ayant toute l'importance d'un tout petit canton.

Pour s'emparer d'Obock, Soleillet n'eut affaire qu'au diable ; il le chassa de son domaine, et prit son lieu et place aussitôt son déménagement. Le diable dépossédé porta ses pénates dans la

montagne voisine ; les Danakils me l'ont tous certifié sans pouvoir m'indiquer exactement l'endroit : les uns m'ont dit qu'il s'était retiré dans la chaîne de montagnes que l'on aperçoit au nord, dans le lointain, et les autres dans celles, plus proches, qui se trouvent entre Obock et Tadjourah.

Celui d'Obock, dira-t-on, n'a cependant pas montré sa toute-puissance, puisque, sans énergie et sans courage, il s'est éclipsé à l'approche d'un Français? Ne lui reprochons pas ce moment de faiblesse ! car jusque-là, il avait de son infernal pouvoir maintenu les Danakils à distance ; aucun de ces nomades n'eût osé franchir les limites de son domaine ; c'est pourquoi, en arrivant à Obock, on ne s'est trouvé en face d'aucun Danakil, et que l'on a pu en faire la conquête et s'y établir sans effusion de sang.

La conquête de Djibouti n'a pas demandé un plus grand déploiement de force, elle a été cependant plus sérieuse : son conquérant, sous le coup d'un saisissement subit, sentit son existence vaciller un instant entre la vie et la mort. Quel terrible moment pour ce vaillant homme! je suis encore sous l'impression de son récit, en écrivant ces lignes.

Je me promenais un jour avec lui dans les rues sans ombrages de Djibouti :

— Voyez déjà, me dit-il, ce qu'on a fait ici en si peu de temps, toutes ces maisons, toutes ces paillotes ! encore un an ou deux et le plateau en sera couvert. Ce n'était pas ainsi quand j'en pris possession, car c'est moi qui ai planté ici le drapeau tricolore.

— Eh bien ! cher monsieur, permettez-moi de vous féliciter et de vous en témoigner personnellement toute ma reconnaissance.

— J'en suis flatté, merci ! vous êtes le premier à m'adresser des félicitations. Après tout, je n'ai fait que mon devoir ; je n'avais pas le droit de réclamer autre chose ! j'ai peut-être eu tort ! enfin, que voulez-vous? moi, je ne connais que le devoir et la consigne.

Je vous disais donc que, sur ce plateau, maintenant aplani et couvert de maisons, dans lesquelles grouillent des habitants, il n'y avait personne ; c'était absolument désert : on ne rencontrait par-ci par-là, en se promenant, que des touffes d'arbustes et des trous profondément creusés dans un sol rocailleux. C'est surtout dans ces trous que poussaient, comme un épais buisson, les herbes et les arbustes.

Les Somalis venaient bien quelquefois jusqu'ici, mais ils n'y séjournaient pas. Il aurait fallu voir cela à cette époque et le voir maintenant, pour pouvoir juger de ce que l'on a fait en si peu de temps ; c'est incroyable ! C'est bien changé, je vous le jure.

— Vous n'avez pas besoin de me le jurer, je vous crois sur parole, un homme comme vous est incapable de mentir.

— Ça ! c'est vrai ! j'aimerais mieux avoir la langue coupée que de dire un mensonge ; ce n'est pas moi qui m'abaisserais jusqu'à truquer ma pensée ! je préfère ne rien dire.

— Au contraire, parlez, rien ne m'ennuie autant que d'être avec quelqu'un qui ne desserre pas les dents.

— Oui, mais on doit parler sérieusement ! Voulez-vous que je vous raconte mon voyage à Djibouti et ce qui m'est arrivé en prenant possession de ce plateau?

— Si je veux ! demandez donc à un homme qui a soif s'il veut boire? dites-moi tout, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire.

Eh bien ! pour ne pas vous retenir longtemps, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé.



Fig. [illegible]. — Djibouti vu de la mer en 1898, partie nord.

— Non, non ! mettez-en quatre, des milliers s'il le faut ! j'ai le temps, ne me servez pas avec parcimonie, traitez-moi en ami.

Vous savez certainement que Djibouti, les îles Massha et toute cette partie de la côte somalienne du golfe de Tadjourah étaient sous le protectorat des Anglais. Il me serait difficile de vous désigner les limites de ce protectorat car, avec un Anglais, on ne sait jamais à quoi s'en tenir : Quand il pose le pied quelque part, il croit que tout lui appartient à cent lieues à la ronde ! Ce qui est bien plus fort, c'est que sans y mettre le pied, il absorbe mentalement toute une contrée et finit par se persuader qu'elle lui appartient : si quelqu'un alors s'avise de la lui disputer, il lui montre les dents ; vous avez dû vous apercevoir qu'ils les ont tous très longues surtout celles de devant :

— Vous exagérez un peu, en disant tous ; du moins, au physique, car j'ai vu beaucoup d'Anglais et d'Anglaises à dents courtes et normales ; au moral, vous avez peut-être raison.

— Certainement, j'ai raison! je les connais allez! Ici il n'y avait pas un seul Anglais, et cependant ils se disaient les maîtres de la contrée ; et cela suffisait pour en imposer ; aussi avons-nous demandé humblement à ces Messieurs la permission de venir nous installer à Djibouti. Ce qui m'étonne c'est qu'ils ne se soient pas laissé prier davantage ! Ils nous ont roulés quand même, car l'on m'a certifié qu'ils avaient obtenu le centuple de ce qu'ils nous cédaient. Après tout, cela ne me regarde pas ; la politique, ce n'est pas mon affaire ; je suis payé pour faire mon service et, je le fais de mon mieux, sans m'occuper de ce que font les autres ; que chacun reste strictement dans ses attributions et, comme on dit, les vaches seront bien gardées, n'est-ce pas?



Pl. 27. — Djibouti vu de la mer en 1899, partie sud. Quai du port marchand en face les barques.

— C'est exact, l'Etat est un théâtre où chaque citoyen doit remplir son rôle et le remplir consciencieusement pour que la représentation marche bien et que les auditeurs en aient pour leur argent.

— C'est cela ; vous m'avez compris. Eh bien ! j'ai le regret de vous le dire, les Anglais remplissent leur devoir bien mieux que nous ; ils s'entendent tous admirablement, surtout à carotter leurs voisins. Voyez ici, ils nous ont cédé ce petit bout de côte où il n'y avait rien à espérer ; et ils ont gardé Zeyla, Boulard, Berbera villes maritimes dont ils retirent un certain revenu. Nous n'allons pas plus loin que Lawada, qui se trouve entre Zeyla et Djibouti, à peu près à moitié route.

Ah ! s'ils avaient su le parti que l'on pouvait tirer de Djibouti, jamais ils ne nous l'auraient cédé.

— C'est probable.

— C'est plus que probable, c'est certain : on n'a encore jamais vu les Anglais céder un coin de terre ou de mer, duquel ils ont l'espoir de tirer profit.

— Je partage votre appréciation, céder ce qui peut rapporter est en dehors de leurs habitudes ; ils ont certainement dû croire ne nous rien donner ici, et nous soutirer autre part beaucoup en échange.

— C'est tel que vous le dites ; ils ne savaient pas qu'à Djibouti on pouvait faire un meilleur port qu'à n'importe quel endroit de la côte, il est en outre le plus rapproché de l'Ethiopie, ce qui n'est pas à dédaigner : quant au reste, ça ne vaut absolument rien ; vous connaissez le pays, ce serait en pure perte un gouffre à dépenses si on voulait en tirer quelque chose : les Anglais ont su quand même en tirer quelque chose en nous l'échangeant. O, c'est très fort cela ! plus fort que les Juifs qui avancent un et retirent cent, tandis que les Anglais n'avancent jamais rien et retirent toujours tout.

Ils avaient, et ils ont encore, trois ports sur cette côte; ils auraient pu, pour avoir l'air de nous abandonner quelque chose, nous céder Zeyla. Mais ! des ports seuls dans ce pays on peut tirer un peu de revenu, aussi les ont-ils tous gardés.

Oh ! s'ils avaient su qu'on pouvait en faire un à Djibouti, je n'y aurais jamais planté notre drapeau, car c'est moi, je vous l'ai dit, qui suis venu enlever cette bouchée aux longues dents grimaçantes de Messieurs les Anglais.

C'est incroyable, ils ne m'ont jamais rien fait ; j'ai plutôt à m'en louer ; c'est plus fort que moi, je ne les aime pas ; je serai heureux le jour où on leur flanquera une brossée.

— D'où vous vient cette haine?

— Je ne sais, mais je vous jure qu'elle est sincère.

— Elle vient probablement de ce qu'il n'existe entre les Anglais et nous aucun point de contact dans la manière de voir, de penser et d'agir. L'Anglais sait ce qu'il veut et, quand il désire quelque chose, rien ne l'arrête, il y met le temps et il emploie tout les moyens pour arriver au but. Nous Français, nous ne savons jamais au juste ce que nous voulons ; aujourd'hui, nous rêvons une chose, demain, une autre ; nos désirs se succèdent avec tant de rapidité que bien rarement nous atteignons le but que nous avons visé : l'instabilité de nos pensées détruit nos prévisions, et nous sommes à chaque instant froissés, en rencontrant sur notre route des gens qui nous disent : halte-là ! passez au large.

Obéir à plus fort que soi est chose naturelle, mais dévier sa

route pour complaire à plus faible est une lâcheté qu'on ne se pardonne qu'en se gorgeant de haine.

— C'est peut-être vrai ce que vous dites, cependant les Anglais sont aussi forts que nous sur terre et bien plus forts sur mer.

— Erreur ! nous pouvons, je crois, mettre deux millions d'hommes en ligne, l'Angleterre n'en aurait pas deux cent mille à nous opposer.

— Et sa flotte?

— Un trompe-l'œil ; ils ont beaucoup de navires, mais les bons sont encore en chantier. Douze bateaux d'une vitesse de 20 à 30 nœuds à l'heure, ayant plus de charbon dans la cale que de canons sur le pont, sont plus que suffisants pour ruiner l'Angleterre. La mer est vaste, on peut manœuvrer : sus aux navires de commerce et aux vieux bateaux de guerre. Depuis le jour de cette conversation, les temps ont bien changé : on peut juger actuellement, le grand progrès des uns et la grande indifférence des autres.

— Et le droit des gens, les conventions internationales, vous n'y pensez donc pas?

— Pas le moins du monde ; on a toujours le temps d'y penser quand la guerre est finie. C'est du reste la tactique des Anglais : ils n'ont jamais agi autrement. Je les approuve, ce sont des gens réfléchis, pratiques et nous de grands rêveurs. Ce n'est pas avec des rêves, assaisonnés d'illusions, qu'on nourrit le corps.

Je trouve donc les Anglais on ne peut plus logiques et nous... je ne veux pas vous exprimer le fond de ma pensée. Laissons pour une autre fois ce sujet qui m'irrite ! parlez-moi plutôt de votre conquête de Djibouti, je préfère cela.

— Puisque vous le permettez, je vais continuer : Où en étais-je resté? Ah ! J'y suis. Je vous disais donc que le gouverneur...

— Vous ne m'avez pas encore parlé du gouverneur !

— C'était inutile, puisqu'il ne m'avait encore rien dit, et que j'ignorais ses intentions. Voilà : un matin il me fait appeler. Je me rends aussitôt près de lui :

« Demain, me dit-il, vous irez prendre possession de Djibouti ; n'oubliez pas d'emporter un drapeau que vous planterez sur le point le plus apparent. Vous n'avez rien à craindre : il ne s'y trouve en ce moment personne, il serait donc inutile de vous faire accompagner par des soldats. Soyez prudent, et évitez surtout de nous créer une affaire ».

« M. le Gouverneur, répondis-je, on exécutera ponctuellement vos ordres. »

« C'est bien ; partez demain à la première heure et ne vous

attardez pas en route. Vous viendrez me rendre compte de votre mission aussitôt votre retour ».

« Je n'y manquerai pas, monsieur le Gouverneur ».

« J'y compte ; prévenez le *Nacouda* ; faites vos préparatifs et n'oubliez pas le drapeau ».

Je pris congé du gouverneur et j'allai chez le Nacouda : je lui dis de tenir la barque prête pour le lendemain matin. Je fus ensuite faire mes préparatifs.

Le lendemain au petit jour, nous levons l'ancre, les matelots hissent la voile, le Nacouda tient la barre et nous sommes emportés par une forte brise. Nous allions presque aussi vite qu'un bateau à vapeur, quand tout à coup au lever du soleil la brise cesse ; nous sommes en panne ; heureusement après quelques instants, le vent s'élève et en moins de cinq heures nous étions aux îles Massha, une heure après en vue de Djibouti.

Je prends ma longue-vue ; j'explore de tous côtés le continent et la mer, je ne vois personne ni auprès ni au loin ; nous continuons d'avancer sans ralentir notre marche et nous venons jeter l'ancre là, tout près de la côte ; et du doigt il m'indiquait l'endroit ! Aussitôt arrivé, je prends mon fusil, je saute à terre, mon domestique me suit armé du drapeau et des outils pour creuser le sol.

Tout était prêt ; cependant avant de me mettre en route, je jette, par prudence, un dernier coup d'œil sur ce plateau et dans les environs ; je ne vois rien grouiller, il n'y avait pas à en douter, nous étions seuls.

Je me dirige vers le point culminant : c'était là, tout près de l'endroit où nous sommes sur cette butte. Je choisis la meilleure place et j'ordonne à mon domestique de creuser un trou pour fixer la hampe de notre emblème national ; oui, Docteur, c'est là que nos trois couleurs, déployées et dressées par moi, ont victorieusement flotté dans l'air.

— Cette mission vous honore, dis-je, en lui serrant la main ; vous avez droit d'en être fier.

— On ne m'en a pas su plus de gré pour cela, me répondit-il d'un air où perçait la déception. Que voulez-vous ceux qui tirent les marrons du feu ne les mangent pas souvent. Enfin, j'avais mis mon domestique à la besogne ; il allait lentement ; ici les travailleurs ne se pressent jamais.

Pendant qu'il creusait le trou pour la hampe du drapeau, au lieu de le regarder faire, en me croisant les bras, je fus me promener de long en large sur ce plateau ; il me semblait qu'en le parcourant ainsi dans toute son étendue, j'en prenais mieux possession, que sa conquête était plus sérieuse et plus complète ; n'est-ce pas votre avis ?

— Je ne puis être d'un avis différent ; on ne tient jamais mieux un objet qu'en le prenant dans la main ou en mettant le pied dessus.

— C'est clair ce que vous dites; je ne m'en étais cependant pas rendu compte; j'avais pressenti la chose sans me l'expliquer; en ce moment du reste je pensais à autre chose : j'allais tranquillement, d'un pas ferme et assuré, avec mon fusil sous le bras. Je ne me rappelle plus ce qui me trottait dans la tête, ce qui m'arrive souvent ! je pense, par moment, à une foule de choses et cinq minutes après je ne me les rappelle plus. Après tout, je ne pensais peut-être à rien, cela m'arrive parfois quand je vais à la chasse ou à la promenade ; ce qui est certain, c'est que je ne pensais pas à ce qui allait m'arriver : j'étais même à cent lieues de m'en douter vous allez voir :

J'avais quitté mon domestique depuis un instant, j'en étais déjà loin ; tout à coup, passant près d'un buisson, j'entends du bruit, je vois remuer les branches ; le saisissement me cloue sur place, mon sang se glace, frou ! frou ! que vois-je? un chacal sortir du buisson et s'élancer dans la plaine. Je n'en revenais pas! et tout abasourdi, je le regardais fuir à toute vitesse ; croiriez-vous que l'idée ne me vint pas de lui tirer dessus? Je ne sais vraiment pas où j'avais la tête ; je le regretterai toujours ce moment d'oubli. Il l'a échappé belle, je ne l'aurais pas manqué ce fuyard.

Quand il fut loin, je me serais battu tant j'étais furieux : comprenez-vous? avoir un fusil dans les mains, voir partir à ses pieds un chacal et n'avoir pas l'esprit de tirer dessus.

— C'est facile à comprendre : vous avez effrayé le chacal et le chacal vous a fait peur, c'est ce qu'on appelle un prêté pour un rendu. Ne regrettez rien, mon cher conquérant, estimez-vous heureux au contraire que la chose se soit passée ainsi : votre coup de fusil aurait pu tuer le chacal, le saisissement pouvait instantanément vous priver de la vie, tous les deux, vous êtes sortis vivants de cette périlleuse situation, tout est bien qui finit bien, vous n'avez rien à regretter.

— Vous pouvez plaisanter, il y a de quoi, je ne puis moi-même m'empêcher d'en rire. C'est incroyable d'avoir été saisi d'une telle émotion ; c'est la plus forte que j'ai eue de ma vie ! je n'en reviens pas ; je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé échapper cet animal que je pouvais tuer à bout portant ; je l'aurais dépouillé, et je me serais fait faire une descente de lit avec sa peau.

— N'ayez pas de regrets et réjouissez-vous intérieurement de ce qui vous est arrivé ; le hasard, dans cette circonstance, vous a

admirablement servi, et vous réserve dans l'avenir une bien grande satisfaction.

— Je ne vois pas en quoi on pourrait se réjouir?

— Vous le verrez plus tard, lorsque vous pourrez dire avec orgueil à vos enfants et petits-enfants : « J'ai conquis Djibouti sans verser une goutte de sang ». Vous sentirez alors, en racontant votre exploit, une larme à l'œil, votre cœur se gonfler de plaisir, vous vous réjouirez de n'avoir pas souillé votre conquête, en l'arrosant du sang d'un pauvre être en déroute.

— Ce n'est pas cela, je vous prie de le croire, qui m'eût empêché de tirer : cette pensée du reste ne m'est pas venue ! je suis même persuadé qu'elle ne m'eût pas empêché, sur le moment, de tuer cet animal. Je veux me marier, et c'eût été pour moi un grand plaisir d'avoir sa peau, pour l'offrir à ma femme comme descente de lit.

Après son départ, j'ai battu le plateau en tous sens, avec l'espoir d'en rencontrer un autre, mais il était bien seul ; il n'y avait, je vous l'assure, aucun autre habitant à Djibouti. Je pourrais en jurer sur ma tête.

— Inutile de jurer, votre parole me suffit, et je vous félicite d'avoir rempli votre mission avec autant de dévouement et de zèle, et sur sa fin heureuse : car sauf le chacal dont vous regrettez la peau, tout s'est très bien passé. A votre retour, le gouverneur a dû être satisfait ?

— Oui, il m'a paru content.

— Plus content, je suppose, qu'au retour d'Ambado.

— Ambado ! ne m'en parlez pas.

— Ambado ! dit un nouvel arrivant en nous serrant la main, Henry n'y est pour rien ; ce brillant fait d'armes appartient tout entier à notre gouverneur ; il s'en était réservé la direction et le mérite. Mon sang bouillonne et je me sens remué jusqu'au fond des entrailles, en pensant à cette triste affaire ; je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer quand nous avons accompagné au cimetière les corps des sept matelots, lâchement assassinés dans ce guet-apens.

— Je connais bien vaguement ce que vous appelez le brillant fait d'armes de notre gouverneur ; pourriez-vous me dire comment les choses se sont passées?

— Vous m'en demandez trop ; c'est un plat de sa confection, il ne serait pas satisfait de m'en voir propager la recette ; adressez-vous à lui, il vous renseignera beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

— Dites-moi seulement ce que vous savez, je verrai ensuite si cette démarche, auprès du gouverneur, est nécessaire.

— Ce que je vous en dirais serait à peu près inutile : pour bien juger du fait, il faut connaître l'endroit où s'est accompli cet acte inqualifiable.

— Je le connais, j'y ai déjeuné sur le sable, à l'ombre d'une touffe de mimosa.

— Vous êtes allé à Ambado ! Ne trouvez-vous pas que cet endroit était bien choisi pour une intrigue diplomatique?

— Pour traiter rondement une question, dis-je, on ne pouvait pas mieux choisir ; j'ai beaucoup voyagé, je n'ai vu nulle part un pareil coupe-gorge. J'ai encore sous les yeux ce sinistre ravin, se déroulant sinueux entre les deux parois de très hauts et sombres rochers qui se dressent à pic, à plus de soixante mètres, comme des murs de rampart rongés par le temps. Dans le fond et sur les bords de ce vaste couloir se dressent au milieu des décombres des arbustes rachitiques, des herbes et des buissons.

La lumière, y pénétrant voilée, répand le mystérieux et la mélancolie sur tout ce qui passe et réside en ce lieu. Le cœur de l'homme a froid dans l'imposant silence de ce lugubre séjour, dont l'entrée est barrée par un tout petit lac, miroir sombre où les nuages, en passant, ne se reflètent pas.

Après un déjeuner, pris gaiement sur le bord de ce petit lac, alimenté à marée haute par les flots de la mer, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur de cette large et profonde gorge, en suivant un sentier, longeant l'un de ses bords. A chaque instant, nous étions arrêtés par des éboulis et des blocs de roches énormes. Pour franchir ces obstacles, on grimpait d'un côté et, arrivé au faîte, on sautait de l'autre ; lorsque les touffes d'arbustes étaient impénétrables ou les blocs trop puissants, au lieu de passer à travers l'un ou de sauter par-dessus l'autre, on passait à côté, en les contournant ; enfin avec de la souplesse et de la gymnastique on peut avancer dans cet étroit sentier, tracé par le fréquent passage des Danakils.

Le fusil sur l'épaule, le revolver à la ceinture, nous marchions sur le côté de ce ravin, tantôt groupés, tantôt à la file, tantôt en tirailleurs. Au-dessus de nos têtes, sur la gigantesque paroi du bord que nous suivions, s'élançaient partout, comme de verts fantômes, des arbustes isolés et des touffes de plantes épineuses, sombres d'aspect et grotesques de forme : les uns, suspendus comme des chauves-souris, rampaient la tête en bas, les autres s'étalaient horizontalement et d'autres inclinaient simplement la tête. Toutes les plantes avaient l'air de convulsées ; elles doivent la nuit, au clair de lune, prendre des formes animales et l'œil, en les fixant, doit les voir remuer.

— C'est vrai ce que vous dites, docteur, je suis resté deux heures dans ce ravin, j'ai vu toutes ces choses sans y faire attention ; il me semble maintenant les voir beaucoup mieux.

— Cela prouve qu'elles vous ont, comme à moi, vivement impressionné, mais qu'en ce moment, quelque chose de plus vif vous préoccupait et absorbait toute votre pensée. Quant à moi, je n'ai vu dans ce ravin qu'une scène extravagante du spectacle de la nature, se déroulant sous mes yeux ; elle m'absorbait si profondément que, sans m'en apercevoir, nous étions arrivés, après vingt à trente minutes d'une pénible marche, à l'endroit où ce vaste couloir, change brusquement de direction, en obliquant presque perpendiculairement à droite pour pénétrer dans l'intérieur des terres.

Il y eut, à ce moment, un peu d'hésitation et, ce n'est qu'en portant nos regards de tous côtés, que nous vîmes à peu de distance de nous, presque au milieu du ravin, une longue vasque naturelle, bordée de roseaux et de plantes aquatiques, dont l'eau affleurait le sol.

Loin d'égayer ce lieu, cette petite flaque d'eau limpide paraît d'une morne tristesse ; et lorsque debout sur son bord on n'aperçoit ni le fond, ni l'entrée de ce gigantesque couloir, tombant en ruine, et qu'on se trouve plongé dans une ombre mystérieuse où tout est silencieux et reste immobile, la respiration est oppressée, le cœur bat avec crainte et la pensée se noie dans l'anxiété. Ces sensations ne font qu'effleurer l'organisme lorsqu'on voit autour de soi de bons amis, de vigoureux compagnons ; l'homme est en général brave quand il n'est pas seul, quand il est entouré de nombreux soutiens, il devient même très souvent imprudent et téméraire.

Dans ce sinistre lieu, sans souci d'un danger, courant vers l'inconnu, nous allions à la débandade, le fusil à la main, marchant, grimpant, sautant sur le sol disloqué de cette impasse.

Les Danakils, cachés derrière les roches ou dans leurs anfractuosités, pouvaient, sans être vus, nous envoyer leur lance dans la poitrine ; sauter ensuite sur le plateau et s'enfuir dans la plaine. Nous en aurions peut-être tué ou blessé deux ou trois, mais aucun de nous ne serait sorti vivant de cette impasse.

— Eh bien, docteur, dit en m'interrompant mon interlocuteur, le croiriez-vous? cet endroit avait été choisi, comme salle de réunion, par notre gouverneur et les chefs danakils pour traiter ensemble des questions d'intérêts communs, et pour s'entendre amicalement.

— Pour traiter pacifiquement une question, on pouvait faire

un meilleur choix, mon cher compatriote ; pour un guet-apens, il était impossible de trouver un local plus favorable.

— C'est pour cela, Docteur, que les Danakils l'avaient choisi ; ils s'étaient dit : « S'il n'y a pas moyen de s'entendre, il vaudra mieux les tuer que de les laisser partir ; le différend se trouvera ainsi réglé ». Notre gouverneur avait accepté ce lieu de rendez-vous sans défiance et sans malice ; ce n'est pas son défaut d'être malin, vous avez dû vous en apercevoir.

— Je me suis aperçu, au contraire, qu'il était très adroit, très prudent et très défiant.

— Oui, Docteur, quand sa personne et ses intérêts sont en jeu, mais, quand il s'agit de la vie des colons et des intérêts de la colonie, c'est autre chose.

— Ne critiquez donc pas notre cher gouverneur, il se conduit comme tout le monde, et ne fait ni plus ni moins que les autres. Laissez-le en repos faire son chemin et tâchez de faire le vôtre.

— C'est bien, Docteur ! mais cela ne l'a pas empêché de prendre un très mauvais chemin quand il s'est embarqué sur le *Pingouin*, pour se rendre à Ambado.

C'est en face l'ouverture de ce fameux ravin que l'on jeta l'ancre. Les chefs danakils vinrent à bord trouver le gouverneur ; que se passa-t-il ? je l'ignore ; je le saurais que mon devoir serait de me taire ; ce que je puis vous dire, car on me l'a affirmé, c'est que, comme témoignage d'amitié et pour sceller l'entente, on fit aux Danakils quelques légers cadeaux ; on ne m'a pas dit ce qu'on leur avait donné ! je ne sais pas non plus si les Danakils ont invité le gouverneur à descendre à terre ; mais, s'ils l'ont fait, le gouverneur a décliné cette invitation.

— Le blâmez-vous d'avoir été prudent?

— Assurément non, car en descendant à terre, on aurait fort bien pu ne pas le rembarquer vivant ; mais, entre nous soit dit, où l'on redoute d'aller, on ne devrait pas envoyer les autres ! moi, si je prévoyais un danger quelque part, je n'y enverrais pas mon chien sans l'accompagner.

— Je vous approuve, c'est le fait d'un brave et noble cœur ; mais, je vous le répète, laissez donc à chacun le droit d'agir à sa guise ; et contez-moi le massacre de nos malheureux matelots, nous verrons après s'il y a tant à récriminer.

— C'est épouvantable ! voici le fait : tout s'était bien passé, les Danakils étaient partis, tout était terminé, il n'y avait plus qu'à retourner tranquillement à Obock. Comme le *Pingouin* n'avait plus une quantité d'eau suffisante pour faire cette course

traversée, le commandant envoya sept matelots puiser de l'eau à la fontaine que vous avez vue ; il n'y avait aucun mal à cela, n'est-ce pas?

— Certainement ! puisque moi-même, pour la goûter, j'en ai puisé plein la main et n'ai pas cru mal faire.

— C'est justement pourquoi on n'y comprend rien, et que l'on ne saura jamais ce qui s'est passé. On sait cependant que les sept matelots se sont rendus à la fontaine, puisque c'est là qu'on les a trouvés morts.

— Qui les a trouvés?

— Nous, parbleu, leurs camarades ! On attendit longtemps, et ne voyant rien venir, le gouverneur dit au commandant : Vos matelots ne pressent guère leur retour ; est-ce qu'ils auraient déserté?

— Jamais ! répondit le commandant, un marin ne déserte ! il lui arrive parfois de courir une bordée, mais on finit toujours par le ramener.

— Alors, comment expliquez-vous une aussi longue absence?

— Je vais envoyer quelqu'un à leur rencontre, Gouverneur, et nous en aurons l'explication.

— Nous n'aurions pas dû attendre aussi longtemps, dit le gouverneur, nous n'avons plus rien à faire ici, nous devrions déjà être en route ; nous arriverons tard à Obock.

Les matelots, envoyés au devant de leurs camarades, s'enfoncèrent au pas de course dans le ravin, en regardant de tous côtés. Ils ne voient personne ; ils appellent, pas de réponse! Enfin, arrivés près de la fontaine, ils aperçoivent leurs camarades étendus sur le sol ; ils les croient endormis, ils courent les réveiller et, quand ils sont auprès, ils voient leurs corps baignés dans une mare de sang ; ils vont de l'un à l'autre, les examinent, les retournent, aucun de ces corps ne respirait ; ils comptent les cadavres, pas un de leurs malheureux camarades n'avait échappé au massacre : tous étaient là, étendus morts.

Nos matelots, à la vue de cette horrible boucherie, reviennent en courant, et nous apprennent cette effroyable nouvelle. L'alarme est aussitôt donnée ; tous les hommes restés à bord prennent les armes, descendent immédiatement à terre et s'enfoncent au pas de charge dans le ravin. Les fusils partent, les coups se multiplient, les balles fouillent de tous côtés les anfractuosités des rochers, les monticules, les buissons ; enfin, toujours tirant, marchant, courant, ils parcourent le ravin dans toute son étendue; ils montent sur le plateau, ils explorent les environs, ils ne rencontrent, et ne voient âme qui vive.

Les meurtriers et les autres habitants de la localité avaient gagné la plaine, et se trouvaient depuis longtemps en sécurité dans la brousse.

Pendant cette infructueuse battue, le gouverneur, resté à bord, réfléchissait ; à quoi ? je n'en sais rien ; au danger peut-être de se trouver en ce moment avec trop peu de monde autour de lui ! Enfin, après avoir bien réfléchi et s'être persuadé qu'il n'y avait plus rien à faire, il donna l'ordre d'embarquer les morts et de partir aussitôt.

Eh bien, Docteur, que dites-vous du résultat de cette pacifique entrevue, et de nos sept marins égorgés sans en connaître la cause ? Vous gardez le silence, vous avez raison.

De retour à Obock, on avait repris ses sens et du sang-froid ; et, pour venger les morts, on leur fit de brillantes funérailles ! Tout le monde se rendit à cet enterrement, et accompagna jusqu'au cimetière les sept cercueils de nos braves marins, portés sur les épaules par leurs camarades marchant à la file.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi attristant ; on avait les larmes aux yeux.

Nous nous attendions tous à des représailles, à une vigoureuse et terrible vengeance, ce fut envain : on a laissé les assassins vivre paisiblement au milieu de leurs compatriotes.

Il ne nous reste donc plus une seule goutte de sang français dans les veines pour en agir ainsi? c'est à s'arracher les cheveux.

— Gardez vos cheveux, cher Monsieur, ainsi que vos nobles et patriotiques sentiments, et faites votre possible pour que le calme et le sang-froid président à tous vos actes : l'exaltation et la colère n'ont jamais réussi qu'à faire bouillonner le sang et à faire perdre la raison.

A Ambado, on s'est inconsidérément fourré dans la gueule du loup ; ce sauvage animal a serré les mâchoires et s'est gorgé de sang ; si on l'eût poursuivi après son bestial carnage, c'eût été lui offrir de nouvelles victimes, et lui permettre de se donner de nouvelles satisfactions.

— Alors selon vous, monsieur le Docteur, il fallait enterrer ses morts en silence et rester tranquille? C'est ce que l'on a fait du reste ; et vous trouvez cela bien ?

— Non certes ! c'est malheureux, horrible ; mais on ne pouvait agir autrement, à moins d'être sous l'impression d'une grande folie. On s'est abstenu, on a bien fait : c'est la seule chose sensée qui apparaît dans ce sombre et douloureux drame.

— Vous appelez sensé, se laisser égorger sans rien dire ! c'est trop fort ! Vous ne pouvez pas avoir cette pensée. Oh ! si

j'avais été à la place du gouverneur, on en aurait vu de belles : le diable en personne n'aurait pu m'empêcher de faire pendre ces brigands.

— En pensée cela vous eût été facile, mais en fait, il vous aurait fallu les avoir sous la main pour les pendre.

— On les connaissait, rien n'était plus facile, on les aurait pendus si on avait voulu.

— Ce que vous dites me montre une fois de plus qu'il ne suffit pas, pour connaître un pays, de l'habiter des années et des années. Vous êtes ici depuis deux ou trois ans et, permettez-moi de vous dire que l'étude de ce pays, de ses habitants et de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs manières de vivre, de leurs moyens d'existence, ne vous a pas beaucoup préoccupé, ni empêché de toucher régulièrement votre solde à chaque fin de mois : aussi, vous jugez les choses d'après ce que vous avez vu en France, et d'après ce que vous avez appris dans votre famille et à l'école de votre commune : sous ce rapport, du reste, vous ne faites pas exception à la règle : le Français croit tout connaître, tout savoir, et il dort tranquillement sur ses deux longues oreilles, tant il est persuadé qu'il a la science infuse.

On nous apprend à grand'peine à lire correctement, à écrire lisiblement, on nous instruit péniblement sur bien des choses et on nous délivre un diplôme régulièrement : c'est fini, nous savons tout, nous connaissons tout, et nous traitons d'ignorants, de sauvages, ceux qui se procurent ce qui est nécessaire à la vie, par des procédés différents des nôtres. Notre instruction s'arrête, quand elle a bien développé et multiplié en nous les germes des idées préconçues, et que ce que l'on nous a appris nous empêche de voir ce qui est.

N'avons-nous pas en France, pays de grandes lumières, des ignorants en nombre? n'avons-nous pas beaucoup de gens instruits qui sont embarrassés pour associer deux idées? Ici, pays des illettrés, on rencontre également des ignorants et des hommes d'une haute intelligence dont les vastes pensées sont d'une justesse de raisonnement à faire pâlir nos plus grands philosophes.

— Docteur, s'il se trouve en France beaucoup d'ignorants, et ici, à votre dire, beaucoup de gens intelligents, est-ce une raison pour laisser vivre en paix des assassins, des misérables qu'on aurait dû attacher haut et court aux branches d'un arbre? méritaient-ils autre chose qu'un bon et solide nœud coulant?

— Non, assurément non ! Je trouve juste, très juste votre radicale décision : mais permettez-moi d'y mettre un correctif et de vous dévoiler le fond de ma pensée : vous, moi, tous les Fran-

çais, tous les Européens, tous les peuples de la terre, tous les hommes enfin, quels qu'ils soient, ne s'appartiennent pas ; ils sont esclaves du sol qui fournit leurs moyens d'existence, leur bien-être matériel et leur développement intellectuel, que favorise surtout la fécondité du sol.

Ici, sur ce sol aride, l'homme n'a qu'une pensée : trouver au jour le jour le moyen de prolonger son existence. L'eau, le lait, la chair des animaux est tout ce que fournit cet ingrat pays pour sustenter ses habitants. Le lait leur sert de nourriture, l'eau de boisson et à leurs bestiaux, de breuvage, ils ne peuvent pas s'en passer, il leur en faut pour eux et pour leurs troupeaux : malheureusement ici cette eau est rare, il faut souvent aller très loin pour trouver une mare, un puisard, un petit trou rempli de ce liquide indispensable à l'existence de ces pasteurs, et à celle de leurs animaux ; une barrique d'eau à certain moment leur est plus précieuse que ne l'est à nos yeux un tonneau de vin de Constance.

En France, où l'eau abonde, on n'y fait pas attention ; ici où elle est un trésor, mettre à sec un puisard cause un préjudice aussi considérable que de détruire toute la moisson de deux ou trois de nos communes.

Dans un pays où l'eau coule à plein fleuve, l'homme n'a à redouter que le manque accidentel de récoltes et, par suite, la famine et la mort par la faim ; dans les contrées arides où l'eau ne coule nulle part, ce n'est plus la famine qu'on a à redouter, c'est de mourir de soif.

Dans nos riches pays, c'est à la porte des boulangers et des marchands de comestibles qu'on voit, en temps de disette, des troubles se produire ; dans les contrées où l'eau manque, c'est presque toujours autour des puits que surgissent les querelles, qu'on en vient aux mains et que se commettent les crimes.

Maintenant, mon cher compatriote, dites-moi s'il fallait être bien clairvoyant et bien instruit sur ce pays et sur ce qui s'y passe pour ordonner, comme l'a fait le gouverneur, d'aller, contre le droit des gens, prendre l'eau de ces pauvres bergers? Chaque goutte qu'on leur prend leur cause un préjudice ; ils tiennent à leur eau plus que nos paysans à leur vin et à leur cidre.

On peut, dans sa patrie, être un homme très instruit et, quand on se transporte dans un pays différent du sien, par le sol, les mœurs et coutumes, être d'une ignorance à se faire embrocher comme un dindon ; ce qui malheureusement est arrivé ici à beaucoup de Français. C'est humiliant, mais lorsqu'on tombe dans un pays semblable, il faut par l'A, B, C recommencer de nouvelles

études et les continuer longtemps, si l'on veut bien connaître ce qu'on y fait, ce qui s'y passe et, comme dans sa patrie, y devenir savant.

Ce n'est assurément pas au manque de bonne volonté, ni à l'insouciance, mais à l'ignorance de ce qu'on aurait dû savoir, qu'il faut attribuer la mort de nos sept malheureux marins. On les avait commandés ; ils ont obéi, le passif a payé pour l'actif ; c'est ainsi, presque toujours, que se règlent les comptes sociaux.

Mon vieil ami, le capitaine Pino, de qui je ne veux pas blesser la modestie en racontant ici la prise de L'Atella, n'a-t-il pas échappé, par un hasard étrange, à une mort certaine, lorsque sa caravane, prise pour celle d'un autre commerçant, fut attaquée ? Lui cependant connaissait le pays, il savait s'y conduire sans encourir la haine des habitants, mais ses assaillants ont cru s'adresser à un autre de nos compatriotes, en attaquant sa caravane. Tous les blancs sont ici solidaires, les habitants de ce pays les distinguent difficilement les uns des autres et ils font souvent payer à l'innocent la dette du coupable.

Quand ils disent : c'est un blanc ! c'est tout dire ; nous ne sommes pas, sous ce rapport, beaucoup plus avancés, puisque nous éprouvons la même difficulté pour distinguer les noirs les uns des autres ; aussi, à l'étranger, l'imprudence d'un voyageur rejaillit sur ses compatriotes et conduit souvent à des méprises regrettables.

— Je sais, Docteur, ce qui est arrivé au capitaine Pino et, comme vous également, que les gens de ce pays n'ont pas un grand discernement, qu'ils tuent souvent un paisible voyageur pour se venger d'un autre, mais on croira difficilement, et pour moi ça ne me rentrera jamais dans la tête, que c'est tout bonnement pour avoir puisé l'eau qu'on a égorgé nos pauvres marins.

— Je n'ai pas dit que ce fût tout bonnement pour avoir puisé de l'eau, mais pour avoir pris aux Danakils de l'eau sans leur assentiment. Cette eau leur appartient comme l'herbe de leurs plaines ; elle leur est aussi utile, elle y est aussi rare et aussi difficile à se la procurer. Sans leur consentement et sans croire faire mal, on est allé puiser de l'eau à l'une de leurs rares fontaines; ils ont trouvé, dans cet acte, autant de sans-gêne que nous en trouvons dans le passant qui s'introduit dans l'une de nos propriétés pour y prendre ce dont il a besoin.

Quand ils ont vu nos matelots remplir paisiblement leurs tonnelets, ils se seront approchés et auront témoigné leur mécontentement ; nos marins, ne comprenant pas ce qu'on leur disait et encore moins ce qu'on voulait dire, se seront rebiffés. Vous connaissez la suite.

- C'est la première fois que j'entends parler de cela : vous croyez que les choses se sont passées ainsi ?

— J'en ai la conviction ; les Danakils naissent, je crois, avec le désir de tuer et l'emportent avec eux dans la tombe : aussi sont-ils heureux, quand ils trouvent l'occasion d'assassiner quelqu'un pour se couvrir de gloire, et pour passer pour des héros aux yeux de leurs concitoyens.

A la vue de nos marins s'emparant de leur eau, ils ont certainement saisi ce prétexte, soit pour leur chercher querelle, soit pour s'approcher d'eux amicalement et les tuer sans mot dire, quand ils les ont trouvés à portée de leurs lances.

— C'est peut-être vrai ce que vous dites, car ce n'est pas naturel, tant s'en faut, pour moi du moins, de tuer des gens qui vont puiser de l'eau à une fontaine ; c'est incompréhensible, épouvantable, n'essayez pas d'atténuer l'horreur de pareils actes et d'en absoudre les auteurs.

— Je n'absous pas, je donne une explication, sans chercher la moindre atténuation à l'ignominie d'un acte criminel. Je n'approuve aucune mauvaise action : tout homme, qui en commet, mérite un châtiment.

— Je savais bien que vous étiez de mon avis et qu'on aurait dû pendre ces assassins.

Pendre est chose facile quand on a les coupables sous la main ; mais on n'avait pas les assassins de nos matelots, il fallait aller les prendre chez eux pour les pendre.

— C'est ce que j'aurais fait et ce qu'on aurait dû faire.

— C'est clair : vous auriez, sans tarder, envoyé à la poursuite des ces brigands un régiment, deux, trois et plus s'il l'eût fallu. Je ne suis pas prophète et cependant je puis vous révéler ce qui serait arrivé :

Vos hommes, lancés sur ces plateaux arides, entrecoupés de profonds ravins, n'auraient pu avancer qu'en portant avec eux armes, bagages, nourriture, boisson et toute l'eau nécessaire à leur usage personnel et au breuvage des animaux, emmenés avec eux. Vous savez bien que, dans ces plaines, on peut rester plusieurs jours en route sans trouver une goutte d'eau, qu'il faut connaître les endroits où se trouvent les puits ; que ces endroits sont rares et souvent à de grandes distances et que, sur les routes fréquentées, on reste quelquefois un ou deux jours sans en rencontrer. Si cette eau si utile venait à manquer à vos régiments, ce qui arriverait soyez-en sûr ! vous verriez tous vos hommes après une courte étape, accablés par le soleil et en [illegible] la plus ardente : ils n'auraient plus d'autres préoccupations

d'autres soucis, que de courir à la recherche d'un cours d'eau, d'un puits, d'une mare : ils s'épuiseraient rapidement à cette vaine et inutile recherche et vous verriez votre effectif s'égrener à chaque minute tout le long de la route ; derrière vous, le soleil darderait ses rayons sur les cadavres de vos morts qui seraient tous la nuit dévorés par les hyènes.

Plus vous avanceriez, et plus autour de vous s'élargirait l'étendue du désert : votre ennemi, poussant son troupeau devant lui et portant sa demeure sur son dos, fuirait en vous surveillant ; lorsqu'il verrait vos hommes, épuisés par la fatigue, les privations, et découragés de ne trouver personne, il profiterait d'une nuit noire, s'approcherait, en rampant, de votre campement et, tout à coup, sur vos hommes endormis passerait un tourbillon humain, semant l'épouvante et la mort.

Vos sentinelles n'auraient pas le temps de crier aux armes qu'il serait déjà loin. Quand les survivants, réveillés en sursaut, seraient prêts à combattre, ils ne verraient personne autour d'eux et n'entendraient plus rien dans le silence de la nuit. Le matin au lever du soleil, vous compteriez vos morts et n'auriez plus qu'à faire creuser le sol et à les mettre en terre.

Si vos déceptions ne vous arrêtaient pas, mon vaillant compatriote, si vous persistiez à courir après votre ennemi, toujours se dérobant, au bout d'une semaine ou deux il ne vous resterait plus un homme pour enterrer le dernier de vos morts.

Ce n'est plus les sept cadavres d'Ambado qui vous crieraient vengeance, ce serait un millier de braves, morts sans gloire au champ du devoir et de l'honneur.

Les traits de ce tableau sont peut-être exagérés, mais son tracé, vous le savez, est d'une irréprochable exactitude. Vous apercevez-vous maintenant où vous conduirait votre idée de vengeance? Permettez-moi, en ami, et de beaucoup votre aîné de vous soumettre cette pensée : De toutes les faiblesses humaines, la vengeance est la plus stupide ; presque toujours l'homme qu'elle entraîne devient le dindon de ses mauvais conseils.

— Voyons, Docteur, ce n'est pas sérieux ; vous ne vous laisseriez pas marcher sur le pied sans rien dire.

— C'est probable, et ce qui est encore probable, c'est qu'en voulant à mon âge venger mon pied écrasé, je me ferais écraser l'autre. Quand on est le plus fort, si l'on ne peut pas, par la raison, vaincre son adversaire, on lui règle son compte et tout est dit, autrement restons calmes.

En pareille circonstance, je trouve la faiblesse et la sensibilité hors de saison ; cependant j'ai l'intime conviction que le

dédain serait préférable : qu'il y a lâcheté à attaquer plus faible que soi et bêtise de s'en prendre à plus fort. Quant à s'élancer après un homme qui court plus vite que vous, c'est de la folie, de la colère aveugle, une surexcitation qui entraîne, bien souvent, à frapper à tort et à travers, en homme irréfléchi, en sauvage.

Si vous aviez été le gouverneur d'Obock, vous auriez voulu venger les sept victimes de votre imprévoyance ; vous auriez dévasté un pays, massacré tous les habitants qui vous seraient tombés sous la main, et vous n'auriez peut-être pas atteint un seul des coupables ; coupables à vos yeux d'avoir obéi à l'instinct qui porte tous les hommes à conserver pour eux ce qui est indispensable et même simplement nécessaire à la vie. Si, étant sous mes ordres, vous aviez dans cette circonstance racheté votre imprévoyance et votre imprudence par de pareils moyens, je ne vous dis pas ce que j'aurais fait.

— Vous auriez fait de moi ce que vous auriez voulu, mais je ne serais pas resté l'arme au bras comme un marmot, je vous le certifie ; je n'aurais pas eu de repos avant d'avoir atteint les assassins.

— C'est votre idée, vous n'en démordrez pas : vous auriez envoyé des centaines d'hommes à la mort pour venger les sept victimes de votre peu de clairvoyance ; vous auriez fait poursuivre leurs meurtriers dans toute l'étendue du désert ; vous ne les auriez pas atteints, et vous auriez rendu leur tribu responsable de leur criminelle action. Qu'auriez-vous tiré de gens qui n'ont rien ?

La razzia de tous leurs troupeaux de chèvres et de moutons ne couvrirait pas la centième partie de vos dépenses ; où trouveriez-vous, dites-moi, une compensation à ces dépenses d'hommes et d'argent dont vous imposeriez le sacrifice à votre patrie ?

Les Anglais, sous ce rapport, sont très positifs et très sérieux ; ils sacrifient des hommes sans en avoir souci et de l'argent sans compter pour s'emparer d'une riche contrée, d'une contrée dont ils sont toujours sûrs de tirer le centuple de la dépense faite à la conquérir. Dans un pauvre pays comme celui-ci, ils y regarderaient à deux fois, plutôt à plusieurs fois, avant d'y engager un homme et de dépenser un penny. La vengeance ou la gloire ne les a jamais entraînés dans de fâcheuses affaires : l'amour de l'argent, au contraire, les conduit partout où il y a beaucoup à gagner.

Vous avez entendu parler de deux missionnaires qui furent assassinés sur la route de Zeyla à Harrar : ce meurtre, compromettant la sécurité des voyageurs et des caravanes, réclamait une vengeance exemplaire. La France, ayant moins d'intérêts que

l'Angleterre à châtier les assassins de ces deux missionnaires, sut agir sagement en cette circonstance : elle fit la sourde oreille aux tentatives de l'Angleterre, l'engageant à se mettre en campagne et, sans décliner ouvertement cette invitation, elle laissa les jours se succéder paisiblement, ne dit rien et ne fit rien.

L'Angleterre, voyant enfin l'inutilité de ses démarches, fit expédier d'Aden dans le Somaliland cent hommes bien armés, équipés et montés. Cette petite troupe, aussitôt débarquée, se dirigea sans bruit, en brûlant les étapes, vers les villages où l'on savait trouver les Somalis qui avaient pris part à l'assassinat des deux ecclésiastiques.

Les habitants de ces villages, surpris par la brusque arrivée des cavaliers qui s'étaient mis sans coup férir à la besogne, s'enfuirent précipitamment, abandonnant troupeau, case et son contenu ; il est même probable qu'ils n'eurent même pas, en ce moment critique, la présence d'esprit de se couvrir les reins de leur toob, et que plusieurs s'enfuirent nus ; mais aucun n'oublia ses armes.

Pour les Danakils et les Somalis, les armes, vous avez dû vous en apercevoir, sont une partie d'eux-mêmes, l'une ne va jamais sans l'autre : ils peuvent tout oublier mais, sans y penser, instinctivement, ils saisissent leurs armes quand ils ne les ont pas déjà dans la main, ce qui est rare.

Les Anglais pénètrent, en conquérants, dans les villages abandonnés, y mettent le feu, et emmènent comme prisonniers toutes les chèvres, les moutons et les autres animaux domestiques délaissés par les fuyards. Les meurtriers en fuite, les villages brûlés, les animaux prisonniers, plus rien à faire : les missionnaires étaient vengés.

Les vainqueurs, confiants dans le succès de leur exploit, reprirent tranquillement le chemin les ramenant à leur point de départ. A la nuit tombante, ils s'arrêtèrent, avec l'espoir de dormir tranquilles : tout le monde avait fui à leur approche, ils n'avaient rien à redouter.

Ils durent certainement s'endormir d'un profond et paisible sommeil, car les Somalis les surprirent au milieu de la nuit, leur tuèrent vingt-sept hommes, et mirent les autres en fuite si précipitée, qu'ils abandonnèrent leurs prisonniers et le matériel de leur campement.

Les Somalis rassemblèrent leurs troupeaux, et reprirent avec eux le chemin de leurs villages en cendres.

De retour à Aden, le commandant de cette expédition reçut une verte semonce et, peu de temps après son déplacement, non

pour avoir incendié les villages, mais pour n'avoir pas, à défaut d'habitants, pendu ou égorgé toutes les chèvres et les moutons : En les tuant, disait-on, on aurait évité cette catastrophe. C'est peu probable, car les Somalis auraient certainement poursuivi les auteurs de leur ruine avec le même acharnement : rien ne pouvait les arrêter, puisqu'ils n'avaient plus rien à perdre.

Je me trouvais à Aden lorsqu'on reçut la nouvelle de cette infructueuse expédition ; on en parlait tout bas, on voulait, je crois, l'étouffer par le silence.

J'estime beaucoup les Anglais, j'éprouve un vif plaisir à me trouver parmi eux et cependant, je ne suis pas attristé lorsqu'il leur arrive, comme celle-ci, une aventure désagréable; je mentirais en disant que j'en suis fâché, car c'est plus fort que moi, je m'en réjouis intérieurement.

Eh bien ! disais-je à ceux qui parlaient devant moi de cette triste aventure : ce n'est plus deux morts que vous avez à venger, mais vingt-neuf, deux missionnaires et vingt-sept soldats ; vous ne pouvez pas en rester là : puisque vous êtes en si bonne voie, envoyez vite quelques milliers d'hommes, pour châtier les mécréants qui se permettent de tenir tête à des Européens.

On n'a pas suivi mes conseils, mon cher compatriote ; on a trouvé suffisants trois villages brûlés et vingt-sept soldats tués. L'affaire fut ainsi réglée et l'incident clos.

Eh bien ! je suis resté avec la conviction que ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne s'est trouvé satisfait.

A la place des Anglais, vous auriez suivi le conseil que je leur donnais n'est-ce pas? et moi, j'aurais agi comme l'ont fait les Anglais ; sauf cependant d'ordonner cette expédition, qui leur a coûté vingt-sept hommes et quelque argent, sacrifiés inutilement.

Quand il n'y a rien à gagner, le plus sage est de rester tranquille ; aussi j'approuve le gouvernement français de n'avoir pas écouté les avis de ceux, comme vous, qui réclamaient la vengeance des victimes d'Ambado.

— Vous approuvez la conduite du gouvernement et vous lui faites endosser, sinon ouvertement du moins en pensée, la responsabilité de ce qui est arrivé ; on voit que vous aimez à taquiner les gens et à garder pour vous ce que vous pensez.

— Et moi, cher Monsieur, je vois très clairement que vous ne m'avez pas compris. J'ai dit, et je vous répète : Soleillet a pris possession d'Obock pacifiquement ; Henry, s'est emparé de Djibouti sans arroser sa conquête d'une seule goutte de sang, notre ami le capitaine Pino a pris seul l'Atella d'assaut. S'emparer

d'Ambado était aussi facile : un homme pacifique et intelligent en eût fait la conquête sans rencontrer la moindre résistance. De nos jours malheureusement les brevets et les grades, acquis du jour au lendemain, en imposent mais, pour s'emparer habilement d'un pays, ils sont insuffisants.

Pour conquérir et gouverner, l'intelligence, la réflexion, le sang-froid, le dévouement et le courage valent cent fois mieux que des brevets et des titres.

Notre gouverneur a sans doute toutes les qualités voulues, seulement à Ambado, il a oublié de s'en servir, voilà tout !

Je suppose, pour vous être agréable, qu'il lui manque l'étoffe d'un gouverneur, ce ne serait pas encore lui, le responsable de ce fait désastreux, mais ceux qui lui ont donné l'habit brodé et l'ont jugé capable de remplir la haute fonction qu'il occupe.

— Docteur, vous plaisantez encore, en nous disant cela ; vous savez, mieux que nous certainement, qu'on ne débarque pas des matelots sans armes ; surtout dans un pays où les habitants se font gloire d'assassiner les gens. Ne venez-vous pas de nous dire qu'on profite ici de toutes les occasions pour tuer le premier homme venu, rencontré en route, et que ce lâche assassinat vaut le titre de héros à celui qui le commet ? Ce n'était donc pas, comme vous le dites, de l'imprudence, du manque d'intelligence ni même de l'imprévoyance, mais de la folie.

Une telle absence dans l'intellect ne s'explique pas ; jamais on n'avait encore fait descendre à terre des militaires sans être armés ! Avez-vous rencontré quelquefois un Danakil sans ses armes ? Et l'on viendra me dire qu'on a !...... je m'arrête, car je sens que j'irais trop loin, ne m'excitez pas davantage. Tout ce qu'on dirait maintenant serait du reste inutile, puisque le souvenir de ce massacre est déjà effacé. Les morts reposent en paix, loin de leur patrie et il ne reste plus de cette triste affaire que le *Pingouin*, ce vieux bateau à roues que vous voyez là-bas, amarré dans le port au bout de la jetée ; il a rendu son dernier souffle, il est à sa dernière étape ; sa carcasse, ainsi que les os de nos sept matelots, resteront ici.

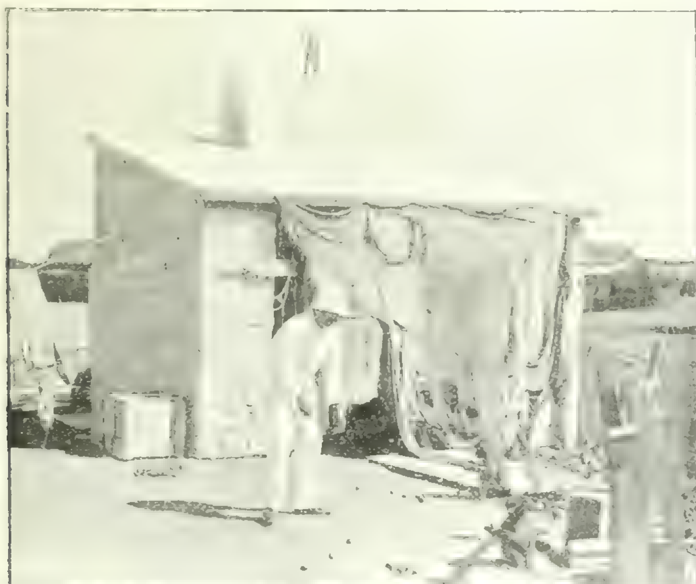
— Ne dites pas de mal de ce vieux serviteur de notre colonie, il s'est toujours bien comporté et, plus heureux que le *Renard*, il n'a entraîné personne au fond de la mer ; il est encore à flot, et notre gouverneur en a fait sa demeure, son palais de plaisance. On est là à son aise et bien tranquille, on sent la brise de tous côtés. Une invitation à déjeuner m'a permis d'en juger et de jouir quelques heures de l'agrément de ce séjour et de l'aimable affabilité de notre gouverneur.

— Je comprends maintenant pourquoi vous le souteniez ! La reconnaissance de l'estomac fait rarement défaut chez les médecins et les curés ; quand ces messieurs sortent de table bien lestés, ils voient tout en rose, aussi ne vous êtes-vous pas douté pourquoi le gouverneur avait fait du *Pingouin* sa demeure.

— C'est, je suppose, pour y prendre le frais et pêcher ; car il m'a fait manger une délicieuse friture, due à son adresse et à la qualité de ses hameçons.

— Vous n'y êtes pas, vous êtes même très loin de la cause réelle ; c'est tout simplement pour passer paisiblement ses nuits sans être dérangé ; car c'est un homme rangé.

— Que voulez-vous dire ?



Pl. 28. — Un fonctionnaire faisant faire l'exercice à [illegible] le nombre des défenseurs de D[illegible]

Rien de mal ; je veux dire qu'ici sur ce plateau, on est sans défense, qu'on peut venir nous égorger à toute heure sans rencontrer le moindre obstacle. Pendant ce temps, le gouverneur peut dormir tranquille au milieu de la mer ; il est à l'abri des poignards et des lances, sur son *Pingouin* ! il est là comme un grand seigneur dans son château fort.

— C'est son droit et son devoir de se protéger, mon peu compatissant compatriote : un gouverneur doit, en toute chose, donner l'exemple ; à vous ainsi qu'aux autres de savoir en profiter au lieu de récriminer. Ingrats, regardez cette photographie et vous verrez qu'on pense à votre sécurité.

— Farceur !... pardon, mon bon Docteur, je vous en prie, pardonnez-moi cette exclamation : ce mot m'est sorti de la bouche sans y penser. C'est un peu de votre faute,vous mettez les gens à bout avec vos réflexions : on dirait que vous le faites exprès.

— Vous êtes pardonné ; car on se permet encore de plaisanter quelquefois à mon âge, mais on n'agit plus; on pense, on réfléchit, et sans trop de tristesse, on se cramponne à ses derniers jours ; on n'a plus, comme vous, du temps devant soi et de la force à dépenser. A votre âge, on peut rire et pleurer, jouir du présent, envisager l'avenir ; un sang, bouillonnant de jeunesse, circule dans les veines : mais prenez garde ; n'allez pas dans son ébullition le laisser déborder et le répandre inutilement.

Adieu, Messieurs, toute ma gratitude pour votre intéressante et instructive conversation, et toute ma sympathie pour vos patriotiques sentiments.

CHAPITRE XVI

De l'Instruction chez les Apharras. — Un mot de leur Histoire et de leur origine

Si le sentiment religieux est un bienfait des dieux, et l'instruction un bienfait des hommes, les Apharras sous ce double rapport sont bien mal partagés ; ils n'ont pas encore savouré les fruits juteux de la théologie et de la rhétorique. Ces pauvres pasteurs ne savent ni lire, ni écrire, ils ne connaissent aucun dieu ; ils meurent tous dans l'impénitence finale et dans l'ignorance du nombre d'années qu'ils ont vécu. Le corps sain, l'esprit sans instruction, ils s'agitent quand même dans les bourbiers de la vie, mais ils doivent selon nous, être très malheureux de se voir dans un état très voisin de l'enfance.

S'ils en souffrent, il n'y paraît pas, ils ont tous l'air très satisfait d'eux-mêmes. Ils m'ont paru aussi heureux que nous de voir chaque matin se lever le soleil et beaucoup plus heureux, en voyant tomber de l'eau dans les plaines. Ils se cramponnent à l'existence avec autant d'ardeur et de constance que le plus savant et le plus fortuné des hommes ; leur manque d'instruction ne semble leur causer aucun chagrin, aucun ennui. A quoi leur servirait de savoir lire et écrire, puisqu'ils peuvent sans cela être chef de famille, maire, pacha, sultan, alta.

Leur ignorance ne les empêche pas de se tirer d'affaire ; leurs chefs, sans savoir lire, remplissent leurs fonctions avec autant de tact et d'intelligence qu'un homme instruit depuis le bout des ongles jusqu'à la racine des cheveux, ce qui est, m'a dit un professeur en Sorbonne, le nec plus ultra des connaissances intellectuelles. Les médecins et les sages-femmes savent, comme le commun des habitants, se passer d'instruction et de cours préparatoires pour apprendre à lire et à écrire leur nom au bas d'une ordonnance ; ils apprennent pratiquement à exercer leur art.

et ils soignent les malades sans jamais avoir lu un livre de médecine et d'accouchement.

Le médecin est à la fois guérisseur et professeur ; il apprend à son élève, ordinairement son fils, à examiner attentivement un malade : il lui montre, parmi les plantes et autres produits de la nature, ce qui convient à chaque maladie, et lui fait voir ensuite comment on prépare les médicaments, et comment on s'y prend pour les administrer.

De l'A B C, du 2 et 2 font quatre, du a + b, ou de la similitude des triangles, il ne sent pas l'utilité. Il sait que l'entier vaut mieux que la partie, et se trouve mieux honoré quand il reçoit, pour prix de ses soins, une chèvre ou un mouton au lieu d'un modeste gigot de l'un ou de l'autre de ces animaux.

En Apharras il n'est pas défendu de s'instruire, mais l'instruction n'est obligatoire que pour les Maholins (Cadis).

A quelle dose ces savants en doivent-ils prendre? probablement à dose très faible, afin d'éviter d'en être tout à fait empoisonnés. Quelle qu'en soit la dose, il leur faut en prendre ; ils sont les grands maîtres de l'université, ils ne peuvent se dispenser de savoir lire et écrire. Ce mot *Maholin*, par lequel l'Apharras désigne ses savants, m'a surpris : il m'a semblé que notre mot malin en était le dérivé ; Maholin étant un peu long à prononcer, on en aura simplement retranché la syllabe *ho* ! ce qui m'a fait faire cette supposition, c'est qu'en Apharras ainsi qu'en France, un savant est en général un malin qui sait se tirer d'affaire.

Le savant Maholin se charge d'instruire les enfants, d'enseigner la religion, de sceller l'union des époux, de juger les différends, d'accompagner les morts au cimetière, de chasser le diable, de se charger de la fabrication et de la vente des amulettes, etc. etc. Il lui serait impossible de remplir ces multiples fonctions sans savoir lire, écrire, et surtout compter pour s'assurer ses moyens d'existence. La géographie, l'histoire, les sciences physiques, chimiques et naturelles ne doivent pas le préoccuper beaucoup. Il n'est même pas certain que les noms de ces différentes branches de notre enseignement lui soient connus.

Ainsi qu'en France les savants, les Maholins en Apharras, aiment les grands centres de populations : Tadjourah, Assab, l'Aoussa Reyta, Gombad, ont chacun un ou plusieurs Maholins. Hors les centres de populations sédentaires, les Maholins sont très disséminés et clairsemés, dans les tribus errantes de la campagne. Aussi très peu d'enfants de ces tribus nomades peuvent-ils jouir du bienfait de l'instruction ; non seulement ils sont privés de ce bienfait, mais le pire : les uns se marient et les

autres sont enterrés sans la bénédiction et les prières d'un Maholin, de ce savant, de ce saint représentant de la Science et de Dieu. Ils sont cependant bien dévoués, ces savants professeurs, prêtres et magistrats ! mais ils ne peuvent pas suffire à leur sérieuse et multiple besogne.

Les Maholins, étant riches d'instruction et pauvres de fortune, préfèrent le séjour des villes qui leur offre plus de ressources pour alléger leur pauvreté et leur demande moins de fatigues pour distribuer leur richesse intellectuelle ; c'est naturel, on ne peut les blâmer ni les féliciter.

Cette préférence est très préjudiciable aux campagnards nomades ; elle les met très souvent dans un grand embarras, quand ils veulent procéder à une cérémonie où la présence du Maholin est indispensable, le mariage, par exemple, qui exige la sanction de ce savant dévoué pour être définitif. Très souvent ce brave homme, ne pouvant pas être partout et suffire à tout, fait attendre les fiancés des mois et des années avant de trouver un moment pour venir leur donner la permission de vivre ensemble.

Ma foi, quand l'attente se prolonge trop, tant pis pour les Maholins ! les fiancés demandent à leurs familles la permission de se mettre en ménage et de vivre maritalement. Lorsqu'ils ont obtenu ce consentement, ils attendent en patience ; ... et quand le Maholin vient les marier, l'acte est consommé et reconsommé depuis longtemps. Cet homme intelligent comprend la chose et loin de s'en formaliser, il sanctionne la continuation de cette bonne entente ; il fait même assez souvent dans cette circonstance d'un voyage deux coups : il scelle l'union du père et de la mère et prie pour la prospérité des enfants, engendrés sans son consentement. Il lui arrive aussi, n'ayant pu consacrer leurs précédents mariages, de procéder à l'union de deux divorcés ; il perd ainsi deux mariages sur trois, ce qui doit être loin de lui faire plaisir ; il a cependant assez de bon sens pour ne pas témoigner son mécontentement. Nos bons curés devraient bien suivre cet exemple et ne pas accabler, hors de propos, notre pauvre humanité des flammes éternelles.

Les Apharras ont encore de nombreuses et longues étapes à parcourir avant d'arriver à la création d'un Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, et à s'imposer, au nom de l'égalité et de la liberté, une instruction à plusieurs degrés, laïque gratuite et obligatoire.

Le Maholin est libre et seul juge de son degré d'instruction ; il remplit comme il l'entend les devoirs de son ministère. Il a bien au-dessus de lui les pachas et les sultans, mais le rusé sait se sous-

traire à leur autorité, vivre en bonne intelligence avec eux, et se faire respecter : ne recevant de l'État aucune espèce d'honoraires, personne n'a le droit de le commander.

Il passe cependant tout son temps à remplir consciencieusement le devoir exigé par ses nombreuses charges : le rétribuer serait justice, mais un Maholin a le cœur haut placé, il préfère se priver que de plonger ses mains dans la caisse nationale ; du reste, s'il en avait le désir, il n'y parviendrait pas, le trésor public des Apharras se trouvant disséminé dans la bourse des particuliers ; c'est à eux qu'il s'adresse, et il tire le plus qu'il peut de celui qui l'emploie.

Sa présence aux cérémonies, l'instruction qu'il donne aux enfants n'est pas tarifée, chacun donne selon sa fortune. En général on rétribue en nature, quelquefois en argent, ce qui doit être rare, car je n'en ai jamais vu dans les replis du toob d'un Danakil. Enfin on fait ce qu'on peut, les uns donnent un toob, les autres du lait, les autres un gigot de chèvre ou de mouton et même, quand on est riche, l'animal entier ; chacun fait de son mieux, tout se passe en famille, sans procès ni récrimination ; et tout le monde paraît satisfait et content. L'apparence est certainement trompeuse, car on m'a affirmé, et je le crois sans peine, qu'un Maholin ouvrait les yeux plus grands et avait le visage plus rayonnant, en voyant apparaître un animal entier, à la place d'un maigre gigot ou d'un litre de lait ; quoique ses exigences soient des plus paternelles, il a cependant peu d'enfants à instruire.

Les Apharras sachant lire sont peu nombreux à la ville et très rares à la campagne. Leur souffrance est double, ils sont à plaindre, ces malheureux : ils n'ont pas pour leur corps une nourriture suffisante et, pour leur développement intellectuel, un journal à se mettre sous les yeux ; personne ne s'est encore dévoué pour leur procurer cet utile passe-temps, qui leur tracerait une conduite sociale, et leur ferait entrevoir un rôle politique. Quelle ineffable distraction serait pour les gardiennes de troupeaux un petit journal à lire pendant que leurs chèvres et moutons brouteraient l'herbe tendre !

Un journaliste écrivain n'aurait, en ce pays, absolument rien à faire ; un journaliste parleur obtiendrait, au contraire, un succès fabuleux, en allant de groupe en groupe, de tribu en tribu, proclamer les nouvelles, raconter le passé, escompter l'avenir, traiter avec ampleur les questions politiques, les améliorations sociales, et réciter quelques pages d'un roman.

Voilà le gazetier qui conviendrait aux Apharras ! il aurait

également, j'en suis certain, un très grand succès chez les peuples civilisés.

L'inventeur de mode de propagande n'a pas pris de brevet pour s'en réserver les bénéfices ; on peut donc l'exploiter sans crainte, en pleine liberté et en toute sécurité.

Le Coran est actuellement en Apharras le journal, le livre de lecture et de prière. A ses côtés viennent se ranger quelques livres de morale; il n'en existe pas d'autres dans les bibliothèques publiques et privées de ce pays. C'est dans ces livres écrits en arabe, qu'on trouve rarement chez les particuliers, que les Maholins apprennent, aux enfants, à lire ; c'est également en chiffres arabes, prononcés en apharras qu'ils leur apprennent à compter.

Voici tel que me l'a écrit un lettré du pays, le tableau de la numération écrite et parlée :

1	I	enect	21		labatana enect	50	.o	cantome
2	p	namait	22		labatana namait	51		cantome enect
3	po	sideuhe	23		labatana sideuhe	52		cantome namait
4	ε	fareye	24		etc.	53		cantome sideuhe
5	o	conoie	25		—			etc.
6	p	laheite	26		—			
7	v	malhim	27		—	60	.p	latame
8	>	bahar	28		—	61		latame enect
9	q	sagal	29		—			etc.
10	.I	taban	30	.po	sodom			
11	II	tabanké enect	31		sodom enect	70		manelectabane
12	pI	tabanké namait	32		sodom namait	71		manelectabane enect
13	poI	tabanké sideuhe	33		sodom sideuhe			etc.
14	I	tabanké fareye			etc.			
15	oI	tabanké conoie	40	.ε	morotome	80	. >	baratabane
16	pI	tabanké laheite	41		morotome enect	81		baratabane enect
17	, I	tabanké malhim	42		morotome namait			etc.
18	>I	tabanké bahar	43		morotome sideuhe			
19	qI	tabanké sagal			etc.	90	q	saglatabane
20	.p	labatana				91		saglatabane enect

100 bool

L'étude de ce tableau permet de constater qu'un enfant danakil peut compter jusqu'à cent en se gravant dans la mémoire 19 mots seulement. En France, pays de hautes études, l'enfant, pour arriver au même résultat, est obligé d'en apprendre 25 ; c'est par conséquent 6 mots de plus, un peu plus du quart, que par persuasion ou punition on lui fait entrer dans la tête. Il découle de la logique de nos savants que nos petits chérubins, c'est ainsi que souvent on les nomme, ont l'avantage inouï d'encourir quatre punitions tandis que de jeunes Danakils n'en ont que trois à redouter pour compter jusqu'à cent.

A tous les échos de la science j'ai demandé pourquoi ces

onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, quand simplement et logiquement on devrait dire : dix-un, dix-deux, dix-trois, dix-quatre, dix-cinq, dix-six, dix-sept, etc., les échos se sont tus, et leur éloquent silence semblait me dire : c'est bien ainsi, on y est habitué.

Mais, grands protecteurs des habitudes, si l'on disait dix-un, dix-deux, etc., dans six ans tout le monde y serait habitué, et vous n'auriez pas à maryriser de pauvres petits êtres pour leur apprendre des choses en dehors des règles normales et du bon sens.

Les Français sont si fiers de la richesse de leur langue, que la pensée d'en retrancher, d'en modifier un mot leur fait dresser les cheveux sur la tête ; pas à tous cependant car, chez un assez grand nombre, le crâne, sous la pression de l'esprit, s'est à tel point dilaté, qu'il a traversé la chevelure pour apparaître luisant au sommet de la tête ,comme un parquet ciré.

L'homme, qui a répété pendant quarante ans, onze, douze, quinze, se croirait démodé s'il prononçait dix-un, dix-deux, dix-cinq, etc.et,si quelqu'un s'avisait de remplacer le mot dix-sept, par celui de *septure*, ce coutumier, pour se mettre à la mode, s'empresserait d'adopter sepiure. Malheur à moi,trois fois malheur ! les iètes vont se dresser, les poils se hérisser ; gare dessous ! c'est le signe certain d'une violente colère et d'une grande hostilité. Pauvres petits, présents et à venir, mes efforts seront vains, vous resterez les victimes d'un surcroît de besogne ! C'est écrit, c'est fatal, vos pères ont dit treize et vous direz comme eux; j'espère cependant que vous n'aurez pas, comme vos ancêtres, la faiblesse de redouter ce chiffre treize comme un mauvais présage.

Soyons Français, soyons fiers de la richesse de notre langue, unissons tous nos efforts pour l'enrichir encore, mais purgeons-la des choses et des mots inutiles ; ce qui est inutile n'a jamais enrichi. Les mots illogiques, triviaux, baroques, ampoulés, ou sans raison d'être, font l'effet de gros sous, couverts de vert-de-gris, au milieu d'un tas de pièces d'or.

On parle de réformes, on vante le progrès, et réformes et progrès consistent à embrouiller les choses, à augmenter les difficultés. Quant à simplifier, à faciliter, à rendre sa pensée par une expression compréhensible et facile à saisir, c'est trop enfantin, et l'homme qui est arrivé à être grand par derrière et grand par devant a passé l'âge des enfantillages ; il est sérieux, il n'accepte plus que les choses imposantes.

Nos professeurs laïques, ecclésiastiques, libres ou assermentés, se donnent un mal terrible à expliquer aux enfants le sens des

mots, et à leur apprendre les exceptions aux règles normales : ils passent tant de temps à ces absurdités, qu'il ne leur en reste plus pour indiquer les moyens de se servir utilement de son intelligence.

Au sortir de l'école, le cerveau est bondé de connaissances laborieusement acquises ; comme l'on n'apprend pas à se servir de ces vieux instruments, on laisse se rouiller cette ferraille intellectuelle. L'esprit qui se remplit, en puisant aux plus fortes sources de la scolastique, contient en général plus de mots que d'idées. Ces mots, le plus souvent, tirés péniblement de langues disparues ou empruntés à des langues étrangères sont dans notre idiome aussi disparates que des chardons et des navets dans un parterre de fleurs.

Quand l'occasion se présente, on se permet de dire : la race chevaline, mais ! qu'on ne s'avise pas de dire : un concours chevalin, on ferait crouler le dôme de l'Institut.

Nous avons heureusement des groupes scolaires, des collèges, des lycées, une Normale, une Sorbonne, où l'on apprend que concours hippique est, scientifiquement, plus aristocratique que concours chevalin : le dôme de l'Institut ne croulera pas.

Un professeur passe quelques instants à expliquer ce que veut dire hippique et, fier de sa science, il croit avoir émerveillé son auditoire et occupé supérieurement son temps. Chez lui, le soir, quand il est à table, il lui semble que le rosbif ou le bifteck est bien plus succulent qu'une grillade ou un rôti de bœuf.

A l'époque où l'École romantique mettait les cerveaux en ébullition, je dis un jour à l'un de mes amis : veux-tu venir entendre une messe en musique ?

— Incorrigible provincial, me répondit-il, tu croupiras donc toujours dans la crasse de ton ignorance. A ton âge, on doit savoir, ou tu ne le sauras jamais, que musique vient de musa, muse, que les Muses sont au nombre de neuf, et que chacune d'elles symbolise un art différent. Or, quel rapport trouves-tu entre l'astronomie, l'histoire, la comédie, la tragédie, l'inspiration, la poésie, la danse et la musique ?

— Tu oublies, lui dis-je, l'épopée et l'élégie.

— Tu aurais dû en faire autant, me répondit-il, car ta sortie met à jour ton peu de jugeotte ; tu veux paraître ferré de mythologie, et tu viens nous parler d'une messe en musique !... cette expression me fait supposer qu'on y jouera la comédie avec accompagnement de musique, en regardant la lune et les étoiles et, de plus, qu'on y chantera, dansera en racontant l'histoire des temps passés. A l'avenir, laisse ta muse de côté, souviens-toi d'Euterpe et ne me parle plus que des messes euterpiques.

Ce n'est plus à nous qu'il faut servir des messes en musique, c'est trop vulgaire et ça sent trop le vieux baragoin.

— Pauvre ami, lui dis-je, ton cerveau est malade, il faut te faire soigner.

— Avant de me faire soigner, j'attendrai que tu me révèles pourquoi on a toujours dit musique et non euterpique, euterpie, euterpicace, peu importe la terminaison si le radical reste. Veux-tu que je te dise?

— Dis.

Si l'on t'avait posé cette question à ton bachot, tu n'aurais pas encore ton diplôme et, très probablement, tu ne l'obtiendrais jamais.

A cette époque, on plaisantait ainsi dans le monde des étudiants : de nos jours, ces plaisanteries sont prises au sérieux dans le monde scientifique où se trouvent bon nombre de savants respectables, n'ayant à leur avoir que de ces futilités.

En donnant un croc-en-jambe à l'autorité paternelle et à la liberté individuelle, on a décrété l'instruction obligatoire. Cet acte social, sorti des profondes méditations de nos législateurs, doit avoir été créé pour le bonheur individuel et pour celui de la collectivité. D'heureuses conséquences, on n'en entrevoit pas encore, mais on doit se taire, accepter et obéir. Si un homme ne peut être libre qu'en se faisant volontairement l'esclave des exigences sociales, on aurait dû avant d'instruire obligatoirement, régulariser, simplifier, rendre claires les questions : faire la chasse aux inutilités, aux irrégularités, aux absurdités, enfin à tout ce qui réclame des explications et des efforts de mémoire pour être compris et retenu. En imposant à toutes les connaissances les règles normales de la vénérable logique, on apprendrait par le raisonnement sans fatigue et sans difficulté, que la préposition DE indique la provenance, d'où l'on vient, d'où provient un objet d'où il sort, de quelle substance il est formé, tandis que EN indique où on est, le milieu ou l'on va ou dans lequel un objet se trouve.

Il y a entre ces deux prépositions la même différence qu'entre aller et venir ; ce qui ne nous empêche pas, pour désigner la substance d'un objet, d'employer comme des oies l'une ou l'autre de ces prépositions : Les murs en briques et les murs en pierres conduisent aux murs en terre ; ces derniers, je vous prie, sont-ils construits avec de la terre, ou sont-ils enfoncés dans la terre? il faut avoir, ce que je n'ai pas, la grande subtilité d'un savant pour faire cette distinction.

Je critique l'homme qui dit des bêtises, mais je suis loin de

le blâmer, car s'il disait des choses raisonnables, on le traiterait d'insensé et il passerait pour ignorant aux yeux des éblouis par une absurde nouveauté. L'esprit savant est aujourd'hui tourné à la recherche des mots : Quand de la main on dissèque une puce ; pour chaque organe, chaque poil, chaque cellule qu'on observe on cherche un mot abracadabrant, et l'on s'empresse, avec une voluptueuse satisfaction, de l'introduire dans un grand ouvrage incompréhensible.

Si l'étudiant, mis dans l'obligation pour obtenir ses grades de retenir tous ces mots énervants, n'en devient pas fou, c'est qu'il l'était d'avance. De nos jours la création des mots est de toutes les maladies épidémiques la plus grave et la plus répandue : tout le monde en est atteint et personne ne se croit malade. De l'homme qui échappe, par hasard, à cette infirmité pour se livrer à des recherches sérieuses, on dit : c'est un génie s'il réussit à découvrir quelque chose d'utile ; si au contraire il ne réussit pas dans ses recherches ou son entreprise, on le traite de fou.

Tous les hommes, absorbés par la même pensée, ont dans le cerveau le même éréthisme, mais plus ou moins vibrant ; c'est pourquoi les uns, malgré une longue et courageuse persévérance, restent improductifs et que les autres, au contraire, arrivent au but, et procurent à leur patrie les semences de la fortune et de la gloire. Les premiers sont des fous malheureux, les seconds des fous heureux.

L'Obligatoire va désormais établir l'égalité entre l'homme et la femme ; chaque citoyen de l'un et l'autre sexe pourra lire les journaux, les romans, et passer agréablement ses journées. Savoir ce qu'est devenue *Léopoldine* la fille du général, ou *Poinqueraide* le casseur d'assiettes, ou ce que pense le schah de Perse de la politique européenne, etc., etc., sera probablement le seul résultat de cette obligatoire. Attendons et l'on verra bientôt se dresser devant elle les difficultés de la vie, le comment s'y prendre pour faire de l'homme un travailleur solide, un citoyen honnête, un producteur intelligent. On emprisonne la jeunesse, on lui apprend à lire, à écrire correctement le français que personne, sauf quelques rares très grands savants, ne peut se vanter de connaître ; et après?

Est-il bien nécessaire de faire absorber à celui qui n'aura d'autres ressources que ses deux bras, un méli-mélo de poésie, d'histoire, de sciences positives et mystiques? Les uns lui apprennent : tout ce qui grouille autour de toi a été créé par une divine puissance, les autres, que c'est simplement le résultat de la transformation : qu'une petite cellule initiale s'est mise dans la tête de se

perfectionner ; ensuite successivement, sous l'influence du milieu et de la sélection naturelle, qu'elle a formé les plantes, les animaux qui se sont tous perfectionnés en passant d'une espèce inférieure à une supérieure, et qu'ainsi en dernier ressort, sont apparus les singes, ancêtres un peu éloignés, mais à coup sûr, de l'homme.

Voilà de sérieuses connaissances qui doivent sérieusement aider au développement des biceps, et apprendre à semer, à labourer son champ, à couper les bois, à tailler la pierre, à se servir utilement des animaux auxquels on ne devrait pas toucher, puisque ce sont, d'après les transformistes, nos premiers parents et simplement nos frères pour les savants, prêchant le Dieu qui a sorti, au même titre, tous les êtres de sa divine puissance.

J'ai butiné de ces sucs parfumés dans les fleurs mystérieuses de ces fantaisistes créations : j'ai vu, à la dernière exposition, l'homme du passé, il était au Trocadéro. Son créateur aurait dû lui souffler la vie, ce qui nous eût permis d'apprécier la puissance intellectuelle du créateur par celle de sa créature.

A la précédente République, on m'avait déjà fait voir, à l'aide d'une lanterne magique, l'homme de l'avenir ; il avait au coccyx un très long appendice caudal avec un œil au bout ; ce sera à coup sûr un grand perfectionnement, car nous ne voyons pas ce qui se passe derrière nous.

L'homme de l'avenir aura sur nous cet immense avantage, il verra ce qu'il mange et, après digestion, le résidu de ce qu'il aura mangé. Je fus ébloui par le perfectionnement de cette avantageuse transformation. Un savant maître m'avait appris, dans ma jeunesse, que l'homme avait été créé tel qu'il est de nos jours ; on doit comprendre mon éblouissement en voyant apparaître ce perfectionnement. Je me lançai alors avec une ardeur juvénile dans l'étude des transformations ; j'y vis rapidement très clair, puis rien du tout. Je devins perplexe, j'hésitais alors entre la création divine et monadique, je ne savais laquelle adopter. Mon indécision persiste et je crois maintenant, que je fermerai la bouche en prononçant ces derniers mots, que je me suis adressé tant de fois : Faut-il être maboul pour arrêter sa pensée dans les nuages inconstants de ces deux créations ; croire à une chose insensée, passe encore, mais en chercher l'explication, c'est de la folie.

Vers la folie le progrès marche à pas de géant ; vers la découverte du mystère de la création, il marche comme l'écrevisse s'avançant à pas lents et qui, d'un coup de queue, retourne brusquement à son point de départ.

Depuis les premiers temps de l'époque historique, la création occupe l'esprit des savants et des philosophes ; sommes-

nous plus avancés qu'au jour des atomes crochus, des dieux créateurs de la terre, ou de l'onde créatrice? n'est-ce pas toujours l'impénétrable mystère? Pour les choses accessibles à nos sens, il n'en est pas ainsi, le progrès est immense ; on voit chaque jour l'instruction produire de merveilleux fruits ; ce qui n'empêche pas les gens sans instruction d'en produire de plus substantiels et d'une utilité plus directe et plus apparente.

Je ne sais ce que les Apharras instruits pourraient produire. Ils sont aujourd'hui ce que furent en Europe ses premiers habitants, les Goths, les Wisigoths, les Gaulois, les Francs et tant d'autres connus et inconnus qui, ne sachant ni lire ni écrire, savaient cependant se tirer d'affaire. Illettrés comme nos primitifs savants, les Apharras se procurent des moyens d'existence, se créent des relations et font des échanges, en se servant de la mnémotechnie. Ils comptent sur leurs doigts, et aucun d'eux ne livrera trente moutons, quand il en a vendu vingt-neuf ; en rebours il essaie de n'en livrer que vingt-neuf, quand il en a vendu trente. Sous ce rapport, il ne le cède en rien aux peuples instruits et civilisés ; tromper son semblable est peut-être après tout un défaut naturel, mais peu fraternel et encore moins sociable.

Certains auteurs les considèrent comme des êtres inintelligents, des abrutis, des idiots, mais aucun de ceux qui les traitent ainsi ne leur a fait accepter une *annas* pour une *roupie*, et ne les a vus satisfaits de recevoir neuf roupies, quand il leur en avait promis dix. Dire : ce sont des brutes, rien n'est plus facile ; les tromper, c'est autre chose ; ils sont de force à se défendre ; je suis même certain qu'en maintes circonstances, ils pourraient rendre des points aux plus intelligents des civilisés.

Leurs troupeaux sont nombreux, c'est leur unique ressource. En auraient-ils un millier, ils les connaissent tous, aussi bien qu'un sergent les hommes qu'il commande, on ne peut leur en enlever un seul individu sans qu'ils s'en aperçoivent.

La division du temps est, je crois pour eux, de médiocre importance ; ils se laissent vivre sans compter les jours ; ils savent cependant que le jour apparait au lever du soleil et finit à son coucher : que sept jours font une semaine et douze mois une année. C'est sur les phases de la lune qu'ils établissent cette division. La lune joue un grand rôle dans leur existence : c'est elle qui éclaire leurs soirées de danses et de fantasia. Quant aux années ils les laissent passer avec insouciance et indifférence : ils jugent inutile de faire un effort de mémoire pour en savoir le nombre ce qu'elles deviennent. Leur semaine commence le dimanche et finit le samedi ; ce samedi, dernier jour de la semaine, n'est pas

leur dimanche, leur jour de repos, ou plutôt de fatigue, car ce jour-là ils se donnent plus de mouvement que les six autres jours de la semaine ; c'est l'avant dernier jour de leur semaine, c'est-à-dire le vendredi, qui correspond pour eux, à notre dimanche. Pourquoi le vendredi? ce choix doit leur venir d'une bien ancienne coutume. Le vendredi en France est un jour néfaste : on le redoute au point, de n'oser ce jour-là se mettre en route ou de commencer une affaire. En Apharras, au contraire, c'est un jour heureux, un jour consacré aux amusements et au plaisir.

S'ils laissent avec indifférence les jours se succéder et tomber dans l'oubli, ils attendent avec impatience ceux dont les nuits sont éclairées par la lune : ces jours qui leur sont marqués la nuit par la clarté de la coupole céleste comptent dans leur existence : Quand en arrive le soir, les troupeaux réunis sont délaissés sur le bord d'un ravin, et les habitants de plusieurs villages se rendent à un endroit désigné. C'est en général la partie plane et la moins rocailleuse d'un plateau que l'on choisit pour ces réunions ; là, en plein air, sous le ciel bleu éclairé par la voluptueuse clarté de la lune, les Apharras se livrent aux frénétiques ébats de la danse. A ces moments de délirant plaisir, on peut entendre au loin, dans la nuit silencieuse, le battement des mains, les chants et quelquefois les sons du tambour, accompagnant et cadençant le pas des danseurs. Lorsque ce bruit lointain vient frapper votre oreille, on croit entendre un glas funèbre, sonnant l'adieu des trépassés ; ce bruit d'une enivrante monotonie cesse tout à coup vers onze heures ; aussitôt l'air devient calme, le désert silencieux et l'homme se trouvant seul au milieu de la plaine, n'entend plus que les battements de son cœur et le bruit du sable sous ses pas.

La fête est finie, plus rien ! elle est tombée dans le silence et se glisse dans l'oubli comme l'eau d'un fleuve qui se répand dans la mer. Le passé s'envole et disparaît dans la pensée d'un Apharras ! quelquefois cependant il conserve un vague reflet des événements qui l'ont vivement impressionné.

Ne demandez pas à l'un d'eux son âge ni celui de sa femme, de ses enfants, de ses père et mère ; ce serait inutile, il n'en sait rien ; tous jugent de l'âge des enfants par leur développement corporel et intellectuel. Quant à leur père et mère, ils savent s'ils sont vieux ou très vieux, mais ils ignorent le nombre d'années qu'ils ont passé sur terre ; ils ne savent même plus, très peu de temps après la mort de leur plus proches parents, ce qu'ils faisaient de leur vivant. Ils n'ont de leurs grands parents pas plus de souvenirs que nous n'en avons de nos aïeux du temps de Charlemagne.

Les Ethiopiens, leurs plus proches voisins, nous offrent, sous ce rapport, un étonnant contraste ; l'Ethiopien apprend à ses enfants la généalogie de sa famille. Leur roi, Ménélik, connaît la sienne depuis l'époque où la reine Saba se rendit à la cour du roi Salomon. Plusieurs de ses sujets savent également faire remonter leur généalogie jusqu'à une époque aussi reculée ; il y a certainement de nombreuses lacunes et des erreurs innombrables dans ces mementos généalogiques ; mais, sans tenir compte des exagérations et des oublis, l'Abyssin, fier du passé de sa famille, s'efforce d'en conserver le souvenir. Pour l'Apharras, le passé est passé, l'avenir incertain, le présent seul existe : nos pères s'abandonnaient à cette philosophie et, le verre en main, ils entonnaient après le vin :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaiement.

Ce n'est pas en chansons que l'Apharras exprime sa résolution, il la met en pratique. Beaucoup de Francais, à notre époque, font comme lui, ils pratiquent sans la chanter, cette devise : « La vie est courte, sachons en profiter ». Ils ont beau faire, ils ne sauront jamais en profiter autant que l'Apharras, la civilisation leur prend trop de temps et leur procure trop de tribulations et de soucis.

Les Apharras ont une civilisation plus austère que la nôtre, et beaucoup moins tracassière ; elle leur laisse bien plus de liberté et leur crée moins de soucis. Ce peuple doit être heureux, car il n'a pas d'histoire ; il reste indifférent à celle des autres nations, et n'obéit à aucune autre loi qu'à celle de ses us et coutumes. D'où sort-il, d'où vient-il? il n'en sait rien, et il ne cherche pas à le savoir. Depuis combien de temps erre-t-il sur le morceau de terre qu'il possède à Obock sous notre protection? Il l'ignore.

Ceux que j'ai interrogés, lorsque je leur montrais les tumulus coniques dispersés dans la plaine, m'ont cependant dit : « Ce n'est pas nous qui avons fait cela, c'est quelqu'un qui était là avant nous ». Qu'est devenu ce quelqu'un? comment l'ont-ils dépossédé? Est-ce par la force, ou ont-ils trouvé la place vide? depuis combien d'années en ont-ils pris possession? Sur toutes ces questions ils restent muets ; aucun d'eux ne cherche à imaginer quelque histoire pour donner sous un semblant de réponse et vous faire croire à son savoir.

Ils voient que ce ne sont pas leurs ancêtres, dont ils ont conservé les habitudes, qui ont accumulé ces tas de pierres, et ils se disent : quelqu'un était là avant nous. Ce quelqu'un était-il

avant eux il y a certainement moins de quatre siècles, et cependant aucune légende, aucun souvenir ne leur rappelle ni son départ, ni son arrivée.

Leur passé est un mystère, ils n'ont rien conservé de leurs actes civils et de leurs faits d'armes ; rien chez eux ne perpétue le souvenir de ce qui s'est passé au temps de leurs ancêtres ; tout ce que l'on dit et pourra dire à ce sujet ne se basera que sur des conjectures.

Par leurs caractères physiques, leurs mœurs et leurs coutumes qui datent de longtemps, ces nomades sont faciles à distinguer : ils me paraissent former dans l'espèce humaine un groupe bien homogène, une race ou une variété bien distincte. On trouve bien parmi eux un assez grand nombre de dégénérés, mais ces discordants, noyés dans la masse, atténuent à peine l'harmonie de l'ensemble. Ainsi que je l'ai dit, j'ai trouvé physiquement aux Apharras une grande ressemblance avec les Bohémiens nomades et les Gitanos, vivant, en troglodytes, dans les rochers situés à peu de distance de Grenade. Si les Gitanos étaient, ainsi que je l'ai entendu raconter, des descendants des Maures et non d'une tribu de Bohémiens qui se serait fixée en Espagne, leur ressemblance avec les Danakils aurait peut-être une raison d'être.

Les Danakils, il y a un peu plus de deux siècles, n'occupaient, au dire des voyageurs, qu'un petit territoire bordant la mer Rouge. Massawah, à cette époque, était sous la domination arabe ; de sorte qu'Assab, situé au sud de cette localité, devait être la ville la plus importante de l'Apharras. D'après la légende, cette cité serait la plus ancienne de la région : Assab, a-t-on dit, fut jadis la capitale du royaume, gouverné par la reine de Saba. Sans remonter aussi loin dans son passé, Assab, la Saba des anciens géographes, était, il y a quatre ou cinq siècles, une station commerciale des plus importantes. Les trafiquants, qui traversaient l'Afrique pour se rendre aux pays des aromates et pour en rapporter les produits en Europe et au nord-ouest de l'Afrique, s'arrêtaient à Assab, traversaient la mer Rouge et, pour gagner l'Arabie, ils débarquaient probablement à Moka, qui se trouve presque en face d'Assab ; de sorte que Moka devait être sur la côte arabique ce qu'était Assab sur la côte africaine. Ces deux villes étaient donc à la fois port de mer et tête de route des caravanes, allant de Moka dans l'Inde, en traversant l'Arabie et le golfe Persique, et d'Assab en Mauritanie, en passant par le désert, ou en descendant le cours du Nil.

Ces trafiquants, presque tous des Maures, étaient obligés, pour embarquer et débarquer leurs marchandises, de séjourner

assez longtemps à Assab, où ils louaient des chameaux et formaient leurs caravanes pour traverser le désert. Ce trafic ambulant, fait par des Maures à travers l'Afrique, et peut-être même l'Arabie pour se rendre dans l'Inde, demandait plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour faire le tour du monde.

A l'aller et au retour, ces Maures trafiquants doivent donc, par la force des choses et, parfois aussi, par la mauvaise volonté des habitants, faire un long séjour à Assab.

Sous le règne d'Isabelle la Catholique, les Maures, chassés d'Espagne, suivirent en grand nombre leurs compatriotes, commerçants ambulants, et vinrent se disperser près du littoral de la mer Rouge, du golfe de Tadjourah et de la mer d'Aden, dans la contrée actuellement occupée par les Danakils et les Somalis. Ils s'y trouvaient en grand nombre, il y a trois siècles, puisqu'on les voit, dans plusieurs combats, s'allier aux adversaires des Abyssins et former un noyau de combattants redoutables. Que sont-ils devenus depuis cette époque? Sont-ils rentrés sous terre? se sont ils envolés? C'est peu probable. Je crois, en cherchant bien, qu'on trouverait encore des traces persistantes de leur séjour dans ces localités. Ils étaient trop nombreux et sont restés trop longtemps dans cette contrée pour n'avoir pas imprimé à ses habitants le cachet de leur race et de leur nationalité. Fatalement, il a dû se produire de fréquentes et nombreuses conjugaisons, licites et illicites, et le temps écoulé depuis ces mélanges me paraît bien trop court, pour que leurs produits aient complètement perdu leur cachet d'origine et soient si vite retournés au type primitif : Retrouver un peu de sang maure dans les veines des Danakils, serait donc bien plus rationnel que surprenant.

Quant à cette ressemblance des Danakils et des Bohémiens nomades qui m'a sauté aux yeux, comme une vision, il faudrait remonter à une époque bien reculée pour en chercher l'explication. Il faudrait admettre que ces deux peuples, aujourd'hui si éloignés, sont sortis tous les deux des tribus de pasteurs qui, dans un lointain passé, faisaient paître leurs troupeaux entre la Méditerranée et la mer Rouge, mers qui probablement, on peut même dire certainement, n'existaient pas à cette époque telles qu'elles sont aujourd'hui : car l'homme s'est promené, sur terre ferme, dans un immense espace, actuellement occupé par ces deux mers.

Sans remonter aussi loin, est-ce que parmi les tribus de pasteurs, si nombreuses à l'époque biblique, les unes n'auraient pas pu descendre en Afrique le long du littoral de la mer Rouge et les autres pénétrer en Europe? Ces dernières, trouvant un sol fertile, auraient abandonné la vie pastorale, sans perdre l'impulsion de

la vie errante, et les premières, sur un sol aride, auraient continué leur vie nomade de bergers.

Pourquoi de tous les peuples d'Europe les Bohémiens, de qui je parle, ont-ils résisté à la vie sédentaire; d'où leur vient cette irrésistible impulsion de la vie errante? C'est plutôt une question que je pose, que le désir d'expliquer le bien fondé d'une pensée qui est peut-être le contraire de la vérité.

J'ai été surpris, à la vue des Danakils, de revoir en eux les Bohémiens que j'avais vus dans ma jeunesse, parcourant nos campagnes ; il m'a semblé aussi voir couler du sang maure dans leurs veines. Je dis ce que j'ai vu ou cru voir, j'ai exprimé les impressions que j'ai ressenties, je laisse à chacun sa libre appréciation.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'Apharras forme dans l'espèce humaine une variété homogène et distincte, et qu'on ne peut en dire autant des Somalis et des Ethiopiens. Partout, chez ces derniers, on rencontre des marques de fabrique, des échantillons de diverses provenances ; on ne leur voit pas cette homogénéité de tissus et de fabrication qui saute aux yeux, lorsqu'on se trouve en présence des Danakils. Les variétés nombreuses produites par de récents métissages n'empêchent pas, après quelque temps d'étude et d'examen attentifs, de reconnaître à première vue un Abyssin ou un Somali : il y a toujours dans les manières et l'attitude des individus quelque chose qui dénote la nationalité. Sous ce rapport, les Danakils sont les plus faciles à reconnaître, on ne peut s'y méprendre, leur attitude les trahit.

En résumé, les Apharras ont, dans leur ensemble, des caractères nettement tranchés et constants. Les Abyssins et les Somalis, au contraire, présentent un si grand nombre de variétés individuelles qu'il serait difficile de trouver en eux un ensemble de caractères, permettant de les considérer comme des races ou variétés distinctes.

CHAPITRE XVII

Comment en Apharras se règlent les Différends et se rend la Justice

Les Apharras ont, comme tous les peuples, leurs qualités et leurs défauts ; seulement, ils n'ont pas comme les civilisés de ministère de la justice, où se concentrent les répressions. Cette lacune administrative et gouvernementale retarde de plusieurs siècles la marche lente de leur civilisation. Ces retardataires ne rattraperont jamais le temps perdu : ils sont trop pauvres.

Le sol ingrat de leur patrie restera improductif de bien nombreux siècles encore et, personne ne sait quand il pourra assez produire, pour subvenir aux frais d'une magistrature civilisatrice. Les ministres et les ministères coûtent cher d'entretien : ce n'est pas avec la laine de ses moutons et le lait de ses brebis que l'Apharras parviendrait à solder d'aussi grosses et légitimes dépenses ; nous-mêmes, repus de fortune et de civilisation, nous la trouvons si lourde que nous crions souvent à l'exagération ! C'est à tort, car il manque encore de bien nombreux rouages à notre machine civilisatrice avant d'arriver à une solide et vigoureuse administration.

Notre ministère de la Justice est un ministère manchot ; il a, c'est incontestable, un bras fort et puissant, pour redresser, châtier, punir ; mais l'autre bras pour féliciter, honorer, récompenser, glorifier,est à l'état de moignon. Quand on a un ministère pour punir les méfaits, la logique en réclame un autre pour récompenser la vertu ; l'un, cela saute à l'intelligence, est la conséquence de l'autre et, en tout pays, les deux font la paire. Comment se fait-il, excusez ma surprise ! qu'en France, où les rebouteurs corporels et intellectuels sont si habiles et si nombreux, aucun

d'eux n'ait encore exercé son talent à chercher un remède à cet état de chose. A quoi pensent-ils donc? On punit à tour de bras les méfaits, on jette à poignée les punitions et, d'une main débile, on récompense la vertu, le courage, le désintéressement, et l'on disperse les récompenses à tort et à travers ; ce n'est pas le plus méritant qui est récompensé, c'est le plus obséquieux qui attrape le morceau.

L'innovation d'un ministère des récompenses est dans tous les esprits ; tout le monde voudrait voir le mérite légalement honoré : cela se conçoit, puisque tout le monde dans son for intérieur se croit digne d'une récompense.

« Depuis vingt ans, me dit un jour un libraire de mes amis, je suis, jour et nuit, cloué dans ma boutique ; personne autant que moi n'a répandu en France et à l'étranger un aussi grand nombre d'ouvrages scientifiques ; les auteurs ne feraient rien sans moi, ils sont tous des phénix, grâce à moi ! on les décore, et je n'ai pas encore les palmes académiques ; ce n'est pas juste ».

On voit en France se multiplier les sociétés et les associations pour stimuler, secourir, aider, et récompenser les services rendus ; comment n'a-t-on pas vu qu'il était urgent de concentrer ces éléments épars et de les ranger tous sous le même drapeau ? c'est cependant bien apparent, les aveugles eux-mêmes s'aperçoivent qu'il nous manque un ministère des récompenses avec son ministre, et ses nombreux employés, les uns pour travailler, et les autres pour toucher des appointements.

Allons, mes chers compatriotes, encore un petit effort et du patriotisme ! faites ajouter quelques centimes additionnels à vos impôts et la question est résolue. Vous payez sans sourciller pour que les voleurs et les criminels soient châtiés et vous laissent tranquilles ; vous payerez avec plaisir, j'en suis certain, pour qu'on récompense dignement chacun de vous selon son mérite ; vous ne pouvez pas vous refuser cette satisfaction.

Vous allez en chemin de fer de Paris à Marseille, en dormant tranquillement bercés par la trépidation ; arrivés à destination, allo ! allo ! et vous faites la causette avec un ami que vous avez quitté à Paris, le jour précédent; pouvez-vous refuser votre obole pour offrir de gigantesques couronnes à ceux qui vous ont procuré ce mode de transport rapide et de conversation à distance ? La Réprimande a son ministère, l'Eloge doit avoir le sien.

Nous sommes des civilisés, Messieurs, de plus, Citoyens et en république ; il faut nous imposer cette création nouvelle ! Le nombre des ministres n'a-t-il pas toujours été en rapport avec le degré de civilisation et la prospérité des contributions? Laissez-

vous saigner ! Arrosé par votre sang et vos sueurs, ce nouveau rouage de la machine sociale mettra de l'harmonie dans son fonctionnarisme ; sortez de sa cachette le bas de laine, déliez les cordons de votre bourse ! vous allez faire des heureux.

D'abord vous comblerez les vœux des nombreux aspirants ministres ; ensuite vous mettrez la joie dans bon nombre de familles, en procurant à leurs enfants un emploi somnolent et lucratif : il y a en France tant de nobles enfants qui réclament, sans maudire leur inactivité, un emploi qui rapporte beaucoup sans qu'on s'y foule la rate. Ils sont pleins de bonne volonté, ils veulent travailler, faire quelque chose, avoir enfin une occupation, n'exigeant d'autres fatigues que d'aller tous les mois toucher des appointements. Ils seront classés parmi les gens utiles et vous en serez fiers.

Nous avons trop de travailleurs et pas assez de désœuvrés ; le mauvais exemple, donné par les premiers, semble reprocher aux autres leur inactivité et, cela les ferait rougir, s'ils n'avaient pas conscience de manger honnêtement le pain, gagné par les travaux d'autrui. Quand on sera arrivé à payer tout le monde à ne rien faire, on aura régularisé la situation ; nous serons tous heureux, et nous n'aurons pas à rougir les uns des autres. L'inspirateur de cette heureuse idée ne se réserve aucun droit d'auteur, et il s'impose le sacrifice, bien lourd à notre époque, de n'accepter aucun pot-de-vin.

La civilisation des Apharras oscille autour du zéro ; ils n'ont pas un seul ministre pour la faire monter d'un degré ; aucun croissant de lune civilisatrice ne s'est encore posé sur le rond de cuir d'un siège rémunérateur. Pas un ministre instructeur, pas un ministre intérieur et extérieur, pas un ministre agriculteur, pas un ministre navigateur, pas un ministre bombardeur, pas un ministre colonisateur, pas un ministre réprobateur n'est encore apparu en Apharras. Ce n'est pas le manque de citoyens intelligents, dévoués et ambitieux qui les empêche d'en avoir, c'est l'obligation de mettre un frein à l'ambition : le revenu d'une tribu serait insuffisant pour subvenir aux frais de l'huissier d'un de nos ministères. Ces infortunés ne peuvent pas avoir comme nous un luxueux outillage civilisateur ; ils ne s'en plaignent pas et n'en paraissent pas plus malheureux. Ils sont plus heureux que nous ne le sommes, puisque nous, nous avons à redouter la justice de Dieu et la justice des hommes, et qu'eux ne redoutent que la dernière, la justice humaine, car celle de Dieu ne les effraye guère. La dose de leur crainte se trouve donc diminuée de moitié.

Privés de ces luxueuses institutions, grassement rétribuées,

disent les contribuables, maigrement, au contraire, clament les employés, les Apharras, pour régler les différends et juger les délits, ont recours à leur chef, ou au dévouement du plus digne d'entre eux.

Les juges sont choisis, d'un commun accord, par les parties adverses ; leur décision fait article de loi, elle est respectée, et tout le monde s'y soumet. Si le condamné voulait faire le récalcitrant, les habitants de la contrée l'obligeraient à accepter la décision et à subir la peine de sa condamnation. Cet accord unanime rend les prisons inutiles ; ces retraites forcées à l'usage des méchants n'existent pas chez eux.

Les crimes sont jugés d'avance ; la mort d'un homme assassiné entraîne la peine de mort, la famille du tué exécute la sentence.

« Nous avons le sang vif, me disait un Apharras ; un rien l'échauffe, une dispute le met en ébullition et la colère le fait verser. Le sang des garçons est très irritable, celui des filles l'est un peu moins ; elles ont plus de réserve, plus de retenue, ce qui ne les empêche pas à l'occasion de se battre comme les hommes ».

Nous disons en France des rixes féminines : se crêper le chignon. Cette expression ne saurait s'appliquer aux Apharrases, aucune d'elles ne se couronnant la tête d'un édifice capillaire. On pourrait cependant se tirer d'affaire en remplaçant le mot chignon par celui de natte, car elles ont toutes les cheveux nattés en un nombre infini de petites cordelettes dont les bouts dépassent rarement le niveau des épaules.

Je n'ai jamais vu d'Apharrases régler leurs différends et assouvir leurs grandes et petites colères à coup d'ongles et encore moins d'ombrelles, cet ustensile leur étant inconnu. La présence d'un étranger les retient : elles veulent se montrer dignes, et je crois que rien au monde ne les ferait se départir d'une réserve calme. Cependant, quelquefois, les vieilles et les laides se permettent de petits airs dédaigneux, mais quelle que soit leur attitude, elles ne parviennent pas à masquer leur désir de plaire.

Jeune ou vieille, policée ou rustique, belle ou laide, simple ou coquette, langoureuse ou farouche, accorte ou dédaigneuse, altière ou féline, simplesse ou bas-bleu, la femme veut être aimée ; elle cherche à plaire, à attirer. Que son corps soit bronzé, jaune, rouge, noir ou blanc, elle est depuis la création entraînée, malgré elle, par le sentiment instinctif de la maternité : le même désir fait battre le cœur de toutes les femmes, le même sentiment agite leurs pensées : attirer, aimer et être aimées.

Voyez cette jeune Danakile, elle reste immobile et silencieuse

au milieu des personnes présentes. A quoi pense-t-elle? Son regard se perd dans le ciel bleu d'un rêve ; elle est indifférente à ce qui se passe autour d'elle, son cœur bat, ses paupières vacillent, son corps frémit, ses lèvres remuent, comme pour parler. Maintenant elle est troublée, agitée, confuse, elle vient de voir dans la foule celui qui la faisait rêver, et elle minaude tendrement pour attirer l'attention de cet être chéri. C'est fait, leurs regards se sont croisés, ils se sont dit : « je t'aime » ; dans leurs yeux ils ont lu leurs pensées. Ce tacite entretien des amoureux exprime bien mieux que des paroles, la séraphique satisfaction de se trouver ensemble.

J'ai vu parfois, en Apharras, les amoureux s'adresser la parole, et la curiosité m'a fait prêter l'oreille ; mon enfantine manœuvre était bien inutile, car je n'entendais que le son de leur voix, son qui n'avait pour moi rien de compréhensible. Cependant la douceur des sons lentement murmurés, la langueur du regard, le rayonnement de la physionomie, tout m'indiquait que la conversation avait pour eux des charmes. Qu'elles devaient être intéressantes, ces conversations, dont je n'ai jamais pu saisir ni mot, ni syllabe !

Quoique bien naturels, ces doux entretiens sont généralement soumis aux coutumes et à la morale des nations. Ils sont en Apharras, de courte durée : s'y attarder des heures entières serait mal interprété ; car sans cela, j'en suis persuadé, les deux victimes de Cupidon resteraient bien plus longtemps ensemble. Les femmes aiment tant à parler et les hommes éprouvent tant de plaisir à les écouter, qu'on n'écourte pas, sans raison, le charme entraînant de pareils tête-à-tête! Si entre homme et femme on parle peu de temps les hommes se rattrapent entre eux et les femmes entre elles,car elles peuvent, sans porter une trop rude atteinte à la morale, se parler longuement, se quereller, et à bout d'arguments se batire.Les coups qu'elles se donnent n'ont rien à voir avec ceux qu'elles reçoivent de leur père, de leur chef de famille ou de leur mari.

« Quand elles ne travaillent pas bien, me disait un Danakil, elles sont souvent battues ». On les traite en effet comme des bêtes de somme : on les excite au travail par des coups. Frapper une femme pour l'obliger à travailler est un droit acquis au père ou à son remplaçant, le chef de famille, et ensuite au mari. Une femme peut succomber sous la violence des coups, personne n'y trouve à redire : actuellement en France, qui est responsable de la conduite des enfants? est-ce sa famille ou la société ? Réponse : tous les deux, ce qui équivaut à dire ni l'une ni l'autre. Les enfants

sans direction sérieuse sont abandonnés à eux-mêmes; ils suivent instinctivement leur penchant et revendiquent la responsabilité de leur conduite. En Apharras, un bourreau n'encourt aucune pénalité, sa considération n'est même pas atteinte : ses concitoyens lui conservent leur estime. Le père a non seulement le droit de frapper ses enfants paresseux ou de mauvaise conduite, mais c'est pour lui un devoir : il est aux yeux de la société responsable de leur moralité.

Le droit et le devoir du père peuvent paraître monstrueux : ils le seraient certainement en pays civilisé ! mais le Danakil n'est pas brutal, il ne laisse jamais sa raison dans le fond d'un verre d'absinthe, aussi n'abuse-t-il pas de son droit de correction et en use-t-il rarement. On ne frappe jamais les enfants avec violence et colère; la main qui leur donne la fessée ou qui leur fait tomber une baguette sur le bas du dos, lorsqu'ils sont trop méchants, est une main légère qui s'amollit encore avant de les toucher. Les petits rebelles trouvent toujours des circonstances atténuantes dans le cœur de leurs féroces, cruels, sauvages et barbares parents. Aux méchants et aux ignorants qui accablent d'épithètes stupides ces malheureux pasteurs, je ne souhaite qu'une chose : c'est d'avoir dans le cœur autant de nobles sentiments et, dans la conduite, autant de morale qu'un Danakil.

L'affection d'un Danakil pour ses enfants est si grande, qu'on ne saurait en apprécier l'étendue dans les pays civilisés, où le développement intellectuel atténue les sentiments. L'enfant danakil, de son côté, se pénètre de l'affection qu'on lui porte, il la grave si profondément dans son cœur, que rien dans le cours de la vie ne peut affaiblir sa filiale tendresse. Lorsque dans l'âge mûr il quitte le village, le désir de revoir sa famille, son père surtout, le suit en tout lieu et persiste, avec la même intensité, tout le temps de son absence.

Le père est le pivot de la famille, tout se concentre en lui, affection, respect, obéissance. Jamais un Apharras ne m'a parlé de son père, qu'animé du plus touchant et respectueux amour.

Lorsque je vis ces hommes calmes et silencieux dans l'attitude fière et sans ostentation de gens qui se respectent, il ne me serait pas venu à la pensée qu'ils étaient susceptibles, et de beaucoup aimer, et de se mettre très facilement en colère. L'éclat brillant de leur prunelle n'exprime pas la douceur et la bonté, mais dans leur attitude, ils paraissent si calmes, si maîtres de leur volonté et si indifférents à ce qui se passe autour d'eux, qu'on ne peut leur supposer l'irascibilité féroce qu'exprime leur regard. La pensée, qui vient à l'esprit après les avoir examinés, peut

s'exprimer ainsi : ce sont des gens paisibles, au regard méchant.

On se trompe souvent quand on juge les gens sur l'apparence : Les Danakils, si réservés, si paisibles, battent leurs femmes pour les faire travailler, battent leurs enfants pour régler leur conduite, et se battent entre eux de tribu à tribu. Ils ont des différends, des contestations, des querelles et ils ne dédaignent pas le vol à l'occasion. L'occasion est une détestable conseillère, rien aussi dextrement qu'elle ne transforme un honnête homme en coquin et un fripon en criminel.

Lorsque, avec ou sans son concours, l'Apharras commet quelques méfaits préjudiciables à ses concitoyens, on choisit un arbitre pour régler ce différend : c'est en général le chef d'une tribu voisine, n'ayant ni à se plaindre,ni à se louer du méfait commis. Au lieu d'un chef, les adversaires peuvent également choisir pour juge un des hommes les plus honorables et les plus marquants de la localité.

Toutes ces questions se jugent en plein air, en face du ciel, et en présence des hommes ; le huis clos n'est jamais réclamé. Si des choses, excluant le public, devaient être dites, je ne crois pas que des Apharras resteraient à écouter ce qu'ils ne doivent pas entendre ; cependant, par prudence et pour plus de sécurité, les chefs se réunissent dans une case pour juger les questions politiques et sociales et quelquefois aussi les querelles des particuliers.

Je ne sais si les procès sont nombreux ; mais j'ai appris que les réunions juridiques étaient fréquentes, sérieuses et de longue durée. Les indifférents s'y rendent en amateurs et trouvent à ces séances un emploi à leur journée.

L'Apharras est soldat : en temps de paix, il ne sait que faire, n'ayant pas de café pour aller prendre un bock ; il y supplée, en se rendant aux réunions juridiques et autres réunions. Il écoute avec calme et, s'il n'éprouve aucun plaisir, il se retire ; s'il ne s'ennuie pas trop et ne sait où aller, il reste jusqu'à la fin.

J'ai assisté à Djibouti à l'une des phases d'un sérieux procès. La Cour s'était établie dans un terrain vague, longeant la rue. On avait à juger une tribu d'Issas accusée d'avoir volé des chameaux à une autre tribu. L'habitant de ces contrées respecte en général la propriété d'autrui, à moins qu'il ne trouve une occasion favorable pour se l'approprier ; la tentation en ce moment est trop forte, il ne peut résister,vite il s'empare de ce qui ne lui appartient pas, espérant qu'on n'en saura rien. S'emparer à la sourdine, par ruse ou autrement, du bien d'autrui est un vol quand on se laisse prendre, et un acte productif quand on échappe. Je l'ai dit : l'homme apporte en naissant l'instinct de prendre ce qui tente

sa convoitise : c'est pourquoi on doit chercher par tous les moyens possibles à calmer ce désir, à étouffer tous nos mauvais instincts, afin d'établir l'harmonie entre nos bons et nos mauvais penchants.

Celui qui vole avec adresse, qui sait habilement tourner la loi et éviter de se faire prendre, est un parfait honnête homme aux yeux de l'Argus social. Celui qui, comme l'âne, avoue qu'il a tondu le pré d'un voisin, la largeur de sa langue, est un voleur qui doit supporter le poids de son méfait et des méfaits de ceux qui font artistement des dupes et empochent des millions. Pour ces derniers en général l'Argus social baisse timidement les paupières, mais pour celui qui fait bêtement des dupes pour empocher trois francs cinquante, il devient curieux, il ouvre de grands yeux et, comme dans les animaux malades de la peste, il punit ce pelé, ce galeux.

En Apharras on vole des chameaux ou tout autre bétail, avec ou sans dextérité ; à Paris, c'est différent ! on vole, le jour et surtout la nuit, cheval et voiture, presque toujours avec dextérité. Quelle que soit la nature de l'animal ou de l'objet volé, quel que soit son pays, le dépossédé trouve la chose très mauvaise et, par tous les moyens possibles, il cherche à récupérer son bien ; quelquefois, cependant, les volés en prennent leur parti, mais aucun d'eux n'est jamais satisfait.

En France, heureusement, cet état de chose va cesser : nous tenons l'idéale des Républiques : elle veut l'égalité, et ce que Républicain veut, Dieu le veut ; aussi en peu de temps nous serons tous égaux, et de corps et d'esprit :

Plus de voleurs, plus de gens honnêtes, plus de pauvres, plus de riches, tous frères ! Ainsi soit-il.

Douce fraternité, enviable égalité, je vous verrai, j'espère, nous attelant tous au char de la liberté : nous serons dans la jubilation et le ravissement, excepté les juges et les médecins. Ce sera dur pour les uns de n'avoir plus de cleptomanes à juger, et non moins dur pour les autres, de n'avoir plus de neurasthéniques à soigner.

— Vous êtes fou, vient de me dire un vieux républicain de mes amis ; vous ne verrez jamais la liberté, l'égalité et la fraternité s'épanouir chez aucun peuple.

Espérez jusqu'à la fin du monde, si jusque-là Dieu vous prête vie, vous ne verrez jamais s'épanouir les trois fleurs mystérieuses et vaporeuses, dont on use pour endormir le public ; courez après, vous ne les atteindrez qu'en rêvant, à votre réveil, elles disparaîtront comme une ombre.

Vous avez plein la bouche du mot Liberté ! mais plongez

donc votre regard et les rayons de votre intelligence chez les peuples, et vous verrez partout l'homme naître, vivre et mourir dans l'esclavage. Il ne peut faire un pas, diriger aucun acte de son existence sans l'assentiment de ses associés : que ça lui plaise ou non, il lui faut se soumettre, obéir et concourir à la prospérité de l'association.

— C'est assez juste, mais on agit librement.

— Jamais! mettez seulement deux hommes dans un îlot désert, ils enchaîneront l'une à l'autre leur mutuelle liberté. L'homme en société, qui s'ingénie et cherche à rompre quelques anneaux de la chaîne sociale, se fait anarchiste ; c'est-à-dire un rêveur, un insensé, un fou qui paie de la vie l'obliquité de son esprit.

La liberté est un mot, dont on se sert pour enivrer les masses d'un espoir sans limite. On est à peu près libre de respirer, de marcher, de boire, de manger ; et encore, pas partout ! l'eau que l'on boit, l'air que l'on respire, le sol sur lequel on pose le pied se paie à Paris. Sous peu, on ne sera même plus libre de cracher et d'éternuer ; les personnes atteintes d'une maladie de poitrine infectent l'air de microbes, qui vous rongent les poumons ; de sorte qu'à chaque pas et à chaque respiration, les bien portants courent grand risque d'en être infestés. Pour éviter ces risques illusoires, ce sera, comme pour jouir des autres avantages de l'association,on ajoutera au travail de chacun des heures supplémentaires, pour solder la dépense.

— Je suis honteux d'entendre un vieux républicain me parler ainsi de la liberté.

— Et moi, quand j'entends quelqu'un prêcher la liberté ; à chacune de ses paroles je le sens dégringoler dans mon estime et je ne vois en lui qu'un exploiteur de la crédulité publique.

L'égalité, c'est autre chose ; nous allons l'atteindre ; nous courons après elle à pas de géant. Nous étonnerons la chrétienté et le reste du monde : on verra bientôt les comptoirs des marchands de vin remplacés par des marmites égalitaires, où chacun, à son aise, ira puiser et se sustenter ; on se rendra là, comme le font actuellement quelques privilégiés aux buffets et aux tables des réceptions officielles. Enfin, lorsqu'on se sera bien lesté le ventre aux marmites communales, on ira se coucher sur des sommiers égalitaires.

— Ce sera parfait, mon vieil ami, mais à la condition de mettre les femmes d'un côté et les hommes de l'autre.

— Pas du tout ! on détruirait l'équilibre égalitaire ; la femme aura les mêmes droits et jouira de la même liberté que l'homme :

pas de milieu, pas de séparation, l'égalité pour tous ! A ce moment personne n'aura le tourment de gagner son pain quotidien, ni besoin de mouchoir pour essuyer la sueur de son travail ; on se regardera d'un œil fraternel et on jouira ensemble de la liberté de ne rien faire. Tout le monde sera riche en ne possédant rien. Les voleurs seuls auront à se plaindre, ils ne pourront plus exercer leur industrie ; les malheureux ! ils n'auront plus personne à dépouiller.

— Mon vieil ami, vous m'avez dit tout à l'heure que j'étais fou, passez votre bras sous le mien et allons à Bicêtre ou à Charenton, demander l'hospitalité.

— Votre proposition me prouve que vous avez complètement perdu la raison : nous sommes à plus de douze cents lieues de l'endroit où vous voulez me conduire! Attendez notre retour en France, nous ferons des recrues de Marseille à Paris et nous arriverons en colonne serrée à l'hôpital des hallucinés. Plus on est de fous, plus on rit, ce sera gai et imposant.

— Il n'y a pas autant de fous en France que vous le supposez. Assurément l'homme est irréfléchi, inconstant et crédule ; il est capable de croire à vos soupes et lits égalitaires, et d'en rêver l'établissement dans un prochain avenir : on lui en fait entrevoir chaque jour de plus corsées et, tête baissée, il donne dans le panneau. Ce ne sont pas des fous que nous trouverons en France, mais des travailleurs harassés de fatigue, clamant vive la liberté! des pauvres sans gîte et sans fortune criant, vive l'égalité ! et des égoïstes prêchant la fraternité. Tous ces rêveurs au cerveau meurtri par les utopies ne réfléchissent pas ; ils croient à un bien-être promis, comme on croit à celui de la vie future. Vous voyez ces infortunés, dis-je, en lui montrant des habitants de l'Issas, groupés sur le bord de la route, ils jouissent de plus de liberté que nous, et je les crois plus heureux.

— Savez-vous ce qu'ils font ?

Non.

— Eh bien, ils sont en train de mettre une entrave à la liberté: vous voyez ce vieillard à votre gauche, c'est un juge ; ce groupe, à votre droite est celui des plaignants, qui accusent de leur avoir volé des chameaux, ceux que vous voyez là-bas, en face.

— Arrêtons-nous un instant, je désire voir ce qui va se passer.

— Comprenez-vous leur langue ?

— Pas un mot.

— Alors inutile de nous attarder.

— Cela m'est indifférent ; je reste.

— Restez tant que vous voudrez, je vous quitte ; c'est l'heure

du déjeuner, et je n'aime pas arriver en retard : les derniers arrivés ne trouvent que des os (*tarde venientibus ossa*). Il se mit à rire et disparut.

Les deux tribus, en désaccord, avaient choisi pour juge le chef d'une tribu voisine ; un grand vieillard hirsute, assez pauvrement habillé, qui était assis, avec un peu de laisser-aller, dans un fauteuil de forme antique et de simplicité rustique, quatre tiges de bois, reliées par des traverses et un treillis serré de cordelettes avaient suffi à la fabrication de cette modeste chaise curule. Le juge, à qui un Parisien eut dit à un enfant : « va lui porter ce sou », se tenait impassible dans son vaste fauteuil. Son attitude, sans avoir la majestueuse raideur de celle de nos magistrats, ne manquait pas de dignité ; son visage, masqué d'un grand sérieux, ne reflétait aucun écho de sa pensée. Quelques hommes de sa tribu se tenaient derrière lui, rangés en demi-cercle, les uns debout, les autres assis sur les talons. Le talon est le siège ordinaire des habitants de cette contrée : c'est un siège commode, portatif et qu'on trouve toujours à portée et à sa disposition : il suffit de s'équilibrer sur la pointe des pieds, s'accroupir, relever les talons et s'asseoir dessus ; on s'appuie ensuite les coudes sur les genoux, et l'on se prend la tête dans les deux mains. Un homme vu de loin dans cette position, ressemble à un pingouin au repos sur la grève.

En face du juge, à la distance respectueuse de dix mètres environ, se tenaient debout, fiers et immobiles, une quinzaine d'hommes de la tribu plaignante, groupés autour de leur chef, assis dans un fauteuil aussi rustique, mais moins grand que celui du juge. A gauche du magistrat improvisé, à peu près à la même distance que le groupe précédent, les hommes de la tribu des accusés, les uns assis, les autres debout, entouraient leur chef, courbé dans un fauteuil étroit et non moins rustique que les deux autres. Ainsi disposés, ces trois groupes déterminaient les trois sommets, équidistants, d'un triangle rectangle.

Ne comprenant rien à ce que l'on disait, il fallut me contenter de suivre de l'œil les débats. A l'intonation de la voix, à l'ampleur des gestes et au jeu de la physionomie, je m'imaginais, sans le comprendre, ce qu'on disait, et je voyais admirablement comment la chose se passait.

Aussitôt mon arrivée j'avais pris une place, au premier rang, parmi les curieux alignés sur le bord de la route. Aucune corde tendue, aucun poteau, aucune sentinelle, aucun gardien, aucun obstacle, rien enfin n'empêchait le public d'envahir l'espace occupé par cette cour d'assise et, cependant, personne n'av[illegible]

le pied en dehors de la limite tracée par le bord de la route. Aucune observation, aucun chuchotement, aucune réflexion ne troublait le silence : tout était imposant, aussi bien du côté des acteurs que de celui des assistants.

J'étais arrivé trop tard pour entendre le Lachaud de la tribu accusée : il venait de terminer sa harangue et, calme, silencieux, il regagnait sa place à pas lents. A peine eut-il atteint le groupe de sa tribu, que je vis un homme majestueux, qui me parut avoir environ cinquante ans, sortir tête haute du groupe accusateur et s'avancer à pas lents dans la direction du juge, avec l'assurance d'un acteur qui sait son rôle et comprend l'importance de sa mission.

Ce n'était pas un colosse, mais un homme de belle prestance et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Les justes proportions de son corps auraient sollicité un moderne Phidias à le prendre pour modèle.

Les traits de son mâle visage ne séduisaient pas par la beauté mais, par l'harmonie des lignes, ils attiraient le regard. Tout était correct et bien proportionné : le nez légèrement busqué révélait dans ses ascendants le passage d'un juif. Le front large et bombé s'unissait en arrière avec le cuir chevelu complètement dénudé au sommet de la tête. Le doigt de Vénus ou quelques autres agents héréditaires ou acquis l'avaient largement tonsuré. Au pourtour de cette tonsure se continuant avec le front, un large et très épais bandeau moussu de cheveux grisonnants, artistement taillés et ne dépassant pas le lobule de l'oreille, délimitait la partie latérale du front, et encadrait sur les côtés et en arrière, la large tonsure.

Sous des sourcils gracieusement arqués, on lisait dans les yeux, largement ouverts et pétillant d'intelligence et de ruse, l'assurance d'un homme qui connaît sa valeur et son métier. Le bas du visage, fraîchement rasé, complétait l'ovale arrondi de la tête, dont les dépressions et les saillies en ondulaient à peine le contour. Rien dans ce visage n'était remarquablement beau et tout y était harmonieux, imposant, attractif.

Lorsque cet athlète de la tribune eut franchi d'un pas majestueux la moitié de l'espace compris entre sa tribu et le juge, il s'arrêta et, sans tousser ni cracher, pour se donner le temps de chercher les mots de sa première phrase, il prononça le prologue de sa plaidoirie.

Les mots lui sortaient distinctement de la bouche, les modulations de la voix accentuaient ses phrases, et un bâton, qu'il tenait à la main droite, se dressait par moment et s'agitait dans

l'air. Cet accessoire donnait aux gestes plus d'expression, d'énergie et d'ampleur ; tantôt il le tournait dans l'air, en lui faisant décrire une circonférence; tantôt, d'un coup rapide, il semblait fustiger les mécréants; tantôt, la pointe en haut, il semblait invoquer, et prendre le ciel à témoin. Du regard je suivais cette mimique avec admiration, mais aux paroles, je ne comprenais rien ; aussi ai-je emporté le regret de n'avoir pu juger, si les orateurs français avaient seuls le mérite de débiter, pour ne rien dire, de longs et fastidieux discours.

Quand on écoute parler sans comprendre, après un quart d'heure, vingt minutes au plus, on est endormi si, à bout de patience, on n'a pas quitté la place au début du discours. J'avais heureusement pressenti l'incontestable talent d'orateur et d'acteur de cet homme, et ma persévérance vint confirmer cette prévision.



Pl. 29. — Pendant que je baguenaudais à cette Cour de Justice, mon savant ami M. Coutière, en excursion, photographiait ce troupeau de bœufs à bosse de ce pays.

Je fus surpris, sans en être étonné, de trouver un aussi séduisant parleur dans un homme n'ayant suivi aucun cours aux Écoles de Droit et du Conservatoire. Quand il élevait la voix et qu'il foudroyait l'espace de son bâton, il me semblait revoir l'un de nos avocats célèbres, accentuant ses paroles, en frappant d'un poing massif le bois sonore de son pupitre.

Quoique ennuyé de ne rien comprendre, je serais peut-être resté jusqu'à la fin si, dans le lointain, le tintement de la cloche de l'hôtel ne m'eut pas crié pour la seconde fois : « Presse-toi, pressetoi, on va se mettre à table ». Il est on ne peut plus imprudent de rester sourd à cet appel, car lorsqu'un plat exceptionnel apparaît à table d'hôte, il disparaît comme par enchantement ; si l'on n'est pas présent, quand on le sert, il faut en faire son deuil. Je savais cela : aussi au premier avertissement de la vibrante clochette j'avais tendu l'oreille et au second, abandonné mes plaideurs. En courant et ruminant je me disais en route : le défenseur de la veuve et de l'orphelin, n'est pas une création moderne, ni un produit de la civilisation.

Je n'ai pas eu l'occasion d'assister à la mise en scène d'un procès apharras mais, sauf peut-être quelques légers détails, la chose doit se passer comme chez les Issas. Ces deux peuples ont entre eux tant de rapports communs, et une si frappante analogie, qu'on leur trouverait certainement la même origine, en remontant à la source.

Les Apharras, c'est entendu, sont querelleurs, batailleurs, et ne dédaignent pas le bien d'autrui, quand ils peuvent se l'approprier : ils ont enfin tout ce qu'il faut pour donner matière à de nombreux procès et à de fréquentes réunions. Aux assemblées juridiques viennent encore s'ajouter celles où s'agitent les intérêts personnels, communaux, politiques et sociaux. Tout cela réclame des réunions fréquentes ; mais leur fréquence n'empêche pas de les prolonger par d'interminables palabres. On doit cependant rendre justice à ces désœuvrés : le nombre des causes et la longueur des discussions n'entraînent jamais une remise a huitaine.

Un juge apharras n'attend pas un ordre, un avis, un conseil pour prendre une décision ; il rend son arrêt séance tenante.

Les accusés n'ont pas à subir les angoisses d'un ou de plusieurs mois d'attente ; ils connaissent leur sort le jour même du procès. Quand dans une rixe on en vient aux mains, la justice, pour équilibrer les deux plateaux de sa balance, condamne les deux boxeurs à l'amende.

— Mais, dis-je un jour à un Apharras, si l'un des incriminés à présenté la joue droite après avoir été frappé sur la joue gauche et qu'il se soit retiré sans avoir répondu à aucun des coups de son adversaire, vos juges doivent être embarrassés? Il ne serait pas juste d'infliger la même peine à celui qui reçoit des coups sans en donner.

— Ca n'arrive jamais, me répondit-il, ils se battent toujours et ils sont tous les deux condamnés.

En Apharras, on punit les boxeurs ; en Angleterre, on les applaudit, on les admire, et l'on éprouve du plaisir à les voir se meurtrir les chairs, se démolir la mâchoire, s'enfoncer les côtes, se casser un membre. Voilà sur ce fait la mentalité énigmatique de ces deux peuples ! Cherchez le sauvage ?

Les poches l'œil, les bleus sur la peau, les mâchoires démolies, les côtes brisées, les membres rompus sont très mal vus en France, beaucoup moins actuellement qu'au moment où j'écrivais ces lignes; nous nous sommes anglicanisés pour la boxe et les Allemands se sont anglicanisés pour la marine. Jadis on disait *franciser* et le progrès nous a conduit à dire maintenant angliciser. Comme, en Apharras, les boxeurs étaient passibles, en France, de vigoureuses représailles ; cependant, en se conduisant en gentilhomme, il était et est permis d'échanger des balles, de croiser le fer, etc., etc. Celui qui tue son adversaire et sort indemne de ces luttes criminelles n'a rien à envier aux héros apharras. Heureusement, on est courtois chez nous jusque dans ses querelles : on se manque au pistolet ou on se tire une goutte de sang à l'épée ; en un mot, on se bat proprement. Le public trouve imposant ces duels chevaleresques : la justice ferme les yeux et fait la sourde oreille : il y a dans ces rencontres un tel reflet de bravoure qu'on en tient compte aux adversaires.

Un père de famille trouve, en rentrant chez lui, sa femme, en corps à corps, avec son meilleur ami ! les bras lui en tombent, il est atterré ; il se remet ; on échange des témoins ; on va sur le terrain, l'outragé a la poitrine traversée, on le ramène mort : l'honneur est satisfait ! Si j'avais succombé à la suite d'une pareille mésaventure, j'aurais voulu qu'on gravât sur ma tombe : « Ci-gît un cocu, tué en duel par l'amant de sa femme ; ne le plaignez pas, son honneur est satisfait ».

Ces tristes fins sont heureusement exceptionnelles, attendu qu'avant d'aller sur le terrain satisfaire son honneur, on a l'intelligence de fréquenter les salles d'armes, pour y apprendre à se piquer le moins profondément possible. Si tu avances, je romps, si tu romps, j'avance ; une, deux ; une, deux, trois ! Les témoins sont anxieux, les adversaires en sueur, ça ne peut pas durer : en avant la deuxième reprise ! touché, l'un des adversaires à la poitrine ou l'avant-bras égratigné ; arrêtez, téméraires, arrêtez : l'honneur est satisfait !

Démoli par une épée, démoli par une balle ou démoli par un coup de poing ! Cherchez la différence? Si j'étais au pouvoir, j'en-

verrais en prison adversaires, témoins et médecins, pour leur apprendre que l'homme, en société, n'a pas le droit de se faire justice lui-même.

Ce que la civilisation a introduit de subtilités dans le droit juridique est inimaginable. Les peuples qui sont obligés, par le manque de fortune de rester ce qu'ils sont, vont droit au but : ils condamnent tout ce qui est répréhensible ou plutôt, car tout est relatif ! tout ce qui est contraire à leur morale, à leurs mœurs et à leurs coutumes. Le même délit, chez eux, encourt la même pénalité : on ne regarde pas si le coupable est plus ou moins haut perché dans l'échelle sociale, ni si le motif qui entraîne à commettre un acte condamnable doit être pris en considération.

En Apharras, pour les contestations et les délits, on choisit un arbitre, lequel remplit les fonctions de juge. Les crimes ne réclament l'arbitrage de personne, ils sont jugés d'avance ; celui qui tue est condamné à mort par le fait même de son inhumaine action ; la famille du tué exécute la sentence et l'affaire est réglée sans autre forme de procès. On ne cherche pas, si c'est par le poing, le pied, le fer, le plomb ou le poison qu'on a exécuté son homme ; on s'en tient au résultat : celui qui tue doit mourir ; chaque victime entraîne son meurtrier avec elle dans la tombe ; c'est entendu, jugé ; l'on ne connaît pas de circonstances atténuantes ; on se passe de juges et de jurés et l'on applique soi-même la pénalité au coupable.

Les assassins, étant condamnés à mort par l'opinion publique, l'Alta, le grand chef du pays, ne peut ni les gracier, ni atténuer leur peine.

Les membres de la famille du tué, père, frère, grand-père, oncle, cousin, neveu et les autres parents plus ou moins éloignés, doivent exécuter la sentence ; c'est leur droit et leur devoir ; ils ne peuvent se soustraire à cette obligation sans perdre l'estime de leurs concitoyens.

Ils épient l'assassin, le cherchent, le guettent et, quand l'un d'eux le rencontre, il le tue, comme l'on tue en France un chien enragé ou tout autre animal dangereux. A la famille du mort, seule, appartient le droit d'apprécier l'étendue du préjudice causé, et de juger si le criminel mérite des circonstances atténuantes. Elle pourrait lui en accorder, tout dépend de sa volonté, mais ce n'est pas l'usage : la clémence, dans ce cas, serait considérée comme une faiblesse, une lâcheté, et rien, en Apharras, n'est aussi réprouvé par l'opinion publique que le manque de courage.

Cette pénalité ne s'applique pas à l'homme qui tue un étranger, un inconnu ; cet acte est au contraire très bien vu ; on couvre

de lauriers celui qui le commet, car il prend l'envergure d'un héros aux yeux de ses concitoyens. Un inconnu, n'ayant pas dans le pays une famille pour venger sa mort, se trouve sans défense et, par ce fait, hors de la loi commune.

En le tuant, on n'a aucun risque à courir, aucune vendetta à redouter.

Comme l'homme est, par sa nature, le plus triste et le plus malfaisant des animaux, il manque rarement d'abuser de ce qui lui est permis ; c'est pourquoi, suivant les mœurs et les coutumes adoptés par les nations, les uns arrivent à considérer, comme un parfait honnête homme, le plus monstrueux des coquins et, comme un criminel, un homme vertueux. Les Danakils couvrent de gloire de lâches assassins, que l'on couvrirait de terre, en France, après leur avoir fait passer le cou sous le couteau de la guillotine ; au rebours, nous encensons souvent ceux qui nous trompent et vivent à nos dépens et même, après leur mort, nous leur dressons des statues ; les Apharras ont horreur de ces rusés coquins et les couvrent de mépris.

Ce peuple naïf est, beaucoup moins que nous, facile à duper.

CHAPITRE XVIII

Les Héros apharras. — L'Impression qu'ils produisent. Les Anges gardiens

Par le courage, la vertu et le désintéressement, les héros apharras pourraient, je crois, fraterniser avec ces héros d'Homère, entrevus, par nous, dans les brumes d'un lointain passé. L'Apharras du reste, autant que l'on peut en juger, a conservé des temps anciens les mœurs et les coutumes ; il n'a fait aucun progrès en civilisation, il est resté le berger nomade des temps bibliques.

Les actes héroïques n'étant qu'un reflet de l'esprit des nations, il est prudent de laisser dormir en paix les héros antiques et de fermer les yeux sur les mœurs et coutumes des anciens peuples. Ces temps sont trop loin de nous pour que nous puissions apprécier la valeur et le courage des hommes de cette époque. La chose est plus facile pour les Apharras : ce peuple existe, on peut le voir et connaître sa morale et ses coutumes.

Les héros apharras ne seront jamais, à notre appréciation, que de lâches assassins ; et nos héros ne sont pour les Apharras que de simples mortels ayant fait leur devoir. Ceux de leurs chefs qui se montrent courageux, héroïques dans un combat, gagnent la confiance, le respect et l'estime de leurs soldats ; ils s'entourent de prestige et de considération, mais ils ne reçoivent aucun titre de distinction, aucune marque honorifique ; je ne le crois pas, du moins, car personne ne m'en a parlé.

L'Apharras n'est pas ce qu'on a dit de lui ; car il a de l'humaine espèce, non seulement le physique, mais les goûts, les penchants, les sentiments, les désirs, l'instinct et l'intelligence ; seulement l'intelligence qui s'épanouit en lui est une fleur simple, n'ayant été ni doublée, ni grossie, ni embellie par l'instruction.

Tout ce qui provient de l'instinct, étant autant de petits

ruisseaux sortis d'une source commune. se plie aux exigences du milieu et aux besoins de l'existence : les uns se tarissent. les autres restent intacts, ou grossissent et coulent à plein bord. Les Apharras errent sur un sol aride dans une atmosphère brûlante : dans un pareil milieu les actes de la vie, présidés par l'instinct, ne peuvent être les mêmes que ceux des hommes vivant sur un sol fertile dans une atmosphère tempérée : l'instinct entraîne ces derniers à la vie sédentaire ; il force au contraire à la vie nomade les habitants des pays semblables à celui des Apharras. On ne peut établir similitude entre les sentiments instinctifs de tous les hommes ; ce qui dans un pays est atténué par la force des choses, est exalté dans l'autre par la même raison ; de sorte qu'un acte louable chez un peuple, peut être criminel chez un autre.

Dans les climats différents, le corps se sustente d'aliments différents ; l'instinct et l'intelligence sont également nourris. l'un d'impulsions et l'autre de pensées différentes.

Du premier au dernier jour de son existence, l'Apharras se nourrit presque exclusivement de lait et, s'il n'est pas très fortuné, il n'en a jamais assez pour assouvir sa faim. Le Français. soumis à ce régime, trouve au contraire en avoir toujours trop. L'estomac de l'un se contente d'une nourriture insuffisante et toujours la même, l'estomac de l'autre se révolte, et se refuse à subir une longue uniformité d'aliment.

Le lait étant pour l'Apharras sa seule ressource, cet homme ne voit que son troupeau ; il concentre sur lui toute sa pensée, comme nous concentrons presque exclusivement la nôtre sur les pièces de vingt francs. Quelle autre chose du reste pourrait l'intéresser? il ne voit rien dans son aride pays que son troupeau, dont il puisse tirer profit et duquel seul dépend son existence et celle de sa famille,ce qui lui crée bien des soucis et une terrible responsabilité ; cette responsabilité force le père à diriger en chef sa famille, et à se faire maître absolu chez lui. En France où la vie est facile, tout le monde commande, les grands-parents, le père, la mère, les enfants, les chiens, les chats ; les perroquets, eux-mêmes, imposent assez souvent leur volonté et se font obéir.

L'Apharras se préoccupe de la vie matérielle, le Français de la vie intellectuelle ; le nombre des enfants réjouit le premier. il effraie le second. En résumé. tout varie. tout se modifie, tout change sous l'influence du milieu ; le corps conserve bien ses proportions, les organes leurs formes et leurs positions. mais cet ensemble irréductible n'empêche pas des modifications [illegible] et nombreuses de se produire sur certaines parties d'un ordre secondaire. Le moral se modifie davantage ; il peut subir de si

grandes perturbations, que les mœurs d'un peuple feraient monter la rougeur de la honte au visage des habitants d'un autre pays.

Oui, les mœurs de certains peuples feraient rougir nos sénateurs, mettraient en fuite nos députés et imposeraient à notre président, au visage empreint de majesté, l'obligation de détourner la tête.

Lorsque l'on sort de son pays et qu'on tombe dans un autre, tout surprend, étonne, renverse ; on est désorienté par tout ce qu'on y voit. Des moyens d'existences inimaginables, des coutumes imprévues, des mœurs inattendues, des choses surprenantes, des objets inconnus qui font ouvrir de grands yeux ; ce n'est plus comme chez soi, où tout est bien, rien est mal, ici tout est mal, rien n'est bien. Assurément ce que l'on éprouve à la vue d'un lâche assassin, portant le titre et l'insigne d'un héros, n'est pas de la surprise, ni de l'étonnement, c'est de l'incompréhensible.

Aucun Français ne comprendra qu'on puisse trouver de l'héroïsme dans le plus lâche des assassinats ; rien à nos yeux ne ravale autant l'homme et ne cause autant de répulsion que d'être traître et lâche.

Le Japonais s'ouvre le ventre d'un coup de sabre, ce moyen en vaut un autre, pour s'abréger les ennuis de la vie. La femme d'un Hindou ne voulant pas survivre à son époux, monte sur un bûcher et suit dans la tombe celui qui lui avait ouvert la porte du bonheur ; ce moyen d'en finir avec l'amour est moins prompt, mais plus certain qu'un coup de revolver.

En France, un mari se dirait : « Mon épouse ne se décidera jamais, après ma mort, à monter sur un bûcher pour me suivre dans l'autre monde ! Je me trouve, cependant, aussi digne qu'un Hindou d'un tel excès d'amour ! Elle m'a bien juré qu'elle me suivrait partout jusqu'à l'heure de ma mort, mais pas au delà ! c'est un oubli ! C'était noblement accepté et bon jadis, mais maintenant » !

Maintenant comme toujours, la femme sacrifie quelquefois sa vie pour complaire à la mort de son époux; seulement, elle remplace le bûcher par le charbon, le poignard, le revolver ou le poison. Les hommes en font autant, ils s'abandonnent parfois à ces actes de folie. La Société se croise les bras et laisse faire, au lieu de chercher un remède à ces préjudiciables et antinaturelles faiblesses, heureusement exceptionnelles.

Le nombre est grand, en Europe, des hommes et des femmes, étouffant les cris de la nature, pour se procurer l'infernal plaisir d'emporter leur virginité dans la tombe. Imposer sa volonté

à sa chair, la faire taire, serait un acte héroïque au suprême degré, s'il n'était pas personnel et préjudiciable à la société. Un pareil sacrifice, ne causant aucun préjudice, mériterait des louanges, car il est excellent, et vaut bien une guerre, pour retarder l'accroissement de l'espèce humaine.

L'aberration trouve, dans le cerveau humain, un terrain propice et d'une incroyable fertilité : elle en a fait sortir, par milliers, toute sorte de folies, sans compter celles qu'elle est encore, dans l'avenir, susceptible d'engendrer, car en aberration, comme en toute chose, on doit s'attendre au progrès.

Dans son pays, on voit avec indifférence bien des écarts personnels et sociaux ; on n'y fait pas attention, on y est habitué, ils passent inaperçus. Hors de sa patrie, la moindre chose paraît étrange, et c'est probablement de ce fait que vient le mot étranger ! tout attire l'attention, surprend, étonne, mais on ne voit pas tout : on ne voit pas l'homme qui vous tend amicalement une main et vous plonge de l'autre son poignard dans le cœur puisqu'on ne s'en aperçoit qu'après.

Si, poussé par l'inexorable faim, on tue son semblable pour en boire le sang et en manger la chair, c'est horrible ! on frissonne, les yeux se ferment et l'esprit succombe sous le poids d'une terrifiante angoisse ; on ne sait que penser, on ne peut pas absoudre et l'on pardonne presque. Mais on sait que penser du meurtre dana kil, acte non moins horrible et incompréhensible, que rien ne peut absoudre et qu'on ne saurait pardonner : assassiner par surprise un passant sans défense et sans défiance, lui couper ensuite la caractéristique de son sexe, pour le plaisir de promener de village en village ce sanglant trophée, suspendu au fer de sa lance et, à cette pitoyable et grotesque exhibition, conquise par une criminelle déloyauté, voir tout le monde admirer et fêter le courage du conquérant, cela dépasse la limite du croyable ; pour comprendre de tels actes, il faut longtemps se recueillir.

Je me suis recueilli, j'ai pensé, j'ai rêvé, et j'ai usé toutes les forces de mon imagination, sans rien y comprendre. Par quelle série de dégénérescences morales, par quelle filiation d'idées, ce peuple a-t-il passé, pour en être arrivé à glorifier un lâche et fourbe assassin?

Des hommes qui tuent avec ou sans gène, on en trouve partout, mais nulle part on ne les glorifie. On les punit au contraire et souvent au-dessous de leurs mérites ; quelquefois même on se laisse fléchir jusqu'à leur donner l'absolution ! Ces actes inhumains et odieux ont le plus souvent, pour père et parrain, le sectarisme, le fanatisme religieux, philosophique et parfois scienti

fique. On ne peut invoquer de tels motifs pour les Apharras : ces meurtriers n'ont aucune instruction, aucune idée philosophique et aucun sentiment religieux. Le vol ne peut pas non plus être mis en cause, puisqu'il en est le plus souvent la conséquence et non le motif. Je ne vois pas le vol dans le programme de ce drame sanglant, car il n'apparaît qu'après la pièce jouée ! c'est par gloriole, pour devenir quelqu'un et non pour détrousser, que le Danakil tue le passant qui lui est inconnu. Je me trompe peut-être dans cette appréciation,mais mieux vaut le croire ou en douter, que d'aller dans l'intérieur du pays s'en assurer : on aurait dix chances contre une de n'en pas revenir, et le désappointement d'emporter dans la tombe les renseignements qu'on aurait pu se procurer.

Comme celles de l'Apharras, les portes de l'Arabie sont hermétiquement fermées aux étrangers. L'amour de la rapine bout dans le cœur de l'Arabe, le fanatisme religieux en alimente le feu.Le vol procure aux Arabes des jouissances terrestres, le fanatisme les aide à se les procurer et à attendre patiemment celles promises, du Paradis ; le désir de tromper, de voler, domine en eux tous les actes de la vie et cette passion, unie au fanatisme, leur fait naître le mépris de la mort et les rend téméraires.

Le sol de leur patrie est sacré, les pieds d'un profane ne doivent pas s'y poser ; on ne passe pas, à moins d'être un fervent musulman. A celui-ci les portes sont grandes ouvertes, il peut en franchir le seuil, s'avancer dans l'intérieur mais une fois entré, il n'est pas toujours sûr d'en sortir. Le moindre objet de volume attire le regard, éveille la convoitise, et celui qui le porte, musulman ou non, en sera dépouillé et mis à mort s'il résiste.

Sans être musulman, on a pu quelquefois se faufiler par ruse dans l'intérieur de l'Arabie et même en sortir, en redoublant de ruse et de prudence ; mais le nombre de ceux qui y sont restés n'est pas à comparer au petit nombre de ceux qui en sont revenus. A cent mètres en dehors d'une ville commerciale, on pourrait se croire en pleine sécurité, et on peut être assassiné comme en rase campagne; j'ai vu la chose de près et,si jamais je retourne en Arabie, je fais mon testament et dis adieu à ma famille et à mes amis ; on ne saurait être trop prévoyant avant de se mettre en route pour un pareil pays.

L'Arabe tue pour dépouiller sa victime ; il n'est pas le seul à agir ainsi : ils sont nombreux les peuples où la passion du vol fait d'un voleur un assassin. De tous les agents criminels, le vol tient la première place chez les peuples civilisés ; l'amour et la paresse occupent aussi un très bon rang.

On ne peut pas, non plus, pénétrer en Apharras sans affronter la mort. Dans ce pays le désir de tuer remplace, à la fois, l'amour du vol et l'intolérance religieuse. L'Apharras tue d'abord et s'il trouve sur sa victime quelque chose qui lui plaît, il se l'approprie sans scrupule ; il est persuadé, je crois, que le bien de sa victime lui appartient de droit ; cette pensée du reste se retrouve chez presque tous les peuples ; on profite souvent des occasions pour s'approprier subrepticement le bien d'autrui et, presque toujours, on oublie de rendre ce qui n'appartient pas ; de nation à nation c'est exactement la même conduite, quand l'une se rue sur une autre, c'est presque toujours pour la dépouiller.

L'homme naît, c'est incontestable ! avec l'instinct de prendre ce qui lui fait envie, sans se préoccuper s'il cause préjudice; un enfant tend la main et saisit sans hésitation et sans le moindre scrupule ce qui tente sa gourmandise ou excite sa convoitise ; ce qu'il voit et consomme chez ses parents, lui produit très peu d'impression, il y est habitué ; ce qu'il voit au contraire dans la propriété ou la maison des voisins lui apparait nouveau, le tente et, s'il peut, il s'en empare. On apprend à l'enfant à respecter le bien d'autrui, on le retient, en lui ôtant des mains ce qu'il a pris, en lui infligeant de petits châtiments corporels ; ensuite, quand lui vient la raison, on lui fait son éducation, on lui trace la route de ses devoirs sociaux.

J'ai bien peur qu'avec notre système actuel d'éducation nous n'arrivions, en France, à former rapidement plus de voleurs que de gens honnêtes. (Depuis l'époque ou j'ai écrit ces lignes, j'ai pourtant constaté une légère amélioration).

Abandonner l'enfant à son instinct naturel est le plus mauvais service qu'on puisse lui rendre; ce n'est pas lorsque le pli est pris qu'il faut redresser ; alors ! c'est trop tard, la crainte des pénalités est impuissante.

Si l'on veut faire un honnête, un bon citoyen, selon les lois sociales, il faut dès le jeune âge soumettre l'enfant à une éducation solide et inflexible. L'instruction vient rarement en aide à l'éducation, elle fait bien plus de prétentieux et d'inutiles que de dévoués et honnêtes gens.

Les hommes honnêtes, utiles et courageux, ont été en tout temps le fruit d'une bonne éducation. En France on glorifie l'éducation, on la porte aux nues et on la laisse dans les nuages ; l'instruction, au contraire, est obligatoirement poussée à l'exagération ; on en arrive ainsi à faire des amateurs de lectures qui passent leur temps à lire des journaux, à envier le bonheur [illegible] chain et à crier : « Vive un tel ! c'est un pur, il nous [illegible]

beurre au lieu de fromage, du bon cognac, au lieu de vin falsifié ». Si, par cette nouvelle couche d'hommes, la France devient puissante et s'enrichit, j'irai le dire au diable ou au Père Eternel.

L'Apharras ne reçoit aucune instruction : il ne peut pas envisager les choses en homme instruit. J'ouvre à ce sujet une parenthèse, pour m'adresser cette question : « Quelle est de l'instruction ou de l'éducation la voie la plus courte, la meilleure et la plus sûre pour arriver à la civilisation » ?

Sans hésitation, je me fais cette réponse :

« L'éducation, seule, rend l'homme civilisé ; l'instruction n'est qu'un vernis éblouissant qui donne du brillant et de l'éclat à la civilisation ; elle mûrit la pensée, prépare à de grandes découvertes, à d'ingénieuses inventions, mais elle ne rend ni meilleur ni plus sociable ; l'homme instruit, à qui l'éducation sociale manque, peut être, quand même, très utile à la société, mais ce n'est pas un civilisé, puisque neuf fois sur dix il se sert de son instruction pour dominer ses semblables dans un but personnel, et pour se soustraire, autant que possible, aux exigences sociales. L'homme civilisé, instruit ou ignorant, est celui qui concourt, dans la mesure de ses forces corporelles ou intellectuelles, à l'harmonie et au bien-être de sa nation, sans attenter à celles admises par les autres nations ».

Si, en Apharras, l'instruction manque, l'éducation y est sévèrement maintenue. A peine sortis du sein de la mère, on apprend aux enfants à se conduire correctement dans les sentiers de la vie familiale et sociale ; lorsqu'ils ont atteint l'âge de raison, ils savent ce qu'ils ont à faire : la route leur a été tracée, ils n'ont plus qu'à s'y engager.

Ce peuple a des coutumes et une morale étranges ; il est resté sous beaucoup de rapports un sauvage rejeton de la nature ; je crois cependant qu'on ne trouverait pas, toute proportion gardée, autant de voleurs en ce pays qu'à Londres, Berlin, Paris.

Aux yeux des Apharras, un étranger n'est pas un homme, c'est un être nuisible, un parasite, un ennemi qu'il faut détruire; sa mort est décrétée par l'appréhension, la crainte, et promulguée par la coutume. Aussi, tuer un étranger, un inconnu, n'est pas un crime pour ces malheureux, mais un acte héroïque.

Lorsque dans nos campagnes rôde un loup ou tout autre animal réputé dangereux, on voit tout le monde courir après, pour le tuer, et celui qui l'abat reçoit des félicitations et très souvent une récompense. Les Apharras, voyant dans leur pays un inconnu, sont persuadés que c'est un malfaiteur, cherchant l'occasion de nuire et, si possible, de tuer. Ainsi impressionné, le premier qui le

voit se met, en louvoyant, à sa poursuite et le tue sans hésitation, sans remords, et cet acte lui vaut l'estime et les félicitations de ses concitoyens.

Ces nomades sont méfiants, ils redoutent les personnes inconnues ; ils ont peut-être autant de raisons que les Boers en avaient de redouter les Anglais ! Si ces hommes, si braves au moment du danger, avaient employé le procédé des Apharras, il est très probable qu'ils auraient conservé leur indépendance, et qu'ils vivraient encore paisiblement dans leur pays.

Pour décider les faibles et les timorés à attaquer des hommes, considérés comme ennemis, la crainte ne suffit pas ; car la peur prépare plutôt à la déroute qu'à l'attaque. Sans être poltron, l'Apharras est craintif, et l'autre motif qui le décide à plonger son poignard dans la poitrine de l'étranger, rencontré sur le sol de sa patrie, est qu'il suppose à celui-ci la même intention que la sienne ; il est persuadé qu'il cherche, comme lui, l'occasion de tuer le premier d'entre eux qu'il rencontrera isolé sur la route : je ne crois pas cependant que cela ait suffi pour faire adopter une aussi barbare coutume ; il y a eu certainement jadis un motif plus puissant, dont il serait difficile maintenant de retrouver la source.

L'Apharras tue en conscience ; son meurtre accompli, il dépouille sa victime de tout ce qui lui convient ; puis il lui coupe les parties sexuelles qu'il attache au fer de sa lance. Muni de ce trophée, irrécusable témoin de l'acte qu'il vient d'accomplir, il va de village en village se promener en triomphateur. Le mot testicule (testiculus, témoin), tire peut-être son origine d'une coutume analogue, adoptée par d'anciennes populations : couper à son ennemi mort la caractéristique de son sexe remonte à des temps très lointains.

Nous savons par la Bible que les prépuces ont servi à dénombrer la quantité de morts restés sur les champs de bataille ; il me vient encore à ce sujet une pensée : Ne serait-ce pas pour éviter ce dénombrement que la circoncision a été instituée ? Moïse, en obligeant son peuple à se faire circoncire, privait ses ennemis d'un moyen employé pour connaître, après une bataille, le nombre des morts, et leur empêchait ainsi de savoir avec certitude le nombre des survivants. On peut assurément assigner d'autres causes à la circoncision ; on peut en trouver mille et même davantage, suivant le cours de sa pensée et de son imagination ; quelle que soit l'idée qu'on adopte sur une coutume du passé, on lui trouve toujours quelque chose qui plaît, qui semble cadrer avec sa rêverie ; aussi, presque toujours, on est assez naïf pour la prendre au sérieux.

L'origine de l'amputation, complète ou partielle, des organes génitaux d'un vivant ou d'un mort, est tombée dans le gouffre de l'incertitude : elle y est, qu'elle y reste, car elle n'en sortira probablement jamais; cependant cette coutume persiste encore de nos jours. Dans certaines tribus, dans certains groupes de populations de cette région de l'Afrique, un guerrier, après avoir tué un ennemi, lui coupe les parties et les envoie à sa fiancée, comme un bouquet de fleurs qui ne doit pas sentir la rose quand il arrive à destination. L'Apharras est moins galant, il garde pour lui ce témoin de sa victoire, et s'en fait un trophée jusqu'au moment où la mauvaise odeur le force à s'en débarrasser. Si Vitellus trouvait que le cadavre d'un ennemi sentait bon, l'Apharras ne trouve pas au bout d'un ou deux jours, qu'il en soit ainsi pour les parties de sa victime, aussi, quand son impudique trophée répand dans l'air une odeur putride, le jette-t-il avec répugnance dans un endroit retiré.

Cet homme, héros dans son pays, assassin dans le nôtre, reçoit les félicitations de ses concitoyens ; il est fêté et, partout où il passe, on ne saurait lui rien refuser. Un Abyssin me disait : « Toutes les femmes courent après ces héros et les maris se font gloire de les leur céder ». Cette malveillante insinuation n'est pas exacte ; tout se borne à bien recevoir les héros de ce genre, à les héberger et à leur faire des cadeaux ; mais quels que soient leurs hauts faits d'armes, personne ne désire en avoir un rejeton : « On ne souffrirait pas, m'ont dit les Apharras, qu'ils s'approchassent trop près de nos femmes ».

On m'avait également affirmé qu'un Apharras, moyennant finance, fermait les yeux sur les écarts de son épouse : cette assertion n'est pas plus véridique que la précédente. Des maris trompés, on en trouve dans tous les pays, peut-être moins en Apharras qu'ailleurs, car on ne trouverait pas, dans ce pays, un mari assez dégradé pour faire de sa femme une marmite à tout cuire et, de ses charmes, une source de revenus. Ces nomades, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, ont conservé pures les mœurs de la famille ; aucun héros, aucun chef ne saurait en ternir la limpidité. Ils organisent des fêtes en l'honneur des hommes et des événements marquants : cuisses de bœufs, de chameaux, de moutons ou de chèvres, auxquelles chacun a sa part, sont l'appoint de ces réjouissances ; mais à la *cuisse*, qu'un de mes amis a pris pour titre d'un récit romantique, il est défendu d'y toucher.

Quand les Apharras me parlaient de leurs héros, c'était toujours avec admiration ; cependant je doutais, je ne pouvais me persuader que cette admiration fût réelle : elle ne peut pas,

me disais-je, être l'expression de leur pensée, ils obéissent à un sentiment de crainte ; ils redoutent cet homme qui vient d'assassiner froidement ; ils ne le reçoivent bien et ne l'entourent de basses flatteries que pour éviter sa haine. Je me trompais, c'est bien un sentiment d'admiration et de profonde estime qu'ils ont pour ce lâche assassin ; ils le portent en triomphe ! nous, nous l'enverrions à l'échafaud : son acte à leurs yeux est héroïque et aux nôtres criminel.

Plus on plonge sa pensée dans celle des humains plus on trouve de conceptions incohérentes ; c'est trop vaste, on s'y perd: l'esprit de cet être intelligent a tant de souplesse et de subtilité, qu'on en arrive à n'y rien comprendre.

L'homme voit la dernière expression de perfectibilité dans le seigneur et maître de tout ce qui s'agite. Il a tous les instincts de l'animalité, crainte, colère, amour, désir, orgueil, luxure ; il ne lui en manque aucun et, à ce titre, il occuperait, sans transition, son rang dans la série animale et cela sans être ni mieux ni plus mal doté que les autres ; le singe, le chien, le chat, l'éléphant, le renard et tant d'autres diraient, en le voyant : jamais ce rustre-là n'inventera la poudre ; et le cochon furieux s'écrierait : c'est désespérant, ce poteau à deux pattes est plus cochon que moi ; l'âne ne dirait rien, il le traiterait en ami, en frère. Heureusement l'homme est intelligent et son intelligence l'élève très haut au-dessus des animaux, puisqu'elle lui a permis d'inventer la poudre et de se chauffer autre part qu'au soleil.

Je ne cesserai de répéter : l'homme peut modifier, changer, transformer les corps de la nature ; il peut, par l'éducation et l'instruction, accroître, exalter, altérer, masquer, étouffer, et détruire, en lui, les passions instinctives dont la nature a doué les animaux supérieurs.

Du plus bas âge à l'âge adulte, on lui triture l'esprit et l'on en fait sortir ce qu'on veut, un gredin ou un honnête homme. On lui apprend rapidement à manger sans y être sollicité par la faim, et surtout à boire sans soif, à aimer le son métallique de l'or et, par mille aiguillons, à exalter ses désirs lubriques et ses autres passions, son orgueil en tête ; enfin par mille procédés, on alimente son corps et son esprit jusqu'à l'indigestion.

Ce système d'éducation, joint à l'instruction, réussit quelquefois à produire des hommes utiles et dévoués, mais en général ce qu'il apprend surtout, c'est l'art de dépouiller dextrement son semblable, de faire des hommes que l'aubaine réjouit, que le danger épouvante, et qui manifestent leur joie et leur dépit plus bruyamment que les plus criards des animaux.

Si à travers le crible civilisateur, les hommes instruits peuvent faire accepter une passion bestiale, cette immondice se répand, bouillonne et coule à plein torrent : c'est le débordement d'une passion déchaînée, c'est la tempête, soulevant des flots de discorde dans la société. N'avons nous pas eu, en France, un nombre suffisant de fouillemerdes pour conduire un bousier au Panthéon? Je ne les blâme pas, puisque je fais comme eux pour enrichir nos collections : mais les suites de cette apothéose ont-elles produit l'harmonie ou jeté la discorde dans la nation ?

Dans chaque pays on devrait régler les intelligences, comme on règle les montres, les pendules, les horloges : on ferait, en agissant ainsi, bien moins de parasistes, plus de travailleurs, et l'on arriverait très certainement à un semblant d'égalité, je dis un semblant, car malgré tous les soins dont on peut entourer le développement de l'intelligence, certaines natures n'en profitent pas, elles se laissent, malgré tout, dominer et guider pas l'instinct animal.

Le corps de ces ratés conserve la forme humaine, mais c'est un corps de brute qui se meut en bonne société. Ces abrutis sont heureusement la très rare exception car, si tous les hommes étaient comme eux, l'espèce humaine cesserait d'exister. Je le répète, en vérité, pour les plaisants transformistes surtout : Enlevez à l'homme cette intelligence qui fait sa supériorité, et vous verrez son espèce disparaître de la surface du globe avec une vertigineuse rapidité.

Le milieu a sur le développement corporel une grande influence, et une bien plus grande encore sur le développement intellectuel. L'intelligence, aussi impressionnable qu'une plaque photographique, reçoit, dans une étendue sans limite, les impressions de tout ce que les sens perçoivent ; c'est surtout des hommes, de son milieu, de son entourage, qu'elle tire ses plus vigoureuses, ses plus tenaces. Aussi, plus ce milieu est condensé, plus vite s'ouvre et s'élargit le champ de la pensée.

Les villes, aux maisons hautes, serrées et nombreuses, ont été, de tout temps, le foyer des lumières artistiques, littéraires et scientifiques. Notre corps se nourrit des produits de la terre et notre intelligence des émanations de la masse grouillante. Du nombre, composant la masse d'un très grand nombre d'individus, chacun de nous reçoit en particulier le reflet des connaissances, acquises par l'ensemble ; pour la majorité, ce reflet est pâle, il ne pénètre pas, n'éclaire pas ; pour quelques-uns au contraire, il est brillant et lumineux, ce sont les privilégiés de notre espèce, on les nomme génies, grands hommes, bienfaiteurs.

L'intelligence étant l'accumulatrice des impressions reçues, il est donc rationnel que ses manifestations soient en harmonie avec le milieu qui l'a impressionnée : elle est emportée par le courant qui l'entraîne, et elle se fait aux mœurs et coutumes du groupe de population qui bourdonne autour d'elle ; il lui arrive pourtant, encore assez souvent, de résister à cet entraînement, et de porter le trouble dans la société, de créer des obstacles et d'apporter des modifications, des changements, dans les mœurs et les coutumes.

Puisque nos actes sont généralement en harmonie avec les impressions reçues dans tel ou tel milieu, il n'est pas étonnant de voir les Apharras entourer de prestige et d'estime des hommes qu'on couvrirait de mépris en France.

A Tahiti, le plus beau pays du monde, au dire des navigateurs, l'hospitalité est tout ce qu'il y a de plus humanitaire : un étranger trouve partout la porte des maisons ouverte, la table mise et, pour passer agréablement la nuit, il trouve dans son lit la femme ou la fille de son hôte, refuser cet hommage serait non seulement un manque de courtoisie, mais une injure faite à l'homme qui vous reçoit. Eh bien ! jamais en France on ne se résoudrait à pousser aussi loin les devoirs de l'hospitalité ; c'est contraire aux mœurs, contraire aux usages, contraire aux idées. Un Tahitien se trouve honoré de voir un étranger auprès de sa femme, un Français tuerait plutôt son meilleur ami que de supporter pareil honneur.

En Apharras, on reçoit les étrangers à coups de lance ; en Europe, on les reçoit avec empressement, on les retient même le plus longtemps possible, quand on leur sent le gousset bien garni : cette urbanité ne va pas cependant jusqu'à leur abandonner le lit matrimonial, mais on ne trouve pas mauvais de leur faciliter les moyens de se procurer la femme du voisin. Autant de pays, autant de mœurs et de coutumes différentes!

Le voyageur doit en subir les conséquences, se plier aux usages des pays. J'avoue modestement, dût-on me prendre pour un débauché, que l'hospitalité tahitienne me paraît préférable à celle des Européens. Je parierai quatre-vingt-dix-neuf pudibonds contre un bon apôtre, que tout le monde sera intérieurement de mon avis, et que personne n'osera ni l'avouer, ni le dire.

D'un autre côté, l'hospitalité, à coups de lance, des Apharras me paraît déplacée et stupide ; en cela tout le monde sera encore de mon avis, et personne ne craindra de le dire hautement. A choisir entre les coutumes admises par ces deux nations, la préférence n'est pas douteuse et, cependant, notre morale désapprouve autant l'une que l'autre.

L'Apharras tue un homme, il se couvre de gloire et passe pour un héros ; s'il tue une femme, il passe pour un lâche ; il est dédaigné et mal vu de ses compatriotes. Le mépris public est son seul châtiment. « Tuer une femme, me disaient-ils, n'est pas guerrier, c'est le fait d'un lâche ».

Nous trouvons dans *Ruy Blas* la même pensée, vertement exprimée par Victor-Hugo.

Oh ! je comprends qu'on vole, et qu'on tue et qu'on pille,
Que par une nuit noire on force une bastille,
D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers ;
Qu'on égorge estafiers, geôliers et guichetiers,
Tous, taillant et hurlant, en bandits que nous sommes,
Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien ! homme contre homme !
Mais doucement détruire une femme ! et creuser
Sous ces pieds une trappe ! et contre elle abuser,
Qui sait ? de son honneur peut-être hasardeuse !
Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse !
Oh ! plutôt qu'arriver jusqu'à ce déshonneur,
Plutôt qu'être, à ce prix, un riche et haut Seigneur,
— Et je le dis ici, pour Dieu qui voit mon âme, —
J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,
Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,
Qu'un chien rongeât mon crâne au pied du pilori !

Les Danakils ont dans le cœur du don Cézar de Bazan : Tuer un homme, c'est bien, tuer une femme, c'est lâche !

Comme un voleur, posté, attend les passants au coin d'un bois, le Danakil guette et tue un homme ; cet acte de sacripant lui vaut un titre de noblesse, et lui donne le droit de porter un panache, de se mettre une chevalière au doigt, un bracelet au bras, des disques aux oreilles, de se pommader les cheveux et d'attacher à l'umbo de son bouclier une mèche de crins blancs.

Je ne sais si ces héros usent d'une pommade spéciale pour se graisser les cheveux? mais ils ne doivent pas être les seuls à se les enduire d'un corps gras car, chez tous les peuples de cette région, les hommes artistement peignés et pommadés ne sont pas rares, au contraire, ils sont bien trop nombreux. Quelques-uns sont supportables, ils usent de graisse modérément, mais la plupart s'en fourrent autant que leur tignasse peut en contenir ; ça suinte de tous côtés, on le voit à distance et surtout on le sent. Il me semble avoir encore dans les narines l'impression de cette nauséabonde et répugnante odeur.

Après tout, c'est peut-être dans ce pays une hygiénique habitude de se couvrir de graisse le crâne et les cheveux, quand on en a! J'aurais sans doute mieux fait de me soumettre à cet

usage au lieu de récriminer : cette graisse dans les cheveux m'aurait peut-être garanti des insolations? et je ne verrais pas actuellement mon pauvre crâne aussi poli qu'une boule d'ivoire.

J'ai toujours regretté de n'avoir pas suivi, en toutes circonstances, les usages adoptés par les habitants d'un pays ; malheureusement en France, on nous apprend trop à rire de tout ce qui n'est pas conforme à nos habitudes et, bêtement, j'ai fait comme tout le monde ; j'ai beaucoup ri et très souvent à mes dépens.

Lorsqu'un Danakil a tué son homme, il se pommade la chevelure, dans laquelle il plante ensuite une plume d'autruche, dressée en l'air, comme un long panache blanc ; de toutes ses décorations c'est la première et la plus apparente : Lorsque l'on voit de loin flotter ce plumeau blanc au-dessus d'une tête, personne ne s'y méprend, on dit : C'est un héros.

Il se procure ensuite une chevalière, un bracelet et des disques auriculaires. L'os est la seule substance employée pour la fabrication de tous ces objets. Les disques, comparables à des boutons de manchettes, ont au centre une tige que l'on introduit dans un trou pratiqué dans le lobule de chaque oreille. Leur dimension primitive, qui n'est cependant pas modeste, s'accroît successivement avec le nombre des victimes; après chaque assassinat, on remplace ces disques par des disques de plus en plus grands. Les Apharras savent ainsi, par l'étendue de cette décoration, si leur héros est grand-croix, commandeur,officier ou simple chevalier. A ces distinctions ne se joint aucune rémunération, elles sont ainsi que les autres purement honorifiques.

Les Apharras, tuant toujours par surprise, retirent de la lutte leur bouclier intact ; ce protecteur qui n'est atteint, comme son maître, d'aucune égratignure, mérite bien aussi une décoration ! C'est pourquoi on fixe, à son umbo, le bout d'une mèche de crins blancs dont l'autre bout dépasse le bord libre du bouclier tenu verticalement. Dans cette distribution de lauriers, la terrible lance n'est pas oubliée, on lui attache à la base du fer les parties génitales de sa victime. Excepté cette dernière, les autres décorations, de ce héros bronzé de noir, sont blanches.

Sa conscience l'est aussi, car il a l'intime conviction d'avoir accompli un acte héroïque et méritoire ; ses compatriotes sont animés du même sentiment et voient en lui un honnête homme.

Chez ce peuple nomade, les héros mettent la main à la pâte ; ils ne chargent personne de tuer quelqu'un à leur place.

Quand l'Apharras rencontre un inconnu, il est persuadé que c'est un adversaire, animé du même désir que lui : aussi, il le redoute, il a peur ; cet homme lui porte ombrage et il emploie la

ruse pour s'en débarrasser. Chez les peuples civilisés, il faut, pour acquérir le titre de héros, refouler l'ennemi, en semant autour de soi la mort et le carnage ; et partout, de tout temps, c'est en semant la mort qu'on s'est couvert de gloire et qu'on s'est acquis le prestige d'un héros.

Pauvre humanité ! jusqu'à la fin du monde, l'orgueil et l'intolérance te rongeront les seins ! Si l'un de tes enfants ouvre les bras pour presser sur son cœur un de ses frères, ce n'est pas en ami; c'est pour l'étouffer, et pour lui prendre ensuite ce qu'il possède ou occuper sa place.

Philosophes rêveurs, hommes supérieurs, grands hommes ou plutôt grands enfants ! votre ambition est puérile et votre égoïsme enfantin. Votre fraternité, gravée en lettres d'or au fronton de vos édifices, réjouit l'œil, allume dans la pensée des lueurs sublimes qui papillonnent et disparaissent comme des feux follets et puis? c'est tout : l'humanité suit sa route et l'homme reste ce qu'il a toujours été, personnel, orgueilleux, égoïste.

Qu'ils soient mensonges ou vérités les mots, gravés sur le bronze ou le marbre, sont acceptés et supportés par ces corps insensibles avec la même impassibilité et la même indifférence ; il n'en est point ainsi quand ils ont pénétré, dans le cerveau de l'homme, ces mots, pleins de promesses : Ils le mettent en ébullition, lui distillent l'espoir et l'imbibent de crédulité. Adressez-vous à ceux qui vous jettent à la tête le mot fraternité, et vous verrez, s'ils vous reçoivent et vous traitent en frères.

Je l'ai vu bien des fois ce mot, gravé à la porte des villes et, le seuil franchi, je n'ai jamais trouvé dans aucune cité que des Frères de la doctrine chrétienne et des Frères-trois-points : les uns soumis à la puissance de Dieu et les autres à la truelle du grand architecte de l'univers. Ces très chers Frères cherchaient, chacun de son côté, à s'expulser, à s'opprimer et, d'une main fraternelle, à se couper la gorge ; comme les héros danakils, ces ambitieux emploient la ruse pour arriver à ce fraternel résultat. Toutes ces fraternités, où se cuisinent de sournois appétits, n'ont jamais servi que de trépieds à d'astucieux dominateurs.

Les Danakils ont, à la fois, dans l'esprit et le cœur, la fraternité chrétienne et maçonnique, entre eux ils sont frères et voient des ennemis dans le reste des humains.

Le sentiment de charité fraternelle, qui fait battre à l'unisson tous les cœurs danakils, est celui de la haine féroce qu'ils portent aux étrangers. D'où leur vient cette haine? Est-ce de l'éducation ou du manque d'instruction ; ou encore, ce qui me paraît plus probable, de l'exigence de leurs milieux social et territorial?

Sur la vaste étendue d'un sol improductif, les Apharras circulent par petits groupes ; ces groupes paraissent nombreux et cependant il sont en tout petit nombre relativement à l'étendue du pays. Ce petit nombre est encore trop grand puisque les produits du sol ne sont pas suffisants pour empêcher ses habitants de souffrir continuellement de la faim. De ce sol, on n'en peut rien tirer, et le pays serait inhabitable, sans les troupeaux qui servent d'intermédiaire,en transformant en lait et en chair le peu d'herbages qui leur tombent sous la dent.Les herbivores dans ces plaines arides ont sur l'homme l'avantage de trouver par endroits un peu d'herbe à brouter. Tant bien que mal, les pauvres bêtes se nourrissent, et elles passent ensuite à l'homme et leur lait, et leur chair. Ces intermédiaires, quoique très nombreux et du matin au soir actifs à la besogne, ne peuvent guère produire qu'une ration pour deux ou trois personnes. Très peu de Danakils sont assez fortunés pour se procurer, chaque jour, une quantité de nourriture suffisante ; presque tous ont d'une année à l'autre un vide plus ou moins grand dans l'estomac. Maintenant je le demande : Dans un pays où tout le monde a faim, peut-on voir d'un œil fraternel l'arrivée d'un bimane qu'on aura à nourrir ?

Les Apharras, pour ne pas voir un passant ou un des leurs mourir de faim, sont obligés de prélever une petite part de leur insuffisante ration. L'estomac affamé, barrant au cœur la route des sentiments charitables, ces pauvres gens se martyrisent, en s'imposant ce surcroît de privation.

La chair, insuffisamment nourrie, se refuse au partage des aliments ; ce sacrifice est au-dessus, non de la volonté, mais des forces humaines. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit Sancho Pansa, on peut même ajouter : ventre à jeun n'a pas de cœur.

Quand la faim commande, l'homme se jette sur ce qu'il rencontre ; tout lui est bon, un morceau de chair humaine lui paraît délicieux. Les Fidjiens, interrogés, nous diraient certainement qu'ils trouvent succulente la chair des hommes, tués dans les combats, et celles des jeunes filles, vendues par leurs parents, pour être conduites à l'abattoir; ils ajouteraient même probablement, qu'ils n'ont jamais mangé de viande meilleure : ce qui doit être vrai, car c'est la seule, je crois, qu'ils pouvaient se procurer il y a très peu d'années.

Des naufragés ont fait comme les Fidjiens, ils ont, sans dégoût, bu le sang et mangé la chair de leurs camarades: c'est de la sauvagerie ! Evidemment, l'homme pour se nourrir se comporte en sauvage ; il devient aussi féroce et aussi sanguinaire que les plus terribles des carnassiers, il tue, il tue sans cesse et souvent sans besoin.

Celui qui abat, par jour, trois à quatre copieux et succulents repas, ne pourra jamais, dans le somnolent assoupissement de sa soporifique digestion, se faire à l'idée qu'on puisse manger de bon appétit un morceau de chair humaine : Sa pensée s'y refuse, son cœur se soulève et il voit dans les hommes qui se nourrissent ainsi, des tigres, des cannibales, des vautours, des monstres, des sauvages, des rebuts de l'humanité.

Quand on a tout à profusion, a-t-on le droit de traiter ainsi l'homme qui meurt de faim, et n'a-t-on pas sa large part de responsabilité dans ces terribles immolations?

Les reliefs, les superflus d'un seul de nos repas, tombant dans l'estomac d'un cannibale, suffiraient pour rendre, à cet homme, la force, le courage et la raison : il aurait le temps de réfléchir et de remettre à plus tard la mort de son semblable. Ce qui se perd de nourriture en France pendant un mois, suffirait amplement à assurer, pendant une année, ce qui manque aux trois à quatre millions de Danakils pour assouvir leur faim,

On ne vient pas en aide à ce malheureux peuple, on lui refuse même le droit de prendre rang dans l'espèce humaine : il se soumet à son sort, il souffre de la faim avec stoïcisme, et la pensée ne lui vient pas de tuer son semblable pour le manger : il mangerait plutôt son dernier mouton, sa dernière ressource, que d'assouvir sa faim avec un bifteck d'homme.

Le Danakil raffole cependant de la viande ; rien ne lui procure autant de satisfaction que de mordre à belles dents dans un copieux morceau de chèvre, de mouton ou de tout autre animal domestique : jamais aucun Français n'éprouvera le degré de jouissance que lui procure un morceau de chameau cuit sur des cailloux brûlants et des charbons ardents.

Assouvir sa faim est pour ces malheureux un désir de tous les instants, et manger de la viande un rêve continuel ; cependant, ils ont l'énergie de faire taire les tiraillements de leur estomac, quand il s'agit de secourir un des leurs. Chaque habitant d'une commune prélève, selon ses moyens, une dîme sur la nourriture insuffisante de son unique repas, afin de nourrir ceux qui ne peuvent, par le travail, subvenir à leur existence. Ils font cela pour un compatriote, mais pour un étranger, qu'ils considèrent comme un ennemi, un malfaisant qui vient leur ravir une partie de leur modeste ration et peut-être les tuer pour l'avoir tout entière, ils n'ont aucune sollicitude ; si ce n'est celle de s'en débarrasser, en lui plongeant une lance ou un poignard dans la poitrine.

Incendier leur paillote serait un mal temporaire, tuer l'un d'eux un mal réparable, et à la réparer ils s'empressent tous, en

suppliant leurs femmes de leur accorder la faveur de faire pour la Patrie de petits citoyen. ; les Apharras n'en sont pas encore arrivés à restreindre le nombre de leurs enfants ! détruire leurs troupeaux serait plus grave, retrancher de leur repas quelques gorgées de lait serait terrible, car au repas suivant il leur est impossible de combler cette lacune, et alors ? « Que vient faire parmi nous cet étranger qu'il va falloir nourrir ? Nous n'avons pas suffisamment pour nous ; il aurait dû rester dans son pays ; nos privations sont trop grandes pour lui venir en aide ; ce ne peut être qu'un méchant qui vient ou pour nous tuer, ou pour nous voler nos troupeaux, ou peut-être le diable ou un sorcier qui vient nous jeter le mauvais sort ? On ne va pas ainsi se promener dans un pays où l'on ne connaît personne, sans de mauvaises intentions » !

Quand on a faim et qu'on voit se dresser la perspective d'avoir plus faim encore, on ne raisonne pas, le cerveau délire et l'on tue sans pitié un malheureux auquel on aurait ouvert sa porte avec plaisir, si on avait pu le nourrir.

La trop grande misère et le trop grand bien-être sèchent le cœur, pervertissent l'intelligence et conduisent les hommes à la bestialité.

L'assassinat, cet acte inqualifiabe, est passé dans les mœurs de ces pasteurs ; ils en ont pris l'habitude et, maintenant, ils tuent pour acquérir le titre de héros.

Avec des fusils, des canons, des balles et de la mitraille, on pourra anéantir ce malheureux peuple, mais on n'arrivera pas, par ce moyen, à changer ses mœurs et ses coutumes. Des sacs de riz, de sorgho, des paniers de dattes et des bidons d'huile, voilà une mitraille, si elle était habilement lancée, qui pourrait triompher de leur prévention et, sans en détruire un seul, faire de ces hommes des associés dévoués, serviables et utiles. En Europe, ce n'est pas l'habitude d'employer le bienfait pour conquérir une nation ; on préfère la voix puissante du canon : C'est par le fer et par le plomb qu'on la force à se soumettre ; c'est en semant la mort et la désolation, c'est enfin par l'emploi des moyens les plus barbares, qu'on introduit la civilisation. L'Européen tue et envahit pour agrandir son territoire, le Danakil tue pour la gloire et pour s'enrichir de la dépouille du mort.

Je vais essayer, par le récit suivant, de reproduire l'impression produite sur un Européen par un héros apharras.

A mon premier voyage, je fus très cordialement reçu, en débarquant à Aden, par deux Français établis depuis longtemps dans cette ville. C'étaient deux commerçants, deux commerçants

gentilshommes. Les nombreuses affaires de leur important comptoir leur laissaient peu de loisir ; cependant, malgré le tracas de leurs occupations, il me fut possible de profiter assez souvent de leur affabilité, de leur franchise et de leurs cordiales réceptions ; en peu de temps, ils occupèrent une des meilleures places dans le cénacle de mes meilleurs amis.

Ces deux serviables compatriotes, MM. Alfred et Pierre Bardey, étaient frères par le sang et associés pour le commerce; cette fraternelle association leur avait permis, en débutant, d'aller à tour de rôle explorer les pays environnants.

Pendant le cours de nos amicales relations, le plus jeune, M. Pierre Bardey, me fit un jour le récit d'un de ses voyages chez les Danakils.

— En 1881, me dit-il, pendant que mon frère tenait ici notre maison, je fus pour quelque temps me fixer à Zeyla, où nous avions l'intention de fonder une succursale à notre établissement d'Aden. A cette époque, sauf quelques Grecs qui faisaient à la suite de l'armée égyptienne l'office de cantiniers, j'étais le seul Européen résidant dans la ville. Les renseignements, dont j'avais besoin, m'obligeaient à faire de fréquentes visites à Aboubaker Pacha. En peu de temps nos relations devinrent des plus cordiales, car ce vieux nègre, à figure de forban, aimait beaucoup les Français.

Vous devez le connaître ?

— Lui ! non, mais je connais plusieurs membres de sa famille.

— Vous n'avez rien perdu à cette connaissance ! Nous devons cependant savoir gré, à cet homme, de nous avoir livré les assassins du consul Lambert qui fut tué dans son boutre, en explorant la côte des Somalis. Vous connaissez du reste cette triste aventure et la conduite d'Aboubaker dans cette circonstance.

— Je connais le fait, mais j'ignore ce qui s'est passé ; cependant, dans ma conviction, les Somalis n'ont absolument été que l'instrument de cet assassinat. C'est en Europe, mon cher ami, qu'on aurait dû chercher les vrais coupables.

— C'est possible, mais Aboubaker ne pouvait livrer que ceux qu'il connaissait et, comme je viens de vous le dire, nous devons lui être reconnaissant de cet acte. Enfin pour en venir à mon histoire : Aboubaker avait résolu de faire, à Tadjourah, une tournée soi-disant d'inspection, et m'invita à l'accompagner ; je ne me fis pas prier, je vous l'assure, et j'acceptai sans hésitation, car j'attendais depuis longtemps une occasion pareille, pour voir si l'on ne pourrait pas nouer, dans ce pays, quelques relations commerciales.

Un beau matin nous nous rendîmes au port où nous attendaient deux boutres, prêts à lever l'ancre. Le Pacha, moi et les principaux personnages de sa suite, nous nous embarquâmes sur la plus luxueuse de ces embarcations qui, entre nous soit dit, ne l'était guère plus que l'autre, où se trouvaient déjà entassés les domestiques et les provisions.

Nous naviguâmes tout le jour et, quand vint le soir, nous étions encore à une assez grande distance de Tadjourah où, en continuant notre route, nous n'aurions pu arriver que la nuit. Cette arrivée nocturne ne faisait pas l'affaire du Pacha qui tenait à descendre à terre en plein jour, et à faire en ville une entrée solennelle. Aussitôt il donna l'ordre de gagner la côte ; et nous descendîmes tous à terre pour y passer la nuit.

Nous avions jeté l'ancre dans une anse formée par un étroit bras de mer s'avançant assez loin dans l'intérieur des terres. Je crus un instant, tant l'illusion fut grande,que nous nous trouvions à l'embouchure d'un fleuve; l'endroit de la plage, où nous étions descendus, était pavé de gros galets et protégé, à quelques pas de nous, par une élévation de terrain, mamelonné et boisé de mimosa.

— Quel est le nom de l'endroit où vous vous trouviez?

— Je ne le sais pas et, si on me l'a dit, je l'ai oublié.

— Vous étiez probablement près de Raz Duan, dans une petite baie bien connue des pêcheurs et conducteurs de boutres sous le nom de Delleh.

— C'est possible ; je ne puis vous dire au juste où nous étions; du reste, je vous avoue bien sincèrement que le nom de la localité fut, en ce moment-là, le moindre de mes soucis ; la nouveauté de notre situation m'intéressait davantage et absorbait en entier ma pensée.

Aussitôt débarqués, les soldats et les domestiques allèrent sur la hauteur chercher du bois et, à leur retour, allumèrent un grand feu sur la plage qu'ils alimentèrent pendant plus d'une heure, en jetant continuellement des branches au milieu du brasier. Lorsque tout le bois fut brûlé, il y avait un énorme tas de cendre et de charbon incandescent sur lequel on étala de larges galets plats, et sur chaque galet une tranche du mouton que l'on venait de sacrifier pour la circonstance. Je n'ai, de ma vie, jamais mangé rien de plus savoureux que ces grillades retournées, salées et cuites à point sur ces galets.

— C'était donc bien bon?

— Excellent, délicieux, j'en ai encore le souvenir gravé [illegible] mon palais.

— Vous me faites plaisir en me disant cela, car j'ai mangé du

levraut cuit par le même procédé sans avoir pu en apprécier le goût, m'étant, par mégarde, gargarisé la bouche avec une gorgée d'alcool, de sorte que les morceaux de lièvre et les autres aliments ne me produisaient plus, en passant, aucune autre impression qu'une sensation de frottement.

— Je vous plains, car on ne peut rien manger de meilleur qu'un morceau de viande, cuit ainsi. Bref ! lorsque nous eûmes fini notre repas, chacun de nous choisit une place pour y passer la nuit et après l'avoir déblayée, de son mieux, des plus gros cailloux, couvrant partout le sol, on s'étendit dessus enveloppé dans son vêtement pour toute couverture, et nous dormîmes à la belle étoile, n'ayant pas eu la précaution de nous munir de tentes au moment du départ. Mes préparatifs faits, et ce ne fut pas long, je m'endormis les poings fermés ; la couchette était dure, mais à cette époque j'étais dans l'âge où le sommeil triomphe de l'hostilité du plus mauvais lit ! Tout alla bien jusqu'à l'aurore, j'avais dormi, mais, en me réveillant, je sentis sur mes côtes la douloureuse empreinte des cailloux oubliés, qui dépassaient le sol. Mes pauvres côtes ! elles en ont très longtemps gardé le souvenir et moi ! je me le rappelle encore. Mais ce sont là de petites misères, de petits incidents qui augmentent le bagage de ses souvenirs de voyages et dont on rit plus tard.

Pour traiter notre endolorissement nous nous remuâmes un peu, et nous gagnâmes nos boutres qui, peu d'instants après, cinglaient, voiles tendues, en vue de Tadjourah, dont nous n'apercevions encore que l'emplacement et les murs blancs de la mosquée se détachant au-dessus du rivage.

Aboubaker, qui tenait à son entrée sensationnelle, fit sa toilette pendant que nous naviguions. Il se fit apporter son luxueux uniforme de Pacha ; il enfila le pantalon garni sur le côté d'un large galon d'or, endossa la tunique chamarrée de dorure et se couvrit le sommet de la tête d'un tarbouch militaire, distinct et distingué par sa grande hauteur ; il ne lui restait plus que les chaussures à mettre, mais que de temps ! Il prit une paire de bottines et il chercha à y introduire ses pieds ; ce ne fut pas sans tâtonnement, sans peine et sans difficulté qu'il y parvint ; les bottines étaient cependant bien loin, déjà, d'offrir la résistance d'une première mise ! mais le Pacha habitué à glisser ses pieds nus dans les sandales ne savait comment s'y prendre pour les introduire dans des bottines : l'ouverture était cependant suffisante, car les élastiques, bien plus lâches que tendus, élargissaient à ce point l'entrée que les bottines, une fois mises, s'ouvraient baillantes autour de la jambe et de leur bord maintenaient, relevé, le bas du pantalon.

Quel contraste, mon cher docteur, quel contraste ! pour celui qui a vu l'allure dégagée d'Aboubaker vêtu à l'orientale dans l'ampleur de son costume habituel et la mine comique que lui donnait le costume européen. C'était à mourir de rire ; les déguisés du carnaval ne sont pas plus grotesques.

Arrivé dans le port de Tadjourah, on jette l'ancre : la garnison, prévenue, attend sur la plage notre débarquement.

Lorsqu'on eut échangé les compliments de bienvenue, nous nous rendîmes en grande pompe à la citadelle.

Le capitaine égyptien, n'ayant guère avec lui qu'une vingtaine d'hommes, les avait échelonnés le long de la route, où ils formaient la double haie sur notre passage. De la plage au fort il y a deux kilomètres ; jugez à quelle distance ces quelques soldats se trouvaient espacés les uns des autres.

Presque aussitôt notre arrivée au fort, Aboubaker fit l'inspection, et passa les soldats en revue. Je trouvais le temps long, il me tardait d'être libre pour aller prendre un bain. Cette idée me poursuivait depuis notre départ et les meurtrissures de ma chair sur le lit de cailloux, où je m'étais étendu la nuit précédente, aiguillonnaient encore ce désir et réclamaient ce grand bain avec insistance, comme soulagement.

N'y tenant plus, je sors du fort à la sourdine et je me dirige à grands pas vers la mer ; arrivé sur la plage, en suivant le bord, je m'éloigne de la ville et je m'arrête, hors de vue, dans un endroit un peu désert. En deux temps et trois mouvements je mets culotte, habit bas et le reste ; je cours à la mer et je m'y précipite. C'était très bon, je vous l'assure ; de ma vie je n'ai pris un meilleur bain ! j'étais heureux dans l'eau comme dans un paradis.

Après avoir nagé, plongé, pris quelque temps mes ébats, je pense tout à coup à mes effets : je tourne les yeux de leur côté pour m'assurer s'ils étaient toujours à leur place, et je suis désagréablement surpris de voir, à peu de distance de l'endroit où je les avais déposés, deux hommes étendus sur le sable. Je ne sais ce qui se passa en moi? mais je ne revins de ma surprise qu'en reconnaissant, à leur uniforme, deux soldats du Pacha ; je fus tranquillisé sur le sort de mes effets, mais la présence de ces deux hommes fut loin de m'être agréable.

Ils me gênaient beaucoup, car j'étais nu, comme l'enfant qui vient de naître, et ne savais comment sortir de l'eau dans ce simple appareil? Tout cela me préoccupait et je ne trouvais plus mon bain aussi bon ; j'avais hâte d'en sortir.

— Si ces deux hommes, mon très cher pudique ami, vous ont tant bouleversé, que seriez-vous devenu si c'eût été [illegible]

femmes, braquant sur vos attraits des regards enflammés? Si pour l'adaptation l'homme n'avait pas perdu depuis longtemps les avantages de la vie aquatique, vous auriez pu vous tirer de cette critique situation, en restant dans l'eau, mais, hélas! enfin qu'auriez-vous fait si au lieu de deux hommes vous aviez vu deux femmes?

— Cela me regarde ; c'est mon affaire et non la vôtre. Je me suis trouvé dans des passes autrement difficiles et je m'en suis toujours tiré à mon honneur ! Suffit, n'en parlons plus.

Je suis sorti de l'eau, en courant et cachant le principal, de mon mieux, avec mes deux mains ; elles n'en cachaient pas large ! mais je n'avais pas autre chose pour me garantir.

J'arrive à mes effets, je les trouve en place, je suis complètement rassuré; sans tarder je m'habille; mes deux hommes, présents, avaient décemment conservé, sans bouger, la même attitude et se tenaient respectueusement à une bonne distance sans avoir l'air de s'occuper de moi. Les voyant toujours ainsi, je n'y fis plus attention et, sans m'occuper d'eux, je pris, insouciant, le sentier conduisant à la ville.

En cours de route, je me retourne et je revois les deux soldats qui me suivaient à peu de distance. J'appris à mon arrivée qu'Aboubaker avait détaché ces deux hommes de sa suite pour m'accompagner. Je me rendis directement chez lui et je lui dis pour tout remerciement : « C'était bien inutile de me faire suivre par vos gardes du corps ! je me serais très bien passé de cet honneur et de leur présence ».

Aboubaker ne tint aucun compte de mon assertion, et ne me laissa pas faire un pas, hors de sa demeure, sans me faire accompagner. Je ne compris rien, d'abord, à cette persistance, mais j'eus bientôt le mot de l'énigme, et je vis que cette prévenance n'était pas inutile. On est toujours un apprenti dans un pays que l'on ne connait pas !

J'avais trouvé Aboubaker à son domicile : une paillote ni plus ni moins grande que les autres, et dans l'alignement de celles qui se déroulent sur le rivage, presque en ligne droite, parallèlement au bord de la mer. Le Pacha, suivant la coutume des riches musulmans, avait une habitation et une épouse dans chaque localité où son devoir, son intérêt ou son plaisir l'obligeait à séjourner quelque temps.

Comme dans ce pays les chefs, eux-mêmes, ne peuvent répondre de la vie de leurs invités, Aboubaker me faisait habiter, avec lui, l'une des pièces de sa paillote, et pour plus de sûreté, des hommes de sa garde particulière veillaient derrière la porte que

l'on fermait la nuit. Une autre pièce, contigüe à la nôtre, servait d'appartement aux femmes ; une porte, percée dans la cloison, permettait d'aller de l'une des pièces à l'autre. Si je vous fais cette description, mon cher ami, c'est qu'Aboubaker m'a donné dans cette circonstance la preuve la plus grande de l'estime dans laquelle il me tenait.

— Peste ! vous aurait-il permis d'aller faire la causette avec son épouse?

— Pas tout à fait ! mais un soir, Aboubaker fit venir sa femme dans la pièce que nous occupions et il s'entretint avec elle, comme si je n'avais pas été présent. Cela paraîtra absolument extraordinaire, même invraisemblable à ceux qui connaissent les coutumes orientales ; cependant, c'est rigoureusement exact, je vous dis la chose telle qu'elle s'est passée.

— Inutile d'insister, je vous crois à première assertion.

— Pendant qu'ils conversaient, comme bien vous pensez, j'examinais l'épouse : assez haute de taille et de bonne prise, cette femme ne me parut pas avoir plus d'une trentaine d'années ; les traits de son visage étaient réguliers et beaux ; sa peau n'était pas noire, mais cuivrée ou plutôt d'un bronze clair ; enfin, c'était une assez jolie femme.

— Il aurait fallu qu'elle fût bien laide, pour ne pas paraître jolie, en pareille circonstance, à des yeux de vingt ans !

— Possible ! mais celle-là aurait fait cligner de l'œil à beaucoup d'hommes aux sourcils blancs. A quoi servent vos réflexions, mon cher docteur? elles sont tout à fait inutiles, et vous ne pouvez en rien savoir, puisque vous n'étiez pas là pour en juger !... heureusement !

— Votre présence a suffi, je l'espère, et n'allez pas me remettre la suite au prochain numéro? continuez, cher ami, et que ce souvenir ne trouble pas votre calme habituel.

— Pendant que je l'examinais, elle continuait avec Aboubaker une conversation que je n'entendais pas. Tout à coup elle disparut et revint peu d'instants après, tenant gravement dans les mains des objets brillants qu'elle remit à Aboubaker ; puis elle se retira.

Son épouse partie, Aboubaker manda mon interprète, et il m'apprit, par la bouche de cet intermédiaire, que les objets, apportés par sa femme, lui avaient été donnés en cadeau par l'Empereur et l'Impératrice des Français, pour le remercier de la peine qu'il s'était donnée pour découvrir les assassins du consul Lambert. En disant cela il ouvrit une élégante boîte où se trouvaient, gracieusement étendus, deux pistolets à crosse d'ivoire. Il

me montra ensuite un bracelet d'or orné de quarante-huit rubis de cinq millimètres de diamètre chacun, ce qui aurait ajouté une très grande valeur à ce bijou ; malheureusement, ces pierres, ces rubis aux yeux de leur propriétaire, n'étaient que des grenats. Plus tard, à Zeyla, le Pacha m'a montré une lettre, si j'ai bonne mémoire, signée de l'amiral Fleuriot de l'Angle, où il était recommandé à tous les consuls et représentants de France, de considérer Aboubaker comme un sujet français et de lui accorder, à ce titre, aide et protection.

Pendant notre séjour à Tadjourah, ce fut dans la maison du Pacha un continuel défilé de visiteurs. Les notables de la ville se présentaient vêtus de leur riche costume; et les nomades de l'intérieur dans leur simple harnachement de guerrier. La vue de ces derniers était bien plus intéressante et de beaucoup plus pittoresque ! l'un d'eux surtout avait, en arrivant, attiré mon attention : quand il se présenta au Pacha, celui-ci se fit apporter une pièce d'étoffe, la déroula et en coupa un long morceau qu'il offrit à cet homme, au teint très noir, qui ne me parut pas avoir beaucoup plus de vingt ans.

Ce jeune homme, dont le visage portait l'empreinte d'une grande férocité, avait pour tout costume une courte saie autour du corps et, jetée sur les épaules, une peau de panthère, tuée par lui d'un coup de lance. Il avait, solidement fixé à sa ceinture, le redoutable poignard recourbé, qu'on désigne en arabe sous le nom de djambiah (?) (les Danakils désignent leur poignard, bien différent de celui des Arabes, par le mot *Guilleh* !); il tenait passé, dans le bras gauche, un large bouclier, au centre duquel était attachée la queue touffue d'un renard ou d'un chacal ; de l'autre main il s'appuyait sur la hampe de sa lance. Ce qui attirait surtout le regard, c'était une plume d'autruche, verticalement plantée dans son épaisse chevelure, crépue. Sachant que ce panache était l'indice d'un exploit guerrier, je lui fis demander le fait d'armes qui lui avait valu cette haute distinction.

« J'ai droit, répondit-il le plus naturellement du monde, de porter cette plume parce que j'ai tué avant-hier, à quelques heures d'ici, un de mes compatriotes qui gardait des chameaux dans la brousse. Je l'ai surpris et, après l'avoir tué, j'ai emmené ses chameaux. Si tu veux les voir, ils sont là qui broûtent en dehors de la ville.

« Veux-tu que je t'y conduise » ?

Pour une plaisante invitation, celle-là peut compter : Me déranger pour aller voir les chameaux de ce bédouin ; merci! le gredin eût été capable de me faire subir le même sort qu'à leur propriétaire.

— Etes-vous bien sûr que cet homme avait tué un de ses compatriotes?

— Certainement, puisqu'il me l'a dit, seulement il n'appartenait pas à sa tribu et, dans l'esprit de ce coquin, c'était suffisant pour justifier son forfait.

Tous les assistants avaient trouvé la chose naturelle et le Pacha avait fait un cadeau : moi seul, je pensais autrement ; cependant j'aurais voulu, moi aussi, lui faire un cadeau à ce gredin : une bonne et solide corde pour lui passer autour du cou et le pendre à un arbre. Vous auriez certainement aidé à tirer dessus, si vous aviez été présent.

L'audace de cet homme m'avait dérouté, la conduite du Pacha stupéfait et l'indifférence de l'assemblée mis hors de moi. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre l'insistance du Pacha, à me faire accompagner, dans toutes mes sorties, par ses deux gardes particuliers, armés jusqu'aux dents. La pensée de mon bain où j'étais allé seul, sans la moindre défiance, me faisait frissonner.

Qu'aurais-je fait en ce moment si un bandit, pareil à celui que je venais de voir, s'était jeté sur moi? Cette imprudence me restera longtemps gravée dans la pensée.

— Je vous crois, cher ami, un danger supposé frappe bien plus l'imagination qu'un danger réel, vu en face.

— L'imagination frappée, merci !

Si vous aviez été à ma place et vu ce que j'ai vu, vous ne parleriez pas ainsi. Quand un chef, qui doit mieux que vous et moi connaître ses sujets, vous fait accompagner partout par des hommes armés, c'est qu'il ne fait pas bon à se promener seul. Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais ne mettez pas les pieds dans cet affreux pays sans une bonne et solide escorte.

— Tous mes remerciements pour votre bon conseil ; j'en prends note. En résumé vous avez fait un bon voyage. Combien de temps êtes-vous resté à Tadjourah?

— Huit jours à peine ! Quand le Sultan eut terminé ses affaires, nous sommes repartis. Vous ne vous doutez certainement pas pourquoi Aboubaker avait entrepris ce voyage?

— Vous venez de me dire que c'était un voyage d'inspection.

— L'inspection n'était qu'un prétexte ; le véritable but était autre chose. Il faut l'avoir vu, sans cela on ne croirait jamais ce qui se passe en ce pays ; ça renverse tout ce qu'on peut imaginer.

Trois jours après notre arrivée, Aboubaker m'annonce qu'il partait dans la soirée pour une localité située au fond du golfe.

— J'ai là, me dit-il, une autre famille et je vais profiter de l'occasion pour aller la voir.

— Si vous le permettez, lui dis-je, je serai très heureux de vous accompagner.

Son refus fut formel, et malgré mon insistance il me fut impossible de le fléchir ; seulement, pour masquer la cause de son refus, il me donna pour prétexte la fatigue du voyage et le danger que ferait courir à sa caravane la présence d'un homme blanc doublé d'un infidèle. Il me fallut malgré moi rester dans sa demeure, en attendant son retour.

Après son départ, la première phase de la lune éclairait quelques heures les ombres de la nuit, et je voyais, à ce moment, la mer se dérouler devant moi à une grande distance. Je fus distrait de ma mélancolique contemplation par des boutres qui passaient silencieusement dans le lointain ; et qui semblaient venir du Gubbet-Kharab et voguer à pleine voile du côté opposé.

Intrigué par le mystérieux passage de ces embarcations, je demandai aux gens de service de la maison du Pacha d'où venaient et où allaient les boutres que l'on voyait passer : « C'est, me répondit-on, des barques chargées de nattes et de paniers que les jeunes filles danakiles fabriquent, en grand nombre, pour l'exportation ».

Quoique peu satisfait intérieurement de cette explication, je m'en serais contenté, si mon interprète ne m'eût dit le lendemain que ce prétendu chargement de vannerie, la seule industrie du pays, était en réalité un chargement de marchandise humaine qu'on allait débarquer à Moka et autres localités de l'Arabie, que c'était en un mot des esclaves, amenés à la côte de la baie de Tadjourah par des caravanes venant d'Abyssinie, qu'on allait vendre dans les ports de la mer Rouge.

Le passage de ces négriers, le départ du Pacha vers le lieu de leur provenance, me donnèrent l'explication du refus, donnée par ce dernier, de m'emmener avec lui.

Ce n'est pas, me dis-je, pour aller visiter sa famille qu'il m'a laissé seul à Tadjourah mais pour aller, en négociant habile et soucieux de ses intérêts, présider à l'embarquement de sa marchandise, et veiller à ce que tout soit fait en de bonnes conditions.

Les années déjà nombreuses, passées ici au milieu de ces peuplades, m'ont permis de voir plus clairement les choses et de confirmer la pensée que j'eus à cette époque. C'était bien des esclaves que ces boutres portaient.

Voici, mon cher docteur, ce que l'on peut attraper en s'aventurant dans ces contrées : être vendu, comme esclave, par les

chefs, ou être tué par leurs sujets. Aussi faites attention, prenez garde, ouvrez l'œil et n'allez pas priver vos bons amis du plaisir de vous revoir.

Cette recommandation m'était faite par un homme qui avait pressenti et vu les dangers auxquels un voyageur s'expose, en s'aventurant dans un pays sans en connaître les mœurs et les coutumes.

La prudence et le sang-froid sont les sauf-conduits et la sauvegarde de ceux qui voyagent. La force intellectuelle et la force physique sont bien souvent plus nuisibles qu'utiles. L'homme le plus intelligent et l'homme le plus robuste succomberont toujours soit intellectuellement, soit physiquement sous les efforts concentrés d'un grand nombre d'individus.

Aussi, voit-on souvent des pauvres d'esprit ou des débiles de corps mener à bonne fin des missions dangereuses, et des colosses du corps ou de l'intelligence échouer le plus souvent, presque à l'issue du port.

En posant le pied sur le sol d'un pays peu connu, le voyageur doit, sans retard et sans hésitation, se rendre par le chemin le plus court auprès du chef de la localité, et surtout éviter de baguenauder en route ; et encore, par-dessus tout, ne pas oublier que les petits cadeaux sont dans tous les pays du monde la meilleure des recommandations ; c'est le meilleur des passe-ports, le timbre le plus respecté et la plus sérieuse apostille.

Les étincelles d'un miroir fascinent les alouettes ; la splendeur d'un cadeau fascine, séduit l'homme et attire sa sympathie. La femme elle-même n'est pas insensible à cette fascination. Manié avec tact et habileté, un cadeau est un merveilleux passe-partout qui s'adapte à toutes les serrures et ouvre toutes les portes; manié, d'une main inhabile, il fausse les serrures et, avec dédain, on éloigne de soi le maladroit qui ne sait pas s'en servir.

Aux temps de ma verte jeunesse, un ami, non moins vert, essaya d'employer le passe-partout ci-dessus indiqué pour pénétrer dans un boudoir ; du premier coup il faussa la serrure et tout penaud, s'enfuit comme un cambrioleur que l'on vient déranger.

Quelques années rapidement et joyeusement écoulées, l'oubli, quand on est jeune, a tôt fait d'effacer le souvenir des mésaventures! mon ami, le passé oublié, se pavanait, un soir, dans un salon ou l'on dansait ; un éventail lui effleure la joue, il se détourne et trouve son bras pris dans la courbe d'un autre, il regarde, étonnement, surprise, stupéfaction ! il n'en croit pas ses yeux, il s'étonne et oublie de parler. Il n'était pas remis de son trouble, qu'une voix impérieuse, écho d'un souvenir déjà lointain, lui

vibrer ces mots à son oreille : « Volage et beau cavalier, je vous tiens ! depuis longtemps vous avez oublié de me faire valser, vous allez sur l'heure réparer cet oubli ».

— Oh! Madame, lui dit-il, ayant repris ses sens, je ne vous adresserai pas le même reproche car, à chaque heure du jour, depuis l'instant fatal où il m'a été refusé de vous voir, vous avez fait valser ma pensée.

— Et la nuit, lui dit-elle avec un malicieux sourire, elle valsait autre part. Tous les hommes sont les mêmes, flatteurs et jésuites ! Regardez-moi et soyez franc : me trouvez-vous changée?

— Je vous trouve aussi belle qu'au jour infortuné où vous vous êtes soustraite à mon admiration.

— Et moi, je vous retrouve encore, aussi jeune, timide, indécis. Vous ne ferez jamais un conquérant.

— Je le crains ; car je ne saurais jamais m'emparer d'une forteresse dont la porte sera fermée par les doigts roses d'une femme, avec défense de l'ouvrir.

— Un vaillant homme, très cher, ne connaît pas d'obstacle, il enfonce la porte quand on refuse d'ouvrir. C'est de la témérité, mais la témérité a quelque chose de grand qui plaît aux femmes et fait pardonner.

Ces paroles étaient peut-être osées, mais elles ne manquaient pas de bon sens : quand on ne réussit pas par un moyen, il faut en employer un autre. En toute chose, c'est comme en politique, la force prime le droit, ou mieux et avec plus de justesse, la force opprime le droit.

La femme, en général, aime à être opprimée, et elle éprouve un malin plaisir à succomber à la violence. Quand on triomphe tout est bien, quand on succombe tout est mal.

Le Danakil tue un homme, on le proclame héros ; il tue une femme on le méprise. Un Français bat son enfant, on lui inflige une pénalité : il bat sa femme, on laisse faire, cela regarde les deux intéressés.

J'ai vu des héros danakils et mon regard impassible ne voyait en eux que de vulgaires assassins. Ont-ils lu dans ma pensée? je ne sais, mais aucun d'eux ne s'est présenté devant moi avec sa plume blanche, ni avec aucune autre de ses décorations. Je me suis longuement entretenu avec ces meurtriers et jamais, d'un seul mot, ils n'ont fait allusion à leurs exploits : au contraire ils cherchaient, sans jactance et sans servilité, à me faire plaisir, à m'être utile. L'un d'eux, au risque de se faire *piquer* mortellement, m'a apporté, enroulés dans son toob, des serpents vivants plus dangereux que notre vipère ; sa forfanterie téméraire et enfantine

l'avait emporté sur la prudence. Ce sont de grands enfants qui tuent et affrontent la mort sans réfléchir. Le Français cherche à tuer un déplaisant pour satisfaire son honneur et l'Apharras par forfanterie est entraîné à la même folie.

Dans le corps de cet homme, moulé sur l'Apollon du Belvédère, se trouvait l'esprit insouciant d'un enfant ; il avait sur la conscience de nombreuses victimes et cependant, je l'aurais pris pour guide avec entière confiance et de préférence à tout autre, s'il m'eût fallu m'engager dans son inhospitalier pays.

Chez tous les peuples de cette contrée, on tue et on dévalise les voyageurs de par la loi ; cet acte, aux yeux de tous, n'étant pas répréhensible, l'étranger quelquefois en profite, à son tour, pour tuer et voler. En France aussi, de par la loi, on dépouille les confréries et les propriétaires, et tout le monde applaudit, excepté les victimes ; il existe cependant entre les Français et les Apharras une légère différence : c'est qu'on est radical en France et qu'en Apharras on ne l'est pas. Dans ce pays, le voyageur rencontre, comme au temps biblique, des anges gardiens pour le conduire et le protéger. Quand l'un de ces anges l'a pris sous sa protection, il peut, en tout lieu, séjourner, aller et venir sans crainte et sans danger ; il passera partout où son guide est connu, personne ne lui dira : que viens-tu faire ici? Aujourd'hui cet ange ne vous tombe pas du ciel, ce n'est plus, comme dans les temps antiques, un envoyé du Père éternel, c'est simplement un ange terrestre, une personne compatissante qui vous prend sous sa protection.

Je viens de dire que le premier soin d'un voyageur, en arrivant dans une localité, était d'aller de suite présenter ses hommages à celui qui en est le premier magistrat. En Apharras il ne faut pas y aller, il faut y courir : en ce pays, c'est comme ailleurs, les habitants tuent, mais les chefs ne tuent pas ; ils font tuer ceux qui les gênent. Dans la paillote d'un chef on est en sûreté relative sans doute, mais pour l'instant on n'a rien à craindre. Si ce chef vous prend sous sa protection cette sécurité continue ; s'il reste indifférent, on peut être assassiné au sortir de sa case par l'un de ses sujets qui s'enrichit, par votre mort, du titre de héros et de votre dépouille. Tous ceux parmi nous qui passent leur vie inutilement devraient se rendre en Apharras, ils deviendraient au moins utiles à quelque chose : ils feraient des heureux, en sacrifiant une vie inutile.

La visite faite au chef de la tribu, il est prudent, je dirai même indispensable de ne pas sortir de sa case avant de s'être assuré d'un protecteur, c'est-à-dire d'une personne de l'endroit voulant bien vous prendre à sa charge et vous promettre, en [illegible]

sence du chef, de vous nourrir, vous loger, vous protéger et vous considérer comme un membre de sa famille. C'est fait, vous n'êtes plus un étranger, vous êtes pour tout le temps que vous resterez dans le pays un Danakil adoptif ; vous jouissez des mêmes prérogatives que les autres membres de votre famille d'adoption ; vous n'avez plus de crainte à avoir : Si quelqu'un attentait à vos jours, votre mort serait vengée ; votre meurtrier aurait, non seulement à redouter le poignard et la lance de celui qui vous a pris sous sa protection, mais encore le poignard et la lance de tous les autres membres de sa famille ; ce serait un devoir, pour eux, de venger votre mort.

— Je vais aller voir mon père dans la montagne, me dit un jour le jeune Danakil qui venait fréquemment me parler de son pays.

— Je voudrais bien aussi aller dans la montagne voir ton pays.

— Si tu veux, me dit-il, viens avec moi, je t'y mènerai.

— Tu m'y mèneras, très bien ! mais je ne suis pas sûr que tu me ramèneras ?

— Oh si ! tu peux venir, je te ramènerai.

— Si nous ne trouvons personne en route, autrement le premier que nous rencontrerons me tuera pour acquérir le droit de porter la plume blanche.

— Personne ne te tuera, on ne te dira rien et tu reviendras quand tu voudras ; je t'accompagnerai.

La famille de ce jeune homme était connue et respectée dans le pays ; personne n'eût touché au compagnon de son fils ; je pouvais aller avec lui, je n'avais rien à craindre.

Malheureusement, on ne trouve pas toujours un Danakil décidé à vous prendre sous sa protection ; on verra dans l'un des chapitres suivants qu'un Ethiopien, Ato Joseph, bien connu par ses voyages en Europe, et actuellement, je crois, plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, a failli, à l'Aoussa, ne pas trouver de protecteur. Personne ne voulait le prendre à sa charge ; tout le monde lui tournait le dos d'une façon, non seulement désobligeante, mais inquiétante.

Les Abyssins, il est vrai, ont les Apharras en antipathie et les tiennent en souverain mépris ; de leur côté, les Apharras leur rendent avec usure la monnaie de leur haine et de leur aversion. Aussi, l'envoyé du négus Ménélik à la Cour de l'Alta Mahamed Anfarré, serait mort de faim, à moins que quelqu'un ne lui eût d'un coup de lance abrégé ce supplice ; heureusement une parente du roi, s'étant apitoyée sur le triste sort de ce malheureux, le prit sous sa protection.

— Imprudent! dis-je, vous auriez dû vous faire accompagner par un médecin, il vous eût préservé ou guéri de la faim.

— Ne m'en parlez pas, je les déteste tous.

— Pas tous, M. Joseph, je suis une exception.

— Vous ne valez pas mieux que les autres, je ne veux plus vous parler.

Après ce dernier mot, Ato Joseph se précipita sur sa boîte à musique ; d'une main fébrile il en saisit la manivelle et se mit à tourner. Les sons de l'instrument semblaient le pénétrer et servir de baume à son désespérant souvenir.

A chaque poignante émotion, Ato Joseph cherchait à rétablir le calme dans l'orage de sa pensée et des battements de son cœur, en faisant sortir de sa boîte à musique, don gracieux d'une femme, les sons les plus divers!

Ce qui est arrivé à Ato Joseph, on le verra plus tard, confirme ce que j'ai dit des impérieux motifs qui ont dû conduire les Apharras à commettre de lâches assassinats. Ces gens ont faim d'un bout de l'année à l'autre et leurs ancêtres qui n'étaient certainement pas mieux approvisionnés, souffraient également des continuels tiraillements de l'estomac ; et de plus, manquant de tout, la moindre chose utile devait naturellement enflammer leur convoitise. En tuant l'étranger qui pénétrait chez eux, ils ont été dominés par cette pensée : Nous n'aurons pas, pour le nourrir, à nous imposer un surcroît de privations, et sa dépouille nous procurera des choses utiles qu'il nous serait impossible d'obtenir autrement ; et le meurtre passé dans leurs mœurs, est regardé comme une action d'éclat, sans leur faire perdre la raison ni altérer dans leur cœur les sentiments d'humanité.

Voilà un homme qui se présente, nous ne pouvons pas le nourrir, il vaut mieux le tuer que de le laisser mourir de faim. Tuer dans ces conditions répugne tant à la pensée qu'il a fallu, pour déterminer certains hommes à commettre un acte aussi horrible, leur faire miroiter à l'esprit le titre glorieux de héros.

Ce nouveau venu, cet inconnu, est de trop parmi nous, il faut s'en débarrasser ; cependant, si quelqu'un veut se charger de le loger et le nourrir, il ne porte aucun préjudice aux autres : c'est l'affaire de celui qui l'aura adopté.

Par la force des choses les tribus nomades de ces pays stériles ont été poussées au lâche assassinat, pour une raison matérielle : tandis que les habitants des pays fertiles font la guerre, se massacrent et se dépouillent pour des motifs intellectuels.

L'homme est partout le même : il conduit sa barque en eau trouble ou limpide suivant les exigeances de son milieu.

CHAPITRE XIX

RÉCITS ERRONÉS. — IRRÉFLEXIONS, BOUTADES DES VOYAGEURS
IRE ET ATTACHEMENT DES DOMESTIQUES

En écrivant leurs récits de voyage, les explorateurs sont presque toujours échauffés par les vapeurs de l'imagination : ils racontent ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont rêvé, ce qu'ils ont cru voir. Ils pensent qu'un simple coup d'œil suffit pour bien juger des choses, et ils sont persuadés de les avoir appronfondies ! ils murissent leurs pensées, en font sortir des documents et au retour, dans le silence du cabinet, une plume à la main, ils entassent des montagnes sur des mottes de terre et déchaînent des orages dans une goutte d'eau.

Ce n'est pas en un jour qu'on peut apprendre à lire, écrire, compter ! Ce n'est pas dans un jour qu'on peut apprendre à connaitre et à distinguer les productions de la nature ! Ce n'est pas en un jour qu'on peut s'initier aux mœurs et coutumes d'une nation.

En voyage, on veut aller vite ; à peine parti on voudrait être de retour. La patrie est comme une terre promise; aussitôt absent, on est talonné par le désir de la revoir. On se presse, on court, on regarde sans s'arrêter : la pensée est distraite, on ne réfléchit pas, et neuf fois sur dix on rapporte de ses voyages le contraire de ce qui existe réellement. Quand on se fixe dans une localité, qu'on l'étudie sérieusement et que l'on voit ce qui s'y passe, ce n'est plus par négligence qu'on commet des erreurs, c'est par excès. On veut étendre au loin ce qu'on a vu et observé autour de soi : on généralise ce qu'on a sous les yeux et l'on attribue à tout un peuple une coutume locale, et à tout un pays un fait isolé.

Sous notre première République, on a remanié les divisions territoriales de la France, on a mis de l'unité dans l'instruction et la morale. Nous sommes déjà loin de cette époque, plus d'un siècle nous en sépare et cependant, on retrouve encore dans nos anciennes provinces des coutumes, des mœurs qui ont résisté aux bouleversements, aux sollicitations du progrès, et qui plus est, elles ont conservé le langage qu'on y parlait autrefois.

Si un étranger, venant se fixer en Bretagne, en Auvergne ou en Provence, attribuait, après une étude sérieuse, à tous les Français ce qu'il aurait observé dans l'une ou l'autre de ces provinces et qu'il se permît de l'écrire, il n'en est pas un seul parmi nous qui ne dirait de cet auteur : « Il n'a aucune idée de ce qui se passe en France ».

Ce qui se passe en France se retrouve dans les autres pays, même en Apharras, où les tribus éloignées ont des variantes de mœurs et de coutumes qui ne font pas partie de l'ensemble, et où les hommes eux-mêmes présentent physiquement des différences assez marquées. Ce qui est au nord diffère sensiblement de ce qui est à l'ouest, à l'est et au sud.

L'explorateur qui visite le nord d'un pays dira à son retour ce qu'il a vu, ceux qui explorent le sud, l'ouest ou l'est diront également ce qu'ils ont vu.

Je me trouve dans la catégorie des explorateurs ne visitant qu'une partie d'un pays. J'ai séjourné quelques jours à Massawa, j'ai vu Assab et Tadjourah, en passant pour ainsi dire. Je n'ai donc observé sérieusement que les Danakils campés dans la plaine d'Obock. Ce que je sais des autres localités, m'ayant été transmis, je n'en ai donc qu'un reflet, un écho, dont l'exactitude, inhérente à ceux qui l'ont transmise, laisse souvent à désirer. Le reflet de la pensée d'un pauvre est généralement sombre, celui d'un riche, brillant, celui d'un ignorant, terne, et celui d'un savant, quelquefois lumineux.

Sans être affirmatif, l'ensemble des mœurs et coutumes m'a paru plus homogène en Apharras que chez la plupart des autres peuples. Les Apharras ont un chef suprême, l'*Alta* qui juge en dernier ressort les questions politiques, sociales et religieuses ; il n'y a donc chez eux, pour toutes ces questions, qu'un seul interprète ; ce qui conduit à une uniformité, sinon absolue et complète, du moins assez sérieuse dans le vaste ensemble de la législation. A côté de l'*Alta* se trouvent deux autres chefs, aussi indépendants que lui dans leurs circonscriptions ; au-dessous d'eux, des chefs de plusieurs tribus, puis un chef par tribu, un chef par commune, un chef par famille ; comme ils jouissent tous, du petit au grand,

d'un peu d'autorité et d'une grande indépendance, il faudrait bien peu connaître les hommes pour admettre qu'ils aient tous au même degré les mêmes pensées, les mêmes vues, les mêmes sentiments et, par contre, que toutes les tribus aient uniformément les mêmes mœurs et les mêmes coutumes.

Il existe certainement, je ne dirais pas dans chaque tribu, mais dans des groupes de tribus, certaines particularités qui n'existent pas dans les autres : ce sont là des questions de détails qui peuvent être négligées, sans troubler l'étude de l'ensemble.

Ce peuple ne souffrirait pas qu'on lui imposât quelque chose de contraire aux coutumes qu'on lui a transmises de père en fils ; il les imposerait plutôt à ses chefs que d'en changer. Il a cependant pour ceux qui le commandent, un profond respect et une obéissance aveugle ; mais en dehors de ce qui le régit depuis des siècles, il ne se soumettrait pas sans résistance aux modifications et nouveautés qu'on voudrait lui imposer. Il n'a pas encore le raffinement civilisateur de se laisser faire ; il en est même très loin, mais en compensation, chaque individu a conscience du devoir que la société lui impose.

Vivant de leurs troupeaux, les Apharras sont pasteurs, ne pouvant être autre chose ; leurs troupeaux les obligeant à de continuels déplacements, ils sont nomades par la force des choses; ne pouvant pas établir leurs demeures à poste fixe, ils sont astreints à se construire, en matériaux légers et de transport facile, de toutes petites demeures, si petites qu'il serait impossible à une famille de cinq à six personnes d'y coucher sans être entassées comme des harengs en caisse.

A la vue de ces petits réduits, où les hommes, les femmes, les enfants et les grands-parents ne peuvent se réunir qu'en se superposant, le voyageur ne songe qu'aux conséquences de cet entassement : une triste pensée lui bouleverse l'esprit et lui fait battre le cœur ; il voit comme dans un rêve la promiscuité dérouler ses plus dégrandants et dégoûtants tableaux.

Un seul coup d'œil a suffi pour lui faire naître tout un monde de pensées : les bonnes ne se présentent pas à son esprit, les mauvaises y arrivent à foison et s'y cramponnent; elles le rongent et absorbent toute sa sève cérébrale. L'esprit humain aime ce qui est beau, il en fait ses délices et cependant il préfère s'abreuver d'erreurs et se vautrer dans les insanités: il éprouve ensuite une orgueilleuse satisfaction à propager la semence de ses irréflexions. S'il peut, avec talent, ajouter à cette semence un peu d'absurde, de mystérieux, de surnaturel, son succès est certain, le public l'admire comme un grand homme, un génie transcendant.

L'homme a toujours trouvé sublime ce que son œil ne voit pas, et ce que son esprit ne comprend pas.

Cette pensée, les Apharras vivent en promiscuité, fait passer dans l'esprit des scènes de débauches si multiples et si épouvantables, qu'elles feraient dresser les poils au plus vil des animaux. C'est trop dégoûtant, il est inutile d'y ajouter du mystérieux et du surnaturel pour en faciliter la propagation. Le monstrueux, le dégoutant d'une chose ou d'un acte est d'une éloquence qui séduit et entraîne tous les esprits ; quoi qu'on s'en serve plus rarement, ce moyen de propagande est aussi infaillible que le mystérieux et le surnaturel.

S'il pleut dans l'esprit de bonnes pensées, on en absorbe la rosée ; si l'orage en soulève une mauvaise, on la laisse couler de toutes parts. L'homme, égoïste inguérissable, garde pour lui tout ce qui est bon et passe le mauvais aux autres?

On a cru voir de la promiscuité en Apharras, l'aveuglement est pardonnable ! mais c'était de la témérité et de l'imprudence de le dire et de l'écrire. Heureusement les habitants de ce pays ne savent pas lire et quand ils le sauraient, ils ne comprendraient pas le sens du mot promiscuité. Les mots promiscuité, prostitution, débauche, leur sont inconnus ; quelques-uns savent peut-être vaguement ce que ces mots signifient, mais il n'en existe pas de correspondants dans leur vocabulaire, car ainsi que je l'ai dit ce peuple est certainement le plus chaste du monde.

Les mots *figure de catachrèse* ont fait, à Paris, bondir de fureur une marchande des halles. Les mots promiscuité, prostitution, débauche, produiraient sur l'esprit des Apharras un effet cabalistique ; on prendrait pour sorcier qui les prononcerait.

Ces bergers ignorants, et c'est fort heureux ! ne sauront probablement jamais ce qu'on a dit et écrit à leur sujet. Nous répétons souvent ce dicton de nos ancêtres : trop gratter cuit, trop parler nuit, et jamais il ne nous a empêchés de parler à tort et à travers.

Nous sommes aussi verbeux que des femmes sans en avoir la retenue.

Un mot suffit pour déchaîner la tempête chez un peuple et y soulever des flots de mépris ; tous les compatriotes de l'imprudente Eole qui l'a soufflé sont ensuite englobés dans cette tempête d'hostiles sentiments ; et ce sont les innocents qui paient pour le coupable : j'ai à l'appui de ce fait l'épisode suivant où le côté comique l'emporte de beaucoup sur le tragique.

Embarqué à Marseille pour me rendre à Djibouti, notre rapide à hélice fit escale à Obeck : son ancre tombait et allait s'accrocher au fond de la mer à l'heure où le soleil est proche du zénith.

à l'heure où l'ombre de la tête est projetée aux pieds. Une température de 50° en plein soleil et d'une trentaine à l'ombre ne guérit pas les passagers du désir de mettre pied à terre ; c'est plus fort que soi, on ne peut, après la monotonie de plusieurs jours de traversée, vaincre l'envie d'abandonner le sol mouvant pour se rendre à terre ferme ; on y était en outre sollicité par l'attractif désir de se promener dans Obock, l'une de nos grandes capitales coloniales.

Cette importante ville et ses curiosités demandent moins d'une heure, à un pédestre visiteur, pour être vue en tous sens et en détail.

— Qu'est-ce qu'il y a de curieux à voir à Obock? me dirent des passagers au moment de descendre.

— Il y a Obock, leur répondis-je.

— Pas autre chose?

— Si, là-bas, des jardins, et je leur indiquais, en face de nous, à deux ou trois kilomètres, un bouquet de verdure.

Nous descendîmes et arrivés à terre, les plus intrépides s'élancèrent bravement dans une plaine ensablée, pétillante de chaleur, resplendissante de lumière et d'une austère nudité, et cela! pour se procurer le plaisir d'une promenade aux jardins. Les autres, moins curieux, se contentèrent de visiter Obock et, en moins d'une demi-heure, ils furent tous satisfaits de la douche calorique qu'ils venaient de prendre. N'ayant plus rien à voir et de gouttes de sueur à dépenser, ils se rendaient à pas lents au rivage pour gagner le bateau, quand un retardataire, un claudicant, traînant péniblement son corps sur ses deux jambes inégales, s'arrêta en passant près de moi et me dit :

— Il fait très chaud ici ! Je suis très fatigué et je meurs de soif : pourriez-vous m'indiquer où je pourrais me faire servir une bouteille de limonade ?

— Avec plaisir. Je puis vous rendre ce petit service ; l'hôtel où j'ai l'habitude de descendre est à deux pas, je vais vous y conduire ; vous y trouverez de l'ombre, un siège et pour vous rafraîchir tout ce que vous pouvez désirer.

En moins de trois minutes nous étions arrivés, nous entrons dans la véranda et nous nous asseyons à une table.

— Que puis-je vous offrir me dit mon altéré?

— Rien. J'ai contracté l'habitude de prendre à chaque repas une quantité de liquide et de solide suffisante pour me conduire au repas suivant.

— Moi, j'ai très soif et je ne vois pas le garçon pour lui demander une limonade.

— Il dort peut-être en ce moment, lui dis-je, attendez, je vais le réveiller et, en homme habitué à se faire servir, je frappai à grands coups sur la table au risque de casser le manche de mon parasol.

Quelques secondes s'écoulent, personne ne répond à mon appel ; je le renouvelle avec plus de vigueur, personne ne vient.

C'est trop fort, m'écriai-je, en me levant pour entrer dans l'intérieur de l'hôtel. A ce moment j'aperçois Kaleb, le domestique à tout faire, se tenant immobile au milieu de l'embrasure de la porte, comme un portrait dans son cadre.

— Que fais-tu là, lui dis-je, planté comme un hibou dans l'ouverture d'une lucarne. Allons, leste ! presse-toi un peu, va nous chercher une limonade, au lieu de nous regarder d'un air bête.

Kaleb resta impassible, les yeux braqués sur nous.

— Es-tu paralysé? lui dis-je.

Pas de réponse.

— Je vais appeler ton maître, continuai-je.

— Mon maitre n'est pas ici, me répondit-il.

— Alors sers ; apporte-nous tout de suite une limonade ; nous avons très soif.

Kaleb, toujours droit, immobile, sérieux comme la statue de la méditation, nous regardait sans répondre.

— As-tu compris? m'écriai-je, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur mes intentions, je te demande une limonade.

— Mafish limonade ! mafish limonade ! me répondit-il, d'un air arrogant, sans changer d'attitude.

— Que me fiches-tu-là, lui dis-je, il n'y a pas de limonade ! C'est ce que nous allons voir.

A ces mots suivis d'un ou deux pas, mon gaillard fit volte-face et s'enfuit vivement, en me criant : mafish limonade ! mafish limonade !

— Sortons d'ici, me dit mon commensal, en se levant, cet homme est fou ; je préfère ne pas boire.

— Vous avez raison, sortons, car je me sens trop disposé à lui casser mon parasol sur les épaules, pour le guérir de sa folie. Venez en face chez l'ami Christophe : sa cave est bien garnie, vous pourrez étancher votre soif avant de retourner à bord.

Christophe, homme paisible, serviable, prévenant, ayant à tout moment le mot pour rire et la gorge toujours sèche, était alors un des gros débitants d'Obock ; souvent moitié riant et moitié par reproche, je l'appelais Bois-sans-soif.

— Vous faites erreur, docteur, me répondait-il, depuis mon

arrivée dans ce pays, j'ai toujours soif, au moindre mouvement on sue et la transpiration dessèche la gorge ; c'est une indication, il faut en tenir compte et humecter ses tissus pour les empêcher de se déssécher comme du parchemin.

Cette soif continuelle avait déterminé la vocation de Christophe : il s'était fait débitant de liquide et marchand de comestibles. Puisque dans ce pays, pensa-t-il, j'ai toujours soif, tout le monde doit avoir soif ! je vais faire fortune en vendant des désaltérants.

Il me dit un jour : — Docteur, la soif est une maladie qui est endémique dans ce pays : vous ne connaissez pas cette maladie, vous! moi, je la connais, et c'est pour l'empêcher de s'aggraver, que je me suis fait apothicaire. J'ai contre elle, dans ma pharmacie, tous les antidotes connus ; vous pouvez m'envoyer vos malades, ils seront bien servis.

— Je m'en garderai bien, Christophe, tu leur ferais prendre trop de boissons alcooliques et tu leur ruinerais l'estomac.

— Vous faites erreur, Docteur; les lavages de l'estomac sont aujourd'hui reconnus bons ; tous les médecins les ordonnent.

— Je vois avec plaisir, Christophe, que tu agis en connaissance de causes, et que tu joins la pratique au savoir. Tu es beaucoup plus fort que moi, en pratique surtout, et quoique je te reconnaisse tout le talent d'un praticien hors ligne, ne compte pas sur moi pour augmenter ta clientèle, car je recommande à tout le monde la sobriété du chameau et, comme lui, de prendre à chaque étape une provision de liquide suffisante pour arriver à l'étape suivante.

— Docteur, permettez, je n'y ai jamais manqué; à tous mes voyages, j'avais toujours une gourde bien pleine.

— Tu te trompes, Christophe, ou tu veux me tromper ; jamais ta gourde n'a été pleine qu'au départ.

— Ce que vous dites est exact, Docteur, il faisait si chaud que l'évaporation se faisait très vite en route. Si vous saviez quelle déception j'avais, bien longtemps avant la fin du voyage, de la trouver vide, en la portant à mes lèvres !

— Que tu devais souffrir, mon pauvre Christophe ! Je parierais que Tantale a moins souffert que toi !

— Je ne sais pas ce que Tantale a souffert; mais quand j'avais la gorge sèche et l'envie de boire, je me figurais l'estomac dans l'enfer.

— Tu aurais dû continuer tes voyages ; tu serais devenu célèbre, ton nom serait passé à la postérité, on aurait dit : Christophe le Martyr de la soif, comme on dit Guillaume le Conqué-

rant, Simon le Magicien, Alexandre le Grand, Philippe le Hardi, Louis le Père du peuple.

— J'ai préféré, Docteur, aux fumées de la gloire, le fumet du vin, et je me suis fait boutiquier au lieu de voyageur.

— C'est un tort car, si tu traites tes clients aussi mal que tu te traitais pendant le cours de tes voyages, tu peux fermer boutique.

— Permettez, Docteur, permettez, nous savons tous que vous êtes très fort en médecine et en beaucoup de choses que je ne connais pas.

— Qui te l'a dit?

— Personne, mais ça se voit.

— Eh bien, Christophe, permets-moi de te dire que tu as de bons yeux et un discernement qui me renverse au lieu de me grandir.

— Evidemment on ne sait pas tout. Vous êtes docteur, et malgré tout, si vous le permettez...?

— Je le permets, Christophe.

— Eh bien ! vous feriez un mauvais mastroquet.

— Pourquoi cela?

— Parce que dans tous les métiers, dans celui-là surtout, il faut donner l'exemple pour montrer ce que l'on sait : or, dans notre métier savez-vous qui est le plus savant?

— Non.

— C'est le plus fort buveur ; comme vous ne buvez pas, vous vous trouveriez au dernier rang dans cette science.

— Quel malheur, Christophe, que cet art, cette science pour toi, ne soit pas représentée à l'Académie ! On t'y aurait reçu pour prendre place au premier rang ; il n'y a, en cette partie, personne au monde de plus expérimenté et de plus brave que toi. Je te verrai descendre, dans la tombe, le verre en main.

— Attendez, Docteur, attendez ! ne nous pressons pas ; si je dois, par respect, passer avant vous, j'ai encore, avant que l'on m'enterre, un bon nombre de bouteilles à vider. Tant qu'il y en aura dans ma cave, j'éviterai de donner l'occasion de me faire jeter de la terre sur le corps.

C'est au domicile de ce brave Christophe, que j'avais conduit mon assoiffé. Christophe était absent, son frère nous servit sous la véranda, ayant vue sur la mer, où nous venions de nous installer.

Quand mon buveur de limonade eut absorbé une quantité de liquide, à peu près équivalente à celle que la sueur lui avait enlevée, nous nous rendîmes à bord. A notre arrivée on leva l'ancre et quelques heures après je débarquais à Djibouti.

Aussitôt arrivé je cherche un logement, je vais présenter mes hommages à qui de droit et, ensuite, annoncer mon arrivée à quelques amis et connaissances. Cela fait, je déballe mes ustensiles, organise mon installation et, après deux ou trois jours d'excursions,je revins à Obock passer une semaine ou deux.

Je me rends directement à l'hôtel où j'avais conduit le passager à qui on avait refusé de servir une limonade. N'y voyant plus Kaleb, j'avais complètement oublié ce qui s'était passé.

Le soir, au dîner, aussitôt le potage servi, mon hôtelier ne put attendre plus longtemps sans ouvrir la bouche pour me dire :

— J'ai une histoire bien amusante à vous conter, mon cher Docteur ; vous ne vous en douteriez jamais, non, c'est à ne pas y croire, il faut venir dans ce pays pour en voir de semblable. Je vivrais cent ans, que je ne l'oublierais pas.

— Allez-vous attendre d'être centenaire pour me conter ce que vous avez à me dire.

— Quant à cela, non, mon cher Docteur, c'est trop amusant pour vous faire attendre aussi longtemps.

— Il me semble cependant que vous en prenez le chemin, car depuis un instant vous me faites poser.

— Toujours le même, ce cher Docteur, vif comme une gazelle et prompt à s'enflammer comme la poudre : il voudrait qu'on ait tout dit, avant d'avoir commencé. Je dois d'abord vous avertir que nous avons de la limonade.

— Voilà un avertissement qui manquera son effet, mon hôte ; car, s'il n'y a que moi pour consommer votre eau gazeuse, elle aura le temps de vieillir dans votre cave, et vous ! ... de vous faire des cheveux.

— Je ne dis pas cela pour vous engager. Chacun chez moi est libre de boire ce qu'il veut. Je ne suis pas un homme à pousser à la consommation.

— Vous avez raison; puisque en consommant peu, on paie le même prix.

— Je n'y regarde pas de si près, je laisse chacun libre, et si je vous ai dit que nous avions de la limonade, c'est que vous en avez demandé l'autre jour ; Kaleb me l'a dit, il a même ajouté que vous aviez très soif.

— J'avais moins soif qu'en ce moment ; versez-nous donc à boire, dis-je, en tendant mon verre.

— Je n'étais pas là, je me suis fié à ce que m'a dit Kaleb.

— Il est heureux, votre Kaleb, que je ne lui aie pas épousseté les épaules, avant de conduire chez Christophe un passager qui

désirait se rafraîchir. Vous, mon hôte, ne soyez pas, à l'avenir, aussi imprévoyant ! Est-ce que vous devriez attendre d'avoir épuisé vos approvisionnements pour les renouveler?

— Kaleb est pardonnable, Docteur ; il a cru bien faire, ce pauvre garçon ! et vous auriez eu tort de le maltraiter. Mais il y avait ici de la limonade ! et de quoi, encore, étancher la soif de tous les passagers. N'est-ce pas, Kaleb? ajouta-t-il en dirigeant son regard vers le fond de la salle.

Je me détourne et j'aperçois Kaleb, que je n'avais pas encore vu depuis mon arrivée, debout, un peu noyé dans l'ombre, à trois ou quatre pas derrière moi. J'avais oublié la réception qu'il m'avait faite ; mais je vis à son air qu'il l'avait, lui, encore présente à la mémoire.

— Comment se fait-il, monsieur l'hôtelier, qu'ayant de la limonade, Kaleb ne m'en ait pas servi?

— Voilà, justement, le drôle de l'histoire ! si vous m'aviez donné le temps de vous dire ce qui s'est passé, vous le sauriez déjà.

— Votre reproche, mon hôte, me surprend sans m'étonner.

— Ne croyez pas cela, mon cher Docteur, je ne vous fais aucun reproche ; je ne me le permettrais pas, ce n'est pas votre faute du reste ! mais il se passe, dans la vie, des choses si bizarres, qu'on ne peut s'empêcher d'en rire, en y pensant ! Figurez-vous?

— Je me figure très bien, mon hôte, que vous avez le cœur gai ; mais j'ignore la cause de votre jovialité.

— Vous allez voir, c'est très amusant, je vous l'assure.

— De mon côté, je vous assure, que je n'y trouve encore rien d'amusant ; au contraire !

— Attendez donc, je vais vous faire rire.

— J'attends, vous pouvez même remettre la suite à demain, tant ce début m'intéresse.

— Vous savez bien, quand vous êtes passé ?

— Il me serait bien difficile de ne pas le savoir.

— J'étais à Djibouti.

— C'est ce que Kaleb m'a dit.

— Oui, mais vous ignorez, ce qu'il m'a dit à mon retour.

— Si, au début, vous me l'aviez dit, au lieu de me faire attendre, je le saurais. Je commence à croire, que vous voulez, ce soir, me nourrir de paroles et garder pour demain la part comestible de mon dîner. Ce serait le comble du talent commercial ! en seriez-vous arrivé à ce degré de raffinement, mon hôte? cela ne m'étonnerait pas. Je suis certain, si vous me permettez de vous palper la tête, d'y trouver la bosse du commerce.

— Je n'ai pas de bosse à la tête ; vous n'en trouveriez pas trace d'une seule, je vous le garantis; s'il y en avait je m'en serais bien aperçu en me peignant.

— Si vous n'avez pas de bosse, vous avez, au moins, le talent d'occuper les gens, au lieu de les laisser manger.

— Je n'empèche pas de manger, les plats sont sur la table, on peut se servir.

— C'est assez juste, pour ce qui est des aliments, mais nous allons sortir de table, sans que vous nous ayez régalé de votre histoire, à faire pleurer de rire la statue de Napoléon ayant pour piédestal la colonne Vendôme.

— Vous n'avez rien perdu pour attendre, mon cher Docteur, vous allez rire à votre tour.

— Ce n'est pas de refus ; ça nous changera un peu, car jusqu'à présent je vous ai trouvé sérieux et grave ; c'est du reste, je me plais à le reconnaître, votre état naturel; mais une fois n'est pas coutume, ne nous faites plus attendre, en avant la gaieté ! ces messieurs vous écoutent et moi je tends l'oreille.

— Eh bien, voici ! comme je viens de vous le dire, j'étais à Djibouti, à mon retour Kaleb me dit : « J'ai vu le docteur pendant ton absence ; il est venu s'asseoir à une table sous la véranda : apporte-moi une limonade m'a-t-il dit? Il avait très soif, je t'assure. Je l'ai bien regardé, j'ai vu que c'était lui, je lui ai répondu : mafish limonade, il n'était pas content, il est parti, il ne reviendra plus. Si tu avais vu comme il était contrarié »!

— Que me contes-tu là Kaleb, lui dis-je, es-tu devenu fou.

— Sois tranquille, me dit-il, je l'ai bien vu : c'était bien le docteur.

— Quel docteur ?

— Tu sais bien ce méchant docteur qui a écrit ce livre qui t'a mis en colère, en le lisant.

— C'est impossible, ai-je dit, tu t'es trompé, mon pauvre Kaleb, si le docteur était venu ici, je l'aurais su à Djibouti ; il est même très probable, qu'il ne reviendra jamais : il est en France, qu'il y reste.

— Je te dis que je l'ai vu, me soutint Kaleb, il était assis à cette table ; il m'a demandé si tu étais là ; tu vois bien qu'il te connaissait.

Comme, en quittant Djibouti, on m'avait dit qu'on vous y attendait, j'ai tout de suite pensé à vous.

— Et tout à coup, subito, presto, vous vous êtes dit mon hôte : C'est lui, ça ne peut être que lui.

— Non, Docteur, j'ai dit à Kaleb : tu t'es trompé, celui que

tu as vu n'est pas le chercheur de bêtes ; tu aurais dû le recevoir : car vous savez, Docteur, notre porte vous sera toujours ouverte ! quant à votre ami le chercheur de bêtes, il fera bien de ne plus remettre les pieds ici ! Aussitôt que j'ai eu vu ce qu'il en était j'ai dit à Kabeb :

« Kaleb, fais attention une autre fois a ne pas te tromper ; je n'ai pas de la marchandise en magasin pour la laisser perdre, ne renvoie plus ceux qui viendront quand je ne suis pas là ».

Voyez-vous, Docteur, ce qui est arrivé est encore de la faute de ce maudit chercheur de bêtes ; c'est malheureux d'avoir reçu cet homme chez moi. Personne ici ne lui a rien dit, ne lui a fait aucun mal ; nous l'avons reçu de notre mieux, n'est-ce pas Kaleb? n'est-ce pas ma femme qu'on a été à son égard aimable et complaisant? et lui s'est permis de parler de moi, dans son livre, sans mon consentement ; si encore il m'en avait demandé la permission, j'aurais su ce que j'avais à faire ! De quel droit a-t-il écrit mon nom dans son vilain livre sans me prévenir. C'est une indignité ! Est-ce que je m'occupe de ses affaires, moi? qu'il laisse donc les gens tranquilles et qu'il s'occupe de ce qui le regarde. Je ne veux pas qu'on s'occupe de moi ; je ne permets pas qu'on écrive mon nom dans un imprimé.

N'est-ce pas malheureux? avoir de la limonade dans sa cave et voir Kaleb en refuser aux clients à cause de ce maudit chercheur de bêtes !

Le maudit chercheur de bêtes de cet irascible hôtelier est un loyal et galant homme, qui a, peut-être, un défaut : celui d'écrire avec talent, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Quoi qu'il en soit, il avait jeté le trouble dans l'esprit de notre hôtelier, en inscrivant deux ou trois fois son nom dans le récit de son voyage.

Cet honnête marchand de soupes, esprit aussi mal tourné que mes écrits, était froissé de l'honneur qu'on lui faisait, en plaçant son nom sur le chemin de la postérité ; tout le monde à sa place eut payé cher un tel honneur et lui se gendarmait contre cette réclame qui ne lui coûtait rien ; il ne voulait pas qu'on parle de lui, il le disait du moins. Comme ses confrères d'Europe, cet hôtelier, à la vue d'un voyageur, n'avait qu'une pensée : savoir ce qu'on pourrait en tirer ; comme il avait conscience de ses exagérations commerciales, il s'attribuait le sens défavorable des phrases à double sens du livre où il était cité, et prenait, pour un éloge de mauvais aloi, les louanges qu'on lui adressait.

En apprenant que son nom se trouvait dans ce livre, il avait frissonné et une violente tempête lui avait bouleversé le cerveau. Lorsqu'il le vit écrit en toutes lettres sur une page, puis sur une

autre, son foie en fut congestionné et lui distilla un réservoir de bile dont il ouvrait les écluses à toutes les occasions qui se présentaient. Le calme de son hôtel était, en ce moment, troublé par d'orageux nuages, par les imprécations de cet homme, prenant à chaque instant, le ciel, son épouse et ses domestiques à témoins et, d'une voix éclatante comme le tonnerre, jetant l'anathème à l'auteur de ce maudit livre. On était terrifié.

J'ai assisté à l'un de ces orages ; le ciel pris à témoin ne se départit pas de son calme ; sa femme véhémentement l'appuya de son approbation, et son domestique lui doubla, en silence, un surcroît de rancunes. Nous venons de voir le résultat de ce ressentiment : ayant soif, la porte de la cave me fut fermée, si j'avais eu faim, j'aurais trouvé également close celle du garde-manger et, si j'avais désiré une chambre, pour me reposer la nuit, on m'eut envoyé coucher à la belle étoile.

Le domestique avait endossé la rancune du maître, il ne m'aurait accordé aucune circonstance atténuante ; jusqu'à son dernier jour il m'aurait poursuivi de sa haine. Je n'avais cependant d'autre droit à cette réprobation que d'être le compatriote d'un écrivain spirituel : cette communauté de patrie était suffisante pour me faire supporter la conséquence d'inoffensives et amusantes plaisanteries.

Dans cet épisode alléchant ou fade, cela dépend des goûts ! on ne verra probablement qu'une plate jovialité. Cependant, de nombreux explorateurs, sans en connaître le motif, ont payé de leur vie les paroles imprudentes, les actes irréfléchis ou les écrits fantaisistes de leurs prédécesseurs.

On différencie bien rarement, à première vue, les êtres et les objets ayant entre eux de nombreux points de ressemblance. A nos yeux tous les noirs vus la première fois, se ressemblent, on prend les uns pour les autres, ceux qui ont à peu près la même taille et le même âge. Nous produisons à l'œil d'un noir le même effet, il ne distingue pas, à simple vue, un blanc d'un autre, à moins que son attention ne soit appelée par quelques signes particuliers.

Kaleb, le domestique de notre hôte n'était, ni noir ni blanc, mais comme eux, il était mauvais physionomiste et un anthropologiste absolument aveugle. Aussi du premier coup d'œil il m'avait confondu avec un homme d'au moins trente ans plus jeune que moi, il aurait fait la même confusion avec tous les blancs à prestance doctorale, il aurait même suffi qu'on lui dise de quelqu'un, c'est un docteur, pour qu'il le gratifie de sa haine.

En France on n'aurait rien à craindre sous ce rapport : les serviteurs n'embrassent pas les querelles de leurs maîtres, ils se

gaudissent plutôt de leurs mésaventures et restent indifférents à leurs plaisirs mais, quand ils les voient tourmentés, chagrinés, leur figure rayonne, une secrète joie leur fait palpiter le cœur. L'autorité du maître leur déplaît et ils lui obéissent comme des gens froissés. Leur bonheur est de recevoir leur gage et de donner le moins possible en échange ; et ces gens-là trouveraient très mauvais que leur marchand d'habits accepte leur argent sans leur livrer de vêtement ! L'orgueil les mine, l'envie les ronge ; à la vue d'un bourgeois satisfait de son sort, une bileuse tristesse leur assombrit le visage. Lorsque cette pensée « les riches sont heureux » leur bourdonne dans le cervelle, c'est fini, leur existence devient un supplice.

Pauvres victimes d'une éducation et de principes sociaux délétères et vicieux, vous êtes cent fois plus malheureux et plus esclaves que ceux dont nous déplorons l'esclavage !

Vous souffrez bien plus de vos chaînes que les esclaves dont nous plaignons le sort et dont on prêche l'émancipation ; sous l'intéressé prétexte de vous rendre heureux, on vous verse à grands flots tous les tourments de la vie. Votre esclavage, si souvent bien léger, vous apparaît comme un pesant fardeau ; on vous apprend à travailler et personne ne vous indique le moyen de vivre heureux et tranquille, personne ne vous dit de limiter vos désirs à vos ressources et de ne pas ambitionner ce qu'on ne peut obtenir. Quel que soit son mérite, son intelligence, son savoir, sa force, l'homme ne peut arriver à être plus énergique, plus intelligent, plus savant ou plus fort qu'il n'est. Entreprendre une lutte inégale est insensé, surtout quand on peut espérer par la patience, l'activité, l'équité, la persévérance, devenir intellectuellement ou physiquement aussi fort que son adversaire. On voudrait tout de suite renverser tous les obstacles ! On ne réfléchit pas, on ne raisonne pas, aussi voit-on les dents des liliputiens mordre les bottes des géants, les sans-fortune singer les millionnaires, les avortons intellectuels se poser en matadors des sciences, des lettres et des arts ; on veut absolument être ce qu'on n'est pas. Cette ambition est louable, mais elle n'est pas suffisante : lorsqu'on cherche à obtenir par le travail et la persévérance tout ce que l'on ambitionne, on n'y parvient pas toujours, mais on arrive infailliblement à augmenter son bien-être et à se procurer des jouissances. Cherchez à devenir plus vigoureux, montrez-vous dignes d'encouragements, mais attendez d'avoir acquis de puissants muscles avant de vous mesurer à des hercules, ou d'avoir l'esprit bien stylé avant d'attaquer les maîtres du travail intellectuel, et de vous ramasser vingt mille livres de rente avant de vous payer *un* auto.

N'a-t-on pas très souvent sous les yeux, les exemples instructifs de serviteurs, ayant compris leur rôle, qui arrivent à gagner leur indépendance et à devenir maîtres ou patrons à leur tour ? combien de gens, partis des bas échelons de l'échelle sociale, sont graduellement montés jusqu'à ceux de la fortune et des honneurs. C'est rare, dira-t-on, ces faveurs du sort ! Pas aussi rare que l'on suppose. On serait évidemment heureux d'en voir augmenter le nombre : c'est pourquoi on peut dire aux maîtres des pouvoirs et aux maîtres qui instruisent : cherchez par tous les moyens possibles à augmenter ce nombre et que ces exceptions deviennent la règle, car ces gens courageux sont dans la société les porte-drapeaux de la sagesse, de l'honneur, du progrès et de la prospérité ; ce n'est pas en distribuant des récompenses à ceux qui se conduisent honnêtement et vaillamment, c'est par l'exemple, l'éducation et une instruction raisonnée et solide qu'on peut obtenir un pareil résultat. Malheureusement, de nos jours, rien n'est solide, tout est factice, incohérent et l'on court aux honneurs avant de les avoir mérités et à la fortune avant de l'avoir gagnée.

Le bonheur est le rêve des hommes, des femmes et des auvergnats : tous le visent et, par tous les moyens, cherchent à l'atteindre, mais ils y mettent tant de précipitation, tant de maladresse, qu'ils n'atteignent presque jamais le but de leurs plus chers désirs. Cependant rien n'est plus facile que de se créer une existence heureuse : il suffit de limiter ses désirs à sa position sociale et à ses ressources pécuniaires. Si le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit, le bonheur appartient à celui qui ne vise pas au delà de ce qu'il ne peut atteindre. Interrogez les insatiables de jouissance, si nombreux de nos jours et ils vous apprendront que leurs jouissances éphémères ne les rendent pas heureux. Ils ont voulu se soustraire à l'esclavage du devoir, ils sont tombés dans l'esclavage de l'ambition, de l'orgueil et autres passions dont la chaîne torturante est si cramponnante, que leur vie n'est qu'un continuel déballage de tourments, de déceptions, de casse-tête, puis arrivés au terme de leur existence la société les accompagne de ce panégyrique : c'était un membre inutile, un personnel, fermez sa fosse et n'en parlons plus.

Sous l'influence d'une éducation sans principe, d'une instruction artificielle et superficielle, les serviteurs, en France, voient dans leur maître un ennemi, un homme à étrangler plutôt qu'à défendre. Ici, au bout de la mer Rouge, dans cette contrée de sauvages, les domestiques se laissent guider par leur instinct naturel, les exemples de la famille et le bon sens de leurs concitoyens. Ils savent ce qu'ils doivent à leur père et lui obéis-

sent docilement et, finalement sans se faire prier, lorsqu'ils passent du joug paternel à celui d'un maître, ils considèrent ce dernier comme un second père : ils embrassent ses querelles, prennent part à sa joie et à ses ennuis ; la déloyauté, la trahison ne leur vient pas à la pensée. Aussitôt qu'un domestique a franchi, après convention, le seuil d'une maison, il se considère comme un des membres de la famille et, sans penser faire mal ou porter préjudice, il puise d'une main compatissante dans les caisses aux provisions pour apaiser la faim d'un membre de sa famille, d'un ami ou d'un compatriote ; il trouve naturel de prendre où tout abonde pour donner où tout manque. Les boîtes à sucre, les sacs de café sont surtout exposés à ses fréquentes visites ; assez souvent même il oublie la défense du Prophète et plonge la main dans la caisse aux liqueurs.

Mon savant ami, M. Coutière, ayant été chargé, à une époque déjà lointaine, d'une mission scientifique à Djibouti, j'eus, cette année-là, le grand plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage et d'excursions.

Sauf les jours où la marée nous obligeait à braver les rayons du soleil, nous nous rendions après le déjeuner dans notre véranda ; lui s'asseyait à sa place habituelle, tout près d'une table chargée des instruments indispensables aux études et aux recherches scientifiques. Il était à ce poste, paisiblement assis, l'œil fixé sur une large cuvette renfermant un bataillon d'*Alphées* qu'il faisait manœuvrer avec un grand sérieux.

De mon côté, le corps étendu sur une chaise longue, je fumais ma pipe avec non moins de gravité et de sérieux ; de temps en temps mon regard se portait sur mon jeune et studieux ami que je laissais ce jour-là à sa paisible occupation : c'était assez rare, mais je n'avais rien d'ennuyeux à lui conter et rien de désagréable à lui dire. C'était, en un mot, un moment de calme et d'harmonie entre la paresseuse vieillesse et la jeunesse studieuse. Le silence régnait, la pensée s'absorbait, quand tout à coup, au milieu de ce calme, le corps penché de notre jeune observateur se dressa brusquement, en bousculant la table sur laquelle instruments de toutes sortes, bocaux de toutes dimensions manifestèrent, par un brusque cliquetis d'objets qui s'entre choquent, le désagrément d'être précipités les uns sur les autres.

Quoique les ans m'eussent déjà depuis longtemps rendu bien moins sensible aux surprises et aux émotions, ma pipe me sortit brusquement de la bouche et se dirigea vers le sol où elle se serait infailliblement brisée, si ma main ne l'eût attrapée au vol.

D'où provenait cet émoi? D'un cri suppliant et émouvant,



Pl. [illegible]. — Au premier la partie treillissée de notre veranda, donnant sur la place, En bas la famille H. Imoucha se preparant à une partie de campagne,

lancé de la place dans notre direction et dans lequel on distinguait ces paroles : « Docteur ! docteur ! accourez vite, je vous en supplie, mon domestique se meurt ».

C'était le marquis de L… qui nous criait, en courant, cette énergique supplique.

— Demandez-lui de quoi il se meurt, dis-je à M. Coutière qui s'était précipité à la fenêtre.

— Je ne sais pas, lui répondit-on, il est tombé par terre, sans connaissance et tout son corps est agité de secousses nerveuses. Je crains de le trouver mort à mon retour; venez vite, je vous en supplie.

— Retournez près du malade, criai-je. Le temps de descendre, et nous marchons de suite sur vos pas.

— D'où provient ce mal subit et qu'en pensez-vous? me dit M. Coutière, pendant que nous nous préparions à descendre.

— Ce que je pense ! Je pense qu'il a trop bu et qu'il vient de tomber ivre-mort.

— Oh ! pour cela ! s'écrie mon jeune ami d'un air triomphant et comme un homme heureux de me trouver en défaut, vous devez faire erreur : cela n'est pas possible puisque la religion leur défend

de goûter aux spiritueux ! et vous savez avec quelle foi fanatique ils observent les prescriptions du Prophète.

Il allait continuer, quand il fut interrompu par ces mots partis de la place : « Ne vous dérangez pas. Cet animal avait trop bu de mon vin ; il vient de le rendre et se trouve soulagé. Pardonnez, messieurs, d'être venu vous déranger pour cet ivrogne, et agréez mes excuses. » Et de la main, il nous salua avant de se retirer.

— Eh bien ! ami Coutière, que dites-vous de cela?

— Je dis que vous avez fait un diagnostic à distance et que le jus de la treille a encore plus d'attraits que je ne le supposais.



Pl. 31. — Le nacouda préparant sa barque pour conduire M. Coutière en pleine mer pour exécuter des dragages.

Ce fut son dernier mot, car il était déjà assis et observait avec attention ses *Alphées*, qu'il excitait avec un stylet pour leur faire produire un bruit comparable à celui d'un chien de fusil qui s'abat sur une capsule.

Pendant ce temps, je m'abandonnais à la rêverie et me faisais ces réflexions : Dans l'espèce humaine, l'esprit et les passions présentent moins de variété que la coloration de la peau ; dans ce pays où la chaleur accable, les serviteurs n'abusent pas du tra-

vail, usent du repos sans parcimonie et font danser l'anse du panier sans l'ombre d'un scrupule, ce qui me porte à croire que cet acte antisocial est instinctif. Il n'est pas nécessaire d'avoir goûté aux fruits de l'instruction pour savoir additionner ou retrancher suivant les circonstances : nos cuisiniers et nos cuisinières qui savent admirablement, grâce à *l'obligatoire*, les quatre règles de l'arithmétique et lire avec passion, pendant que le rôti brûle ou que le feu s'éteint sous la marmite, les faits divers ou le roman de la gazette, sont, en les comparant aux serviteurs illettrés de ces contrées sauvages, des étudiants de première année. Ce n'est pas dans les livres que les hommes, ici, tirent leur science ; c'est dans leurs sentiments, dans leurs besoins et dans le spectacle de la nature. Ces primitifs de la civilisation se considèrent, dans la maison qui les engage ou les reçoit, comme des fils adoptifs ; et, à ce titre, les provisions qu'ils emportent et les coups mérités qu'ils reçoivent leur paraissent très naturels. Ils se conduisent comme des enfants, et leur attachement à ceux qui les emploient est celui d'un homme sûr et dévoué ; il y a assurément des exceptions ; chez les serviteurs français, il y a aussi des exceptions, car il en est de très dévoués sur lesquels on peut compter.

Presque personne, excepté les grands chefs, n'est en Apharras, assez fortuné pour alimenter le moins exigeant, le moins affamé des serviteurs ; l'homme le plus robuste, la femme la plus alerte ne trouverait pas à se placer à raison d'un repas par jour ; les serviteurs des chefs n'ont du reste, en général, aucun autre appointement que la nourriture, l'habillement et le logement.

Chez ces pasteurs le principe social dominant est la vie de famille : tous les membres de la famille travaillent sous l'autorité du père ou du chef qui le remplace ; ils sont tous esclaves de l'autorité paternelle, autorité si absolue qu'elle donne au chef de famille droit de vie et de mort sur les enfants et qu'elle l'oblige au devoir de les châtier. Les pères sont responsables des antipatriotes et des mauvais sujets qu'ils livrent à leur tribu lorsqu'ils deviennent en âge de prendre rang parmi les citoyens et les combattants de la patrie.

Les garçons en âge de se marier peuvent travailler pour eux-mêmes, afin de se constituer une dot, ce qui économise aux pères une partie ou la totalité de cette onéreuse dépense. Sa dot constituée, l'agrément de son père obtenu, le fils choisit une épouse, non parmi les plus riches, mais parmi les plus robustes et les plus aptes au travail, car l'épouse n'apporte aucune autre dot à son époux que sa force corporelle, son agilité et son dévouement.

L'homme dans ce pays, guère meilleur et presque aussi

despote qu'un civilisé, profite de la dot corporelle de son épouse ; il la fait travailler pour nourrir le ménage ; et lui va palabrer ou se promener. Le rôle de l'épouse est nettement déterminé et naturellement accepté. Le jour où ils s'unissent, l'homme devient le défenseur de la patrie, de sa tribu, de sa commune, de sa famille et attend patiemment, la lance à la main, le bouclier au bras et le poignard à la ceinture, que l'occasion se présente pour sortir de son oisiveté et remplir, en face de l'ennemi, son devoir de soldat et de citoyen avec le dévouement, l'ardeur et ce patriotisme qu'on ne trouve chez les civilisés que dans l'homme qui aime sa patrie et sa famille. Celui-là, en tous pays, se couvre de gloire et d'admiration, soulève l'enthousiasme, s'entoure d'une auréole d'estime et de respect, et gagne l'immortel et glorieux titre de héros. De son côté, la femme travaille avec non moins d'ardeur et de dévouement pour subvenir aux besoins journaliers de son mari, de ses enfants et, à l'occasion aux besoins des nécessiteux et des impotents.

Sans aller à l'école, sans chercher ses inspirations dans les discours des réunions publiques, chacun, dans ce pays, sait ce qu'il a à faire et à quoi il s'expose en ne remplissant pas ses devoirs sociaux et personnels. Tous se soumettent à leur tâche sans la trouver insupportable : la femme s'attache au travail, l'homme s'abandonne à la paresse et tous les deux sont contents de leur sort.

Obliger les femmes aux plus pénibles corvées est, pour nos mœurs et coutumes, le renversement des idées ; ce manque de courtoisie, de noblesse et d'égards pour l'être le plus faible et le plus beau fera trouver honteuse la législation apharrase. Parfait : je trouve juste et je partage cette appréciation. Mais avant d'assommer de notre mépris ces malheureux pasteurs, il ne faudrait pas trouver dans sa patrie des hommes qui font travailler leurs femmes jour et nuit pour aller s'absinther avec le produit de leur fatigue et de leur sueur, ou qui les battent le soir, quand elles trouvent répugnant ce qu'ils exigent d'elles. Il en est même qui les obligent à se prostituer et qui, profitant de l'argent qu'elles se procurent ainsi, mènent dans l'oisiveté une crapuleuse existence. La législation civilisatrice n'approuve assurément pas de semblables écarts ; elle les voit même avec dégout, répugnance, et souvent se contente, sans rougir, de détourner la tête : elle a même un salut aimable pour le ganté et pommadé qui entretient luxueusement une horizontale avec la dot de sa légitime épouse ; on y est habitué, on trouve cela naturel, on considère même comme un parfum, un raffinement de civilisation, le luxe d'une maîtresse ! Ces répugnants travers, produits d'une éducation

civilisatrice, ne dénotent pas une grande supériorité sur les produits d'éducation des peuples arriérés.

Pour nous maintenir au premier rang des nations civilisées, nous avons heureusement dans nos villes et nos bourgades des mariages assortis, des mariages équitables dont l'union fortifie, procure le bien-être, impose le respect et attire l'estime: Le mari et l'épouse apportent chaque jour leur quote-part de travail à la vie commune ; levez-vous et saluez, habitants des deux hémisphères ! Rien n'égale cette union intime de deux êtres où tout est partagé, travail, fatigue, souci, chagrin, douleur, repos, plaisir, bonheur, espoir, joie et jouissance ; leurs fortunes se confondent, leurs corps s'unissent, leurs pensées passent de l'un à l'autre dans un courant d'estime et de respect, et leur cœur rebondit de bonheur dans une idéale fusion.

Cherchez, législateurs, quelque chose de plus divin, de plus sublime pour favoriser la reproduction de l'espèce et doter la patrie de robustes et dévoués serviteurs ! et après vos recherches, vous ne trouverez probablement dans l'union libre qu'un verrat qui se vautre avec des truies. On s'étonne, on s'effraie même de la dépopulation de la France ! elle est très naturelle ; notre éducation, notre mentalité et les utopies qu'on répand dans les masses lui en ouvrent les portes à deux battants.

L'amour, dit-on, est aveugle ; on a raison puisqu'il enchaîne souvent deux êtres sans que l'entente et la concorde y prennent part. Très souvent c'est par les injures et les coups qu'ils procurent à leur amour de nouvelles forces. Quand on s'aime la réconciliation est si douce, qu'une bastonnade, et les meurtrissures du corps conduisent, je crois, moins souvent au divorce que les blessures de l'esprit.

Si l'amour bouffi de luxure est désordonné et bestial, l'amour sentimental est sublime: le désir de plaire tient ce terrible enfant par une oreille et la retenue, le respect lui tient l'autre ; cet idéal marmot, aussi vacillant qu'une feuille au souffle des zéphyrs, devient alors charmant et titille la chair, l'esprit et le cœur de ses plus voluptueuses flèches.

C'est aux unions solides, bien assorties et durables, qu'une nation doit ses plus sérieux, ses plus honnêtes, ses plus dévoués et vigoureux sujets. Leur cœur est à la famille, leur dévouement à la patrie et leur esprit à la prospérité sociale; ils sont, en temps de guerre, au premier rang pour mourir en héros et, en temps de paix, des âmes charitables. Sous le souffle bestial du dévergondage, ces unions solides tendent à disparaître ; ce n'est plus l'esprit et le cœur qui font mouvoir le corps de bien nombreux Européens, c'est

l'instinct animal : ils semblent vouloir effacer la distance qui sépare l'homme des autres êtres. L'égoïsme, la soif de l'or et des jouissances étouffent les nobles sentiments de l'idéal, de l'amour et des unions sérieuses et durables : on n'aime plus, on se vautre.

Dans un siècle ou deux on saura où cela aura fatalement conduit. L'esprit juif et franc-maçon, préside actuellement à l'éducation des Européens. Le souffle éducateur tourbillonne en France, en murmurant que par tous les moyens on doit rechercher la fortune et laisser courir dans l'air la notion de patrie, et jouir du présent sans se préoccuper de l'avenir, et se tromper les uns les autres autant qu'on le pourra. Et comme les Juifs, peuple errant, qui n'ont plus de territoire, nos descendants iront mendier l'hospitalité chez les peuples souverains.

Les Apharras, trop pauvres, trop fidèles à leurs vieilles coutumes et trop animés de patriotisme, n'ont pas à redouter une semblable déchéance, et ce sera peut-être, en leur pays, que des Français iront chercher un refuge, comme l'ont fait jadis beaucoup de Maures, chassés d'Espagne.

En Apharras, le patriotisme et l'amour m'ont paru sérieux et inébranlables. Les femmes se plient sans murmurer aux coutumes sociales, elles ne semblent pas souffrir de leur domesticité et de leur esclavage. Entre l'autorité du mari et l'obéissance de la femme la distance est si grande, qu'on peut se demander s'il existe entre eux une sincère et mutuelle affection, un amour sans contrainte. J'en ai l'intime conviction; on aime en Apharras comme dans tous les pays du monde. Par exemple, j'ignore sa durée. Est-on plus constant là qu'ailleurs? Je ne suis pas resté assez longtemps dans ce pays pour répondre à cette question. Tout cependant me fait supposer que l'amour persistant y est beaucoup plus répandu que chez les peuples qui se chauffent, au premier rang, au foyer de la civilisation.



Pl. 32. — Le palais du gouverneur à Djibouti

CHAPITRE XX

Djibouti a son début. — Une marche en plein air
La femme d'un Chef apharras
Jovialités administratives et Considérations philosophiques

La première fois que, parti d'Obock sur un boutre, je débarquai à Djibouti, on ne voyait inscrit sur aucune maison de cette ville naissante : « Ici on loge à pied et à cheval » ; il fallait par conséquent avoir recours à l'obligeante hospitalité d'un habitant ou dresser sa tente en plein air, ou coucher à la belle étoile.

Après six heures de traversée, on me débarque au bout d'une longue jetée : en moins de dix minutes j'en arpente la longueur et je me butte au palais du gouverneur, construit sur le coin du plateau, à la naissance de la jetée : je longe, en saluant et m'inclinant, un des côtés de ce monument gouvernemental, et je débouche dans une plaine dont le passage des habitants n'avait pas encore aplani les rugosités du sol. A plus de cent mètres, je découvre, construite sur le bord de la mer, une maisonnette, habitée

par les fonctionnaires de troisième grandeur et, lui faisant suite, un massif de paillotes. Cette vue me suffit, je tourne à gauche et, en longeant le bord de la mer d'un côté et les vastes locaux des négociants de l'autre, j'arrive à destination.

L'excursionniste, l'explorateur, qui n'a que l'imprévoyance pour boussole, est à peu près certain d'aller à la dérive et de tomber dans l'imprévu ; partir le matin sans s'inquiéter où l'on sera le soir est assez amusant et ne manque pas d'attraits, surtout, lorsque livrant son corps à l'aventure, on espère faire de brillantes découvertes.

Je suis trop terre à terre pour voyager ainsi, je n'ai pas assez d'ambition pour courir, en aveugle, après ces heureux imprévus qui vous conduisent un homme sur le chemin de la postérité : en toutes choses, j'aime à voir clair, à savoir où je vais quand je me mets en route et, avant tout, à m'assurer un gîte au bout de chaque étape, soit un toit, une hutte, une tente ou simplement un arbre sous lequel on se couche, enveloppé de son manteau.

Avec ces précautions, je vais de l'avant sans préoccupations, les yeux fermés pour ainsi dire. C'est ainsi que j'arrivai directement à la porte de la Société Franco-Africaine. Je ne me rappelle pas si elle était ouverte ou fermée, il est probable qu'elle n'était pas fermée, car on avait l'habitude, à cette époque, de laisser sa porte ouverte quand on était chez soi, et de la fermer le soir, quand on ne l'oubliait pas, afin de s'éviter le désagrément d'être réveillé la nuit par la présence d'une hyène ou d'un chacal.

Sans frapper et sans hésitation, j'entre dans une cour ; je n'y vois personne, j'appelle, pas de réponse ; mon regard tombe sur un escalier, droit comme une échelle de meunier qui me tendait ses marches ; je ne me fis pas prier, je mis le pied sur la première et ensuite sur les autres successivement, en les faisant résonner sous mes pas, pour annoncer mon arrivée ; en mettant le pied sur la dernière je vois, en face de moi, un homme d'une cinquantaine d'années, dont je n'avais vu qu'une seule fois le visage pendant l'un de mes séjours à Aden.

— Vous voilà ! me dit-il.

— Oui, me voilà ! répondis-je.

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Très bon !

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Au contraire, j'ai plusieurs caisses que j'ai laissées dans le boutre.

— Le *Nacouda* sait-il que vous êtes ici ?

— Parfaitement !

— Alors ils vous les enverra. Dans le cas contraire, je les ferai prendre ce soir. Votre chambre est prête, venez voir si elle vous plaît : si elle ne vous plaît pas, vous en choisirez une autre. Vous pourrez même, si cela vous est agréable, faire dresser votre lit sous la véranda ; quand il fait chaud, on y dort mieux que dans sa chambre. Comme notre véranda fait le tour du bâtiment, on peut toujours se mettre à l'abri du vent, en s'installant du côté opposé. Ici nous vivons en famille ; chacun de nous s'organise comme il l'entend : vous serez par conséquent libre d'agir suivant vos goûts.

Le mot *Nacouda* employé par mon hôte désigne le capitaine, le chef et souvent le possesseur de l'embarcation qu'il commande ! Il n'a parfois qu'un seul homme sous ses ordres, quelquefois même qu'un enfant de dix à quinze ans. Il aide alors à hisser la voile et à empoigner prestement la barre du gouvernail. Cette manœuvre est faite avec tant de rapidité et de précision que la barque, maintenue d'une main ferme, file au lieu de chavirer.

Ma chambre était, située dans un belvédère, au-dessus du faîte de la maison. J'étais là comme dans un pigeonnier, non pour prendre la volée, les avions n'étaient pas encore inventés ! mais pour y travailler à l'aise, sans aucun dérangement.

En moins d'une heure je m'étais installé dans l'établissement de l'hospitalière Société, où régnaient le calme et la régularité de la vie monastique. Ce monastère n'avait, en fait de moines, qu'un directeur, deux employés, un cuisinier indigène et quelques boys somalis. Mon arrivée augmenta d'un quart le nombre des frères que les repas réunissaient et que dispersaient leurs occupations. S'il nous était arrivé une nouvelle recrue, nous aurions pu former, pour la défense de Djibouti, la sérieuse escouade de quatre hommes et un caporal, tandis que nous n'étions que quatre, deux soldats, un volontaire et un sergent-major. Je ne sais si notre sergent était brave, ne l'ayant pas vu en face l'ennemi, mais c'était un brave homme, bon père de famille, et flûtiste enragé. Sa flûte, compagne de sa joie et de ses distractions, calmait de ses sons les ennuis et les soucis, et surtout, la grande douleur d'être séparé de sa femme et de ses enfants restés à Paris.

Le soir après dîner, l'estomac satisfait, il allait s'étendre dans un vaste fauteuil dont les bras, munis de rallonges, lui maintenaient les pieds à la hauteur du nombril. Aussitôt allongé, il saisissait sa flûte, en portait avec amour l'ouverture à ses lèvres, soufflait, remuait les doigts et lui faisait rendre des sons jusqu'à minuit et quelquefois minuit passé. Il s'absorbait tellement dans l'exercice de sa passion musicale que rien, si ce n'est les tiraillements d'un estomac vide, n'aurait pu l'interrompre.

Je le vois encore, en ce moment, solidement tassé dans son fauteuil, le dos incliné en arrière, la tête légèrement penchée en avant et sa flûte aux lèvres, modulant d'un air inspiré un morceau de sa composition. Comme j'étais souvent étendu de mon long dans un fauteuil voisin, j'ai entendu trois à quatre fois par soirée l'air de sa composition ; pas une seule fois il n'a pu le jouer sans tergiverser et, ce qui est incroyable, sans ébranler ma patience ; je l'écoutais, en somnolant, sans ennui ni souffrance, mais jamais il ne réveilla en moi la pensée d'encourager le maëstro par mon approbation.

J'étais toujours son seul auditeur car, aussitôt le café pris, nos deux jeunes commensaux avaient des passe temps moins fastidieux et plus en rapport avec leur âge ; ce n'était pas en écoutant les sons d'une flûte qu'ils combattaient la mélancolie, c'était en jouant des flûtes ; et je restai seul avec le directeur.

Les repas seulement nous réunissaient ; ce qui nous permettait, en ces moments, d'échanger nos pensées et de nous transmettre nos impressions. Celui qui est loin de sa patrie a beau être jeune, endiablé, turbulent, les réminiscences, les souvenirs, lui montent souvent à la tête comme des bouffées de chaleur qui se manifestaient chez nos deux jeunes gens par de longs soupirs : « fermez vite la soupape, leur criai-je, sans cela, vos secrets et vos regrets vont s'échapper ».

Les facéties me sortaient de la bouche et, intérieurement, j'enviais l'âge et le sort de ces deux soupirants : j'aurais voulu, comme eux, pouvoir encore soupirer.

Si leurs pensées pouvaient s'envoler, traverser l'espace, aller en France ou autre part, leurs corps, captifs à Djibouti, préparaient le départ des caravanes et, à leur retour, s'adonnaient à la réception; ils se livraient enfin à toutes les occupations réclamées par ce genre de transactions commerciales. Leur directeur ne prenait aucune part à leurs travaux et, encore moins, le soir aux équipées de leurs joyeux ébats : son âge, sa dignité professionnelle, la rotondité de son abdomen et sa passion pour la musique le maintenaient à son bureau du matin au soir, avec toute la dignité d'un parfait bureaucrate ; sa conscience, sa caisse, sa tenue de livres, sa correspondance le clouaient au cuir de son siège. Quand, par la porte entr'ouverte, mon regard se glissait dans l'intérieur de son étroit cabinet de travail, il me semblait que tout ce qui s'y trouvait, siège, bureau, caisse, livres, armoire, caissier et lui, ne faisaient qu'un. Je retenais ma respiration afin de ne pas troubler la silencieuse harmonie de cette intime union. Seuls, les tiraillements de l'estomac, marquant l'heure des



Pl. 33. — A Djibouti, les préparatifs d'une caravane
Ce simili donne une juste idée du peu d'empressement qu'on met à charger les chameaux et ce qu'il faut patienter avant de se mettre en route

repas, arrachaient ce brave homme à son bureau ; le plaisir de s'asseoir à table était pour lui bien plus grand encore que celui de s'asseoir en face de son grand livre.

Il me paraissait si calme et si routinier, que je le croyais heureux comme un philosophe qui laisse, sans souci, sonner les heures et couler le temps. J'aurais persisté dans cette illusion si, tous les jours en nous mettant à table, je n'avais vu sa poitrine se gonfler : il soupirait lui aussi, le pauvre homme : il aimait la choucroute, et n'en voyant pas sur la table, le souvenir de ce mets lui arrachait un long soupir ; quelquefois, à la fin du repas, une congestion du foie venait s'ajouter à ses regrets, sa vésicule se remplissait de bile et il en déversait alors le trop plein, en paroles amères et terrifiantes.

Sauf aux repas où ses transports bilieux soulevaient les flots d'une rageuse colère, c'était ainsi que je viens de le dire, le calme plat, la sérénité bureaucratique et, quand il jouait de sa flûte, la tranquille attitude de l'inspiration, rien en lui ne remuait que la tête et les doigts.

Oh, sa flûte! Quel plaisir quand de ses lèvres posées sur l'ouverture, il soufflait dedans, et envoyait les suaves et voluptueux accents de sa mélodie aux flots agités de la baie de Tadjourah,

venant presque à ses pieds se briser contre la roche du rivage ! Il cherchait bien souvent à mettre les sons de son instrument en harmonie avec les bruissements de la mer : quand il y parvenait, il lui semblait être le soliste mystérieux d'un mystérieux orchestre ; alors il n'était plus de ce monde, si ce n'est pour moi, qui écoutais les sons de sa flûte, et le laissais jouir de ses illusions.

Ce fut un soir, à une heure très avancée, un autre orchestre que la mer qu'il choisit pour accompagnateur. La nuit était sombre, l'heure du repos avait sonné et il se préparait à attaquer son dernier morceau quand, tout à coup, nous entendîmes dans la plaine les aboiements sinistres d'une meute de chacals courant à la recherche d'une charogne ou d'un cadavre mal enterré. Mon artiste ajusta les sons de sa flûte aux aboiements continus de ces exécutants invisibles. J'eus encore le plaisir d'assister à cet infernal concert; en disant « le plaisir » je n'exagère pas, car ce qui est nouveau et bizarre m'a toujours procuré une sensation bien plus souvent agréable que pénible.

Après la magistrale chaleur de la journée, les soirées à Djibouti vous paraissent si douces qu'elles invitent au repos et à la rêverie. Que de charmes dans la brise du soir ! que de volupté dans la somnolence ! que d'idéal dans la pensée ! et que de peine on éprouve quand il faut sortir de sa délicieuse torpeur.

Dans cet état de paisible engourdissement, le corps se repose, la pensée rêve, et l'un ou l'autre accepte tout ce qui vient l'agiter sans brusquerie. J'ai entendu jouer le même air toute une soirée sans énervement : les sons de cette flûte qu'on jouait à mon côté, allant se perdre au loin, emportés par la brise, et le murmure des flots qui arrivait de près, me berçaient doucement sans attenter à mes rêves. Les bruits guerriers des tambours et des trompettes m'auraient produit, en ces moments, l'effet de coups de canon. Les sons violents, d'une musique wagnérienne ne peuvent s'harmoniser avec l'absolu silence des plaines désertes. Tout ce qui bruit fortement, tout ce qui s'agite violemment est en désaccord avec la tranquillité du milieu et l'affaissement de notre organisme. L'impression qu'on reçoit est désagréable et fait parfois souffrir. Les bruits du reste s'atténuent dans cet air surchauffé.

Pour n'être pas troublé, irrité, incommodé même, par les bruyants éclats des instruments, les violents effets d'un morceau de musique, les vigoureux efforts d'un travail continu, il faut à l'homme de l'agitation dans l'air, du variable dans la température, de l'exubérance dans la végétation et de l'activité chez les animaux, il lui faut en un mot, dans ce milieu, une continuelle et vibrante agitation.

Un homme des pays chauds qui s'agite violemment tombe, après fort peu de temps, dans une attaque de nerfs et se roule par terre : ce qui arrive souvent, ainsi qu'on le verra plus loin, aux danseurs apharras à la fin d'un quadrille qu'ils nomment *La danse du cheval.*

Dans ce pays, la brise du soir infiltre dans toutes les fibres de l'organisme une telle sensation de bien-être, qu'on redoute la surprise et les ébranlements que leur continuité finit par rendre insupportables. Si les bruits des sons trop accentués déplaisent, les légers, les doux, les mélancoliques enivrent agréablement de leur monotone murmure.

Sans un séjour de quelques mois dans ces contrées, aucun Européen ne pourra croire à une si grande perturbation des sens, ni s'imaginer, après avoir subi l'intolérable chaleur du jour, le plaisir qu'on éprouve, en recevant le soir la fraîcheur de la nuit. Le corps à moitié couché dans un vaste fauteuil s'engourdit dans la béatitude et, lorsque les langoureux accents d'une sourde et monotone musique, traversant l'air sans l'agiter, arrivent à se glisser dans les pavillons de l'oreille, on se croit transporté dans le séjour des anges.

Piètrement, l'un de nos érudits en questions chevalines, disait un jour à quelques amis : « Aucune musique n'est supérieure à la musique arabe et n'est plus émouvante ».

— Pas même, dis-je, celle du grand Opéra et de la Société des Concerts.

— C'est peut-être plus savant et encore ! mais c'est beaucoup moins beau et moins impressionnant.

— J'ai entendu votre musique arabe et je ne l'ai trouvée ni belle ni impressionnante.

— Où avez-vous entendu de la musique arabe ?

— A l'Exposition.

— Vous avez entendu de la musique jouée par des arabes de Montmartre ou de Montrouge et vous avez pris cela pour de la musique arabe. Si étant avec moi dans le désert, vous aviez écouté de la musique de ce pays, interprétée par les habitants de la contrée, vous sauriez ce qu'il en est et pourriez en juger avec connaissance de cause.

Je vis qu'il était inutile de continuer la conversation, persuadé que j'étais qu'il mettait plus d'entêtement que de logique dans son appréciation.

Quelques années plus tard, je quittais l'Europe pour me rendre en Afrique prendre des bains de sueur et faire de scientifiques recherches ; après quelque temps de séjour, l'audition

dans le désert des musiques locales fit disparaître de ma mémoire la fâcheuse impression que m'avaient produite les assertions de Piétrement. Aujourd'hui, sans établir la moindre comparaison entre la musique européenne et africaine, je rends justice à Piétrement. J'ai éprouvé, comme lui, beaucoup moins intenses il est vrai, les mêmes sensations.

Pour faire apprécier combien nos sensations peuvent se modifier sous l'influence du milieu, je vais faire le récit d'un petit concert aux allures villageoises qui eut lieu, à la fin d'un dîner, dans un hôtel de Djibouti. Ce n'était plus comme à mon arrivée, on y trouvait alors à se loger : Djibouti possédait déjà deux hôtels de premier ordre, je puis les qualifier ainsi puisque dans l'un se trouvait le prince Henri d'Orléans, explorateur intrépide, et dans l'autre des chargés de missions scientifiques, M. Coutière et moi. Dans ce dernier notre vieille connaissance, le flûtiste qui m'avait six ans avant offert si gracieusement l'hospitalité, venait prendre ses repas.

Un capitaine anglais, venu à Djibouti livrer à notre flutiste un chargement de je ne sais quelle marchandise, fit avec lui de la musique pendant qu'on opérait la livraison. Apres une succession de duos et de solos, le flûtiste enthousiasmé invita le commandant à dîner.

Nous nous trouvions alignés sur les deux longs côtés d'une table de peu de largeur, j'avais en face de moi le directeur flûtiste de la Société Franco-Africaine et son invité le commandant du navire anglais.

Nous attaquons tous avec entrain et un parfait ensemble notre modeste et peu succulent dîner, qu'on arrosa de gaité et de beaucoup de liquide ; il fait si chaud dans ce pays qu'on profite des occasions pour étancher la soif présente et, comme le chameau, pour prévenir la soif future. Cette précaution ne nous avait cependant pas fait franchir les limites d'une libation normale : Tout le monde était gai et personne n'était gris. Si parmi les convives la plupart se connaissaient à peine, tous étaient heureux de se trouver ensemble ; aussi, se plaisait-on à prolonger le repas au lieu d'en hâter l'expédition.

Quand le café fut versé : « Messieurs, nous dit le directeur flûtiste, en tirant d'une poche un flageolet et d'une autre poche, une flûte, mon ami le commandant est un dillettante, il joue à la perfection de tous les instruments. Je n'ai pas voulu le laisser partir sans avoir le plaisir de vous le faire entendre. N'est-ce pas, commandant, que vous allez nous jouer un morceau ? Je vais vous accompagner ».

L'interpellé, sans répondre, regarda les deux instruments, allongés sur la table en face de lui, prit la flûte, en tira quelques sons, la déposa sur la table, s'empara du flagelot et préluda comme il venait de le faire avec la flûte. De la façon dont ces quelques notes étaient sorties de ces deux instruments, il était évident qu'il en jouait en artiste, pendant que celui qui se proposait de l'accompagner se contentait de souffler dedans plus ou moins fort et de remuer les doigts plus ou moins vite.

Après un instant de reflexions et avoir mis à sec leurs tasses de café, nos deux artistes prirent l'un sa flûte et l'autre le flageolet. Ce fut alors une succession, presque ininterrompue, de duos et de solos qui furent écoutés en silence et chaleureusement applaudis au début. Mais de tout on se lasse : les mets les plus succulents, les objets les plus précieux, les fleurs les plus belles, les mélodies les plus suaves, les plus gracieuses femmes, mêmes, perdent de leurs charmes après un temps plus ou moins long. Rien, autant que la satiété, ne fait une guerre plus mortelle à ce qui est beau, attrayant, admirable, sublime....

Légèrement étourdis par le fumet des liquides et passablement accablés par les accords prolongés de la musique, nous en étions arrivés à l'un de ces moments où, en bonne société, la monotonie remplace les baillements sans aucun avantage ; car on fait bien plus de contorsions pour se retenir que pour y aller carrément ! c'était en un mot, l'indication apparente que la retraite allait sonner, on s'y préparait déjà, quand notre mélomane qui désirait prolonger la soirée, en l'honneur de son invité, me cria tout à coup, comme si une idée subite se révélait à son esprit.

— A votre tour, Docteur, chantez-nous le morceau du *Préaux-Clercs* que vous chantiez jadis sous notre véranda ; nous allons vous accompagner.

— Quel morceau ?

— Vous savez bien le *Souvenir du bel âge.*

— Je sais bien ce que vous voulez dire, mais pour le reste je ne sais même plus si c'est, souvenir du bel âge ou du jeune âge et j'en ai à peu près complètement oublié les paroles.

— Ça ne fait rien, chantez-nous l'air.

Il fallut s'exécuter, car aucune raison pour s'abstenir n'eût été acceptée par mon solliciteur. On fit son possible pour mettre tant bien que mal les deux instruments et la voix au même diapason et, pendant que les convives continuaient mollement leur conversation, nous fîmes, à la sourdine, une courte répétition.

— Ça suffit, docteur, dit le flûtiste. Commencez.

Ce que je fis aussitôt sans frapper les trois coups et récla-

mer silence. J'écorchais la musique, je suppléais aux paroles oubliées ; n'importe j'étais lancé et, vigoureusement soutenu par les deux instruments, rien ne m'eût arrêté.

Les auditeurs, surpris, haletants, écoutaient en silence comme des gens hypnotisés. Jamais chanteur n'a produit plus d'effet, soulevé plus d'enthousiasme et remporté pareil succès.

Après un moment de réflexion, l'Anglais me dit : « Voulez-vous recommencer, je vous en prie » ?

Pour être agréable à ce digne représentant de l'Angleterre je chantai une seconde fois, puis une troisième pour les quelques représentants de la France qui se trouvaient présents.

N'ayant oublié personne, je croyais que personne n'avait plus rien à réclamer. Je me trompais : Le fils d'Albion me dit, en reprenant son flageolet : « Encore une fois, je vous prie ».

L'alliance cordiale n'existait pas encore entre nos deux pays ; mais j'avais été reçu par les Anglais à Aden, Périm et Souakim, avec tant de courtoisie et de prévenance qu'il m'était impossible de refuser ce que l'un d'eux me réclamait ; j'étais même heureux de reconnaître ainsi ce qu'ils avaient été pour moi.

A la fin de cette audition supplémentaire, l'Anglais posa son flageolet sur la table et fit à haute voix cette réflexion : « Je n'ai jamais entendu une aussi belle romance » !

Si cet homme, excellent musicien, avait entendu à Londres ou à Paris ce qu'il appelait à Djibouti une belle romance, il se fût appliqué les deux mains sur les oreilles à la première note et eût crié : chut !

Il n'avait cependant rien perdu de son talent musical, car il joua, ce soir-là, en observant toutes les nuances, avec une exquise justesse et beaucoup de sentiment. Tout en lui était normal et tout avait subi l'influence du milieu : il avait trouvé, à Djibouti, l'occasion de faire de la musique et de se faire comprendre. Il était comme un homme qui est resté longtemps sans trouver à qui parler et qui, après ce long et ennuyeux silence, trouve enfin l'occasion de se délier la langue. On éprouve tant de plaisir dans de pareils moments, que les imperfections et les fautes de langages ne produisent aucune désagréable impression : on parle et on écoute sans distraire sa pensée par une autre occupation.

Sous l'influence de l'énervant climat des pays chauds, l'esprit et le corps perdent de leur énergie et s'assoupissent facilement. Dans cet état de torpeur et de nonchalance, la brusquerie et la violence, quelle qu'en soit la source, produisent sur l'esprit et le corps, une sensation désagréable et répulsive, un doux murmure, un balancement lent, un frottement léger procure au contraire d'agréables sensations.

Quand on retourne dans sa patrie on récupère rapidement son énergie ; l'anémie cérébrale et l'anémie corporelle disparaissent assez vite, très souvent même pendant la traversée ; qui plus est, le corps se débarrasse fréquemment, en changeant de localité, de maladies qui s'éterniseraient, en restant dans le même endroit. Les médecins des colonies anglaises considèrent, comme un remède souverain, le changement de localité. Il faut n'avoir jamais franchi les limites de son patelin pour plaisanter les pèlerinages et être bien.... pour les croire sans influence sur l'état des malades. Que le *charlatanisme* s'en mêle, rien n'est plus naturel. En tout et partout le charlatanisme se faufile. En politique, par exemple, n'est-ce pas quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le plus charlatan qui arrive bon premier.

Passons le récit de ce dîner et cette réflexion au compte profits et pertes et remontons le cours du temps de cinq à six années et nous allons nous retrouver sous la véranda de la Société Franco-Africaine.

Comme je l'ai dit, cette véranda large de six à sept mètres, faisait le tour de l'étage, et servait, tour à tour, de promenoir, de salon, de cabinet de travail, de salle à manger et de chambre à coucher. Le jour de mon arrivée on avait déposé mes caisses dans l'un de ces coins ; cet emplacement me plût, j'en pris possession et y installai mon laboratoire. J'avais sous les yeux, à cinq ou six mètres au-dessous de moi et à deux ou trois mètres en avant une rue longeant notre mur de clôture, et un peu plus loin un ruban de terrain contre lequel la mer venait se briser. Mon regard se promenait ensuite, jusqu'au Gubbet-Karab, sur les flots de la baie de Tadjourah, bordée de chaque côté pour des chaînes de montagnes.

Dans cet endroit j'étais on ne peut mieux, l'air et le jour me venaient d'un côté et, de l'autre, une immense natte, suspendue au plafond, me protégeait du vent et du soleil. J'avais là mes coudées franches et un vaste espace pour étudier, trier, préparer, empaqueter, encaisser et jeter sans façon dans la rue ce que je jugeais inutile pour l'étude et indigne de nos collections.

Ce n'était autour de moi que plantes marines, madrepores, mollusques, crustacés, poissons etc., etc., sans compter les plantes et animaux terrestres de la localité. Malgré ma vigilance et l'empressement que je déployais à les mettre en tubes, bocaux, boîtes et caisses, l'encombrement augmentait chaque jour. Je me dressais, parfois, au milieu de tous ces êtres comme un dieu créateur ; il y avait dans cette pensée beaucoup d'orgueil et une absence complète de modestie, puisque je ne connaissais l'origine d'aucun

d'eux, que j'ignorais de quelle souche ils sortaient et qui les avait créés, qui ou quoi avait présidé à leur apparition; c'était trop fort et ça touchait à la folie, car bien loin d'être leur créateur, je n'étais que l'un de leurs plus terribles destructeurs. Quand je les passais en revue, je ressentais ce qu'éprouve l'avare à la vue de son trésor. Voir sans cesse, encore et toujours s'accumuler mes richesses, m'enivrait de satisfaction sans calmer ma soif d'en accroître le nombre. Jamais l'ennui ne pénétrait dans mon sanctuaire; les heures filaient et les jours passaient rapidement, sans ressentir l'énervement de leur chaleur accablante, de leur lumière éblouissante et de leur attristante monotonie. Je les laissais tranquillement à leur destinée et ne savais jamais quelle heure du jour le soleil marquait, ni quel jour du mois le calendrier indiquait : ma seule pendule était la mer: quand elle marquait marée descendante, c'était l'heure du départ; quand elle marquait marée montante, c'était l'heure du retour. Un autre signe, cependant, m'indiquait deux fois par jour, sur le cadran du temps, l'heure des repas : c'était la nappe que je voyais mettre, lorsque j'étais présent, sur une table placée, sous la véranda, à quelques mètres de mon laboratoire.

Lorsque j'étais trop accablé par la chaleur et ébloui par la lumière, j'allais m'appuyer les coudes sur la balustrade de la véranda, et je profitais de ce moment, pour chercher la solution d'un problème vital ou d'un fait que je venais d'observer? En ces moments, je laissais à leur gré mes yeux se fermer ou s'ouvrir pour regarder dans l'espace ou sur la mer, ou s'arrêter sur la demeure du chef Danakil ou bien plus loin, à ma gauche, sur le palais du gouverneur français qui était à la fois gouverneur de notre colonie d'Obock et protecteur de la côte des Somalis.

A ces deux points de mire que mes regards n'ont jamais accablés de leur admiration, je préférais la mer, roulant ses languissantes vagues sur un fond mamelonné, vaseux, gluant, noirâtre, qu'elle laissait à découvert en se retirant à plus de sept cents mètres. Cette vaste plaine boueuse, gris-noirâtre, couverte de mamelons comme des pustules sur la peau d'un varioleux, était d'un très vilain aspect et si répugnante à regarder que mes yeux préféraient voir au-dessous de moi les passants de la rue, un chameau ou plusieurs, un mulet avec ou sans son cavalier, un passant, une chèvre cherchant, comme un chien, dans un tas d'ordure quelque chose à manger, un troupeau de moutons suivi de son gardien, un employé, l'air digne et sérieux ; enfin, et c'était le plus souvent, il ne passait ni homme ni bêtes : bien des heures s'écoulaient sans que la solitude de cette grande voie de communication ne fut troublée par les pas d'un être vivant.



Pl. 34. — Une Somalis allant à Ambouli chercher de l'eau et un troupeau de chameaux arrivant à Djibouti

Ces futiles distractions ont certainement moins d'attrait et moins de gaieté qu'un bal de l'Opéra ; mais l'homme en général, je ne sais pas les femmes! est saturé d'un si grand contingent de philosophie qu'à défaut de Dominos et de Pierrettes, il se contente de Jeannetons ou de Gottons, et qu'à défaut d'un Bucéphale il enfourche stoïquement un âne ou un mulet.

Ce qui est beau, n'est pas toujours ce qui procure plus d'amusement et, ce qui amuse, ne procure pas toujours de bien grandes distractions.

Il y avait déjà six jours, peut-être sept, Dieu me pardonne mais je ne saurais dire si c'était un dimanche ou un autre jour de la semaine! Quand on est occupé, les jours se succèdent si vite et se ressemblent tant, qu'il est bien difficile de les distinguer et de les compter : il m'est donc impossible de savoir si c'était un jour gras ou un jour maigre; j'ai du reste, en voyage, l'inconsciente habitude de manger ce qu'on me sert et, quelquefois, ce que je puis me procurer. Je ne serai donc nullement surpris, lorsque j'irai dans l'autre monde me présenter au tribunal céleste, de me voir reprocher d'avoir fait gras un vendredi et maigre les six autres jours de la semaine. Voilà où peuvent vous conduire ces touchantes locutions : amour des voyages, amour de la science, amour de je ne sais combien de sortes, qui presque tous vous

font trébucher : on m'a affirmé que l'amour charnel était, de tous, celui qui faisait le plus de victimes! c'est probable, car je sais parfaitement que je me mets un gros péché sur la conscience quand un jour maigre, je laisse tomber dans mon estomac une tranche de gigot ou de rosbif : afin que cette tranche ne révolte ma conscience et ne trouble ma digestion, je dis à ceux qui s'intéressent au salut de mon âme : « Soyez sans inquiétude, séchez vos larmes, mes longs jeûnes rigoureux et forcés ont racheté les fautes de ma désobéissance. Je suis, par conséquent, plein de confiance dans la miséricordieuse justice du Divin Maître, et je ne suis nullement alarmé par les foudres dont me menacent ses disciples. J'ai dans la solidité du ciel une foi robuste, je ne crains pas qu'il tombe et nous écrase tous ».

Le Divin Maître sait tout, voit tout, entend tout, n'est-ce pas? Il n'ignore donc pas que dans la zone maritime des mers Rouge et d'Aden, on ne peut manger de légumes et de fruits qu'en imagination, et que le manque de graines pour nourrir les volailles oblige de se passer d'œufs ; le poisson, il est vrai, n'y est pas rare, mais il faut le pêcher et il expose, assez souvent, à un empoisonnement. Le Grand Maître de la vie universelle, de la science et de la justice, ne peut donc pas punir les habitants de cette contrée de faire gras un vendredi, ni reprocher aux Apharras, qu'il a soumis au régime lacté, de manger de la viande quand l'occasion se présente. Il faudrait n'avoir ni cœur, ni justice, pour reprocher à ces affamés de profiter d'une bonne aubaine et les punir pour avoir mangé de la chèvre, du mouton, du bœuf ou du chameau, un jour maigre. Hélas ! pour ces malheureux, ils sont presque tous maigres les jours.

Chez ces peuples, il n'y a pas de commandement évangélique qui tienne, il leur faut, sous peine de mort par inanition, manger de la viande arrosée d'eau ou de tasse de lait, au lieu d'un bon verre de bordeaux ou d'une coupe de champagne. Ce sont les végétariens qui ne deviendraient pas gras dans cette contrée, à moins de prier les transformistes de transformer leurs dents et leur tube digestif, en dents et estomac de chèvres ou de moutons.

J'aurais pu me dispenser de toutes ces réflexions, mais j'ai pensé qu'il était de mon devoir de rassurer les spiritualistes sur le sort de leur âme et les matérialistes sur l'impossibilité dans laquelle on se trouve souvent, de nourrir la matière comme on l'entend. Dormez tranquilles, mes frères en humanité, nous aurons tous le même sort, aucun de nous n'y échappera ; nous jouirons tous, un jour, d'une parfaite égalité.

C'est très nourrissant la viande, me disait-on souvent. Je

ne conteste pas, mais mon estomac, habitué à une nourriture variée, s'en lasse rapidement et, après quelques jours de cette fortifiante alimentation, votre urine, votre sueur, sent le bélier, le bouc ou le fumet de tout autre animal mangé régulièrement. Cette odeur vous suit partout, l'estomac se soulève; on vendrait pour un plat de lentilles son droit d'aînesse et le salut de son âme; je crois même qu'on ajouterait son épouse par-dessus le marché.

Très chers frères en Jésus-Christ et en végétarisme, vos recommandations ne peuvent s'adapter qu'à des pays fertiles et de produits variés : le choix des aliments est là très facile, on peut manger et boire au gré de ses désirs; buvons jusqu'à plus soif, mangeons jusqu'à l'indigestion et n'étendons pas notre rigorisme jusque dans les stériles contrées où l'on ne peut se procurer à de rares occasions que de la mauve, des concombres et des feuilles de radis.

On ne se figure pas ce qu'on est naïf, sous tous les rapports, lorsqu'on visite une contrée différente de la sienne.

J'étais à Djeddah : le guide qui m'accompagnait dans mes excursions me dit, en traversant la plaine aride pour nous rendre au tombeau d'Eve, la mère du genre humain :

— Mauvaise année ! nous n'aurons pas de mauve, il n'en pousse pas. Et son œil de tous côtés explorait le sable de cette vaste plaine.

Il m'apprit à ce moment que la mauve était un mets délicieux et qu'elle était presque aussi recherchée par les habitants de la localité que les truffes en Europe.

Je vois encore mon homme me parler de la mauve avec tant de chaleur, conviction et enthousiasme, qu'il me semblait lui en voir savourer une cuillerée dans la bouche, et ainsi qu'on l'a vu, je l'avais plaisanté.

Quelques années s'étaient écoulées, lorsque j'appris de mon savant ami le Docteur Innès-Bey, que la *Malva parviflora*, (mauve petite fleur) était cultivée et très répandue en Egypte, et qu'elle entre pour une large part dans l'alimentation des indigènes.

Ce qu'on a de mieux à faire en voyage, c'est de laisser dormir ce que l'on sait, de porter toute son attention sur ce qu'on voit et sur ce qu'on dit, et d'accepter pour nourriture ce qu'on vous sert sans en méditer la saveur et la qualité et, sans s'inquiéter, si en descendant dans votre estomac, votre conscience sera chargée d'un péché véniel ou mortel.

Dans tout livret d'explorateur se trouve inscrit en première ligne : « Méprisez la faim, la soif et la fatigue, supportez gaiement l'abstinence et l'éreintement, et quand l'occasion de manger se présente, ouvrez votre appétit et forcez votre estomac à recevoir

des aliments qu'il refuserait avec dégoût dans votre pays ; ne partez pas avec l'espoir de faire fortune, ni de vous asseoir trois à quatre fois par jour à une table bien servie, cherchez à vous instruire, à rassembler, en toute chose, des documents et à courir après ce qui n'est que peu ou pas connu. Que votre plus cher désir soit de faire quelque utile et précieuse découverte, et laissez, sans les compter, courir les mois et les années ».



Pl. 35. — Deux naturalistes explorateurs, MM. E. Simon et F. Jousseaume photographiés auprès des pyramides par leur savant ami le docteur Innes-Bey.

Les deux intrépides explorateurs, dont je fais reproduire le cliché pris au pied des Pyramides, avaient ce livret dans la tête et rien n'a pu les arrêter.

Avant de partir on a classé toutes ces recommandations dans sa mémoire, et à peine parti on ne rêve plus qu'au retour, on s'intéresse distraitement à ce que l'on voit, on se presse, afin de gagner du temps, de revenir au plus vite dans son village, voir les parents et les amis. Souvent dans ses courses, le voyageur croit, en pensée, s'asseoir au foyer paternel ; dans une vaste cheminée, il lui semble voir flamber le feu et, sur la nappe blanche de la table, son couvert

mis ; il sent ses narines se dilater à l'odeur du rôti qui rissole, il fait claquer sa langue contre son palais pour déguster le vin d'une vieille bouteille, tirée exprès pour lui du coin le plus poudreux de la cave ; il croit voir autour de lui la joie et le bonheur s'épanouir sur tous les visages et cette aberration, aussitôt disparue, augmente ses regrets.

A un autre moment, il songe à l'effet surprenant que va produire son arrivée dans sa maison et dans son village ; comme sur un navire se préparant au combat, branle-bas général ! On s'agite, on court, on se précipite, on l'entoure, on l'embrasse et cent voix à la fois lui demandent des nouvelles de son voyage. A cette vision, il ne peut contenir les larmes qui coulent lentement de ses paupières.

C'est aux jours de solitude, aux jours de déception, aux jours d'un imminent danger que ces visions lui apparaissent et qu'il se dit : j'avais donc perdu la tête, je ne sentais donc plus mon cœur battre lorsque j'ai quitté famille, amis, patrie, pour me lancer dans les aventures de ce voyage. Chez lui tout était gai, souriant et ici tout est morose et triste. Dans sa maison, son départ a laissé un grand vide. Sa mère dit : « Où est-il, maintenant »? et son père ajoute : « Que fait-il »? et tous les deux se regardent sans oser se communiquer la lugubre pensée qui vient de leur traverser l'esprit.

Ces visions, au moment d'un danger qui le menace, lui donnent de l'énergie et du courage ; il veut vivre, il veut revoir, avant de mourir ceux qui l'ont aimé, il veut clore la paupière de ceux qui lui ont donné le jour ou mourir dans leurs bras.

Revoir son clocher, s'éteindre au berceau de sa naissance n'a rien à voir avec nos facultés intellectuelles. C'est une impulsion instinctive aussi impérieuse chez les animaux que chez l'homme : le lièvre poursuivi fait une randonnée et vient se faire tuer à son point de départ ; le chien perdu erre le nez au vent, flaire et cherche par où il est passé pour retrouver la niche où il est né et les caresses de ceux qui l'ont élevé. Cet ami de l'homme qui lit nos pensées, dans nos gestes, qui saisit le sens de nos paroles, qui aime nos caresses et nous est si dévoué, quitte la maison de ses maîtres et s'enfuit lorsqu'il se sent tourmenté par la rage ; il a conscience de son état, il prévoit le danger que sa présence, dans un violent accès, ferait courir à ses bienfaiteurs ; le plus souvent il s'enfuit à la sourdine et quelquefois réclame une dernière caresse avant de partir. Malheur en ce moment si le courage lui manque ou s'il est retenu par sa maîtresse ! Quand l'accès de rage le prend il ne connaît plus personne.

Le chien pense, raisonne, comprend, est accessible à beaucoup d'amitié ; mais parmi les nombreux représentants de cette espèce il y a, comme dans l'espèce humaine, plus d'égoïstes, je ne dirai pas que de dévoués car, sous ce rapport, le chien est le plus dévoué de tous les êtres.

Je vais encore me permettre une réflexion et adresser cette question à mes savants amis les transformistes : Par la forme et la constitution le chien, le loup et le chacal sont si voisins qu'il faut les avoir vus souvent ou s'être occupé assez sérieusement de zoologie pour ne pas les confondre ; par l'instinct et les sentiments ces trois espèces sont si distinctes qu'il serait impossible, en les comparant, de les rapprocher ; il y a, sous ce rapport, des éléments qui les séparent. Maintenant, je désirerais qu'on me donnât l'explication de cette anomalie, qu'on m'indiquât les intermédiaires qui me révéleront la possibilité d'une transition de sentiments instinctifs si différents, et je ne prendrai plus alors le transformisme pour un produit de l'imagination. On peut à satiété se repaître de transformisme, on peut, ce qui est encore plus facile, éluder ces questions, mais on n'y répondra pas. Jusqu'à ce jour du reste, tout ce que l'on voit, tout ce que l'on observe, sans esprit préconçu, tombe sur le dos de cette malheureuse théorie, pour l'écraser.

Les vertébrés, surtout les oiseaux, qu'un changement de saison fait émigrer, viennent reproduire dans le canton où ils sont nés. Alors que les sédentaires se cantonnent autour de leur nid et les mammifères autour de leur gîte, de leur terrier, de leur tanière, l'homme n'est donc pas le seul à avoir l'impulsion de clore ses paupières sur les objets qui lui ont frappé la vue dans sa jeunesse.

Heureux et bien heureux souvent, le mortel qui ne s'est fait l'esclave d'aucune habitude, qui n'a rivé son cœur à aucune passion, qui n'a fixé sa demeure sur aucun point du globe, qui sait partout accommoder son existence. En tous lieux il est chez lui, tous les continents sont sa patrie et l'humanité sa famille : il a vu le jour à Paris et il meurt à Pékin, sans l'amertume d'un regret, sans que le souvenir de son lieu de naissance ne vienne attrister sa dernière heure ; libre, il a vécu seul et tout meurt avec lui. Ce n'est pas d'un homme social, de l'homme qui crie « vive la liberté » quand il est enchaîné par mille liens sociaux, de qui je parle ; c'est de l'homme indépendant, de l'homme qui cherche son bonheur en lui-même.

Bien malheureux au contraire, celui que les besoins de la vie ou les exigences sociales forcent à s'expatrier. Y est-il [illegible] par la soif de l'or, de la fortune? Il souffrira jusqu'à la mort [illegible]

soif insatiable : est-ce l'ambition d'augmenter son bagage intellectuel ou les fumées de la gloire qui le font agir ? Il aura beau courir, il n'atteindra jamais ce qu'il a rêvé. Si le patriotisme ne guide ses pensées et ne lui fait vibrer le cœur, c'est la marche forcée pour qui désire le repos, c'est la chaîne qui retient au poteau de l'esclavage quand on veut jouir de sa liberté.

On ne saurait trop le dire : l'homme n'est pas son maître, il est l'esclave de la famille, l'esclave de la société, l'esclave de sa patrie, l'esclave de son domaine, réduit parfois à un morceau de terre ; l'esclave de ses pensées et de ses passions qui l'entraînent parfois à des actes de dévouements sublimes et, trop souvent hélas ! à d'indignes et criminelles bassesses.

L'impulsion qui conduit à des actes si variés et si différents est-elle instinctive ou provient-elle de l'éducation, du milieu social, du milieu familial ou de l'intelligence et des passions individuelles? Cette impulsion, est-elle aussi forte et aussi variée chez les peuples sans instruction que chez les peuples instruits? Ces questions ne pourront se résoudre qu'après avoir remonté, par une étude approfondie, à la source des passions et en avoir suivi le développement dans le cours des siècles. Ce n'est pas tout, il faudrait encore se demander pourquoi ce qui est approuvé par une nation est sévèrement puni par une autre nation. Une étude sérieuse de ces questions, faite sans idées préconçues par des hommes méthodiques, réfléchis, et non par des rêveurs ou des ignorants prétentieux, serait, quelle que défectueuse qu'elle fût, l'un des plus grands services qu'un homme laborieux puisse rendre à l'humanité.

Chez tous les peuples, la vertu et le vice coulent à plein bord ; les *équilibristes* diraient : qu'elles se font équilibre ! Ils voient de l'équilibre partout, excepté dans leur cerveau qui en manque complètement. Les malheureux ne savent pas que l'équilibre, c'est l'arrêt du mouvement, la mort du progrès. A toutes choses, on veut de l'équilibre, on n'y fait plus attention, on y est habitué ; on s'adapte à son milieu et on s'y fait naturellement ; mais un fait bien surprenant et inimaginable, c'est de voir une nation glorifier des actes qu'une autre réprouve et punit : Attendre quelqu'un, le guetter, le tuer en traître est, pour les Apharras, un acte héroïque, glorieux et, à nos yeux, c'est un crime monstrueux, avilissant. Dans d'autres pays, l'étranger qui accepte pour compagne de lit, la femme ou la fille de son hôte passe pour un homme bien élevé, sachant se conformer aux exigences de l'hospitalité qu'on lui accorde. C'est un honneur pour celui qui reçoit ! et à cet honneur, on donne, en France, les noms de vice, de dévergon-

dage, d'immoralité, etc.; jamais il ne viendrait à l'esprit d'un Français de recevoir quelqu'un avec une si cordiale hospitalité. Autre part les habitants se nourrissent de chair humaine et, en Europe, à la seule pensée d'un pareil régal, l'estomac se soulève; on frémit, on est bouleversé et on voudrait tenir ces cannibales et les anéantir. Autre part encore, les enfants, en pleurant, tuent leur père et leur mère devenus trop vieux ou impotents. C'est dans leurs mœurs et coutumes, ils trouvent cela naturel, et nous?... Nous ne pouvons croire à des actes aussi monstrueux, notre esprit s'y refuse. En Abyssinie lorsqu'on part en voyage on emmène un bœuf ou une génisse et, quand on a faim, on se taille un bifteck dans la chair de cet animal vivant, ce qui permet, tout le long de la route, de s'offrir une tranche de viande fraîche. Tout cela est pour nous horrible et incompréhensible et, pour ceux qui y sont habitués, c'est naturel : leur sensibilité n'en est point émoussée, leur conscience ne leur fait aucun reproche; on n'y voit aucun mal et personne n'y trouve à redire.

Dans le cerveau de l'homme bouillonnent tous les instincts, toutes les passions, toutes les pensées et tous les sentiments, et tout varie suivant le climat, la fertilité du sol, l'éducation, les principes de morale et l'instruction. Et dans chaque pays on s'étonne, on lève les bras vers le ciel, on ne peut pas s'imaginer qu'on puisse avoir ailleurs d'autres coutumes et d'autres pensées que les siennes.

Que de gens cherchent à mettre en harmonie les vœux des nations et un accord parfait dans les actes de la vie! ce sont surtout les instruits, les civilisés dont l'esprit et le cœur sont triturés depuis la naissance qui font de ces rêves et qui les prennent au sérieux. On leur introduit dans le cerveau la même morale et on espère, par ce moyen, former un bloc assez homogène et d'une grande puissance. D'autres au contraire, même parmi les civilisés, laissent chacun se mettre la bride au cou, agir à sa façon et prendre la direction qui lui plaît. Ceux-là ne parviennent qu'à former de nombreux petits blocs sans consistance qui se désagrègent au premier choc. Une société ainsi constituée n'est plus qu'un vaste ensemble de groupes en désaccord qui tirent, à qui mieux mieux et le plus qu'ils peuvent, chacun de son côté.

Quand le désintéressement et l'union n'alimentent plus la vie sociale, la nation s'effrite, ses sujets la rongent, s'engraissent et, comme des sauterelles, on voit surgir, par moment, des nuées de chambardeurs, de dévastateurs qui pillent, passent et disparaissent; les plus rusés se font la part du lion et les autres se laissent stupidement dépouiller.

Chez tous les peuples où m'a conduit le goût des voyages, j'ai vu des hommes, gras de corps, d'esprit, de fortune, ou d'autorité et, à leur suite, l'innombrable foule de pauvres hères, amaigris, chétifs : cet état de choses est si répandu, si général, qu'il doit être, malgré les utopies et les rêveries, socialement naturel ; on le trouve dans tous les Etats depuis le plus petit jusqu'au plus grand, chez les plus ignorants et chez les plus instruits, chez les plus barbares et chez les plus raffinés en civilisation, et personne n'a encore pu remédier à ces inégalités individuelles. L'abolition du paupérisme, oh ! voilà une abolition que je ne verrai jamais ; j'en ai bien vu un petit commencement, mais elle n'a profité qu'à ceux qui en propageaient le développement. En tous pays, on trouve également des hommes qui vivent ainsi aux dépens de ceux qui les écoutent : ces derniers, du reste, avec l'espoir de voir leur sourire la fortune, sont heureux d'héberger et d'engraisser le hâbleur qui leur fait cette promesse. Qu'importe après tout qu'on soit plus ou moins maigre, si tout le monde est heureux, les uns d'espoir dans l'avenir, les autres de jouissances dans le présent. Lors même que tout le monde dans la mesure de sa force corporelle ou intellectuelle et de sa fortune apporterait son appoint à la cause sociale, on n'arriverait pas à déraciner le paupérisme ; il existera toujours des pauvres et des riches, des malheureux et des heureux, des infirmes et des bien portants : coopérer au bien-être de l'ensemble serait évidemment plus digne et plus avantageux que de voir les uns tirer tout à eux et ne rien laisser aux autres.

Au déclin de la vie, mes illusions perdues, je ne vois plus les choses telles que je les ai vues à un âge moins mûr ; en étudiant et en observant attentivement ce qui se passe dans les groupements humains, mes rêves de jeunesse se sont évanouis : Je ne pouvais m'imaginer à tant de bassesse et à tant d'égoïsme ; il m'a fallu voir l'incorruptible réalité se dresser devant moi pour me rendre à l'évidence. Il me semblait qu'avec le progrès, l'humanité et le désintéressement allaient planer sur tous les peuples et, au lieu de cela, j'ai vu, ce qu'on peut voir encore, des peuples désunis et des peuples unis, courbés sous le joug du despotisme, de l'égoïsme, des peuples ignorants faisant la guerre corporellement et des peuples instruits se faisant la guerre corporellement et intellectuellement; et, chose bizarre, c'est parmi ces derniers que se trouvent tant de bons apôtres qui font sonner, à toute volée, les mots cabalistiques de liberté, égalité, fraternité, dignité, justice, humanité ? Il faudrait être bien endurci et avoir franchi le Rubicon des folles amours pour ne pas s'éprendre de cette double trinité républi-

caine. J'ai cru avec enthousiasme aux utopies qu'expriment ces six mots. Je voyais l'honnêteté croître et se répandre et je n'ai vu que le nombre des égoïstes et des gredins augmenter en progression plutôt géométrique qu'arithmétique : qui est sûr, de nos jours, en sortant de chez soi, de n'être pas volé, poignardé ou revolvérisé et, si on en échappe, de ne pas rencontrer son logement pillé.

Je me livrais à ces réflexions, les coudes appuyés sur la balustrade de mon laboratoire installé, ainsi que je l'ai dit, dans l'un des coins de la véranda de la Société Franco-Africaine ; pendant ce temps, mon regard distrait explorait l'espace, la mer et le petit rivage qui m'en séparait et, généralement, rien d'insolite ne venait fixer mon attention et me tirer de mes rêveries.

Un jour, en détournant la tête, j'en fus tiré par des Holothuries, vilaines et répugnantes bêtes, ressemblant à des andouilles, des saucissons, des boudins ou à de gros vers. Lorsqu'elles sont dans la mer, enfouies dans le sable ou cachées dans les herbes, rien ne peut retenir le chercheur naturaliste de leur faire la chasse, et lorsqu'on en a dans un panier, comme des asticots dans la boîte d'un pêcheur, on hésite à les toucher. La vue crée parfois des préjugés vraiment stupides, puisque ces animaux de répugnant aspect sont comestibles et recherchés, comme aliment, par les Chinois.

J'avais rangé côte à côte comme des soldats en rangs celles qui venaient d'attirer mon attention ; elles étaient de belle taille et assez nombreuses, car on m'en avait apporté plein une *zambille*, panier sans anse, souple et léger, employé à différents usages par les habitants de la contrée. Mes pauvres victimes étendues sur le plancher attendaient que je choisisse celles que je jugerais dignes d'être plongées dans un bocal d'alcool et de venir, en France, figurer dans nos collections.

Pendant que je réfléchissais sans penser à elles, ces sales bêtes, sans égard pour un représentant de la science, s'étaient mises à fienter ,tantôt à tour de rôle, tantôt deux ou trois à la fois: maintenant je les regardais, avec une attention soutenue, se soulager les unes lentement, les autres d'un seul coup. Sans leur adresser la moindre observation, je les laisse évacuer librement : quand elles eurent fini, je me penchai pour les examiner de plus près; je vis alors, à l'un des bouts de leur corps cylindrique et noir, un autre cylindre gris-clair, jaunâtre, d'aspect glaireux, attenant au précédent et presque aussi long et aussi gros. L'ensemble de toutes ces bêtes, que j'avais si méthodiquement rangées, ne formait plus maintenant qu'un amas de tripailles. Avec grand plaisir j'aurais fait jeter à la mer tous ces corps dédoublés et fort peu

ragoûtants mais, halte là ! quand on ignore tant de choses et qu'on est enflammé par le désir d'apprendre, on y regarde à plusieurs fois et on réfléchit avant de prendre une décision.

On parle très souvent de l'amour de la science et on parle bien peu du dévouement qu'elle exige ; il est cependant grand, parfois, puisqu'en cette occasion surmontant mon dégoût, j'ai pris en main et attentivement regardé ces bêtes incongrues, en me fouillant l'esprit pour chercher une explication à leur dédoublement ; et aucune lueur acceptable ne venait m'éclairer.

Je voyais parfaitement que chacune de ces bêtes avait expulsé tout ce que contenait son tégument coriace, épais et rigide, de sorte qu'elles s'étaient toutes dédoublées et ressemblaient à deux saucissons, adhérents à un bout, l'un noir et l'autre de teinte claire; le premier, uniquement constitué par la peau, avait conservé sa couleur et sa forme et l'autre entouré d'une mince membrane, par tous les organes intérieurs, dont la masse intestinale, gonflée de gaz et des produits de la digestion, formait la majeure partie.

Si c'est pour m'intriguer que ces irrévérencieuses Holothuries ont évacué tout l'intérieur de leur tégument, elles ont atteint leur but au delà de toute expression. Leur sans-gène et la prodigalité qu'elles avaient mis à me servir étaient trop en dehors de ce qu'on peut imaginer et trop impressionnant. Quelle raison, me disais-je, a pu les déterminer à un acte qui me paraît en dehors de tout raisonnement ? Est-ce pour mettre en déroute l'esprit de celui qui vient troubler le cours normal de leur existence, qu'elles font sortir de leur corps le contenu de leur peau? Si elles ont réussi à m'intriguer, je ne suppose cependant pas que ce soit ce motif qui les ait fait agir.

En les regardant, les examinant, les tournant et retournant j'avais tendu l'arc de mon intellect à en briser la corde, sans arriver à une explication satisfaisante. J'employai alors le moyen qui m'a souvent réussi, je remis à plus tard cette recherche et je retournai m'appuyer les coudes à l'endroit que j'avais quitté depuis plus d'une heure : j'avais changé de place, mais ma pensée était toujours absorbée par cette évacuation dont je n'ai jamais trouvé la cause. Espérons qu'il se trouvera un jour quelqu'un pour soulever le voile mystérieux qui couvre la cause de ce fait et de bien d'autres que l'on constate sans en trouver l'explication.

J'étais là rêveur depuis longtemps déjà, lorsque je fus distrait par l'arrivée d'une smala danakile, qui s'arrêta en face la porte de notre habitation. Cet imprévu changea complètement le cours de mes idées : je portai d'abord mon regard sur un homme, grand de taille, de belle prestance, de geste et de maintien aristocratiques.

Après avoir regardé un instant deux garçonnets dont l'aîné pouvait avoir huit ans, une femme, encore jeune, attira mon attention, non pour lui faire de l'œil, on peut m'en croire! les traits de son visage étaient cependant assez corrects et harmonieux pour tenter le pinceau d'un artiste : son œil noir plein de tendresse maternelle couvait du regard un tout jeune enfant qu'elle pressait sur son sein ; enfin une vieille femme se tenant à peu de distance à l'écart, complétait la famille. Après cet examen, je passai les animaux en revue : ce fut d'abord un chameau, chargé d'ustensiles de ménage et de matériaux, qui se tenait immobile au milieu de la rue et, à quelques mètres, dans le terrain vague qui séparait la rue de la mer,un petit troupeau de moutons et deux ou trois chèvres.

Quand les marins partent en voyage, ils chargent sur leur bateau tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ; quand on s'embarque pour faire une traversée *sur l'océan de sable*, on charge également sur le dos du *vaisseau du désert*, ce qui est d'une absolue nécessité, juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de soif ou de faim et s'éviter ainsi de ne pas laisser ses os blanchir sur le sable de la route.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable
Au branle assoupissant du vaisseau du désert,

a dit Lamartine, le poète de l'harmonie et des métaphores idéales.

Les savants, gens de grande modestie, appellent simplement cameleus, en francais *chameau*, le vaisseau du désert de notre immortel poète. Ce vigoureux et sobre animal est certainement, de tout ceux que l'homme est parvenu à domestiquer, le plus résistant aux longues traversées et aux tempêtes de sable. On peut dire en parodiant nos classiques que le mulet, l'âne et le cheval sont ses suppléants et non pas ses rivaux.

En jetant l'ancre en face de notre domicile, ces nouveaux arrivés m'avaient comblé de joie, et distrait mon esprit de ses études scientifiques. Lorsque quelque chose d'inattendu, de nouveau, de curieux, de bizarre se présente à la vue et fixe notre attention ; presque aussitôt après, il vous naît le désir de transmettre au public ce que vous venez de voir, on est sous ce rapport d'une générosité sans pareille et presque toujours poussée jusqu'à l'exagération.

Peu d'instants après l'arrivée de cette petite caravane, je vis l'homme prendre une rue latérale et se diriger vers le centre de la ville; c'est à ce moment que me vint la pensée de faire partager à autrui ce que je venais de voir : Je criai aussitôt à notre [illegible]

qui se trouvait dans son bureau le nez plongé dans ses livres de compte :

— Il y a quelqu'un en bas, à votre porte, qui doit venir chez vous et qui n'ose pas entrer.

Sa promptitude à se lever de sa chaise à mon appel, me fit croire qu'il attendait un chargement d'or ou d'objets précieux, car j'avais à peine prononcé le dernier mot, que je le vis à mon côté, jetant un regard plutôt inquiet que curieux du côté de la rue.

— Est-ce à vous que ces gens ont affaire, lui dis-je ?

— Non, me répondit-il, c'est à Bouranne Bey.

— Que viennent-ils faire ici ?

— C'est quelque chef qui apporte à Bouranne la redevance de sa tribu.

— Je croyais que Bouranne nous avait cédé tous ses droits, en échange des billets de mille que notre gouvernement lui allonge chaque année avec une louable et rigoureuse exactitude.

— Il empoche notre argent, accepte la suzeraineté de la France et reste quand même l'un des puissants chefs des Danakils.

— Mais alors, notre gouverneur, M. Lagarde, n'est ici que le protecteur et le chef des colons européens et Bouranne, le protecteur et le grand chef des Danakils.

— Oui ! Mais, indépendamment de son autorité sur les Européens qui viennent ici chercher fortune, notre gouverneur est protecteur de la côte des Somalis, et gouverneur de notre colonie d'Obock. Nos deux potentats, Bouranne et M. Lagarde, commandent chacun de leur côté sans se faire la guerre, du moins en apparence ! car, entre nous soit-dit, je ne les crois pas foncièrement amis.

— Votre réflexion me paraît juste, car ce serait la première fois qu'on verrait, chaque jour deux hommes s'attabler, en face de ce qu'on appelle l'assiette au beurre, sans froncer le sourcil et se porter envie, quand l'un des deux tire sa part.

Notre bureaucrate avait eu cette fois une perspicacité bien pardonnable, car c'était en dehors de ses habitudes : deux à trois mois après cette conversation, les faits vinrent confirmer sa supposition : l'un des chefs avait fait coffrer l'autre : Bouranne était sous les verroux.

C'était fatal. Deux autoritaires dans une localité, sont comme de l'électricité de nom contraire, ils se repoussent ; ils ne peuvent donc pas vivre longtemps en bonne intelligence : ils s'observent, se guettent et cherchent mutuellement à s'évincer ; les loups, dit-on, ne se mangent pas entre eux ; les hommes non plus ne se

mangent pas entre eux, mais ce n'est pas l'envie qui leur en manque, c'est l'occasion, et ils ne manquent jamais, quand elle se présente, de satisfaire leur envie.

Bouranne Bey était de la famille des Aboubecker, l'une des plus répandue et des plus puissante parmi les hauts dignitaires et les chefs de cette contrée. Il habitait, en face de nous, un palais construit au bord de la mer sur le coin du plateau ; cette construction ayant la forme d'un dé à jouer, n'avait que deux étages : le rez-de-chaussée et le premier. Comme à l'église de la Madeleine, de petites colonnes entourent le rez-de-chaussée à assez de distance du mur des appartements, ce qui permet de circuler autour et d'user de cette espace, comme d'une véranda. Aux étages supérieurs, les murs reposent sur les colonnes du rez-de-chaussée, les croisées en style romain présentent la particularité bizarre d'être droites en haut et cintrées en bas, tandis que les intervalles des colonnes, auxquels elles correspondent, sont cintrés en haut. Ce palais qui n'a rien de princier est précédé d'une cour, à peu près de même étendue que l'espace occupé par la bâtisse. Une palissade, haute d'un mètre à peine, clôture, des deux côtés opposés à la mer, ce modeste domaine.

Presque en face sur l'autre coin du plateau, à quelques centaines de mètres, se dresse fièrement le castel féodal de notre gouverneur. Il est construit sur une petite langue de terre, s'avançant dans la mer, qu'on a prolongée par une étroite jetée d'environ sept cents mètres, laquelle permet d'atterrir en barque, à marée basse. Il faudrait prolonger cette jetée de plus du double de sa longueur pour que les navires puissent débarquer à quai, marchandises et passagers.

Le jour de mon arrivée, m'étant permis une réflexion sur l'endroit choisi et sa longueur insuffisante : Ce n'est ni pour vous, ni pour nous, ni pour avantager le trafic, me dit-on, qu'elle a été construite, c'est pour permettre au seigneur du hameau, protecteur de la côte des Somalis, de s'embarquer et gagner la pleine mer en cas d'émeute et de pouvoir surveiller les arrivants et les partants.

— Monsieur, répondit un des hauts fonctionnaires qui était présent : Monsieur le gouverneur a mon approbation. La prudence est la mère de la sécurité ; s'il s'embarquait comme vous le dites, nous nous embarquerions tous à ses côtés afin de lui prêter main-forte en cas de besoin.

Je saisis vivement la main de cet homme et la pressant chaleureusement, je lui dis : « Vos paroles sont celles d'un loyal et dévoué serviteur ; elles m'ont frappé au cœur, je vous en félicite

« Je le dirai au gouverneur, me répondit-il, et si, ce qui n'est pas probable! nous nous trouvions dans l'obligation de quitter Djibouti, vous serez averti et viendrez avec nous ».

La place de ce castel est certainement on ne peut mieux choisie pour surveiller les allants et venants sans sortir de chez soi et pour, en cas d'attaque, exécuter une retraite précipitée. Tout a été admirablement prévu et combiné ; rien ne pouvait échapper à la sagacité de notre gouverneur. Je ne comprends donc pas qu'on se soit, assez souvent, permis de dire que l'intelligence ne le fatiguait pas, et qu'il ne prenait jamais de détermination sans en référer à M. son père. Dans un pays où on ne sait jamais ce qui peut arriver, s'assurer une retraite sûre est la prudence et la sagesse même ! ce qui prouve que notre gouverneur était bien plus intelligent qu'on ne le supposait, car il tenait de Monsieur son père, un homme très fort, qui n'avait qu'une faiblesse : celle de montrer son jeu lorsqu'il engageait une partie.

Le haut perché dans l'administration qui venait de nous parler des avantages de la jetée, revint plus tard sur cette question à propos d'une crainte que je lui manifestais :

— Vous n'avez rien à redouter, avec cette jetée, les jours de M. le gouverneur sont assurés ; il peut dormir tranquille.

— Certainement il peut dormir tranquille, car vous et moi et tous ses serviteurs, nous nous ferions hacher pour lui donner le temps de courir au bout de cette jetée et de s'embarquer.

— Oui ! mais je crois qu'il serait préférable de ne pas l'abandonner et de fuir avec lui.

— Votre observation est d'une sagesse qui..... je ne pus en dire davantage ; l'envie de rire allait se manifester ; je me sauvai au risque de passer pour un fou ou un mal élevé.

Le gouverneur d'Obock protecteur de la côte des Somalis et le chef des Danakils pouvaient, de leurs palais, s'observer et se saluer du geste, mais la distance était trop grande pour se communiquer leurs pensées par la parole ; à l'aide d'un porte-voix et de cornets acoustiques dans les oreilles, ils seraient peut-être parvenus à se dire bonjour, mais c'est tout. Du reste, d'après ce que m'avait dit le directeur de la Société Franco-Africaine, ni l'un ni l'autre ne tenait à établir entre eux d'amicales relations ; ils préféraient en rester aux politesses et à la correction administrative.

Laissons nos deux potentats se traiter poliment, se mépriser intérieurement, et revenons à la smala danakile.

J'ai dit que son chef, un très bel homme, à allure dégagée et pleine de distinction, avait quitté son personnel humain et

animal, pour se rendre dans l'intérieur de la ville. Quand il fut parti, les abandonnés s'installèrent par groupe dans le terrain vague, faisant suite à la cour de Bouranne Bey qui n'en était séparée que par un treillage peu élevé et plutôt rustique que luxueux. Le chameau, sans remuer ni son bout de queue ni sa tête, s'était immobilisé sur ses quatre pattes ; à peu de distance, les deux femmes et les enfants groupés ne parlaient ni ne remuaient ; les huit à dix moutons également groupés semblaient attendre un mot d'ordre pour sortir des rangs ; la chèvre, seule, se donnait du mouvement, et cherchait à trouver dans ce terrain inculte quelque chose à manger; elle passait dédaigneusement auprès des rares herbes qu'elle rencontrait et, comme un chiffonnier, elle s'arrêtait aux petits tas d'ordures déposés, en cet endroit, par les habitants du voisinage ; elle les fouillait successivement et ramassait cuir, chiffons, papiers et autres détritus qu'elle rongeait consciencieusement sans se presser.

Après avoir profité un instant de ce spectacle et de sa mise en scène, je me détournai, fis deux ou trois fois avancer successivent mes jambes et me remis au travail, le reste de la soirée se passa ainsi.

Le lendemain, je repris de bonne heure, non, comme on dit souvent, mon collier de misère, mais mon agréable besogne d'études et d'observations, car je puis dire que rien ne m'a procuré autant de satisfaction que les travaux souvent longs et pénibles qui absorbent l'esprit et poussent la pensée vers les recherches de l'inconnu ou à la solution de problèmes scientifiques. Avant de commencer, ma vue se porta dans l'espace, s'abaissa sur la mer et en se rapprochant, s'arrêta sur la bande de terre qui nous en séparait. Je vis alors, non sans surprise, trois petits réduits, adossés au treillage-clôture de la cour de Bouranne. Les trois cases qui avaient à peine un mètre en tout sens, avaient été construites, dans la soirée ou dans la matinée avant mon réveil, avec des montants et des traverses de bois. Toutes les faces de ces charpentes cubiques avaient été recouvertes avec des peaux et des nattes. Le matériel complet de ces trois constructions se trouvait, sans que je m'en doutasse, sur le dos du chameau que j'avais vu la veille. Quand la pensée me vint, que j'aurais pu voir et suivre la construction de ces trois primitifs édifices, elle fit passer dans tout mon être un courant d'amertume. En voyage, quoi qu'on fasse, on laisse toujours des regrets derrière soi !

Dans ces minuscules abris, les enfants pouvaient tenir debout, tandis que les adultes ne pouvaient y pénétrer ni se tenir dans l'intérieur sans se plier en deux.

On a accusé, sans y mettre de l'hostilité et encore moins de la malice, les Danakils de vivre en promiscuité. En regardant ces trois paillotes, j'étais enchanté d'avoir sous les yeux la preuve du contraire : l'une de ces cases était destinée à abriter la grand'-mère, l'autre les époux, et la troisième les enfants.

Devant les cases, les bestiaux groupés par espèce conservaient l'immobilité des jours précédents,on aurait dit qu'en serviteurs corrects et obéissants, ils attendaient l'arrivée d'un visiteur de distinction ou d'un haut personnage, d'une personne enfin dont on est fier de recevoir la visite : les moutons étaient d'un côté, la chèvre de l'autre et au milieu, le chameau, sérieux et majestueux comme un introducteur, semblait attendre l'arrivée du visiteur.

A la vue de ces trois minuscules cases, je me demandais comment six personnes pouvaient entrer dans ces trois mètres cubes, comment surtout le père, la mère et son nourrisson pouvaient se tasser dans l'une sans s'écraser. Je me fais encore cette question, mais j'ai dû oublier mes mathématiques, car je ne suis pas parvenu à lui trouver une solution. Rien n'était cependant plus facile, je n'avais qu'à descendre et à aller voir; ce n'est pas le désir qui m'en a manqué, mais le courage. On aurait pu m'accuser d'un manque de savoir-vivre et peut-être punir mon indiscrétion d'un coup de poignard ou plutôt d'un coup de poing car, avant d'entrer à Djibouti, tous les indigènes déposent leurs armes en arrivant à l'une des entrées et les reprennent en sortant.

En comparant ces trois petites cases pour six personnes au vaste local qui nous abritait quatre,le contraste était si grand qu'il me parut incommensurable, fabuleux, fantastique. Dans l'une de ces cases je n'aurais pas cru, avant de l'avoir vu, à la possibilité d'y loger une seule personne et dans notre local nous aurions pu loger un escadron : nous étions, évidemment, infiniment mieux à notre aise, mais étions-nous plus heureux? hum ! La fortune qu'on recherche avec tant d'ardeur, crée des besoins, multiplie les soucis, sans accroître le bonheur ; qu'il soit riche ou pauvre, l'homme est bien rarement satisfait de son sort.

La présence de ces nomades était pour moi un sujet de curiosité, d'observation et de distraction ; j'interrompais souvent mes travaux pour jeter un coup d'œil de leur côté. Aucun bruit de pas ou de conversation, aucun cri d'animaux ne m'y sollicitait. Depuis leur arrivée, il régnait en ce lieu le même silence qui existait avant.

Je les voyais sortir de leurs cases, aller, venir d'un pas tranquille et lent. On eut dit qu'ils dormaient en marchant. Les animaux, dont le calme persistant ne faisait qu'augmenter ma

surprise, attiraient mon attention bien plus souvent et plus longtemps que leurs maîtres : ils n'étaient retenus par aucune entrave, surveillés par aucun gardien et aucun d'eux ne profitait de sa liberté: quand l'un, quittant son groupe, s'éloignait de quelques pas, il revenait de suite. N'étant pas habitué à voir rester des animaux libres aussi tranquilles et aussi dociles, j'en étais émerveillé. Ils pouvaient s'enfuir, courir à la recherche d'un peu de pâture et aucun d'eux ne semblait y penser. « Pauvres bêtes, me disais-je, on vous donne chaque jour, une ration insuffisante, c'est plutot un apéritif qu'un repas qu'on vous sert, et docilement vous attendez patiemment au lendemain qu'on vous en serve un autre : cette soumission à votre sort, sans manifester, sans revendiquer, est au-dessus des forces humaines ». Comme mon esprit a reçu, en naissant, de gros grains révolutionnaires, j'avais envie de leur crier : « Citoyens, vous avez faim, profitez de votre liberté, revendiquez et obligez vos maîtres à vous nourrir suffisamment », j'aurais pu ajouter : « où allez ailleurs chercher votre pâture, rien ne vous en empêche puisque vous êtes libres ».

Si j'ai appliqué le mot « citoyen » à des animaux domestiques c'est qu'à Paris, ils ont autant que moi le droit de cité, ils paient la cote personnelle et les impôts prélevés sur leur alimentation ; qui plus est les Darwinistes sont persuadés qu'ils sont nos frères en création.

Qui plus est encore, en observant les animaux, dont je viens de parler, j'arrivais rapidement à me convaincre que l'animal, guidé par son instinct, était souvent bien plus intelligent que l'homme : qu'il savait, à l'état de domesticité s'adapter aux exigences du milieu, qu'il se conformait, instinctivement, aux us et coutumes de son entourage et prenait les allures de celui qui le dirige.

Dans notre pays et dans bien d'autres, où on se prevaut de grands airs de liberté, les animaux domestiques, le chien et le chat surtout, profitent de la liberté, que volontairement ou involontairement on leur accorde, pour se donner des airs d'indépendance. Dans le pays, où je me trouvais, l'existence des uns dépendant de celle des autres, humains et animaux sont solidaires de leur association, il leur est impossible de vivre séparés.

L'isolement des uns entraînerait fatalement la mort des autres.

L'animal domestique en a la sensation ; il se rend compte qu'il ne pourrait pas vivre sans le secours de l'homme : par instinct, il a conscience de cette solidarité. De son côté, l'homme sait qu'il ne pourrait pas vivre sans son troupeau. Sans l'homme,

pour conduire l'animal dans une localité où ne pousse qu'un peu d'herbe, la pauvre bête crèverait, après avoir souffert de la faim et de la soif. A la mort de l'animal, son propriétaire, n'ayant plus son fournisseur de lait et de viande pour se nourrir, succomberait également d'inanition.

L'Européen est trop intelligent, trop prétentieux et a trop de moyens d'existence pour comprendre l'utilité de la solidarité. Quelques groupes se servent de ce mot pour faire arriver à la fortune et aux honneurs les plus rusés de la bande ; quelquefois cependant, quand la guerre, la ruine, ainsi que la famine ou autre calamité vient jeter une population dans la plus affreuse misère, les moins atteints viennent au secours des plus malheureux ; ceux-ci une fois réconfortés oublient vite leurs privations et leurs souffrances et, plus vite surtout, ceux qui les ont secourus ; heureux encore, quand ils ne cherchent pas à leur nuire.

La docilité et l'émancipation sont aussi contagieuses l'une que l'autre et se transmettent, avec une incroyable rapidité, de l'homme à l'homme, de l'homme à l'animal, de l'animal à l'animal ; en cela l'homme ne diffère en rien des pauvres bêtes : son intelligence ne peut lui servir ; elle n'y prend aucune part, il s'y laisse aussi bêtement prendre que la plus bête des bêtes. Ce n'est pas dans sa docilité ou son émancipation qu'il montre sa supériorité, c'est dans ses créations ; en cela il est unique, ce qui le rend maître absolu des produits de la terre et le dominateur de tous les animaux. Les tissus des organes de tous les autres êtres fonctionnent instinctivement sans que l'individu ait bien conscience de ce qui se passe en lui et sans qu'il cherche à se l'expliquer, tandis que l'homme, s'il ne voit pas toujours clairement ce qui se passe, il n'en cherche pas moins l'explication et y parvient souvent.

Chez les cellulaux et les végétaux qui ne semblent avoir aucune sensibilité apparente, l'élément nerveux est noyé dans la masse tandis que chez les animaux, il se réunit pour former un organe distinct : apparent ou dissimulé, cet élément existe chez tous les corps vivants et leur permet de distinguer ce qui leur est utile et nuisible. Aucune matière vivante n'agit sans discernement. Mais, indistinct, chez les êtres à éléments nerveux, le discernement est obtus pour ainsi dire ; il se manifeste sans que l'individu en ait conscience ; tandis que l'élément nerveux, s'isolant des autres parties constitutives d'un corps vivant pour former un nouvel organe, il se concentre en lui ce qui dépend de l'instinct et de l'intelligence : il commande en maître et préside au fonctionnement normal de toutes les parties de l'organisme. Suivant son importance et son degré de perfectionnement, on peut se rendre compte du plus ou

moins de lucidité et d'énergie avec lesquelles l'animal accomplit ses actes vitaux ; et de plus, on peut suivre parallèlement, depuis l'oursin jusqu'à l'homme, son développement progressif ainsi que celui des manifestations instinctives et volontaires auxquelles il préside : mais, indépendamment de l'instinct, de la mémoire, du raisonnement, de la volonté, qu'on observe distinctement chez la plupart des animaux à organisation compliquée, l'homme est doué d'une maîtrise qu'on ne retrouve dans aucun autre animal. Tous les philosophes qui ont trouvé dans la science leur force intellectuelle ont vu l'incommensurable distance qui sépare l'homme des autres espèces animales. La chose était pour eux si apparente qu'ils ont laissé l'instinct aux animaux et créé pour ce qui fait en l'homme sa supériorité les mots esprit, intelligence, âme, souffle divin, etc. C'est grâce à cette intelligence qu'il est arrivé à la conquête de l'air après avoir conquis l'onde ; ne faut-il pas être un peu maboule, pardon de l'expression, pour descendre ce conquérant au rang des pauvres bêtes, n'ayant jamais rien conquis, rien produit, rien modifié en dehors de la voie que leur a tracée la nature.

Comme l'intelligence, l'instinct est perfectible ; aussi, parmi les animaux les uns sont-ils beaucoup mieux doués que les autres. Dans les espèces même, la différence est si marquée entre individus, qu'on dit souvent pour les mieux doués, qu'ils sont intelligents. La perfectibilité de l'instinct atteint parfois des limites étonnantes, mais je ne crois pas qu'elles soient jamais aussi étendues que celles de l'intelligence dont la perfectibilité me paraît sans limite. Sans doute, entre les hommes qui cultivent paisiblement leur champ et ceux qui ont su utiliser la vapeur, l'électricité, le son, la lumière, il y a tout un monde dans le développement intellectuel de ces deux catégories de travailleurs intelligents.

L'instinct qui préside à tous les besoins de la vie animale se montre parfois si clairvoyant et si sensé que de nombreux savants et beaucoup d'ignorants ont vu, en lui, les premières lueurs de l'intelligence. Ils n'ont pas dû se fatiguer le cerveau à l'étude de cette question, ni réfléchir longtemps : en deux temps, trois mouvements, ils ont réglé la chose et se sont convaincus que leur intelligence n'était que de l'instinct perfectionné. Qu'ils jouissent en paix de leur conviction ; la poudre et les allumettes sont inventées et on a pu sans eux marcher à la vapeur et à l'électricité, on n'a même pas soutiré la lumière des antres franc-maçonniques pour s'éclairer.

Avoir des idées est permis ; ce serait même fâcheux si ça ne l'était pas ! mais les dévoiler, les rendre publiques est imprudent, on se prépare à recevoir des horions intellectuels qui sont souvent

plus douloureux que des horions corporels : car à propos de cette question, si vous croyez que l'homme n'est guère plus intelligent que les animaux, cette appréciation peut vous convenir, mais gardez-la pour vous, sans l'étendre à tous les représentants de l'espèce humaine. Je suis très partisan de la liberté de penser et d'émettre sa pensée mais, quand on me dit que je suis peut-être un tant soit peu moins bête qu'un animal, je profite à mon tour de la liberté de pensée et de réponse.

Ce qu'on apprend, pour conquérir un ou plusieurs diplômes, est plus que suffisant, pour se persuader qu'on n'a plus rien à apprendre ! Qu'on ait appris instinctivement ou intelligemment, on s'en inquiète peu. Un candidat qui se permettrait de répondre que l'instinct, présidant au fonctionnement des organes et à tous les actes de la vie animale, ne peut se confondre avec l'intelligence, serait prié de s'en tenir aux doctes connaissances et, peut-être à se retirer, pour lui donner le temps de relire ses auteurs : La science, les lettres et les arts ont des lois, des principes, auxquels il faut se soumettre et se taire ; sans cela on vous prend pour un révolutionnaire, un chambardeur, un destructeur.

Pour fixer nos idées, voyons ce qui se passe dans la nature. Les êtres sans consistance, placés par la simplicité de leur organisation au plus bas de l'échelle de la série des corps vivants, s'agitent et modifient leur forme selon les circonstances. On dirait à les voir s'agiter qu'une volonté préside aux actes de leur vie, et leur fait éviter ce qui leur est nuisible et rechercher ce qui leur est utile et leur convient.

Les végétaux à charpente ligneuse font prendre à leurs racines des directions qui surprennent et étonnent, tant il semble qu'une force, une influence, une impression, les fait se diriger dans un sens plutot que dans un autre : on a dit pour expliquer ce fait, que les racines sont attirées par l'humus et l'humidité et que les tiges, de leur côté, l'étaient par l'air et la lumière ; l'absorption des racines peut être expliquée également par une loi physique, mais les détours qu'elles font pour rechercher les substances absorbables et le soin qu'elles mettent à les choisir avant de les absorber n'est plus de la physique mais de la physiologie, de la biologie : ce sont des actes vitaux qui ne peuvent se produire sans que l'organe ne soit doué d'une sensibilité spéciale.

J'ai déjà appelé l'attention sur ce fait : une pomme de terre, suspendue en l'air ou mise sur un corps qui ne peut procurer aux racines aucune substance nutritive, émet des tiges qui se couvrent de feuilles sans qu'aucune racine n'apparaisse au collet ; ce tubercule déposé au contraire sur ou dans la terre végétale commence

par émettre des racines avant d'allonger sa tige. A cette pomme de terre qui paraît aussi insensible qu'un caillou et qui dévoile, selon les circonstances, un pareil discernement, on ne peut refuser les sensations instinctives qui président chez tous les corps vivants au fonctionnement des organes.

Ce que je viens d'expliquer est, je crois, assez clair et à la portée de toutes les intelligences ; et cependant combien le trouveront obscur, combien chercheront ce que j'ai voulu dire et combien, pour s'éviter la peine de chercher, diront que c'est absurde. L'esprit du siècle actuel est si tourmenté, si troublé que rien, excepté le trouble et l'irréflexion, ne lui convient. On veut aller vite, on veut comprendre vite, on veut paraître vite et se montrer vite savant ; on n'a pas le temps de réfléchir, de méditer. Comme tout passe vite, dans un siècle ou deux on verra clairement que l'élément nerveux existe chez tous les êtres depuis le plus simple des microbes jusqu'au mieux organisé des vertébrés.

L'œil nous permet de voir ce qui existe et ce qui se passe autour de nous. Si nous lui faisons fixer un objet, aucun effort de notre volonté ne peut l'empêcher de le voir, d'en être plus ou moins impressionné et de nous transmettre son impression ; quand l'impression est trop vive, douloureuse ou désagréable, cet organe commande instantanément aux paupières de se fermer sans se préoccuper si sa détermination nous plaît ou nous déplaît, nous pouvons cependant dominer cet acte instinctif, lui imposer notre volonté, l'obliger à souffrir et à supporter des impressions désagréables et à exécuter ce qu'il fait naturellement : se mouvoir en tous sens et clore ses paupières. Ces actes naturels et volontaires ne nous sont pas personnels, ils existent au même degré chez les animaux, les mammifères surtout. Je suis par conséquent conduit à admettre chez tous les êtres de l'instinct naturel sous l'influence de l'élément nerveux et, chez les animaux, indépendamment de cet instinct naturel, un instinct volontaire et, chez l'homme, indépendamment de ces instincts, une troisième sorte, l'instinct créateur et de perfectionnement, qu'on désigne par le mot intelligence.

Je ne vois jusqu'à ce jour que trois instincts sous la dépendance de l'élément nerveux :

L'instinct vital, commun à tous les êtres.

L'instinct volontaire, particulier à des êtres d'organisation plus compliquée.

L'instinct intellectuel, que seul, l'homme possède.

Comme on pourrait supposer que je suis en parfait accord avec les perfectionnistes qui ne voient dans ce dernier qu'une perfection de ce qu'on désigne par le mot instinct, je vais, par une

comparaison, exprimer clairement ma pensée et, l'on verra que je n'admets du perfectionnement que dans les œuvres humaines et non dans celles de la nature.

Voici une souche de laquelle partent trois branches, l'une très grosse, l'autre moyenne et l'autre petite : est-ce que je puis considérer que l'une de ces branches, soit un perfectionnement de l'autre ou des deux autres? Non, et tout le monde avec moi sait que ce sont trois sujets bien distincts quoique partis du même tronc, de la même souche.

Une autre comparaison qui pourra peut-être ouvrir la porte à quelques intéressantes découvertes : admettons, ce qui me paraît très admissible, que l'influx nerveux soit quelque chose d'analogue à l'électricité. Qu'obtient-on d'un courant électrique? Du mouvement, de la lumière, la transmission du son; il suffit d'établir, sur ce même courant, trois appareils bien différents pour faire marcher des machines, pour s'éclairer, et pour communiquer verbalement à distance.

Est-ce qu'il n'existe pas pour l'influx nerveux des appareils, les ganglions, par exemple, qui transmettent aux organes l'acte, si différent, que chacun d'eux est appelé à remplir? Depuis longtemps n'a-t-on pas scindé le système nerveux en appareils de la vie végétative et de la vie animale? Cette grande découverte n'a pas eu les suites qu'on pouvait en attendre. On s'absorbe trop à de petites questions pour apercevoir le mécanisme de l'ensemble. Tout porte à voir dans la masse nerveuse autant d'appareils que de manifestations différentes, il y a certainement dans le groupement, la forme, la disposition des cellules de la masse cérébrale des différences marquées, qu'on finira, j'en ai la conviction, par découvrir.

Voilà où m'a conduit la vue d'un chameau, d'une chèvre et d'un troupeau de moutons danakils. Je vais maintenant passer aux réflexions d'un autre ordre, que m'a suggérées la vue des Danakils leurs maîtres.

Ces nomades et leur troupeau attiraient souvent mes regards ; ils étaient pour moi, non seulement une petite distraction, mais encore un petit foyer d'observation. Deux ou trois jours après leur arrivée, je fus surpris de voir au-dessus d'une des paillotes un buste de femme ; son immobilité était si complète, qu'à mon premier regard, je crus un instant à un véritable bronze sur un piédestal ; mais je reconnus bientôt la femme du chef, le bas du corps masqué par sa paillote ; j'en éprouvais une sensation désagréable qui ne tarda pas à se changer en énervement.

Le buste de cette femme avait la tête légèrement inclinée et

appuyée sur la main droite, que le coude, reposant sur le toit de la case, maintenait dans cette position. Son visage impassible était tourné du côté de notre palais, on peut lui donner ce nom, puisqu'il avait figuré à l'une de nos expositions avant d'être transporté par pièces et reconstruit à Djibouti.

La pose de cette femme, idéalement artistique, me rappelait celle de la *Velléda*, l'œuvre sublime du statuaire Maindron. Dans cette œuvre, inspirée par l'immortel génie de Chateaubriand, l'artiste a fait revivre, dans toute sa poésie et son idéal, la pensée du poète-littérateur. Quand un artiste, statuaire, peintre ou dessinateur reproduit l'esprit ou la poésie d'un auteur, il arrive au sublime et laisse après lui un chef-d'œuvre. Gustave Doré a illustré les *Contes drôlatiques* de Balzac. Quel est du littérateur ou du dessinateur celui dont l'œuvre est la plus drôlatique ?

Dans la prunelle brillante de ce buste noir, immobile et à pose gracieuse, s'élançait timidement un regard, sans fixité, d'une douceur angélique qui me semblait se reperdre dans les nuages d'une profonde rêverie. Dans l'atmosphère brillante de ce brûlant climat, ce buste vivant s'immobilisait avec tant d'harmonie qu'il me donnait l'impression d'une vision imaginaire.

Cette femme, que j'avais vue les jours précédents, tenant son enfant enlacé dans ses bras, était de taille moyenne ; les traits de son visage étaient réguliers et aucun d'eux n'était disgracieux ; son pauvre corps par contre était d'une maigreur de phtisique. Sous sa peau noire, fine et lustrée, pas la moindre couche de tissus adipeux ne masquait les saillies osseuses et musculaires ; cette maigreur faisait peine à voir. Cette malheureuse se tint immobile, dans la position que je viens d'indiquer, jusqu'au coucher du soleil.

Quel âge pouvait-elle avoir, dix-huit, vingt, vingt-cinq, trente ans ? L'œil le mieux exercé, le plus perçant, le plus sagace n'est jamais arrivé à déchiffrer l'âge d'une femme ; c'est une énigme, une énigme indéchiffrable ; heureusement ! car, si on y parvenait, on en serait souvent à l'amer regret d'avoir perdu son illusion. Pour une Danakile il serait impossible de connaître son âge ; sur aucun registre, dans ce pays, n'est inscrit le jour de la naissance et tout le monde laisse le temps passer, les jours et les ans se succéder sans les inscrire dans sa mémoire. Cette femme ne devait cependant pas avoir encore atteint l'âge des illusions perdues, des rêves évanouis, cet âge enfin où la femme au cœur meurtri cherche, sans réfléchir, d'éphémères affections dans des sentiers tortueux et sans issue.

Deux jours de suite, je vis cette malheureuse recevoir sur la

tête les meurtriers rayons du soleil. Cet inquiétant spectacle m'horripilait, je détournais la tête et, à chaque instant, mon œil instinctivement s'y reportait ; il me semblait alors que j'allais la voir tournoyer et tomber morte sous le coup d'une insolation : Elle est folle ! me disais-je ; et, sous l'influence du dicton public, j'ajoutai : son lait lui sera monté à la tête. Puisse le soleil avoir pitié de cette pauvre folle et de son enfant ; que deviendrait sans sa mère ce pauvre petit !

On s'habitue à tout. Le danger que courait cette femme m'impressionnait de moins en moins ; la jovialité de mon esprit taquin avait reconquis sa place ; à l'appréhension avait succédé l'envie de plaisanter ; aussi, en apercevant sous la véranda l'un des deux employés de l'établissement, je jugeai l'occasion favorable ; je l'appelai et, quand il fut près de moi, je lui dis :

— Regardez cette tête de sphynx vivant ; voilà trois jours qu'elle bout sous le feu du soleil, je la crois cuite maintenant.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est celle d'une Danakile, me répondit-il d'un air dédaigneux.

— Votre réflexion, mon cher est indigne d'un Français, surtout lorsqu'il a cherché à captiver l'attention d'une femme.

— Je n'ai rien cherché à captiver, encore moins que tout autre, cette Danakile que je ne connais pas : je ne lui ai jamais adressé la parole.

— Vous ne lui avez pas parlé mais, j'en ai la conviction, vous l'avez charmée en lui lançant des coups d'œil hypnotiques, ce qui lui a troublé les sens et l'a jetée dans un rêve charmant ; maintenant il est de votre devoir de le réaliser : vous avez allumé l'incendie c'est à vous de l'éteindre : un galant homme ne doit jamais laisser souffrir une femme.

Sans me répondre, ce jeune écervelé fut se placer, bien en vue, en face cette pauvre femme et, la regardant fixement, il porta la main à la chute de son bas-ventre et fit un geste indécent.

Cet indigne enfantillage, chez un jeune homme ayant atteint l'âge du bon sens et de la raison me navra ; j'étais honteux d'avoir assisté à cette vile scène et je me reprochais amèrement de l'avoir provoquée par ma plaisanterie.

A ce geste indécent la Danakile, jusqu'alors immobile, se dressa, détourna la tête et cracha par terre.

Jamais, autant que cette femme, on a exprimé avec une aussi énergique précision le dégoût et le mépris. Ce fut si éloquent que mon jeune insensé s'aperçut aussitôt de la bassesse de son action, et s'enfuit tête basse, en comprenant, trop tard, à quel degré d'abaissement il était tombé.

Bien touché ! me dis-je, en le voyant s'enfuir ; voilà une femme qui doit avoir du sang espagnol dans les veines : il n'y a qu'une Espagnole pour mettre dans un geste autant de dignité et de mépris !

Je dois dire, comme explication à cette réflexion, que j'avais vu jadis dans les pays des picadors et toréadors le visage d'un de mes amis effleuré par un coup d'éventail ; coup si léger, qu'on aurait pu le prendre pour une caresse et c'était un congé avant une prise de possession. Soumission, explication, excuse, prière, tout enfin fut accueilli par un glacial silence, et on ne le revit plus qu'avec indifférence. « Vois-tu, me disait-il, pour se consoler : en Espagne on ne doit jamais brusquer les choses, il faut agir avec prudence et méthode et surtout, éviter un coup d'éventail trop léger ; un coup fort est éloquent, un léger est dédaigneux.

« La colère, la haine des femmes n'est pas sans rémission ; tout n'est pas perdu, on peut encore espérer en opposant la haine à la haine, la colère à la colère, tout en faisant vibrer les cordes sensibles de la délicatesse et des égards. Ces vibrations sympathiques finissent presque toujours par émouvoir le meilleur des êtres, le plus sensible et le plus prompt à pardonner ; si au prélude on casse toutes les cordes de sa lyre, on ne peut plus en tirer ni sons sympathiques ni sons discordants, on n'a plus qu'à s'en aller avec son instrument aphone, en laissant derrière soi la risée et l'indifférence ; plus d'espoir ! tout est fini après cette rupture ».

Ce souvenir m'avait reporté au printemps de la vie, cette saison fleurie d'un passé disparu, d'un passé où les déceptions y étaient supportées sans tristesse. Quand ma pensée remonte le cours des ans, le temps coule sans me sonner les heures, et ce n'est, qu'en retombant dans l'austérité de l'âge mûr que les souvenirs, rêves du passé, s'évanouissent et qu'on appréhende le fatal moment qui chaque jour s'approche : archet mauvais, très mauvais pour faire vibrer les cordes de la gaîté.

Quand ma pensée, aussi volage qu'un oiseau, revint de mon lointain passé et tomba brusquement dans la réalité du présent, mon premier mouvement fut de diriger mon regard vers la place occupée par les Danakils. Je vis encore cette pauvre femme rêveuse dans la même attitude, et le soleil lui versant ses rayons sur la tête ; elle resta ainsi jusqu'au moment où le large disque rougi de l'astre du jour disparut derrière les monts du Gubbet Karab ; à ce moment la lumière faiblit et rapidement la nuit suivit et épaissit son ombre. Je vis encore quelques instants, mais moins distinctement, le buste de cette femme se détacher sur le fond sombre des premières ombres de la nuit et, quand

le noir du buste et celui de la nuit se confondirent, le rideau tomba ; ce fut le dernier acte de ce drame tacite.

Les jours suivants, le soleil en parcourant l'espace avec sa régulière assiduité, me parut moins terrible. Je n'avais plus sous les yeux cette tête de femme exposée à ses funestes rayons et ne redoutais plus de la voir s'affaisser sous leurs coups.

Pendant ces trois jours de mélancolique méditation, dans quelle région terrestre, dans quel espace céleste errait la pensée de cette Danakile? Se concentrait-elle dans un rêve? S'envolait-elle vers la brousse du coteau pour se trouver auprès d'un être aimé ou d'une tombe chérie ? Lui faisait-elle désirer de mettre son épiderme noir en contact avec un épiderme blanc? Mystère ! La pensée est insaisissable, surtout celle de la femme ; c'est un océan dont on ne peut sonder la profondeur, un horizon sans limite dont on ne peut embrasser l'étendue. Malheur à l'imprudent qui veut quand même savoir, qui veut connaître : le désespoir l'attend pour lui briser le cœur, la déception pour redoubler sa peine, et la malédiction pour le mettre hors de lui. Heureux le sage qui ne cherche pas à connaître ce que personne ne saurait déchiffrer : il reste dans l'ignorance, rien ne lui trouble les battements du cœur, il mange paisiblement et dort tranquille. Le plus ignorant de la pensée d'autrui sera toujours le plus heureux.

Que sa pensée soit une énigme, que sa chair soit souple et son cœur tendre, la femme sera toujours pour l'homme charmeuse et charmante ; c'est un aimant qui attire et personne ne résiste à cette attraction : le plus robuste corporellement, le plus sérieux intellectuellement, le plus ferme de volonté, s'y laisse prendre : forte ou faible, belle ou laide, spirituelle ou sotte, savante ou ignorante, vertueuse ou vicieuse, la femme qui veut plaire, se faire aimer, a des yeux qui provoquent, des sourires qui promettent, des abandons qui attirent, des soupirs qui séduisent et sa victime lui tombe dans les bras.

L'homme séduit, pétri, vidé, même trompé et quelquefois battu, se dit quand même le séducteur et le maître : il a été terrassé, lié, emprisonné et il se croit un conquérant.

Il ne se contente pas de le penser, de le croire, puisqu'on l'entend dire souvent : « J'ai fait sa conquête ». Pauvre orgueilleux, lui a-t-on jamais vu rapporter d'autres lauriers de ses conquêtes que des coups de pied de Vénus, qu'il va d'un air contrit montrer à un Ricord, en lui demandant ce qu'il en pense. Ce qu'il en pense ! Ricord lui aurait dit, s'il n'avait eu qu'un chancre mou et la chaudepisse. « Vous n'avez pas de chance, il vous manque le chancre dur pour compléter la série. »

Quand j'étais étudiant on chantait après boire :

> Car chaque femme a sa corde sensible.
> Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

Les étudiantes de cette époque, qui ne visitaient d'autres salles de cours que les chambres d'étudiants, ripostaient à cet orgueilleux refrain :

> Celle des hommes est encore plus sensible,
> D'un seul regard nous pouvons la mâter.

Ce n'est, ni la morale, ni le bon ton, ni le bon goût, ni la valeur littéraire de ces vers qui m'a conduit à les reproduire, c'est pour affirmer encore que la femme, reine de l'amour, déesse de l'affection, a toujours eu sur l'homme un irrésistible ascendant.

Ceux qui ont placé l'amour au rang des dieux étaient peut-être moins instruits que nous le sommes ; mais, ils étaient plus réfléchis et y voyaient très clair, en donnant pour mère à ce petit badin la déesse de beauté et, en laissant son père dans une obscurité outrageante pour notre sexe. Ces chimistes des sentiments, de la pensée et des passions indiquaient clairement que l'amour tenait beaucoup plus de la femme que de l'homme.

Si dans l'art d'aimer et de se faire aimer, l'homme est le très humble serviteur de la femme, il rachète cette infériorité par la puissance de son intelligence. Conclusion : la femme est la reine de l'amour et l'homme le roi de l'intelligence ; je crois qu'il arrivera un jour à créer des êtres sans le secours de sa compagne, il deviendra l'égal d'un des Jupiter, dont on a peuplé, un peu partout le ciel et la terre : il a sorti de l'électricité le feu et la foudre, il a tiré de la vapeur une force qui lui permet de parcourir des distances incroyables en peu de temps, et de photographier en passant les objets et les choses qui l'intéressent. Le voilà maintenant qui va pouvoir, comme les faucons, attraper les oiseaux au vol. Il savait déjà, grâce à son invention de la poudre, tuer oiseaux, animaux, et même ses semblables à de grandes distances ; alors que la légère Diane n'avait jadis que son arc, ses flèches et ses jarrets pour tuer les grives au vol et les lièvres à la course, et que l'invincible Mars n'avait que sa lance, son épée et son bouclier pour triompher de ses adversaires. Si ces anciens dieux de la création revenaient actuellement sur terre, c'est incroyable ce qu'ils se trouveraient dépaysés.

J'ignore si la rêveuse Danakile, dont je viens de parler, a été absorbée par le désir de faire la conquête d'un homme de couleur différente de la sienne ; si tel fut son désir, la pauvre femme était encore trop jeune, de cœur et de pensée, pour réussir : Ce n'est

pas avec des soupirs qu'on déchaîne une tempête amoureuse, ni avec les rèves qu'on arrive à la réalité, ni par le calme et le silence qu'on peut persuader. Pour la femme ainsi que pour l'homme il ne suffit pas, pour arriver au but, de désirer, il faut savoir s'y prendre.

En face la porte de l'établissement où j'avais reçu l'hospitalité, j'avais créé dans la rue un marché provisoire; là, à la marée montante, venaient s'installer dix à vingt vendeurs qui n'avaient, pour écouler leurs produits, qu'un seul acheteur.

J'étais le fondateur de ce marché, et j'avais oublié d'en demander la permission aux autorités compétentes; c'était assurément un acte d'indépendance répréhensible. Cette audace ne m'attira cependant aucun désagrément, car personne ne vint me dire, je vous dresse procès-verbal.

Tout le monde, jeunes et vieux, pouvait s'y installer sans la préoccupation d'avoir à payer sa place ; nous étions sous le régime d'une république démocratique, dont le premier devoir me semblait être la gratuité ! Le premier arrivé s'asseyait sur ses talons et ceux qui venaient ensuite s'installaient successivement de la même façon à sa droite ou à sa gauche, et tous bien en ligne sur le bord de la rue.

Les vendeurs allaient s'approvisionner, quand la mer s'était retirée, en partie, du vaste champ de son domaine producteur ; aussitôt que la marée montante les expulsait, ils arrivaient tous au pas de course, s'installaient et plaçaient devant eux les produits de leur récolte.

C'était surtout des enfants et des désœuvrés, si nombreux à Djibouti, à cette époque, qui se livraient, sur mes indications, à ce genre de recherches; quand ils étaient tous installés, je descendais de mon laboratoire, avec mon domestique, peu lourdement chargé des deux ou trois *zambilles* qu'il portait à la main.

Aussitôt arrivé auprès de mes chercheurs, je commençais par un bout et passais leur récolte en revue : c'étaient des animaux marins de toutes formes et de toutes dimensions, la plupart entassés dans une valve de gros coquillage, dans des assiettes ou plats cassés, des culs de bouteille, des paniers hors d'usage, des boîtes à conserves, de vieux souliers, de vieux chapeaux, des morceaux de nattes ou d'étoffes, de tout enfin, ce qu'au moment de partir, ils avaient trouvé dans les tas d'ordures, pouvant servir de récipient. Si un retardataire n'avait rien rencontré pour y placer sa récolte, il se servait d'un des coins de son *toob*.

Ce marché en plein air rachetait son absence de luxe et de confortable par son pittoresque. Installé sur les bords de la Seine

ou sur le trottoir de l'un de nos boulevards, il eut fait courir tout Paris et la banlieue ; tous les journaux en auraient parlé et aucun badaud ne se serait abstenu de s'y rendre.

En passant devant chaque vendeur, je m'arrêtais un instant et je saisissais de l'œil et de la main ce que je jugeais utile pour l'étude et ce qui pouvait figurer sans honte dans nos collections. Mon choix fait, je l'estimais à vue d'œil et, suivant l'importance du lot et la rareté des sujets; je montrais alors à mon vendeur une ou plusieurs *pessas*, un *half annas*, un *annas*, c'est-à-dire, à peu près un demi-sou, deux sous, quatre sous; l'offre acceptée, mon domestique plaçait dans les zambilles ce que j'avais choisi. Quand j'étais arrivé à mon dernier vendeur, mes zambilles étaient pleines et mes poches étaient vides.

A tous je donnais, selon l'importance de ce que j'avais choisi. Ceux à qui je ne prenais rien, je donnais quand même pour les encourager et avec l'espoir qu'ils seraient plus heureux, les jours suivants, dans leur recherche. Je leur rendais service et m'acquittais, en même temps, de la bonne volonté qu'ils avaient mise, sans obtenir de résultat. Dans ce genre de recherche le hasard prend une si large part, que le chercheur le moins habile est souvent le plus heureux en découvertes de choses rares.

Je leur distribuais ainsi de deux à cinq francs par jour ; une misère, une honte, n'est-ce pas? une si faible somme distribuée à une quinzaine de gens qui allaient passer deux à trois heures à la mer. C'est indigne ! Jamais pareille exploitation de la misère humaine n'a été poussée aussi loin. J'aurais pendu ou fusillé, si c'eût été un autre que moi, l'homme sans entrailles qui se serait conduit de la sorte. En cela, pas de doute, tous les lecteurs seront de cet avis.

On voit que je comprends toute la bassesse de ma conduite, cependant je crois que j'agirais encore ainsi si l'occasion se présentait : je préférerais offrir quelques sous à ces affamés pour quelques heures de promenade que de les réunir pour leur faire entendre de beaux discours humanitaires. Est-ce que les flots d'éloquence, les mots vides de sens que je leur aurais servis, les poignées de mains que je leur aurais prodiguées, auraient calmé leurs tiraillements d'estomac? Je n'ai pas péroré, j'ai agi : les quelques sous que je leur distribuais pour s'acheter de la nourriture étaient plus éloquents et plus substantiels que les plus beaux discours : avec deux sous on peut acheter une brioche si on a faim ou boire un canon si on a soif ; avec des mots qui vous entrent dans l'oreille, rien ne descend dans l'estomac : le temps qu'on passe à écouter en augmente au contraire le vide.

Je ne leur faisais pas de discours à mes pauvres fournisseurs, je leur glissais quelques sous dans la main et leurs figures s'épanouissaient, en pensant que le soir ils trouveraient ces quelques sous dans le coin de leur *toob*, quand leur estomac battrait trop fort le rappel.

A cette époque ils pouvaient, à Djibouti, se procurer pour deux sous une quantité d'aliments qu'un travailleur n'aurait pas actuellement pour deux francs à Paris. Palabrez, pérorez, discourez, usez autant de salive que vos glandes en contiennent, autant d'utopies qu'en produit votre cerveau, ce que l'on gagne, si peu que ce soit, a toujours rendu et rendra toujours plus de service que de ne rien gagner.

A Paris, nombre de femmes travaillent de quinze à dix-huit heures par jour et n'arrivent souvent pas à gagner vingt sous. Je dis un jour à l'une d'elles : on vous exploite indignement, on devrait pendre vos exploiteurs ! « Assurément ils le méritent, me répondit-elle, mais si on pendait le mien, je n'aurais plus d'ouvrage, et alors que deviendrais-je » ?

Tout cela n'empêchera pas les hâbleurs qui vivent des hallucinations qu'ils passent à la société, de me considérer comme un des pires exploiteurs de la misère humaine ; eh bien ! chers bons vivants à parler pour ne rien dire, à vivre sans faire œuvre de vos dix doigts, si, arrivé à Paris, j'avais mis en vente tout ce que m'ont fourni mes exploités, je n'en aurais pas retiré le centième de l'argent que je leur ai distribué. J'ai été, ou je ne m'y connais pas, un philanthrope sérieux puisque, au lieu de monter sur des tréteaux pour faire une distribution d'éloquentes paroles, je descendais dans la rue pour distribuer un peu de monnaie qu'on pouvait recevoir sans dire merci, attendu qu'on m'avait donné quelque chose en échange.

Un jour parmi mes fournisseurs, il s'en trouva un qui refusa dédaigneusement le prix que je lui offrais de sa récolte, sa prétention ne lui paraissant pas en rapport avec mon offre : je lui remis sans discussion ce que j'avais choisi : son camarade de gauche, le lui reprit aussitôt, jeta les objets dans ma zambille et s'écria en me tendant la main :

— Donne, donne ! c'est bien ! lui ne sait pas.

Je crois que si l'autre avait eu le malheur de manifester la moindre revendication, ses camarades lui auraient fait la conduite de Grenoble.

N'allez pas établir une comparaison entre cet élan et celui qui électrise une réunion de civilisés, où tous les auditeurs s'écrient comme un seul homme, en applaudissant l'orateur : Vive

Tout-va-bien, ou vive Tout-va-mal. Il suffit pour soulever cet ensemble de vivats qu'un ami de l'un ou de l'autre de ces deux imbéciles donne le branle d'une voix de stentor. Le délire est bien plus grand encore lorsque Tout-va-bien promet la destruction du paupérisme. La destruction du paupérisme aurait peu de succès chez ces pauvres gens illettrés qui sont tous pauvres : ce qui ne les empêche pas de raisonner et de réfléchir avant de prendre une décision : ils se laissent facilement convaincre, mais ne se laissent jamais monter le coup.

L'inauguration de mon marché se fit sans tambour ni trompette et sans la bénédiction d'un discours administratif ; cependant, en cas de surprise, j'avais préparé quelques-unes de ces rengaînes, stéréotypées, de félicitations, de bien-venues, qu'on prononce en ces occasions; j'aurais fait ressortir ensuite les beautés de la science, les avantages du commerce, du travail, de la sobriété et de l'économie et terminé enfin, par les devoirs de l'homme, comme chef de famille, comme associé de ses compatriotes, et comme défenseur incorruptible de son foyer, de la société et de sa patrie.

L'occasion de placer ce speech, mûrement réfléchi, ne s'étant pas présentée, je le gardai pour compte et commencai de suite à passer la revue des pêches alignées devant leurs propriétés. A chacun d'eux je faisais une offre sérieuse de ce que j'avais choisi, et, à celui qui jugeait l'offre insuffisante, je laissais la marchandise et passais à un autre. Lorsque j'eus terminé, la plupart des vendeurs étaient partis ; mais il restait encore ceux qui ne m'avaient pas jugé assez généreux; ils me tendirent alors la main pour recevoir ce que je leur avais offert : Trop tard, leur dis-je, aujourd'hui c'est fini, revenez demain.

Ces pauvres diables, sans manifester d'autres sentiments qu'un peu de déception et un léger dépit, jetèrent, en s'en allant, ce qu'ils avaient apporté; ils comprirent tout de suite que j'estimais leur pêche moins que l'argent que je leur en offrais et qu'ils avaient, tout à gagner et rien à perdre, à ne pas se considérer comme des hommes LIBRES. Certes ils étaient libres, parfaitement libres de ne rien faire, d'aller se ballader, palabrer ou se coucher ; libres, de ne pas profiter d'une occasion qui leur permettait de gagner quelques sous. Etre exigeant quand on est seul à vendre et qu'on a dix acheteurs autour de soi serait un non sens de ne pas profiter de l'occasion. Mais quand les vendeurs sont nombreux et qu'ils n'ont qu'un acheteur, ce n'est plus de leur cote que l'occasion est favorable. C'est ce qu'en économie commerciale on appelle, je crois, la hausse et la baisse, pour lesquelles, ainsi que

pour toutes choses du reste, le mégalomane Proudhon réclamait l'équilibre ; pour cet atrabilaire, l'équilibre, la justice et la dignité sont les trois idoles du temple humanitaire ; sans elles point de salut. C'est exactement ce que l'on dit depuis dix-neuf siècles, du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Si mes pourvoyeurs étaient sans culture intellectuelle, il ne fallait pas se trouver longtemps avec eux pour leur découvrir bien plus de perspicacité et de bon sens que dans beaucoup de nos philosophes ; ils s'étaient aperçus qu'au lieu de mettre dans ma zambille des lots que je venais d'acheter à quelques-uns d'entre eux, je les laissais tomber à côté. Je sus bientôt par mon domestique qu'ils se disaient entre eux : « Lui n'a pas besoin, mais il achète tout de même ». Comme ils m'avaient éventé, je ne me gênais plus, je donnais sans prendre livraison de la marchandise, en disant à son possesseur : « Tu n'as pas été heureux aujourd'hui ! ça ne fait rien, prends cela, tu réussiras mieux demain ». C'est en agissant ainsi et avec franchise que j'avais conquis leur confiance et leur estime .

Je vis un jour, debout derrière mes vendeurs, la femme du chef danakil, tenant son jeune enfant serré sur sa poitrine. Impassible, elle suivait d'un œil curieux mes opérations mercantiles. Elle voyait ses compatriotes me tendre successivement la main et recevoir des sous avant de la retirer. La vue de cette succession de pièces distribuées était certainement contagieuse car, en arrivant en face d'elle, elle fit comme mes vendeurs, elle allongea son bras décharné et me tendit sa main osseuse.

Je ne sais quelle impression j'en éprouvai ou ce qui me roulait dans la tête en ce moment, mais cette main tendue me jeta dans l'esprit une désastreuse perturbation. Sans réfléchir, je dis à cette femme, en scandant mes paroles et la foudroyant du regard : « Tu n'es pas honteuse de tendre la main comme ces pauvres diables, toi ! la femme d'un chef ».

Elle ne comprit certainement pas un seul mot de ce que je venais de dire, mais l'expression de mon visage dût lui en révéler le sens, car elle retira sa main sans brusquerie et courba son bras sur le dos de son enfant. Sans changer de place, elle reprit sa placide attitude et resta immobile jusqu'à la fin de mes acquisitions.

Moi aussi j'avais compris, mais trop tard, que je venais de compléter une grossièreté par une bassesse ! je devais être bien mal luné à cet instant, car j'avais à peine jeté ces odieuses paroles à cette femme, qu'un flot de sang, me montant à la tête, y souleva une tempête à tout briser, et je n'avais personne à qui répondre, personne à qui m'en prendre, personne enfin avec qui j'au-

rais pu jouer du pied et des poings : j'étais seul, et n'avais en face, que moi pour adversaire. Je me suis souvent demandé s'il faut déployer plus de force et de courage pour lutter avec un adversaire que pour lutter avec soi-même. Je me suis trouvé ce jour-là dans l'impossibilité de m'en rendre compte, tant le désordre régnait dans ma pensée.

J'avais commencé l'attaque contre moi-même par cette réflexion : « Voilà donc, triste animal, le fruit de ton éducation et de ton instruction : des mots, des phrases, des inepties, des grossièretés, plus ou moins hypocritement voilées! c'est toujours ainsi que les bimanes se conduisent pour s'éviter une bonne et généreuse action ; tu ne vaux pas mieux que tes frères; tu as comme eux la fange de tous les vices, sur laquelle surnagent quelques rares qualités.

« Etait-elle assez naïve, cette femme, de te croire animé de généreux et nobles sentiments : elle sait maintenant à quoi s'en tenir : elle t'a vu à l'œuvre et en a supporté le douloureux affront : elle a dû s'apercevoir que ni l'esprit, ni le cœur, ni même la courtoisie président à ces actes! Quelle belle opinion des Français elle va, par ta faute, propager dans sa tribu ! Mon pauvre Félix, tu viens encore de manquer une belle occasion de te montrer grand, digne et généreux ». C'est toujours par mon nom personnel et non mon nom de famille que je me désigne lorsque, revenu à mon état normal après une bilieuse et violente attaque, je m'adresse des reproches.

Félix, ou plutôt Infélix en ce moment, venait de donner à ses fournisseurs le bien vilain spectacle de l'égoïsme, de la mesquinerie, de l'étroitesse de l'esprit et de la dureté du cœur. Si Félix le grand qui préside actuellement à nos destinées apprenait l'incroyable conduite de son homonyme Félix le petit il se croirait déchu en conservant ce nom de Félix.

La bizarre pensée de ce rapprochement fit naître, en me traversant l'esprit, un souffle de gaîté qui dissipa le reste de ma bile et fit prendre à ma pensée une autre direction.

Félix-le-Grand ou plutôt le grand Félix Faure était alors président de la République Française, émancipatrice pour le féminin, revendicatrice pour le masculin. Ces deux parties ne formant qu'un seul tout, les représentants de l'une et de l'autre se traitèrent en frères libres, en citoyens égaux. Ce furent nos premières conquêtes et nous nous reposâmes sous nos lauriers, en attendant l'égalité de travail, l'égalité de fortune, l'égalité de droit, l'égalité de goût, l'égalité d'intelligence, l'égalité d'instruction, l'égalité de pensée, l'égalité de sentiment, l'égalité de force, l'égalité corporelle, enfin

l'égalité de bêtise qui sera peut-être la première et l'unique dont nous pourrons tous jouir. Sous ce rapport, un très grand nombre déjà est arrivé au même niveau ; si cela continue nous n'aurons bientôt absolument rien à nous envier. Ce qu'on en a usé de cette égalité et ce qu'on en use encore chaque jour est inimaginable ! Je m'en réjouis, mais j'aurais préféré avant tout l'égalité, de respect et l'égalité du pot au-feu. Voilà ce qui nous manque ! Si on avait ces deux égalités on ne verrait plus les citoyens se disputer et on n'entendrait plus leurs ventres crier la faim.

L'égalité me rend heureux, parce qu'elle me permet au même titre que Félix-le-Grand de jouir du titre de citoyen. Ce titre me flatte, me rehausse dans mon estime, et j'ai meilleure opinion de moi. Quand on m'appelle citoyen, il me semble qu'on s'adresse à un sénateur ou à un ministre. Il m'a semblé parfois, en rêvant, être reçu à l'Elysée et entendre ces paroles : « Citoyen Félix Faure, je te salue ». « Citoyen Félix Jousseaume, je te rends ton salut ». Tous les assistants étaient électrisés par la solennité de ce salut égalitaire et enivrés par le parfum démocratique qui s'en exhale.

Le respect que les hommes se doivent est évidemment le même pour tous! En cela je ne vois pas de degré, je trouve bonne cette égalité, mais à la condition que chacun de nous se tienne à sa place ; qu'on n'aille pas croire, lorsqu'on n'est qu'une unité parmi trente millions de citoyens, qu'on est aussi haut placé et aussi puissant que le chef, le président, le roi ou l'empereur de centaines de millions d'hommes. On ferait infiniment mieux de fermer sa trappe à pommes de terre que de l'ouvrir pour dire, ce qu'on entend souvent : « Mais je me crois tout autant qu'eux ». Crois, mon bonhomme, mais ne le dis pas, car le bon sens public te qualifierait d'une épithète méritée qui pourrait te froisser. Non seulement notre valeur diffère pendant la vie, mais elle diffère encore après la mort ; c'est celui qui restitue à la terre le poids le plus lourd qui a le plus de valeur, qui rend sans s'en douter le plus de service, non à l'humanité, mais à la nature.

Quand le mot monsieur fut détrôné par le mot citoyen, c'est incroyable ce que le prénom Félix et le qualificatif citoyen me plaisaient. A chaque instant je me rengorgeais et tenais droit mon col. Ce fut bien autre chose, quand j'eus découvert entre le citoyen Président et le citoyen Docteur un troisième trait d'union. Le citoyen Président Félix tenait, de son pouvoir électif, la destinée des Français et le citoyen Docteur Félix tenait, de son diplôme, la destinée de ses malades ; quoique le plus petit, ce dernier n'était assurément pas le plus mal doté : tous ses sujets tenaient à la vie et lui tenait à les conserver. Il leur recommandait,

secundum artem, de revenir à la santé ; si un récalcitrant se permettait de lui désobéir pour aller rejoindre ses ancêtres : cette fuite était un coup terrible pour le pauvre docteur, surtout quand le fuyard était souvent sujet à de longues maladies et honorait superbement. En dehors de ces fréquentes déceptions, il dormait bien tranquille ; aucun de ceux qui l'avaient abandonné ne venait troubler son sommeil.

Ces récalcitrants étaient heureusement en minorité ; quant aux autres, ceux qui, par l'effet de la médication, de la chance, du hasard ou autrement, sortaient victorieux du mal qui les harcelait, tous ainsi que leurs amis entonnaient, en l'honneur du docteur, un *hosanna* de félicitations et de reconnaissance : « Ce bon docteur, cet excellent docteur ! sans lui depuis longtemps je serais dans la tombe ». C'était bien plus vibrant quand il avait l'espoir de s'éviter le paiement d'honoraires : « Jamais il n'avait été aussi malade, il avait déjà un pied dans la tombe, mais grâce aux soins dévoués de son docteur il s'en est tiré à bon compte ». Je te crois, l'ami, que tu t'en es tiré à bon compte n'ayant donné à ton dévoué docteur que de bonnes paroles en paiement...

Un malade qui meurt malgré les soins du médecin et les médicaments du pharmacien est pour ces deux combattants de la maladie une source de revenu qui se tarit. Par de bonnes et réconfortantes paroles, les héritiers cherchent généralement à atténuer la déception du médecin : « S'il est mort, ce n'est pas la faute du docteur, il y a porté tous ses soins et s'est dévoué jusqu'au dernier moment. Jamais médecin n'a montré plus de talent, de sollicitude et de persévérance ; il venait trois fois par jour voir son malade et était toujours prêt, lorsque dans l'intervalle on allait le chercher. Malheureusement tout était inutile, il n'y avait rien à faire, la maladie était mortelle ! Il nous avait prévenus que le moment fatal était proche, qu'il ne reviendrait plus à moins de l'envoyer chercher. Sans être médecin nous voyions bien nous mêmes, qu'il ne pouvait pas aller loin. C'est un bien brave homme de moins ! Heureusement il n'avait pas d'enfant, il n'a pas eu la douleur de les quitter, sa mort a été douce » ! Voilà une douceur à laquelle bien peu de gens désirent goûter.

Indépendamment de ces amphibologiques paroles, le bon docteur, l'excellent docteur, le savant docteur, l'aimable docteur, le dévoué docteur, ses honoraires sont acquittés à première réquisition ; mais qu'il n'attende pas que le partage soit fait et que les héritiers soient rentrés en jouissance.

Il sera facile de comprendre maintenant comment Félix-le-Petit a pu saigner, purger, tisanner, brûler, couper, trancher et

retrancher sans que ses sujets aient eu la velléité de se mettre en grève, de revendiquer et, qui mieux est, sans avoir été meurtri par les foudres de la critique, ni congelé par les douches de l'impopularité.

Félix-le-Grand, au contraire, avait des sujets turbulents, jamais contents, même ceux qu'il engraissait sans parcimonie : Ils se mettaient en grève, faisaient valoir leurs revendications ; ils le surveillaient, l'épiaient, critiquaient ses actes, douchaient sa popularité, et les envieux cherchaient par tous les moyens à lui ravir sa place.

Cette pauvre victime de la politique et des politiciens travaillait au bonheur de ses sujets et ne faisait que des récalcitrants ; il leur distribuait des médicaments pécuniaires et honorifiques, mais quelle qu'en fût la dose, aucun n'était satisfait : les uns trouvaient toujours la dose trop faible et les autres qu'elle les purgeait beaucoup trop : la critique, comme une pluie d'orage, tombait sur lui comme grêle ; ses honoraires auxquels tous les Français prennent part, et dont quelques-uns en retirent une large part, faisaient jeter des cris à émouvoir l'Arc de Triomphe : « On nous écorche et, quand nous sommes dépouillés, l'année suivante c'est à recommencer » ! De tous ces cris, les plus attendrissants étaient poussés par ceux qui tiraient des lambeaux de notre écorchement ; aucun d'eux ne trouvait son morceau assez large : J'en ai conclu que les morceaux de peau des écorchés n'avaient pas plus d'influence sur l'amitié des gens que de la corde d'un pendu pour se rendre le sort favorable : il serait donc bien plus avantageux de distribuer des bouts de cordes de pendu que d'écorcher les gens pour en distribuer la peau à des ingrats.

Je vis un jour un père donner à son enfant la moitié du gâteau qu'il venait d'acheter ; le marmot manifesta, par des cris, son mécontentement ; le père lui reprit la moitié du gâteau qu'il venait de lui donner ; les cris redoublèrent : « Ah ! dit le père, en lui appliquant un soufflet sur chaque joue, je n'ai prélevé d'abord que la moitié de ton gâteau et tu t'es mis à crier, je t'ai tout pris maintenant crie ou ne crie pas, c'est affaire faite ». Ainsi les Pères conscrits d'une nation traitent les enfants confiés à leurs soins.

Dans tous les temps et chez tous les peuples il y a eu et il y aura des grands et des petits, des félix et des infélix, des opulents et des nécessiteux, des ambitieux et des satisfaits, des tranche-montagnes et des timides, des intelligents et des imbéciles, des contents et des mécontents, des travailleurs et des fainéants, des producteurs et des parasites, des riches et des pauvres, de sorte qu'une moitié de la nation n'est pas contente et que l'autre n'est pas satis-

faite : la tête qui se trouve sur les épaules de ces deux moitiés est métaphoriquement une tête de Turc, sur laquelle tombe à coups redoublés le mécontentement général. Est-on heureux de se trouver en pareille situation? Je n'en sais rien : mais si des gens l'envient, je ne suis pas du nombre.

Les forts d'esprit ou les esprits forts, tous ceux enfin dont l'esprit est taillé en Hercule ne croiront jamais à la destinée, ni aux influences du soleil, de la lune, des étoiles et des autres corps, et des autres éléments répandus dans l'espace, autour de nous. C'est leur droit, mais quelque athlétique que leur esprit paraisse, je le trouve bien débile.

Je ne crois pas, cependant, que leur scepticisme les entraîne à douter des influences de la chaleur, du froid, de l'humidité, de la sécheresse, du son, des couleurs, de l'électricité, des rayons X, des effluves telluriques, car ce serait montrer une inqualifiable ignorance.

Nier l'influence de la terre sur les corps vivants et l'influence de ses produits dont tous les êtres tirent de la nourriture, des médicaments et des poisons violents, est d'une force intellectuelle à laquelle ne saurait se ployer ni le bon sens ni la logique.

Lorsque, sans réflexion, sans étude approfondie, on se fait une opinion et qu'on a la malencontreuse pensée de la dévoiler au public, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, on divulgue une princière absurdité ou une fastueuse ânerie.

Après tout, que ce soit influence, fatalité, hasard, destin, trois traits d'union n'en existaient pas moins entre le citoyen président Félix et le citoyen docteur Félix : je ne suis pas transformiste, mais j'en ai l'imagination, c'est pourquoi je m'explique très bien l'origine de ces trois traits d'union. A une époque très reculée s'est trouvé, comme les frères siamois, un *bibimane* ou un bimane double ; d'un coup de couteau un chirurgien robuste, de cette lointaine époque, a tranché le lien qui unissait ces deux corps. L'un de ces corps fut le premier ancêtre des Faure et l'autre celui des Jousseaume. C'est ainsi que les choses ont dû se passer, à moins, ce qui arrive souvent dans le monde scientifique, que ce soit une oie qui ait donné naissance à un canard, car il serait difficile qu'un canard au figuré puisse donner naissance à autre chose qu'un canard.

Je n'ai vraiment pas de chance, toutes les fois que je prends le transformisme au sérieux, je me vois, comme par enchantement, transformé en dindon, oie, huître ou moule selon le milieu dont je subis l'influence. Si j'avais vécu, il y a trente siècles, j'aurais dit : je me sens *métamorphosé*, au lieu de, je me sens *trans-*

formé. Quel progrès pour la science, d'avoir pu, après trois à quatre mille ans d'étude, faire sortir le transformisme de la métamorphose ! J'ai toujours cru que les rêveurs ont existé de tout temps, ce que je viens de dire me le confirme encore.

Les darwinistes, les transformistes me sauront certainement gré de cette explication ; ils pourront même ajouter à leur sélection naturelle, la sélection des mots ci-dessus indiqués.

On nous parle sans cesse de l'influence du milieu et personne n'en limite l'étendue, n'en indique la composition. Le soleil ainsi que la lune, les planètes et les étoiles, font-ils partie de notre milieu, ou sont-ils en dehors? Ont-ils de l'influence sur les esprits forts, faibles, équilibrés, pondérés, ou déséquilibrés? J'ignore ce qu'ils produisent sur les tempéraments sanguins, bilieux, nerveux ou lymphatiques, mais peu de noctambules ignorent qu'une nuit étoilée porte à la rêverie et vous pénètre d'une douce gaîté qui se manifeste souvent par des chants ou des déclamations, tandis qu'une nuit sombre absorbe la pensée ; on évite de faire du bruit, on est sur le qui-vive. Victor Hugo avec l'immortel pinceau de sa vaste pensée a retracé dans les vers suivants cet état de l'esprit inquiet :

C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre,
Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre
Un démon, ivre encore, du baquet des Sabbats ;
Le moment où, liant à peine sa prière,
Le voyageur se hâte à travers la clairière ;
C'était l'heure où l'on parle bas !

Voilà pour les nuits sombres, voici maintenant comment Chateaubriand, cet autre géant de notre littérature, dépeint dans les *Martyrs* ce que produit sur l'homme une nuit étoilée :

« Les sommets du Taygète, les promontoires opposés des Colohides et d'Acritas, la mer de Messenie, brillaient de la plus tendre lumière, une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer dans le port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier ; Alcyon gémissait doucement sur son nid et le vent de la mer apportait à Cymodocée les parfums du dyctame et la voix lointaine de Neptune ; assis dans la vallée, le berger contemplait la lune au milieu du brillant cortège des étoiles et se réjouissait dans son cœur ».

A ces impressions nocturnes si expressivement dépeintes, on peut ajouter que l'homme a encore l'esprit plus tranquille le jour que la nuit. La lecture de nos meilleurs poètes et littérateurs a révélé en moi cette autre impression : C'est que nos grands poètes et littérateurs observaient avant d'écrire, alors que nos savants écrivent très souvent avant d'observer.

Quand on n'est pas complètement absorbé par la vie végétative ou qu'on n'a pas l'esprit obturé par une idée préconçue,

on s'aperçoit que l'esprit et le corps sont le jouet d'influences nombreuses, plus ou moins perceptibles.

Nos paysans redoutent certains quartiers de la lune ; ils savent que leurs plants en sont souvent détériorés : Par un beau clair de lune, lorsque les bourgeons s'épanouissent, une petite gelée détruit dans une seule nuit les jeunes pousses qui avaient, jusque-là, résisté plusieurs nuits à de très fortes gelées ; ils attribuent avec raison ce désastre à la lune.

Lorsque la vigne poussait ou que les blés sortaient de terre, mon père, après avoir constaté le grand refroidissement d'une de ces nuits claires, me montrait nos blés grillés et les jeunes tiges de nos vignes brûlées par la gelée. Des écrivains en chambre ont naïvement plaisanté la croyance à ces faits et se sont placés parmi ceux qui écrivent sans réfléchir, sans observer, sans contrôler. Parlez-leur de la lune rousse, ils vous diront, « connais pas ». Allez passer quelque temps chez un fermier et il vous instruira sur ses désastreux effets; vous pourrez alors avoir une opinion et l'émettre avec connaissance, et éviter ainsi une épithète désagréable et souvent méritée. Comme il est difficile d'expliquer les influences: les uns disent ce sont des phénomènes et les autres cela n'existe pas ou vous accable d'un verbiage incompréhensible.

Les tiges des végétaux subissent l'influence de la lumière et leurs racines celle de l'humidité, elles en sont impressionnées. Je ne crois pas que leurs impressions soient aussi variées, aussi étendues, aussi vives que celles des animaux, mais tout tissu vivant sent ce qui lui est nécessaire pour assurer son existence. On dit, et ce dicton se perpétue, les plantes ne sentent pas ! C'est inexact, les plantes ne se rendent peut-être pas compte de leurs sensations, mais elles sentent. Si elles ne sentaient pas, elles ne chercheraient pas à cicatriser les blessures qu'on leur fait.

Les animaux du désert pressentent le simoun bien des heures avant qu'il ne les atteigne. Ma sensibilité sous ce rapport est presque aussi grande : je sens bien des heures à l'avance que le vent va souffler, qu'un orage se prépare, que la neige va tomber. Pour bien des gens, le gros orteil, les cors aux pieds sont des baromètres qui leur annoncent la pluie vingt heures avant qu'elle ne tombe.

Il existe dans la matière vivante une sensibilité qui lui permet de se plier aux influences des corps de son milieu, ou de réagir contre elles. Cette sensibilité n'est pas la même pour tous les êtres, elle est spéciale pour chaque espèce et elle s'accroît en passant des êtres les plus simples aux plus compliqués : elle donne naissance chez ces derniers aux actes raisonnés, ce qui leur permet

d'agir et de se diriger volontairement. On peut suivre chez les animaux cet accroissement de sensibilité par le développement de leur système nerveux. C'est grâce à ce système que l'homme peut rechercher ou se préserver des influences d'un milieu, milieu que son intelligence lui permet de modifier selon ses besoins. Mais indépendamment de ses actes volontaires, il subit comme tous les êtres l'influence si variable de l'air, de la lumière, des aliments, des poisons, des gaz délétères, de la nature du sol, etc. Comme tous les êtres, nous subissons à notre insu toutes ces influences et bien souvent, quand elles se révèlent en nous, il est trop tard. On s'en explique le mécanisme, on en apprécie les effets, on se rend compte de ce qui se passe ou de ce qui doit se passer, car on n'est rarement certain de ne pas se tromper! Les organes de la respiration, de la circulation, de la digestion, de la sensibilité accomplissent leurs fonctions, sans nous demander avis, quand ils fonctionnent normalement, pleins de vie et de santé et qu'ils ne font éprouver que des tourments, des malaises ou maladies qui ne nous ébranlent pas trop. Si au contraire le corps est affaissé par l'âge dans sa totalité, ou par la maladie de l'un de ses organes, la plus légère secousse le renverse : presque tous les moribonds attendent un trouble atmosphérique pour rendre leur dernier soupir ; on dirait qu'ils se sont donné le mot pour s'en aller ensemble.

La chaleur congestionne, le froid crispe et la brusque transition de l'une à l'autre de ces températures jette dans l'organisme une perturbation assez souvent mortelle. Si les parties constituantes de notre corps n'avaient pas une sensibilité particulière et une vie propre sous la dépendance de la nôtre, elles ne nous feraient pas souffrir, lorsque le froid, la chaleur, l'électricité, etc., et une foule de choses dont nous ignorons l'existence, les incommodent.

J'ai lu dans les écrits d'auteurs sérieux ou, du moins, qui passent pour tels, des phrases semblables à la suivante : « Quant aux prétendues influences sur le moral et les destinées de l'homme elles ne méritent même pas qu'on les réfute » !!! Ecrire de ces phrases ne demande aucun travail, aucun effort d'imagination, ce qui est bien différent lorsqu'il faut réfuter une pensée différente de la sienne. Trancher n'est pas résoudre, aussi dans les questions où l'on n'y voit goutte, où on ne comprend rien, il serait bien plus sage de garder ses idées précieusement enfermées dans sa boîte osseuse que de les écrire. Si chacun de nous faisait sortir de son cerveau ce qu'il contient de pensées, au lieu de vouloir en faire sortir ce que les autres ont dit, nos connaissances en toutes choses

fileraient aux progrès aussi rapidement qu'*un* auto de cent-vingt à l'heure. Pas du tout, on embourbe son esprit dans les idées transmises, les fictions, les rêves, les utopies et on n'en sort plus : on répète ce qui a été dit et redit, et les années passent, les siècles s'écoulent dans les bras d'une paisible ignorance. Pendant ce temps les hommes, l'air heureux et satisfait, égrènent fièrement leurs chapelets de bêtises, en se frottant les mains.

Mon correcteur m'apprend que je devrais écrire *une* auto et non *un* auto comme je l'ai fait. C'est épatant ! J'aurais dû m'en douter, mais cette faute comme bien d'autres m'est venue naturellement à l'esprit. Evidemment auto n'a rien de féminin. Qu'importe il est une abréviation du mot automobile *s. f.* et de plus c'est voiture *s. f.* Je trouve donc logique que l'on dise une auto et une loto si on veut mais à la condition qu'on mette également au féminin les mots chariots, phaétons et chars afin qu'on puisse transporter une dépouille mortelle dans *une* char funèbre.

Que d'emballés, pardonnez-moi l'expression, j'ai entendus soutenir de leur verbeuse éloquence l'influence du milieu et repousser avec dédain celle de notre globe et des globes célestes, c'est-à-dire, celle des corps qui constitue notre milieu. Est-ce que le soleil, la lune et les étoiles ne nous apparaissent pas régulièrement ? Est-ce que la terre dans n'importe quelle contrée n'est pas la pourvoyeuse de nos besoins? Est-ce qu'un milieu, restreint à l'un des points du globe est privé d'air et de ce que nous prodiguent tous les globes célestes? A quoi, si ce n'est aux accidents terrestres, et aux fluides subtils que nous transmettent les corps célestes, fluides dont nous ignorons la nature et, probablement dont un grand nombre nous sont inconnus, attribuer les continuelles formations et décompositions ? et c'est à de petits milieux, à des milieux restreints que des gens intelligents veulent faire sortir la création de son mystère ; ils ne s'aperçoivent donc pas que des études et des observations restreintes on ne peut faire sortir que d'étroites conceptions.

Quand l'homme aura conquis toute l'amplitude de son intelligence, il s'apercevra certainement que le soleil développe sur terre autre chose que de la lumière et de la chaleur, que la lune produit d'autres effets que de soulever l'eau des océans, et que les étoiles jouent un rôle important dans l'harmonie vitale de tout ce qui existe.

Celui qui observe longuement, qui réfléchit sérieusement avant de lancer son esprit dans les profondeurs de la science, y voit comme en plein jour que tout s'enchaîne, tout s'embrasse,

tout se tient et tout vit. Notre globe, infime partie du grand tout, a une vitalité particulière qui participe à la vie de l'ensemble, il est comme un globule de sang qui circule dans nos veines. Nous mêmes qui participons à la vitalité du globe, nous faisons, par ce fait, partie de la vie générale, de la vie universelle, de la vie de ce grand tout qui nous procure la nôtre, nous la maintient et nous la retire.

Cette conception de la vie universelle et de la vie partielle est sortie de l'esprit d'observateurs qui n'avaient pas fait le tour du monde et qui étaient loin de se douter que la terre était ronde. Ils n'envisageaient pas une petite partie d'une question, ils l'étudiaient dans son ensemble ; et c'est de ces savants, aux vastes conceptions que les praticiens ont tiré leur dieu, leur Éternel, leur Grand Architecte, leur vrai Être Suprême. Ils ont tous, en un mot, personnifié les conceptions philosophiques dans un but lucratif. Cette exploitation doit être bien enviable et bien avantageuse puisqu'ils se sont tous dépouillés les uns les autres et anéantis successivement.

L'homme si grand par l'étendue de son intelligence n'est qu'un atôme dans l'univers. Il se promène sur la motte de terre qui le fait vivre et subit toutes les vicissitudes des corps de l'espace. Comme tout ce qui vit, il disparaîtra et les corps qui président actuellement à son existence finiront eux-mêmes par disparaître. Comme rien ne se perd, dit-on, ils seront remplacés par d'autres dont nous ne pouvons soupçonner ni la forme ni la nature.

On connaît en partie l'influence des corps célestes sur notre globe et nous sommes dans l'ignorance la plus profonde de celui-ci sur les autres, il est donc inutile et peu intelligent de porter un jugement sur des choses ignorées. Je ne vois, quant à moi sur un sujet semblable à retenir que ceci : « si l'influence des corps célestes se manifeste sur notre globe, considéré comme simple comparse de la matière insensible, comment, sans sortir de la logique et du bon sens, ne pas soumettre les corps vivants à cette influence? Est-ce que les corps vivants ne sont pas des composés de matière passagèrement sensible? La mort ne leur enlève-t-elle pas la sensibilité ? »

Nous ne savons pas ce que peuvent déterminer les influences sur la matière insensible ; mais sur l'homme, composé de matière sensible, j'ajouterai, à ce que j'ai déjà dit sur l'influence des nuits, que la solitude agit sur son moral, que les sons, les couleurs, le rythme poétique déterminent souvent la vocation. Si chacun de nous cherchait l'origine de sa vocation, il y trouverait toujours l'influence qu'ont produite, sur son moral, la vue, le toucher, le goût, l'ouïe ou l'odorat, des choses impressionnantes.

A l'âge où dans le cerveau rien n'est encore bien déterminé, j'entendais le soir les sons d'une clarinette, que du lointain m'apportait la brise. J'en étais si vivement et agréablement impressionné, que je les écoutais jusqu'à la fin au lieu d'aller jouer : il y a de cela plus de soixante-dix ans et il me semble entendre encore les sons de cette clarinette: les années n'ont même pas atténué en moi les échos de cette première audition musicale. Le goût de la musique s'était inscrit dans mon cerveau et j'aurais fait, je crois, un excellent musicien, si ma vue ne m'avait pas si lentement transmis les notes de l'écriture musicale. Je ne crois pas qu'on puisse devenir un virtuose si la lecture et l'exécution ne se font pas avec une rapidité vertigineuse, électriquement pour ainsi dire, sans que la réflexion puisse prendre part à cette transmission.

Quelques années plus tard, on m'emmena au bord de la mer ; la vue des coquillages de formes souvent très bizarres qui constellaient le sable du rivage de leurs couleurs si vives, si brillantes et si variées m'éblouit à ce point, que je sortis mon mouchoir de ma poche et le remplis de coquilles, de crabes et de plantes marines. Le sort en était jeté : le goût des collections et de l'étude des sciences naturelles venait de se manifester.

Ces goûts passent rarement avec l'âge, ils dégénèrent plutôt en passion insatiable ; ils résistent aux tribulations de la vie, procurent d'agréables passe-temps et, bien souvent, d'idéales sensations. On me dira que c'est une disposition individuelle : certes, je suis loin de le nier, mais encore faut-il que cette disposition soit influencée pour se manifester.

Si je demandais aux forts, aux cuirassés, qui résistent sans être entaillés au tranchant le mieux trempé des arguments, pourquoi tout réussit à mon voisin de gauche et que tout manque à mon voisin de droite ils feraient sortir des hums, hums, et des mots sans signification de leur trompette buccale ; je suis comme eux, mais au lieu de chercher une réponse à cette question, je préfère me clore la bouche, car je ne saurais jamais pourquoi deux hommes tombant d'un troisième étage sur le pavé, l'un se tue et l'autre ne se fait aucun mal ; pourquoi dans un naufrage, des gens qui ne savent pas nager se sauvent ou sont des sauveteurs et que d'autres, sachant parfaitement nager, se noient à leurs côtés.

Si on me demandait pourquoi il en est parmi nous qui sont les uns privilégiés du sort et les autres ses victimes, je ne me procurerais pas la bête satisfaction de débiter, en guise d'explication, une petite naïveté ou une monstrueuse absurdité. Je laisserais ce plaisir à un autre.

Les hommes et, au même titre les femmes et les enfants,

sont le jouet des éléments, du hasard, du destin. Nous remplissons tous le rôle que nous a assigné un concours de circonstances; comme les cordes agitées des instruments, tout vibre dans la nature, mais nos sens ne perçoivent de ces vibrations que celles qui nous sont utiles ou nuisibles, lesquelles nous permettent d'apprécier que ce qui est grand ou petit, lourd ou léger, fort ou faible, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, beau ou laid, étendu ou restreint, rugueux ou lisse, bruyant ou silencieux, doux ou amer, aromatique ou fétide, etc., nous subissons ces influences qui sont loin d'être les mêmes pour tous, puisque les uns trouvent beau ce que les autres trouvent laid.

Je le répète : ici-bas et dans l'espace tout vit, tout se meurt, tout s'agite et, dans ce vaste ensemble, nous sommes comme des gouttes d'eau dans le courant des fleuves, comme des grains de poussière projetés par le vent sur le flanc des montagnes, comme des cirons sur le corps d'un collossal éléphant. Dans l'ensemble, tous les hommes réunis ne forment, relativement à la dimension du globe, qu'une partie microscopique de ses éléments, et notre globe n'est lui-même qu'une très petite partie des corps de l'univers. Dans le concert de la vie terrestre, notre partition est comme celle de la terre dans le concert des corps célestes, corps dont, malgré l'acuité de nos sens et l'étendue de notre intelligence,nous ne pouvons déterminer le nombre, ni l'immensité de l'espace qu'ils occupent, ne pouvant assigner aucune limite à l'infini, ni expliquer, ni concevoir un espace sans limites.

L'homme, géant de la terre par son intelligence, n'est plus qu'un atome lorsqu'il plonge son regard dans l'espace et y lance sa pensée : il se demande ce que, là-bas, là-bas, il peut bien y avoir dans ce lointain inaccessible : ne pouvant rien y voir, il conclut : c'est l'infini. Il n'est pas plus avancé pour la vie transmissible qui anime nos corps et s'en sépare au moment de la mort. Cette vie des corps animés est-elle éternelle, infinie ou temporaire, limitée ? On sait la signification attribuée au mot *vie* et au mot *mort* quand la vie disparait. On connaît le mécanisme, les rouages de l'appareil vital, quant au moteur on se contente du mot qu'on lui assigne, mais sa nature échappe à nos sens. Est-il gazeux, liquide, solide, est-il matériel ou immatériel? On n'en sait rien, absolument rien.

Il y a tant de gens qui prétendent tout connaître et tout expliquer, qu'un de ces pédagogues, homme instruit et sérieux, voulut un jour me tirer d'incertitude et me donner une idée nette et précise du fini et de l'infini ; il prit ma canne et me montrant les deux bouts :

— Vous voyez, me dit-il, votre canne finit là ; elle ne se prolonge pas : c'est le fini.

— Très bien, répondis-je, les deux bouts de ma canne me représentent le fini, vous pourriez ajouter que sa tige, qui est ronde, représente également l'infini, de sorte que, sans m'en douter, je me promène avec l'image du fini et de l'infini à la main.

— Je ne vois pas en quoi le tour de votre canne peut vous donner l'image de l'infini.

— Ma canne est ronde ; son pourtour décrit une circonférence dont vous pouvez faire le tour des milliards et des milliards de siècles sans vous arrêter et sans trouver la fin, à moins que vous n'indiquiez sur votre circonférence un point d'arrêt, de départ ou d'arrivée. Maintenant dites-moi ce qui vous semble exister entre le fini et l'infini?

— Mais tout le monde le sait !

— Excepté vous et moi.

— Quelle plaisanterie ! Vous faites l'ignorant, mais, moi, j'en connais la différence.

— C'est ce qui vous trompe.

— Ça, c'est trop fort : venir me dire que je ne sais pas ce que je sais !

— N'allez donc pas si vite, laissez-moi m'expliquer et nous verrons après. Cette tige cylindrique qui me sert de canne et qui vient de vous servir d'instrument démonstratif, pourrait se prolonger d'une centaine de kilomètres aux deux extrémités, ce ne serait plus à vrai dire, une canne mais un câble électrique; par exemple. Je suppose maintenant que nous ayons sous les yeux une tige dont nous ne savons pas à quoi elle peut servir ni où ses deux bouts vont se perdre. Comment pourrions-nous savoir si elle a des bouts la terminant ou si elle se prolonge à l'infini?

— Mais, on ne peut s'y tromper, si elle a deux bouts, elle finit là.

— Par quoi, je vous prie, pourrez-vous vous assurer qu'elle a deux bouts puisque nous ne voyons ni l'un ni l'autre. Vous le supposerez et les suppositions en science exacte et en philosophie, ou rien, c'est absolument la même chose.

— Je vois où vous voulez en venir, mais c'est inadmissible.

— J'en doute, car ce mot inadmissible ne serait pas sorti de votre bouche. Si quelqu'un, vous montrant une tige s'enfonçant profondément dans la terre ou s'allongeant sur le sol à des distances inaccessibles à votre vue, vous posait cette question : « Cette tige a-t-elle des bouts ou s'étend-elle à l'infini? réfléchissez avant de répondre car il y va de votre tête». Vous y regarderiez à deux fois et réfléchiriez longtemps avant de répondre ; je suis persuadé

que vous diriez : on n'en sait rien. Nous savons tous ce qu'on exprime par les mots fini et infini, mais personne ne sait si le fini et l'infini existent.

Quand on n'a rien à perdre, on est loquace, on parle à tort et à travers, on assure, on certifie avec une conviction à visser la voûte du ciel pour la maintenir en place. C'est une autre paire de manches, comme on dit vulgairement, quand il y va de la vie ou de sa fortune. On voit cependant bon nombre de pauvres d'esprit risquer leur fortune avec la certitude que c'est le double-six, la blanche ou la rouge qui sortira. Combien de ces convaincus se font sauter la cervelle ! J'espère que vos convictions sur l'infini ne vous conduiront pas, comme ces insensés, au fini : Au revoir !

Si les professeurs de philosophie avaient de ce qu'ils enseignent la même certitude d'être dans le vrai, que les joueurs de gagner en pontant sur un numéro, ils seraient à plaindre, car leur conviction inébranlable, en ferait des maniaques qui se battraient entre eux, personne n'ayant encore vu deux philosophes en parfait accord. Les philosophes du reste ne sont pas les seuls ; les savants qui font la philosophie de l'histoire naturelle et même des sciences exactes, les historiens qui mêlent la philosophie à l'histoire, ne leur cèdent en rien : ils s'envoient réciproquement des arguments imaginaires, des réfutations surnaturelles, des assertions mystérieuses, des sornettes enfin, comme en débitent les mamans pour endormir leurs poupards.

Nous sommes sur un globe et nous ignorons ce qui s'y trouve intérieurement ; ce globe reçoit de la lumière et de la chaleur d'un autre corps dont on ignore la forme, la composition; et, ainsi que je l'ai déjà écrit bien des fois, nous ignorons comment se produit la chaleur à la surface de la terre, ne pouvant pas, ainsi que je l'ai fait observer, comparer l'émission solaire des rayons calorïques à celle d'un foyer; nous sommes encore là en présence d'un mystère qui attend une savante révélation. L'explication théorique enseignée jusqu'à ce jour en obstruera encore longtemps l'étude, cette explication est cependant en flagrante contradiction avec les faits que nous ont acquis les progrès de la science.

O, les théories et les explications de ce qui est inconnu ou à peine connu ! Quels tampons au progrès et au développement de l'intelligence !

Si l'homme est, ainsi que je viens de le dire, un géant par son intelligence, il abuse un peu trop de cette faculté qui lui fait constamment oublier que dans le vaste ensemble de la vie universelle il n'est qu'un bien petit rouage de ce grand tout. Les vibrations vitales qui le maintiennent ne proviennent-t-elles pas de l'impul-

sion générale qui fait vibrer et mouvoir les corps de l'univers, ne sont-elles pas reliées à ce grand mouvement de l'ensemble ?

L'intelligence nous procure les moyens d'améliorer notre sort, la vie nous sollicite à prolonger notre existence, à nous perpétuer, et la mort nous force à disparaître.

Quand le moment fatal marque la dernière heure, on peut, en faisant son examen de conscience, apprécier si, dans le cours de son existence, on a bien ou mal agi, suivant les lois sociales et les règlements humains bien entendu, car on ignore si on a été utile ou nuisible, ou si son existence a été en harmonie avec celle de la vie universelle, on ne sait même pas dans les meilleurs de ses actes, si on a été utile à ses concitoyens. Qu'importe, lorsqu'on a travaillé dans le but d'être utile, on meurt tranquille et on emporte dans la tombe les lauriers de sa conviction ; cependant le plus honnête homme, le plus dévoué, le plus généreux a pu être sans s'en douter, néfaste à la société et à l'humanité.

On a conscience de ses actes ; ceux qui vous entourent peuvent les apprécier et les juger, mais personne ne sait s'ils sont d'accord avec les lois si harmonieuses de la nature. Puis-je savoir si je ne transgraissais pas ces lois quand je faisais, sans utilité pour la vie matérielle, des hécatombes journalières de mollusques et autres animaux ne demandant qu'à vivre?

Tout ce qui joue un rôle dans notre organisation pour le maintien de notre existence se manifeste naturellement : nous prenons à la nature nos substances matérielles et subissons les lois qui président à leur groupement. Comment alors les corps forgés de toutes pièces par la nature pourraient-ils matériellement et vitalement échapper à l'influence des corps et des éléments qui président à leur formation? Pourquoi trembler quand on a froid? Pourquoi vomir quand on navigue? Pourquoi cligner de l'œil à une trop vive lumière? Pourquoi demander au printemps son rayon de soleil, si les corps de la nature n'ont aucune influence sur notre organisme?

De cette longue tartine philosophique où je crois avoir mis un peu de substance intellectuelle utilisable, on retirera peut-être ceci : physiquement, moralement et intellectuellement nous subissons l'influence de tout ce qui nous entoure, influence qui diminue avec leur éloignement, la durée de leur contact et de leur énergie, et qui devient souvent imperceptible tant elle est faible. Que les corps très éloignés, tels les étoiles, n'aient sur notre substance matérielle, sur notre intelligence, sur notre moral, sur nos actes qu'une influence insignifiante, négligeable, je le comprends, je me range à côté de ceux qui pensent ainsi ; mais, si petite

qu'elle soit, ce ne sera jamais qu'une question de quantité qu'il est facile à chacun de diminuer ou d'augmenter par la pensée, ce qui permet aux uns de l'exagérer et aux autres de la nier.

Les foudres de Jupiter, les canons de l'Église n'ont aucune influence et ne produisent aucun effet en Apharras; il n'en est point ainsi pour le mauvais œil, ce peuple croit à son influence et en redoute les effets. On a, en Europe, l'esprit plus solide, on dédaigne les naïves croyances de ces primitifs, elles ne font pas même naître l'envie de rire tant elles paraissent enfantines; seulement, pas un Européen n'échappe à l'influence du regard des Apharras : tous ceux qui se sont trouvés en leur présence en sont si puissamment impressionnés, qu'ils qualifient leur regard de farouche, terrible, féroce. Quant aux gens qui plaisantent l'influence du regard, je ne leur appliquerai pas de qualificatif, je me contenterai de leur rappeler que le regard est plus éloquent et plus expressif que la parole, et en impose davantage.

Combien d'incrédules Parisiens se sont soumis à l'influence du regard d'un zouave pour obtenir la guérison d'une maladie, et combien ont cherché à lire dans l'œil du docteur l'impression que lui produisait leur maladie ! En bonne santé, on se laisse séduire par le regard provocant d'une femme qui ne manque pas lorsque vous êtes hypnotisé d'accompagner son regard d'un gracieux sourire pour accentuer son triomphe. Le plus amusant de ces petites scènes est de voir ceux qui plaisantent l'influence du regard y être les plus souvent pris.

Comme l'évangile, je vous le dis en vérité, celui qui voit une araignée dans la cervelle de son voisin peut chercher dans la sienne, il est sûr d'y trouver un hanneton.

Civilisés ou sauvages, instruits ou ignorants, tous les hommes ont une besace pleine de naïveté, de croyances, de fumisteries, dont ils seraient les premiers à rire s'ils n'avaient pas la fatuité de croire leur besace mieux remplie que celle des autres. Si encore on était assez prudent et assez intelligent pour ne rien dire, pour ne pas étaler ce que contient cette besace, de surnaturel, de mystérieux, de ce qu'on ne comprend pas et de ce qu'on croit comprendre, on ne se trouverait jamais, ou très rarement, en contradiction avec de ses semblables; mais impossible de se retenir : on ferme les cordons de sa bourse pour éviter qu'on ne voie ce qu'elle contient et on ouvre largement sa besace à la malice pour en montrer le contenu. Est-il assez amusant dans bien des circonstances, ce citoyen bimane! Parmi les idées que j'émets, il y en a peut-être de saines, de bonnes, de nouvelles, et j'aurais sans doute mieux fait de les passer sous silence, car on pourra les prendre pour des

niaiseries, des naïvetés et, ne m'attirer autre chose, que de passer pour un ignard. Voilà où nous en sommes à peu près tous, nous croyons bien faire, nous nous encensons, et nos confrères, et souvent le public, se réjouissent à nos dépens.

Je ne crois pas qu'il existe un terrain mieux préparé à la crédulité que le cerveau humain : elle y germe et s'y développe luxurieusement : si la chose plaît, elle s'accroît et y enfonce de profondes racines ; il devient presque impossible alors de la déraciner : si elle ne plaît pas elle ne germe pas, et si elle plaît à demi, elle s'étiole très souvent, et disparait. Les goûts naturels ou modifiés par l'éducation et l'instruction sont on ne peut plus variés et presque aussi nombreux que les individus ; les uns trouvent détestables ce que les autres trouvent délicieux. Une croyance n'est jamais qu'une croyance, une affaire de goût : ce que croit mon voisin m'amuse et lui me paie de la même monnaie, en riant de la mienne ; heureux encore, quand on ne se traite pas d'imbécile ou d'idiot.

Je ne crois ni en Dieu, ni au diable, ni aux autres produits de l'imagination, ou plutôt, j'attends pour y croire que l'un de mes sens m'en ait révélé l'existence, car tout ce qui n'est pas transmis à notre appréciation par le toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût est un produit imaginaire.

On est parfaitement libre de croire aux paroles d'un savant ou d'un fou, aux assertions d'un Nostradamus, aux maléfices du diable, à notre généalogie simiesque, à l'attraction des masses, au feu central, au passage après la mort de notre spiritus, âme ou intellect, dans le corps d'une citrouille ou d'aller jouir auprès d'un éternel, d'un bonheur ineffable. Quant à moi, j'ai le cerveau trop étroit et le crâne trop dur ; aucune des assertions de beaucoup de mes semblables n'ont pu pénétrer dans ma tête : il faut avoir un cerveau vaste et souple et la boîte osseuse qui le renferme très élastique, pour pouvoir y loger autant de pacotilles.

Mon incrédulité n'atténue en rien les sentiments de respect et d'estime que je porte aux crédules quand ils sont convaincus et qu'aucun sentiment égoïste, hypocrite ou vénal n'a présidé à leur conviction. Croyez, ne croyez pas, c'est votre affaire et, si votre croyance vous rend heureux, conservez-là et laissez-nous tranquilles ! D'où vous vient cette rage de vouloir, à bout de raisonnement, dominer par la force ? Les frères dévoués au Grand Architecte de l'univers se sont emparés du pouvoir pour chasser hors de France les frères au service du Père Éternel, et les dépouiller légalement avant de les laisser partir. Cela s'est passé sans têtes brisées et presque amicalement ; on aurait même pu

croire qu'il y avait entente entre les dépouilleurs et les dépouillés. Eh bien ! chose peu compréhensible ni les uns ni les autres n'ont été satisfaits. Que nous importe, ils nous ont laissés tranquilles ; leurs affaires ne nous regardent pas.

Je ne me serais assurément pas embarqué dans ces réflexions et considérations si on ne trouvait pas à chaque instant des crédules enragés qui vous disent : ce que je crois est censé, ce que vous croyez est absurde ou, en d'autres termes, vous êtes un imbécile et moi un homme intelligent ; comme je suis un homme poli et bien élevé, je ne manque jamais de répondre à leur politesse avec toute la modestie et l'urbanité dont je suis capable, on pourra du reste, s'en rendre compte en lisant ce volume.

Si j'ai interrompu l'histoire de la Danakile, c'est que pour en comprendre la suite, ces considérations philosophiques n'étaient pas inutiles.

Nous en étions au moment où cette femme venait de me demander l'aumône, que je lui avais brutalement refusée. Quand elle se fût retirée, des réflexions auxquelles l'irritation prenait part agitèrent ma pensée. J'en voulais à cette femme d'avoir tendu la main ; c'était stupide, car ce mouvement avait peut-être été instinctif, puéril, banal, futile ; d'un autre côté, cette femme m'avait peut-être pris pour un sorcier ou pour un homme ayant le *mauvais œil*, elle aurait pu aussi me prendre pour le diable, car dans mes occupations, qu'elle ne pouvait comprendre, mais qu'elle eut compris si elle m'eût vu égorger un agneau, tandis qu'elle me voyait égorger des escargots, ça donne à réfléchir. Elle pouvait également penser, car on ne sait jamais ce que pense une femme ! à l'un de ces bonshommes qui portent chance à ceux qui les approchent, et ses excentricités depuis son arrivée étaient peut-être dictées par le désir de s'attirer un sort favorable ou d'éloigner de son enfant mes maléfices. Qui sait encore si cette femme, en regardant notre maison trois jours de suite avec persévérance, n'avait pas l'intention de nous jeter un mauvais sort ?

Elle y était peut-être parvenue, car je ne devais pas être, ce qui m'arrive assez souvent ! dans mon état normal : mon séjour dans cette contrée avait déjà opéré en moi tant de transformations ! Les premiers jours de mon arrivée, lorsqu'on me signala l'influence du mauvais œil ; comme tous les intellectuels, je dédaignais cette assertion tant je trouvais puéril d'y arrêter un instant ma pensée. On sait, par les explications données précédemment, ce que j'en pense maintenant.

Aveuglé par l'orgueil des connaissances acquises, j'étais infatué de mon savoir et incrusté de prétentions. Je subissais

souvent l'influence d'un coup d'œil entraînant et, sans une lueur de réflexion et de bon sens, je refusais aux gens de subir l'influence d'un coup d'œil méchant et de le redouter ! Avec la même irréflexion je considérais comme imaginaires, les influences telluriques, climatériques et sidérales, tant je subissais l'influence de ce qu'on m'avait seriné.

Je ne sais sous quel astre je suis né, mais il n'a dû, à ma naissance, ne m'éclairer que d'un côté et laisser l'autre dans l'ombre, de sorte qu'en grandissant, je me suis trouvé une boule blanche dans une main et une boule noire dans l'autre : la gauche certainement, la plus inhabile, celle qui nous mène de travers. Je ne garantis pas que les choses se soient passées ainsi, mais je sais que ces deux boules président tour à tour à l'accomplissement de mes actes.

C'était la boule noire qui présidait lorsque, hargneux et d'un regard sévère, je reprochais à cette pauvre mère, tenant son enfant sur un bras, de me tendre la main. Ce qui l'avait poussée à cet acte était peut-être le désir d'acheter un joujou pour son petit ou une tasse de lait pour suppléer à l'insuffisance du sien. Cette maternelle intention rendait mon refus atroce et révoltant. Sous l'empire de ma boule blanche, je n'aurais pas eu la fatale pensée d'ouvrir la bouche pour lancer un reproche ; j'aurais ouvert mon porte-monnaie et laissé tomber quelques sous dans cette main tendue : et je faisais d'un seul coup trois heureux à la fois, une mère, un enfant et moi.

Pour en arriver au manque de courtoisie et à une avarice inqualifiable, il faut être dominé par une boule noire bien absorbante, ou un mauvais génie, ou le diable, ou je ne sais quel autre inconnu. Pourrait-on me dire ce qui domine l'homme à certains moments, ce qui le pousse à manquer d'égard à son semblable ou à commettre une mauvaise action?

Un homme naît ce qu'il est, et non ce qu'il sera ! Les deux boules dont je viens de parler ne le quittent jamais ; presque toujours leur poids est inégal, chez les uns la boule blanche domine et, chez les autres, la noire ; quand cette dernière l'emporte, on peut arriver par l'éducation et l'instruction à rétablir l'équilibre ; on peut même la faire disparaître en grande partie et rester sous la domination, quasi-unique, de la boule blanche. Quand on fait rouler cette dernière, on peut devenir bon et généreux jusqu'à la bêtise. Si c'est la noire qu'on fait rouler, elle peut entraîner jusqu'à la cruauté.

Depuis que l'instruction, en France, est inscrite au grand livre pour plusieurs centaines de millions, elle serre si fortement l'éducation qu'elle finira par l'étouffer.

On apprend aux enfants à lire, écrire, compter comme on apprend au sansonnet à répéter un air de musique, au perroquet à dire *as-tu déjeuné, Jacquot,* et aux singes à faire la grimace; c'est invariable et d'une logique rectiligne: on nous livre des outils intellectuels sans nous apprendre à nous en servir. Quand, dans la sphère supérieure de l'instruction, on apporte quelques modifications, c'est pour nous annoncer avec un magistral sérieux, que les hommes descendent des autres bêtes en ligne, encore obscure, mais qu'on finira par élucider, que beaucoup d'animaux ont plus d'esprit que les humains ! Mon spirituel ami Toussenel a développé cette thèse dans ses ouvrages avec une merveilleuse et attrayante lucidité.

Quand, de l'os frontal à l'os occipital, on a bien rempli sa boîte crânienne de fantaisies littéraires et scientifiques, on croit à tout, surtout en son savoir, et on ne sait rien ou si peu de chose, qu'on a bien tort de s'en prélasser. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille de ceux qui partent pour un lointain voyage se figurent trouver à peu de chose près, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes habitudes chez les peuples qu'ils vont visiter, et que partout ils trouveront des hôtels pour se loger et se nourrir.

J'avais préparé mon premier voyage avec un soin plus que méticuleux, je m'étais outillé pour faire la pêche aux animaux, vivant dans les fleuves et les rivières qui débouchent dans la mer Rouge et dans la mer d'Aden. Quand je fus sur les lieux, je ne trouvai partout que des lits de torrent, couverts de cailloux, de graviers et de sable, dans lesquels ne glissait aucune goutte d'eau. Ma surprise et ma déception furent grandes : mais on m'apprit pour me consoler qu'une à deux fois par an, au moment des pluies, l'eau coulait dans ces torrents sept à huit jours, rarement plus,et qu'ils restaient à sec les autres jours de l'année.

J'avais glissé dans mes bagages quelques bouteilles de bon cognac ; j'étais persuadé qu'un petit verre de cette ardente liqueur, offert avec discernement, me vaudrait une sérieuse recommandation.

Le premier à qui j'en offris, en faisant claquer sa langue, l'air satisfait, me demanda ce que c'était.

— Goûte, lui dis-je, c'est du cognac, comme on n'en boit pas tous les cent ans sur les bords de la mer Rouge.

— Tu veux donc, me répondit-il, me fermer les portes du Paradis ; une seule goutte, sur mes lèvres, du liquide que tu m'offres me priverait à tout jamais d'aller voir les houris.

— Qu'Allah m'en garde ! mais je te croyais, comme on en

trouve assez souvent parmi les compatriotes, un esprit fort et indépendant. Mon intention était pure, pure comme mon cognac : mes excuses....

J'ai rencontré au cours de mes voyages, un brave Français qui s'était établi marchand de vin à Obock, à l'époque où Soleillet, après avoir pris possession de cette localité, faisait construire sur l'un des plateaux. Mon marchand de vin avait profité de la circonstance pour faire bâtir sur le plateau opposé une toute petite maisonnette, dont j'ai vu les ruines qui doivent encore exister actuellement.

— Etes-vous resté longtemps, lui demandai-je?

— Que deux ans, heureusement. En fait de clients, je crois qu'il ne m'en est venu qu'un seul pendant ce laps de temps, et ce client, c'est moi. Quand j'ai eu consommé tout mon approvisionnement de liquide et dépensé mes sept mille francs inutilement, je me suis aperçu que les habitants de ce pays ne buvaient que de l'eau et du lait. Il était trop tard et je suis revenu en France chercher une occupation moins désavantageuse.

J'ai rencontré en Egypte un voyageur qui m'a dit : je voyage pour le placement des vins et je me donne beaucoup de mal, en vain ! personne ne me fait de commandes ; j'en serai pour mes frais de voyage et ma perte de temps. Ils achètent nos vins à des étrangers, et ils les paient bien plus cher que s'ils nous les achetaient directement, voilà tout l'avantage qu'ils en retirent.

En allant à Aden, je fis la connaissance d'un garçon meunier qui se rendait à Madagascar pour se placer. Je lui demandai, ne sachant pas s'il existait des minoteries à Madagascar, s'il en connaissait. « Non, me répondit-il ; mais on en trouve partout ». Trois à quatre mois après, en m'embarquant pour revenir en France, je rencontrai ce pauvre garçon : il avait l'air si triste et si désappointé que je n'eus pas la cruauté de lui demander s'il y avait, à Madagascar, baucoup de moulins et de meuniers.

J'ai rencontré un industriel qui me proposa de m'associer à lui pour l'exploitation de forêts africaines, éloignées de plusieurs centaines de kilomètres de toutes voies de communication. Il me certifiait avec une inébranlable conviction, qu'on pouvait en peu de temps réaliser une fortune colossale. Les arbres étaient magnifiques, leur bois superbe et recherché et les forêts inépuisables. Je le savais comme lui, mais je savais aussi, ce qu'il semblait ignorer, c'est que l'exploitation était impossible, qu'il fallait auparavant établir des voies de communication.

L'exploitation des mines de sel du Gubbet-Karab est dans le même cas ; l'extraction et le transport de ce produit reviendraient bien plus cher que le prix de vente.

Un passager me dit un jour :

— Je vais aux Moluques. Pourriez-vous me dire s'il y a là-bas quelque argent à gagner?

— Vous ne vous êtes donc pas renseigné avant de partir.

— Je n'ai pas eu le temps ; je me suis embarqué tout de suite, en me disant que je trouverais bien, en route ou à mon arrivée, quelqu'un pour me renseigner.

— Et vous courrez ainsi à la légère et en aveugle après l'inconnu ! Permettez-moi de vous dire que vous auriez agi plus sagement, en restant chez vous.

— Bast ! S'il fallait tout connaître et peser tout, on n'entreprendrait jamais rien. Quelqu'un m'a dit : « Je connais une personne qui a gagné beaucoup d'argent dans ce pays lointain ». Je me suis dit tout de suite : c'est mon affaire ! Je ne suis pas plus bête qu'un autre, j'ai bon pied, bon œil, je ne crains pas la fatigue, c'est bien le diable si je ne réussis pas. J'espérais trouver à bord quelqu'un qui pourrait me donner des renseignements sur la contrée, mais je vois maintenant qu'il est préférable d'attendre mon arrivée : on voit toujours mieux les choses quand on est sur les lieux.

Nous nous quittâmes à Aden. Quelques mois après, je le vis installé à une table de l'hôtel où j'étais descendu.

— Vous voilà de retour, lui dis-je, en lui serrant la main. Il n'y a donc rien à gagner aux Moluques : c'est cependant une contrée riche en beaux pays.

— Vous avez raison, me répondit-il, mais pour y faire fortune, il faut avoir beaucoup d'avance et connaître à fond la culture du tabac. Ce n'est pas tout, il faut encore savoir plusieurs langues, car il y a des coolies de tous les pays. Maintenant que je suis renseigné, je vais m'occuper à chercher autre chose.

— Cherchez et vous trouverez, avec de l'intelligence et de la persévérance on arrive toujours, surtout lorsqu'on est intrigant et qu'on a mûrement réfléchi à ce que l'on veut faire et longtemps étudié avant de l'entreprendre.

Sans attendre sa réponse, je montai dans ma chambre, car je ne puis rester indifférent au malheureux sort de gens qui ont en eux une confiance illimitée. Je les plains d'autant plus qu'ils sont les victimes d'une instruction défectueuse. Dans nos écoles à plusieurs degrés on apprend beaucoup de choses inutiles, telles que le nombre et le nom des ponts qui permettent, à Paris, de traverser la Seine, et l'on néglige complètement ce qui permet à l'homme de se débrouiller. Le magister dit aux enfants qu'il instruit : « Vous avez fait une faute de mot ou une faute de gram-

maire, voici comment vous auriez dû écrire ce mot ». Il eût été bien plus avantageux, pour l'élève, d'indiquer par un trait bleu les fautes de mot, et par un trait rouge les fautes de grammaire et de lui remettre sa copie en lui disant : ce soir, vous prendrez votre dictionnaire pour me rectifier les fautes de mots, votre grammaire pour les grammaticales et vous me rapporterez demain votre copie corrigée. On apprendrait ainsi aux enfants à se servir des instruments qu'ils ont à leur disposition et, avec dextérité et promptitude, ils sauraient, en toute circonstance, se tirer d'affaire sans le secours d'un magister ou de gens complaisants.

On m'avait, après mes études primaires, secondaires et peut-être tertiaires, délivré un diplôme de docteur qui me donnait la permission d'exercer la médecine et de rassurer le public sur mon savoir. Mes nombreux confrères savent ce qui nous manque au sortir des écoles, et ce que nous apprenons petit à petit en pratiquant.

Quand il me prit l'envie d'aller explorer la mer Rouge et le *Golfe d'Aden*, quoique la géographie ne fut pas ma spécialité, je savais où se trouvaient cette mer et ce golfe. Je savais également qu'ils se trouvaient au sud, sud-est de Paris, et par conséquent, dans quelle direction il fallait me diriger. Je me rendis au P. L. M. Un employé me dit : « Vous n'avez qu'à vous rendre à Marseille et là on vous indiquera les navires et les paquebots en partance pour cette localité ». « Merci, lui dis-je, pour vos bons renseignements ». Me voilà bien avancé, dis-je assez haut, en me retirant. « Mais, pourquoi, dit un voyageur qui se trouvait près de moi, n'achetez-vous pas un indicateur des chemins de fer ; vous y trouveriez, sans vous déranger toutes les indications désirables et, lorsque vous aurez choisi une des nombreuses compagnies de navigation, françaises ou étrangères, qui desservent la localité où vous voulez vous rendre, vous lui demanderez son guide des passagers ». C'est ce que je fis ; mais que de choses me manquaient encore ! J'ai fait près de dix voyages en cette contrée, je me suis renseigné, j'ai lu ce qui la concernait et, malgré tous mes efforts et ma bonne volonté, je me suis aperçu à mon dernier voyage que si j'avais été mieux préparé au début, je me serais donné moins de mal et j'aurais rapporté de bien plus nombreux documents.

Les pauvres gens dont j'ai signalé la déception ne manquaient ni de savoir, ni d'intelligence, ni d'initiative, mais ils étaient comme moi, ils ne savaient par quel bout commencer. On ne leur avait pas appris ce que tout le monde devrait savoir, pour n'éprouver aucun embarras, aucune hésitation, lorsqu'on prend une détermination.

Quand on a du sang français dans les veines et que l'on sait sans se tromper le nombre et le nom des ponts de Paris, qu'on peut énumérer les villes principales qui se trouvent sur le cours de la Loire et que l'on connaît bien son histoire de France depuis la République n° I jusqu'à la République n° III inclusivement, on ne doute de rien, on se croit apte à tout, même à devenir ministre : aucune entreprise, aucune fonction bien rétribuée ne vous effraie; si on ne trouve dans son pays ce qu'on désire, on va à l'étranger chercher fortune, harcelé par la conviction qu'on en reviendra millionnaire. On en revient, en effet, très peu de temps après, avec quelques mois de plus sur la tête et beaucoup d'argent de moins dans la poche.

Quelqu'un disait un jour à l'un de ses amis :

— Tu as beaucoup voyagé ; indique-moi donc dans quel pays il faut aller et le moyen à employer pour faire fortune.

— Tous les pays te permettront d'arriver à ce résultat ; quant au moyen, il est bien simple et à la portée de tous : on part avec sa femme, on s'installe dans une localité et on se livre à la production et l'élevage des ânons.

— Il ne le pourrait pas dans toutes nos colonies, dit un autre de leurs amis, à Obock, par exemple, cette industrie lui serait interdite ; le gouverneur ne veut pas en entendre parler ; il réclamerait immédiatement le départ de celui de ses subordonnés qui lui manifesterait le désir de se marier, à moins qu'il ne s'engage de laisser son épouse en France.

— Pas de mauvaises plaisanteries sur notre gouverneur, dis-je ; c'est un homme d'État de premier ordre, son talent administratif n'a pas attendu, pour se dévoiler, le nombre des années. S'il se méfie des femmes, c'est qu'il sait qu'elles sont une cause perpétuelle d'agitation, un foyer de discorde ; qu'elles tournent les têtes, qu'elles se laissent convaincre, qu'elles sont enfin l'écueil d'une bonne administration. Les employés à Obock, leurs femmes en France et tout marchera, comme un seul homme, dans cette naissante colonie.

Evidemment, cette séparation de deux nouveaux mariés est pénible, mais notre gouverneur ne pousse pas la chose jusqu'à l'ostracisme : après six ou sept cent jours et autant de nuits de jeûne matrimonial, il accorde un congé au mari, afin qu'il puisse se rendre en France, renouveler bail avec sa femme. Si nous avions à cette époque, été illuminés par l'humanitarisme, comme nous le sommes maintenant, j'aurais ajouté à ma dernière phrase : voilà ce qu'on peut appeler une gentillesse humanitaire.

Les fonctionnaires, étant en général des hommes sérieux,

clairvoyants et toujours à cheval sur la consigne préfèrent, malgré leur répugnance, se soumettre que de se démettre. Très bien pour eux, mais leurs femmes : Voilà l'obstacle ! Elles n'ont aucune considération pour la consigne administrative : elles ne connaissent d'autre consigne que celle de s'étendre la nuit à côté de leur époux. Elles se sont unies par le lien du mariage, impossible de leur faire comprendre la disjonction et de les empêcher de critiquer et de trouver mauvais les baux de trois, six, neuf exigés par le gouverneur ; elles sont sans égard pour le chef suprême de leurs maris ; comme en tout, il impose silence à ses subordonnés, quant à leurs femmes, inutile d'y penser ; il leur clorait la bouche qu'elles trouveraient encore le moyen de lui exprimer leur antipathie. Pour le résultat de son interdiction, le récit de la rencontre suivante va nous en montrer un échantillon.

J'avais connu à Obock un charmant garçon, faisant partie de notre administration coloniale, à la cordiale générosité de qui je dois le poignard danakil que j'ai fait figurer.

Après l'avoir perdu de vue depuis plus d'une année, je le rencontre un après-midi à Marseille au bras d'une jeune femme.

— Je vous présente mon épouse, me dit-il, après que je lui eu amicalement serré la main.

— Mes félicitations, mes compliments débités, le gouverneur, lui dis-je, vous a-t-il accordé ce congé pour vous marier ou pour renouveler bail ?

— Vous savez donc ! me répondit la jeune épouse toute joyeuse, en pressant le bras de son mari contre sa poitrine, je le tiens maintenant, il ne m'échappera plus. C'est inouï, affreux, atroce, et de plus immoral de laisser si longtemps un mari éloigné de son épouse ! Je m'adresse à votre bon sens, soyez juste, est-ce possible de vivre l'un d'un côté et l'autre de l'autre?... Un jour, passe ; deux à trois jours, on peut encore, quand il le faut, s'imposer ce sacrifice, mais vingt-quatre ou trente-six mois, c'est un supplice horrible : j'en frémis rien que d'y penser ! moi, j'en serais morte, et elle accompagna ces derniers mots d'un long soupir. Vous savez ce qu'il en est, vous docteur. Eh bien ! franchement, est-il possible à un mari de rester aussi longtemps séparé de sa femme, sans se ravitailler? Je n'en ai pas la preuve, mais le gouverneur d'Obock ne doit pas être fait comme les autres, ou le malheureux ne sait pas ce que c'est. Ah ! si j'étais devenue sa femme, c'est moi qui lui aurais appris qu'on ne se marie pas pour vivre séparés ! Je me soumettrais à sa volonté, sans rien dire, il pourrait bien rester à Obock et moi en France ; mais, vrai de vrai,

il ne dépendrait pas de moi, si je ne lui procurais pas chaque année un enfant à nourrir. Je le ferais comme je le dis, je vous le jure, je ne pourrais pas m'en dispenser.

— Madame, Madame, m'écriai-je, vous n'y pensez pas de parler ainsi devant moi de notre gouverneur, que je considère comme un ami et un très galant homme : il redoute l'exaltation des femmes, et vous venez de nous donner la preuve qu'il a raison. Vous êtes toutes des révolutionnaires ! Une seule de vous à Obock mettrait le désarroi dans la ponctualité administrative.

— Oui, docteur, il nous redoute, mais ce n'est pas comme vous l'entendez : il craint nos séductions, il est comme un saint Antoine, il tremble que la tentation ne lui fasse fermer les portes du Paradis. Il se fait vraiment trop d'illusion. Ce n'est toujours pas moi qui tenterai de le séduire et de l'empêcher de se rendre en Paradis avec sa virginité. N'est-ce pas chéri, ajouta-t-elle, en se tournant vers son mari ?

Je lui avais préparé une verte réponse, mais son « n'est-ce pas chéri » contenait une trop forte dose de jovialité : j'en étais déjà saturé à si haute pression que la soupape d'un fou rire allait se soulever malgré ma volonté. Je leur serrai vivement la main sans mot dire et je m'enfuis comme si quelqu'un eût été à mes trousses. Il était temps, car j'avais à peine détourné la tête qu'un rire sourd et inarticulé se manifesta et, par surcroît de pression hilarante, j'entendis, en m'éloignant, le mari dire à son épouse :

— Tu vois, il est parti fâché. Tu aurais mieux fait de te taire et surtout de te douter qu'il donnerait raison au gouverneur.

— Lui fâché ! il avait trop grande envie de rire, ah ! mon pauvre ami, tu es bien comme les autres, tu n'y vois pas plus loin que le bout de ton nez. Sait-il au moins que tu as eu ton changement ?...

Je ne garantis pas la littéralité de cette conversation, mais j'en prends la Canebière à témoin, elle est véridique.

J'avais déjà entendu dire par d'autres intransigeantes ce que venait de me conter cette terrible adversaire de la séparation ; mais je n'ai jamais cru, que notre cher gouverneur ait jamais exigé que ses employés jouassent le rôle d'eunuques. Cependant, l'affirmation de cette jeune femme, appuyée par le silence du mari, et leur déplacement qui n'aurait pas eu d'autre cause, avaient ébranlé ma conviction ; mais enfin, il n'est pas possible que l'autorité ordonne à la femme de suivre son mari en France, et que dans nos colonies elle l'oblige à s'en séparer.

Si pareille anomalie avait eu lieu à Obock, ce ne serait qu'une exception, une amusante nouveauté à ajouter aux si nombreuses curiosités, qu'enfante chaque jour notre régime colonial.

Cette séparation temporaire des conjoints a ouvert une issue à mes réflexions : j'en suis arrivé à lui trouver un côté avantageux : tout le monde en général et les fonctionnaires en particulier, envient une décoration ; cette envie les soutient dans leur devoir et les convie à remplir leur fonction correctement, scrupuleusement et souvent avec zèle : aussi ne puis-je m'empêcher de trouver sensé et de haute politique de maintenir cette envie dans l'espoir de ses subordonnés, en leur faisant miroiter l'espoir d'être décoré, et de leur faire attendre aussi longtemps que possible cette récompense honorifique.

Voyons maintenant les avantages que peut tirer du mariage un gouverneur de colonies : il y engage ses fonctionnaires et, le mariage accompli, il garde auprès de lui les maris et envoie leurs femmes se balader en France. Il faudrait n'être pas femme ou avoir un cœur de glace pour résister, au bout de quelques mois, au désir de procurer une décoration à son mari ; mais ce qui renverse les idées de l'esprit le plus solide, cette décoration est justement la seule qu'on n'ambitionne pas et que personne ne voudrait porter.

Attendez ! Attendez ! Dans quelque temps, sous ce rapport, votre mentalité, entraînée par le courant torrentiel du progrès moderniste, va se modifier et faire volte-face ; le jour où les suffragettes auront pris d'assaut le pouvoir, vous irez tous supplier, genoux à terre, les ministresses de vous décorer et les simples représentantes d'appuyer vos demandes ; vous ne voudrez plus alors porter d'autres décorations que celles qui vous viendront des femmes.

Cela n'empêche pas, qu'il y a dix à quinze ans, que l'idée d'éloigner une épouse de son mari était une pensée géniale ; ce n'est pas en un quart d'heure de réflexion qu'on peut sortir de son cerveau, aussi chauffé qu'il soit par le soleil brûlant d'une colonie, une conception aussi imprévue. N'est-ce pas merveilleux et sublime cette séparation, assurant à la fois la tranquillité dans nos colonies, et la marche régulière d'une bonne administration, sans porter préjudice à la reproduction?

La morale en est peut-être froissée et obligée de baisser les yeux et de détourner la tête pour cacher la rougeur de son visage ; qu'importe ! Elle tend de plus en plus à s'amadouer, à devenir si bonne fille et, sur toutes choses, voudrait fermer les yeux pour pouvoir dire, « je n'ai rien vu ».

Obock d'abord et Djibouti ensuite étaient ,à la fin du dernier siècle, une vraie cour des miracles, un foyer de pensées ingénieuses, un centre de nouveautés civilisatrices, un nid d'employés, un

entrepôt administratif, un siège de gouvernement, un théâtre universel, un caravansérail commercial et d'émancipation à l'usage des indigènes. C'était en un mot un curieux endroit où venait se répandre et fondre l'or de la France.

L'or était inconnu dans ces localités avant notre apparition omnipotente. L'argent avait de la valeur et encore pas aux yeux de tous ; les pièces de bronze étaient les seules appréciées par la généralité des habitants. Un enfant échangeait l'occupation de sa journée contre trois à quatre petits sous et un adulte contre trois à quatre gros sous. Moyennant cette faible rétribution, ils travaillaient comme des nègres, mais non comme des nègres à peau blanche.

Dans les pays chauds, les travailleurs indigènes prennent de leurs forces un très grand soin : ils n'oublient jamais au cours d'une journée d'en conserver les neuf dixièmes pour la journée suivante et ils arrivent ainsi à établir un équilibre équitable entre le salaire et le travail ; de cet état de choses, ils retiraient encore cet avantage, c'est que le peu qu'ils gagnaient ne leur permettait pas de se fatiguer l'estomac par un trop plein de nourriture et de perdre la tête par des libations exagérées. Enfin, tout était pour le mieux : ils n'usaient pas leurs bras par la fatigue, ne les laissaient pas s'atrophier dans l'oisiveté, et ils pouvaient satisfaire modestement leur estomac, et subvenir aux besoins de la famille.

En tous pays, les gens sont ambitieux et jamais satisfaits, ce qui les engage à améliorer leur sort. Je ne fus donc nullement étonné, en constatant à Djibouti trois à quatre ans après notre installation que les salaires avaient triplé et que la somme de travail était restée à peu près la même ; s'il y avait eu un changement, c'était plutôt en moins qu'en plus ; c'est naturel, du reste, que plus un homme soit payé cher, moins il fasse de besogne.

De tous les fondateurs d'entreprises, je fus l'un des plus touchés par cette augmentation. Il me fallut, pour équilibrer mon budget, restreindre mes dépenses. On ne m'avait donné avant mon départ ni lettre de change, ni ouvert un crédit à la Caisse publique, ce qui m'eût permis, comme à un grand nombre de citoyens, de me montrer généreux et de faire de l'humanitarisme et de la philanthropie aux dépens des contribuables. Je me trouvai dans la cruelle nécessité de fermer mon marché : il ne m'était plus possible de soutenir les frais que cet accroissement de salaire avait augmentés des deux tiers. Les enfants préféraient jouer dans la rue et les adultes dormir à l'ombre de leur paillote ou palabrer que d'aller pour quelques sous se promener une heure ou deux sur le bord de la mer.

Cette transformation qui s'était opérée pendant mon absence dont la durée n'avait pas excédé sept mois, avait été si imprévue et si rapide que ma surprise n'eût d'égal que mon étonnement : ne devinant à quoi pouvait tenir ce revirement, je m'adressai à une grosse tête couverte d'un casque administratif.

— Monsieur, dis-je à cette tête qui se balançait sur un corps humain de belle prestance, voulez-vous me permettre de vous adresser une question qui m'absorbe l'esprit depuis mon arrivée.

— Monsieur!... répondit-il, sans ajouter vous en êtes un autre ; je suis tout à vos ordres, c'est un devoir et un bonheur pour nous de pouvoir rendre service quand l'occasion se présente.

— Monsieur, on ne peut pas être plus aimable ; on reconnaît tout de suite un fonctionnaire français aux paroles que vous venez de prononcer. Je ne m'étais pas trompé en vous tenant en haute estime, vous et vos collègues ; on ne pourrait vous combler de trop d'éloges.

— Monsieur, vous êtes trop bon....

— Non, je vous rends justice ; maintenant puisque vous le permettez, je vais vous dire ce qui m'a rivé dans le cerveau un clou de surprise. Quand il y a sept mois, j'ai quitté Djibouti, tous les indigènes qui étaient venus ici vivre à nos dépens cherchaient une occupation afin de manger le soir avant de se coucher : maintenant, ils me paraissent fuir une occupation, plutôt que de la rechercher ; c'est pourquoi j'ai recours à vos lumières pour connaître la cause d'un pareil changement.

— D'abord, Monsieur, permettez-moi de vous dire, que de votre part cette question me surprend, car vous n'ignorez pas que nous sommes en République et, qu'un gouvernement digne de ce nom est un gouvernement qui se respecte et veut être respecté. Pour arriver à ce but, on doit être vigilant, semer autour de soi, et répandre au loin l'aisance et le bien-être, la lumière, la justice et l'humanité ; on nous le recommande, Monsieur, on me l'a dit cent fois et je suis fier de le redire.

— Et vous avez raison de le redire, car ces mots : humanité, justice, lumière me rappellent le Dieu charitable, bon, juste et plein de gloire ou de lumière, dont on me révélait l'existence dans ma jeunesse ; mais ces principes philosophiques ne me donnent pas la solution de ce que j'ai eu l'honneur de vous demander.

— Ne vous y méprenez pas, Monsieur, et sachez-le bien, l'homme vit de son travail et, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, un gouvernement qui se respecte et veut être respecté doit lui procurer du travail; comme toute peine mérite salaire, ce salaire doit être suffisant pour faire vivre et rémunérateur pour que tout le monde soit content et ait l'esprit tranquille.

— Je comprends, mais ce n'est pas tout ce que je voudrais savoir.

— Je n'ai pas fini ; suivez bien ma pensée : on doit encore assurer à tous, en général, et à chacun, en particulier, sa part d'existence d'abord et son bien-être ensuite, vous comprenez...

— C'est facile à comprendre.

— Alors vous vous êtes certainement aperçu, Monsieur, que tous les hommes avaient un corps à nourrir.

— Certainement, vous auriez même pu ajouter les femmes et les enfants, car ils ont également un corps à nourrir ; en ce qui me concerne, comme j'ai à nourrir le mien depuis le jour de ma naissance, cela ne pouvait pas se passer sans que je m'en aperçoive.

— Vous comprenez donc, par conséquent, que tout le monde est obligé de se nourrir, sous peine de mourir de faim, et vous savez certainement, aussi bien que moi, que ce n'est pas par des discours et des paroles qu'on peut alimenter l'estomac, il lui faut quelque chose de plus solide, de plus substantiel.

— Ah : Monsieur, si les paroles, comme vous le dites si justement, ne nourrissent pas le corps, les vôtres me transportent, et ouvrent à mon esprit de vastes issues qui me permettent d'apercevoir des horizons sociaux et humanitaires dont la nouveauté me surprend, je pourrais même dire me surpasse.

— Vous le serez bien davantage encore, en apprenant qu'ici on ne parle pas, on agit : nous devions donner l'exemple, nous l'avons donné, nous n'avons pas publié nos intentions, cherché de la réclame : nous savions que tout travail mérite une équitable rétribution et nous avons élevé les salaires des indigènes ; c'était notre devoir, car ces gens étaient vraiment trop peu rémunérés Maintenant, sans orgueil, nous pouvons être fiers : nous avons réussi au delà de nos espérances, vous avez dû vous en apercevoir et juger par vous-même cet heureux résultat.

— En effet, je m'en suis aperçu et j'ai pu en juger, n'ayant que la clef de ma caisse; ah ! que n'ai-je eu également celle de l'État ! Recevez toutes mes félicitations pour le succès dont vous pouvez être fier. C'est bien de penser à autrui, mais il faut aussi penser un peu à soi : conservez longtemps votre précieuse existence, elle nous est chère, à tous les points de vue, et cent fois plus utile que celle d'un Danakil, j'ajouterai même qu'elle me paraît plus utile et surtout plus chère que la mienne.

— N'exagérons pas, Monsieur, l'existence est chère à tous et égale pour tous.

— C'est assurément ce qui devrait être, mais hélas, ce n'est pas...

— Et en quoi, Monsieur, je vous prie. Est-ce que nous ne tenons pas tous à la vie? N'est-elle pas la même pour tous? En quoi peut-elle différer?

— Elle diffère en ce qu'elle n'est pas égale pour tous, puisque aux uns elle est chère et aux autres précaire. Permettez-moi de nous prendre pour exemple : vous faites régulièrement trois à quatre repas par jour, moi je n'en fais que deux qui bien souvent ne valent pas l'un des vôtres ; les Danakils sont encore bien plus sobres que moi, ils font un seul repas toutes les vingt-quatre heures et encore souvent, ce repas ne consiste qu'en une tasse de lait. Il vous faut donc pour vous nourrir, deux fois plus d'argent qu'à moi et au moins huit fois plus qu'à un Danakil. C'est bien autre chose pour se vêtir, se loger et se procurer tous les accessoires qui nous sont devenus indispensables. Le Danakil construit sa paillote ; son vêtement ne lui revient pas à plus de deux à trois francs par an ; il se nourrit avec le lait de son troupeau et, lorsqu'il lui tombe cinquante centimes dans la poche il peut se procurer plus de satisfaction que nous ne pourrions le faire avec cent francs; voilà pourquoi, à mon avis, la vie n'est pas égale, puisqu'elle revient très chère aux uns et presque à rien aux autres.

— Vous oubliez, Monsieur, que nous sommes en République et que la République est un gouvernement égalitaire et démocratique, fraternel, libre et noble. Comme noblesse oblige, nous, les représentants de la République à Djibouti, comme ses représentants à Paris, devons en toute circonstance nous montrer nobles et généreux et, c'est ainsi que nous arriverons à établir la vie égalitaire. C'est sous l'inspiration de ces nobles sentiments que nous avons amélioré ici, le sort des habitants afin de leur montrer ce que nous sommes et ce que nous valons. Le croiriez-vous, Monsieur, les Anglais, nos voisins, font travailler toute une journée pour une rétribution que je puis hautement qualifier de honteuse : soixante centimes, Monsieur, pour une journée de douze heures de travail ! Vous ne pourriez y croire si ce n'était pas moi qui vous le certifie! Exploiter ainsi la misère des gens est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer, c'est un outrage à l'humanité, oui, Monsieur, c'est un outrage, cette exploitation si intéressante des travailleurs.

— Pardon, Monsieur, de vous interrompre, mais je ne puis retenir l'impression que viennent de me dévoiler vos paroles ; vous avez, à vous seul dans la tête, plus de pensées qu'il n'en faut pour être sénateur, député, ou tout au moins conseiller municipal.

— Vous me faites trop d'honneur, en me comparant, moi simple fonctionnaire, à nos plus illustres représentants.

— Je vous ai dit ce que je pense ; je n'en retire pas un mot.

— Alors, je vais continuer ce qui me reste à vous signaler : ici nous nous trouvons face à face avec les Anglais sur le même terrain : notre devoir était de leur donner une leçon : nous la leur avons donnée si vigoureuse et si accablante, qu'ils ne s'en relèveront pas de longtemps. Nous avons élevé à quatre-vingts centimes la journée de travail qu'ils n'ont pas honte, eux, de ne payer que soixante centimes : non seulement en agissant ainsi nous avons fait notre devoir, mais encore de la bonne politique. Le port d'Aden est bien touché : il ne se relèvera pas du coup mortel que vient de lui porter Djibouti. Nous allons faire de notre Djibouti la ville commerciale la plus importante de cette contrée, on en parlera dans l'histoire.

— C'est également ma conviction, mais je ne crois pas que les historiens mettent autant de verve et d'éloquence que vous venez d'en déployer. Il me semblait, en vous écoutant, entendre Lamartine combattant l'esclavage et réclamant son abolition. Il faut être poète ou, comme vous, un pilier administratif pour faire sortir de son esprit tant de belles idées. Je vous en félicite chaleureusement, mais permettez-moi d'ajouter timidement que je trouve un peu maigres vos quatre-vingts centimes pour douze heures de travail. Un franc m'eût paru préférable, c'était encore bien peu, mais c'est la pièce ronde, l'étalon de notre monnaie. Je crois qu'on eut eu encore plus de respect pour l'égalité, en élevant le salaire journalier des indigènes à quatre ou cinq francs par jour, ce qui eût été, sans exagération, à peu près la moyenne de ce que l'ouvrier gagne en France.

— J'y avais songé, me répondit-il d'un air triomphant ; malheureusement, je ne suis pas le maître et on ne prend pas toujours ce que je dis en considération, mais rassurez-vous, on y viendra ! Cette petite augmentation est le prélude d'un bon présage ; on atteint rarement le but du premier coup ; ce n'est qu'avec de la patience et de la persévérance qu'on arrive à se faire comprendre.

— Bon espoir ! la route est belle ; on peut aller de l'avant sans trop se fatiguer : j'espère cependant qu'après avoir amélioré le sort des Danakils, on pensera à améliorer celui des fonctionnaires français, le vôtre surtout, car vous méritez qu'on double vos appointements, si ce n'est déjà fait.

— Doubler nos appointements ! et en disant cela on voyait dans son œil briller la convoitise ! ce serait justice, je me donne beaucoup de mal. Mon ambition ne va cependant pas jusque-là. Si on m'accordait seulement ce qui me manque pour me compléter la petite somme de vingt francs par jour ; pour le moment, cela me suffirait.

— Je le crois et je vous le souhaite. En attendant, recevez mes remerciements pour les sérieux renseignements que vous venez de me donner et permettez à votre humble compatriote de vous serrer la main, en vous quittant.

Voilà un fonctionnaire, me dis-je en m'éloignant, à qui il faudrait les appointements d'un député pour vivre heureux et il trouve que quatre à cinq francs seraient amplement suffisants pour assurer le bonheur des gens qui triment de six heures du matin à six heures du soir. Ce philanthrope avec cinq ou six cents francs par mois n'arrive probablement pas à joindre les deux bouts ; il lui serait donc impossible de comprendre qu'un Danakil puisse vivre heureux avec cinquante centimes par jour et même vingt-cinq comme le Juif errant.

Dans notre riche et industrieuse France, deux francs par jour pour l'ouvrier de la campagne et cinq pour l'ouvrier de Paris n'est certes pas exagéré. J'ai écrit cela il y a douze ans et je le laisse paraître ainsi afin qu'on puisse juger l'accroissement rapide des salaires et des dépenses. Quant à nos représentants, continuai-je, vingt-cinq francs par jour pour les fortunés, c'est trop, beaucoup trop et pour les sans-fortune, c'est insuffisant, plus qu'insuffisant. Je parierais dix contre un, tant il y a de gens à esprit étroit et borné que la grande majorité des citoyens rirait de ma naïveté, si je leur disais qu'un ouvrier avec ses cinq francs par jour vit plus heureux qu'un député avec ses vingt-cinq francs. Je ne parle pas des insatiables, mais des gens sérieux et réfléchis qui savent remplir honnêtement les obligations qu'ils ont contractées, qui font en un mot leur devoir consciencieusement. Les plus heureux parmi nous sont ceux qui trouvent au bout de l'année un boni dans leur cassette, au lieu d'un déficit et des notes à payer. L'homme qui voit, après sa fatigue annuelle, quelque chose, si peu que ce soit, briller dans sa cassette se réjouit, le présent lui paraît rose et l'avenir lui sourit. Quant à celui qui n'y trouve rien, son nez s'allonge, son front se plisse et il ouvre la bouche pour accentuer sa déception par un juron.

A Djibouti, avec quatre francs par mois, l'indigène pouvait vivre et, qui plus est, faire des économies, de sorte qu'avec le salaire d'un ouvrier français, un jour de travail lui était suffisant pour assurer son existence mensuelle et douze jours seulement pour son existence annuelle, enfin en travaillant tous les jours pendant un an ou deux, il aurait pu prendre sa retraite et vivre paisiblement, au repos, le reste de ses jours.

On va prendre les quatre francs par mois, dont je viens de parler, pour une plaisanterie et le narrateur pour un rêveur, et

se réjouir à ses dépens: n'attendez pas, gaudissez-vous tout de suite grands utopistes, grands voyageurs d'un cabinet de travail à une salle à manger, grands philosophes, grands humanitaires, grands raconteurs de choses qu'ils n'ont jamais vues, grands phraseurs sans idées, grands souteneurs des droits de l'homme, grands niveleurs sociaux, gaudissez-vous, jusqu'au jour où l'on viendra vous certifier que les dix-neuf vingtièmes des Danakils ne dépensent pas dix centimes par jour pour leur nourriture ; qu'ils se contentent, ne pouvant faire autrement, d'une à deux tasses de lait, qu'ils boivent le soir avant de se coucher. Or, dix centimes par jour, pour leur nourriture, et j'exagère, nous fait trois francs au bout du mois, il leur resterait donc encore un franc pour s'habiller et se payer de petits caprices, puisque pour quarante sous, ils ont un complet qui leur dure une année.

Si je posais ce problème à résoudre : Comment un homme avec quatre francs par mois peut-il vivre et se tirer d'affaire sans emprunter? Aucun élite des savants européens n'arriverait à le résoudre, et l'Apharras sans instruction le résoud sans difficulté, naturellement.

Le fonctionnaire avec lequel je viens d'avoir cette prudhommesque conversation aurait dû savoir que les Somalis et les Apharras réunis à Djibouti au nombre de plus de mille n'avaient certainement pas, en moyenne, vingt centimes chacun à dépenser par jour, et cependant nous étions là pour leur acheter du lait et de la viande et pour employer quelques-uns d'entre eux. S'ils ne sont pas instruits, ils sont intelligents et savent profiter de la présence des Européens.

Je ne suis pas certain que dans l'intérieur de l'Apharras on pourrait obtenir des habitants un peu de lait pour une pièce de cinq francs et ils en donneraient plusieurs tasses pour de menus objets qui ne valent pas vingt centimes la douzaine.

Au lieu d'arroser le public de leur placide éloquence, les humanitaristes et les philosophes seraient bien mieux compris, s'ils distribuaient à ceux qui souffrent de la faim et de la soif, le superflu des aliments qu'ils font descendre, avec efforts, dans leur estomac et des liquides dont ils humectent, sans besoin, leurs gorges humanitaires. Ce qu'ils pourraient soulager d'Apharras et s'en faire aimer avec les déchets de leur goinfrerie! Ces verbeux personnages consomment sans souci et inutilement ce qui serait si utile aux malheureux: ils ne se doutent même pas que la plus modeste de leur offrande serait d'une éloquence plus persuasive que leur filandreux discours.

Les plus fougueux combattants du paupérisme n'ont pour

toutes armes que des discours et des conseils : ils trouvent, tous, leur budget trop restreint pour s'imposer un tout petit sacrifice ; ce sont généralement des courageux en parole et des foireux à l'action. Quand ils peuvent cependant puiser dans une Caisse publique, ils ajoutent à leurs paroles un peu de générosité ; pas beaucoup, car l'argent qui passe dans la main d'intermédiaires s'use si facilement qu'il arrive rarement intact aux destinataires. Dans les sociétés de secours, de bienfaisance, de mutuelle assistance, etc., le dévouement est sublime quand il n'est ni intéressé, ni rémunérateur, malheureusement de nos jours, dans toutes les sociétés et les associations il se trouve des sangsues.

Il me semble qu'on aurait dû continuer, comme à l'époque de ma prime jeunesse, à apprendre aux hommes à être charitables, à respecter son prochain et ne pas insulter bêtement, femmes, vieillards et miséreux. Par une éducation sentimentale et une instruction sociale soignées et bien dirigées, on arriverait facilement à éviter à ses semblables les angoisses de la faim et du froid. L'homme est instinctivement charitable, il suffirait, au lieu de lui donner par geste des leçons d'égoïsme, de cultiver en lui le noble sentiment de mutuelle assistance, pivot de la société et de la patrie. On n'aurait plus, pour s'éviter de tendre la main, recours au réchaud de charbon dans une chambre close ou à une corde pendue à un clou de sa porte : on irait au secours des malheureux aussi naturellement qu'on va se mettre à table et tout le monde au moment du danger serait intéressé à sauver et défendre la patrie comme son propre foyer. Le nombre des parasites, des voleurs et des assassins serait en si infime proportion, qu'en nourrissant une semaine ou deux les uns à coups de fouet et en faisant passer le cou des autres sous le tranchet guillotin, on arriverait à extirper de la société cette funeste race. L'extrême bonté ne peut exister sans l'extrême sévérité.

Actuellement, il y a tant d'égoïstes et de gens peu honnêtes, qu'il serait difficile d'établir ces principes ; la grande majorité aurait si peur des coups de fouet mérités, qu'elle s'opposerait à ce qu'on les fasse entrer dans l'éducation sociale.

Dans notre société, la culture des belles-lettres, des sciences et des arts absorbe l'esprit; et l'amour du bien-être, la soif de l'or, la passion des jouissances, absorbe tous les sentiments ; ils sont rares, très rares les nobles cœurs qui cherchent les endroits où se trouvent exposées des demandes de secours. Mais au rebours, ils sont très nombreux ceux qui vont taper leurs amis et connaissances pour leur arracher de bon argent, qu'ils vont distribuer avec emphase, quand ils ne l'oublient pas dans leur poche ; en

vertu de ce principe : le premier malheureux c'est moi ! on ne voit ni la petitesse, ni l'abjection qu'il y a de se faire à la fois mendiants et charitables ! C'est passé dans les habitudes, on trouve cela naturel. Pour faire le mal, je comprends qu'on se serve d'un intermédiaire plutôt que d'opérer soi-même, mais pour faire le bien, devrait-on avoir recours à un intermédiaire ? la grande majorité répondra ! oui, puisque cela existe ! et je serais peut-être le seul à répondre non.

Ce qu'on a engouffré dans mes oreilles de paroles et de discours aurait comblé toutes les fosses à misère de la France et de l'Étranger. Que faisait ce parleur, cet orateur humanitaire quand il avait fini : il courait au café voisin se dessécher la gorge. Il m'est arrivé parfois de l'accompagner pour soutenir sa libation et l'accabler de félicitations. En ce moment l'ingrat souteneur des infortunés, ne pensait guère à ceux que la soif dévore et que la faim tiraille, il venait d'en déplorer le sort en vibrantes paroles et il laissait la charge de les secourir à ses auditeurs.

Les sentiments de générosité démocratique se résument, en général, à ceci : attirer l'attention par un discours réclame, chercher au plus vite à vivre aux dépens des contribuables ; cela s'est si rapidement généralisé, qu'on s'est trouvé dans l'obligation de lui assigner une dénomination : inutile de la désigner puisque depuis longtemps déjà tout le monde connaît l'assiette au beurre, autour de laquelle se bousculent actuellement tant d'affairés : c'est à qui en retirera la plus grosse part, c'est surtout pour agripper un ministère que les plus haut placés de l'échelle sociale nous donnent ce désolant spectacle.

Après s'être emparé des ailes de la renommée par des discours où l'on a solidement exprimé le désir de voir tout le monde devenir riche, heureux et content, il ne reste plus qu'à distribuer sa photographie avec cette inscription au bas : « Cherchez mon désintéressement. Dix mille francs de récompense à celui qui le dénichera ».

Le bon public qui hume avec tant de plaisir les troublantes paroles de ces hâbleurs ne se doute pas qu'il paie tout un peu plus cher, pour subvenir aux dépenses de gens qui n'ont à offrir que des mots souvent vides de sens pour guérir les misères sociales. Je ne plains pas le public ni ne blâme ceux qui vivent à son crochet. Le public en les écoutant absorbe tant d'espoir et de promesses qu'il dit parfois : « C'est un brave homme ; il s'est si bien apitoyé sur mon sort, que ses paroles me sont descendues jusqu'au fond du cœur. Je ne regretterai pas de travailler une heure de plus pour lui venir en aide ». Je suis de cet avis, on peut bien faire

un sacrifice pour un homme qui vous crie à tue-tête : « Je veux votre bonheur et votre bien, ne l'oubliez pas, pensez à moi d'abord et vous verrez ce que je ferai pour vous ensuite ».

C'est dans un village de Saintonge que j'ai ouvert la bouche pour lancer dans l'air ma première note vocale : c'est dans les champs, les bois, les vignes que j'ai porté mes premiers pas. Je me faisais souvent le compagnon volontaire d'un vieux domestique, homme calme et paisible qui était depuis vingt ans au service de mes parents ; il était comme chez lui sous le toit de son maître. Il obéissait sans la moindre observation et son maître le commandait sans lui faire sentir son autorité. Je n'ai jamais entendu une plaisanterie lui sortir de la bouche : je ne l'ai jamais vu rire. Quand je l'accompagnais, il marchait d'un pas tranquille et moi, en courant de tous côtés : « Si tu t'approches trop près des bords du fossé, me disait-il, tu tomberas dedans ; tu te casseras un bras ou une jambe et tu resteras un ou deux mois au lit ; tu ne pourras plus venir m'accompagner ». Si je prenais un objet pour le porter, il me disait : « Tu t'es donné beaucoup de mal pour le placer sur ton épaule et, comme tu ne l'as pas mis comme il fallait, tu n'iras pas loin avec. Jette-le par terre et je suis sûr que tu sauras mieux le prendre, mieux le placer et le porter plus loin ». Il m'indiquait alors, sans avoir l'air de me faire la leçon, comment il fallait s'y prendre ; c'était toujours le procédé qu'il employait quand l'idée me venait de couper, tailler, bêcher. Comme il était très avare de ses paroles, je ne pouvais pas lui répondre, de sorte que nous n'avions jamais de discussion. Quand je voulais lui imposer ma volonté ou me livrer à des exercices ou des ébats dangereux : « Je ne pourrais plus t'emmener avec moi, me disait-il, c'est bien fâcheux, car j'avais en toi un rude compagnon » ! Si je ne tenais pas compte de son observation, lui tenait compte de sa promesse ; et je restais à la maison, car il attendait pour m'emmener, que je lui fisse amende honorable. Je compris rapidement que je ne triompherais pas de son inflexibilité, qu'il me fallait lui obéir si je voulais jouir de ma liberté. Cet homme qui ne jouait jamais avec moi, qui me parlait rarement, avait captivé toute ma sympathie : je laissais tout pour aller avec lui et, si la mort me l'eût enlevé, je l'aurais pleuré autant que pour un membre de ma famille.

Si on me demandait ce que vient faire ici cet épisode enfantin, je répondrais : toutes morales sociales découlent de cette première source éducatrice et, j'ajouterais, l'honnêteté, le bon sens et le maintien sont autrement favorables au développement d'une saine éducation qu'un prétentieux savoir. L'homme instruit fait des hommes instruits, quelquefois des hommes supérieurs, mais

le plus souvent, en nombre considérable, des prétentieux, des déclassés qui brisent les liens de la famille et considèrent la société comme une vache à lait et la patrie comme une négation.

Notre vieux et fidèle serviteur avait pris l'habitude de se lever avant l'aurore et, pour ne déranger personne, il préparait lui-même ce qui lui était nécessaire pour attendre jusqu'au repas du soir. Quand l'envie de l'accompagner m'était venue la veille, je m'éveillais toujours aussitôt qu'il entrait dans la vaste pièce où on avait placé mon lit pour m'épargner de monter un étage. Cette pièce servait à la fois de chambre à coucher et de salle à manger. Pendant qu'il préparait de quoi nous sustenter, je m'habillais, cela nous prenait de cinq minutes à un quart d'heure. Sans dire un mot, nous nous mettions à table, et sans tarder, nous commencions l'attaque à la pâle lueur d'une chandelle. Comme le plus fort et le plus habile, il soulevait un pain rond de trois à quatre kilos et en coupait deux tranches dont le volume lui paraissait proportionné à la capacité de notre estomac. Sur chaque tranche, il déposait une moitié de sardine, un morceau de hareng, une lèche de lard ou de fromage, ou un œuf dur ou n'importe quoi du repas de la veille. Aujourd'hui, je ne ferai qu'une bouchée des deux morceaux de victuailles qu'il déposait précieusement sur nos tranches de pain.

Mon appétit suppléait au manque de délicatesse des mets, à leur petite quantité et à leur peu de variété. Tout cela arrosé de piquette, me paraissait si bon et me procurait une si grande satisfaction que j'en conserve encore un agréable souvenir. Mon partenaire ne devait pas éprouver une satisfaction moins grande : elle devait être même plus grande, bien souvent, si j'en juge par l'ardeur qu'il déployait. Lorsque nos estomacs nous disaient, c'est assez ; on se mettait en route. Quelqu'un en ce moment serait venu nous dire que nous aurions éprouvé une plus grande jouissance avec des mets recherchés et succulents, que nous lui aurions répondu : c'est impossible.

Nourrisson du grand air, du parfum des côteaux, de la fraîcheur des prairies, j'allais ravir aux arbres des fruits souvent verts que je mangeais quand ils ne me faisaient pas faire une trop forte grimace. Je me couchais à plat ventre sur le bord des ruisseaux à eau courante et limpide et, en plongeant mes lèvres dedans, je buvais avec autant de plaisir et de passion qu'un amateur de verte à déguster un verre d'absinthe. Je n'ai pas respiré l'air des sphères célestes, ni plongé mes lèvres dans le nectar des dieux, mais j'en ai éprouvé les sublimes sensations. Elles ne peuvent être plus suaves et plus éthérées que celles qu'on éprouve à se sus-

tenter quand la matière travaille avec activité à notre croissance.

Vingt ans plus tard, quand la taille et les ans eurent fait de moi un homme, mes déjeuners chez Magny, Véry, Véfour, Vachette, Philippe, les frères Provençaux et chez ce vieil ami des étudiants le grand et solide Foyot, n'ont jamais pu, malgré les vins choisis et les mets artistement préparés, atténuer le souvenir des matinals déjeuners de mon enfance. En buvant du château-margaux, gaillard, lafite ou yquem, du beaune, du pommard, du chambertin, du corton et de bien d'autres leurs émules, rouges, blancs ou vermeil, je n'éprouvais pas une aussi réjouissante sensation que cette acidule piquette que j'avais bue jadis en déjeunant; il me passait assurément plus moelleusement dans la bouche en la parfumant, mais des sensations qu'ils m'ont produites, aucune ne m'est restée; elles se sont toutes évaporées en peu de temps.

On ne voit peut-être pas où je veux en venir avec la dernière partie de ce récit; patience, dans un instant sa morale va paraître.

En amour, ce n'est pas la beauté de la femme qui enchaîne et procure le plus de satisfaction; à table, ce n'est pas la succulence des mets ni la qualité des vins qui procurent le plus de plaisir. Dans un lit, ce n'est pas son moelleux qui procure le plus de sommeil et les plus doux rêves.

Seuls, vivent heureux et se sentent vivre, ceux qui savent limiter leurs désirs et ne pas prendre les plus agréables de leurs sensations pour des chimères, ceux qui savent ajuster leurs dépenses à ce qu'ils possèdent ou à ce qu'ils acquièrent par le travail, et ceux qui ne rêvent pas à un sort plus heureux. Si d'un coup de baguette la fortune centuple parfois leurs revenus, ce brusque changement leur crée tant de soucis et d'ennuis qu'ils les emportent tambour battant dans l'autre monde. Pas tous! C'est entendu, mais une bonne moitié.

Lorsqu'un Apharras se réveille le matin, il ne doit plus lui rester dans l'estomac grand'chose de l'insuffisante ration de lait qu'il a bue la veille au soir; qu'il en reste encore ou qu'il n'en reste pas, il lui faut attendre la traite du soir pour prendre sa petite ration de lait journalière. Cette vacuité de l'estomac ne l'empêche pas de passer sa journée à palabrer, jouer ou se promener; et il y prend autant de plaisir que s'il avait déjeuné le matin et dîné à midi. Il paraît même aussi heureux que le quidam à qui rien ne manque. Pour celui qui fait quatre repas par jour, un festin, une noce carabinée ne le change guère de ses habitudes et ne lui procure d'autre plaisir que celui de la nouveauté. Pour un Apharras un jour de ripaille est un jour marquant dans son

existence : le plaisir de manger de la viande et de manger à sa faim lui procure une satisfaction dont il nous est interdit d'apprécier l'étendue.

Chez ces malheureux la privation commence le jour de la naissance et ne finit qu'à la mort. Leurs organes s'y soumettent et s'y habituent, je le suppose du moins, car rien n'indique qu'ils en souffrent. Je les crois aussi heureux dans leur misère que les Français dans leur opulence. Un Apharras qui viendrait à Paris se ferait facilement à la vie parisienne ; il engraisserait et deviendrait un superbe gaillard. Après très peu de mois de cette nouvelle et avantageuse existence, il regretterait sa tasse de lait et retournerait bien vite au pays. Si on lui demandait alors laquelle il préfère : de notre existence ou de la sienne, il répondrait sans hésiter qu'il préfère être malheureux chez lui qu'heureux chez nous.

Le désir de revoir son pays est désigné par le mot *nostalgie*, mais cette nostalgie existe également pour des pays éloignés du sien, où l'on a séjourné passagèrement. Un Apharras qui resterait un à deux ans à Paris, aurait à chaque instant un désir invincible de retourner en son pays. S'il y retourne après s'être assoupli à nos mœurs et coutumes, il n'y sera pas resté quinze jours qu'il sera pris, non plus de la nostalgie du pays natal, mais de la nostalgie de Paris. Il trouverait parmi les siens sa tasse de lait insuffisante, sa paillote trop étroite, son lit trop dur, les plaisirs de ses concitoyens dérisoires et leurs distractions ennuyeuses : l'influence du milieu parisien aurait transformé ses sentiments, ses sensations sans apporter de modifications à son organisation et à sa constitution.

En faisant asseoir cet homme au banquet de la civilisation et en lui en faisant absorber des mets savoureux, on détruirait pour le reste de ses jours le bonheur de son existence. Il avait dans son pays l'esprit tranquille, il ne soupçonnait pas les attraits d'une vie factice, turbulente, assourdissante ; et maintenant, qu'il en a contracté les goûts, les pensées, les désirs, il lui est impossible, dans son pays, ni même ailleurs, puisqu'il est sans fortune, de les satisfaire. Voilà le fait, le fait brutal, le fait indiscutable : et tous les Français de l'un et l'autre sexe croiraient faire le bonheur d'un Apharras, en l'amenant en France, lui faire partager les délices de notre civilisation, et ces entêtés civilisateurs ne feraient qu'un déclassé, un malheureux, et probablement un anarchiste. Nous croyons être intelligents, bons, grands, généreux quand nous battons à tour de bras les tambourins humanitaires, démocratiques, philanthropiques et autres mots en *ique* qui saisissent d'admiration, parce qu'ils riment avec mirifique ; tout

le bruit que nous faisons part de notre égoïsme, afin de nous attirer des couronnes et, pour cela, nous éveillons dans l'esprit de gens heureux et paisibles des espérances et des désirs imaginaires qui leur deviennent en peu de temps supplices de Tantale.

Il y a moins d'un siècle, un manœuvre, dans nos campagnes, gagnait de quinze à vingt sols par jour et un habile ouvrier deux francs, et ce modeste gain lui suffisait pour vivre, se loger et acquitter ses impôts : maintenant avec le quintuple, il n'arrive pas à prendre autant d'apéritifs et de demi-setiers qu'il le voudrait.

A cette augmentation de salaire, il faut ajouter celle de la fatigue. L'ouvrier actuel, excepté bien entendu celui de la ville et du gouvernement qu'on doit considérer comme un employé, met à son travail une activité fébrile, de la frénésie presque, de sorte qu'à midi il est fatigué et le soir harassé. L'ouvrier du passé travaillait paisiblement, régulièrement sans se presser, sans surmenage, de sorte qu'à la fin de la journée, il n'était guère plus fatigué qu'au moment de se mettre à la besogne. Aujourd'hui, on travaille plus vite et moins longtemps, jadis on travaillait moins vite et plus longtemps, ce qui met l'équilibre dans le rendement du travail.

La main-d'œuvre d'un objet se trouve donc le quintuple de ce qu'elle était autrefois et peut-être un peu plus, car je ne parle ici que de l'ouvrier qui travaille, et non des revendiqueurs, gens qui détruisent volontiers ce qu'ils viennent de faire pour le recommencer, ni de ceux qui veulent être payés honnêtement et travailler malhonnêtement. Est-ce leur faute, s'ils n'accomplissent pas honnêtement leurs engagements? Non certes, puisqu'ils sont persuadés être dans leur droit. Est-ce leur faute s'ils quittent le chantier aussi souvent qu'ils peuvent pour aller boire et s'ils s'absinthent le matin avant de se mettre au travail et le soir en le quittant? Non, ce n'est pas de leur faute, mais celle de l'éducation ou plutôt du manque d'éducation sociale ; qui plus est, quand ils revendiquent, ils ont la loi pour eux, ils peuvent revendiquer la loi à la main ; ils en profitent, tant pis pour eux, car elle leur enlève plus d'argent qu'elle ne leur en met dans la poche. Mais ces pauvres d'intellect sont comme moi, ils ont un tel respect des lois, décrets et ordonnances qu'ils croiraient mal faire, en ne les observant pas. Pauvres gens, plus à plaindre qu'à blâmer ! ceux qui vous flattent et vous montent la tête seront les premiers à commander les chassepots, dont les balles vous traverseront la poitrine le jour où vos revendications cesseront de leur profiter.

Ceux qui dirigent les peuples seraient bien plus, je crois, dans le devoir humanitaire, en apprenant à leurs subordonnés à se

conduire sensément et honnêtement avant de leur apprendre à lire obligatoirement.

Il y a trois fois vingt ans, on roulait sur les pièces de vingt sous, actuellement, on roule sur les pièces de cent sous, est-on plus heureux? Oui, diront les modernes, puisqu'on peut mener une vie plus large et plus luxueuse ; non, diront les anciens, puisque à notre époque, on riait, chantait, dansait avec entrain, que personne ne se plaignait de son sort, qu'on était heureux de se rencontrer et de se serrer la main, tandis qu'aujourd'hui tout le monde est affairé et triste, et qu'on va boire outre mesure pour noyer ses ennuis au lieu de siffler un air de gaîté, et que c'est en chien de faïence qu'on se regarde, en passant les uns à côté des autres. Quand la bêtise tient les rênes de la vie, quand l'envie ronge, quand l'égoïsme tient à l'écart, le bonheur est autre part.

J'aime ou j'aimais, car maintenant je ne sais plus si j'aime quelque chose ; enfin j'aimais la littérature, la science, les beaux-arts, j'aimais les voyages, j'aimais à collectionner, j'aimais, dois-je le dire? Nous savons quoi! Vous vous trompez: il y a si longtemps que je n'y pensais pas; non, j'aimais les huîtres et les truffes. Mon grand plaisir, lorsque je voyais ces dernières apparaître, était de réunir quelques amis. A midi sonnant, on déployait sa serviette et sans perdre de temps en paroles inutiles et en discours superflus, on arrivait à prendre le café et le verre de fine champagne aux environs de trois à quatre heures : mes invités alors exhalaient le bien-être et, sur leurs figures réjouies, on lisait la satisfaction : J'ai un rendez-vous à trois heures, dit un jour l'un d'eux, en tirant sa montre ; grand Dieu, il est quatre heures ! Ça m'est égal ! Voilà du temps bien employé ; cependant je l'avoue, j'avais peur à chaque plat que mon râtelier ne se décrochât! Comme cette appréhension ne m'a fait perdre aucune bouchée, rien ne m'a gâté cet excellent déjeuner. Buvons un petit verre à la santé de notre hôte et ne le retenons pas plus longtemps.

Quand je pense à nos joviales réunions et que je vois de nos jours les dîners de gala, des rois, des empereurs et des présidents de République, avec des mets qui n'ont d'autres mérites que des noms recherchés, qu'il faut expédier à heure fixe et se lever protocolairement de table au moment où l'on commence à se trouver en appétit, je ne sais si on peut trouver à ces agapes d'autre plaisir que celui de pouvoir dire : « Je me suis assis à une table princière, royale, impériale, présidentielle, etc. »! A ces dîners d'Altesses et d'Excellences, je préfère de beaucoup un bon bifteack aux pommes ou au beurre d'anchois.

A la campagne, nous avions parfois de ces repas à l'heure,

avant de partir pour la chasse : on appelait cela casser une croûte. Mais au retour, on se rattrapait par un dîner ou un souper qui se prolongeait très avant dans la nuit et personne ne se disait, comme lorsqu'on sort d'un grand dîner de réception ou de confraternité : « J'aurais bien fait d'emporter dans la poche quelques sandwichs, il me semble que je les mangerai avec plaisir ».

Au commencement du siècle dernier, nos campagnards n'étaient guère plus fortunés que ne le sont actuellement les Apharras. Ils se réunissaient, comme ces nomades, à des repas qui ne finissaient jamais avant que toute la victuaille fût absorbée. Le liard, les sous et les deux sous avaient plus de valeur pour eux, que pour nous actuellement le *quart* de franc, le franc et les deux francs.

Ils étaient pauvres, très pauvres, mais ils mangeaient avec grand appétit du pain bis, qu'on nommait ainsi, probablement parce que, au froment se trouvaient souvent mélangés de l'orge, du blé noir, du seigle, du maïs, des fèves ou des pommes de terre, ils ne buvaient que de la piquette, ne mangeaient d'autre viande que du lard salé et exceptionnellement de la volaille ou du mouton. La morue, les sardines et le hareng venaient compléter avec les légumes qu'ils cultivaient leur très frugale alimentation. Cette existence, qu'on peut qualifier de misérable ne les empêchait pas d'être gais, de se réunir et de savoir profiter de leurs dimanches. Ils ne brassaient pas l'argent comme de nos jours, ils se contentaient de prendre à brassée de l'entrain, de la gaîté et du plaisir; nul désir utopiste, nulle envie de ce qu'on ne peut atteindre ne venait les troubler. Ils se couchaient le soir aussitôt leur souper et se levaient le matin au petit jour, c'était l'expression dont ils se servaient ! et allaient au travail commencer leur journée.

L'argent, quoiqu'on en dise, ne fait pas le bonheur : il y contribue souvent, mais souvent aussi il donne plus de souci que de satisfaction, plus de tourment que de gaîté ; quand il tient l'homme attaché à sa chaîne, il l'empêche de dormir tranquille et ne lui donne d'autre plaisir que celui de le posséder : plaisir d'avare, plaisir de collectionneur, plaisir d'orgueilleux jamais satisfait. Le prodigue n'est guère mieux favorisé, car il court à la misère, en distribuant ce qu'il possède.

Je ne crois pas que nos paysans aient jamais été aussi pauvres que les Apharras, car ils ont toujours pu par l'industrie et le travail s'assurer de quoi vivre sans trop de privations, tandis que l'Apharras se prive journellement pour vivre. S'il avait seulement trois cents francs de rente, il pourrait avoir un train de maison aussi ronflant que celui d'un Parisien avec trente mille.

L'Apharras avec ses trois cents francs pourrait manger à sa faim et faire des économies. Le Parisien avec ses trente mille ne le pourrait sans se priver : il lui faut payer le droit de boire et de manger, le droit d'avoir un domicile, le droit des portes et fenêtres, le droit de se vêtir, le droit du plaisir qu'il se donne, le droit de tout, enfin, puisque tout est imposé, même notre salut! Il faut que le Français soit un rude travailleur ou un bien riche fortuné pour arriver à joindre les deux bouts. Ce qu'il reçoit d'une main, il le donne de l'autre avec ou sans gants, cela lui procure l'avantage d'avoir les poches vides pour y placer les mains quand il fait froid.

Le jour où le mégalomane Proudhon qui aspirait à devenir le Mahomet du Grand Architecte remit à jour cette phrase que nombre de philosophes avaient publiée avant lui : « *La propriété, c'est le vol!* » Et ta montre, imbécile, est-elle le vol, criaient les étudiants de l'époque? Tu ne savais donc pas avant de répéter cette bêtise que le mot vol, exprimant un acte, ne peut s'appliquer ni au voleur, ni à la chose volée ». Pour le public, la surprise fut grande et souleva la tempête dans les crânes; elle était si grande et le vent soufflait avec tant de violence que personne ne se demanda s'il y a vol, quel est le voleur? Les uns se cramponnaient à leur maison ou à leur lopin de terre, les autres serraient profondément leurs écus dans un secrétaire, et tous les possesseurs de n'importe quoi s'écriaient : « Mais, c'est à moi, bien à moi, je l'ai payé en bon argent, fruit de mon travail et de mes économies ».

Ce qu'on pensait à cette époque et ce qu'on pense actuellement part d'un bon naturel et paraît indiscutable. Je vous dirai d'abord que ce n'est pas à vous que s'adressait Proudhon, un des piliers du temple maçonnique ; lui et ses très chers frères rêvaient de s'approprier la fortune du clergé et, pour arriver à mettre la main sur le magot, ils répandaient dans le public que son possesseur l'avait volé; pour nous, simples et honnêtes citoyens, cette discussion ne nous regarde pas, que les catholiques et les francs-maçons lavent leur linge sale en famille ou à coups de battoir, c'est leur affaire : occupons-nous des nôtres.

Alors, mes bons amis, vous vous figurez que ce que vous possédez vous appartient? Douce illusion! Vos propriétés, la bicoque plus ou moins luxueuse qui vous sert de palais ne vous appartiennent pas plus que la mienne, payée argent comptant par acte notarié, dûment enregistré. Tout ce que nous possédons appartient à l'État ; nous ne sommes que ses fermiers ou ses gérants : quand nous achetons de notre argent une maison ou un morceau de terre, c'est simplement une avance que nous faisons

à la Caisse publique qui nous amortit sa dette, en nous prélevant annuellement une somme relativement faible, mais qui équivaut au bout de cinquante à soixante ans environ à la somme que nous avons déboursée pour notre acquisition. En impôt, droits de vente et de succession, etc., au bout de soixante ans environ votre propriété vous revient le double de ce que vous l'avez achetée. Vous faites l'acquisition d'une propriété, l'État vous dit : « Vous en garderez la jouissance à la condition que tous les soixante ans, plus ou moins, selon les circonstances, vous m'en remboursiez la valeur; comme je suis bon enfant, je ne vous mets pas le couteau sur la gorge pour avoir tout de suite la somme entière, vous me verserez simplement des annuités, moyennant lesquelles vous pourrez en jouir ainsi que vos descendants. Mais, n'oubliez pas, car sans cela, je la ferai vendre pour me rembourser, et s'il reste quelque chose, on vous le remettra pour solder l'avance que vous m'avez faite ». Si la propriété provient d'un vol, il est facile maintenant de découvrir le voleur.

Si l'État vous accorde les droits de jouissance en vous les faisant légalement payer, les communes viennent à la rescousse en vous réclamant des droits de voiries et autres. On vous dit : Au nom de l'utilité publique, je vous exproprie, au nom de l'hygiène, vous allez me faire tel ou tel changement, au nom de la salubrité, vous allez verser tout à l'égout. Ça ne suffit pas, il m'en faut encore au nom de l'Obligatoire, de l'entretien et de la propreté des voies de communication, et encore ! encore ! toujours *crescendo*. Eh bien, celui qui croit être autre chose que gérant de sa propriété, qui croit être le maître, qu'il résiste donc un instant à ceux qui en sont les véritables maîtres et il aura la preuve qu'il n'en est que le gérant.

Les cerveaux fêlés, les déclassés, les parasites, les fainéants, les affamés, les boit-sans-soif, pas tous, car quelques-uns, après avoir débité des absurdités et des utopies pendant deux à trois heures ont certainement envie de boire ! enfin à la tête de tant de gens, fleurant le socialisme qui, tous, réclament à l'État le renvoi des gérants actuels de ses propriétés et de les mettre à leur place. Mince alors ! Quelle perspective quand ces honnêtes cioyens auront remplacé les autres qui me paraissent au moins aussi honnêtes et, entre nous soit dit, beaucoup plus. L'État, qui n'a aucune autre garantie de sa solvabilité que sa propriété foncière et mobilière sera dans une belle situation avec de tels gérants : ils feront comme les pauvres hères qui déménagent à la cloche de bois, ils refuseront de payer leurs redevances. Si je suis encore présent à ce moment, je dirais à mes concitoyens cherchez les voleurs, les plumeurs et les plumés.

Les gueulards qui crient entre deux vins « la propriété à l'État » ne savent certainement pas ce qu'ils disent, mais ils savent ce qu'ils veulent. Ils ne sont ni réfléchis, ni sérieux, ces moulins à paroles ; ils ne cherchent qu'à moudre, à leur seul avantage, le grain des travailleurs économes, des gens honnêtes. Ces ambitieux perroquets, ne comprennent ou ne veulent pas comprendre que l'État retire tous les ans du fermage de la propriété, un gros revenu et, qu'au bout de cinquante à soixante ans, les annuités de ce fermage constituent une somme égale à la valeur de la propriété. Comme les impôts, les frais de vente, de succession, etc., ont augmenté sensiblement depuis que j'écrivais ces lignes, « l'État récupère la valeur de la propriété en cinquante ou soixante années », on peut dire maintenant, qu'il obtient ce résultat en trente ou quarante ans.

L'État est actuellement un propriétaire qui ne gère pas sa propriété, il l'afferme à ses sujets, il est parfaitement libre de dire à ses fermiers ou à ses gérants, donnez-leur le nom que vous voudrez ! nous allons déchirer le contrat qui nous lie ; je veux reprendre ma propriété et la gérer moi-même. S'il lui prenait cette fantaisie, je suis prêt, ne pouvant m'y opposer, à lui céder la mienne, je ne lui réclame aucune indemnité, aucun pot-de-vin, qu'il me rembourse les avances que je lui ai faites et je me tiens, je ne dirais pas pour satisfait, mais je le tiens quitte. Je le tiens également libre d'ajouter une grosse indemnité à ma juste demande. Je ne serais certainement pas encore satisfait, mais j'ajouterai à « je le tiens quitte » un merci en rapport avec sa générosité.

Quand il m'aura mis hors du toit où j'espérais mourir, il m'importe peu qu'il me remplace par un écrivain de pacotille, un gueulard de réunions ou un humanitaire honteux. J'ai peut-être tort de n'avoir pour ces gens, ni estime, ni déférence : ils se croient peut-être dans leur âme et conscience de très honnêtes cambrioleurs. Les apaches également, dans leur âme et conscience se reconnaissent le droit d'user du couteau et du revolver pour cambrioler les passants et les maisons habitées, il n'y a entre les spoliateurs de différence, que dans le procédé ; les uns se servent de leur astuce, de leur roublardise, les autres, de leur dextérité et de leur agilité, les autres enfin, de leur force brutale et des armes qu'ils ont à leur disposition.

On s'étonne, et on se récrie, on s'effraie du nombre toujours croissant des dévalisés et des assassinés ; le jour comme la nuit, on craint en sortant de chez soi, d'y rentrer mort, au rebours, si on reste chez soi, d'en sortir enfermé dans un cercueil. Je partage les

craintes de ceux qui redoutent la mort, mais ne partage nullement leur étonnement. Lorsque je vois chez un peuple, s'étaler librement du haut ou bas de l'échelle sociale, des théories discordantes et qu'on les appuie par des actes, je n'en suis pas surpris, car j'ai toujours pensé que, pour rendre les gens honnêtes, il faut commencer par l'être soi-même.

Les Apharras sont beaucoup plus que nous les maîtres de ce qu'ils possèdent, ils ne sont cependant pas exempts de toutes charges; ils ont une dîme, une redevance à leurs chefs; ils ne mettent aucune ardeur à s'en acquitter et, autant que faire se peut, ils en mettent beaucoup pour s'en dispenser ou rattraper d'une main ce qu'ils donnent de l'autre. Les chefs, du reste, distribuent à leurs subordonnés une partie plus ou moins grande de ce qu'ils reçoivent. Je ne crois pas que jamais les Anglais aient eu la pensée de s'emparer de l'Apharras, ce n'est pas dans leur habitude de troubler la tranquillité d'un pays, dont ils savent n'en pouvoir rien tirer.

L'Anglais est intelligent, persévérant, réfléchi, sérieux, ambitieux, entreprenant et froid comme un Anglais : il est passé maître dans l'art de soutirer et de se faire agréer partout où il glisse un des tuyaux de sa pompe aspirante; c'est un pompeur si patient, si habile, si calme et si discret, qu'il s'introduit sans bruit, sans blesser les susceptibilités et qu'on ne s'aperçoit de sa présence sur l'un des points du globe, que bien longtemps après en avoir pris possession. C'est ainsi, qu'il est arrivé sans bruit et sans mal à s'emparer de si vastes et productives contrées. En Apharras, le sol est trop aride et les habitants trop pauvres : il ne pourrait rien en tirer ou si peu de chose, qu'il lui a préféré l'Égypte. Je dois avoir quelques gouttes de sang anglais dans les veines, car je les trouve superbes dans leur manière d'envisager les choses.

Nous, les gais, les bruyants, les bons, les prodigues et jamais contents, nous semons partout, à pleine main, l'or et l'argent sans savoir s'il fructifiera et nous rapportera. Un père de famille qui agirait ainsi, on l'interdirait, mais à un père ou à des élus d'un peuple, on ne demande pas de comptes : on ne lui réclame rien ni lui non plus, à la condition de toucher régulièrement ce qu'on lui alloue et quelquefois, ce qu'il s'alloue.

En tous pays, décadents ou prospères, la ruine des uns fait la fortune des autres ; va comme je te pousse ; le contribuable est toujours à son poste pour combler les déficits ; quant au [illegible] il n'en profite jamais ; ce serait une anomalie de nourrir une génisse avec son lait. Le geste du jour est : Advienne que [illegible] ! que ceux qui viendront après nous se débrouillent ! [illegible]

l'avenir démolirait les jouissances du présent. Quel beau geste ! Que d'espoir dans l'évolution qui se répand actuellement dans toute l'Europe, je crois même qu'elle gagne l'Asie jusqu'en extrême Orient.

Nous allons donc, dans notre colonie d'Obock, à laquelle est annexé le protectorat de la côte des Somalis, procurer de l'aisance, beaucoup d'aisance aux habitants de ce pays et des pays voisins. Ainsi que nous venons de l'apprendre par l'intelligent fonctionnaire républicain à qui j'avais demandé des renseignements et qui m'apprit qu'on avait augmenté d'un quart le salaire des travailleurs indigènes. Il y a de cela plus de douze ans; depuis cette époque, cette augmentation a dû marcher de pair avec nos impôts, et aller *crescendo*, du *piano* au *forte*. Ce prix de quatre-vingts centimes par jour accordé dans notre colonie aux Somalis et aux Danakils est plus élevé que celui qu'on accordait aux travailleurs de nos campagnes, il y a quatre-vingts ans.

Si le rendement du travail s'était accru dans la même proportion que l'augmentation du salaire, ce serait justice et on devrait approuver, féliciter et soutenir l'auteur de cette initiative, sinon, on suit l'errement du marchand qui perdait sur chaque article et se rattrapait sur la quantité. L'État emploie un ouvrier à raison d'un franc, celui-ci lui fait pour cinquante centimes de travail, total cinquante centimes de déficit, c'est peu de chose, cinquante centimes, mais si cela se renouvelle tous les jours et si on emploie des centaines de travailleurs, on arrive à des centaines de mille francs et on tombe sur le contribuable pour solder l'ignorance, l'amour-propre, ou la prodigalité d'un des gérants de la fortune publique.

Dans un pays où dix ouvriers indigènes arrivent assez facilement à faire, dans la journée, le travail qu'un seul ouvrier européen ferait en moins de dix heures, on ne peut vraiment pas leur accorder le même salaire sans être leur victime. Ce n'est pas de leur part mauvaise volonté, s'ils ne font pas plus de besogne : ils n'ont pas appris à travailler et leurs biceps ne sont pas habitués à la fatigue.

Si le pilier administratif avec lequel je conversais tout à l'heure, lisait ce que j'écris, il ne manquerait pas de me dire :

— Où voulez-vous en venir ? Vous êtes en retard d'un siècle, vous vous êtes endormi sous Louis-Philippe et vous ne vous êtes pas aperçu de la puissante et rapide impulsion que nous avons donnée au char du progrès : nous ne sommes plus au temps des sous et des gros sous, l'argent et l'or remplacent maintenant votre bronze à vert-de-gris. La pièce de vingt francs est déjà

faible, il en faut au moins deux pour vivre honnêtement et passer agréablement sa journée. Nous ne les tenons pas encore, mais nous y arriverons, le progrès nous y conduit à grande vitesse. Le progrès, Monsieur, le progrès ! c'est l'étoile de l'espérance, l'astre de l'avenir.

— Sublime, sublime ! infatigable progressiste, votre étoile de l'espérance et votre astre de l'avenir, mais faites attention en allant trop vite de ne pas vous casser le cou avant de les atteindre, et de ne pas trop vous attarder en route, car je pourrais vous dépasser et vous laisser bien loin en arrière. Savez-vous le temps que nous avons mis, non sans secousses et arrêts temporaires, pour arriver où nous en sommes? Dix-huit siècles, et non dix-neuf, comme le font supposer, ceux comme vous, qui soutiennent avec assurance que nous sommes dans le vingtième siècle depuis dix-neuf cent un. Enfin, vous voulez faire franchir à ces peuples ignorants, qui en sont encore à ce que nous étions il y a dix-neuf cents ans, dix-neuf siècles d'un seul coup! C'est un beau rêve et les naïfs en paient les frais. Nos pères ont suivi sans fatigue, la marche du progrès ; actuellement, ce serait impossible, il marche avec une telle rapidité, qu'on a à peine le temps de le voir passer. Cette vitesse m'effraie, j'ai peur à chaque instant qu'elle ne fasse faire la culbute à l'Europe.

— Pas de danger, Monsieur ! me répondrait mon interlocuteur, l'Europe est assise sur des bases solides, elle soutiendra jusqu'à la fin du monde la locomotive du progrès et elle se maintiendra à la tête des nations.

— Parfaitement, si les peuples d'Amérique, d'Asie et d'Afrique n'arrivent pas à la dépasser. Votre pauvre vieille Europe, s'est tant engraissée, que son ventre lui fatigue les jambes et l'empêche de courir. Il lui faudra avoir bientôt, des exotiques pour la traîner et la défendre : elle ne peut déjà plus mordre sans avoir de fausses dents.

— Vraies ou fausses Monsieur, ses dents croquent de l'or et non de la féraille comme jadis et elle brasse des milliards comme un meunier des tas de blé.

— Et le plus vif de vos désirs, est de faire, également, brasser des milliards aux pauvres gens de ce pays ! jusqu'à ce jour le progrès s'est obstiné à leur refuser son concours, heureusement vous êtes là, pour vaincre son obstination ; mais comment vous y prendrez-vous, pour faire productives ces plaines de désolante aridité où l'homme ne peut vivre sans des intermédiaires, sans des bestiaux qui lui transforment en chair et en lait le peu d'herbage qui y pousse.

Depuis que le sol de ces plateaux est sorti du fond de la mer et les montagnes du cratère des volcans, bien des siècles se sont écoulés, et c'est à peine si quelques plantes et arbres chétifs, et arbustes désolés se sont acclimatés dans ces terres arides : combien de siècles passeront encore, pour les rendre fertiles?

Des hommes armés de lances, de poignard et de bouclier, conduisant des troupeaux et, bien souvent, se laissant conduire par l'instinct de leurs bêtes affamées, sont venus dans ces plaines et en ont pris possession. Rien n'est changé depuis leur arrivée: l'aridité des plaines subsiste et leurs habitants sont restés guerriers, pasteurs et nomades.

Dans un pays pareil, aucun progrès, aucun changement heureux ne peut se produire, à moins qu'on y découvre quelques trésors cachés, quelques mines d'exploitation fructueuse. Une telle découverte, entraînerait à sa suite, un rapide bouleversement qui changerait en peu de temps la face des choses.

On pourrait donc crier sans crainte : stupidité et ignorance ! à ceux qui auraient la pensée de doter, les habitants de ce pays improductif, des privilèges dont jouissent ceux des pays fertiles : la stérilité du sol obligeant les premiers à la vie nomade et sa fertilité sollicitant les autres à la vie sédentaire. La vie nomade étant l'opposé de la vie sédentaire, l'existence des gens qui vivent dans un milieu stérile, ne peut se comparer à l'existence de ceux qui se trouvent dans un milieu fertile, puisque tout diffère : ce qui n'empêche pas les rêveurs et les penseurs des pays fortunés de rapporter à leurs coutumes celles de tous les habitants du globe. Ce qui se passe chez eux leur sert d'étalon pour identifier ce qui se passe ailleurs.

— Nous ne sommes pas ici, me répondrait mon naïf distributeur des deniers français, pour traiter de semblables questions, mais pour faire de la politique et de la bonne administration.

Quand un fonctionnaire parle comme un député ou un ministre de faire de la bonne politique, ça vous en bouche un coin, ce qui ne m'empêchera pas de répondre à nos politiciens :

La bonne politique est celle qui rapporte au pays sans entraver les occupations individuelles, ni les accabler d'exigences. Quant à la politique actuelle, elle n'est que personnelle ; le pays ne compte pas, si ce n'est pour acquitter les gueuletons des politiciens et les dettes qu'ils contractent au nom de l'humanité, du droit de l'homme, des revendications et autres chimères qui coûtent cher à la société sans lui rapporter d'autres profits, que de nourrir quelques centaines de bons vivants, à ajouter aux milliers de ceux qu'elle avait déjà à sa charge. Il existe par consé-

quent, deux politiques : l'une générale, que les contribuables considèrent comme bonne et, l'autre individuelle, que leurs représentants trouvent encore meilleure.

Comme chaque peine mérite salaire, aphorisme inscrit, en tête de la politique individuelle, et que les soutiens de cette politique ne font pour ainsi dire rien, si ce n'est de se faire grassement rétribuer! ils veulent que chacun soit, comme eux, payé à ne rien faire. C'est ce que mon fonctionnaire appelait : faire de de la bonne politique : il tirait de la caisse des contribuables, ses honoraires d'abord et ensuite, ce qu'il fallait pour rétribuer généreusement les gens qu'il employait. Sa générosité était d'autant plus grande et plus humanitaire, que l'argent qu'il distribuait ne lui sortait pas de la poche. A quoi servira cet argent tiré de la métropole? A faire de gens qui vivaient contents de leur sort, des malheureux, des ambitieux à qui on donne la facilité d'augmenter le nombre de leurs désirs et de satisfaire des passions endormies. Quand ils en auront contracté l'habitude, il nous faudra les arroser à jet continu pour qu'ils puissent les satisfaire, si non, vous les obligerez à revendiquer. Voilà ce qu'on appelle de nos jours, de l'humanitarisme! On augmente les appétits et les passions, ce qui conduira fatalement aux révolutions et les nations à la décadence et à leur perte.

L'homme qui sort de sa patrie, le flambeau du bien-être et de la civilisation à la main, pour éclairer et faire miroiter les avantages de cette éblouissante lumière à des gens qui ne pourront en entretenir la clarté, est un homme néfaste. Les Apharras ont mille fois raison, de défendre l'entrée de leur patrie et d'être impitoyables pour les civilisateurs qui cherchent à s'introduire chez eux. La seule concession qu'ils font aux étrangers, est de leur permettre, moyennant rétribution, de traverser leur pays, sur des chameaux qu'ils louent et conduisent. Si ce n'est par la force ou une forte rémunération, une caravane formée dans un autre pays que le leur, ne passera pas sans prendre pour porteurs et pour guides les chameaux et les habitants de ce pays.

En Europe, le progrès marche au nord, court au centre et se repose au sud sur les ruines épatantes d'une civilisation passée. Ce qu'il traîne après lui avec plus ou moins de vitesse dans toute l'étendue du continent, c'est avant tout, l'envie, le désir que chaque habitant a de faire fortune, de se procurer des plaisirs corporels et intellectuels, de satisfaire en un mot, ses passions bonnes ou mauvaises; partout l'égoïsme ronge la société, partout l'amour de la patrie, la morale sociale s'affaisse sous le poids des richesses, partout on profite du moment.

En Apharras et les pays voisins, on rencontre, sur le littoral de la mer, les traces de cités jadis florissantes. Le commerce, à une lointaine époque, fertilisait certaines localités de cette aride contrée. Dans ces villes actuellement tombées à l'état de pauvres bourgades venaient s'amarrer les bateaux et se former les caravanes. Elles étaient comme nos ports de commerce riches de vie, d'argent et d'animation et cela irradiait, aux environs, un peu de son aisance. On était certainement dans ces pays arides plus fortuné et moins privé qu'on ne l'est aujourd'hui.

Le progrès, par ses transports rapides et faciles, a soufflé la ruine sur la prospérité de ces anciennes villes. Tous ces relais et comptoirs commerciaux furent délaissés et la solitude, que le mouvement des transactions commerciales avait fait disparaître, vint reprendre ses droits. Si le voyageur ne trouvait dans ces misérables bourgades des vestiges attestant que la prospérité, la fortune et le luxe leur souriaient jadis, il ne se douterait jamais qu'une grande activité s'est manifestée dans ces lieux de désolation.

Cette déchéance n'aura été que temporaire. Français, Italiens, Anglais, vont redorer l'ancienne splendeur de quelques-unes de ces villes et améliorez le sort des habitants. Les Anglais qui connaissent la valeur de l'argent et du temps, puisqu'ils disent avec juste raison que « le temps est de la monnaie », sauront se faire rembourser par les habitants des endroits qu'ils occupent de l'argent déboursé et du temps qu'ils passent à faire rentrer cet argent. Quant aux deux rejetons de la race latine, ils dépenseront, en grands seigneurs, l'argent de la métropole et seront trop fiers pour se faire rembourser de l'argent déboursé et du temps passé. Quand l'Anglais retire *deux* de ses colons, il en met d'abord un dans sa poche et leur laisse l'autre, s'il lui est de toute impossibilité de garder le tout. Nos doux Latins qui seraient peut-être mieux désignés, en remplaçant le T de ce mot par un P, donnent deux et même davantage à leurs colons et, se croiraient déshonorés, en leur en réclamant le remboursement. C'est ce que mon fonctionnaire appelait : donner aux Anglais une leçon de philanthropie. Les Anglais sont trop intelligents, trop sérieux et trop positifs pour suivre les leçons de ces philanthropes.

A l'époque de la prospérité des villes dont je viens de parler, où se trouvaient les Apharras ? Occupaient-ils le territoire où ils font paître actuellement leurs troupeaux ? L'aridité des bords de la mer Rouge était-elle plus grande ? Je ne chercherai pas à répondre à ces questions. C'est bien assez de passer inutilement du temps à les poser, car on ne saura jamais d'où viennent les

Apharras, ni ce qu'étaient leurs aïeux. S'ils ont profité de la présence des trafiquants des villes du littoral, ils n'ont conservé aucun souvenir, aucun indice de leur passé qui, à Obock, remonte à peine à trois ou quatre siècles.

D'après mes impressions, je crois que de père en fils, les Apharras ont toujours été ce qu'ils sont actuellement : guerriers, pasteurs et nomades ,qu'ils ont vécu en dehors des commerçants sans prendre part à leur trafic. Ils profitaient de leur présence, en leur louant des chameaux, en formant des caravanes pour transporter leur marchandise à travers le désert. C'est du reste encore ce qu'ils font aujourd'hui, quand l'occasion se présente. Cette location de chameaux est une des rares sources de leur précaire revenu : les Français, à Obock, les Italiens, à Massawa et à Assab ont ajouté, à cette source, de petits courants supplémentaires.

A Obock, à Djibouti, c'était la plaine déserte se terminant au rivage de la mer. Maintenant on y voit, allignées, quelques maisons à l'européenne et les autres de style arabe. Dans mille ans en visitant leurs ruines, on se demandera peut-être à quelle nation appartenaient leurs fondateurs.

Malgré notre répugnance à l'admettre, nous n'ignorons pas que nos travaux ne sont pas éternels, qu'ils disparaîtront malgré notre vif désir de les voir résister au passage des siècles, et aux soins dont nous les entourons pour les empêcher de tomber dans l'oubli. Quoiqu'on fasse, le temps détruit, emporte, disperse les œuvres des hommes et celles de la nature. Comme il est, en général, très lent à la besogne, nous lui venons en aide : une génération détruit ce qu'avait édifié la génération précédente. La vie est si courte qu'on cherche à varier ses plaisirs et à ne pas s'attarder, afin de profiter au cours de son existence de ce que l'on construit, fabrique, invente, imagine.

A peine avions-nous pris possession de ces deux parcelles de terre, dont aucun habitant ne disputait au désert leur solitude, que nous nous mîmes à les peupler, à les faire fructifier, en les arrosant chaque année d'un demi-million.

Cet arrosage a fait produire à ce sol stérile un gouverneur, des administrateurs, des fonctionnaires et employés de toute sorte, ce sont jusqu'à présent les seuls produits que notre demi-million annuel a fait fructifier en ces lieux. La France a luxueusement semé et n'a encore rien retiré de sa riche semence. Maintenant qu'on a pris l'habitude de semer luxueusement et d'arroser sans cesse, on ne recherche plus ce que devient ce bon numéraire des contribuables. Je comprends qu'on soit grand et généreux.

mais je ne comprends pas qu'on jette son argent, ou plutôt l'argent des travailleurs, à pleines mains, souvent inutilement et souvent bien témérairement, car on procure à de dangereux adversaires les moyens de s'armer.

L'argent qui part de la bourse des contribuables et qui revient en France sous n'importe quelle forme est de l'argent productif. Il facilite les transactions commerciales et ne se perd pas en route, mais envoyer, à poste fixe et sans retour, dans une colonie notre numéraire ! la chose est au-dessus de ma compréhension : jamais je ne pourrais féliciter les gardiens de la volière nationale de laisser partir notre gibier sans en espérer le retour.

Le politicien humanitaire dont les réponses m'ont conduit à tant de réflexions, avait certainement le cerveau parcheminé par un trop long séjour dans une étuve franc-maçonnique. Là, on a l'heureuse chance de rencontrer deux ordres de maçons, l'un pour le matériel, l'autre, pour le spirituel ; ces derniers, sans être ni plus français, ni plus franc que les autres, se sont attribués ce qualificatif, franc comme particule de noblesse.

Les maçons sans particule, construisent des maisons en se servant des outils suivants : marteaux, truelles, équerres, niveaux. Pour les maçons à particule, tous les outils ne sont que des emblèmes : ils se contentent de les faire figurer sur les tabliers et autres décorations de leur ordre. Ces inspirés ne travaillent pas à construire des édifices ; ils visent à transformer la société et à éclairer le monde de leur lumière, car s'il y a maçon et maçon il y a également lumière et lumière, la lumière du Grand-Orient, et la lumière du soleil. Si celle du soleil fait pousser des carottes, celle du Grand-Orient n'est encore parvenue à ne faire pousser que les mots, humanité, justice, dignité, équilibre, dont les plus puissants lampions de cette étourdissante lumière orientale n'ont encore pu pénétrer ni le sens ni où ils peuvent conduire ; chacun de ces flambeaux éclaire à sa façon et à son avantage.

Leur mot dignité, à ce que j'ai cru comprendre, n'est qu'une abréviation de la pensée philosophique : respecte-toi et respecte tes semblables ; la justice, d'après le T.·. C.·. F.·. Proudhon, est le baume de l'humanité ! Cette définition ne m'a jeté dans l'esprit aucun rayon de lumière : au contraire, elle a ajouté encore plus d'obscurité à ce que peut bien signifier ce mot justice, qui n'a dans l'esprit franc-maçonnique aucun rapport avec ce qu'on appelle depuis longtemps la justice.

L'équilibre, la balance ! voilà pour ces ingénieux maçons le pivot social, le pivot national, le pivot du monde. Ils ne peuvent parler cinq minutes ni écrire une page sans que *balance et équi-*

libre n'apparaissent une ou deux fois. J'ai pris longtemps leur balance pour une balançoire, car je me figurais que des gens sensés doivent savoir et comprendre ce qu'ils disent et ce qu'ils écrivent. hélas ! il n'en est rien. ils répètent, avec conviction et assurance, les absurdités qu'on leur a transmises. On croirait, que le Grand Architecte de l'univers me pardonne ! qu'avant de pénétrer dans ses loges il faut quitter son intelligence et son savoir à la porte, ainsi qu'on laisse ses souliers pour pénétrer dans une mosquée. Seulement au lieu de trouver au sortir d'une loge, son intelligence et son savoir tels qu'ils étaient, en entrant, on les retrouve modifiés et souvent transformés.

Voyons maintenant ce qu'est cette balance, cet équilibre que vous voulez de force appliquer à tout : à tout, entendez-vous, car pour vous, rien de bien, rien de bon, rien de beau ne saurait exister sans l'*équilibre*. Laissons de côté l'équilibre des mondes, absurdité scientifique démontrée par Newton ! Si les mondes étaient en équilibre, ils n'auraient ni vitalité, ni mouvement, ils resteraient dans l'inertie, suspendus à leur place.

L'équilibre mondial, social, individuel, l'équilibre commercial, industriel, agricole, l'équilibre budgétaire et, par-dessus tout, l'équilibre intellectuel, resteront toujours la négation du progrès, et, comme pour une balance, l'arrêt du vacillement, du mouvement ; l'équilibre enfin est le repos, la stabilité, l'inertie, la mort

Placez en équilibre une aiguille sur sa pointe, si rien ne la dérange, elle restera éternellement dans cette position.

Équilibrez, par des poids égaux, les deux plateaux d'une balance, le pivot du fléau s'arrête au point mort, sa tige, à l'horizontale et rien ne bouge plus, tout restera ainsi jusqu'à la fin du monde, si rien ne vient troubler cette immobilité.

Depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, qu'un homme chaque jour, chaque mois, chaque année, dépense juste son revenu ou ce que lui rapporte son travail, il quittera ce monde comme il y est venu, il ne sera pas plus avancé le jour de sa mort que le jour de sa naissance, et cependant, peut-on trouver un budget mieux équilibré que le sien ? Je ne le crois pas. Cette existence est incontestablement celle d'un honnête homme, d'un homme à vie végétative ; le service qu'il a pu rendre comme producteur, il se l'est approprié en entier comme consommateur.

Une société commerciale, industrielle ou autre, dépense chaque année juste ce qu'elle gagne : son actif et son passif sont en parfait équilibre, sa perte est zéro, son bénéfice zéro, elle peut augmenter tous les ans son chiffre d'affaires de centaines de mille francs ou de millions, sa perte et son bénéfice seront toujours zéro. Elle

peut rester ainsi aussi longtemps qu'on le voudra. elle ne sera pas plus avancée le jour de sa liquidation que le jour de sa création, le mal qu'elle s'est donné ne lui a pas servi : elle reste aussi pauvre ou aussi riche qu'elle était au début.

Les équilibristes corporels et intellectuels sont d'une si grande souplesse que ces derniers vont répondre : ce n'est pas ainsi que nous comprenons l'équilibre. C'est parfaitement exact, puisque chacun d'eux a un équilibre personnel pour appuyer une théorie plus ou moins abracadabrante ; on n'en trouverait pas deux avec le même équilibre pour soutenir, en tous points, la même théorie. Ce désaccord est si grand et si apparent, qu'il pourrait conduire bien des gens à penser, que les équilibristes intellectuels sentent instinctivement le besoin de se désiquilibrer.

Voyons maintenant si l'esprit des humanitaires est mieux équilibré.

Le fonctionnaire de Djibouti avait, au nom de l'humanité, augmenté le salaire des indigènes ; ceux-ci, après avoir palpé ce bon argent français, sonnant et trébuchant, allaient le dépenser chez des fournisseurs qui tiraient leurs produits de tout autre pays que de la France : je crois qu'ils n'auraient pas eu la conscience en repos, en allant s'approvisionner dans une maison française. Ce n'est peut-être pas qu'ils redoutassent la vengeance céleste, ni par animosité de nous savoir les maitres de leur pays. Ce qu'ils redoutaient le plus, c'est de payer le double ou le triple chez un Français que chez un Juif, un Arabe, un Hindou ou l'un de leurs compatriotes : quoique cette façon d'agir fut préjudiciable à la France, nos administrateurs coloniaux n'avaient rien à y voir, ni moi non plus, du reste, puisque, au nom de la liberté j'admets que tous ont le droit d'aller s'approvisionner où bon leur semble. Ce que je n'admets pas, c'est qu'on augmente les salaires, sans se demander où passera l'argent de cette augmentation.

Voici en deux mots où le drapeau humanitaire nous a conduits, en accordant à des gens, sans absolue nécessité, une augmentation de salaire qu'ils ne réclamaient pas : Dépouiller le trésor d'une somme, sans trop grande importance, au profit de l'étranger. Ce qui est bien plus grave, c'est que cet humanitarisme peut conduire à l'égorgement des donateurs et à la perte d'une colonie ou à une guerre d'extermination, en procurant aux indigènes le moyen de faire des économies : la première chose qu'ils rêvent lorsqu'ils en ont suffisamment, et il ne leur en faut pas beaucoup ! c'est de s'acheter un fusil et des cartouches ; cartouches destinées à trouer un jour la poitrine de ceux qui leur en ont facilité l'acquisition.

Nous avons l'œil, nous dit-on, pour empêcher ces acquisitions d'armes. Orgueilleuse réponse bien peu intelligente et continuellement démentie par les faits. A-t-on empêché les fusils de pénétrer en Éthiopie, dans le Somaliland, en Arabie et actuellement en Tripolitaine et au Maroc.

A mon dernier voyage à Djibouti, le gouverneur s'absenta, et confia la direction des affaires à un homme qui réussit en peu de temps à ameuter les indigènes. Si à ce moment les émeutiers avaient eu seulement vingt fusils et un meneur, ni moi, ni les Français qui se trouvaient à Djibouti n'auraient revu la France. Heureusement ces gens étaient encore trop pauvres pour acheter des armes à feu et trop paisibles pour préparer une révolution.

En disant tout à l'heure qu'ils achetaient de préférence les produits étrangers, je n'ai pas voulu dire qu'ils dédaignaient nos produits, je suis même persuadé qu'ils les préféreraient à tout autre, s'ils y trouvaient un petit avantage monétaire. Ils prennent bien en considération la beauté et la qualité de la marchandise, mais pour ces infortunés, c'est le prix qui domine. S'ils s'approvisionnent à l'étranger, c'est donc certainement moins de leur faute que de celle de nos fabricants et de nos négociants. Les premiers ne veulent pas fabriquer ce qu'ils appellent dédaigneusement de la camelote, et les marchands se contenter d'un petit bénéfice. Un Français ne s'expatrie pas pour se procurer des moyens d'existence ; il s'expatrie pour faire fortune rapidement et neuf fois sur dix, il revient plus pauvre qu'avant son départ.

Les fabricants anglais, métropolitains et coloniaux, et je puis actuellement leur adjoindre les Allemands, n'ont pas de ces fiertés ; ils se mettent à la portée des consommateurs, produisent suivant leurs goûts et le prix qu'ils peuvent y mettre. Les Hindous fabriquent des tissus de mille francs le mètre carré pour les pays riches et de quelques sous pour les pays pauvres, et ils en facilitent la dispersion par des transits peu onéreux. Leurs intermédiaires les détaillants sont également plus ronds en affaires : ils préfèrent vendre à petit bénéfice que d'attendre le client pour vendre plus cher. Ils ont comme leurs confrères des autres pays le bagout et la ruse, et ils savent admirablement s'en servir; s'ils laissent partir un client c'est qu'ils ne veulent pas vendre à perte.

La conséquence de tout cela, c'est que l'argent qui part de France pour ses colonies, revient en grande partie en Angleterre et en Allemagne, soit directement, soit en faisant un détour.

L'Europe nous envie notre administration ! Dormons tranquilles, personne ne viendra nous la voler, on ne viendra même pas en prendre un cliché. Je crois cependant avec conviction et

fermeté, qu'ils ont, en effet, une grande envie : l'envie de nous la laisser.

Si nous savions nous servir avec dextérité et intelligence de l'aimant dont se servent les Anglais pour attirer l'or et l'argent des cinq parties du globe, nous pourrions éveiller des convoitises et voir les autres nations nous porter envie. Ne plaisantons pas, les goûts sont parfois si bizarres, qu'il pourrait se trouver, en Europe ou ailleurs, une nation assez dévergondée pour porter à nos budgétivores une passionnelle envie !

J'entends souvent dire à tout propos ou hors de propos : *nos bons amis les Anglais* ! Quand j'écrivais ces lignes nous n'avions pas encore scellé cette grande amitié par l'entente cordiale. Nous allons être dans l'obligation de modifier cette formule et dire dorénavant *nos bons frères les Anglais* ; et nous nous trouverons ainsi avec une trinité de frères, les frères chrétiens, les frères maçons et de frères anglais. Puissent ces derniers mettre un terme à la discorde des deux premiers : elle n'a plus du reste, aucune raison d'être puisque les uns ont enlevé aux autres ce qu'on appelle le nerf de la guerre. Il faut évidemment que le fanatisme et l'imbécillité s'en mêlent pour voir les vainqueurs s'acharner aux cadavres des vaincus. Pauvres gens à courte vue, vous préparez la guerre fratricide et vous n'avez dans le gosier, pour l'éviter, que les mots : paix universelle, lumière, justice, dignité. Nous venons d'assister en Turquie aux effets de votre lumineuse clarté ! Nous en verrons bien d'autres !

Je trouve bien inutile de dire à chaque instant, nos amis, nos bons amis les Anglais, puisque nos actes leur en donnent la preuve; non seulement nous leur crions notre amitié, mais encore leur faisons des petits cadeaux pour la maintenir à haute température ; en vertu de cet adage : les petits cadeaux entretiennent l'amitié !

Comme nous sommes bien élevés et d'éducation soignée, nous faisons prendre, avec délicatesse et intelligence, un chemin détourné à nos offrandes, quand nous ne pouvons pas décemment les donner de la main à la main. Si notre amie, que dans ma jeunesse on appelait souvent la *Perfide Albion*, n'est pas touchée de nos délicats procédés jusqu'à lui faire sortir le cœur de la poitrine, un boulet de canon ne saurait ébranler son égoïsme.

Quatre-vingt-treize a aboli la noblesse, tranché beaucoup de têtes, mais il n'a ni tranché, ni aboli les nobles et chevaleresques sentiments de nos pères : quand on dit à son ennemi : Tirez les premiers, ou en d'autres termes : tue-moi et je te tuerai après, est d'une étendue si grande qu'on pourrait en envelopper tout ce que l'antiquité et le moderne ont produit de grandiose. Le monde

entier resta ébahi, cloué sur place et donna à réfléchir aux Anglais, ils ont pris leur temps à réfléchir et à méditer avant d'arriver à cette admirable solution : l'entente cordiale ! Maintenant, c'est bâclé, soyons prudents, n'allons pas faire feu les premiers, nous abatterions d'un seul coup notre valeureuse renommée. Je ne sais pas pourquoi, et cela m'arrive souvent, je trouve si plaisant, si grotesque ce qui soulève et fait vibrer l'enthousiasme dans les fibres de mes concitoyens.

Etant à Aden, je croisais en revenant d'excursion, une trentaine de soldats anglais qui marchaient en rang, avec une régularité automatique ; arrivés en face de moi, ils me gratifièrent, sans détourner la tête, d'un regard qui fut suivi d'un sourire moqueur ; je devais probablement ce manque d'urbanité au négligé de mon costume et à mon accoutrement de chasseur d'insectes et d'escargots. Ma riposte ne se fit pas attendre : je me dressai raide comme un pieu et me mis à jeter en avant mes jambes l'une après l'autre sans plier le jarret ; leur sourire se changea aussitôt en un sérieux hostile et un chuchotement qui leur sortit des lèvres m'assurèrent la satisfaction que ma riposte était digne de leur attaque.

Si je rappelle cet incident, c'est que je lui ai attribué la cause déterminante d'un rêve que j'eus la nuit suivante : Je regardais la façade massive d'une colossale maison ; un instant après, je me trouvais dans l'intérieur sans savoir par où ni comment j'étais entré ; j'examinais ce vaste intérieur, grandiose sans élégance et luxueux sans attraits : c'était à la fois le luxueux étalage d'une grande fortune et le manque de délicatesse et de goût. J'allais de pièce en pièce, lorsque j'aperçus au bout d'une galerie le dos d'un Anglais assis. Je me dirige de son côté et arrivé près de lui, je lui vois dans la main, non sans surprise, une grosse poignée de petites ficelles qui semblaient pendre du plafond. Je lève les yeux en l'air et j'aperçois dans une soupente, comme des figurants sur la scène d'un théâtre, un régiment de figurines au teint noir, jaune, blanc et autres coloris intermédiaires : les unes en costumes américains, océaniques, africains, et d'assez nombreuses richement habillées à l'européenne.

Je n'avais pas fini de les passer en revue que l'un de ces petits pantins se mit à sautiller ; puis un autre et un autre encore, et souvent deux ou trois à la fois. C'était mon homme assis qui les faisait danser en usant dextrement de ses ficelles. Ce spectacle m'amusait, mais ayant vu sortir des rangs un de ces petits bonhommes en habit noir, cravate et gilet blancs, portant crânement sur la tête un huit reflets légèrement incliné, je ne pus m'empêcher de dire prestement :

— Milord, vous oubliez que je suis Français et que vous allez manquer d'égards et de courtoisie envers votre hôte.

— All right, s'écria-t-il joyeusement à son tour, j'attendrai que vous soyez parti !

Je me réveillai et je me fis cette réflexion avant de me rendormir : « Si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais, j'aime leur indépendance, leur habileté et leur honnêteté » !

Les plus illustres de mes compatriotes croient pouvoir lutter d'habileté avec les Anglais ! Pauvres gens prétentieux, vous serez quatre-vingt-dix-neuf fois plus une sur cent, bernés, roulés, battus sans vous en apercevoir ! je l'ai dit bien souvent à des Anglais eux-mêmes: Jamais je ne jouerai au plus fin avec vous ; vous êtes trop réfléchis avant de prendre une décision ; je serais sûr de perdre.

Il était plus amusant que prétentieux, mon fonctionnaire, en me disant qu'on leur donnait une bonne leçon, en augmentant le salaire des ouvriers indigènes, je suis même certain que beaucoup de mes compatriotes seront de son avis et trouveront ridicule mon insistance à ce sujet, excepté cependant, j'en ai la conviction, les entrepreneurs du chemin de fer d'Éthipoie qui auront à payer leurs terrassiers quatre-vingts centimes au lieu de soixante.

Voilà une grosse affaire, me dira-t-on, vingt centimes, quatre sous ! Mais c'est le pourboire que l'on donne au garçon qui vous sert une chope ou une tasse de café et, si c'était au lieu d'un garçon une demoiselle qui nous la servît, on rougirait de lui donner un pourboire aussi minime.

Voyez, comme tout le monde n'a pas la même perspicacité. Mes entrepreneurs de chemins de fer ont trouvé que ces vingt centimes grévait d'un quart leurs frais de terrassement. C'est une grosse affaire, me disait l'un d'eux, car si nous avons, je suppose, quatre millions à payer pour la main-d'œuvre, nous débourserons un million de plus que nous ne l'aurions fait en ne payant nos terrassiers que soixante centimes au lieu de quatre-vingts.

Ce surcroît de dépense est encore plus sensible aux bailleurs de fonds qu'aux entrepreneurs.

De toutes les entreprises civilisatrices à créer dans ce pays, la seule qui soit réellement urgente est d'établir, par une voie ferrée, une communication rapide entre l'Éthiopie et Djibouti, et l'on verra alors le commerce, l'industrie et la fortune prendre dans ce pays un essor incroyable. Au début la ligne ferrée sera évidemment peu productive, il faudra donner aux habitants le temps de s'habituer à ce moyen de transport, de l'utiliser et de reconnaître tous les avantages qu'ils en pourront tirer ; il serait donc peu utile et même fâcheux pour les fondateurs de cette industrie, de cons-

truire un chemin de fer avec tout le luxe qu'on déploie dans les pays productifs où l'activité commerciale et industrielle est déjà grande. On devrait donc s'en tenir au strict nécessaire et dépenser le moins possible, afin d'éviter au bailleur de fonds une fâcheuse déception.

On jugera d'après cet exposé combien l'augmentation de salaire, dont se faisait gloire un de nos administrateurs coloniaux, était préjudiciable à la construction du chemin de fer et aux habitants de la contrée. Ces braves gens, certainement pétris de bonnes intentions et bien plus encore d'un remarquable déficit intellectuel, se sont figurés que leur augmentation de salaire ne pouvait porter préjudice et qu'ils auraient, un jour, la satisfaction de voir leur nom inscrit parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Je suis certain que ces humanitaires n'auraient pas eu la pensée de dévoiler leur humanité s'ils avaient dû en tirer l'argent de leurs poches. Quel avantage pouvait avoir pour le bien-être d'un pays l'amélioration du sort de quelque centaine d'individus? Cet avantage est-il comparable à celui qu'un chemin de fer procure?

On verra, si ce n'est déjà arrivé, où conduira cette générosité dont le besoin ne se faisait nullement sentir! quand les ouvriers de ces pays, qui sont aussi intelligents que les Européens, gagneront trois à quatre francs par jour et peut-être davantage, ils se mettront vingt au lieu de dix pour un travail que deux ou trois ouvriers français feraient en moins de temps et mieux.

Un jour en parlant du chemin de fer de l'Éthiopie dont on venait de commencer le terrassement, je dis à quelqu'un :

— Les Anglais l'établiraient plus rapidement et à moins de frais que nous.

— Pourquoi ne le font-ils pas, me répondit-il.

— Parce qu'ils espèrent profiter du nôtre et, au besoin, s'en emparer, s'il devient d'un bon rapport et qu'il leur soit avantageux sous d'autres considérations.

— Vous êtes fou, me dit-il.

— En ce moment, je puis le paraître, mais l'avenir, je le crains, pourrait bien me faire apparaître autrement à vos yeux : si on m'eût dit à une époque qu'ils accapareraient un jour le canal de Suez, j'aurai traité cette prédiction de folie et nous en sommes là.

Faire vite et à bon marché est la meilleure solution des problèmes industriels et commerciaux : la France ne paraît s'en préoccuper ni même s'en douter ; pendant ce temps l'Allemagne et l'Angleterre se font, sous ce rapport, une guerre acharnée et c'est à qui dans un certain nombre d'années accaparera la plus

grosse part du commerce européen. Ces deux nations déploient une puissante énergie pour s'assurer la meilleure part de cette avantageuse conquête : nous aussi, nous déployons une fougueuse énergie dans la lutte, mais ce n'est pas pour lutter avec les autres, nous nous contentons de lutter entre nous ; je crois que nous finirons par nous dévorer.

Ne cherchons pas les motifs qui engagent notre prodigue patrie à semer son or et son argent, ni ceux qui l'entraînent à se montrer généreuse, ni la raison qui lui fait dégraisser la moitié de ses enfants pour engraisser l'autre moitié, ni ce qui a pu déterminer un fonctionnaire de Djibouti à disposer des fonds qui ne lui appartenaient pas. Est-ce pour employer ceux qu'on lui confie à des choses inutiles ou désavantageuses? Qu'a-t-on fait jusqu'en 1898 pour l'aménagement d'un port et la prospérité d'une ville dont l'importance était si apparente. On a dépensé de l'argent en pure perte, pour la colonie, bien entendu.

Avant de partir pour explorer la mer Rouge et son littoral, j'avais consulté des cartes publiées en Angleterre et en Italie. J'y vis indiqués par des couleurs différentes l'Égypte et le cours du Nil jusqu'à sa source, possession anglaise, et l'Abyssinie, possession italienne. Ma surprise fut grande et, après un moment de réflexion, mon admiration pour le génie anglais le fut bien davantage. Je venais de découvrir leur intention de relier par une voie ferrée le cap de Bonne-Espérance à l'Égypte. Je fus ébloui par ce gigantesque projet et surtout par la précaution qu'avaient prise les Anglais pour en faciliter sa réalisation : les Abyssins, avec lesquels il fallait compter auraient pu contrecarrer, ou tout au moins retarder fort longtemps leur entreprise.

Ils se rendaient parfaitement compte que leur flotte ne pouvait en imposer à ce peuple et qu'il leur serait d'un autre côté, très difficile et très dispendieux d'aller par terre les attaquer, sans courir trois risques sur quatre d'être brossés. Pour sortir de cet aléa, ils ont agi diplomatiquement et dit à l'Italie : « Vous devriez vous emparer de l'Abyssinie, nous n'y mettrons aucune opposition, à la condition de nous laisser le cours du Nil ». C'est exactement ce qui vient de se passer avec nous : « Laissez-nous libres en Égypte, abandonnez toute espèce de revendication et emparez-vous du Maroc, seulement ne touchez pas à Tanger. Cette ville a pour vous trop d'importance au point de vue commercial et stratégique pour qu'on puisse vous en accorder la possession ; quant au reste, nous n'y avons aucun intérêt, arrangez-vous comme vous l'entendrez ».

En 1890, Gauthiot, secrétaire de la Société de géographie commerciale, me demanda un rapport sur le commerce des pays

que j'allais explorer : j'eus la naïveté de révéler dans le rapport que je lui remis quelques mois après, les intentions de l'Angleterre et de lui dire verbalement que le projet du chemin de fer de Djibouti à l'Éthiopie devrait être déjà commencé depuis longtemps, ainsi que les travaux de sa prolongation jusqu'au Nil, dût-on y transporter à dos de chameau un Decauville, et qu'on aurait dû faire comprendre à Ménélik toute l'importance d'un chemin de fer pour la prospérité de son royaume et le bien-être de ses sujets. Si, sous la protection de l'empire Abyssin, l'amorce d'un chemin de fer traversant l'Afrique de l'est à l'ouest eut été établie jusqu'au Nil, celui d'Alexandrie au Cap lui devenait tributaire et cette solution dépendait de la formule que j'indiquais tout à l'heure, faire vite et à bon marché.

On jugea imprudent d'imprimer mon rapport dans les comptes rendus de la Société. Pourquoi avoir gardé le silence sur les intentions de l'Angleterre et de l'Italie puisque ces deux nations l'indiquaient sur leurs cartes géographiques? Quel inconvénient pouvait-on trouver à ce gigantesque projet d'une voie ferrée allant du sud au nord de l'Afrique? Est-ce que la nation, se mettant à la tête d'une aussi vaste entreprise ne méritait pas des applaudissements? N'aurait-on pas dû la seconder et chercher, bien entendu, à en retirer le plus d'avantages possibles, et essayer, par toutes sortes de moyens ingénieux, à rendre internationale cette importante voie de communication. On s'attarde à des mesquineries, à des petitesses, à des gamineries, et les Anglais continuent sans se lasser de chanter à l'Europe cette strophe de Victor Hugo :

Quand tu dors, calme et pur,
Dans l'ombre, sous mes yeux,
Ton haleine murmure
Des mots harmonieux
Ton beau corps se révèle
Sans voile et sans détour...
Dormez ma belle,
Dormez toujours.

Et, cette vieille coquette, flattée de cette admiration, fait semblant de dormir quand elle ne dort pas profondément. Pendant ce temps, ses adulateurs vont de l'avant sans trouver d'obstacle.

Quand j'ai écrit cela, j'étais loin de penser à l'entente cordiale. Entente cordiale ! Ces deux mots sont un chef-d'œuvre, j'en ai été émerveillé, mais ils n'ont pas atténué mes sentiments et mes convictions. Individuellement les Anglais ont toute ma sympathie ; ils n'ont peut-être pas un plus dévoué et meilleur ami ; comme patriote, je redoute leur amitié autant que leur [illegible]

CHAPITRE XXI

Fortune et Aliments des Apharras

Le sol ingrat de ce pays appartient, à tour fréquent de rôle, au premier occupant : il n'est à personne, il est à tous. Ses habitants n'ont d'autres ressources, d'autre fortune que leurs animaux domestiques. Comme des colporteurs qui vont de place en place, portant tout leur avoir sur leurs épaules, les Apharras promènent leurs troupaux ; seulement au lieu de chercher, comme les colporteurs, à faire des échanges lucratifs, ils conservent avec soin dans leur intégrité les troupeaux qu'ils possèdent. La diminution du nombre des animaux appauvrirait et conduirait à la gène, leur destruction complète entraînerait la mort de ces bergers.

C'est du lait et de la chair des animaux que, dans toute l'étendue de ce vaste pays, les habitants tirent leur nourriture, et de leurs peaux qu'ils font des vêtements et des outres de différentes dimensions pour les services du ménage.

Ils peuvent cependant se procurer un maigre revenu, quand l'occasion se présente de louer leurs chameaux, de vendre quelques chèvres ou moutons et quand ils trouvent acquéreurs pour le lait, les peaux et la laine. Ces aléatoires ressources leur permettent de s'acheter des armes, des toobs pour se vêtir, de vulgaires ustensiles de ménage, des ornements à bas prix et un peu de sorgho ou de dattes pour varier leur nourriture, mais en général la nourriture passe en dernier, car c'est en Apharras, comme dans les pays civilisés, on se prive du nécessaire pour avoir des vêtements de tissu plus luxueux dont on peut se passer, des ustensiles de ménage qui ne sont pas toujours de grande utilité et des ornements tout-à-fait inutiles ; mais comme des françaises

les Apharrases aiment les parures et les hommes ne les détestent pas. Je crois même qu'ils en sont aussi envieux et aussi fiers d'en porter que les femmes.

Si j'alourdis mes récits de réflexions et de comparaisons c'est pour apprendre à réfléchir, à voir telles qu'elles sont les choses et à ne pas émettre des avis et des opinions trop absurdes.

Avec plus ou moins de modifications, mais toujours restreints dans de faibles limites, les mêmes sentiments ont fait battre, en tous lieux et tout temps, le cœur des hommes et les mêmes pensées se sont agitées dans leurs cerveaux.

Ces pauvres nomades ne pouvant pas arriver à satisfaire leur faim, aiment le luxe et seraient bien capables de rester un jour sans manger pour se procurer des bijoux. Si une parisienne les voyait, ces bijoux ! elle me prendrait pour un mauvais plaisant en dénommant ainsi des boutons métalliques, des anneaux ou des disques de bois, d'os ou de fer, des petites coquilles ou des fruits colorés, des verroteries à dix centimes la douzaine, etc. Ces objets cependant ont autant de valeur aux yeux des Apharrases qu'une rivière de diamant ou un collier de perles aux yeux de nos riches européennes; je suis même certain qu'aucune d'elles ne changerait ces gros colliers massifs à plusieurs rangs, où se trouvent réunis les plus vulgaires produits de la nature, dont elles se couvrent la poitrine jusqu'au nombril, pour un mesquin collier de deux à six rangs de perles fines qui ne leur couvrirait qu'une partie du cou : Pour ce dernier collier, elles ne donneraient pas un mouton et seraient capables de troquer tout le troupeau pour l'autre. On ne pourrait en France se faire à cette idée de préférer un objet de nulle valeur à un objet précieux de plusieurs milliers de francs ! Seulement on paie des tableaux des centaines de mille francs, et des timbres, des médailles, des objets d'histoire naturelle etc., plusieurs billets de mille et, chose assez curieuse, les neuf cent quatre vingt millièmes des Français n'en donneraient pas cinquante centimes. En fin de compte, si je ne craignais pas qu'on me traite de fou, je dirais qu'on n'est guère plus rusé en France qu'en Apharras.

Les tribus de ce peuple nomade que j'ai vues à Obock n'avaient d'animaux domestiques que des chèvres, des moutons et des chiens leurs fidèles gardiens. Dans l'intérieur, ils ont également l'âne, le bœuf, le cheval, le mulet et accidentellement des volailles. Dans chaque tribu le nombre d'espèces de ces différents animaux dépend de la richesse des pâturages de la localité, car il existe, comme partout, dans ce pays aride, des contrées moins désolées les unes que les autres.

Les troupeaux de moutons et de chèvres y fourmillent partout et cependant ils paraissent peu nombreux lorsqu'ils sont disséminés dans la vaste étendue de plaines. il n'en est point ainsi lorsqu'on les conduit à l'abreuvoir ; c'est alors une véritable armée dont les bataillons se serrent en approchant d'une mare ou d'un puisard.

D'après l'évaluation des Danakils que j'ai interrogés, le nombre des chèvres serait au moins le double de celui des moutons. Le nombre des bœufs, des chameaux et des ànes serait infime en comparaison de celui des deux espèces précédentes. Je n'ai jamais vu d'hommes garder les troupeaux et cependant ils revendiquent cette occupation. « Les hommes, m'ont-ils dit, font la guerre et gardent les troupeaux: les femmes portent le lait, préparent la nourriture et font les vêtements ». C'est probablement exact en théorie, mais en pratique ce n'est pas ce que j'ai vu. Il est probable. lorsque la femme est empêchée par d'autres occupations que l'homme la remplace dans la garde des troupeaux ; mais toutes les fois qu'il peut s'en dispenser, je suis convaincu qu'il en profite. Les Apharras sont comme des enfants, ils aiment par dessus tout l'école buissonnière.

Quelle que soit l'importance d'un troupeau, la gardienne ou le gardien connaît exactement le nombre des sujets et chacun d'eux séparément, personne ne s'y trompe, c'est l'expression dont ils se sont servis en me donnant ce renseignement, mais ajoutaient-ils. pour éviter toute contestation, on leur fait une marque : Aux moutons et aux chèvres ce sont des incisions faites aux oreilles, dont la forme, le nombre ou la direction permet au propriétaire de reconnaître l'animal qu'on lui aurait enlevé.

Les chameaux sont marqués au cou au moyen d'un fer rouge et, comme pour les chèvres et les moutons, chaque propriétaire a une marque distincte de celle des autres. Cette marque équivaut à un acte de propriété.

Le soir on rassemble son troupeau près du village ; aucun abri, aucune enceinte ne le protège, aucune entrave ne retient ces dociles bêtes qui restent paisibles au fond d'un ravin ou sur le coin d'un plateau qui leur sert d'étable et le sol de litière. Cependant les agneaux et les chevreaux sont entourés de plus de sollicitude.

En parcourant la plaine, je rencontrai souvent de petits bâtis circulaires élevés au dessus du sol comme la margelle d'un puits de forme un peu conique, le diamètre de l'ouverture étant un peu plus petit que celui de la base; quoique construits de pierres sèches superposées, les murs de ces petits réduits sont solides.

Lorsque, arrêté par la curiosité auprès de ces minuscules édifices, je me disais : à quoi peuvent-ils servir ? Après m'être longtemps creusé, je m'arrêtais à cette réponse : cela doit être une salle d'hôpital où l'on remise, à l'abri des carnassiers, les animaux blessés ou malades, et j'appuyais ma pensée sur cette réflexion : en tous pays, les hommes ont plus de souci de la maladie de leurs bestiaux que de celle d'un voisin ou d'un membre de leur famille. Ce n'est pas par égoïsme, indifférence ni manque d'affection qu'ils en agissent ainsi, c'est la perspective de la dépense. A l'homme qui travaille, l'argent est si pénible à gagner que la maladie, suivie de mort, d'un de ses animaux lui emporte d'un seul coup l'équivalent d'une année de travail ; cela l'effraye et lui fait faire de grands sacrifices pour les sauver. A la campagne et même à la ville, quand il se trouve deux malades au logis, un membre de la famille au lit et une bête sur la paille, l'Esculape que l'on envoie chercher le premier est toujours le vétérinaire, le médecin vient après ; pour ce dernier on a toujours le temps : Ça ira mieux demain. Dans cet espoir les jours passent et, quand on voit le malade aux portes de la tombe, on s'empresse vite, vite, d'appeler le médecin.

Je ne dirai pas que cette conduite part d'un bon naturel, mais qu'elle est naturelle et de plus instructive : La mort d'un cheval ou d'un autre animal de cette importance est pour un modeste paysan ou un petit industriel une grosse perte, une brèche énorme faite dans ce qu'il possède, et une gène considérable dans l'exploitation de son industrie.

Dans la maladie d'une personne, on ne voit qu'une perte de temps ; il ne vient pas à la pensée qu'elle peut mourir. Jamais, à moins qu'elle ne soit à la dernière extrémité, on ne va chercher un médecin, non pour l'empêcher de mourir, mais pour hâter sa guérison. On a peur que son chien ne meure et on ne croit pas que sa femme puisse mourir.

« La maladie s'en ira comme elle est venue, disait une malade à son mari : nous ne sommes pas riches, mon pauvre homme et la visite d'un médecin et les médicaments, c'est plus que tu ne gagnes dans ta journée ; si tu dépenses tout à me soigner, avec quoi nourrir les enfants et payer le loyer » ?

Les petites constructions dont je viens de parler avaient ouvert les écluses de mon imagination et faisaient brouter mon intellect dans les gras pâturages de l'erreur où j'aurai, avec conviction, entraîné mes lecteurs.

Je ne doutais plus ; je désirais seulement qu'une confirmation vînt s'ajouter encore à la satisfaction d'avoir trouvé l'usage d'une chose qui m'était inconnue ; mais, comme un savant offi-

ciel, mon amour-propre se refusait de paraître ignorant : tout le monde dans le pays savait ce que c'était, quel en était l'usage ; grand dieu ! qu'aurait-on pensé de moi si j'avais paru l'ignorer? Grand Elohim, quelle dose de bêtise et d'orgueil tu ajoutas à ton divin souffle, quand tu animas la maquette de poussière et d'argile du premier des humains ! Ton œuvre dépasse cependant de beaucoup ceux de tous les artistes qui se sont succédé depuis ta création : aucun de leurs œuvres n'a été tiré à tant d'exemplaires et n'a persisté aussi longtemps que le tien : si comme droit d'auteur tu avais prélevé seulement un franc du mille, ta fortune aujourd'hui dépasserait celle de notre globe.

Que de spooms au Samos tu pourrais nous offrir sans avoir recours à la danse du panier social ! tu fus heureusement un grand artiste et un artiste désintéressé : tu te contentas, ton œuvre terminé, d'appeler l'Esprit saint et, l'ayant fait rentrer dans ton giron, tu te dis à toi-même : « Je suis satisfait, jusqu'à ce jour c'est ce que j'ai fait de mieux. Qu'il se répande maintenant, se multiplie et qu'il adore son créateur ; la gloire me suffit, je ne réclame nulle autre récompense ».

Depuis cette époque Elohim se repose : attendons patiemment avec les zélés Darwinistes l'apparition d'un nouvel être ; sortira-t-il encore des mains puissantes d'Elohim ou de la main créatrice de l'homme? Mystère ! mystère dans lequel s'est plongé, sans pouvoir en sortir, tout ce que l'esprit humain a eu de plus illustre.

Ce que je viens de dire est pour en arriver à ceci : Lorsqu'un auteur se fait une opinion sur des choses qui échappent à la sagacité, sur des choses passées ou présentes qu'il n'a jamais vues, il est à peu près sûr, en la transmettant par écrit à ses semblables, de leur passer une bêtise.

Quoique j'appartienne au groupe le plus parfait des êtres, d'après ce que nous disent nos savants-maîtres, et que je sois animé du souffle divin du maître de toutes choses, d'après l'assertion de nos directeurs spirituels, je n'avais pas su découvrir la destination des manchons de pierre dont l'un des bouts reposait sur le sol. Je fis taire mon amour-propre et sans trop démasquer mon ignorance, j'interrogeai les gens de la localité. Je sus alors qu'ils servaient simplement à remiser les chevreaux et les agneaux, et qu'on pouvait dans chaque manchon en entasser une douzaine. Je dis entasser, car ces petits réduits ont à peine un mètre de haut et intérieurement un mètre de diamètre.

Je vis alors combien ces nomades étaient sages, intelligents et prévoyants, en ce qui concerne leurs intérêts. Sans la solidité

des murs de ces minuscules bergeries, les carnassiers rôdeurs, grands et petits, croqueraient chaque nuit les agneaux et les chevreaux ; d'un autre côté en laissant jour et nuit ces petits affamés auprès de leur mère, ils en suceraient le lait jusqu'à la dernière goutte, et leurs gardiens, hommes, femmes et enfants se coucheraient le soir le ventre à jeun.

Ces pauvres déshérités de la fortune, des lettres et des sciences ont heureusement trouvé le moyen de rationner ces petits gargantua et de les empêcher de servir d'aliment aux carnassiers.

Là-haut, Dieu est prodigue, et à tout ce qui existe, ici-bas, chacun sa part ; si quelqu'un voulait se la faire trop grande, on devrait comme en Apharras, le rationner.

Le lait est la base de la nourriture de ces pasteurs nomades et bien souvent leur unique aliment. Jamais ils ne s'en dégoutent et souvent se plaignent de n'en avoir pas suffisamment.

J'ai connu à Obock de jeunes domestiques danakils, ayant à discrétion des aliments variés, qui étaient pris, à certains moments, du désir frénétique d'aller boire du lait, chez eux, dans la montagne. Ils aiment leurs parents autant qu'on peut aimer et cet amour m'a paru bien plus vif qu'en France ; mais par moment, je crois que l'envie de boire du lait l'emporte sur ce sentiment affectueux. Ils éprouvent d'abord une sensation vague, ils ne se rendent pas compte qu'il leur manque quelque chose ; le besoin de boire du lait se dessine, augmente et devient si violent qu'il leur est impossible de résister ; ils demandent un congé, se rendent au village et pendant quelques jours satisfont leur désir.

Qui a bu boira, dit le proverbe, je le crois vrai pour toute sorte de liquide, même pour l'eau ! Boire l'eau limpide d'une fontaine est pour certaines gens un rêve. L'homme pour satisfaire son désir de boire dépasse bien souvent la mesure et en arrive à boire sans soif. Cette exagération est encore ce qui le distingue de l'animal. L'Apharras n'a pas encore acquis ce caractère distinctif, il boit de l'eau sans exagération pour étancher sa soif et du lait avec parcimonie pour apaiser sa faim.

Si ce que j'écris de ce régime lacté tombe sous l'œil somnolent d'un homme qui vient de bien dîner, il se dira, en laissant s'épanouir sur son visage un jovial sourire : Ces voyageurs, tous les mêmes ! ils content des choses ébouriffantes, surprenantes, extraordinaires ; mais celui-ci avec son air de ne pas y toucher est encore plus exagéré que les autres. Il a dû surchauffer son imagination pour lui faire accoucher pareille invraisemblance : boire du lait ! boire du lait ! du premier janvier au 31 décembre et continuer ainsi du jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort !

ce n'est pas à moi qu'il faut compter cela. Le lait ! c'est bon pour les enfants et les malades ; mais à un homme bien portant il faut autre chose : l'homme a été fait, tout le monde sait celà, pour se nourrir d'aliments variés ».

L'invraisemblance n'a pu détruire l'existence d'un fait. Pour celle-ci du reste le contrôle est facile ; douze jours pour aller, deux semaines de séjour, douze jours pour revenir, il n'en faut pas davantage ! On saura alors que les Danakils pauvres, ils le sont presque tous ne boivent que du lait, une seule fois par jour, le soir après la traite de leur troupeau. Les plus pauvres, car dans la pauvreté, il y a presque autant de degrés que dans la richesse, n'en boivent, me disaient-ils, qu'un peu le soir, et ils n'en ont pas leur suffisance ; ils en boiraient davantage, si leurs bestiaux leur en fournissaient plus.

Comme ils prenaient la chose naturellement, je dis à l'un d'eux :

Alors, vous allez vous coucher l'estomac à moitié plein et vous attendez au jour suivant pour remplir l'autre moitié.

— Ce n'est pas comme tu le dis, me répondit-il, il n'est jamais plein, si ce n'est les jours de fête.

Je voulais plaisanter et malgré moi j'éprouvais un indéfinissable malaise au récit de ces privations. Mon narrateur, lui, en avait pris son parti, il me contait naturellement la chose et n'en paraissait nullement affecté ; ce qui nous prouve encore que tout est relatif dans la perception de nos sens, ce qui nous permet, à volonté, d'augmenter nos jouissances et d'atténuer nos privations. L'homme qui se contente de ce qu'il a, et qui ne désire rien de ce qu'il sait ne pouvoir se procurer, n'est pas soumis aux tourments de la convoitise : il se fait à son sort et souffre sans souffrir moralement : la souffrance morale, parfois intolérable, ne vient pas s'ajouter à la souffrance corporelle.

L'Apharras sait qu'il lui faut se contenter du lait de son troupeau, qu'il lui est impossible de s'en procurer davantage ; il s'habitue à ne faire qu'un insuffisant repas, à rester sur sa faim et ne pense pas à sa journalière privation, : il ne se trouve ni heureux, ni malheureux ; un envieux au contraire toujours préoccupé et l'esprit tourmenté et tendu meurt sans pouvoir atteindre le but de ses désirs. Ne pouvoir pas satisfaire un désir est la plus terrible et la plus douloureuse privation ; je ne connais pas d'attentat plus funeste au bonheur de l'homme que de lui créer des besoins qu'il lui sera difficile et souvent impossible de satisfaire. Je redoute les voleurs et les assassins, je maudis les gens qui leur ont inspiré des goûts et des désirs qu'ils ne peuvent satisfaire

sans se livrer à des actes anti-sociaux et anti-humains. Un pochard me fait honte ; celui qui lui a appris à se pocharder me fait horreur. Je plains le premier, je méprise le dernier.

Avec ces grands mots : progrès et civilisation, on conduit l'homme à un travail sans relâche ; s'il ne succombe pas docilement à la fatigue, on a de la poudre et des balles pour activer sa fin.

Le bruit sonore des trompettes civilisatrices, démocratiques, socialistes, progressistes et autres instruments en ique, n'a pas encore agité les tympans des Danakils : ces pasteurs, n'ayant pas encore entrevu le bien-être, adaptent leur vie à leurs moyens d'existence : n'ayant pas conscience de leur misère, ils ne souffrent pas de leur privation et sont aussi heureux qu'un peuple fortuné.

Après leur naissance, les enfants sont nourris au sein pendant huit mois. C'est du moins le chiffre exact qui m'a été donné ; mais le Danakil a si peu souci du temps écoulé qu'à ce chiffre de huit mois il pourrait bien y avoir des raccourcis ou des rallonges. Si pendant ces huit mois le lait de la mère est insuffisant ou se tarrit, on a recours au lait de chèvre pour suppléer à celui de la mère, on le donne à l'enfant, aussitôt trait, une à deux fois par jour seulement. La répartition de deux fois par jour m'ayant paru beaucoup trop espacée, j'en fis l'observation.

« C'est au contraire très bien, me répondit mon interpellé, car les enfants dont la famille n'est pas riche ne boivent de lait qu'une fois par jour comme leurs parents ».

La privation des adultes m'avait péniblement impressionné, mais je le fus bien davantage, en apprenant celle de ces petits êtres dont le seul désir, la seule satisfaction est de têter longuement et souvent, et qu'ils en étaient réduits à attendre vingt-quatre heures leur ration quotidienne de nourriture. Je croyais être le jouet d'un rêve, car il me semblait entendre les cris ininterrompus de ces pauvres petits, voués dès la naissance aux tourments de la faim et voir leurs petits corps décharnés, osseux, pitoyables, étendus sur le sol ou suspendus au cou de la mère. En faisant voyager ma pensée dans nos pays, je ne trouvais pas de misère aussi grande ; je voyais cependant de bien grandes misères à côte de fastueuses richesses, et c'est chez nous, me disais-je, que des esprits aussi étroits que l'enceinte de leur patrie prêchent l'abolition du paupérisme : mais les pauvres, dont ces candides rêveurs voient la misère seraient des millionnaires ici.

J'ai été et je serai jusqu'à mon dernier souffle un des plus chauds partisans des rêves abolitionnistes. Et qu'avons nous

aboli? Ce n'est toujours pas le paupérisme! Avec un peu de son argent et beaucoup de celui des autres, on vient avec emphase, en aide à quelques malheureux, mais personne ne coupe son manteau en deux pour en donner la moitié à un pauvre, ni même se dérange pour porter ses vêtements hors d'usage à un miséreux qui grelotte dans un taudis sans feu. Nous allons en soirée, au bal, au spectacle et clandestinement dans de luxueux cabarets, sans nous préoccuper autrement qu'en paroles de ceux qui dorment sous les ponts de la Seine, sur les bancs de la voie publique ou dans les terrains vagues. Dans un sublime élan de générosité nous payons la police pour ramasser et mettre au bloc ces misérables infortunés. Intérieurement certes on n'est pas satisfait, mais pour mettre d'accord ses actes et ses paroles, on dit de tous ces pauvres hères, ce sont des assassins, des voleurs, des fainéants, aucun d'eux ne mérite qu'on lui ouvre les bras et encore moins la bourse. Nos idées abolitionnistes ne seraient-elles qu'une lugubre farce? Je vois parmi nous quelques bonnes âmes semer un peu d'argent pour faire tambouriner leur générosité. C'est ainsi qu'on révèle son existence : on crie au public : c'est moi qui suis Guillot, le Guillot humanitaire. Le public est ému et avec enthousiasme il porte aux nues les noms glorieux de ces précurseurs de l'unité sociale. Comme membre progressiste et partisan de toute innovation, j'ai pris une petite part des ovations faites à mes collègues ; mais je n'ai jamais pu décider ma plume à tromper mon semblable. Quand j'ai voulu lui faire tracer les moyens d'abolir le paupérisme : « Inutile, m'a-t-elle dit, j'émousserais ma pointe et mes traits seraient aussi impuissants que des coups de canif donnés dans les chaînes des montagnes pour aplanir la surface du globe ».

On pourra parler, écrire, rêver et proposer des améliorations, jamais on ne sortira d'un sol stérile les abondants produits d'un sol fertile. Mais alors! comment arrivera-t-on à équilibrer le bien-être de leurs habitants? L'un malgré tout restera pauvre et l'autre sera riche et tous les deux auront à tous leurs degrés la misère et la fortune nationale. En Apharras, pays improductif, les habitants sont tous pauvres et cependant on y trouve comme partout des fortunes relatives. Les riches font deux repas, les aisés en font un, et les pauvres un demi et bien souvent un quart.

Plus l'homme est malheureux plus son cœur est ouvert et accessible aux souffrances d'autrui : plus il est heureux, plus son cœur est fermé et égoïste. Il est heureux! que les autres fassent comme lui ; et qu'on ne vienne pas le troubler dans ses jouissances. La soif de l'or dessèche à un tel point le cœur, qu'elle en bouche

toutes les issues. L'or est inconnu de l'Apharras, il ne peut donc pas en subir la funeste et puissante influence : aussi ces pauvres représentants de la misère donnent-ils sans compter et sans arrière pensée. A chaque évènement heureux ou malheureux le troupeau, son seul trésor, est en partie sacrifié ; chacun d'eux à ces moments dispose d'autant de bêtes que sa fortune le lui permet. La foule accourt pour féliciter ou plaindre l'événement heureux ou malheureux qui surprend un parent, un ami, un voisin, un compatriote. Tout le monde est sur de trouver, en réponse à ses félicitations ou à ses regrets, de quoi se restaurer jusqu'au moment où la dernière bouchée des animaux sacrifiés vient de disparaitre.

Sans distinction de rang, toutes les personnes présentes prennent part à ces festins. L'Apharras dans ces jours de liesse se repaît de viande, puis se retire la ripaille finie et va reprendre son régime lacté. Les riches cependant et ceux qui possèdent un nombreux troupeau en tirent de temps en temps une chèvre ou un mouton qu'ils tuent pour interrompre la monotonie de leur régime habituel.

Des animaux tués et dépouillés on fait rôtir ou bouillir la viande, j'ignore si ces pasteurs poussent plus loin leur raffinement culinaire, car ils ne m'ont parlé que de ces deux manières de préparer et cuire la chair des animaux.

Pour le pot-au-feu, ils ont des marmites de terre qui sont fabriquées dans le pays et quelquefois des récipients de toutes sortes et de toute provenance qui sont achetés ou échangés dans les villes du littoral ; tandis que les vases du pays sont fabriqués par les tribus de l'intérieur.

La viande bouillie est cuite dans l'eau sans assaisonnement ni légume. Il leur serait difficile du reste d'y ajouter des legumes, car sauf un peu d'herbe, quelques arbres et arbustes on ne rencontre en ce pays, que bien rarement, en certaines localités, que quelques rares plantes comestibles. Ils ne peuvent pas non plus faire avec leur bouillon des soupes et des potages n'ayant ni grain, ni pain, ni autres ingrédients pour cette préparation.

Quand le bouillon est cuit, on retire la marmite du feu et on la pose à terre au milieu des assistants assis, en rond, autour. Chacun alors y plonge, à tour de rôle, sa cuiller de bois jusqu'à épuisement de tout le bouillon contenu dans la marmite.

La cuiller est le seul ustensile de table dont se servent les Apharras ; chacun à la sienne et ne l'oublie jamais, lorsqu'il se rend à un festin, et chacun en est le fabricant, à moins qu'il n'en soit incapable ou trop maladroit ; il a recours alors à l'obligeance

d'un ami. C'est à l'aide de n'importe quel instrument tranchant qu'ils taillent leur cuiller dans un morceau de bois. Je ne sais pas comment ils se procurent les rasoirs, tranchets, couteaux etc., dont ils se servent, mais je ne crois pas qu'il s'en fabrique dans leur pays.

Quand la marmite est à sec, la cuiller devenue inutile est remisée et l'on attaque aussitôt le bouilli, chacun avec les doigts en saisit une partie, tire et en arrache le plus qu'il peut. Le bouilli disparait rapidement et le repas est terminé, les mangeurs n'ont plus alors qu'à se lécher les doigts et à palabrer, en attendant le repas suivant.

Si au lieu du bouilli on veut servir de la viande rôtie, on installe alors avec des grosses pierres, compactes et résistantes au feu un petit foyer en forme de cratère dont la dimension est en rapport avec la grosseur du rôti ; on allume du feu dans cette cavité et on l'entretient jusqu'à ce que les pierres soient suffisamment chaudes et que le bois brulé fournisse au centre un épais brasier. On place alors au dessus son morceau de viande dont les bords reposent sur les cailloux. Lorsque la viande est cuite et un peu refroidie, comme pour le bouilli les convives en tirent avec les doigts ce qu'ils peuvent en détacher, et avec les dents le divisent en bouchées et se l'introduisent dans l'estomac avec une satisfaction dont il nous serait difficile d'apprécier toute la jouissance.

Me trouvant à Lawada, je fus un soir aide-cuisinier dans une confection culinaire, analogue à celle des Danakils ; j'ai déjà dit que Lawada, situé sur le bord de la mer presque à égale distance de Zeyla et de Djibouti, était le point limité des protectorats français et anglais de la côte des Somalis. J'avais pour compagnon de voyage un savant intrépide, très haut placé dans l'estime du gouverneur. Pour nous rendre à cette localité et ensuite à Zeyla nous avions pris la voie humide au lieu de la voie sèche. Quatre à cinq heures de traversée et nous arrivions à Lawada où l'ancre fut jetée à trois à quatre cents mètres de la côte, que nous ne pûmes atteindre qu'en nous mettant à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le chasseur attitré du gouverneur avait été prévenu de notre arrivée et, pour la fêter, avait tué trois levrauts de superbe apparence. Trois levrauts pour deux personnes ! impossible d'être plus régence. Cependant le chasseur, en agissant aussi splendidement avait bien pu se dire : ils ne mangeront pas tout et nous allons nous régaler avec ce qui restera.

Dans ces pays les gens sont généreux ; ils aiment à donner mais encore mieux à recevoir et aux repas, ils préfèrent la plus grosse part à la plus petite.

L'habile chasseur avait dû flairer en nous des gens de marque, car au retour de sa chasse, il s'était transformé en cuisinier et avait ajouté, en notre honneur, un perfectionnement au mode ordinaire de faire rôtir la viande. Je dis, en notre honneur, pour prendre part à cette déférence, mais certainement je n'y étais pour rien, n'ayant jamais pu, en pareille circonstance, conserver le maintien et la réserve d'un homme distingué. Quand je pose cinq minutes, inutile de m'en demander davantage, je suis à bout de forces. Quand je me surprends dans un role sérieux, je suis tellement ravi de pouvoir le conserver quelques instants, que la jovialité met tout mon être en branle et que, d'un air satisfait, je me prodigue des applaudissements.

Mon illustre compagnon, de naissance savante, tenait de ses aïeux : il portait haut la dignité française et il en propageait au loin toute la majesté ; moi, son humble ami, je ne colportais que la gaîté gauloise et je prenais ma part de la déférence dont on l'entourait. Il avait quitté la France, les joies de la famille et une ville où rien ne manque, pour venir se livrer dans ce pays lointain au plaisir de la pêche et de la chasse aux bestioles ; il disait cela pour rassurer sa famille et ses amis, mais son rêve était de loger une balle dans le cœur d'un lion et de tenir un requin au bout de sa ligne. Quand il me révéla son téméraire projet : Bravo, lui dis-je, je vous accompagnerai mais à bonne distance ; je ne suis pas ambitieux et ne voudrais à aucun prix vous enlever le plaisir d'abattre le roi des animaux ou de devenir sa victime. Pour moi l'éventualité d'être déchiré et dévoré a tellement refroidi le plaisir de la chasse aux fauves que je m'étais promis de les laisser tranquilles. Au Muséum, on m'avait dit en partant : Envoyez-nous vivants des lions, des hippopotames, des éléphants, etc ! J'avais promis et j'aurais tenu ma promesse si j'avais rencontré quelques-uns de ces animaux. Je leur aurais crié à distance, afin de ne pas entrer en lutte avec eux, l'adresse du Muséum, en les priant de s'y rendre. C'est ce que je fis à une hyène que je rencontrai un jour sur le plateau du Serpent ; quand elle m'eut écouté, elle se mit en route mais elle dut se tromper, car à mon retour à Paris elle ne se trouvait pas à l'adresse indiquée. Le voyage suivant je voulus me rattraper avec deux lionceaux de belle taille que possédait le capitaine Pino. La chose était convenue, lorsqu'un matin il prit fantaisie à l'un de ces animaux d'embrasser le capitaine à coups de dents et de griffes. Celui-ci, après avoir épongé le sang de ses blessures, prit son fusil et tua ses deux pensionnaires. Ce qui me priva du plaisir de les expédier à notre ménagerie du Jardin des Plantes.

Nous ne rencontrâmes à Lawada aucune de ces terribles

bêtes, mon compagnon, non moins terrible, était inconsolable ! Je ne saurais dire pourquoi, mais j'étais loin de partager le tourment de sa déception ; ce n'est pas manque de courage, mais la vue d'un danger ne m'a jamais procuré le moindre plaisir : j'ai même le courage d'avouer franchement qu'elle me produit l'effet contraire.

Si les excursionnistes, à cheval, en voiture, à bicyclette, en auto, qui vont chaque jour explorer les allées et les cafés du Bois de Boulogne, voyaient sortir d'un fourré et bondir un tigre, il n'est pas un seul, de retour au logis, qui ne dirait : « Il faut avoir le diable au corps et un rude grain dans la cervelle pour aller, avec la quiétude de l'homme qui va jeter sa ligne dans la Seine ou chasser au miroir dans la Plaine St-Denis, poursuivre les fauves dans les déserts et les forêts vierges ou pêcher le requin dans les mers chaudes. Les excursionnistes du Bois de Boulogne, ne connaissent pas le plaisir éprouvé par le pêcheur ou le chasseur, lorsqu'il montre à ses compatriotes une mâchoire de requin dans l'ouverture de laquelle le corps d'un homme peut passer ou qu'il exhibe des dents d'éléphant, d'hippopotame, des cornes de rhinocéros, des griffes de lion, et des peaux d'antilope et de gazelles ; et avec quel sentiment d'amour-propre satisfait, il vous dit : « C'est moi qui l'ai pêché, c'est moi qui l'ai tué ».

C'était pour se procurer cette satisfaction que mon illustre compagnon était à douze cents lieues de sa patrie auprès d'une tour chancelante, unique habitation de Lawada.

La journée avait été chaude, la chasse aux insectes longue et fatigante et cependant, il nous restait encore assez d'énergie pour activer un feu brûlant en plein air entre deux rangées de grosses pierres.

Dans l'ombre de la nuit subitement épaissie, la flamme vacillante de notre foyer éclairait de lueurs passagères et mystérieuses les objets d'alentour, au milieu desquels, comme un monument fantome, la tour apparaissait. Par moment la fumée, entraînée par la brise, nous engloutissait dans son noir tourbillon : les yeux pleuraient, des quintes de toux soulevaient la poitrine, le corps s'agitait, les bras gesticulaient ; qui nous eût vus ainsi dans l'intermittente et diabolique clarté de ce foyer solitaire, nous eut pris pour des fantômes échappés de l'empire des morts.

Quand le brasier fut jugé suffisamment gros, on n'y jeta plus de branches ; la flamme s'éteignit et nous vîmes alors, apparaître notre cuisinier, tenant sur deux bâtons horizontaux et parallèles, les trois levrauts transversalement couchés, dépouillés et vidés. Arrivé près du foyer, il posa les bouts de ses bâtons sur les rangées

de pierres, de sorte que les trois levrauts se trouvèrent sur la braise comme trois côtelettes sur un gril. Presqu'aussitôt leur chair pétille, son pétillement excite notre faim et d'un œil impatient, nous suivons le progrès de la cuisson. Enfin le rôti fume, le moment est proche, les trois rongeurs du Somal vont à leur tour être rongés par deux Européens. Nous nous proposions de leur faire honneur, honneur auquel ces trois victimes étaient loin de s'attendre le jour précédent.

Notre Vatel les voyant cuits à point, reprit le bout des deux bâtons qui les supportaient et, avec lenteur et précaution, il vint les déposer sur un carré du sol, recouvert de deux larges feuilles de papier. A chaque bout de cette agreste table un flambeau au long col dans lequel brillait une bougie, qu'un ressort faisait monter automatiquement à mesure qu'elle se consumait, et dont la flamme était protégée par un globe de verre.

A la lueur de ces deux flambeaux, notre triple rôti brûlé d'un côté, saignant de l'autre, et par endroit cuit à point, attirait nos regards : on pouvait choisir, il y en avait pour tous les goûts, car, entre le brûlé et le crû, se déroulaient tous les intermédiaires. Nous saisissons chacun un lièvre, et on détache le morceau que l'œil a choisi ; je venais d'en faire tomber un copieux dans mon assiette, j'en coupais une respectable bouchée : elle est aussi sèche que ma gorge, me dis-je ? humectons la route ça facilitera le passage et empêchera de le froisser ! Je verse un peu de vin dans mon verre et prie mon compagnon de me le remplir d'eau. Comme il suivait à ce moment les voltiges d'un insecte, attiré par la lumière de nos deux bougies, le désir de le prendre et la crainte de le voir s'échapper absorbaient si profondément sa pensée, qu'il prit machinalement la première bouteille qui lui tomba sous la main et de son contenu remplit mon verre. Je le porte à mes lèvres, j'en bois une gorgée qui pouvait compter pour deux, mais instantanément la moitié m'en sortit de la bouche comme si elle eût été repoussée par un puissant ressort ; aussitôt cette intempestive poussée, il me sembla que j'avais la bouche et le pharynx en feu. J'y suis, m'écriai-je, en me levant et m'éloignant ; vous venez de me verser de la solution de sublimé, je suis empoisonné. Mon distrait ami prend la bouteille, l'examine, vient à moi et me dit : « Ce n'est pas ce que vous pensez. Je me suis trompé, j'ai pris une bouteille d'alcool au lieu d'une bouteille d'eau de Vitel ». Et il ajouta d'un air contrit et repentant : « Souffrez-vous beaucoup » ? Ce repentir et surtout l'assurance que c'était de l'alcool et non de la solution de sublimé que je venais de boire désarma mon exaspération. Après quelques mots vibrants et peu flatteurs

lancés à mon étourdi compagnon, je me hâtais de faire passer un courant d'eau ininterrompu dans le tube incendié et, la douleur calmée, je me remis à table; je saisis une opulente bouchée de mon morceau de levraut, je la porte entre les deux rangées de mes osselets masticateurs, je la triture, je lui fais franchir l'isthme du gosier et je la sens descendre comme un corps qui gratte, comme un aliment sans saveur qui passe en titillant désagréablement la muqueuse : je n'aurais su dire si c'était de la viande ou un autre aliment qui venait de passer.

Il était évidemment libellé dans les pages de ma destinée que je n'apprécierais pas la saveur des lièvres somalis cuits à la mode du pays. Je rêve quelquefois à ces trois levrauts : il me semble en manger de très bon appétit, je les trouve excellents et quand je me réveille je suis si désappointé qu'il me prend l'envie, pour jouir de la réalité, de retourner dans ce lointain pays pour manger du lièvre, de la pintade et du sanglier ; ils sont si petits, si gentils ces sangliers à peine plus gros qu'un épagneul. Le goût qui résiste aux atteintes des ans, revenu à son état normal, me sollicite à ce voyage et les forces s'y refusent. L'enfant sourit à la gourmandise, le vieillard se déride à la vue d'un succulent repas et tous les deux manquent de force pour l'accomplissement du plus cher de leur désir.

On trouve comme au Somal des lièvres, des gazelles et autres gibiers en Apharras ; on ne m'a cependant signalé dans ce pays ni sangliers, ni pintades. Ces bergers du reste sont peu pêcheurs et encore moins chasseurs : ils ne se décident à manger du poisson que lorsque la faim les talonne et qu'ils n'ont pas autre chose à manger. Il n'en est point ainsi pour les viandes de chèvre, de mouton, de bœuf et surtout de chameau ; lorsqu'on grille l'une de ces viandes, ils en sentent le fumet à de grandes distances ; on peut les voir venir de tous côtés et se rendre à pas lents à cet appel.

Lorsque j'allais en excursion, les gens qui m'accompagnaient n'emportaient jamais d'aliments ; si je n'avais pas eu, au départ, la précaution d'emporter de quoi le sustenter, ils restaient, sans rien dire, douze heures sans manger. Je m'aperçus rapidement de leur imprévoyance ou peut-être de leur ruse ! je leur fis acheter au moment du départ un quartier de mouton, qui fut, je crois, un très bon stimulant et excellent moyen pour m'attirer leur sympathie.

Quand arrivait l'heure du repas, mon domestique leur remettait la viande et ils allaient la faire cuire à une centaine de mètres de mon campement par le procédé que je viens d'indi-

quer. La viande cuite, ils s'installaient autour et, fait assez peu compréhensible, au lieu de mes cinq à six serviteurs, le nombre des mangeurs s'était presque toujours accru de quelques volontaires. D'où viennent ces gens me disais-je? A notre arrivée je n'ai vu personne ; comment ont-ils pu éventer notre présence et arriver juste au moment psychologique? Je ne suppose pas que mes gens soient assez désintéressés pour aller jusqu'à prier des convives à venir prendre part à leur repas, car je ne les ai jamais vus trouver trop gros le morceau de mouton que je leur offrais ; la bête entière ne les eût nullement effrayés : d'un mouton pour six personnes il ne serait resté que les os. Quand on se sent de force à accomplir pareille besogne, il serait bien anormal d'aller quérir des aides ! J'ai donc tout lieu de croire que les surnuméraires étaient attirés par l'odeur que la viande répandait dans l'air en cuisant. Si non, ils étaient guidés par autre chose, mais quoi ?

Les Apharras ne sont pas amateurs de venaison, mais ils ne détestent pas la chair des gazelles et ne négligent aucune occasion favorable pour s'en procurer. Lorsqu'ils aperçoivent dans la plaine un troupeau de ces bêtes méfiantes et agiles, s'ils jugent la possibilité de l'encercler, ils se dispersent en rond et chacun d'eux se dirige vers le centre, point où se trouvent les gazelles réunies. Plus ils avancent, plus ils serrent le rang, de sorte que bien souvent, quand les gazelles pensent à fuir et à franchir le cercle humain qui les entoure, celles qui passent trop près de l'un des chasseurs reçoivent un coup de lance. Les Apharras déploient à cette chasse beaucoup d'habileté, d'adresse et d'agilité, mais les gazelles sont encore plus agiles, il n'en reste rarement pas plus de une ou deux sur le terrain.

Près des côtes, quelques habitants vont à la pêche et mangent le poisson qu'ils se procurent ainsi. Ils doivent même en vendre, mais en petite quantité, car ils sont très mal outillés et n'ont pas l'amour de la pêche. J'ai vu à Djibouti quelques-uns de ces pêcheurs dans de petites barques, ils pêchaient à la ligne et, après leur pêche, abordaient au rivage et étalaient leurs poissons sur le sable pour les faire sécher au soleil. J'ai vu un jour une cinquantaine de poissons, pesant à peine une livre chaque, et c'était toute la pêche de trois pêcheurs habiles et persévérants. Leurs poissons desséchés leur servent de provision ou sont vendus aux habitants de l'intérieur.

Je ne parlerai pas des légumes, bien peu d'Apharras doivent en connaître le goût. Dans ce pays privé d'eau et brûlé par le soleil, les plantes comestibles, dans les endroits les moins rocailleux.

demanderaient pour leur culture trop de soins assidus et persévérants et un long séjour dans une localité, ce qui est incompatible avec la vie errante et tourmentée de ces pasteurs.

Les fruits sont presque aussi introuvables que les légumes ; on m'a cependant parlé d'un arbre dont on mange les fruits et j'ai vu à Tadjourah une oasis de dattiers mais si petite qu'elle ne fournirait pas une datte par an à chaque habitant de la ville. Il est probable qu'il existe dans le pays quelques autres oasis de dattiers, mais elles doivent être rares car je n'en ai pas vu, ni entendu parler. Je n'ai pas vu non plus l'arbre qui leur produit un fruit comestible : il s'en trouve cependant, m'ont-ils dit, dans la montagne qui sépare Obock de Tadjourah. Je n'ai pas pu me procurer le moindre échantillon botanique des plantes qui leur servent à n'importe quel usage ; ils sont à cet égard intraitables. Mais ce n'est qu'une question de temps, ils sont déjà moins réservés et on pourrait certainement se procurer maintenant ce que je n'ai pu obtenir.

Malgré leur pauvreté, les bergers de l'intérieur se privent en vendant ou échangeant quelques individus de leurs troupeaux, ou le peu de lait qu'ils leur fournissent, ou en écoulant aux habitants des villes la peau des animaux dont ils mangent la chair, et cela leur permet de se procurer quelques dattes ou un peu de doura pour ajouter, ce qui est rare, un peu de variété à leur alimentation. Ces denrées pénètrent parfois accidentellement dans la case des riches, mais jamais dans la paillote des pauvres. C'est dans ce pays comme partout, on vit de ce qu'on peut se procurer et selon sa fortune ; mais, je le répète, les riches de ce pays seraient de bien pauvres gens dans les contrées fertiles de l'Europe.

Ils réduisent le doura qu'ils peuvent se procurer en farine grossière qu'ils font bouillir dans l'eau et qu'ils mangent plus ou moins cuite, comme les enfants qu'on nourrit de bouillie.

Pour écraser les grains et les réduire en farine, ils emploient les moulins primitifs qui consistent ordinairement en une large pierre plate, couchée obliquement sur le sol, et en une autre pierre cubique ou cylindrique beaucoup plus petite que la précédente. C'est en faisant glisser la pierre cylindrique, plus ou moins atténuée aux deux bouts, ou la pierre cubique semblable à un pavé, sur la pierre plate, qu'on écrase, après les avoir préalablement mouillés, les grains de doura déposés par poignées sur la pierre plate.

Ce fatigant travail est encore réservé aux femmes. Je ne sais pas si les hommes s'y astreignent quelquefois, mais ce sont toujours les femmes que j'ai vues se livrer aux plus durs travaux.

Ce sont elles, toujours elles, que j'ai vues porter l'eau et le lait, construire la paillote, moudre le grain. Ce que j'ai vu me fait supposer que l'homme n'a aucun goût pour le travail et qu'il laisse, autant qu'il le peut, la besogne à sa femme. Cette mentalité généralisée en Apharras et sanctifiée par la coutume n'est pas aussi fréquente en France. Il s'y trouve bien un grand nombre de maris qui disent à leur femme, lorsqu'elles ont à peu près terminé les soins du ménage : « Tiens ! viens donc prendre ma place, j'ai une course à faire, ou j'ai besoin de prendre l'air ». Et, pendant que les femmes triment, ils vont faire deux ou trois heures de station au café, heureux encore quand ils ne vont pas courtiser une autre femme. Cette mentalité de notre humaine faiblesse et de notre égoïsme est sous ce rapport moins générale et moins apparente en France qu'en Apharras, ce qui ne prouve pas que nous soyons meilleurs.

Pour moudre le doura, la femme de cette contrée s'accroupit au bout le plus haut de sa pierre plate, au milieu de laquelle elle place une poignée de grains mouillés ; puis, saisissant son autre pierre des deux mains, elle la place sur sa poignée de grains, appuie de toutes ses forces et la fait glisser de haut en bas et de bas en haut jusqu'à ce que les grains soient réduits en farine plus ou moins fine qu'elle fait tomber alors sur une natte ou un linge, touchant le bord incliné de sa pierre immobile.

Sa mouture terminée, la ménagère met sa farine dans une marmite avec une quantité d'eau suffisante et la fait cuire. Elle pourrait remplacer l'eau par du lait, ce qui serait assurément plus nourrissant et plus agréable ; mais ce n'est pas l'habitude, on préfère, pour avoir l'illusion de deux mets, manger la bouillie cuite à l'eau et boire le lait à part.

Les habitants du Somal, pays aussi aride que l'Apharras, sont plus aristocrates, plus sociables, plus insinuants, plus entreprenants et, par tous les moyens licites, ils cherchent à se procurer du bien-être et des satisfactions. Ils ont bien comme les Apharras des moments de jeûne obligatoire, obligation qui ne leur est pas imposée par la législation, mais par le manque d'aliments. Comme les Apharras, ils aiment beaucoup le lait, mais ils doivent en faire rarement leur unique nourriture.

Comme l'Apharras, le Somali se marie pour faire travailler son épouse, se nourrir de son travail et pouvoir jouir sans fatigue des plaisirs de la vie. Il existe cependant parmi eux, en bien plus grand nombre qu'en Apharras, des hommes qui travaillent ou qui cherchent à se procurer une occupation, afin d'améliorer leur sort et parvenir à une meilleure situation.

Lorsque pour moudre son grain, une Somalie frotte ses pierres, elle n'épargne ni temps, ni fatigue, pour obtenir une farine plus fine : elle travaille sans ménagement et remplit avec ardeur son devoir de nourricière ; pendant ce temps, son mari se repose consciencieusement, se promène et cherche sans entrain l'occasion de gagner quelques sous, ce qui lui permet d'aller s'asseoir au café. Quelques-uns s'expatrient et travaillent assidûment quelques semaines ; ensuite, avec leur gain, ils rentrent chez eux, achètent quelques chèvres ou moutons pour arrondir leur domaine ou mieux pour augmenter leur fortune.

Au Somal, on fait du pain ou plûtôt des galettes. Ici, il est probable qu'on en fait également, mais je n'ai, pour appuyer cette probabilité, que le dire d'Oto Joseph à qui une parente du roi en avait offert. Comme il choisit la viande de préférence au pain et qu'il n'en a ni mangé, ni vu faire, il a pu se tromper dans l'énumération des aliments qu'on lui proposait.

Le pain de ce pays est une galette qui ressemble à une fouace par sa forme arrondie et à un biscuit de mer par son aspect. J'ai assisté un jour à leur confection depuis la mouture des grains jusqu'à la cuisson de la pâte.

Je sortais un matin de la Société Franco-Africaine et je me dirigeais du côté de la Place quand j'aperçus près de la voie que je suivais une femme accroupie qui me parut très assidue, et se fatiguer beaucoup à une besogne dont je ne me rendais pas compte. Je m'approchai et, comme il était inutile de lui adresser la parole pour la saluer et lui demander ce qu'elle faisait. Je me tins debout auprès d'elle, en curieux respectueux.

Elle était à genoux et avait devant elle une grande pierre plate plus longue que large dont l'une des faces reposait obliquement sur le sol, le bout tourné de son côté étant plus élevé que l'autre de vingt à trente centimètres. Sur la face supérieure, légèrement concave de cette pierre, elle faisait glisser une autre pierre très dure, comme la précédente, mais différente par la taille et la forme, forme dont les pavés ordinaires de nos rues donnent une précise idée.

Cette femme avait à portée de sa main droite un vase rempli de grains de doura légèrement humides, il n'était pas douteux qu'elle les avait préalablement mouillés pour en faciliter l'écrasement. J'avais sous les yeux une meunière et, moi, fils et descendant d'une famille de meuniers, je n'avais pas de prime abord reconnu une adhérente à la corporation, ce qui ne me serait pas arrivé si nous n'avions pas tous plus de prétention que de pénétration. On croit être applaudi par un homme qui se moque

de vous, on se croit admiré par une femme qui vous trompe, on croit à la possibilité de rendre tout le monde riche et heureux et... on trime dans les soucis et les privations! sans avoir moins de prétention, le Christ eut bien plus d'intellect, qu'on n'en avait à son époque et que nous en avons actuellement, en ne promettant à l'humaine espèce de félicité que dans un autre monde.

La meunière que j'avais sous les yeux plaçait au milieu de la concavité de la large pierre plate immobile une poignée de ses grains de doura, appliquait dessus le pavé qu'elle tenait des deux mains et le faisait glisser de haut en bas et de bas en haut, en appuyant dessus de toute ses forces. Cette poignée de grains écrasée, la farine tombait au bout de la pierre sur une natte et un morceau de linge, et la meunière, sans arrêter, remplaçait le grain moulu par une autre poignée.

J'admirais depuis un instant l'énergie que déployait cette femme dans l'accomplissement de sa fatigante besogne, lorsqu'un passant me dit, en me tendant amicalement la main :

— Que faites-vous là immobile, on vous voit rarement ainsi?

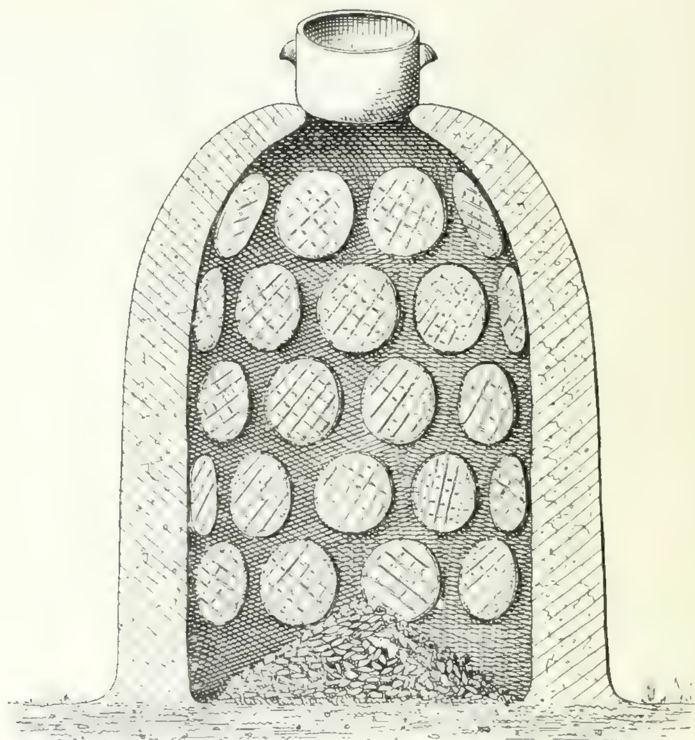
— J'attendais le passage de quelqu'un pour me révéler à quoi pense cette femme.

— Elle ne pense à rien et vous, à quoi pensez-vous?

— Je pense qu'elle rend à elle seule plus de service à l'humanité et à la société qu'un régiment de philosophes et cent escadrons de politiciens, politiqueurs et autres chambardeurs des destinées humaines!... Il haussa les épaules, et nous partîmes chacun de notre côté.

A mon retour, dans la soirée, je retrouvai à vingt mètres du moulin non plus une meunière, mais une boulangère; c'était la même femme, mais elle avait, sans changer de costume, changé de profession ; elle était occupée, après avoir pétri sa farine, à faire des galettes d'environ quinze centimètres de diamètre et de trois d'épaisseur, qu'elle déposait méthodiquement sur une natte étendue sur le sol, et elle n'interrompait cette occupation que pour introduire de temps en temps du bois dans un four dressé à côté d'elle.

Je dis dressé, car ce four de forme cylindrique reposait sur le sol par l'un de ses bouts. Ce cylindre creux construit avec de la glaise avait environ soixante dix centimètres de haut et quarante cinq de diamètre. L'épaisseur de la glaise dont il était formé ne dépassait pas dix centimètres ; supérieurement le bord de ce tube de terre s'inclinait intérieurement en voûte, ce qui rétrécissait, environ des deux tiers, le diamètre de l'ouverture. C'est par l'espace laissée ouvert que la boulangère introduisait des morceaux de bois pour chauffer ce four tubique.



Pl. 36. — Coupe d'un four somalis dans lequel on voit les galettes collées à la paroi intérieure

Comme je désirais assister jusqu'à la fin de son opération, je m'étais immobilisé sur mes deux jambes et de temps en temps pour me donner une contenance, je disais taïb (très bien) sans savoir si elle me comprenait. Quand elle eut terminé la confection de ses galettes et jugé son four assez chaud, elle rassembla son brasier en tas au milieu de la base et sans tarder, elle prit successivement chacune de ses galettes qu'elle plaqua sur la paroi interne de son four, où elles restaient collées ; quand la dernière fut enfournée, elle boucha l'ouverture qui venait de servir à les introduire avec une marmite remplie d'eau ou d'aliment, de sorte qu'elle faisait ainsi cuire son pain et le pot au feu. Elle avait plaqué sur la paroi interne de son four une vingtaine de galettes de quinze centimètres de diamètre environ de trois à quatre centimètres d'épaisseur. Il est probable que ses galettes se détachent quand elles sont cuites, tombent au fond du four et s'y accumulent. J'aurais dû rester pour compléter mon observation, mais j'étais déjà debout, immobile depuis près d'une heure et je n'ai

pas eu la patience de doubler la dose de cette durée pour connaître le temps nécessaire à la cuisson. Si la boulangère eut été jolie et fut restée en place on aurait encore pu faire ce sacrifice ; mais elle se retira et je fis comme elle, inutile d'ajouter, dans une autre direction.

Au cours de l'excursion que je venais de faire, pendant que cette femme travaillait, j'avais rencontré sur ma route, ce qui m'arrivait souvent, des porteuses de bois, venant à Djibouti en approvisionner les habitants.



Pl. 37. — Une Somalie conduisant à Djibouti un âne chargé de bois

Les unes n'avaient que leur dos et leurs épaules pour transporter leurs fagots de tiges tortueuses et irrégulières ; les autres plus fortunées avaient un ou deux ânes sur le dos desquels elles plaçaient leur bois à la bonne franquette. Ces dernières sont certainement plus libres de leurs mouvements, plus alertes, moins affaissées, mais aucun pas de moins ne peut abréger leur course ; elles en font au contraire davantage pour charger et décharger leurs baudets et en cours de route, pour les ramener en droit chemin.

C'est dans la brousse et dans les ravins que les habitants de cette région vont à la recherche du bois mort pour les besoins du ménage et, couper du bois vert, pour la construction des paillotes. Depuis que nous sommes à Djibouti, ils vont aussi chercher du bois mort pour en tirer profit, en le vendant aux habitants de cette ville naissante.

Pendant mon séjour dans cette localité, ils allaient le ramasser à sept ou huit kilomètres de la ville, dans les endroits où se trouvent quelques maigres bosquets d'arbres et d'arbustes rachitiques. Cet approvisionnement, quoique bien peu fourni, était à peu près suffisant, mais cela ne pourra se perpétuer ; en peu de temps, la population va s'accroître, et lorsque le nombre des citadins aura atteint deux à trois douzaines de mille, les brousses et les ravins, dépouillés du peu de bois qui y pousse, seront complètement à nu ; forcé alors à faire venir du bois de très loin, le chauffage deviendra hors de prix.

Cette éventualité aurait dû mettre en branle les cellules cérébrales des coloniaux, des savants, des inventeurs, des chercheurs, pour les élancer à la recherche d'une source de chauffage autre que celle du bois.

Dans ce pays où la chaleur est si grande et si abondante, n'est-ce pas mortifiant, d'en être encore, à notre époque, à cuire son pot au feu avec du charbon ou des morceaux de bois? Dans un pays beaucoup moins chaud, Archimède, il y a de cela plus de vingt siècles! mettait le feu aux vaisseaux de la flotte romaine, en leur lançant à distance les rayons solaires concentrés. Nous, les modernes qui avons tiré de l'électricité la lumière et la chaleur; nous pouvons nous chauffer et faire la cuisine à l'électricité, et ici, à Djibouti, où les rayons du soleil cuisent souvent une cervelle humaine, nous brûlons du bois pour faire cuire un gigot! Où sont donc nos physiciens mécaniciens, nos inventeurs? Serait-il bien difficile avec un peu de savoir et d'habileté d'établir, avec un jeu de lentilles et de miroirs, des foyers culinaires ?

Ce moyen de chauffage pourrait être utilisé trois cent cinquante jours par an et quelquefois toute l'année, ce qui mettrait un terme au déboisement.

Bast ! quand on aura dépouillé la contrée de ses végétaux et qu'on l'aura rendue inhabitable, on ouvrira des yeux, comme si on voulait faire sortir tout ce qu'on a dans la tête ; on cherchera un remède à cet état de choses! il sera trop tard. Qu'importe, du reste, aux civilisateurs des bergers et leurs troupeaux, et l'aridité du sol de leur patrie. Moins il y a d'habitants dans une contrée, moins l'humaine entreprise civilisatrice trouve de difficulté à s'y répandre.

Quand j'entendais, la nuit, une meute de chacals affamés, hurlant en courant dans la plaine à la recherche d'aliments, un régiment de civilisateurs, se précipitant avec une frénétique ardeur dans un pays conquis, me traversait la pensée et me tenait un instant éveillé.

Ceux qui croiraient que l'Europe a le monopole de la civilisation se feraient illusion, ils brouteraient, comme on disait jadis, dans les gras pâturages de l'erreur : ici, dans toute cette région de l'Afrique on voit à chaque instant surgir des civilisateurs. En Europe c'est la soif de l'or, de la fortune et du bien-être qui pousse les nations à porter leur civilisation chez des peuples qui ne sont pas assez forts pour se défendre ; ici c'est la faim et la paresse qui conduisent les peuples chez une nation ou une tribu voisine pour leur montrer les avantages de leur civilisation. D'un pôle à l'équateur et de l'équateur à l'autre pôle, partout l'homme naît civilisateur.

CHAPITRE XXII

Sentiments Affectueux et Charitables

Dans notre belle France et chez nos riches voisins, le sol est fertile, le climat tempéré, tout y prospère et tout abonde, il n'y a de stériles que les généreux sentiments : on couvre du voile éclatant d'une fastueuse bonté son égoïsme et la sécheresse de son cœur. C'est naturel, ça découle de source, je ne crois pas qu'il puisse en être autrement : celui qui ne souffre pas et n'a jamais souffert ne saurait sonder les profondeurs de la souffrance. Est-ce qu'on peut après un bon repas se figurer qu'il existe des gens dont l'estomac est vide et crie la faim? On est heureux et satisfait, tout le monde doit l'être et, s'il vient à la pensée que quelqu'un ne l'est pas, on dit que c'est sa faute, qu'il n'est pas à plaindre, qu'on a tout à foison, qu'il faut être bien abruti pour ne savoir pas en profiter. Ce courant de pensée entraîne rapidement vers le néant les sentiments sublimes de mutuelle assistance, de générosité, de fraternel dévouement ; que reste-t-il alors? Le Moi qui fait dresser et tenir haut la tête, et le bien-être qui fait vibrer dans tout l'organisme une bestiale satisfaction ; et après, que reste-t-il? Rien ! on restreint le nombre de ses enfants, on cherche à exploiter amis et connaissances ; si un peu de générosité se manifeste, elle est austère chez les riches, cordiale chez le pauvre.

Quoique bien haut placé dans la série animale et d'une intelligence incomparable, l'homme ne s'aperçoit pas de ses imperfections et de ses faiblesses intellectuelles : il se croit libre, indépendant, et il est soumis à toutes les vicissitudes de l'existence et aux

exisgences de ses passions ; il est l'esclave du sol qui lui procure les substances matérielles de la vie, il en subit l'influence, influence qui agit vigoureusement sur son organisme et ses sentiments. Gros et gras, gai et arrogant sur un sol producteur, il est maigre et anxieux sur un sol stérile : plus sa contrée est riche, plus il pense à soi et à son indépendance. Il en arrive à n'être plus qu'une unité sociale, unité sans liaison, unité hors cadre dans l'ensemble des sentiments confraternels. S'il se joint à un groupe, un bloc, une petite ou grande association, il n'y est entraîné par aucun autre but que d'en tirer profit et gloire.

C'est ce chacun pour soi qui désagrège l'union sociale, qui tarit le patriotisme et invite à additionner à son profit le labeur de ses semblables, corporellement bien entendu, car humainement, les uns sont des monstres et les autres des soutiens de l'édifice social. Quand le Moi apparaît, l'envie se manifeste, souffle la désunion, la discorde, l'agitation ; l'édifice social est ébranlé et la nation à l'agonie ; elle n'a plus la force de se débattre, elle attend sa disparition.

Sur le sol rocailleux de cette aride contrée où la brûlante haleine du soleil frappe de mort tout ce qui vit, des bergers se sont arrêtés : leurs troupeaux ont trouvé juste assez d'herbe pour soutenir leur existence et celle de leurs maîtres qu'ils nourrissent de leur lait. La quantité journalière qu'ils peuvent leur fournir est si insuffisante qu'une maigreur extrême atteste la continuelle privation de ces malheureux bergers, se débattant sans trêve ni relâche entre la vie et la mort : ils manquent d'aliment, ils sont en perpétuelle lutte avec les éléments, ils ne paraissent pas en souffrir et semblent supporter aussi gaîment leur privation et leur misère que des européens gros et replets vivant dans l'abondance.

Les hommes habitués aux grandes misères en apprécient les effets ce qui les rend compatissants aux souffrances des autres. Ils jugent d'après leurs privations ce que produit le manque de nourriture, et le noble sentiment de charité et de solidarité jaillit naturellement de leur cœur comme une eau limpide et pure d'une source vive ; ils viennent en aide aux plus malheureux aussi naturellement qu'on va voir un ami souffrant de maladie. Soutenir le faible, nourrir le pauvre, secourir l'enfance et le vieillard est considéré par les farouches Danakils comme un devoir sacré, auquel nul n'a le droit de se soustraire. Ce serait, m'ont-ils dit, tenter le sort et se préparer à de terribles châtiments mérités : la perte des troupeaux, la maladie ou la mort des membres de la famille, sans compter la réprobation de ses concitoyens.

Lorsque j'appris au début de mes investigations les priva-

tions de ces malheureux, comme je savais à quels excès la faim et la misère entraînent notre pauvre humanité je tremblais pour les vieillards et les enfants, je voyais leurs parents immoler les vieillards comme des bouches inutiles et les enfants pour leur éviter l'agonie de la faim. Pour des gens, pensais-je, qui tuent un étranger comme on vide un verre d'absinthe ou une coupe de champagne, tuer un père trop agé, les impotents et les infirmes pour n'avoir pas à les nourrir, doit s'accomplir naturellement chez ces barbares. Si j'étais resté sous cette impression, j'aurais fait sur ces peuples des récits terrifiants. Des écrivains qui seraient venus ensuite, Primus se fût tenu dans la gamme, Secundus eût surenchéri, Tertius eût exagéré un peu, Quartus n'aurait pas trouvé l'exagération suffisante, Quintus et les suivants auraient surenchéri encore, Ultimus enfin se serait lancé entre ciel et terre dans les nuages philosophiques. Il en est ainsi en toutes choses, nous ne pouvons pas maîtriser notre enthousiasme ni notre impulsion aux exagérations : on ne trouverait pas sur terre un seul homme qui ne veuille se montrer plus intelligent que son voisin !

Je m'étais fait sur les Apharras un tel échaffaudage d'invraisemblance que je redoutais de les questionner sur le sort des vieillards et des infirmes et de faire à leur réponse des observations désagréables et de fâcheuses réparties. Ce n'est que plus tard, lorsque je me fus un peu insinué dans la vie de ce peuple, que je fis à l'un d'eux cette demande.

— Que faites-vous des vieillards, des impotents et des malheureux sans moyen d'existence?

— Les vieillards, les infirmes et les pauvres sans famille et sans ressource, me répondit-il, sont nourris et soignés par les habitants de leur commune : on leur construit une petite case, et chacun selon ses moyens leur apporte un peu de nourriture ainsi que des autres choses indispensables à l'existence.

— « Tout le monde donne » me parait exagéré, il s'en trouve certainement qui s'abstiennent même parmi les riches !

— Non, non ! il faudrait être bien pauvre pour s'en dispenser; tout le monde donne plus ou moins.

— Est-on forcé? Est-ce obligatoire de secourir ceux qui ne peuvent pas travailler et n'ont aucun moyen d'existence?

— Rien n'oblige, mais celui qui ne donnerait pas serait mal vu de tous les habitants de la contrée ; on dirait de lui que c'est un *yalac mamissita*.

— Que veut dire *yalac mamissita*?

— Qui n'a pas peur de dieu : *yalac* dieu, *mamissita* pas peur.

A cette explication me pénétrant dans l'oreille, un effondre-

ment se produisit dans mon cerveau : le mot dieu venait de sortir de la bouche de l'un de ces bergers et je les croyais sans pensées religieuses, et qu'ils n'avaient aucune idée d'une divinité suprême. « C'est ainsi, me dis-je mentalement, qu'on se fait des conceptions erronées, qu'on propage sans malice et de bonne foi. Evidemment, puisqu'on vient de me le dire, ils croient en un être suprême ; seulement, par aucune momerie, aucune cérémonie, aucun signe, ils ne manifestent leur croyance, ce qui se conçoit chez un peuple aussi misérable, car l'étalage des grands savoirs et des vifs sentiments ne se fait en général dans aucun autre but que d'en tirer profit. Et ces bergers sont d'autant plus pénétrés de leur croyance qu'ils ne la manifestent par aucun signe. Leurs chefs qui font des prières sont certainement moins fervents qu'eux, et leurs manifestations ne sont peut-être que pour rehausser leur prestige. N'aurais-je pas dû me douter que des gens qui croient au diable devaient également croire à dieu ? l'un ne peut pas aller sans l'autre ».

J'étais fier de mon raisonnement, je le trouvais si logique que je congratulais ma perspicacité. Cette titillation d'amour propre me faisait éprouver un orgueilleux plaisir : qu'on ne s'étonne pas de cela, qu'on descende en soi et on verra qu'il en sera toujours ainsi jusqu'au dernier représentant de notre espèce. On dit parfois : « on ne pèche pas par ignorance », c'est une erreur ainsi qu'on va le voir ; c'est bien plutôt par orgueil et par amour propre qu'on ne pèche pas. On trouve magnifique ce qui vous vient à l'esprit, on s'empresse d'encaisser ses propres louanges, et on ne manque pas, si l'occasion se présente, d'agiter son propre encensoir sous le nez de ses concitoyens.

L'échaffaudage qui venait de me procurer un instant de satisfaction s'écroula comme un château de cartes, lorsque je demandai à mon interlocuteur de quel dieu il voulait parler et quelle idée il s'en faisait. Je lui mis longtemps l'esprit à la torture pour me renseigner sur son dieu, *yalac*.

— Tu ne sais donc pas, lui dis-je de guerre lasse, ce que c'est que dieu ?

— Non, me répondit-il ; mais toi, tu le sais.

— Qui t'a dit que je le savais ?

— Ce sont les frères, en m'apprenant le français.

Je comprends maintenant d'où te vient ce mot dieu pour désigner un être qui est probablement dans ta pensée la même chose qu'Allah.

— Oui, mais pour toi ce n'est pas la même chose.

— Tu te trompes, c'est pour moi la même chose, et je t'aurais parfaitement compris si tu m'avais dit : qui n'a pas peur d'Allah. Est-cela que tu voulais dire ?

— Non ! qui n'a pas peur... qui n'a pas peur... d'yalac : voilà tout.

Qu'expriment-ils par leur mot *yalac*? Est-ce un sorcier, un méchant homme, un mauvais sort, une épée de Damoclès suspendue sur la tête de ceux qui refusent de venir en aide aux miséreux? J'ignore si c'est un invisible, un impalpable ou une personnification qui peut changer de forme à volonté comme leurs sorciers, leur gnini qui est d'une essence encore plus matérielle que notre diable aux pieds fourchus.

Dans l'esprit de ces bergers errants, faire la charité c'est tirer un bon numéro de l'urne du destin, et s'en abstenir c'est braver ce que le sort réserve à ceux qui agissent mal. Chez les peuples de mœurs, de coutumes différentes, il est inutile de chercher dans le langage de l'un, des mots synonymes chez l'autre, pour exprimer la même pensée; c'est quelquefois très différent et ce n'est souvent qu'un à peu près. Les Apharras, à esprit primitif et sans culture, font ce qu'ils jugent être bien sans espérer une récompense et font le mal sans se douter pour certains actes, qu'ils transgressent les lois de l'humanité et parfois les lois naturelles. Ils n'ont pas conscience de la vie future et n'ont ici-bas rien à redouter puisque ce qu'ils font est dans les mœurs et coutumes de leur vie sociale.

En supposant que le mot yalac soit synonyme de Allah, Bouddha, Jupiter, Jupin, Jové, Jéhovah, Elohin, Dieu, etc., ils n'ont pour cette divinité aucun symbole, aucun signe manifeste pour le représenter, aucun serviteur pour le faire connaître, aimer et adorer. Nous avons sur eux cet avantage à propos du mot dieu : nous savons ce qu'on veut nous dire lorsqu'on le prononce. Et cependant j'avoue humblement que ce mot emblématique n'a pour moi aucune signification, à moins qu'il n'exprime la force, la vie qui anime l'ensemble des corps de l'univers. Cet idéal, cet inconnu exploité sous tant de noms, serait-ce l'infini que nous ne pouvons comprendre? Notre vie limitée nous oblige à admettre une limite, une barrière à toute chose, et notre intellect nous souffle : mais derrière cette limite, cette barrière, il y a encore quelque chose : alors, en lançant au loin sa pensée dans l'espace, on s'y perd et on ne conçoit pas plus l'infini que le fini.

Des corps de l'espace nous ne voyons que ceux que peut atteindre notre rayon visuel, corps dont nous ne connaissons ni la nature ni le rôle qu'ils jouent dans ce vaste ensemble, et qui doivent être peu nombreux relativement à ceux que nous ne voyons pas. Et on veut nous parler d'un maître, d'un régisseur de cet univers dont nos sens ne peuvent que vaguement apprécier

une faible partie! Hélas, nous ne sommes pas encore assez bien outillés matériellement et intellectuellement pour nous permettre d'entrevoir un créateur, dominant en maître absolu tout ce qui existe et ce que nous supposons exister. Dans ce que nous voyons, j'aperçois distinctement une force créatrice et une force vitale, mais j'ignore ce qui se passe en ce que nous ne pouvons apprécier, soit dans les corps que notre vue constate dans le lointain de l'espace, soit dans ceux de l'immensité, qui échappent à notre vue. La force créatrice et la vitalité de cet ensemble deviendront peut-être un jour aussi apparentes que le sont actuellement l'électricité et la force vapeur.

Pour le moment j'avoue ne pas y voir clair dans la création des corps de l'univers par les atomes crochus voltigeant dans l'espace qui, par affinité, s'accrochent dans leur rencontre pour former tel ou tel organe de chaque corps. De ces atomes réunis dans l'intelligence a dû sortir, des pondérés et des détraqués, l'idiotie de notre orgueil ; ces derniers déploient de nos jours une activité fébrile. La création par le grand Architecte de l'Univers ou par une autre universelle Grandeur comble mon imagination d'une si grande obscurité que je suis trop petit pour y découvrir quelque précision. Je ne parle pas de la création transformiste, elle est trop restreinte pour la comparer aux autres. Je ne parlerai pas de l'homme créateur d'enfants et de tant d'appareils inimaginables et de conceptions intellectuelles, qui l'ont presque immortalisé.

Toutes les créations ont soulevé un enthousiasme insensé, ce qui arrive pour tout ce que l'on croit comprendre et à quoi on ne comprend rien. On se fait illusion et on est heureux et satisfait de poursuivre une idée, une chose imaginaire, mystérieuse ou surnaturelle. Si elle est appréciable à nos sens, aucune discussion, aucune contestation n'étant possible, on n'y fait pas attention : personne ne conteste qu'une mauvaise odeur n'a pas le parfum de la rose ou de la violette. On pourrait cependant objecter que l'électricité, *en soi*, comme disait Babinet, échappe à nos investigations. C'est juste, mais ses manifestations n'échappent pas à nos sens ; elles sont au contraire bien apparentes et ne peuvent soulever aucune discussion. Si dans les œuvres de la nature le doigt de Dieu était aussi apparent que le doigt des hommes dans les appareils électriques, je me rendrais à l'évidence.

La création est toujours un mystère et une infinité de choses créées reste encore pour nous également mystérieuses ; toutes les théories émises jusqu'à ce jour à leur sujet sont des jeux de l'esprit, des enfantillages. Croyez à ce que personne ne comprend, c'est votre affaire ; mais ne cherchez pas à expliquer si vous ne

voulez pas tomber dans l'absurde et dans le ridicule. Je respecte ceux qui croient en Dieu ou autre révélation et je plains les malheureux qui cherchent à en donner une explication ou qui vous font une théorie.

Une théorie, si absurde qu'elle soit, est quelquefois utile, mais elle a toujours l'inconvénient de se dresser comme une barrière aux recherches et au progrès ; une théorie est comme un fait acquis, on y croit jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'elle est erronée. Un autre de ses inconvénients est de former souvent des groupes de sectaires qui vont frapper à la caisse sociale pour encaisser le prix d'une propagande socialement inutile, et de connaissances qui ne tardent pas à disparaître pour faire place à d'autres.

Un théoricien ou un philosophe, ce qui est la même chose puisque ce dernier n'appuie ses raisonnements que sur des théories, a dit que notre âme passait dans le corps d'une citrouille ou d'un renard ou d'une mouche, un autre qu'elle allait au ciel contempler l'Eternel, un troisième qu'elle va s'amuser avec des houris, un quatrième qu'elle se perd dans l'espace, un cinquième conteste son existence ! Eh ! mes illustres confrères, qu'en savez-vous, autant les uns que les autres ? Moi, je crois que mon âme s'évanouira dans un rire perpétuel afin de continuer tout ce que vos prétentions soulèvent de gaîté en moi. Aussi je vous le dis en vérité, si mon âme doit passer en quelque fruit, je ferai mon possible pour qu'elle passe dans le fruit de l'arbre de science du bien et du mal.

Je comprends qu'on soit sérieux et cela d'autant plus que j'ai la prétention de l'être. Seulement nous avons tous un grand défaut, c'est avec ou sans intention de procurer aux autres des causes d'hilarité : Voilà un corps qu'on vient de découvrir, le radium, et aussitôt son apparition on lui voit jeter le désordre dans un nombreux groupe de canards éclos dans les cerveaux de grands hommes et mettre en fuite à tire d'aile tous leurs canards scientifiquement nourris. On a beau être sérieux autant que l'on voudra, il n'est pas possible, à la vue de ce désarroi et de cette envolée, de retenir sur le moment un élan d'hilarité. Ce ne sont pas des théories que nous ont fournies les Daguerre, Papin, Montgolfier, Franklin, Gutenberg, Cuvier, Berthelot, Curie et bien d'autres ingénieux créateurs et inventeurs dont les noms ne se présentent pas en ce moment à ma mémoire, ce sont des choses utiles qu'ils ont livrées aux sciences et à la société.

Que la religiosité soit instinctive comme certains le professent, ou acquise par l'éducation et l'instruction ce dont j'ai la conviction, si ce qu'on entend par ce mot développe en nous

des sentiments qui élèvent et portent à faire le bien, à se dévouer, les Apharras incrédules sont aussi religieux que le plus religieux des peuples civilisés : dans leurs corps amaigris par les privations, la fleur sublime de la charité s'épanouit au fond de leur cœur : leur nourriture est insuffisante, ils n'ont pas de quoi vivre, et ils s'imposent un surcroît de privations pour secourir les miséreux que la faim talonne. Si l'on entend, au contraire, par le mot mystique, religiosité, le sentiment qui pousse l'homme à se faire charitable dans un but intéressé ou pour plaire à une divinité, les Apharras ne sont pas encore arrivés à ce degré de civilisation : ils ne sont pas assez instruits et trop intelligents pour s'y laisser prendre. Ils sont trop pauvres et trop absorbés par les besoins de la vie matérielle pour lancer leur esprit dans l'inconnu, le merveilleux, le surnaturel ; ils le pourront peut-être un jour, et je le leur souhaite, car ils nageront alors dans l'opulence au lieu de se traîner dans la misère; avec la richesse et l'abondance, il leur sera facile de s'éduquer laïquement, religieusement, universitairement ou librement.

Pour le moment ils n'ont aucune de nos grandioses conceptions et sont à couvert des exploitations intellectuelles : que pourraient faire chez un peuple qui n'a ni argent, ni produits, ni industrie, ni commerce, les brasseurs d'affaires ? Comment s'y prendre pour dévaliser des gens qui n'ont rien? A défaut de brasseurs d'affaires, ils se contentent de cadis : le cadi est l'homme instruit qui remplit je ne sais combien d'emplois, et qui excelle dans l'art lucratif des amulettes. La vente de ces objets doit être la source la plus sérieuse de leurs revenus. Tous les habitants de ce pays, on peut même dire de cette contrée, raffolent de ces fatidiques talismans ; ils vendraient la tasse de lait, leur seul journalier aliment, pour se procurer un de ces porte-chance.

Sous ce rapport, nous n'avons rien à leur envier ; nous sommes aussi bien, sinon mieux, outillés qu'eux, car, depuis le scapulaire jusqu'au trèfle à quatre folioles, nous avons toute une série de préservatifs, de porte-bonheur, de porte-chance, d'eaux miraculeuses, d'images et autres signes cabalistiques.

L'Apharras n'a qu'un seul talisman, mais en lui se trouvent réunies toutes les vertus et la puissance des nôtres : c'est un morceau de papier plié sur lequel se trouve écrit un verset du Coran : ce papier est précieusement enfermé dans un petit sachet de cuir, cylindrique ou rectangulaire, admirablement et solidement cousu, car on doit ignorer ce qu'il vous prédit, ce qui doit vous arriver.

En France, le commerce de ces papiers, qui ne diffèrent de ceux des Apharras qu'en ce qu'on peut les déplier et connaître

immédiatement ce qui vous est prédit, semble péricliter, tandis qu'en cette contrée de l'Afrique il maintient sa prospérité ; et cela se conçoit, on ignore la prédiction de son porte-bonheur, personne ne serait assez fou pour s'en séparer, puisqu'on ne sait jusqu'à son dernier jour à quelle entreprise il vous sera favorable et de quels maux il vous guérira. Quand les Apharras ont un sachet suspendu au cou ou attaché au bras, ils ne doivent pas être complètement rassurés, car ils en mettent en général plusieurs pour multiplier les chances.

A la vue de ces sachets je prenais ces pauvres gens en pitié, et aussitôt arrivé à Paris j'achetais des cochons, des petits éléphants et autres breloques symboliques pour faire des cadeaux. Alphonse Milne Edwards, qui était alors directeur du Muséum, connaissant ma générosité, m'avait amicalement prié de ne pas l'oublier dans mes distributions et il s'était inscrit pour un éléphant et un hippopotame. Si je n'ai pu parvenir à lui être agréable, c'est que les porte-chance qu'il désirait étaient des animaux vivants. Ce n'était assurément pas pour attacher l'hippopotame et l'éléphant à un anneau de sa chaîne de montre qu'il me les avait demandés, car il était peu crédule et n'avait aucune confiance dans le mystérieux et le surnaturel. Ils sont assez rares les esprits forts et très rares ceux qui ne croient à rien. Je ne crois même pas qu'on ait jamais rencontré un homme sans tomber sur un crédule. Ce qu'on en use et abuse de notre malheureuse crédulité !

Du petit au grand, du pauvre au riche, de l'ignorant au savant, l'homme et la femme comprise croient, non seulement à ce qui est croyable, mais encore bien plus à ce qui ne l'est pas. J'ai vu en 1840 une mère coudre une pièce de monnaie dans le gilet de son fils afin qu'il tirât de l'urne un bon numéro le jour de la conscription, et depuis cette époque les revenants, les tables tournantes, les esprits frappeurs, et surtout les esprits frappés sont apparus ! et nous en sommes arrivés dernièrement aux tourneurs de baguettes, ce qui m'a fort distrait et beaucoup amusé car j'ai été un habile baguettier. Je le suis probablement encore, car je ne crois pas avoir perdu mon fluide et encore moins la manière de m'y prendre pour qu'une baguette souple me tourne dans les mains. Par exemple, j'avoue n'avoir jamais eu assez de fluide pour faire tourner une baguette rigide et sans la moindre élasticité.

A l'époque de la pièce dont je viens de parler, les défenseurs de la patrie passaient sept ans sous les drapeaux : ce n'était pas gai, mais on subissait son sort sans se plaindre. Maintenant au lieu de sept on n'a plus que trois ans et tout le monde se plaint,

les gueulards surtout. Le jour où à coups de plats de sabre et à coups de bottes on mènera ces patriotes en captivité, ils auront la récompense de leur mérite. *J'ai vu la paix descendre sur la terre, semant de l'or, des fleurs et des épis*, disait notre immortel chansonnier Béranger, et moi, depuis que je suis né, il ne s'est pas passé un seul jour que j'entende de près ou de loin le bruit de la poudre et le sifflement des balles. Si on n'avait pas les oreilles aussi bouchées que l'intelligence, on aurait comme moi entendu ce bruit des balles et on les entendrait encore en ce moment en Afrique, en Asie, en Amérique et en Europe où elles sifflaient, il y a quelques mois. Le moment où elles siffleront encore n'est pas très éloigné, et n'en échapperont que ceux, armés jusqu'aux dents, qui auront fait le sacrifice de leur vie à la défense de leur patrie. On a toujours un profond respect pour l'homme bien armé qui ne craint pas de se battre, et pour la nation qui se trouve dans les mêmes dispositions on y regarde à plus de deux fois avant de l'attaquer. Il faudrait avoir une pituite bien abrutissante pour ne pas sentir la poudre ! On en fabrique pourtant assez de tous côtés.

Actuellement, les bouffards, les ventrus, les soiffards, les trognards, dont aucun d'eux ne serait capable de commander un régiment et encore moins de l'alimenter en vivres et en munitions, parlent des choses de la guerre, comme si de simples soldats ils étaient arrivés au grade de maréchal. Je me demande, d'après les systèmes que certains d'eux proposent, comment ils s'y prendraient pour réunir en deux ou trois jours sur l'un des points attaqués de la France, soit au sud, au nord, à l'ouest ou à l'est, de trois à quatre cent mille hommes.

Si l'homme est gobeur, sa prétention, qui n'est pas moindre aujourd'hui, rend les citoyens aussi grotesques que nous l'étions en 1870. Chacun de nous avait sa visée, son projet et son plan bien arrêté, on voyait clairement ce qu'il fallait faire pour vaincre les Prussiens. Gambetta partait en province organiser la défense, Rochefort organisait celle de Paris par des barricades et une troisième enceinte. Moi, j'attendais avec impatience qu'on tournât les Prussiens afin de détruire leurs voies d'approvisionnement et de leur couper la retraite. C'était en moi une idée fixe : j'avais mon plan et je vous certifie que je ne l'avais, comme Trochu, déposé chez mon notaire. Quand j'appris que Bourbaki et Garibaldi allaient exécuter le plan qui m'absorbait, je me sentis grandir, j'étais fier de moi-même, et je n'ouvris les yeux que deux semaines après, lorsque nos soldats franchirent la frontière suisse pour ne pas rester aux mains de l'ennemi. Je reconquis alors un

peu de mon bon sens en m'écriant, « bougre d'idiot, occupe-toi donc à soigner tes malades et ne te crois pas apte à faire de la stratégie » !

Cette grande prétention de tous les Français, qui nous a conduits à une si écrasante défaite, n'était pas moindre dans les commandants de nos corps d'armée que dans le civil ; ces braves se croyant invincibles, avaient dormi sous leurs lauriers sans s'occuper de ce qui se passait en dehors de nos frontières, de sorte qu'à la première alerte ils se sont dressés comme des corps antédiluviens ; et tous ces héros, qui nous avaient donné le droit, par leurs précédentes et brillantes victoires, de compter sur eux, accumulaient défaites sur défaites, sans y rien comprendre ; s'ils y ont compris quelque chose, ils ont dû s'apercevoir que dans n'importe quelle situation, on ne doit pas s'endormir, qu'on a chaque jour et à toute heure quelque chose à apprendre et quelque chose à faire. Comme je ne puis croire que l'intellect en France ait beaucoup baissé, je me suis demandé depuis quelques années si l'argent de l'étranger ne jouait pas un rôle important dans la direction de nos affaires politiques, sociales et nationales.

Si la prétention de ses sujets est pour une nation une maladie qui la désagrège et la conduit à sa perte, la crédulité ne lui a jamais été aussi néfaste.

Dans un moment d'anxiété et d'angoisse, une mère vendrait ses cheveux et tirerait son sang pour sa progéniture, c'est donc avec transport qu'elle saisit tout ce qu'on lui propose pour calmer ses craintes et exaucer ses vœux. Si en cette circonstance elle paie très cher le talisman qu'on lui offre, cela ne porte aucun préjudice à la patrie, c'est une simple question sociale à régler.

J'ai vu des sorciers ou plutôt des gens qui passaient pour tels; je n'ai pas vu le diable, mais j'ai connu des personnes qui me certifiaient l'avoir vu. J'ai assisté à son expulsion à grands coups de prières, de goupillons et d'eau bénite. J'ai connu des malades qui allaient faire foudroyer leur mal par l'olympique regard d'un zouave. J'ai vu des maux soignés par des signes de croix, par des prières, par le toucher de saintes renques ; j'ai vu toutes sortes d'infirmes et de malades se rendre en foule aux eaux miraculeuses, et des femmes bien portantes qui allaient leur réclamer les bienfaits de la maternité ! J'ai vu des rebouteurs et des rebouteuses ; j'ai vu des hommes convaincus et des charlatans offrir la guérison par l'emploi de leur pommade, tisane ou autre ingrédient de leur fabrication. Et je n'ai vu en tout cela qu'une question à régler entre un diplômé et un simple mortel : j'ai prêché l'indulgence

pour ces guérisseurs sans diplôme afin qu'ils nous laissent potionner, sérothéraphier et hypnotiser nos malades sans nous accuser de charlatanisme. De plus je trouve que s'il est permis à l'homme de jouir de certains droits : ceux de choisir son épouse et sa profession, par exemple ; celui de se faire soigner et de choisir son guérisseur me paraît indiscutable ; d'autant plus que si les rebouteurs et autres guérissent quelques rares malades, ils aggravent chez beaucoup d'autres la maladie, ce dont le diplôme profite. On peut plaisanter la crédulité des Apharras et prendre celle des civilisés au sérieux, je n'y vois pas de différence, elles me paraissent aussi surprenantes l'une que l'autre.

Quelle que soit sa patrie, quelle que soit son instruction, l'homme en tous lieux désire connaître l'avenir, le sort qui lui est réservé, si la fortune lui sourira, si celle qu'il aime répondra à ses vœux ; et ces désirs procurent ressources et fortune aux charlatans, aux beaux parleurs ou prédicateurs, à tous ceux enfin qui promettent à ceux qui les écoutent l'accomplissement de leurs désirs.

Promettre à un pauvre la fortune, à un malheureux le bonheur, à un incurable sa guérison, à un amoureux la réciproque, à un ambitieux la gloire et les honneurs, à un auteur le succès, à un candidat un portefeuille ministériel, à une femme *un* auto capitonné, à un mari la fidélité de son épouse, à un acteur des applaudissements, à une actrice des adorateurs fortunés, à l'homme des champs une riche récolte, à un guerrier la victoire, n'est-ce pas ouvrir la porte rose de l'espérance et alléger le lourd fardeau des préoccupations et de l'adversité ! Qui ne sentirait du soulagement à ces vaines promesses ! puisque l'espoir fait vivre et que le chagrin tue. On trouve illicite le prix de ces mensongères promesses, illicite soit, mais non injuste, puisqu'elles procurent un peu de satisfaction en échange.

C'est surtout, de nos jours, à la fortune qu'on s'attaque ; et en faisant croire qu'on la doublera on dépouille les gogos qui la détiennent. Comment ces malheureux pourraient-ils éviter d'alléchantes promesses? Depuis qu'ils sont au monde on leur a rempli le cerveau d'un fatras d'inutilités, et personne ne les a prévenus de ce qui arrive forcément lorsqu'on ajoute foi à des promesses irréalisables. La société et ses dirigeants n'en ont cure. Je le comprends pour ces derniers, car ils tiennent actuellement la corde des prometteurs ; et quand la réalité intervient, les gogos sont ruinés et pleurent bien plus leurs écus qu'ils ne déplorent leur ignorance. Qu'on apprenne donc aux hommes à se conduire intelligemment dans les sentiers de la vie et à éviter les tondeurs.

les trappes et les pièges qui s'y trouvent partout dissimulés et qu'on rende chaque citoyen depuis le plus petit jusqu'au plus grand responsable de ses actes.

Evidemment la chose est naturelle : le chat guette la souris, saute dessus et la croque, le tigre en fait autant de l'homme qui passe à sa portée ; mais rarement un animal en attaque un autre de son espèce. Si cela lui arrive, c'est toujours dans un autre but que celui de le dévorer ; c'est dans un but louable et naturel, celui de la propagation, de la multiplication recommandée par l'évangile. Les hommes seuls se dévorent entre eux ; ils s'attaquent sans cesse non pour multiplier, mais pour se dépouiller ; et la France, ou plutôt ses grands enfants s'étonnent de sa dépopulation !

On accorde en général aucune influence, aucune vertu, à ces gris-gris, ces amulettes, ces talismans de toute sorte et de toute nature dont on tarabuste l'humanité. Il est incontestable qu'ils n'ont aucune influence sur la destinée, sur l'accomplissement d'une union rêvée, sur une chance imprévue, telle qu'une fortune qui vous tombe du ciel ou d'un oncle d'Amérique; si sur les choses physiques leur influence est nulle, il n'en est point ainsi sur le moral. Il est peu de personnes qui n'ajoutent peu ou prou une certaine confiance aux hochets dont elles s'affublent : il en est même dont la confiance est en eux si grande et si invétérée qu'ils en deviennent bêtes.

En descendant tout à l'heure dans mon for intérieur, je me suis aperçu que j'en étais arrivé à ce degré de bêtise, que j'avais dans l'un de ces vulgaires talismans une confiance indéracinable et dans sa vertu une influence presque surnaturelle. Quand j'ai pu m'en procurer un, je suis heureux de le posséder, il me semble marcher entre ciel et terre tant le bonheur m'obsède, c'est bien autre chose quand j'ai pu m'en procurer plusieurs, car je suis comme les Apharras, je cherche par le nombre à multiplier les chances ; alors je vois tout en rose, il me semble que toutes les portes du bonheur et des satisfactions vont s'ouvrir devant moi ! Oui ! mes amis, quand j'ai plusieurs louis sur moi, qu'ils soient à une effigie royale, impériale ou républicaine, je leur trouve autant de vertu aux uns qu'aux autres, leur nombre seul m'intéresse, car je considère leur vertu en raison directe de la quantité, avec un sac je suis persuadé d'arriver à un siège, avec deux de pouvoir me payer un portefeuille de ministre et avec trois sacs qui sait si je n'arriverais pas à la présidence de la république. Je suis peut-être trop crédule, mais rien ne pourra ébranler ma foi dans ce méphistophélique talisman.

La crédulité exagérée conduit à la bêtise, on l'a dit si souvent que je crois fermement à l'exactitude de ce dire : le doute exagéré conduit de son côté à la matérialité, à la vie végétative. Quand on doute de tout on n'entreprend rien : douter d'abord, réfléchir ensuite, croire après et, si l'on est trompé, on n'aura aucun reproche à s'adresser, et on jugera bien inutile de se désespérer quand on aura été dupé. Est-ce que les hommes ne sont pas, tous, alternativement dupeurs et dupés? La seule différence qui existe entre eux, c'est que les uns croient fermement à ce qu'ils affirment tandis que les autres n'y croient pas et trompent sciemment.

De braves gens et plus souvent encore de braves savants vous certifient que ce qu'on lit dans un grimoire ou dans l'œuvre d'un érudit est l'expression exacte de la vérité ; et d'autres aussi braves et aussi savants affirment le contraire ; et chacun de nous, suivant son impression, prend fait et cause pour les uns ou pour les autres. C'est surtout en philosophie qu'on rencontre le plus d'opinions et le plus d'adversaires : vous n'en trouverez pas un seul qui ne se soit fait une conviction inébranlable et qui ne maltraite ceux qui ne partagent pas ses principes avec une humiliante courtoisie, une tranchante sévérité ou une sarcastique riposte.

La crédulité est liée à notre existence, sans elle c'est l'arrêt des connaissances, l'arrêt du progrès et des améliorations sociales. Sans la communauté, que ferait un homme seul? Rien ! que deviendrait-il? La proie des carnassiers, car il est trop faible et trop mal armé pour se défendre.

Je ne sais d'où vient l'homme ni par qui il a été créé, ni si son apparition date de vingt ou de cent mille ans ; mais ce que je sais sans me faire illusion, c'est qu'il n'est pas constitué pour vivre isolé, qu'il lui faut vivre en société, et que les associations qu'il forme sont d'autant plus puissantes que les sujets sont plus nombreux. C'est de ces groupements qu'il tire ses forces intellectuelles, morales et physiques, et à la crédulité qui enchaîne ces groupes qu'il doit son émancipation et sa marche au progrès. Se grouper et croire sont une assurance sur la vie ; si de ces groupements bon nombre des assureurs savent tirer profit, en faisant croire bien souvent des chimères à leurs associés, qu'y faire ? Nettoyer la société de ceux qui en abusent ! Ce serait mon avis, mais je ne conseillerai pas, surtout en ce moment, cette mesure radicale ; il resterait trop peu de monde, car les radicaux eux-mêmes pourraient être nettoyés.

Certaines croyances sont plus personnelles que sociales : telle est en Apharras la croyance aux vertus de ces petits sachets renfermant un verset du Coran pris au hasard. On dit à ces bergers

« avec ce talisman vous n'avez rien à craindre, tout vous réussira ». Et ces naïfs ont confiance, ils se bercent d'espoir ; il se trouve certainement parmi eux des incrédules, comme en France, qui se laissent entraîner et font comme nous, en se disant : « si ça ne fait pas de bien, ça ne fait toujours pas de mal et ça ne nuit à personne ».

Leur croyance au diable aussi insensée que celle à leurs sachets, leur a été également transmise par des gens qui en tiraient profit, par des trafiquants de chair humaine qui, ne pouvant embarquer ouvertement leur marchandise, faisaient courir le bruit qu'un être diabolique et redoutable occupait la localité qu'ils avaient choisie pour leurs transactions. C'étaient bien des êtres diaboliques ces marchands de bois d'ébène, que ces bergers entendaient parler à grande distance et qu'ils voyaient remuer. Ces malheureux étaient terrorisés, pour rien au monde ils se seraient approchés de l'endroit où ces gredins embarquaient et débarquaient en toute sécurité leur inavouable cargaison. Obock était un des séjours du Diable ou plutôt d'un diable terrestre avant que Soleillet en eût pris possession.

Ce mystérieux épouvantail, dressé dans les groupes humains pour frapper l'imagination et terroriser, est destiné ici à favoriser l'exécution de méfaits ; il est le même que le diable européen ; ils ne diffèrent l'un de l'autre que par le rôle qu'on leur fait jouer. Celui d'Europe n'est point l'ennemi des mauvaises actions ; il y pousse au contraire de toutes ses forces, afin de s'emparer des âmes qu'il lance, lorsqu'elles se séparent du corps, dans les cruels tourments d'un continuel et éternel châtiment.

Il n'est pas douteux que la première pensée diabolique qui s'est présentée à l'esprit, n'ait été inspirée que dans l'unique but d'exploiter la société et son semblable. Quand Dieu a dit au premier couple humain : « allez, croissez et multipliez », il a certainement ajouté : « exploitez-vous les uns les autres », car pour aucune autre chose l'homme n'a montré autant d'ingéniosité : il a mis tout en œuvre, matière, esprit, métaphysique, mystérieux et surnaturel.

Ces pasteurs sans instruction sont restés les enfants de la nature ; ils en suivent les lois auxquelles l'amour de la famille et les exigences sociales ont apporté de sérieuses modifications. Le sentiment charitable a triomphé de l'égoïsme et l'amour de la famille de la tendance naturelle à la prostitution ; les exigences sociales ont changé dans leur cœur leur sentiment charitable en haine des étrangers, qu'ils reçoivent à coups de lances quand ils pénètrent dans leur pays ; tandis qu'ils accueillent et assistent avec bienveillance celui des leurs qui se présente dans une com-

mune : chaque habitant selon sa fortune lui fournit une quantité de nourriture suffisante.

Si ce voyageur manifeste en arrivant l'intention de se fixer dans la commune, il doit s'y faire agréer, adresser une demande au maire et se mettre au travail aussitôt que possible. Les Apharras sont compatissants et charitables, mais ils ne se laissent pas exploiter par les parasites.

La chose se passe ainsi pour les pauvres diables sans ressources ; mais si c'est un riche voyageant avec des chameaux ou autres animaux domestiques, il n'est pas certain dans une autre tribu que la sienne de n'être pas traité en étranger. La tentation pour quelques-uns sera trog grande ; ils ne pourront résister à l'envie de le tuer pour lui voler ses animaux.

Nourrir les malheureux, les impotents, les vieillards est considéré en Apharras comme un devoir sacré, mais non obligatoire. Par contre il leur répugne d'encourager la paresse d'un homme fort et vigoureux : tout homme qui peut travailler doit se livrer à une occupation pour s'assurer un moyen d'existence ; s'il est riche, il court le risque hors de sa tribu d'être tué et volé.

En France aussi on est humain et charitable, et bien des gens n'ont pas perdu la mauvaise habitude de dévaliser les gens quand l'occasion leur paraît favorable. On va jusqu'au meurtre pour obtenir ce qui ne vous appartient pas.

A l'époque où je travaillais pour devenir savant, j'allais souvent puiser quelques aliments intellectuels dans les boites à livres couronnant les parapets de la Seine. J'y vais encore quelquefois par habitude et pour n'en pas perdre le souvenir. J'y trouve toujours le couvert mis et la victuaille abondante et variée, mais ce n'est plus la même chose ; rien n'est pourtant changé, et mon impression n'est plus la même ! Le temps y a certainement apporté de légères modifications qui m'auront échappé.

Il y a quelques années, en traversant le pont des Arts, j'entendais bien encore les voix plaintives de quelques mutilés ; mais ce n'était déjà plus mon aveugle, mon manchot, mon cul-de-jatte, mon ulcéreux de jadis, ce n'était plus les lamentables et discordants crincrins du violon, les sons voilés d'un flageolet, les inviolables modulations de l'éternel accordéon. Je n'y voyais plus mon caniche assis sur son derrière, la tête droite arc-boutée sur ses pattes de devant. Comme il tenait humblement dans sa gueule la sébille de l'aveugle, son maître infortuné ! comme il savait, en remuant légèrement la tête, faire tinter sans arrogance les sous coutumiers, laissés au fond de la sébille ! Il attirait ainsi les regards des passants, et d'un œil suppliant il leur sollicitait une légère

aumône. « Il ne lui manque que la parole à cet intelligent toutou » disaient parfois de bonnes âmes, en laissant tomber quelques sous dans la sébille qu'il leur présentait. L'intelligent toutou les remerciait en relevant et en baissant la tête.

Maintenant plus rien ; rien que le souvenir d'un lointain passé ! Quand, sortant du Louvre, je me trouve sur le pont des Arts après avoir péniblement monté ses quelques marches, je ne vois plus qu'un vieillard délustré, un pont silencieux, et le dôme de l'Institut terni par les microbes et la poussière : l'effet est des plus harmonieux. Cette harmonie acquise par le temps est un peu celle d'une marche funèbre ; sa sombre et mélancolique austérité me plaît, et cependant je lui préfère nos mélodies d'autrefois.

Si la parole manquait au caniche de l'aveugle, le geste qui évite à l'homme le souci de parler était, chez lui, des plus éloquents et des plus expressifs : les enfants quittaient le bras de papa ou maman pour courir à l'appel du chien ; ils se regardaient réciproquement d'un œil curieux et amical, et patiemment le chien impassible attendait gravement que la curiosité de l'enfant fût satisfaite. Il savait que, sans agiter sa sébille, une pièce de monnaie allait tomber dedans, car par instinct ce rusé animal avait acquis la conviction que l'enfant n'avait nul besoin d'être excité pour faire l'aumône, que cela lui venait naturellement, sans qu'une pensée égoïste ne vînt en retarder l'exécution.

Entre le double rang d'une demi-douzaine de malheureux le dos appuyé aux balustrades, le flux et le reflux des passants s'écoulaient d'un pas rapide. Quelques uns, sans s'arrêter, s'approchaient d'une des mains tendues et y déposaient leur offrande, les uns discrètement, les autres avec ostentation ; quelques uns même avaient l'air de quêter autour d'eux un regard admirateur. Quand, sortie d'une bourse maigrement approvisionnée, une pièce tombait aux pieds de l'un de ces infortunés et que le bruit m'en arrivait à l'oreille, il me semblait qu'une note séraphique s'élevait dans l'attristant concert de l'humanité.

Un jour, me trouvant avec un ami qui me causait, en marchant sans détourner la tête : « Tu ne vois donc pas, lui dis-je, ce manchot qui te tend son moignon »? -- « Je suis plus à plaindre que lui, me répondit-il, en frappant de la main la poche de son gilet ; ma redingote qui parait neuve aux yeux de tous ces passants cache plus de misère que les haillons de ces malheureux ; ils savent où dîner tous les soirs ! Et moi, à qui l'aumône paternelle n'assure que pour quinze jours de vivre, les autres jours du mois, pour maintenir mon pantalon, j'en serre chaque jour un peu plus la ceinture ».

Un autre de mes amis, peut-être guère plus riche que le précédent, savait se tirer plus habilement de cette impasse : « Tiens me dit-il, un jour, voici un de mes banquiers, et il se mit à fouiller dans toutes ses poches. C'est la guigne, continua-t-il, je n'ai plus de monnaie ; il va me prendre pour un mauvais client ! Prête-moi donc deux sous que je lui donne cet acompte ». S'il lui avait fallu sortir la monnaie de sa poche, il n'eut donné qu'un sou ; mais la sortant de la poche d'un ami il doublait la mise, et ne manquait jamais de se montrer charitable quand l'un de nous avait deux sous à lui prêter.

J'ai eu également pour ami un autre étudiant-type ; il se promettait d'aller tous les matins à l'hôpital, et il partait équipé ; mais la fatalité lui plaçait chaque jour une rencontre sur sa route. Et quand la fatalité ne lui en plaçait pas, il aidait la fatalité en allant à la recherche de quelqu'un. C'était un garçon de grand cœur qui préférait voir les gens bien portants que malades et qui préférait le grand air à celui confiné d'une salle d'hôpital. Il était généreux, mais sa générosité était intermittente : quand sur le pont des Arts les passants étaient rares et les impotents au complet, il passait rapidement au milieu, tête baissée et le regard fixé sur le sol, comme absorbé par une préoccupation, ou simulait une timidité à n'oser regarder personne. Quand il y avait foule au contraire et qu'il se formait des groupes en face le joueur de clarinette, de flageolet ou d'accordéon, il triomphait de sa timidité ou oubliait sa préoccupation et allait fastueusement déposer son offrande aux suppliants. Plus il y avait de passants, plus était grande sa générosité : « Si tu ne la faisais pas à la pose, lui disions-nous parfois, nous t'offririons une palme de bienfaiteur ».

Il est certain que la générosité de bien des gens n'est qu'une réclame et que ceux qui la font en secret ont un motif qui les engage à garder le silence. Je n'ai pas sondé toute la profondeur de l'égoïsme, ni celle du désintéressement, mais je crois que si on descendait dans son for intérieur on trouverait toujours un petit mobile personnel dans tous ses actes bons ou mauvais; personnel ou non qu'importe, quand la chose profite à la société. N'est-il pas préférable pour sortir son nom de l'obscurité, pour se faire une réclame, de donner que de prendre? En tout cas c'est toujours moins dangereux.

L'Apharras donne sans arrière-pensée, sans réfléchir à la renommée que son désintéressement peut lui procurer, mais simplement pour conserver l'estime de ses concitoyens ; en n'accomplissant pas l'acte de la charité, il se croirait déshonoré. Il donne parce que sa conscience, réglée par son éducation sociale, lui

commande d'être charitable. Comme cette éducation sociale ne varie pas, qu'elle est la même pour tous, on considère comme un devoir de soulager les déshérités de la santé et de la fortune.

Si nous pouvions placer notre sentiment charitable dans l'un des plateaux de la balance humanitaire et celui des Apharras dans l'autre on pourrait juger à la forte descente de l'un de ces plateaux, qui l'emporte de l'éducation sauvage ou de l'instruction civilisatrice. L'éducation préside à nos actes qu'elle instruit et dirige, l'instruction ne s'adresse qu'à l'esprit dont elle forme et varie les pensées ; en voulant réunir deux choses si différentes on peut actuellement voir où cela conduit.

En Apharras, les vieillards et les infirmes ont chacun un chez soi, et un peu d'une quotidienne nourriture ; ils sont à la merci de la charité publique sans que leur liberté en souffre ; ils font partie de la grande famille communale au même titre que les vigoureux, les solides et les fortunés. Leur infirmité, leur misère ne les abaisse pas dans l'opinion publique : ils sont considérés par la commune, comme des enfants par leur mère.

Dans nos pays fortunés, la richesse étale du luxe et la misère un peu de répugnance. Le riche n'aime pas la présence d'un miséreux, il s'en éloignerait plutôt que de venir à son secours ; le bien portant de son côté n'aime pas la présence des malades. On ne refuse pas à s'imposer un sacrifice pécuniaire pour secourir les malades et les affamés, mais on ne pourrait s'imposer le sacrifice de consacrer quelques instants à les soigner ou les secourir soi-même : pour nous éviter cette corvée personnelle la communauté les reçoit dans des retraites entourées de murs presque aussi hauts et aussi épais que ceux d'une prison. Dans les unes on soigne les malades par catégorie, et dans les autres on reçoit les vieillards. Les miséreux ne comptent pas, on ne les reçoit nulle part. On a compris cependant, depuis l'époque où j'écrivais ces lignes, que ces pauvres gens étaient dignes d'intérêt, et quelques philanthropes sensibles et sensés ont réussi à faire installer des asiles de nuit, ce qui permet à beaucoup d'affamés de ne pas réclamer la faveur d'une cellule de prison.

Ces trois catégories d'infortunés, malades, vieillards et miséreux, sont pour ainsi dire exclus de la grande famille sociale : ils ne s'appartiennent plus. On les confie à l'austère surveillance d'une administration légale, impassible et froide comme le marbre de la déesse liberté. A tous les gens que l'on retraite ainsi, la vie corporelle est dignement et généreusement assurée. Sous ce rapport, rien ne leur manque ; ils ont même, je ne dirai pas le luxe, mais un confortable luxueux pour la majorité des assistés.

D'où vient qu'ils se plaignent souvent et injustement? L'homme est ingrat et jamais satisfait, me répondra-t-on. C'est incontestable, mais dans ce corps qu'on entoure de soins et de bien-être les sentiments sont emprisonnés comme un cadavre dans sa tombe. Des cœurs bons et aimants battent toujours dans la poitrine de ces assistés, mais ils battent à vide : aucun grain d'amitié, de cordialité, d'affectueuse sympathie ne passe sous les battements de ces cœurs attristés. Ces malheureux n'ont pas même la satisfaction de serrer dans leurs mains reconnaissantes celles de leurs bienfaiteurs ; il leur faut étouffer ce noble sentiment, ne sachant ni les noms, ni le nombre de ceux qui leur viennent en aide ; ce leur serait difficile, puisque tout le monde est censé y participer et qu'ils sont censément à la charge de la caisse publique.

Pauvres meurtris, si vous ne faites plus partie que de très loin de la grande famille sociale, vous êtes au moins à l'abri des intempéries, et vos estomacs des défaillances de la faim. Ne vous plaignez pas de votre sort : ceux qui traînent leur déception, leur jeûne et leur souffrance au milieu de l'indifférence de nos fastueuses cités sont plus à plaindre que vous, car ils ont des tourments bien plus insupportables que les vôtres.

Aristocrates, démocrates, autocrates, théocrates, philosophes et vous tous producteurs de théories humanitaires et sociales, quand on veut réellement soulager les misères, adoucir les chagrins, aplanir le terrain de l'existence, enchaîner les hommes à la même pensée d'union et de concorde, on met une sourdine à l'assourdissant vacarme qui vous sort de la bouche sans passer par le cœur. Ce n'est pas dans le cerveau, ni dans la bouche exprimant les pensées, c'est dans le cœur que s'épanouissent les généreux sentiments pour en répandre les suaves et salutaires aromes. Avec plus de cœur, plus de réflexion, plus d'action, et moins de théories, de prétention, d'égoïsme et de paroles, il n'eut certainement pas été difficile, pour combattre la paupérisme, de trouver quelque chose de mieux que vos établissements de retraite, vos hôpitaux luxueux et autres enceintes semblables à des prisons, qui profitent bien plus aux solides retraiteurs qu'aux malingres retraités.

Celui qui est admis dans l'un de ces établissements de secours laisse à la porte sa personnalité : son nom est remplacé par un numéro. Si, mort ou vivant, l'un de ces chiffres disparaît, il laisse une place vide qui est aussitôt occupée par l'un des impatients qui se morfondent d'ennui dans une attente prolongée.

Par toutes les divinités, les saints, les saintes du céleste séjour, par tous les cœurs généreux de notre vallée de larmes, j'ai

la conviction qu'on pourrait apporter, au soulagement des infortunes et des misères, d'humanitaires et touchantes améliorations. Y travaillera-t-on? Assurément ; je crois même qu'on y travaille tous les jours à améliorer son sort, en cherchant à améliorer celui des autres. Les paroles du charitable ami que j'ai transcrites tout à l'heure : « Le premier pauvre, c'est moi » sont devenues, je crois, paroles d'évangile selon Saint-Tire. On arrose maintenant les cerveaux à outrance, l'intelligence s'y développe avec tant de vigueur qu'elle produit des merveilles et tire de l'inconnu de surprenantes découvertes ; le cœur, lui, source des sentiments, se dessèche ; il ne lui reste plus de sève pour la fraternité sociale, l'assistance mutuelle ; l'égoïsme lui a tout absorbé.

Quand on a le cerveau bien rempli et bondé, on n'est plus qu'un automate, on ne se meut plus que par les ficelles qu'on vous a cordelées dans la tête : En temps de paix on s'agite au son des métaux précieux, en temps de guerre on s'agite au bruit des canons, l'un de ces bruits occupe et l'autre préoccupe. Que reste-t-il en dehors de cela chez un civilisé instruit de la tête aux pieds ? un débile, et de son pays, une nation chez laquelle l'union disparaît, la force sociale se désagrège et croule, une nation enfin qui se meurt de congestion civilisatrice.

Cette civilisation dont nous sommes si fiers et à laquelle nous sommes si attachés, reste toujours le plus puissant des agents destructeurs : aucun peuple ne lui a résisté, elle les a tous les uns après les autres dispersés ou anéantis.

Il ne viendra jamais à l'esprit de personne de ranger l'Apharras parmi les peuples civilisés : il n'est cependant ni plus sauvage, ni plus barbare, ni plus cruel, mais un peu moins administré. Etant sans instruction et sans ressource pour s'en procurer, aucun progrès ne lui est possible, il vit comme on vivait il y a six mille ans : c'est un primitif dont l'origine se perd dans le lointain du passé. Toujours errant sur un sol stérile, il n'a pas eu à redouter la pléthore civilisatrice : sa misère devait également le mettre à l'abri des convoitises; mais rien ne le préservera, il sera tôt ou tard pourchassé ou détruit par d'ambitieux voisins ou par des civilisés cherchant fortune. Ce ne sera pas rongé par sa civilisation qu'il disparaîtra, ce sera dévoré par celle des autres.

Le civilisateur qui pénétrera dans cet aride pays tuera la moitié des habitants, soumettra l'autre à l'esclavage de sa civilisation et arrivera par des rapports charnels et intellectuels à les transformer. Si on ajoutait foi au dire des gens qui considèrent les Danakils, non comme des humains, mais comme des êtres immondes, bestials et dangereux, cette transformation ne pourrait

se produire : on ne cherche pas à transformer un tigre ni un serpent venimeux, on le tue ; l'homme seul peut se transformer, je ne dis pas corporellement mais intellectuellement. On pourra donc sous ce dernier rapport transformer les Danakils, qui malgré ce qu'on en a dit sont des hommes très intelligents et de sens moral.

Christophe Colomb a découvert l'Amérique et l'on a inscrit son nom au temple de mémoire ; c'était justice. Cette découverte n'avait cependant rien de surprenant puisque l'Amérique existait et était assez vaste pour être vue à distance ; ce n'en fut pas moins une belle découverte. Mais ce n'est rien en comparaison de celle d'un savant ou d'un simple mortel qui vous parle de bimanes sans lueur d'intelligence et dont la vie bestiale est inférieure à celle des animaux. Voilà une découverte, une découverte renversante, une découverte à immortaliser ! Je n'y vois de comparable que le passage, non de la mer Rouge par les Hébreux, mais le passage du singe à l'homme par le ventre d'un être qui n'est encore connu que par les initiés à la doctrine darwiniste.

Je sais qu'avant de venir au monde je suis passé par le ventre de ma mère, cela suffit à ma curiosité. Je ne refuse pas aux savants de trouver d'autre passage dans leur généalogie, je serais même désespéré de leur enlever cette satisfaction. La découverte du passage entre le singe et l'homme me laisse froid personnellement ; il n'en est point ainsi pour l'homme privé d'intelligence. J'ai été ébloui par la révélation de cette découverte, mon saisissement s'est transformé en enthousiasme et, n'y tenant plus, je me suis embarqué comme Améric Vespuce pour vérifier la découverte de ce nouveau Colomb. Arrivé sur les lieux, j'ai rencontré des êtres comme nous à station verticale, reposant sur des pieds semblables aux nôtres, et je ne leur ai trouvé de différence que la coloration de leur peau, qui est d'un beau noir tandis que la nôtre est blanche. Toutes les autres parties de leurs corps, tête, tronc, bras et mains, jambes et pieds, m'ont paru absolument semblables ; leurs yeux me parurent plus perçants que les nôtres, leurs oreilles moins sensibles aux mélodies de l'or et de l'argent. J'ignore par exemple si leur nez serait sensible au parfum de la violette et de la rose ; ces fleurs ne font pas partie de celles de la flore de ce pays ; je n'y ai même pas constaté la présence de la Rose de Jéricho, cette mystérieuse petite crucifère à rameaux étoilés, longs comme le petit doigt, qui se recoquillent en boules à la sécheresse, et qui s'étendent et s'épanouissent à l'humidité ; elle vit cependant dans un sol rocailleux et aride comme celui de l'Apharras.

J'ai ouvert grands les yeux et cherché à voir quelque part la conjugaison des sexes et je n'ai jamais aperçu, ainsi qu'on

l'avait dit, ces copulateurs unissant leur corps comme deux paquets de chair dans un contact immonde.

Lorsqu'à mon arrivée je vis sans vêtement, ces corps noirs couleur de suie, gesticuler comme des démons sortis de l'enfer, jetant des cris qui n'avaient pour moi aucune signification, j'eus l'impression que ce qu'on en avait dit était exact. Je leur adresse la parole, ils me regardent avec des yeux ébahis, et d'un éclat dans lequel il me semble voir des éclairs de férocité ; je les vois ensuite assis sur leurs talons comme des chiens sur leur derrière ; si je les avais vus s'accoupler dans la rue, c'était fini, bien fini, je retournais en France confirmer ce qu'on avait dit de ces êtres invraisemblables.

Ce qui m'a en partie retenu, c'est que je voulais voir ces animaux à face humaine s'accoupler bestialement en public. Ce que j'ai mis de zèle et de persévérance à cette recherche, je ne puis l'avouer sans rougir ! qui plus est, j'entrevoyais un regain de célébrité en faisant passer sous les yeux de mes compatriotes la description de leurs scènes lubriques. « Je gazerai un peu ; mais ce que je vais étonner citadins et villageois, savants et ignorants, potentats et manants »! Pour ajouter encore à ce que j'aurai vu, je tirerai de mon cerveau de ces grivoiseries à contrôle difficile, qu'on préfère croire que d'aller voir ou vérifier. Dans ma tête bouillonne cette pensée : « On me prendra pour un observateur émérite et l'on dira en me voyant passer : C'est lui » !

Cette pensée me gonfla de tant d'orgueil et d'amour-propre que les boutons, retenant la ceinture de mon pantalon, sautèrent comme expulsés par un ressort ; j'y portai vite la main pour retenir la gaine de ce que je ne voulais pas montrer un public et que je désirais tant voir fonctionner chez les habitants de cette localité.

C'est en tenant de la main les deux bouts de ma ceinture que je franchis les portes de l'hôtel, la tête haute, le corps raide, la marche posée et l'illusion de ma future renommée. Je crois même, tant l'illusion fut grande, que je rêvai à un fauteuil académique.

C'est l'esprit rempli de ces rêves que j'allais de groupe en groupe observer ces hommes noirs, d'un taciturne et d'une retenue si grande que je désespérais ne jamais voir ce que je cherchais. Depuis bien des semaines déjà, je faisais ces recherches quand l'un d'eux me dit en français.

— Que cherches-tu ?

Je dévisage mon questionneur, je le regarde de la tête aux pieds et je vois un jeune et magnifique garçon, solide, robuste et replet, habillé en partie à l'européenne. J'avais dans la tête un tel contingent de préjugés, qu'en voyant la couleur noire de la partie

apparente de son corps, il me vint à la pensée que c'était un déguisé ou un facétieux qui s'était badigeonné de suie pour se distraire ou intriguer. Pouvais-je me figurer qu'il y avait des Danakils parlant français alors qu'il n'y avait dans toute la colonie que les deux interprètes du gouvernement et Henri Imoucha parlant le danakil ?

— Il y a donc, lui dis-je, des cheminées à ramoner à Obock? tu aurais dû charger de cette besogne un Apharras, ça ne l'aurait pas changé de couleur.

— Moi, je suis Apharras.

— Apharras de Montmartre, farceur, ou de quelque autre quartier de Paris.

— Connais pas Montmartre.

— Trêve à la plaisanterie ; tu joues très mal ton rôle, tu aurais dû avant de te noircir apprendre à regarder les gens comme les Apharras, avec un air féroce.

— Les Apharras ne sont pas féroces ; ils sont comme moi.

Sa persistance m'agaçait, je lui eus volontiers pointé le bout de mon pied quelque part; mais avec ce jeune gaillard bien musclé! je jugeai plus prudent de ne pas entamer ce genre de conversation. j'avais à craindre que la réplique ne fût plus vigoureuse et plus sérieuse que mon point d'interrogation. Je lui dis alors presque avec courtoisie « donne-moi la main », et je la pris sans attendre sa réponse. J'imbibai le bout de mes doigts d'un peu de salive et je les frottai sur sa main et son bras; il ne déteignit pas, c'était bien la couleur de sa peau.

— Pourquoi fais-tu cela, me dit-il, puisque je suis Apharras. Tu peux le demander.

— Je ne doute pas que tu sois Apharras, mais je désirais savoir si tu étais bon teint.

J'ai résumé en quelques mots dans la préface la suite de cette conversation et son heureux résultat.

— Tu aimes beaucoup tes parents et tes amis, lui dis-je un jour au cours d'une conversation. Est-ce que tous les Apharras ont la même affection que toi pour leurs parents et leurs amis? Les maris aiment-ils leur femme et leurs enfants, et ceux-ci aiment-ils leurs père et mère ?

— *Les Apharras sont très aimants*, fut textuellement sa réponse.

Très aimant ! me disais-je intérieurement, ces sauvages ne savent peut-être pas ce que c'est que d'aimer ! Les préjugés acquis que j'avais sur eux m'avaient conduit à cette supposition.

Pour y voir clair et me tirer d'incertitude, je m'adressai à

Henri Imoucha qui était à la fois le plus vieux et le plus jeune des colons d'Obock : depuis son enfance son continuel contact avec les Danakils lui permettait de les connaître peut-être mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes ; il m'avait même dit qu'il les avait sérieusement étudiés et qu'il avait l'intention de publier plus tard ses observations. Cette intention me gênait beaucoup, je trouvais indélicat en pareille occurrence de mettre à contribution son amitié et son obligeance. Aussi est-ce avec hésitation que je lui dis :

— Mon cher Henri, j'ai un renseignement à vous demander. Comme vous êtes la seule personne ici qui puisse me rendre ce service, je n'ai pas hésité à vous donner la préférence : Un Danakil me disait hier qu'ils étaient tous très aimants. Cela ne cadre pas avec l'idée que je m'en suis fait : dites-moi franchement ce que vous en pensez.

— Eh bien ! mon cher docteur, on ne vous a pas trompé : ils sont très sensibles, très affectueux et très aimants ; l'amour qu'ils portent à leurs parents est parfois si profond qu'il peut dégénérer en folie. J'ai vu un Danakil si attristé de la mort de sa sœur, qu'il perdit tout sentiment de ce qui se passait autour de lui : la douleur l'avait terrassé, c'était un pauvre corps sans énergie et un esprit sans pensée. Il était hébété, ne parlait à personne et passait ses journées à la même place ; il semblait enfin ne plus participer à la vie de ce monde. Il est resté plus d'un mois dans cet état et nous crûmes tous qu'il n'en reviendrait pas, qu'il irait bientôt rejoindre sa sœur. Il finit cependant à la longue par sortir de son état de prostration et par reprendre son travail, mais ce ne fut qu'après bien des mois qu'il revint à son état normal.

Je pourrais vous citer de nombreux exemples, je ne dirai pas semblables, mais aussi probants que celui que je viens de vous signaler : nous avons tous été témoins de pareils exemples, on ne peut donc pas les porter au compte d'une impression personnelle.

Après cette conversation, une âcre bile me surexcita le cerveau et je me décochais ces invectives : « Pauvre animal, quand en finiras-tu avec tes préjugés et ta crédulité à tout ce qu'on te raconte, même l'invraisemblable ! Tu ne sortiras donc jamais du trompeur bourbier où croupit la bêtise humaine. Des choses que tu n'as jamais vues, ni goûtées, ni senties, tu te construis un édifice imaginaire avec les matériaux qu'on te transmet, sans leur faire subir une sérieuse vérification. Tu viens de voir, triple.... je passe sous silence le qualificatif que je me suis donné ! où ta prétention et tes préjugés allaient te conduire. Comment, sac à gobe-tout

as-tu pu croire un seul instant que les sentiments amoureux et affectueux puissent manquer à des rejetons de l'espèce à laquelle tu appartiens? Sans l'amour, passion violente et entraînante, source inépuisable de vive satisfaction et de poignante douleur, quel mobile entraînerait l'homme à se perpétuer? Cette attraction qui force pour ainsi dire les sexes à s'unir n'existe-t-elle pas chez tous les vertébrés, et n'est-elle pas chez l'homme d'intensité variée et d'intermittence si courte qu'elle est presque de tous les instants » ?

Et je continuai, en augmentant d'un degré mon qualificatif : « Comment, quadruple....., as-tu pu croire que l'homme pouvait n'avoir en lui que de l'instinct bestial, que du prurit de la chair ! Est-ce que cette attraction des sexes n'est pas modifiée et parfois diminuée par l'éducation, la morale sociale, la constitution individuelle et par le raisonnement qu'on se fait à soi-même ? Il y a donc autre chose qu'une sensation matérielle, chose qui peut se modifier, mais qu'on ne peut détruire. Elle est la sauvegarde de l'espèce, son atténuation conduit à la faiblesse d'une nation et sa disparition complète conduirait à la fin de l'espèce : l'homme aurait vécu ».

Comme du feu dans un foyer, l'amour se consume dans le cœur de l'homme. Paraît-il s'éteindre, de nouveaux brandons le raniment : son intensité et sa fréquence varient selon les tempéraments, les occupations, les préoccupations, l'assiduité des travaux intellectuels, l'état de santé, et chose assez bizarre, l'amour est très souvent un délassement à la fatigue et la fatigue le fuit plutôt que de le rechercher.

Dans les tribus des premiers âges dont les bergers Apharras, enfants du désert, sont restés les derniers représentants, l'esprit et le corps ne sont qu'exceptionnellement accablés de fatigue, l'uniformité de leur existence les a conduits à une assez grande uniformité de sentiments affectueux ; je ne crois pas qu'ils les entraîneraient à de sublimes exaltations et à de profondes bassesses. Leur système nerveux n'est pas, comme celui des civilisés, continuellement aiguillonné par l'incessante activité d'une vie agitée et turbulente, et leur amour n'est pas troublé par une grande agitation. Mais quelle que soit la civilisation des peuples, l'amour et la haine, la joie et le chagrin, frappent à toutes les portes et se glissent dans tous les cœurs ; civilisé ou sauvage, pauvre ou riche, personne n'en échappe, à chacun sa part plus ou moins forte ou faible ! Les animaux eux-mêmes en subissent l'influence, et souvent la joie ou le chagrin, l'amitié ou la haine se manifeste en eux avec une violente intensité.

Nous venons de voir par le récit de H. Imoucha dans quel affaissement un violent chagrin avait plongé tout l'organisme d'un homme sans instruction, d'un de ces enfants de la nature qui ne cherche qu'à vivre et à prolonger son existence. Chez un civilisé, le chagrin eut été plus vif, plus violent et même mortel ; mais de plus courte durée; la réaction eut été plus rapide, peu de forces humaines peuvent résister longtemps à la grande violence d'une secousse prolongée.

Pour établir une comparaison avec la douleur d'un primitif et celle d'un civilisé, je vais reproduire l'histoire que m'a contée un vieil ami, un parisien de naissance pour qui, *sa capitale*, la capitale de la France et du monde entier, était incomparable par ses séductions, ses goûts artistiques, littéraires et scientifiques, et surtout, c'était son dada ! par son architecture; nous n'étions pas sous ce rapport toujours du même avis. Il allait, comme dans son enclos, de Montmartre à Montrouge, du Trocadéro à la barrière du Trône : aucune démolition, aucune construction, aucun embellissement, aucun changement ne pouvait s'exécuter sans qu'il s'y rendît : il voulait se rendre compte de l'opportunité des choses et donner des conseils. « Si on m'avait écouté, me disait-il souvent, on n'aurait pas fait cela, c'était inutile ; ou encore, on ne verrait pas tant de malfaçons et tant de défectuosités indignes du lieu de ma naissance. J'ai joué dans des rues mal pavées et dans des sentiers boueux, plus tard j'ai marché sur l'asphalte et les pavés de bois ;maintenant je n'use plus la semelle de mes souliers, je prends l'omnibus, en attendant le tramway et le métro. « Et le cerf-volant, lui dis-je, qui nous permettra après déjeuner d'aller prendre notre bain à Dieppe et de revenir dîner à Paris » ! Vous ne verrez jamais cela, me répondait-il, c'est un rêve irréalisable ; on prendra comme par le passé son bain à Paris. « Et de votre Paris, votre Paris, qu'en a-t-on fait, lui disais-je »? Certainement, me répondait-il, on aurait pu mieux faire : les rues sont trop étroites et leurs trottoirs sont envahis par les commerçants ; les maisons sont entassées, leur chemise est souvent assez belle, mais leur intérieur ne répond pas à sa destination ».

Ses courses journalières dans Paris lui procuraient alternativement des rencontres plus ou moins agréables ou plus ou moins fâcheuses. Parmi ces dernières la rencontre d'un ecclésiastique le mettait hors de lui. Il avait tous ses grades maçonniques depuis le numéro un jusqu'au numéro trente trois. Cette animosité de la part d'un homme intelligent me paraissait si stupide que je lui dis un jour : « Vous irez à l'église avant de vous rendre au cimetière »! Il fallut le secours de notre vieille amitié pour qu'il ne me

mît pas à la porte. Trois à quatre ans après ma prédiction se réalisait. C'est encore un signe auquel on reconnait les civilisés ; ils font les bravaches, tombent en défaillance et s'aplatissent comme des punaises. Certes, les exceptions sont nombreuses, mais je ne les crois pas en majorité.

Il me dit un jour à propos de la grande douleur d'une dame qui avait perdu son mari : Je longeais le cimetière Montparnasse quand je vis sortant du cimetière une femme en grand deuil venant de mon côté. Le long voile noir tendu sur sa douleur lui descendait jusqu'aux pieds et me masquait son visage. Elle vint à moi et j'obliquais pour la laisser passer, lorsque d'une voix larmoyante elle me dit en s'arrêtant et me prenant la main : Vous ne me reconnaissez pas? Je suis si malheureuse et j'ai tant de chagrins que je dois être bien changée ! J'ai perdu mon mari, je n'y survivrai pas. Que ferais-je sur terre maintenant ? lui parti, tout me manque. Il était tout ce que j'aimais, lui si bon ! C'est fini pour moi, rien ici-bas ne me retient plus ».

Ne la reconnaissant pas, je gardais le silence, et je me demandais où elle voulait en venir. Elle, sans s'arrêter, finit par me dire : Mon pauvre et cher mari vous avait en si grande estime, qu'il me parlait souvent de vous, depuis le jour où nous eûmes le bonheur de vous rencontrer dans la rue de la Gaîté ; nous étions bien heureux à ce moment ! C'était le jour de notre union, et nous voilà séparés pour toujours.

— Je me rappelle, lui dis-je, cette heureuse circonstance qui me procura le plaisir de vous féliciter. Depuis longtemps je connaissais votre mari, un brave et honnête garçon, auprès de qui je ne serais jamais passé sans lui serrer la main. Je suis vraiment peiné d'apprendre sa mort et je compatis à votre douleur, car il méritait toute votre affection et l'estime de ceux qui l'ont connu.

— Oui, monsieur, il la méritait, mon cher homme si loyal et si bon ! Nous étions si heureux, nous nous accordions si bien, et la mort me l'a ravi ! Est-ce juste? Me voilà seule et je n'ai d'autre consolation que de venir chaque jour m'agenouiller sur sa tombe et y déposer un bouquet ; je l'aimais tant ! Il m'a laissé mes larmes aux yeux et mes regrets au cœur. Oh ! pardonnez-moi, c'est plus fort que moi, je ne puis pas les retenir.

Elle ne s'en privait pas, car tout le temps qu'elle me parla, je les voyais couler sous son voile noir, et sa poitrine se soulever en longs soupirs.

— Ne vous gênez pas, madame, lui dis-je, pleurez, pleurez, ne vous retenez pas : les larmes sont le témoignage des grandes affections et le soulagement des vives douleurs. L'estime que j'avais pour votre mari me fait y prendre part.

— Merci, merci, monsieur, me dit-elle, en me prenant la main ; vous ne sauriez croire tout le bien que me font vos touchantes paroles ; si je n'étais pas inconsolable, elles seraient pour moi une grande consolation, mais je n'ai plus qu'à pleurer celui que j'aimais tant...

Et des larmes plus abondantes et des soupirs plus précipités se déchaînaient avec violence ; et dans ce pitoyable état elle me prit les deux mains, puis s'éloigna silencieusement.

Je me serais passé de cette douloureuse rencontre et j'aurais pris une autre route si j'avais su rencontrer cette désespérée. Sa grande douleur m'accablait : on a bien assez de ses tourments à supporter sans y ajouter ceux des autres.

Bien des jours se passèrent et j'avais oublié cette mésaventure, quand le hasard me fit encore trouver en face de cette désolée. Je l'avais vue venir de loin dans un élégant costume demi-deuil ; il me sembla la reconnaître, mais je n'en eus la certitude qu'en la voyant à quelques pas de moi. Ce n'était plus la larmoyante des quelques mois auparavant. La transformation était complète : ses lèvres souriaient, son visage rayonnait d'espérance, ses yeux brillaient d'un voluptueux éclat et, dans toute sa personne, se manifestait l'empreinte d'une vive satisfaction. Je fus désorienté, je n'en revenais pas.

— Et comment allez-vous, cher monsieur, me dit-elle d'un air dégagé ?

— Assez bien, madame, et je constate avec plaisir que votre santé en ce moment ne laisse rien à désirer.

— Je n'ai pas à me plaindre, j'ai été si souffrante et si malheureuse ! Mais tout a une fin ! et j'ai pris une résolution.

— Je vous approuve, il est toujours sensé de se résoudre à quelque chose.

— Vous savez j'étais triste, l'ennui avait fini par me ronger et m'aurait certainement fait mourir. Je n'y tenais plus. A mon âge, est-il possible, je vous le demande, de rester seule ? Non n'est-ce pas? C'est pourquoi je me suis décidée à me remarier. J'ai rencontré un excellent et assez joli homme qui fera tout pour moi. C'eût été une folie de ne pas l'accepter ; je suis certaine d'avance que vous m'approuvez.

— Je ne puis faire autrement : la femme est comme la chair, elle est faible, il lui faut un soutien pour la maintenir.

— C'est ce que j'ai pensé, et je me doutais bien, en vous en parlant, que vous saviez ce qu'il en est et que vous m'approuveriez. Adieu, monsieur, au plaisir de vous revoir. Je vous demande pardon de vous quitter, mais je suis si pressée.

Je crois qu'elle l'était pressée ; elle était déjà au tournant de la rue avant d'avoir pu répondre à mon salut.

Mon vieil et excellent ami ne pouvait se faire à l'idée d'un tel revirement et d'une aussi prompte guérison. Ses sentiments et sa morale lui faisaient juger indélicate une semblable conduite ; se remettre si vite d'un grand chagrin, d'une grande douleur, lui paraissait impardonnable.

Le fouet de la douleur avait cependant cinglé le cœur de cette femme avec plus de violence que celui du Danakil qui avait mis plus d'un an à se guérir.

Les Danakils supportent sans plainte et sans manifestations leurs douleurs physiques et morales ; sans de trop grandes manifestations ils se réjouissent de leurs plaisirs. Les Français ne peuvent se réjouir sans manifester par des discours, des cris, des larmes, leurs revendications, leurs chagrins, leur joie ; c'est dans le sang, il faut qu'ils manifestent, et chacun de nous interprète, apprécie, juge les manifestations des autres d'après ses préjugés et ses sentiments.

Mon ami n'admettait pas aux grandes douleurs une guérison rapide, et il en considérait les manifestations comme une supercherie. Il y a peut-être du vrai : car brailler sa douleur, ou brailler son programme électoral en public, la différence n'est pas grande ! Les manifestations bruyantes, quelles qu'elles soient, n'ont en général d'autre but que d'appeler l'attention sur le ou les manifestants. Ne soyons pas absolus : car bien des gens ne peuvent retenir leurs soupirs, leurs cris, leurs larmes, mais il n'est pas moins incontestable que ce n'est pas en général ceux qui crient le plus qui sont les plus douloureusement affligés. On ne pourrait du reste établir aucun rapport entre les plaintes d'une femme en douleurs, les cris d'un gendre à l'enterrement de sa belle-mère et les bruyants appels des aspirants députés, sénateurs et ministres.

Un de mes amis quêtait gaîment une élection ; quelques semaines après, il vint coléreusement m'apprendre sa défaite : impossible de confondre ces deux manifestations, l'une d'espoir et l'autre de déception. Dans son exaltation, il attaqua sans ménagement ministres et président. « Halte-là ! lui dis-je, je ne pourrais souffrir qu'on manque d'égards à nos élus, je suis électeur, et leur manquer d'égards c'est manquer d'égards à tous ceux qui ont participé à leur élection. Tu as l'air de nous dire que nous sommes des falsificateurs, que nous avons livré à la France une mauvaise marchandise. Je ne te dis pas qu'elle soit parfaite ; mais, dans ton intérêt et dans le mien, gardons ceux que nous avons, car j'ai bien peur de voir avec leurs remplaçants les impôts doubler.

« Je trouve suffisants ceux que je porte sans le moindre enthousiasme chaque mois à la caisse du percepteur. Ce qui me procure comme à tout le monde, puisque tout le monde est imposé, le titre de citoyen et par mon sexe et mon âge le droit de choisir tous les quatre ans mon représentant ; et vous vous permettez de critiquer cet homme qui s'est engagé à parler et à revendiquer selon mes vues et mes sentiments. Cela vaut toujours mieux que de ne rien dire ; quoique se taire, parler, brailler, grogner ou dormir soit toujours le même prix. Pour nous électeurs, notre rôle est de penser silencieusement, parler sensément, travailler consciencieusement, payer correctement et se réjouir quand on a le temps.

« Je comprends, mon ami, ta grande douleur de n'avoir pas pu t'asseoir au banquet de l'assiette au beurre. L'autre jour on me contait l'histoire d'une femme inconsolable qui s'était guérie en trois mois de la mort de son mari en se remariant. Fais comme elle, cher ami, guéris-toi de ta cuisante déception en cherchant au plus vite une lucrative consolation. Maintenant, écoute ce que je suis entrain d'écrire, ça te servira peut-être ».

La douleur soit physique, soit morale est une atteinte au droit de vivre : le devoir de tout vivant est par conséquent de se débarrasser au plus vite de ce qui fait souffrir, de ce qui nuit à son existence, sous peine de devenir criminel, en attentant à sa vie. Pour les douleurs physiques on manque rarement, pour s'en débarrasser au plus vite, de courir chez l'apothicaire, de consulter le médecin, de supplier un rebouteur, de s'agenouiller aux pieds des saints, des madones, des reliques, on fait en un mot tout ce qu'on peut pour obtenir la guérison d'une douleur physique, et tout le monde approuve. Il est aussi logique, sensé et de loi naturelle de chercher par tous les moyens possibles la prompte et rapide guérison d'une douleur morale. Oui, mais ce n'est pas dans notre mentalité, notre égoïsme s'y oppose : celui qui est la cause d'une souffrance aime qu'elle se prolonge chez ceux qu'il fait souffrir et notre société trouve cela rationnel ; elle ne comprendrait pas qu'on se console trop vite de la mort de ceux qu'on aime. Et pas un philosophe, pas un moraliste, pas un dirigeant et très peu de médecins ne cherchent à réagir contre l'absurdité de cette cruauté sociale. On crie à la dépopulation ! et la bienséance sociale oblige une femme à rester veuve le temps qu'il lui faudrait pour doter la patrie d'un petit citoyen.

Mon vieil ami, l'esprit rempli des préjugés de nos coutumes sociales, avait été froissé de la guérison trop rapide, à son appréciation, de la jeune femme dont il m'avait raconté la douleur. Il

eut trouvé plus digne et plus convenable qu'elle eût pleuré jusqu'à soixante ans avant de se remarier ; trois mois de douleur et de chagrin ne lui suffisaient pas. Il lui eut peut-être pardonné un ou deux ans, mais trois à quatre mois, cela était au dessus de ses forces intellectuelles. Si, lorsqu'il rencontra cette femme, elle se fût plainte à cet excellent homme de coliques torturantes ou d'un mal de dent à rendre fou de douleur, il lui eut immédiatement conseillé de courir vite chez le médecin ou le dentiste, et il lui aurait certainement offert de l'accompagner s'il l'eût vue hésitante. Elle souffrait moralement et au lieu de lui conseiller de ne pas alimenter sa douleur en venant au cimetière se repaître de désespoir et de souvenir, et de s'éloigner autant que possible de tout ce qui pouvait alimenter son chagrin et de chercher dans une vie agitée un peu de distraction pour lui procurer un instant d'oubli il lui eût conseillé d'entretenir sa souffrance. Quelle chinoiserie que l'esprit humain !

Les regrets sont dans le programme naturel de notre existence : on ne peut y échapper et ils nous sont sacrés ; mais le temps qui ne respecte rien en adoucit chaque jour les douloureuses aspérités et finit par les user. A quoi sert alors de vouloir en prolonger la durée puisque tôt ou tard ils seront usés et n'apparaîtront plus qu'en rêve ? Activer l'usure du temps dans ce qu'il y a pour nous de néfaste et l'arrêter au contraire dans ce qui nous est avantageux devrait être le guide inviolable de notre conduite. Comme tous ceux que favorise une longue existence, j'ai conduit à leur dernière demeure ceux de qui le sang circule dans mes veines et presque tous mes meilleurs amis. Mon cœur s'est serré, mes larmes ont abondamment coulé ; mon cerveau vide de pensées s'était rempli de chagrins et de regrets ; mon corps accablé pouvait à peine supporter le poids de ma douleur ; tout mon être subissait l'influence qu'on éprouve au moment d'une éternelle séparation. Je ne cherchais pas à m'y soustraire, mais je fuyais ce qui pouvait l'alimenter ; je me séparais de mes tombes les plus chères et j'attendais que mon organisme soit revenu à son état normal pour venir leur apporter le témoignage de ma respectueuse affection, et l'assurance que leur souvenir ne s'effacerait jamais de ma mémoire. J'ai préféré assoupir ainsi mes plus grandes douleurs, que de m'ouvrir le ventre ou me faire sauter la cervelle sur la tombe de ceux que j'aimais. Il m'est doux maintenant de penser à eux, en laissant tomber de mon œil une larme discrète. Quand je vais sur leur tombe rafraîchir mes souvenirs, il me semble les entendre me dire : « Qui penserait à nous maintenant si la douleur t'avait conduit où nous sommes? Merci de t'être conservé puisque tu prolonges notre existence dans ton souvenir ».

Si, au lieu de me faire médecin, le destin m'eut placé à la tête d'une nation, j'aurais peut-être pensé et agi autrement pour être agréable à mes sujets, en flattant l'égoïsme et la prétention : j'aurais décrété que la mort ne doit pas rompre les liens du mariage, que l'époux arrosera la tombe de son épouse non de ses larmes, mais de son sang jusqu'à la dernière goutte, et que l'épouse de son côté accompagnera son époux dans le four crématoire. Quel bonheur pour la femme de savoir en mourant que le sang de son seigneur et maître arrosera sa tombe, et pour l'homme que les cendres de celle dont il redoutait les incartades seront éternellement mélangées aux siennes.

A ce décret dont la logique sociale pourrait se froisser j'en ajouterais un autre pour rétablir l'équilibre : A défaut d'héritier direct, enfant, père ou mère, la fortune des époux réunis dans la mort sera recueillie par la caisse nationale, afin qu'on ne puisse plus assister aux contestations, aux récriminations, aux criailleries lugubres, aux rapacités sordides d'héritiers qui n'ont jamais trouvé qu'on leur en a assez laissé ; les assistants à ces dégoûtantes curées n'auraient pas leur digestion troublée par des haut-le-cœur et des nausées.

De nos jours où tant de gens vont puiser à la caisse publique, on ne trouvera certainement pas cette dernière question hors de saison ; au contraire, puisqu'un grand nombre de bons vivants ne voudraient pas attendre la mort des fortunés pour chiper ce qu'ils possèdent. Quant à l'autre question, c'est plus scabreux, beaucoup de gens sensés m'objecteront, ce que j'ai déjà pensé, qu'il sera préférable d'obliger les survivants, hommes ou femmes, à se remarier plutôt qu'à se donner la mort. A cette objection, je répondrai comme le gendarme à son brigadier : mes amis, vous avez raison.

Indépendamment des raisons que j'ai indiquées dans un autre chapitre, je ne puis vaincre la répulsion qu'à fait naître en moi la vénalité sordide des héritiers ; ils sont de tous temps restés les mêmes : peut-on trouver quelque chose de plus monstrueux qu'un Esaü vendant son droit d'aînesse à son frère Jacob et ce dernier usant de ruse pour capter l'héritage paternel ! Le manque d'égalité dans la succession paternelle et les fraudes, la désunion qu'elle suscite est anti-sociale et anti-humanitaire. Certes un homme doit avoir le droit de tester, de laisser sa fortune à qui bon lui semble ; la loi va même plus loin, elle lui permet en partie de déshériter ses enfants. Pourquoi ce *en partie* ; pourquoi cette restriction? Pourquoi cette permission de tester et cette restriction préalable? Ou la détermination prise par un père est juste

ou elle est injuste. Est-ce que le législateur peut en juger avant l'effet de pareil acte? Le père en celà est évidemment juge et partie, ce que la société ne saurait admettre sans vérification et c'est à elle qu'il appartient de juger en dernier si le testateur n'a pas agi avec passion et dans quelle limite ses enfants ont mérité la pénalité que leur infligeait leur père en les déshéritant.

La volonté du testateur est pour moi chose sacrée mais à la condition qu'elle ne porte pas atteinte à la société et à la famille, je n'admets pas par exemple la conduite du brave cœur dont je vais transcrire le récit :

Un bon vivant, l'esprit rempli de bon sens et de philosophie lui avait remis une petite somme afin que les amis qui assisteraient à son enterrement puissent, après la cérémonie, aller noyer leurs regrets dans un bon restaurant. La mort ayant emporté ce brave homme, son mandataire réunit les assistants et leur fit comprendre ce qu'avait de peu convenable d'aller se délecter en revenant d'enterrer un ami ; qu'il serait en tous points préférable de verser à la caisse des indigents l'argent qu'on leur avait laissé pour faire la noce ; et il ajoutait, d'un air heureux, en me contant celà : « tout le monde fut de mon avis ».

Heureusement, lui dis-je, je n'étais pas présent car je n'admets pas qu'un tiers puisse se substituer à la volonté d'un mort et je vous aurais certainement dit : puisque vous désirez que la mémoire du défunt reste dans le souvenir des pauvres, nous allons d'abord remplir l'obligation qu'il nous a imposée, ensuite nous nous taperons d'une somme à peu près égale à celle qu'il nous a laissée et nous la déposerons en son nom à la caisse des indigents.

Les récits que je viens de reproduire nous démontrent que les sentiments de peuples quasi sauvages et ceux des civilisés sont identiques et à peine variés dans leur intensité : qu'aucun homme ne peut se soustraire aux tourments et aux douleurs immatérielles de la vie, que la couleur de la peau, les traits du visage, la taille des individus et autres modifications charnelles sont sans influence sur le moral et l'intellect. Il n'y a qu'une malformation, un manque d'équilibre dans le système nerveux, digestif, respiratoire, sanguin ou reproducteur qui puisse, aussi bien chez les civilisés que chez les sauvages, conduire à des perturbations qui se manifestent par une diminution ou une exagération des facultés des sentiments et des passions.

Comme le corps, le moral, l'intelligence, les sentiments et les passions sont soumis à l'influence du milieu ou état social, l'éducation et l'instruction jouent en cela les premiers rôles, et peuvent faire d'un homme intelligent, un génie ou un abruti, un dévoué ou un égoïste, un paisible ou un sanguinaire.

Les civilisés manifestent rarement leur pensée et leurs sentiments sans les masquer, en faisant prendre à leur visage un air comique ou tragique, mais ils ne sont pas plus avancés que les prétendus sauvages puisqu'ils n'emploient pour exprimer leur joie et leur douleur que la parole, les cris, les gestes et autres signes. Si un Danakil exprime sa joie aussi vigoureusement que le ferait un Français, par contre ce dernier soulage sa douleur par de bruyantes manifestations tandis que le premier la ronge en silence.

Quand on dit, le Danakil est une brute à face humaine dont rien n'agite la pensée et ne fait battre le cœur, qu'il est dépourvu de sensibilité et n'a de l'amour que la passion brutale, on établit son jugement sur des préjugés et de trompeuses apparences.

Si on ne voit pas cet homme manifester sa joie, souligner son chagrin par des cris, épancher son affection, c'est qu'il ne se permet aucune de ces manifestations en présence d'un étranger ou de gens qu'il ne connaît pas intimement, c'est pourquoi il paraît toujours calme, immobile, impassible avec des yeux qui brillent d'un éclat terrifiant : on peut penser, imaginer et dire tout ce que l'on voudra d'un homme silencieux et immobile comme une momie, mais rien absolument n'appuie votre dire.

Sur cette pensée philosophique, tous les hommes sont faits à l'image de Dieu, bien des siècles ont passé sans en effacer l'empreinte et bien des discussions se sont déchaînées sans l'ébranler. J'ignore sur quel patron nous avons été faits, mais il est clair comme un rayon de soleil dans les ténèbres que dans cette pensée est indiqué que tous les hommes sont sortis du même moule et qu'il n'existe entre eux que des différences individuelles. Cette unité spécifique a été très longtemps admise, comme vérité scientifique : et malgré tous les coups de boutoir qu'on lui a donnés depuis pour la démolir, elle est encore assez solide. On peut sur cette question avoir son idée, son opinion ou plutôt son préjugé mais personne ne sait encore s'il est apparu en même temps ou successivement un ou plusieurs couples humains sur un seul ou plusieurs points du globe. L'unité de l'espèce me paraît vraisemblable mais l'arbre de la science malgré sa grande fécondité ne m'a pas encore fourni assez de documents pour changer mon vraisemblable en certitude.

Par leur structure, leur conformation, les Danakils n'ont rien à envier aux autres représentants de l'espèce humaine, j'en ai vu quelques uns parmi eux qui aurait pu poser il y a quelque mille ans pour servir de modèle à l'Apollon du Belvédère.

Ils sont intelligents et ont des sensations aussi délicates que

les nôtres, s'ils ne les manifestent pas en public, c'est qu'embrasser sa femme et ses enfants, par exemple, en présence de quelqu'un leur parait un manque de dignité, un manque d'éducation ; cet acte sentimental leur produirait la même sensation que produirait chez nous un gaz intempestif, annonçant bruyamment sa sortie dans une réunion de gens bien élevés. Le baiser en Apharras réclame le mystère.

Les Apharras sont très aimants, me dit l'un d'eux et s'ils ne manifestent pas leur affection en public, sauf pour les gens respectables dont on embrasse la main quand on les rencontre, ils se rattrapent quand ils sont enfermés dans leurs cases : les hommes embrassent leur femme et leurs enfants et ne se privent pas de s'embrasser entre eux, ni même d'embrasser la femme d'un ami. Jamais ces épanchements de tendresse, d'amour ou d'affection ne se produisent en public : c'est dans l'intérieur des paillotes qu'on se livre à ces témoignages d'amitié et de cordialité.

Le mari embrasse son épouse sur les joues ; les femmes entre elles se baisent sur la bouche et, pour témoigner de l'estime et de la sympathie à un homme honorable et respecté, on lui baise le dos de la main.

Baiser les femmes sur la joue et les hommes sur le dos de la main est d'une délicatesse que je puis qualifier d'idéale, en comparaison de nos embrassements qui sont parfois grossiers, souvent brutaux, et presque toujours passionnés et nerveux. En déposant le témoignage de son affection sur les joues en allant de l'une à l'autre, on se maintient dans son attitude droite et normale ; c'est un baiser sans bassesse puisqu'on ne se baisse pas pour le donner, c'est un contact à niveau, un contact égalitaire de mutuelle affection. Baiser au contraire le dos de la main est un acte de déférence, d'humilité, puisqu'on ne peut l'effectuer sans baisser la tête et plier le dos : c'est ce qu'on peut appeler le baiser politique, baiser bien plus souvent intéressé qu'affectueux. Le premier est une sublime étreinte, le second un baiser de Judas. Le baiser sur la bouche est naturel chez la femme puisque le frottement de muqueuses leur donne le frisson d'une agréable sensation.

L'Apharras épanche sans témoins ses sentiments affectueux et supporte en silence ses douleurs physiques et morales ; il craint que ses cris et ses plaintes ne troublent la quiétude de ses amis. Ce sont des égoïstes, des renfermés qui concentrent tout en eux : s'ils sont heureux, ils redoutent, en manifestant leur bonheur, de froisser ceux qui souffrent et sont affligés ; s'ils sont malheureux, ils préfèrent supporter seuls le poids de leur souffrance que de crier : aidez-moi à souffrir, en prenant part à mon malheur ou à ma douleur.

A la mort de son enfant ou de son mari, la Danakile laisse couler ses larmes et s'absorbe en silence dans sa douleur. Elle ne cherche pas par ses cris à attendrir les personnes présentes ni à faire répéter aux échos une bruyante douleur. Son mutisme la dispense de témoigner hautement des regrets hypocrites, pour un homme qu'elle n'aimait pas et qu'on lui avait fait épouser sans la consulter, ce qui arrive quelquefois quand le père se croit obligé de sacrifier l'amour qu'il porte à ses enfants au devoir qui lui est imposé comme chef de famille.

Cette douleur silencieuse en présence d'un mort chéri et regretté a dû froisser des susceptibilités, puisque les aristos de cette contrée ont des crieuses de profession pour manifester la douleur de ceux qui souffrent en silence ; mais il faut être riche pour se payer un orchestre de pleureuses, ou qui font semblant de pleurer, en se livrant à des contorsions, exprimant la douleur, avec accompagnement de cris lamentables.

J'ai assisté à Djibouti à un septuor de pleureuses accompagnant à sa dernière demeure un membre de la famille des Aboubacker. Leurs cris plus énervants qu'impressionnants exprimaient du désespoir sans conviction. Je dois cependant rendre justice aux exécutantes : elles ont certainement donné au mort plus de regrets simulés que reçu de bon argent de la famille.

C'est probablement de ces concerts criants ou beuglants qui doivent dater d'une époque très reculée, que sont sorties nos marches funèbres et nos messes à musique, pardon, en musique ! que les familles fortunées peuvent payer à leurs morts. Est-ce pour la mort que ce fastueux tapage, harmonieux ou non, est exécuté ? Si cette pompe honore sa mémoire, elle met encore plus en relief le faste des vivants ! puisqu'elle satisfait tout le monde, j'approuve et j'applaudis, car dans la société tous les sujets doivent tenir leur rang sans lésiner.

Les Apharras ont des mots pour désigner les sentiments d'amour et d'affection qu'ils expriment par des chants. Les mots aumône, compassion, charité, bienfaisance, humanité sont pour eux sans importance ; ils n'y attachent d'autre signification qu'un devoir naturel, qu'ils remplissent sans y penser quand l'occasion se présente. Ils paient leur dîme à l'humanité comme la mère donne le sein à son enfant.

Dans les pays civilisés où la richesse est grande, des éloges, des signes distincts sont nécessaires pour soutenir le zèle des généreux qui remplissent ce devoir social sans y être obligés. Secourir les malheureux, protéger les faibles, voilà un devoir qui devrait être obligatoire avant tous les autres. Dans le cœur d'un Danakil

se trouve inscrite cette obligation, il la remplit naturellement, sans ostentation et sans répugnance, il ne comprendrait pas qu'on puisse agir autrement. Ces pauvres bergers ressentent le besoin de la solidarité, et leur éducation qui se transmet de génération en génération les pénètre de leurs devoirs sociaux. Aucun homme parmi eux ne passerait auprès d'un fossoyeur, sans prêter la main à l'accomplissement de cette triste besogne. Rien ne les oblige à ce travail, ils pourraient s'éloigner sans donner un coup de pioche, mais leur conscience leur reprocherait pareille conduite : ils se maudiraient d'avoir agi ainsi et subiraient la honte d'une réprobation générale. Ils seraient considérés comme de tristes sires, des apaches, des dévoyés enfin qui n'ont pas peur de se soustraire à leurs coutumes sociales.

C'est également le sentiment de solidarité et leur déférence pour les morts qui entraînent, sans réflexion, mécaniquement pour ainsi dire, toutes les personnes présentes à un enterrement à porter à tour de rôle le mort au cimetière ; ce concours de chacun ne serait-ce que le temps de passser son épaule sous le brancard et de la retirer pour céder la place à un autre m'a paru, en voyant le zèle qu'on y déployait, un des plus sacrés de leurs devoirs sociaux.

Je ne crois pas qu'un mort ne soit jamais arrivé au cimetière et qu'un seul des assistants ne se soit soustrait à ce pieux devoir. Quand on est habitué à voir défiler paisiblement nos cortèges funèbres, on ne voit pas sans déplaisir l'empressement qu'on met à saisir les bras du brancard ; ce mouvement dans le cortège semble détruire l'harmonie et l'austère majesté de ces cérémonies.

Ils ont tous un très grand respect des morts et tous se sentent honorés de pouvoir leur rendre un dernier service et de leur conserver un vénéré et respectueux souvenir. Ils ne passent jamais auprès d'une tombe sans s'arrêter et rester un instant debout dans l'attitude de la contemplation. Si par hasard on a appris un verset du Coran, on le récite mentalement sans savoir s'il a trait à l'office des morts ; ce qui est indubitable, c'est qu'on ne fait pas cette prière pour que l'âme du mort se rende au paradis ni pour lui rendre favorable une mystérieuse divinité ; ce n'est qu'un respectueux hommage, un salut de déférence ou d'amical souvenir, un témoignage de vénération dont le mort, de son vivant, a su se rendre digne.

Ce sont les sentiments naturels qui ordonnent et dirigent leurs actes.

La mort leur en impose et comme à tout ce qui en impose, on lui rend hommage. Je ne leur connais aucun autre culte que

celui du respect des morts. Jamais. quand ils se sont arrêtés à une tombe. ils ne s'en éloignent sans y déposer un objet apporté dans cette intention ou simplement un petit caillou ramassé à leurs pieds. Quelle pensée est attachée à cette coutume et d'où vient-elle? J'ai trois raisons pour laisser aux érudits le talent de répondre : la première c'est que je n'en sais rien, ce qui me dispense de parler des deux autres. Si je n'en sais rien, ces pauvres gens l'ignorent également ; ils y sont habitués de père en fils depuis de nombreux siècles et ils en conservent l'habitude. Oh, s'ils étaient riches, on les sortirait, en cela et en bien d'autres choses, de leur paisible ignorance : on leur apprendrait bien vite les mystères religieux et scientifiques : qu'au dessus de nous, il y a un ou plusieurs dieux selon la volonté de leur prédicateur et qu'ils doivent les combler d'offrandes ; qu'ils ont enfin une âme à sauver des flammes éternelles ou du désespoir de ne jamais entrer dans le paradis des jouissances charnelles ; qu'au dessous d'eux bout, au centre de la terre, un vaste brasier de matière en fusion ; qu'une énergie qu'on appelle attraction, les maintient à la surface ; qu'ils sont sortis d'une monade et sont ensuite passés par le corps d'un poisson, puis d'un serpent, puis d'un oiseau et enfin d'une bête à poils, poils dont l'homme s'est en partie débarrassé pour qu'on ne le prenne pas pour un singe.

Toutes ces belles connaissances sont d'un prix trop élevé pour ces buveurs de lait ; leur parfum ne pourra pas leur pénétrer dans le nez pour arriver à leur cerveau avant de leur avoir facilité cette transmission par des infusions d'alcool.

Aucun apôtre d'une religion ne leur a soufflé leur sentiment charitable : ils savent que l'homme ne peut pas vivre sans manger et ils se privent d'un peu de nourriture pour assister celui qui n'a rien à se mettre sous la dent.

Ils se croiraient son bourreau s'ils le laissaient mourir de faim : ce qui ne les empêche pas, à l'occasion, de donner un coup de lance à un passant et de le dépouiller, ce qui les dispense de le nourrir.

Pour retrouver en France certaines coutumes analogues ou semblables à celles des Apharras, il ne faudrait pas remonter bien haut dans notre histoire. Dans bien des localités de nos campagnes on en retrouverait encore de fraîches empreintes : bon nombre de portes de nos braves campagnards restent encore ouvertes aux passants. J'ai souvent vu se serrer autour d'un foyer pour laisser une place à un pauvre hère qui trouvait, après s'être réchauffé, son couvert mis au bout de la table et, après son repas, un gîte pour y passer la nuit. On ne pouvait souvent lui offrir pour lit

qu'une botte de paille ou de foin et pour domicile, qu'un coin d'écurie, un toit ou un hangar ; j'ai tout lieu de penser que ces humanitaires réceptions sont actuellement aussi rares qu'elles étaient fréquentes, il y a moins de quatre-vingts ans. Si le passant infortuné s'adressait à quelqu'un trop pauvre pour lui offrir l'hospitalité, celui-ci lui indiquait un voisin plus riche ou de meilleur cœur. Aujourd'hui on remuerait la tête, pour lui indiquer de poursuivre sa route.

Comme, en Apharras, nos paysans avaient leur jour de liesse, on s'invitait alternativement à des repas pantagruéliques, parents, amis, connaissances et parfois des gens qui n'étaient connus que de l'un des invités. Ces réunions n'avaient d'autre but que de se rencontrer, de passer joyeusement quelques heures ensemble. Tandis que l'hospitalité donnée à un passant s'accordait naturellement, sans la considérer comme une aumône: mais on pensait peut-être qu'en pareille circonstance, on serait très heureux de trouver un gîte et un morceau de pain.

Cette bonne coutume des agapes n'est pas perdue, elle est peut-être de nos jours plus florissante que jamais. Toutes les corporations, tous les blocs éprouvent de temps en temps le besoin de se réunir à de fastueux repas où chacun paie son écot ; des discours sérieux ont remplacé les chansonnettes et une factice dignité, la franche gaîté. Au repas particulier, au repas de famille, on étale sa vaisselle et son argenterie avec luxe, et afin qu'on puisse juger la beauté du décor des assiettes, on n'en couvre de mets le moins possible. Qu'importe, les invités en ont toujours pour leur argent puisqu'ils n'ont rien à débourser à moins que satisfaits, ils ne glissent une pièce dans la main de la domestique. Quant à l'amphytrion, il espère bien rattraper sa dépense d'une manière ou d'une autre.

Les cœurs modernes pour arroser leur égoïsme ne réclament qu'une pluie d'or. Aujourd'hui on ne boit plus au son du choc des verres, à l'amitié, à la gaîté : on boit à la pose. C'est bien changé, mais je crois qu'on n'est ni moins, ni plus heureux ; on a moins d'affection et d'obligeance pour son semblable, mais on en a plus pour soi, ce qui rétablit l'équilibre. Comme on y trouve son plaisir, j'ai donc raison de dire qu'on n'est ni moins ni plus heureux qu'on l'était autrefois.

Les Apharras ont conservé leurs primitives coutumes dans toute leur jeunesse et leur naïveté, ils sont restés ce qu'étaient nos ancêtres ; ils font au prochain ce qu'ils voudraient qui leur fût fait ; ils laissent dormir leur cerveau et font parler leur cœur : l'amour et l'amitié sont les principaux thèmes de leurs épanchements et de leurs chants. Que de fois ils m'ont dit : « La femme

chante l'homme, et l'homme chante la femme. Et les hommes et les femmes chantent également leur père, leur mère, leurs frères, leurs sœurs et leurs meilleurs amis ». Et nous? Nous chantons la gaudriole, et les amis que chantent les Apharras applaudissent nos chants.

Leur amour de la famille est un lien si puissant que, loin de leurs parents, leur cœur se serre et leur fait éprouver le besoin de chanter les sentiments affectueux qu'ils conservent sans atténuation pour leurs parents et amis éloignés.

Dans la morale de ce peuple, l'amour et l'amitié sont tout ce qu'il y a de plus sacré au monde : l'infraction à la foi jurée est punie de mort. Sauvages ou civilisés, grands ou petits, philosophes ou non, c'est partout la même chose : l'amour tourne partout dans le même cercle avec ses idylles charmantes et ses drames sanglants.



Pl. 38. — Grande place de Djibouti à l'heure du marché

CHAPITRE XXIII

Djibouti. — Vente a la Criée. — Pourquoi il aimait Grisette. Les Succès d'un Antiquaire

A-t-on sérieusement réfléchi sur l'importance de Djibouti, envisagée au point de vue maritime, au point de vue colonial, au point de vue commercial? S'est-on rendu compte de tous les avantages de cette station ouvrant son port à la contrée centrale de l'Est africain? C'est douteux, très douteux, surtout en ce qui concerne son avenir commercial ! L'incertitude à ce sujet a été, et est encore, je crois, la très fâcheuse cause des lenteurs, par trop exagérées, qui ont présidé au développement d'une des plus importantes de nos stations maritimes. Elle est la porte grande ouverte à notre domaine colonial de l'Océan indien : Bourbon, Madagascar, Inde, Nouvelle Calédonie, Taiti, Tonkin, Cochinchine etc :

L'Angleterre qui a partout des ports disséminés se ferait certes un grand plaisir de les ouvrir à son amie de l'*Entente cordiale* ; et si le désaccord venait un jour jeter le trouble dans cette

suave entente, on s'apercevrait alors qu'il est indispensable de penser à l'avenir et de prévoir les éventualités. C'est si peu dans notre mentalité, la prévoyance, qu'on a négligé Djibouti, où quelques navires venaient tant bien que mal se ravitailler. Puisque l'entente cordiale restait au beau fixe ! c'était bien inutile de se préoccuper de l'avenir.

A quoi bon en effet se tourmenter pour les générations futures? n'est-il pas préférable de vider fraternellement des coupes de champagne, après les avoir bénies de speechs élogieux, et de jouir du présent? Nous ne demandons pas autre chose qu'on nous laisse digérer en paix. Et vos descendants? Nos descendants seront dignes de leurs aïeux ! Après tout ils feront comme nous ils se débrouilleront, ils profiteront de la vie. Mais jouisseurs du présent, si l'un de ces jours, demain peut-être les balles et la mitraille viennent troubler votre insouciance, vous chasser de vos demeures, tuer père et mère, frères et sœurs, parents et amis, vous comprendrez alors, mais trop tard, qu'il est sensé et prudent de penser à l'avenir et de prévoir les éventualités.

Malgré toutes les lenteurs administratives, l'indifférence du public, l'hostilité de gens qui ne voient, en toute chose, que leur personnalité et leur intérêt, Djibouti grandira, et dans un siècle il sera ce qu'il aurait dû être dix ans après sa création : un vaste et prospère entrepôt commercial dont personne ne me semble entrevoir l'importance et l'activité. Que fallait-il pour cela? une voie rapide de communication entre ce port, l'Ethiopie et les autres pays fertiles de cette région.

Si le chemin de fer, commencé dix ans trop tard, avait été terminé en 1900, ainsi que l'espérait l'entrepreneur, on verrait maintenant ce que sera Djibouti quelques années après l'installation de cette voie de facile et rapide communication : tous les produits d'exportation et d'importation d'une vaste et fertile contrée viendront s'y échanger. Le Transafricain du cap à Alexandrie ne portera aucun préjudice à celui de l'Ethiopie ; j'ai même la conviction qu'il en activera le transit.

De son côté le Transafricain profitera du réveil commercial que son rival le chemin de fer d'Ethiopie aura semé chez tous les peuples de cette région : Trouver sur sa route un domaine commercial bien ensemencé, et n'avoir plus qu'à récolter sans porter préjudice aux semeurs, je ne crois pas qu'on puisse rêver un meilleur résultat. Je vous attends dans un siècle, peut-être quelques années de moins, pour juger la chose avec preuve à l'appui.

On ne pourra, à ce moment, avoir la moindre idée de ce que

fut Djibouti en 1898. Je vais, pour satisfaire la curiosité de ceux qui s'intéresseront à cette ville, en donner, en quelques lignes, un aperçu discret.

Le plateau madréporique, choisi pour l'emplacement de cette ville pourrait se désigner par les mots de *plateau du Chacal,* en souvenir du seul être vivant qui s'y trouvait lorsqu'on en fit la conquête.

Ce plateau s'élève de un ou deux mètres au-dessus de la mer d'un côté, et de la plaine de l'autre : son étendue est d'un kilomètre de diamètre environ. Les colons s'y sont installés du côté de la mer où ils ont fait construire de vastes et confortables demeures, et les indigènes se sont groupés du côté de la plaine dans des paillotes assez confortables dont on leur a imposé le modèle, en leur désignant l'emplacement. Beaucoup d'espaces d'étendue variable attendent de nouvelles constructions.

A droite de ce plateau une langue de terre se prolonge dans la mer où elle forme un cap minuscule, dû au soulèvement de deux autres plateaux, auxquels on a donné les noms de *plateau Serpent* et de *plateau du Marabout.* Ce dernier qui forme le sommet de cette petite langue de terre doit son nom à un tombeau de Marabout situé sur le bord de la mer à l'extrémité de ce plateau.

Le plateau du Chacal, sur lequel est construit Djibouti, et le plateau du Serpent sont reliés à plus d'un mètre en contrebas par une plaine de sable assez étendue, qui se prolonge en arrière, jusqu'à Ambouli.

L'espace compris entre le plateau du Serpent et celui du Marabout, est également en grande partie comblé par des apports de sables rejetés par les flots ; dans cette dépression il reste encore à atterrir une petite mare bourbeuse qui reçoit à marée haute de l'eau de mer par un étroit conduit, les bords de cette petite mare sont couverts de palétuviers de maigre apparence.

Au sommet de cette langue de terre, un peu plus loin à droite, s'élève au-dessus des flots un quatrième plateau, le *plateau du Héron* auquel, à marée basse, on peut se rendre à pied sec ou plus exactement à pied humide, car au lieu de sable, c'est sur un sol boueux que l'on marche.

De ces quatre plateaux madréporiques, le plus ancien, de beaucoup, est certainement celui du Marabout, les trois autres ne se sont élevés au-dessus des flots que bien des siècles après.

Les plateaux du Marabout et du Serpent sont longtemps restés vierges de constructions et d'habitants ; sur ce dernier pourtant on voyait quatre murs percés d'ouvertures indiquant deux étages, un rez-de-chaussée et un premier. On m'a appris que cette

construction inachevée avait été commandée par le gouverneur qui désirait en faire sa maison de campagne, son palais d'été. L'endroit choisi laissait à désirer, car à vingt mètres à peine les flots venaient accumuler, dans un retrait de terrain, des plantes et animaux marins de toutes sortes qui pourrissaient au soleil, en répandant une odeur infecte. Est-ce à cette cause qu'il faut attribuer l'arrêt de cette construction? Que nous importe, les contribuables en ont payé les frais, le reste ne nous regarde pas.

Tel était l'aspect de Djibouti, avant que les paquebots des Messageries Maritimes vinssent toucher son port, et qu'on se décida à commencer les travaux du chemin de fer.

A mon dernier voyage j'eus la satisfaction de voir sur le plateau du Marabout de vastes locaux que les Messageries venaient de faire construire et sur le plateau du Serpent les premiers coups de pioche donnés à la gare du chemin de fer.

Sur le plateau de la ville en partie couvert de maisons rien ne me parut changé; sa vaste place rectangulaire ne présentait pas plus d'animation et ses fortifications du côté de la plaine n'avaient rien perdu de leur solidité : cette enceinte fortifiée est imposante! C'est un treillage de deux mètres de haut dressé sur le bord du plateau dont il suit les sinuosités. Ce n'est peut-être pas d'une solidité mise à l'épreuve d'un coup d'épaule, mais cela suffit pour maintenir les habitants et les animaux de la contrée.

A quelques mètres en dehors de cette enceinte, on avait eu l'heureuse idée de faire construire avec des briques des petits chalets, distant les uns des autres de deux à trois cents mètres. Intrigué par ces constructions que je n'avais pas vues à mes voyages précédents, je m'informais pour en connaître la destination : Ce sont des chalets de nécessité, me répondit-on, qu'on a fait construire pour éviter aux habitants d'aller poser des sentinelles au pied de l'enceinte de la ville.

Cette initiative me surprit ; ce que j'avais observé précédemment ne m'y avait pas préparé, et c'est avec enthousiasme que j'adressais de vive voix, de chaleureuses félicitations aux administrateurs de la colonie.

Je m'étais trop pressé, j'aurais du attendre et réfléchir, avant de manifester si précipitamment ma satisfaction ; puisque l'année suivante, tous les chalets, sauf un ou deux, n'existaient plus. Croyant m'être trompé, j'aborde un fonctionnaire :

— Il me semblait, lui dis-je, avoir vu l'an dernier des chalets tout autour de la ville et je ne les aperçois plus.

— Vous n'avez pas bien regardé, me dit-il, car il en reste encore quelques-uns. Quant aux autres, nous les avons démolis;

nous n'avions plus de briques pour terminer le nouveau palais du gouverneur; en faire venir d'Europe demandait trop de temps : il nous les fallait tout de suite, et nous prîmes celles des chalets.

— C'est, je crois, ce qu'on appelle administrativement, découvrir Pierre pour couvrir Paul. Je comprends cela. C'est si naturel de prendre où on le trouve ce dont on a besoin! Vous avez eu au moins, avant d'employer ces briques, la précaution de leur faire subir un sérieux nettoyage, de les désinfecter et de les aseptiser avant de les faire rentrer dans le monumental palais de votre gouverneur; si vous ne l'avez pas fait il y aura moyen de réparer cet oubli : quand vous aurez reçu des briques d'Europe, vous enlèverez les briques contaminées du palais du gouverneur, pour les rendre à leur première destination, et vous les remplacerez par des neuves.

— Maintenant le palais est terminé; c'est le principal ; on laissera les choses comme elles sont. Du reste nous n'attendons pas de briques, du moins je ne crois pas qu'on en ait commandé.

— Malgré tout je l'avoue, vous avez eu une riche initiative en vous servant des matériaux de cabinets d'aisance, pour construire le palais de votre gouverneur! On dit que la... porte chance; mes félicitations !

— Ce n'est pas une initiative, je vous prie de le croire ; nous ne faisons rien ici sans les ordres de notre gouverneur.

Cinq ou six mois après cette conversation, un explorateur revenant de course, fut pris d'un pressant besoin; il promène son regard autour de lui et n'aperçoit, pour s'isoler qu'une enceinte circulaire de pierres superposées, il y court, pénètre dans l'intérieur, pose culotte, et se retire, quelques instants après, son intestin soulagé. L'acte s'était naturellement effectué, et le soulagé était à cinq mille kilomètres de se douter qu'il venait de commettre aux yeux des indigènes, un acte comparable à celui d'un étranger, se trouvant en France, qui irait se soulager dans une Eglise, un Temple, une loge maçonnique ou autres lieux sanctifiés. Le malheureux pouvait être lapidé si on l'eût aperçu; et il n'eut pas encouru cette désagréable éventualité si les chalets, qu'on avait démoli, eussent encore existé.

Oui ! Mais ces chalets n'étaient que de seconde nécessité ! Il fallait à Djibouti, c'était la première nécessité, un majestueux palais pour représenter dignement la France.

Peu de temps après, car on avait l'air de se presser à ce moment, les Messageries Maritimes faisaient construire sur le plateau du Marabout de vastes et confortables locaux. La compagnie du chemin de fer commençait sur le plateau du Serpent les terras-

sements de sa gare et au coin du plateau du Marabout les assises d'une imposante jetée; on ne pouvait pas évidemment se passer d'un monumental palais pour le gouverneur de la colonie, dont l'essor instantané apparaissait de tous côtés:

A propos de la jetée où j'allais quelquefois jeter un coup d'œil au progrès des travaux, l'entrepreneur me dit un jour.

— Nous aurions désiré la faire plus large et la prolonger davantage dans la mer, ce qui eut permis aux navires de débarquer à quai mais nous n'avons pu décider le gouvernement à participer à sa construction.

— Il me semble cependant, répondis-je, que c'était pour l'administration et les habitants de la colonie un inappréciable avantage. Je vous avoue cependant que son refus ne me surprend pas; ici comme partout notre administration me semble endormie. Je ne crois pas qu'elle ait entrevue l'importance de notre station maritime de Djibouti et la nécessité d'y faire venir de l'eau po-



Pl. 39. — Hommes et femmes en train de puiser de l'eau dans des trous creusés dans le lit du ravin de l'Ambouli

table. Dans toute ville naissante, la première préoccupation de l'administration locale est de mettre à l'étude les moyens de procurer de l'eau à ses habitants. Cette étude eut demandé bien peu de temps car rien n'était plus facile que de conduire à peu de frais l'eau d'Ambouli au plateau de Djibouti.

A mon premier voyage, j'avais trouvé si anormale cette négligence que je ne pus m'empêcher d'en glisser, à la sourdine, un mot au gouverneur :

« Cela indisposerait les indigènes et leur porterait préjudice, me dit-il; » j'eus garde d'insister car à sa brève réponse, je compris tout de suite que c'était, sans que j'aie jamais pu en connaître le motif, un irrévocable parti-pris.

— C'est à peu près la même réponse qui m'a été faite, me dit l'entrepreneur de chemin de fer. Je lui ai proposé de faire venir l'eau à Djibouti pour trente mille francs ; il m'a refusé net, me donnant comme raison que ce serait priver les porteurs d'eau de leur gagne-pain.



Pl. 40. — Des ânes chargés de bidons remplis d'eau, qu'une femme et un homme conduisent à Djibouti

Cette objection ne pouvait être prise au sérieux, malgré le sérieux avec lequel elle était dite, puisque les porteurs d'eau, au lieu d'aller la puiser à six kilomètres, l'auraient puisée à la fontaine de la ville, et l'auraient distribuée ensuite aux habitants, ce qui leur aurait économisé beaucoup de temps et de fatigue. Le gouverneur avait jugé qu'il était préférable d'établir un Decauville, permettant d'envoyer remplir des tonnelets d'eau à Ambouli pour son usage personnel et celui de ses subordonnés.

Quelques négociants avaient suivi l'exemple de l'adminis-

tration. Ils envoyaient chaque matin un boy à Ambouli avec une barrique vide sur un chariot : arrivée à destination le boy remplissait la barrique d'une eau de propreté douteuse et très souvent impure, et la ramenait sans se presser.

Pour les autres colons et les indigènes c'étaient les porteuses d'eau qui leur en procuraient. Elles allaient la puiser à Ambouli, en remplissaient des outres ou des boîtes à pétrole, les chargeaient sur leur dos ou sur le dos d'un âne et les rapportaient à Djibouti.

Ce procédé de fournir de l'eau à une ville, nous remettait en mémoire les habitudes antiques dans toute leur naïve beauté. On se figurait voir revivre dans ces modernes porteuses d'eau les Rebecca des temps bibliques. Est-ce pour perpétuer ce souvenir d'un lointain passé que notre gouverneur protégeait les porteuses d'eau? Je l'ignore : j'ignore également si ce n'était pas pour conserver au plateau madréporique sur lequel est bâtie la ville, son austère nudité et le rayonnement de son accablante chaleur! En faisant venir l'eau et planter les arbres des espèces qui s'acclimatent au sol sableux des pays chauds, on aurait procuré à cette ville morose un peu de fraîcheur, un peu d'ombre et un petit air coquet et souriant.

Je viens d'apprendre la réalisation de ce que j'avais rêvé pour notre capitale de la Côte des Somalis. Mes félicitations aux intelligents et dévoués patriotes qui sont parvenus à réaliser ce rêve.

A la première ébauche de Djibouti, on avait ménagé au centre une vaste place rectangulaire, sur les côtés de laquelle on bâtit en alignement deux rangées de maisons et, à l'un des bouts la poste et un local administratif un peu plus vaste que les maisons environnantes, mais sans plus de luxe et de prétention ; à l'autre bout de ce quadrilatère, on avait installé, dépassant le sol de quelques décimètres, des planches formant les quatre côtés du carré ; chacun de ces côtés avait huit à dix mètres de long et moins d'un mètre de large. C'est sur ces planches que les porteuses d'eau venaient déposer leurs outres et leurs bidons.

Bien souvent sur cette grande place où ce petit groupe de porteuses d'eau causaient debout ou accroupies, quelquefois on y rencontrait, arrêtés ou circulant, des indigènes ou des Européens. Les jours de marché la vie et l'animation renaissaient dans la moitié de la place, limitée au bout par les locaux administratifs.

Quand les marchands étaient réunis en cet endroit, on y trouvait installés, dans un désordre champêtre, des animaux, des produits peu variés et des objets divers, ainsi qu'on peut le voir sur la planche placée en tête de ce chapitre.



Pl. 41. — Troupeau de bœufs sans bosse sur la grande place de Djibouti. Comme les deux races de moutons les deux races de bœufs sont élevées dans cette contrée.

Les animaux, chèvres, moutons, mulets, ânes ou chameaux y étaient, en général, en très petit nombre et très souvent représentés par deux ou trois espèces. Quant aux produits, les petits tas de bois tenaient, je crois, le premier rang. Sur les côtés, au centre, un peu partout, des amas de galettes sur des nattes ou dans des zambiles, des ustensiles, des vases de cordelettes vides ou remplies de lait ; des toobs et autres tissus, etc., etc. Les bœufs en général ne faisaient pas partie de cette mêlée ; ils faisaient groupe à part et à distance. La viande de boucherie se détaillait autre part ; elle avait son marché dans un local ouvert, situé à peu de distance de la porte d'Ambouli, tout près de l'enceinte treillagée des fortifications. On trouvait suspendus à des traverses, maintenues par des poteaux, des quartiers de chèvre et de mouton, mais rarement du bœuf. A la planche 11 on aperçoit cette boucherie en arrière du troupeau de moutons. Un peu plus loin, à droite, le bâtiment est un poste où les indigènes déposent leurs armes avant de pénétrer dans l'enceinte de la ville.

Parmi les marchands installés sur la place, ceux qui vendent des bijoux et autres ornements, dont raffolent les femmes indigènes, ne manquent jamais de venir au marché étaler leurs bracelets et leurs colliers de perles soufflées, variées de taille et de couleur.



Pl. 42. — Quelques marchands et marchandes disséminés sur la grande place de Djibouti

A la vue de ces mesquines parures, M. Prudhomme s'écrierait : les femmes, les femmes sont les mêmes partout : qui en voit une voit cent coquettes ! ni raisonnement, ni châtiment, ni la faim, ni la soif, ni même le diable ne les empêcherait de se parer? fussent-elles plus belles que Vénus, c'est plus fort qu'elles, il faut qu'elles se maquillent. Ces malheureuses ne savent donc pas que rien n'est aussi beau qu'une femme au naturel » ! ! !

Un autre prudhommesque, aussi naïf, mais infatué au point de croire que le soleil et les étoiles ne brillaient au firmament que pour éclairer son génie, a eu cette pensée, on la retrouve à chaque instant dans son baragouinage, auquel il ajoute du grec, de l'hébreu et du latin pour le rendre encore plus difficile à débrouiller. Pour ce mégalomane, Dieu : c'est l'homme, et cet homme c'est lui. Quant à la femme, il lui trouve une telle infériorité qu'il ne voit en elle qu'un auxiliaire pour nourrir sa progéniture, nouer les cordons de ses souliers et lui préparer sa *pâture* ; il est bien évident qu'un homme aussi supérieur ne peut pas prendre la nourriture du commun des mortels !

Avec l'assurance d'un pédagogue, il a écrit à propos du mariage que la femme est inférieure à l'homme *par la conscience, la puissance intellectuelle et la force musculaire* dans le rapport de

2 à 3 et que son influence comparative dans la Société est par conséquent comme $2 \times 2 \times 2$ est à $3 \times 3 \times 3$ soit 8 à 27.

Il aurait pu ajouter cette autre infériorité, les dépenses que fait la femme pour se parer, se faire belle et séduisante, nous aurions eu alors $2 \times 2 \times 2 \times 2$ est à $3 \times 3 \times 3 \times 3$ soit 16 à 81, ce qui nous donnerait 65 points de supériorité sociale au lieu de 19!

J'ai vu à Djibouti une vente à la criée qui m'a trop intrigué pour m'abstenir d'en faire le récit. J'en avais vu à Aden et j'avais pu constater que les choses se passaient à peu près comme en France et en Angleterre : un crieur présentait l'objet et l'adjugeait au dernier enchérisseur.

J'aurais passé sous silence ou je me serais contenté de signaler un fait aussi banal, si dans toute la contrée la chose se passait toujours ainsi. J'ai pu heureusement glaner un genre de vente à la criée qui m'a paru une innovation intéressante ; comme je la crois digne de méditation, je vais sur elle appeler l'attention.

Dans le local que j'avais loué à Djibouti, j'étais, un matin, sérieusement occupé à étudier et classer mes récoltes du jour précédent, quand je fus tout à coup tiré de mes occupations par des cris partant de la rue. Je me dirige vers la fenêtre et je vois au-dessous de moi un homme monté sur un mulet, ou peut-être une mule, car j'avoue franchement que l'idée ne me vînt pas d'en vérifier le sexe.

L'animal marchait paisiblement d'un pas tranquille et lent et, à chaque dix à vingt mètres, son cavalier l'arrêtait un instant pour crier une phrase, toujours la même, dont je ne comprenais pas le sens. Je le suivis du regard jusqu'au détour de la rue et ne me retirai que lorsque sa voix se perdit dans le lointain.

Dans la journée je l'entendis encore deux à trois fois et le laissai passer sans me déranger.

Le soir entre quatre et cinq heures, me trouvant sous la véranda de l'hôtel avec quelques amis et connaissances en train de converser et de se rafraîchir, mon cavalier vint à passer pour la je ne sais combien de fois. Je saisis l'occasion pour interpeller les assistants.

— Savez-vous, leur dis-je, ce que cet homme rabâche depuis ce matin ? Voilà nombre de fois qu'il passe et repasse en répétant toujours le même cri et ça finit par m'intriguer.

— Vous ne savez pas ce qu'il dit ?

— Non.

— Il vous annonce que son porteur ou sa porteuse est à vendre. Si vous avez l'intention d'aller faire un tour en Abyssinie, voilà votre affaire ; profitez de l'occasion, l'animal me paraît

solide. Si vous désirez l'examiner de près, je vais appeler le crieur et vous ferez votre offre.

— Merci de votre obligeance : j'attendrai que le chemin de fer soit terminé avant de monter en Ethiopie. Pour le moment, j'ai assez de ma bête à conduire et à surveiller sans me créer le souci d'en soigner et nourrir une autre. Seulement je serais enchanté d'assister à cette vente en spectateur. Quel est l'endroit où on se réunit?

— Où on se réunit ! vous vous croyez donc en France pour m'adresser cette question.

— Fichtre non ; je ne me crois pas en France, car ici il fait chaud et en ce moment il gèle à Paris.

— Cependant vous semblez croire que tout se passe ici comme en Europe.

— Il est certain que je n'y vois pas de bien grandes différences : on boit, on mange, on dort, on se donne le plus de bon temps possible et le moins qu'on peut de tourment et de fatigue. En France Jean cherche à tromper Paul ; ici c'est Ali qui cherche à tromper Kaleb. J'ai vu à Aden vendre des tapis à la criée et, sauf la mise en scène, la chose se passait comme en Europe.

— Ici ça se passe autrement ; on ne se réunit pas pour renchérir bêtement, on ne met pas surenchère sur surenchère, pour savoir à qui ira l'objet mis en vente et, tout cela, pour en arriver à le payer le double, le triple, le quintuple, et quelquefois le centuple de sa valeur.

— Mais c'est très chic, chicard, chicocandart de payer un objet le double ou le quintuple de sa valeur ; c'est nabadien de le payer le centuple. Pensez donc au bonheur qu'on éprouve de pouvoir orner sa galerie de vieux oripeaux détériorés par les ans ou de quelque chose de bien plus vieux encore sorti la semaine précédente de l'atelier d'un habile imitateur. « Voici une épée, contemporaine à Charlemagne, dit-on au visiteur. C'est une pièce magnifique ! Je l'ai payée dix mille francs et elle en vaut le double. Examinez bien l'éperon que voici, c'est de ma collection la pièce la plus rare, une pièce unique au monde ; il a dû être forgé par l'un des premiers habitants de la Perse. Je l'ai payé deux mille francs ; c'était donné ! Si j'avais la paire elle vaudrait plus de cinquante mille. Vous voyez ce tableau, il est de Chardin. J'ai vu vendre le pareil cent cinquante mille et il avait été rafistolé, repeint, tandis que le mien est encore tel qu'il est sorti des mains de l'artiste. Par exemple, j'ai peut-être payé ce petit meuble un peu cher, mais je n'ai pas voulu le laisser m'échapper; c'est un bijou, une merveille ! tous ceux qui le voient s'extasient. Aussi, je

ne regrette pas les trente mille francs qu'il me coûte. J'ai eu pour un morceau de pain, pour le prix dérisoire de leur adjudication, ces deux flambeaux du XVIIe siècle que vous voyez sur ce petit meuble. On m'a également adjugé pour rien, ou presque rien cette petite tête peinte par Greuze, une merveille qui vaudrait cent mille francs si la peinture n'était pas craquelée».

— Moi, je vous fais le pari, Docteur, qu'il ne retrouverait pas un morceau de pain de son tableau. Il pourrait courir toutes les boulangeries de Paris avec sa toile sous le bras, il ne trouverait personne qui voudrait la lui échanger contre un pain de six livres, à moins qu'il n'ait la chance de rencontrer un emballé comme lui ! il resterait, sans cela, avec son chef-d'œuvre sous le bras bien longtemps sans manger. J'ai vu, Docteur, à votre hôtel des ventes de Paris, payer sept mille francs un tableau faux, signé d'un nom généralement coté, jamais moins de dix mille ; en face l'hôtel des ventes, un tableau authentique signé du même peintre était, chez un marchand, affiché à cinquante francs.

— Et comment savez-vous que l'un était faux et que l'autre était vrai, quand les plus malins et les plus fins connaisseurs s'y trompent?

— Je ne pouvais pas me tromper puisque j'étais à la vente avec l'artiste qui avait peint le tableau faux qu'on venait de vendre : « j'ai cédé, me dit-il, ce tableau pour un peu moins de deux cents francs et aujourd'hui on le paie sept mille francs parce qu'il est signé d'un autre nom que le mien ». En sortant de l'hôtel, j'ai appelé son attention sur un tableau exposé à la devanture d'un marchand et lui ai dit : celui-ci est-il aussi de vous? non, me répondit-il, celui-ci est authentique ; mais si je l'avais sous les yeux, j'en ferais une copie aussi belle que le modèle et l'on n'y verrait que du feu.

— C'était peut-être, dis-je, de la part de votre artiste, un peu d'exagération et beaucoup de prétention.

— Exagéré ! ah, si vous connaissiez le talent des copistes et des imitateurs, vous ne diriez pas cela. Vous avez près de chez vous un artiste qui imite J. Dupré avec tant de perfection que les artistes, les connaisseurs, les experts et les marchands s'y sont tous laissés prendre.

— Ce que vous dites doit être vrai, répondis-je en riant, car l'un de mes confrères a deux tableaux de lui signés J. Dupré et personne jusqu'à ce jour n'en a encore contesté l'authenticité. Un connaisseur lui a dit un jour en ma présence : Vous avez là deux beaux Dupré, c'est une fortune. Quand le fin connaisseur fût parti : Vois, me dit mon confrère, comme ils s'y connaissent !

Ces deux Dupré ont été faits par un tel à qui je les ai payés sept cents francs.

— Puisque vous connaissez cet artiste...

— Je ne le connais pas ; j'ai vu de ses œuvres, voilà tout.

— Eh bien ! il y en a un autre à la barrière Saint-Jacques qui est également très fort dans l'art d'imiter les Corot, les Daubigny et surtout les Th. Rousseau. Si vous ne me croyez pas, allez le voir de ma part à votre retour à Paris. C'est un de mes amis, il sera enchanté de recevoir de mes nouvelles.

— Quel est son nom ?

— Roux.

— Je connais votre ami Roux. Il me disait même il y a quelques mois ! j'ai eu de mes tableaux catalogués parmi les œuvres de Manet ; et il ajoutait, avec un air de satisfaction : « voici Roux immortalisant Manet »! Il ne me rendra pas la réciproque, car sa réputation n'est qu'un feu momentané.

— Et vous a-t-il conté qu'il vendait aux marchands bien plus facilement ce qu'il appelle des croûtes signées de noms ronflants que de véritables et beaux tableaux de maître ; vous a-t-il dit que des experts ont contresigné par leur expertise beaucoup de fausses signatures apposées à des tableaux imités ou copiés et qu'il se trouve de ces pastiches dans tous les musées, dans toutes les galeries nationales et particulières?

— Qu'est-ce que cela peut faire? n'est-ce pas la foi qui sauve. Vous payez vingt, cinquante, cent mille francs un objet qui n'a aucune autre valeur que celle que vous lui attribuez personnellement. Vous vous persuadez qu'il vaut même beaucoup plus que le prix que vous l'avez payé ; vous vous réjouissez intérieurement de votre brillante acquisition et vous êtes soutenu dans cette idée par la conviction qu'en le remettant en vente, il dépassera de beaucoup son prix d'achat. Cela arrive quelquefois ; mais en général c'est de boire un bouillon qu'on doit s'attendre. Les malheureux qui croient laisser une fortune à leurs héritiers, en leur léguant leurs collections, ne leur laissent souvent que des frais de vente à payer.

— Vous avez raison, Docteur; sans le plaisir que vous procure l'illusion, quelle dégringolade dans le sous-sol, en apprenant qu'on vient de vendre vingt-cinq francs ce qu'on vous avait adjugé pour vingt-cinq mille !

— C'est la vie, mon cher compatriote, de se laisser monter le coup et de se le monter à soi-même, en se croyant un habile connaisseur. Si vous saviez combien de fois ces habiles se laissent prendre par des gens qui n'y connaissent pas plus qu'eux et qui

ont souvent intérêt à dégoûter l'amateur de ses meilleures pièces. Je puis à ce sujet vous renseigner avec connaissance de cause, ayant la bosse du collectionneur démesurément développée. Je possède des collections d'objets créés par la nature et de ceux créés par la main des hommes, qu'on désigne dans l'ensemble par l'expression œuvres d'art. Parmi ceux-ci, je raffole des tableaux. Je suis même devenu, sans que cela paraisse, un habile connaisseur. J'ai du coup d'œil, l'esprit prompt et j'ai la certitude de ne pas me tromper plus de dix-neuf fois sur vingt.

— Ah ! ah ! ah ! vous nous en contez de belles, vous ressusciteriez un mort avec vos plaisanteries.

— Je ne plaisante pas et ce n'est pas pour vous faire rire que je vous dis : je suis arrivé à un degré de perspicacité me permettant de ne plus me tromper que dix-neuf fois sur vingt, et avec cela, j'ai la prétention d'être aussi fort que les experts de Paris et de province. Si je pouvais, en votre présence, réunir dix artistes, dix experts et dix amateurs, je vous donnerais la preuve qu'ils se méprennent aussi souvent que moi. J'ai un portrait signé Rembrandt. L'un dira : ce n'est pas mal, mais ce n'est pas de Rembrandt ; un autre ajoutera : la peinture est bien de l'époque mais elle a été faite par un contemporain ou par un élève du maître ; le troisième s'écriera : cette figure est trop expressive pour être d'un autre maître que de celui qui l'a signé ; c'est juste, répondra un quatrième ; mais les Rembrandt ne courent pas les rues ; ça ne doit être qu'une copie ou un pastiche, s'écriera triomphalement un cinquième. Messieurs, dira le sixième, il y avait à cette époque comme de nos jours de très grands artistes qui n'ont pas percé et cette tête vraiment remarquable a peut-être été peinte par l'un de ces inconnus. Elle est vraiment bien, si vous ne l'avez pas payée trop cher vous avez fait une bonne affaire. Le septième mais voyez donc, c'est rococo comme de l'ancien, c'est trop vivant, ça ne laisse rien à deviner et ça n'impressionne pas. Je suis comme vous, dira le huitième : je préfère les modernes. Le neuvième : il est permis d'avoir ses préférences ; cela n'empêche pas que ce serait une œuvre remarquable si on pouvait en garantir l'authenticité. Et vous, Docteur, me dirait peut-être le dixième à qui attribuez-vous cette peinture? Savez-vous ce que je répondrais si l'on m'adressait cette question?

— Certainement non, car avec vous on doit toujours s'attendre à des réponses surprenantes.

— Et bien ! Je répondrais que je me la suis attribuée moyennant finance. Qu'elle soit de Rembrandt ou d'un autre, cela m'importe peu. Je ne vois qu'une chose : c'est que, placée dans un musée, elle écrasera toutes les têtes qu'on placera à ses côtés.

— Alors, vous n'êtes pas sûr que ce soit un Rembrandt?

— J'en suis sûr comme on est sûr des tableaux qu'on étale pompeusement dans les musées et où certainement il y a en général presque autant de faux que de vrais.

Si quelques-uns sont véridiques et quelques autres incontestables, il en est un certain nombre qui vous démontent, vous font rêver et vous laissent dans l'indécision.

— Vous croyez donc qu'on ne s'y connaît pas?

— Si ! on arrive à s'y connaître un peu, mais pas beaucoup. Tenez : j'ai une ébauche d'un de nos plus grands peintres. Lorsque je veux mystifier un artiste, un expert ou un connaisseur, je la lui mets entre les mains. Immédiatement, il me la rend en me disant : c'est un barbouillage, ça ne vaut rien, vous ne devriez pas garder cela dans votre collection. Je reprends cette esquisse, sans rien dire, je m'éloigne d'un à deux mètres et je lui dis alors, en la tournant en pleine lumière de son côté : regardez donc! C'est amusant de voir la déconfiture se peindre sur son visage, il n'en croit pas ses yeux et me prie de lui passer la toile pour savoir si je ne l'ai pas changée.

— Vous vous illusionnez probablement, permettez-moi, Docteur, de vous dire cela sans la moindre intention de vous être désagréable.

— C'est possible et même très possible, car il n'est pas un seul soi-disant connaisseur de France et de Navarre, d'Europe et d'Amérique qui ne se fasse illusion. Ne cherchez pas à nous désillusionner, vous n'y parviendriez pas. Pour moi, personnellement, je ne crois pas qu'il existe un Américain assez riche pour m'enlever, avant ma mort, certaines toiles sur lesquelles je me fais peut-être une incurable illusion.

— Vous pourrez peut-être changer d'avis ; on ne sait pas dans la vie ce qui peut arriver. Savez-vous dans ce cas ce que je ferais si j'étais à votre place?

— Non?

— Je les vendrais à la criée comme on le fait ici et je serais bien certain de n'être pas refait : je chargerais sur le dos de gens à mon service un ou deux tableaux, mis bien en évidence, qu'ils iraient promener dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique, comme font nos sandwich pour les affiches de réclame. Au bout d'un an ou deux de leurs promenades, vos hommes reviendraient avec les prix qu'on a offerts de vos tableaux et vous les adjugeriez au plus fort enchérisseur ou, vous les garderiez, si vous ne trouviez pas les offres suffisantes.

— Je ne m'explique pas très bien cette manière de vendre à la criée.

— Je vais vous l'expliquer à propos du mulet que vous venez de voir passer. Le crieur, monté sur la bête mise en vente, parcourt les rues de Djibouti et prend les enchères des amateurs qui désirent acquérir l'animal. Sa tournée faite, il rend compte, à celui qui lui a confié la bête ou tout autre objet, des offres qui lui ont été faites. Si l'une de ces offres atteint le prix auquel le propriétaire l'avait estimé dans sa pensée, il accepte l'offre, le crieur va remettre l'objet, en reçoit le montant qu'il rapporte au vendeur et l'affaire est terminée ; dans le cas contraire, se continue la promenade par une seconde, une troisième, ou par, enfin, autant de tournées qu'il en faut pour trouver de l'objet le prix qu'on en désire. Inutile de vous dire que lorsqu'on en trouve davantage, on accepte cette offre avec empressement.

— Il y aurait peut-être certaines difficultés à mettre ce procédé de vente en pratique. Je crois cependant qu'il serait avantageux ; ce qui est certain, c'est qu'il a parfaitement réussi à un Américain qui avait acquis l'*Angélus* de Millet. Ce tableau, vendu par Millet trois mille francs, m'a -t-on dit, fit, en mars 1881, cent soixante mille francs à la vente Wilson et, en juin 1889, cinq cent cinquante-trois mille francs à la vente Secretan. Ce tableau, parti en Amérique, fut exhibé par son acquéreur dans toutes les grandes villes des Etats-Unis qui fit payer pour le voir afin de couvrir les frais de son exhibition. Sa tournée faite, il le remit en vente et l'*Angélus* fut vendu sept cent cinquante mille francs à un Français, un vrai Français, qui ne voulait pas que l'œuvre d'un artiste français restât en Amérique, où elle avait excité l'admiration et les convoitises des connaisseurs et des amateurs. On eut cependant mieux fait de le laisser aux Américains, car cet *Angélus* que notre musée possède maintenant, n'est plus que l'ombre de l'*Angélus* de Millet. Je trouve cependant votre idée heureuse et je crois qu'on pourrait en tirer profit.

— L'idée n'est pas de moi, c'est ici que je l'ai puisée sans y attacher la moindre importance.

— Je ne demande pas où vous l'avez puisée ; ce n'est certainement pas à la fontaine de Djibouti.

— Vous y tenez donc bien à votre fontaine que vous en parlez à tout propos?

— Si vous me promettez de n'en rien dire au gouverneur, je vais en deux mots vous révéler à ce sujet le fond de ma pensée.

— Rien ne me sera plus facile puisque j'ai rarement l'occasion de lui parler et que je ne me permettrais pas de lui communiquer votre opinion sur une question pareille.

— Eh bien ! mon cher compatriote, c'est si grotesque de lais-

ser Djibouti privé d'eau potable quand il serait si facile, et à très peu de frais, d'en faire venir d'Amboudi, que je défie de trouver dans l'histoire quelque chose d'approchant.

— Eh bien! mon cher Docteur, vous pouvez chanter *Femme sensible*, sur l'air de *je me brûle l'œil au fond d'un puits avec une chandelle de bois*, jusqu'aux calendes grecques, vous n'obtiendrez jamais cela de notre gouverneur ; c'est un homme charmant.

— Je le sais.

— Intelligent.

— Je m'en suis aperçu.

— C'est le fils à papa qui fait tout ce qu'il veut quand son père le permet : c'est un homme économe et un bon Francais qui ne voudrait pas grever le budget des colonies.

— Vous croyez donc que ce serait une bien forte dépense pour doter Djibouti d'eau potable?

— Vingt-cinq à trente mille francs au moins.

— Sur une allocation de six cent mille, c'est peu de chose, trente mille francs ! du reste, sans toucher à cette allocation, la vente des timbres-poste d'Obock et Djibouti suffirait, dans moins de deux ans, par combler le déficit occasionné par cette dépense.

— Vous avez peut-être raison, car il ne passe guère de navires sans qu'on vende aux collectionneurs pour plusieurs centaines de francs de timbres-poste. Il arrive même parfois que les employés ne peuvent pas suffire à faire des séries quoiqu'ils s'y prennent plusieurs jours à l'avance. Quelle riche idée, il a eue, notre gouverneur, avec ses timbres triangulaires, lozangiques et rectangulaires !

— Assurément, l'idée est excellente et les Etats ont raison, lorsqu'ils voient une passion amusante s'emparer de leurs sujets : d'en tirer profit toutes les fois que cette passion ne peut nuire à la santé publique et individuelle. Maintenant donnez-moi de plus amples renseignements sur la vente à la criée que vous venez de m'expliquer.

— Vous venez déjà de voir le crieur se promener sur un mulet mis en vente?

— Parfaitement, et sans vous, je n'aurais pas su ce que cette promenade signifiait.

— Eh bien ! au lieu de mulet, il aurait pu avoir un cheval, un âne, un chameau ou tout autre animal ; il monte dessus toutes les fois que la bête est assez forte pour le porter.

— Il a raison, c'est une économie de chaussures.

— Des chaussures ! Je ne lui en ai jamais vu aux pieds. Il trouve simplement que c'est moins fatigant de se faire porter que

de marcher et, comme vous dites, il a raison, car il lui arrive souvent de parcourir les rues de la ville du matin au soir, de recommencer le lendemain et souvent plusieurs jours de suite. Ici c'est comme partout, les vendeurs trouvent toujours trop faibles les offres qui leur sont faites ; je dois cependant rendre justice aux habitants de ce pays : quand l'offre répond à leur désir, le marché est conclu et la vente terminée.

— Terminée ! C'est un peu tôt ; vous allez trop vite en besogne ; je crains de n'avoir pas très bien compris. Vous seriez bien aimable de recommencer vos explications avec plus de détails.

— Je vous ai donné un bon conseil en vous disant de faire une offre quand le crieur est passé, et vous n'avez pas voulu le suivre.

— Et si mon offre avait été acceptée, je serais en possession d'un mulet à ne savoir qu'en faire.

— Oui ! mais maintenant vous sauriez exactement comment la chose se passe. Voyez-vous, Docteur, la théorie n'est rien sans la pratique. La théorie a du bon, elle explique bien des choses, mais il faut de longs jours d'explications pour qu'elle se grave bien dans la mémoire, pendant que ce que l'on voit, entend, touche, goûte ou sent, vous pénètre l'esprit instantanément. Il en est ainsi lorsqu'on fait une chose ou qu'on la voit faire ; ce qu'on acquiert, ensuite par la pratique, n'est que du perfectionnement.

— En cela, nous sommes d'accord, je me permettrai seulement de vous dire qu'avant de me lancer dans l'acquisition d'un mulet, je désire avoir théoriquement quelques notions sur le moyen d'en faire l'acquisition afin de ne pas faire d'impairs et surtout de n'être pas trop lésé, ce qui m'arrive souvent en France et ce qui me paraît encore bien difficile d'éviter ici.

— S'il en est ainsi, je vais vous faire comprendre, si vous voulez m'écouter attentivement.

— Allez ! Je suis prêt, je tends l'oreille, la droite, c'est ma meilleure et ne vous pressez pas trop d'arriver au but. Quand on va trop vite, je ne saisis pas bien.

— Pour vous faire bien comprendre, je vais supposer, si vous le permettez, que vous êtes le crieur que vous venez de voir passer.

— Très bien ! Je prends sa place. Je ne sais pas, par exemple, comment je vais m'en tirer.

— Vous vous en tirerez très bien, ce n'est pas difficile, vous allez voir : moi j'ai l'intention de vendre ma mule. C'est une supposition que je fais, car jamais la pensée ne me viendrait de me séparer de *Griselle*. C'est le nom de ma porteuse, une bonne b[illegible].

je vous assure, on ne peut pas en trouver une plus fidèle et une meilleure. Elle ne recule jamais quand je veux monter dessus. Que nous en avons fait de ces courses ensemble ! Et depuis que je la connais, elle ne s'en est jamais plainte, elle n'a cependant pas toujours eu toutes ses aises. Voulez-vous que je vous raconte ce qui nous est arrivé un jour?

— Contez, contez, je vous écoute.

— On m'avait souvent parlé d'un endroit très giboyeux. C'est un peu loin, me disait-on, mais votre mule trotte bien et en partant de grand matin, vous arriverez à temps pour vous mettre en chasse. Un jour, je me décide. Je suis à la lettre les renseignements qu'on m'avait donnés : je pars de très bonne heure et je fais prendre à *Grisette* un galop relevé, sans la frapper, je vous l'assure. Je n'ai qu'à l'exciter un peu de la voix pour qu'elle détale comme une biche.

Nous avions déjà fait sept ou huit kilomètres quand je vis le soleil paraître à l'horizon ! Ce n'est pas de chance, dis-je, ma pauvre *Grisette* ! Nous aurions dû partir plus tôt ; il faudrait être arrivé et, d'après ce qu'on m'a dit, nous en sommes encore loin Allons ! presse le pas, nous arriverons quand même et ce sera bien le diable si nous ne levons pas un lièvre.

Pendant que nous avancions, le soleil montait toujours et je commençais à me faire vieux après avoir trouvé le temps long. Enfin j'aperçois devant moi, bordant la route que je suivais, un énorme rocher qu'on m'avait signalé, en me disant : quand vous serez arrivé là, vous ferez encore sept à huit cents mètres dans la même direction et vous obliquerez ensuite à gauche, vous franchirez la colline que vous verrez devant vous et, de l'autre côté, vous serez en plein dans la localité la plus giboyeuse de toute la contrée.

Vous ne sauriez croire, Docteur, combien la vue de ce rocher qui paraissait bien triste et n'avait rien de beau me produisit une agréable sensation. La monotonie de la route m'avait rendu maussade, ce rocher me rendit gai presque instantanément, et je crois même que je me mis à chanter des gaudrioles à *Grisette*. Bref, après quelques centaines de mètres, je rencontre un vaste ravin et j'aperçois dans le lointain une colline. Je me persuade que c'est la colline indiquée et au lieu de tourner à gauche, je tourne à droite. J'arrive au fond du ravin sans difficulté, je monte sur la colline et me trouve sur un immense plateau accidenté, couvert de débris rocailleux et, de distance en distance, d'énormes blocs de rochers à l'ombre desquels poussaient quelques pieds d'herbe et quelques rares arbustes épineux.

Si j'avais été seul, j'aurais abandonné la partie au bout de cent mètres, mais *Grisette*, en tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, trouvait partout un endroit où poser le pied. La crainte que j'avais de lui voir se casser les jambes, me tenait en éveil et me préoccupait à ce point que le temps s'écoulait sans m'en apercevoir ; quand l'idée me vint de regarder ma montre, c'est avec surprise que je vis la petite aiguille entre dix et onze heures. Je crus qu'elle s'était arrêtée ; je la portai à mon oreille, elle marchait. Je regarde le soleil, il était déjà haut : ma montre avait raison. Que faire, maintenant, me dis-je, il est trop tard pour continuer? Donne-moi une idée, *Grisette?*

Insensible à ma réflexion, la pauvre bête marchait toujours. Comme nous avions passé près d'un endroit où se trouvait dans le rocher une touffe d'arbustes, je me dis : retournons sur nos pas, nous trouverons probablement en ce lieu une petite place pour nous installer à l'ombre et manger un morceau : voici l'heure qui s'avance et *Grisette*, comme moi, ne sera pas fâchée de se réconforter.

J'arrête ma *Grisette*, je la fais tourner et prendre le chemin que nous venions de parcourir. Un quart d'heure après, nous étions installés dans l'endroit dont je viens de parler. J'enlève le mors de la bouche de *Grisette* ; je lui attache l'autre bout de la bride à une patte de devant et je la laisse brouter les quelques touffes d'herbe et les feuilles des arbustes qui se trouvaient en cet endroit. Cela fait, le moment vint de penser à moi.

Le croiriez-vous, Docteur, l'ennui et la fatigue de cette longue course que je jugeais maintenant inutile, ne m'avaient pas empêché d'avoir faim ?

— Savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Parce que l'ennui et la fatigue que vous éprouviez n'avaient pas jeté assez de trouble dans votre économie pour empêcher la bête de réclamer ses droits.

— Qu'appelez-vous la bête ?

— La bête est cette pauvre machine vivante que nous faisons marcher au gré de nos désirs, qui nous avertit quand elle a soif ou faim de lui donner à boire ou à manger, et qui oublie parfois de nous prévenir quand elle a certains besoins à satisfaire.

Je vous garantis que ce jour-là elle m'a prévenu, car j'avais une faim canine; j'avais heureusement de quoi la satisfaire ! Mon repas terminé, une tasse de café froid et une gorgée de cognac absorbée, j'allume une cigarette et je sentis presque aussitôt que j'allais sommeiller. Halte-là ! me dis-je, et *Grisette* que

va-t-elle devenir pendant ce temps ? Je l'appelle, je lui donne quelques bouchées de pain et un peu de grain que j'avais apporté à son intention et, pendant qu'elle mangeait, je m'aperçus qu'il lui manquait quelque chose, qu'elle avait en ce moment plus envie de boire que de manger. J'avais bien la valeur de deux à trois litres d'eau à lui offrir, mais je n'avais pas d'auge. Pendant que je cherchais des yeux autour de moi si je ne verrais pas une espèce de cuvette creusée dans le rocher, *Grisette*, qui avait probablement la même idée, mit son nez dans mon casque tombé par terre à côté de moi.

Quand je la vis mettre son nez dans mon casque, je me sentis humilié, car pour moi ou pour un camarade, j'aurais tout de suite pensé à aller puiser de l'eau dans mon casque, si je n'avais eu aucun autre bocal à ma disposition, et la pensée ne m'était pas venue que je pouvais faire boire *Grisette* dans mon casque ! c'est elle qui m'en a fait naître l'idée. Les hommes n'ont pas toujours raison de se croire plus intelligents que les bêtes !

— Je suis de votre avis : nous avons trop de prétention ; il est bien regrettable que les animaux ne sachent pas parler ; que de choses ils nous apprendraient.

— Quant à cela, Docteur, vous n'avez jamais dit plus grande vérité, car nous ne saurons jamais ce qu'ils pensent et ce qui se passe en eux.

— Ils nous communiquent cependant certaines de leurs pensées, puisque vous venez de me dire que votre mule, ayant saisi vos préoccupations, vous avait spontanément indiqué votre casque pour les faire cesser.

— En effet, je me suis mis sans plus tarder à doubler l'intérieur de mon casque avec les journaux qui avaient enveloppé ma victuaille, puis j'ai versé de l'eau dedans et je l'ai fait boire. Je n'ai jamais vu une bête plus heureuse, elle semblait me dire : vois comme j'avais soif, c'est bien heureux que tu m'aies comprise.

Quand elle eut fini, et ce ne fut pas long, car je suis bien certain qu'elle avait plus soif que je n'avais d'eau à lui offrir, j'allai à l'ombre du rocher attacher sa bride à un arbre. Je lui passai le bout d'une longue ficelle autour d'un des pieds de devant et j'enlaçai l'autre bout à mon poignet, laissant bien entendu la ficelle très lâche, de manière à ce qu'en remuant le pied, elle ne me tirât pas le bras. Lorsque j'eus terminé cette opération, je me dis : maintenant, je puis m'étendre et dormir tranquille; et c'est ce que je fis une heure durant, mon fusil à la main étendu près de moi.

— Et vous avez pu dormir tranquille ?

— Aussi tranquillement que dans mon lit. Qu'avais-je à craindre? toutes mes précautions étaient prises, et la seule chose que j'avais à redouter, c'est qu'on me volât *Grisette* et on ne pouvait le faire sans que j'en fusse averti ; et alors, gare ! mes deux coups de fusil auraient fait lâcher prise aux voleurs.

— Par qui auriez-vous été averti? par votre mule ?

— Vous n'avez donc pas compris pourquoi je lui avais passé autour du pied une ficelle attachée à mon bras ?

— Je n'y avais porté aucun intérêt et cependant je commence maintenant à en entrevoir l'importance. Celui qui serait venu prendre votre mule en aurait détaché ou coupé la bride et dans la préoccupation de cette opération il n'aurait pas remarqué la ficelle que vous lui aviez passée au pied, de sorte qu'à la première enjambée de la bête, elle vous eût tiré par le bras... et alors, pan ! pan ! n'est-ce pas cela?

— Parfaitement ! vous voyez que je pouvais dormir tranquille.

— Je ne vois pas cela, car on pouvait vous tuer pendant votre sommeil et s'emparer ensuite de votre mule.

— Si c'eût été à moi qu'ils en eussent voulu, très bien ! Mais si c'eût été à ma mule, il ne leur serait pas venu à la pensée de me déranger de mon sommeil ; ils auraient au contraire éprouvé un double plaisir : celui de m'enlever ma mule et celui de me jouer un plaisant tour. Cependant, je vous avoue que si j'avais eu un chameau au lieu d'une mule, j'aurais été moins rassuré. La vue d'un chameau les hypnotise et leur suscite une trop grande envie de s'en emparer pour n'avoir rien à craindre.

— Alors, tout s'est bien passé : vous n'avez rencontré ni hommes, ni bêtes, ni gibier ?

— Pardon ! j'ai rencontré un chacal qui s'est enfui avant que j'aie pu lui allonger un coup de fusil, et quelques passants qui suivaient, en sens contraire, la même route que moi ; ils passaient fièrement leur lance en travers sur les épaules et m'ont paru peu satisfaits de me rencontrer sur leur chemin ; ils auraient certainement préféré ne rencontrer personne.

— Et votre retour, comment s'est-il effectué?

— Plus péniblement qu'à l'aller. Moi, j'étais ennuyé, *Grisette* était fatiguée et il faisait une chaleur à cuire des pommes de terre. Il y eut même un moment où ma situation devint critique : *Grisette* reniflait péniblement et sa respiration me parut si gênée, que j'eus peur de voir ma pauvre bête s'affaisser sur la route. J'avais heureusement conservé un peu d'eau dans ma gourde ; je descendis et j'en versai dans ma main pour humecter le nez

de ma pauvre bête. Une chose bien bizarre, je ne sentais, en ce moment, nulle envie de boire et aussitôt que j'eus pris ma gourde et versé de l'eau dans ma main, je me sentis une soif dévorante et je n'y pensais pas une minute auparavant. Je restai un instant dans l'indécision, je me demandais si je boirais ou si j'allais sacrifier ma soif à celle de ma porteuse. Finalement je me dis : soigne d'abord ta bête, tu penseras à toi après.

— Bravo ! Vous venez de me rappeler ce que j'entendais souvent dire dans ma jeunesse : « Pense aux gens qui te rendent service et aux pauvres bêtes qui te sont utiles avant de penser à toi ». Depuis cet heureux temps, on a tellement changé qu'on ne pense plus qu'à soi, on n'a aucune reconnaissance aux gens qui vous aident et aucune pitié pour les animaux qui vous rendent service ; notre humanitarisme ressemble si peu à celui de nos pères, que j'avais complètement oublié ce qu'on m'avait enseigné et si souvent répété.

— Moi, je ne l'avais pas oublié, puisqu'on ne m'en avait jamais parlé ; cela m'est venu tout seul, naturellement. Après avoir rafraîchi, comme on dit dans mon pays, les naseaux de ma mule et l'avoir vue respirer plus librement, il me sembla, en remontant en selle, que j'avais moins soif, et je ne pensai plus qu'à arriver au campement le plus tôt possible.

On ne m'avait pas attendu pour dîner et les camarades étaient en train de bavarder, quand j'entrai dans la salle. J'avais, bien entendu, livré *Grisette* à mon boy, lui recommandant d'en avoir grand soin, de la bouchonner et de lui donner à manger et à boire.

« Eh bien ! et cette chasse, fut le cri général qui salua mon entrée »? Vous devez vous figurer, Docteur, comment ce cri fut reçu par un homme qui aurait juré par Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit et tous les saints du paradis qu'on avait voulu le mystifier, lui jouer la mauvaise farce de le faire courir tout un jour au milieu de cailloux et de sables brûlants, avec un soleil ardent audessus de la tête ».

Laissez-moi dîner tranquille, leur dis-je et ne recommencez plus votre macabre plaisanterie. Ils me regardèrent tous comme une bête curieuse et me demandèrent ce que j'avais, en me plaisantant par-dessus le marché. Me trouvant suspendu entre la soif la faim et la colère qui me montait par bouffées, je restai indécis ; je ne savais si je devais rire ou me fâcher ; finalement, je les laissai dire sans leur faire l'honneur d'une réponse. Cependant, lorsque mon estomac fut satisfait, me sentant plus à l'aise, je me décidai à leur reprocher de m'avoir fait courir inutilement, car

il ne se trouvait que des serpents, des lézards et des scorpions, dans la localité qu'ils m'avaient indiquée.

« Tu sais cependant comme nous, me dirent-ils, puisque tu les a vus, qu'on a apporté un sanglier, une pintade et deux lièvres qui avaient été tués en cet endroit. Ou tu n'as pas chassé, ou tu t'es trompé de route ».

Je ne me suis pas trompé : j'ai parfaitement reconnu le gros rocher au pied duquel on passe et j'ai parfaitement obliqué lorsque je l'ai eu dépassé de sept à huit cents pas.

Ils se mirent à rire en me disant : « Tu auras tourné à droite au lieu de prendre à gauche, et tu auras tourné le dos à ce que tu allais chercher ».

Je ne suis pas fou, répondis-je. C'est bien à droite que vous m'avez dit d'obliquer. Après quelques minutes de discussion, l'un d'eux fût chercher un registre sur lequel il avait tracé au crayon la route à suivre, et désigné par une marque les endroits saillants que je devais franchir. « Tiens ! me dit-il, regarde ! Est-ce qu'après le rocher que tu vois en ce point, ce trait de crayon qui te marquait la route à suivre n'oblique pas à gauche sous un angle de 40 à 45° ?

C'était vrai, Docteur, j'avais pris à droite au lieu d'aller à gauche ; j'en avais la preuve sous les yeux et cependant je ne pouvais pas m'ôter de l'idée que je n'eusse pris le bon chemin... C'est stupide d'ajouter plus de confiance à l'idée qu'on se fait d'une chose qu'à la chose qu'on voit ! cependant c'est comme ça : on ne me changera pas, ni les autres non plus.

— Vous dites vrai ! On ne nous changera pas : il y a toujours eu et il y aura toujours des visionnaires que l'on pourrait classer en deux catégories : les visionnaires convaincus et les visionnaires par état. Je ne sais si les visions qui illuminent l'esprit sont utiles à la société ; mais elles font bien souvent déménager les têtes. Je ne connais pas de maladie plus meurtrière que de courtiser une idée : comme dans la discussion que vous avez eue, on croit être dans le vrai et l'on est si imbu et si fier de ce qui vous a germé dans la tête, qu'on veut en faire pénétrer la semence dans la tête des autres. Si leur crâne est trop dur et que, par persuasion, on ne puisse pas la faire entrer, on ouvre alors les crânes à coups de sabre ou de fusil, ou l'on prend un chemin plus court, on fait passer le support de la tête sous le couteau de la guillotine.

— Ça, c'est vrai, car je les aurais tous tués lorsqu'ils me soutenaient qu'ils m'avaient indiqué de tourner à gauche ! cependant ils avaient raison. Il m'árrive souvent de trouver à ma mule plus d'esprit et de bon sens que chez les humains. Je suis certain que

si on lui avait indiqué, comme on me l'avait fait, de tourner à gauche, il ne lui serait jamais venu la stupide pensée de tourner à droite. Du reste elle me l'a bien prouvé au retour : Je venais de la mettre, encore une fois en mauvais chemin, ce qu'elle n'avait pas admis sans une sérieuse résistance. Après quelques centaines de mètres, je m'aperçus heureusement que je faisais fausse route ; je revins sur mes pas et je retrouvai le sentier par où j'étais passé. Je dis alors à *Grisette* : Va maintenant, je t'abandonne le soin de nous ramener à la maison.

— Je suis de votre avis, mon cher compatriote, les bêtes sont souvent moins bêtes que les gens. Il est même des personnes, et je vous crois du nombre, qui préfèrent la société d'un animal à celle des hommes.

— C'est exact, je préfère la société de *Grisette* à celle de mes amis, si toutefois on peut appeler amis ceux qui vous fréquentent bien rarement sans arrière-pensée ou sans un intérêt quelconque. C'est incroyable, Docteur, qu'on ne comprenne pas l'amour que bien des gens ont pour leur chien, leur chat, leur perroquet etc., et qu'ils fassent passer cette affection avant celle de leur semblable.

— C'est, en effet, peu compréhensible.

— Cependant, Docteur, vous savez parfaitement que nous avons tous des sentiments affectueux et que nous éprouvons le besoin de les manifester. A qui, je vous le demande, une vieille femme abandonnée de tous ou une jeune qui ne croit plus à l'affection qu'on lui avait si souvent manifestée, peut-elle s'intéresser si ce n'est à l'animal qui lui tient compagnie, qui la distrait et qu'elle peut aimer, chérir avec la conviction qu'il lui rend la pareille ?

— D'accord, mais vous m'avez laissé en plan avec l'histoire de votre mule et de votre partie de chasse, et j'attends toujours pour débuter dans mon métier de crieur.

— C'est pourtant vrai, où en étions-nous ?

— Nous en étions à la distribution des rôles. Vous m'aviez désigné pour celui de crieur et vous vous étiez réservé celui de vendeur de mule ou de mulet, car dans cette opération, je suppose que le sexe doit être indifférent.

— Eh bien ! comme je vous le disais, je veux vendre ma mule : c'est une supposition que je fais, n'allez pas la prendre au sérieux.

— C'est entendu, n'ayez à ce sujet aucun souci.

— Je me dis : ma mule vaut trois cents francs ; remarquez encore que je ne la donnerais ni pour trois cents ni pour mille. Je préférerais me passer de manger que de la vendre.

— Soyez tranquille ! Vous pouvez me la confier, je ne la vendrai pas.

— C'est convenu. Je vous la confie, vous montez dessus, à moins que vous ne préfériez aller à pied et la tenir par la bride.

— Cela est mon affaire, puisque vous m'accordez la permission de monter dessus. J'en profiterai si cela me plaît, ou je la tirerai par la bride, ou je la conduirai devant moi.

— Oui, vous serez libre de parcourir la ville comme vous l'entendrez ; seulement, je vous ferai observer qu'en montant dessus vous irez beaucoup plus vite, et qu'on pourra juger, en vous voyant passer, que c'est une porteuse comme on n'en a jamais vu.

— C'est juste ; il est préférable que je monte sur *Griselle*. Maintenant, j'y suis ; que me faut-il faire ?

— Vous allez passer dans les différentes rues de Djibouti, en criant à pleins poumons que la mule est en vente. Si quelqu'un vous arrête et vous dit : « J'en donne tant ». Si le prix est trop inférieur à celui que je désire, vous continuez votre route ; si au contraire l'offre est sortable, vous en prenez note et vous continuez, car quelques pas plus loin, un autre amateur peut vous en offrir davantage ; et ce n'est qu'après avoir encore parcouru plusieurs fois les rues de la ville, que vous me rendez compte des offres qui vous ont été faites ; j'accepte la plus forte, vous allez livrer la mule, vous me rapporterez l'argent et la vente est terminée.

— Très bien, mais quelle sera ma rétribution, car je ne suppose pas que vous me fassiez courir et crier toute une journée sans honoraires ! Aurai-je tant pour cent sur le prix de la vente? participerai-je dans les bénéfices s'il y en a, ou serai-je à traitement fixe ?

— Je suis bien embarrassé pour répondre à votre question, car je n'ai jamais rien fait vendre par ce moyen, et je n'ai pas demandé aux crieurs comment ils étaient rétribués. C'est toujours ainsi : on croit tout savoir et on ignore la moitié des choses.

— Il n'y a encore que demi-mal quand on n'en ignore que la moitié, mais que de fois, sans s'en douter, on en ignore les quatre-vingt-dix-neuf centièmes.

— Si vous le désirez, Docteur, nous comblerons cette lacune. J'irai demander au crieur comment il est rétribué et si vous n'aviez pas bien compris ce que je viens de vous expliquer, je suis prêt à recommencer. Vous ne me répondez pas? A quoi pensez-vous?

— Je pensais au moyen d'introduire ce système de vente en Europe et d'en tirer profit. Ce serait si agréable de voir passer, sous sa croisée, ou devant un café où vous tuez le temps en fumant

un cigare et détériorez votre santé en buvant de l'absinthe ou autre tord-boyaux du même genre, les objets mis en vente, au lieu de les entasser dans ce monument où l'on respire les exhalaisons odoriférantes d'une foule qui se presse et s'étouffe dans des salles étroites, où l'air du dehors hésite à s'introduire et où il ne vous rentre dans la poitrine que ce qui sort des poumons des autres ; heureusement que cet inconvénient est avantageusement compensé par les bouillons que l'on y boit. C'est ce qui me rend rêveur, mon cher compatriote, car un établissement qui procure des distractions aussi avantageuses résistera à toutes les critiques et à toutes les invectives qu'on pourra lui lancer.

— Ne cherchez pas, Docteur, à renverser nos coutumes ; ce serait du temps perdu : vous ne réussirez pas. On rirait de vos vendeurs, on leur ferait des offres par pure plaisanterie; vous feriez promener ainsi un objet d'or massif que le public le prendrait pour du toc et les connaisseurs pour du doublé. Et d'un autre côté, vous perdriez les avantages que procure souvent l'entêtement des acheteurs. Parmi la foule qui assiste aux ventes à la criée, s'il se trouve deux ou trois amateurs pour l'objet mis en vente, ils le poussent bien souvent quatre à cinq fois plus qu'ils ne voulaient y mettre et presque toujours dix fois plus, que dis-je, dix fois plus ! cent fois plus que sa valeur intrinsèque. C'est pourquoi les ventes à la criée sont très lucratives à certains vendeurs et désastreuses à beaucoup d'autres. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense des ventes à la criée adoptées en Europe ?

— Je ne demande pas mieux : Etalez-moi votre pensée.

— Eh bien ! c'est un jeu, un jeu déloyal, une flibusterie légalement organisée. On évite de faire culbuter les décrets et ordonnances qui régissent ces ventes ; on se contente de les faire vaciller, on les étire de tous côtés, mais on prend le plus grand soin à ne pas aller trop loin, car il ne serait plus possible de masquer ses ruses et ses méfaits. Voyez-vous, Docteur, les lois sont comme autant de profonds bassins, on peut tourner autour, mais attention ! ne tombez pas dedans.

— En ce que vous dites, je trouve un peu de vrai et beaucoup d'exagération.

— Vous allez probablement changer d'idée ! Ecoutez le récit de ce qui est arrivé à la veuve d'un ouvrier de mes amis : Lorsqu'elle eût réglé les frais de maladie et d'enterrement, il ne restait plus un sou vaillant de ses petites économies, et la voilà, pour vivre, réduite à vendre son pauvre mobilier. Elle s'adressa à des brocanteurs dont le plus généreux lui offrit cinquante francs. « A votre place, lui dit une voisine, je l'enverrais à l'hôtel des ventes

et vous en retireriez certainement beaucoup plus. » Le conseil fut suivi, et quand la vente fut faite, la pauvre femme se rendit au bureau pour en toucher le montant : « Mais, ma brave dame, lui répondit-on, la vente de votre mobilier n'a pas suffi à couvrir les frais et vous êtes redevable de.... je ne me rappelle pas au juste le chiffre, mais je crois bien que c'est douze francs cinquante ». Voyons, Docteur, franchement, trouvez-vous cela raisonnable ? Est-ce honnête d'agir ainsi ?

— Humainement non, ce n'est pas honnête ; je dirai plus c'est monstrueux ! Mais au point de vue juridique, c'est légal ; on n'y peut rien faire, sinon de dire, c'est malheureux ! Quant au point de vue social, chercher l'équilibre est inutile, il n'a, je crois, jamais existé : le malheur des uns a toujours fait le bonheur des autres.

— Si vous prenez philosophiquement ces choses, Docteur, moi, elles me révoltent. Je ne comprends pas, quand on est à la tête des nations par droit divin ou par droit populaire, qu'on ne cherche pas à remédier au malheur des uns et à atténuer le bonheur des autres. Puisque nous sommes sur la question des ventes, ne parlons pas des locations de salle, transport et autres frais, parlons seulement des quinze pour cent, dix d'un côté et cinq de l'autre. Est-ce que dans un pays qui se respecte, ce droit de vente ne devrait pas être progressif? Vous vendez à l'hôtel pour cent francs d'objets, vous payez dix pour cent et les cinq pour cent de l'acquéreur ; vous en vendez pour dix mille, cent mille, un million, c'est toujours du quinze pour cent. Vous frappez par conséquent le malheureux aussi sévèrement que le riche.

— C'est de l'égalité ! de quoi vous plaignez-vous?

— De l'égalité ! de l'égalité de fumiste ! l'illégalité dans ce cas comme dans bien d'autres serait plus humanitaire et plus digne ! Dites-moi, Docteur, est-ce juste et légal que des hommes supposés s'y connaître, et de plus assistés d'un expert, adjugent pour dix francs un objet que l'acheteur revend quelques mois plus tard, dans la même salle, des deux ou trois mille francs, quand ce n'est pas davantage? Si l'on ne laissait sieger là que des hommes compétents et incorruptibles, des faits semblables ne se présenteraient pas.

— Encore une utopie ! où trouveriez-vous un homme assez connaisseur pour apprécier l'identité et la juste valeur des objets mis en vente?

— Si vous n'avez que cette objection à m'opposer, vous n'ébranlerez pas mon utopie. D'abord, combien avez-vous à Paris de commissaires-priseurs?

— Je n'en sais absolument rien, mais je crois que leur nombre est limité, que c'est une charge qui se transmet et se vend un bon prix.

— Bien, passons ; pouvez-vous me dire maintenant ce que cette expression, commissaire-priseur, signifie?

— C'est un commissaire qui doit priser les objets, les apprécier et en connaître la valeur.

— Nous y voilà ! qui dit commissaire-priseur, dit quelqu'un qui doit connaître le prix de ce qu'il est chargé de vendre.

— Je vous le répète : ce serait demander l'impossible ; quelque intelligent et studieux que l'on soit, on ne peut pas connaître la valeur de l'immense quantité et variété des objets mis en vente.

— Et moi, je vous réponds que chaque commissaire-priseur devrait avoir une spécialité de laquelle il ne sortirait pas ; l'un serait chargé de la vente des meubles modernes, un autre des meubles anciens et ainsi de suite pour les tableaux, les autres objets d'art, les livres, les faïences et porcelaines, les médailles et monnaies, les autographes, les timbre-poste, les objets concernant les différentes branches de l'histoire naturelle, etc., etc. Enfin, comprenez bien ma pensée, chaque commissaire-priseur devrait avoir sa spécialité, ce qui permettrait, même à ceux qui n'y connaissent rien au début, de devenir expérimentés en peu de temps.

— Cela est inutile, puisque, pour chaque spécialité, ils ont des experts qui les éclairent.

— Dites plutôt que celui qui fait vendre éclaire. Voyons, Docteur, quand vous aviez des malades à visiter, aviez-vous un expert en médecine pour vous éclairer sur leur maladie et le traitement à ordonner ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Je ne vous dis pas que ce soit la même chose, mais que ça peut se comparer. Si je suis malade, j'ai recours à un médecin dont le diplôme m'offre une garantie. Si je tombe dans la misère qui est souvent bien plus pénible à supporter qu'une fièvre typhoïde, je confie, pour le vendre, ce qui me reste de ma splendeur, ou de mon petit bien-être, l'Etat m'impose un homme sans m'offrir aucune garantie de ses capacités. On m'a dit, Docteur, que vous aviez des toiles rares et de grande valeur. Voyons, soyez franc. Qu'en retireriez-vous si, n'ayant pas le sou pour faire imprimer un catalogue, pour vous assurer la compétence d'un expert, pour faire de la réclame par affiches et par des insertions dans les journaux et enfin pour les faire installer convenablement dans une salle luxueuse de l'hôtel Drouot.

— Ce que j'en retirerais ! A peine le centième de ce qu'elles

m'ont couté et le cent millième de ce qu'elles produiraient si elles étaient vendues avec publicité et quelques jours d'exposition pour permettre aux connaisseurs de les apprécier.

— Avec vos exagérations, on ne sait jamais si vous plaisantez ou parlez sérieusement.

— Je vous exprime sérieusement ma pensée et je puis vous donner la preuve de ce que je viens de vous dire : avant mon départ de Paris, je rencontre un brocanteur sortant de l'Hôtel des ventes avec un tableau sous le bras : Voulez-vous me montrer votre acquisition, lui dis-je? « Oui, si vous êtes acheteur, me répondit-il ». Certainement, répliquai-je, si elle me plaît et que vous ne m'en demandiez pas trop cher. A cette réponse il me mit la toile dans les mains en me disant : « J'en veux vingt-cinq francs. c'est un joli paysage dans la manière de Corot ; mais ça n'en est pas un ; sans cela, vous ne l'auriez pas pour ce prix-là ». Qu'il soit de Corot ou d'un autre, lui dis-je, cela m'importe peu,il me plaît pour quinze francs, voulez-vous me le céder à ce prix? « Prenez-le, me dit-il. »

Arrivé chez moi, mon premier soin fut de nettoyer la crasse qui recouvrait le vernis et, à ma grande surprise, je vis apparaître un magnifique paysage fait d'après nature par Corot. Cette étude achevée n'a qu'un seul et unique défaut : elle n'est pas signée ce qui est une preuve incontestable de son identité. Un imitateur n'aurait pas oublié de la signer « Corot ». Car les malheureux pasticheurs, dont quelques-uns avaient un talent véritable, n'auraient pas trouvé à vendre leur meilleure composition sans la signer d'un nom en vogue et hautement prisé.

Que j'envoie ce tableau à l'Hôtel des Ventes, il fera peut-être encore moins que le brocanteur qui me l'a vendu ne l'avait payé. Que je le place dans un beau cadre, que je le mette en vente avec sa photographie dans le catalogue, une annonce sérieuse et un expert non moins sérieux, il atteindra au bas mot de vingt-cinq à trente mille francs ; je ne serais même nullement surpris que l'enchère ne montât jusqu'à cinquante ou soixante mille, car en l'ayant sous les yeux un instant, il est difficile de ne pas s'emballer. Je vous avoue franchement que le pauvre diable qui possédait cette toile, dont il n'a peut-être pas retiré cent sous, est à plaindre; et je vous certifie que, si je le connaissais, je saurais reconnaître selon mes moyens le plaisir que me procure l'admirable toile dont il s'est dessaisi et cela, quand même je saurais, après ma mort, que ce tableau serait vendu moins de cent sous.

— C'est peu probable ! cependant tout est possible. Car on ne peut pas se figurer toutes les roueries et les ficelles que l'on

emploie pour obtenir à vil prix des objets de très grande valeur ; d'un autre côté, vous ne vous doutez certainement pas que l'on met quelquefois des objets en vente pour leur donner plus de valeur. Si je vous disais à ce sujet tout ce que m'a conté un de mes compatriotes retiré des affaires, vous sauriez comment les choses se passent à Paris.

— Ne vous gênez donc pas, je vous prie, vous ne trouverez jamais un auditeur plus attentif à vous écouter. Aussi profitez de l'occasion et débitez-moi en gros ou en détail ce que vous a conté votre compatriote.

— Voilà ce qu'il me disait, lorsque nous nous promenions ensemble, car il habite dans ma commune un magnifique château qu'il s'est payé avant de se retirer des affaires. C'est un veinard ! il a quitté le pays n'ayant pas deux mille francs vaillant et il y est retourné au bout de vingt ans avec deux ou trois millions de fortune.

— Vous dites que c'est un veinard et moi j'ai dans la pensée que c'est un filou ou un homme très intelligent.

— Vous ne le connaissez pas, Docteur, c'est l'homme le plus loyal du monde, n'ayant reçu d'instruction que juste ce qu'il en faut pour se tirer d'affaire. Malgré cela, je vous assure qu'il n'est pas bête et que celui qui pourrait lui en remontrer dans le commerce est encore à naître.

— C'est justement ce que je supposais, en vous disant qu'il était intelligent : ce qui vous a trompé, c'est que vous vous figurez qu'il n'y a d'intelligents que les gens instruits ; détrompez vous, l'instruction ne procure pas l'intelligence, elle ne fait qu'élargir le cadre des connaissances. Aussi arrive-t-il de rencontrer des hommes très instruits qui sont souvent bien moins intelligents que des ignorants sachant à peine lire et écrire.

— C'est son cas, il n'a jamais été qu'à l'école primaire, et encore, m'a-t-il dit : « Je n'étais pas un élève assidu et modèle. J'ai bien regretté de n'avoir pas profité des leçons qu'on me donnait. On aurait dû me conduire à l'école à coups de chaussons au derrière ; c'est malheureux de laisser les enfants libres de leur volonté ».

— Il avait raison jusqu'à un certain point qu'il serait imprudent de dépasser : pour lui, par exemple, rien ne dit que ce moyen aurait réussi. On aurait peut-être arrêté l'essor de son intelligence. Maintenant que je crois le connaître, dites-moi ce qu'il vous a conté.

— Il m'a conté ceci : « Quand je suis arrivé à Paris, je fus voir un pays qui me dit : « Que viens-tu faire ici » ? « Je viens pour

me placer ». « Ça tombe à pic ! J'ai besoin d'un garçon de confiance pour faire des courses ; tu coucheras ici et tu vivras avec nous en famille ».

« Le lendemain je commençais à courir les rues de Paris ; comme j'allais toujours au pas de course, je m'arrêtais quelquefois, pour souffler, à la devanture des magasins où mes yeux examinaient rapidement toutes les belles choses qui se trouvaient en montre. C'était surtout aux devantures des marchands de tableaux et d'antiquités que je m'attardais de préférence.

» Pendant trois ans, je fus considéré comme le fils de la maison. Mon patron, un brave et digne homme, ne cessait de me donner de bons conseils et de me glisser une pièce de cent sous dans la main, lorsqu'il supposait que je devais être à court, ce qui ne m'arrivait jamais ; car, sauf les petits bibelots que j'achetais de temps en temps et les rares soirées que j'allais passer au théâtre quand le patron ne m'y emmenait pas, je n'avais pas d'autres dépenses. Du reste, toutes les fois que le patron me donnait cinq francs, je mettais toujours un franc de côté en me disant : dépense les quatre autres si tu veux, quant à celui-là il ne faut pas y toucher.

» La quatrième année, le patron me dit : Mon pauvre Antonin, nous allons probablement nous quitter ; je suis en pourparlers pour vendre ma maison ; c'est même pour ainsi dire une affaire faite. Je vais me retirer à la campagne où ma vieille tante qui vient de mourir m'a laissé sa petite propriété. Avec la vente de ma maison et ce que j'ai pu économiser, moi et ma vieille, nous aurons de quoi vivre ; il ne nous faut plus grand'chose maintenant. J'aurais bien voulu t'emmener avec nous, mais je dois sacrifier ce plaisir à ton avenir. Tu vas rester ici, tu n'es pas maladroit ; je crois que tu sauras te tirer d'affaires. J'en ai parlé à ta famille en lui disant que, ne t'ayant pas donné d'appointements depuis que tu es à mon service, je te laisserai deux mille francs qui te permettront de t'installer si tu veux te livrer au commerce.

» Quand tout fut décidé, le patron me dit encore : « Tu feras bien de faire venir un marchand et de lui vendre tous les bibelots dont tu as garni la salle à manger, ta chambre et même la cuisine. Ils seraient pour toi encombrants et une cause de dépenses ; le peu d'argent, que tu pourras en tirer, te sera plus profitable ».

« Ce conseil ne m'allait qu'à demi, car je tenais à mes bibelots plus qu'à l'argent que je pourrais en retirer. Cependant comme je ne savais où je pourrais les loger, quand le patron serait parti, je me dis qu'après tout je ferais mieux de suivre son conseil.

» Cette décision prise, je fus chez un vieil amateur que j'avais très souvent rencontré dans les magasins de curiosités et dont on m'avait vanté les connaissances et la riche collection qu'il possédait. Je lui dis que j'avais une collection à vendre et le priai de venir la voir. J'avais la conviction qu'il me l'achèterait sans hésiter.

Le lendemain matin, je n'avais pas fini de m'habiller, qu'il sonnait à la porte. Je me pressai et j'allai lui ouvrir. Je lui montrai alors toute ma collection qu'il passa en revue sans s'arrêter. Il n'y a rien pour moi, me dit-il. Je fus désappointé et je lui racontai ma position ,en le priant de me dire, s'il connaissait quelqu'un à qui je pourrais vendre le tout.

» Il réfléchit un instant, puis il me dit : Tous vos objets sont en très bon état, bien choisis et soigneusement installés ; mais vous n'avez rien de rare, un marchand et même un amateur ne vous en donnera certainement pas ce qu'ils vous ont coûté, si vous les vendez en bloc. Il n'y aurait qu'un moyen de vous tirer d'affaire ce serait de vous installer quelque part et de les vendre au détail ; avec la moitié de vos bibelots vous retirerez dix fois plus qu'on ne vous paierait le tout ensemble. Je vous donne cet avis, vous en ferez ce que bon vous semble. Dans tous les cas, si vous avez besoin de mes conseils, vous me trouverez toujours prêt à vous rendre ce léger service.

» Ce n'était pas un léger service, ils valaient de l'or ses conseils ! vous allez en juger : dans une rue passagère où beaucoup de boutiques étaient occupées par des brocanteurs et des marchands d'antiquités, je vis dans un recoin : boutique à louer. Je m'adresse à la concierge ; elle m'en ouvre la porte et je me trouve dans un boyau infect, quatre ou cinq fois plus long que large : les murs étaient si noirs et le parquet si sale qu'on devinait immédiatement que le précédent locataire était un charbonnier. La propriétaire, me dit la concierge, ne veut faire aucun frais. J'ai honte de montrer ce local et tous ceux qui se sont présentés pour le louer courent encore, en apprenant qu'on en veut six cents francs.

» Comme il vaut toujours mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints, je me rendis chez la propriétaire et je lui dis que, si elle voulait me céder la boutique qui ne lui rapportait rien, pour faire un déballage, je lui donnerais deux cents francs pour six mois, et si au bout de trois mois, je désirais continuer, je lui louerais à bail à raison de six cents francs. Pendant qu'elle réfléchissait, je posai dix pièces de vingt francs sur la table en lui disant : Puisque vous ne retirez absolument rien pour le moment de votre boutique, il est préférable de prendre cela en attendant ; si vous

acceptez, faites-moi un reçu, seulement vous me daterez l'entrée en jouissance le premier du mois prochain, car il me faudra bien plus des trois semaines qui nous en séparent, pour nettoyer, blanchir et mettre tout en état.

» Elle se laissa convaincre, la vue de mes dix pièces de vingt francs l'avait hypnotisée. Tous les soirs après dîner, j'allais passer deux ou trois heures dans ce que j'appelais déjà ma boutique. Je nettoyais, lavais, passais les murs à la chaux, installais une cloison au milieu, de manière à former une arrière-boutique qui devait me servir de chambre à coucher. Quand j'eus fini, ce n'était pas luxueux, mais c'était propre : on y voyait clair et on pouvait y pénétrer sans répugnance ni crainte de se salir.

» J'y transportai et installai mes bibelots de manière à ce que la boutique ne parût pas trop vide. Le patron me laissa une quantité d'ustensiles qu'il ne voulait pas emporter et, à jour fixe, j'ouvris les volets.

» C'était un dimanche, je vis passer beaucoup de monde et ce fut tout. Personne ne s'était arrêté et n'avait daigné franchir le seuil de ma porte que j'avais laissée grande ouverte. Le début n'était pas encourageant, mais le lendemain et les jours suivants, je fus plus heureux, on s'arrêta à ma devanture pour voir ce qui y était exposé, on entra pour voir de plus près et pour marchander et on finit enfin par m'acheter. Je ne basais pas mon prix de vente sur celui de l'acquisition mais sur l'impression que me poduisait l'objet. J'étais assez coulant pour toutes les pièces qui m'étaient indifférentes ; quand on m'en offrait le double ou le triple de ce qu'elles m'avaient coûté, je les lâchais. Mais il en était auxquelles je tenais ; pour celles-là, c'était autre chose : il fallait qu'on m'offrît quinze, vingt, vingt-cinq et trente francs de ce que j'avais payé un, deux ou trois francs.

» Peu de jours après mon installation, le vieil amateur qui m'avait conseillé vint me voir et me demanda si j'étais satisfait. Jusqu'à présent, lui dis-je, je n'ai pas à me plaindre, et si cela continue, j'aurai vite écoulé ma marchandise et je ne sais pas comment je pourrai la remplacer. Sous ce rapport, me dit-il, n'ayez aucune crainte, vous trouverez toujours plus de vendeurs que d'acheteurs. Seulement, ne vous emballez pas sur l'acquisition d'un objet qui vous plaît. Achetez pour vendre, c'est-à-dire n'achetez qu'à bas prix et vendez le plus cher possible. Etudiez bien vos acheteurs et ne craignez pas de faire, à certains, un prix exorbitant, d'un objet que vous laisseriez à cent fois moins à un autre.

» Ce vieux brave homme, que je n'oublierai jamais, me

vait pas trompé. Il me vint dix vendeurs contre un acheteur, de sorte qu'au bout d'un an, ma boutique était pleine. Ce que j'avais en y entrant valait bien au maximum trois cents francs et j'avais maintenant pour plus de dix mille francs de marchandises, sans compter les deux mille francs que m'avait donnés mon patron et auxquels je n'avais pas touché.

» La chose marcha ainsi trois à quatre ans, toujours en augmentant. J'avais acquis une grande expérience et, me voyant à la tête d'une petite fortune, l'idée me vint de me marier. Ce ne fut pas facile car je tenais moins à la dot qu'à la femme. Je fus présenté à une honorable famille qui avait une fille unique, assez jolie, sérieuse et qui faisait marcher tout le monde dans la maison. Avec cela elle avait trente mille francs de dot. J'en avais trois fois plus, ce fut vite bâclé. Elle prit goût aux affaires et au bout d'un an, elle était devenue pour la vente beaucoup plus forte que moi.

» Ce fut à partir de ce moment que je pus lui abandonner la maison et courir les ventes.

» Je me croyais très fort, mais je m'aperçus vite que j'avais encore beaucoup à apprendre. Les premiers jours, quand j'arrivais le soir après la vente, ma femme me demandait ce que j'avais acheté. Je n'ai rien acheté, lui disais-je,car on vend plus cher à l'Hôtel que tu ne vends chez toi. Cependant, le quatre ou cinquième jour, étant entré dans une salle où l'on vendait des haillons, j'allais me retirer quand on mit aux enchères un petit tableau ovale sur la mise à prix de dix francs, puis de cinq francs. et faites une offre. Une marchande dit un franc, je renchéris de cinquante centimes, finalement, après quelques enchères, le tableau me fut adjugé à quatre francs. C'était une ravissante tête de jeune fille, voilée par la crasse et encastrée dans un cadre vermoulu. Rentré chez moi, je décadre la toile que je nettoyai suffisamment, ce qui me permit de voir que je n'avais pas fait une mauvaise affaire.

» Le lendemain, je mis ce petit tableau dans la vitrine ; plusieurs passants s'arrêtèrent, deux ou trois même entrèrent pour l'examiner de plus près. Dans l'après-midi, on s'arrêta et on entra encore ; l'un de ces curieux se décida à en demander le prix. Ma femme, à qui les arrêts des passants n'avaient pas échappé, lui répondit : je ne sais pas encore, mon mari l'a apporté hier soir, quand il sera rentré, vous pourrez vous arranger avec lui. Un autre amateur fut reçu de la même façon.

» Le soir j'étais à peine entré, que ma femme me dit : tiens, voilà le client qui m'a marchandé le tableau, sauve-toi et laisse-

moi seule. Une heure après : Eh bien, me dit-elle, l'affaire est faite je lui ai demandé six mille ; il m'en a offert cinq et nous avons fini par nous entendre. Je lui ai laissé à ce prix en lui disant : je me contente d'un bien petit bénéfice ; mais je ne l'ai que depuis hier, et je préfère renouveler souvent ma marchandise. J'espère du reste que vous reviendrez me voir et me ferez rattraper sur autre chose la concession que je vous fais.

» A partir de ce jour, ma femme m'attendait tous les soirs avec impatience et me disait en m'embrassant : que rapportes tu ? et chaque fois je lui répondais : rien.

» Deux jours après la vente en question, le vieil amateur qui m'avait conseillé vint trouver ma femme et lui dit : vous avez vendu cinq mille francs un tableau que je viens de voir chez un tel et lui ne veut pas maintenant le laisser à moins de trente mille. C'est un Greuze authentique et je suis bien certain qu'il ne l'aura plus dans huit jours. Vous avez eu tort de lui laisser à si bon marché. Le soir, en arrivant : j'ai fait un joli coup, me dit-elle en riant, mais en riant jaune. C'est à X..., le grand marchand à qui j'ai vendu mon tableau. Sais-tu maintenant ce qu'il en demande? Trente mille francs et il est déjà presque vendu. Faut-il que je sois sotte de n'avoir pas prévu le coup. Je m'en voudrai toute ma vie d'avoir donné pour cinq mille francs un tableau qui en vaut trente mille.

» Ma pauvre Adèle, c'est ainsi que j'appelle ma femme dans l'intimité ! tu n'es pas raisonnable. Voilà un tableau qui nous revenait à cinq francs avec les frais et l'usure de ma chaussure ; tu as gagné dessus quatre mille neuf cent quatre-vingt-quinze francs et tu n'es pas contente. C'est presque du mille pour un que ton argent t'a rapporté en peu de jours. « Oui, me répondit-elle, mais le sien va lui rapporter vingt-cinq mille francs. » C'est juste, mais il a engagé cinq mille francs qui ne lui rapporteront que du six pour un. Sais-tu, pour gagner autant que toi, ce qu'il lui faudrait vendre son tableau? Cinq millions, ma chère, pas un centime de moins.

» C'est possible, mais si je l'avais vendu vingt à vingt-cinq mille francs, j'aurais gagné quatre à cinq fois plus. Si encore tu m'en rapportais toutes les semaines un comme cela, je ne dirais peut-être rien.

» Voyons, chère amie, sois donc raisonnable ; tu n'as pour tous frais que cinq mille francs de dépense par an et tu voudrais vendre aussi cher, et faire plus d'affaires que ceux qui ont cinq mille francs de dépenses par mois, soixante mille francs par an.

» J'étais devenu un assidu de l'Hôtel ; presque tous les mar-

chands me connaissaient et me faisaient une guerre acharnée, presque toujours à mes dépens ! Enfin, l'un d'eux finit par me dire : Pourquoi nous faire la guerre et nous manger les uns les autres? ? il y a assez longtemps que cela dure, il vaut bien mieux s'entendre : soyez avec nous et lorsque vous mettrez une enchère sur un objet, aucun de nous ne surenchérira ; si l'objet vous est adjugé on fera ensuite la révision, et si aucun de nous ne met une surenchère au prix que vous l'aurez payé vous serez libre de le garder ou de nous le mettre en vente à un prix moindre. Dans ce cas si nous sommes dix à faire la révision et que l'un de nous achète l'objet dix francs de moins que vous l'avez payé, nous partagerons cette perte de dix francs qui se réduira à moins d'un franc pour chacun. Si, au contraire, il y a bénéfice après la révision, on partage le bénéfice comme on aurait partagé la perte.

» Je me laissai prendre à cette combinaison et je ne tardai pas à m'apercevoir que c'était en fin de compte un métier de dupe, qu'il y en avait deux ou trois parmi nous qui se faisaient cinq à dix francs par jour sans jamais débourser un centime. Ils n'étaient là uniquement que pour partager dans les bénéfices. J'abandonnai ce tripotage qui ne me convenait sous aucun rapport ; dorénavant je fis à ma guise et ils me laissèrent tranquille.

» Au bout de six mois je connaissais l'Hôtel et ceux qui le fréquentaient, comme si je l'avais habité depuis ma naissance. J'y fis, comme on dit, de fréquents *chopins*, car les bonnes occasions ne sont pas si rares qu'on le pense. Le principal est de s'y connaître, de ne pas se décider à la légère et de savoir risquer quelques francs en cas d'incertitude.

» Je visitais la province ; mais, en se donnant beaucoup de mal, on n'y rencontre beaucoup moins d'occasions qu'à Paris. Mais ça me permit de placer des jalons et d'échanger du moderne pour de l'ancien et même de confier à quelques maisons des objets modernes, des anciens rafistolés ou de peu de valeur, qui faisaient les délices des touristes amateurs ; ils payaient des objets déposés par moi chez un fermier ou un hôtelier dix fois plus que je ne leur aurais vendu chez moi. Ce n'était pas trop cher, du reste, ils avaient raison d'être satisfaits puisqu'en sus de la valeur de l'objet, ils achetaient la conviction d'avoir déterré quelque chose de précieux ou de rare. Les uns achètent une soirée de plaisir au guichet d'un théâtre et les autres achètent, comme je viens de l'indiquer, un plaisir qui dure des mois, des années et souvent jusqu'à la mort. J'ai procuré ce plaisir à bien des gens et personne ne m'en a été reconnaissant.

» A mes débuts, je n'achetais que des objets en parfait état

de conservation et d'une authenticité presque toujours incontestable ; mais m'étant aperçu que les amateurs et surtout les marchands, mes confrères, achetaient de préférence ce qui était d'une infériorité flagrante ou habilement réparé, je me mis à acheter de vieux tableaux défoncés, des statuts mutilées, des meubles démolis, des morceaux d'armes et de faïences que me réparaient des artistes d'une incroyable habileté dans l'art de restaurer. Ces réparations sont souvent si bien exécutées qu'il est très difficile de s'en apercevoir. Les plus fins s'y trompent.

» Mes relations avec mes confrères étaient non seulement bonnes, mais presque toujours amicales. Je leur avais dit que je tenais à leur disposition toutes les marchandises que j'avais en magasin et dans ma resserre, hangar immense surmonté d'un étage où j'entassais sans cesse ; qu'ils pouvaient m'adresser leurs clients, que nous partagerions en frères le bénéfice de tous les objets qu'ils me feraient vendre. Comme j'ai toujours considéré qu'il fallait être franc et loyal en affaires, j'ai toujours strictement rempli mes engagements et je n'ai jamais eu de contestation avec personne. Je vendais très cher quand je pouvais, et d'autres fois je me contentais d'un bénéfice rémunérateur.

» On avait confiance en mon honnêteté et en mes connaissances ; je puis dire, sans me congratuler, qu'on avait raison, car tous ceux qui se sont adressés à moi s'en sont très bien trouvés. Comme je m'étais fait connaître, lorsqu'on avait quelque chose à vendre on venait me demander conseil. Je disais avec franchise ce qu'on avait à faire pour en tirer le meilleur parti et, en rendant service, j'en profitais, lorsque se présentait l'occasion ; je me rendais service à moi-même, vous allez voir comment.

» Comme je ne pouvais installer dans ma boutique que le centième et peut-être le millième des objets que je possédais, je retirais de ma vitrine ceux qui y étaient exposés depuis quelques jours, je les reportais dans ma resserre et les remplaçais par d'autres, de sorte que les clients ne voyaient jamais moisir aucun bibelot dans ma boutique, ce qui n'empêchait pas que j'en avais un bien grand nombre et souvent des meilleurs, qui moisissaient en magasin.

» Voici le truc que j'employais pour en tirer parti. Lorsque je voyais, chez un amateur qui me faisait appeler, que sa collection était formée d'objets d'un certain prix, je lui conseillais de la vendre et lui proposais, s'il n'avait pas un nombre suffisant d'objets pour attirer à sa vente le plus d'amateurs possible, d'y ajouter des miens pour lui être agréable. D'autres fois, lorsque sa collection manquait d'objets sensationnels et rares, je m'offrais

de lui combler cette lacune, en ajoutant à sa collection une dizaine de mes objets les plus précieux ; mais de cela pas un mot à vos amis et à aucun membre de votre famille ! Je ferai transporter les objets chez vous, vous m'en donnerez un reçu et, si bon vous semble, vous pourrez dire alors à vos intimes que vous en avez fait l'acquisition pour faciliter votre vente.

» Lorsque la chose était convenue, je lui apprenais la valeur de chaque objet, lui indiquais dans quel sens il fallait rédiger le catalogue, lui signalais le commissaire-priseur et l'expert qu'il devait choisir et je me retirais à la sourdine pour ne plus reparaître que le jour de la vente. Ce jour-là, lorsque certains objets de la collection de mon amateur me plaisaient, je les faisais monter ; quant aux miens, je les abandonnais lorsque j'y trouvais mon avantage ou je les rachetais à un prix exorbitant relativement à ce qu'ils m'avaient coûté.

» La vente terminée, je les ramenais, non plus dans mon magasin, mais dans ma boutique où je les exposais. Si un client ou un amateur jetait les yeux dessus et me les marchandait : Vous avez non seulement bon goût, mais de la chance, lui disais-je, car c'est une belle pièce, une pièce de premier choix et j'en ai fait l'acquisition depuis quelques jours seulement, de sorte que je puis me contenter d'un petit bénéfice. Je suis plus amateur que marchand pour tout ce qui est beau et rare ; aussi je préférerais donner à prix coûtant une pièce semblable à un amateur qui sait l'apprécier, que de la vendre à gros bénéfice à un ignorant qui ne se douterait pas de la merveille qu'il possède.

» Si je vois que ça mord, je continue mon boniment et lorsque je m'aperçois qu'il en a envie, qu'il va m'en demander le prix ou me faire une offre, je tire aussitôt mon bordereau de vente : Tenez, lui dis-je, voilà ce que moi, marchand, je l'ai payé ; pour vous être agréable, je vous le cède à prix coûtant. Vous me donnerez ce que vous voudrez pour m'indemniser de ma peine et des frais que son acquisition m'a causés. Je crois que j'en aurais fait une maladie, s'il ne m'avait pas été adjugé au prix que je l'avais estimé, car on voit rarement une aussi belle chose.

» Il était rare que le client n'emportât pas l'objet.

» C'est ainsi qu'on s'y prend pour affirmer une authenticité souvent douteuse et augmenter la valeur d'un objet. Un fait, que je ne croirais pas si on me le racontait, m'est arrivé. J'avais acheté un petit tableau signé Troyon. J'avais une si grande certitude qu'il était authentique, que je le payai trois cent dix francs. Je le mis en vente pour son authenticité et pour lui assigner une valeur sérieuse. Je fus trouver un de mes amis. Je viens de prendre

une détermination, lui dis-je. J'ai envoyé à l'Hôtel un tableau et je ne serai peut-être pas là au moment de sa vente, j'ai un rendez-vous pour une affaire importante, si tu peux aller à l'Hôtel à ma place, tu me rendras un bien grand service. « C'est entendu, me dit-il, j'irai ; dis-moi ce qu'il faut faire quand le tableau sera mis en vente. » Je lui expliquai ce qu'il représentait et lui dis de le pousser jusqu'à dix-huit mille fracns.

» Ce qui fut dit fut fait, mais le tableau fut adjugé à dix-huit mille cinquante francs à l'expert à qui j'avais également donné l'ordre de ne pas le laisser partir à moins de vingt mille. Comme, malgré ma recommandation, il n'en avait demandé que quelques centaines de francs, en le mettant en vente, cette enchère imprévue fit sensation et quand on sut que c'était moi l'acquéreur, on vint le voir chez moi en amateur et en curieux surtout. « C'est beau ! c'est très beau ! on ne peut pas faire mieux, mais c'est très cher le centimètre carré, s'exclamait-on ». C'est possible, disais-je, mais il ne sortira pas d'ici à moins de vingt mille francs.

» Le cinquième ou sixième jour, un amateur me demanda de lui décrocher le tableau et quand il l'eut entre les mains, il se mit à l'examiner d'un air très entendu et en personne qui s'y connaît : Combien en voulez-vous, me dit-il? Vingt mille francs, répondis-je. Je sais ce qu'il vous coûte, continua-t-il, laissez-le moi pour dix-neuf mille et c'est une affaire faite. Impossible! Je préfère le garder ; il plaît à ma femme et je sais que je lui déplairais en vous faisant cette concession. Cependant si vous vouliez me permettre d'en faire faire une copie pour la lui offrir, je vous le laisserais à dix-neuf mille cinq cents. « Si votre épouse y tient, faites-lui en faire une copie ; je vous promets de revenir dans quelques jours prendre le tableau. Je vais vous le payer, me dit-il, faites-moi un reçu avec la garantie de son authenticité ». Vous me paierez, lui dis-je, quand vous viendrez le prendre. Donnez-moi seulement un acompte afin que si j'en trouvais un prix plus élevé, je ne puisse pas vous dire quand vous viendrez : vous ne m'aviez pas donné d'arrhes, j'ai supposé que vous n'y teniez pas et que je ne vous reverrais plus, ce qui nous arrive souvent : il ne se passe guère de mois sans qu'on nous fasse mettre de côté des objets qu'on oublie de revenir prendre.

» Je lui fis un reçu et, aussitôt son départ, je portai le tableau chez un de nos plus habiles copistes. Quelques jours après il me le rapporta avec la copie. Je fus si satisfait que je lui donnai trois cents francs au lieu de deux cent cinquante qu'il m'avait demandés. Comme il avait nettoyé et reverni l'original, il était difficile, à petite distance, de distinguer le vrai du faux.

» J'écris à mon amateur, le lendemain il arrive avec son épouse, je lui montre le tableau, il le regarda, parut un peu surpris, cligna de l'œil et me dit : Et la copie pour votre épouse, l'avez-vous? Oui, répondis-je ; je vais vous la montrer.

» Il s'en empare, la compare à l'original, demande l'avis de son épouse et finalement me dit : Celui-ci me paraît mieux, il nous plaît davantage et c'est lui que nous désirons ; faites-le emballer soigneusement, nous viendrons le prendre demain.

» C'est entendu, leur dis-je, je vais faire exécuter vos ordres.

» Lorsqu'ils revinrent, ce fut encore une amusante scène ; ils avaient réfléchi et ne savaient plus maintenant lequel choisir. Voyant leur embarras, je leur dis : Celui-ci est véritable, je vous le garantis sur facture ; quant à l'autre, je ne puis vous le garantir puisque vous savez vous-même que c'est une copie, que la toile est neuve et que la peinture est fraîche. « Nous voyons parfaitement ce qu'il en est, mais c'est celui que vous dites être la copie que nous préférons ; aussi ayez, je vous prie, l'obligeance de le faire mettre dans la caisse ».

» Je cherchai à les dissuader, mais plus j'insistais, plus ils opposaient de résistance. C'est leur affaire après tout, me dis-je. Je fis ce qu'ils désiraient.

» Quand ils furent partis : Tiens ! dis-je à ma femme, nous allons accrocher ce tableau dans notre chambre, nous le mettrons dans notre salon quand nous serons retirés des affaires.

» Sept à huit mois, un an peut-être s'étaient écoulés, quand un expert de nos amis vint un dimanche soir dîner avec nous. Ayant vu le tableau suspendu à la muraille : Sais-tu, me dit-il après l'avoir examiné, que tu as là un petit chef-d'œuvre. Dans quelques jours je vais avoir une vente de tableaux, j'y joindrai celui-là, cherche-lui un beau cadre et installe-le proprement. Je suis certain de te le vendre de vingt-cinq à trente mille francs. Avec cet argent tu pourras toujours en trouver un ou plusieurs autres.

» Je ne me fis pas prier et ma femme encore moins, car elle aurait, je crois, vendu son mari si elle avait trouvé acquéreur.

» Deux jours après lui avoir confié le tableau, mon ami vint passer la soirée avec nous : Savez-vous ce que je vous apporte, nous dit-il? Trente-deux billets de mille, j'ai vendu le tableau à un amateur avant de le mettre en vente, je vous l'avais estimé trente mille. Je lui ai vendu trente-quatre, nous partageons le bénéfice, soit deux mille francs pour moi et voilà votre part.

» C'est merveilleux de retirer plus de cinquante mille francs avec une mise de fonds de sept cents francs. On serait rapidement riche, si cela se répétait souvent. Mais ces coups-là sont rares et se

présentent deux ou trois fois dans la vie, peut-être un peu plus ; mais, en résumé, il ne faut pas y compter, c'est un supplément qui vient s'ajouter au dix, trente, cinquante et cent pour cent. Aussi suis-je certain que nous ne mettions pas en moyenne plus de vingt-cinq à trente mille francs de côté par an. C'est très long les premières années pour arriver à cent mille francs ; après, ça va tout seul, ça s'accumule comme par enchantement. Il ne faudrait pas croire que c'est toujours par son travail qu'on s'enrichit ; c'est aussi par l'intérêt des économies que l'on place et la plus-value que prennent toujours les bonnes valeurs, si vous avez épié le moment où elles sont en baisse pour acheter. Vous allez voir qu'on n'est pas trop bête quand on raisonne, réfléchit, et surtout, quand on ne se laisse pas influencer par la rumeur publique.

» J'étais en voyage et j'explorais un jour la boutique d'un confrère dans laquelle un violon attira mon regard. Son vernis surtout ne me revenait pas ; il avait quelque chose de particulier qui m'attirait et m'absorbait, car en examinant autre chose, à chaque instant je portais les yeux sur lui. Je fis quelques emplettes et j'allais sortir quand le confrère me dit : Vous ne me prenez pas autre chose? Mon regard se porta aussitôt sur le violon : Ma foi non, lui dis-je, à moins que vous ne me laissiez cet instrument pour un louis. Impossible, me répondit-il, je vous le donnerais à perte. Je vous le laisse pour trente francs, c'est tout ce que je puis faire. Allons donc ! nous allons partager la poire en deux : vous n'avez pas dû le payer plus de cent sous, ce qui vous fait vingt francs de bénéfice ; c'est suffisant, n'est-ce pas? « Vous êtes un malin, vous, me répondit-il, prenez-le et qu'il n'en soit plus question ».

» A mon retour, je montrai ce violon à des connaisseurs qui m'apprirent les uns que c'était un *Stradivarius*, les autres que ce n'était pas un instrument de valeur et moi j'avais le pressentiment que c'était une pièce rare. Je me rendis chez un luthier installé au premier d'une maison située sur les grands boulevards pas très loin de la porte Saint-Denis. J'avais déjà fait une affaire avec lui ; il m'avait payé cent cinquante francs un *Amati* dont je ne connaissais pas la valeur.

» Je vous apporte un violon, lui dis-je, auquel je tiens beaucoup ; entre marchands, dites-moi franchemnet ce que vous en pensez. Voulez-vous le vendre, me dit-il, après l'avoir examiné. Cela dépend du prix, dites-moi d'abord ce que vous en pensez. Je me laisserais peut-être fléchir, car je vois que vous en avez envie et je préfère vous être agréable plus qu'à tout autre, aussi dites-moi franchement à quel prix vous l'estimez. Dix à quinze

mille. Puisque vous êtes franc avec moi, je vous dirai, sans m'y connaître, que j'espérais en retirer au moins vingt mille. Enfin si vous voulez, je vais vous le laisser à condition, mais je vous avertis que je ne puis le donner à moins de quinze mille en vous faisant dix pour cent de commission. Quelques mois après il avait trouvé acquéreur et s'était contenté m'a-t-il dit, de trois mille francs de bénéfice.

» Comme il aimait beaucoup causer, nous parlions de sa fabrication, des affaires et des placements d'argent. Les actions du chemin de fer du Nord, me dit-il, vont monter : c'est le moment d'en acheter. J'ai donné ordre à mon agent de change de m'en prendre vingt.

» Le soir, je contai cela à ma femme qui me dit : Si l'occasion est bonne, il ne faut pas la manquer ; dès demain tu vas te renseigner. Le lendemain, après mon enquête : il avait raison, dis-je à Adèle, plus nous en prendrons, mieux ça vaudra ! S'il en est ainsi, me répondit-elle, tu as là des valeurs qui me déplaisent. Vends-les et avec ce que nous avons d'argent en caisse, prends deux ou trois cents actions du chemin de fer du Nord.

Depuis cette époque, nous avons touché tous les ans de bons dividendes et si je les vendais en ce moment j'en retirerais le triple de ce que je les achetées. »

— Voilà, Docteur, ce que m'a raconté mon millionnaire. Il n'est pas surprenant qu'on devienne riche en opérant de cette façon.

— Ou que l'on ait de la corde de pendu dans sa poche, ajoutai-je.

— Il en avait peut-être, car on m'a souvent dit que cela portait bonheur.

— Certainement, mais à la condition qu'on n'en parle jamais.

— Pourquoi?

— Pour deux raisons : la première, c'est que si vous en parlez, à un incrédule, vous passez à ses yeux pour pauvre d'esprit ; et la seconde, c'est qu'en instruisant les gens crédules, comme les habitants de cette contrée, de la vertu d'un pareil talisman, vous courrez toutes les chances qu'ils vous pendent un jour pour se partager votre corde.

— C'est juste ! il vaut infiniment mieux se taire que de trop parler.

— Cela compris, je puis vous dire maintenant que si tous les vendeurs avaient, pour soutenir leurs intérêts, des gens consciencieux et aussi connaisseurs que votre riche bibeloteur, il n'y aurait personne de trompé ; mais c'est une utopie, on ne pourra

jamais obtenir l'honnêteté égalitaire. C'est pourquoi il serait plus démocratique de faire promener dans les rues ce qu'on a de portatif à vendre, soit sur le dos des hommes comme les porteurs d'affiches, soit dans des petites voitures comme les marchands des quatre-saisons, soit enfin, pour les objets, moins transportables, dans certains endroits où on pourrait les exposer, comme on le fait tous les ans pour la foire aux jambons et au marché de Bicêtre deux fois la semaine. Il serait permis, dans ces endroits, de vendre à volonté, à l'amiable ou à la criée. Supposons qu'à mon retour je n'aie plus le sou pour satisfaire les exigences de mon estomac, je prends mon pardessus ou tout autre objet dont je peux, à la rigueur, me passer, et comme les marchands de journaux, je me mets à courir les rues en criant : pardessus à vendre. Ce serait comme ici votre marchand de mulet : on ne se dessaisirait jamais de l'objet qu'on veut vendre, qu'en en trouvant le prix qu'on veut en retirer, tout se passerait honnêtement et à la satisfaction des deux parties.

— Je crois que vous vous emballez, Docteur, pardon de l'expression ! et que vous vous exagérez l'honnêteté commerciale des habitants de ces pays en trouvant leurs procédés de transaction préférables aux nôtres ; c'est ici comme partout, les gens, sauf de rares exceptions, sont honnêtes quand ils ne peuvent faire autrement. Ils sont moins instruits, mais tout aussi intelligents que les civilisés ; ils ont pour vous tromper des roueries inimaginables, les unes sont naïves, les autres surprenantes et, fait assez curieux, ce sont en général les naïves qui réussissent le mieux ! je vous certifie que l'on est bien plus souvent attrapé ici qu'en France. Il existe cependant une différence marquée : en France, permettez-moi l'expression, on vous vole, tandis qu'ici on se contente de vous tromper.

Celui qui vient ici faire des acquisitions revoit le lendemain, dans un autre magasin, une marchandise qu'on lui a montrée la veille, sous une autre forme ou sous un autre aspect, de sorte qu'après quelques jours de ces transformations, vous achetez sans vous en douter ce que vous aviez refusé plusieurs fois les jours précédents. Vous courez un autre risque si vous ne faites pas enlever immédiatement ce que vous venez d'acquérir, c'est de le voir maigrir de jour en jour.

Ils opèrent également comme au Mont de Piété ; ils empruntent sur gages. Ils vous arrivent avec des objets d'un métal précieux ; l'objet est mis dans la balance et on en délivre l'équivalent en monnaie courante. Au bout de quelques jours, l'engageur vient trouver son prêteur et il emploie toutes les ruses pour que l'objet

engagé lui soit remis, en jurant, par tout ce qu'il a de plus cher et de sacré au monde, qu'il viendra le lendemain ou à bref délai s'acquitter de sa dette. Si on a le malheur de céder à ses sollicitations, on est refait : il ne reniera jamais sa dette, il promettra toujours, de sorte qu'en fin de compte on aura reçu beaucoup de promesses et pas un centime d'argent.

— S'il en est ainsi, l'homme est ici comme ailleurs : les hommes aiment à se jouer de leurs semblables et à leur soutirer le plus qu'ils peuvent. Heureusement que je n'ai pas fait plus d'un millier de lieues pour voir en ce pays sauvage exactement ce que j'ai vu en pays civilisé.

— C'est cependant bien différent, Docteur, car jamais ici un homme, comme le marchand dont je viens de vous parler, ne pourrait amasser des millions.

— Je crois, en effet, que votre antiquaire eût ramassé ici plus de déboire que de millions ; à cette besogne, l'intelligence suffit en pays civilisé, tandis que dans ce pays de soi-disant sauvages, il faut être non seulement intelligent, mais encore très instruit en toutes choses, en industrie et en science surtout, et de plus, faire abnégation de sa personne, ne redouter ni tracas ni fatigue, avoir de bons yeux et l'esprit prompt à discerner ce qui peut être exploité avantageusement. Ce qui a manqué à Soleillet et à beaucoup d'autres explorateurs, venus dans ce pays chercher fortune, ce n'est ni l'intelligence, ni le courage, ni la volonté, c'est le peu d'étendue de leurs connaissances scientifiques. Ils n'ont su découvrir qu'une mine de sel dont les frais d'exploitation seraient deux ou trois fois plus élevés que les prix de vente du produit. Quoique je ne sois pas allé bien loin dans l'intérieur de ce pays, j'y ai vu autre chose que du sel et du charbon qui ne brûle pas.

— On a dit, Docteur, qu'il y avait de l'or.

— Je n'en sais rien, mais je vous certifie qu'il y a des choses qu'on pourrait transformer en ce métal précieux ; on les découvrira certainement un jour, mais je préfère en emporter le secret dans la tombe que de voir, par mes révélations, des exploiteurs et des exploités aux prises.

— Vous n'êtes pas fait comme les autres ! dit mon interlocuteur, en s'en allant et en emportant certainement la pensée, que je devais être un peu timbré : c'est du moins ce que son exclamation me fit supposer.



Pl. 14. — Sur le versant est du ravin d'Obock, à droite la factorie, à gauche le penitentier avec la tour Soleillet au milieu (Voir Chapitre 6)

CHAPITRE XXIV

De Djibouti à Obock. — Une Excursion en plein soleil. — La Pensée en voyage, le Corps au repos. — Une Rencontre imprévue. — Excursion dans le domaine de la Science. — Voyage d'Oto Joseph à l'Aoussa.

Assez de Djibouti, je pars pour Obock ; mes malles sont prêtes ; je les fais embarquer sur le boutre du gouvernement, je les suis et nous filons à toute voile ; je bourre une pipe et, au moment de l'allumer, un passager m'adresse la parole :

— La brise est bonne, nous arriverons de bonne heure à Obock, n'est-ce pas, Docteur?

— De bonne heure ou tard, ça m'est indifférent ; aucune belle ne m'y attend...

— Toujours plaisant, le docteur, dit-il, en tournant la tête vers ses amis ; mais ce n'est pas certain que personne ne l'attend. Voyons, Docteur, soyez franc : Vous avez bien dû pour vous distraire un peu de vos occupations... hein ! comme nous tous.

— De ce genre de distractions, celles que j'ai vues prendre aux autres m'ont suffi.

— Il est certain que vous avez dû en voir de belles et de corsées avant de venir ici.

— Ici, c'est comme ailleurs ; les hommes et les femmes sont partout les mêmes ; on a beau vouloir tout transformer, on ne les changera pas : tels ils sont apparus sur terre, tels ils resteront.

— C'est probable qu'ils ne changeront pas ! Ils aimeront toujours plus ou moins la gaudriole.

— Oui, mais ici ce que vous appelez la gaudriole n'est pas permis et c'est un coup de poignard ou de lance qui punit les gaudrioleurs ; aussi ai-je été on ne peut plus surpris de rencontrer en face les jardins, deux amoureux, roucoulant sous l'ombrage d'un petit massif d'arbres touffus qui remplissaient l'une des anfractuosités de ce bord du ravin.

— Je parierais que c'est un tel que vous avez rencontré là.

— Vous vous trompez ! la rencontre d'un Français ne m'eût point étonné, tandis que j'ai été très surpris de rencontrer en cet endroit solitaire un Danakil encore jeune et une Danakile jeune encore qui, étendus sur le sol, me parurent radieux de se trouver ensemble loin du bruit de la ville et des regards indiscrets. En les voyant dans ce lieu isolé, on ne pouvait se méprendre sur leur désir et leur intention. Seulement on ne pouvait savoir s'ils s'aimaient d'amour tendre ou d'amour réaliste, rien de ce que j'ai vu ne m'a tiré d'incertitude, ne m'a fait cligner l'œil et monter le rouge au visage. Aussi, devrais-je me taire et rester dans le doute plutôt que de porter un jugement téméraire. Malheureusement, c'est au-dessus de nos forces : nous éprouvons, presque autant que les femmes, le besoin de jacasser, de parler sans savoir et d'interpréter les actes, les paroles et même les pensées des gens que l'on rencontre sur le chemin de la vie.

Comme dans ma pensée le réalisme triomphe presque toujours de l'idéalisme, j'en ai tiré l'intime conviction que la chose n'avait pas dû se passer selon les règles de la morale, soit avant mon arrivée soit après mon départ ou, encore mieux peut-être soit avant et après. Ils étaient encore jeunes mais ils avaient tous les deux passé l'âge auquel l'amour se contente de doux regards et de délicieux serrements de main.

— C'est comme moi, Docteur, j'aime à faire les yeux doux, mais je n'aime pas qu'on me fasse trop attendre le complément. Aussi, permettez-moi de vous dire, que vous avez eu une bien fâcheuse inspiration en allant, dans un pareil moment, déranger cet heureux couple.

— Ce n'était pas mon intention ; le hasard seul est coupable ou peut-être le diable qui m'a conduit près d'eux pour en faire mes victimes, ou plutôt c'est la faute d'une excursion en plein soleil, que j'ai bien envie de vous raconter.

— Allez, ne vous gênez pas : va pour l'excursion en plein soleil ! J'aime mieux écouter parler que d'entendre ronfler. Rien n'est insupportable comme un homme qui ronfle en dormant ; c'est à vous rendre fou ou enragé : on voit quelqu'un dormir, ça vous en donne l'envie et ses ronflements vous empêchent de vous endormir. C'est bien différent quand on écoute quelqu'un parler, on s'endort doucement sans efforts ni contrainte et, sans bruit, on roupille à l'aise, en ayant l'air d'écouter. Aussi, Docteur, vous pouvez commencer je ne me fatigue jamais d'entendre parler, je vous certifie même que très souvent ça me repose, maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, parlez ! je vous écoute.

— Un jour qu'il faisait chaud, très chaud, je ne vous dirai pas s'il faisait plus chaud que les jours précédents ou les jours suivants; vous savez comme moi que, par l'intensité de leur chaleur tous les jours ici se ressemblent ; sans thermomètre on ne saurait jamais s'il fait plus chaud un jour que l'autre. Si à Paris on grelotte l'hiver, ici on ne grelotte jamais. La nuit on sue et le jour on se trempe de sueur ; les jours, ici, continuellement aussi chauds que les jours les plus chauds de nos cités, deviennent si fatigants et si peu supportables que la sieste de midi est inscrite au programme de la vie des Européens qui se fixent dans ce pays. Je suis conciliant vous avez dû, du reste, vous en apercevoir.

— Oui, quelquefois, mais ce n'est pas de continu, comme la chaleur.

— C'est possible ce que vous me dites car mon corps ne se soumet pas toujours à ma volonté ; je n'ai jamais pu vaincre son entêtement et obtenir de lui faire faire la sieste comme tout le monde. Que de fois après le déjeuner je lui ai dit : va te coucher, une ou deux heures de sieste te reposeront pour le reste de la journée ; il s'y refuse ; si je le force il me tient alors éveillé, me bourre le cerveau de pensées et me harcelle de souvenirs; ne pouvant pas l'endormir, quand il s'y refuse, je lui cède ; ce qui vous prouve que je suis conciliant.

Vous aussi vous êtes conciliant, car nous sommes bien à peu près tous les mêmes et nous ne valons guère mieux les uns que les autres. Il vous est bien arrivé, après une noce plus ou moins carabinée, ou après un travail pressé, de vous coucher plus tard que d'habitude. Que vous vous soyez endormi de suite ou que vous soyez resté encore longtemps sans vous endormir, quand vous vous réveillez le matin vous vous dites : allons, il est temps de se lever, et l'autre qui n'a pas eu son contingent de repos et qui se sent peu dispos proteste. La lutte s'engage et finalement [illegible]

accordez souvent à l'adversaire de votre volonté quelques minutes et parfois même quelques heures de répit.

— C'est tout de même vrai ce que vous me dites, Docteur, ça m'est arrivé bien des fois ; je n'y avais pas fait attention et je ne m'en serais jamais douté si vous ne m'en aviez pas parlé.

— Puisque vous n'avez pas d'objection à m'adresser je continue mon récit.

Le repas de midi était terminé, la sieste était commencée, les rues d'Obock étaient désertes et le silence régnait dans l'intérieur des maisons : J'étais seul sous la véranda de l'hôtel au milieu de tables sur lesquelles des tasses vides indiquaient le départ des consommateurs. Si vous étiez entré dans l'intérieur à ce moment, vous les auriez trouvés, l'un dans un fauteuil, l'autre dans une chaise longue, puis un autre étendu sur son lit, en pantalon, chaussettes et bras de chemise, celui-ci sommolent, celui-là rêvant, cet autre dormant paisiblement ou attestant la profondeur de son sommeil par des ronflements à s'en faire éclater les narines.

Etre seul éveillé, quand tout le monde dort autour de soi, n'est pas tenable : on redoute, en remuant, en toussant, crachant ou éternuant de troubler le repos des dormeurs. On ne peut lier conversation qu'avec soi-même, on ne peut pas sortir, se promener, la chaleur est trop forte, le soleil en ce moment darde, perpendiculairement ses rayons dans la plaine. Ils peuvent, d'un seul coup expédier dans l'autre monde, sans lui laisser le temps de se reconnaître et de souffrir, le téméraire qui les brave. Ils manquent d'énergie en France, sans quoi on aurait pu s'en servir de préférence à la sanglante guillotine et à la grimaçante électrocution, comme exécuteurs des hautes œuvres.

Un bourreau qui opère ses clients sans souffrance et sans les défigurer et, qui plus est, ne réclame aucun honoraire on ne pourrait mieux désirer : au moindre dégoût de la vie, on irait se faire opérer. Le revolver, les poisons, le charbon, l'eau etc., et les morticoles réunis, enverraient chez Pluton moins de victimes que lui ; Caron serait forcé d'avoir recours à la marine anglaise, pour faire passer le Styx à toutes les ombres des morts qui se présenteraient.

— Docteur, je ne partage pas votre engouement sur le moyen de se détruire ce qu'on appelle métaphoriquement marcher sur la mauvaise herbe ! moi, je trouve, comme Roquelaure, que mourir de vieillesse est préférable : voilà Docteur, soit dit sans vous offenser, un genre de mort que vous auriez dû faire subir à tous vos clients au lieu de les laisser partir à tout âge. Si vous

aviez trouvé un remède pour prolonger l'existence, on vous aurait élevé plutôt dix statues qu'une.

— Ce n'est pas à la gloire qu'un remède pareil conduirait, c'est à la fortune. En ajoutant à sa composition cent mille francs de réclame par ans. Il donnerait, en peu de temps, deux cent mille francs de revenus : les octogénaires en attesteraient les vertus ; quant à ceux qui n'atteindraient pas cet âge, ils resteraient dans la coulisse ; aucun d'eux ne viendrait sur la scène dire qu'on les a bernés.

Quelle comédie, quelle bouffonnerie, quel vaudeville se joue sur la scène du globe quand on a fermé les portes des scenes tragiques ! et que de versatilité de folie et d'inconscience dans notre esprit !

Je vous disais que j'étais seul sous la véranda, que tout le monde reposait et que le soleil faisait pétiller le sol de ses meurtriers rayons; aucun être ne résiste à leurs ardents baisers : les plantes s'inclinent et les animaux cherchent l'ombre. En ce moment, me dis-je, on trouverait de bien jolis insectes voltigeant sur les fleurs ainsi que d'autres qui ne semblent nullement redouter la plus vive chaleur ; si j'allais leur faire la chasse !

Plus une idée est bête, stupide, incohérente, plus elle vous paraît grandiose, merveilleuse, sensée ; nous en avons chaque jour des preuves, surtout chez les politiciens ou plutôt les politiqueurs, car ces pauvres gens sont aussi forts en politique qu'un gardeur de moutons en littérature. Quand une de ces idées baroques leur absorbe la pensée, elle chasse toutes les autres, s'installe en maîtresse et ne laisse rien pénétrer dans l'intellect. On lui obéit aveuglément et on devient monomane pour le reste de ses jours. Le plus triste pour notre pauvre humanité c'est de voir une foule de gens sensés prendre au sérieux les stupidités de ces monomanes.

Je la tenais aussi mon idée stupide ou plutôt elle me tenait, j'étais tombé au rang des idiots, absorbés par l'amour ou la jalousie, qui courent au suicide ou au meurtre, ou des emballés qui vont se faire tuer pour venger leur honneur. En voilà une vengeance : se faire coucher dans la tombe ; je trouve qu'il eût été moins ridicule et bien plus courageux de ronger son frein et conserver son sang pour la patrie. Je ne parle pas ici de ceux qui, sous prétexte de venger leur honneur, vont sur le terrain pour se faire une petite réclame ; ils savent qu'elle ne leur coûtera qu'une à deux gouttes de sang et bien souvent pas une égratignure. Deux balles qui sifflent et qu'ils n'entendent même pas, les réhabilitent dans leur pensée et ils sont enchantés de leur fanfaronnade.

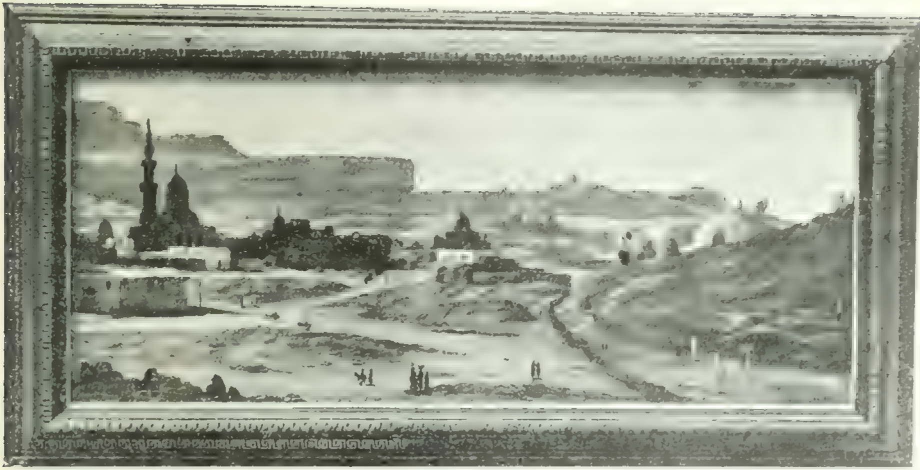
Comme à eux, la velléité de la réclame a dû s'emparer de moi et me pousser à la fanfaronnade de rapporter en France ce que personne n'y avait encore apporté. Une, je me lève de mon siège ; deux, je suis prêt ; trois, je pars le corps chargé de tout le fourniment d'un chasseur d'insectes, le riflard compris qui me servait en route de bouclier solaire et pour la chasse de réceptacle. Mon pauvre corps s'était laissé charger comme une bourrique, sans m'adresser la moindre protestation ni me suggérer l'idée d'appeler mon domestique pour porter le fourniment que je venais de lui confier.

Je vous demande pardon si je m'interromps ; voilà un de mes auditeurs qui dort à côté de moi la tête découverte ; ce n'est certes pas flatteur pour le narrateur mais c'est très dangereux pour le dormeur : Eh, l'ami, lui criai-je, en étendant la main et le secouant vigoureusement ; vous allez attraper une insolation, si ce n'est déjà fait, couvrez-vous donc soigneusement la tête, vous pourrez ensuite dormir à votre aise ; je vous bercerai de mes paroles. Si je vous vois encore dormir en cette position, je vous roule à la mer pour éviter à vos compagnons de route de descendre votre cadavre à Obock.

Je ne sais pas pourquoi, mais les insolations s'attrappent bien plus souvent quant on est en canot ou tout à fait sur le bord de la mer. J'ai constaté le fait et j'en ai cherché l'explication, j'en ai trouvé au moins trois ; comme toutes les trois m'ont successivement satisfait, je me suis dit, qu'elles ne valaient pas mieux les unes que les autres et qu'il était préférable de se taire, que d'entraver des recherches par une explication théorique. Cet incident réglé, je continue :

Dix minutes après mon départ d'Obock, si vous aviez tourné vos yeux vers le fond du ravin vous auriez vu au loin une silhouette gris foncé, presque noire, plaquée dans la transparence de l'air comme une ombre sur un écran de blancheur vitreuse. Par son contour on ne pouvait pas s'y méprendre c'était bien une forme humaine qui se mouvait dans un océan de lumière. Si les contours de son corps étaient nettement indiqués, les saillies et les dépressions n'étaient pas accentuées. Dans la vive lumière de ce brûlant climat, il s'établit si peu de différence entre les clairs des saillis et les noirs des cavités que le corps d'un homme, vu à distance, paraît aplati, tant est grande l'uniformité des ombres ; il ne semble pas changer de place quand il s'éloigne de vous à grands pas. Il serait même très difficile de dire avec certitude c'est un tel ou un tel à moins de l'avoir vu partir.

Dans un tableau peint par Fromentin pendant son séjour au



Pl. 43. — Reproduction du tableau, *les Tombeaux des Califes*, dans lequel Fromentin a si exactement rendu l'effet que produisent, vus au loin, les gens et les animaux noyés dans une chaude atmosphère.

Caire, les personnages et les animaux sont figurés dans le sentiment que je viens d'indiquer : c'est exactement ainsi qu'on les voit de loin dans l'atmosphère des pays chauds, mais ce n'est pas ainsi que peuvent se les imaginer les habitants des pays froids et tempérés. Actuellement, les artistes qui cherchent à rendre les effets si variés de l'atmosphère sur les objets augmentent chaque jour depuis que Corot a appelé l'attention sur ces magiques effets. Il fut de tous les impressionnistes les plus puissants, le plus réaliste, le plus poétique et le plus impressionnant. Dans ses premiers tableaux se révèle l'artiste ; dans ses derniers se déroulent les poétiques mélodies de la nature ; tout y est si mélodieux qu'un grain de poussière en détruit l'harmonie. A la fin de ce siècle, il restera si peu de ce divin poète qu'on ne comprendra pas l'engouement que nous avons pour ses œuvres. Nos musées possèdent actuellement des Corot en très grand nombre ; combien y en a-t-il qui aient conservé le charme poétique de cet incomparable artiste? Est-ce la *Danse des nymphes*, qui n'est déjà plus qu'un vulgaire Trouillebert.

Lorsqu'on eut saisi toute la beauté idéale et poétique de ce genre de peinture, un nombre d'artistes, bien plus grand qu'on ne suppose, s'inspirèrent des œuvres du maître, en les copiant ou les imitant ; quelques-uns de ces imitateurs ont déployé tant de verve artistique, que la majorité de leurs tableaux [illegible] les collections sous le nom de Corot. Il arriva même [illegible]

d'afficher la prétention de corriger les œuvres de Corot ! Ce malheureux connu sous le nom de Prévost a détérioré quelques tableaux du maître. Corot le laissait faire et se rattrapait en lui faisant ébaucher de ses toiles.

Ce Prévost avait un grand talent et beaucoup de goût. J'ai vu de ses tableaux qui sont certainement plus présentables que beaucoup de ceux faits par Corot dans un moment de lassitude ou à la hâte.

Corot rendait l'impression exacte de ce qu'il voyait ; ce n'était pas suffisant ; on eut la pensée de décomposer la lumière et d'en produire les effets avec les couleurs du prisme placées les unes à côté des autres. Les artistes de cette nouvelle école impressionniste, dont la plupart étaient déjà des peintres de grand talent, au lieu de perfectionner l'impressionnisme de Corot, sont tombés dans l'imagerie d'Épinal. Les couleurs qu'ils ont déposées sur des toiles ne chantent pas l'harmonie ; elles crient. Ces artistes sont arrivés à faire des tours de force qui leur permettent de dire : « Nous sommes les athlètes de la peinture, nous donnons l'impression de la nature à coups de poing ». On ne doit donc pas être surpris si, en regardant leur tableaux, beaucoup de gens aient le regard poché.

Ils sont rares, très rares les artistes qui ont su reproduire le charme poétique et les mystérieux effets des corps de la nature : qu'on se serve de couleurs ternes ou vives, de nuances adoucies ou heurtées, de teinte noire, grise, jaune, bleue ou rouge, si leur ensemble est harmonieux, il s'en dégage toujours un reflet poétique ; quant à ces poches-l'œil devant lesquels de braves gens s'extasient, il est inutile de se déranger pour les couver de son admiration, on n'a qu'à prendre un kaleidoscope ; de tous les impressionnistes cet instrument est le plus impressionnant. Après tout, chacun son goût ! Seulement ne cherchez pas dans ces trompes-l'œil, comme dans les vierges peintes par Raphaël, cette divine et poétique harmonie, ce mystérieux de l'atmosphère, cet idéal qui fait rêver au surnaturel, ni le charme pudique, idéal et naturel que Greuze a répandu sur les ravissants visages des jeunes filles, prises pour modèles. Est-ce que dans l'harmonie des têtes peintes par Léonard de Vinci, il ne se trouve pas dans la figure quelque chose de sardonique, de méphistophélique qui vous arrête et vous oblige à admirer ?

— Docteur, ne dites pas de mal du kaleidoscope, c'est très curieux et amusant ; j'en ai acheté un pour mes enfants, on n'a qu'à tourner et on y voit tout ce que l'on veut. Je l'ai donné aux enfants, mais je le prends quelquefois, car ça m'amuse presque autant qu'eux. Moi aussi, Docteur, j'ai vu des gens s'arrêter

devant des tableaux kaleidoscopiques et trouver beau et amusant ces barbouillages confus dans lesquels on découvre, en y mettant de la bonne volonté, soit des fleurs, soit un paysage, soit des animaux ; ce n'est pas du premier coup, qu'on en fait la découverte. Dans ces tableaux, comme presque tout est énygmatique, on est si heureux, après avoir longtemps cherché, d'y découvrir quelque chose, qu'on ne peut retenir son enthousiasme et s'empêcher de manifester hautement son admiration : que c'est beau ! c'est charmant, c'est merveilleux ! et ceux qui entendent cette exclamation renchérissent encore en disant : quel chef-d'œuvre inimitable, c'est sublime! Si j'avais le bonheur d'être encore ici-bas dans trente ou quarante ans, je trouverais ces chefs-d'œuvre chez les brocanteurs ou dans la hotte des chiffonniers.

— Il ne faut pas, mon cher compatriote, escompter l'avenir surtout à notre époque où l'on ne voit que le présent et les satisfactions qu'il procure : Un artiste fait des tableaux ; il les vend un ou deux mille francs; ça lui est bien égal qu'ils ne vaillent pas vingt sous quand il sera mort. On ne court plus après une gloire posthume, on court après les pièces de vingt francs.

— Je m'y attendais.

Celui qui venait de lancer cette réflexion, avait depuis longtemps les coudes appuyés sur le bord de notre barque et regardait se balancer à la surface de l'eau les groupes de méduses qui se trouvaient sur notre route. Ces êtres impassibles, si variés de taille, de forme et de couleur, ne font aucun mouvement et ne manifestent aucune sensibilité on dirait à les voir, ballottés par les flots, des disques de gélatine ou de cire artistement ornementés.

— A quoi vous attendiez-vous, lui répondis-je?

— A ce que vous exprimiez à la fin une opinion contraire à celle qui vous aviez émise au début.

— Est-ce que vous avez été médusé par les êtres qui viennent de passer sous vos yeux, pour m'adresser ce reproche ?

— C'est trop fort ! j'en appelle à ces messieurs ! vous nous avez dit au commencement que ce qui reproduit exactement et harmonieusement la nature vous charmait et, après avoir critiqué indignement la *peinturlure*, vous donnez raison à leurs auteurs. Ou c'est beau, ou c'est laid. A qui ferez-vous croire qu'on peut admirer ce que l'on trouve laid?

— Vous vous trompez encore pour n'en pas perdre l'habitude, car on peut vous prouver, sans froisser la logique, qu'on trouve souvent beau ce qui est laid, et j'ai la conviction que cela vous est arrivé : une femme laide, difforme ou répugnante vous

déplait à première vue : vous l'écoutez parler et au bout d'un instant vous lui trouvez des lèvres roses ; elle vous regarde avec douceur et admiration, et vous lui trouvez de très beaux yeux; après un mot, accompagné d'un mouvement gracieux, la pommette de ses joues se colore, sa poitrine se soulève et le rose de ses joues vous fait trouver son visage attrayant, et ses soulèvements de poitrine vous rendent rêveur. C'est fait : vous êtes acclimaté et vous trouvez du charme à ce qui vous avait rebuté. Les écailles de l'huître difformes et peu attrayantes, renferment un animal qui ressemble à un épais et dégoutant crachat; il est d'un dégoûtant, à couper l'appétit ; et cependant, combien de gens rafollent de ces mollusques, après en avoir avalé une douzaine en fermant les yeux. Une odeur désagréable ne l'est pas pour tous les nez et les sons les plus harmonieux ne flattent pas toutes les oreilles agréablement. Avez-vous compris?

— Oui, j'ai compris que vous sortez toujours de la question : nous parlons de peinture et vous parlez des huîtres et du beau sexe.

— Vous ne savez pas pourquoi?

— Non !

— C'est pour vous indiquer qu'il n'y a jamais accord parfait entre hommes et que bien souvent même on ne s'accorde pas avec soi-même, que l'un de nos sens refuse ce qu'un autre réclame.

— De plus fort en plus fort : n'être pas d'accord avec soi-même ! c'est renversant.

— Si vous êtes renversé, je vais tâcher de vous remettre en équilibre : Vous n'avez pas encore subi l'influence de l'âge sur les facultés mentales et les forces corporelles. Vous ne pouvez donc pas savoir que, dans le cours de la vie, on voit au moins trois fois les mêmes choses sous des aspects différents. Dans l'enfance les sens n'ont pas encore atteint toute leur amplitude ; chez l'adulte vous pouvez juger par vous-même ce qu'ils sont et, quand l'âge vous approchera de la tombe, vous vous apercevrez qu'ils ne sont plus les mêmes tant ils seront apaisés : vos forces seront atténuées, vos idées bouleversées et vous n'apprécierez plus les choses comme vous le faites maintenant. Le vieillard retourne à l'enfance avec plus ou moins de rapidité ; c'est pourquoi je recommence à aimer ce que j'aimais lorsque j'étais enfant et à dédaigner ce que je recherchais ardemment lorsque j'étais adulte. Ce retour vers l'enfance me conduit, lorsque j'ai sous les yeux un tableau de l'école impressionniste, à éprouver les sensations que me produisaient dans mon enfance, les images et les barbouillages aux vives couleurs ; mais je ne suis pas encore assez ossifié pour trouver cela beau, harmonieux, poétique. Je ne conteste pas le talent

des artistes aux peintures et aux dessins grotesques, car il en faut autant et souvent même davantage pour créer une œuvre amusante que pour une œuvre correcte, impeccable. En toute chose les uns font rire et les autres rêver ; les premiers vous amusent les autres vous transportent dans le sublime idéal du beau.

L'âge n'est pas le seul perturbateur de nos sensations. Le milieu qui préside à notre vie matérielle et le milieu qui dirige notre vie intellectuelle, des quels nous subissons journellement l'influence, font varier nos impressions. Croyez-vous que l'homme qui souffre de la faim et du froid envisage les choses comme lorsqu'il digère à l'abri des intempéries un succulent repas, et dans notre vie intellectuelle n'est-ce pas de ceux qui nous entourent, dans notre milieu intellectuel, que nous viennent nos idées, ce qui nous conduit selon notre impressionnabilité les uns à être toujours vieux et les autres à rester toujours jeunes.

— Attention, Docteur, si vous continuez à nous bercer de vos idées philosophiques, votre dormeur de tout à l'heure va recommencer et je crains pour moi-même. Mon ami aime Pauline, moi-j'aime Rosalie, vous, vous aimez Céleste, nos goûts ne sont évidemment pas les mêmes ; inutile de se mettre un lorgnon philosophique pour voir cela. Le goût des hommes diffère, les femmes varient, et voilà ! Moi j'ai une idée, vous en avez une autre, chacun peut avoir la sienne, c'est clair n'est-ce-pas? Alors, à quoi sert d'entrer en discussion puisque à la fin tout le monde se retire, emportant l'idée qu'il avait en entrant. « Voilà plus de dix ans, me dit un jour l'instituteur de mon village, que je discute avec notre curé ; je n'ai pas encore pu lui faire entendre raison ».

Je suis convaincu, Docteur, qu'on les enterrera avant qu'ils soient d'accord.

Que dis-tu de cela, toi, gros malin, dit-il en frappant du poing le flanc de son voisin ! n'est-il pas préférable d'écouter une jolie histoire, même une bagatelle ! que d'entendre discuter ?

— Votre réflexion est juste, dis-je, nous sommes d'accord.

— Comment d'accord ! vous savez bien que c'est impossible ; jamais vous ne parviendrez à combler le gouffre qui nous sépare. Moi, quand j'ai une idée je n'en démords pas ; le cou sur le billot on ne parviendrait à me la sortir de la tête, tandis qu'il vous suffit pour en changer, de voir voler une mouche ou entendre éternuer une femme.

— Puisque vous saviez qu'une discussion était presque toujours une perte de temps inutile et qu'elle conduisait souvent à l'animosité vous auriez dû me laisser continuer mon récit sans m'interrompre.

— Encore ! mais c'est vous qui l'avez interrompu en nous parlant peinture.

— Si je vous ai parlé peinture c'est qu'en général lorsque je suis seul en route, je pense à quelque chose pendant que mes jambes arpentent le terrain et transportent mon corps : aussi je me disais en m'éloignant d'Obock le corps plongé dans la chaleur brillante de la plaine, il faudrait qu'un peintre me vît de loin en ce moment pour en saisir l'effet et pouvoir le transmettre : il me passa alors dans la pensée toute la pleïade de nos artistes, j'admirais les uns, je critiquais les autres. Si vous m'aviez vu à cinq ou six cents mètres de distance, vous ne m'auriez pas reconnu : il ne vous serait pas venu à la pensée que cette longue tache gris sombre presque noire, ayant forme humaine, avait un pantalon et un veston gris clair, un épais chapeau blanc à larges bords sur la tête, un revolver à la ceinture, des flacons plein les poches, des pinces suspendues au bout d'une ficelle fixée par l'autre bout à son vêtement, un parasol d'une main, une trique de l'autre et sur le visage, en flamme, de la sueur à profusion. Si je m'étais promené dans cet accoutrement sur l'un des boulevards de Paris tout le monde m'eut pris pour un marchand de mort-au-rat.

— Pas tous, Docteur, pas tous ! bon nombre de petites souris auraient certainement flairé en vous un procréateur plutôt qu'un destructeur.

— Vous avez peut-être raison. La souris de nos boulevards et les rats de nos théâtres ont tant de flair et de ruses qu'il est bien difficile de les tromper : au rebours elles nous trompent avec une facilité qui nous fait regretter, quand même, de n'être pas à Paris pour en subir les conséquences. Je n'y pensais guère, dans ce vaste ravin ensoleillé où la Moya coule ses eaux torrentielles une ou deux fois par an, lorsque la pluie n'oublie pas de l'alimenter. J'aurais pu cependant me livrer là à tous les ébats possibles ; pas un œil ne m'eût vu, pas une oreille ne m'eût entendu, pas une bouche ne m'eût dit : que fais-tu là ?

Je pensais, je marchais, je courais, je sautais, et je m'arrêtais à chaque instant pour frapper des branches de mon bâton, pour renverser les pierres, chavirer les troncs d'arbres étendus sur le sol, remuer les tas d'ordures et autres petits tas dont l'odeur est tout autre, et bien moins agréable, que celle de la rose et de la violette. Ce qu'il faut de courage, à cette heure du jour, pour remuer tout cela donc l'aspect et l'odeur mettraient un régiment en déroute. Un chasseur de coléoptères n'a pas de ces faiblesses ; sa foi dans la science le soutient ; il va de l'avant entraîné malgré

lui par l'espoir de rencontrer sous de puantes déjections, sous d'infectes charognes, des scarabées et autres insectes aux brillantes couleurs, au noir de jais, au gris cendré, au jaune ambré, au vert émeraude, tantôt de teinte uniforme, tantôt mouchetés ou barriolés. Si la plupart sont attrayants par leurs séduisantes couleurs, les autres attirent l'attention par la majesté de leur taille, la beauté ou la bizarrerie de leur forme.

Ce qui froisse, c'est de voir d'aussi charmants insectes disputer aux asticots leur infecte séjour : cela semble jeter un accord discordant dans l'harmonie de la nature, et cependant dans la lutte pour la vie, ils n'ont peut-être aucun autre moyen pour échapper à la convoitise de leurs ennemis.

Il me pousse dans la pensée le sujet d'une autre réflexion et, à moins que vous ne puissiez me dire d'où vient le dicton, en voyant quelqu'un mettre le pied dans un caca : « signe d'argent », je vous en servirai l'explication.

— Je sais que ça se dit, mais j'ignore pourquoi. Ce que je puis vous dire c'est que j'en ai *écrabouillé* bien des fois dans ma vie et que ça ne m'a jamais rien rapporté.

— C'est de votre faute, car si vous aviez examiné attentivement cette matière encore souple que vous veniez d'étaler, vous y auriez peut-être trouvé un insecte rare que vous auriez pu vendre un bon prix.

— Ça se vend donc les insectes?

— Tout se vend. Le difficile est de découvrir l'acquéreur. Si vous n'étiez pas venu sur terre trois à quatre mille ans trop tard et qu'à cette époque vous eussiez habité l'Égypte, je suis persuadé que vous auriez vendu très cher les scarabées que vous auriez rencontrés en *écrabouillant* les petits tas puants de la matière en question et, c'est probablement de ce fait, que nous vient le dicton : *signe d'argent*. Je ne vous garantis pas l'authenticité de cette explication car je suis, comme vous, venu au monde quatre mille ans trop tard, pour qu'il me soit possible d'en vérifier l'exactitude.

D'autres insectes sont moins répugnants à chercher ; on les trouve sous les pierres qu'il suffit de renverser pour les capturer. Il est vrai que parfois on y voit au lieu d'insectes la tête dressée d'un serpent venimeux ou un scorpion, la queue en l'air, prêt à vous enfoncer son crochet dans les doigts. Je ne sais pas la sensation que cette vilaine apparition produit sur mes collègues mais, malgré mon grand amour pour la science, je n'ai jamais triomphé d'un recul instinctif à la vue de ces dangereuses bêtes. Cela ne m'empêchait pas de les saisir avec une longue pince et de les plonger dans l'alcool de l'un de mes flacons. Quand ils se rebif-

faient, au lieu de prolonger la lutte je les écrasais d'un coup de pierre ou de bâton et quand je les avais trop détériorés, je laissais leur cadavre sur le champ de bataille.

Les chasseurs émérites réprouvent ces massacres, ils veulent avoir l'animal en parfait état au risque de se faire piquer. Mon savant ami M. E. Simon me dit un jour, au retour d'une chasse aux araignées et aux insectes, je viens d'être piqué par un scorpion. Après trois jours de fièvre et une vive douleur dans le bras atteint, il reprit ses chasses comme si rien de fâcheux ne lui était arrivé.

Lorsque dans mes excursions je me trouvais avec l'un de ces valeureux chasseurs, je me laissais séduire par la générosité et faisais taire mon envie de massacrer ; quand je rencontrais une de ces bêtes dangereuses, j'appelais, sans la perdre de vue, mon compagnon, pour lui laisser l'honneur et le profit de la capturer. Jamais mon confrère Charles Henri-Martin ne m'eût pardonné, si je ne lui avais pas laissé la gloire de ces dangereuses captures. Je ne sais si mes vaillants amis m'ont été reconnaissants de leur avoir abandonné cette gloire et le corps de la victime, mais on peut me croire, ce n'était pas pour m'attirer leur reconnaissance que j'agissais ainsi. Je trouvais la récompense de ma générosité et de mon désintéressement, en les regardant courageusement et prudemment faire.

— On vous reconnaît bien là : la vue du danger ne vous effraie pas, mais vous laissez aux autres le courage de l'affronter.

— Vous auriez eu une autre opinion de mon courage si vous aviez été à côté de moi lorsque, dans mon excursion en plein soleil, vous vous seriez trouvé dans l'immense solitude d'une plaine sans fin où à mesure qu'on avance l'horizon s'éloigne et s'élargit, et que vous auriez senti le sol, frissonnant de chaleur, vous brûler les pieds et vous envoyer sur tout le reste du corps sa chaleur de fournaise. La sueur m'inondait le corps et tombait, en pluie, de mon visage et de ma tête, en ce moment vide de pensées. Je n'étais plus qu'une machine ambulante, renversant des cailloux, battant des buissons et ramassant les bestioles qui s'y trouvaient.

D'un pas alerte, entrecoupé d'arrêts, j'avais franchi cinq ou six kilomètres : la lassitude commençait à se faire sentir et à me conseiller de regagner Obock. J'allais répondre à cette invitation quand j'arrivai à un petit bosquet d'arbres qui remplissait une assez profonde infractuosité, creusée dans le plateau, dont je suivais le bord. Ces infractuosités creusées dans les bords des plateaux sont autant de petits bras par lesquels, au moment des pluies, les eaux coulent avant de se réunir dans le ravin. Dans ces endroits les eaux déposent ce qu'elles charient, détritus de tou-

tes sortes et des graines qui trouvant là un peu d'humus de l'humidité germent et poussent rapidement.

La végétation du bosquet que je venais de rencontrer était luxuriante ; les arbres et les arbustes qui s'élevaient du sol et ceux qui avaient cramponné leurs racines sur ses bords presque à pic entrelaçaient leurs branches qui opposaient leur épais voile à la pénétration des rayons du soleil.

Arrêtons-nous ici, m'écriai-je, *l'aspect* de ce bois sombre me promet bonne chasse et m'invite au repos.

On ne fait pas toujours ce que l'on dit, car au lieu de m'arrêter j'avançais et je me faufilais dans ce massif d'arbustes, en écartant leurs branches pour me frayer passage. Comme toutes ces branches sont couvertes de longs piquants, si on a l'imprudence, en les repoussant de les abandonner trop vite, elles vous cinglent la figure ou le corps, en revenant à leur place, et leurs épines, sans respect pour votre épiderme et le tissu de votre vêtement, vous déchirent en passant. Quand elles ne s'attaquent qu'aux tissus de chanvre et de coton qui vous couvrent le corps, qu'elles estafiladent avec dextérité ; le mal fait, on les laisse tranquilles ; mais quand elles se cramponnent et maintiennent la branche clouée à votre vêtement, c'est alors une lutte homérique entre le végétal immobile et l'animal qui s'agite. On voudrait retirer d'un coup les cinq ou six épines qui vous tiennent et on ne réussit en les retirant qu'à se faire griffer par d'autres. Ce n'est pas encore ici en employant bêtement la force qu'on réussit, c'est par l'intelligence, la patience, le raisonnement et le temps. *La force prime le droit*, a-t-on dit. Quelle idiotie ! est-ce que l'intelligence ne prime pas tout, matière force et droit? c'est grâce à cette intelligence que je triomphais de mes ennemies en les retirant sans me presser, une à une ; mon expérience à ce sujet me permit de me glisser sous cet ombrage malgré la puissante défense de ses nombreux gardiens.

Messieurs ! Ce mot sorti de ma bouche, comme un coup de canon fit trembler l'embarcation et sursauter les passagers endormis qui s'écrièrent :

— Qu'y a-t-il?

— Il y a que je me suis cru attaqué par un escadron d'adversaires et que vous voyant tous endormis, aucun de vous ne pouvait me prêter main forte, j'étais seul contre tous ; je suis sorti vainqueur de la mêlée, comme vous n'avez rien vu, rien entendu, rien senti, aucun de vous ne pourra en conter l'histoire.

— C'est pour cela que vous avez bombardé notre sommeil? nous avons cru que la barque coulait. Était-ce la fin de votre rêve?

— La fin ! j'en ai encore jusqu'à Obock et nous ne sommes pas à moitié route.

— Alors, dit l'un, je vais m'étendre et prier ces messieurs de rester assis ou debout, on écoute plus attentivement dans l'une ou l'autre de ces positions; mais, je vous en prie, ne criez pas comme vous venez de le faire, non seulement vous nous avez réveillés en sursaut, mais vous nous avez fait peur.

— Ce n'est pas un cri d'alarme qui est sorti naturellement de ma poitrine, c'est un cri de triomphe. J'étais arrivé à ce moment au centre de la place, après avoir bousculé les rangs serrés de mes ennemis. Comme je me trouvais dans une petite clairière, libre de mes mouvements, je dressais la tête comme un triomphateur qui attend sa couronne de laurier. Cette attente fut de courte durée car, ayant fait un pas et redressé la tète trop précipitamment, elle fut aussitôt ceinte d'une couronne semblable à celle de Jésus-Christ au moment de sa mort.Elle tenait si bien ma tête dans son enceinte et aux branches des arbres extérieurement, que si le sol s'était affaissé sous mes pieds, je me serais trouvé suspendu en l'air comme Absalon.

Je recommençai méthodiquement la lutte pour me découronner et je finis par ajouter une nouvelle victoire à mon premier triomphe. Mais à quel prix ! L'armure de ma pudeur était lacérée de tous cotés, mon corps couvert d'égratignures et de petites gouttelettes de sang, auxquelles les fumées de la gloire ne m'apportaient aucun soulagement. Je pris mon mouchoir et après en avoir imbibé un coin du peu de salive que je pus faire sortir de ma bouche, j'essuyais le sang qui se desséchait sur mes plaies ; cette opération terminée je m'assis au pied d'un arbre dont les branches, s'entrecroisant avec celles des arbres voisins, me protégeaient des rayons du soleil.

Sans cette voûte de feuillage, une ombre, plus transparente et non moins mystérieuse que celle de nos bois, m'enivrait de son calme et de sa fraîcheur relative. Quel plaisir ! quelle douce sensation de ne plus éprouver les morsures de l'âpre chaleur qui scintillait dans toute l'étendue de la plaine !

Dans leur agreste austérité, ces petits bocages, disséminés dans le désert, seraient des plus charmants et des plus agréables si on pouvait s'y promener sans se baisser et sans avoir à redouter les épines dont sont couvertes les branches des arbres. Il faudrait à l'homme la souplesse et la taille du serpent pour se plier à tous les caprices des arbres et du sol sur lequel ils se dressent malaisément.

Dans celui où je m'étais péniblement faufilé, je me trouvais très bien, les jambes étendues, le derrière sur le so., le dos appuyé à un arbre ; j'allumai une pipe et, pendant que j'en distribuais la

fumée à l'air, mon regard était distrait par des faisceaux de lumière qui, filtrant à travers le feuillage, descendaient en petite colonnes d'un blanc vaporeux, brillant et transparent, jusqu'au sol qu'elles mouchetaient de petits ronds très clairs, dont la blancheur tranchait sur le sombre du sol. Comme de joyeux fous dans une mascarade toutes ces taches remuaient, dansaient, couraient les unes après les autres au moindre souffle de la brise, agitant les feuilles et remuant les branches des arbres. La mobilité de ces taches lumineuses dans le clair obscur, le calme et le silence de ce lieu, et la rapidité de leur mystérieux mouvement sur le sol produisaient à l'imagination un effet fantastique.

En s'infiltrant à travers le feuillage, l'air perdait de sa chaleur et n'avait plus guère à l'endroit où j'étais qu'une trentaine de degrés. Cette température qui dans nos climats tempérés nous paraît insupportable me procurait la sensation d'une agréable fraîcheur ; je respirais librement et par tous les pores de ma peau me pénétrait un inexprimable bien-être. Mon corps, sous l'invincible charme d'un absolu et paisible repos, laissait ma pensée vagabonde voyager à son aise. Depuis mon départ d'Obock, elle ne m'avait pas manifesté sa présence ; mon influx cérébral avait concentré toute sa force pour faire exécuter à ma machine ambulante ses mouvements de translation ; ma pensée n'y avait pas pris part, deux fois seulement pendant mon long parcours elle revint à son poste. La première fois ce fut, après avoir soulevé une pierre, la vue d'un petit corps noir moins gros qu'une olive, qui se trouvait dessous ; une assez longue queue,repliée en arc sur le dos de ce corps noir et armée au bout d'un crochet à pointe aiguë, me permit de reconnaître un scorpion dans la charmante petite bête noire que j'avais sous les yeux ; c'est alors que la pensée me vint qu'il fallait user de précaution et saisir cet animal avec des pinces et non avec les doigts ce qui m'arrivait le plus souvent. La seconde fois ce qui réveilla ma pensée, fut un joli petit oiseau à plumage varié et à reflets métalliques, que j'aurais pris pour un oiseau-mouche si j'avais été, en ce moment, sur le continent américain. Comme mon regretté ami J. Verreaux m'avait appris qu'il n'y avait pas d'oiseaux-mouches sur le continent africain mais des *Soui-Manga*, qui leur ressemblent par leur gracilité et leur couleur à reflets métalliques. Quoique prévenu, je fus surpris de rencontrer dans la plaine aride d'Obock où les fleurs sont si rares cet admirable petit oiseau.

Pendant que mon corps reposait paisiblement, l'influx nerveux, qu'il avait accaparé lorsque j'étais en route, l'abandonna pour se concentrer avec un certaine violence dans mes cellules cérébrales :



Pl. 44. — Jules Verreaux, célèbre ornithologiste français

Il fait bon ici ! s'écrie l'Exclamation.

Meilleur que tout à l'heure dans la plaine où, accablé de chaleur, exténué de fatigue, on se sentait mourir, ajoute la Réflexion.

Tout était en chaleur, murmura la Pensée, tout était altéré, tout ce qui vit souffrait, je me suis endormie...

Halte là ! interrompt la Réminiscence, *tout était en chaleur* a été dit avant toi.

C'est exact, dit la Mémoire ce sont les premiers mots de la poétique description de l'été, magistralement exposée par Remi Belleau dans son poème la *Bergerie*. Je vais vous la rappeler ; cela vous permettra de juger, si la chaleur de nos étés en France produit sur l'organisme une impression semblable à celle que l'on ressent ici :

Tout était en chaleur, et la flamme éthérée
Fendait le sein béant de la terre altérée.
Les fruits dessus la branche à l'envi jaunissaient
Et les épis barbus aux champs se hérissaient
En bataillons crestez, qui de face gentille
Montraient leur flanc doré aux dents de la faucille.
L'un coupe, l'autre engerbe, et l'épiant glaneur
Va talonnant les pas du courbe moissonneur,
Pour amasser l'épi, qui de ses mains suantes,
Se dérobe, en trompant les faucilles mordantes.
Les uns vont aux ruisseaux, de chaud presque taris,
Pour rafraichir leur gorge et remplir leurs baris.
L'un aiguise sa faux et les cornes pointues
De sa fourche nouailleuse, et aux brèches moussues
Des râteaux édentés il replante des dents ;
L'autre de franc osier tortille des liens
Pour fagoter le poil, qu'il coupe et qu'il ratelle
Des prés tondus de frais, un autre l'amoncelle
En pointe le dressant de superbes meulons,
Le jouet quelquefois des venteux tourbillons.
La cigale chantait, les coulantes rivières
Invitaient les bergers, comme d'humbles prières
Et de murmures doux, à se baigner dans l'eau ;
Les pommes en tombant laissaient leur vert rameau,
Sans plus les vents mollets à petites secousses
Branlaient leurs ailerons, et d'haleines plus douces
Tièdement soupiraient des antres mousselus,
Par le feuillage épais des hauts pins chevelus.
L'air était si serein et la flamme dorée
Du soleil radieux tellement tempérée,
Qu'elle semblait se plaire à voir des clairs ruisseaux
La pastourelle nue et nus les pastoureaux.
Bref chacun pour le chaud se mettait en chemise,
Lorsque Bellot sentant une chaleur éprise
Jusques dedans ses os, tant pour l'ardeur du jour
Que pour l'autre chaleur qui provient de l'amour,
Découvre son beau corps et dedans l'eau clairette
Se met pour apaiser cette flamme secrète :
Il boit pour essayer s'en buvant, cette ardeur
Se pourrait allenter qui lui sèche le cœur.
Mais làs ! ce baigner, et ce boire
Ne saurait de catin effacer la mémoire ;
Il se lave la tête, il se lave les yeux,
Il se plonge dans l'eau, il invoque les dieux,
Pauvret qui ne sait pas que dans l'onde marine
Ce feu même aux tritons allume la poitrine
Et que le mal d'amour est tellement divers
Qu'il ne se peut charmer par herbes ni par vers.
. . . .

— Que dites-vous de cela?

— Je dis que si la brise ne s'élève pas, nous allons rester en panne ce qui vous permettra de nous réciter d'autres pièces de vers de nos auteurs modernes ; ils savent vous tourner ça autrement mieux que vos vieux poètes, que personne ne lit plus, aujourd'hui du moins !

— Vous ne les lisez pas, c'est votre affaire, mais dire qu'on fait mieux de nos jours, parce qu'on a changé des mots, modifié le style, ne me paraît pas suffisant pour juger nos poètes. Est-ce que nos modernes ont des pensées plus suaves, plus poétiques et, pour les exprimer, des coloris plus brillants? Je ne connais encore personne qui ait fait un tableau estival de nos plaines fertiles comparable à celui dont je viens de vous réciter la première partie ; il ne convient certainement pas aux êtres du pays où nous sommes ; il ne donne aucune idée de ce sol rocailleux, brûlé par le soleil ; on ne voit pas de ses arbustes malingres, tomber des fruits, ni du blé se livrer aux dents des faucilles, ni l'herbe des prairies soulevée par la fourche ni sous un frais ombrage la course murmurante d'un serpentin ruisseau qui de son eau limpide et claire étanche la soif sans pouvoir atténuer l'ardeur brûlante de l'amour.

Notre grand peintre J. P. Millet, le poète de la vie champêtre qui vous donne l'impression de l'homme ou de l'animal qui marche alerte ou fatigué, souple ou ployant sous un fardeau, ou faisant un effort qui vous donne l'impression du soleil, ruisselant sa lumière dans les fines gouttelettes de pluie qui tombe sur la verdure des arbres et du sol, n'aurait jamais pu, sans les avoir vues, donner la moindre idée, et la plus légère impression de l'aridité et de la sécheresse de ce pays et des attitudes de ses habitants.

On peut par la peinture idéaliser la nature et par l'écriture donner à une description toutes les nuances d'un tableau. Jamais celui qui n'a vu la tristesse de ces plaines et la souffrance de tout ce qui s'y trouve n'en transmettra l'impression. Corot lui même le plus impressionnant et le plus vrai de tous les impressionnistes eût été impuissant : on eût saisi sa pensée, mais on n'aurait pas vu dans son tableau ce qui ne s'était pas reflété dans le miroir de ses yeux.

Lorsque la fraîcheur de l'ombrage où j'étais installé m'eut fait oublier la térébrante chaleur que je venais de braver, ma pensée prit un autre cours. Je la suivis dans le Midi de la France où elle vint s'arrêter à la fontaine des Aliziers et je vis là, aussi distinctement que je vous vois, Estelle et Némorin, mirant dans l'eau limpide la chasteté de leur amour. Ils disparurent et je les retrouvai vivants dans les sentiers semés de trop d'épines et de trop d'obstacles, pour voir sans déplaisir tant de tourments et de souffrances à ces deux êtres dont on désire le bonheur. L'imagination sort trop souvent de la simplicité dans cette pastorale ; les chatoyantes fleurs qu'on y rencontre sont des fleurs sans aromes. Ce n'est pas comme à l'Ile Bourbon où l'on voit deux enfants jouir et grandir ensemble ; un amour innocent, timide, craintif, s'accroitre

et les enchaîner ; la plus futile de ses émanations leur fait monter une rougeur subite au visage. Ils passent des bouderies enfantines aux prévenances délicates ; l'un près de l'autre, ils sont heureux et sans avoir rien à se dire, les heures que marque le sablier du temps leur paraissent plus courtes que des minutes ; séparés au contraire, les minutes leur paraissent bien plus longues que les heures. Quand leurs regards se rencontrent ils ont peur qu'on lise dans leur œil ce qui leur fait battre le cœur ; ils sont le jouet de l'amour idéal, sans se douter où peut conduire son entraînement. Ils ne pensaient pas à l'avenir; le présent était tout pour eux, quand l'heure de la séparation vint les surprendre ; leur pensée alors s'envola de l'un à l'autre et l'espoir de se revoir un jour les instruisait sur la longueur des années, des mois, des jours et des heures ; enfin celle qui doit les réunir va sonner ! moment anxieux, terrible, épouvantable, cette heure tant désirée va sonner le glas de leur éternelle séparation. Là, près du port, au milieu de la tempête un navire désemparé est brisé, une lame en balaie le pont, un corps de jeune fille flotte au dessus des flots et ceux-ci de leur balancement courroucés finissent par le déposer sur la plage ; là, sur ce linceul de sable, Paul, éperdu, voit à travers ses larmes le corps inanimé de sa chère Virginie.

Cette tragique fin qui conserve à l'amour idéal son énivrant parfum et toute sa pureté est navrante ; le cœur se brise à la pensée des souffrances de Paul et une larme se glisse sous les paupières; malgré cette sensibilité naturelle, on déplore le destin de deux existences, tombées dans le néant avant d'avoir rempli, dans une frénétique étreinte, l'humain devoir de la reproduction.

Elles sont fréquentes, dans la vie des nations, les séparations intempestives, les existences tronquées, les espérances déçues. J'ignore l'impression que réveille l'amour dans chaque individu, mais je le vois inscrit, en caractères ineffaçables, dans le code des lois naturelles. Sans lui, toutes les espèces disparaîtraient à la mort de son premier individu.

— Puisque d'après vous, Docteur, l'amour est une loi naturelle pour l'espèce, il doit l'être à plus forte raison pour les individus. C'est inutile de mettre son binocle pour voir cela.

— C'est clair pour vous, obscur pour moi, car je vois très souvent la loi qui préside à la perpétuité de l'espèce n'avoir aucun effet sur les individus. J'énonce le fait, je n'en cherche ni la cause ni l'explication, tous les individus d'une espèce ont au même degré l'instinct de la conservation et tous, pour conserver cette existence qui me paraît leur être chère, cherchent mutuellement à s'unir et qui plus est à se détruire ; les plantes s'étouffent, les

animaux se mangent et les hommes se font laguerre. L'instinct de la conservation individuelle est donc en désaccord avec celui de l'espèce. Heureusement l'instinct reproducteur de cette dernière contrebalance l'instinct destructeur individuel et rétablit l'équilibre entre la conservation et la destruction.

Nous avons donc pour chaque espèce deux agents destructeurs et deux agents conservateurs, l'un spécifique que Darwin appelle la lutte vitale et l'autre individuel qu'on appelle la *lutte pour la vie*, quoique ces deux agents soient rarement d'accord. On a souvent pris la lutte pour la vie pour la lutte vitale; pour être bien compris je vais appuyer par un exemple ce que je viens de dire.

Pour la conservation de l'espèce la reproduction joue le rôle principal, et c'est elle, d'après Darwin, qui assume de rétablir l'équilibre entre la destruction et la conservation: plus, d'après cet auteur, une espèce est soumise à des causes de destruction plus elle est féconde. Mais dans la lutte pour la vie, dans cette lutte individuelle que chacun de nous soutient depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort, cette fécondité indispensable pour la conservation de l'espèce est complètement inutile à la vie individuelle et, sans cette attraction qui pousse si puissamment les individus de sexe différent à s'unir, on se passerait de l'œuvre de chair et on vivrait tranquille, on ne verrait pas les hommes jaloux de leurs femmes, et les femmes donner motif à leur jalousie.

Comme l'instinct de la conservation l'emporte chez l'homme sur celui de la destruction, les accidents deviendraient à peu près inutiles, je vous engage donc, Messieurs, à invoquer Notre-Dame-de-bons-Secours, afin que notre barque ne nous entraîne pas au fond de la mer, ce qui me priverait du plaisir de terminer mon récit et de vous voir arriver sains et saufs à Obock.

— Vous ne devriez pas, M. le docteur, plaisanter sur des choses aussi sérieuses, dit l'un des passagers: Dieu pourrait vous punir et nous aussi pour vous avoir écouté.

— Ce n'est pas pareille crainte qui me clouerait la langue au palais, ce serait celle de vous déplaire. Gardez votre croyance en Dieu, je n'en parlerai plus en votre présence.

— Je vous remercie, M. le docteur, et j'ai la conviction que le bon Dieu vous ouvrira les yeux avant de mourir, vous êtes de ceux qu'il ne laisse pas mourir sans leur tendre les bras de sa miséricorde.

— Je vous remercie à mon tour, car vos bonnes paroles viennent de sécher la larme qui s'était glissée sous ma paupière lorsque le tableau de la terrible mort de Virginie se déroula dans ma mémoire.

Maintenant je puis vous dire que de l'île Bourbon ma pensée s'envola en Amérique et me montra mourante, d'une mort encore plus cruelle que celle de Virginie, l'énergique Atala ; vierge farouche, abandonnant patrie, tribu, famille pour suivre après l'avoir arraché à la mort un homme qu'elle aimait. Pendant leur fuite à travers bois et lieux déserts, son cœur palpite, son sang bouillonne, sa chair frissonne sous le fouet du désir ; elle résiste à sa passion et maîtrise un sentiment naturel avec une sauvage énergie ; et lasse de lutter, elle se donne la mort. N'est-ce pas inouï, douloureux, incroyable d'en arriver à cet inutile dénouement sous l'impression d'une idée préconçue, d'une déviation naturelle de la pensée et des sentiments par l'arbitraire d'idées acquises.

Etre si belle, si vigoureuse, si courageuse, si aimante, et mourir si jeune sans avoir goûté aux joies naturelles de la maternité ; chercher dans la mort le calme de ses pensées et de son cœur ! De quelles imaginaires et meurtrières absurdités, avait-on énivré ton cerveau pour en arriver à ce degré de folie? La nature avait imprégné d'amour toutes les fibres de ta chair ; une loi divine t'ordonnait de vivre, croître et multiplier, de fausses interprétations des lois naturelles et célestes t'ont conduite au double crime de t'ôter la vie et la vie des enfants qui seraient sortis de ton sein. Dans l'arsenal des supplices chinois on n'en trouverait pas d'assez terribles pour punir les faussaires de l'intelligence, meurtriers quelques fois inconscients qui sèment dans l'esprit individuel, social ou national les plus funestes graines.

Pendant que je me faisais ces réflexions, je ne sais en quel lieu se trouvait ma pensée ni combien de temps elle fut absente lorsqu'elle revint en souriant me rajeunir de quarante ans. Mon corps dans l'inertie se trouvait si bien à l'ombre qu'il la laissait en toute liberté, subtilement voyager. Il me sembla, o illusion ! que mon lointain passé était devenu l'heure présente ; je n'avais pas vieilli ; j'étais plein d'ardeur et de jeunesse, un âne récalcitrant entre les jambes que je frappais de la canne et des talons pour le faire démarrer ; vains efforts, cris et coups inutiles ! cet animal tournait sur lui-même sans avancer d'un pas et, pendant ce temps, la troupe joyeuse de mes gais compagnons filait bride abattue dans une verte allée de la forêt de Montmorency.

A la vue d'un pareil défilé, on perd le calme et la sagesse, et l'on fait supporter son énervement à l'auteur de son irritation, à l'auteur de son désagrément ; les coups lui tombaient, comme grêle, sur toutes les parties de son corps; finalement elle se décide à suivre les autres qui sont déjà loin ; je dis elle, car je me figure à son entêtement que ça devait être une ânesse ! Maintenant elle

s'évertue à rejoindre ses compagnes ; et je regrette les coups que je viens de lui distribuer.

On arrive si rarement à triompher d'une idée fixe, que je me sentais fier d'avoir pu vaincre celle d'un animal ; d'autant plus fier que c'était une femelle et qu'on m'avait appris que les femelles sont par nature plus entêtées que les mâles, mais on m'a appris tant de choses qui sont en désaccord avec la réalité, qu'on peut être certain que les mâles sont les plus forts en tout, aussi leur entêtement est bien plus tenace que celui de leurs compagnes.

La cause est entendue, n'en parlons plus ; mon ânesse courait en ce moment avec une telle rapidité qu'elle m'eût fait gagner le prix sur le champ de courses de Longchamp. Je m'étais dit quand elle ne voulait pas démarrer : « Tu aurais dû te méfier de ta monture ; le sexe féminin ne te réussit pas et tu t'y laisses toujours prendre. Tu savais cependant qu'on ne fait jamais tourner une femme à droite quand elle désire tourner à gauche, et qu'il te faudrait user du droit du plus fort pour la faire obéir ; voilà ce qu'il en coûte d'aller trop vite et de ne pas réfléchir avant de prendre une décision »!

Je fus en ce moment interrompu par cette phrase sortie du fond de notre embarcation :

— Vous avez raison, Docteur, j'ai été trop vite dans mon choix et je n'ai pas assez réfléchi avant de me marier. Ah, si c'était à refaire !

— Vous seriez refait une seconde fois, la vie est courte; faites des concessions, et comme moi, monté sur mon ânesse, tout finira par bien aller ! voyez comme elle trotte hi, hi ! nous gagnons du terrain ; hop, hop ! nous approchons, hip, hip ! nous arrivons à l'infernal escadron, faisant frissonner de ses cris, les chênes séculaires et trembler le sol sous les sabots rapides et cadencés de son arcadienne cavalerie; des sons sonores me sortent de la poitrine, j'entre dans les rangs ; patatras ! quel choc mes amis ! la grosse et grande Eulalie vient, comme une lourde masse, de tomber par terre.

La douce Eulalie, amazone cet après-midi, était une étudiante qui prenait ses inscriptions à Bullier, Mabile, l'Elysée-Montmartre et autres facultés du même genre. Les chambres d'étudiants étaient ses salles de cours et quand son préféré allait arroser son cerveau aux fontaines scientifiques de l'École de médecine et des hopitaux, elle allait au café s'arroser l'estomac d'un breuvage sorti d'une usine savante.

Comme cette mésaventure m'avait mis en retard, elle avait préparé d'innocents lazzis et des flots de quolibets pour saluer

mon arrivée. Pour me lancer ses flèches humoristiques, elle se détourne trop brusquement et c'est la moitié du corps à terre et les jambes en l'air, accrochées à la selle, qu'elle me reçoit ; jupes, jupon, chemise s'étaient retournés comme un parapluie sous le brusque effort d'un coup de vent ; sa vaste sphère et ses puissantes cuisses étalaient leur splendeur au plein jour ; la malheureuse n'avait pas de pantalon ! « La lune dans son plein, dit Ernest ». « Ce n'est qu'une demi-lune, répondit Philippe, le nuage du vête - ment en couvre la moitié ». « Cette moitié suffit pour juger de l'autre, ajouta posément l'accommodant Gérôme ».

C'était un spectacle à rougir et à fermer les yeux, et aucun des assistants ne les avait précédemment aussi largement ouverts. Je suis certain que les astronomes déploient moins d'énergie lorsqu'ils braquent leur télescope sur l'astre du même nom. La morale et la pudeur s'étant dressées dans mon esprit, je fermais les yeux pour éviter un éblouissement ; j'avais déjà mis pied à terre, et paupière mi-close, je me précipitais pour baisser le rideau sur cette lune charnue. Sous l'impression de cette scène je devins si maladroit qu'au lieu de relever le rideau sur les jambes, je l'abaissais sur la tête ce qui mit à découvert la partie voilée : « Soutiendras-tu maintenant qu'elle n'est pas en son plein, s'écria Ernest ». « Je n'insiste pas, lui répondit Philippe, je la vois sans lorgnon ».

Un hourra de gaîté accueillit ces paroles et souligna ma maladresse ; chaque éclat de rire m'en démontrait l'étendue, j'en étais démoralisé car je tenais toujours le rideau en l'air. Quand la raison eut calmé la tempête de mes sens, je remis avec une méthodique lenteur chemise, jupon et jupe à leur place normale : je décrochai la jambe suspendue et l'allongeai soigneusement à côté de l'autre. Fin du premier acte.

Pour laisser étendu sur le gazon ce corps charnu, comme un antique colosse féminin tombé de son piédestal, il faudrait être sans cœur, sans force et sans courage ; j'avais compris cela aussitôt l'accident. J'avais avec ardeur détaché le pied, remis les voiles en place, il ne me restait plus qu'à remettre en selle la victime de ce comique imprévu. Je me place au sommet de la tête, je saisis les épaules, je rassemble mes forces, houp ! encore un petit effort ; je n'ai plus que quelques degrés à faire franchir à mon fardeau pour le placer en verticale ; trop lourd ! mes forces sont épuisées, le poids de ce gros corps m'entraîne dans sa chute et je me trouve noyé dans les couches ballantes de son vêtement. Comme un homme à la mer se rattrapant à une épave, je saisis Eulalie à bras le corps ; elle veut se dépêtrer, j'ai garde de lâcher

prise, et nous roulons sur le gazon tantôt à gauche tantôt à droite ; plusieurs bras vigoureux vinrent nous secourir, il était temps ; je n'y voyais plus rien, la lune me cachait le soleil.

— Ma cravache, ma cravache ! s'écria Eulalie quand nous l'eûmes mise sur pieds.

Je saisis la cravache, je saute en selle et je crie à tue-tête « en route les amis ».

Eulalie cria d'un ton de petite souveraine : « Tu as de la chance d'emporter ma cravache, mais sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre ».

Esquintez-vous donc, malgré l'Académie qui ne veut pas s'esquinter, à redresser une femme pour en être récompensé par des menaces.

Entre la Seine et l'Observatoire on a parlé sept jours du nouvel astre découvert par un groupe d'étudiants. Les calculs des astronomes n'en avaient pas encore déterminé la position, aucun d'eux n'a daigné en parler dans ses écrits, j'espère qu'ils ne me conserveront pas rancune d'avoir réparé leur oubli.

— D'après ce que vous nous contez, Docteur, vous ne deviez pas être bien sérieux dans votre jeunesse, me dit l'un de mes auditeurs.

— A cette époque, cher monsieur, j'apprenais à l'être.

— Vous n'avez pas dû y travailler avec beaucoup d'assiduité, et c'est heureux qu'aucune femme n'ait été parmi nous car elle aurait trouvé un grand manque de sérieux, je dirai même de dignité doctorale, dans le récit de cette plaisanterie.

— Docteur, dit un adversaire du sérieux, n'écoutez pas ce tardigrade, ce retrograde, ce plantigrade ; je vous approuve de n'être pas comme les pince-sans-rire l'ennemi de la gaîté et du progrès, de sorte qu'on peut actuellement vous classer dans un bon rang parmi les grands stercos de la littérature moderne, et je n'ai qu'un regret c'est que vous n'ayiez pas poussé un peu plus loin votre aventure à moins, ce qui ne serait pas convenable, que vous n'ayiez passé sous silence le plus intéressant.

— Il y en a déjà trop! et je ne conseille pas au Docteur d'ajouter cette histoire à ses récits de voyages.

— C'est ce qui vous trompe, car si l'idée me vient d'écrire mes impressions de voyage, je ne voilerai rien ; je ne suis pas un pédagogue, je n'écris pas des livres à l'usage des enfants ni pour les chastes vieillards qui, ne pouvant plus satisfaire leurs désirs, redoutent leurs souvenirs de jeunesse. J'écris pour les hommes sains, forts et vigoureux, pour les lecteurs qui peuvent me répondre la plume à la main : que ce soit gai, triste ou lugubre, je dis ce que je

crois être utile, ce qui ajoute quelque chose à nos connaissances. Si je me trompe de route, qu'on me trace un meilleur chemin. Est-ce à des enfants, des femmes et aux vieux encroutés que je puis livrer mes observations scientifiques, mes réflexions philosophiques, mes études sur la morale des peuples et les récoltes de toutes natures, faites au cours de mes voyages? A quoi pourrait leur servir ce monceau de pacotille? A rien! ils jetteraient le tout aux ordures. Je ne puis donc m'adresser qu'à des hommes qui savent en tirer profit, à des hommes qui ont emmaganisé dans leur vaste cerveau les principes des connaissances humaines. Permettez-moi d'ajouter qu'on ne juge bien les choses qu'en les comparant, qu'on ne peut juger sa morale qu'en la comparant à celle des autres et qu'il en est ainsi pour les études philosophiques, scientifiques, la détermination et classification des objets et les questions religieuses. L'observation, la réflexion et la comparaison sont les trois sources d'une bonne éducation.

— Si vous me donniez un de vos livres, il me faudrait donc le mettre sous clef afin qu'il ne tombe pas sous les yeux de mes enfants et de ma femme.

— Je ne parle pas de votre femme, car bien des femmes ont une maturité et une puissance intellectuelles qui dépassent bien souvent celles de leurs maris. Quant aux enfants ce serait votre devoir et remplir le plus vif de mes désirs en ne le leur laissant pas lire. Les *grivoiseries* ne conviennent pas aux intelligences en voie de formation et, si ce qu'un auteur avance est en désaccord avec la routine universitaire, cela ne peut que leur être funeste : Que l'un de vos enfants réponde à ses examens, que ce n'est pas en vertu des masses mais de leur mouvement que les corps s'attirent ou encore, que nous ne sommes pas dans le XXe siècle mais dans le XIXe et il sera refusé pour avoir pu douter de l'exactitude des dogmes universitaires ; l'étudiant en subirait les conséquences, le papa ferait la grimace et moi j'aurai le chagrin d'avoir nui à l'un et causé de la peine à l'autre .La vérité n'est pas bonne à dire en tout temps et un écrit ne convient pas à tout âge.

— C'est bien, M. le docteur, on vous obéira si vous me faites l'honneur de m'offrir votre ouvrage.

— C'est convenu, je reprends mon récit : mon corps reposait toujours dans un agréable farniente et ma pensée continuait à me faire passer dans l'esprit les tableaux hilarants du temps de ma jeunesse. Jamais autant qu'à ce moment elle ne m'avait fait faire tant de chemin et remémoré tant de choses.

— Vous ne savez pas pourquoi, me dit un des anneaux de la chaîne administrative? Si vous me le permettez, je vais vous l'expliquer.

— Vous me ferez plaisir, je n'ai jamais refusé l'occasion de m'instruire.

— Oh, c'est bien simple : vous aviez tout cela gravé dans la mémoire et vous vous en êtes souvenu.

— Je m'en doutais et maintenant, que vous venez de me le confirmer, je n'en doute plus ; c'est très certainement des cendres du passé, que ma mémoire a tiré l'épisode que je vais vous conter : elle m'apparut dans ce ravin d'Obock aussi fraîche et aussi gaie que dans ma folle jeunesse ; elle n'avait pas changé et cependant j'avais vieilli de cinquante ans.

Les étudiants, dont je faisais partie à cette époque, avaient ceci de commun avec les Apharras : ils laissaient sans les compter couler les jours, les mois, les années et, à leur famille, les préoccupations du présent et de l'avenir. Dans ce tourbillon d'insouciance et de gaîté je me sentis, un jour, autant de fierté qu'un chef de bataillon. On m'avait désigné comme étant l'un des moins pacifiques, pour commander une troupe de bout-en-train ; j'avais sous mes ordres les plus intrépides combattants de la mélancolie et tous, sous ce drapeau, méritaient le bâton de maréchal. Il est à peu près inutile d'appeler l'attention sur le manque de discipline et de tenue correcte de ce régiment de volontaires : chaque soldat n'obéissait qu'à sa volonté, et moi leur chef, imbu de ce libéral principe, je leur en donnais l'exemple.

Nous avions choisi le bois de Clamart pour champ de manœuvre ; arrivé à un carrefour solitaire, je me place au centre et d'une voix plus vibrante qu'autoritaire, j'appelle auprès de moi mes guerriers buissonnants. Autour du carrefour qui nous servait d'asile, les arbres méthodiquement rangés, en étendant leur branches et entre-croisant leurs rameaux, formaient une coupole verte au-dessus de nos têtes : nous nous trouvions sous cette voûte, supportée par de vigoureuses colonnes, comme dans un sanctuaire, auquel le mystérieux silence de la forêt imprimait un caractère sacré.

Attention, m'écriai-je, ajustez-vous en rond, coudes contre coudes, à mes côtés. Je fis ensuite placer au centre de ce cercle vivant une étoile de Bobino qui nous avait accompagnés jusqu'à ce solitaire séjour.

N'ayant avec elle ni suivante, ni compagne, elle se trouvait être le seul représentant du sexe aimé et du talent artistique. Quand dans une pose tragique, l'étoile se fut installée au centre du zodiaque, je lui tendis en silence, pour ne pas masquer le bruit des battements de son cœur, un rouleau de papier, entouré d'une faveur verte, emblème de l'espoir. L'étonnement, la surprise, fut

rapidement suivi de la curiosité : la faveur fut détachée, et le rouleau déplié avec une majestueuse dignité ; j'avais à ce moment, le bras levé, l'index tendu et, aussitôt que je vis la belle diriger son regard sur la feuille de papier : une, deux, trois me partit de la bouche ; à ce dernier mot, l'air ébranlé retentit, et le refrain suivant, sorti à l'unisson de nos jeunes poitrines, se glissa au loin à travers bois.

En ma Clémence
J'ai confiance,
Et ce refrain
Me met entrain.

Non, je n'ai jamais vu de belles
Plus d'un long mois être rebelles,
Aussi gaîment je suis le cours
Du fleuve ardent de mes amours.

En ma Clémence, etc.

Ce couplet et le refrain sont suffisants ; ils permettent amplement de juger la suite, et de ne pas en confondre l'auteur avec Béranger, Désaugier, P. Dupont et Nadeau.

Pendant que nos voix, toujours croissantes, égrenaient les couplets avec ensemble, Clémence, l'étoile de Bobino, suivait, impassible et paroles et musique, l'œil fixé sur le papier : rien ne faisait prévoir l'orage qui montait de son cœur et qui creva au troisième couplet, car les larmes coulèrent. C'est toujours ainsi que se manifestent les grandes joies et les grandes douleurs.

La belle Clémence, l'altière artiste de Bobino, Clémence au cœur dur comme l'acier, froide comme le marbre et fermée comme un coffre-fort, n'était pas insensible. Elle avait résisté, il est vrai, aux attaques sentimentales et aux bouquets littéraires de l'auteur de la romance qui, inspiré par Cupidon, lui avait décoché successivement un quatrain, un acrostiche, un sonnet, un rondeau, un madrigal, une ode, une ballade, une fable, une allégorie, une idylle, un conte une épître, il venait enfin de lancer la chanson avant de commencer, en cas d'insuccès, le premier chant d'un poème épique. La chanson ! qui pourrait résister à la joviale chanson de nos pères et à la romance des troubadours? La *Marseillaise* qui transforme un agneau timide en un lion intrépide, ne fait-elle pas un héros d'un simple soldat? quand un cœur féminin résiste au choc d'une romance, c'est que ce cœur ne bat plus ; celui de Clémence battait à lui ébranler la poitrine ; les larmes coulaient. Clémence était vaincue.

Excepté l'héroïne de la fête qui ignorait complètement le programme, nous le connaissions tous, nous y étant longuement

préparés, mais aucun de nous ne s'était figuré l'impression de cette mise en scène et l'enthousiasme qu'elle venait de soulever; nous étions tous aussi émotionnés que l'héroïne et l'écho d'une joyeuse satisfaction se perdit dans le silence de la forêt. Le plus poseur de nous tous était si exalté, qu'il nous invita à souper dans un châlet de Robinson.

Le poète, sans s'en douter, avait composé une romance à double effet : conquérir le cœur d'une belle et nous procurer une réjouissance gastronomique.

L'invitation faite avec empressement fut acceptée sans hésitation. Sans tarder, d'un pas alerte et sautillant, accompagné de chants, de cris, et de mots croustillants, on mit le cap sur Robinson à travers bois et plaines. La course était trop longue, le pas se ralentit, le silence tombait dans les rangs et la vacuité de l'estomac ajoutait sa tristesse à ce commencement de monotonie; on était parti vite, on n'avancait plus que lentement; on avait été gai, on devenait triste.Soudain un brouhaha typique nous arriva faiblement à l'oreille. A cet appel lointain, notre pas alourdi reprend de l'énergie : nous approchons et distinguons bientôt la détonation de bouchons qui sautent; ce bruit qui est produit par un écumeux et hilarant liquide sortant de sa prison, nous infiltre le charme d'une agréable perspective : ce pétillant liquide, ce nectar écumeux qui soutient les malades, réjouit les bien-portants, ranime les combattants des luttes érotiques, allait bientôt couler à notre table.

Dans un combat de corps à corps où les soupirs, les râles, les convulsions, les spasmes se mêlent au cliquetis des armes, les adversaires, à bout de forces, se regardent d'un œil terne, cherchent dans le repos à réparer leurs forces, et s'administrent, sans ordonnance de médecin, une coupe de champagne. Sous la douce influence de ce gazeux et spiritueux liquide, leurs yeux s'enflamment, se provoquent et la lutte recommence.

— Attention, docteur, vous allez tomber dans du Paul de Kock, du Sylvestre, du Zola et vous serez asphyxié par la mauvaise odeur des ordures que vous agiterez.

— Je comprends votre crainte puisque l'un de ces auteurs est mort asphyxié, dit-on, par les gaz délétères qui s'exhalent de ses écrits; quant aux deux autres, n'ayez crainte, ce sont de gais et amusants conteurs qui cherchent à distraire, à faire rire, sans attaquer, salir, avilir, les corporations les plus actives de la fortune sociale et sans lesquelles ne saurait exister aucune sécurité, aucun gouvernement, aucune patrie, aucun bien-être. Entre ces trois auteurs aucune comparaison n'est possible. L'un cherche à

saper, démolir, détruire et disperser au vent la cendre des édifices sociaux. Les deux autres, loin de chercher à détruire, émoustillent et semblent rappeler au devoir ceux qui oublient de procréer. Si je savais par des anecdotes folichonnes exciter les maris à travailler plus activement à la reproduction, je croirais fermement avoir rendu à la France un important service.

— Je vous approuverais, dit l'attaché du gouvernement, car la dépopulation de la France nous préoccupe beaucoup. Tout le monde en parle et personne ne nous indique un remède sérieux.

— C'est justement le sérieux qui vous bouche la vue et vous empêche d'y voir clair ; ôtez-moi ce bandeau, établissez des concours, récompensez dignement les meilleurs champions et établissez plusieurs stations de morale comme celle de Robinson.

Vous ne vous figurez pas tout le prestige dont jouit Robinson. Un dandy rencontre une volage : « allons à Robinson ». Un jeune homme se marie et son épouse lui dit, en sortant de la mairie : « allons à Robinson ». Ce que Cupidon y conduit de victimes! On y va respirer le bon air, faire des courses à âne, monter dans un arbre, comme dans un nid d'oiseau et... on revient de Robinson.

Il nous fallut, pour pénétrer dans ce diabolique Éden, contourner tables, chaises, et joyeux groupes ; puis, pour passer plus librement, former un monôme ; celui de tête avait les yeux fixés à terre et celui de queue les yeux en l'air. Ces deux éclaireurs devaient, au moindre incident, prévenir les intermédiaires ; sans cette précaution nous aurions essuyé nos pieds à de luxueuses robes et tourmenté d'élégantes bottines, ou reçu sur la tête quelque objet détaché d'un châlet suspendu.

Après des allées et venues, des tours et des détours, nous parvenons enfin à gagner, entre ciel et terre, un local de quelques mètres cubes, dans lequel nous nous entassons. Dans ces petits réduits, les surprises ne sont pas à craindre ; il suffit de surveiller l'échelle. Les garçons de service pourraient assurément enfreindre la consigne, mais il n'y a pas d'ascenseur, ils ne trouvent aucun charme à monter et descendre pour desservir ces nids d'oiseaux volages ; aussi, faut-il souvent frapper du pied, crier et tempêter pour les décider à apporter la becquée aux jeunes tourtereaux et tourterelles.

Aussitôt notre prise de possession, nous transformons notre châlet en temple sans rien changer à son décor champêtre ; et, sans invocations à Bacchus, Momus et autres divinités du ciel et de la terre, nous fîmes des libations à notre estomac ; jamais offrande ne fut mieux accueillie et reçue avec plus de plaisir.

Comme une heure nous séparait du dîner commandé, nous fîmes religieusement de nouveaux sacrifices. Le liquide en tombant, humectait les voies aériennes ce qui leur permit de fonctionner librement et à nous, de nous communiquer nos pensées. Il fut décidé de procéder immédiatement à l'union de l'étoile de Bobino et du poète du quartier Latin.

Mon titre de chef d'orchestre me procura la dignité d'être nommé président et grand prêtre ; sans m'affubler du cérémonial requis en pareille circonstance, je tendis la main au-dessus de la tête des deux fiancés assis côte à côte, en face de moi.

A mille lieues de Paris, cinquante ans plus tard, je me voyais reposant dans la plaine d'Obock sous un mimosa, en train de bénir à Robinson une joviale union fiévreusement attendue. Ma mémoire, cherchait à se rappeler les sensationnelles et sentimentales paroles que j'avais prononcées, quand je fus rappelé aux choses présentes par un fourmillement qui, me partant des jambes, m'envahissait le corps.

Je n'eus plus alors aucune autre pensée que de chercher la cause de cet intempestif désagrément ; je m'aperçus aussitôt que des milliers de fourmis avaient profité de l'inertie de mon corps pour le chatouiller de leur irritante titillation. Mes mains, plus promptes que ma pensée, avaient déjà instinctivement frotté, gratté et écrasé quelques-unes de ces bestioles, très intéressantes à étudier, mais bien désagréables quand elles prennent votre peau pour champ d'exploration. L'instinct, dans ce cas comme dans bien d'autres, avait agi de son propre mouvement sans demander à l'intellect conseil et assistance. Ce n'est qu'un instant après que celui-ci reprit ses droits et dirigea avec méthode et précision l'attaque commencée contre mes assaillantes.

Elles étaient si nombreuses qu'elles avaient dû prévenir toutes celles qui se trouvaient à un kilomètre à la ronde : je ne vis aucune fourmilière dans mon voisinage et je n'ai jamais su d'où elles venaient. Je déployai tant d'énergie et je mis tant d'acharnement à leur faire la chasse, qu'elles se sauvèrent sans savoir où donner de la tête : de sorte que, relativement à leur nombre, je fis très peu de victimes.

Cette chasse terminée, je me vis tout à coup vieilli de cinquante ans. Cinquante ans ! un demi-siècle ! où sont-ils maintenant les joyeux compagnons de cette lointaine époque ? La mort les a saisis les uns après les autres : je suis seul actuellement à les regretter tous.

Mes auditeurs, après avoir respecté un instant le silencieux accablement de ce mélancolique souvenir, me demandèrent ce que devinrent les conjoints que j'avais unis.

Le lendemain, leur dis-je, nous étions tous à Paris, du moins je le suppose, car je n'ai jamais su, si nous sommes revenus isolés ou par petits groupes ou tous ensemble; ni si c'est à pied, à cheval, en voiture ou en chemin de fer que nous avons fait le trajet. Deux ou trois mois après cette équipée, le poète, que je n'avais pas revu, vint frapper à ma porte et me dit en entrant d'un air attristé : « Père Jousseaume », c'est ainsi qu'il m'appelait quoique à peu près de même âge! je viens de divorcer; la vie n'était pas tenable: Clémence ne rêvait qu'équipage, toilette et maison montée : « Va, lui ai-je dit, ma chère amie, je te souhaite un gros rentier, et la réalisation de tous tes caprices ». Nous nous sommes séparés bons amis, mais je suis persuadé qu'elle ne reviendra plus; je la regrette, car sauf ses idées de grandeur, c'est une bonne fille. »

La fin de cette union ne valait guère la peine que vous interrompiez ma chasse aux fourmis. Quand je les eus mises en déroute et gratté mes démangeaisons, besognes pour lesquelles ma pensée et mon corps s'étaient intimement unis et concertés, je me mis à déclamer ces vers de Lamartine qui se perdirent au loin dans le calme et le silence de la pleine déserte :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y couvre un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date, en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux une larme courir,
Dit : elle avait seize ans! C'est bien tôt pour mourir.
Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez les vents gémir et les flots murmurer!
Revenez, revenez, oh! mes tristes pensées,
Je veux rêver et non pleurer.

Je me sentais dans mon état normal, et cependant mes cellules cérébrales devaient, à ce moment, s'agiter comme des folles et battre le délire. Était-ce congestion, surexcitation ou quelque diablesse psychique qui les faisait danser? Je ne puis le savoir puisque je me croyais dans mon état normal. Comme tout chez moi me semblait fonctionner en parfaite harmonie et qu'un instant de repos m'avait fait retrouver mon énergie et le mouvement corporel, je me dirigeai, avec lenteur et précaution, vers le fond de mon petit ravin boisé. Après quelques pas je m'aperçus qu'il changeait brusquement de direction : j'avance un peu plus loin.

je plonge mon regard dans ce détour, et je m'arrête soudain ; le saisissement me cloue les pieds au sol; là à trois pas de moi m'apparurent deux corps humains, paisiblement étendus sur le sol à l'ombre des arbres. La pensée d'une illusion me traverse l'esprit, mais impossible de s'y tromper; c'étaient bien deux êtres vivants de chair et d'os. Leurs visages exprimaient la satisfaction de goûter en silence le plaisir d'un amoureux tête-à-tête. J'étais édifié, mais l'astre de la lumière, témoin discret de cette scène pourrait attester que je me suis cru un instant le jouet d'une hallucination ; si, détournant la tête, je m'étais subitement éloigné, je le croirais encore et rien ne pourrait m'en dissuader.

Pétrifié, immobile, le regard atone, fixé sur ces deux êtres, je vis qu'ils n'appartenaient pas au même sexe, que la poitrine de l'un marquait le féminin et celle de l'autre le masculin. Je pensai immédiatement à un sérieux rendez-vous ; leur maintien, d'une chasteté apparente aurait dû cependant m'inspirer une autre pensée ; l'œil du plus fougueux moraliste n'aurait rien trouvé pour sa critique et son intolérance. Malgré cela il me semblait qu'une atmosphère de volupté enveloppait ces deux êtres.

Tous les savants de notre génération connaissent le rôle important que joue l'influence du milieu sur la vie des êtres et les modifications qu'elle apporte à leur développement corporel, et cela m'a conduit à m'adresser cette question : « Est-ce que tout à l'heure ma pensée n'aurait pas subi l'influence de l'atmosphère de volupté qui se dégageait du milieu où mon corps reposait?? Le chaleureux fluide émis par l'amour chaste ou l'amour voluptueux des deux êtres que je venais de découvrir, n'a-t-il eu aucune influence sur ma pensée et ne l'aurait-il pas guidée, à son insu, dans les excursions qu'elle venait de faire »?

A la vue d'amoureuses étreintes ou simplement d'images libidineuses ou à l'audition de récits lubriques, les représentants de notre humaine espèce ne sont-ils malgré eux impressionnés! L'odeur que répand le corps d'une femme surtout à certains moments produit chez bien des gens des excitations sensibles. Mais alors pourquoi nos autres sens seraient-ils inaccessibles à ces impressions! Ne sentons-nous pas la chaleur et le froid qui nous viennent à distance d'un foyer que nous ne voyons pas? Je pourrais même ajouter, car je suis audacieux! que nous pourrions très bien avoir, sans nous en douter, un sens qui perçoit les émanations psychiques.

Savons-nous ce qui se passe dans notre laboratoire aux idées? Tout, comme dans beaucoup de nos autres organes, n'est-il pas mystérieux? Combien se passent en nous de phénomènes qui échappent à notre intelligence et à nos sens ! qui nous dit qu'un être

supérieur à nous ne viendra pas un jour nous supplanter et que cet être ne possédera pas, bien distincts, des sens qui sont chez nous à l'état latent? Lorsque ces questions me viennent à l'esprit, je succombe sous le poids de mon ignorance, mais je m'amuse, en voyant mes semblables y patauger avec une sérénité persévérante.

En résumé : oui ou non, puis-je croire qu'une émanation de ce couple amoureux ait influé sur ma pensée et ait donné un cours volage à mes idées? Quant à moi je vois dans cette influence plus de plaisant que de sérieux. Je ne puis cependant pas méconnaître la mystérieuse influence des frais ombrages, puisque c'est dans le calme et la solitude des bois que le vieillard va chercher des idées et la jeunesse le temple de l'amour.

Qu'il ait la peau blanche, jaune, rouge ou noire, l'homme aime à promener dans un bois solitaire sa pensée et son cœur. La rencontre de deux amoureux, étendus sur le sol à l'ombre des arbres de ce lieu solitaire, n'aurait pas dû me surprendre et jamais je ne le fus autant. La présence dans le fourré, de ces deux grands corps noirs, roucoulant l'amour tendre et ne pensant qu'à s'aimer, me retint dans l'indécision et l'immobilité. L'œil d'un passant en pareille circonstance est toujours on ne peut plus gênant, on enverrait au diable ou autre part son meilleur ami et surtout sa légitime. Le hasard m'ayant plongé dans cette désobligeante situation, j'envisageai immédiatement toute l'étendue du déplaisir que ma présence devait causer. Me retirer au plus vite fut ma première pensée ; mais, sans tarder, la réflexion me dit : Tu vas faire comprendre, en agissant aussi précipitamment, que ce tête-à-tête dans ce lieu isolé est d'une morale inavouable et, d'un autre côté, je l'avoue à ma honte, la curiosité s'était mêlée à ce débat et me conseillait d'attendre. De tous mes défauts, que seul l'éternel qui m'en a farci pourrait dire le nombre, la curiosité tient la plus large place. Je n'écoutai pas longtemps le conseil de cette incorrigible, et je fis bien, car je serais resté toute la soirée en place, sans lui procurer le spectacle de ce qu'elle attendait.

C'eut été du reste peu convenable et indésirable d'attendre là debout, comme un faune lascif, le dénouement d'une scène amoureuse ; une telle bassesse est en si complet désaccord avec la dignité humaine qu'au bout d'un instant je détournai la tête puis les talons et me retirai lentement, en me baissant à chaque pas pour découvrir des insectes. J'avais tourné le dos à mes victimes, mais il me suffisait de détourner un peu la tête pour les apercevoir.

La chasse aux insectes et aux autres produits de la nature et les autres chasses, non moins naturelles que les précédentes, passion-

nent tous les cupidons de la science; j'ai été du nombre, mais, depuis longtemps j'ai perdu mes ailes, et avec elles, l'espoir de les voir repousser.

— Vous ne nous dites pas, Docteur, si c'est vos recherches de l'arbre de science du bien et du mal qui vous ont procuré cette mésaventure, s'écria le plus jovial des passagers. Du reste, ajouta-t-il, si vos ailes sont tombées, je suis persuadé qu'il vous reste encore assez de plumes pour vous tirer d'affaire.

— Une seule me suffit maintenant, c'est celle qui me permettra d'écrire votre interruption et de continuer mon récit.

Je m'étais agenouillé au pied d'un arbre et, pendant que je grattais le sol, je jetais de temps en temps un regard furtif aux deux amoureux. C'était plus fort que ma volonté, je voulais savoir comment les Danakils se transmettaient leurs impressions. Les deux êtres, que mon regard tenait en joue, avaient dû éventer ma pensée, car ils gardèrent stoïquement l'attitude la plus modeste.

Un insecte, sorti d'une petite touffe d'herbe que je venais d'ébranler, vint mettre un terme à ce manège et attira à lui seul toute mon attention. Cette gentille bestiole remuait ses longues et grêles pattes avec tant d'agilité que j'avais une terrible crainte de la voir m'échapper. J'ouvre largement la main et prestement je l'abas sur son dos ; elle évite le coup, je recommence vivement, elle se dérobe encore ; je précipite l'attaque ; pan, pan, pan, pan, je la manque à tous coups ; je deviens moins nerveux, j'ajuste avec plus de précision, victoire ! je la tiens prisonnière sous ma main. J'étais si fier de ce succès que je soulevai bien vite un des cotés de ma main : ma prisonnière en profite pour s'enfuir, en doublant de vitesse ; ma main se lève avec rapidité et lui retombe sur le corps. Cette fois elle ne s'échappera pas, je connais ses ruses et je prévois les éventualités. Quelques secondes après je l'avais glissée dans mon flacon. Je la regarde : c'est une *pimelie !* elle doit être rare et peut-être inconnue, car mon confrère Charles Henri-Martin n'en a encore rencontré qu'une seule. Un conquérant qui se retire avec la dépouille de son adversaire n'est pas plus fier que je le fus en ce moment de ma jolie petite captive.

N'ayant plus rien à désirer, je lève la tête, mes cheveux se dressent, mon sang se glace, un frisson d'épouvante agite ma chair ; un spectre noir est là à me toucher, qui plonge son regard dans mon œil effaré ; ma terreur l'amplifie, il me paraît géant, et j'étais perdu dans ce ravin désert sans espoir de secours ; il me semble que ma dernière heure va sonner. A cette funèbre perspective la pensée me vint aussitôt que j'étais Français et qu'il fallait

mourir en brave. Cette pensée me rendit tout de suite à ce point courageux, que j'aurais lutté seul contre une armée de fantômes et de sorciers commandée par le diable. D'un regard ardent, je fixai énergiquement mon mystérieux adversaire ; ne lui voyant aucune arme à la main, mon courage redouble, je poursuis mon investigation, Allah, Allah ! Les bras m'en tombent. Je vois distinctement deux moitiés de boulet collées sur une noire poitrine humaine !

La chasse que je venais de faire à un agile insecte, avait si complètement absorbé ma pensée, que j'avais totalement oublié la présence du jouvenceau et de la jouvencelle ; c'était cette dernière qui était près de moi. Sa présence pouvait avoir de graves conséquences, ça devenait sérieux : d'un homme qui vous attaque on se défend, mais d'une femme ! Terrible perplexité ! Que faire, demander grâce, fuir ou succomber? Il me fallait au plus vite prendre une décision : mon regard se dirige vers son compagnon et je le vois paisiblement étendu à la même place,il n'avait pas bougé, il me parut ni satisfait ni mécontent de son isolement ; mais il devait souffrir intérieurement et sa compagne, près de moi, n'avait pas l'air de se douter des angoisses qu'elle lui causait ; avec une souplesse léonine, elle pliait son torse et abaissait sa tête à la hauteur de la mienne, mais soit par crainte, modestie, retenue ou je ne sais quoi, elle la tenait pudiquement à distance convenable. Son regard semblait m'interroger, me demander ce que je voulais faire de ce que je venais de trouver et de mettre dans un flacon.

C'était certainement cela qui l'intriguait, mais comment lui répondre? Rien de plus facile quand on parle la même langue que de se communiquer ses idées et ses impressions, mais ce moyen ne pouvait nous servir. Les sons sortis de la bouche de l'un n'auraient rien exprimé à l'oreille de l'autre ou auraient fait naître dans l'esprit de l'auditeur une pensée tout autre que celle du parleur. Mes premières paroles auraient été de lui conseiller de retourner auprès de son cher compagnon ; eh ! si elle eut pensé, les interprétant mal, que je lui faisais une déclaration, que je lui disais, je t'aime ! Je frémis encore quand je pense à cela.

D'un autre côté, répondre à son regard interrogateur, en haussant les épaules et lui tournant le dos, c'eût été une impolitesse, un manque d'égards et une déchéance ; un Français ne pouvait pas laisser une telle impression dans l'esprit d'une femme ! Puisque par le geste on peut, à défaut de la parole exprimer sa pensée, cette ressource me restait pour répondre à sa question. Ce n'est pas du geste expressif, si fréquent actuellement en littérature qu

sans explication, désigne un acte ou tranche une question, comme le fit d'un seul mot notre immortel Cambronne sur le champ de bataille de Waterloo, dont je me servis.

Non, un geste semblable n'eût pas mieux valu qu'un méprisant silence. Aussi eus-je recours au geste explicatif : je plonge mon regard dans l'œil de cette femme et, remuant la main, je l'invite ainsi à en suivre les mouvements : je tire de ma poche un flacon plein de bestioles et je lui mets sous les yeux. Elle le regarde avec curiosité et étonnement et, tournant ensuite les yeux de mon côté, elle eut l'air de me dire : Je n'y comprends rien, à quoi cela peut-il servir ?

Lui expliquer par geste que cela était destiné à des études scientifiques ou à être rangé dans une collection eût été difficile et perdre du temps inutilement, car elle n'avait aucune idée de ce que sont nos collections et nos études scientifiques ; je me tirai alors de cet embarras par un subterfuge. Savez-vous ce que je fis pour lui faire comprendre l'utilité de mes recherches?

Parbleu, dit notre jovial compagnon, vous l'avez embrassée pour lui faire comprendre que ça rendait amoureux.

— Ça ne m'est pas venu à l'idée, heureusement ! car je ne serais peut-être pas sorti vivant de ce ravin. J'ai simplement simulé une colique en me brossant le ventre, faisant des contorsions et une horripilante grimace : puis je pris le flacon et fis semblant d'en avaler le contenu. Je me passai de nouveau la main sur le ventre, ma figure exprimant un grand soulagement, elle dut comprendre, car elle parut enchantée de mon explication. .

Elle l'eût été davantage de la mienne, et je suis persuadé que vous l'auriez employée sans la présence de l'autre qui dut, pendant ce temps, trouver la chose mauvaise.

— Je ne sais, mais il me parut attendre patiemment, sans manifester le moindre déplaisir : comme je supposai qu'il trouvait le temps long, je m'empressai de l'écourter en pliant bagage et, en homme qui tient à représenter dignement sa patrie, je saluai cette femme d'un geste majestueux et me retirai à pas lents, tête haute. Pour conserver cet imposant maintien, je supportai stoïquement les piqûres des branches épineuses qui me barraient la route.

— C'est très bien, Docteur, me dit l'oracle administratif, c'est ainsi que je me serais conduit à votre place.

— Votre assentiment me pénètre et jette un peu de baume dans le souvenir des cruelles piqûres dont je fus victime.

Malgré leur attaque je sortis de ce fourré bien plus vite que j'y étais entré et, quand je me trouvai libre sur le sentier conduisant à Obock, j'éprouvai un grand soulagement.

En présence de ces deux individus, j'étais resté régence ; j'avais supporté piqûres et déchirures sans sourciller. Mais aussitôt que je n'eus plus aucun regard à redouter, je devins comme l'acteur entré dans la coulisse. L'absence de spectateurs me rendit à moi-même. Je sortis familièrement mon mouchoir de ma poche, j'en imbibai un coin de salive et j'essuyai prosaïquement les gouttelettes de sang répandues sur mes mains et mon visage, cette petite opération me fit supposer que ce dernier devait être en un assez piteux état.

Ne me plaignez pas ; j'étais fier de ces blessures : elles me rappelaient que je venais d'être courageux et superbe de dignité; ce nettoyage superficiel terminé, j'abaissai mon regard sur mon vêtement ; son délabrement fit baisser de plusieurs degrés ma petite satisfaction. « Vieux poseur, me dis-je, il n'y avait pas de quoi être satisfait de la façon dont tu viens de remplir ton rôle mais tu étais ridicule et tout le monde aurait ri, si le public n'était pas si facile à tromper ; tu posais et ceux pour qui tu grimaçais, que penses-tu de leur rôle? »

Ce qui surgit d'idées rétrospectives dans une vieille tête est inimaginable. Elles rendent les moralistes décrépis sérieux, elles font sourire les serviteurs de la gaîté et elles attristent les fournisseurs de la mélancolie.

Tête inclinée sous le poids des réflexions, je me dirigeais à pas lents vers Obock, dont j'apercevais les maisons : « Cette femme est encore jeune, me disais-je, mais, depuis longtemps, l'amour idéal s'est envolé de sa pensée ; il s'oublie si facilement quand on a goûté de l'autre ! Ses dix-huit à vingt ans, peut-être vingt-cinq, ne lui ont pas encore trop altéré ses charmes : ce qui m'en est apparu avait dans sa souplesse, une voluptueuse rigidité et une séduisante régularité de contour, c'est évidemment une preuve de jeunesse ! Mais d'un autre côté, il faut avoir passé l'âge des rêves éthérés, des sensations imaginaires, des tribulations de l'amour idéal pour courir après de plus vibrantes et passagères sensations.

« L'âge d une femme est un mystère que la pénétration et la sensibilité de l'œil n'ont jamais pu approfondir. A quoi bon du reste cela nous servirait, puisque nous ne jugeons l'âge d'une femme que d'après l'impression que sa beauté, son élégance ou son esprit nous produit.

A-t-on jamais su combien d'années et peut-être de siècles la mère du genre humain a conservé ses seize ans? Si la tradition est restée muette sur cette question, tout cependant nous laisse à supposer qu'elle est restée très longtemps sans regret du passé

sans souci du présent, sans préoccupation de l'avenir et sans que l'amour vint lui souffler le désir de perpétuer l'espèce. Elle serait certainement restée avec ses seize ans jusqu'à la fin du monde, si les insinuations lubriques du *malin* esprit n'étaient venues modifier son genre d'existence : elle serait encore dans toute la fraîcheur et la pureté de la jeunesse, et elle pourrait, auprès d'Adam, jouir béatement de l'amour idéal. Sans la rampante et venimeuse bête qui l'a entortillée des replis de sa concupiscence, rien n'eut troublé sa pensée, rien ne lui eût fait battre le cœur, rien n'eût fait palpiter sa chair ; c'eût été pour elle le bonheur parfait et pour nous le néant, car elle n'eut peuplé la terre ni de filles ni de garçons.

C'était écrit, l'Infernal devait allumer un jour dans le cœur de la belle innocente un feu qui ne s'éteindra qu'à la mort de la dernière de ses descendantes. Quelle bonne pomme, disait en la croquant, cette vigoureuse mère du genre humain : je vais en garder la moitié pour Adam, et il me saura gré de lui avoir fait goûter à une aussi bonne chose; et le benêt, naïf comme un enfant, s'abandonna au désir de sa compagne.

A peine la pomme fût-elle gloutonnement dévorée, qu'une transformation subite s'opéra dans les deux représentants du genre humain. Si je rappelle ce fait c'est qu'aucun transformiste n'en a encore parlé. C'est cependant d'une importance à les faire réfléchir : car avant cette transformation Adam et Ève étaient deux êtres parfaitement distincts, tandis qu'après avoir croqué la pomme ensemble, ils ne formèrent plus que les deux moitiés d'un seul tout ; ils ne purent plus rien faire l'un sans l'autre.

Voilà d'après l'histoire antique la source originelle de la curiosité si vive chez les femmes, et de leur ardente soif de la nouveauté, et de leur désir non moins ardent de faire trébucher l'homme au gré de leurs désirs.

On a quelquefois trouvé du décolleté à mes récits et, sans rougir, sans réflexion, on apprend que la chute de la femme entraîna l'homme, après l'avoir trompé, à la désobéissance et à ce que vous devinez. Savez-vous pourquoi on subit cette impression? C'est que l'histoire est réaliste et les récits idéalistes.

C'est égal, échafauder la perpétuité de l'espèce humaine sur du dévergondage me paraît de l'histoire aussi douteuse que peu sérieuse. Ne serait-il pas plus sage de laisser le mystérieux dans le mystère que de dresser, par des théories, des explications et autres produits de l'imagination des obstacles aux recherches, ce n'est pas par l'imagination qu'on résout un problème et qu'on tire un mystère de son obscurité, c'est par le travail et l'observation.

Quoiqu'en disent les transformistes et les autres inspirés de

l'inconnu, dans les veines de toutes les femmes normalement constituées coule et y coulera avec la même intensité le sang que leur a transmis la première femme. Rien n'en atténuera la chaleur.

Etoiles de la vie, je regrette, avec satisfaction, la perte de votre innocence car, sans la mémorable culbute de votre première ancêtre, aucun de nous n'aurait peuplé la terre ; personne n'aurait subi l'influence du milieu, des croisements, de la sélection, de la lutte pour la vie et de sa participation dans la lutte vitale! de ce fait : bonsoir les philosophes, les transformistes, les spiritualistes, les matérialistes, les libres penseurs, les artisans et les artistes, les inventeurs et les rêveurs, les engraisseurs et les engraissés Adieu tout le monde ! nous aurions été enterrés avant d'avoir vu le jour.

Notre présence ici-bas a été une surprise; le Père Eternel, d'après ce qu'on a dit, n'avait pas l'intention de nous y voir : il plaça ses deux chefs-d'œuvre, l'homme et la femme, dans un lieu de délices en leur interdisant de toucher au fruit de l'arbre propagateur. Nous serions donc restés tous dans le néant sans le convaincant discours et l'entortillant geste du serpent biblique. N'est-ce pas à ce satané animal qu'auraient dû s'adresser notre reconnaissance et notre encens? Nous lui devons la vie et, par un revirement de pensée difficile à concevoir, c'est à celui qui ne voulait pas de nous que s'adressent nos remerciements.

Pour s'éviter les luttes sataniques, pourquoi le créateur universel n'a-t-il pas accordé à la femme la faculté de concevoir sans perdre sa virginité ; l'homme sans la toucher du bout des doigts l'aurait honorée d'une mystique vénération et c'est d'un amour sans partage qu'il eût aimé le créateur de toute chose et la créatrice de notre humaine espèce.

Soyons sérieux et réfléchissons : comment en fin de compte, l'humanité aurait-elle pu fumer la terre de ses déjections et empester ses semblables de ses élucubrations, si l'Esprit malin, en voyant à notre égard l'Esprit saint indifférent, ne s'était occupé de nos affaires.

On sait que le Père Éternel fut peu satisfait de la désobéissance de ses créatures, dont l'une était faite à son image, et qu'il manda le plus inéxorable de ses anges : « Ève, lui dit-il, a dérobé à l'arbre de science un des fruits que je m'étais réservé : son compagnon, que j'ai construit de mes mains et animé de mon souffle, a bêtement participé au larcin de l'indigne compagne que je lui avais donné ; voilà un beau début : si tu pouvais voir comme moi où cela va conduire! si tu pouvais voir dans plusieurs mille ans, un peuple qui se donnera le nom de Français profiter d'un tel début pour tomber dans l'immoralité et le gachis, tu partage-

rais toute l'étendue de ma colère et de ma honte! je rougis d'avoir créé deux monstres pareils qui maintenant vont peupler la terre de leurs semblables. A qui pourra-t-on se fier dorénavant? évidemment c'est de ma faute, je n'aurais pas dû faire une femme aussi entreprenante et un homme aussi naïf ; cet animal ne s'est pas aperçu qu'on avait déjà donné plusieurs coups de dents à la pomme qu'on lui offrait ; c'est probablement pour lui éviter une indigestion que sa rusée compagne en a agi ainsi; va aiguiser ta flamboyante épée, mon fidèle serviteur, je vais, pour masquer ma honte, m'entourer d'un nuage et leur donner congé ; toi, aussitôt après, tu les expulseras du paradisiaque séjour ».

Quand le nuage qui voilait la présence de l'Éternel s'arrêta au-dessus du paradis, la voix d'un être invisible cria à Adam ces paroles : « La justice de ton créateur ordonne de te chasser du séjour que je t'avais assigné, mais à coté de sa justice se trouva la bonté ; aussi je te laisse ta compagne ; tu trouveras en elle un autre paradis qui te rappellera quelquefois tout ce que tu as perdu en te rendant indigne de l'autre. J'ai dit, mes décrets sont immuables ; partez, croissez, multipliez et, pour rappeler à Ève sa désobéissance et l'incorrection de sa conduite, elle enfantera dans la douleur.

— Vous devez faire erreur, me dit l'Administratif. Je n'ai lu nulle part dans les livres saints ce que vous venez de nous conter.

— C'est de la faute des interprètes et des copistes si vous n'y avez pas lu quelques-unes de mes paroles ; cela du reste est peu important ; l'important était de reproduire avec exactitude le sens donné à cette histoire par nos prédécesseurs et, ce qui est plus important encore c'est de trouver à une époque aussi reculée des hommes qui auraient pu nous défier intellectuellement. Ce n'est pas la création transformiste qui pourrait lutter avec la création céleste. Cette dernière est d'une envergure de conception, à laquelle jamais l'autre ne pourra atteindre; ils sont on ne peut plus gais et amusants, les transformistes, avec leur homme primitif et leur monère ancestrale, mère de tous les corps vivants.

Avec la création admise par nos savants prédécesseurs on sait tout de suite d'où vient à la femme sa curiosité et son envie de procréer. Chez la Danakile en question la curiosité l'avait emporté sur toutes les considérations. Elle avait quitté son cher compagnon, cette impudique, pour venir montrer son torse et ses deux hémisphères à un vieux chasseur d'insectes ; est-ce qu'une pareille conduite serait compréhensible sans les explications que je viens de donner?

Les Danakils m'ont souvent répété que la femme était faite

pour l'homme et l'homme pour la femme. Cette sentence s'adapte si bien à mes pensées philosophiques et à mon cœur sentimental, et me paraît si évidente, que je la généralise et trouve qu'il serait plus savant de dire : la femelle est faite pour le mâle et le mâle pour la femelle.

Ils sont si bien faits l'un pour l'autre qu'ils ne sauraient rester l'un sans l'autre. La force qui les attire et les porte à s'unir est si puissante qu'ils en perdent bien souvent le boire, le manger et le sentiment de ce qui les entoure. Cette attraction chez l'homme subit l'influence de l'âge, au physique seulement ! car je crois qu'au moral elle persiste jusqu'à la mort. Jugé d'après ses actes physiques, l'homme affaissé sous le poids des ans obtiendrait sans contrainte le premier prix de sagesse ; jugé d'après sa pensée et ses désirs, il obtiendrait à peine un cinquième accessit.

Ce désir qui porte les sens à l'union est intermittant chez tous les êtres ; l'homme seul fait exception à cette règle, il est chez lui de toutes les saisons et de toutes heures, son intensité seule varie : violente ou calme elle se manifeste sous toutes les formes depuis les plus suaves jusqu'aux plus dégradées.

Quand l'amour ne franchit pas les limites de la loi naturelle il est noble et sublime, quand après son essor, les enfants sont chéris par le père et la mère ; il est plus noble encore, quand les enfants apprécient ce qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. L'enfant respectueux qui entoure ses vieux parents de soins et de prévenances et qui à leur mort ne peut retenir ses larmes, n'est-il pas noble et digne de respect et d'admiration?

Encore une idée qui me vient, criai-je, en donnant à ma voix toute sa puissance.

— Que le diable vous emporte, me répondit-on, vous nous avez fait peur.

— Avant qu'il ne m'emporte, j'attendais que vous ayez été lui faire part de vos désirs. Vous vous étiez sans doute endormis, ou vous pensiez à autre chose, pour que mon exclamation vous ait autant surpris.

— Ça se peut bien, mais en tous cas vous avez une singulière façon de réveiller les gens. Puisque c'est fait, passez-nous votre idée.

— Je vais vous la passer, mais dites-moi avant si nous sommes encore loin d'Obock ?

— Deux ou trois heures si nous ne restons pas en route.

— Puisque nous avons encore plusieurs heures voici mon idée. J'ai pensé que vous deviez avoir soif et que ce serait bien long d'attendre encore deux à trois heures avant de vous rafraîchir.

— Bravo, Docteur! dit un ancien gradé, un verre d'absinthe en ce moment me donnerait le courage d'en prendre d'assaut un autre, ce qui me permettrait d'attendre notre arrivée à Obock pour attaquer le troisième. Avez-vous eu la précaution d'en embarquer quelques bouteilles? Une nous suffira, la cruche d'eau du *nacouda* suppléera aux autres.

— Je regrette mon oubli, mon brave ! Je n'ai même pas cette bouteille à vous offrir. J'ai seulement une demi-bouteille de café qui peut, à mon avis, remplacer votre absinthe très avantageusement.

— Et vous, Docteur? dit-il, en regardant le flacon que je venais de lui passer.

— Moi, je n'ai jamais soif. Quand un long verbiage me sèche la langue, j'allume une pipe et ça me fait venir l'eau à la bouche.

— Puisque vous le voulez j'accepte votre gorgée de café ; si seulement vous pouviez la changer en un verre d'absinthe, je m'inscrirais à la tête d'une souscription pour qu'on vous élève une statue.

— Si vous m'aviez dit cela avant notre départ, j'aurais fait embarquer une ou deux caisses d'absinthe.

— Ça ne fait rien, dit-il après avoir vidé le flacon jusqu'à la dernière goutte, votre café est bon mais ça ne vaut pas l'absinthe. Maintenant que j'ai la gorge moins sèche, je vais vous écouter, si vous avez encore quelque chose à nous conter.

— Ce qui me vient à la pensée est bien trop scientifique ; ça vous ennuirait et je vous endormirais encore.

— Si c'est scientifique, n'ayez crainte. J'aime beaucoup la science, je n'y ai jamais rien compris et, c'est probalement pour cela que j'aime à en entendre parler; allez, Docteur, je tends l'oreille.

— Et moi, j'allume ma pipe pour me donner le temps de réfléchir.

— Docteur, dit un passager un instant après, en jetant à la mer un bout de cigarette qui lui brûlait les lèvres, avez-vous fini votre pipe? Le sergent attend votre dissertation scientifique et son verre d'absinthe à notre arrivée à Obock.

— Patience, la nicotine ne m'a pas encore fait assez saliver, ni arrêté la danse vertigineuse de mes fugitives pensées.

— A votre aise ! mais le sergent vous attend au port d'armes ; ça lui rappelle son ancien métier.

— Certainement, dit le sergent, car j'ai fait une bêtise en le quittant pour m'engager dans la légion des négociants, j'étais plus libre, je n'avais aucune préoccupation et je pouvais compter

sur une bouchée de pain au bout de ma carrière, maintenant j'ai des soucis, je vis dans l'incertain. Serai-je riche un jour ou mourrai-je sur la paille? Quand la mort vous prend sous sa protection, on n'a plus aucun besoin, mais jusque-là, il faut trimer, se débrouiller; que ce soit une balle, un biscaïen, la peste ou le choléra qui vous couche par terre, on n'est pas mieux loti d'un côté que de l'autre; mourir pour la patrie a cependant toujours eu raison d'être et son utilité, tandis que mourir bêtement dans son lit est tout ce qu'il y a de plus inutile et de plus stupide ; y êtes-vous, Docteur ?

— Oui ! dans les réflexions où vos paroles viennent de m'engloutir.

— C'est qu'alors vous m'avez compris, pendant que tous les autres avaient l'air malade, en m'écoutant.

— Ce n'est pas de ta faute dit l'employé de l'administration, c'est de la faute au Docteur, depuis qu'il nous a dit que la femme était faite pour l'homme et l'homme pour la femme nous avons pensé au mal de mer.

— Tu ferais mieux de te taire que de chercher à faire des jeux de mots stupides. Si ta mère a souffert, en te mettant au monde, ce n'est pas ton esprit qui a dû augmenter ses douleurs. Voyons, Docteur, est-ce qu'on pourrait se figurer qu'ils se sont mis à deux pour faire un être pareil. Vous savez peut-être comme ça a pu se faire, moi je n'y comprends rien.

— Vous devez être sur ce chapitre aussi savant que moi et peut-être davantage, car vous avez dû éprouver de ces émotions violentes qui transportent l'homme et la femme dans un autre monde ; ils n'ont plus ni réflexion ni pensée dans la tête quand leur substance génératrice s'échappe pour courir l'une après l'autre afin de s'unir : c'est du mélange de ces deux substances, attirées l'une à l'autre par une force invincible, une attraction dont on ignore la source, que sort le germe d'un être qui tient de la vie et la chair de ceux qui se sont unis pour le former.

Le berceau de la vie de ce nouvel être est un tout petit globule, un petit corps sphérique, un petit œuf imparfait auquel on a donné le nom d'*ovule*. Il est élaboré dans un organe spécial l'*ovaire*. Cet organe ou plutôt ces organes, car il y en a deux pour la même fonction, sont situés chez la femme dans la partie du corps où se trouvent réunis les organes qui président à la nutrition, à l'entretien de la vie animale. La formation des ovules par l'ovaire est analogue à celle d'une graine, des pépins d'un grain de raisin ou des petits pois dans une gousse; la seule différence, c'est que les graines sortent de leur laboratoire avec tous leurs éléments

nécessaires à la reproduction, tandis que les ovules sont encore imparfaits, lorsqu'ils s'échappent de l'ovaire un à un successivement à des intervalles plus ou moins espacés. Vous pourriez me dire que les ovules sont déjà fécondés à leur sortie de l'ovaire et qu'il peut en sortir plusieurs à la fois.

— Ce n'est pas moi, Docteur, qui vous ferai cette objection.

— Si vous ne me la faites pas, moi je me la fais, car on a encore bien du chemin à faire avant d'être fixé sur bien des points de cette intéressante question.

L'ovule, sorti de l'ovaire, tombe dans l'évasement d'un tout petit canal, la *trompe*, ainsi nommée à cause de sa forme en trompette; par ce canal il arrive dans l'utérus. Si il y trouve un terrain préparé, il s'y fixe comme une graine de gui à la branche d'un arbre et y émet, comme des racines, des excroissances qui vont puiser dans l'utérus le suc nourricier.

— Que pensez-vous des mots : ovule, ovaire, trompe, utérus ou matrice?

— Que voulez-vous que j'en pense c'est la première fois que j'en entends parler?

— Moi, qui les connais depuis longtemps, j'y étais habitué, mais maintenant je les trouve trop vulgaires. Je ne leur trouve pas cette ampleur scientifique des mots formés d'hébreu de grec et de latin, ou autres langues mortes et vivantes, qui réclament une grimace pour être prononcés et une tension d'esprit fatigante pour être compris.

Ces mots étranges font ouvrir les yeux au monde scientifique, allonger les oreilles et produisent autant d'effets que, dans une réunion publique, les mots démocratie, philanthropie, autocratie, aristocratie, etc., on a eu raison de créer l'obligatoire, car il faut bien une dixaine d'années d'études pour arriver à comprendre ce que débite un grand savant ou un grand orateur moderne. Voilà du temps bien employé et surtout productif.

Le côté gai de ces savantes créations de mots, c'est que les savants d'une branche ne comprennent pas la langue parlée par les savants d'une autre branche et que les orateurs en philosophie, politique, industrie, commerce, etc., etc., s'entendent entre eux comme les constructeurs de la tour de Babel. En fin de compte après un demi-siècle d'étude et de réflexion, on arrive à comprendre ou plutôt, on fait semblant, ne voulant pas passer pour un savant, moins audacieux que l'orateur ou le savant qui vous débite son savoir ou plutôt son savoir-faire; car les mots dont il se sert ne sont que de la poudre de perlimpinpin, à laquelle les gogos se laissent prendre, et qui ne profite qu'à leur créateur.

Si je vous servais de ces futilités, vous ne comprendriez rien à mes paroles, mais elles me hausseraient de tant de prestige, qu'on me donnerait sans hésiter le titre de savant ; malheureusement, j'ai la défectueuse habitude de me servir des mots les plus répandus, les plus vulgaires ; ovule, petit œuf ; ovaire, glande qui produit l'ovule ; trompe, canal dilaté à un bout qui sert à conduire dans la matrice l'ovule détaché de l'ovaire, matrice : le moule dans lequel l'ovule se développe pour former l'enfant. Ce mot français matrice désigne le même organe que le mot latin utérus. En vous jetant tout à l'heure dans l'oreille ce mot utérus, j'ai voulu vous montrer que je n'étais pas le premier venu, que j'avais fait mes humanités, sans passer par la franc-maçonnerie qui s'est fait de l'humanité une spécialité. J'avais un jardinier du nom de Pierre : quand j'étais avec lui sans témoin, je l'appelais Pierre et quand un savant ou une personne de qualité était présente, je l'appelais Petrus ; c'est également ce qui m'arrive pour le ballon élastique qui nous a contenus tous ; en comité bourgeois, je le désigne par le mot français *matrice*, en comité savant, je dis *utérus*.

L'*ovule*, petit œuf, sans enveloppe calcaire et à peine plus gros qu'une tête d'épingle, est formé d'une enveloppe membraneuse peu distincte qui contient un liquide assez dense, homogène, ne présentant aucune trace d'organisation ; on y découvre cependant un petit point sombre au milieu, une petite tache formée de molécules imperceptibles dont on ignore la composition. On différencie ce point sombre ou cette tache des autres taches par l'adjectif germinatif. Voilà un corps bien petit qui nous paraît bien simple de composition ! Eh bien, ce corps va produire ce que jusqu'au jour aucun darwiniste, aucun transformiste, aucun savant indépendant n'a pu produire ; il a, pour la formation d'un être, plus d'esprit à lui seul que tout ce que la terre contient de rêveurs et de savants ; il ne rêve pas, il ne suppose pas, lui ! il agit et, à notre barbe et à nos yeux, il arrive en neuf mois à nous livrer un poupart, possédant les organes si nombreux et si variés dont nous sommes tous pourvus. Qu'on en fasse donc autant que ce petit corps imperceptible avant d'afficher la prétention de former ou transformer des espèces. Encombrer la science de rêveries, de théories, de supposition, et faire plier les faits aux théories comme l'a dit en public un futur académicien, c'est y jeter le trouble, arrêter le progrès et placer dans l'esprit des travailleurs et des chercheurs des obstacles aux découvertes.

L'ovule en question produit successivement tous nos organes et les range à leur plan avec une méthode invariable. Normalement il ne subit, dans son développement, aucune autre influence que

celle qui lui est transmise par ses deux producteurs, le mâle et la femelle. Ce n'est que lorsqu'il a atteint un développement complet qu'il subit l'influence du milieu. Je puis donc dire avec certitude que, malgré de très nombreuses modifications, l'influence du milieu ne fait pas subir à l'espèce sa principale caractéristique et sa stabilité.

Il n'y a pas de milieu qui tienne : l'ovule produira un individu de la même espèce que son producteur ou que ses deux producteurs quand ils ne sont pas d'espèces différentes; les savants et les ignorants sont tous sortis d'un de ces petit germes à peine perceptibles, cela devrait donner à réfléchir et, comme dit Voltaire, quand on est resté neuf mois entre la merde et l'urine, on devrait mettre une sourdine à son orgueil. Le pou qui ne séjourne pas pendant neuf mois dans un pareil cloaque a certainement, plus que nous, raison d'être orgueilleux.

La substance de l'ovule est personnelle dans ses éléments et reproductrice dans son essence; elle tient tout, substance et faculté, du mélange d'une substance féminine et d'une substance masculine. Le mélange d'une base et d'un acide donne naissance à un corps inorganique et celui d'une substance féminine et masculine à un corps organisé.

Dans l'espèce humaine le laboratoire qui élabore la substance reproductrice se trouve à la base du tronc et a reçu le nom d'appareil génital. La matière élaborée par cet appareil est choisie, triée, et filtrée avec soin. Chez la femme elle est contenue dans l'ovule et chez l'homme dans un petit ver microscopique qui s'agite comme un serpent et semble dans ces mouvements désordonnés courir à la recherche d'un corps attractif; ce corps est l'ovule, sur lequel il se précipite, pour l'embrasser intimement, lorsqu'il le rencontre.

Ce petit corps, ce vibrion, qui porte le nom bien scientifique de spermatozoïde, est-il, comme les autres vibrions si répandus dans la nature, un être distinct qui vient, comme les globules du sang, prêter son concours à la vie des êtres, à une organisation plus compliquée ? Cette question peut donner naissance à de bien grandes divergences d'opinion et à de non moins grandes et nombreuses discussions. Depuis longtemps, je considère une vie spéciale, personnelle dans toutes les cellules actives de notre organisme ; mais leur vie est sous notre dépendance, elle ne peut persister longtemps, ni se perpétuer sans nous. Il est probable que la vie personnelle des tissus de nos organes persiste plus longtemps que je ne le supposais à cette époque puisqu'on est parvenu non seulement à leur conserver la vie à l'état latent, mais encore, à se nour-

rir et se reconstituer, en les plaçant dans un sérum approprié. C'est à la jeune Amérique que le vieux continent européen doit cette précieuse découverte.

On peut donc comparer, ainsi que cela a été dit depuis longtemps, les différents tissus de notre organisme à une colonie, à un phalanstère, où tous les membres réunis dans un même local, seraient solidaires et tireraient leur alimentation de la communauté. Ces comparaisons sont ingénieuses mais je les trouve inutiles je vais même plus loin : je les crois dangereuses : comparer des choses qui n'ont qu'une lointaine analogie conduit souvent à des pensées absurdes, erronées, qu'on accepte scientifiquement avec une foi aussi incorruptible qu'une croyance religieuse.

Dans une colonie ou dans un phalanstère, aucun placenta aucun lien charnel ne relie les individus entre eux; ils peuvent à leur gré rompre leur solidarité et vivre séparément, tandis que les organes de notre corps et ceux de tous les autres êtres ne peuvent pas jouir de cette liberté ; ils sont si intimement enchaînés qu'il leur faut toute la vie rester dans l'esclavage. Ces comparaisons ne produisent que des mirages auxquels des gens de grande intelligence se laissent souvent prendre, aussi facilement que le plus simple des mortels.

On s'est adressé cette question : où se fait la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule. Est-ce dans la matrice, dans les trompes ou sur l'ovaire au moment où l'ovule est expulsé? Je ne crois pas qu'on puisse à ce sujet avoir une opinion précise puisqu'on constate des grossesses extra-utérines; comme ces grossesses sont rares, exceptionnelles pour ainsi dire, je crois que cette rencontre, à l'état normal, se fait, selon la loi naturelle, dans la matrice, et que l'ovule ne s'arrête, ne se colle et ne se fixe à sa paroi qu'après avoir été saisi par le spermatozoïde; l'ovule alors, à ce contact, suinte une mucosité qui lui permet d'adhérer et de se fixer à la muqueuse de l'organe qui le contient en ce moment. Vous comprenez...

— Pardon, Docteur, si je vous interromps, mais en cela comme dans bien des choses je n'y vois pas très clair; pourtant si tout le monde est de votre avis, j'y crois sans chercher à comprendre.

— Si *tout le monde est de mon avis*, vous vous rangez de mon côté! Cette bravoure intellectuelle ne me surprend pas : on se range presque toujours à l'avis du plus fort ou des plus nombreux. Puisque vous êtes de ceux-là, pourriez-vous me dire, quand le spermatozoïde et l'ovule sont en contact, comment s'opère l'union de leur substance?

—Vous plaisantez encore, Docteur, en m'adressant cette ques-

tion! Vous savez bien que c'est en dehors de ma compétence, que je ne connais rien en médecine.

— Ce n'est pas une raison : bien des gens m'ont donné de bons avis et émis de judicieuses pensées sur des questions qu'ils n'avaient pas étudiées ; sur celle-ci, du reste, je crois que nous n'avons, mes confrères et moi, d'autre supériorité sur vous, que de savoir ferrailler une explication directe ou tangente.

Le spermatozoïde, en rencontrant l'ovule, lui donne-t-il simplement le coup de fouet vital, un ébranlement qui réveille les éléments de sa substance, ou mêle-t-il ses éléments substantiels à ceux de l'ovule pour combiner la substance reproductrice? Et qui pourrait nous certifier que, seul, le spermatozoïde, le produit du plus vigoureux des deux êtres ne possède pas la substance reproductrice, pendant que celle contenue dans l'ovule ne serait destinée qu'à l'alimenter, et voilà! Je crois ces aperçus suffisants pour lancer des explications bonnes ou mauvaises dans des discussions interminables.

Un fait, acquis par l'étude et l'observation, est que tout corps apte à reproduire provient du mélange, de la fusion ou du simple contact de deux substances l'une féminine l'autre masculine. Les *cellulaux* les plus simples, dans l'organisation desquels on ne découvre que des cellules les botanistes ont assisté à la formation de petits corps, de cellules reproductrices ; ils ont vu deux cellules de la masse se diriger l'une vers l'autre, se rapprocher se mettre en contact, user ensuite ou absorber dans toute l'étendue de leur point de contact la membrane qui contenait leurs substances, dont le mélange, la fusion ou la combinaison pouvait ainsi s'opérer sans obstacle. En résumé le fait, sur lequel les savants sont à peu près d'accord, c'est que tout corps reproducteur, cellule, graine ou œuf, est formé des deux substances, une substance masculine et une substance féminine.

— Puisque vous êtes tous d'accord, Docteur ; ce qui, entre nous soit dit, ne doit pas être fréquent! ce n'est pas moi qui troublerai cette heureuse harmonie, en allumant parmi vous la discorde.

— Tous d'accord! ne souhaitez pas cela ; un si parfait ensemble serait l'enterrement définitif d'une question et retarderait la marche du progrès ; que la discorde préserve la science d'un si parfait accord parmi ses représentants. Je viens de vous dire que sur la formation des corps reproducteurs les savants sont à peu près tous d'accord : qu'un contradicteur se présente et s'évertue à démontrer le contraire de ce qui est admis ; s'il n'arrive pas au but qu'il se propose, il n'en aura pas moins soulevé une polémique qui, neuf fois sur dix, mettra sur la voie d'une découverte plus ou

moins importante. Rien en toute chose n'est plus funeste au progrès que de brouter avec ensemble dans le domaine des connaissances acquises.

Il est une division des corps vivants en trois règnes naturels animaux, végétaux et cellulaux, qui n'a pas encore pénétré dans le domaine des connaissances acquises, et qui ni pénètrera pas avant d'avoir soulevé la tempête dans la routine universitaire; allez donc dire à l'université qu'en 1910 il manque encore quatre vingt dix ans avant que ne commence la première année du xxe siècle, et sans s'apercevoir de son ignorance en système décimal, système obligatoire en France depuis 1842, elle vous répondra que vous ne savez pas ce que vous dites. Bien plus fort, bon nombre de ses glorieux représentants vous donneront la preuve de leur force en mathématiques, en vous démontrant que 1 n'est pas à 100 comme 2 à 200, comme 19 est à 1900, et qu'il faut encore 100 centièmes à 19 pour arriver à 20, ils doivent avoir dans la tête une fourmilière d'x et d'y et de racines carrées pour être arrivé à une autre solution. Ne troublons pas la paisible atmosphère de nos universités et laissons nos ministres, plus orateurs que mathématiciens troubler l'harmonie de notre système décimal, en introduisant dans notre étalon monétaire une pièce de 25 centimes pour remplacer celle de 20 centimes qui y est normalement indiquée.

Je vous disais que dans les trois règnes des corps organisés chaque espèce produit des corps reproducteurs auxquels il faut des conditions favorables pour qu'ils sortent de leur inertie et remplissent la fonction à laquelle ils sont destinés; sans ces conditions, ils se détériorent et disparaissent sans avoir rien produit. L'œuf des animaux résiste en général bien moins longtemps que le grain des plantes, et celle-ci, moins que les spores des cellulaux : la matière reproductrice qu'ils contiennent jouit d'une incontestable sensibilité car, sans cela, elle pourrait rester inerte dans un milieu favorable, et procéder à son développement dans un milieu funeste.

— A me voir fumer et à m'entendre causer qui de vous se douterait que j'ai sur la fécondation de l'œuf humain une idée qui ne demande qu'à s'envoler et qui, malgré moi, voudrait sortir.

— Ne vous gênez pas, Docteur, ça fera passer le temps.

— Oui! grommela le sergent mais ça ne fait pas passer la soif.

— Hélas, sergent, je n'ai plus à vous donner que des paroles et le conseil suivant : plongez vos mains dans l'eau et dans une heure ou deux vous aurez un peu moins soif.

— Merci de votre conseil ! si j'étais à Obock, je saurais me tirer d'affaire sans lui et bien vite apaiser ma soif.

— Beaucoup moins que le procédé que je vous conseille qui jouit de multiples et sérieux avantages : *primo* il rafraîchit, *secundo* il occupe et le temps passe : *tertio* il calme un peu la soif, *quarto* il n'a jamais fait perdre la raison, *quinto* préparez vos objections. Vous est-il arrivé, sergent, de n'avoir qu'une femme dans la pensée, de tressaillir à sa vue et de courir après elle.

— Parbleu, j'ai été jeune comme les camarades ! ça ne m'est pas encore tout à fait passé.

— Eh bien, les spermatozoïdes dont je vous parlais tout à l'heure sont portés vers l'ovule avec la même frénésie amoureuse que celle qui vous faisait courir : Aussitôt qu'ils le rencontrent ils se précipitent, l'embrassent d'une frénétique étreinte et il se passe alors...

— Ça n'est pas difficile à deviner, ajouta le sergent : il se passe parbleu ce qui se passe en pareille circonstance.

— Sergent, vous avez raison, il se fait, tout du moins me le fait supposer, un mélange de leurs substances soit par infiltration soit par destruction de la partie, en contact, de leurs membranes. L'activité vitale de l'œuf d'un mammifère se manifeste certainement aussitôt sa fécondation alors que, chez les autres vertébrés, elle attend pour se manifester que l'œuf soit couvé par la chaleur animale, solaire ou artificielle ; aussi je ne crois pas me tromper en disant, que la première manifestation vitale d'un ovule fécondé est un suintement glaireux qui lui permet d'adhérer à la muqueuse de la cavité utérine, au lieu de traverser cette cavité sans s'arrêter et d'être rejeté ou décomposé. Après ce suintement et l'adhésion, l'activité préside à la formation d'un être qui, une fois constitué, conservera son identité jusqu'à la mort.

Pendant tout le cours de la vie, ce n'est qu'un continuel mouvement de formation et assimilation et, par ce fait, en cela remarquable, les animaux se dévorant entre eux, c'est à qui mangera l'autre ! et qui plus est la même voracité existe en chaque organe : si les tissus de ses organes ne reçoivent pas une nourriture suffisante et appropriée, ils se dévorent entre eux. La vie se maintient par un continuel mouvement de formation et de décomposition et les êtres se perpétuent par la reproduction et se maintiennent en se dévorant les uns les autres : ce n'est depuis leur création qu'un perpétuel carnage.

Indépendamment des modes de reproduction ordinaires les végétaux et les cellulaux ont la faculté de se reproduire par bour-

geonnement : une de leur partie détachée, se trouvant dans un milieu favorable à son développement, reproduit un individu semblable à l'individu qui a fourni une partie de son être ; chez les animaux certains organes se reproduisent par bourgeonnement, mais je ne connais aucun animal qui puisse reproduire par bourgeonnement un individu semblable à lui.

Il existe par conséquent un très grand nombre d'êtres chez lesquels la force de la matière reproductrice ou de l'élément reproducteur, peu importe le nom, se trouve répartie dans toutes les parties de l'individu ; alors que chez d'autres elle se concentre, et forme un corps spécial uniquement destiné à la reproduction. Beaucoup d'espèces sont douées de ces deux modes de reproduction, tandis que beaucoup d'autres en sont réduits à l'un ou à l'autre de ces deux modes.

Du petit au grand, du plus simple au plus compliqué des êtres, la force qui les porte à se reproduire, à perpétuer l'espèce, est moins constante et moins durable que la force vitale, mais quand elle commence à se manifester elle devient rapidement aussi puissante et aussi vive.

Lorsqu'on voit des végétaux et des cellulaux avoir deux modes de reproduction, graine ou spore et bourgeonnement, on ne s'explique pas pourquoi la nature a multiplié pour les corps vivants les moyens reproducteurs. Il lui eût été bien plus simple de s'en tenir au bourgeonnement ce qui lui eût évité la création d'appareils spéciaux qui, dans notre humaine espèce, sont bien souvent une cause de chagrin, de trouble et de bien d'autres désagréments. N'eût-il pas été plus simple de nous trancher une partie charnue du corps et de la placer dans des conditions favorables à son développement, quand nous serait né le désir d'avoir un être qui nous ressemble.

— Que dites-vous de cela, sergent, dit un passager?

— Je dis qu'il me tarde d'être à Obock pour me rafraîchir. Vous pouvez chercher une réponse à votre question, Docteur ! mais, pour un homme qui a soif, jamais elle ne sera trouvée aussi juste que la mienne.

— En effet, lui dis-je, mais je lui trouve un grave inconvénient : celui de ne pas répondre immédiatement à sa réalisation En attendant je vous rappelle que la nature a pourvu les êtres d'un laboratoire qui leur permet de fabriquer une matière génératrice dans le but de régénérer l'espèce. Sans cette régénération que deviendrait la nôtre avec ses tares syphilitiques, tuberculeuses, cancéreuses, alcooliques etc., etc., etc. Le diable en personne hésiterait de venir prendre au bout de sa fourche les pauvres

bougres qu'elle produirait : ce ne serait pourtant pas inutile afin de déblayer par le feu ces détritus d'une espèce épuisée.

Heureusement que tout avait été prévu et bien organisé pour éviter la transmission des déviations et maladies acquises : Les chances de transmission ont déjà été atténuées de moitié en faisant participer deux individus à cette création, car si l'un des individus est sain, le germe des maladies contenu dans le produit de l'autre se trouvera dilué dans une plus grande quantité de matière et par conséquent affaibli et souvent même complètement détruit, c'est du moins ma conviction. D'un autre côté dans chacun des deux laboratoires reproducteurs, la matière est triée, choisie, filtrée avec précaution et soin, afin de ne livrer que des produits de bonne qualité. Je ne sais, mais tout me fait supposer que ces appareils, quand ils sont défectueux, en mauvais état ou usés, ne livrent que des produits inférieurs ou de mauvaise qualité : Un organe qui n'a pas toute sa santé et sa vigueur normale fonctionne mal et dans le cas qui nous occupe, il produit certainement des semences qui n'ont pas toute la pureté voulue... Cet acte ainsi compris nous met sur la voie qui conduira par de nouvelles recherches à tirer bien des faits, observés, de leur obscurité : on aura l'explication de ce qui, à chaque instant, appelle l'attention et donne à réfléchir. Pour justifier le soin que les glandes génitales mettent à trier la substance reproductrice et la livrer dans un parfait état de pureté : on peut invoquer la tare des tuberculeux et les autres, du reste, auxquelles échappent très souvent leurs rejetons.

Le mâle et la femelle produisent une substance de nouvelle formation dont le mélange ou plutôt la combinaison crée un corps reproducteur toujours le même dans chaque espèce et toujours différent de celui des autres espèces. On pourrait même dire que la substance reproductrice est individuellement spécifique ou en d'autres termes qu'elle reproduit des individus de même espèce, que les individus eux-mêmes ont le cachet du mâle et de la femelle qui ont contribué à leur formation.

Dans la nature le même acide et la même base produisent des sels identiques dont la pureté dépend des conditions et du milieu dans lequel ils se forment ; pour obtenir une autre substance il faudrait employer un autre acide ou une autre base.

Dans la formation d'un germe l'analogie est frappante ; la substance masculine en contact avec la féminine donne naissance à une substance dont il ne manque plus que des conditions favorables pour y déterminer le mouvement moléculaire de son développement. Si les Darwinistes ne voyaient pas tant de choses par l'imagination et si peu par les yeux, ils arriveraient certainement à

créer des espèces en mettant en contact les substances reproductrices d'espèces différentes, mais ils ne veulent pas créer, ils veulent transformer. Sur ces questions, mes très chers frères en aveuglement feraient beaucoup mieux de mettre un frein solide et un écran impénétrable à leur imagination, et d'ouvrir largement les yeux pour voir et observer ; voyons mes bons amis, faites-nous sortir un lys d'une gousse d'ail, un abricotier d'une prune, un lapin d'un lièvre, un crapaud d'une grenouille! vous mangeriez plutôt la grenouille d'un État que d'arriver à ces transformations : vous nous faites descendre des singes, sur quoi vous basez-vous? Je vous fais cette question, car personne n'a encore jamais vu entre ces deux êtres d'autre rapprochement que leurs grimaces. Je suis certain que, si vous analysiez les os de ces deux grimaciers, vous en feriez une sérieuse grimace, en constatant que leur composition n'est pas chimiquement identique.

Un chimiste crée un corps et vous dit, en le montrant, voilà ce que j'ai obtenu.

Un transformiste n'a rien à vous montrer et il vous dit : « Voilà comment les choses ont dû se passer !... Croyez-moi sur paroles, comme jadis à Moïse sur le mont Sinaï, l'Éternel m'a initié à ses mystères : tout passe et se transforme! aussi depuis Moïse il était temps de transformer la création divine en une autre doctrine ».

Je me rappelle à ce sujet un épisode. Voulez-vous que je l'ajoute à ce récit?

— Si ce n'est pas plus amusant, dit un de mes auditeurs, inutile de vous interrompre puisque ça ne changerait rien.

— Dites donc plutôt au Docteur, ajouta le budgétivore, que ses transformations ne nous apporteront pas un sou de plus dans la poche : elles sont bien inutiles puisque plus on change et plus c'est la même chose.

— Ne les écoutez pas, Docteur, s'écria le sergent, ce qu'ils disent n'est pas sérieux : leurs plaisanteries en ce moment ne valent pas un verre d'eau ; on pourrait encore les supporter, si on avait en face de soi un verre d'absinthe, mais puisque la verte se fait attendre allez-y de votre épisode.

— Voici, Sergent : il y a quelque temps, en reconduisant un de mes amis, une discussion assez vive s'était engagée, de sorte qu'au moment de nous séparer, elle nous retint au coin d'une rue. Des passants s'arrêtèrent et, au bout d'un instant, nous fûmes entourés d'un petit groupe de badauds parmi lesquels se trouvait au dernier rang, par déférence, un petit âne et, à son côté, son conducteur, un jeune gamin qui le maintenait par son licol.

Je vous signale ces deux auditeurs parce qu'au moment de leur arrivée mon ami me disait :

— Tu devrais te rendre à l'évidence puisqu'on sait maintenant que l'hipparion est l'ancêtre du cheval.

— On sait cela! tu fais bien de me l'apprendre, car je ne m'en serais jamais douté et toi, es-tu persuadé que le cheval descend de l'hipparion ?

— Certainement, et aucun doute ne peut subsister à ce sujet.

— Tu as donc vu la chose pour être aussi affirmatif ?

— Non, mais je l'ai lu dans un livre d'un de nos savants professeurs, un homme très fort sur ce chapitre. Lis son livre et tu seras convaincu.

— Mon pauvre ami, j'ai lu l'histoire d'un homme bien plus fort que ton savant professeur, c'était un nommé Pierre ; il ne voulut pas croire à la résurrection de Jésus-Christ avant d'avoir vu, examiné et s'être assuré, par le toucher que sa vue ne le trompait pas. Je te croyais aussi porté que lui à l'incrédulité, t'ayant entendu l'autre jour contester que la sainte Vierge ait concu sans pécher. De grands savants, de grands professeurs l'ont cependant écrit et affirmé.

— Ça n'a aucun rapport : l'un est du domaine de l'histoire et l'autre de la science.

— Et tous les deux, ajoutai-je, du domaine de la mythologie.

— L'histoire de la vierge! c'est possible, car elle n'a peut-être jamais existé ; tandis que celle de l'hipparion est incontestable, j'ai vu d'un de ses pieds un moule de plâtre et je ne lui ai trouvé aucune différence avec celui d'un pied de cheval.

— Et tu as conclu?

— J'ai conclu parbleu, que le cheval et l'hipparion étaient de la même famille et que ce dernier comme plus ancien que l'autre en était incontestablement le père, et que tous les chevaux et, même l'âne qui assiste là paisiblement à notre discussion, proviennent de l'hipparion, animal qu'on ne retrouve plus qu'à l'état fossile.

— Et toi d'où es-tu sorti? s'écria le petit ânier en tirant, pour s'enfuir, son animal par la bride.

La question du gamin, mit en gaîté les assistants ; mon ami aurait pu lui répondre : « Je suis sorti du ventre de ma mère et toi de la tienne, petit drôle, tandis que ton âne provient d'une ânesse ce qui est différent. » Mais il lui lança une apostrophe qui ne fit qu'accroître l'hilarité. Ce fou rire, à nos dépens, mit fin à la discussion et nous nous séparâmes rapidement, sans bruit.

On a voulu de cet hipparion, dont on ne connaît que le squelette, faire du moulage d'un de ses pieds, un piedestale au Darwinisme .

Au sujet de cet animal la question est bien simple, est-ce une espèce ou une variété ? Si c'est une variété du cheval il est évident que les deux animaux ont la même origine, si au contraire l'hipparion était aussi distinct du cheval que l'est actuellement l'âne il est bien évident que ce sont deux espèces, et qu'il est absurde de dire que le cheval provient de l'hipparion. Quand il nous est impossible de savoir actuellement, si c'est du cheval que provient l'âne ou si c'est de l'âne que provient le cheval.

Maintenant je reprends la formation des germes. On appelle *Dioïque*, les rapports de deux individus distincts concourant à cette formation, et *monoïque* le concours d'un seul individu qui joue en même temps ou alternativement le rôle de mâle et femelle. N'importe son mode de formation : un germe, spore, graine ou œufs, est toujours formé de la réunion ou de la combinaison de deux substances qui diffèrent certainement dans leur composition chimique.

La combinaison de deux corps inorganiques en produit un troisième qui ne ressemble en rien aux deux premiers et cependant par l'analyse, on les retrouve dans leur intégrité.

La combinaison des substances masculines et féminines produit des êtres semblables à ceux qui ont élaboré ces substances. J'ai également la conviction qu'on arriverait par l'analyse à retrouver dans un être les éléments de ceux qui l'ont formé. Si dans son développement il transgresse l'inexorable loi qui préside à sa formation, l'individu en subit les conséquences ; c'est un débile, un malade, un monstre que la nature combat et rejette souvent de son sein par une mort prématurée.

Cette débilité, si manifeste en nous depuis bientôt un siècle, s'est manifestée au miracle de Lourdes, à la résurrection du transformisme, à la guerre de 1870 et ensuite à la salade républicaine dans laquelle, en place d'huile, le beurre a joué un si grand rôle. On ne peut guère expliquer autrement l'état de fatigue et de dépressions intellectuelles et corporelles dans lequel nous nous trouvons. Il y a certainement eu dans la formation des germes qui nous ont donné naissance quelque chose qui n'était pas dans le code des lois naturelles.

Ce que je viens de dire vous permettra de comprendre que le père et la mère peuvent dire en montrant leur enfant : « C'est la chair de notre chair, ou ce qui serait plus exact c'est la quintescence de notre chair ». C'est-à-dire d'une chair débarrassée en totalité ou tout au moins en partie de ses impuretés.

Dans l'embryon se trouvent concentrés, en quantité [illegible] les éléments constitutifs d'un individu, depuis les organes les [illegible]

importants jusqu'aux organes auxiliaires. Sous quel état subtil se trouvent-ils jusqu'au moment de leur formation, puis de leurs divisions, subdivisions successives, et de leur bourgeonnement ? La science et ses mandarins n'ont encore pu pénétrer ce mystère.

On dit parfois de l'un de ses semblables : « C'est un fameux lapin », ces deux mammifères n'ont cependant aucune ressemblance et aucun organe identique. Jamais aucun de nous n'a eu implanté dans la peau un seul poil de l'animal auquel, au figuré, on nous compare parfois. Lorsque je vois les poils blancs d'un transformiste cela me rappelle bien le panache blanc de la queue du lapin mais, malgré moi et surtout malgré lui, je ne trouve aucune analogie entre ses poils et ceux du lapin, lui permettant d'établir scientifiquement sa généalogie.

Si rien ne trouble l'évolution d'un embryon il suit la marche naturelle et forme de toute pièce et de toute substance un être semblable, un individu semblable à celui de ses deux producteurs. Il est donc naturel que les pères et les mères aiment leurs enfants comme leur propre chair et que les enfants, dans la chair desquels se trouve celle des parents, ne ressentent pas aussi fortement cette union de la chair. Leur amour est parfois aussi grand dans ses manifestations, mais en général il y manque quelque chose.

L'amour filial s'atténue assez facilement en vieillissant ; en s'éloignant du jour de la naissance il s'effeuille, s'étiole et disparaît parfois pour faire place à des sentiments contraires. L'amour paternel et maternel, surtout, est plus tenace, plus persistant et résiste plus longtemps à la violence des cruelles perturbations qui viennent le troubler.

— Je ne suis pas de votre avis, Docteur, je crois que nos enfants nous aiment autant que nous les aimons, me dit un bon père de famille ; du reste il ne pourrait pas en être autrement puisque vous venez de nous dire que leur chair était de notre chair.

— Cela devrait être et encore, en disant que cela devrait être je suis probablement dans l'erreur, car tout dans la nature me semble avoir une raison d'être et me paraît admirablement coordonné. Je vais me limiter à l'explication des causes qui amènent chez l'homme la décroissance de l'amour filial :

L'enfant qui voit le jour tient tout de ses parents ; il n'a dans le corps aucune fibre, aucune cellule autre que celles qui lui ont été fournies par le père et la mère, il n'a pu jusque-là les tirer de substances étrangères ; ce n'est qu'à partir du moment où la mère cesse de le nourrir exclusivement de son lait, qu'il tire son alimentation de substances différentes de celles fournies directement par le lait de la mère ; et c'est à ces substances qu'il va

s'adresser pour en retirer la nourriture nécessaire à son entretien et à sa croissance. Qu'arrive-t-il lorsqu'il est adulte? Il arrive que tout ce qu'il a acquis par la croissance lui vient de l'extérieur et que les quelques livres de chair qui lui viennent de ses parents se trouvent noyées dans la masse qu'il s'est acquise par les produits de la terre.

La croissance de l'homme peut se comparer à celle d'un fleuve qui reçoit les eaux étrangères de ses affluents et qui grandit en s'éloignant de sa source. Lorsqu'il vient déboucher à la mer, il n'a plus, mélangée à celles de ses affluents, qu'une très petite quantité d'eau de sa source. Les affluents d'un fleuve sont les ruisseaux, les rivières; les affluents de l'homme sont l'air, l'eau, les aliments, et sa source l'auteur de ses jours.

Le grand attachement des frères et sœurs dans leur jeune âge et son atténuation, de plus en plus manifeste à mesure qu'ils avancent en âge, trouvent leur explication dans ce que je viens de dire : à leur chair chaque jour ils ajoutent et accumulent de la chair provenant de substances étrangères, n'ayant aucune attache avec celles que leur ont transmises les parents.

Suivant la force, la santé, l'âge des individus et les vicissitudes de la vie, la chair qui est transmise aux rejetons varie évidemment de quantité, de force et de vigueur : on ne peut donc pas compter que l'union de deux personnes donnera naissance à des enfants exactement les mêmes; chez les végétaux le fait est plus palpable, les rejetons d'une même souche diffèrent tous les uns des autres par la taille et l'énergie de leur vitalité.

Au début de la vie un lien, un amour fraternel les relient et, malgré cela de grosses querelles et de petites batailles viennent souvent en troubler l'harmonie, ils sont heureux de se trouver réunis et ne semblent pouvoir vivre séparés. Au déclin de la vie, les mêmes enfants ne se recherchent plus, ils trouvent leur bonheur à vivre éloignés : ils ne se sont pas plutôt lancés dans le tourbillon de la vie sociale, que leur amour fraternel se désagrège et en arrive souvent à l'indifférence ; bien heureux encore lorsqu'à l'indifférence ne succède pas la haine.

Cette décroissance n'existe pas dans le cœur du père et de la mère ils peuvent renier, maudire et même tuer leur enfant, ils ne peuvent pas se débarrasser de l'amour qu'ils ont eu pour eux, à moins que la conception des enfants ne proviennent d'un couple d'individus déchus ou n'ayant pas encore atteint toute leur puissance et leur virilité. La vermine qui ronge l'union des familles et y jette la discorde s'appelle, union libre, union prématurée, union intéressée; la fleur qui leur distille les parfums d'une [illegible] constante s'appelle, amitié, respect, devoir, éducation.

Dans l'océan de la vie les écueils sont nombreux et variés ; les plus saillants sont la lutte pour la vie, les exigences individuelles, familiales, sociales : viennent ensuite l'entraînement des passions, des pensées, l'influence du milieu, l'éducation et la perturbation des sens etc.

Au moment de la conception, les substances mâle et femelle sont en contact et le germe reçoit la faculté de reproduire : est-il supposable que le germe qui provient de l'union de deux êtres enlacés dans un naturel amour soit identique à celui que produit bestialement l'union de deux indifférents? Est-ce que les éléments du germe de ces derniers peuvent posséder autant de fluide attractif que le précédent? Les conjugaisons sans amour peuvent certainement transmettre à leurs produits des formes d'une merveilleuse beauté, mais je ne crois pas qu'on puisse trouver en eux la chaleureuse amitié et la sensibilité cordiale de ceux qui sont produits par les conjugaisons amoureuses. Une question se présente !

— Ah ! me dit un dormeur, en s'éveillant, je rêvais que vous ne parliez plus et je me suis éveillé.

— Puisque vous m'avez écouté en dormant, écoutez-moi éveillé maintenant, cela vous changera.

— Ça ne changera rien, car je n'y comprendrai pas davantage d'une façon que de l'autre.

— Alors vous ne pourriez pas me dire si dans la procréation la substance féminine l'emporte sur la masculine ou cette dernière sur la féminine, ou si elles sont de même force, de même activité, de même quantité.

— Si c'est à moi que vous faites ces questions, Docteur, vous vous donnez une peine inutile. Continuez si cela vous amuse ; j'aime à entendre parler, c'est moins monotone que le silence.

Je vous ai dit que la substance de l'œuf, de l'ovule avait été triée, choisie, filtrée, par des glandes spéciales ; ce soin n'empêche pas ces corps reproducteurs d'être soumis aux vicissitudes de l'existence. Diverses maladies, des accidents de toute nature peuvent, en eux, déterminer la mort, ou leur faire reproduire des êtres défectueux, difformes, monstrueux, incomplets ou trop complets. Ces anomalies, ces monstruosités, de nos jours bien connues, continuent à être l'objet de sérieuses études et de savantes recherches ; on est même arrivé à reproduire des monstres par des moyens artificiels.

Carbonnier, pisciculteur intelligent, à qui il n'a manqué qu'un ou plusieurs diplômes, une chaire professorale et un laboratoire administratif, pour projeter, après sa mort, la gloire de ses découvertes, a été le premier à produire des monstres, en maculant par-

tiellement les œufs qu'il faisait couver. Je ne sais si Dariste lui a rendu justice, mais je sais qu'il a pris chez Carbonnier ses premières leçons et puisé les moyens qui conduisent à la production artificielle des monstres.

Un jour Carbonnier, observateur et chercheur infatigable, avait dans son atelier une couveuse, soumise à tout moment à des trépidations produites par la marche sur le parquet et par le martellement de la forge. Ayant placé des œufs dans cette couveuse il fut surpris de voir, après leur éclosion, ses poussins s'agiter comme des fous, en mouvements désordonnés, et ce ne fut qu'après huit jours de cette danse insensée que la régularité de leur mouvement revint à son état normal ; c'est probablement sous l'influence de ce souvenir que j'ai dit dans l'un de mes ouvrages, que le déséquilibre persistant de notre évolution actuelle provenait probablement de la trépidation de nos moyens de transports.

La vie est sous la dépendance de la nature : elle ne peut se révéler que dans un amas de matière dont la composition favorise son développement et ses manifestations ; il en est ainsi pour l'électricité, la lumière, la chaleur, le son ; il leur faut pour se produire que la matière se trouve dans des conditions spéciales.

Une altération momentanée ou persistante de la matière jette parconséquent le trouble dans les manifestations de la vie ; si l'altération est peu profonde et de faible étendue, la vie en est plus ou moins fortement troublée et ne revient à son état normal qu'à la disparition de l'altération matérielle. Quand les troubles sensoriels se manifestent sans altération matérielle apparente, c'est que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de la découvrir. Que de fois l'harmonie de notre économie est troublée avec des organes qui nous paraissent tous en bon état.

Le manque d'harmonie dans les fonctions intellectuelles font franchir les limites normalement assignées au commun des mortels : un homme ainsi atteint devient fou ou génie, ultra vertueux ou criminel, craintif ou téméraire, c'est en un mot un *exagéré* qui sort du cadre de notre commune intelligence et qui tombe au-dessous ou s'élève au-dessus.

Le gros bon sens public se rend un compte exact de ces exagérations, il emploie même parfois des expressions heureuses pour désigner quelques-unes d'entre elles : c'est ainsi que d'un enfant n'ayant conservé pour ses parents aucun attachement, aucun sentiment affectueux, on dit vulgairement, c'est un dégénéré, c'est un dénaturé.

Dans des organismes, en apparence sains, d'où vient la folie des uns ou le génie des autres? Arrivera-t-on un jour à [illegible]

la source? c'est à souhaiter car on pourrait alors, avec connaissance de cause, remédier aux déviations morales.

La vie est si courte qu'on ne prend ni le temps de réfléchir, ni de se livrer à des recherches qui réclament une longue assiduité; on est si heureux de se montrer en public, de se faire valoir, de parler sans raison, de discourir pour ne rien dire, d'exhiber son savoir, de montrer qu'on a de l'esprit, que le temps passe à ces mesquines exhibitions. On jubile lorsqu'on croit avoir pondu une phrase sensationnelle. On ne se tient pas d'aise lorsqu'on dit : Je me trouve en parfaite communauté ou conformité d'idée avec le célèbre professeur Jenseigne, l'illustre docteur Nesigneplus, le savant Forsérieux, l'érudit Parchemin, l'orateur Parlequatreheures; qui ne serait pas fier d'avoir une voûte intellectuelle, reposant sur d'aussi puissants piliers. Est-il besoin de chercher autre chose, quand on a de pareils soutiens pour appuyer son dire?

Je suis loin de contester le droit de se procurer du plaisir de la sorte, puisque cette satisfaction au lieu de m'attrister, me procure un reflet de jeunesse et un regain de jovialité. Mais je ne prendrais pas les idées des autres pour encenser une idée qui me vient et qui très probablement, m'a été suggérée à mon insu ; leur idée fût-elle aussi imposante que la voracité des requins qui suivent notre barque, je ne la leur ravirai pas, si elle était conforme à la mienne, ni ne prendrai la mâchoire d'un requin pour dévorer les gens qui auraient une idée contraire. Voyez-vous, Jousseaume, Félix, Pierre, Marie, Antoine, Barthélémy, Joseph, Chrysostome, César, Alexandre, Pancrasse, annonçant à sa concierge et autre commère du voisinage qu'il est en communauté d'idées avec un ou plusieurs douzaines de ses illustres *copains*. Voilà un coup de collier qui déblaierait la science de ses futilités et la ferait courir au progrès !!! Pardon d'avoir conservé le vieux mot courir; car actuellement je devrais dire voler au progrès. Mais je ne sais si, avec le précieux avantage de véhiculer en aéroplane, la science ira maintenant beaucoup plus vite vers le progrès qu'à l'époque des coucous et des pataches ?

Inutile de réapprendre ce qu'on a déjà appris, inutile d'ajouter sa confirmation à ce qui est prouvé ; ce qui est dit est dit, ce qui est fait est fait, votre confirmation devient donc inutile et peut dans bien des cas, vous attirer le ridicule : Newton, l'illustre Newton pour tous ces savants qui l'ont cru sur parole avec la candeur et la naïveté de jeunes filles, sans se demander comment on pouvait établir un calcul avec la *masse* pour base, n'ont-ils pas été un peu candides en croyant au dire de Newton, et enseignant son *credo* scientifique.

La bougie qui m'éclaire en ce moment est une masse de suif je puis en déterminer la forme, la dimension, la densité, la puissance de son éclairage et sa durée, etc. Cette masse devient alors nettement déterminée et avec ses dimensions et sa densité connues, on peut baser un calcul et arriver à savoir le temps qu'elle mettra à se consumer en tenant compte de tous les éléments qui entrent dans sa fabrication. Quant aux bougies du soleil, de la lune et des autres corps de l'espace qui ont éclairé Newton, j'ignore, ainsi que ses admirateurs, comment cet éclairé a pu déterminer la masse, de ses foyers de lumière, mais sans être aussi bien éclairé, je vois distinctement qu'il nous a f... dedans.

Si au lieu de chercher, de comparer, de réfléchir, je m'étais contenté de copier ce que les uns ont écrit et de répéter ce que les autres ont dit, j'aurais pu devenir un homme célèbre, ce qui n'est pas à dédaigner ! ou occuper une place lucrative, ce qui permet de nourrir la bête sans se fatiguer l'esprit, enfin, après ma mort, mon souvenir aurait pu s'élever dans la postérité, sans plier sous le poids d'un bagage scientifique.

De solides poumons et une langue bien pendue suffisent à notre époque pour élever son homme au pinacle du savoir, de la fortune et de la renommée, tout est là : la mode est au discours ; c'est une épidémie, personne n'en échappe : on ne peut plus laisser tomber dans son estomac une coupe de vin, sans la baptiser d'une harangue. C'est très beau à un repas solennel ! qu'on ait soif ou non, il est de bienséance d'entendre, le verre en main, un discours d'un quart d'heure à une heure avant de boire. Nos curés sont plus sensés, ils emploient l'eau et beaucoup de paroles pour baptiser les enfants et se contentent au repas de baptiser le vin d'un simple signe de croix et de se mettre ensuite à l'œuvre méthodiquement et sans interruption. Nos laïques se mettent à table, les uns pour pérorer, les autres pour écouter. Chacun son goût, mais je n'en ai aucun pour les éloquents repas.

Un discours vibrant est d'autant plus sonore que le vide de la caisse aux idées est grand. On dit : « bête comme un âne ! » Je trouve injuste de traiter ainsi ce pauvre souffre douleur, mon frère dans la vie ! quand on lui met un bât sur le dos, son éloquence me touche : Il pressent qu'après le bât il y aura un fardeau à porter : alors il se met à braire pour manifester, revendiquer et, quand à la fin de la course on le décharge, il braie de nouveau, non pour se plaindre, pour protester, mais pour manifester du contentement. Si on pouvait comprendre tout ce que renferme d'idées morales son court discours assourdissant, on serait étonné de son éloquence ; sur terre et au ciel on lui tresserait des couronnes et tout le monde applaudirait.

C'est en criant fort et longtemps, que les philosophes de l'antiquité, se sont créé une persistante renommée : ils se sont demandé, leurs successeurs se le demandent encore, d'où vient l'homme, où va-t-il, et à quoi sert son court passage ici-bas? et ils ne sont pas arrivés à une réponse meilleure que celle que me fit un jour un illettré à qui je dis : qui t'a créé et mis au monde? « Mon père m'a créé, me répondit-il, et ma mère m'a mis au monde ». Mais qui a mis au monde ta mère? « Ma grand'mère parbleu ». C'est juste, mais au commencement du monde qui a mis au monde la première grand-mère de ta grand'mère? « Laissez-moi donc tranquille avec vos sornettes. Ce n'est pas une raison, parce que vous avez fait vos humanités, pour me demander ce que vous ignorez peut-être autant que moi ».

Cet homme avait raison car je ne savais à ce moment, qu'il était réservé à notre siècle de tirer au clair le mystère de notre création. Je crains qu'on ne soit obligé, comme au temps d'Aristote, d'annoncer cette grande découverte à coups de tam-tam et de grosse caisse ainsi qu'on l'a fait pour la mort aux rats et la poudre à punaises avant de les faire gober au public.

L'éclatante trompette de Darwin a tiré de ses cendres l'illustre transformiste Lamarck : ce n'est pas suffisant : je sais bien que les trompettes sacrées ont fait crouler les murs de Jéricho, et c'est justement ce que je redoute, car les trompettes savantes arriveront à détruire sans difficulté la citadelle transformiste, monument construit sur le sable mouvant d'une plaine à idées préconçues, à convictions idéales, à suppositions sans consistance : aucune observation, aucun fait ne soutient les vaporeuses colonnes de cet idéal monument. Attention mes maîtres, ne criez pas si fort, vous allez faire crouler cet imaginaire édifice, dont vous vous faites les gardiens et les soutiens, et vous ensevelir sous des décombres qui cacheront à la postérité votre passage ici-bas.

Mourir, c'est peu, mourir avec une conviction, c'est quelque chose : mourir avec un dieu créateur ou une monade créatrice c'est exactement la même chose: on doit dans les deux cas fermer les yeux et croire : ceux qui propagent ces croyances espèrent, après leur mort, survivre à leur corporelle disparition : ils ont confiance dans l'avenir, la mort leur parait moins hideuse: mais c'est mourir deux fois quand on succombe étouffé par les exagérations des adeptes d'une croyance.

Sortons de ces milieux où on fait trop de bruit et où on n'y voit goutte, il n'y a que les initiés qui puissent voir clair avec leurs bougies éteintes.

— Docteur, dit, en baillant, un auditeur, voulez-vous me permettre de vous dire.

— Dites et ne ménagez pas mon attention.

— Voilà : quand on ne voit pas clair dans un endroit il est bien inutile d'y conduire le public.

— C'est juste, mais vous ne connaissez pas l'esprit dominateur et la fatuité des hommes : quand ils ont une croyance, ils veulent à toute force la pénétrer dans le cerveau de tout le monde et quand ils disent une bêtise, ils veulent que tout le monde les approuve ; je ne dirai pas ainsi soit-il, mais il en est ainsi. J'ai cru sur parole, et je ne trouve aucun inconvénient, que 1 soit l'unité, que 1 et 1 fassent 2 ! Par addition c'est exact mais par multiplication c'est inexact. Aussi dans ma pensée 1 ne représente que la moitié de 2 dont le double par addition et multiplication fait toujours 4 : 2+2 font 4 ; 2×2 font 4. Aucun autre chiffre ne nous donne un pareil résultat ; il est l'unique et c'est parconséquent le seul qui mérite le nom d'unité. Ne riez donc pas ou cherchez, avant, à prouver le contraire, je rirais alors de bon cœur avec vous.

Dans les sciences exactes, comme en toute chose, ce n'est que convention, convention à laquelle on doit se ployer jusqu'au jour où du plus logique sera imposé ; mais comment en trouver du plus logique si on ne laisse pas à chacun la liberté de penser et d'exprimer sa pensée? La nation à laquelle j'appartiens, me dira : il faut un dieu, ou un grand architecte, ou un moteur universel pour maintenir l'harmonie dans notre groupement, j'accepterai cette convention comme j'accepte celle que la langue, les sciences et les lois m'imposent ; mais qu'on n'oblige pas à croire aux conventions comme parole d'évangile car ce serait couper les ailes au progrès.

Avez-vous compris? Pas de réponse ! Je reviens alors à mes dénaturés, ce mot dénaturé employé par le vulgaire dans le sens que je viens d'indiquer, rend admirablement ce qu'on veut exprimer, quoique son exactitude ne soit pas sans faiblesse : car des enfants dénaturés sont très souvent beaux et robustes, intelligents et aimants, ils ne sont donc en désaccord avec les lois naturelles que dans leur manque d'amour filial. Ils sont affectueux autant qu'on peut l'être, seulement, au lieu de verser leur tendresse à leurs parents c'est à des étrangers qu'il la verse. Les parents dans ce cas n'auraient-ils point transmis à leurs enfants que de l'amour indifférent, dont ils subiraient les conséquences ? S'ils en étaient ainsi ils ne seraient, sous aucun rapport, des dénaturés, on ne pourrait pas même leur reprocher d'avoir fait banqueroute, d'avoir perdu un sentiment qu'on ne leur a pas transmis.

Une autre question aussi trouble et troublante que la précé-

dente : l'héritage charnel, transmis aux enfants par le père et la mère, ne peut-il pas disparaître avec le temps, et les enfants après un certain nombre d'années n'avoir plus que de la chair acquise par l'alimentation? Ils ne seraient plus, charnellement, les enfants du père et de la mère, mais les enfants de la nature, cette mère nourrice qui pourvoit à tous les besoins de la vie des enfants qui lui sont confiés. On ne pourrait donc pas les qualifier de dénaturés puisqu'il ne leur reste plus rien autre que ce que la nature leur a fourni. Ce sont des dissipateurs, des banqueroutiers qui n'ont rien conservé de l'héritage charnel du père et de la mère.

Les dénaturés sont pour moi l'homme indifférent aux attraits de la femme et la femme insensible à l'affection de l'homme. La chair qui ne vibre pas sous l'archet de l'amour n'est pas de la chair formée selon les lois de la nature. Il lui manque l'attribut qui entraîne les espèces à se reproduire. La nature les a doués des organes destinés à accomplir cet acte et il ne leur vient pas l'envie de les faire fonctionner.

Ce qui apparaît le premier dans la cellule initiale, c'est le mouvement vital. Ce qui s'isole ensuite c'est le système nerveux et ce qui apparaît en dernier ce sont les organes de la génération. Tout dans les corps vivants se réduit à ces trois fonctions : vitalité, sensibilité et reproduction, auxquelles s'ajoute, chez l'homme, la faculté intellectuelle, lui permettant de manipuler la matière à sa volonté et au gré de ses désirs.

Les systèmes digestif, respiratoire et leurs annexes, parmi lesquels le système osseux et musculaire joue un rôle important, président à l'entretien de la vie, le système nerveux à celui de la sensibilité et le système reproducteur à la transmission de la vie. L'individu improductif est une unité individuelle spécifiquement inutile. L'espèce pour conserver son existence n'a absolument rien à attendre de lui.

Les actes qui dépendent de la vie et de la sensibilité se manifestent ouvertement, sans crainte et souvent sans retenue; celui de la reproduction au contraire semble chez tous les êtres réclamer le mystère, excepté cependant les animaux domestiques qui ont perdu toute pudeur en même temps que la liberté, quant aux hommes ils recherchent le huis clos.

Celui qui se soustrait à la reproduction, en se donnant stupidement la mort ou en se refusant à accomplir cet acte, froisse une loi naturelle, atténue la vitalité de l'espèce et porte préjudice à la société ; c'est en un mot un inutile pour l'espèce, et pour la société une non valeur.

Parmi les interprètes des décrets de la providence, les uns ont dit : « Allez, croissez et multipliez » ; les autres, « La femme est notre vêtement et nous le leur », ou encore, « La femme est un anneau et l'homme une barre de fer ». Enfin les Apharras nous disent que la femme est faite pour l'homme et l'homme pour la femme. Que ces sentences nous viennent du ciel ou de la terre, ceux qui nous les ont rappelées ne devaient pas être ennemis des jouissances charnelles.

Dans un style imagé Stendhal fait de l'amour une cristallisation ; cette expression est d'autant plus heureuse que le mélange de deux substances se cristallise, pour ainsi dire, dans la formation des germes. Stendhal n'est pas le seul littérateur chez qui on rencontre de savantes pensées et des documents scientifiques.

En Apharras la cristallisation est naturelle ; aucun artifice ne l'a encore troublée, l'amour procréateur n'a pas encore été atténué par l'amour de Dieu, l'amour des lettres, des sciences ou des arts ! ni l'amour de la famille étouffé par l'amour de l'or, ni l'amour de la patrie par l'amour personnel ; ce peuple a échappé aux amours factices des nations civilisées ; il se laisse instinctivement entrainer par l'amour naturel : aux suaves baisers des époux, des enfants et des pères et mères, leur vie se ranime, leur courage grandit, et sous le charme de ces douces étreintes ils sentent qu'ils sont aimés et ne sont pas seuls dans la vie.

Tout autre amour que celui dont les liens enchainent dans une mutuelle affection est un amour spéculatif qui dégénère en passion, alors on lui sacrifie tout : famille, humanité, patrie. Seul l'amour de la gloire qui enflamme les combattants, soutient leur énergie, profite à la nation sans porter nulle atteinte à l'amour affectueux ; il semble même qu'ils ont la même source et tendent au même but. Celui qui expose sa vie pour préserver la famille et la société profite du présent, l'avenir étant incertain, il cherche à procréer avant de disparaître.

L'amour de l'or, l'amour des lettres, des sciences et des arts, et les amours futiles ne fleurissent qu'au soleil de la civilisation, et ne sont en général que des passions, sous l'intensité desquelles l'amour procréateur succombe : L'amour de la famille devient l'amour du pot-au-feu, l'amour de la patrie et de la société est sans limite, il s'étend à toute la surface du globe. Quand une nation arrive à ce degré de civilisation, elle emboite le pas à la décadence, elle se dépeuple, et court à sa disparition. J'étais loin de supposer, quand j'écrivais ces lignes, que je verrais un jour un imposant nombre des sommités intellectuelles de ma patrie tomber dans l'inconscience, la veulerie et donner à l'Europe le

désolant spectacle de leur cécité et de leur ignorance en histoire et en phylosophie naturelle.

Féodalité, royauté, empire, république, tout cela ne diffère que par le nom qu'on lui donne. Que ce soit l'hérédité ou le suffrage universel qui place les hommes à la tête du pouvoir ; d'où qu'ils proviennent ils seront toujours, en tous lieux et en tout temps, démocrates pour eux, et autocrates pour leurs subordonnés. On pourra changer, déplacer, remplacer, on n'atténuera pas le penchant naturel des dominateurs. On changera de gouvernement mais on ne transformera pas plus les gouvernants que les Darwinistes n'ont transformé l'espèce ; il faudrait pour cela que l'éternel y mît la main, mais l'éternel n'est pas créé pour surveiller les fourmilières humaines. Que peuvent lui faire nos prétentions, nos ambitions, nos bousculades ?

Si chacun de nous n'avait pas la ridicule faiblesse de se croire un personnage plus ou moins important, personne ne contesterait que la destinée de l'homme est de vivre en société, qu'il doit par conséquent se plier aux exigences sociales et se sacrifier dans l'intérêt commun. Les civilisés ayant vu tout de suite qu'il serait difficile d'obtenir bénévolement pareil sacrifice, se sont empressés de l'imposer, et d'engraisser la cagnote avec les impôts sur les aliments, les boissons, les vêtements, les logements, sur l'eau, l'air, la lumière, la fortune et le travail etc. On paie sa dîme ou ses impôts pour avoir la paix, le calme et la tranquillité, et on va au café ou chez le marchand de vin placer le supplément ou la totalité de ses économies ; dans tous les pays, cet ordre de chose n'empêche pas les citoyens de vivre aux dépens les uns des autres. L'état sous ce rapport est passé maître, il vit avec luxe aux dépens de ses administrés, il les accable de redevance et, quand il n'y a plus d'argent en caisse, il ajoute des impôts. De sorte que, quand il n'y en a plus, il y en a encore ! et ce n'est pas fini cette augmentation progressive des impôts.

Les hommes se moquent les uns des autres, les femmes de leur coté en font autant, les nations mutuellement se détestent et se traitent d'amies et de sœurs sur un ton majestueux, sérieux, aristocratique, ce qui ne les empêche pas, de temps en temps, de se créper le chignon pour sceller solidement leur amicale ou cordiale entente.

Je crois la nation Française la mieux pourvue d'impôts, de lois, de décrets, d'ordonnances et de règlements de toute sorte ; et on ne trouve pas que c'est suffisant, puisqu'à chaque instant on en ajoute, *rajoute, surajoute !* comment est-il encore permis de respirer et de cracher librement dans les rues de nos grandes cités ?

C'est ce que je ne comprends pas : on n'a donc pas encore bien compris tout le danger qu'on court, en passant auprès d'un tuberculeux. « Le tuberculeux, voilà l'ennemi, dirait Gambetta » ! les crachats et l'air qu'ils respirent sont en effet, nous disent les savants, chargés de microbes pathogènes. C'est effrayant, terrifiant cette nuée de microbes pathogènes qui vous sautent dessus et se faufilent dans vos organes sans crier gare. Depuis que je connais ce grand danger, toutes les fois que je rencontre sur ma route un malheureux phtisique j'ai envie de lui crier : « Couvre-toi vite la face d'un masque antiseptique, abstiens-toi un instant de respirer, tousser, cracher, et tourne vite la tête de l'autre côté: ta toux est assommante, ta respiration un danger et tes crachats le foyer de la mort ; un fléau bouillonne dans ta poitrine, il va nous empoisonner tous : c'est au fond de la mer ou au sommet des montagnes qu'on devrait t'expédier. Si à ma robe de médecin on m'avait substitué le manteau du pouvoir, tu en verrais de belles, pauvre souffrant !! Tu ne te figures pas combien depuis bientôt quatre-vingts ans, toi et tes semblables m'avez humecté les mains et souvent la figure de vos sueurs, fait respirer l'air qui vous sortait de la poitrine, mis sous les yeux vos affreux crachats nummulaires ». Ouf !! comment suis-je encore sur terre? c'est qu'à cette époque nous ne craignions ni dieu ni diable et qu'on redoute actuellement la tuberculose. C'est cette tuberculose qui remplace le diable, épouvantail de nos ancêtres, et l'hygiène, la puissance divine. J'espère que la crainte de l'une et l'espoir dans l'autre procureront des moyens d'existence à autant de gens que le diable et dieu en ont procurés.

En qualité de médecin, j'ouvre une parenthèse : « Sur dix mille phtisiques, a-t-on constaté un cas bien authentique de transmission? Je ne saurais répondre, mais j'ai soigné quelques milliers de phtisiques, et j'en ai vu bien d'autres que je n'ai pas soignés, et je n'ai pas observé un seul cas certain de transmission : je suis loin d'en nier la possibilité, car je me suis bien souvent demandé, si une femme enceinte d'un époux phtisique ne pourrait pas en recevoir le germe de son enfant au cours de la grossesse. Je crois qu'il serait plus honnête et plus humanitaire de guérir sans bruit ses malades que d'effrayer le public de dangers imaginaires. Mais qui résisterait aux tourments de la crainte, au tapage de la science et aux fureurs de l'hygiène » !

J'ai toujours redouté les bruits dont on entoure un médicament et les gens qui soulèvent l'enthousiasme sur des questions douteuses. Aussi le bruit que soulève actuellement la tuberculose, me fait craindre qu'on en arrive à considérer les [illegible].

qui en sont atteint, comme des gens qui vous plongent furtivement des microbes mortels dans l'organisme et que, pour les punir de ce méfait on ait recours à l'instrument du confrère Guillotin afin de couper le mal dans sa racine. Nous avons bien comme sauvegarde l'hygiène, mais pourra-t-on reconnaître un phtisique dans un homme ayant toute l'apparence d'une bonne santé : l'œil pourra-t-il plonger, comme le rayon x, dans la poitrine des gens que l'on cotoie? Je ne vois qu'un moyen qui puisse préserver les bien portants du contact des ambulants malades, ce serait que chaque citoyen et citoyenne se fît ausculter le matin avant de sortir, par un médecin qui délivrerait des permis obligatoires de circulation. Pour les cas douteux, on ferait passer les gens avant de sortir dans un long couloir antiseptique et pour ceux qui tousseraient, on leur pendrait au cou un crachoir antituberculeux. Tout cela est bien mais je crois qu'il serait encore plus prudent de se munir d'un scaphandre avant de se plonger dans l'air de la rue. Avec les désinfectants, le scaphandre et l'hygiène, je crois qu'on pourrait attendre la mort patiemment et sans crainte.

Pour qu'il vous vienne à l'esprit ce que je viens d'écrire il faut avoir vu des choses bien bizarres et avoir entendu bien des absurdités, émises avec sérénité par des gens sérieux ou qui croient l'être. Sur la foi des prophètes, le microbe de la phtisie est connu, je ne dis pas non, mais je suis persuadé qu'on ne connaît encore absolument rien du genre de vie de ces petits êtres, et de la façon dont ils se comportent dans l'organisme ; on n'est pas plus avancé sous ce rapport qu'on ne l'était avant leur découverte. Quant à leur destruction certains savants ont trouvé un moyen infaillible, ils détruisent les microbes en faisant passer ceux qui en sont envahis de la vie à trépas.

Un crachat sorti d'une poitrine malade ou en santé n'est ni beau ni ragoûtant ; l'étaler sur un trottoir ou autre lieu public est d'une éducation un peu trop négligée, mais on en a pris l'habitude et on crache naturellement partout où on se trouve. On apprenait jadis aux enfants à saluer une personne respectable par son sexe, son âge, son talent, son mérite ou sa haute position sociale : il n'eût certainement pas été plus difficile de leur apprendre à cracher dans les ruisseaux des rues ou dans des endroits réservés, que d'apprendre à se découvrir poliment ou à chercher un édicule pour le salut de ses besoins.

Le maintien, la bienséance, le savoir vivre, la propreté, n'est ni du domaine législatif ni du domaine coercitif, mais de celui de l'éducation et de l'instruction. Qu'on apprenne d'abord aux enfants à se tenir convenablement et à se bien conduire, à être respectueux

et honnêtes, et l'on aura le temps, plus tard, lorsqu'ils seront adultes, de punir ceux qui voudront se soustraire au devoir d'une bonne éducation. Ce n'est certes pas en laissant nos penchants naturels se développer dans l'enfance, qu'on empêchera les enfants de crier dans les rues des mots orduriers, de faire aux passants des niches qui deviennent dangereuses lorsqu'elles se perpétuent jusqu'à l'âge adulte. Ce n'est pas en défendant de toucher aux enfants, qu'on apprendra le respect qu'on se doit et qu'on doit à ses semblables, qu'on obtiendra l'éducation sociale. Redresser un enfant est un devoir familial et social, le frapper brutalement et le punir injustement est une faute du ressort judiciaire.

Serait-il bien difficile d'apprendre aux enfants à respecter les oreilles des passants, à cracher dans le ruisseau au lieu de salir le trottoir et à prendre la droite au lieu d'aller buter son nez contre celui de la personne qui vient en face. Je sais bien que c'est amusant et quelque fois charmant de courir tous les deux de droite à gauche et de gauche à droite, en se barrant le passage, avec l'intention polie de se laisser passer; mais ce charme éventuel n'en atténue pas le ridicule.

La liberté dont on parle tant et qu'on ne voit nulle part me produit l'effet d'une conventionnelle. On crie frénétiquement ce mot magique et, en son nom, les plus forts expulsent ou guillotinent les plus faibles, on chaparde leurs biens, on prend leur place et on crie à tue-tête : vive la liberté ! Jolie la liberté qui à toute distance, fleure le despotisme, l'ambition et l'égoïsme : il faut avoir le nez camus pour ne pas en sentir les sanguinaires émanations.

Je la trouverais belle cette liberté, si tout le monde en usait correctement, travaillait journellement, trouvait de l'agrément dans le bien-être général, dans de fiers sentiments, dans la gloire et la prospérité de la patrie : N'est-ce pas aux forts de soutenir les faibles, aux riches de secourir les pauvres, aux bien portants de soigner les malades, aux savants d'instruire les ignorants et à tous les vigoureux de marcher comme un seul homme à la défense du sol natal? On ne gueulerait pas alors : « vive la liberté, l'égalité, la fraternité » ! On les sentirait vibrer dans tous les cœurs : c'est là que devraient être inscrits, ces mots, et non sur des murailles : c'est à la paix et à la concorde qu'ils devraient appeler les groupes humains et non aux barricades pour s'entre-tuer fraternellement.

Est-il possible d'établir l'égalité corporelle et intellectuelle? L'égalité des sentiments et des passions? Non, c'est impossible : Tout diffère dans chaque individu, dans chaque famille, tout diffère dans chaque nation : Les droits individuels sont toujours en divergeance avec les droits sociaux et les droits de chaque

nation sont toujours en désaccord avec ceux des autres nations. On atténue parfois ces désaccords par des conventions, des traités des ententes cordiales, mais? Entre un travailleur et un parasite, entre un homme de bien et un assassin, entre un charitable et un voleur, entre un intelligent et un crétin, entre un studieux et un paresseux, entre un vigoureux et un impotent, entre un sain d'esprit et un fou, on voudrait socialement établir l'égalité ! Et comment? Est-ce que les législateurs sont parvenus à établir cette égalité entre l'homme et la femme, source de la famille base de la Société? Si c'est pour remplacer l'espoir d'une vie future qu'on nous fait espérer l'égalité, espérons, espérez ! puisque nous vivons tous aux dépens les uns des autres ?

Quand je vois, après vingt siècles d'étude et de recherche, les cuirassiers de la science charger à fond de train la légion des microbes, et l'état major médical régler l'attaque et la destruction de ces légions d'infiniment petits : criez tant que vous le voudrez, vive la liberté de la science, moi je me tais, ma pensée succombe sous le poids de mon admiration.

Un de mes parents, habitant la campagne, eut sa propriété envahie par une armée d'innombrables criquets, il y a de cela quelques années à peine. Pour arrêter la marche dévastatrice de cette nuée d'orthoptères, il prit son fusil, le chargea de petit plomb et alla se placer en face la colonne serrée des destructeurs de ses récoltes, qui s'avançait dans la plaine, comme une large vague dans la mer : « Je les ai mitraillés, me disait-il, pendant trois heures et c'est comme si j'avais tiré dans l'eau de la Boutonne, les trous, que mes plombs faisaient dans la masse, se refermaient aussitôt. Voyant mon insuccès j'eus alors la pensée de recouvrir avec des sacs les plants auxquels je tenais : mes sacs les préservèrent de la voracité des criquets qui faisaient table rase de tous les plants qui se trouvaient sur leur passage, ils ne laissaient rien, tout était rongé jusqu'à la racine. Ils furent bien attrapés, en pénétrant dans mon enclos, de ne trouver que des sacs étendus sur le sol. Cela ne les empêcha pas de rester plusieurs jours encore dans mon voisinage : enfin, lorsque je n'en vis plus, j'allais relever mes sacs pour mettre à l'air mes choux, mes oignons, mes carottes, mes salsifis et mes salades!!! Tout était mort et en partie pourri, mes sacs eux-mêmes tombaient en lambeaux, je n'avais plus de légumes et par surcroît de malheur je n'avais plus de sacs. N'aurais-je pas mieux fait de rester tranquille? Je n'aurais toujours pas perdu mes sacs ni tiré inutilement pour une dixaine de francs de plomb et de poudre ».

Les pourfendeurs de microbes sont incontestablement plus savants et plus habiles que mon rusé parent, mais il leur serait

difficile, lorsqu'ils s'attaquent à des nuées d'ennemis invisibles d'obtenir un meilleur résultat. Ce n'est pas certes du jour au lendemain, qu'on arrivera avec un médicament, à tout détruire! à chasser de notre organisme les microbes dangereux. Ces affamés feront comme les sauterelles, quand ils n'auront plus rien à absorber, ils émigreront ou périront d'épuisement. Si leurs victimes résistent et reviennent à la santé, les destructeurs de microbes diront de ces guérisons naturelles, c'est à notre panacée que les réchappés doivent la vie.

J'ai employé jadis un médicament qui, en quelques semaines mettait un phtisique sur pieds, avec toux disparue, appétit, embonpoint et force revenus. Ça persistait des mois et quelquefois des années, c'était superbe, merveilleux, mais ça ne durait pas, et il fallait recommencer.

Lorsqu'on voit, après vingt siècles de progrès, un si grand nombre de matelots s'embarquer pour Cythère et tant de boit-sans-soif fêter Bacchus, ma pensée succombe encore, non plus sous le poids de mon admiration, mais sous celui de l'éducation qui ne redresse pas avec vigueur de facheux entraînements.

Les passions et l'ambition de l'homme sont innées ; elles ont par conséquent leur raison d'être, et ne portent aucun préjudice à la société quand elles ne dégénèrent pas en libertinage et qu'elles ne conduisent pas à la folie. Les exagérations sont des maladies auxquelles le devoir de la société et de ceux qui la dirige est de mettre un frein, en leur opposant de vigoureux remèdes.

Depuis longtemps on essaie de surveiller et réglementer l'amour, mais je ne crois pas qu'on lui ait fait payer patente : notre pudeur se refuse à orienter son esprit vers un pareil sujet et à le discuter ouvertement ; c'est même avec timidité qu'on parle depuis longtemps d'un impôt sur les célibataires! Heureusement pour mon budget et pour celui du curé de ma paroisse, cet impôt reste à l'état latent. Je ne trouverais cependant pas injuste qu'on imposât ces non-valeurs sociales ; j'en subirais sans murmurer et l'ennui et la charge.

Ce ne serait pas la même chose, je vous le certifie, si on m'obligeait, quand je suis enrhumé à garder la chambre et à me considérer comme un pestiféré; et si on me forçait, même étant phtisique, à me désinfecter et à me faire sérothérapiser ; et si on obligeait mon médecin de déclarer que je suis un fléau social, qu'il faut surveiller comme un être dangereux. Enfin le progrès [illegible] conduits à la sérothérapie avec cette nouvelle médication on guérit tout depuis les maux de dents jusque aux cors des pieds. Je

n'y vois aucun inconvénient, mais si un jour on la rendait obligatoire, j'irai chercher le calme et la tranquillité dans les pays où la science n'a pas encore mis tant de grelots au progrès et dressé tant d'engins à la crédulité.

Je disais tout à l'heure que je n'avais pas constaté un seul cas de transmission tuberculeuse pendant trente ans d'exercice dans un quartier populaire et des plus malheureux. Evidemment la tuberculose est devenue contagieuse depuis que je n'exerce plus : a moins, car tout est possible, que les contagionistes aient vu la chose en imagination, ou que l'un de ces esprits préconçus ait eu l'heureuse chance de constater un de ces cas sur mille dont on se sert pour étayer une idée de laquelle on ne sort plus.

N'étaient-ils pas les favoris de la science ceux qui faisaient jadis tourner le soleil autour de la terre? Ils étaient d'une conviction inébranlable et, maintenant pour les modernes, c'est la terre qui tourne autour du soleil; ce n'est plus une conviction que nous avons à ce sujet, c'est une certitude que nous conserverons fermement et glorieusement jusqu'au jour où il nous sera démontré que nous n'y avons pas vu plus clair que nos prédécesseurs. Nos pères dans l'art de guérir ignoraient les microbes, ce n'est que vers le milieu du dernier siècle qu'ils se sont timidement faufilés dans quelques rares cerveaux de la faculté de médecine et maintenant on ne voit plus qu'eux ; tous les cerveaux en sont remplis et on cherche par la parole à les répandre dans l'enseignement, et à les détruire par des sérums. Cette tentative est louable car on arrivera certainement à arrêter les méfaits de ces perturbateurs de la santé. Mais j'ai bien peur que l'engouement actuel pour les sérums ne retarde la découverte des moyens et des substances qui permettront de les chasser ou de les détruire; mais avant tout, pour découvrir de ces précieux et infaillibles microbicides, il serait sensé de se guérir d'abord des microbes de la prétention, de la fatuité, de l'ambition et du charlatanisme.

J'ignore si c'est la présence des microbes de notre organisme qui déchaîne l'amour vagabond, mais je sais que cet amour ensemence souvent des microbes variés et qu'on ne lui a encore imposé que des médicaments, des décrets, des surveillants et autres désagréments. Certes c'est agir sagement. Cependant trouver immoral, pervers, condamnable, ce qu'un autre peuple trouve moral, loyal et digne m'abasourdit : En Afrique les Maïtshas considèrent, comme un autre eux-mêmes le voyageur qu'ils hospitalisent. Voilà des gens qui comprennent tous les besoins de l'homme et les devoirs de l'hospitalité ; ils hébergent leur hôte et pour qu'il n'ait pas froid la nuit le font coucher à côté de leur

femme ou de leur fille. Dans d'autres pays on a conservé une antique coutume : les femmes sans mari se font hotelières. En Océanie les Tahitiens se comportent comme les Maitshas en faveur de leur hôte. En Europe on nage entre deux eaux, l'une plus ou moins trouble et l'autre plus ou moins pure. En Apharras l'hospitalité ne se donne ni ne se vend ; le peuple ne veut pas que les pieds d'un étranger déflorent le sol de la patrie, et bien moins encore qu'il froisse la pudeur des femmes et attente à la virginité des filles : on ne pardonnerait pas à son meilleur ami un attentat semblable il serait condamné à mort et exécuté par l'outragé.

— Eh ! les amis, réfléchissez au danger qui vous guettera pendant votre séjour à Obock.

— Certes, me répondit l'un, ce n'est pas toujours facile, mais avec de la bonne volonté on s'en tire quand même. Qu'en penses-tu, ajouta-t-il, en se tournant vers son camarade.

— Je pense comme toi ; cependant il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas.

— Gros malin, si tu comprenais tout, tu serais aussi savant que le Docteur. Il nous a dit que les hommes en général s'unissaient à la femme et que certains particuliers étaient à la fois homme et femme.

— Cette dernière assertion ne m'est pas venue à la pensée, mais s'il existe des hommes qui soient tantôt homme et tantôt femme, ils ne peuvent toujours pas se féconder eux-mêmes.

— Alors j'ai mal compris, ce n'est pas de ma faute, car je me suis plusieurs fois tenu à quatre pour ne pas m'endormir.

— Je vous sais gré de votre persévérance et, pour vous témoigner ma satisfaction, je vais vous régaler, car j'ai encore autre chose à vous offrir.

— Je m'en doutais, s'écria le sergent !!

— Et moi, repartit son voisin, ne savais-je pas que l'un ne va jamais sans l'autre? Quand j'ai vu sa bouteille de café bue : c'est bien me suis-je dit, il garde pour plus tard celle du pousse café.

— Hélas, Messieurs, je le regrette, mais je n'ai pas prévu avant de m'embarquer, que je trouverais sur ce boutre d'aussi aimables et nombreux passagers, sans cela j'aurais à vous offrir autre chose que des récits peu réconfortants.

— Eh bien puisque c'est comme cela, permettez moi, Docteur, de dire que vous avez commis une riche imprudence.

— Quelle soit riche ou pauvre, je ne vois pas l'imprudence commise.

— Comment vous ne voyez pas votre imprudence? Ça m'étonne ! Est-ce le fait d'un homme prudent de s'embarquer avec

une bouteille pleine dans une poche de coté et rien de l'autre côté pour lui faire pendant? A la moindre secousse vous pouvez perdre l'équilibre et piquer une tète dans la mer où l'on est entrainé au fond quand on a un côté plus chargé que l'autre ; ce qui n'est pas amusant pour celui qui ne sait pas nager.

— Je sais heureusement nager.

— Tant mieux, car vous auriez, alors, été moins exposé. Mais ce n'est pas tout cela : vous êtes docteur, n'est-ce-pas?

— J'ai cet honneur et je m'en félicite, à tort ou à raison, car j'ai l'intime conviction d'avoir rendu quelques services.

— Je suis loin, mon cher docteur, de vous contester les services rendus, mais vous savez bien mieux que moi qu'une seule fiole suffit pour guérir un malade ou l'envoyer dans l'autre monde, tandis que pour un bien portant il en faut au moins deux : une pour le rendre malade et l'autre pour le guérir. Je connais cela moi, j'ai été au service d'un major et, en deux mois de temps, je lui ai procuré une brillante clientèle : je me postais dans la rue et je cassais un bras, une jambe ou une côte aux passants qui se présentaient et, sans attendre ses remerciements, je m'enfuyais, en lui disant charitablement, qu'il n'avait qu'à monter deux étages pour trouver un chirurgien habile et de grand mérite qui le rétablirait en deux temps et trois mouvements.

— Votre anecdote ne manque pas de gros sel, mais abstenez-vous de la raconter : les niais et les naïfs sont si nombreux parmi les hommes, que beaucoup y ajouteraient foi et raconteraient à leur tour que la chose s'est passée en leur présence; et qui sait, si on ne finirait pas par réaliser un jour la plaisanterie, que vous avez imaginée.

— Ça ne m'étonnerait pas il y a des gens si bêtes ! Alors, c'est sérieux vous n'avez rien pour nous humecter la bouche?

— Je n'ai rien mais le Nacouda a une cruche pleine d'eau.

— Pas fameux l'eau ! Enfin c'est toujours ça. Nacouda, passe-nous ta gargoulette !

Le brave homme qui tenait la barre du gouvernail depuis notre départ s'exécuta d'une main sans abandonner la barre de l'autre, on s'empara de la gargoulette et, pendant que je flambais le tabac de ma pipe, chacun à tour de rôle, en appliqua l'ouverture à ses lèvres. Après leur libation, ils remirent la cruche à sa place et l'un d'eux me dit :

— Maintenant, Docteur, que le Nacouda nous a régalés à sa façon, vous pouvez nous régaler à la vôtre.

— Je crains que vous n'ayez de mauvais rêves tant le régal que j'ai à vous offrir est épouvantable.

— Ne craignez rien répondit le sergent nous sommes braves ! mon capitaine me disait souvent : « Sergent, quand on ne voit pas sa tête rouler à dix mètres devant soi on n'a rien à craindre ; à ce moment, par exemple, il faut faire attention et réfléchir si on en a le temps ». Seulement, Docteur, si vous aviez eu une goutte de cognac, pour accompagner la lampée d'eau que nous venons de faire couler dans notre estomac, nous serions, à vous écouter, bien plus alertes et plus dispos.

— A défaut de cognac qui fait monter le sang à la tête je vais vous arroser l'esprit : vous connaissez certainement Oto Joseph.

— Parbleu, c'est un de nos amis ! Il est l'interprête du Negus et remplit les fonctions d'ambassadeur, de chargé de missions etc., il a fait plusieurs voyages en Europe, il revenait justement de Russie quand il nous a quittés, il y a quelques jours, pour monter en Ethiopie.

— Je ne le croyais pas encore parti, car il n'avait pas l'air de se presser de quitter Djibouti pour se rendre dans son pays.

— Pressé ou non, on est bien obligé de séjourner à Djibouti avant de se mettre en route pour l'Abyssinie : ce n'est pas dans un jour qu'on peut se procurer, monture, harnachements, aliments et tout en général, jusqu'aux aiguilles, fils et épingles, car on ne trouve, sur sa route, qu'un peu d'eau aux étapes. On n'aura plus tous ces soucis et cette perte de temps quand le chemin de fer sera terminé : on pourra se rendre de Djibouti à Addis-Ababa, capitale de l'Abyssinie, aussi facilement qu'on va, en France, de Paris à Bordeaux. Maintenant que les travaux de chemin de fer sont commencés, ça va marcher rapidement.

— J'ai vu en effet qu'on avait commencé avec entrain ; mais ce n'est pas le train que j'aurais désiré voir c'est un train de voyageurs, allant jusqu'au Nil.

— Vous le verrez bientôt.

— Je l'espère, car l'entrepreneur de cette voie m'a promis pour 1900, de m'emmener en wagon-salon en Ethiopie ; mais j'aurai préféré jouir de cette faveur bien avant cette époque.

— Si l'entrepreneur vous a promis de vous conduire en Abyssinie, c'est comme si vous y étiez.

— Je crains qu'il ne me procure pas ce plaisir avant ma mort. On ne sait pas en France semer pour récolter, on vit du présent sans se soucier de l'avenir. En ne se basant, pour [illegible] ce chemin de fer, que sur les intérêts commerciaux et les sources de richesses qu'il eût procuré aux habitants de cette contrée, on aurait rapidement récupéré l'intérêt de l'argent qu'on aurait dépensé, sans compter ce que les transactions commerciales

auraient produit de revenu au port de Djibouti. Il est certain, si ce chemin de fer eut été construit, que je n'aurai pas eu le plaisir d'inscrire Oto Joseph au nombre de mes connaissances et d'apprendre de sa bouche ce que je vais reproduire presque mot à mot :

Lorsque la gène, la retenue, qu'on éprouve, en présence d'un homme qu'on ne connaît pas, fut dissipée ; lorsque en un mot, la glace fut rompue, je priais Oto Joseph de me donner quelques renseignements sur les Danakils ses voisins.

— Ne m'en parlez pas, s'écria-t-il, ce sont des sauvages on devrait tous les tuer.

— Peste, M. Oto Joseph, vous n'y allez pas de main morte, en désirant voir la tête de tous les Danakils tomber sous le tranchant de votre sabre ! Quel homme terrible vous faites et quelles mains meurtrières vous avez au bout des bras ! Que peuvent donc vous avoir fait ces pauvres gens, pour vous mettre tant de ire au cœur et, dans l'esprit, le désir de leur complète destruction?

— Ce sont des sauvages, vous dis-je, et leur pays est aussi sauvage qu'eux. Allez y faire une petite promenade et,si vous en revenez, vous direz comme moi, on devrait les tuer tous.

— C'est justement parce que mon intention est de visiter ce pays, que j'ai recours à vos lumières et à votre obligeance pour me renseigner et, si vous en connaissez, m'indiquer les gens qui ont pénétré chez eux.

— Moi, j'y suis allé et j'ai eu la chance d'en revenir. J'ai failli y rester, quels sauvages ! Je préférerais passer toute ma vie en Europe que de rester une heure chez ces sauvages.

— Je vous comprends car je connais votre amour pour l'Europe et pour ses habitantes.

— On vous a déjà raconté ! s'écrie-t-il en s'agitant avec colère.

— Ne vous tourmentez pas, mon cher monsieur Joseph, ça n'en vaut pas la peine et ça peut arriver à tout le monde; et n'allez pas vous retirer, comme vous l'avez fait là-bas, sans une raison sérieuse. D'abord je ne connais absolument rien de vos aventures en Europe. On m'a dit seulement que vous aviez eu des déceptions, voilà tout ! ce sujet du reste m'intéresse beaucoup moins que votre voyage chez les Danakils. En Europe, je sais ce qui s'y passe, alors que chez ces derniers je l'ignore complètement, et que j'ai tout lieu de penser que ces sauvages vous ont reçu avec tous les égards dûs à un homme de votre importance.

— Ils m'ont reçu ni bien ni mal, ces sauvages ! ils ne voulaient pas me recevoir, ils se refusaient tous à me donner à manger et à me procurer un gîte. Ces barbares m'auraient laissé mourir plutôt que de me secourir.

— Pareille réception à un homme comme vous, reçu partout avec déférence, me surprend et j'ai peine à y croire. D'un autre côté je ne puis supposer que vous vous soyez mis en route sans vous pourvoir de tout ce que vous auriez pu avoir besoin pendant le cours de votre voyage.

— Pouvais-je m'imaginer qu'en me rendant auprès de leur roi, à qui j'avais à parler ; lui et ses sujets me refuseraient de m'héberger ! Ces sauvages n'entendent rien et ne comprennent rien.

— S'ils n'ont rien compris à ce que vous leur disiez, moi je comprends très bien la gravité de votre situation, sans m'expliquer, cependant, leur manque d'humanité et de courtoisie pour un chargé de missions, je le suppose du moins, car vous n'auriez certainement pas choisi l'Aoussa pour but de promenade. Vous vous êtes probablement permis, à votre insu, une plaisanterie qui leur aura déplu et qu'ils ont prise au sérieux.

— On ne se permet pas de plaisanter, M. le Docteur, en présence de gens à qui on a affaire et, bien moins encore avec des bêtes sauvages. J'étais allé à l'Aoussa pour affaire et je me fis conduire, aussitôt mon arrivée, au palais du roi. Je trouvais ce monarque dans une paillote presqu'aussi misérable que celles de ses sujets. Les toits à bestiaux de votre pays sont bien plus luxueux et plus vastes que cette demeure royale.

— L'Aoussa, est-ce une grande ville?

— Ce n'est pas une ville ; c'est un assez grand ensemble de paillotes.

— A combien estimez-vous le nombre de ces paillotes?

— Je ne les ai pas comptées et, si je l'avais désiré, je n'aurais pas pu le faire.

— Vous n'étiez donc pas libre de voir et circuler?

— J'étais libre de rester paisible dans la paillote qu'on m'avait cédée et d'en sortir à mes risques et périls.

— Vous étiez, en un mot, un prisonnier à qui on laisse la porte ouverte.

— Non, non ! Il fallait que je la tienne fermée, et la case où j'étais était juste assez grande pour me contenir. Je m'en contentais du reste, et n'en demandais pas davantage, car j'ai cru, à mon arrivée, qu'on allait me laisser à moi-même, sans vivre ni logement.

— Il n'y a donc pas dans cette ville un gîte pour les voyageurs, ni de marchands de comestibles?

— Il n'y a que des sauvages qui vous laissent mourir de faim ou vous tuent au lieu de vous secourir.

— N'exagérez-vous pas un peu?

— Vous allez voir si j'exagère : A mon arrivée à l'Aoussa je parvins, non sans peine, jusqu'à la résidence du roi Mahamed Anfarré. Je dis à l'un de ses serviteurs d'aller m'annoncer et de prier sa majesté de m'accorder audience. Quelques instants après cet homme revint et me conduisit auprès du roi, un vilain nègre, qui me reçut très froidement et écouta ce que j'avais à lui dire. Je lui manifestais ensuite le désir de rester quelques jours à l'Aoussa pour me remettre de mes fatigues. A cette demande il me regarda, réfléchit et, au bout d'un instant, il me dit d'un air peu satisfait : « tu peux rester, cherche quelqu'un pour te nourrir et te loger ».

J'avais à peine franchi le seuil de la bicoque royale, que je me trouvais au milieu d'une nombreuse foule de curieux, que ma présence avait probablement attirés en ce lieu.

— N'en doutez-pas, M. Oto Joseph ! votre arrivée avait fait sensation et, comme dans tous les pays du monde, les Apharras sont accourus pour vous voir, satisfaire leur curiosité et se demander ce que vous veniez faire dans leur pays.

— C'est ce que j'ai pensé, tant ils étaient nombreux ! Aussi ne savais-je à qui m'adresser. J'étais très perplexe car personne parmi eux ne me montrait ni courtoisie, ni de disposition à me recevoir ; ils me regardaient tous d'un œil narquois et bien plus hostile que bienveillant ; quand je m'adressais à l'un d'eux, il me tournait le dos sans me répondre. Nullement rassuré je ne savais que faire ni ce que me réservait l'avenir !

De logement je me serais facilement passé ; ce n'eut pas été la première fois que j'aurais dormi à la belle étoile ! Mais vous devez comprendre qu'il m'était impossible de me passer de nourriture : et tous les gens qui m'entouraient m'avaient l'air plus disposés à me donner un coup de lance qu'un morceau de viande ou une tasse de lait.

Que dites-vous de pareils sauvages et de leur souverain qui vous permet de séjourner dans ses états, à la condition que ses sujets vous laissent mourir de faim ?

— Mais mon brave Joseph, deux ou trois jours de diète ne font pas mourir. J'en ai fait bien souvent supporter davantage à mes malades et ils n'en sont pas morts.

— Je n'étais pas malade, j'étais au contraire très bien portant et je venais de faire une longue course. J'étais fatigué, j'avais faim et je me trouvais dans cette alternative : ne pouvoir pas partir faute d'aliment et ne pouvoir rester à cause du même manque. Je voyais clairement ma situation et ne savais quel parti prendre.

— Certes je n'aurais été ni plus ni moins embarrassé que vous

l'étiez, mais je ne comprends ni ne m'explique la conduite de ces gens à votre égard : ils savaient certainement que vous veniez d'Abyssinie et que vous n'étiez pas le premier venu; que votre situation parmi vos compatriotes devait vous attirer, de leur part, courtoisie, respect et une digne réception.

— Je vous l'ai dit, ce sont des animaux, des sauvages qu'on devrait tuer jusqu'au dernier, et c'est ce que nous aurions dû faire depuis longtemps ! Je n'aurais pas eu à supporter leur méchanceté et leur indifférence.

— Si tous vos compatriotes sont animés des mêmes sentiments : la sympathie des Abyssins pour les Apharras laisse beaucoup à désirer.

Est-ce qu'on peut avoir pour eux de la sympathie ! On devrait en débarrasser la terre : et le plus vite sera le meilleur.

— C'est entendu, vous n'aimez pas les Apharras, c'est votre affaire, cela vous regarde ; mais je suis persuadé qu'ils vous rendent avec usure les sentiments de haine que vous avez à leur égard : dans ces conditions estimez-vous heureux de leur avoir échappé pendant qu'ils vous tenaient. Ils auraient pu vous tuer et vous faire cuire ou vous dévorer vivant; au lieu de les maudire, vous devriez leur être reconnaissant de ne l'avoir pas fait.

— S'ils ne m'ont pas tué ce n'est pas l'envie qui leur en manquait : ils me regardaient tous, comme des bêtes féroces. J'ai même cru un moment, tant leurs vilaines figures me dévoilaient d'hostilité, que ma dernière heure allait sonner. J'étais comme un condamné à mort ne sachant comment me tirer d'affaire. Je leur demandais qui d'entre eux voudrait bien me loger et me nourrir. Je faisais des offres et tous les dédaignaient ; cela durait depuis longtemps et je commençais à désespérer, lorsqu'une parente du roi, voyant mon embarras et ma fâcheuse situation, se décida, après beaucoup d'hésitation, à me nourrir et accepta un collier de perles que je lui proposais en échange.

— C'était écrit ! Vous portez un nom prédestiné M. Joseph, on ne peut rencontrer un Joseph nulle part, sans qu'une femme ne préside à sa destinée.

— Pas celle-là toujours ! Elle était bien trop laide pour m'influencer ! Ce que je désirais, c'est qu'elle me donnât à manger : je ne lui ai pas demandé autre chose. Lorsqu'elle eût accepté mon cadeau, elle me conduisit dans une petite paillote et me demanda ce que je désirais manger : j'ai du lait, du pain, de la viande à t'offrir ; choisis ce que tu préfères.

Après un court instant de réflexion, je me décidais pour la viande ; c'est plus nourrissant. La chose convenue, elle se retira, et elle m'apporta, chaque jour, un morceau de viande.

— Je regrette M. Joseph que vous n'ayez pas choisi le pain, car j'aurais acquis la certitude que les Danakils de l'Aoussa ajoutent le pain à leur nourriture ordinaire, presque exclusivement tirée du lait et de la viande de leurs troupeaux. Les Danakils d'Obock m'ont bien dit, qu'ils faisaient de la bouillie avec de la farine de doura, mais que c'était très rare quand ils le pouvaient, qu'ils n'étaient pas assez riches pour s'en procurer. Je n'ai vu dans leurs mains ni galettes, ni dans leur village de fours pour les cuire. Ce n'est évidemment pas une raison pour que dans certains districts de ce pays le pain n'entre pas dans l'alimentation des habitants. Ici à Djibouti j'en ai vu faire et on en vend chaque jour sur la grande place qui sert de marché. Je ne trouve donc pas anormal qu'on fasse du pain à l'Aoussa ; seulement j'aurais été heureux d'en avoir la confirmation.

— Elle m'en a offert !

— Je ne conteste pas, mais elle ne vous en a pas apporté, et vous n'en avez pas mangé et c'est ce que j'aurai désiré, ce qui ne m'empêche pas de vous dire. Heureux Joseph ! Joseph trois fois heureux.

— Pourquoi, trois fois heureux?

— Parce que trois fois heureux exprime, comme le *félicissimus* des latins, le superlatif du bonheur et que le nombre trois est l'emblême de la trinité.

— Je ne comprends pas.

— Il en est toujours ainsi, vous êtes le plus heureux des mortels et vous n'avez pas conscience de votre bonheur : en Apharras, c'est une parente du roi qui vous sauve la vie, en Europe, ce sont les dames de la plus haute noblesse qui vous comblent de cadeaux et vous bercent de leurs soupirs; partout où vous êtes passé, vous avez fait des victimes et laissé des regrets; malgré tant de lauriers il est regrettable que vous n'ayez pas pu, sans fureur ni rancune, voir l'un de mes confrères recevoir de l'une de vos conquêtes un petit reflet de bonheur.

— Ne me parlez pas de votre indigne ami ! Vous ne valez pas mieux que lui.

— Il n'est ni mon ami, ni mon ennemi, je ne le connais pas et ne l'ai jamais vu.

— Tous les médecins sont frères ; ils ne valent pas mieux les uns que les autres ; je les déteste tous, lui surtout ! Au lieu de soigner vos malades vous faites la cour aux femmes et vous prenez la place du premier occupant. C'est indigne je ne vous parle plus.

— Vous oubliez en ce moment, mon cher Oto Joseph, que

le calme est le plus puissant levier de la diplomatie et, que ses représentants perdent leurs avantages en se livrant, dominés par la colère, à des emportements inutiles. Je ne croyais pas que le souvenir de votre mésaventure vous ferait bouillonner le sang au point de vous jeter dans cet accès de bile, et je ne pouvais me figurer qu'un diplomate ne savait pas mieux masquer ses impressions et se mettrait dans une colère à ne plus y voir clair. Regardez-moi, M. Joseph ! Et dites-moi si à mon âge on peut vous verser les ennuis dont vous a abreuvé mon jeune confrère?

— Je n'ai pas besoin de vous regarder. Ce n'est pas encore vous que j'irai chercher pour soigner ma femme ; non ce n'est pas à vous que je la confierai. On pourrait peut-être vous confier une Danakile : elles sont si laides et si noires ! Et encore, je ne m'y fierais pas.

— Votre peu de confiance est loin de me peiner, car elle m'indique que, si j'ai perdu mon prestige, j'ai au moins l'apparence de l'avoir conservé. Votre courtois compliment n'affaiblit cependant pas dans mon esprit ce que votre ingratitude pour les Danakils vient d'y placer. Vous étiez plus mort que vif, une des filles de leur roi vous prend sous sa protection et qui sait, si son cœur, séduit par vos attraits, ne l'avait pas entraînée à l'accomplissement de cet acte humanitaire ! Elle vous ramène à la vie et vous avez oublié un service pareil, et vous n'avez conservé pour elle et ses compagnes aucun bienveillant souvenir : vous les avez trouvées trop laides, trop noires. Ne seriez-vous pas, comme le renard qui trouvait trop verts les raisins qu'il ne pouvait atteindre? Auriez-vous, comme en Europe, essuyé, en Apharras, une cruelle déception?

— Jamais ! Elles sont bien trop laides ; elles seraient peut-être assez belles pour vous ! Dans ce cas, prenez garde à la pointe de la lance ou du poignard du père ou du mari. Après tout vous n'auriez peut-être rien à craindre et les femmes encore moins.

— A cela je puis vous répondre, comme le gendarme à son brigadier : Oto Joseph, vous avez raison. Si une occasion favorable se présentait, il me faudrait certainement un aide vigoureux comme vous et le prier de besogner à ma place. Je vous sais si ardent et si dévoué, que j'ai la conviction qu'il vous est arrivé au cours de votre voyage en Apharras quelques bonnes fortunes que vous taisez ; je vous approuve, du reste, d'en garder le secret.

— Il ne s'est rien passé, vous dis-je. Je n'ai même pas pu assister au mariage d'une des filles du roi.

— Comment vous, M. Joseph, qu'on reçoit partout avec

aménité et déférence, le roi ne vous a pas invité au mariage de sa fille? A votre place, j'aurais réclamé.

— C'est ce que j'ai fait, j'ai réclamé et on m'a répondu de me tenir tranquille dans ma case, de n'en pas sortir et de ne pas chercher à voir ce qui se passait dehors. Deux jours avant ce mariage, j'avais déjà exprimé le désir d'assister à une réunion juridique, et aussitôt qu'on m'aperçut parmi les curieux, on m'ordonna de gagner ma case au plus vite et de m'y tenir tranquille.

— Est-ce que ces réunions juridiques ne se tiennent pas en plein air et ne sont pas publiques?

— Evidemment tout le monde peut y assister, excepté les étrangers. Ces sauvages ne veulent pas qu'on sache ce qui se passe chez eux. Enfin après cette aventure...

— Dites, mésaventure.

— Si vous voulez, je n'y attache aucune importance. Seulement j'aurais voulu voir, on m'en a empêché, et cela m'a vivement contrarié. Ayant appris que le roi allait marier l'aînée de ses filles, les plus jeunes étaient mariées depuis longtemps ! celle-ci malgré son droit d'aînesse et sa haute situation n'avait pas encore trouvé un homme assez dévoué pour la tirer du célibat. Elle n'en fût peut-être jamais sortie si son auguste père ne lui avait pas imposé un époux. Ayant le plus vif désir d'assister à cette cérémonie, je fis demander au roi la faveur d'assister au mariage de sa fille ; j'espérais, par cette démarche, m'éviter une nouvelle déception. Savez-vous la faveur qu'il m'accorda?

— Celle de rester tranquillement chez vous.

— C'est cela : me tenir enfermé dans ma case et ne pas en ouvrir la porte pour regarder dehors. Comme je n'avais rien à espérer de ce sauvage et tout à redouter, je tins compte de ses recommandations et m'enfermai dans ma case. Etant seul on ne pouvait m'y voir, ni savoir ce que j'y faisais, ce qui me permis de regarder, non par le trou de la serrure puisqu'ils n'en n'ont pas à leur porte, mais par les trous laissés par l'entrecroisement des branches dont ils se servent pour la construction de leur paillote.

Lorsque les premiers bruits du branle-bas de la noce me parvinrent à l'oreille, je cherchai le trou qui me parut le plus avantageux et je pris position. J'espérais voir ainsi quelque chose, mais je fus bien déçu ! Je n'ai vu passer dans la rue qui se trouvait en face de moi que des gens allant à la noce et le chameau sellé et caparaçonné sur lequel monte la mariée. Et, voilà tout ce que j'ai vu pour satisfaire ma curiosité ainsi que la vôtre en ce moment.

— On n'avait donc pas mis une sentinelle à votre porte pour vous surveiller et vous empêcher de sortir.

— Pourquoi faire? C'était inutile, puisque si j'étais sorti, j'aurai reçu un coup de lance ou de poignard du premier Danakil que j'aurais rencontré. Il n'y avait pas de meilleur sentinelle que cette perspective. Aussi ai-je respecté la consigne, trouvant que ma vie était plus intéressante à conserver que de l'exposer pour aller voir un mariage royal. Je sais du reste comment cela se passe
aller voir un mariage royal. Je sais du reste comment cela se
passe : le mari doit conquérir et enlever sa femme.

— Vous êtes certain, M. Joseph, que le mari doit conquérir sa femme avant d'en prendre possession?

— Si je n'en avais pas la certitude, je ne le dirais pas.

— Je vous remercie, votre confirmation met un bagage de plus au léger fardeau de mon savoir, car jusqu'à ce jour, je n'avais encore entendu parler que de l'enlèvement des Sabines ! je suis fier maintenant de pouvoir y ajouter celui des Apharrases. Savez-vous si cette coutume leur vient des Romains ou si ce sont les Apharras qui l'ont transmise aux Romains?

— Je ne leur ai pas demandé, j'avais autre chose dans la pensée. J'aurais voulu assister à cette noce et je n'ai vu passer que le chameau de la mariée. Si, encore, elle avait été dessus ! On emmenait cet animal du côté de la plaine, mais la mariée a dû cependant le monter avant de quitter la ville ; vous savez certainement comment la chose se passe?

— Pas le moins du monde, je n'ai à ce sujet aucun renseignement.

— Eh bien voilà : Les invités se divisent en deux groupes et forment, l'un le camp de la mariée et l'autre celui du mari. La mariée montée sur le chameau que j'ai vu passer est entourée de ses partisans pendant que le mari se place à la tête des siens. Quand tout est prêt, ces derniers se précipitent sur les défenseurs de la mariée ; on tape, on se bouscule avec acharnement jusqu'au moment où le marié, ayant atteint son épouse, a pu s'en emparer. Ces sauvages mettent tant d'ardeur à ces luttes simulées, que bon nombre de combattants ne s'en retirent que plus ou moins éclopés. Les coups reçus ne comptent pas ; le mari enlève sa femme c'est le principal ; les adversaires fraternisent et les blessés remettent aux jours suivants le pansement de leurs meurtrissures.

J'aurais été heureux de les voir s'assommer et plus heureux encore s'ils avaient pu tous se casser la tête. Malheureusement je n'ai rien vu et je n'ai entendu que le bruit lointain de la mêlée que dominaient des cris perçants, poussés par des femmes disséminées, à distance, autour des combattants. Jamais l'un de vos ténors n'a lancé des ut de poitrine aussi puissants que le cri de ces femmes. Ce cri strident, qu'on entendrait distinctement à plus

d'un kilomètre n'est ni triste ni gai, ni attrayant, ni désagréable ; il est violent et fort, voilà tout. Il doit dans cette circonstance être un vigoureux cri plaintif, exprimant le chagrin et les regrets, que ces choristes éprouvent à la vue du mariage de leur virginale compagne : elles remplacent, par ces cris, les larmes qui tombent au moment d'une séparation ; dans tous les pays du reste, les femmes crient bien plus souvent qu'elles ne pleurent.

— Les filles Danakiles sont donc comme des forteresses : il faut les prendre d'assaut pour les posséder.

— Ce n'est pas cela, c'est une simple coutume, un amusement les Danakiles n'offrent pas plus de résistance que les dames des pays civilisés ; elles doivent même se rendre plus promptement, car elles ont plus à redouter de leur mari et de leur parents.

— Ils sont donc intraitables et bien terribles ces gens?

— Les pères le sont autant pour leurs filles que les maris pour leur épouse ou leurs épouses, car ils peuvent en avoir plusieurs. Les femmes également ont, à la sourdine, parfois plusieurs maris. Je vais vous en donner un exemple : Le roi venait de marier une de ses filles et, après la noce, on avait conduit les époux dans la paillote qui leur était destinée, et on les avait laissés ensemble se livrer tranquillement à leurs occupations.

— C'était humain de la part des invités, on n'a pas besoin de témoins et encore moins d'un aide en pareille circonstance ! Vous savez cela vous, M. Joseph, un homme marié, et vous vous rappelez encore les jours d'ivresse et de bonheur de votre lune de miel.

— Cette lune de miel n'est pas toujours aussi agréable que vous le supposez, surtout lorsqu'on pénètre dans la place sans la moindre difficulté, indice à peu près certain que quelqu'un, avant vous, avait ouvert la porte. C'est justement ce que constata le gendre du roi sa première nuit de noce. Quelqu'un avant lui, avait franchi l'enceinte nuptiale. Il n'y avait certes pas lieu d'être content et ça donne à réfléchir, car lorsqu'on l'est avant, on a beaucoup de chance de l'être encore après.

Le lendemain à son réveil, le nouveau marié fut trouver le roi son beau-père : « Ta fille, lui dit-il, avait perdu l'anneau qu'une Danakile doit offrir à son mari la première nuit de noce ; je vais te la renvoyer, je n'en veux pas, car je te jure qu'elle ne l'avait plus ».

Le roi, à cette nouvelle, tombe dans l'étonnement de toute la hauteur de sa dignité et, aussitôt après, dans une violente colère : « Ma fille, s'écria t-il, ma fille, la fille de votre roi ne l'avait plus ! Je ne puis le croire : cours me la chercher et ramène-là de suite ».

L'époux s'élance comme un cerf, ordonne à son épouse de le suivre, et la ramène à son père : « Ma fille, lui dit celui-ci d'une voix paternelle, je ne puis croire ce que vient de m'apprendre ton mari, car il n'est pas possible que la fille d'un roi ait perdu ce que la plus humble de ses sujettes doit conserver pour son époux. Non, ce n'est pas possible, les filles du roi doivent donner le bon exemple ! Tu n'as pas pu te décider à te le laisser prendre. Réponds moi franchement, ton mari a-t-il dit vrai ou s'est-il trompé »?

Un glacial silence fut sa seule réponse : « Tu te tais, malheureuse, lui dit le roi, outré, c'est donc vrai !... Dis-moi quel est celui de mes sujets qui s'est permis sans mon consentement de le prendre à la fille de son souverain, je veux le connaître ».

« Mon père, répondit elle, je suis prête à subir le châtiment que tu m'infligeras, mais tu ne sauras pas son nom : je sais ce qui l'attend, je préfère mourir à sa place ».

Le roi qui ne s'attendait pas à cette désobéissance, en fut interdit ; il ne lui fût jamais venu à la pensée qu'une fille put désobéir à son père et résister à son roi. C'était en effet peu compréhensible, puisque les pères, dans ce pays, ont sur leurs enfants droit de vie et de mort ! Le royal père supplie, implore et fait vibrer toutes les cordes sentimentales. Le roi menace et fait apparaître les derniers supplices : vaines tentatives ! supplications, arguments, menaces, rien n'ébranle la volonté de la coupable, rien ne triomphe de son obstiné silence : « Oublies-tu, lui dit-il, que du sang royal coule dans tes veines » ? « Non, mon père, lui répondit elle ,je le sens couler ! Je sais qu'il t'appartient ; tu peux me le retirer, et tu verras couler du sang royal et non du sang de délatrice ».

« Fille coupable et obstinée, répartit le roi, tu n'es plus digne de rester parmi nous ; tu es la honte d'une fille Apharrase. Je sais qu'il existe à Aden une maison où les filles déshonorées comme toi, se livrent à la débauche ; je vais t'y faire conduire ; prépare-toi et ne reviens jamais ».

A peine cette paternelle et royale décision fut-elle énoncée, qu'elle se répandit dans tout l'Apharras avec une rapidité qui ferait supposer aux civilisés que ce peuple a inventé la télégraphie Tout l'Aoussa et les environs savaient ce qui venait de se passer. De partout les grands chefs accoururent et, sans tarder, se rendirent chez leur roi, sans y avoir été convoqués. Au nom de tous l'un des principaux chefs prit aussitôt la parole : « Tu viens de prendre une décision à propos de ta fille, c'est à ce sujet que nous venons te voir. Veux-tu nous permettre de t'exprimer nos sentiments et nos pensées » ? « Je veux bien, dit le roi, parlez, je vous

écoute, mais ne me demandez rien qui soit en dehors de nos coutumes et soyez brefs car je ne vous accorderai qu'une chose ; ne m'en demandez pas deux, ce serait inutile, vous ne l'obtiendriez pas ».

Le plus persuasif orateur de cette réunion prit alors la parole et fit un long discours. Je ne sais s'il fut écouté avec émotion ou si ce fut un de ces discours rasants, qu'on écoute en dormant dans tous les pays du monde : « Qu'Allah m'inspire et que Mahomet préside à mes paroles, dit-il ; tu es notre chef, notre roi, notre maître tes décisions nous sont sacrées : nous les respectons et nous t'obéissons. A aucun de nous ne viendrait la pensée de les discuter et de les critiquer. En nous, tous, comme en toi, l'amour et l'honneur de la patrie font battre les cœurs. Tous, comme toi, nous sommes prêts à mourir, en combattant pour sa défense, mais nous nous permettons de venir te demander, à toi notre *Alta*, chef suprême du pays et de la religion, si tu as bien réfléchi avant de prendre une décision sur le sort de ta fille? Tu ne peux pas avoir ressenti la honte qui rejaillira sur ta famille et ton peuple, lorsqu'on saura dans le monde entier que ta fille, la fille de notre Alta, est à Aden dans une maison de prostituées, par ordre du roi des Apharras, son père! Mohamed Anfarré, ta dignité et celle de ton peuple se refusent à l'accomplissement de ta décision. Au nom de tes sujets dont nous sommes les représentants, au nom de ton prestige, au nom de la patrie, reviens sur ton humiliante détermination ».

« Bien, dit le roi, je me rends à votre désir : je n'enverrai pas ma fille à Aden. Maintenant, retirez-vous, je n'ai plus rien à vous accorder ».

Quand les chefs furent partis et les groupes populaires dissipés, le roi appela ses esclaves, leur commanda d'aller prendre sa fille, de la mener au bord du lac, de lui attacher une grosse pierre au cou et de la précipiter dans l'eau.

— Voilà ! Docteur, me dit, en terminant, Oto Joseph, que pensez-vous de ces sauvages?

— Je vous écoute et j'attends pour me forger une opinion. Continuez.

— Les esclaves, soumis comme la brute aux volontés du maître, obéirent passivement : ils conduisirent la fille du roi sur le bord du lac et quand tout fut prêt : une, deux, trois, pouf ! l'eau s'entrouve, un bouillonnement se produit et des glous glous, sortis d'une gorge humaine, virent former des bulles d'air à la surface ; elles éclatèrent et ce fut fini. L'eau du lac un instant troublée, reprit son état normal, sans laisser aucune trace de

cette disparition ; le silence couvrit de son linceul mortuaire la vaste tombe miroitante de cette victime de l'amour. Vous voilà renseignés sur la sauvagerie de ces brigands, dites-moi enfin ce que vous en pensez.

— Je pense ou plûtôt, je ne pense pas comme ceux qui considèrent, comme dégradé et sans morale, un peuple qui trouve la mort préférable à la dégradation ! Je n'admets par les exagérations et quand elles se déchaînent, j'en plains les suites ; mais dans le fait que vous venez de me conter, ce que je plains surtout, c'est la belle occasion que vous avez manquée de vous montrer aussi vaillant qu'un héros romantique : Vous pouviez, après avoir fait palpiter tant de cœurs, vous rendre légendaire dans l'esprit des femmes présentes et futures. Votre nom, glorieux d'une noble et généreuse action, eût été gravé, en lettres flamboyantes, dans le grand livre, ouvert, de la postérité.

— Vous croyez, Docteur ! me répondit Oto Joseph, en se grattant l'oreille, l'air réfléchi?

— Ce n'est pas une croyance ç'est une conviction : j'en parierais les cinquante à soixante ans, que je désire encore vivre contre vingt de ma jeunesse.

— N'exposez pas vos jours à la loterie ; je préfère vous croire ! mais je n'entrevois pas ce qu'il m'eût fallu faire pour realiser votre prédiction?

— Il vous fallait, M. Oto Joseph, faire ce que tout galant homme eût fait à votre place : il fallait vous proclamer cavalier responsable du désordre commis sur la pauvre victime d'une folle passion. Vous pouviez l'arracher à la mort, en allant dire à son père : « Ta fille n'est pas coupable ; elle n'a pu résister à mes charmes et aux attraits séducteurs de toute ma personne ; je connais tous les philtres des sorciers, elle serait devenue folle si elle avait résisté, tu vois en face de toi le coupable, je te le livre ».

— Ah ! C'est celà ! Me faire jeter à l'eau avec un chapelet de grosses pierres autour du cou ; merci ! J'aurai dû me douter et me méfier ; je n'ai jamais tiré rien qui vaille d'un docteur ; gardez pour vous et vos confrères la spécialité des dévouements du genre de celui que vous venez de m'indiquer. Je ne suis pas docteur, moi ! Je n'ai pas pris l'engagement de tirer les gens des bras de la mort ! Si une autre occasion se présente, je ne vous oublierai pas : je vous ferai appeler ou l'un de vos confrères pour que vous soyez noyé. Si encore ça pouvait être votre indigne confrère, quel plaisir j'éprouverais en le voyant barboter avant d'aller au fond de l'eau ; ça lui ferait passer l'envie de faire la cour aux dames et de trahir ses amis. On devrait pendre tous les docteurs et vous tout le premier qui avez l'air de protester.

Cette imprécation, sortie des nuages sombres d'un douloureux souvenir, ne soulagea pas ce malheureux évincé : son visage s'assombrit, quelque chose l'étreignit à la gorge, toutes les fibres de son corps s'agitèrent et, comme mû par un ressort, il courut vers sa boite à musique, en saisit la manivelle, et se mit à tourner avec la frénésie d'un mélomane convaincu : les airs se succédaient sans interruptions et tout le répertoire de son orchestre mécanique se déroula jusqu'au dernier morceau.

Ce récit terminé, mon dos s'appuya sur le bord de la barque, ma tête s'infléchit sur ma poitrine, mes yeux se fermèrent et ma pensée se débattit comme dans un rêve : il me semblait entendre les sons stridents, courroucés, violents auxquels succèdaient les vifs, légers, sautillants ou les langoureux, les plaintifs que me distribuait la boite à musique d'Oto Joseph ; j'entendais successivement les airs d'opéra, d'opérettes, de chants guerriers, de romances populaires, de valses, quadrilles et polkas, etc. Pendant que mon oreille subissait cette infernale musique, je voyais se produire sur le lac d'Aoussa des bulles d'air ; j'entendais les glous glous d'une femme qui se débat dans l'eau, avant d'en atteindre le fond, cette vision m'étouffait et, comme un forcené Oto Joseph, tournait, tournait sa manivelle sans s'arrêter.

Pendant que je sommeillais ,et que la noyée de l'Aoussa et la musique d'Oto Joseph me bouleversaient les idées, notre Sanbouck, poussé par la brise, glissait sur les flots ; et personne ne pensait qu'un coup de vent, un choc contre un rocher, pouvait nous plonger dans l'*abime aux grandes eaux*, où nous aurions subi l'horrible mort de la fille du roi. Les naufrages sont fréquents, les victimes nombreuses, et on s'embarque, pour un long voyage, plein de confiance et de sécurité. On pleure ceux que la mort emporte, on la redoute pour soi et, bien souvent, on court après elle, sans réflechir. C'est très heureux et même avantageux que l'insouciance domine la réflexion.

Baisse la voile ! Amarre ! Je sors de ma torpeur. Nous sommes arrivés. Nous n'avons plus à redouter le liquide salé. Et cinq minutes après je trouve mes compagnons absorbant un liquide moins brutal, mais aussi perfide et aussi dangereux que celui de la mer. Ils n'ont pas plus pensé pendant la traversée à la noyade qu'ils ne pensent maintenant au *délirium tremens*.

TABLE DES PLANCHES

NOTA. — Pl. 1. Frontispice, d'après un dessin de M. A. Pêche, peintre et statuaire.
Pl. 2. D'après un dessin de C. Corot.
Pl. 3-5-12. D'après les clichés de M. Krempf. docteur ès-sciences.
Pl. 4-8-26-27-32-38. D'après les clichés de M. Billès.
Pl. 10-14-15-23. D'après les clichés de M. Gravier, assistant au Muséum d'Histoire naturelle.
Pl. 5-24. D'après les clichés de M. Grandjean.
Pl. 18-25-28-31-34-37-39. D'après les clichés de M. Coutière, professeur à l'Ecole de Pharmacie.
Pl. 20. D'après un cliché de M. Pierre Bardey.
Pl. 35. D'après un cliché de M. le docteur Innès-Bey.
Pl. 43. D'après un tableau de Fromentin.



TABLE DES MATIÈRES

Pontoise. — Imprimerie Lucien PARIS


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 30 20 03 013 7